



**HAL**  
open science

# Le corps politique. : une histoire de l'activisme Femen : Ukraine, France, Tunisie, Québec (2008-2020)

Jallal Mesbah

## ► To cite this version:

Jallal Mesbah. Le corps politique. : une histoire de l'activisme Femen : Ukraine, France, Tunisie, Québec (2008-2020). Sociologie. Université d'Angers, 2021. Français. NNT : 2021ANGE0091 . tel-04047022

**HAL Id: tel-04047022**

**<https://theses.hal.science/tel-04047022v1>**

Submitted on 27 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE DE DOCTORAT

Jallal MESBAH

UNIVERSITÉ D'ANGERS

ÉCOLE DOCTORALE N° 604  
*Sociétés, Temps, Territoires*  
Spécialité : Histoire contemporaine

## LE CORPS POLITIQUE

### Une histoire de l'activisme Femen : Ukraine, France, Tunisie, Québec (2008-2020)

Thèse présentée et soutenue à Angers, le 12 juillet 2021

Unité de recherche : TEMOS (*Temps, Mondes, Sociétés*) UMR 9016 CNRS

VOLUME 1

#### Rapporteurs avant soutenance :

Mme Karine BERGÈS Professeure, Université Paris-Est Créteil  
M. Lilian MATHIEU Directeur de recherche, CNRS, ENS de Lyon

#### Composition du Jury :

##### Examineurs :

Mme Karine BERGÈS  
Mme Leyla DAKHLI  
M. Lilian MATHIEU  
Mme Geneviève PAGÉ  
Mme Bibia PAVARD

Professeure, Université Paris-Est Créteil  
Chargée de recherche CNRS, Centre Marc Bloch  
Directeur de recherche, CNRS, ENS de Lyon  
Professeure régulière, Université du Québec à Montréal  
Maîtresse de conférences, Université Paris 2 Panthéon-Assas

Dir. de thèse : Mme Christine BARD

Professeure, Université d'Angers

**L'auteur du présent document vous autorise à le partager, reproduire, distribuer et communiquer selon les conditions suivantes :**



- Vous devez le citer en l'attribuant de la manière indiquée par l'auteur (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'il approuve votre utilisation de l'œuvre).
- Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce document à des fins commerciales.
- Vous n'avez pas le droit de le modifier, de le transformer ou de l'adapter.

**Consulter la licence creative commons complète en français :  
<http://creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.0/fr/>**





# REMERCIEMENTS

J'exprime mes plus grands remerciements à ma directrice de thèse, Christine Bard, pour son soutien et ses multiples encouragements toutes ces années.

Ma reconnaissance va également aux membres du comité de suivi de thèse : Sylvie Chaperon et Geneviève Pagé qui m'a accueillie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). En Tunisie, l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain (IRMC) a aussi été un lieu de réflexion et de rencontres d'une grande richesse. Une pensée pour ces nombreuses discussions avec Amin, Betty, Hana, Katharina, Wiem, Zouhour et tant d'autres bien sûr. Je n'oublie pas les différentes institutions qui m'ont permis d'accéder à leurs archives.

Des ami.e.s précieux m'ont accompagné dans cette traversée : Chadia Arab, Céline Colin, Antonious Pétros et Edward Sloan. Je leur exprime ma profonde gratitude.

À mes merveilleux compagnons de route à Angers : Pauline Boivineau, Jérémie Brucker, Florence Even, Marine Gilis, Lucy Halliday, Frédérique Le Nan et Frédéric Mangolte.

À ces longues amitiés d'ailleurs et d'ici : Victor Branger, Agathe Dirani, Romy Galoyer et Tristan Leplat.

Cette thèse n'aurait pas pu aboutir sans les rigoureuses relectures de Mireille Douspis, sans les traductions d'Olésia Ustymenko de l'ukrainien vers le français, et sans la confiance et les vérifications de Mouna, ma professeure d'arabe à Tunis. Je les en remercie très chaleureusement.

Ainsi que les activistes, les artistes, les avocat.e.s et les journalistes qui m'ont accordé du temps, partagé des informations et stimulé mes réflexions.

Et enfin, à toutes les militantes sans qui cette thèse cubiste n'en serait pas une : Amina, Clémence, Constance, Éloïse, Elvire, Esther, Gala, Jana, Jenny, Marguerite, Néda, Nora, Sacha, Solène, Sophia, Valérie, Xsénia, plus les sympathisantes Sophia et Tania.

Je remercie fortement le photographe Yaroslav Debelyi de m'avoir autorisé la reproduction de ses photographies dans ce travail de thèse (Iconographies 8, 9, 12, 13, 54, 55 et 56).



*À mes parents et à mes frères,  
À la nouvelle génération : Adam, Inaya, Ryan, Sawsen  
Et Sohan.*





# SOMMAIRE

<b>TABLE DES PRINCIPAUX SIGLES.....</b>	<b>11</b>
<b>NOTE SUR LA TRANSLITÉRATION .....</b>	<b>15</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>21</b>
1. AU XX <sup>E</sup> SIECLE, LE CORPS EST POLITIQUE : MOBILISATIONS FEMINISTES ET AUTRES TRANSGRESSIONS DE GENRE EN FRANCE.....	22
2. LA NUDITE, UN CORPS FEMINISTE PARADOXAL .....	25
3. HISTOIRE INTERNATIONALE D'UN MODE D'ACTION FEMINISTE CONTROVERSE : UKRAINE, FRANCE, QUEBEC ET TUNISIE .....	30
4. LA CARRIERE DEVIANTE : INTERACTIONNISME ET CONTROVERSE POLITIQUE.....	36
5. UNE INTERROGATION SUR LES EFFETS (GENRES) D'UN FEMINISME DE LA TROISIEME VAGUE .....	39
6. LES SOURCES D'UNE HISTOIRE IMMEDIATE ET CONNECTEE .....	42
7. ORGANISATION DE LA THESE .....	49
<b>PARTIE I. GENÈSE DU CORPS POLITIQUE (2008-2012).....</b>	<b>53</b>
<b>CHAPITRE 1. DE L'ETUDIANTE A LA MILITANTE : LES RACINES DU MOUVEMENT FEMINISTE EN UKRAINE (2006-2008).....</b>	<b>57</b>
1.1) LA GENESE DE NOUVELLE ETHIQUE (2006).....	57
1.2) LA NAISSANCE DE FEMEN (2008) : MOUVEMENT FEMINISTE.....	62
1.3) LA PREMIERE COHORTE DE MILITANTES : LE « SOCIAL » EN COMMUN ?.....	70
<b>CHAPITRE 2. L'ELARGISSEMENT DES LUTTES POLITIQUES : PROSTITUTION, DICTATURES ET RELIGIONS (2008-2012) .....</b>	<b>89</b>
2.1) LA LUTTE CONTRE LA PROSTITUTION (2008-2012) .....	89
2.2) LA LUTTE CONTRE LES DICTATURES (2009-2012) .....	104
2.3) LA LUTTE CONTRE LES RELIGIONS (2010-2012) .....	129
<b>CHAPITRE 3. L'INTERNATIONALISATION DU MOUVEMENT (2012).....</b>	<b>145</b>
3.1) LA TRANSNATIONALISATION DES LUTTES DU MOUVEMENT FEMEN.....	146
3.2) L'INTERNATIONALE FEMINISTE : LA CREATION DE FEMEN-FRANCE.....	169

<b>CHAPITRE 4. LA REQUALIFICATION POLITIQUE : LE ROLE DU MODE D'ACTION</b>	<b>183</b>
4.1) LES FACTEURS MACRO DE LA MOBILISATION : UNE STRUCTURE DES OPPORTUNITES POLITIQUE (SOP) NI HOMOGENE, NI UNILATERALE.....	184
4.2) LA PROTESTATION FEMEN : TECHNOLOGIE D'UN MODE D'ACTION .....	187
4.3) LA REQUALIFICATION ET LE CADRAGE .....	207
<b>PARTIE II. LE CORPS-SUJET (2012-2016) .....</b>	<b>221</b>
<b>CHAPITRE 5. DISPOSITION A LA CONTESTATION (ET VARIATION) DANS LES RECITS DE VIE.....</b>	<b>227</b>
5.1) L'AFFAIRE « DSK » ET LES VIOLENCES SEXUELLES (2012-2013).....	231
5.2) LA DYNAMIQUE ANTI-RELIGIEUSE (2013-2014).....	246
5.3) LE GENRE EN (R)EVOLUTION ? (2013-2016).....	260
<b>CHAPITRE 6. LA CARRIERE MILITANTE FEMEN (I) : LES « PLIS » DE L'EXPERIENCE POLITIQUE.....</b>	<b>281</b>
6.1) COMMENCER DANS FEMEN : LE CORPS ENGAGE .....	282
6.2) CONTINUER DANS FEMEN : LE CORPS EN TRANSFORMATION .....	297
<b>CHAPITRE 7. LA CARRIERE MILITANTE (II) : VIE EN COMMUNAUTE ET ENGAGEMENT A HAUTS RISQUES .....</b>	<b>317</b>
7.1) CONTINUER (II) : L'« ENGAGEMENT TOTAL » DE LA VIE EN COMMUNAUTE .....	317
7.2) CONTINUER (III) : L'ENGAGEMENT A « HAUT RISQUE ».....	325
<b>CHAPITRE 8. LA CARRIERE MILITANTE (III) : DESENGAGEMENTS ET DEPLOIEMENT DES EFFETS DE LA SOCIALISATION MILITANTE.....</b>	<b>345</b>
8.1) LE DESENGAGEMENT : UNE TRANSITION DANS LA CARRIERE MILITANTE .....	345
8.2) LES « DEPLIS » : LES REAFFECTATIONS DU CORPS POLITIQUE.....	358
<b>PARTIE III. LE CORPS-OBJET (2013-2020) .....</b>	<b>379</b>
<b>CHAPITRE 9. LA MEDIATISATION, UNE STRATEGIE MILITANTE ?.....</b>	<b>387</b>
9.1) LES RESSORTS DE LA VISIBILITE MEDIATIQUE DE FEMEN .....	387

9.2) TROIS EVENEMENTS EN 2013 : FRANCE, QUEBEC ET TUNISIE .....	402
---	-----

**CHAPITRE 10. L’AFFAIRE DE LA CATHEDRALE DE NOTRE-DAME DE PARIS EN FRANCE : UN FEMINISME ANTICLERICAL ..... 411**

10.1) LECTURE QUANTITATIVE DE L’EVENEMENT : QUI, COMBIEN, QUAND ?.....	412
10.2) LECTURE QUALITATIVE : UN CLIVAGE BASE SUR LE RAPPORT AU RELIGIEUX .....	414

**CHAPITRE 11. L’AFFAIRE AMINA SBOUI EN TUNISIE : L’AUTRE « REVOLUTION » ? ..... 433**

1.1) ANALYSE QUANTITATIVE COMPAREE : FRANCE/TUNISIE .....	435
1.2) SEQUENCE 1 : LE CORPS « ARABE FEMININ » EN REVOLUTION .....	437
1.3) SEQUENCE 2 : LE CORPS « ETRANGER » .....	448
1.4) SEQUENCE 3 : LE CORPS JUDICIARISE .....	465

**CHAPITRE 12. L’AFFAIRE DU CRUCIFIX AU QUEBEC : LE FEMINISME A L’EPREUVE DE L’INTERCULTURALITE..... 477**

2.1) LECTURE QUANTITATIVE DE L’EVENEMENT : QUI, COMBIEN, QUAND ?.....	479
2.2) LE CORPS POLITIQUE : UNE FORMATION TRIPARTITE DANS L’ARGUMENTATION.....	481
2.3) LE CORPS-OBJET : UNE FORME MALLEABLE ET PLURIELLE .....	491

**CHAPITRE 13. LES SEINS NUS ET LE DROIT : LE POUVOIR DE LA « NATURE » 503**

3.1) L’ACTIVISME JURIDIQUE DANS DES CONTEXTES DE LEGAL MOBILIZATION .....	505
3.2) LA CAUSE FEMEN : LE TRAVAIL COLLECTIF DES ENTREPRENEURS.SES DE « DEMORALISATION » .....	512
3.3) CE QUE LE GENRE FAIT AU DROIT : ANALYSE JURIDIQUE COMPAREE ENTRE LA FRANCE, LE QUEBEC ET LA TUNISIE .....	530

**CONCLUSION GÉNÉRALE..... 557**

**TABLE DES MATIÈRES..... 567**



## TABLE DES PRINCIPAUX SIGLES

AFP :	Agence France Presse
AG :	Assemblée Générale
AGRIF :	Alliance Générale Contre le Racisme et le Respect de l'Identité Française et Chrétienne
AJL :	Association des Journalistes LGBT
ANC :	Assemblée nationale constituante
ANT :	Archives nationales de Tunisie
ARD :	<i>Das Erste</i>
ATFD :	Association Tunisienne des Femmes Démocrates
BANQ :	Bibliothèque et archives nationales du Québec
BBC :	British Broadcasting Corporation
BCE :	Banque centrale européenne
BMVR :	Bibliothèque de Marseille
BNF :	Bibliothèque nationale de France
BNT :	Bibliothèque nationale de Tunisie
BTS :	Brevet de Technicien Supérieur
CAF :	Centre des archives du féminisme
CAQ :	Coalition avenir Québec
CEDH :	Cour européenne des droits de l'homme
CEI :	Communauté des États indépendants
CIO :	Comité international olympique
CM2 :	Cours moyen 2 <sup>e</sup> année
CORE :	<i>Congress of Racial Equality</i>
DSK :	Dominique Strauss-Kahn
EELV :	Europe Écologie-Les Verts
EI :	État islamique
ENA :	École Nationale d'Administration
FIDH :	Fédération internationale des droits de l'homme
FLE :	Français langue étrangère
FN :	Front national
FSB :	Service fédéral de sécurité russe
KGB :	Service de sécurité russe
GAV :	Garde à vue
INJEP :	Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire
IMA :	Institut du monde arabe
IVG :	Interruption volontaire de grossesse
JAL :	Justice-Action-Liberté
JT :	Journal télévisé
LDFD :	Ligue française du droit des femmes
LGBTQ :	Lesbiennes, gays, bisexuelles, trans et queers

LGBTQI :	Lesbiennes, gays, bisexuelles, trans, queers, intersexes
LMP :	Lavoir Moderne Parisien
LMPT :	La Manif pour tous
MLAC :	Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception
MLF :	Mouvement de libération des femmes
NKVD :	Commissariat du peuple aux Affaires intérieures
NPNS :	Ni Pute Ni Soumise
NTM :	Nique Ta Mère
NQF :	Nouvelles Questions Féministes
OGM :	Organisme génétiquement modifié
OLF :	Oser le féminisme !
ONG :	Organisation Non Gouvernemental
OPJ :	Officier de police judiciaire
OTAN :	Organisation du traité de l'Atlantique nord
PACA :	Provence-Alpes-Côte d'Azur
PC :	Parti Communiste
PDG :	Président-directeur général
PETA :	<i>People for Ethical Treatment of Animals</i>
PLQ :	Parti libéral du Québec
PQ :	Parti Québécois
PQN :	Presse quotidienne nationale
PQR :	Presse quotidienne régionale
PUR :	Pesses universitaires de Rennes
PUF :	Presses universitaires de France
QG :	Quartier général
QPC :	Question prioritaire de constitutionnalité
QS :	Québec Solidaire
REGINE :	Recherche et études sur le genre et les inégalités dans les normes en Europe
RG :	Numéro de répertoire général
RMI :	Revenu minimum d'insertion
RTBF :	Radio-télévision belge de la Communauté française
SIDA :	Syndrome d'immunodéficience acquise
SMS :	<i>Short Message Service</i>
SNCC :	<i>Student Nonviolent Coordinating Committee</i>
SOP :	Structure des opportunités politiques
SPVM :	Service de police de la ville de Montréal
SBU :	Service de sécurité d'Ukraine
TGI :	Tribunal de grande instance
TPE :	Travaux Personnels Encadrés
TERF :	<i>Trans-exclusionary radical feminist</i>
UIA :	Union internationale des avocats
UEFA :	Union des associations européennes de football
UQAM :	Université du Québec à Montréal
UNDP :	Programme des Nations unies pour le développement

UNICEF : Fonds des Nations Unies pour l'enfance  
URSS : Union des républiques socialistes soviétiques  
US : États-Unis  
USAID : Agence des États-Unis pour le développement international  
VLR : Vive la révolution  
WSPU : *Women's Social and Political Union*  
ZAD : Zone à défendre





## NOTE SUR LA TRANSLITÉRATION

Pour les termes en caractère arabe, nous avons opté pour le système de translitération simplifié suivant :

ء = '	ض = dh
ب = b	ط = t
ت = t	ظ = zh
ث = th	ع = '
ج = j	غ = gh
ح = h	ف = f
خ = kh	ق = q
د = d	ك = k
ذ = dh	ل = l
ر = r	م = m
ز = z	ن = n
س = s	ه = h
ش = ch	و = w
ص = ç	ي = y

Pour les voyelles : **a** pour la *fatha*, **u** pour la *dhamma* et **i** pour la *kasra*. Pour les voyelles longues : **â** pour *alif* ( ا ), **û** pour *wâw* ( و ) et **î** pour *yâ'* ( ي ).



## MERCI 2019 !<sup>1</sup>

« Révisionniste, pute à clics, féministe de merde, militante du buzz, pro-maman, pro-voile, islamophobe, raciste, gourou, feminazie, fouille-merde, puritaine, moralisatrice, diffamatrice, femelle, coincée du cul, putophobe, transphobe, mal-baisée, salope, crevarde, payée par Soros, manipulatrice, tu-parles-trop-fort, je-vas-te-saigner-sale-pute, exhibitionniste, lâche, viande à violer, opportuniste, mauvaise-féministe, pro-excision, tu-comprends-rien, occupe-toi de ta fille, tu-veux-juste-faire-la-une, t'es-moche, Pute à ... ( à décliner avec tous les noms des hommes politiques), harceleuse, obscène, vulgaire, fais-cette-action, vas-là-si-tu-as-vraiment-des-couilles, tu-degrades-l-image-du-feminisme, tu-penses-qu-a-ta-gueule, les-femmes-victimes-ne-t-ont-rien-demandé, hystérique, t-aime-les-hommes-qui-te-dominent-hein ?, Mon-flingue-est-chargé-il-t-attend ».

Chers rageux et rageuses, merci pour vos petits mots encourageants tout le long de l'année 2019. J'ai essayé d'en oublier aucun.

Continuez à faire preuve d'imagination.

Vous me fascinez...

[Iconographie 1]



---

<sup>1</sup> Page Facebook de la militante Femen Sofia Sept, 29/12/2019.

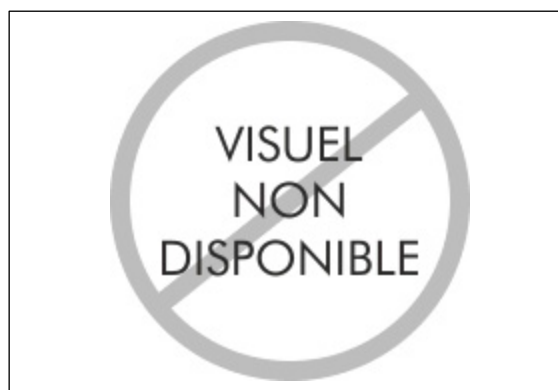


## MERCI 2020 ! ✨<sup>2</sup>

C'est la tradition : petit florilège des gentilleses et des mots doux que j'ai reçu cette année.  
« Gogole, féministe-à-deux balles, malade, t'es à gerber y'a pas d'autres mots, va récupérer le peu de dignité qu'il te reste au fond des chiottes, conasse-de-femen-de-merde, montre-moi tes seins, tu nuies à ta cause (vous l'aimez bien celui-la, il revient régulièrement. Moi aussi je l'adore entre nous-e-s;-), pathétique, pitoyable, grosse merde, vieux vagin, femme sans vagin, grosse moche (et aussi grosse, et moche dissociés;-), je vais te décapiter aussi, viens on va te faire la peau, tu veux finir à la morgue ?, tu veux mourir ou quoi ?, raciste, islamophobe, tu respectes pas la religion tu mérites la mort, grosse chatte dégueulasse, fausse féministe, féministe à deux balles, féministe de merde, féministe de mes couilles, TERF, transphobe, féministe libérale, féministe tiède, tu n'es pas féministe, truie, va te cacher, je te crache dessus, au bûcher, tu me dégoûte, achète-toi un cerveau, apprends à réfléchir, je vais t'écrabouiller la cervelle, féministe bourgeoise, féministe blanche, salope de bourge, dégénérée de la chatte, va te faire interner, mijaurée (entendue par un OPJ;-), tu es une caricature du féminisme, une bonne baise ça te ferait du bien, grosse frigide (ça fait toujours du bien non, une bonne partie de jambes en l'air, non;-)?, bonasse-à-sucer-les-migrants, raclure, grosse pute, la honte sur toi, grosse cochonne, enlève le bas, montre-moi ta chatte, on veut voir ta chatte pas tes seins, va faire ça au Moyen-Orient si tu l'oses, les vraies femmes ne montrent pas leurs seins, crève du Covid19, viens pas te plaindre si tu es malade, mets ton masque qu'on voit pas ta sale gueule, je vais te soumettre, je veux être ton esclave, viens me piétiner, j'aime les méchantes féministes dominatrices comme toi, je veux que tu me soumettes, donne-moi une fessée, Arrête de perdre ton temps, pleureuse, vous avez les mêmes droits que nous, être féministe ça sert à rien, c'est bon l'égalité vous l'avez, tu mérites la mort sans sommation, quitte ton pays si t'es pas heureuse, grosse malade, tu détestes les hommes, bitophobique, collabote, collabite, abolo-de-merde, putophobe, tueuse de putes, sexiste, tu es incompatible avec le féminisme, sale queer, tu assassines tes sœurs, tu te sers des victimes, narcissique, profiteuse, tu es lâche, traître, traîtresse ( j'apprécie vraiment quand vous utilisez l'écriture inclusive pour m'insulter;-), Regarde-toi tu nous fais honte, hystérique (un classique;-), continue à te foutre à poil je kiffe, viens me sucer, t'aime la bite ?, nazie, gauchiste de merde, ferme-la, menteuse, grosse mytho, tu fais honte à ta fille, tu mérites pas d'être mère, tu aurais du avorter».

Merci à tous-tes mes détracteurs-trices pour leurs attentions.

[Iconographie 2]



---

<sup>2</sup> *Idem*, 30/12/2020.



## Introduction

### Faire une histoire interactionniste du corps

Dans la cour du Palais-Royal à Paris, des femmes ont écrit sur leur corps « Maureen battue à mort », « Gulgin poignardée », « Céline défenestrée avec son bébé de 3 mois », « Martine 40 coups de couteau », « Anonyme tuée par balle »<sup>3</sup>. Ce 30 mai 2019, les militantes du mouvement féministe Femen ont inscrit sur leurs torsos dénudés les prénoms des victimes. Elles manifestent le poing levé, avec des pancartes sombres et des visages graves. Debout sur les colonnes de Buren de la cour, elles déclenchent des fumigènes sous le regard des médias qui filment la scène. 60 militantes sont venues rendre hommage aux 60 victimes de féminicides des derniers mois et interpeller les autorités publiques. Des féministes historiques du MLF (Mouvement de libération des femmes) participent à cette énième manifestation de l'organisation Femen, né en Ukraine et qui vient de fêter ses 10 ans, en 2018.

Les protestations Femen provoquent des litanies d'insultes que la militante *Sofia Sept* répertorie chaque année sur sa page Facebook. Ces injures dévoilent les représentations sur les femmes, leur corps et le féminisme. Elles montrent des clivages au sein de la société française, mais aussi entre féministes. Faire l'histoire du mouvement Femen, c'est d'abord se confronter à un premier paradoxe : le constat d'un gigantesque corpus de réactions négatives particulièrement. Femen fait l'objet d'accusations multiples, aussi rationnelles qu'elles peuvent être parfois délirantes. Dans le passé, la « laideur » était mobilisée pour discréditer le féminisme<sup>4</sup>. Les Femen sont trop belles, trop jolies, trop blondes et trop blanches. Elles sont folles, exploitées, voire manipulées. Elles sont dangereuses et trop radicales. Trop visibles, elles font le spectacle pour les médias. Elles n'ont pas d'agenda politique et ne savent pas ce qu'elles font. Leur message est peu audible et les femmes ne les suivent pas massivement. Elles ne réfléchissent pas. Leur financement est opaque et leurs relations douteuses. Ces critiques

---

<sup>3</sup> « 'Stop féminicides' : une soixantaine de Femen manifestent dans la cour du Palais-Royal », *Le Parisien avec AFP*, 30/05/19. [<https://www.leparisien.fr/faits-divers/paris-stop-feminicide-une-soixantaine-de-femen-manifestent-dans-la-cour-du-palais-royal-30-05-2019-8083008.php>], (Consulté le 10/04/21).

<sup>4</sup> Bard Christine, *Féminismes. 150 ans d'idées reçues*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2020, p. 57.



rejetent certes, mais elles cherchent aussi à donner des explications : ce que font les militantes en décidant de manifester seins nus a une logique extérieure à la raison même des activistes.

C'est bien l'usage des seins nus qui cristallise les tensions, les débats et motive de nombreuses réactions. Incriminer le corps n'est pas nouveau. D'autres phénomènes sociaux ont été réduits de la même manière, le regard se focalisant sur les corps. Aux États-Unis, le mouvement Riot grrls crée une dynamique à la fois féministe et punk dans les années 1990. D'une part, ce milieu musical est hostile à cette féminisation. D'autre part, « la plupart des médias nous ont tournées en ridicule, ils se sont focalisés sur notre look, il y avait beaucoup de désinformations » rapporte Allison Wolfe la chanteuse du groupe Bratmobile<sup>5</sup>. Le corps constitue une épreuve dans les luttes féministes<sup>6</sup>. Il est à la fois un lieu de contestation et de dépendance.

## 1. Au XX<sup>e</sup> siècle, le corps est politique : mobilisations féministes et autres transgressions de genre en France

Depuis les années 1970, le corps est devenu « bavard »<sup>7</sup>. Passant d'une certaine invisibilité en histoire et dans les sciences sociales, il passionne désormais. L'opposition classique entre la « nature » et la « culture » persiste malgré de nombreux dépassements dans les approches constructivistes. Elles ont mis au jour les processus de formation et de déformation des corps<sup>8</sup>.

Au sens de l'historien-philosophe Michel Foucault et de sa « biopolitique », le corps est traversé par les rapports de pouvoir : « Ils l'investissent, le marquent, le dressent, le supplicient, l'astreignent à des travaux, l'obligent à des cérémonies, exigent de lui des signes »<sup>9</sup>. Le corps est une « micro-physique » à travers laquelle des savoirs et des pouvoirs s'imposent, se diffusent et disciplinent les populations. À l'époque médiévale, le corps du roi est double<sup>10</sup>. Il bénéficie d'un supplément de pouvoir, car il représente aussi l'intangibilité du royaume et le corps social. Ce dédoublement du corps est important, il n'est pas neutre, il entraîne avec lui les propriétés masculines. Le « corps politique » entendu comme la corporéisation du pouvoir est androcentré et se fait à l'image des hommes<sup>11</sup>.

Les processus de construction des corps s'accompagnent ainsi des valeurs propres à tel ou tel groupe social qui les transmettent. Au XIX<sup>e</sup>, le corps des classes laborieuses est invité à se

---

<sup>5</sup> Gonzalez Sonia, *Riot grrl : quand les filles ont pris le pouvoir*, ARTE, 30<sup>e</sup> min, [En ligne].

Lien : [<https://www.youtube.com/watch?v=frGJF6joJnI>], (Consulté le 5/04/2021).

<sup>6</sup> Bard Christine, « Corps », dans Christine Bard (dir.), avec la collab. de Sylvie Chaperon, *Dictionnaire des féministes. France XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2017, p. 357.

<sup>7</sup> Lamy Jérôme, Saint-Martin Arnaud, « Le corps, territoire politique. Introduction », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 118, 2012, p. 11-19.

<sup>8</sup> Détrez Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002, p. 17.

<sup>9</sup> Foucault Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 34

<sup>10</sup> Lamoureux Diane, « Corps politique », dans Marie-Michela Marzano (dir.) *Dictionnaire du corps*, Paris, Quadrige-PUF, 2007, p. 249.

<sup>11</sup> Matonti Frédérique, « Corps », dans Catherine Achin (éd.), *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 140.

« redresser »<sup>12</sup>. L'historien Georges Vigarello montre bien que l'enseignement de nouvelles postures corporelles, contre des « pratiques antérieures considérées coercitives », sous-tend aussi une nouvelle forme de « surveillance rationalisée »<sup>13</sup>. Le corps se tend vers d'autres objectifs moraux et économiques. Il se conforme selon des processus d'incorporation et de reproduction sociale.

En pensant la construction sociale du corps, on cesse d'opposer la nature et la culture, l'inné et l'acquis. Selon la sociologue Christine Détrez, le corps « incorpore à tel point les aspects les plus sociaux et culturels que ceux-ci passent, à nouveau, pour du naturel, voire pour "une seconde nature" »<sup>14</sup>. Simone de Beauvoir observe que le petit garçon grimpe aux arbres et se bat avec ses camarades, « il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces »<sup>15</sup>. En revanche, la petite fille « ne croit pas à une force qu'elle n'a pas expérimentée dans son propre corps ; elle n'ose pas entreprendre, se révolter, inventer »<sup>16</sup>. Depuis, les études de genre ont parfaitement mis en évidence cette construction sociale du corps qui limite le champ des possibles. La philosophe insiste sur les contraintes corporelles dans la vie en société : la jupe, les souliers à hauts talons, les robes et les escarpins les moins pratiques, les chapeaux et autres accessoires de parure ne cherchent pas à servir les projets des femmes, mais à les entraver<sup>17</sup>. Bien sûr, selon les époques et les espaces, un corps opprimé peut devenir aussi un lieu de résistance.

L'histoire du féminisme est d'une contribution fondamentale à l'histoire politique du corps. Face aux mécanismes d'asservissement, les femmes déploient de multiples formes de protestation. En France, le corps s'est progressivement imposé dans les modes d'action depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la conquête des droits politiques, les féministes de la première vague ne sont pas forcément des radicales. Pour l'historienne Christine Bard, beaucoup d'entre elles conjuguent la foi religieuse et les droits des femmes, mais elles sont toutes des « révoltées »<sup>18</sup>. Autour de la lutte pour le droit de vote, les actions sont multiples : réunions, tracts, pétitions, création de revues, publications, manifestations de rue, philanthropie, internationalisation. Les détournements de symboles sont efficaces pour interpeller. Hubertine Aubert, la « féministe intégrale », édite un timbre suffragiste pour dénoncer l'exclusion des femmes<sup>19</sup>. En mai 1908, avec Madeleine Pelletier et de Caroline Kauffmann elle casse la vitre d'un bureau de vote et renverse l'urne de l'élection municipale<sup>20</sup>. L'action fait la une du *Petit Journal*<sup>21</sup>. En 1935, c'est Louise Weiss qui organise des élections en parallèle de l'événement officiel, les urnes regorgent

---

<sup>12</sup> Vigarello Georges, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin, 1978, p. 98.

<sup>13</sup> *Ibid*, p. 11.

<sup>14</sup> Détrez Christine, *La construction sociale du corps, op. cit.*, p. 19.

<sup>15</sup> Beauvoir Simone de., *Le deuxième sexe II*, Paris, Gallimard, 1949, p. 29.

<sup>16</sup> *Ibid*, p. 93.

<sup>17</sup> *Ibid*, p. 393.

<sup>18</sup> Christine Bard (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, PUR, 2015, p. 22.

<sup>19</sup> Pavard Bibia, Rochefort Florence, Zancarini-Fournel Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020, p. 158.

<sup>20</sup> *Ibid*, p. 159

<sup>21</sup> Illustration, *ibid*, p 256.

alors de poudre de riz<sup>22</sup>. L'année suivante, les suffragettes perturbent une finale de la Coupe de France de football en lâchant des centaines de ballons et des tracts, pendant *La Marseillaise*<sup>23</sup>. À un siècle d'écart, une continuité réside entre les actions des suffragettes et les manifestations Femen qui s'en prennent aussi à ces symboles électoraux et sportifs<sup>24</sup>. Toutefois, le corps féminin n'a guère le même rôle. Certaines suffragettes, soucieuses de négocier l'obtention des droits politiques, se méfient d'ailleurs de certaines modes.

À la Belle Époque, des femmes s'emparent du veston et du pantalon. Cela bouscule les mœurs, car le vêtement délimite la place de chacun.e ; une peur se diffuse, celle de la « confusion des sexe »<sup>25</sup>. La mode de la garçonne transgresse davantage les assignations et brouille ce marquage<sup>26</sup>. Sa silhouette androgyne est érigée en symbole de l'émancipation des femmes ou à l'inverse de la dépravation<sup>27</sup>. Le corps n'échappe pas à un signe qu'on lui attribue. Le costume masculin est interdit par une ordonnance de la préfecture de police de Paris, depuis 1800. La féministe radicale Madeleine Pelletier voit dans la virilisation des femmes un « projet politique »<sup>28</sup>. Il s'agit de socialiser les femmes et leur corps au masculin.

Plusieurs décennies plus tard, d'autres stratégies surgissent. La jupe reste un symbole traditionnel féminin, imposé par voie réglementaire, sinon socialement<sup>29</sup>. Dans les années 60, elle est toujours de rigueur dans les écoles et dans les églises. Puis arrive la minijupe des sixties, symbole de la femme libérée<sup>30</sup>. L'époque est à la contestation, autour de Mai 68. Les années qui précèdent et la décennie suivante, les « filles du baby-boom » sont diplômées et la sexualité devient un nouveau champ révolutionnaire<sup>31</sup>. Les militantes se radicalisent dans les discours, elles font des graffiti, prennent des symboles pour cible (« la femme du soldat inconnu ») : des militantes de Vive la révolution (VLR) s'enchaînent devant la prison de la Petite Roquette alors qu'un camarade est emprisonné<sup>32</sup>. Avec le MLF et le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC), le corps devient un enjeu central. Les nouvelles générations et les mobilisations assoient l'idée d'un corps qui appartient d'abord aux femmes (« mon corps m'appartient »)<sup>33</sup>. De nouvelles formes d'activisme se déploient comme les marches de nuit qui permettent de reprendre l'espace public. L'association Choisir et les remarquables plaidoiries de Gisèle Halimi déploient l'activisme féministe dans le monde judiciaire. Une certaine radicalisation est notable dans les modes d'action féministes. En 1971, des militantes du MLF interrompent

---

<sup>22</sup> *Ibid*, p. 185.

<sup>23</sup> *Ibid*, p. 186.

<sup>24</sup> Bard Christine, « 'Mon corps est une arme', des suffragettes aux Femen », *Les Temps Modernes*, Vol. 678, n° 2, 2014, p. 213-240.

<sup>25</sup> Bard Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010, p. 13.

<sup>26</sup> Bard Christine, *Les garçonnas. Modes et fantasmes des Années folles*, Paris, Flammarion, 1998, p. 7.

<sup>27</sup> *Ibid*, p. 10.

<sup>28</sup> Sowerwine Charles, « Pelletier Madeleine », *Dictionnaire des féministes, op. cit.*, p. 1107.

<sup>29</sup> Bard Christine, *Ce que soulève la jupe*, Paris, Autrement, 2010, p. 46.

<sup>30</sup> *Ibid*, p. 32.

<sup>31</sup> Chaperon Sylvie, *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000, p. 369.

<sup>32</sup> Chaperon Sylvie, « La radicalisation des mouvements féminins Français de 1960 à 1970 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. 48, n° 4, 1995, p. 70.

<sup>33</sup> Pavard Bibia, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, PUR, 2012.

une émission télévisée consacrée à l'homosexualité<sup>34</sup>. La même année, elles jettent du veau de mou dans un meeting contre l'avortement<sup>35</sup>. Le corps s'affirme comme le lieu de la liberté du « sujet » et du gouvernement de soi. Il est le reflet des transformations sociales et culturelles. N'est-il pas aussi le moteur du changement ?

## 2. La nudité, un corps féministe paradoxal

Depuis les années 1980, le contexte de globalisation, avec davantage de circulation des personnes, de l'information et des savoirs, ainsi qu'une accentuation du néolibéralisme change la donne. Les enjeux, les stratégies et les alliances féministes évoluent dans la troisième vague. Celle-ci correspondrait à la fin de la suprématie des Occidentales dans un féminisme globalisé<sup>36</sup>. Le féminisme est hétérogène et épars. Les questions identitaires et intersectionnelles fragmentent le « nous » féministe des années 70, qui était bien entendu pluriel, mais agrégeait davantage les luttes féministes. De nos jours, un « féminisme en réseaux » se développe cependant, facilité par la révolution numérique et les réseaux sociaux<sup>37</sup>.

Entre les différentes vagues du féminisme, une certaine continuité se manifeste dans la place accordée à la transgression, dans la force des mobilisations de rue et de masse, et enfin dans les riches productions intellectuelles et médiatiques<sup>38</sup>. La troisième vague se caractériserait surtout par un renouveau de l'activisme<sup>39</sup>. Mais, quelle est la place de la nudité ou des pratiques de dévoilement politique dans les nouvelles générations féministes ?

La nudité est une construction culturelle et sociale. Et son sens dépend du contexte. Selon la géographe Francine Deloizy-Barthe : « La nudité en soi ne signifie rien, ne dit rien, et se réduit finalement à un simple état, celui d'un corps que ne recouvre aucune enveloppe, aucun signe. Mais cette incroyable neutralité s'efface dès lors qu'on la met en perspective avec un lieu, un contexte, en d'autres termes lorsqu'on la met en situation »<sup>40</sup>. Le nu met en évidence un regard sur lui. Dans le processus de civilisation européen, le corps est opposé à l'esprit et la nudité démarque les peuples « archaïques » des peuples « évolués ». Elle symbolise alors le monde animal et sauvage : « Le corps nu, absolument nu, rejoint l'ordre de la nature et confond l'homme et la bête alors que le corps décoré, vêtu ne serait-ce que d'une ceinture, prouve son

---

<sup>34</sup> Pavard Bibia, Rochefort Florence, Zancarini-Fournel Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, op. cit., p. 281.

<sup>35</sup> *Ibid*, p. 285.

<sup>36</sup> Bard Christine, « Faire des vagues. Périodiser l'histoire des féminismes », dans Karine Bergès, Florence Binard, Alexandrine Guyard-Nedelec (dir.), *Féminismes du XXI<sup>e</sup> siècle : une troisième vague ?*, Rennes, PUR, 2017, p. 31. Nous ne revenons pas sur le débat quant à l'usage des « vagues », à situer dans l'espace et le temps, et très bien discuté dans ce chapitre d'ouvrage.

<sup>37</sup> Bergès Karine, « Introduction. Remous autour des vagues féministes », dans *Féminismes du XXI<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 22.

<sup>38</sup> Au Québec, des auteur.e.s avait insisté sur l'apport des féminismes radicaux dans cette continuité : Blais Mélissa, Fortin-Pellerin Laurence, Lampron Ève-Marie, Pagé Geneviève, « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches féministes*, Vol. 20, n° 2, 2007, p. 141-162.

<sup>39</sup> *Ibid*, p. 25.

<sup>40</sup> Barthe-Deloizy Francine, *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*, Paris, Bréal, 2003, p. 12.

humanité et son intégration à un groupe constitué. [...] La nudité est saturée de signes négatifs, dépréciatifs ; dès lors, la dissimuler devient une caractéristique majeure de la civilisation occidentale et la révéler une marque d'affranchissement, voire de transgression »<sup>41</sup>.

Malgré cette potentialité transgressive de la nudité, elle n'est pas une « arme » privilégiée des féministes de la première et de la seconde vague. Des dévoilements divers, culturels et politiques, sont constatés, toutefois, le geste ne s'inscrit pas toujours dans une démarche militante. Les féministes de la troisième vague regardent avec prudence les pratiques de dénudement féminin. Notons tout de même que le corps est encore plus politique dans les théories queer et le transféminisme, car il est central pour dénaturiser les identités<sup>42</sup>.

Depuis les années 1990, le renouveau féministe se concentre sur la critique du sexisme des discours et des représentations politiques et médiatiques<sup>43</sup>. La lutte est notamment incarnée par des groupes comme La Meute ou Les Chiennes de gardes dont la devise est : « Adresser une injure sexiste à une femme publique, c'est insulter toutes les femmes ». Dans ce tournant des années 2000, d'autres groupes féministes revendiquent le fait de renouer avec la « praxis » militante. À partir de 2003, Ni Putes Ni Soumises (NPNS) manifeste contre les violences dans les « quartiers » et l'intégrisme islamique. Parmi les « marcheuses », les militantes Safia Lebdi et Loubna Méliane rejoignent Femen quelques années plus tard. En 2009, Osez le féminisme (OLF) se constitue contre la baisse des subventions au Planning familial et organise des campagnes antisexistes et des formations dans plusieurs villes de France. Dans ces mobilisations qui naissent contre un « féminisme intellectuel », deux autres groupes incarnent l'action directe du renouveau féministe<sup>44</sup>. Dès ses débuts en 2007, La Barbe se considère comme un groupe « d'action » féministe<sup>45</sup>. Ses militantes nasardent la domination masculine en s'infiltrant dans les comités et conseils masculins, des entreprises particulièrement. Elles les parodient en portant des barbes postiches et lisent un tract démarrant par un : « Messieurs, Messieurs, Messieurs »<sup>46</sup>. Le mode opératoire de *La Barbe* s'inscrit dans la subversion genrée du corps. On peut également ajouter la jupe masculine, épiphénomène culturel et politique qui transgresse avec assurance les normes de genre, rejoignant les pratiques féministes<sup>47</sup>. Une autre association pratique cette inversion des genres. Dès 2007, Les Tumultueuses se baignent dans les piscines parisiennes en revendiquant la pratique du topless au même titre que les hommes<sup>48</sup>. Cette nudité féministe est circonscrite à l'espace des piscines. Par ailleurs, il n'est pas rare que des polémiques surviennent et rappellent que rien n'interdit la pratique des seins nus, tolérée sur les plages<sup>49</sup>. La méthode seins nus reste une exception dans les modes d'action féministes.

---

<sup>41</sup> *Ibid*, p. 17 et p. 22.

<sup>42</sup> Bergès Karine, « Introduction. Remous autour des vagues féministes », *op. cit.*, p. 20.

<sup>43</sup> Bard Christine, *Féminismes. 150 ans d'idées reçues*, *op. cit.*, p. 155.

<sup>44</sup> Bergès Karine, « Introduction. Remous autour des vagues féministes », *op. cit.* p. 24.

<sup>45</sup> Cannat Mathilde, Cenival Marie de., Hirshorn Harriet, Mouzon Céline, Vernet Anne-Laure, « Théories du genre et praxis militante à la Barbe, ou l'épreuve d'une geste paradoxale », *ibid*, p. 197.

<sup>46</sup> *La Barbe ! Cinq ans d'activisme*, Racine iXe, 2014, p. 16.

<sup>47</sup> Bard Christine, *Ce que soulève la jupe*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>48</sup> Molinier Pascale, « Tumultueuses, furieuses, tordues, trans, teuff...féministes aujourd'hui. Cinq militant.e.s dans la bataille », *Multitudes*, Vol. 42, n° 3, 2010, p. 43-53.

<sup>49</sup> Gaté Juliette, « Nudité », dans Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, 2016, p. 409-417.

Dénuder une partie de son corps, ou entièrement, au nom du féminisme ne va pas de soi.

La nudité politique n'est pourtant pas absente du paysage militant. Les hommes se dénudent et perturbent des événements sportifs, comme les streakers anglais. Les streakeuses existent aussi comme Kinsey Wolanski ou encore Rose Kupa. La pratique est devenue une tradition au Royaume-Uni. On est plutôt du côté du divertissement ou de l'exhibition que de la revendication politique. Mais de plus en plus, des messages sont écrits sur les corps. C'est une imitation des autres formes de dénudements militants. De nombreuses luttes font du corps nu une ressource politique.

Avant de lister quelques exemples, il faut signaler une distinction importante entre l'usage militant et l'utilisation allégorique du corps des femmes. Les deux sont politiques bien entendu. Et de nombreuses féministes ont conscience du risque du passage de l'un à l'autre. Dans le second cas, c'est un dispositif d'idéologie et de sensibilisation<sup>50</sup>. La réalisation du film *Les Dieux du stade* (Leni Riefensthal, 1938) au service de la propagande nazie et des Jeux olympiques de Berlin montre parfaitement le lien entre le culte du corps et la volonté de puissance militaire. L'usage métaphorique du corps n'est pas propre à une tendance idéologique. Beaucoup plus récemment, en 2003, la campagne de la Fondation Nicolas Hulot interpelle sur la question écologique en produisant une affiche avec un sein gonflé, d'où suinte un liquide noirâtre : « Du sein de la mère nourricière, symbole de pureté, s'écoule un lait pollué »<sup>51</sup>. Encore plus proche dans le temps. En 2017, à Berlin pendant la campagne électorale municipale, plusieurs affiches du parti d'extrême droite Alternative für Deutschland (Afd) attire mon attention. Le parti fait campagne sur l'immigration dans le contexte de la crise des migrant.e.s. La première affiche rejette certaines pratiques vestimentaires<sup>52</sup> : « Burka ? Nous préférons les bikinis » [*Iconographie 3*]. La seconde fait la promotion de la natalité allemande : « Nouveaux Allemands ? On [les] fait nous-mêmes » [*Iconographie 4*].

Ces usages idéologiques des corps féminins traversent l'histoire, les territoires et ne sont pas spécifiques à un régime politique. Le corps est utilisé comme le miroir d'un projet et l'image est un discours. Les féministes dénoncent cette utilisation métaphorique qui naturalise et objective les corps féminins. C'est pour cette raison que le second usage de la nudité, militant, est un risque que les féministes ne négligent pas. C'est ailleurs que l'on trouve un usage assumé de cette nudité.

---

<sup>50</sup> Traïni Christophe, *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

<sup>51</sup> Guillon Claude, *Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps*, Paris, H&B, p. 139.

<sup>52</sup> Je remercie mes amies Fadouma et Katharina pour leurs traductions.



Iconographie 3



Iconographie 4

Dans les années 1960 et 1970, le naturisme dans les festivals et les campings est associé au pacifisme mais ce mode de protestation est déjà présent chez les anarchistes libertaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Par la suite, la dénudation publique du corps s'étend à diverses luttes. Certaines associations comme PETA (People for Ethical Treatment of Animals) font du corps dénudé « une quasi-signature », les militantes incarnent une animalité érotisée<sup>54</sup>. Défenseurs des droits des animaux, militant.e.s anti-capitalistes ou écologistes, mouvement contre la guerre en Irak (2004) sont autant de causes qui s'approprient la nudité politique. Elle n'est ni spécifique à une lutte, ni à un territoire, mais reste plutôt à gauche et à l'extrême gauche de l'échiquier politique. La précarité sociale et l'anticapitalisme font du corps un lieu explicite pour exposer sa vulnérabilité : « Aucun grand rassemblement international, de type contre-sommet du G8, ne se déroule sans que des manifestant(e)s utilisent la nudité »<sup>55</sup>. Claude Guillon recense une cinquantaine d'exemples (entre 1999 et 2005) du nu manifeste. Dans ces espaces militants, il est un rituel qui instaure une communication avec les autorités et prend à témoin les opinions publiques. Est-ce que cette nudité est un répertoire particulièrement transnational ?

<sup>53</sup> Bergès Karine, « Quand le féminisme s'exhibe : l'exemple du collectif Femen », dans *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, Bergès Karine, Burgos Diana, Ludec Nathalie, Yusta Mercedes (dir.), Rennes, PUR, 2015, p. 236.

<sup>54</sup> Guillon Claude, *op. cit.*, p. 251-252.

<sup>55</sup> *Ibid*, p. 243.

Au Mexique, le Mouvement des 400 villages, dans la province de Veracruz, se bat pour la restitution des terres accaparées par le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). Le leader du mouvement décrit la prise de conscience du pouvoir de la nudité féminine : « Des camarades ont commencé une grève de la faim. [...] Leur situation s'aggravait et leurs épouses ont proposé de manifester nues. Les maris ont refusé et se sont déshabillés sans elles. Mais personne n'y a prêté attention. Finalement, les femmes se sont dénudées et les médias du monde entier ont accouru. Le gouvernement nous a reçus, nous a promis de l'aide. Pour la première fois, nous avons été écoutés. [...] J'ai fait de la prison comme une centaine de mes compagnons. Nos terres ont été volées. Deux des nôtres ont été assassinés »<sup>56</sup>. Cette attention des pouvoirs publics est dépendante de la réaction des acteurs.rices nationaux et supra-étatiques. La nudité représente une vulnérabilité et semble reposer sur la médiatisation d'un cliché : une femme nue est en danger et l'intervention devient plus légitime. La rationalité militante réside dans cette anticipation des effets de la publicisation. La nudité est un pouvoir au-delà de la pratique militante.

En Inde, dans le Deccan, les paysannes labourent des champs en étant nues lors d'une nuit d'été, afin de provoquer la pluie et d'attirer les louanges d'Indra<sup>57</sup>. En Gambie, une trentaine de femmes entièrement nues parcourent les rues de la ville de Brikama en scandant des incantations. La nudité s'invite dans une compétition électorale pour jeter la malédiction divine sur l'adversaire<sup>58</sup>. En Afrique de l'Ouest, notamment au Mali et au Nigéria, la dénudation partielle ou totale de certaines parties du corps n'est pas absente des mobilisations de femmes. Montrer ses fesses ou son sexe est un acte transgressif très fort et signale que tous les codes sociaux ont été rompus<sup>59</sup>. C'est une manière de maudire les dirigeants politiques, de pousser les hommes à agir et à assumer leurs responsabilités. Le *setshwetla*, l'exposition de la poitrine, apparaît aux côtés des autres gestes de protestation non-conventionnelles (marche pieds nus, tête découverte, vêtements en loque) utilisées encore récemment, en 2015<sup>60</sup>. Le dénudement est une arme de dernier recours, quelquefois au service des droits des femmes. En 2004, à Manipur, treize femmes manifestent nues pour dénoncer le viol et l'assassinat de Thangjam Manorama par des soldats de l'armée indienne<sup>61</sup>.

Les exemples sont nombreux, mais la méthode n'est pas fréquente dans les combats féministes. Une femme qui se dénude pour une cause sociale ou politique peut être reçue positivement, son geste est perçu comme un « sacrifice ». À l'inverse, le faire pour des raisons

---

<sup>56</sup> *Ibid*, p. 254.

<sup>57</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>58</sup> *Ibid*, p. 256.

<sup>59</sup> Je remercie vivement les deux historienne et sociologue, Ophélie Rillon et Sara Panata, pour leurs précisions et les références communiquées. Voir Kathleen Fallon et Julie Moreau, « Revisiting Repertoire Transition: Women's Nakedness as Potent Protests in Nigeria and Kenya », *Mobilization : An International Quarterly*, n° 3, 2006 p. 323-340.

<sup>60</sup> Okoye Rita, « Ekiti women protest half naked over arrested of 30 persons », *Daily Post Nigeria*, 16/03/2015, [<https://dailypost.ng/2015/03/16/ekiti-women-protest-half-naked-over-arrest-of-30-persons/>], (Consulté le 10/04/21).

<sup>61</sup> Suresh Sabarish, « 13 years after Mothers of Manipur protested naked against Indian Army, where is justice ? », *DailyO*, 15/07/2017, [<https://www.dailyo.in/politics/mothers-of-manipur-naked-protest-thangjam-manorama-indian-army-afspa-meira-paibi/story/1/18391.html>], (Consulté le 10/04/21).



féministes délégitime la cause elle-même, c'est le féminisme dans son ensemble qui peut être stigmatisé. De plus, l'usage féministe de la nudité est bien trop proche de son usage médiatique et marchand (hétérosexuel et sexiste), ce que de nombreuses féministes rejettent<sup>62</sup>. Les seins font effectivement l'objet de fantasmes érotiques et d'injonctions<sup>63</sup>. Les féministes tentent de se distancier du corps-objet, que les publicités avec des corps sans visages symbolisent. Comment les militantes Femen sont-elles parvenues à imposer un modèle très contesté et qui montre ses limites ? Comment distinguer la nudité féministe de l'exploitation publicitaire ?

### **3. Histoire internationale d'un mode d'action féministe controversé : Ukraine, France, Québec et Tunisie**

Trois périodes chrono-thématiques marquent la trajectoire de l'organisation féministe depuis sa naissance en 2008 et jusqu'à l'hypothèse d'une institutionnalisation en 2020.

#### **3.1) De l'Ukraine à la France, la trajectoire transnationale (2008-2012)**

La naissance de Femen en 2008 est un processus de politisation classique, des étudiantes font cause commune autour de revendications féminines, puis féministes. L'année suivante, dans la lutte contre la prostitution, les activistes font de leurs corps excentriques (elles portent des bottes, des minijupes et sont vêtues de rose) un étendard : c'est le retournement du stigmat. Ce n'est qu'en 2010 que l'usage des seins nus s'impose après plusieurs mois de discussions, de tentatives, de nombreuses réticences et de maintes défections. Les réactions ne se font pas attendre, le stigmat de la nudité s'intensifie. L'organisation se radicalise, elle s'attaque à des symboles religieux et aux institutions politiques.

Les activistes ukrainiennes font l'objet d'une campagne de dénigrement, ou d'idéalisation médiatique à l'étranger. Elles font surtout face à une répression de la part de l'État. Femen est visible et la transnationalisation apparaît comme une ressource pour survivre<sup>64</sup>. La diffusion du mode d'action agrège de nouveaux éléments et de nouvelles participantes. En 2011, le groupe mène sa première action en France devant le domicile parisien de Dominique Strauss-Kahn, l'ex-directeur du FMI (Fonds monétaire international) accusé de viol. Les féministes ukrainiennes et françaises se rencontrent et l'organisation d'un championnat européen de football, en Ukraine, renforce la sororité transnationale de la lutte contre la prostitution. Les Françaises s'y rendent et manifestent aux côtés des Ukrainiennes. Après avoir énormément protesté en direction de l'Est et particulièrement de la Russie, l'année 2012 est favorable à une internationalisation vers

---

<sup>62</sup> Chollet Mona, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris, Zones, 2012.

<sup>63</sup> Froidevaux-Metterie Camille, *Seins. En quête d'une libération*, Paris, Anamosa, 2020.

<sup>64</sup> Siméant Johanna, « La transnationalisation de l'action collective », *op. cit.*, p. 136.

l'Ouest [*Annexe 1* : cartographie de la dynamique internationale]. Inna Schevchenko fuit l'Ukraine alors que les autorités de son pays neutralisent le mouvement. Elle se retrouve à Paris où plusieurs soutiens l'accueillent. Des projets sont en discussions, elle s'installe définitivement en France en obtenant l'asile politique. Le mode d'action est exporté vers d'autres destinations : en Europe, en Amérique et plusieurs tentatives au Maghreb. Dès lors, Femen assoit davantage sa visibilité, l'organisation est co-pilotée par Kiev et Paris.

### **3.2) Les succès médiatiques et les limites d'une diffusion internationale (2012-2016)**

L'accès à l'espace médiatique est une étape cruciale de la politisation. Femen ouvre un centre d'entraînement pour « soldates » dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. La médiatisation est exponentielle et le premier livre sur Femen, de Galia Ackerman, est publié en 2013. Plusieurs dizaines de femmes rejoignent l'organisation, d'autres déclarent leur sympathie : allemandes, américaines, belges, brésiliennes, françaises, espagnoles, québécoises, suisses, tunisiennes, etc. De nombreuses ramifications émergent, mais le résultat reste très contrasté. Certaines branches ne survivent guère au-delà d'un an ou deux. La nébuleuse féministe se déforme et se reforme, au gré des attentes et des ambitions d'un petit groupe parisien dirigé par Inna Schevchenko.

La notoriété de Femen est tout de même à son paroxysme. La médiatisation atteint tous les espaces et les supports : audiovisuels, littéraires, presses écrites et numériques, radiophoniques. Les réseaux sociaux se déchaînent bien évidemment. Femen s'attaque aux religions, christianisme et islam. Les militantes manifestent seins nus dans trois églises (en France) et dans une mosquée (en Suède) ; elles détournent les symboles religieux, piétinent le « sacré ». Après la lutte contre la prostitution et les dictatures, l'organisation est officiellement anticléricale. Elle est reconnue comme telle, voire réduite à ce positionnement. Cette phase fait autant son succès qu'elle ne signale les limites d'un féminisme qui se veut universel, mais qui est dénoncé entre autre par les courants intersectionnels et postcoloniaux.

La période est intensément contradictoire. L'historienne Christine Bard rappelle à juste titre la nécessité d'explorer les différences entre le « féminisme perçu » et le « féminisme réel »<sup>65</sup>. Alors que Femen vit un âge d'or médiatique et politique, à l'intérieur, le mouvement et les activistes traversent de nombreuses crises. Dans l'invisibilité, l'expérience Femen transforme les militantes. La protestation seins nus change le regard (souvent positivement) que les militantes portent sur elles, mais le coût est considérable. Le regard de l'entourage et de la société est souvent négatif. Les activistes vivent des expériences inédites, la socialisation militante compense les sacrifices. Mais cela se fait au prix d'une précarisation sociale. Les bifurcations professionnelles et les renoncements à certaines carrières sont manifestes. Devenues féministes, les militantes tentent de le demeurer, elles négocient avec les autres sphères de

---

<sup>65</sup> Bard Christine, « Écrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », dans Christine Bard (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, p. 17.

l'existence. C'est une période d'engouement militant, mais les activistes vivent des événements tragiques. Les attentats contre *Charlie Hebdo* et la menace terroriste affectent et divisent durablement le groupe initial qui s'est constitué entre 2012 et 2015. Au sein du mouvement, les divisions se multiplient. Les militantes se sont radicalisées et ont fait des sacrifices avec « le monde extérieur », les déchirures internes deviennent alors trop lourdes à porter sur le plan affectif notamment. Certaines militantes en sortent dévastées.

La phase d'hypermédiatisation masque l'histoire des vécus individuels. La tendance est à l'idéalisation ou à la diabolisation. Les lectures médiatiques se focalisent sur la critique de l'usage du corps seins nus. Dans le meilleur des cas, les débats féministes et les questions de genre sont publicisés. Mais à quoi sert ce qu'elles font, semblent crier tant d'articles de presse ? Et pourquoi n'ont-elles pas honte de se dénuder, estiment tant d'autres ? Nous posons d'autres questions : pourquoi cette hypermédiatisation se concentre-t-elle dans certains pays ? Afin de décentrer notre regard d'une dynamique très française dans la construction du mouvement, nous avons ajouté à l'Ukraine et la France deux autres cas où les controverses Femen se sont déployées. Et puis pour quelles raisons des femmes éloignées les unes des autres rejoignent-elles Femen ? Il s'agit de restituer le vécu des militantes dans plusieurs pays, d'éclairer le commun et les différences socio-historiques. Ce vécu des activistes est mis au regard des controverses médiatiques. Le décalage avec le « féminisme perçu » montre que d'une arène à une autre, les commentateurs.rices ne discutent pas toujours du même corps.

En Tunisie, l'affaire Amina Sboui est emblématique. En 2013, cette Tunisienne rejoint Femen et reprend le mode d'action sur les réseaux sociaux<sup>66</sup>. D'autres féminismes revendiquent une forme de radicalité comme le groupe Feminism Attack, mais cette nudité politique est nouvelle dans le pays. Le phénomène enclenché par Amina Sboui est marginal. Pourtant, la controverse s'étend sur le premier semestre de l'année. Plusieurs événements y participent, dont l'arrestation de cette lycéenne, suivi de l'intervention sororelle de trois militantes européennes à Tunis. Ce pays semble être un échec pour Femen qui ne parvient pas à mobiliser davantage de Tunisiennes ou à créer une branche pérenne. Le geste d'Amina Sboui et sa réception ne sont pas séparables de la transition politique. Depuis les mobilisations sociales contre l'autoritarisme en 2010-2011, le corps social se transforme et produit un nouveau un corps politique<sup>67</sup>. Comment le geste d'Amina Sboui et sa médiatisation s'inscrivent dans cette dynamique révolutionnaire ? Faudrait-il peut-être rapprocher son geste d'autres formes de politisation du corps, au-delà des questions de genre ? Il faut signaler qu'en arabe, deux mots désignent le corps : le corps animé ou la chair (« *jasad* ») et le corps inanimé (« *jism* »)<sup>68</sup>. Dans les mobilisations sociales, les immolations témoignent du corps souffrant, individuel et collectif<sup>69</sup>. Dans la destruction de son corps, le geste de Mohamed Bouazizi qui déclenche la « révolution »,

---

<sup>66</sup> Une autre cyber-militante tunisienne diffuse de nombreux messages seins nus sur les réseaux sociaux l'année suivante.

<sup>67</sup> Dakhli Leyla (dir.), *L'esprit de la révolte*, Paris, Seuil, 2020.

<sup>68</sup> Mayeur-Jaouen Catherine (dir.), « Introduction » dans *Le corps et le sacré en orient musulman*, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 113-114, 2006, p. 15. En allemand, le corps biologique (« *körper* ») se distingue aussi du corps propre (« *leib* »).

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 29.

est un engagement ultime. Ces « suicides politiques », pour reprendre l'expression de l'historienne Leyla Dakhli, sont en hausse durant le Printemps arabe. Des corps éloignés les uns des autres se synchronisent autour d'attitudes communes, c'est que les enjeux et les luttes le sont aussi.

Au Québec, la branche Femen est l'une des plus dynamiques à cette époque. Le mouvement étudiant de 2012 favorise la politisation et plusieurs recrues Femen sont issues de cette contestation<sup>70</sup>. Le féminisme québécois est particulier, à l'intersection d'une double critique : la domination masculine et anglophone. Les Québécoises appartiennent à une histoire francophone minoritaire au Canada<sup>71</sup>. L'arrivée de nouvelles générations et l'émergence de nouveaux enjeux présentent les Québécoises blanches comme des privilégiées, et nient ainsi leurs positions de subalternes. Ces clivages donnent lieu à des phrases significatives (« Est-ce qu'on peut nous aussi être racisée ? ») que la politologue Geneviève Pagé analyse au regard des rapports de pouvoirs dans les luttes féministes entre anciennes et nouvelles générations. Le Québec est interculturel (dans un Canada multiculturel), les féministes sont davantage questionnées par la prise en compte des minorités ethniques et des groupes religieux. Elles sont soucieuses de produire de nouveaux modèles de pluralité<sup>72</sup>. Comment Femen qui promeut un féminisme universel, émerge-t-il dans un paysage féministe doublement postcolonial ?

En France, au Québec, et ailleurs, d'autres phénomènes proches du mode opératoire de Femen se diffusent, voire s'intensifient. L'espace des mouvements sociaux est fait d'alliances et de concurrences, d'imitation et de distinctions<sup>73</sup>. Plusieurs exemples en témoignent. Free The Nipple appelle à la libération des tétons lorsque les manifestations des Slutwalk dénoncent la culture du viol et les violences sexuelles. Depuis Toronto, ces marches s'internationalisent et défendent le droit des femmes de s'habiller comme bon leur semble<sup>74</sup>. De même, les controverses autour de l'allaitement dans l'espace public trouvent dans les réseaux sociaux une caisse de résonance. Les phénomènes de « No-bra » (sans soutien-gorge) réapparaissent par vaguelettes, car le phénomène n'est pas nouveau. Dans certains pays (nordiques), la majorité des femmes n'en portent pas. Dans une vidéo, *La Carologie*, une célèbre Youtubeuse témoigne de son expérience sans soutien-gorge<sup>75</sup>. Elle dénonce les normes sociales qui conditionnent les physionomies et insiste sur le ressenti sensoriel (confort/inconfort) qu'elle découvre<sup>76</sup>. Sa vidéo

---

<sup>70</sup> Boudreault Pierre-W., « Mouvement étudiant québécois et mythe du pouvoir. L'énigme du Sphinx et l'entrée en société », *Sociétés*, Vol. 122, n° 4, 2013, p. 107-115.

<sup>71</sup> Pagé Geneviève, « Est-ce qu'on peut être racisées, nous aussi ? Les féministes blanches et le désir de racisation » dans N. Hamrouni, C. Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ? Femmes racisées et recherche féministe*, Montréal, Remue-ménage, 2015, p. 133-154.

<sup>72</sup> Pagé Geneviève, *Feminism à la Québec : Ideological Travelings of American and French Thought (1960-2010)*, Thèse de doctorat, Université du Maryland, 2012.

<sup>73</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, Paris, Éditions du croquant, 2008, p. 29.

<sup>74</sup> Bard Christine, *Féminismes. 150 ans d'idées reçues*, op. cit., p. 159.

<sup>75</sup> *La Carologie*, « Dans ma tête : Adios soutien-gorge ! », *Youtube*, 05/10/2015, [<https://www.youtube.com/watch?v=mnopBFIM3hYk>], (Consulté le 10/04/2021).

<sup>76</sup> Les débats se cristallisent autour de l'argumentation scientifique, le soutien-gorge est culturel et serait scientifiquement inutile. D'autres critiquent cette injonction scientifique et soulignent la diversité des bonnets (notamment C, D et E et plus, qui auraient plus besoin d'un soutien-gorge que les bonnets A et B. Voir la vidéo de *PinkVerita*, « Adieu soutien-gorge ? », *Youtube*, date non référencée, probablement réalisée en 2015, (<https://www.youtube.com/watch?v=HK0yJMq4xYE>), (Consulté le 10/04/2021). Pour ou contre

été vue plus d'un million de fois, elle en rediscute un an plus tard<sup>77</sup>. Femen participe à cette ambiance autant qu'elle en bénéficie. Cela signifie-t-il une certaine normalisation dans l'usage du topless et de ses dérivés ?

### **3.3) La normalisation et l'essoufflement dans la phase de judiciarisation (2014-2020)**

Les militantes Femen ont une activité protestataire intense en 2013 et 2014. Elles ont élargi l'usage du topless, le pratiquant au-delà des espaces où s'est habituellement toléré. Celui-ci est davantage légitimé comme arme de contestation. Tout comme Act Up a bouleversé l'espace des mouvements sociaux en France dans les années 1990, Femen est peut-être devenu un « point de référence féministe » inspirant d'autres luttes et divers groupes<sup>78</sup>. L'activisme Femen reste soutenu entre 2014 et 2016. Les manifestantes visent de nombreux symboles, des personnalités politiques et religieuses dans plusieurs pays. En Espagne, la remise en question de l'accès à l'avortement mobilise les groupes féministes, la branche Femen est très dynamique. Les militantes se rendent à l'étranger : elles manifestent en Crimée contre la guerre avec la Russie, à Istanbul contre l'autoritarisme et le président Recep Tayyip Erdogan, puis au Maroc contre la pénalisation de l'homosexualité. Elles ciblent les personnalités : Mario Draghi (président de la Banque centrale européenne), le président iranien Hassan Rohani en visite en France, les statues de Vladimir Poutine et de Donald Trump au musée Grévin. Elles orientent les actions vers les événements politiques : discours électoraux et bureaux de vote. Marine Le Pen et le Front national sont ciblés, Femen y consacre d'ailleurs beaucoup de temps. Les activistes attaquent le parti d'extrême droite et sa cheffe à huit reprises. L'une des dernières actions se passe en région PACA (Provence-Alpes-Côte d'Azur) alors que les subventions des structures d'accès à l'IVG (interruption volontaire de grossesse) sont menacées.

L'actualité des droits des femmes constitue la matière première de la contestation. Le projet de loi de pénalisation des clients de prostituées fait débat en France. Elles se mobilisent en faveur du projet, à l'intérieur du Sénat, puis devant l'Assemblée nationale. La religion reste un front important : plusieurs actions ont lieu au Vatican, dont l'une consiste à extirper une figurine de Jésus de la crèche de Noël. Les visites du Pape sont sur l'agenda du mouvement (devant la cathédrale de Strasbourg par exemple). Femen manifeste au salon de la femme musulmane à Pontoise et perturbent plusieurs interventions de l'islamologue Tariq Ramadan.

Les institutions judiciaires sont des cibles privilégiées. D'abord en raison des poursuites contre les militantes. Elles perturbent aussi le procès du Carlton impliquant Dominique Strauss-Kahn (DSK). Elles sont plus présentes aux côtés d'autres causes féministes comme les

---

le « No-bra », le discours le plus récurrent reste cet appel unanime au ressenti, à tester les choses par soi-même, à faire l'expérience de la sensation, (« et ne surtout pas se limiter à ce qu'on nous dit »).

<sup>77</sup> *La Carologie*, « Update : Toujours pas de soutien-gorge ? » *Youtube*, 27/09/2016.

[<https://www.youtube.com/watch?v=mUh4-m30RZo>] (Consulté le 10/04/2021).

<sup>78</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 142.

Djiboutiennes en grève de la faim pour dénoncer les viols de guerre. Femen soutient à plusieurs reprises Jacqueline Sauvage, condamnée pour le meurtre de son mari, auteur de violences et abus sexuels sur ses filles et son épouse. Les militantes protestent devant la prison et s'attachent même aux grilles du Palais de justice en réclamant sa libération, ce qui ne peut que rappeler les pratiques similaires des années 70. Le corps seins nus politisé s'impose dans l'imagerie médiatique.

Plusieurs Femen résident dans un squat de Clichy ; elles sont obligées de quitter le lieu et les manifestations Femen se font plus rares en 2017. Les trois années suivantes (2017-2020), dans le sillage de l'affaire Weinstein et de la vague #MeeToo, elles se joignent aux dénonciations. La question des violences sexuelles est plus présente dans leur répertoire : les films des réalisateurs Woody Allen, Roman Polanski et Jean-Claude Brisseau sont pris pour cible.

Malgré d'autres thématiques de protestation le mouvement s'essouffle et paraît moins spontané. Le topless se diffuse malgré tout, il est repris de manière sporadique dans divers types de manifestations. La journaliste de l'AFP (Agence France-Presse) Ambre Tonusoglu conclut sévèrement sur une organisation féministe qui est passée « de la lumière à l'ombre en dix ans »<sup>79</sup>. Un événement brutal semble tourner une page. L'ex-militante et co-fondatrice des Femen Oksana Chatchko met fin à ses jours à l'été 2018. Quelques mois plus tard, Inna Schevchenko (aux côtés d'autres activistes des quatre continents et divers prix Nobel) rejoint le Conseil consultatif du G7 (Partenariat de Biarritz) pour l'égalité entre les femmes et les hommes<sup>80</sup>. Femen s'est-il institutionnalisé ?

Six mois plus tôt, les activistes perturbent la célébration de l'Armistice (11 novembre). Elles manifestent deux jours de suite sous la pluie contre les criminels de guerre. Le convoi de Donald Trump est même attaqué, ridiculisant la sécurité. C'est peut-être la dernière grande action subversive de Femen en France. À l'heure où les chef.fe.s d'États sont inatteignables et inaccessibles, l'innovation de Femen réside peut-être dans cette capacité à se confronter dans un quasi-corps-à-corps aux plus puissant.e.s. Le ralentissement des activités est notable en 2019. Toutefois, les quelques manifestations organisées restent de très grande qualité. Au Palais-Royal, elles manifestent en masse, elles sont plusieurs dizaines de femmes dans la cour. Plus tard, lors d'une performance au cimetière de Montparnasse, elles sont une centaine. L'heure est à la lutte contre les « féminicides ». Le terme s'impose dans les médias et dans les discours des autorités. En 2018, des ex-militantes m'expliquent le travail de collage qu'elles effectuent pour dénoncer les féminicides et visibiliser les noms des victimes. Dans ces dernières grandes manifestations Femen, le travail esthétique sur les corps est impressionnant. Le plus étonnant est le nombre d'activistes et la discipline collective. La force du nombre montre toutes ces femmes qui sont passées par cette expérience militante dans la décennie qui s'écoule. Elles sont

---

<sup>79</sup> Tosunoglu Ambre, « Femen : des militantes "topless" passées de la lumière à l'ombre en dix ans », *AFP Doc*, 06/03/18, Source : *Europresse.com*, [<https://nouveau-europresse-com.buadistant.univ-angers.fr/Search/ResultMobile/0>], (Consulté le 15/04/21).

<sup>80</sup> Cojean Annick, « Inna Shevchenko, une Femen au G7 », *Le Monde*, 23/08/19, [[https://www.lemonde.fr/festival/article/2019/08/23/inna-shevchenko-une-femen-au-g7\\_5501807\\_4415198.html](https://www.lemonde.fr/festival/article/2019/08/23/inna-shevchenko-une-femen-au-g7_5501807_4415198.html)], (Consulté le 15/04/21).

mobilisables à tout moment. Par ce nombre élevé, le corps collectif s'impose, mais vient aussi compenser une certaine perte de radicalité. La stratégie de Femen a changé.

Le mode d'action a évolué. Éloïse Bouton et Jana Zhdanova ont réalisé des actions radicales dans l'Église de la Madeleine et en détruisant la statue de cire de Vladimir Poutine. Dès 2014, elles sont poursuivies par les procureur.e.s, ce qui freine les manifestations trop subversives. Les militantes intériorisent progressivement les réactions les plus virulentes et cadrent leur mode d'action. Une déradicalisation s'opère dans la mobilisation. Alors que les procès démarrent, les Femen évitent dorénavant les lieux de culte, du moins protestent depuis l'extérieur. Elles privilégient la rue et les espaces artistiques ou encore les événements politiques. Si la mobilisation seins nus semble se normaliser, le processus de judiciarisation contraint en parallèle le mode d'action. De 2013 à 2020, plusieurs procès ont lieu en Tunisie et au Québec. Mais c'est particulièrement en France que les affaires de justice se multiplient et que l'activisme des militantes pénètre durablement l'arène judiciaire.

Ce processus de justice rappelle d'autres cas durant le XX<sup>e</sup> siècle français. La sportive Violette Morris, en raison de son style vestimentaire masculin, se retrouve au tribunal à devoir défendre sa cause<sup>81</sup>. N'est-il pas aussi contraignant socialement, politiquement, légalement de porter un pantalon au début du siècle dernier que de manifester seins nus au début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Une certaine permanence frappe l'esprit dans des phénomènes perçus comme « déviants ».

#### 4. La carrière déviante : interactionnisme et controverse politique

L'histoire de Femen se résume à quatre grandes dimensions : la politisation, la médiatisation, la judiciarisation et la diffusion transnationale du mode opératoire<sup>82</sup>. Puisque tous ces éléments sont liés par le mode d'action, la démarche consiste alors à interroger la mobilisation elle-même, perçue comme un phénomène déviant, et les protagonistes qui interviennent<sup>83</sup>.

En manifestant les seins nus, les militantes transgressent, réalisent « une action publiquement disqualifiée »<sup>84</sup>. Elles n'acceptent pas la norme selon laquelle on les juge et dénie même la compétence ou la légitimité à celles et ceux qui le font. L'usage des seins nus est donc une rencontre entre un acte et un étiquetage. D'autres éléments issus des travaux du sociologue Howard Becker s'appliquent parfaitement à la « déviance Femen ». Premièrement, l'usage des seins nus fait l'objet d'un désaccord de définition. Deuxièmement, ces définitions, socialement constituées, reflètent les intérêts de leurs auteur.e.s (la classe politique, la police, les médias et

---

<sup>81</sup> Bard Christine, *Une histoire politique du pantalon, op. cit.*, p. 264.

<sup>82</sup> Siméant Johanna, « La transnationalisation de l'action collective », dans Éric Agrikoliansky (éd.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, 2010, p. 121-144.

<sup>83</sup> Siméant Johanna, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998, p. 72.

<sup>84</sup> Becker Howard S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Éditions Métailié, 1985, p. 186.

les juges). Enfin, conséquence du point précédent, la déviance est toujours le résultat d'une interaction. C'est le cœur de la perspective interactionniste que de considérer la déviance comme « une activité collective »<sup>85</sup>.

David Le Breton définit ainsi l'interactionnisme symbolique : « Les normes et les règles sont l'objet d'une relecture constante, d'une négociation sociale, elles ne s'imposent pas de l'extérieur, les acteurs en sont les maîtres d'œuvre »<sup>86</sup>. Le geste (déviant) de Femen n'est pas décoratif, c'est une action qui remplit une fonction signifiante et qui renégocie une lecture du monde<sup>87</sup>. Cet acte provoque ainsi un conflit de sens d'où résulte une controverse qui se répercute sur d'autres espaces publics. Notre analyse consiste alors à interroger le rôle des militantes, des médias et de l'État/justice. Chacun.e tente d'imposer son interprétation.

L'intervention de ces différents protagonistes expose le corps comme objet de discours, d'étiquettes, de projections et de stigmatisation. L'analyse argumentative que nous déployons consiste alors à identifier les différentes représentations et les clivages dans les espaces médiatiques et judiciaires particulièrement. Est-ce que l'acte de dénudation des seins féminins est une controverse similaire dans ces différentes arènes et dans chacun des pays ? Quels sont les arguments ? Et quel est le rôle du langage ? L'une de nos hypothèses est de considérer ce langage (les images comprises), non comme le simple reflet des inégalités de sexe et du sexisme, mais comme phénomène « contribuant à les faire perdurer en limitant le dicible, le pensable et le réalisable en matière d'égalité des femmes et des hommes »<sup>88</sup>. La langue manifeste un caractère genré et discriminatoire qui s'est construit à travers le temps. La disparition du terme « écrivaine », excluant le féminin, des dictionnaires français vers 1830 est un exemple parmi d'autres<sup>89</sup>. Les auteur.e.s de *Dire le genre* ont sous doute raison de relier les mots et les corps, voire à les confondre. Un corps seins nus est aussi un « argument » et un « discours politique » qui vient s'opposer aux inégalités. Nous verrons de quelle manière, dans les médias et dans la bataille pour l'égalité juridique, les mots viennent « corriger », « redresser », « rétablir » une vérité du corps (naturalisé) qui semble se fragmenter sous l'effet d'un geste.

Développé au sein du courant l'interactionniste, le concept de « carrière » prend en compte l'ensemble de ces points de vue qui s'affrontent et de leurs effets sur le phénomène. Selon la sociologue Muriel Darmon, la carrière est un concept de « rupture », l'approche cherche à rompre avec les « conventions communes », les catégories institutionnelles (et scientifiques), mais également les discours des interviewées<sup>90</sup>. Bien sûr, il s'agit de donner une place centrale aux expériences des militantes et à leur propre objectivation, et sans lesquelles d'ailleurs, nous ne

---

<sup>85</sup> *Ibid*, p. 207.

<sup>86</sup> Le Breton David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2004, p. 6.

<sup>87</sup> *Ibid*, p. 55.

<sup>88</sup> Rennes Juliette, « Discours politique », dans *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 170.

<sup>89</sup> Le Nan Frédérique « Dire le genre et le 'mauvais genre' au Moyen Âge. Du côté de *Jehane l'écrivaine*, de l'autrice, la prostituée et la lesbienne », dans Bard Christine et Le Nan Frédérique (dir.), *Dire le genre. Avec les mots, avec le corps*, Paris, CNRS, 2019.

<sup>90</sup> Darmon Muriel, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, Vol. 82, n° 2, 2008, p. 152.



pourrions construire de modèles d'analyse. Le travail de signification des militantes est essentiel. Toutefois, le travail d'analyse sociologique se démarque aussi du discours des interviewées. L'un des principaux outils est la démarche comparative des « trajectoires » et des discours des militantes<sup>91</sup>. La comparaison montre que les militantes ne s'engagent pas toujours pour les mêmes raisons et au même moment de leur existence. Or, penser en termes de « déviance », c'est présupposer que les militantes constituent une catégorie homogène parce qu'elles commettent le même acte déviant. Le réflexe est de chercher des facteurs communs dans la personnalité et les conditions de vie, alors que la déviance est une propriété non du comportement lui-même, mais de l'interaction<sup>92</sup>. La déviance n'est pas un état ou une prédisposition, mais un processus, dans lequel des acteurs.rices vont définir ce qui est déviant<sup>93</sup>.

La carrière est une activité individuelle et dynamique qui montre justement les variations entre les militantes<sup>94</sup>. À chaque étape de sa carrière, l'activiste se transforme et réévalue la perception de son engagement à l'aune des coûts et des possibles. Penser en termes de carrière déviante reste heuristique, pour penser la difficulté à poursuivre des activités ordinaires et les incitations à des actions « anormales »<sup>95</sup>. La militante est « agie » par son activisme sur deux niveaux<sup>96</sup>. D'une part, par son vécu militant et d'autre part par les effets de stigmatisme qui agissent sur son existence. La répression politique ou les ruptures familiales, en raison de l'activisme, peuvent par exemple radicaliser la militante qui est *attachée* toujours plus à son engagement. D'où l'importance d'évaluer les effets de réciprocité de la carrière Femen avec les autres sphères d'existence (familiale, scolaire, politique, sexuelle). Ce découpage synchronique est efficace, pour dépasser l'opposition, qui tend à s'infléchir dans la sociologie, entre les approches dispositionnalistes et les approches interactionnistes<sup>97</sup>. Les premières considèrent le poids de la socialisation primaire et la force de l'incorporation dans l'enfance qui se répètent (on parle de « trajectoire » au sens bourdieusien). Les secondes accordent une importance à la « situation » à laquelle les individus s'adaptent : elles cherchent ainsi à ne pas surestimer le poids de cette socialisation initiale<sup>98</sup>. La différence est méthodologique : l'individu n'est pas un atome de base, mais le résultat d'interactions et de processus<sup>99</sup>. La carrière militante telle que nous l'envisageons suppose que de nouvelles dispositions (ou « compétences ») sont incorporées dans le militantisme, qu'elles cohabitent, voire viennent parfois contester directement la

---

<sup>91</sup> *Ibid*, p. 162.

<sup>92</sup> Becker Howard S., *Outsiders, op. cit.*, p. 38.

<sup>93</sup> Agrikoliansky Éric, « Les `carrières militantes'. Portée et limites d'un concept narratif », Olivier Fillieule (éd.), *Sociologie plurielle des comportements politiques. Je vote, tu contestes, elle cherche...*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017, p. 170.

<sup>94</sup> Dans l'engagement politique, Olivier Fillieule a proposé un usage de la carrière consistant à « travailler ensemble les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de vie (défection(s) et déplacement(s) d'un collectif à l'autre, d'un type de militantisme à l'autre) et de la rétraction ou extension des engagements ». Fillieule Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, Vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 201.

<sup>95</sup> Becker Howard S., *Outsiders, op. cit.*, p. 203.

<sup>96</sup> Darmon Muriel, « La notion de carrière », *op. cit.*, p. 158.

<sup>97</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux, op. cit.*, p. 225.

<sup>98</sup> Agrikoliansky Éric, « Les `carrières militantes ' », *op. cit.*, p. 174.

<sup>99</sup> Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2010, p. 292.

socialisation primaire : elles s'activent, se réactivent ou se désactivent<sup>100</sup>. Muriel Darmon définit cette socialisation comme un « ensemble de processus par lesquels un individu est construit [...] par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert [...] des façons de faire, de penser, et d'être qui sont situées socialement »<sup>101</sup>. Si la militante se transforme dans la socialisation féministe, encore faut-il le démontrer empiriquement, questionner la durabilité des produits de cette socialisation, et évaluer sa transposition dans d'autres sphères d'existence au-delà du seul espace militant<sup>102</sup>. Comment la socialisation secondaire (politique) affecte-t-elle la socialisation primaire (genrée) dans le cas des militantes Femen ?

En allant dans ce sens, cela remettrait en cause plusieurs éléments : les lectures homogènes et tautologiques (nous privilégions une analyse processuelle), les lectures apolitiques (l'ordre social change) et expliquerait, finalement, les efforts déployés pour contraindre le phénomène (car cela pousse à modifier son propre regard).

## 5. Une interrogation sur les effets (genrés) d'un féminisme de la troisième vague

En faisant l'histoire du mouvement Femen, je m'inscris dans une historiographie des féminismes. Avec une perspective sociologique d'inspiration interactionniste (mode d'action + carrière militante déviante + controverse politique), c'est un large pas de côté interdisciplinaire que je réalise. Depuis 2000, à Angers, le centre des archives du féminisme (CAF) est un lieu extrêmement riche en collections sur les organisations féministes et les biographies des militantes des vagues successives. Depuis les années 2000, de nombreux travaux et thèses portent sur les deux premières vagues féministes (Marion Charpenel, Cécile Formaglio, Alban Jacquemart, Camille Masclét, Bibia Pavard, Juliette Rennes, Lucile Ruault, Justine Zeller, etc.). La liste est bien entendu loin d'être exhaustive, elle montre la volonté de poursuivre l'histoire des femmes et des féminismes<sup>103</sup>.

Cette démarche continue au moment où j'écris ces lignes. Camille Cleret termine sa thèse sur l'engagement des femmes dans le mouvement d'extrême droite, l'Action française. D'autres collègues et amies, dont Marine Gilis et Marie Videbien, renouvellent l'historiographie. Elles font respectivement leurs thèses sur la sexualité des féministes des années 70 et sur les féministes syndicalistes. Ces travaux enrichissent considérablement l'histoire des femmes, en creusant un écart avec la littérature mémorielle. Elles redonnent aussi la place, à travers les biographies et

---

<sup>100</sup> Lahire Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 1.

<sup>101</sup> Darmon Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 6.

<sup>102</sup> Masclét Camille, *Sociologie des féministes des années 1970. Analyse localisée, incidences biographiques et transmission familiale d'un engagement pour la cause des femmes en France*, Thèse de doctorat en sociologie et en sciences politiques, Université de Lausanne et Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2017, p. 32.

<sup>103</sup> Perrot Michelle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

prosopographies que l'historienne Christine Bard a appelé de ses vœux dès 2010, aux parcours et au vécu des féministes.

L'expression de « troisième vague » ne fait pas consensus dans les débats. Mais c'est probablement par manque de distance temporelle que les nouvelles dynamiques féministes font l'objet d'une littérature à la fois éparpillée et davantage médiatique. Signalons par ailleurs la difficulté à constituer au centre des archives du féminisme, une collection de la troisième vague. J'ai moi-même constaté les obstacles dans la récolte des documents et à convaincre de l'intérêt de l'archivage, cela passe au second plan face à des enjeux internes encore trop prégnants dans les organisations féministes récentes.

La recherche sur la troisième vague s'inscrit bien souvent dans d'autres disciplines que l'histoire. Le genre est questionné « au présent » en sciences de l'information et de la communication, en sociologie et en sciences politiques. Par exemple, les analyses d'Aurélie Olivesi (2012), de Virginie Julliard (2012), de Laure Bereni (2015) et d'autres forment deux pôles : les débats entre féministes (sur la parité par exemple ou les approches queers), les stéréotypes de genre et leurs renégociations par les femmes (dans les processus politiques et médiatiques). Notons également un autre volet autour de l'islam et des controverses sur les voiles qui ont donné lieu à des analyses intersectionnelles et postcoloniales (Francoise Lorcerie - 2005, Joan Scott - 2008, Zahra Ali - 2012, Maryam Borghée - 2012, etc.). Citons aussi l'afroféminisme qui suscite mobilisations et contre mobilisations (Mwasi - 2018). Le troisième volume sur les féministes, publié au Presses Universitaire de Rennes (*Féminisme du XXI<sup>e</sup> siècle : une troisième vague ?*) restitue parfaitement un éclatement des approches, un positionnement davantage transnational, voire international (avec des articles sur les mobilisations féministes en Espagne, en Inde, au Japon). La troisième vague ne se caractériserait-elle pas aussi par un changement des pratiques et du regard de l'historien.ne ? L'interdisciplinarité en fait partie.

L'activisme Femen est aussi appréhendé du point de vue de la sociologie des mobilisations. Celle-ci a tardé à s'interroger sur le genre du militantisme<sup>104</sup>. Et la question a ouvertement été posée sur « ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux ? »<sup>105</sup> Ainsi la prise en compte du privé ou encore des dynamiques extérieures aux espaces qui ne seraient pas, *a priori*, politique ont permis de réviser un certain nombre d'interprétation. De récentes analyses, articulant ces deux approches, posent une question principale : celle de la contribution de l'action des féministes au changement social ?

Je fais l'hypothèse d'un double apport du corps politique seins nus de l'activisme Femen. Le premier concerne la transformation de la conscience de l'identité de genre<sup>106</sup>. Le second se trouve dans le déploiement de la controverse qui affecte d'autres espaces (médiatique,

---

<sup>104</sup> Fillieule Olivier, Roux Patricia, *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

<sup>105</sup> Bereni Laure, Revillard Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », *Sociétés contemporaines*, Vol. 85, n° 1, 2012.

<sup>106</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines*, Vol. 84, n° 4, 2011, p. 5-23.

judiciaire) : est-il possible d'ailleurs de dissocier le féminisme réel et le féminisme médiatique, ce dernier spectacularise certes, mais donne forme au politique ?<sup>107</sup>

Des travaux ont exploré les effets des idées et des pratiques féministes sur d'autres femmes, ainsi que leur diffusion dans d'autres sphères : culturelles, sociales et politiques<sup>108</sup>. Ce que le féminisme fait aux militantes elles-mêmes et sur leurs trajectoires, est beaucoup moins traité, mais commence à faire l'objet d'analyses empiriques. Plusieurs travaux de Camille Masclét et de Julie Pagis nous ont fortement inspiré à propos des effets du militantisme sur les activistes elles-mêmes et sur la société<sup>109</sup>. Les deux chercheuses interrogent les incidences biographiques de l'engagement sur un temps long, des féministes des années 70 et des participant.e.s à Mai 68. Le sociologue Olivier Fillieule signale toutefois que la question de la participation aux actions protestataires et des effets immédiats est quasi-inexistante dans la recherche<sup>110</sup>. Si la carrière militante nous permet d'interroger les différentes étapes (engagements, continuités, désengagement, etc.) et les bifurcations sur un temps court (moins de 10 ans), nous démarrons d'abord au cœur de la performance seins nus (« ce que font les militantes ») pour élargir à l'ensemble de la socialisation militante (« ce qu'elles deviennent progressivement »)<sup>111</sup>. De cette manière, l'analyse n'évite pas la réflexion sur le processus d'acquisition ou de réactivation des « dispositions contestataires » que le sociologue Lilian Mathieu distingue à juste titre d'autres pratiques politiques (voter ou répondre à un sondage)<sup>112</sup>.

Enfin, il faut signaler que le mouvement Femen a peu fait l'objet d'analyse au sein de la sociologie française à notre connaissance, mis à part des contributions sur le médiatique. Pourtant, les passages entre histoire des féminismes et sociologie des mouvements sociaux (à l'initiative de chercheuses d'ailleurs) sont beaucoup plus fréquents depuis une quinzaine d'années. Certes, la recherche universitaire se méfie des objets trop visibles. Et toutes les formes de mobilisations sociales ne font pas l'objet d'une réflexion académique bien entendu. Toutefois, il nous semble important d'interroger ce vide au moment où la sociologie de l'engagement interpelle justement sur ces questions (effets immédiats de l'engagement, le corps comme mode d'action ou répertoire tactique, les effets de la socialisation secondaire, l'activisme judiciaire, le rapport théorie/pratique, etc.) auxquelles le phénomène Femen peut répondre empiriquement. C'est ce vide qui a beaucoup contribué à une « bifurcation » de notre démarche vers l'interactionnisme et la carrière militante. Pour reprendre l'expression de Sydney Tarrow, nous rangerons donc Femen dans les mouvements « moches » délaissés. Cela reste un mouvement social invisible dans la discipline.

---

<sup>107</sup> Bard Christine, « Faire des vagues », *op. cit.*, p. 44.

<sup>108</sup> Masclét Camille, *Sociologie des féministes des années 1970*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>109</sup> Pagis Julie, *Mai 68, un pavé dans leur histoire. Événements et socialisation politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014.

<sup>110</sup> Fillieule Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégie d'action », *Penser les mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 98.

<sup>111</sup> Les incidences biographiques sont hypothétiques dans l'absence d'un groupe témoin ou de statistiques sociographiques globales. Notre corpus d'entretien est limité, de surcroît s'étalant sur plusieurs territoires, enfin, les enquêtées ont pour la plupart moins de 35 ans au moment de l'entretien, et les « carrières futures » restent encore à construire.

<sup>112</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 187.

## 6. Les sources d'une histoire immédiate et connectée

Pour restituer cette genèse à la fois historique et sociologique du mouvement Femen, en tenant compte du rôle des principales actrices, des autres protagonistes et enfin d'un processus transnational, nous avons recueilli des sources multiples dans quatre pays : les archives disponibles, la production écrite et les mémoires militantes, les entretiens, les corpus médiatiques, des observations ethnographiques et des documents judiciaires.

### 6.1) Les archives disponibles

Nous n'avons pas pu entrer en contact avec la direction du mouvement Femen pour des entretiens et éventuellement accéder à des archives, nos relances sont restées sans réponse. Les seules archives de l'organisation Femen auxquelles nous avons pu avoir accès sont les informations disponibles sur le blog de l'organisation, qui se révèle très précieux. Le *Femen live journal* répertorie l'ensemble des communiqués et des photographies que nous avons exploitées comme des sources à part entière sur la période 2008-2012. Ce blog nous a permis de quantifier les nombreuses manifestations, de les classer et de reconstituer la trajectoire de la mobilisation en Ukraine. Je remercie très fortement Olesya Ustimenko (éditrice et étudiante en FLE à l'université d'Angers) pour ses traductions de l'ukrainien vers le français. Certaines déclarations traduites sont présentées en annexe.

Plusieurs livres ont été publiés sur Femen : par le mouvement lui-même, par des (ex)militantes et par des journalistes. L'un des premiers, celui de l'historienne Galia Ackerman, nous a été particulièrement utile dans la première partie de la thèse, en raison d'une faiblesse des sources sur cette première période de Femen en Ukraine. Nous avons fortement croisé les informations du *Live journal* avec cet ouvrage publié en 2013 et contenant un certain nombre d'anachronismes. Le mouvement qui se médiatise à ce moment-là, notamment autour de la nouvelle leader Inna Schevchenko, reconstitue une histoire : des discours ont changé, des nuances apparaissent, des informations sont invisibilisées, d'autres sont ajoutées. Le livre se décline en quatre portraits biographiques des principales fondatrices : Anna Hutsol, Oksana Chatchko, Sacha Schevchenko et Inna Schevchenko. Les chapitres suivants déroulent avec pertinence la dynamique chronologique de Femen, avec toutefois des lacunes sur l'épaisseur de l'activisme. À partir du *Live journal*, nous avons reconstitué le nombre d'actions et la thématisation des manifestations sur les quatre années.

Pour cette période (2008-2012), les sources sont limitées et nos inaptitudes linguistiques ne nous ont pas permis de restituer suffisamment l'émergence de Femen. Pourtant, et malgré ces lacunes, montrer la genèse du corps politique nous a semblé fondamental. Sur la période suivante (2012-2016), de nombreuses publications, surtout en français, nous ont données accès à des récits subjectifs de l'intérieur du mouvement. Ils s'avèrent extrêmement intéressants

lorsqu'on les croise : Caroline Fourest - 2014, Amina Sboui et Caroline Glorion - 2014, Éloïse Bouton - 2015, Olivier Goujon - 2017.

## **6.2) Les entretiens : militantes et autres protagonistes**

Les entretiens constituent un matériau central dans cette thèse. Le corpus d'entretiens principal a été réalisé avec des militantes et ex-militantes. J'ai obtenu 20 entretiens avec des activistes de différentes nationalités : 3 Ukrainiennes, 13 Françaises, 2 Québécoises, 1 Tunisienne, 1 Suédoise. À cela, s'ajoute l'entretien d'une militante espagnole qui m'a été donné<sup>113</sup>. Entre 2008 et 2018, le mouvement forme, brièvement ou plus longuement, entre 100 et 300 activistes dans de nombreux pays (principalement en Ukraine et en France). La représentativité étant difficile à établir, nous utiliserons le terme d'« échantillon » qu'avec beaucoup de précaution. Sur les 52 militantes que j'ai contactées, 32 n'ont pas donné suite. Le taux de rejet est très important : 62 %. Sur les 52 sollicitations, j'ai réussi à établir le contact avec des militantes qui ont directement refusé, exprimé des réticences ou opéré de multiples reports (27 %). Pour une seconde catégorie, je n'ai pas eu le moindre retour (27 %). Enfin, quelques-unes sont restées injoignables (7 %). J'ai atteint mon objectif des 15-20 interviews de manière à avoir un corpus suffisamment important. Ceci dit, j'ai rencontré des difficultés à obtenir davantage d'entretiens. Il a fallu se déplacer dans plusieurs pays (France, Québec, Tunisie, Pays-Bas) et faire preuve de persévérance.

Les militantes interviewées ont entre 23 et 46 ans au moment de l'entretien (entre 18 et 40 ans lorsqu'elles rejoignent Femen) et la durée de l'engagement varie de 1 à 6 ans. Douze des vingt militantes interviewées sont d'anciennes activistes. Cette proportion est avantageuse : le discours des militantes est parfois trop bienveillant à l'égard du mouvement lorsque le discours des ex-militantes est parfois trop critique. Le croisement de ces deux discours neutralise ce biais. Je parlerai beaucoup de « militantes » et je ne distinguerai les « ex-militantes » que lorsque cela est nécessaire, à savoir si le statut d'ancienne activiste affecte le discours. Le désengagement est d'ailleurs rarement total, nous le verrons.

J'ai préparé une grille de questions pour mener les entretiens semi-directifs, mais j'ai souvent cherché à ne pas interrompre les militantes afin de favoriser leur prise de parole. Les entretiens avaient un triple objectif. 1) Centrer notre conversation sur le militantisme pour comprendre les motivations et les mécanismes d'engagement, saisir le rapport des militantes à leurs corps et le vécu de l'expérience féministe et enfin interroger les changements dans l'existence des militantes. 2) Une seconde dimension concerne des informations sur le mouvement Femen : l'organisation des actions, la chronologie, les débats, les clivages, la médiatisation et l'activisme juridique. 3) Dans une approche prosopographique, j'ai cherché à reconstituer des récits de vie et identifier un noyau commun entre les différentes trajectoires

---

<sup>113</sup> Je remercie l'historienne Karine Bergès qui a bien voulu partager cet entretien réalisé par ses soins et qui confirme plusieurs points communs à notre corpus d'interviewées.

d'enfance et d'adolescence. Dans mes notes, j'ai retrouvé les enjeux que j'envisageais alors via ces entretiens : « Je veux récolter la parole des militantes en complément du processus de publicisation [...] analyser le processus de politisation en amont [...] il faut casser le mythe d'une nudité qui serait non seulement la raison du succès, voire la seule. Elle n'aurait aucun effet politique, elle serait un simple 'instrument' au service de la cause ».

Je m'inscris dans une approche compréhensive, même si je fais un usage narratif de l'entretien, c'est-à-dire que j'ai cherché à constituer un noyau commun aux expériences, accordant une attention aux régularités entre militantes. Approche compréhensive, car l'entretien repose sur la construction d'un lien de confiance avec les militantes, j'ai voulu les écouter et les comprendre. Toutefois, lorsque des contradictions, des difficultés ou des silences se présentent, j'ai quelquefois engagé le débat pour éclairer les zones de tension (avec soi, avec le groupe, avec sa conception de l'activisme). De plus, la grille d'entretien a évolué en fonction des thématiques que les militantes m'ont indiquées. Enfin, mes questions étaient bien souvent orientées sur le « comment se passent les choses », plutôt que sur le « pourquoi » qui appelle à des justifications. Chemin faisant avec ce « comment », ma seconde priorité a été de faire émerger les représentations et les pratiques (et facilite ainsi le passage de la conscience pratique à la conscience discursive).

En ce qui concerne les conditions de production des données en situation d'enquête, je souhaiterais m'arrêter sur plusieurs éléments. Si les entretiens ont parfois été difficiles à obtenir, les militantes que j'ai rencontrées m'ont accordé beaucoup de temps et de bienveillance. Je n'ai obtenu la majorité des entretiens que grâce à un effet de boule-de-neige : les premières me mettant en contact avec les suivantes. Les premières donnent des informations aux suivantes qui sont rassurées (« oui, oui, elle m'a dit »). J'ai revu certaines d'entre elles à deux ou trois reprises, ce qui m'a permis de réaliser des entretiens approfondis. L'ensemble de ces rencontres ont eu lieu en 2018. J'ai vu 15 militantes en face-à-face, pour les 5 dernières nous avons procédé par visioconférence. Les entretiens ont duré entre 2 et 6 heures pour le plus long et ont tous eu lieu dans des lieux publics (types café), mais dans des zones calmes et plutôt en intérieur.

Toutes les militantes ont accepté le principe de l'enregistrement, je les ai également informées de l'anonymisation des données récoltées<sup>114</sup>. Certaines ne m'ont pas vraiment posé de questions sur mes intentions même lorsque je restais assez vague sur ma démarche. Cela n'est venu que par la suite en fin d'entretien ou lors des rendez-vous suivants. La plupart semblent parfaitement prêtes à répondre aux questions. Elles sont à l'aise et font preuve de capacités orales certaines, surtout en public. Je ne me souvenais plus de mon ressenti fixé dans ces quelques lignes écrites à l'époque, juste après un entretien : « Elles haussent la voix, elles redressent le dos, leurs têtes semblent s'élancer vers le ciel. Elles font surtout abstraction de ce qui nous entoure. Elles parlent de manière confiante, éloignant les regards alentours. Cette

---

<sup>114</sup> J'ai changé les prénoms de la majorité des militantes, quelquefois à 2 reprises pour brouiller les pistes, afin de garantir par cette segmentation une meilleure confidentialité des données. J'ai gardé les noms et les prénoms des militantes ukrainiennes : la plupart des informations qu'elles m'ont communiquées sont déjà publiques.

affirmation de soi est la première chose qui saute aux yeux ». Les militantes n'hésitent pas à me faire des démonstrations : comment se tenir devant un photographe, comment crier à partir de son ventre. Certaines prennent leurs seins entre les mains (sans se laisser perturber par ma présence et celles des autres) pour me dire que « ce n'est pas grand-chose », ou alors qu'ils sont « petits, mais que ce n'est pas grave ». Dans cette confiance en soi réside aussi le principal biais : le discours institutionnel et politique de l'organisation Femen que les militantes maîtrisent parfaitement, qu'elles ont simplement intériorisé. Ces activistes sont à l'aise avec ce « discours écran »<sup>115</sup>. Certaines ont dû répondre à des dizaines d'interviews médiatiques et acceptent donc de jouer le jeu. Pourtant, une difficulté se manifeste à parler du militantisme en « pratique » ou de la vie privée. C'est dans la seconde partie de l'entretien que se révèle un contraste saisissant. Lorsque les questions plus personnelles arrivent, certaines hésitent, mais n'osent que rarement décliner (1 seul cas/20), car elles se sont confortablement installées dans le rôle de la militante « qui n'a rien à cacher » (entendu à plusieurs reprises).

Lorsque la confiance est posée entre l'enquêteur et l'enquêtée, le récit de soi et les interrogations en situation restent particulièrement fructueux. Le discours institutionnel se relâche. Et certaines (quelques-unes ont fait des thérapies) trouvent un véritable plaisir dans ce discours sur soi et la réflexivité qui s'en dégage. Sabrina se dit à elle-même et devant moi : « Tu arrêtes de baisser les yeux ». Dans ces « plis » du langage, l'individu se prend lui-même pour objet, ouvrant l'espace du sujet. Ce type de discours est foisonnant dans les entretiens. Est-ce générationnel, la vie à mi-chemin à la trentaine ? Est-ce l'expérience politique ?

Concernant l'enquêteur, ma principale préoccupation était genrée : vont-elles parler à un homme, notamment sur des questions intimes, personnelles et sexuelles ? L'autre crainte était la question des violences, en particulier de genre. Je ne dirai pas que cela n'a pas d'effet : une militante qui ne voulait pas aborder certaines questions intimes, m'a envoyé le soir même de l'entretien un long message pour se « rattraper ». Mais j'ai probablement été davantage focalisé sur cette variable que les militantes. D'une part, beaucoup ont d'elles-mêmes abordé ces questions. D'autre part, en étant un homme, ma position est avantageuse, car je suis considéré comme un allié du féminisme, qu'il faut convaincre de la cause, ou du moins soutenir dans sa démarche. Par ailleurs, il m'a semblé qu'en tant qu'Arabe, je pouvais faire l'objet d'un jugement positif, à un moment où le mouvement est accusé de racisme et d'islamophobie. Mais il n'y a pas d'élément dans les discours des militantes pour étayer cette impression.

Je me suis présenté comme chercheur en histoire du féminisme, qui travaille sur l'usage politique du corps et sur le vécu des militantes. J'ai relevé une limite très importante dans ma présentation : probablement la principale. Lors du premier échange, par mail ou téléphone, plusieurs militantes m'ont demandé de préciser si je souhaitais faire un « entretien » ou une « interview », car selon le mot employé, cela renvoyait à des univers assez différents. J'ai donc insisté en parlant d'entretien scientifique, me distinguant ainsi du journalisme, et croyant par-là ma légitimité renforcée. Après de nombreux reports ou des tentatives de rendez-vous qui n'ont

---

<sup>115</sup> Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2010, p. 192.



pas donné suite, j'ai compris que l'intérêt de beaucoup de militantes était de répondre aux journalistes (je passais au second plan), le mot d'ordre de Femen est l'invasion médiatique. En me présentant en tant qu'historien, perçu comme ayant du capital culturel ou intellectuel, je ne mesure pas suffisamment les effets, si ce n'est le constat de la passion de certaines à s'engager dans des débats intellectuels. Ce point est important, car Femen s'est construite à l'opposé de cette image.

Si le statut de journaliste est plus bénéfique pour avoir des interviews, une fois l'entretien obtenu, l'approche compréhensive tourne à l'avantage du chercheur. Je me suis efforcé à faire expliciter ce que signifie pour la cette nudité politique (au-delà de l'idéologique), mais je n'ai jamais remis en question la dimension politique de ce qu'elles font. J'ai donc ressenti, au fil des rendez-vous, un réel souci de bien faire, de bien expliquer son féminisme, de bien transmettre les bons éléments et de me donner un maximum d'informations pour m'aider à affirmer mes hypothèses de recherche. La grille d'entretien montre un intérêt sérieux et sincère sur leur propre expérience militante. Les militantes ont été surprises, et parfois ravies, de ces questions qu'elles n'ont pas l'habitude d'entendre. Je l'ai constaté sur l'ensemble des territoires, où d'ailleurs d'autres paramètres peuvent affecter la situation d'enquête. Je me suis déplacé dans quatre pays, faisant des entretiens avec des femmes de cinq nationalités et dans trois langues (en anglais et en arabe, mais principalement en français). Mon statut change selon le territoire. Au Québec et en Tunisie, je suis français. Ce qui implique un rapport postcolonial relativisé (en raison de mes origines arabes). Je n'ai jamais été rejeté, on n'a jamais soupçonné une quelconque ingérence et douté de ma légitimité à étudier ce sujet.

Dans l'ensemble, les militantes ont très souvent exprimé de l'enthousiasme lors de l'entrevue. J'appartiens à la même classe d'âge qu'elles, la plupart étant dans la tranche des 25-35 ans. Nous avons de nombreuses références sociales, culturelles et politiques en commun. Elles ont également exprimé de la gaieté et beaucoup d'émotions face aux nouveaux questionnements que l'entretien a suscité en elles, ou des révélations. Mélissa me raconte : « T'as réveillé plein de souvenirs chez moi. Je n'avais jamais réalisé à quel point la religion avait autant impacté mon enfance [...] avait impacté mon militantisme ». Beaucoup de choses, parfois douloureuses peuvent remonter à la surface et dans ces interstices de dialogue que les militantes engagent avec elles-mêmes, face à un inconnu, le chercheur doute sur la justesse de sa présence, et sur le droit d'être intervenu sur ce qui ne lui appartient pas. Mais je dois dire que j'ai aussi beaucoup appris sur moi grâce à ces entretiens.

J'ai rencontré d'autres protagonistes, notamment deux danseurs.ses qui sont à la frontière du genre et du politique dans leurs pratiques artistiques : la Luxembourgeoise Déborah de Robertis et le Tunisien Rochdy Belgasmi. Ces échanges m'ont permis de constater à la fois les continuités et les discontinuités entre militantisme et art/performance. La seconde grande série d'entretiens a été menée avec une dizaine d'avocat.e.s impliqué.e.s dans des procès Femen dans les trois pays (France, Québec et Tunisie). Je reviendrai plus longuement sur ces rencontres dans le treizième chapitre, sur à l'activisme judiciaire. Enfin, j'ai discuté avec une dizaine de journalistes et des féministes (en France et surtout en Tunisie) pour approfondir mes

connaissances sur les sources et le rôle des médias, ainsi que sur les débats féministes. Ces entretiens sont surtout mobilisés pour préciser certaines informations contextuelles. Au total, j'ai réalisé une quarantaine d'entretiens, principalement dans les trois pays. Outre la reconnaissance que je tiens à exprimer, je garde un joyeux souvenir de chacune de ces rencontres.

### **6.3) Les sources médiatiques : presses écrites, numériques et audiovisuelles**

J'ai démarré l'enquête en créant une collection de divers corpus médiatiques. Hormis les films et les documentaires sur le mouvement Femen, lister dans la partie accordée à la médiatisation, j'ai collecté un corpus afin d'en faire une analyse comparative tant qualitative que quantitative. Ces corpus de la presse écrite et numérique correspondent à trois événements Femen qui se sont déroulés dans les trois pays. Le choix s'est porté sur l'année 2013 en raison d'un pic d'hypermédiatisation attesté par les statistiques. Je mobilise 13 sources de la presse généraliste et d'opinion pour un total de 579 occurrences uniquement sur l'année 2013. En amont et en aval de cette période, plusieurs dizaines d'articles de presse et des archives audiovisuelles complémentaires sont croisés. La collecte est assez simple lorsque les sources sont disponibles sur la plateforme *Europresse.com*<sup>116</sup>. Mais bien souvent, il a fallu conjuguer l'outil numérique, les sites des journaux avec une collecte manuelle en se rendant dans différentes institutions : bibliothèque l'Alcazar de Marseille (BMVR), Bibliothèque nationale de France (BnF), Bibliothèque nationale de Tunisie (BNT), Archives nationales de Tunisie (ANT), Bibliothèque et archives nationales du Québec (BANQ) et Université du Québec à Montréal (UQAM).

### **6.4) Observations ethnographiques et documents judiciaires**

J'ai fait très peu d'ethnographie. Les difficultés de l'enquête se sont accumulées et je n'ai pas pu accéder à la direction du mouvement Femen. Je me suis donc concentré sur une approche par entretien avec les militantes. Toutefois, j'ai eu la chance d'assister à deux procès Femen en France pour des accusations d'exhibition sexuelle. J'ai observé ces audiences en 2018 et 2019 au Tribunal de grande instance (TGI) et à la Cour d'appel de Paris. Ces deux ethnographies sont précieuses : comme sources. Elles complètent les débats juridico-juridictionnels que j'analyse à partir de documents de justice et administratifs disparates. Ceci pour le cas de la France et du Québec. Je n'ai malheureusement pas pu obtenir les dossiers de plusieurs procès en Tunisie.

---

<sup>116</sup> *Europresse.com* est une base de données qui recense plus de 50 000 sources d'information locales, régionales, nationales et internationales (articles de journaux, fils d'actualité radiophoniques et audiovisuels, site web, etc.).

Cependant, la couverture médiatique est une source de seconde main très utile. J'ai pu reconstituer la chronologie, le déroulement et les arguments des procès pour ce troisième pays.

### 6.5) Une (socio)histoire connectée et au présent

Je souhaite interroger l'émergence historique d'un féminisme seins nus transnational qui revendique un corps politique : comment s'est-il construit et se définit-il ? Le mode d'action implique plusieurs protagonistes qui sont en désaccord : quelles sont les différentes représentations dans cette lutte de sens ? L'interaction qui se noue entre les acteurs.rices a des effets : quelles sont les conséquences dans chacune des trois arènes ? Qu'est-ce que le militantisme Femen fait aux militantes, aux médias et à la justice ?

La période concernée dans cette thèse est très contemporaine (2000-2020) et il n'a pas toujours été évident d'envisager le temps présent sous un angle historique : absence de temps long et de recul, difficulté à périodiser, choix d'un prélude arbitraire (le mouvement Femen continue d'exister et de protester). L'histoire immédiate s'est imposée dans la discipline historique, consolidant sa légitimité grâce au croisement de sources diverses et au changement d'échelle. Le facteur temps n'est pas abandonné, une part du passé « continue de donner son sens provisoire au présent »<sup>117</sup>. L'historien du présent a le souci, sinon « une obsession de la globalité qui l'incline à rassembler et à intégrer tous les aspects possibles d'une même réalité historique »<sup>118</sup>. Pour saisir ainsi l'événement, la prise en compte des autres savoirs disciplinaires est importante. C'est une « discipline-frontières », un lieu d'échange entre les différentes approches des sciences humaines<sup>119</sup>. Mais il s'agit de démontrer aussi l'apport spécifique et complémentaire de l'histoire à la connaissance du temps présent<sup>120</sup>. Les « événements monstres » qui perdurent dans le temps et qui ont des effets sur les biographies des militantes sont des exemples probants.

Cette démarche qui consiste à relier l'individu au collectif relève de la socio-histoire. Elle se caractérise par deux autres éléments<sup>121</sup>. Hormis le regard historique, une attention sérieuse est accordée aux sens donnée par les acteurs.rices, reliant ainsi l'histoire à la sociologie. Les protagonistes sont identifiés et leur langage est repris. Ensuite, la socio-histoire procède selon une argumentation empirique avec des matériaux de première main. Ce faisant, l'approche permet de faire la genèse et l'histoire d'un processus social.

Lorsque l'historienne Bibia Pavard fait l'histoire de la contraception et de l'avortement en France sur trois décennies, elle situe les mobilisations dans l'espace et le temps pour interroger : « comment le changement a-t-il été possible ? »<sup>122</sup> La socio-histoire suppose un

---

<sup>117</sup> Soulet Jean-François, *L'histoire immédiate : historiographie, sources et méthodes*, Armand Colin, 2012, p. 62.

<sup>118</sup> *Ibid*, p. 61.

<sup>119</sup> Garcia Patrick, « Histoire du temps présent », *Historiographie (I). Concepts et débats*, Gallimard, 2010, p. 289.

<sup>120</sup> Soulet Jean-François, *L'histoire immédiate*, op. cit. p. 53.

<sup>121</sup> Offenstadt Nicolas, « Socio-histoire », *Historiographie (I)*, op. cit., p. 619-624.

<sup>122</sup> Pavard Bibia, *Si je veux, quand je veux*, op. cit., p. 11.

groupe ou une problématique dans une société donnée. Faire de même pour le mouvement Femen pose à l'historien de grandes difficultés : la mobilisation Femen se joue à la fois sur la scène nationale et internationale<sup>123</sup>. L'analyse rejoint quelquefois une lecture « déterritorialisée » qui peut donner l'impression « d'un hors-sol qui est aussi le symptôme de l'usage d'outils à l'heure d'internet »<sup>124</sup>. Je me suis interrogé à maintes reprises, s'il fallait donner la priorité à une lecture plus transversale et négliger les contextes nationaux, ou bien minimiser cette internationalisation, et cela a le défaut d'insister sur les différences et d'écarter le « commun ». L'histoire connectée se situe justement dans ce débat. Elle s'attache à la fois aux similitudes, aux connexions et aux divergences<sup>125</sup>. Selon la pratique historique, c'est l'un ou l'autre des termes qui donne un rythme à l'écriture. Sur les biographies et les carrières militantes, j'ai sans doute privilégié les similitudes (de problématique de genre). Dans les controverses, j'ai accordé de la place aux contextes, les divergences prennent davantage de relief. Bien sûr, nous le verrons, cette séparation n'est que relative.

Je me suis beaucoup interrogé sur le choix des pays, guidé aussi par mes in/compétences linguistiques. La Russie, l'Espagne, la Belgique, le Brésil, parmi d'autres sont autant de pays légitimes pour comprendre l'organisation Femen et sa trajectoire à cette période. Toutefois, il ne s'agit pas d'augmenter la somme pour tenter une illusoire histoire qui serait complète. Une histoire connectée suppose, et c'est sa priorité, le décentrement : croiser des regards et des points de vue à partir de différents territoires<sup>126</sup>. Si cette histoire connectée ou histoire globale, à l'image des travaux de Sanjay Subrahmanyam et de Patrick Boucheron, porte sur des périodes et des aires géographiques extrêmement vastes et à même de rendre compte de la force des circulations, il n'est pas interdit de pratiquer ce « pas de côté » sur des échelles plus petites<sup>127</sup>. L'histoire du présent, la socio-histoire et l'histoire connectée ont donné lieu à de vifs débats, j'espère les avoir prolongés.

## 7. Organisation de la thèse

Trois grandes parties structurent la thèse. Dans la première, je reviens sur l'émergence du mouvement Femen en Ukraine (2008-2012). Sa construction est très incertaine, la mobilisation est parfois bricolée, mais le social agit dans les consciences. Deux prosopographies et quelques bribes de trajectoires retracent la politisation des étudiantes devenues des activistes. De ces portraits et de la place essentielle du mode d'action, des hypothèses émergent, que j'évalue dans la partie suivante. Un « sujet » se dissimulerait-il dans l'activisme seins nus ? Je change d'échelle et me situe à un niveau plus « micro » tenant compte également du changement d'« espace » de l'organisation qui est passée du national au transnational. À partir de la cohorte

---

<sup>123</sup> Bard Christine, « Faire des vagues », *op. cit.*, p. 32.

<sup>124</sup> *Ibid*, p. 34.

<sup>125</sup> Bertrand Romain, « Histoire globale, histoire connectée », *Historiographie (I)*, *op. cit.*, p. 368.

<sup>126</sup> *Ibid*, p. 374.

<sup>127</sup> *Idem*.

de militantes de cette période et dans plusieurs pays (2012-2016), je m'arrête sur les biographies et les carrières militantes : qui sont-elles ? Comment deviennent-elles féministes et comment le demeurent-elles ?

Mais voilà, le « corps-sujet » se constitue dans la contradiction et dans la confrontation. J'ai souhaité en rendre compte dans la dernière partie. Les contradictions existent dans le rapport que Femen entretient aux médias. Ce lien a même une dimension sociologique. Pourtant, le militantisme et sa médiatisation ne se confondent certainement pas. L'espace des médias se structure en interaction avec la protestation Femen, mais se construit aussi dans l'interdiscursivité : les médias se parlent entre eux et les commentateurs. rices sont de tous les bords politiques. Chacun.e s'engage dans la controverse en considérant participer au débat public et défend ses intérêts ou sa vision du monde. Le corps-sujet des Femen est une voix parmi d'autres, mais reste bien souvent invisible. Stéréotype de genre ? Stéréotype sur la nudité ? Cliché sur le corps apolitique ? C'est bien vrai qu'il faut en tout cas envisager ce triptyque séparément. Dans la dernière partie, je renverse donc la perspective et à partir de l'analyse de deux arènes (médiatique et judiciaire). Le corps que les militantes vivent, ressentent, transforment ou du moins à partir duquel elles se construisent en tant sujet n'est pas séparable (je ne les sépare que pour montrer la dialectique) du corps-objet : celui-ci est étiqueté, discuté, débattu, âprement même. Les militantes se distancient, s'écartent, creusent un fossé avec ces normes sociales (et ces désignations) qui vont être affirmées avec plus de violence, pour rétablir un ordre.

L'opposition entre ces deux corps est clarifiée dans l'arène judiciaire. En France, les militantes sont condamnées à plusieurs reprises pour un usage genré de la nudité du torse. Elles sont définitivement des *outsiders*, dont ce double corps témoigne : elles ne reconnaissent pas les définitions normatives des juges, et les tribunaux méconnaissent souvent la définition politique des activistes. La justice a, de son côté, le pouvoir institutionnel d'imposer son sens. Elle en sort tout de même affectée.





# **PARTIE I. GENÈSE DU CORPS POLITIQUE**

La construction du mouvement Femen en  
Ukraine et son internationalisation  
(2008-2012)





*Je voudrais être une chanson  
En ce clair instant de fortune,  
Pour voler comme un papillon,  
Comme le vent chassant la lune.*

*Je volerais vers les étoiles,  
Hantée de mélodies sonores,  
Puis j'irais sur les flots sans voile  
Moduler de nouveaux accords.*

*Et l'on verrait comme s'exhalent  
Mes rêves et mes joies secrètes,  
Plus lumineux que les étoiles,  
Plus puissants qu'une mer<sup>128</sup>.*

---

<sup>128</sup> Lessia Oukraïнка (1871-1913), poétesse de renommée nationale en Ukraine. Traduction d'Henry Abril, [<http://henri-abril.fr/lessia-ukrainka-poesie-ukraine>]

L'association Femen se constitue autour d'étudiantes issues de l'enseignement supérieur. Elles viennent, pour certaines, de la province et s'installent dans la capitale, Kiev. La fondatrice Anna Houtsol, Oksana Chatchko et Sacha Schevchenko sont politisées. Dans leur ville de Khmelnytskyi, dans l'Ouest de l'Ukraine, elles font l'expérience de plusieurs mouvements de jeunesse et étudient les théories de la lutte de classes. Cette génération, du tournant des années 2000 est dans sa période d'adolescence : la dernière à avoir vécu l'effondrement du bloc soviétique et projetée dans un avenir en « diffraction »<sup>129</sup>. Depuis son indépendance en 1991, l'Ukraine vit sa transition sociale, politique et économique.

Ces étudiantes de moins de vingt ans étudient également des textes féministes. Elles découvrent le monde, leurs mondes, au prisme des différences entre les femmes et les hommes. Les étudiantes se politisent davantage, deviennent des activistes politiques et s'engagent pleinement dans la lutte contre la prostitution en Ukraine. Qu'ont-elles en commun ? Et pourquoi ce sujet particulièrement ? Dans cette lutte contre la prostitution, les militantes mettent leurs corps au service de la cause. Elles inventent leur propre méthode d'action : un mélange d'art et d'activisme. À partir de 2010, l'usage politique des seins nus devient la marque de fabrique du mouvement qui élargit ses luttes. Les militantes ciblent trois ennemis et visages du patriarcat : l'industrie du sexe, les dictatures et les religions. Comment se réalise le passage d'une lutte à une autre ? Quel est l'agenda politique du mouvement ? Entre 2008 et 2012, elles réalisent des dizaines de manifestations, en Ukraine et à l'étranger (Russie, Biélorussie, Turquie, France, Italie, etc.). La très forte médiatisation des manifestations seins nus soutient l'internationalisation du mouvement. D'autres femmes, à travers le monde, se saisissent de ce mode d'action et rejoignent le mouvement. Des branches Femen sont créées dans de nombreux pays, constituant ainsi, une internationale féministe. Quels sont les éléments majeurs de la diffusion du mode d'action du mouvement Femen ?

---

<sup>129</sup> Sirinelli Jean-François, « Génération, générations », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, Vol. 98, n° 2, 2008, p. 113-124.

# Chapitre 1. De l'étudiante à la militante : les racines du mouvement féministe en Ukraine (2006-2008)

---

Khmelnitski est une ville dans le centre-ouest de l'Ukraine située entre Lviv, « l'occidentale » et Kiev la capitale [Annexe 2 : carte de l'Ukraine]. Entre 2006 et 2008, plusieurs étudiantes se rencontrent à l'université. Elles rejoignent des groupes d'étudiant.e.s politisé.e.s et se forment au marxisme au sein d'un cercle de rue. Elles se réunissent et étudient des auteur.e.s et des livres : les œuvres de Karl Marx, de Friedrich Engels et toute une littérature qui s'inscrit dans la philosophie communiste. Elles et ils se réunissent, débattent et font des lectures à voix haute.

Cette jeunesse s'éduque et cherche à résister à une société transformée par le libéralisme économique. L'ère soviétique est surannée. Au crépuscule du XX<sup>e</sup> siècle, l'effondrement de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) signe la fin de la confrontation entre les deux blocs, l'Est et l'Ouest. Au lendemain de son indépendance, en 1991, l'Ukraine doit faire face à de nombreux défis : se détacher des structures issues de l'Union soviétique et mener sa transition démocratique alors que des communistes sont à la tête de l'État ; construire un État et des institutions adaptés aux nouveaux enjeux ; consolider une identité nationale face à des disparités ethniques et linguistiques ; s'engager dans une économie de marché dans des territoires et des structures habitués à l'économie planifiée ; enfin, asseoir son indépendance alors que la Russie reste un acteur incontournable tant sur le plan politique, que sur le plan économique. L'Ukraine indépendante doit composer avec « un héritage de sept décennies de communisme totalitaire, greffées sur deux siècles de colonialisme autocratique »<sup>130</sup>. Dans un tel contexte, comment l'organisation féministe s'est-elle constituée ? Et comment ces étudiantes sont-elles passées des théories marxistes au féminisme ?

## 1.1) La genèse de Nouvelle Ethique (2006)

Les organisations militantes apparaissent souvent dans l'anonymat. Le groupe qui va devenir Femen se forme en Ukraine, pays de 45 millions d'habitant.e.s situé au cœur de l'Eurasie, entre le gigantesque territoire russe et l'Europe occidentale. Depuis Kiev, il faut se diriger vers l'Ouest. Khmelnitski est à 276 kilomètres de la capitale. C'est une ville de province de 300 000

---

<sup>130</sup> Serbyn Roman, « Ukraine, un impossible héritage soviétique ? », dans Stéphane Courtois (éd.), *Sortir du communisme, changer d'époque*, Paris, PUF, 2011, p. 399.

habitant.e.s. Anna Houtsol, Oksana Chatchko et Sacha Schevchenko font leurs études à Khmel'nitski, lorsqu'elles se rencontrent au sein du cercle de philosophie marxiste. Une scission se produit dans le groupe à mesure que les étudiantes se questionnent sur la condition des femmes. C'est ainsi qu'Anna Houtsol fonde Nouvelle Éthique.

### 1.1.1) Des mouvements de jeunes au *Centre de perspectives de la jeunesse*

Anna Houtsol (née en 1984) étudie la comptabilité. Elle avance péniblement dans sa troisième année, le cursus qu'elle a choisi ne lui convient pas<sup>131</sup>. Elle poursuit ses études par correspondance et travaille parallèlement sur un marché de fruits et légumes. Malgré les journées chargées, Anna Houtsol fréquente un cercle philosophique le soir. L'hiver, le groupe se rassemble dans les maisons des membres. Cette jeunesse se réapproprie la pensée marxiste. Elles et ils ont vécu la construction de la société néolibérale et globalisée : « On avait une certaine nostalgie de l'Union soviétique. [...] La fin du régime soviétique avait coïncidé avec notre enfance et l'enfance, par définition, est une période heureuse. Quoi qu'il en soit, chacun de nous vivait mal le capitalisme sauvage »<sup>132</sup>.

Les nouvelles arrivantes comme Anna Houtsol découvrent une distinction fondamentale entre le régime soviétique et la théorie marxiste, en lisant Karl Marx et son principal ouvrage *Le Capital* (1867) et Friedrich Engels. Anna Houtsol se passionne pour l'économie politique et la philosophie et ces lectures transforment sa vision du monde. Elle devient athée : « Un jour, comme d'habitude, je me suis mise à genoux pour ma prière du soir, mais je me suis tout de suite relevée, et suis allée me coucher. Depuis, je n'ai plus jamais prié ni me suis signée »<sup>133</sup>. Anna Houtsol et d'autres groupes de jeunesse marxiste sont plus ou moins proches du Parti communiste. Anna Houtsol et Oksana Chatchko se rencontrent dans ce cercle philosophique. Oksana Chatchko (née en 1986) découvre également le cercle philosophique alors qu'elle fait des études de designer graphique. C'est une artiste précoce, inspirée par sa spiritualité<sup>134</sup>. Elle est très croyante pendant son enfance, au point de vouloir rejoindre le couvent à l'âge de 13 ans. Sa mère l'en empêche. Du religieux, elle passe à la contre-culture. À 14 ans, elle commence à fréquenter des groupes de hippies et de punks, puis rejoint la jeunesse communiste. La jeunesse ukrainienne participe à la transition politique dans diverses structures.

Depuis les années 1990, les mouvements de jeunes en Ukraine émergent de deux courants opposés, le *Komsomol* (mouvement de la jeunesse communiste) et la contre-culture<sup>135</sup>. Certains sont liés à des partis politiques, d'autres sont indépendants. L'espace étudiant est un lieu de politisation où les « clubs » politiques portent la parole des étudiant.e.s : l'Association des

---

<sup>131</sup> Ackerman Galia, *Femen*, 2013, p. 49.

<sup>132</sup> *Ibid*, p. 51.

<sup>133</sup> *Ibid*, p. 53.

<sup>134</sup> *Ibid*, p. 80-82.

<sup>135</sup> Daubenton Annie, « Mouvements de jeunes en Ukraine : enfants de l'indépendance ou génération trahie ? », *Le courrier des pays de l'Est*, n° 1029, octobre 2002, p. 46.

étudiants d'Ukraine, la Confrérie et l'Union de la jeunesse d'Ukraine<sup>136</sup>. Cette vie associative et politique est nommée le « temps des clubs », et fait référence à l'apprentissage de la démocratie, avec la participation à des « parlements », à une presse écrite et le désir de se construire une conscience politique<sup>137</sup>.

Depuis l'indépendance, la société ukrainienne vit une période de grande politisation de la société. La jeunesse se mobilise contre la répression en 1990-1991 en organisant des sit-in et des grèves de la faim. De même, en 2000-2001, les mouvements de jeunesse constituent une force incontournable dans la critique du pouvoir et la contestation de la répression dans le mouvement « L'Ukraine sans Koutchma » : né à la suite de l'assassinat du journaliste Georgui Gongadzé et de la révélation d'enregistrements compromettant le Président, Léonid Koutchma. Lors de ces événements de 2000-2001, Ones Donyi, fondateur de l'association « Moloda Oukraïnia » (*Jeune Ukraine*), signe une lettre collective qui condamne les dérives autoritaires du pouvoir politique<sup>138</sup> : « Nous ne voulons pas vivre dans un Etat où le pouvoir se transforme en régime policier, où les gens ont de nouveau peur de dire la vérité, où tout s'achète et se vend, les juges, les politiciens, la parole et la pensée »<sup>139</sup>. En 2004, la « révolution orange » est un « événement monstre ». Celle-ci est provoquée par l'élection présidentielle, sur fond de contestation des résultats. L'opposition au gouvernement se saisit d'une « occasion inespérée » pour remettre en cause « les pratiques autoritaires d'un régime corrompu »<sup>140</sup>. L'organisation *Pora* (« Il est temps ») regroupe une jeunesse militante active et connectée dans la région (Géorgie, Serbie) et avec des partenaires internationaux, notamment les fondations américaines (The US Agency for International Development, The Open Society Institute du financier Georges Soros, etc.)<sup>141</sup>.

Les mouvements de jeunes sont protéiformes, mais tous commencent souvent par des rencontres, des échanges et la création d'une structure. Ils embrassent leur contexte, mobilisent des ressources et espèrent modifier le cours de l'histoire. C'est ainsi que le Centre de perspectives de la jeunesse naît en 2006 en s'inscrivant dans cet héritage. Au sein du groupe de philosophie, les débats ne suffisent plus et les étudiant.e.s, dont Anna Houtsol, veulent agir et changer leurs vies<sup>142</sup>. La création du Centre de perspectives de la jeunesse est destinée à soutenir les revendications étudiantes dans différentes universités et à lutter contre la réduction des bourses étudiantes.

La nouvelle association est enregistrée par Anna Houtsol, soutenue par Olga Ivanovna (affiliée au Parti communiste et candidate aux élections municipales de 2006) auprès de laquelle elle occupe un poste de secrétaire. En parallèle de l'émergence du Centre de perspectives de la jeunesse, Anna Houtsol se questionne de plus en plus sur la condition des femmes. Elle pense à

---

<sup>136</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>137</sup> Daubenton Annie, *Ukraine : les métamorphoses de l'indépendance*, Paris, Buchet-Chastel, 2009, p. 76.

<sup>138</sup> Fondé en 1996, « Moloda Oukraïnia » devient parti politique en 1999.

<sup>139</sup> Daubenton Annie, « Mouvements de jeunes en Ukraine », *op. cit.*, p. 48.

<sup>140</sup> Goujon, Alexandra. « La Révolution orange en Ukraine : enquête sur une mobilisation postsoviétique », *Critique internationale*, Vol. 27, n° 2, 2005, p. 110.

<sup>141</sup> *Ibid*, p. 121.

<sup>142</sup> *Ibid*, p. 52.

sa mère et ces jeunes filles mariées trop tôt, puis divorcées, qui se retrouvent avec des enfants en situation de précarité. Elle observe que ces jeunes filles n'ont pas eu la chance d'accéder à l'université pour échapper au schéma traditionnel. Le constat qu'elle fait est pessimiste, « le mariage précoce détruit la vie d'une femme » et permet de « rehausser le statut social de l'homme »<sup>143</sup>. Cet écart de traitement dans la société n'est pas naturel, un processus de conscientisation se met en route. Anna Houtsol établit des liens. L'observation et l'analyse de situations extérieures se font au reflet d'une auto-analyse collective, « la discrimination régnait au sein même de notre Centre [de perspectives] ; alors que c'étaient surtout les filles qui travaillaient sans rechigner, il n'y avait que des hommes à la tête de notre structure »<sup>144</sup>. Le Centre de perspectives est alimenté par une pensée égalitaire, défendre les intérêts sociaux et économiques des étudiant.e.s. Pourtant, d'autres formes d'inégalité apparaissent aux yeux de cette dernière. Un rameau jaillit au sein du groupe initial du Centre de perspectives. Des sessions exclusivement féminines sont organisées dont le slogan exprime l'enjeu de ces réunions non mixtes : « Tous les hommes sont des fumiers »<sup>145</sup>.

Les étudiants se rassemblent autour d'une problématique commune. Et c'est déjà un exutoire. Il s'agit moins de mettre en commun, que de se *décharger* en commun. Le partage des expériences des unes et des autres est au cœur de ces échanges : « Nous discutons des exemples puisés dans notre quotidien, on analysait le comportement de nos pères, de nos mecs, de nos supérieurs hiérarchiques »<sup>146</sup>. Sacha Schevchenko est présente à cette première réunion, non-mixte, du Centre de perspectives :

Une copine de la fac m'a parlé d'une organisation d'étudiants où il se passait des choses intéressantes et où on aidait les étudiants. C'était le Centre des perspectives de la jeunesse. Irina et moi sommes donc allées à une rencontre où il n'y avait que des filles. On était assises en grand cercle. On discutait de cas particuliers. Chaque fille racontait son histoire – comment Unetelle avait été maltraitée par son mec, une autre par son père, et ainsi de suite. Anna, qui animait la rencontre, essayait de concentrer les émotions négatives sur le sexe opposé et expliquait que ces cas concrets étaient des démonstrations éclatantes de l'inégalité entre hommes et femmes<sup>147</sup>.

Ni Sacha, ni son amie Irina ne sont convaincues par les récits qu'elles viennent d'entendre. Sacha Schevchenko pense être tombée sur des « cinglées » à nouveau, à la suite d'une expérience dans une secte religieuse. Le terme « féminisme » n'est pas plus utilisé : « Les filles étaient convaincues que le féminisme était un hobby de femmes moustachues et folles »<sup>148</sup>. Oksana Chatchko trouve le terme « confus » et « péjoratif » à l'époque. Pour l'instant Sacha et Irina viennent d'assister à la scission officielle avec le Centre de perspectives et la création de

---

<sup>143</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 54.

<sup>144</sup> *Idem.*

<sup>145</sup> *Idem.*

<sup>146</sup> *Idem.*

<sup>147</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 67.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 68.

Nouvelle Éthique, « une organisation féminine »<sup>149</sup>.

### 1.1.2) Nouvelle Éthique : une organisation de femmes

Après le cercle philosophique, le Centre de perspectives est enregistré officiellement (toujours grâce au soutien de la directrice d'Anna Houtsol) en 2006. Malgré l'enthousiasme, les débuts de Nouvelle Éthique sont difficiles. Les soutiens sont minimes. D'ailleurs, deux mois après la création de Nouvelle Éthique, Anna Houtsol pense à dissoudre l'organisation en raison des nombreuses défections. Pendant plusieurs mois, les réunions se déroulent dans la cuisine de Viktor Sviatski. Ce dernier est un ami proche d'Anna Houtsol. Elle le désigne comme son « mentor marxisant ». Il était déjà présent dans le cercle philosophique, il participe même à la création du Centre de perspectives de la jeunesse avec Anna Houtsol et Oksana Chatchko. Anna arrive à le convaincre de soutenir Nouvelle Éthique, « malgré son scepticisme initial », ses arguments étaient simples : « Les femmes, c'est sans avenir ! Pour commencer, elles ne sont jamais à l'heure ! »<sup>150</sup> Nouvelle Éthique se construit dans l'ambiguïté et de manière artisanale. Il faut mobiliser et attirer des femmes concernées par la condition des femmes, tout en évitant le terme féminisme, qui est loin de s'imposer au sein du groupe : « Notre idéologie n'était pas encore formée, nous comprenions juste qu'il fallait se battre pour les droits des femmes, et en particulier pour leur éducation »<sup>151</sup>.

Il s'agit aussi de capter des ressources sociales et matérielles et préserver les liens politiques antérieurs : la non-mixité n'est pas totale et les hommes restent à la marge. Enfin, chacune et chacun arrivent avec ses représentations stéréotypées. L'ingéniosité politique réside probablement dans ces contradictions, à partir desquelles surgissent les réflexions, et les processus de déconstruction. Les réunions et les échanges sont accompagnés de lectures théoriques. Parmi les auteur.e.s, les textes de Solom'iya Pavlychko, féministe ukrainienne, sont étudiés. C'est particulièrement *La Femme et le Socialisme*, œuvre du socialiste allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, August Bebel, qui occupe les réflexions de Nouvelle Éthique.

### 1.1.3) Le « brain-ring »

En parallèle des réunions, des activités annexes sont développées : le *brain-ring*. C'est un concours, « une sorte de compétition intellectuelle » entre les différentes universités. Là encore, il faut redoubler d'efforts pour mobiliser : « Il fallait user de patience pour les convaincre qu'elles

---

<sup>149</sup> Sur la non-mixité : des hommes sont parfois invités dans le groupe pour donner leur point de vue, Ackerman, *ibid*, p. 69.

<sup>150</sup> *Idem*.

<sup>151</sup> *Ibid*, p. 57.



étaient intelligentes et parfaitement capables de jouer »<sup>152</sup>. Comment se déroulait le jeu et quel est intérêt pour Nouvelle Éthique ?

On réunit dix équipes de différents établissements d'enseignement supérieur. L'animateur lit la question et donne une minute pour répondre. [...] Bien naturellement, les questions portaient sur des thématiques féminines pour éveiller l'intérêt des équipes et du public dans ce domaine<sup>153</sup>.

Avec le temps, le jeu fait sensation et certains cafés le sponsorisent. Le groupe se professionnalise, la division du travail s'installe, « Anna était l'organisatrice, Sacha la porte-parole et moi, l'artiste et la décoratrice », explique Oksana Chatchko<sup>154</sup>. De 2006 à 2008, Nouvelle Éthique s'ancre dans la ville, au-delà de l'espace universitaire. Les membres organisent des concerts, développent des liens avec les autorités locales et participent à différentes manifestations. Le 9 mai 2007, Nouvelle Ethique qui est composée de « cinquante à cent personnes », participe au cortège annuel des différents groupes politiques de la ville, et montre ainsi sa capacité à mobiliser<sup>155</sup>.

## **1.2) La naissance de Femen (2008) : mouvement féministe**

Les activités de Nouvelle Éthique s'élargissent et les militantes ont acquis des compétences : gestion de groupe, organisation d'événements, captation de ressources, etc. La stratégie du groupe évolue. La structure semble étroite face à l'engouement et à l'ambition de sa fondatrice. L'installation de plusieurs membres, dont Anna Houtsol, à Kiev s'accompagne du changement de nom. La nouvelle organisation « Femen » recrute dans la capitale.

### 1.2.1) De la province à la capitale, Kiev : émergence d'un féminisme inédit ?

Anna Houtsol obtient son diplôme de comptabilité, mais reste sans activité professionnelle. Elle connaît la capitale où tout se passe selon elle. C'est à Kiev qu'elle peut élargir ses activités politiques. Fin 2007, elle s'y installe et trouve un poste de manager dans le « show-business » et apprend beaucoup « dans le domaine des relations avec la presse »<sup>156</sup>. En cherchant des associations féministes, Anna Houtsol n'en trouve qu'une seule « animée par trois tristes matrones, baignant dans l'anonymat total ». Un espace semble vacant pour l'activisme féministe. L'Ukraine a pourtant une longue tradition féministe y compris dans sa période

---

<sup>152</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>153</sup> *Ibid*, p. 71.

<sup>154</sup> *Ibid*, p. 82.

<sup>155</sup> *Ibid*, p. 72.

<sup>156</sup> *Ibid*, p. 59.

soviétique.

Au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, plusieurs mouvements de femmes et/ou féministes émergent. Initiative individuelle ou collective, des femmes s'engagent sur les questions économiques et sociales, sur les droits des femmes, sur l'éducation ou encore soutiennent la dynamique nationaliste. Pour la plupart, elles sont éduquées, polyglottes et produisent une littérature foisonnante : Olena Pchilka (1849 - 1930) est ethnologue et écrivaine ; Natalia Kobrynska (1851 - 1920) se mobilise pour l'accès des femmes à l'université et pour le suffrage universel ; Lessia Oukraïнка (1871 - 1913) poétesse et grande figure nationale de la littérature ukrainienne, elle est également la fille de l'ethnologue Olena Pchilka ; Olha Kobylanska (1863 - 1942) est romancière et écrit sur la paysannerie, la condition féminine et la sexualité ; Milena Rudnytska (1892 - 1979) est d'abord journaliste, elle fonde (avec d'autres militantes) l'Union des femmes ukrainiennes en 1920<sup>157</sup> et devient élue en 1928 ; enfin Solom'ïya Pavlychko (1958 - 1999) est philosophe et féministe<sup>158</sup>. Pour avoir lu les textes de cette dernière, Femen s'inscrit dans cette histoire. Lors de sessions théâtralisées, les militantes mettent en scène des poèmes de Lessia Oukraïнка. Depuis l'indépendance, quelle est la place du féminisme en Ukraine ?

Le pays s'installe dans une période de « féminisme hybride ». Dans les années 1990, trois principales organisations politiques regroupent des femmes : *Zhinocha Hromada* (la communauté de femmes), *Soiuz Ukrainok* (l'Union des femmes Ukrainiennes) et *Spilka Zhinok* (la Confédération des femmes d'Ukraine)<sup>159</sup>. Elles sont liées à l'élite politique du pays et encouragent le mouvement d'indépendance nationale. Le nationalisme prend une place importante dans les débats féministes entre les figures les plus connues : Solomea Pavlychko, Vira Aheieva, Tamara Hundorova ou encore Nila Zborovska<sup>160</sup>. Ces dernières introduisent les théories féministes dans les universités ukrainiennes. Deux grands centres de réflexion en études de genres sont fondés à Kiev (Solomea Pavlychko) et dans la ville de Kharkiv (Irina Zherebkina)<sup>161</sup>. L'une des grandes réflexions du féminisme est de savoir si le nationalisme est un allié ou un adversaire. Un autre champ de réflexion s'évertue à comparer la situation des femmes entre l'époque soviétique et l'époque post-indépendance marquée par la transition libérale.

Depuis la fin des années 1990, les études ukrainiennes et anglosaxonnes enquêtent sur la vie des femmes dans une société en pleine transformation. Elles dirigent leur attention sur les effets des institutions internationales (Open Society Institute, USAID, UNDP, etc.) qui jouent un

---

<sup>157</sup> L'Union des femmes ukrainiennes est l'organisation de femmes la plus active dans la première moitié du siècle (1920-1938). L'organisation est fondée à Lviv, en Galicie. À l'époque, la ville est rattachée à la Pologne. Elles militent notamment pour des réformes économiques et sociales afin d'améliorer la condition des familles. En 1935, elles fondent une revue *Zhinka* (Femme).

<sup>158</sup> De Haan Francisca, Daskalova Krassimira, Loutfi Anna, *A biographical dictionary of Women's movements and feminism: Central, Eastern and South Eastern Europe, 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> centuries*, Budapest/New York, Central European University press, 2006.

<sup>159</sup> Phillips Sarah D., *Women's Social Activism in the New Ukraine: Development and the Politics of Differentiation*, Bloomington, Indiana University Press, 2008, p. 74.

<sup>160</sup> *Rewakowicz Maria*, « Nationalism and Women's Literary Discourse in Post-Soviet Ukraine », dans Marian J. Rubchak, *Mapping Difference: The Many Faces of Women in Contemporary Ukraine*, New-York/Oxford, Berghahn Books, 2014, p. 163.

<sup>161</sup> *Ibid*, p. 164.

rôle primordial dans le développement des ONG locales à destination des femmes. Elle met en évidence une sorte d'hybridation des normes internationales (ou de l'Ouest) et des normes nationales ou locales (soviétique), donnant lieu à une sorte d'« hybridation féministe<sup>162</sup>.

Depuis l'indépendance, la palette des actions des associations de femmes est large : soutien aux vétérans, soutien aux victimes de l'accident de Tchernobyl, soutien aux familles nombreuses, aux familles pauvres, etc. Elles s'intéressent à des questions plus politiques : la question de l'indépendance du pays, la représentation des femmes dans les élections et les institutions ou encore à des questions écologiques. Toutefois, la majorité des groupes de femmes travaille principalement sur des problématiques relatives aux familles et aux enfants<sup>163</sup>. Et la plupart de ces groupes évitent d'utiliser les expressions « droits des femmes » et « féminisme » et adoptent un discours « maternaliste » s'inscrivant dans les rôles sociaux traditionnels ; les femmes devant se concentrer sur le bien-être des enfants et des familles, ainsi que sur la restauration des traditions ukrainiennes<sup>164</sup>. Les associations qui se disent « féministes » restent limitées, principalement issues des élites universitaires ; voire elles n'existent que sur le « papier » afin de créer des opportunités de partenariat avec les institutions internationales<sup>165</sup>. D'ailleurs de nombreuses femmes à la tête de ces organisations rejettent l'étiquette « féministe » ; la préservation de la famille est centrale pour la société et donc essentielle dans l'agenda de ces organisations<sup>166</sup>.

Dans une étude ethnographique sur l'activisme social en Ukraine, l'anthropologue Sarah Phillips confirme ce bilan dans l'analyse du parcours de 11 femmes qui dirigent des ONG. Ce secteur est intéressant, car il est considéré comme une « sphère féminine » et s'est fortement développé durant la transition économique ayant produit une privatisation des aides sociales<sup>167</sup>. Deux dynamiques pèsent de tout leur poids. Premièrement, les femmes sont les premières perdantes de la transition économique avec l'effondrement du bloc soviétique : 2/3 des chômeuses sont des femmes en 2002<sup>168</sup>. Deuxièmement, cette précarisation sur le marché de l'emploi s'accompagne d'une marginalisation dans le processus politique. En 2007, la représentation des femmes au Parlement est de 7 %. Ioulia Timochenko (Première ministre) fait figure d'exception dans une sphère politique masculine. Lors des élections de 2006, deux partis qui présentent des problématiques de femmes (*Women for the futur, Solidarity of women of Ukraine*) sont des « plateformes virtuelles » soupçonnées de drainer le vote des femmes pour les grands partis politiques<sup>169</sup>. Dans ce contexte de double précarisation (économique et politique), le secteur des ONG est une opportunité pour des femmes qui trouvent « refuge » dans un secteur où elles peuvent défendre des populations à leur image : elles défendent les

---

<sup>162</sup> Hrycak Alexandra, « Foundation Feminism and the Articulation of Hybrid Feminisms in Post-Socialist Ukraine », *East European Politics and Societies*, 20(1), 2006, p. 69-100.

<sup>163</sup> *Ibid*, p. 74.

<sup>164</sup> *Ibid*, p. 75.

<sup>165</sup> *Ibid*, p. 84

<sup>166</sup> Rewakowicz Maria, « Nationalism and Women's », *op. cit.*, p. 166.

<sup>167</sup> Phillips Sarah D., *Women's Social Activism in the New Ukraine*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>168</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>169</sup> *Ibid*, p. 58.

intérêts des femmes précaires avec enfants, des familles, les personnes malades, en situation de handicap et les personnes âgées. Les hommes dirigent les ONG en lien avec les droits humains, l'éducation civique, la politique, les questions économiques<sup>170</sup>. Malgré une forte féminisation du secteur des ONG, sur les 10 structures étudiées par Sarah Phillips, seules 2 sont des plateformes spécifiquement de femmes : la première défend les intérêts de femmes handicapées et la seconde des femmes retraitées<sup>171</sup>. De 1997 à 2001, les ONG de femmes ont doublé et atteignent 12 000 organisations dans le cadre d'un développement de la société civile dans la région, financé par les donateurs occidentaux déjà cités. En revanche, une vingtaine seulement se focalise sur le statut des femmes en tant que groupe <sup>172</sup>. Au-delà du milieu des ONG, Marian Rubchak signale que le paradigme masculin continue de dicter les normes malgré des programmes d'éducation non genrés<sup>173</sup>. Et l'émergence de centre de recherche et d'institutions en étude de genre s'est réalisé « sans engendrer une diffusion de la conscience féministe dans le pays »<sup>174</sup>.

Dans un tel contexte, l'émergence de Femen semble constituer une exception, sinon une anomalie. Il existe à Kiev et depuis 2007, *Insight*, une organisation qui apporte son soutien aux communautés LGBTQ<sup>175</sup>. Un autre groupe voit le jour en 2010, *Feminist Ofenzyva* (Offensive féministe) est une structure fondée deux ans après la création de Femen et défend les droits des femmes au travail. Les activités du groupe sont diverses, des marches, des manifestations, des conférences, des festivals, etc.<sup>176</sup> Ces trois groupes manifestent ensemble en avril 2010 au Congrès national de la bioéthique, alors qu'une interdiction imminente de l'avortement est en discussion en Ukraine<sup>177</sup>. Pourtant, les contacts semblent restreints ou peu de traces existent sur les liens que ces différentes organisations entretiennent entre elles.

Pour l'instant, à Kiev, les militantes de Khmelnytsky forment un petit groupe qui prend ses marques. Au compte-goutte, les membres de Nouvelle Éthique se rendent à Kiev. Irina Serbina rejoint Anna Houtsol et elles commencent à recruter dans la capitale. Sacha Schevchenko, Oksana Chatchko et plus tardivement Viktor Sviatski, arrivent dans le groupe qui est en train de (re)constituer. Les réunions ont lieu au domicile d'Anna Houtsol. Le groupe cherche une direction, une méthode et une raison d'être. L'un des premiers actes politiques (et marketing) est le changement de nom : « Anna était à la recherche d'un nom pour notre mouvement, car Nouvelle Éthique faisait trop académique. C'est par hasard qu'elle a trouvé sur Internet : *femen*, c'est "cuisse", une variante de *fémur* en latin, mais cela a une consonnance avec "femme" et sonne bien »<sup>178</sup>. D'autres propositions comme les « Amazones », sont abandonnées. Trop

---

<sup>170</sup> *Ibid*, p. 9.

<sup>171</sup> *Ibid*, p. 22.

<sup>172</sup> *Ibid*, p. 66.

<sup>173</sup> Rubchak Marian J., *Mapping Difference*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>174</sup> Phillips Sarah D., *op. cit.*, p. 78.

<sup>175</sup> Site internet : <https://www.insight-ukraine.org/en>.

<sup>176</sup> Rackevych Mark, « New feminist offensive aims to lift women », *Kyiv Post*, 22/03/2012.

[<https://www.kyivpost.com/lifestyle/new-feminist-offensive-aims-to-lift-women-124777.html>], (Consulté le 10/03/2020).

<sup>177</sup> Zychowicz Jessica, « Two bad words: FEMEN & feminism in independent Ukraine », *Anthropology of East Europe Review*, 29/2, 2011, p. 221.

<sup>178</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 85.

classique ? Oksana Chatchko fait les aller-retours entre Khmel'nitski et Kiev pour ramener les décorations et les vêtements qu'elles confectionnent (des couronnes de fleurs, des pancartes, etc.). Sacha Schevchenko décide de s'installer définitivement à Kiev pour se consacrer au mouvement après l'été 2008.

### 1.2.2) L'enjeu médiatique de l'été 2008

Très vite, au cours de l'année 2008, l'idée de la protestation s'impose jusqu'à devenir le cœur de l'activité de Femen. Durant cette année, les protestations sont « costumées et pittoresques »<sup>179</sup>. Les Femen mènent plusieurs actions « très théâtrales », elles invitent des danseuses lors du Jour de la Terre, journée de célébration de l'environnement et de l'écologie. Elles réclament un wagon spécial pour les femmes enceintes ou accompagnées d'enfants. Les militantes veulent se rendre utiles et sensibiliser les citoyens sur différentes problématiques sociétales. La manifestation Femen s'éloigne de la catégorie dite « routinière » (institutionnelle) et se dirige vers un type « protestataire », à savoir plus politisé<sup>180</sup>.

Le 1<sup>er</sup> juin 2008, à la suite de plusieurs suicides dans le métro, elles investissent et animent le métro avec des ballons gonflés. Elles donnent un titre à la manifestation : « Métro positif », qui réunit plusieurs dizaines d'étudiantes. Femen prend conscience de la portée de son action dans l'espace public. Elles rencontrent des journalistes, récupèrent leurs coordonnées et commencent à penser à certaines tâches comme rédiger un communiqué de presse<sup>181</sup>. La semaine suivante, elles manifestent contre les coupures d'eau, fréquentes l'été, comme d'autres manifestant.e.s quelques années plus tôt dans la ville de Lviv<sup>182</sup>. Les activistes ont choisi un slogan sarcastique : « Pas d'eau au robinet, lavons-nous place Maïdan ! » Les militantes se baignent au cœur du centre de Kiev, sur la célèbre place Maïdan. Les Femen commencent à utiliser la « sexualité au profit de la cause féminine »<sup>183</sup>.

Les filles ont apporté des bassines, des éponges, des gels douche et ont invité quelques journalistes [...] nous ne savions pas comment réagir en leur présence. Anna a crié : " Tout le monde à l'eau !" Nous avons sauté dans la fontaine, quelques-unes en maillots et d'autres en robes, et nous avons commencé à nous agiter, à crier et à sautiller<sup>184</sup>.

L'action est médiatisée, les militantes la reproduiront trois étés successifs (2009, 2010, 2011) et au même endroit. Maïdan est effectivement un lieu incontournable pour les mobilisations sociales. L'appropriation de cette place est un enjeu symbolique :

---

<sup>179</sup> *Ibid*, p. 18.

<sup>180</sup> Goujon Alexandra, *Révolutions politiques et identitaires en Ukraine et en Biélorussie (1988-1998)*, Paris, Belin, 2010, p. 198.

<sup>181</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 87.

<sup>182</sup> Daubenton Annie, *Ukraine : les métamorphoses de l'indépendance*, *op.cit.*, p. 80.

<sup>183</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 87.

<sup>184</sup> *Ibid*, p. 88.

Autrefois place d'Octobre, en référence à la Révolution de 1917, et renommée en 1991 place de l'Indépendance, Maïdan est le lieu traditionnel des fêtes de fin d'année, mais c'est également, depuis la Perestroïka, le lieu par excellence de mise en scène du pouvoir, puisque s'y déroulent les grandes manifestations politiques et les commémorations nationales avec défilés militaires et tribunes officielles<sup>185</sup>.

C'est la place du pouvoir officiel que les oppositions investissent pour matérialiser les luttes politiques. C'est un haut lieu de la médiatisation. Lors de ces deux actions du 1<sup>er</sup> et 8 juin, celle-ci est suffisamment importante pour que le groupe, comprenant l'enjeu de cette médiatisation, décide de se doter de ses propres ressources communicationnelles. Il ouvre le *Femen Live journal*, une plateforme d'information, et publie son premier communiqué<sup>186</sup>. Il annonce le rassemblement d'une centaine d'étudiantes de plusieurs universités de Kiev et sans aucun lien avec des partis politique. Avec l'autorisation de la direction du métro, l'idée est de rendre le lieu joyeux et de proposer diverses activités (déambulations avec des ballons, renommer les noms des stations, etc.). Les appels à manifestations du 1<sup>er</sup> et 8 juin ne sont publiés que le 14 juin sur la plateforme, soit *a posteriori* [Annexes 3 et 4]. Le blog *Femen Live journal* vient d'être créé<sup>187</sup>. Ces appels à manifester ont été rédigés avant le déroulement de la manifestation et ont probablement été diffusés sur les réseaux sociaux. Ils sont accompagnés de photographies et de la couverture médiatique. Plusieurs liens (inactifs sur le blog) vers des médias rendent compte de la manifestation dans le métro. Le mouvement répertorie 23 liens médiatiques sur la seconde manifestation. Femen prend conscience de l'écho médiatique et de sa capacité à se rendre visible et c'est une ressource précieuse pour engager de nouvelles recrues.

Le *Femen Live journal* apparaît comme une mémoire historique des débuts du mouvement. Il s'étale de juin 2008 à août 2012 et contient 720 pages. Le blog est écrit essentiellement en ukrainien (plusieurs communiqués sont en ukrainien/russe et quelques rares communiqués sont en anglais). Il renferme par ailleurs de très nombreuses photographies et archives audiovisuelles. Le blog relate les premières années d'activités, contient les « annonces à manifester », les activités culturelles et politiques du mouvement, de l'information sur les soutiens qui se rallient au mouvement, des informations sur l'actualité politique en Ukraine, etc. Deux grandes thématiques émergent de ce corpus : 1) les comptes-rendus et les communiqués des actions, 2) la couverture médiatique sur les activités du mouvement - ou concernant un sujet lié à leurs luttes.

Le mois de juin 2008 est donc un tournant médiatique. Le communiqué de l'action de la fontaine, du 8 juin, est accompagné d'une photographie, visuellement rudimentaire. Onze jeunes

---

<sup>185</sup> Goujon Alexandra, « La Révolution orange en Ukraine », *op. cit.*, p. 115.

<sup>186</sup> « Métro positif », *Femen Live journal*, 14/06/2008 : [<https://femen.livejournal.com/2008/06/>]. Toutes les traductions de l'ukrainien vers le français ont été réalisées par Olésia Ustyenko que je remercie vivement.

<sup>187</sup> « Pas d'eau au robinet, lavons-nous à Maïdan ! », *Femen Live journal*, 14/06/2008 : [<https://femen.livejournal.com/1724.html>]. Pour alléger nos notes de bas de page, nous n'ajouterons pas cette information qui vaut pour l'ensemble du blog : consulté entre septembre et novembre 2019.

femmes se baignent dans une fontaine et se divertissent [*Iconographie 5*]. Au centre, une dizaine de femmes sont alignées les unes à côté des autres, certaines sont en maillot de bain, d'autres en short, en tee-shirt ou bien en jupe d'été. Les couleurs vives rouges et roses dominent. Les corps et les vêtements sont partiellement mouillés, les cheveux semblent secs. Trois d'entre elles tiennent dans les mains des savons et des éponges. Une jeune femme dont le visage est dissimulé, éponge, nettoie et frotte sa camarade qui s'en distrait. Elles sont souriantes et s'amuse, c'est un moment convivial qu'elles partagent. Sur la droite, deux jeunes femmes s'amuse également devant un jet d'eau. Une longue banderole de plusieurs mètres est étendue sur le bord de la fontaine, derrière le groupe. Le slogan de couleur rose est écrit en Ukrainien : « Femen. Pas d'eau dans le robinet, je me lave à Maïdan ! » Une onzième femme est seule et centralise l'espace du premier plan de la photographie. Elle est plongée à moitié dans l'eau, à quelques pas de ses camarades et déhanche son corps. Elle sourit et bascule sa tête vers l'arrière tandis qu'elle tient dans ses mains une éponge. Le groupe ne pose pas pour une photographie. Il n'y a pas de ligne directrice entre les baigneuses et l'appareil photographique. Elles ne prêtent guère attention. Cette image est un instant capté sans véritable mise en scène organisée. En revanche, les jeunes femmes savent bien que des photographes sont présents à l'événement.

Le lendemain, le mouvement dénombre une dizaine de couvertures médiatiques. La mission est réussie, le mouvement obtient une large visibilité. Toutefois, Anna Houtsol passe deux heures au poste de police pour « infraction à l'ordre public ».

### 1.2.3) Inna Schevchenko, la dernière de la « bande des quatre »

À l'hiver 2009, Inna Schevchenko rejoint le mouvement. Elle est originaire de la ville de Kherson, à l'ouest du pays, au bord du Dniepr, l'un des plus grands fleuves d'Europe, qui divise le pays en deux, du Nord au Sud, et se déverse dans la Mer Noire. Inna Schevchenko étudie le journalisme à Kiev, à l'université du même nom Taras Schevchenko<sup>188</sup>. Tout comme les autres jeunes femmes, elle ne s'intéresse pas vraiment au féminisme.

Elle rencontre Sacha Schevchenko sur les réseaux sociaux. Cette dernière l'invite à rencontrer son « groupe de filles » qui se réunit au café *Ban'ka*, un ancien hammam de l'époque soviétique, à proximité de l'université. Elle décide de se joindre au groupe composé d'une trentaine d'étudiantes. Elle est d'abord sceptique et ne sait pas ce qu'est le féminisme. Mais l'énergie dégagée par ce groupe exclusivement féminin la convainc de découvrir leurs activités : le mouvement est alors en train de planifier une action contre la prostitution.

---

<sup>188</sup> Aucun lien de parenté entre Inna, Sacha et Taras. Le nom Schevchenko est très courant en Ukraine. Taras Schevchenko (1814-1861) était poète, peintre et porta le renouveau national ukrainien.



*Iconographie 5*

*Publiée : 14 juin*

*Prise : 8 juin*

*Source : Femen Live Journal [<https://femen.livejournal.com/1724.html>]*

*Auteur.e : Censor.net.ua*

*Lieu : Kiev – place Maïdan*

*Sujet : manifestation à la fontaine contre les coupures d'eau chaude.*

*Banderole : « Pas d'eau dans le robinet, je me lave sur Maïdan ! »*



Les quatre jeunes femmes, Anna Houtsol, Oksana Chatchko, Sasha Schevchenko et Inna Schevchenko, vont progressivement former la colonne vertébrale du mouvement. C'est cette « bande des quatre fondatrices », que la presse, notamment, va évoquer de manière méthodique. Les quatre étudiantes viennent toutes de province et ont des expériences sociales similaires.

### **1.3) La première cohorte de militantes : le « social » en commun ?**

Plusieurs éléments biographiques communs contribuent à réunir au sein de Nouvelle Éthique, puis dans Femen, des étudiantes qui se politisent. Ces militantes sont jeunes, et pour la plupart, font des études dans l'enseignement supérieur. Elles souhaitent agir et participer à la vie de la cité. Cette quête d'un sens à leur existence est déjà portée par le religieux dont le rôle est important dans la sphère familiale. Le contexte historique est aussi nourri par d'autres formes de transcendance. Femen apparaît en 2008, quatre ans auparavant, la « révolution orange » est un événement historique dans le pays. Ces adolescentes - âgées de 10 à 15 ans - sont témoins de cette contestation nationale. Cet esprit de résistance est présent dans les récits de vie de deux militantes, Sacha Schevchenko et Jana Zhdanova.

Par ailleurs, le récit d'enfance des deux militantes laisse apparaître diverses formes de discriminations et inégalités. Les adolescentes devenues militantes relisent leur histoire au prisme d'une analyse de genre. La conscientisation d'un « problème d'inégalité des sexes » se construit au fil des expériences au sein de la sphère familiale et sociale.

#### 1.3.1) Sacha Schevchenko, la quête religieuse

##### **a) Une enfant modèle**

Sacha Schevchenko est née en 1988 (elle a 30 ans au moment de l'entretien)<sup>189</sup>. Elle a grandi en Ukraine, à Khmel'nitski ; une petite ville selon ses termes, non pas en raison du nombre d'habitants (250 000 à 300 000) mais « parce qu'il n'y a pas de vie culturelle ou politique ». Il n'y a rien de plus « qu'un gros marché », c'est une ville « moche et inintéressante ». Sacha a vécu les cinq premières années de sa vie en Allemagne, où son père menait une carrière de militaire pour l'Union soviétique. Après la chute de l'URSS, le retour à Khmel'nitski est

---

<sup>189</sup> Entretien avec l'auteur, Sacha Schevchenko, La Haye, 17/11/2018, (ex-militante, réfugiée politique). Les citations de deux récits de vie de Sacha Schevchenko et de Jana Zhdanova, dans les prochaines pages, sont extraites des entretiens. Le cas échéant, la source est indiquée.

accompagné d'un déclassé social. Le père fait des « petits boulots » et sa mère commence à vendre des habits dans les commerces.

Sacha Schevchenko est enfant unique et ne semble s'identifier à aucun membre de sa famille. D'ailleurs, dans son entourage, personne n'est engagé politiquement. Elle décrit cet environnement social comme elle décrit sa ville, « il n'y avait personne pour m'apprendre quelque chose d'intéressant sur la vie, une vie très prosaïque, rien d'intéressant ». Sacha Schevchenko a néanmoins pratiqué des activités sportives et différentes danses (Waltz, Chachacha, Rumba, Samba) pendant plusieurs années. Elle se décrit comme une enfant modèle : « Jusqu'à 18 ans, j'étais vraiment une fille bien. J'ai toujours joué le rôle d'une fille très gentille. La relation était vraiment traditionnelle entre parents et enfant. Une relation très verticale ! ».

De la même manière, c'est une bonne élève à l'école, mais timide. Elle est première de sa classe les premières années, avant de subir du harcèlement scolaire. Elle est obligée de changer de classe. Elle a ensuite un conflit avec l'autorité. Elle se souvient particulièrement d'une enseignante qu'elle va contredire : « C'était à propos d'un endroit où il y a une île à Zaporojie. Les Cosaques vivaient là. Mes grands-parents vivent dans cette ville ! Je savais exactement que cette île était dans cette ville. Son enseignante conteste le lieu. Elle lui dit : « Non, c'est dans une autre ville ». C'était facile pour l'étudiante qui était déjà allée dans cette ville : « Mais devant tout le monde, elle disait que je me trompais ! J'ai compris que l'école n'est pas un endroit cool... J'ai arrêté d'essayer d'être la meilleure. J'ai arrêté d'essayer d'avoir de bonnes notes ! J'ai compris que cela ne voulait rien dire ». Sacha Schevchenko découvre probablement que la légitimité se distingue de l'autorité. Elle développe une attitude contestataire contre le savoir sans l'élargir au cadre familial. En 2004, lors de la « révolution orange », elle ne fait pas réellement partie des manifestant.e.s et refuse de « manquer l'école ». Néanmoins, l'adolescente affirme ses opinions en portant des vêtements orange, couleur de l'opposition qui manifeste dans les rues. Sacha Schevchenko reste une étudiante modèle et respecte les directives familiales.

En entrant à l'université, Sacha Schevchenko suit les conseils de ses parents qui l'encouragent à se diriger vers l'Académie interrégionale de la direction du personnel (faculté d'économie<sup>190</sup>). Elle peut ainsi trouver de « bons étudiants et probablement un bon mari », d'après ses parents. Son niveau scolaire baisse, mais elle valide ses examens : « Je suis devenue une mauvaise élève. Déjà en première année, je venais de rencontrer les filles de Nouvelle Éthique. Et j'ai commencé à être renvoyée de l'université. J'ai demandé à passer des examens que j'ai réussis, mais ce n'étaient pas de vraies études ». Le passage par l'université marque la trajectoire de Sacha Schevchenko, et de nouvelles socialisations. Elle se politise et se forme à l'activisme féministe.

---

<sup>190</sup> Site de l'Académie : <http://maup.com.ua/eng/index.html>

## **b) Nouvelle Éthique : le passage d'une secte au féminisme**

Sacha Schevchenko a 18 ans lorsqu'elle rejoint Nouvelle Éthique en 2006. Au début, celle-ci est méfiante en raison d'une expérience précédente. En compagnie de sa meilleure amie Irina Serbina, elle a fréquenté un groupe pendant six mois, qui s'est révélé être une secte. Sacha Schevchenko a grandi dans un environnement religieux orthodoxe. Son père est devenu « un peu plus religieux ». C'est surtout sa mère qui pratique, et se rend à l'église lors des célébrations, accompagnée de sa fille. Lorsque Sacha Schevchenko rejoint ce groupe religieux, sa mère s'enthousiasme, d'autant plus que cela s'accompagne d'activités sociales : écrire des poèmes et des lettres à des prisonnier.e.s. C'est lorsque Sacha Schevchenko se rend en prison pour des visites aux prisonniers que sa mère s'inquiète pour sa fille de 17 ans. Elle est l'ainée du groupe, « tous les membres étaient des enfants ». Elle dénonce une « leader forte » qui exerce une emprise sur le groupe. Avec l'aide de sa mère, elle parvient à quitter la secte.

À la suite de cette expérience, les deux amies sont donc méfiantes. Quelques mois plus tard, elles se rendent à une réunion du Centre de perspectives de la jeunesse, avec l'intention de bien « écouter » et « penser » avant de s'engager. Elles découvrent le groupe non-mixte : « Environ 20 filles, elles parlaient de féminisme. On était là.. Mais qu'est-ce que c'est ça ? ». Les membres partagent des témoignages sur leurs expériences sociales. Elles parlent de leur vie et des discriminations à l'égard des femmes : « Mais nous n'avons jamais connu de discrimination dans nos vies, nous avons de bonnes familles et tout allait bien dans nos vies ». C'était fou ! En sortant, nous avons pensé que ces gens étaient encore plus fous que les religieux ! Nous étions des filles normales ». Les deux amies viennent de découvrir un nouvel espace de réflexion, des questionnements inédits, et *a priori*, éloignés de leurs préoccupations.

Elles sont néanmoins invitées à observer autour d'elles, à noter et relever des formes d'inégalité : « Nous avons commencé à remarquer toutes ces discriminations à la télévision lorsque nous regardions la télévision ». Elles appliquent ce nouveau savoir à leurs vies ; dans l'excès, pour leur entourage, confronté à une objectivation des rapports sociaux de sexe : « Nous étions comme des néophytes, comme lorsque vous arrivez dans une religion. Nous étions si folles que tous nos amis ont commencé à avoir peur de nous parce que nous disions des choses comme par exemple : tu penses que ce professeur a dit quelque chose de positif parce que tu es juste une bonne élève, mais c'est seulement parce que tu portes une jupe courte ! » Sacha Schevchenko considère qu'elle est passée d'une « vie antérieure à une nouvelle vie ». Elle multiplie les analogies avec le religieux, comme si l'un était venu remplacer l'autre, « je suis devenue féministe et athéiste », dit-elle. Derrière la rupture, il est possible de voir aussi une continuité, la construction d'un sens à son existence.

Au sein de Nouvelle Ethique, Sacha Schevchenko s'implique dans des réunions et organise diverses manifestations. Les jeunes militantes se lancent dans des compétitions entre différentes universités : « Nous avons créé une ligue féminine, pour filles seulement » Nouvelle Éthique se construit une notoriété locale, peut-être aidée par des partis politiques, voire le Parti communiste et les administrations locales.

Nouvelle Éthique organise ses propres parades lors de festivités et des soirées de charité pour récolter de l'argent à destination des enfants atteints de cancer. Parmi d'autres activités, Sacha Schevchenko raconte les coulisses du festival de sculpture féminine : « Nous avons organisé une grande manifestation dans la rue et un spectacle au théâtre. C'était une troupe de théâtre de Kiev, une pièce de Diderot... *La Religieuse* ». Le groupe fait une collecte de fonds pour subventionner la troupe qui vient de Kiev. L'événement est soutenu financièrement et matériellement par la ville.

À l'automne 2007, plusieurs patientes décèdent à l'hôpital en raison d'une erreur médicale. Sacha Schevchenko se mobilise différemment, Nouvelle Éthique « change de stratégie ». Elles s'insurgent contre les institutions : « Nous sommes restées une demi-journée sous la pluie et la neige, portant des draps ensanglantés en guise de calicots et des pancartes : à qui le tour ?' »<sup>191</sup>. Le soir même, les manifestantes sont reçues par l'administration d'État et comprennent qu'elles ont accès aux autorités.

Lorsque Nouvelle Éthique devient Femen, Sacha Schevchenko rejoint le groupe à Kiev beaucoup plus tard. Est-ce un temps d'hésitation ? Se prépare-t-elle à entériner le rêve de ses parents ? Elle choisit sa voie : l'activisme politique.

### **c) Femen : Sacha, la recruteuse**

Après deux années de travail associatif et militant, « nous avons compris que nous rêvions d'être plus grandes, plus fortes, d'avoir beaucoup plus d'activistes et d'avoir plus de moyens pour avoir de l'influence ». Le groupe s'installe à Kiev en avril 2008. Sacha Schevchenko évoque les principales activités des membres : « Anna cherchait de l'argent, du soutien de certaines personnes, c'était vraiment sa tâche. Oksana s'occupait de la décoration pour les actions. Ce que je faisais, c'était le lien avec les militantes. C'était le plus difficile, car les filles ukrainiennes ne sont pas prêtes à participer à une manifestation ! » Pour convaincre d'autres femmes de rejoindre le mouvement, Sacha Schevchenko discute des expériences concrètes et quotidiennes : « Il fallait vraiment trouver les bons exemples dans la vie de la fille afin de l'encourager à participer. Il fallait l'aider à surmonter la pression, parce qu'elle sera arrêtée après l'action ! Elle ira peut-être au tribunal après l'action ! Elle recevra beaucoup de messages de haine sur les médias sociaux, de sa famille ou de ses amis ». L'enjeu du recrutement consiste à favoriser la mobilisation par un moyen efficace : la prise de conscience chez une personne de sa propre condition. Se mobiliser par soi et pour soi. C'est notamment en faisant du porte-à-porte dans les internats féminins que le groupe tente de faire grossir les rangs : « Je me rendais d'une chambre à une autre, frappant de porte en porte : bonjour, je suis une femme, il faut que tu me rejoignes... blablabla ! Comme un évangéliste fou dans les rues qui frappe aux portes ! » Avec

---

<sup>191</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 73.

cette énième analogie, Sacha Schevchenko retrouve, d'une certaine façon, la sphère religieuse. Un transfert de sens s'est opéré dans sa conversion au féminisme.

### 1.3.2) Jana Zhdanova, la capacité de contestation<sup>192</sup>

#### **a) L'identification à la mère**

Jana Zhdanova est née en 1988 (elle a également 30 ans au moment de l'entretien) à Makivka, ville industrielle de l'Est de l'Ukraine, dans la région de Donetsk. Elle est également fille unique, et décrit son enfance comme « heureuse ». Ses parents se séparent alors qu'elle est âgée de 10 ans. Elle n'a plus revu son père depuis ses 15 ans et ne sait pas ce qu'il est devenu. Son père travaillait dans les mines et sa mère a eu plusieurs professions. Elle possédait son propre magasin de cosmétiques, puis est devenue manager dans le marketing pendant une dizaine d'années dans une maison d'édition à Donetsk. Après le début de la guerre, elle commence à chanter dans une église, puis devient styliste en coiffure après avoir repris des études.

Jana déclare être devenue féministe en commençant à travailler : « La meilleure façon de décrire le féminisme, c'est lorsqu'une femme travaille. Ma première attitude féministe, c'était mon premier travail, en première année à l'université lorsque j'ai obtenu mon premier emploi. J'avais 18 ans et j'étais très fière de gagner de l'argent pour la première fois ». La trajectoire de la mère s'imprime en filigrane dans la définition du féminisme de Jana Zhdanova. Elle reconnaît l'influence de sa mère dans sa propre construction.

Sa mère qui est très religieuse, l'emmène régulièrement à l'église. Jana Zhdanova a même une Bible pour enfant et participe à des rituels et des fêtes religieuses. Sa mère n'est pas engagée et l'entourage de Jana Zhdanova ne compte pas le moindre militant politique. Elle a reçu de sa mère l'amour de la littérature. Jana Zhdanova s'est familiarisée avec les classiques russes tels que Boulgakov, Bounine, Gontcharov, Pouchkine, Tchekhov et Tolstoï. La littérature, sa principale passion, occupe son temps libre. Elle écrit des poèmes et se passionne pour le cinéma. La culture intéresse Jana, mais elle dénonce le « système scolaire soviétique » dans lequel elle a grandi et le mépris des professeur.e.s pour les enfants. Elle se dit amoureuse de la littérature mais garde une dent contre la discipline scolaire. L'école lui faisait « détester la littérature ».

Jana Zhdanova ne se considère pas comme une bonne élève. C'est surtout sa mère qui la convainc d'obtenir de meilleures notes en l'interpellant : « Si tu veux un métier de merde, pas très qualifié, alors continue comme ça ! » Au lycée, elle consolide ses acquis et se dirige vers les études supérieures. Elle entre à l'université nationale de culture et d'art de Kiev et s'oriente en

---

<sup>192</sup> Entretien avec l'auteur, Jana Zhdanova, Paris, 12/10/2018, (ex-militante, réfugiée politique).

culture japonaise. Elle approfondit ses connaissances en philosophie et sort diplômée de l'université en 2010. Un an auparavant, elle rencontre Sacha Schevchenko qui l'initie à l'activisme féministe. Toutes deux se sont engagées dans des voies universitaires qui les font bifurquer par rapport à leur projet initial.

### ***b) Femen : l'engagement instinctif***

Jana Zhdanova vit à l'internat en 2009. Elle partage sa chambre avec une autre étudiante qui veut absolument lui faire rencontrer « une fille folle et elle est à peu près comme toi ». C'est ainsi que Sacha Schevchenko et Jana Zhdanova se rencontrent, la première invite la seconde à une manifestation. La cible est Olès Bouzina, journaliste et écrivain ukrainien, dont les livres sont antiféministes. Celui-ci fait la présentation de son dernier ouvrage *Rendez les harems aux femmes*. Jana participe à sa toute première protestation, dans une librairie !

Les raisons qui la poussent à rejoindre le groupe de militantes ne sont pas très claires à l'époque : « Je pensais juste que c'était bien de le faire - je ne sais pas pourquoi - mais j'ai pensé que c'était de la justice. C'était plus instinctif qu'une décision mentale de les rejoindre ». Elle est d'accord avec ce que les militantes Femen défendent, mais « ce n'était pas très clair ». Depuis, elle a clarifié ses motifs : « Maintenant, j'ai une éducation féministe, j'ai 30 ans, je comprends pourquoi je me bats et ce dont je parle ! Mais à l'âge de 20 ans, je ne savais pas très bien pourquoi je devais le faire ».

Le groupe de femmes encourage sa curiosité et l'instinct de Jana Zhdanova s'aiguise : « Ça me semblait être une bonne idée, car je pensais qu'elles faisaient du hooliganisme ». Si Jana Zhdanova voit un groupe d'hooligans chez ces militantes, c'est surtout parce qu'elle se perçoit et se définit elle-même comme hooligan. Dans son enfance, Jana est une « âme rebelle ». Face aux injustices, elle se révolte : « Quand je voyais une injustice quelque part à l'école ou à l'université, je ne gardais jamais le silence ». Notamment, lorsqu'il s'agit de se défendre ou de défendre ses amies, Jana se bat avec les garçons : « Je ne gagnais jamais parce que les garçons sont plus forts que les filles et que je n'étais pas très grande et j'étais très maigre ... J'étais probablement forte à l'intérieur, je ne sais pas, mais je me battais avec les garçons ! » C'est bien cet aspect de « hooliganisme » articulé à des valeurs de justice qui transforme la curiosité de Jana en adhésion.

Dans les récits de vies de Jana Zhdanova et de Sacha Schevchenko, les trajectoires se rejoignent sur plusieurs points. Dans le contexte ukrainien, la « révolution orange », bien plus présente dans le récit de Sacha que dans le récit de Jana, n'en est pas moins un facteur d'influence important pour cette génération. Elles sont issues de provinces, et ont évolué dans des familles avec une présence plus ou moins prégnante du religieux. Elles se découvrent des capacités de résistance et mobilisent cette ressource. L'accès aux études supérieures est un tournant pour toutes les deux, comme pour les autres activistes ukrainiennes. Le rôle de l'université dans la mise en commun est décisif. Deux éléments ont un poids considérable dans

le processus de politisation de ces jeunes femmes : l'expérience du genre et le déclassement social.

### 1.3.3) Les premiers facteurs de politisation

Trois facteurs communs aux militantes participent à la création d'un espace de politisation des étudiantes. L'expérience de genre est centrale, la constitution du collectif est née d'une scission sur des questions de genre. Par ailleurs, les fondatrices et les militantes, issues de province, découvrent le décalage des classes sociales, au sein du microcosme universitaire de la capitale. Le « genre », la « conscience de genre », et l'« intersectionnalité » alimentent la pratique politique des militantes.

#### **a) Le genre : l'expérience de la différence**

Que recouvre pour ces étudiantes « l'expérience de femme » ? Nouvelle Éthique, c'est d'abord l'expérience de la non-mixité, malgré la présence de jeunes hommes en charge de la logistique, mais absents des actions. Le genre est d'abord une catégorie d'analyse scientifique et selon l'historienne américaine Joan Scott, celui-ci désigne des rapports sociaux entre les sexes et « son usage rejette explicitement des explications biologiques ». Le genre est une « manière d'indiquer des "constructions sociales" [...] C'est une manière de se référer aux origines exclusivement sociales des identités subjectives des hommes et des femmes. Le genre est, selon cette définition, une catégorie sociale imposée sur un corps sexué »<sup>193</sup>. Le genre met d'abord en évidence le fait que la biologie – ou plutôt ce qu'on lui fait dire – n'explique à peu près rien sur le fonctionnement social et politique des humains. Les explications résident dans la socialisation de l'individu et l'interaction sociale et politique qui se noue entre les différentes personnes dans une sphère sociale. Au fil d'une lecture politique des rapports sociaux entreprise par les militantes, ces dernières analysent davantage leurs histoires à l'aune du genre.

Anna Houtsol, la fondatrice de Nouvelle Éthique, puis de Femen, évoque une « enfance soviétique heureuse »<sup>194</sup>. Son père était camionneur dans une mine, avant de quitter son emploi et de s'occuper avec son épouse du potager, que l'État distribue aux jeunes familles. Anna Houtsol vit et observe au quotidien les violences faites aux femmes : « Les femmes travaillaient comme des bagnards : champ, potager, bétail, lessive, repas, enfants, ménage, alors que les hommes ne faisaient que boire. Chaque maison avait son alambic, et ils allaient les uns chez les autres pour boire en bonne compagnie. Quand ils avaient assez bu, ils faisaient des esclandres et frappaient leurs femmes ». Son père y compris. Anna Houtsol demande à sa mère de divorcer,

<sup>193</sup> Scott Joan, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, 1988, p. 125-153. Laufer Laurie, Rochefort Florence (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?*, Paris, Payot et rivages, 2014.

<sup>194</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 45.

cette dernière refuse. Le divorce se produit quelques années plus tard. Anna Houtsol décide, quant à elle et du haut de ses 14 ans, d'aller habiter chez sa grand-mère. Elle se rend à pied, chaque matin, à son établissement scolaire à sept kilomètres de là. Elle vise l'objectif universitaire, « le plus important était de quitter le village ! »

Cette histoire fait écho à la trajectoire d'Oksana Chatchko, l'artiste du groupe. Chez Oksana Chatchko, c'est la mère qui travaille dans les marchés pour subvenir aux besoins de la famille : « Entre mes 8 et 12 ans, je faisais des efforts pour qu'il arrête de boire. Je le suppliais, je faisais des scandales, je hurlais, mais cela ne faisait que l'énerver. Il a levé la main sur moi à plusieurs reprises. On l'a également placé, maintes fois, dans une clinique pour des traitements contre l'alcoolisme, mais le répit était de courte durée. Maman a été détruite par le chagrin et a fait une croix sur sa vie. C'est une femme très croyante, et elle n'a jamais pu concevoir de se trouver un autre homme »<sup>195</sup>. L'enfance d'Oksana Chatchko est marquée par la figure de la mère qui prend la place du père, sans travail et devenu alcoolique. La structure familiale classique est aussi bousculée avec l'effondrement de l'Union soviétique. Le déclassement social provoque une mutation des rôles sociaux. Oksana Chatchko, et toute une génération, vit cette césure historique<sup>196</sup>. L'effondrement des institutions des territoires de l'URSS n'affecte pas de la même manière toutes les familles.

Inna Schevchenko a une enfance agréable, elle n'a « jamais vécu aucune violence », mais n'a pas pour autant échapper aux inégalités de genre et à l'ordre des sexes<sup>197</sup>. Très jeune, elle préfère circuler avec les garçons et grimper aux arbres, ce qui déplait à sa mère : « Je m'habillais en shorts et baskets, je détestais les robes. Cela rendait maman furieuse ». Sa mère vit péniblement les transgressions de sa fille qui « ne ressemble pas à une petite fille modèle ». Inna Schevchenko est très active : « Ce n'est pas que je refusais de porter des robes, mais maman savait simplement que je les salirais et les déchirerais immédiatement, que ce soit en grimant à un chêne ou en jouant avec des pierres sur un terrain de construction ».

La militante qualifie sa mère, cheffe cuisinière dans la restauration, de « bonne », « positive » et « agréable ». Pourtant elle se désidentifie de sa mère qui « porte son lot, comme un âne porte sa charge, sans comprendre qu'elle aurait pu vivre autrement. Je souffrais pour elle [...] J'ai compris très tôt que je ne vivrai jamais comme elle »<sup>198</sup>. Son père a beaucoup d'humour et s'il est quelquefois brusque, il est très émotif et a « bon cœur ». C'est un militaire à la retraite. Lorsque les parents ont le dos tourné, Inna et sa sœur enfilent l'uniforme du père. Elle féminise son armoire plus tardivement, attentive à ce que les garçons préfèrent.

Ces trois témoignages<sup>199</sup> dans les récits de vie d'Anna Houtsol, Oksana Chatchko et Inna Schevchenko s'inscrivent dans le contexte de l'Ukraine post-soviétique, et rendent compte d'une jeunesse affectée par les expériences sociales de la différenciation sexuée, elles conscientisent

---

<sup>195</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 76.

<sup>196</sup> Rousselet Kathy, « La famille russe. Configurations des relations et évolutions des solidarités », *Informations sociales*, Vol. 124, n° 4, 2005, p. 76-83.

<sup>197</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>198</sup> *Idem.*

<sup>199</sup> Voir les récits de vie plus longs, *ibid*, p. 31-75.



des écarts de traitement. La contestation est déjà présente, par l'observation et l'identification à la condition de la mère, qui est, au mieux dans une position inégale par rapport au père, au pire, victime des violences physiques de la part d'un mari alcoolique. L'interaction entre le père et la mère est disséquée, consciemment et inconsciemment par ces enfants. Devenues adolescentes, elles s'identifient elles-mêmes au genre de la mère, en situation d'infériorité. La contestation s'active, se réactive ou se met en veille, lorsqu'il s'agit de rester fidèle au cadre familial. Si la condition des femmes dans la famille, puis dans la société interroge les jeunes femmes, c'est le passage à l'université qui permet à ces dernières de trouver des espaces de mise en commun. Le contexte démographique dans l'enseignement supérieur est d'ailleurs favorable à la problématisation des questions de genre.

### **b) La féminisation de l'université : la double transformation ?**

L'émergence du mouvement Femen en Ukraine pourrait être liée à un sex-ratio déséquilibré alors que le pays se féminise considérablement. Et les questions de genre se poseraient avec plus d'intensité. En effet, dans le récit de son enfance, Inna Schevchenko raconte qu'elle évolue dans un milieu scolaire majoritairement féminisé : « Dans ma classe, sur vingt-deux élèves, il y avait seulement sept garçons »<sup>200</sup>. Une étude en 1995, de l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire, signalait qu'une « prédominance plus prononcée de jeunes femmes s'observe de manière caractéristique » dans certaines régions, et que « les jeunes femmes représentent plus de 50 % dans les régions rurales »<sup>201</sup>. Ce déséquilibre mérite une analyse approfondie sur le plan national. Se pourrait-il que des facteurs « macro » liés à la démographie favorisent l'émergence d'un groupe politique féminin ?

Entre 1990 et 2000, la population ukrainienne diminue. Elle passe de 51 millions à 48 millions de personnes<sup>202</sup>. Les femmes sont 26 millions en 2000 (contre 27 millions en 1990). Mais elles sont davantage en pourcentage, car elles représentent 54 % de la population en 2000 (contre 52 % en 1990). La diminution de la population concerne donc plus les hommes que les femmes. La génération des 15-24 ans représente 7,2 millions en 2005<sup>203</sup>. Les femmes sont 3,5 millions, soit 49 %. La part d'hommes/femmes est à peu près à l'équilibre pour cette génération. En revanche, l'entrée à l'université l'est beaucoup moins. En 2000, 52 % des femmes en âge d'être dans l'enseignement supérieur accèdent à cet espace, contre 46 % des hommes<sup>204</sup>.

Entre 2000 et 2008, la part d'étudiant.es (taux de scolarisation brut) dans l'enseignement supérieur augmente, quel que soit le genre (*graphique 1*). Mais la part des étudiantes augmente davantage que la part des étudiants, et l'écart se creuse les années suivantes. Les femmes (en

---

<sup>200</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 34.

<sup>201</sup> Jeunesse en Ukraine, *Esquisse de portrait social*, INJEP, Kiev/Marly-Le-Roi, 1995, p. 16.

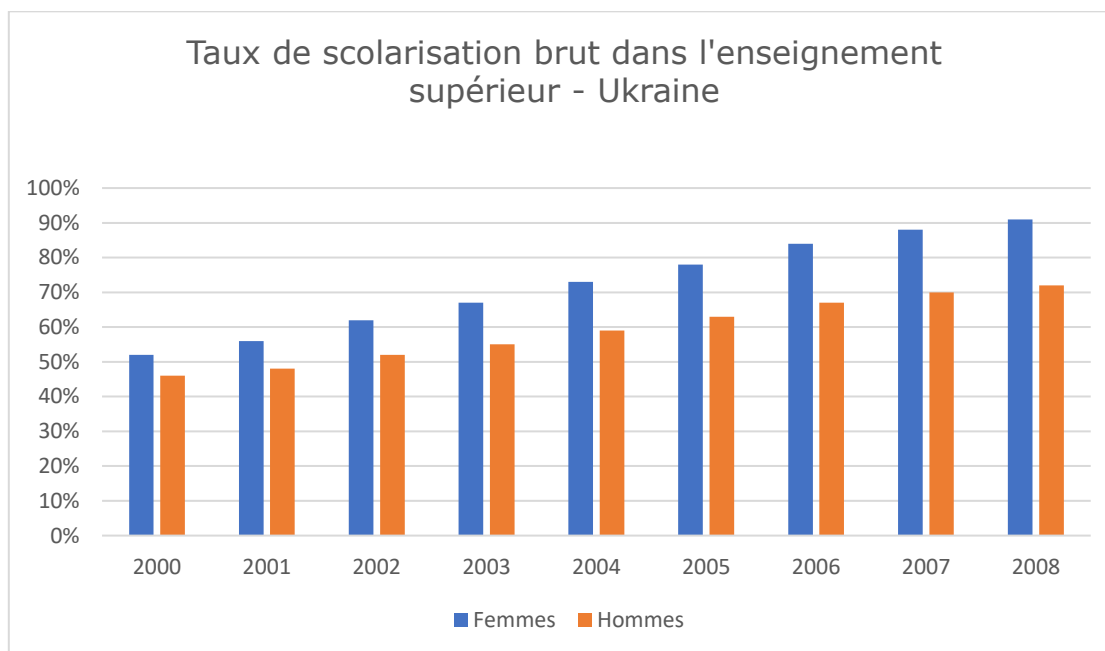
<sup>202</sup> Statistiques de l'Organisation des nations unies, (*World population prospects*), [<https://population.un.org/wpp/>], (Consulté le 02/10/2019)

<sup>203</sup> *Idem*.

<sup>204</sup> Statistiques de l'Unesco, [<http://uis.unesco.org/fr/country/ua>], (Consulté le 02/10/2019).

âge d'être dans l'enseignement supérieur) sont donc plus nombreuses à accéder à l'enseignement supérieur. En 2006 par exemple, elles sont 84 % à y accéder, contre 67 % des hommes.

Graphique 1. Taux de scolarisation brut dans l'enseignement supérieur (Ukraine)



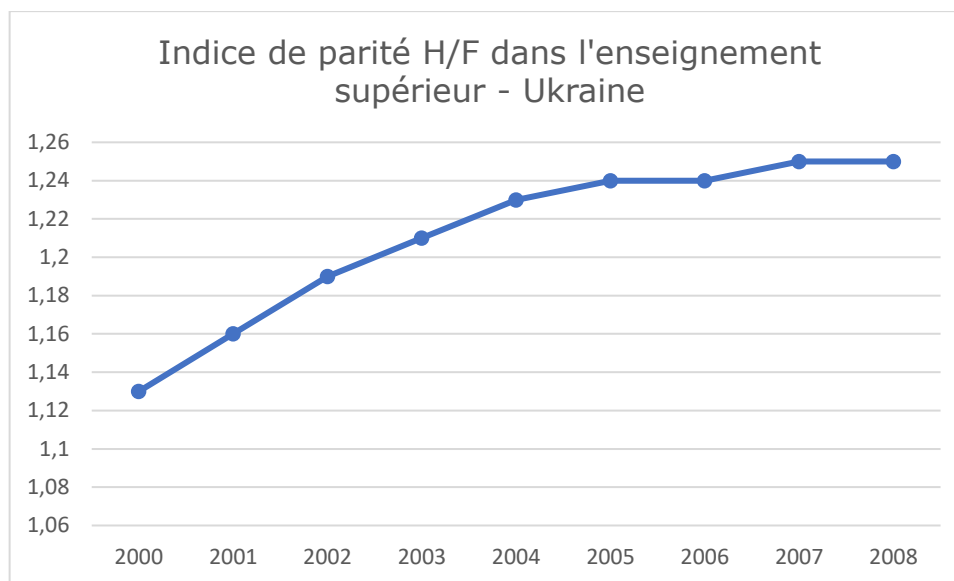
Note : le taux de scolarisation brut correspond au nombre d'étudiants scolarisés dans l'enseignement supérieur, exprimé en pourcentage de la population de la tranche d'âge théorique qui correspond à ce niveau d'enseignement.

Source : Unesco.org

L'indice de parité confirme cette évolution. Il s'agit de l'écart entre la proportion de femmes et d'hommes dans l'enseignement supérieur. Lorsque l'indice est inférieur à 1, c'est que la part des hommes est plus grande, et que la parité n'est pas atteinte. En 2000, l'indice de parité est de 1,13, il y a donc plus de femmes que d'hommes dans l'enseignement supérieur : il y a un écart de 13 %<sup>205</sup>. Les femmes sont donc majoritaires en 2000 et la population universitaire se féminise davantage les années suivantes. L'écart s'accroît jusqu'à atteindre un indice de 1,23 en 2004 et 1,25 à partir de 2007 (*graphique 2*). Ainsi, il y a 25 % de plus d'étudiantes que d'étudiants dans l'enseignement supérieur.

<sup>205</sup> *Idem.*

Graphique 2. Indice de parité H/F dans l'enseignement supérieur en Ukraine



Note : l'indice de parité égal à 1 indique une parfaite parité entre individus de sexe féminin et de sexe masculin. Des valeurs d'indice inférieures à 1 sont le signe de disparité en faveur des individus de sexe masculin et des valeurs supérieures à 1 reflètent une disparité en faveur des individus de sexe féminin.

Source : Unesco.org

Les étudiantes devenues activistes accèdent à un espace universitaire où la féminisation est importante. Il est à noter que les statistiques sont nationales, il est fort probable qu'il y ait des variations en fonction des régions, des universités et des disciplines. Néanmoins, l'émergence du mouvement Femen apparaît dans un contexte de féminisation croissante de l'enseignement supérieur sur le plan national. La rupture au sein du Centre de perspectives témoigne de ces deux tendances contradictoires. D'une part, les échanges et les rencontres entre femmes se multiplient, une socialisation féminine est permise. D'autre part, la participation des étudiantes à des collectifs politiques aboutit à une confrontation avec les structures patriarcales. La politisation croise théories marxistes et réflexions sur les rapports sociaux de genre. Même s'il est souvent vain de chercher l'origine des choses, car elle est toujours fuyante, la question se pose. Le marxisme précède le féminisme des militantes, mais la contestation de genre se manifeste déjà dans l'enfance. Les militantes transfèrent une méthode d'analyse d'une problématique à une autre, de la question des classes sociales aux « classes de sexes », pour reprendre les termes de Colette Guillaumin<sup>206</sup>. Les militantes prennent conscience d'appartenir à un groupe ayant les mêmes difficultés sociales et politiques. Au quotidien la persistance des violences, discriminations, inégalités, à raison de son sexe/genre confirme et renforce cette « appartenance ». Le passage par l'université participe pleinement à la politisation de ces

<sup>206</sup> Guillaumin Colette, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

questions. Comment s'articulent le féminisme et l'enseignement supérieur dans ce processus de politisation ?

Les travaux académiques sur la prise de conscience des problématiques féministes, des étudiantes au cours de leur parcours universitaire sont rares. Un premier axe des travaux insiste, à juste titre, sur la « conquête inachevée », la bataille pour l'accès à l'institution et de manière générale sur la féminisation de l'enseignement supérieur (des étudiantes et des professeures). Les questions autour de la mixité et de l'égalité sont comprises dans cet axe. Des études ont aussi montré les trajectoires différenciées selon le genre et les obstacles de carrière. Un second volet traite de l'émergence des études de genre et des études féministes, en l'occurrence la place de cette thématique dans l'enseignement, son institutionnalisation et ses rapports avec l'existence de structures associatives et/ou militantes (hors étudiantes). Ces deux grands champs de recherche peuvent se résumer à « l'accès à l'institution » et à « l'inclusion de cette question dans les programmes, l'enseignement et les règles mêmes de l'institution ». Ces deux axes nous apportent un éclairage sur l'université qui est transformée, notamment par la transformation de la société.

La politisation féministe à l'université, des étudiantes, est peu traitée lorsque cette prise de conscience n'est pas institutionnelle et que cela vient d'« elles-mêmes » (à savoir, via d'autres acteurs.rices sociaux.les). L'exemple des Femen montre que l'université est également transformatrice. L'originalité de l'existence de Nouvelle Éthique, puis de Femen, c'est cette émergence (par le bas) hors structure et programme féministe, permis toutefois par des influences et des lectures en études de genre. Le mouvement se constitue dans une scission avec un groupe politique marxiste. À ces débuts, le mot « féministe » est d'ailleurs rejeté par les étudiantes. La politisation se fait sur le tas, sans *pattern* féministe à proprement parler. Deuxièmement, l'action des étudiantes est autant tournée vers l'intérieur de l'université (rencontres/débats/conférences), que vers l'extérieur de l'institution. L'expérience universitaire transforme les étudiantes en militantes. L'université est en retour affectée par les activités féministes de ces nouvelles activistes : et donc la société aussi, l'impulsion politique est double.

Cette cause des femmes qui se développe entre étudiantes, se constitue une « conscience de genre ». La conceptualisation de la « conscience de genre » a notamment été développée par Éléni Varikas dans sa thèse sur les femmes grecques. Éléni Varikas y explique la redéfinition d'un groupe autour d'intérêts sociaux et politiques :

Le sentiment d'appartenir à une catégorie aussi bien biologique que sociale et de partager avec le reste des femmes des destins et des intérêts communs ; le sentiment de malaise ou d'injustice face à la condition féminine ; l'aspiration à l'amélioration de cette condition [...] le processus historique par lequel ces femmes furent amenées à réélaborer les données objectives de leur existence, à contester la signification sociale qui était accordée à celle-ci, et à construire dans ce processus une identité collective leur permettant d'agir en tant que groupe pour transformer leur position. D'où le choix du terme de genre, qui désigne le caractère

socialement construit des hommes et des femmes et de leurs rapports, et qui évite toute connotation essentialiste<sup>207</sup>.

La conscience de genre rassemble des individus semblables qui mettent en commun des expériences sociales similaires (et non pas une biologie similaire). Ces expériences concernent les femmes non pas en raison du fait qu'elles soient « femmes » au sens biologique, mais bien parce qu'elles sont identifiées (du dehors) en tant que femmes, et traitées socialement et politiquement en conséquence.

C'est à partir de ce traitement social et politique qu'un corps se forme (à rebours), prenant conscience de sa condition. Cette conscientisation est par ailleurs inséparable d'une capacité de transformation. La Québécoise Colette Humbert donne une remarquable définition (citant le Brésilien Paulo Freire) de ce processus :

Un processus dans lequel les hommes [et les femmes], en tant que sujets connaissant, et non en tant que bénéficiaires, approfondissent la conscience qu'ils ont à la fois de la réalité socioculturelle qui modèle leur vie et de leur capacité de transformer cette réalité. [...] Elle implique aussi une contestation du savoir dans lequel une personne bâtit sa connaissance en réfléchissant sur sa propre expérience « sujet connaissant » et n'est pas, par conséquent, une cruche à remplir « bénéficiaire » d'un savoir officiel établi. La conscientisation implique une réflexion indissociable d'une action de transformation du monde (Humbert, 1987, p. 290)<sup>208</sup>.

Ce processus implique le savoir *de* l'expérience de l'individu, puis le passage à la conscience (l'émergence de ce savoir) ; enfin, l'individu identifie sa capacité/volonté à modifier cet *état*. Le processus de conscientisation se déroule dans la prise de conscience, que la condition dans laquelle le sujet est pris n'est pas immuable. Et la conscience de genre implique également, la prise de conscience de la possibilité de changer cette condition de genre.

La rupture au sein même du groupe marxiste et l'émergence de Nouvelle Éthique sont à ce titre doublement indicatif. Les effets de transformation du processus de conscientisation de genre sont quasi-immédiats : la rupture est consommée avec le Centre de perspectives de la jeunesse alors que les militantes ne se considèrent pas et ne se définissent pas encore féministes. Les problématiques de genre deviennent incontournables et s'exacerbent avec la question sociale, toujours présente.

---

<sup>207</sup> Varikas Éléni, « Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIX<sup>e</sup> siècle », *Femmes, genre, histoire, Genèses*, n° 6, 1991, p. 29.

<sup>208</sup> Desgagnés Jean-Yves, « La conscientisation : une pratique antioppressive », dans Gisèle Ampleman, Linda Denis et Jean-Yves Desgagnés (dir.), *Théorie et pratique de conscientisation au Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 13.

### c) De l'étudiante précaire à la prostitution : l'imbrication du genre et de la classe sociale

En accédant au statut d'étudiantes, les jeunes femmes se précarisent. Le passage de la province à la capitale place les étudiantes au cœur des inégalités socio-économiques contemporaines. La transition et le passage au libéralisme économique créent en Ukraine des opportunités d'enrichissement pour les classes les plus aisées, tandis que la mauvaise gestion de l'économie nationale produit des populations déclassées<sup>209</sup>.

Dans les années 1990, l'Ukraine passe à une économie de marché. Qualifié de « grenier à blé » de la Russie, ou de l'Europe, le pays dispose de grandes exploitations agricoles, mais les ressources énergétiques sont en revanche limitées. L'énergie bon marché ou gratuite (chez les habitants) dans la période soviétique est importée au prix mondial après l'indépendance. La transformation de l'économie administrée vers l'économie de marché fait chuter la production. L'agriculture et l'industrie régressent. Ces deux principaux secteurs vivent par ailleurs hors des contraintes financières et concurrentielles : « Cultures d'impayés, troc, crédits accordés sur la base de relations privilégiées avec les banques, exemptions fiscales spécifiques, ou, plus simplement, non-paiement des impôts »<sup>210</sup>. L'accumulation des difficultés économiques se répercute sur l'ensemble des populations : « Le coût social extrêmement élevé de la sortie du communisme occasionne des dommages durables à la société (détérioration de la situation sanitaire, réduction de l'espérance de vie, appauvrissement du capital culturel et scientifique, reprise de l'exode des cerveaux, généralisation de pratiques de corruption et de criminalité »<sup>211</sup>. La population chute de deux millions d'habitants.

Les ressources économiques sont accaparées par des groupes politiques et criminels : « En Russie, comme en Ukraine, la transition vers l'économie de marché, malgré d'incontestables avancées, se caractérise surtout par la monopolisation des ressources financières et économiques au profit de clans regroupant hauts fonctionnaires, responsables politiques, acteurs économiques »<sup>212</sup>. Entre 2000 et 2008, l'économie ukrainienne est en meilleure santé. La croissance annuelle dépasse 7 %, mais la crise financière mondiale de 2008 met un frein à cette dynamique<sup>213</sup>. La « révolution orange » de 2004 n'a pas produit de grande mutation sur les liens consubstantiels entre les sphères politiques et économiques. Les ressources économiques continuent d'être captées par une oligarchie politique, tandis que l'inflation atteint 29,3 % en juin 2008, un record parmi les pays européens <sup>214</sup>.

À cette période, les militantes suivent leurs parcours universitaires, en province et dans la

<sup>209</sup> Serbyn Roman, « Ukraine, un impossible héritage soviétique ? », *op. cit.*, p. 399-424.

<sup>210</sup> De Laroussilhe Olivier, *L'Ukraine*, Paris, PUF, 1998, p. 107.

<sup>211</sup> *Ibid*, p. 80.

<sup>212</sup> Berton-Hogge Roberte, Rucker Laurent, « Avant-propos », *Les pays de la CEI*, La documentation française, 1998, p. 9.

<sup>213</sup> En 2008, le salaire moyen en Ukraine est de 200 euros.

<sup>214</sup> Daubenton Annie, *Ukraine : les métamorphoses de l'indépendance*, *op. cit.*, p. 287.

capitale. Elles vivent les nombreuses difficultés et inégalités vécues par les classes sociales les plus modestes. De nombreux.ses étudiant.e.s sont sans ressources, les bourses sont très limitées et certain.e.s prennent des emplois éloignés de leur cursus académique, d'autres abandonnent définitivement leurs études en cours d'année<sup>215</sup>. Anna Houtsol raconte le décalage entre la situation de sa famille, père au chômage et mère devenue une « pauvre paysanne », et celle d'autres étudiant.e.s, « les enfants de nouveaux riches qui venaient à la faculté dans des voitures achetées par leurs parents ». Elle-même doit travailler au marché pour payer ses études. Elle vitupère l'inégalité entre ceux qui s'enrichissent et les laissés.e.s-pour-compte. Inna Schevchenko sent ce décalage en accédant à l'université : « Je me suis sentie comme... une petite provinciale. Presque tous les autres étudiants étaient originaires de Kiev, issus de familles riches. Eux, ils avaient déjà visité la moitié de la planète, alors que je découvrais seulement la capitale de mon pays »<sup>216</sup>.

Oksana Chatchko dénonce cette « reproduction de la classe ouvrière par l'État capitaliste » qui pousse au travail et à fonder une famille avec un salaire dérisoire. En décryptant les circuits qui mènent à la prostitution, les militantes remontent jusqu'aux mécanismes socio-économiques, les étudiantes « commencent à fréquenter des clubs, en général gratuits pour les femmes, à la recherche d'un prince charmant »<sup>217</sup>. Et lorsque les mois s'éternisent et que les parents ne sont plus en mesure de soutenir financièrement leurs enfants, de nombreuses jeunes filles basculent dans la prostitution.

Parmi les travailleuses du sexe, certaines ont une formation universitaire<sup>218</sup>. Inna Schevchenko évoque ces chemins qui ont amené des élèves de sa classe et de nombreuses Ukrainiennes à la prostitution : « Comme moi, elles venaient de petites villes pour étudier à Kiev, avec le rêve de devenir quelqu'un, d'avoir un métier. [...] Après quelques mauvaises expériences avec des patrons de restaurants ou de magasins véreux, elles se sont essayées au strip-tease, la voie toute tracée pour la prostitution »<sup>219</sup>.

Sacha Schevchenko témoigne d'une expérience similaire alors qu'une camarade lui suggère de devenir top-model. Elle participe à un show télévisé et se rend à un « concours de beauté » la semaine suivante. Elle se retrouve dans une boîte de nuit et vit une expérience éloignée de ce qu'elle avait imaginé : « Nous étions censées nous promener entre les tables pendant toute la nuit et encaisser les sales commentaires des mecs à notre sujet, pour toucher à la fin la modique somme de cinquante *hirvnas* »<sup>220</sup>. Elle quitte le lieu, « c'en était fini de ma carrière de modèle ». La voie de la prostitution est progressive, mais commence probablement par des activités annexes comme celles racontées par Sacha Schevchenko.

La figure de la prostituée est à la jonction du genre et de la précarité sociale. Ces voies qui

---

<sup>215</sup> Daubenton Annie, « Mouvements de jeunes en Ukraine », *op. cit.*, p. 54.

<sup>216</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 41 et 51.

<sup>217</sup> *Ibid*, p. 81 et 92.

<sup>218</sup> Néveus Ingmar, « Ukraine. Plongée avec les prostituées de Kiev », *Le Courrier international*, 04/07/2012. [<https://www.courrierinternational.com/article/2012/06/26/plongee-avec-les-prostituees-de-kiev>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>219</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 93.

<sup>220</sup> *Ibid*, p. 67.

mènent à la prostitution, les futures militantes les évitent, et elles ont conscience d'avoir parfois frôlé ce que plusieurs milliers d'autres Ukrainiennes n'ont pu éviter. En souhaitant consolider leur situation par le mariage ou des activités liées à la prostitution, les jeunes filles se mettent en situation de vulnérabilité sociale. Selon les chiffres de l'ONG Aids (association de lutte contre le sida), le nombre de prostituées est estimé entre 52 000 et 83 000 en Ukraine dont 11 000 seulement à Kiev - 24 % des prostituées de Kiev seraient séropositives<sup>221</sup>.

Le débat sur la prostitution apporte aux militantes la conviction que l'accès aux ressources économiques et sociales est différencié (en fonction du genre), les femmes sont en priorité susceptibles de basculer dans la prostitution. Toutefois, la catégorie « femme » ne suffit pas à l'analyse. C'est bien la position sociale de l'individu qui est au cœur de la sélection (les jeunes femmes vulnérables économiquement). La vulnérabilité est économique mais aussi liée à l'âge. Selon les statistiques de l'UNICEF en 2013, de 11 000 à 15 000 jeunes filles âgées de 14 à 19 ans sont dans la prostitution <sup>222</sup>. La prostitution implique la mise en évidence de deux formes de domination, de genre et économique. La première grande lutte des militantes, contre la prostitution, est intersectionnelle.

Dans l'un des premiers textes fondateurs sur le concept d'intersectionnalité, Kimberlé Crenshaw fait le constat que les femmes noires aux États-Unis se trouvent à l'intersection de plusieurs oppressions. Elle montre la « multidimensionnalité des expériences des femmes » face aux oppressions et éclaire l'imbrication de différentes formes de dominations (sexe, race, classe)<sup>223</sup>. Ainsi, les femmes Noires, sont « femmes » et « Noires », et la relation entre ces deux catégories questionne, voire remet en question les fondements des analyses des luttes antiracistes et féministes.

Dans le cas des Femen, la lutte contre la prostitution se rapproche davantage du féminisme matérialiste français avec une imbrication du genre et de la classe sociale<sup>224</sup>. L'analyse que font les activistes pourrait correspondre aux réflexions intersectionnelles sur les effets différenciés du capitalisme : « L'analyse pionnière de Danièle Kergoat sur les ouvrières a permis de montrer de façon exemplaire comment la classe et le sexe se construisent mutuellement sous la forme d'un "système intégré" dans lequel les effets du capitalisme ne sont pas subis de la même manière par les hommes et par les femmes »<sup>225</sup>. Les étudiantes à l'université, provinciales et transfuges de classes, qui s'émancipent de la structure familiale tout en cherchant des

---

221 « EURO 2012 - Les prostituées ukrainiennes se préparent à l'afflux de supporters », *Le Monde*, 22/05/2012. [ [https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2012/05/22/euro-2012-les-prostituees-ukrainiennes-se-preparent-a-l-afflux-de-supporters\\_5987210\\_4832693.html](https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2012/05/22/euro-2012-les-prostituees-ukrainiennes-se-preparent-a-l-afflux-de-supporters_5987210_4832693.html) ], (Consulté le 10/08/2019).  
Legardinier Claudine, « Euro 2012 en Ukraine : une bonne affaire pour la prostitution », *Prostitution et société.fr*, (Revue du Mouvement du Nid-France), juin 2012.

[<http://www.prostitutionetsociete.fr/prevention-et-education/traite/euro-2012-en-ukraine-une-bonne>]

222 Reportage, « L'Ukraine face au fléau de la prostitution des mineures », *Euronews*, 2 : 07, 31/05/2013, [<https://www.youtube.com/watch?v=RkxwK2253Rw>], (Consulté le 10/08/2019).

223 Crenshaw Kimberlé Williams, « *Demarginalising the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics* », Chicago, The University of Chicago Legal Forum, 1989, p. 139-167. Dorlin Elsa (dir.). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

224 Delphy Christine, *L'ennemi principal : économie politique du patriarcat*, (Tome 1), Paris, Syllepse, 1998.

225 Jaunait Alexandre, Chauvin Sébastien, « Intersectionnalité », dans Catherine Achin (éd), *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*, Presses de Sciences Po, 2013, p. 286-297.



ressources économiques sont sur le chemin *tracé* de la prostitution.

\*\*\*

Les étudiantes dans l'enseignement supérieur sont devenues des activistes politiques. Les théories marxistes ont été un apport inestimable et transférable à la lutte féministe. Pourtant, quelle que soit la grille de lecture, comprendre le monde n'est pas un processus détaché du vécu de ce monde. Les trajectoires de vies viennent confirmer et renforcer la perception du fonctionnement de la société.

Certains profils semblent homogènes, les plus téméraires et les plus actives au sein du mouvement sont issues de province. Elles ont vécu et conscientisé des discriminations de genre, notamment par identification à la figure de la mère, dans son interaction avec le père. Le traitement différencié qu'elles observent et subissent se réactive dans leurs trajectoires de vie. Des ressources de contestation des cadres sexués sont présentes chez ces adolescentes. Et les exemples de subversion sont multiples. Le contexte social et politique et l'avènement de la « révolution orange » en 2004 ont probablement joué un rôle important, légitimant la remise en question des ordres et des institutions (Famille, Etat, Religion).

L'entrée à l'université est un pas majeur dans les trajectoires étudiées ici. La présence majoritaire des femmes dans l'enseignement supérieur favorise les rencontres et les échanges, la problématisation des questions de genre et les revendications « féminines ». Le passage d'un groupe de femmes à une organisation féministe n'est pas exceptionnel, et brouille les frontières entre féminins et féminismes. Cela met surtout en évidence l'œuvre d'un processus politique. Le passage à la capitale plonge également cette génération d'étudiantes dans les inégalités sociales que connaît l'Ukraine depuis sa conversion au néolibéralisme économique. L'université devient le lieu de cristallisation des inégalités de genre et de la classe sociale pour ces étudiantes. Cet espace est aussi celui de la politisation et de la résistance à double titre : contre les violences de genre et contre le système néolibéral. C'est ce que représente la figure de la prostituée. Les jeunes étudiantes vont l'investir et faire de la lutte contre la prostitution le cœur du mouvement et son élargissement.





## Chapitre 2. L'élargissement des luttes politiques : prostitution, dictatures et religions (2008-2012)

---

De 2008 à 2012, le mouvement des Femen s'engage dans trois principales luttes. Trois ennemis sont désignés dans la perspective d'une lutte globale contre le patriarcat : l'industrie du sexe, la dictature et la religion. *En incipit* du manifeste, le mouvement définit les bases de l'action, à savoir « le renversement politique immédiat de tous les régimes dictatoriaux qui créent des conditions de vie intolérables aux femmes », « l'éradication absolue de la prostitution par la criminalisation des clients » et la « séparation universelle de l'Église et de l'État, avec interdiction de toute ingérence des établissements religieux dans la vie civile, sexuelle et reproductive de la femme moderne »<sup>226</sup>. Les acteurs.rices politiques et religieux deviennent progressivement des cibles importantes dans les actions des militantes. Comment le mouvement a-t-il déployé ses activités à d'autres enjeux ?

Il n'est guère étonnant que cette lutte contre la prostitution et le tourisme sexuel prenne une place considérable dans la construction du mouvement, et donne lieu à des ramifications vers d'autres luttes tant ce sujet est au cœur des processus socio-économiques et politiques. Il rend compte des problématiques de l'Ukraine contemporaine et révèle, à partir des trajectoires individuelles des étudiantes, les mécanismes macro-politiques et macro-économiques qui sont à l'œuvre. L'apparition de nouveaux acteurs.rices sur la scène militante des Femen est significative. À mesure que les autorités politiques et religieuses s'opposent à la lutte des militantes, ces réactions alimentent davantage l'activisme Femen.

### 2.1) La lutte contre la prostitution (2008-2012)

En 2008 et 2009, le mouvement Femen mène une quarantaine de manifestations sur divers sujets : contre la hausse des transports publics (03/11/08) ; contre l'enlèvement des marins ukrainiens par les pirates somaliens (07/12/2008) ; contre les livres misogynes de l'essayiste Olès Bouzina (23/03/2009)<sup>227</sup> ; contre la panique face à l'épidémie de la grippe H1N1 (06/11/2009) ou encore contre les actes de pédophilie d'un recteur (13/11/2009)<sup>228</sup>. Le sujet qui occupe pourtant l'essentiel du temps du mouvement et l'énergie des militantes est la lutte

---

<sup>226</sup> « Femen Manifeste », dans Ackerman, *op. cit.*, p. 7-13.

<sup>227</sup> Oles Bouzina est assassiné en 2015.

<sup>228</sup> Plusieurs communiqués du *Live journal Femen*.

contre la prostitution et le tourisme sexuel. Plusieurs dizaines de manifestations contre l'industrie du sexe se déroulent sur la Place de l'indépendance à Kiev, devant les institutions publiques, ou lors des « patrouilles hebdomadaires ». Ceci ancre la notoriété du mouvement et structure les liens entre les militantes.

### 2.1.1) La campagne « L'Ukraine n'est pas un bordel »

Avec 50 millions d'habitant.e.s au début des années 2000, l'Ukraine a la plus importante population parmi les pays de l'Est<sup>229</sup>, le dynamisme démographique contraste en revanche avec les difficultés de la transition économique<sup>230</sup>: les femmes représentent 60 % de la population au chômage<sup>231</sup>. La jeunesse est encore plus touchée ; dans certaines régions, les femmes représentent jusqu'à 90 % de la jeunesse au chômage selon l'étude de l'INJEP, publiée en 1995<sup>232</sup>. De nombreuses Ukrainiennes, en quête d'une meilleure situation sociale et économique, sont happées par les réseaux de prostitution à destination de l'étranger.

L'Ukraine est devenue l'un des hauts lieux de la traite des femmes, attirées par de fausses promesses d'emploi, puis « vendues » à des souteneurs et forcées à se prostituer. D'après les autorités locales, depuis 1991, date de la proclamation d'indépendance de l'Ukraine, près de 500 000 femmes sont parties tenter leur chance à l'étranger. Une sur cinq serait tombée dans les mailles du filet de la prostitution, soit près de 100 000<sup>233</sup>.

Le basculement dans la prostitution peut être très rapide : « Il suffit de papoter avec un type qui distribue des flyers incitant des jeunes filles à travailler comme "hôtesse". Tu lui dis O-K ou tu appelles le numéro indiqué, et c'en est fini de ta vie »<sup>234</sup>. Lorsque les jeunes filles sont prises dans les réseaux notamment internationaux, elles se retrouvent dans des situations inextricables et une grande vulnérabilité :

De Monténégro, de Moldavie, Albanie, de Serbie, du Kosovo, d'Ukraine aussi, des jeunes femmes en quête d'idéal (faire de la danse, ou être serveuse, gardes d'enfants) sont happées par les réseaux, une fois les frontières traversées et les passeports confisqués, subissent des violences, empêchant toute fuite. Elles finissent par être vendues, livrées au marché de la prostitution et réduites en esclavage<sup>235</sup>.

---

<sup>229</sup> Contre 44 millions en 2017.

<sup>230</sup> Radvanyi Jean, « L'Ukraine », dans *Les États postsoviétiques. Identités en construction, transformations politiques, trajectoires économiques*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 74-91.

<sup>231</sup> Soulé Véronique, « Ukraine, haut lieu de la traite des femmes. Attirées par l'étranger, de nombreuses Ukrainiennes tombent dans la prostitution », *Libération*, 15/03/2000.

[[https://www.liberation.fr/planete/2000/03/15/ukraine-haut-lieu-de-la-traite-des-femmes-attirees-par-l-etranger-de-nombreuses-ukrainiennes-tombent\\_318238](https://www.liberation.fr/planete/2000/03/15/ukraine-haut-lieu-de-la-traite-des-femmes-attirees-par-l-etranger-de-nombreuses-ukrainiennes-tombent_318238)], (Consulté le 1/10/2019).

<sup>232</sup> Rapport, Jeunesse en Ukraine, Esquisse de portrait social, *op. cit.*, p. 32.

<sup>233</sup> *Idem*.

<sup>234</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 93.

<sup>235</sup> Bjelica Jelena, *Les Filles de l'Est : Les Réseaux de la prostitution en Europe*, 2004, p. 46.

Le système prostitutionnel est renforcé par le libéralisme économique et la circulation des personnes : « Les étrangers viennent ici, car ils savent que, en Ukraine, il y a toute une industrie du sexe [...] qui gagne du terrain depuis la suppression en 2005 de certains visas d'entrée en Ukraine »<sup>236</sup>. De plus, et beaucoup moins polémique, le système des agences matrimoniales permet également à des étrangers de venir chercher une femme en Ukraine<sup>237</sup>. Les militantes ont identifié deux types de tourisme sexuel : « Le premier, c'est l'achat d'un sexe-tour sur Internet. Des cars entiers de Turcs viennent dans ce cadre-là. On les loge à l'hôtel où ils ont droit à des prostituées et, chaque soir, on les amène dans un bordel différent. Le deuxième, c'est un safari dans des boîtes de nuit, le passe-temps favori de nombreux touristes européens »<sup>238</sup>.

Lorsque les militantes Femen décident d'attirer l'attention sur le phénomène de la prostitution en 2008, elles problématisent la question à partir de leurs expériences sociales et quotidiennes. La problématisation commence dans les échanges au sein du groupe des étudiantes. Elles se demandent quels sont les problèmes qu'elles rencontrent au quotidien. Les discussions font émerger les expériences sur le harcèlement de rue ou dans les clubs, en expansion, de la part des touristes cherchant à séduire des jeunes filles inexpérimentées : « Les Turcs sont les moins riches, alors ils abordent les filles dans la rue, espérant un coup de chance. Les Italiens, les Américains, les Allemands ou les Français choisissent des filles à l'hôtel ou vont dans un bordel. Chaque hôtel a son catalogue de "services", avec photos et descriptif de ce que chaque fille sait faire, et ils peuvent commander celle qui leur plaît [...] À Kiev ou à Odessa, avec mille dollars en poche, l'homme est un roi. Cette industrie du sexe fonctionne comme un fast-food »<sup>239</sup>.

Les discussions mettent en lumière l'industrie du sexe devenue un système qui impacte l'ensemble de la société. Le groupe veut mobiliser et choisit un slogan clair, concis et efficace : « L'Ukraine n'est pas un bordel ». À la fin de l'été 2008, l'une des premières manifestations s'oppose au tourisme sexuel, celle-ci se déroule pacifiquement<sup>240</sup>. L'action se déroule le mercredi 30 juillet à 11h 30, Anna Houtsol est la « dirigeante du mouvement », Viktoria Bielega est la « porte-parole » [Annexe 5]. Les militantes exposent leurs revendications :

---

<sup>236</sup> *Idem.*

<sup>237</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 92.

<sup>238</sup> *Ibid*, p. 94.

<sup>239</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 91.

<sup>240</sup> « L'Ukraine n'est pas un bordel », *Femen Live journal*, 29/07/2008, [<https://femen.livejournal.com/2500.html>].

1. Interdire aux étrangers qui ont été vus lors de tournées sexuelles d'entrer dans notre pays,
2. Augmenter la peine pour proxénétisme,
3. Créer une hotline pour ce problème.

L'origine de cette action est la perspective d'une augmentation du flux de touristes sexuels en Ukraine au cours de l'Euro 2012, ce qui conduira à attirer davantage de filles ukrainiennes dans l'industrie du sexe.

Une autre manifestation, prévue le 21 septembre devant l'ambassade de Turquie prolonge la lutte contre le tourisme sexuel [Annexe 6]. Les militantes ont d'ailleurs réalisé une enquête sur le sujet, auprès de 1 200 élèves de lycée. La méthodologie est peu explicite et est destinée à identifier les nationalités impliquées dans le tourisme sexuel : « La Turquie figure en tête de la liste des pays dont les citoyens ont le plus souvent approché les filles ukrainiennes avec des offres intimes incorrectes »<sup>241</sup>. D'une part, le mouvement réclame aux autorités turques de « mener des actions de sensibilisation auprès de leurs citoyens qui ont l'intention de visiter l'Ukraine, pour les avertir que la prostitution en Ukraine est interdite par la loi et pour mettre en garde contre la participation à des actions illégales sur le territoire ukrainien ». Le communiqué fait, d'autre part, la jonction entre le sexisme et le racisme : « L'image de la majorité des citoyens turcs en tant que touristes sexuels est en train de se former, ce qui pourrait à l'avenir aggraver les conflits fondés sur la xénophobie et l'intolérance raciale en Ukraine ».

Si cela suggère que le racisme serait le résultat du sexisme, cette connexion souligne l'interdépendance de ces problématiques. Le communiqué appelle enfin les autorités des deux pays à prendre en charge ces questions. L'action est rapportée par la presse locale<sup>242</sup>. Sur le blog, en revanche, il n'y a pas de trace, le mouvement ne fait guère de retour sur ses actions dans les premières publications de 2008. Les communiqués se résument surtout aux appels à manifestation.

En 2009, les militantes ajoutent à leur activisme un nouveau dispositif, en instituant des « patrouilles hebdomadaires » contre le tourisme sexuel. Le 17 février, elles lancent la campagne d'ouverture de la « saison » touristique. Les patrouilles de militantes vêtues de rose vont à la rencontre des touristes pour les informer de l'illégalité de la prostitution et sensibilisent également les jeunes Ukrainiennes<sup>243</sup>. Chaque semaine, la patrouille se mobilise au mois de mars. En avril, les militantes circulent en rollers. Elles sont une dizaine, voire plus, lorsqu'elles

<sup>241</sup> [Pas de titre], *Femen live journal*, 19/09/2008, [<https://femen.livejournal.com/3213.html>].

<sup>242</sup> Popova Yuliya, « Feminine Femen targets 'sexpats' », *Kyiv Post*, 25/09/2008, [<https://www.kyivpost.com/article/content/ukraine-politics/feminine-femen-targets-sexpats-29898.html>], (Consulté le 10/01/2020).

<sup>243</sup> « Le 17 février, la promotion Rowing Shock a été lancée ! », *Femen live journal*, 18/02/2009, [<https://femen.livejournal.com/5880.html>].

composent des petits groupes afin de réaliser un théâtre de rue. Elles s'habillent de manière à représenter des prostituées et portent des maillots de bain. Au centre de Kiev, elles scandent « les Ukrainiennes ne sont pas des prostituées », accompagnant la manifestation de pancartes « Je ne suis pas une prostituée ». Le corps mobilisé et simulant les apparences de la prostituée, a un autre but que celui qui est habituellement attribué à la prostituée. Le corps et le sens se détachent.

En se faisant passer pour des prostituées, les militantes sont désignées comme telles : « À partir du moment où nous nous sommes engagées dans le combat contre la prostitution, on a commencé à nous traiter de prostituées »<sup>244</sup>. Si la prostitution est généralisée, le sujet est en revanche tabou. Femen demande des mesures concrètes de restriction, voire d'abolition de la prostitution. La lutte contre le tourisme sexuel s'étend dans l'agenda du mouvement. Celui-ci appelle à boycotter la fête de l'indépendance qui se tient chaque année, le 24 août, en raison de cet « esclavage sexuel » qui sévit dans le pays<sup>245</sup>.

Un autre front s'ouvre, les militantes se lancent dans la cyber-guerre. Femen est soutenu par un ingénieur qui crée un programme informatique [www.bordel-net.com]. Plusieurs conférences de presse ont lieu tout au long de la construction de ce programme. Le 31 octobre 2009, le mouvement annonce avoir bloqué 1500 sites Internet liés au tourisme sexuel<sup>246</sup>. Par ailleurs, le mouvement se tourne de plus en plus vers les autorités publiques et réclame des actes tangibles, notamment une loi sur le sujet. En octobre 2009, Anna Houtsol annonce sa participation à une émission de télévision pour revendiquer la criminalisation du client de la prostituée. Le 2 octobre 2009, la dirigeante se rend, en compagnie de Sacha Schevchenko, au *talk-show*. Toutes les deux souhaitent convaincre le député Nestor Choufritch de la nécessité de cette criminalisation du client. Le parlementaire est à l'écoute et fait des « promesses »<sup>247</sup>. Quelques jours plus tard, le député Kirill Kulikov dépose le projet de loi 5223 sur la prostitution, s'inspirant du modèle suédois.

Femen se réjouit de cette avancée et se mobilise à plusieurs reprises en soutien. Le 18 et 23 octobre, elles investissent la Place de l'indépendance contre « la mafia sexuelle et le silence des députés »<sup>248</sup>. Devant la *Verkhovna Rada* (parlement ukrainien), elles distribuent des « bisous pots de vin » aux députés qui entrent dans l'institution<sup>249</sup>. Les manifestantes forment une ligne et scandent leur slogan, le poing levé, face à une rangée de policiers, calmes et impassibles [Iconographie 6]. La réjouissance se dessine sur les visages des activistes. Le visuel de cette image est bien différent de celui de la photographie de la première manifestation-baignade.

---

<sup>244</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 91.

<sup>245</sup> « Appel du mouvement des femmes Femen pour la fête de l'indépendance de l'Ukraine », *Femen Live journal*, 13/08/2009, [<https://femen.livejournal.com/15891.html>].

<sup>246</sup> « Le site du programme BORDEL.NET fonctionne ! Téléchargez et bloquez !! », *Femen Live journal*, 21/10/2009, [<https://femen.livejournal.com/25009.html>].

<sup>247</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 100.

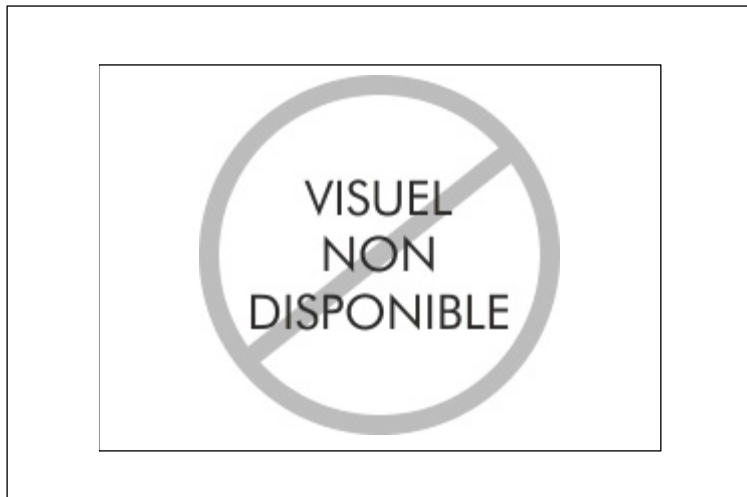
<sup>248</sup> « L'action du mouvement féminin FEMEN "Oh, chauffards !", 18 octobre, 14h 00 », *Femen Live journal*, 16/10/2009, [<https://femen.livejournal.com/22990.html>].

<sup>249</sup> « Des "filles parlementaires" ont donné des baisers pots de vin aux députés pour qu'ils votent pour la loi n° 5223 », *Femen Live journal*, 17/10/2009, [<https://femen.livejournal.com/24682.html>].





Iconographie 6



Iconographie 7

Publiées : 27 octobre 2009

Prises : 23 octobre 2009

Lieu : Kiev – La Rada (Parlement)

Source : Femen Live Journal, UNIAN Agency

[<https://femen.livejournal.com/24682.html>]

[<https://photo.unian.info/photo/239071-aktivistki-zhenskogo-dvizheniya-femen-stoyat-s-plakatami>]

Auteur : Aleksandr Sinitsa / UNIAN

Sujet : manifestation « des baisers pots de vin » aux députés.

Pancarte 1 : « N° 5223. Appliques-la, je t'ai dit »

Pancarte 2 : « L'Ukraine n'est pas un bordel ! »

Pancarte 3 : « N°5223. Votes-la en premiere lecture »

Pancarte 4 : « Arretes-mon client »

Pancarte 5 : « Si tu m'embauches, tu iras en prison pour trois ans »

Pancarte 6 : « N° 5223. Appliques-la »

Pancarte 7 : « Si tu m'embauches, tu iras en prison pour trois ans ».

Dans la suivante [*Iconographie 7*], les militantes sont devant la Rada, un bâtiment de style administratif. Entre celui-ci et les barrières, une dizaine de policiers bloquent le passage. Côté gauche, un homme vêtu d'un costume gris et tenant à la main une sacoche en cuir (un député ?) observe la scène et sourit en direction des militantes qui font dos à l'édifice. Elles ne cherchent guère à pénétrer dans le lieu, mais se concentrent plutôt sur les objectifs des photographes. Les neuf militantes portent des habits excentriques et de couleurs vives (rose et rouge). Le rose reste la couleur forte du groupe. Les pancartes s'adressent autant aux représentant.e.s du peuple (« N° 5223. Vote-la en première lecture ») qu'en direction des proxénètes (« Si tu m'embauches, tu iras en prison pendant trois ans »)<sup>250</sup>.

Femen se satisfait de l'efficacité de ses rassemblements et d'avoir rendu publique la proposition, cependant, le projet de loi ne fait pas l'unanimité. Au mois de novembre, les député.e.s ne se sont toujours pas prononcé sur le projet de loi, si ce n'est que des critiques. Le 27 novembre 2009, le député Nestor Choufritch est invité au « Chouster live » du nom de son célèbre présentateur, Savik Chouster. Sacha Schevchenko se rend à l'émission et fait irruption sur le plateau de télévision<sup>251</sup>. Elle s'élanche, déplie sa pancarte devant le public, « Mensonges en direct ». Le message est également écrit sur son tee-shirt, elle scande : « Ne croyez pas ces menteurs ! »<sup>252</sup>. Sacha Schevchenko se dirige ensuite devant le député et s'adresse verbalement à lui, l'index en direction du visage. Cette action bouscule le direct et l'ordre établi sur le plateau de télévision.

Les militantes se rendent la semaine suivante (du 1<sup>er</sup> au 4 décembre) à la rencontre des député.e.s<sup>253</sup>. Le 17 décembre, toujours devant la Rada, elles se déguisent avec des costumes de Noël, et réclament le vote de la loi 5223, elles constatent des résistances. Femen comprend que les blocages contre le projet de loi ne relèvent pas d'une simple absence de volonté politique, mais relie ces obstacles à des enjeux politico-économiques : « Le phénomène existe, les patrons de la mafia gagnent des millions de cette façon, nos élus sont au courant, mais personne ne bouge. Nos hauts fonctionnaires et députés sont propriétaires de clubs et de bordels »<sup>254</sup>. Dans les faits, l'État ne tente pas de freiner une industrie du sexe devenue l'un de plus grands marchés économique et grâce auquel il s'enrichit également : « En 2010, le chiffre d'affaires lié à la prostitution en Ukraine s'élevait à un milliard et demi de dollars »<sup>255</sup>.

L'industrie du sexe implique donc de nombreux secteurs et des événements internationaux que les militantes prennent pour cible, comme en octobre contre la « Fashion Week » et en décembre lors de « Miss Univers Ukraine ». Elles accusent les agences de « modèles » d'attirer de nombreuses jeunes filles en quête de succès, les faisant basculer dans l'industrie du sexe. Malgré les mobilisations, 2009 se clôt sans que le projet de loi n'aboutisse.

---

<sup>250</sup> « Petite pièce de théâtre », *Femen Live Journal*, 26/11/2009, [<https://femen.livejournal.com/28751.html>].

<sup>251</sup> « Femen, le scandale en direct », 1 : 43 min, [<https://www.youtube.com/watch?v=fFNcxCK9riQ>].

<sup>252</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 102.

<sup>253</sup> « Bonjour, députés ! - FEMEN a mis la patrouille n° 5223 devant la Rada », *Femen Live journal*, 01/12/2009, [<https://femen.livejournal.com/30804.html>].

<sup>254</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 94.

<sup>255</sup> *Ibid*, p. 107.

En 2010, la saison des touristes s'ouvre à nouveau et les patrouilles roses reprennent. Les militantes préparent et impriment des prospectus qu'elles distribuent d'une main, et récoltent des cartes de prostituées de l'autre<sup>256</sup>. Deux photographies constituent à proprement parler des sources, tant elles informent d'une part du travail entrepris pas les patrouilles hebdomadaires en amont de leurs sorties : discussion, rédaction et impression d'un tract [*Iconographie 8 et 9*]. D'autre part, Femen va à la rencontre des touristes pour expliquer l'état de la prostitution. Deux figures importantes du mouvement sont sur la photographie n° 8, Inna Schevchenko et Sacha Schevchenko. Elles portent des couronnes de fleurs sur la tête, dorénavant incontournable dans la grammaire visuelle du mouvement. Les deux militantes tiennent des prospectus en anglais « Femen patrol », à destination des touristes. Le dépliant, dont l'écriture est rosée, commence par « Dear tourists ! Welcome to Ukraine ! » La qualité de la photographie ne permet pas d'exploiter plus précisément le document. Une phrase, le slogan « Ukraine is not a brothel », est suffisamment claire pour rattacher ce document à la campagne en cours. En outre, Inna Schevchenko tient en main de nombreuses cartes de prostituées, lesquelles sont distribuées dans la rue. Face à deux hommes, les militantes s'engagent dans une conversation qui semble cordiale et sérieuse avec des touristes ou peut-être des locaux. Le la photographe a voulu saisir ce moment d'échange, alors qu'un cercle se forme autour du groupe et attire d'autres passant.e.s. La lutte n'est pas abstraite. La mobilisation est activement dirigée en interaction avec des acteur.rices concret.e.s sur le terrain (touristes, jeunes Ukrainien.ne.s, autorités publiques, proxénètes, etc). Les activistes intègrent sur leur scène militante tout un ensemble de personnes et d'institutions. Femen mobilise également des soutiens.

### 2.1.2) L'émergence de soutien à la cause

En pleine construction, l'organisation féministe ne dispose pas encore de moyens de financement ou de partenariat importants et se repose exclusivement sur ses membres. Le soutien le plus précieux qui donne un élan au mouvement est le célèbre producteur de musique, l'Allemand Helmut Josef Geier (« DJ Hell »). Il se rend même en Ukraine. Les féministes et DJ Hell organisent le 22 mai 2009, un concert de musique<sup>257</sup>. L'événement est accompagné de discours de sensibilisation sur la prostitution, attirant d'autres personnalités du monde culturel et médiatique ukrainien. DJ Hell encourage Femen tout au long de 2009 et de 2010 dans des campagnes de sensibilisation et en participant à plusieurs événements. L'artiste apparaît sur de nombreuses photographies aux côtés des activistes dans certaines de leurs manifestations<sup>258</sup>.

---

<sup>256</sup> « Un raid sur les "promoteurs" proxénètes n'a pas fonctionné : quelqu'un les a prévenus ! », *Femen Live journal*, 19/04/2010, [<https://femen.livejournal.com/55986.html>].

<sup>257</sup> « DJ Hell soutiendra FEMEN dans l'action "L'Ukraine n'est pas un bordel !" 22 mai 2009 », *Femen Live journal*, 18/05/2009, [<https://femen.livejournal.com/9511.html>].

<sup>258</sup> « Femen homme » *Femen Live journal*, 04/05/2010, [<https://femen.livejournal.com/59166.html>]



*Iconographie 8*



*Iconographie 9*

*Publiées : 19 avril 2010*

*Prises : 19 avril 2010*

*Prises le 17/04/2010*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/55986.html> ]*

*Auteur.e.s : Yaroslav Debely / FEMEN*

*Sujet : la patrouille hebdomadaire et ses prospectus*

*Prospectus : « Femen patrol ».*

En avril 2010, c'est l'Américain et patron de presse Jed Sunden qui déclare au *Kyiv post* (média qu'il a lui-même fondé via la maison *KP média*, et vendu en novembre 2009), donner de l'argent au mouvement sans en préciser le montant. La dirigeante confirme cet appui important de Jed Sunden<sup>259</sup>. Le troisième et dernier soutien fondateur dans la construction de la communication du mouvement est le designer et homme d'affaires russe Artemy Lebedev. Celui-ci est le concepteur du logo de Femen. Deux cercles symbolisant les seins, aux couleurs du drapeau ukrainien (bleu et jaune). Le mouvement reçoit le logo en cadeau pour célébrer son deuxième anniversaire, en avril 2010<sup>260</sup>.

Femen semble être très peu en lien avec d'autres acteurs.rices de la société civile à ses débuts, excepté une rencontre avec Ihor Hnat, le 5 octobre 2010 : ce dernier est directeur du « centre régional pour l'adaptation sociale ». Il est au cœur de la mission de réhabilitation des victimes de trafic humain<sup>261</sup>. Femen rencontre également les plus hautes autorités publiques, notamment Andriyenko Mikhail Ivanovich, le chef du Département de la lutte contre la criminalité liée à la traite des personnes, au ministère de l'Intérieur. Ce dernier rejette les accusations d'inactivité de la police concernant le tourisme sexuel porté par la dirigeante Femen. Cette dernière lui remet des documents de personnalités étrangères (notamment américaines) en lien avec le tourisme sexuel<sup>262</sup>. Pendant ces deux premières années d'activité, Anna Houtsol est au cœur de la communication du mouvement. Elle multiplie les interviews avec les médias ukrainiens et étrangers (notamment russes). Sacha Schevchenko est le premier soutien de la dirigeante et participe pleinement à l'activité médiatique. Femen se dote d'un compte Twitter en novembre 2009. Le mouvement communique déjà sur d'autres plateformes : VK, le *Live Journal*, *Myspace*, *Youtube*. En février 2010, la construction d'un site *Femen.org* est lancée. Sur le média *Korrespondent.net*, Anna Houtsol dispose d'un blog et publie régulièrement des articles sur les actions du mouvement. Sacha Schevchenko obtient pareillement son propre blog avec des chroniques dans le célèbre média en ligne *pravda.com*.

L'ouverture d'un « Femen shop » en décembre permet une nouvelle voie d'autofinancement. Les militantes vendent des tasses, des tee-shirts, des calendriers et des « boobspint ». Ces impressions consistent à peindre les seins des activistes (en bleu et jaune) et à transposer les ronds sur un carton de couleur. Elles les vendent ensuite aux fans, ici en forme de cœur pour la Saint-Valentin [*Iconographie 10 et 11*]. Cette pratique est devenue un quasi-rituel pour les militantes qui viennent d'effectuer une protestation individuelle.

---

<sup>259</sup> Prymachyk Iryna, « Femen wants to move from public exposure to political power », *Kyiv Post*, 29/04/2010, [<https://www.kyivpost.com/article/content/ukraine-politics/femen-wants-to-move-from-public-exposure-to-politi-65379.html?cn-reloaded=1>], (Consulté le 1/11/2019).

<sup>260</sup> « Nous avons 2 ans : le logo d'Artemy Lebedev + renommée mondiale ! », *Femen Live journal*, 13/04/2010, [<https://femen.livejournal.com/54732.html>].

<sup>261</sup> « FEMEN cherche un homme ! », *Femen Live journal*, 05/10/2010, [<https://femen.livejournal.com/99790.html>].

<sup>262</sup> « Il y a un contact ! Game over Mr Gainer-2 », *Femen Live journal*, 08/07/2009, [<https://femen.livejournal.com/14054.html>].



*Iconographie 10*



*Iconographie 11*

*Publiées : 11 février 2011  
Prises : 11 février 2011  
Lieu : Kiev  
Source : Femen Live Journal  
[<https://femen.livejournal.com/2011/02/11/>]  
Auteur : Sergei Svetlitsky  
Contexte : Saint Valentin  
Sujet : réalisation de « boobsprint » dans le local Femen.*

La militante est ainsi célébrée et accompagne la médiatisation. C'est à la fois du marketing et un moment de sororité. Dans la photographie n° 10, Sacha Schevchenko peint en jaune le sein gauche d'Inna Schevchenko et Oksana Chatchko en bleu le sein droit. Sur la photographie n° 11, les huit militantes sont affublées d'un jean identique et les cheveux sont chatoyants de fleurs. Sacha Schevchenko se distingue par des collants rose et un short court déchiré. Les militantes ont réalisé leurs impressions de « boobsprint » ; au centre, Oksana Chatchko en a même réalisé un de ses fesses. Ce produit peut rapporter à l'organisation jusqu'à 50 dollars par pièce, depuis l'étranger.

La mobilisation progressive de ces ressources financières, mais également humaines, techniques et symboliques sont redistribuées au service de la lutte contre la prostitution. Néanmoins, cette réussite politique s'accompagne d'une stigmatisation plus marquée à l'égard de la nébuleuse.

### 2.1.3) Le stigmaté de la prostituée

Les manifestations contre la prostitution deviennent la marque de fabrique du groupe. L'élément central et subversif est justement dans la contradictoire des messages. Par exemple, dans le style vestimentaire, « nous protestions contre la prostitution, habillées en prostituées, ce qui provoquait un déferlement de haine contre nous »<sup>263</sup>. Au lieu de prendre de la distance avec la figure de la prostitution en dénonçant celle-ci, les militantes exhibent ce corps : « Nous avons le droit de porter des vêtements sexy sans risquer d'être prises pour des prostituées et violées »<sup>264</sup>. Elles séparent le corps (de la prostituée) de son sens (sexuel/marchand), et attribuent à ce corps, autre chose. Faire la prostituée sans l'être réellement, et dans une intention politique, détourne ainsi le « corps sexy » de son sens initial.

D'un côté, les militantes apostrophent le système prostitutionnel, et de l'autre, elles combattent le stigmaté de la prostituée. Le stigmaté désigne, dans une acception assez large, « un désaccord particulier entre les identités sociales virtuelles et réelles »<sup>265</sup>. Le stigmaté désigne cet objet, que nous sommes devenues et que les autres ont fait de nous : « La nomination produit une prise de conscience de soi-même comme un autre que les autres transforment en objet »<sup>266</sup>.

Le stigmaté est aussi institutionnel. Les militantes se mobilisent devant des Ambassades contre les discriminations et le traitement infligé aux Ukrainiennes, considérées comme de potentielles prostituées. L'Ukraine a aboli les visas pour les Européen.ne.s tandis que les Ukrainien.ne.s doivent déposer une demande et de nombreux documents auprès des Consulats. Les demandes des jeunes Ukrainiennes, notamment non mariées, sont rejetées. Inna

---

<sup>263</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 104.

<sup>264</sup> *Ibid*, p. 104.

<sup>265</sup> Goffman Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuits, 1975, p. 12.

<sup>266</sup> Éribon Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

Schevchenko voit son visa refusé, alors qu'elle est invitée en tant que membre de Femen en Allemagne : « On lui a littéralement chuchoté à l'oreille que ses motifs étaient suspects »<sup>267</sup>. Le mouvement subit pleinement la confusion entre prostitution et lutte contre la prostitution. Les militantes ne sont pas seulement vues comme des prostituées, si elles se mobilisent sur ce sujet et avec leur méthode, c'est que d'une certaine façon elles seraient forcément issues de la prostitution.

Le 21 mai 2011, lors des journées de l'Europe réunissant des ministres, le maire de Kiev et des ambassadeurs.rices européen.ne.s, deux activistes, Valentina Tchebotko et Éva Litvak portent des nez rouges de clowns et se précipitent vers le maire en criant « Arrêtez ce cirque ! » Elles contestent ce système de visa. En présence des officiel.le.s, les deux militantes sont topless et tournent en dérision la rencontre. Elles sont maquillées, exhibent un nez rouge en guise de raillerie et ont dessiné la Fleur, emblème de l'Union européenne [*Iconographies 12 et 13*]. La première militante est couverte d'une veste en jean et se tient tout près d'Alexander Popov, le chef de l'administration de la capitale ukrainienne. Celui-ci est en train de discourir au micro lorsque la militante brandit sa pancarte. Un agent de sécurité s'approche à grands pas. La seconde militante est au centre de l'estrade, entre le public et des officiel.le.s ébaubis. Elle mime un clown dans une position burlesque. Les deux militantes Valentina Chebotko et Éva Litvak sont incarcérées pendant cinq jours. En sortant de détention, elles sont accueillies par au moins sept de leurs camarades qui se sont préparées en se parant de fleurs et de fanions de couleurs [*Iconographie 14*]. Elles brandissent un écriteau : « Les seins derrière les barreaux ».

La thématique de la libre circulation est réactivée en janvier 2012 devant l'ambassade d'Inde, en Ukraine. Les activistes désapprouvent la décision des autorités indiennes de renforcer le filtrage dans les demandes de visa des femmes âgées de 15 à 40 ans, destiné à empêcher les travailleuses du sexe de se rendre en Inde<sup>268</sup>. D'autres États ont déjà pris ce type de mesures afin de « prévenir la prostitution » en provenance d'autres pays. Les autorités saoudiennes ont imposé une limite l'âge minimum aux Marocaines souhaitant effectuer un voyage religieux et « sous prétexte de "prévenir la prostitution" »<sup>269</sup>. Les deux auteures Chadia Arab et Nassima Moujoud signalent que « la figure de la "Marocaine" est construite sur des significations stigmatisantes de la sexualité "libre" ou "tarifée" »<sup>270</sup>. Néanmoins, les Marocaines ne font pas que subir le stigmate, elles « adoptent des comportements assimilés à la figure de la "femme (sexuellement) libre" ou de la "bonne épouse" telle que représentée sur le marché sexuel ou matrimonial ». Dans le cadre de la migration et en fonction des enjeux, les Marocaines se créent des opportunités d'emploi, en s'accordant avec cette image<sup>271</sup>. Le stigmate est transformé en ressource.

---

<sup>267</sup> *Ibid*, p. 97.

<sup>268</sup> « Ukraine Women Protesters Strip Off Over India Visa Rules », *Radio Free Europe/Radio Liberty*, 10/01/2012, [<https://www.rferl.org/a/femen-strip-off-over-india-visa-rules/24455605.html>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>269</sup> Arab Chadia, Moujoud Nasima, « Le stigmate de « Marocaine » à Dubaï. Les résistances des migrantes à l'épreuve de l'intersectionnalité », *Migrations Société*, 2018/3, n° 173, p. 100.

<sup>270</sup> *Ibid*, p. 107.

<sup>271</sup> *Ibid*, p. 109.





Iconographie 12

Iconographie 13

Publiées : 21 mai 2011

Prises : 21 mai 2011

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/153045.html>]

Auteur : Yaroslav Debely

Sujet : manifestation à l'ouverture de la journée de l'Europe

La pancarte : « Les jours au fesses »

Au micro : Alexander Popov, homme politique ukrainien et chef de l'administration de la ville de Kiev (2010-2014).



Iconographie 14

Publié : 28 mai 2011

Prise : 28 mai 2011

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/2011/05/28/>]

Auteur : Sergey Kharchenko

Sujet : sortie de prison des militantes Valentina Chebotko et Eva Litvak

La pancarte : « Les seins derrière les barreaux ».

Les activistes Femen s'habillent en prostituées dans leurs manifestations et cherchent également à habiter *positivement* le rôle. Le corps opprimé symbolisant la prostitution est mis au service de la cause. Ce retournement du stigmaté est une déviation du corps, utilisé comme un discours politique. Les activistes font profession (ou « carrière ») de ce stigmaté de la « prostituée »<sup>272</sup>. À mesure que la « carrière » se prolonge, elles sont davantage étiquetées comme « prostituées ». Le stigmaté, ou l'injure, tire son pouvoir, à savoir sa « capacité d'assignation et de réduction » de la répétition : « Une série répétée d'acte de langage »<sup>273</sup>. Le stigmaté a donc besoin du langage, son fondement réside dans le fait de « désigner ». Or, les militantes qui se *prennent* pour des prostituées n'ont pas besoin d'être réellement des prostituées. Le simple fait de se déguiser, de *faire semblant* d'avoir les attributs de la prostituée, suffit à déclencher le stigmaté qui révèle bien son caractère relationnel, comme si le stigmaté attendait le moindre signe « d'attribut ». Le stigmaté n'est pas le prolongement de l'attribut, mais une désignation extérieure destinée à jeter le discrédit<sup>274</sup>. C'est bien parce que l'origine du stigmaté est relationnelle que celui-ci agit réciproquement. Ces réactions sont d'une certaine façon le souci de remettre les *choses* à leur place : (re)fusionner le corps et le sens que les militantes séparent<sup>275</sup>.

Les réactions sont de plus en plus virulentes, et le stigmaté de la prostituée devient un enjeu même de la lutte<sup>276</sup>. En réalité, cette position des Femen est une circonstance aggravante. En faisant semblant d'être des prostituées, elles trompent les autres, les « normaux » comme dirait Erving Goffman, sur l'identité *réelle* de celles qu'on identifie comme « prostituées ». Les Femen mélangent les genres, et empêchent la clarté, illusoire, de la typologie essentialiste. Ce type de corps (de la prostituée) doit correspondre à une sexualité tarifée ; c'est un corps qui s'achète (temporairement), mais qui s'achète.

La subversion des frontières entre les corps provoque un excès de stigmaté. Comme s'il fallait répéter continuellement le stigmaté pour se convaincre qu'elles le sont réellement, alors qu'elles pensent, disent et font de l'activisme politique. Ce corps (qui a l'apparence de celui de la prostituée) ne peut prétendre à la sphère politique, les militantes sont des *outsiders* de l'espace politique<sup>277</sup>.

---

<sup>272</sup> Goffman Erving, *Stigmaté, op. cit.*, p. 40.

<sup>273</sup> Dayer Caroline, *Le pouvoir de l'injure*, La Tour-d'Aigues, Editions de l'Aube, 2017, p. 10.

<sup>274</sup> Goffman Erving, *Stigmaté, op. cit.*, p. 13.

<sup>275</sup> Achin Catherine, Paoletti Marion, « Le « salto » du stigmaté. Genre et construction des listes aux municipales de 2001 », *Politix*, Vol. 60, n° 4, 2002, p. 33-54.

<sup>276</sup> Pour Gail Pheterson, le stigmaté de « putain » dont les femmes font l'objet n'est pas seulement associé à la prostitution proprement dite, mais aussi à la transgression des normes sexuelles, sociales, etc. Voir Pheterson, Gail, *Le Prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>277</sup> Bard Christine, Pavard Bibia (dir), « Femmes outsiders en politique », *Parlement[s]*, n° 19, Paris, L'Harmattan, 2013.

## 2.2) La lutte contre les dictatures (2009-2012)

La campagne de dénonciation de la prostitution « l'Ukraine n'est pas un bordel » et les préjugés à l'égard des Ukrainiennes donnent une consistance politique à Femen. En ciblant le sujet de la prostitution, les militantes interpellent les autorités publiques et l'État ; lesquels, dans leurs réactions révèlent leur implication dans la construction du problème. Les autorités publiques, n'ayant pas réussi à résoudre la question de la prostitution en légiférant, et face à la persévérance des activistes Femen, tentent d'étouffer la publicisation du problème. Les militantes élargissent la lutte à l'enjeu même de la démocratie.

L'Ukraine est traversée par un processus de démocratisation avec des dérives autoritaires. Le rôle de la Russie ne laisse pas indifférentes ces nouvelles activistes féministes. Elles prennent conscience de leurs capacités à bousculer l'ordre et à contester les plus hautes autorités. Pour comprendre la dynamique Femen dans son rapport à l'État ukrainien, il est essentiel d'éclairer l'histoire récente de la construction étatique. Comment un groupe, à l'origine marxiste, bascule à l'Ouest néolibéral ? Et quelle est l'implication du féminisme ?

### 2.2.1) L'Ukraine indépendante : une rupture difficile

En 1990, la Déclaration sur la souveraineté politique de l'Ukraine consacre l'indépendance du pays. Le Parlement ukrainien vote, le 24 août 1991, la déclaration d'indépendance, ratifiée par référendum, par 92 % des votant.e.s. L'Ukraine est le second plus grand État de l'ex-URSS, après la Russie. Pour gérer la séparation avec l'Union, un accord est signé (entre la Biélorussie, l'Ukraine et la Russie) qui fonde la Communauté des États indépendants (CEI). L'Ukraine opte pour la « solution zéro » dans ce « décrochage », en abandonnant à la Russie, la totalité des actifs (et des dettes)<sup>278</sup>. Si le Parti communiste (PC) est suspendu, les communistes ont activement participé au processus d'indépendance pour garantir leur survie politique. La transition est pacifique, entre les indépendantistes et les communistes qui restent dans les structures du pouvoir. Les deux premiers présidents ukrainiens sont des anciens membres du Parti communiste et ne sont pas issus des nouvelles dynamiques politiques post-URSS (sociaux-démocrates ou nationaux démocrates).

Leonid Kravtchouk (Présidence : 1991-1994) est un lien entre le passé et le présent. Il se rallie à l'indépendance et « sa présidence est une période transitoire qui a permis le ralliement des communistes et évité la désintégration du pays, mais n'a réglé aucun problème »<sup>279</sup>. La transition économique est difficile et l'Ukraine est au bord de l'implosion économique en 1994 : le pays subit l'inflation, les déficits budgétaires et la corruption. Les pertes sont considérables, l'activité économique de 1990 tombe à 50 %<sup>280</sup>.

---

<sup>278</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 84.

<sup>279</sup> *Ibid*, p. 85.

<sup>280</sup> *Idem*.

Aux élections législatives de 1994, les communistes restent la principale force (25 %), tandis que le *Roukh*, le parti historique de l'indépendance ne dépasse pas les 6 %. Leonid Koutchma est élu en juillet 1994 (Présidence : 1994-2005), sur la base de réformes politiques en faveur de l'économie de marché et d'un rapprochement avec la Russie. Il veut réformer, mais s'entoure d'un personnel de l'ancienne *nomenklatura* soviétique<sup>281</sup>. Leonid Koutchma alterne ministres réformateurs et oligarques de l'ancien appareil<sup>282</sup>. Il est réélu en 1999 pour faire ainsi barrage au candidat Petro Symonenko qui représente les communistes « non réformés », et qui souhaite un retour à une économie dirigée avec la Russie<sup>283</sup>.

L'Ukraine se dote d'institutions adaptées à un État de droit, mais l'administration nationale est faiblement rémunérée. La transition et les réformes sont ralenties par l'opposition des communistes. Le système devient une forme de « socialisme oligarchique », la sphère politique et économique est entre les mains de « clans »<sup>284</sup>. Les confrontations politiques sont, en revanche, pacifiques et les échéances électorales sont respectées. En 1996, le pays adopte une nouvelle Constitution (28 juin) qui fonde un régime semi-présidentiel. La réforme constitutionnelle de 2004 limite les pouvoirs du président, mais participe à une déstabilisation des institutions. La dissolution du parlement et l'organisation d'élections anticipées sont utilisées à mauvais escient par les clans politiques<sup>285</sup>.

Les avancées démocratiques sont insuffisantes et le second mandat de Leonid Koutchma est profondément marqué par l'affaire Georgui Gongadzé. En avril 2000, ce journaliste fonde un site d'actualités en ligne (« *La Vérité ukrainienne* ») et dénonce les pressions politiques sur les médias ukrainiens. Il disparaît en septembre 2000. Un mois plus tard, un corps est retrouvé, décapité et trempé dans l'acide. Ses proches identifient le corps de Georgui Gongadzé. L'assassinat ébranle la société civile ukrainienne. Des enregistrements clandestins du bureau du président Leonid Koutchma sont publiés et accusent celui-ci d'avoir commandité l'assassinat. Un mouvement de protestation se constitue, des manifestations ont lieu de décembre à mars 2001 et réclament la démission du président, c'est le mouvement « L'Ukraine sans Koutchma ». Une pression s'installe contre le président. Le temps des réformes se dédouble d'un temps des mobilisations sociales, jusqu'à son summum en 2004.

### 2.2.2) L'héritage de la « révolution orange »

En 2004, le second tour de l'élection présidentielle oppose Viktor Ianoukovitch (« Parti des régions ») et Viktor Iouchtchenko (« Notre Ukraine »). Les deux sont d'anciens Premier ministre. La campagne électorale se joue autour de deux projets antagonistes : « Ianoukovitch promettait la prospérité économique et sociale, la préservation des industries et des mines dans l'Est du

---

<sup>281</sup> La *nomenklatura* est l'élite du Parti communiste de l'URSS.

<sup>282</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 86.

<sup>283</sup> *Idem.*

<sup>284</sup> *Ibid*, p. 98.

<sup>285</sup> Armandon Emmanuelle, *Géopolitique de l'Ukraine*, Paris, PUF, 2016, p. 44.

pays, la valorisation de la langue russe à travers son statut officiel et le rapprochement avec la Russie »<sup>286</sup>. Le projet du second (Viktor Iouchtchenko) met l'accent sur « le renouvellement et la moralisation des élites politiques à travers la lutte contre la corruption, les libertés démocratiques, dont celles des médias, le retrait des troupes d'Irak et le rapprochement avec l'OTAN et l'Union européenne dans la perspective d'une future adhésion »<sup>287</sup>. La campagne électorale prolonge le clivage entre l'Est et l'Ouest du pays, entre la tentation d'un rapprochement avec l'Europe ou le renouvellement des liens historiques avec la Russie.

Le bloc « bleu » est pro-russe, le bloc aux couleurs « orange » est partisan d'un rapprochement avec l'Union européenne. Viktor Ianoukovitch, le candidat favorable à un rapprochement avec Moscou, remporte l'élection au soir du second tour, le 21 novembre 2004. Des irrégularités sont contestées par l'opposition, ce qui déclenche une crise politique. Les partisan.e.s de Viktor Iouchtchenko manifestent par milliers sur la place publique. Ces manifestations de masse, aux couleurs orange vif, durent dix-sept jours, c'est la « révolution orange ». La séquence prend fin le 8 décembre, le Parlement ukrainien ratifie des changements législatifs afin d'éviter les irrégularités pendant les élections, fixe un nouveau scrutin et enfin, amende la Constitution pour limiter les pouvoirs du Président. Le 26 décembre 2004, Viktor Iouchtchenko (et son alliée Ioulia Tymochenko) obtient 52 % des voix contre 44 % pour son rival. Le camp européen semble l'avoir remporté.

### 2.2.3) L'imbrication du féminisme et de la démocratie

Durant la présidence de Viktor Iouchtchenko (2005-2010), trois chefs de gouvernement vont se succéder. Ioulia Timochenko, Youri Yekhanourov et le principal rival Viktor Ianoukovitch. Dans une énième séquence institutionnelle, à l'occasion des élections législatives, le conflit politique oppose les deux alliés de la « révolution orange », Ioulia Timochenko, Première ministre et le Président Iouchtchenko. La première souhaite repousser les élections législatives anticipées, décidées par le second en octobre 2008. Parmi la société civile qui se mobilise, les militantes Femen s'expriment également.

#### **a) L'élection présidentielle de 2010**

Les affrontements politiques se multiplient en Ukraine, à l'approche des élections présidentielles de 2009. Lors de cette campagne, les trois protagonistes de 2004 s'affrontent à nouveau : Viktor Ianoukovitch (ancien strectreprésident), Viktor Iouchtchenko (président sortant) et Ioulia Timochenko, la colistière de ce dernier et Première ministre sortante.

---

<sup>286</sup> Valentyna Dymytrova, *Identités politiques, discours et médias : le cas de la « révolution orange »*. Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université Lyon 2, 2011, p. 116.

<sup>287</sup> *Idem*.

Femen s'associe aux invectives à l'encontre de l'État et des crises institutionnelles. Les militantes oscillent entre défense des droits des femmes et défense de la démocratie. Les deux luttes vont progressivement se rejoindre. Les militantes ne soutiennent aucun camp, mais moque le « fiasco politique » toutes tendances confondues.

Le 14 janvier 2010, plusieurs militantes Femen manifestent devant la commission des élections, ciblant un symbole fort du processus. Pour la première fois, le mouvement délivre par ailleurs un communiqué en anglais : « Maquillage brillant, jupes courtes et affiches de candidates aux présidentielles - 18 prostituées se rendront, sur la route, à proximité de la Commission électorale centrale pour effectuer un sondage »<sup>288</sup>. La manifestation tourne en dérision les élections et les candidat.e.s.

Trois jours plus tard, le 17 janvier 2010, les activistes investissent un lieu davantage symbolique : le bureau de vote [Annexe 7]. Devant les urnes, trois militantes « déguisées en prostituées » fustigent les faits de corruption et exhortent « les Ukrainiens à ne pas croire aux promesses des futurs candidats et à ne pas vendre leurs votes pour de l'argent ou des examens »<sup>289</sup>. Anna Houtsol ajoute dans le communiqué : « "Ne sois pas une putain - ne vends pas ton vote" sera notre position principale et notre plan d'action pour l'élection présidentielle de 2010 ». Plutôt que de prendre parti et de choisir un camp, les activistes soutiennent les fondamentaux démocratiques.

C'est le 7 février 2010, lors du second tour de l'élection (opposant Viktor Ianoukovitch et Ioulia Timochenko) que le mode d'action fait l'objet de transformations inédites<sup>290</sup>. Cinq militantes se rendent dans le bureau de vote de Viktor Ianoukovitch, et pour la première fois, les militantes manifestent torsées nus. Il a été décidé de mener une action « radicale » et de faire une « protestation seins nus », dans un lieu symbolique et de trouver « le courage de le faire », car il y avait « beaucoup de gens, beaucoup de sécurité, beaucoup de journalistes, beaucoup d'individus qui cherchent à s'interposer »<sup>291</sup>. Les militantes investissent le bureau de vote avec des pancartes, en jeans, le haut du corps est dévêtu, aucun slogan n'est encore écrit sur la peau. Deux morceaux de scotch verts recouvrent les mamelons des militantes<sup>292</sup>. Ont-elles barré leurs seins de scotch par pudeur ? Ou par anticipation afin d'éviter la censure des médias, et particulièrement des réseaux sociaux ? Les activistes déplient des pancartes et hèlent : « Les politiques ne doivent pas violer le pays ! » ou encore « Ne vendez pas vos voix ! » Poursuivies par les policier.e.s, les militantes sont ensuite emmenées dans un véhicule banalisé et se retrouvent au poste de police. Elles sont détenues pendant quatre heures et poursuivies pour « hooliganisme ». L'action est qualifiée par plusieurs médias internationaux de « strip-tease

---

<sup>288</sup> « Today FEMEN will carry out their independent and fair "SEXit POLL" », *Femen Live journal*, 14/01/2010, [<https://femen.livejournal.com/34910.html>].

<sup>289</sup> « Ne soyez pas une putain - ne vendez pas votre voix ! - provocation FEMEN dans un bureau de vote du centre de Kiev », *Femen Live journal*, 17/01/2010, [<https://femen.livejournal.com/36186.html>].

<sup>290</sup> Yakhno Olena, « Topless breakthrough », *The Day newspaper*, 24/06/10. [<https://day.kyiv.ua/en/article/society/topless-breakthrough>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>291</sup> Entretien Sacha Schevchenko, déjà cité.

<sup>292</sup> « Assez de violer l'Ukraine ! - FEMEN provoque dans un bureau de vote », *Femen Live journal*, 07/02/2010, [<https://femen.livejournal.com/40097.html>].

dans le bureau de vote de Viktor Ianoukovitch » relayant ainsi une dépêche AFP<sup>293</sup>.

La dirigeante, Anna Houtsol, multiplie les interviews médiatiques. La manifestation est commentée par des médias du monde entier. Le mouvement liste soixante-neuf liens vers des articles de presse tant nationaux qu'internationaux (Allemagne, Italie, France, Turquie, Chine, Angleterre, Etats-Unis, Russie, etc.)<sup>294</sup>. Les titres, pour la plupart, insistent sur la dimension topless de la manifestation. C'est un tournant médiatique pour le mouvement visible au-delà de ses frontières et qui emmagasine un capital de reconnaissance.

Par la suite, le mouvement apparaît sur des *unes* de magazines, comme par exemple le journal *Commentaires* (« *коментарии* ») dans son édition du 27 août 2010 [*Iconographie 15*]. Le numéro du journal en ligne et bilingue (russe/ukrainien) est titré « 190 histoires drôles pour 19 ans d'indépendance ». Sur la couverture, la photographie d'Inna Schevchenko est en contre-plongée. Les bras brandis, son corps s'étire vers le ciel et accentue l'effet. Elle tient un drapeau rose Femen et porte l'habituel symbole, la couronne de fleur. Le drapeau ukrainien est peint sur son ventre, ainsi que le terme « indépendante » en lettres capitales. La militante n'est pas seins nus, mais porte un bikini. Cette illustration est issue des photographies du 24 août, jour de célébration de l'Indépendance.

Une seconde photographie montre la visibilité croissante des militantes [*Iconographie 16*]. Au centre de l'image, Sacha Schevchenko tient le numéro du mois d'octobre 2010, du magazine ukrainien *Weekly UA*, et dont elle fait la *une*. La photographie a été prise lors de sa protestation à la Fashion Week (20 octobre 2010). La militante est sur le podium et tient une affiche (« Le podium – la boucherie »), elle crie certainement un slogan similaire. Son expression faciale est assez coléreuse, contrairement au second plan, les visages des mannequins restent étonnamment impassibles. Le magazine titre « Ukraine : nue et drôle ». En décalage de cette couverture médiatique, la Sacha Schevchenko qui expose le magazine dans ses mains est souriante de cette couverture du *Weekly.ua*. Plus encore, dans une sorte de mise en abyme, dans son dos, Sacha Schevchenko est entourée de dizaines de couvertures médiatiques sur le mouvement, que les militantes ont accumulé et accroché comme des trophées sur le mur. Elle se trouve sûrement dans le local de l'organisation. Cette médiatisation foisonnante est récompensée par la stratégie du mouvement. D'une part, les militantes interpellent directement la classe politique, les autorités, l'État. D'autre part, elles veillent et accordent de l'importance à l'actualité. Le 15 mars, le groupe annonce manifester contre le nouveau gouvernement de Mykola Azarov, alors que le « bloc bleu » de Viktor Ianoukovitch vient de remporter l'élection présidentielle de 2010.

---

<sup>293</sup> « Ukraine : strip-tease dans le bureau de vote de Viktor Ianoukovitch, *Ladépêche.fr/AFP*, 07/02/2010. [<https://www.ladepêche.fr/article/2010/02/07/772307-ukraine-strip-tease-bureau-vote-viktor-ianoukovitch.html>] (Consulté le 10/02/2020).

<sup>294</sup> « La semaine dernière FEMEN "en images" », *Femen Live journal*, 17/02/2010, [<https://femen.livejournal.com/43587.html>].



Iconographie 15



Iconographie 16

Publiées : 27 août 2010 et 30 octobre 2010

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

Photo : [<https://femen.livejournal.com/108427.html>] Auteure/Femen

Photo : [<https://femen.livejournal.com/55806.html>] Auteur/ Sergei Kulchitsky

Sujet : couverture médiatique

Une du Commentaires : « 190 histoires drôles pour 19 ans d'indépendance »

Sur le ventre d'Inna Schevchenko : « Indépendante »

Une de Weekly.ua : « Ukraine : nue et drôle »

Pancarte dans le magazine : « Le podium - la boucherie ».



Publiée : 15 avril 2010

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

Photo :

[<https://femen.livejournal.com/85478.html>]

Auteure : Femen

Contexte : Campagne anti-Mykola Azarov

Sujet : Couverture médiatique

Titre : « le sexisme d'Azarov nuit à la nation ».

Iconographie 17



Le Premier ministre, Mykola Azarov, dont le gouvernement ne compte aucune femme, déclare que : « La situation dans le pays est difficile et on a pris des gens capables de travailler de seize à dix-huit heures par jour. Conduire des réformes, redresser un pays, n'est pas une affaire de femmes »<sup>295</sup>.

Le 17 mars, les militantes se déguisent en ministre, portent des sacs-slogan et manifestent en direction du *Kabmin* [le bâtiment du Cabinet des ministres]<sup>296</sup>. Elles sont une vingtaine de militantes à prendre part à l'action, entourée d'une cinquantaine de policier.e.s<sup>297</sup>. Durant la manifestation, une militante est arrêtée. Le lendemain, Inna Schevchenko est licenciée par son administration alors qu'elle arrive sur son lieu de travail, la mairie de Kiev. La cheffe de service de presse a « posé devant moi une pile de photos de notre action devant le *Kabmin* [bâtiment du Cabinet des ministres] et elle a dit, tu ne peux plus travailler ici<sup>298</sup>. Il est étonnant que ce licenciement n'ait pas été commenté par le mouvement sur son blog. Peut-être l'a-t-il été sur d'autres plateformes (réseaux sociaux). Cela, a-t-il - comme pour d'autres militantes - renforcer la carrière militante d'Inna Schevchenko qui passe à plein temps ?

Les semaines passent sans que le gouvernement n'intervienne pour résoudre cette absence de femmes au gouvernement. Le mouvement interpelle à nouveau ce dernier et détourne des photographies officielles du gouvernement<sup>299</sup>. La fondatrice prend position dans la presse dans le *Kyiv Post* [*Iconographie 17*]. Le *Kyiv Post* est le principal journal en ligne de langue anglaise, fondé par l'Américain Jed Sunden qui soutient officiellement les Femen. En 2010, Anna Houtsol publie quatre textes dans ce journal. Dans cette page pleine, la fondatrice dénonce le sexisme du Premier ministre et reproche à ce dernier la présence de « ministres suspects » (de faits de corruption), elle réclame l'inclusion de femmes au sein du gouvernement.

Malgré les promesses du Président Viktor Ianoukovitch, le Premier ministre tarde à nommer des femmes. Le mouvement ne désarme pas et investit les rues au-devant du *Kabmin*<sup>300</sup>. Une dizaine d'activistes et de nombreux.ses policier.e.s se font face [*Iconographies 18 et 19*]. Les manifestantes tiennent des affiches, couronnes de fleurs déposées sur le front, elles déroulent des rouleaux de papier toilette devant les policier.e.s. Elles ont également apporté des bouteilles d'eau qu'elles manient ironiquement comme des pénis, faisant semblant d'uriner. Elles accusent Mykola Azarov de sexisme et de « mensonge » alors qu'il n'a toujours pas nommé de femmes dans son gouvernement.

---

<sup>295</sup> Chevelkina Alla, Gyldén Axel, « Ukraine : la révolution féministe, les seins à l'air », *L'Express*, [[https://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/ukraine-les-amazones-de-kiev\\_1019987.html](https://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/ukraine-les-amazones-de-kiev_1019987.html)], (Consulté le 1/11/2019).

<sup>296</sup> « "Donnez-moi la mallette !" - exige Femen des ministres ce mercredi », *Femen Live journal*, 15/03/2010, [<https://femen.livejournal.com/48982.html>].

« Le détachement de police a dispersé grossièrement l'action FEMEN près du bâtiment du Cabinet des ministres. Une militante a été arrêtée », *Femen Live journal*, 17/03/2010, [<https://femen.livejournal.com/49466.html>].

<sup>297</sup> Yakhno Olena, « Topless breakthrough », *op. cit.*

<sup>298</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 128.

<sup>299</sup> « Le Cabinet des ministres est "réservé aux hommes", n'est-ce pas parce que des "poulettes sanglantes" commencent à apparaître à Azarov ? », *Femen Live journal*, 07/06/2010, [<https://femen.livejournal.com/66090.html>].

<sup>300</sup> « FEMEN a pissé sur le ministère et sur les bottes de flics », *Femen Live journal*, 13/12/2010, [<https://femen.livejournal.com/124020.html>].



Iconographie 18



Iconographie 19

Publiées : 13 décembre 2010

Prises : 13 décembre 2010

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/123699.html>]

[<https://femen.livejournal.com/124020.html>]

Auteur.e : non indiquée / Femen

Sujet : campagne contre le Premier ministre Mykola Azarov, manifestation devant le cabinet des ministres, le Kabmin.

Pancarte : « Azarov is a liar ».

Toujours en décembre, une militante célèbre l'anniversaire du Premier ministre, en lui apportant une fleur et une boîte de chocolat. Sa tête est recouverte d'un drap blanc, de la peinture rouge est tracée sur les seins de la militante représentant un saignement - incarnant la discrimination et le sexisme<sup>301</sup>. Alors que la lutte féministe vise directement le Premier des ministres, elle se dédouble au même moment en défense des droits démocratiques face un projet de loi « suspect », selon la société civile.

### **b) Le projet de loi 2450**

Pour marquer les 100 jours du gouvernement de Viktor Ianoukovitch, les militantes soutiennent la liberté d'expression. Les Femen dénoncent les arrestations de militant.e.s, la détention de journalistes et les pressions exercées contre les médias. Le 3 juin 2010, elles sont une dizaine d'activistes, portent des cagoules, des gilets de protection à l'épreuve des balles, des matraques de policier.e.s et se mettent en scène battant des journalistes présents sur place<sup>302</sup>. L'action est symbolique tant les journalistes jouent un rôle alors qu'ils sont au même moment en train d'exercer leurs activités professionnelles. Femen se joint à nouveau, et à plusieurs reprises, à des manifestations contre « la censure »<sup>303</sup>. Les journalistes et les militantes se solidarisent contre un régime politique qui se durcit. Le projet de loi 2450 symbolise la confrontation entre les autorités publiques et une partie de la société civile qui tance les dérives autoritaires. Ce projet de loi cible les mobilisations sociales, et exige de prévenir les autorités publiques de l'organisation d'une manifestation beaucoup plus tôt que ce qui est déjà prévu. Les autorités auront ainsi plus de temps pour réguler une manifestation. Les opposant.es considèrent que ce temps sera mis au service d'une interdiction accélérée des manifestations par l'utilisation d'un cadre administratif et judiciaire contraignant. Anna Houtsol prévoit la portée de la loi : « Les autorités auront quatre jours pour interdire l'action devant les tribunaux, de sorte qu'ils obtiennent un contrôle total. Ils auront le temps de décider s'ils vous aiment ou pas, que vous ayez la possibilité de tenir une action ou non. Il s'agit d'une violation de l'article 39 de la Constitution, stipulant le droit de tous les citoyens de protester et de tenir des rassemblements »<sup>304</sup>.

Pour les opposant.e.s, c'est toute forme de manifestation politique qui se trouve menacée. Les activités de Femen, déjà affectées, le seraient davantage. Le 11 juin, Inna Schevchenko et Sacha Schevchenko font irruption sur le plateau de télévision de l'émission très suivie, *Grande*

---

<sup>301</sup> « Joyeux anniversaire, Kolya ! », *Femen Live journal*, 17/12/2010, [<https://femen.livejournal.com/124889.html>].

<sup>302</sup> « Rassemblement des 100 jours : FEMEN a battu avec des matraques des journalistes pour la liberté d'expression », *Femen Live journal*, 03/06/2010, [<https://femen.livejournal.com/65024.html>].

<sup>303</sup> « FEMEN a célébré la Journée des journalistes en participant à STOP CENSORING ! », *Femen Live journal*, 06/06/2010, [<https://femen.livejournal.com/65789.html>].

« Mono-démonstration dans la presse », *Femen Live journal*, 30/11/2010 [<https://femen.livejournal.com/117345.html>].

<sup>304</sup> Yakhno Olena, *op. cit.*

*Politique* du présentateur Yevgeniy Kiselev<sup>305</sup>. Les deux militantes portent des couronnes ornées de pétales et de sépales. Elles tiennent des écriteaux réclamant « La liberté de protester »<sup>306</sup>. Sur ce plateau de télévision, dans une émission de grande écoute, les activistes imposent une méthode de protestation : l'irruption.

Femen multiplie les actions contre le pouvoir politique, la lutte principale semble s'éloigner. Une journaliste ukrainienne interroge dans ce sens : « Vous avez commencé à vous baigner dans une fontaine, suivi de manifestations contre le "tourisme sexuel", et vous vous êtes engagée dans la politique. Est-ce que vous quittez le sujet du féminisme ? »<sup>307</sup>. Pour Anna Hutsol les droits des femmes et la démocratie ne sont pas séparables<sup>308</sup>. Femen vit pleinement cette consubstantialité entre la défense de la démocratie et la lutte pour la cause des femmes. Les tensions entre le sommet de l'Etat et le mouvement s'exacerbent.

### **c) Harcèlement et contre-harcèlement face au SBU**

Les militantes sont de plus en plus connues. Lors des dernières manifestations, elles sont fréquemment en état d'arrestation par la police et les services de sécurité, et poursuivies par la justice. Les militantes reçoivent la visite des agents du Service de sécurité ukrainien (le SBU), et se font interroger dans leurs universités. Elles doivent rendre des comptes sur leurs activités militantes à leur administration universitaire<sup>309</sup>.

Face à ces intimidations, une action est planifiée devant le siège de la SBU. Le 21 juin, Anna Hutsol est interviewée à la radio russe. Le jour même, Sacha Schevchenko démarre son propre blog dans un journal de presse en ligne ukrainien, fondé par le journaliste Gueorgui Gongadzé (assassiné en 2000)<sup>310</sup>. La médiatisation est devenue structurante des activités du mouvement. Le 22 juin, le mouvement annonce sur son blog, dans un communiqué assez court, une manifestation pour le lendemain, afin de dénoncer les intimidations diverses contre les militantes [Annexe 8] :

Le motif de l'action est les conversations « préventives » illégales des services spéciaux de l'Ukraine avec les militantes du mouvement FEMEN. La pression sur les organisations publiques, la censure dans les médias et la monopolisation des émissions de télévision sont devenues la signature de « travail » des services spéciaux depuis l'arrivée de V. Khoroshkovsky<sup>311</sup>.

<sup>305</sup> « FEMEN sur Inter dans Big Politics.flv », *BigPolitics*, 6 : 36, [<https://www.youtube.com/watch?v=02R7zFt16bQ&t=175s>].

<sup>306</sup> Le projet de loi est retiré à la suite de manifestations de l'ensemble de la société civile devant le Parlement ukrainien.

<sup>307</sup> Yakhno Olena, *op. cit.*

<sup>308</sup> *Ibid.*

<sup>309</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 130.

<sup>310</sup> Blog que la militante alimentera de chroniques jusqu'en 2013 : [<https://blogs.pravda.com.ua/authors/femen/>].

<sup>311</sup> « Chiennes démocrates de Femen contre les chiens se service de sécurité de l'Ukraine » *Femen Live journal*, 22/06/2010, [<https://femen.livejournal.com/71209.html>].

Le lendemain, la manifestation prévue devant le bâtiment du SBU, à 14h 44, est annulée, selon le communiqué [Annexe 9]<sup>312</sup>. Celui-ci contient cinq photographies. Trois militantes portent des mini-shorts, des brassières, des couronnes de fleurs colorées, des pancartes, ainsi que des protections aux genoux, aux coudes et aux poignets. Elles ont une apparence quasi-identique. Les cheveux lâchés, elles marchent avec assurance sur des talons hauts, entourées d'une dizaine de journalistes et de photographes. Les autres militantes ont été écartées afin d'éviter tout risque de représailles. En outre, la dirigeante Anna Houtsol est présente, elle est habillée en civil et répond aux questions.

Le communiqué annonce, pourtant, ne pas tenir d'action. La raison est une attaque contre des activistes par les « organismes chargés de l'application de la loi », la nuit précédente<sup>313</sup>. La veille, dans la nuit, des agents du SBU se rendent au domicile d'Anna Houtsol pour la menacer. Elle est enfermée dans une camionnette pendant trois heures, dans le but de la contraindre à l'annulation de la manifestation<sup>314</sup>. Le lendemain, les activistes ne désarment pas, décident de se rendre au point de rendez-vous prévu et d'informer les journalistes des pressions que les services de sécurité exercent sur elles :

Aujourd'hui, pour la première fois en 2 ans de notre activité, FEMEN partira sans réaliser l'action précédemment prévue. Nous nous excusons auprès des médias qui sont venus ici », a déclaré Tatyana Kozak, porte-parole du mouvement FEMEN. « Aujourd'hui, je suis la dirigeante du mouvement des femmes, je n'ai pas le droit de mettre en danger la vie des militantes de FEMEN, donc je refuse de mener l'action annoncée précédemment. Les événements qui me sont arrivés cette nuit prouvent que l'Ukraine est devenue un pays différent, anti-démocratique, où la liberté d'expression et les protestations sont violées », a déclaré Anna Houtsol.

Les militantes sont convaincues que cette publicité les sauvera. La médiatisation pallie effectivement une coercition trop forte de l'État. Le mouvement prend à témoin le public, les médias et les institutions.

La manifestation initiale est annulée, remplacée par une autre manifestation. L'action ne peut pas avoir lieu, mais l'annuler totalement serait impensable pour le mouvement. Les militantes annulent bien la première manifestation, mais en tiennent une autre, se créant ainsi une protection médiatique. Les militantes adressent un communiqué officiel et demandent une enquête sur les agressions. La requête est déposée au siège de la SBU, ainsi qu'une plainte auprès de la justice. À la suite de l'audit interne, le SBU déclare n'avoir pris aucune mesure à l'égard de la dirigeante de Femen, et nie toute conversation préventive dans les établissements

---

<sup>312</sup> « Pour la première fois, nous avons annulé une action ! Mais vous ne nous effrayez pas ! », *Femen Live Journal*, 23/06/2010, [<https://femen.livejournal.com/71526.html>].

<sup>313</sup> *Idem*.

<sup>314</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 132.

d'enseignement supérieur des militantes<sup>315</sup>. Un répit.

**d) De l'article 173 à l'article 296 : aggravation de l'accusation pour « hooliganisme »**

Tout au long de 2011, le mouvement multiplie les actions contre la classe politique en Ukraine : le 21 janvier 2011, devant l'école de Ioulia Timochenko ; le 20 juin, contre « les deux gangs au pouvoir » ; le 16 août sur un camion de police ; le 11 octobre contre « les clans oligarques ». Cette même année, la répression policière et judiciaire s'accroît à l'égard des militantes. En 2010, les institutions reconnaissent, puisque les poursuites ne sont pas validées par la justice, la dimension politique de la manifestation. Si les protestations sont, au début, tolérées, elles sont ensuite sévèrement réprimées.

Dès juillet 2010, trois articles de loi du code administratif des infractions sont mobilisés : article 153 alinéa 1 (violation des règles de manifestation), article 185 (violation du règlement des réunions) et article 173 (hooliganisme)<sup>316</sup>. Dans une photographie, Sacha Schevchenko se tient près du tribunal du district de Schevchenko, le tribunal du quartier central de Kiev [*Iconographie 20*]. Le document qu'elle tient entre les dents est une citation à comparaître pour Anna Houtsol [*Iconographie 20 bis*]. Elle est convoquée au tribunal en vertu de l'article 185-1 (violation de la procédure d'organisation et de conduite de rassemblements, campagnes de rue et manifestations) du Code Ukrainien sur les violations administratives. Ces convocations au tribunal font suite au rassemblement de la veille du 15 juillet 2010. Les activistes ont manifesté pour la troisième année consécutive dans la fontaine de la Place de l'indépendance, contre les coupures d'eau. Plusieurs d'entre elles sont arrêtées, convoquées pour le lendemain et accusées de conduite désordonnée (article 173) et de violation des règles de tenue des rassemblements (article 185). En novembre 2010, l'article 185 est à nouveau mobilisé contre les militantes pour « désobéissance malveillante à l'ordre légitime » [*Annexe 10*]<sup>317</sup>. Anna Houtsol est accusée de violation dans l'organisation d'un rassemblement. Les militantes doivent payer une amende de 250 hryvnia (25 euros) et font appel avec leur avocat [*Annexe 11*]<sup>318</sup>.

En 2011, l'application des codes administratifs s'intensifie. En quelques semaines, les activistes jonglent entre actions, arrestations et auditions dans les tribunaux.

---

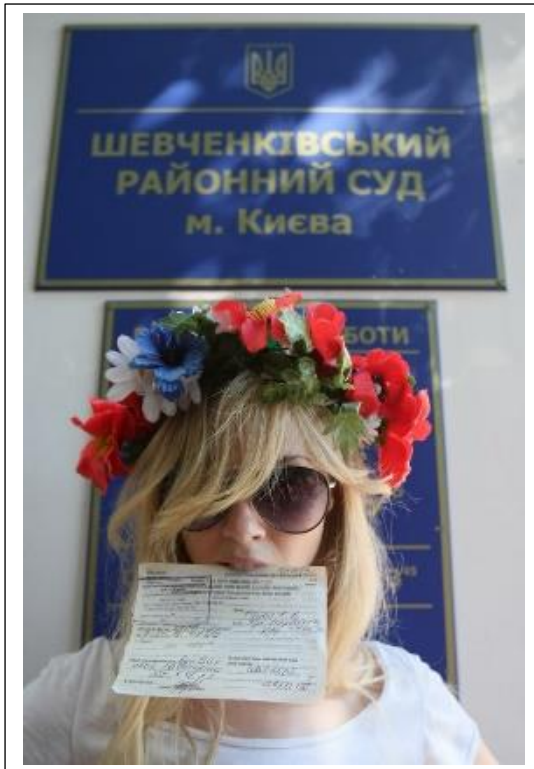
<sup>315</sup> « SBU - entreprise de dissimulation ou impuissance professionnelle de Khoroshkovsky », *Femen Live journal*, 10/08/2010, [<https://femen.livejournal.com/81738.html>].

<sup>316</sup> « Les journalistes sont priés de se présenter au tribunal sur la place Lviv. Les militantes détenues y ont été emmenées » *Femen Live journal*, 15/07/2010, [<https://femen.livejournal.com/78113.html>].

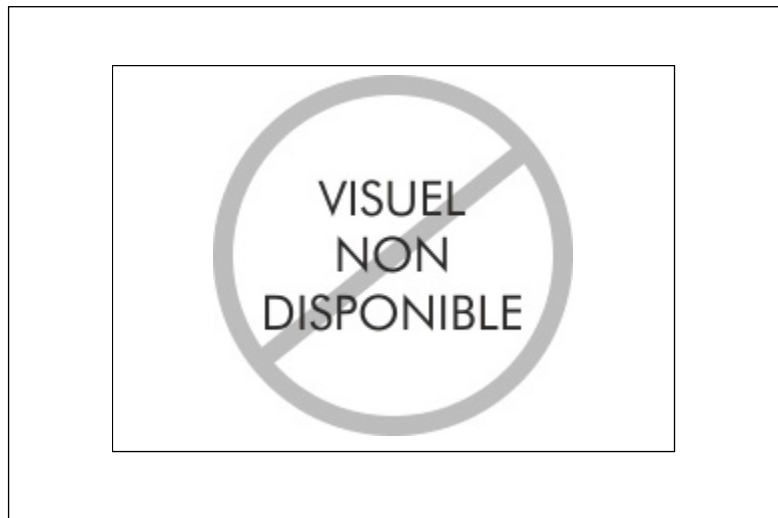
« Le procès aura lieu le 16 juillet à 9 h », *Femen Live journal*, 15/07/2010, [<https://femen.livejournal.com/78838.html>].

<sup>317</sup> « Les policiers ont contrecarré le rassemblement près du département de police de Kiev. Toutes les participantes sont détenues » *Femen Live journal*, 09/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/111741.html>].

<sup>318</sup> « Hop flics, ne me blâmez pas en vain ! » *Femen Live journal*, 09/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/111942.html>].



*Iconographie 20*



*Iconographie 20 bis*

*Publiée : 16 juillet 2010*

*Prise : 16 juillet 2010*

*Lieu : Kiev - tribunal de district de Schevchenko (quartier central de Kiev).*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/79006.html>]*

*Auteur.e : non indiqué.e /Femen*

*Le document : convocation au tribunal à l'égard d'Anna Houtsol : en vertu de l'article 185-1 (violation de la procédure d'organisation et de conduite de rassemblements, rassemblements, campagnes de rue et manifestations) du Code Ukrainien sur les violations administratives.*

Plusieurs vagues se succèdent et une nodosité d'affaires s'entremêlent. Le 12 janvier, des militantes Femen sont acquittées par un tribunal ukrainien pour la cinquième fois. Le 13 janvier, elles dénoncent les dérives autoritaires dans un cimetière. Le 17 janvier, elles se rendent au tribunal où une militante est à nouveau acquittée. Le 14 février, l'action devant l'ambassade d'Italie donne lieu à deux arrestations, au total trois militantes sont poursuivies. Anna Houtsol est condamnée à une amende de 850 hryvnia en vertu de l'article 185 concernant la procédure d'organisation des manifestations. Oksana Chatchko et Inna Schevchenko sont poursuivies pour « hooliganisme » en vertu de l'article 173<sup>319</sup>. Le mois suivant, des perquisitions sont menées au domicile de certaines militantes. Le 21 février, Sacha Schevchenko et d'autres militantes se rendent à leurs convocations au tribunal<sup>320</sup>. Anticipant son incarcération, Sacha Schevchenko a apporté ses propres couvertures [*Iconographies 21, 22 et 23*]. Elle se prépare à des nuits glaciales, c'est l'hiver, le sol est blanc de neige. Dans cette série de photographies, Sacha Schevchenko quitte le poste de police accompagné, elle salue la personne qui la photographie, puis grimpe dans le camion. Elle ressort deux jours plus tard, le 23 février, portant les mêmes couvertures dans les bras. Elle sourit en direction de ses camarades et laisse dans son dos, un policier qui tient la porte du « Centre spécial de détention pour les personnes détenues administrativement du ministère de l'Intérieur ».

Une centaine d'années auparavant, un scénario quasi-identique relie l'expérience des féministes face à la répression. En octobre 1905, les suffragettes Christabel Pankhurst et Annie Kenney perturbent un meeting électoral défendant le droit de vote des femmes. Elles sont arrêtées et refusent de payer l'amende. Elles sont emprisonnées et ont peu de doute quant à l'issue de leur protestation : « Ce fut la première des nombreuses peines de prison dont l'issue était apparemment attendue par Christabel, qui prend des dispositions pour couvrir son absence et promet à sa sœur : je dormirai en prison ce soir »<sup>321</sup>.

La coercition s'intensifie, les activistes ripostent. Le 23 et 24 mai, les actions sont dirigées vers les juges et contre les détentions administratives. Le 25 août et le 28 septembre, elles manifestent en outre devant un tribunal, réaffirmant le droit à la manifestation. Le mouvement reproche l'instrumentalisation de la justice pour museler le mouvement. À partir de 2012, le passage de l'article 173 à l'article 296 est significatif. Le premier appartient au code administratif, le second au Code pénal de l'Ukraine. En avril, lors de l'action en soutien au droit à l'avortement, durant laquelle les militantes font sonner les cloches de la cathédrale Sainte-Sophie, l'article 296 est retenu par les autorités<sup>322</sup>.

---

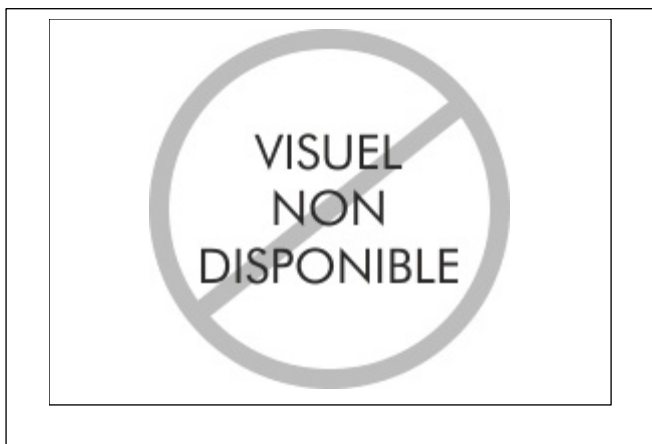
<sup>319</sup> « Les flics effrayés par nos fesses nues. Le résultat de l'action "L'Italie n'est pas un bordel" », *Femen Live journal*, 09/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/137295.html>].

<sup>320</sup> « Le juge a été couvert de culottes », *Femen Live journal*, 21/02/2011, [<https://femen.livejournal.com/138578.html>].

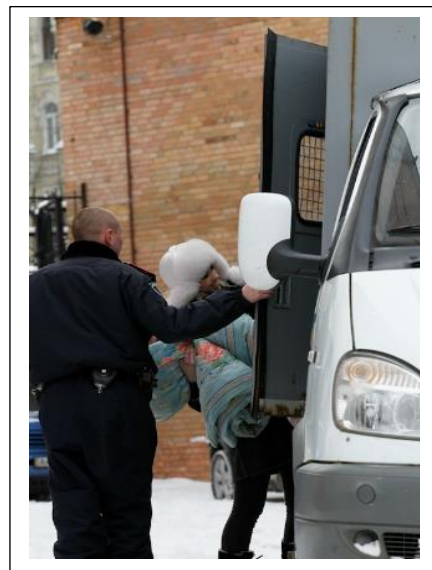
<sup>321</sup> Tickner Lisa, *The Spectacle of Women: Imagery of the Suffrage Campaign 1907-1914*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1988, p. 8

<sup>322</sup> « Merde d'un haut clocher ! », *Femen Live journal*, 26/04/2012, [<https://femen.livejournal.com/205845.html>].





*Iconographie 21*



*Iconographie 22*



*Iconographie 23*

*Publiées : 21 et 23 février 2011*

*Prises : 21 et 23 février 2011*

*Lieu : Kiev - Centre de détention administrative*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/138578.html>]*

*[<https://femen.livejournal.com/2011/02/23/>]*

*Auteurs : Valentyn Ogirenko, Sergey Svetlitsky*

*Sujet : entrée et sortie de Sacha Schevchenko de sa détention en prison.*

*Le panneau administratif : « ministère de l'Intérieur. Centre spécial de détention administrative. Direction principale du ministère des Affaires intérieures de l'Ukraine à Kiev ».*

L'événement se déroule le 10 avril. Quatre militantes s'acheminent vers la célèbre cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, l'escaladent, puis s'enferment dans le clocher. Elles déroulent une bannière de 7 mètres de long sur la façade, et écrivent sur fond noir « STOP ». L'action des militantes attire l'attention sur le projet de loi n° 10170 déposé par un député, destiné à restreindre l'accès à l'avortement. Les militantes accusent le député de se faire le relais des institutions religieuses. Les quatre protagonistes sont immobilisées sur place et emmenées au poste de police. Trois d'entre elles (*de gch à dte*), Inna Schevchenko, Sacha Schevchenko et Jana Zhdanova se tiennent devant la façade de la « Direction du ministère des affaires intérieures » [Iconographie 24]. Elles exposent un document, daté du 19 avril : l'ouverture d'une procédure pénale en vertu de l'art 296 pour « hooliganisme » [Iconographie 25]. Dans leur communiqué du 19 avril, les militantes « notent l'intensification des mesures répressives contre l'organisation par l'État. Jusqu'à présent, le nombre de militants poursuivis par des articles criminels a atteint huit personnes. Au total, dix affaires pénales ont été déposées ! » Le mouvement relie cette répression à l'approche de l'événement sportif international, il s'agit de sécuriser « les activités liées au tournoi ». La procédure administrative est envoyée au procureur.e du district. Le document signale :

Shevchenko I.V., Schevchenko O.S., Avramenko M.I. et Zhdanov Y.A., qui sont membres du mouvement des femmes « Femen », ayant précédemment acceptées d'organiser un rassemblement de protestation le 10.04.2012 vers 10 h 00. Elles étaient situées sur le territoire de la réserve nationale « Sofia Kyivska », située dans la rue Volodymyrska, 24, à Kiev. Elles ont monté les escaliers vers le clocher central de la cathédrale de l'église et elles se sont enfermées à l'intérieur. Elles ont gravement violé l'ordre public au motif d'un manque de respect manifeste pour le public, accompagné d'une arrogance particulière et d'un cynisme exceptionnel : elles se sont déshabillées le haut du corps et ont commencé à sonner des cloches et à crier des slogans, ce qui a gravement violé l'ordre public et l'ordre de travail établi de Kiev. [...]

Les motifs pour engager une procédure pénale sont la présence de données suffisantes sur les caractéristiques du crime au titre de la partie 2 de l'article 296 du Code pénal ukrainien.

L'utilisation de l'article 296 renvoie à des cas d'hooliganisme classés dans les crimes, et définit des situations de « flagrante violation de l'ordre public »<sup>323</sup>. Sur les quatre alinéas de l'article 296, les militantes sont concernées par les trois premiers<sup>324</sup>. Deux points des alinéas

<sup>323</sup> « Legal Responses to "Football Hooliganism" in Ukraine », dans Tsoukala, Pearson, Coenen (Dir.), *Legal Responses to Football Hooliganism in Europe*, Springer, The Hague, 2016, p. 161.

<sup>324</sup> « Criminal code of Ukraine », 2001, (amendé en 2010) : [<https://www.legislationline.org/documents/section/criminal-codes/country/52/Ukraine/show>].

aggravent le cas des militantes Femen : l'aspect collectif, puisqu'elles manifestent en groupe, et puis la « récidive » pour hooliganisme. L'article de loi prévoit jusqu'à cinq années d'emprisonnement :

### **Article 296. Hooliganism**

1. Hooliganism, that is a serious disturbance of the public order based on motives of explicit disrespect to community in a most outrageous or exceptionally cynical manner, - shall be punishable by a fine of 500 to 1000 tax-free minimum incomes, or arrest for a term up to six months, or restraint of liberty for a term up to five years.

2. The same actions committed by a group of persons, - shall be punishable by restraint of liberty for a term up to five years, or imprisonment for a term up to four years.

3. Any such actions as provided for paragraphs 1 or 2 of this Article, if committed by a person previously convicted of hooliganism, or accompanied with resistance to authorities or a member of the public who carried out the duty of keeping public order, or to any other citizens who acted to stop the hooligan actions, - shall be punishable by imprisonment for a term of two to five years.

(Article 296 as amended by Law No 3075-III (3075-14) of 07.03.2002).

Les militantes sont, encore une fois, relaxées à la suite de cette procédure de justice<sup>325</sup>. Elles s'insurgent contre ces détentions administratives, alors qu'elles sont continuellement libérées par la justice. Ces interventions de l'État signalent le continuum entre la criminalité de droit commun et la criminalisation de mobilisations sociales<sup>326</sup>. La répression vécue par les activistes Femen augmente à mesure que les militantes s'attaquent à des cibles particulières : les symboles du pouvoir. Lorsque les militantes ciblent la Russie, c'est l'histoire complexe entre les deux pays qui s'imprime en filigrane.

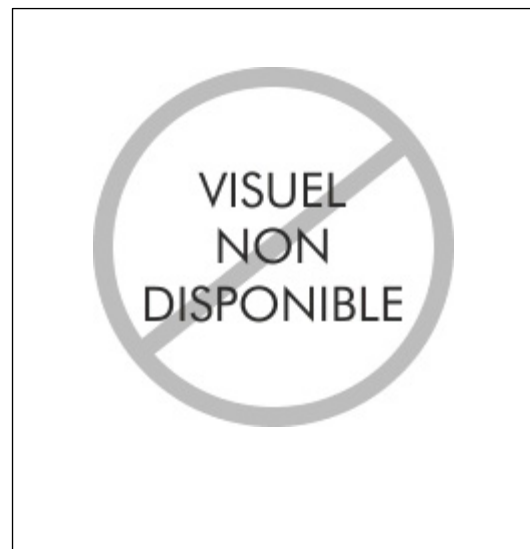
---

<sup>325</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 231

<sup>326</sup> Combes, Hélène, Olivier Fillieule, « De la répression considérée dans ses rapports à l'activité protestataire. Modèles structuraux et interactions stratégiques », *Revue française de science politique*, Vol. 61, n° 6, 2011, p. 1057.



*Iconographie 24*



*Iconographie 25*

*Publiées : 26 avril 2012*

*Prises : 19 avril*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/205845.html>]*

*Auteur.e : non indiqué.e /Femen*

*Sujet : source administrative – art 196 du Code pénal*

*Le panneau : « Direction principale du Ministère des Affaires Intérieures » de l'Ukraine à Kiev*

*Le document : ouverture d'une procédure pénale.*

#### 2.2.4) La bataille contre le « grand frère » russe

Les Femen désignent un ennemi, la dictature. À mesure qu'elles sont traquées, elles se radicalisent politiquement et multiplient les actions spectaculaires contre les pouvoirs politiques : le régime de Viktor Ianoukovitch en Ukraine et les autorités russes, particulièrement le président (ou 1<sup>er</sup> ministre, selon le moment), Vladimir Poutine.

L'État ukrainien reste dépendant de sa relation historique avec la Russie dont la complexité est comparée à une « colonie avec la métropole »<sup>327</sup>. Alors que l'Ukraine défend une identité ukrainienne, la vision soviétique et russe défend l'« union slave » et le commun culturel autour d'un projet politique. Sans l'Ukraine, la Russie cesse d'être un empire, son indépendance modifie la nature même de l'État russe<sup>328</sup>. La dépendance est multiple ; d'abord économique (la Russie est le premier fournisseur de l'Ukraine) ; puis démographique et linguistique (17,3 % de la population ukrainienne est russe) ; enfin, militaire (présence de la flotte marine en Crimée). Depuis 1991, les tensions sont chroniques entre les deux pays et l'indépendance ukrainienne n'est guère acceptée par la Russie. Dans ses mémoires, Boris Eltsine, président de la Russie de 1991 à 1999, écrivait : « Pour les Russes, les Ukrainiens sont autant leurs frères que les Biélorusses. Nous avons d'énormes affinités en tout, la langue, les coutumes, le mode de vie. Kiev n'était-elle pas la capitale de l'ancienne Russie, l'Ukraine le berceau de notre identité nationale, de notre histoire ? Il est impossible d'imaginer la Russie sans l'Ukraine. Combien de temps encore allons-nous feindre de pouvoir vivre l'une sans l'autre ? »<sup>329</sup>

Depuis 1991, l'influence russe sur la scène politique ukrainienne est fortement portée par l'économie. L'Ukraine a de faibles ressources énergétiques alors que son économie est particulièrement vorace en énergie. Dans les années de la transition, 75 % du pétrole provient de la Russie et 80 % du gaz est importé du Turkménistan et de Russie<sup>330</sup>. Cette dépendance est d'autant contraignante, que l'Ukraine n'est pas en mesure de payer ses importations, et les dettes s'accumulent.

Autre point de conflit entre les deux États : la Crimée. Plus de la moitié de la population de la péninsule est russe. L'emplacement de la Crimée est stratégique ; une gigantesque presqu'île qui se détache de la côte sud de l'Ukraine et plonge dans la mer Noire. La Crimée a été légalement donnée à l'Ukraine par le nouveau Premier secrétaire du Parti communiste de l'Union soviétique, Nikita Khrouchtchev, en 1954. Le statut de la Crimée symbolise une déchirure, une impossible séparation. En 1997, un accord est trouvé (ratifié en 1999) entre les deux parties sur le partage de la flotte de la mer Noire. La Russie reconnaît Sébastopol et la Crimée comme territoire ukrainien, et le port militaire (de Sébastopol) est loué à la Russie pour

---

<sup>327</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 91.

<sup>328</sup> *Idem.*

<sup>329</sup> Eltsine Boris, *Mémoires*, Paris, Flammarion, 2000, p. 363. Citation dans Armadon, *op. cit.*, p. 75.

<sup>330</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 108.

vingt ans<sup>331</sup>. En raison de cette forte présence des Russes en Crimée, et dans l'Est de l'Ukraine, la question de la stabilisation de l'identité nationale est une question fondamentale depuis l'indépendance<sup>332</sup>. La quête identitaire donne lieu à de profonds clivages politiques dans le pays. Trois grandes communautés doivent coexister, Ukrainiens, Russes et Ukrainiens russophones. Dix ans après l'indépendance, une majorité d'Ukrainien.ne.s, particulièrement à l'Est, regrette la dislocation de l'URSS (62 % dans le pays, 78 % dans l'Est)<sup>333</sup>. Dans les années 2000, ces chiffres s'atténuent.

Le contexte politique des relations internationales envahit la lutte des militantes Femen. Le mouvement n'est pas insensible aux influences historiques et politique du « grand frère » russe. Au fil de l'actualité, Femen s'élève contre les rapprochements ou signes de dépendance envers la Russie : elles ciblent les autorités religieuses, manifestent en Crimée, et se rendent même en Russie devant le siège de l'entreprise Gazprom.

Au début, les Femen n'ont pas un rapport particulièrement hostile à la Russie. Elles nouent des contacts sur le territoire russe depuis 2010. Le mouvement espère créer une entité Femen à Moscou : « Cette question reste ouverte depuis février. C'était approximativement le moment où les journalistes russes et les organisations civiles ont commencé à nous inviter. Nous avons des plans. Mais tout est très compliqué là-bas. Il y a des gens qui sont prêts à développer le mouvement de femmes »<sup>334</sup>. Pendant que ce projet mûrit, le mouvement envoie des signaux à destination de la Russie, en s'attaquant aux institutions. En mai 2010, les Femen ciblent la Russie à deux reprises. Cette année-là, Viktor Ianoukovitch, le candidat déchu de 2004, est le nouveau président. Les relations tumultueuses avec la Russie s'apaisent. Viktor Ianoukovitch négocie une réduction de 30 % sur le prix du gaz pour les dix ans à venir. La Russie obtient, en échange, la location de la base navale de Sébastopol jusqu'en 2042<sup>335</sup>. Par ailleurs, la langue russe reprend une place plus importante dans la vie politique et médiatique, tandis que les différents projets de rapprochement avec l'Ouest s'éloignent. Dès 2010, le président Ianoukovitch revient sur la réforme constitutionnelle de 2004 et les opposant.e.s accusent une dérive autoritaire. Femen fait face à cet autoritarisme grandissant. Entre 2010 et 2013, « c'est le recul démocratique observé dans le pays qui a conduit à une inéluctable détérioration des relations entre Kiev et Bruxelles »<sup>336</sup>. La presse, la justice, également, sont instrumentalisées par le pouvoir. Plusieurs opposant.e.s, dont Ioulia Timochenko, font l'objet de « procès inéquitable » selon les institutions européennes<sup>337</sup>.

Pour Femen, le rapprochement avec la Russie entraîne un recul des libertés en Ukraine. Le 17 mai, une militante Femen manifeste seins nus devant les portes de l'administration de Viktor

---

<sup>331</sup> Arel Dominique, « Politique étrangère de l'Ukraine : un virage à l'Ouest mal négocié », *Les pays de la CEI*, La documentation française, 1998, p. 36.

<sup>332</sup> Goujon Alexandra, *Révolutions politiques et identitaires*, *op. cit.*

<sup>333</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 88. Statistiques, dans De Tinguy Anne, *L'Ukraine nouvel acteur du jeu international*, LGDJ, 1999, (*sic*).

<sup>334</sup> Yakhno Olena, *op. cit.*

<sup>335</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 32.

<sup>336</sup> Armandon, *op. cit.*, p. 46.

<sup>337</sup> *Ibid*, p. 50.

Ianoukovitch, contre la venue du président russe Dimitri Medvedev<sup>338</sup>. Des traces sanglantes de pattes d'ours ont été dessinées sur son corps. Cela fait référence au nom du président russe « Medvedev » (signifiant fils d'ours). Femen se solidarisent également des mobilisations sociales en Russie. À Moscou, un mouvement de désobéissance s'oppose aux privilèges (les VIP utilisant sur la route les gyrophares) et à la corruption<sup>339</sup>. Les automobilistes mettent ainsi des seaux bleus, devenus l'emblème du mouvement. Les Femen s'associent aux manifestant.e.s russes, elles se rendent, le 27 mai, à l'ambassade russe, les seins peints en bleu. Elles sont violemment arrêtées à proximité de l'établissement<sup>340</sup>. Sur son blog, l'action est très commentée, deux cents commentaires sont laissés par les internautes contre une vingtaine habituellement sur le *Live journal*.

Le 27 octobre, c'est Vladimir Poutine, le Premier ministre russe, qui est directement pris pour cible. La protestation est nommée « L'Ukraine n'est pas Alina » en référence à Alina Kabaeva (gymnaste et femme politique russe) et sa relation supposée avec Vladimir Poutine. Les militantes considèrent ce dernier comme « le vrai maître de la Russie »<sup>341</sup>. L'action seins nus se déroule près de la statue de Lénine. Les policier.e.s ne sont pas à proximité du monument, les six activistes protestent hélant des slogans, puis s'échappent. C'est à leur retour au quartier général, au café Cupidon, que les policier.e.s tentent de les arrêter, sans y parvenir<sup>342</sup>. La mobilisation des activistes est efficace, les médias diffusent largement les vidéos et les photographies. Sur le blog du mouvement, 1 224 commentaires (soit 30 pages), le maximum jamais atteint, rendent compte de la controverse de cette action. Des militantes sont d'ailleurs poursuivies à la suite de celle-ci.

Elles se mobilisent le 9 novembre, près du ministère de l'Intérieur, pour dénoncer ces poursuites qu'elles qualifient « d'illégales ». À 15h 24, le mouvement publie un communiqué annonçant l'arrestation de toutes les militantes présentes ce jour-là. Là encore, une manifestation dénonçant des arrestations « abusives » se termine par des arrestations généralisées.

Pour la première fois dans un communiqué des Femen, un avocat s'exprime. Les militantes du mouvement sont inculpées en vertu de l'article 185 du code des infractions administratives (désobéissance malveillante à l'ordre légitime ou demande d'un agent de police dans l'exercice de ses fonctions officielles). Pourtant, une semaine plus tôt, la dirigeante Anna Houtsol a été acquittée du même chef d'accusation. Le tribunal avait déclaré que l'action de militantes n'était pas contraire à la loi et que les actions de détention de la police étaient illégales.

---

<sup>338</sup> « Nous ne donnerons pas les femmes Ukrainiennes se faire déchirées par l'ours russe ! », *Femen Live journal*, 17/05/2010, [<https://femen.livejournal.com/60073.html>].

<sup>339</sup> « Le seau bleu, emblème de la fronde russe contre la « gyropharocratie » », *Libération*, 02/06/2010. [[https://www.liberation.fr/planete/2010/06/02/le-seau-bleu-embleme-de-la-fronde-russe-contre-la-gyropharocratie\\_656000](https://www.liberation.fr/planete/2010/06/02/le-seau-bleu-embleme-de-la-fronde-russe-contre-la-gyropharocratie_656000)], (Consulté le 2/12/2019).

<sup>340</sup> « La manifestation "Seaux Bleus" a été arrêtée par la police. Des militantes de FEMEN arrêtées illégalement », *Femen Live journal*, 27/05/2010, [<https://femen.livejournal.com/62263.html>].

<sup>341</sup> Vladimir Poutine a été Président de la Fédération de Russie de 2000 à 2008 (2 mandats), puis chef du gouvernement de 2008 à 2012 (sous la présidence de Dimitri Medvedev), et enfin redevenu Président depuis 2012-.

<sup>342</sup> « Vous ne nous prendrez pas à mains nues ! », *Femen Live journal*, 28/10/2010, [<https://femen.livejournal.com/107798.html>].

Les militantes arrêtées le 9 novembre devant le ministère de l'Intérieur doivent payer une amende de 250 hryvnia. Deux des membres les plus actives, Sacha et Inna Shevchenko, restent une journée de plus en prison et sont libérées le lendemain, le 10 novembre. Le surlendemain, le 11 novembre, d'autres militantes protestent à nouveau, cette fois-ci devant l'ambassade d'Iran<sup>343</sup>. En dépit de ces multiples arrestations et affaires de justice qui se cumulent, le mouvement ne cesse pas pour autant ses activités.

Le 2 décembre 2010, l'action contre les pannes de courant, à l'approche de l'hiver, se conclut par de nouvelles arrestations (d'Inna Shevchenko, Sasha Shevchenko et Yulia Oleksiuk). Leur détention dure 18 heures. Selon le communiqué, elles sont poursuivies pour « hooliganisme » :

Toutes les réclamations de la police sont basées sur des photos et des vidéos publiées sur le compte <http://femen.livejournal.com>, ce qui n'est pas légal en soi. Selon les militants, elles seront jugées à 14 heures par le tribunal de district de Petchersk, à Kiev<sup>344</sup>.

Les militantes sont libérées, sans aucune poursuite. Plusieurs manifestations et procès s'entremêlent, voire se superposent. Malgré des relaxes successives et l'absence d'arguments juridiques, les arrestations se sont multipliées, et les heures de détention aussi.

Les actions contre les autorités politiques russes se limitaient au territoire ukrainien. Un an plus tard, elles décident de se rendre directement en Russie pour manifester. Au mois de décembre 2011, des manifestations de masse se déroulent à Moscou, contre Vladimir Poutine et les élections du Parlement (*Douma*), du 4 décembre. Les militantes Femen choisissent la grande cathédrale du Christ-Sauveur où « prie l'establishment russe » pour agir : « Le 9 décembre, il faisait très froid. À trois, nous nous sommes approchées de la cathédrale du Christ-Sauveur. Tout près de l'entrée, nous avons enlevé nos manteaux d'hiver et sommes restées torse nu, avec des croix orthodoxes peintes en noir sur nos poitrines [...] Nous avons déplié notre pancarte qui disait : « Dieu chasse le tsar ! », et avons commencé à hurler ce même slogan »<sup>345</sup>. Ce lieu religieux est le même que le groupe d'activistes punk, les Pussy Riot, choisira également pour sa performance du 21 février 2012.

En 2012, les Femen se rendent à deux reprises en Russie. Le 13 février, les militantes manifestent devant le siège de Gazprom, accusée d'instrumentaliser le gaz. Oksana Chatchko déploie sur le toit de Gazprom, le drapeau ukrainien. Le symbole est fort. La maison Gazprom (issue de la privatisation du ministère soviétique de l'Industrie gazière) fournit 75 % de la consommation annuelle de l'Ukraine<sup>346</sup>. Dans les années 2000, le tarif du gaz importé de Russie est multiplié par deux<sup>347</sup>. À défaut de pouvoir payer le prix du gaz ou en raison des coupures

---

<sup>343</sup> « Guerre sainte », *Femen Live journal*, 11/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/112456.html>]

<sup>344</sup> « Mono-démonstration dans le froid ou le vol interrompu » *Femen Live journal*, 02/12/2010, [<https://femen.livejournal.com/117981.html>]

<sup>345</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 174-175.

<sup>346</sup> Daubenton, *Ukraine, les métamorphoses, op. cit.*, p. 121.

<sup>347</sup> Le prix du gaz passe de 50 à 160 dollars en 2006, puis à 230 dollars. Daubenton, *ibid*, p. 245.



dans cette « guerre du gaz », de nombreux foyers subissent le froid hivernal sans pouvoir se chauffer<sup>348</sup>. L'état des relations entre les deux pays détermine « les montants et les menaces » dans l'approvisionnement du gaz, les vannes se ferment en fonction du calendrier électoral<sup>349</sup>.

Cinq militantes retournent en Russie pour le premier tour de l'élection présidentielle, le 4 mars 2012. Elles veulent soutenir les opposant.e.s russes en intervenant dans le bureau de vote de Vladimir Poutine, où celui-ci vient de voter dans la matinée. Les activistes disposent de « fausses cartes de presse », leur permettant d'accéder au bureau de vote, elles se déshabillent rapidement et tentent d'enlever l'urne de vote en hurlant « Je vole la voix de Poutine ! » et « Poutine est un voleur ! »<sup>350</sup>. Elles sont arrêtées puis interrogées par les agents du FSB, les Services fédéraux de sécurité russes. Le tribunal les condamne à 5, 10 et 12 jours d'emprisonnement. Elles subissent des intimidations et des interrogatoires<sup>351</sup>. Les militantes découvrent l'état des prisons russes et la violence de l'emprisonnement : « On les a obligées à se dévêtir complètement et à subir une fouille corporelle pendant laquelle des femmes ont minutieusement inspecté leurs bouches et leurs anus. On a également palpé leurs affaires, millimètre par millimètre. Pendant cette procédure humiliante, des hommes entraient et sortaient sans arrêt »<sup>352</sup>. À l'incarcération et la violence du lieu, s'ajoute cette procédure punitive qui ne dit pas son nom.

Malgré ces deux actions de soutien, l'opposition russe rejette les initiatives des activistes : « Il est regrettable que l'opposition russe n'ait pas du tout apprécié notre action, tout comme en décembre 2011 »<sup>353</sup>. Pourtant, les militantes avaient des soutiens en Russie, au point d'être invitées par un parti politique. Le 21 septembre 2011, le mouvement s'était rendu à Moscou, à l'invitation de l'aile de la jeunesse du parti *A Just Russia*<sup>354</sup>. Le message et la méthode des militantes sont soutenus, voire relayés, par des opposant.e.s en Russie, mais les dernières actions des militantes directement sur le territoire russe ont mis un frein à cette alliance : « Les Iraniens et les Biélorusses nous ont inondées de lettres après nos actions en faveur de leurs libertés, mais pas les Russes »<sup>355</sup>. Les activistes entreprennent effectivement à la même période d'autres actions à l'étranger, notamment en Biélorussie, où l'expérience se révélera traumatisante.

---

<sup>348</sup> Jé M., « La "guerre du gaz" entre Moscou et Kiev s'envenime à trois mois des élections en Ukraine », *Le Monde*, 27/12/2005, [[https://www.lemonde.fr/europe/article/2005/12/27/la-guerre-du-gaz-entre-moscou-et-kiev-s-envenime-a-trois-mois-des-elections-en-ukraine\\_724925\\_3214.html](https://www.lemonde.fr/europe/article/2005/12/27/la-guerre-du-gaz-entre-moscou-et-kiev-s-envenime-a-trois-mois-des-elections-en-ukraine_724925_3214.html)], (Consulté le 20/10/2019).

<sup>349</sup> Daubenton, *op. cit.*, p. 108 et p. 122.

<sup>350</sup> *Ibid*, p. 204.

<sup>351</sup> *Idem*.

<sup>352</sup> *Ibid*, p. 205.

<sup>353</sup> *Ibid*, p. 209.

<sup>354</sup> Parti politique social-démocrate, créé en 2006.

<sup>355</sup> Daubenton, *Idem*.

## 2.2.5) L'expérience biélorusse, dans les yeux du « totalitarisme »

Le 15 décembre 2010, à la veille des élections en Biélorussie, une militante proteste devant l'ambassade biélorusse, contre le « régime totalitaire du gouvernement de Loukachenko » et pour l'inclusion des femmes dans la vie politique biélorusse<sup>356</sup>. Les militantes se réunissent au café Cupidon, à Kiev. C'est dans ce lieu qu'elles font la connaissance des opposant.e.s biélorusses. Ces dernier.e.s ont fui le régime autoritaire « sultanique » d'Alexandre Loukachenko (Président depuis 1994)<sup>357</sup>. Lors des élections de 2010, Alexandre Loukachenko est réélu pour la quatrième fois, et fait emprisonner de nombreux opposant.e.s<sup>358</sup>. Inna Schevchenko et Oksana Chatchko veulent faire une action « contre le tyran de Minsk »<sup>359</sup>.

En 2011, la Biélorussie est présente sur l'agenda du mouvement. Au mois de mai, treize militantes manifestent contre le régime de Loukachenko à Kiev et le mois suivant devant l'ambassade de Biélorussie. Elles se joignent à d'autres organisations en soutien aux prisonniers politiques. Le 19 décembre 2011, jour de commémoration de la répression, les militantes se rendent en Biélorussie.

Elles sont trois, Oksana Chatchko, Inna Schevchenko et Alexandra Nemtchinova. Cette dernière jeune femme de Donetsk a une forte corpulence et a été choisie pour un rôle particulier. L'idée est de lui faire jouer le rôle de Loukachenko et de tourner le président en dérision. Malgré les risques encourus et les mises en garde de leurs proches, elles font le voyage jusqu'à Minsk. Elles contournent par Briansk, en Russie, afin d'éviter la demande de visa des autorités locales. Elles sont reçues par une correspondante de la radio d'opposition et planifient l'action pour le lendemain matin. Une fois devant le bâtiment du KGB (les services de sécurité), elles se déshabillent et accoutrent Alexandra Nemtchinova en Loukachenko. Son crâne a été rasé et elle a été affublée d'un uniforme militaire. Cette dernière, « grande et forte, avait également une épaisse moustache et de faux sourcils »<sup>360</sup>. Toutes trois, seins nus, des slogans écrits sur les corps, tiennent des pancartes proclamant « Liberté aux prisonniers politiques ! » Les journalistes prennent des photographies avant l'arrivée des policier.e.s. C'est finalement par la grande porte du KGB, à une dizaine de mètres, que sortent les forces de l'ordre. Ils tentent d'arrêter en priorité les journalistes et de détruire les photographies, les militantes arrivent à s'extraire, et à rejoindre leur hôte<sup>361</sup>.

Plus tard, à la gare, les militantes sont arrêtées, puis emmenées dans deux véhicules : « Les agents ont confisqué nos portables et se sont mis à parcourir nos sms [...] pendant cet interrogatoire, ils essayèrent de nous monter les unes contre les autres. Ils disaient à Alexandra

---

<sup>356</sup> « Nouvelle mono-démonstration biélorusse de Femen : Chassez le père ! », *Femen Live journal*, 15/12/2010. [<https://femen.livejournal.com/124409.html>].

<sup>357</sup> Goujon Alexandra, *Révolutions politiques et identitaires*, op. cit., p. 173

<sup>358</sup> Wyborcza Gazeta, « Biélorussie. Après l'élection, la répression », *Le Courrier international*, 05/01/2011, [<https://www.courrierinternational.com/article/2011/01/06/apres-l-election-la-repression>], (Consulté le 15/09/2019).

<sup>359</sup> Ackerman, op. cit., p. 184-191.

<sup>360</sup> *Ibid*, p. 182.

<sup>361</sup> *Ibid*, p 177-183.

et à Oksana que j'avais reçu des sommes énormes pour les entraîner à Minsk » relate Inna Schevchenko. Après douze heures d'arrestation, le minibus dans lequel elles sont enfermées, les dépose. Un second groupe d'une quinzaine d'individus cagoulés les récupère. Le voyage dure plusieurs heures, durant lesquelles les menaces et les pressions psychologiques sont exercées contre les activistes. À la lisière d'une forêt, Alexandra, Inna et Oksana sont démenottées, puis filmées avec des caméras, tandis que l'un des ravisseurs s'accoude à une pelle, un autre manipule un couteau : « Ils nous ont ordonné de nous déshabiller et de rester topless. Puis ils nous ont donné des pancartes avec une croix gammée dessus et nous ont ordonné de les tenir, comme pendant une action »<sup>362</sup>. Les ravisseurs les arrosent d'huile pendant que l'un d'entre eux joue avec son briquet : « Ce même gars nous a ordonné d'enlever nos pantalons et nos slips. - Maintenant tournez-vous et penchez-vous en avant ! Je pensais qu'ils allaient nous violer par derrière, mais ils nous ont seulement donné des coups avec une baguette. Tout cela était filmé »<sup>363</sup>. Elles subissent toute une série de violences et d'humiliations : cheveux coupés, teinture renversée sur leurs têtes, corps enduit d'huile et de plumes d'oreillers. Elles sont finalement abandonnées dans la forêt à une quinzaine de kilomètres de la frontière ukrainienne, qu'elles devront rejoindre à pied. Elles se perdent en chemin, aperçoivent des bûcherons, qu'elles suivent à distance jusqu'au village où elles contactent le consulat d'Ukraine. Pendant les vingt-quatre heures de leur disparition, les médias ukrainiens signalent et s'inquiètent de la disparition des militantes<sup>364</sup>.

L'affaire est commentée dans les médias ukrainiens et ravive des tensions entre les deux pays : « Une récente manifestation, non autorisée, des militants de FEMEN, près du bâtiment du KGB en Biélorussie a été l'objet de publications qui ont montré une sorte d'attitude négative vis-à-vis de l'Ukraine dans la société biélorusse »<sup>365</sup>. L'article revient sur la propagande dans les médias et interroge la crédibilité des informations données par les militantes dont l'enlèvement fait l'objet de désinformation. Selon Viktor Martinovich, journaliste et écrivain biélorusse : « J'ai tendance à croire FEMEN plutôt que les personnes qui trouvent des confusions dans la masse d'informations. Il y a eu trop de cas en Biélorussie, de gens qui ont organisé des manifestations ou participé aux activités de l'opposition et ont été emmenés dans les bois et menacés avec toutes sortes de violence physique »<sup>366</sup>. Lorsque Femen déclenche la polémique, l'information foisonnante contribue également à la diffusion de la désinformation. La bataille se poursuit dans l'arène médiatique.

Le président Alexandre Loukachenko se rend en Ukraine pour une visite officielle le 1<sup>er</sup> juillet 2012. Si l'épisode biélorusse « fut le jour le plus horrible de ma vie » affirme Inna

---

<sup>362</sup> *Ibid*, p. 188.

<sup>363</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 188.

<sup>364</sup> Solash Richard, « Ukrainian Activists Allegedly Kidnapped, Terrorized In Belarus Found », *Radio Free Europe/Radio Liberty*, 20/12/2011, [<https://www.rferl.org/a/femen-activists-detained-by-belarus-kgb/24428304.html>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>365</sup> Syruk Micola, « About propaganda in Belarus », *The Day newspaper*, 29/12/11, [<https://day.kyiv.ua/en/article/day-after-day/about-propaganda-belarus>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>366</sup> *Idem*.

Shevchenko, elle n'hésite pas à manifester à nouveau face au dictateur : « Nous étions topless, cagoulées, et avons fait une danse avec des matraques autour d'Alexandra qui a joué, de nouveau, le rôle du dictateur biélorusse »<sup>367</sup>. Inna Shevchenko se souvient longtemps de l'une des images les plus marquantes de son arrestation à la gare ferroviaire de Minsk. Quatre hommes tentent de la neutraliser, ils fouillent ses poches et son sac tandis qu'une femme d'une cinquantaine années se tient à ses côtés et attend son car. Cette dame ne réagit pas, mais leurs regards se croisent ; « son visage n'exprimait aucune émotion, je me suis dit : c'est cela, un pays totalitaire »<sup>368</sup>. Si la comparaison d'un régime politique autocratique à un totalitarisme est excessive, cela renvoie surtout à une expérience « limite » vécue par les activistes en Biélorussie.

En 2010, le mouvement réalise plus de 70 protestations<sup>369</sup>. En parallèle de la lutte contre les dérives autoritaires et les dictatures, le mouvement agit sur d'autres fronts : des protestations sont menées contre le travail de Sergei Bratkov qui expose la photographie des parties génitales d'une Ukrainienne au Centre d'Art (25/01/2010 et 03/02/2010) ; à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver, la manifestation parodie l'équipe nationale (28/02/2010) ; les militantes nettoient la statue de Zoïa Kosmodemianskaïa - résistante soviétique pendue par les nazis en 1941 à 18 ans - pour rappeler l'oubli des héroïnes (07/05/2010) ; elles manifestent leur soutien à l'actrice de films pornographiques à la retraite, Anastasiya Pavlivna Gryshai, « Wiska », accusée de possession et de distribution de pornographie (06/09/2010 et 08/09/2010), contre les inégalités salariales (24/09/2010), contre le harcèlement dans le métro (30/09/2010), contre l'absence de toilettes publiques (11/10/2010), contre la faim (20/10/2010), contre le passage de l'âge de la retraite à 60 ans, pour les femmes (22/12/2010). Elles investissent également les rues de Kiev à la tombée de la nuit. Une dizaine de militantes manifestent seins nus à l'occasion de la Journée internationale pour l'élimination des violences à l'égard des femmes (26/11/2010)<sup>370</sup>. Rien ne semble présager pour les deux années qui suivent, à partir de la fin de 2011, puis 2012, une intense bataille autour de la question religieuse.

### **2.3) La lutte contre les religions (2010-2012)**

Comment le religieux prend-il tant de place dans la lutte et la stratégie du mouvement ? La question se pose dans la mesure où les religions et/ou les institutions religieuses semblent, jusqu'à l'été 2010, à peu près absentes des cibles des protestations Femen. L'année 2011 est riche par la diversité thématique des actions. Le mouvement est engagé sur la prostitution, la

---

<sup>367</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 193.

<sup>368</sup> *Ibid*, p. 184.

<sup>369</sup> Soixante-dix actions en plus des patrouilles hebdomadaires qu'il est difficile de comptabiliser, ainsi que leur régularité, en raison de l'absence de traces.

<sup>370</sup> « FEMEN a pris la route », *Femen Live journal*, 26/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/116477.html>].

dictature et des questions sociétales diverses. La religion est à la marge, le mouvement détourne à une ou deux reprises les symboles religieux en 2010. La réaction est immédiate, même parmi le public soutenant Femen, beaucoup de comprennent pas. À la fin de l'année 2011, les cibles religieuses se multiplient dans les manifestations, au même moment, le mouvement se déploie à l'étranger.

### 2.3.1) Les symboles religieux détournés en 2010

La critique des religions n'est guère spontanée dans la genèse du mouvement. Elle s'est tissée au fil des lectures d'August Bebel, de la relecture des histoires individuelles de chacune, et de l'actualité des violences et des discriminations, encore présentes, dans les religions. La place de celle-ci est importante dans la société ukrainienne et la vie politique. Le retour de la liberté religieuse s'est accompagné d'une affluence et d'une dynamique de la vie spirituelle, l'Église est peut-être l'institution à laquelle les Ukrainiens font le plus confiance (47 % selon un sondage de 1996)<sup>371</sup>. Plusieurs traditions coexistent dans les années 1990. La principale est l'Église orthodoxe (divisée en trois Églises dont le Patriarcat de Kiev et celui de Moscou), suivie de l'Église gréco-catholique (rattachée à Rome), le Judaïsme et l'Islam des Tatars<sup>372</sup>. Les Églises jouent un rôle dans la vie sociale, elles participent à la définition des « identités post-soviétiques »<sup>373</sup>. Les différentes religions signent un accord en 1997 pour signifier et consolider leur bonne entente.

Les militantes ont attentivement lu l'ouvrage, *La Femme et le Socialisme*, d'August Bebel. Ce dernier se livre à un réquisitoire contre les religions et a probablement fortement inspiré les militantes. Pour le philosophe allemand, « la religion est nécessaire au peuple » mais le christianisme n'a pas amélioré la place des femmes ; « ce qui a amélioré son sort dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde chrétien, ce n'est pas le christianisme, mais les progrès que la civilisation a faits en Occident malgré lui. Ce n'est donc pas la faute du christianisme, si la situation de la femme actuelle est supérieure à celle de la femme vivant à la naissance du christianisme. Ce n'est qu'à contre-cœur et la main forcée qu'il a renoncé à sa véritable conduite à l'égard de la femme »<sup>374</sup>. August Bebel distingue le « monde chrétien » et « l'Occident », et les Femen insistent progressivement sur le « progressisme » ralenti par les religions<sup>375</sup>.

L'une des premières, sinon la première, action qui cible directement l'institution religieuse se déroule le 28 juillet 2010. Cette action concerne bien plus le politique que le religieux. Le communiqué ne vise pas spécifiquement la religion, mais « toutes les formes de patriarcat »,

---

<sup>371</sup> De Laroussilhe, *op. cit.*, p. 101.

<sup>372</sup> Boyko Natalka, Kathy Rousselet, « Les Églises ukrainiennes. Entre Rome, Moscou et Constantinople », *Le Courrier des pays de l'Est*, Vol. 1045, n° 5, 2004, p. 39-50.

<sup>373</sup> Boyko Natalka, « Religion(s) et identité(s) en Ukraine : existe-t-il une "identité des confins" ? », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Paris, 35/4, 2004, p. 37-74.

<sup>374</sup> Bebel August, *La Femme et le Socialisme*, Gand, 1911, p. 105.

<sup>375</sup> Hillier Pauline, Schevchenko Inna, *Anatomie de l'oppression*, Seuil, 2017.

notamment dans la politique des institutions religieuses [Annexe 12]<sup>376</sup>. Le patriarche Kirill (Cyrill de Moscou, patriarche de l'Église orthodoxe russe), et ses interventions en Ukraine, est soupçonné d'étendre son influence :

Cette visite doit être considérée comme une ingérence flagrante dans les affaires intérieures de l'Ukraine indépendante. En accordant la préférence à l'une des juridictions orthodoxes [le Patriarcat de Moscou], le gouvernement ukrainien actuel viole gravement la disposition constitutionnelle selon laquelle toutes les confessions sont séparées de l'État [...] La présentation par le patriarche Kirill du concept de « monde russe » n'est rien d'autre qu'une décoration religieuse des idées farfelues de l'union politique des États slaves sous le patronage de Moscou. Dans ce « monde », il n'y a pas de place libre sur le plan politique ou spirituel pour l'Ukraine<sup>377</sup>.

La manifestation se déroule devant la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev où le patriarche a fait une prière solennelle la veille. Une militante porte un pagne et une croix est dessinée sur son torse. Elle est elle-même en position de crucifixion. Un homme torse nu en porte un autre sur ses épaules. Le second a les bras ouverts et forme ainsi la croix, sur laquelle la militante est maintenue. Le symbolisme religieux est détourné contre l'institution religieuse. Parmi les 224 commentaires sur le blog des Femen, beaucoup se réjouissent, d'autres internautes éreintent l'action :

Je soutiens généralement votre protestation pleinement justifiée, mais je condamne fermement sa forme ! Pourquoi ne pourriez-vous pas simplement montrer les seins au patriarche ? Pourquoi avez-vous dû blasphémer, comme Maria Louise Ciccone ?<sup>378</sup> Il y a un cadre au-delà duquel il est interdit d'aller - cela offense les sentiments de tous les chrétiens, quelle que soit leur nationalité.

La stratégie des Femen est habituelle : investir les symboles pour atteindre l'institution, qui est la véritable cible. Pourtant, le public retient l'attaque contre ces symboles. La forme et le fond ne sont pas distingués par les militantes contrairement à cet.e internaute qui les distingue. Elle soutient la manifestation seins nus contre l'institution religieuse, mais condamne le blasphème à l'égard des symboles religieux.

Une autre action, du 20 septembre 2010, soutient le droit à l'avortement. Deux militantes interrompent la cérémonie d'ouverture du quatrième Congrès national sur la bioéthique. Le mouvement suspecte le Congrès de préparer le milieu académique à l'introduction de l'interdiction de l'avortement<sup>379</sup>. En 2010-2011, la question religieuse est donc relativement

---

<sup>376</sup> « Action "Retour aux enfers" : FEMEN contre toutes les formes de Patriarcat ! » *Femen Live journal*, 28/07/2010, [<https://femen.livejournal.com/80829.html>].

<sup>377</sup> *Idem*.

<sup>378</sup> Il s'agit probablement de la chanteuse américaine de musique pop, Madonna.

<sup>379</sup> « FEMEN a interrompu un congrès scientifique », *Femen Live journal*, 20/09/2010, [<https://femen.livejournal.com/92859.html?page=4>].

absente de l'agenda politique Femen. Les actions contre les religions sont encore rares.

### 2.3.2) L'absence du religieux en 2011

En 2011, le religieux est absent, au profit d'autres causes. Alors que les arrestations et les convocations au tribunal se multiplient, le mouvement déploie ses engagements sur une vaste palette de thématiques. Il dénonce la censure sur le réseau social *Facebook* qui supprime les photographies des militantes (30 mars) et au Forum de l'Internet (1<sup>er</sup> avril). Elles manifestent à maintes reprises pour défendre les libertés individuelles et d'expression, et embrassent la cause des journalistes (7 avril et 6 juin). Le 6 juin, elles apportent leur soutien à la profession devant l'Union nationale des journalistes d'Ukraine [*Iconographies 26 et 27*]. Le communiqué appelle les journalistes à lutter contre la corruption, à laquelle le terme « jean » et toute la mise en scène des militantes renvoient. Elles sont une dizaine, habillées en jeans (pantalons et brassières) qu'elles ont probablement confectionnés. Les bustiers sont manifestement les poches arrière des pantalons, arrachées et reliées d'élastiques. Les manifestantes alignent sur leurs têtes et le long de leur cou, les classiques fleurs et ruban de couleurs. Devant l'Union des journalistes, elles scandent des slogans, puis déchirent littéralement les habits confectionnés. Elles prennent goût au jeu, en témoignent les larges sourires esquissés, s'allongeant à même le sol pendant qu'une foule de journalistes filment de manière studieuse la scène [*Iconographie 28*].

D'autres actions ciblent des questions très sociétales. Olga Sergueievna, l'une des premières militantes séniors du mouvement, manifeste seins nus contre la réforme de la retraite (21 mars). Cette mono-protestation est encouragée par sa fille - Anna Deda - membre de Femen. Olga Sergueievna, 63 ans, manifeste seins nus sur la Place Mikhaïlovski contre la réforme proposant une augmentation de l'âge de la retraite pour les femmes [*Iconographie 29*]. Derrière la militante, qui expose « L'Âge difficile » sur sa pancarte, se dresse la statue de Sainte Olga, régente et première souveraine chrétienne de Kiev (X<sup>e</sup> siècle), à ses côtés se hissent les statues de deux apôtres slaves, Cyrille et Méthode (IX<sup>e</sup> siècle). Les Femen revendiquent une différenciation sur la question des retraites en raison des inégalités de salaire et de la charge domestique. Les Femen s'engagent sur diverses questions en faveur des droits des femmes, également la maternité ou la santé. Au mois de mai, une militante enceinte manifeste seins nus contre la maternité de substitution (31 mai).



*Iconographie 26*

*Iconographie 27*



*Iconographie 28*

*Publiées : 6 juin 2011*

*Prises : 6 juin 2011*

*Lieu : Kiev - Union nationale des journalistes*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/155837.html>]*

*Auteure : Inna Sokolovska*

*Sujet : la foule de journaliste*

*Bannière en jean (Iconographie n° 27) : « Déchire ton jean » (Rompre sa relation avec un jean, en référence à l'Amérique et/ou Europe).*





Iconographie 29

Publiée : 21 mars 2011

Prise : 21 mars 2011

Lieu : Kiev – Place Michel

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/143056.html>]

Auteur : Yaroslav Debely, Valentyn Ogirenko

Sujet : mobilisation contre la réforme d'augmentation de l'âge de la retraite pour les femmes

La pancarte : « L'Âge difficile ».

En avril, Alina Kovalchuk qui est atteinte d'un cancer, proteste contre l'absence de programme national de lutte contre le cancer (14 avril). Elle vise la négligence de l'État dans la région de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Femen organise d'ailleurs une campagne plus vaste et interpelle sur l'état de Tchernobyl et ses effets sur la santé des citoyen.ne.s<sup>380</sup>. Les militantes manifestent à deux reprises. Le 19 avril 2011, au moins 8 militantes manifestent à l'occasion de l'ouverture du Forum international sur le 25<sup>e</sup> anniversaire de la tragédie de Tchernobyl [*Iconographie 30*]. Les manifestantes dénoncent la gestion politique de la centrale. Elles sont torses nus, têtes recouvertes de couronnes de fleurs et ont un symbole (jaune et noir) peint sur la peau, signe de la présence de substances chimiques. Sur les pancartes, elles ont écrit « cancer de la démocratie » et « zone d'exclusion ». Les militantes jouent avec les mots et font un parallèle entre le système politique et la toxicité chimique. Parmi les huit militantes, l'activiste Alina Kovalchuk atteinte d'un cancer, qui a protesté une semaine plus tôt (le 14 avril) est également présente. Quelques instants plus tard, plusieurs policiers interpellent les militantes [*Iconographie 31*]. Inna Schevchenko est violemment emmenée, son expression faciale indique une douleur intense ; elle tente de dégager sa tête et son menton maintenus fortement par la main du policier. Son second bras est vraisemblablement retenu dans son dos. Le lendemain, les militantes comparaissent au tribunal. Inna Schevchenko dispose d'un certificat médical délivré par une clinique où elle s'est présentée en urgence le matin même. Elle a plusieurs blessures notamment aux ligaments (une clavicule foulée) selon le certificat médical délivré par le médecin [*Iconographie 32*].

Inna Schevchenko n'est pas placée en détention administrative, elle est néanmoins condamnée à payer une amende de 255 hryvnia (25 euros). D'autres militantes reçoivent des amendes de 51 hryvnia (5 euros). Sacha Schevchenko est condamnée à trois jours d'arrestation administrative. Les militantes les plus actives et les plus radicales sont celles qui sont le plus visées par ces détentions : il est possible que la récidive et les affrontements avec les policiers.e.s soient les facteurs premiers de condamnations.

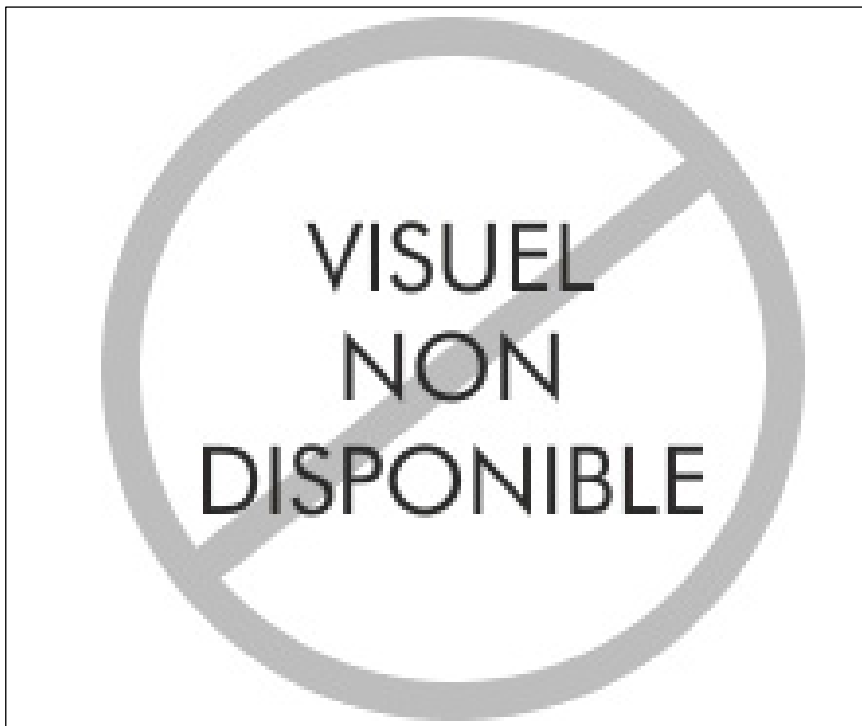
Une semaine plus tard, le 26 avril, le mouvement envoie trois militantes à proximité de la centrale nucléaire, dans la zone des 30 kilomètres (à 110 kilomètres au Nord de Kiev). Elles sont seins nus et le visage recouvert de masque à gaz [*Iconographie 33*]. Le contraste de cette peau nue est saisissant, tant les uniformes et les combinaisons sont de rigueur sur ces lieux. Sur leurs shorts, les militantes ont dessiné le pictogramme international signalant la présence de radiations. D'autres symboles, notamment une tête-de-mort sur les affiches signalent la dangerosité du lieu, que les militantes utilisent pour rappeler et dénoncer les multiples cancers dus aux radiations.

---

<sup>380</sup> Ackerman Galia, Grandazzi Guillaume, Lemarchand Frédéric (Dir.), *Les silences de Tchernobyl*, Paris, Autrement, 2004. Voir particulièrement le chapitre de Fernex Michel, « La santé : état des lieux vingt ans après », p. 93-113.



*Iconographie 30*



*Iconographie 31*

Légende des iconographies n° 30 et 31 de la page précédente :

Publiées : 19 avril 2011

Prises : 19 avril 2011

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

Photo 16 et 17 : [<https://femen.livejournal.com/147586.html>]

Auteur : Valentyn Ogirenko

Sujet : arrestations et violences lors de manifestations contre les cancers et le manque de moyens dans les hôpitaux

Pancarte 1 : « Ianoukovitch est plus mauvais que le rayonnement »

Pancarte 2 : « Le gachis dans le sarcophage »

Pancarte 3 : « Tchernobyl politique »

Pancarte 4 : « Services d'urgence de Tchernobyl »

Pancarte 5 : « Cancer de la démocratie »

Pancarte 6 : « Zone d'exclusion ».



Iconographie 32

Publiée : 20 avril 2011

Prise : 19 avril

Lieu : Kiev

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/2011/04/20/>]

Auteure : Inna Sokolovska

Sujet : source médicale - blessure sur une militante

Document : le certificat médical provient de la Clinique n°1 du Quartier Schevchenko de Kiev, en salle d'urgence (Kiev, St. Bogdan Khmelnytsky 37). Le certificat médical est délivré à Schevchenko Inna Valerevna (née en 1990) qui s'est rendue aux urgences le 19/04/2011 à 10h 40 :

Blessure : criminelle

Date de la blessure : 19/04/2011 à 8h 15

Diagnostic : Dommages aux ligaments de la droite et ..... [*non lisible*], articulations.

Réalisée : inspection et radiographie

Recommandation :

- 1) Prendre les médicaments 3-4 fois par jour pendant 10 jours,
- 2) Du froid,
- 3) [*non lisible*]

Signature du médecin traumatologue.



### Iconographie 33

Publié : 26 avril 2011

Prise : 26 avril 2011

Lieu : région de Tchernobyl

Sources : [<https://femen.livejournal.com/148551.html>]

Auteur : Matteo Ferrari

Sujet : manifestation à proximité de la frontière des 30 kilomètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl

Le panneau :

« Attention »  
« Terres non protégées contre les radiations »  
« Frontière de la zone de contamination de Tchernobyl »  
« Interdiction d'être dans la zone de contamination sans autorisation de l'administration de la zone »  
« En cas de violation la responsabilité administrative et pénale s'applique conformément à la législation de l'Ukraine ».

La logique thématique de ces différentes actions ne va pas de soi. Le mouvement se nourrit aussi des idées et des causes fournies par les militantes et leur entourage. La conséquence est que le mouvement organise davantage d'actions en lien avec des personnes concernées par une problématique (une femme retraitée contre la réforme des retraites, une femme atteinte d'un cancer contre la gestion politique de la maladie, etc.).

La stratégie consolide la légitimité politique des causes défendues. En 2011, les manifestations se déploient sur des thématiques sociales et prennent aussi la forme d'activités culturelles comme le programme « Rome goal » durant l'été. Chaque semaine, les activistes lisent, mettent en scène et enregistrent des poèmes en lien avec l'actualité. Plusieurs auteur.e.s sont ainsi découvert.e.s et diffusé.e.s par les militantes : Taras Schevchenko, Lessia Oukraïнка, Olena Teliha, ou encore Lina Kostenko<sup>381</sup>. Sur le plan quantitatif, la place des actions contre les religions reste très faible, ce qui apparaît surtout, c'est que lorsqu'une action cible le religieux, les réactions sont très fortes.

### 2.3.3) Le tournant religieux de 2012

Dès la fin de 2011, les militantes ciblent l'Église, d'abord catholique, puis orthodoxe. En novembre, le mouvement est en « tournée européenne » et fait sa promotion dans plusieurs pays (Suisse, France, Italie). Le 7 novembre, les Femen se présentent sur la place Saint-Pierre au Vatican, au moment de l'Angélus du pape et protestent « contre la politique antiféministe du Saint-Siège, digne du Moyen-Âge, qui interdit la contraception et les avortements aux pratiquantes et fait du lobbying dans les pays catholiques, visant à priver les femmes de leurs droits élémentaires »<sup>382</sup>. L'action ne se déroule pas comme prévu, plusieurs d'entre elles sont interceptées sauf Sacha Schevchenko qui parvient à s'infiltrer. Elle se déshabille à la hâte et hurle « Je suis libre », et tient une pancarte : « Liberté pour les femmes ! »

Manifester au cœur du Vatican est hautement symbolique, mais les enjeux sont assurément plus élevés face à l'influence de l'Église orthodoxe, majoritaire en Ukraine. La multiplication des églises bénéficie des financements russes : 70 % des églises et monastères appartiennent *de jure* au patriarcat de Moscou, et ce dernier gère l'Ukraine « comme son domaine canonique »<sup>383</sup>. En avril 2012, la première protestation semble avoir lieu contre l'Église orthodoxe, et directement sur le territoire ukrainien. L'actualité religieuse et médiatique en Ukraine n'a pas, jusqu'ici, produit d'intervention majeure de la part du mouvement contre les institutions religieuses. Pourtant, dès mars 2010, les Églises ukrainiennes proposent d'interdire l'interruption volontaire de grossesse et un projet de loi est déposé à la *Rada*. Le 10 avril 2012, quatre militantes (Sacha, Jana, Inna, Macha) grimpent dans la cathédrale Sainte-Sophie, à Kiev. Elles s'enferment dans le clocher, déploient une banderole vers l'extérieur et font sonner le

---

<sup>381</sup> « Rima nue 2 », *Femen Live journal*, 22/07/2011, [<https://femen.livejournal.com/161728.html>].

<sup>382</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 170.

<sup>383</sup> Daubenton, *op. cit.*, p. 113. (Expression de Myroslav Marinovitch).

tocsin<sup>384</sup>. Les militantes sont accompagnées d'une équipe allemande qui projettera la vidéo de cette action à Berlin<sup>385</sup>. Elles sont poursuivies pour hooliganisme (article 296 du code pénal) et relaxées quelques jours plus tard.

Quelques mois plus tard, le patriarche russe Kirill (Cyrille de Moscou) est en visite, « davantage politique qu'ecclésiastique » selon les militantes<sup>386</sup>. Le 26 juillet 2012, Jana Zhdanova tente de se jeter sur le patriarche à son arrivée à l'aéroport de Kiev. Elle s'élanche vigoureusement, mais se fait intercepter par les gardes du corps. Elle a juste le temps de crier *vade retro* en ukrainien, sur son corps est écrit « Kill Kirill <sup>387</sup> ». C'est le corps même de l'institution qui est pris à partie. Cette fois-ci, la militante est condamnée à quinze jours de prison pour « hooliganisme »<sup>388</sup>. Ironie du sort, Jana Zhdanova a justement rejoint le mouvement Femen en espérant qu'il s'agit d'un groupe de hooligan.ne.s.

Par ailleurs, les militantes accusent le patriarche d'influencer le procès des *Pussy Riot* (« émeutes de chattes ») fixé au 30 juillet. Ce groupe de punk rock féministe originaire de Moscou, joue un « Te Deum punk » intitulé *Marie mère de Dieu – Chasse Poutine !*, à la cathédrale de Moscou. Les cinq jeunes femmes sont accompagnées de guitares et de sonorisation lors de cette « prière punk ». Trois d'entre elles sont poursuivies pour profanation de l'autel de la cathédrale du Christ-Sauveur. Le verdict est attendu pour le 17 août<sup>389</sup>. Les Femen veulent envoyer un signal de soutien fort au Pussy Riot. L'option d'une « action radicale » est retenue : scier la croix catholique, haute de sept mètres, érigée sur la colline surplombant la place Maïdan de Kiev. Par cette performance du 17 août 2012, le mouvement franchit un palier supplémentaire dans la violence symbolique.

Pour Anna Houtsol, il faut marquer les esprits : « Je réfléchissais à la façon dont on pourrait efficacement frapper l'Église. Je me suis souvenue de cette croix, sur une colline qui domine le Maïdan. Jadis, les chrétiens brûlaient des idoles païennes. Eh bien, nous allons suivre leur exemple et brûler cet objet d'idolâtrie chrétienne, me suis-je dit. Puis j'ai compris qu'il n'était pas réaliste de brûler une énorme croix en bois massif, on serait arrêtées bien avant qu'elle ne se consume. Scier, voilà la solution ! Je me suis imaginé la scène : si on scie du bon côté, la croix va tomber sur le Maïdan »<sup>390</sup>.

Inna Schevchenko s'entraîne au maniement de la tronçonneuse auprès des bûcherons. Le lendemain, les Femen se rendent sur la colline. Quelques policiers sont en contrebas mais ont peu de visibilité. Inna Schevchenko se saisit de la tronçonneuse et scie des deux côtés. La croix s'abat sur le sol. Dans le communiqué, les Femen déclarent leur soutien au Pussy Riot, victimes

---

<sup>384</sup> « Ukraine's Femen Group Protests Abortion Bill », *Radio Free Europe/Radio Liberty*, 10/04/2012, [[https://www.rferl.org/a/ukraine\\_femen\\_protest\\_abortion/24543934.html](https://www.rferl.org/a/ukraine_femen_protest_abortion/24543934.html)], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>385</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 231.

<sup>386</sup> *Ibid*, p. 223.

<sup>387</sup> « Tuer Kirill » en référence au célèbre film *Kill Bill* du réalisateur Quentin Tarantino (2003).

<sup>388</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 233.

<sup>389</sup> Elles seront condamnées à deux ans de prison en camp de travail pour vandalisme et incitation à la haine religieuse. L'une des trois verra sa condamnation transformée en sursis, et les deux autres seront confirmées.

<sup>390</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 235.

des « préjugés religieux » [Annexe 13]<sup>391</sup> :

Le mouvement des femmes Femen exprime son soutien et son respect à ses collègues russes du groupe Pussy Riot [...] Par cet acte, Femen appelle toutes les forces saines de la société à vaincre sans pitié tous les préjugés religieux pourris qui fondent la dictature et empêchent le développement de la démocratie et la liberté des femmes.

L'action suscite de nombreuses réactions et autant d'émotions<sup>392</sup>. Les médias s'emparent de la nouvelle tandis que les photographies font le tour des réseaux sociaux. La polémique est lancée. L'anathème est plus que jamais de rigueur. Les médias ukrainiens réagissent vivement à cette action comme en témoigne la tribune du journaliste Dmytro Desiateryk. L'auteur considère que c'est l'action de trop : « Cette soi-disant action est peut-être le pire échec de toute l'histoire du mouvement. Et il y a une logique irréfutable derrière ce flop »<sup>393</sup>. Pour l'auteur, les Femen veulent occuper en Ukraine le même créneau que les Pussy Riot russes, mais il leur manque deux choses. D'abord, l'idéologie des militantes serait exclusivement ancrée dans le féminisme au détriment des autres courants politiques, notamment de gauche :

Je répéterai ce que j'ai déjà écrit au sujet d'une autre action de FEMEN : le groupe Hutsol-Shevchenko n'a pas d'idéologie. La première chose qu'elle suggère, c'est le féminisme. Les organisations féministes ont un parti-pris de gauche ou de libéral-gauche. Malgré les stéréotypes répandus, elles défendent les droits de l'homme en général, et pas seulement les droits des femmes. Elles sont également engagées dans des activités sociales en permanence, et les actions directes ne sont qu'une partie de ce travail<sup>394</sup>.

Dans un second point, l'auteur éreinte l'éducation des militantes, sur fond de préjugés :

Pussy Riot sont en fait des jeunes femmes bien éduquées et intelligentes, tout à fait conscientes de ce qu'elles font. Il suffit de lire leurs derniers arguments avant que le tribunal ne les voie. Malheureusement, nos manifestantes ne sont pas toujours alphabétisées dans leur langue maternelle en russe. Elles n'ont aucune maîtrise de l'ukrainien, et encore moins de l'anglais. Cela me fait peur d'imaginer ce qui se passerait si quelqu'un essayait de discuter de l'historien et philosophe français Michel Foucault avec Sasha Shevchenko. Pendant ce temps, le sujet est assez familier pour les Pussy Riot<sup>395</sup>.

Ce stigmate de « l'écervelée » les suivra longtemps. Les militantes sont surtout accusées d'avoir attaqué un symbole de commémoration qui n'est d'ailleurs pas orthodoxe : « Si les filles étaient

<sup>391</sup> « "Trash-Prayer" du groupe "Knock down the Cross" », *Femen Live journal*, 17/08/2012 [<https://femen.livejournal.com/220299.html>].

<sup>392</sup> « Femen Activists Cut Down Cross In Kyiv », *RadioFreeEurope/RadioLiberty*, 17/08/2012, [<https://www.rferl.org/a/ukraine-femen-cross-pussy-riot/24679942.html>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>393</sup> Desiateryk Dmytro, « Chainsaw versus balaclava », *The Day newspaper*, 23/08/12, [<https://day.kyiv.ua/en/article/topic-day/chainsaw-versus-balaclava>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>394</sup> *Idem*.

<sup>395</sup> *Idem*.



un peu moins ignorantes, elles auraient su que la croix avait été levée pour commémorer les victimes du NKVD, massacrées dans les années 1930 dans la prison d'exécution (maintenant Zhovtnevy Palace). Elles auraient su que c'est une croix catholique, et la scier n'a pu que réjouir les esprits affaiblis du petit clergé du Kremlin »<sup>396</sup>. L'argument est repris en boucle. Les Femen s'en défendent et affirment que dans ce même endroit se trouve effectivement un autre monument en hommage aux victimes du stalinisme. Celui-ci est en pierre, quant à la croix en question, elle n'est pas liée à ce monument<sup>397</sup>. L'acte est sujet à interprétation, et l'événement a une incidence sur la légitimité des combats menés par le mouvement. Tandis que les militantes gagnent des alliés.e.s, elles en perdent également en cours de route. Pour beaucoup, elles sont définitivement radicales.

Le communiqué du mouvement fait l'objet de 1 802 commentaires de la part des internautes<sup>398</sup>. Pour les autorités politiques, c'est également le bon moment de neutraliser un groupe d'activistes très critiqués. Le 18 août, le mouvement publie un communiqué annonçant que le bureau de Femen, du 21 rue Mikhailovskaya, a été encerclé toute la nuit par les forces spéciales de police (avec photographie à l'appui). Une affaire pénale est également ouverte par la justice. Inna Shevchenko est surveillée depuis quelques jours après la découpe de la croix. Un matin, six hommes tentent d'enfoncer sa porte<sup>399</sup>. Elle s'enfuit par le balcon et s'échappe hors de la ville. Elle n'a pas de certitude quant à l'objet de cette visite, « un dossier d'instruction a été ouvert, et le président Ianoukovitch a demandé publiquement de trouver et de punir les activistes qui avaient scié la croix ». <sup>400</sup> À la gare, Inna achète un billet pour Varsovie<sup>401</sup>. Elle a déjà une autre ville en tête où elle pense rejoindre d'autres féministes, elle fuit vers Paris.

Le 24 août, fête de l'indépendance, le mouvement est acculé et célèbre une « joyeuse fête de dépendance de l'Ukraine » en publiant des photographies de la manifestation de l'année précédente [Annexe 14]<sup>402</sup>. Le titre satirique - « fête de dépendance » - du communiqué revêt une réalité agitée, le mouvement n'est pas en mesure d'organiser la moindre manifestation, comme c'est le cas habituellement : « Nous sommes sous surveillance 24h/24 de la part d'individus avec une constitution physique forte ». Le mouvement Femen vient de publier sur son blog - le *Live journal* - son dernier communiqué.

\*\*\*

---

<sup>396</sup> *Idem.*

<sup>397</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 239.

<sup>398</sup> « Service de prière poubelle du groupe "Croix renversée" » *Femen Live journal*, 17/08/2012, [<https://femen.livejournal.com/220299.html>].

<sup>399</sup> Goujon Olivier, *Femen : histoire d'une trahison*, Max Milo, 2017. Le livre d'Olivier Goujon postule la thèse de la récupération du mouvement par Inna Schevchenko et soupçonne cette dernière d'avoir organisé son départ d'Ukraine.

<sup>400</sup> Desiateryk Dmytro, *op. cit.*

<sup>401</sup> *Idem.*

<sup>402</sup> « Joyeuse fête de dépendance de l'Ukraine ! » *Femen Live journal*, 24/08/2012, [<https://femen.livejournal.com/221701.html>].

Les thématiques rhapsodiques (dictatures, religions, et autres thèmes sociétaux) se sont ajoutées à la lutte initiale contre la prostitution. Les militantes veillent l'actualité, se rendre visible est un impératif pour exister politiquement et compense une absence d'agenda politique sur le moyen et long terme. En outre, le leitmotiv de Femen n'est pas toujours de fixer et d'atteindre des résultats. Des revendications sont bien sûr énoncées et des changements s'opèrent (le projet de loi sur la prostitution n'a pas abouti, pourtant la question a bien fait l'objet de débat). Leurs luttes semblent s'inscrire davantage dans un militantisme d'alerte.

Se manifester est en soi l'objectif premier. Les séries de manifestations se font ainsi au rythme de l'actualité. En parallèle de ces deux phases, le temps du militantisme et le temps de la médiatisation, une troisième composante se dessine : la répression policière de l'État. Les militantes multiplient les esclandres, les arrestations se répètent et s'amplifient. Le mouvement évolue en conséquence, le déplacement est cette fois-ci géographique plutôt que thématique. Plusieurs militantes s'exilent et craignent pour leurs vies. La première, Inna Schevchenko réapparaît en France après sa fuite. Le choix de ce pays ne se fait pas au hasard. La militante de 22 ans (née en 1990) a des contacts à Paris. C'est lors de la tournée européenne des activistes Femen, que ces dernières se font connaître en Europe de l'Ouest, et notamment en France, où elles tissent des liens avec des féministes françaises. Elles commencent ainsi à asseoir une dynamique internationale.



## Chapitre 3. L'internationalisation du mouvement (2012)

---

La petite équipe (deux Américaines, deux Allemandes, une Anglaise, et une Italienne), rejointe par Yvonne Netter et Mme Auscaler, roule insouciantement vers Rambouillet, s'installe avec des drapeaux devant les grilles du château sur la voie de passage des délégations et plante une grande banderole, expliquant : « Nous demandons un traité nous donnant des droits égaux ». Le commissaire de service de la Sûreté générale se précipite, arrache drapeaux et bannières, déchire la lettre de Doris Stevens destinée au président de la République et procède à une vérification d'identité. Toutes les étrangères sont emmenées au poste malgré les protestations des militants de la LFDF qui veulent les suivre. Elles y resteront pendant 3 heures, le temps que le déjeuner présidentiel se termine<sup>403</sup>.

La mobilisation internationale profite de la signature du pacte Briand-Kellogg pour demander aux délégués présents à Rambouillet de proclamer universellement l'égalité civique et politique des deux sexes. Cette description de l'historienne Christine Bard d'une mobilisation à l'initiative d'Américaines en France, un siècle plus tôt, résonne singulièrement avec les happenings des Femen. On retrouve d'ailleurs la permanence d'un certain nombre d'éléments : investir un lieu public, capter l'attention des autorités publiques, afficher un message politique, identifier une cible et un lieu, porter des revendications ; et enfin la dimension internationale de la mobilisation avec une propension à faire cause commune.

De janvier à juin 2012, sur les trente-cinq protestations Femen, trente d'entre elles ont une dimension internationale. Les militantes manifestent à l'étranger, à destination de l'étranger, dans des événements internationaux, voire l'équipe qui proteste est constituée de militantes de différentes nationalités. Bien souvent, plusieurs de ces éléments sont combinés : par exemple, le 13 août 2012, un commando de militantes françaises se rend à Londres pour mener une action décidée depuis Kiev, pour manifester devant une institution internationale, le CIO (le Comité international olympique).

L'ambition d'élargir l'organisation à d'autres pays, notamment à l'Europe de l'Ouest est envisagée fortement en décembre 2010 [Annexe 15]. Inna Schevchenko est en Pologne, à une quinzaine d'heures de Kiev en passant par la ville de Lublin, « dans le cadre du développement du programme FEMEN International, dont le but est de transférer l'expérience ukrainienne du mouvement FEMEN en Europe »<sup>404</sup>. Plusieurs actualités accélèrent le processus en 2011. Le

---

<sup>403</sup> Bard Christine, *Les filles de Mariannes. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 158.

<sup>404</sup> « La mono-protestation de Varsovie s'est terminée par une arrestation », *Femen Live journal*, 20/12/2010, [<https://femen.livejournal.com/125531.html>].

rétrécissement politique à l'Est détourne vers l'Ouest ; l'échec d'un essaimage en Ukraine échoue et la transnationalisation permet une extension en Europe.

Le mouvement s'inscrit pleinement dans un contexte de globalisation des sociétés, « un processus d'intégration supra-étatique des économies, des sociétés et des cultures »<sup>405</sup>. Toutes les causes politique n'ont pas une vocation à s'internationaliser. Les ingrédients de la transnationalisation, puis de l'internationalisation, proposent une méthode Femen qui circule plutôt qu'une spécificité des luttes féministes. D'ailleurs, c'est dans cette phase d'internationalisation que l'un des principaux clivages féministes se pose à Femen : l'opposition entre une lecture universelle des droits des femmes et une lecture contextualisée. D'un côté, Femen souhaite défendre les femmes partout et de la même façon, de l'autre côté, un point de vue soutient que les problématiques des femmes varient en fonction des contextes.

### **3.1) La transnationalisation des luttes du mouvement Femen**

Les premières manifestations Femen, en lien avec l'international, sont dirigées à l'Est plutôt qu'à l'Ouest (Afghanistan, Iran, Turquie, Russie, etc.) en raison de la position géographique de l'Ukraine dans la région. Le processus de transnationalisation correspond à ces activités transnationales et les liens trans-étatiques du mouvement, qui échappent au minimum partiellement au contrôle de l'État<sup>406</sup>. Les militantes manifestent en Ukraine, très souvent devant les ambassades, puis organisent des protestations directement sur les territoires étrangers. Enfin, des citoyennes constituent des branches locales dans leurs pays. Par ailleurs, l'organisation de l'« Euro 2012 » en Ukraine a été un fort vecteur de mise en commun par une critique transnationale/internationale que le mouvement capitalise.

Le passage en Europe de l'Ouest est le produit d'une interaction entre les médias européens et le groupe Femen à Kiev. De nombreux journalistes et photographes sont à Kiev et font des reportages sur le mouvement. La tournée européenne, à l'automne 2011, est permise par le cinéaste Alain Margot. D'autant plus que les citoyen.ne.s ukrainien.ne.s doivent demander un visa pour accéder aux pays de l'Union européenne, les soutiens sont primordiaux. C'est donc à l'occasion de cette tournée que les Femen se font connaître, encore plus (en Suisse, en France, en Italie) et qu'elles nouent des contacts avec d'autres féministes.

#### **3.1.1) Contre les violences à l'égard des femmes d'ailleurs**

L'actualité internationale fournit aux militantes la possibilité de se solidariser avec des

---

<sup>405</sup> Minard Philippe, « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », *Esprit*, Vol. décembre, n° 12, 2013, p. 25.

<sup>406</sup> *Ibid*, p. 26.

femmes d'autres pays. En Afghanistan et en Iran, deux événements sont phagocytés depuis l'Ukraine.

En août 2009, la nouvelle loi sur la famille est adoptée en Afghanistan. Les militantes Femen s'en indignent, cela « permet aux maris de ne pas nourrir leurs femmes si elles refusent d'avoir des relations sexuelles avec eux » [Annexe 16]<sup>407</sup>. La protestation est intitulée « combattre les assiettes vides » et se tient devant l'ambassade d'Afghanistan. Les militantes sont vêtues de rose et portent de fausses ceintures d'explosifs. Quatre militantes brandissent le poing et dirigent leurs regards dans de multiples directions, ce qui suggère la présence de plusieurs photographes [Iconographie 34]. Les couleurs rose et blanc sont dominantes. Trois d'entre elles portent shorts et tee-shirt, tandis que la dernière est vêtue d'une robe. Une première manifestante, sur la gauche tient une assiette dans ses mains. À ses côtés, se tient Sacha Schevchenko, une écharpe au cou et plusieurs objets attachés à sa ceinture. La dernière manifestante porte un tee-shirt avec le nom du mouvement : « Femen ». À l'arrière, des gardes sont stationnés devant un bâtiment. Il s'agit probablement de l'ambassade d'Afghanistan devant laquelle les militantes sont venues briser des assiettes. L'image suivante montre en détail un engin explosif factice ; composé d'une horloge, de bâtonnets de couleur terre cuite et de fils électriques, attachés aux hanches de Sacha Schevchenko [Iconographie 35]. Sur une assiette, les militantes ont esquissé leur slogan « Combattre les assiettes vides ». Elles vont symboliquement briser cette vaisselle, blâmant la loi n° 998.

Nonobstant, la théâtralisation est réduite au contexte stéréotypé de violence et de guerre en Afghanistan. Par cet excès de mise en scène, elles expriment une vigoureuse critique de la loi. Le mouvement argumente sur l'instrumentalisation de la loi dans un contexte électoral et sur la situation des femmes : « Seules 2 % des femmes afghanes ont un passeport, 4 femmes sur 5 ne savent ni lire ni écrire, soit 85 % des femmes afghanes qui sont analphabètes ».

En 2010, c'est l'affaire Sakineh Mohammadi-Ashianti, en Iran, qui suscite l'attention des militantes. Cette Iranienne fait l'objet d'une condamnation à mort depuis 2006. Elle est accusée d'adultère et de complicité dans le meurtre de son mari. Acquittée de ce deuxième chef d'accusation, elle reste condamnée à mort par lapidation pour « adultère commis en étant marié »<sup>408</sup>. C'est devant l'ambassade d'Iran, dans la capitale ukrainienne que les Femen agissent le 3 novembre<sup>409</sup>. Elles sont une dizaine, habillées en tee-shirt « Femen », portent des couronnes et scandent « Âge de pierre en Iran ! » et lancent des pierres devant l'enceinte du bâtiment. Une semaine plus tard, les militantes font irruption à la cérémonie d'ouverture des Journées de la culture iranienne en Ukraine, au sein même de l'ambassade.

---

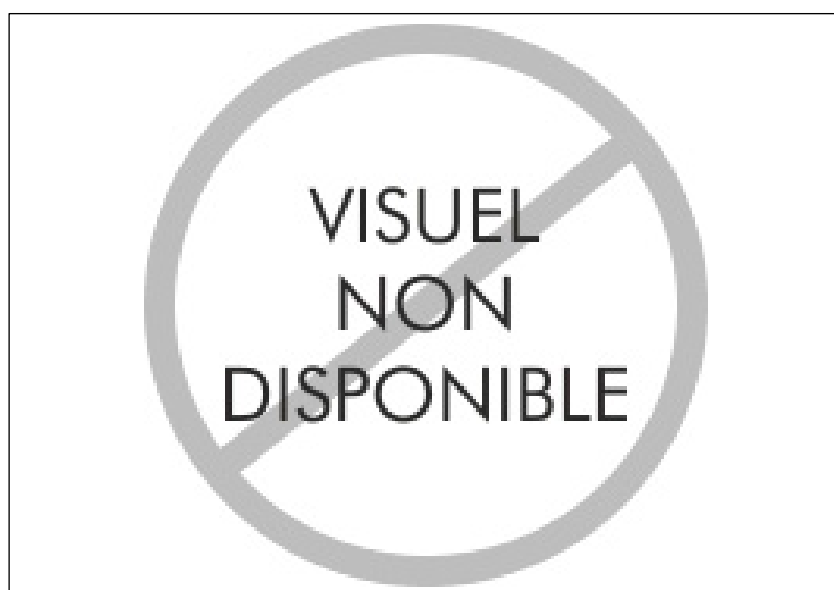
<sup>407</sup> « Action de solidarité avec les femmes Afghanistan "Combattre les assiettes vides" », *Femen Live journal*, 19/08/2009, [<https://femen.livejournal.com/17379.html>].

<sup>408</sup> En juillet 2010, son exécution imminente est suspendue à la suite de la pression de l'opinion internationale. En mars 2014, elle est amnistiée pour bonne conduite.

<sup>409</sup> « Photos of the week 6-12 November », *RadioFreeEurope/RadioLiberty*, 12/11/2010, [<https://www.rferl.org/a/2219843.html>], (Consulté le 10/08/2019).



*Iconographie 34*



*Iconographie 35*

*Publiées le 21 août 2009*

*Prises le 21 août 2009*

*Lieu : Kiev – ambassade d’Afghanistan*

*Source : UNIAN Agency*

*Auteur : Skakodub Andrey /POOL*

*Contexte : Loi en Afghanistan n° 998*

*Sujet : manifestation « Combattre les assiettes vides »*

*Slogan assiette : « Stop le sexe pour la nourriture ! – FEMEN ».*

Cette fois-ci les militantes manifestent seins nus : « Nos filles étaient topless, avec des couronnes sur la tête et des nœuds coulissant autour du cou, et elles portaient les slogans "Ne tuez pas vos femmes !" et "À bas le régime sanguinaire !" Les gardes du corps de l'ambassadeur nous ont bien entendu neutralisées et jetées dehors, mais la cérémonie fut interrompue et l'ambassadeur qui venait de commencer son discours s'est retiré en urgence »<sup>410</sup>. L'action est abondamment commentée, 1 073 commentaires d'internautes sont exprimés sur le blog de Femen<sup>411</sup>.

Le 13 novembre 2010, Inna Schevchenko est interviewée en anglais par la chaîne iranienne *Kanal Jadid Tv* sur cette action. La chaîne reflète les activités du Parti communiste iranien – une opposition en exil - et est probablement diffusée depuis l'international <sup>412</sup>. L'interview, d'une dizaine de minutes, se déroule en anglais. L'accueil de la journaliste est chaleureux, elle est à l'écoute des arguments de la militante. Inna Schevchenko insiste sur la liberté et l'autonomie des femmes, et la démocratie. Elle apporte son soutien à toutes les Iraniennes et les Iraniens et insiste sur la « grandeur du pays et sa longue histoire ». Par ailleurs, elle fait la distinction entre la loi oppressive du pays et la religion : « Nous ne voulons pas dire que votre religion est mauvaise, mais c'est la loi qui est injuste »<sup>413</sup>. La religion n'est pas encore considérée comme un opposant à part entière. Le choix de ces deux pays (Afghanistan, Iran) n'est peut-être pas anodin. Au-delà d'une solidarité spontanée, s'agissait-il de se visibiliser à partir d'événements médiatisés ? Est-ce que les militantes ont rencontré des citoyen.ne.s de ces deux pays, résidant en Ukraine, et qui les ont persuadées ?

En 2011, le mouvement se connecte davantage aux autres pays et mène de nombreuses actions à destination de pays étrangers devant les ambassades : contre la répression en Égypte et le régime de Moubarak (9 février) ; contre la misogynie de Silvio Berlusconi, Président du Conseil des ministres italien (14 février) ; contre la censure et en soutien aux journalistes en Géorgie (18 juillet). Mais c'est sans aucun doute, la tournée européenne de l'automne 2011 qui permet au mouvement de mener directement des actions sur des territoires étrangers.

### 3.1.2) La tournée européenne : d'Est en Ouest

Avant la phase d'internationalisation, le groupe s'essaye à une formule d'essaimage à l'intérieur même de l'Ukraine. En 2011, grâce à sa notoriété, Femen peut se disséminer et recruter des militantes dans d'autres villes. Dès le 24 janvier, le groupe manifeste à Kherson dans le sud du pays. Inna Schevchenko est présente dans sa propre ville et elle est accompagnée de potentielles futures militantes. Le lendemain, Sacha Schevchenko est à l'Est, dans la ville de Dniepropetrovsk. Elle annonce dans une conférence médiatique, en compagnie de six militantes

---

<sup>410</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 141.

<sup>411</sup> « Guerre sainte », *Femen Live journal*, 11/11/2010, [<https://femen.livejournal.com/112456.html>]

<sup>412</sup> Interview d'Inna Schevchenko en anglais, *Kanal Jadid TV*, Novembre 2011, [<https://www.youtube.com/watch?v=JjIKQcbfygw&feature=youtu.be>] (Consulté le 10/11/2019).

<sup>413</sup> *Idem*.



de la ville, l'ouverture d'une branche locale. Une première action a lieu devant l'école de Ioulia Timochenko le 31 janvier, et s'inscrit dans une série de manifestations contre la classe politique. Le 10 mars, les militantes de Kiev se rendent à Odessa, également dans le sud de l'Ukraine, pour une action « Odessa n'est pas un bordel » contre l'industrie du sexe et en prévision de l'Euro 2012. La tentative d'essaimage du mouvement ne s'étend pas à d'autres villes, et le nombre d'actions menées par des activistes locales dans leurs propres villes, créant une branche, reste limité à ces deux ou trois exemples. La tentative échoue. La répression touche durement les militantes qui commencent à s'exiler dès l'année suivante. En revanche, c'est bien le deuxième processus, d'internationalisation, qui fonctionne.

Les Femen rencontrent Alain Margot en 2010. Ce réalisateur suisse permet aux Femen de réaliser l'année suivante une tournée européenne : « Nous avons persuadé Alain Margot que cette tournée donnerait un nouvel angle à son film, et c'est son producteur qui a financé notre voyage »<sup>414</sup>. Les quatre activistes, Anna Houtsol, Sacha Schevchenko, Inna Schevchenko et Jénia Kraizman présentent leurs combats dans une conférence en Suisse en octobre 2011. À La Chaux-de-Fonds, la salle est pleine et le public composé de 300 personnes est conquis.

Le 31 octobre, les militantes se rendent à Paris et manifestent contre Dominique Strauss-Kahn. Le directeur du Fond Monétaire International est accusé d'agression sexuelle et de tentative de viol sur la personne de Nafissatou Diallo, à New York. Les militantes se rendent au domicile de celui-ci pour faire du grabuge. Les protestataires sont habillées en femmes de ménage et portent une jupe tablier, en blanc et noir. La blouse est repliée vers le bas, les militantes sont torse nu [*Iconographie* 36]. Elles simulent ainsi le rôle de Nafissatou Diallo, la victime dans l'affaire du Sofitel de New York. En outre, les militantes ont apporté des outils (torchons, balais, brosses, seaux, etc.) et nettoient ironiquement devant la porte. Sacha Schevchenko (à gauche) est drapé d'un drapeau français, la jambe fléchie sur un muret ; elle affiche sur sa bannière « Femen France ». Sur le communiqué, le logo des Femen est en bleu, blanc et rouge, couleur du drapeau français. C'est lors de ce passage à Paris que la devise « Sors, déshabille-toi et gagne ! » est d'ailleurs composé<sup>415</sup>. Le mouvement s'approprie les codes et les symboles culturels favorisant ainsi la réceptivité de leur message. Les militantes sont ornées de rubans et de couronnes de fleurs. Néanmoins, les corps sont dépourvus de slogans. Les trois manifestantes, jambes repliées, posent devant les photographes et exposent au-dessus de leurs têtes des banderoles de tissus : « L'ivresse du pouvoir » « DSK, fuck me in Porsche cayenne », et « La honte ne part pas au lavage ». Les slogans en couleurs, de langue française et anglaise, jouent avec les représentations et renversent symboliquement les rapports de pouvoirs. Cette action est fortement médiatisée en France et suscite l'attention de nombreuses féministes en France. Le lieu fourmille de journalistes [*Iconographie* 37].

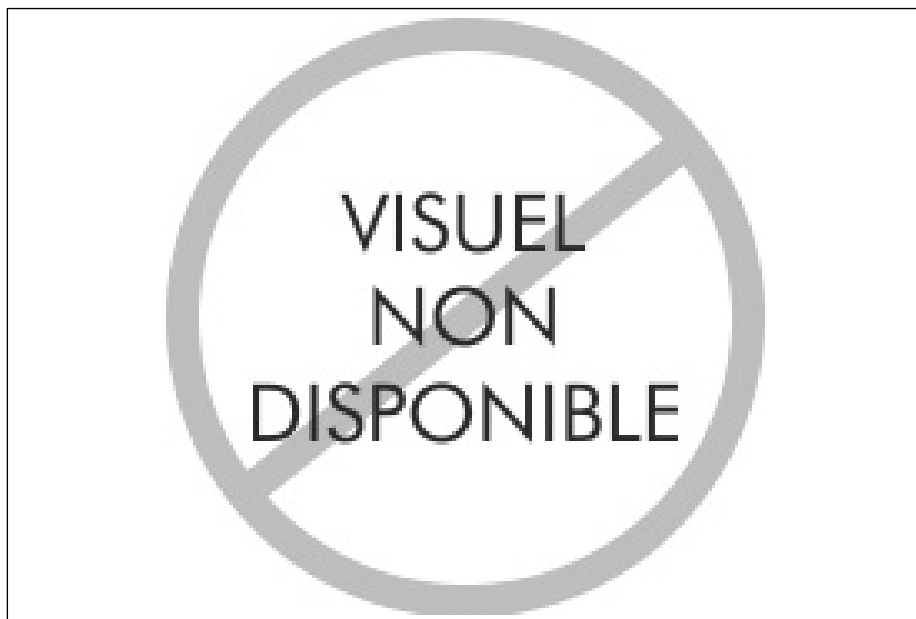
---

<sup>414</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 167.

<sup>415</sup> « La France, sors, déshabille-toi et gagne ! », *Femen Live journal*, 31/10/2011, [<https://femen.livejournal.com/178141.html>].



Iconographie 36



Iconographie 37

Publiées : 31 octobre 2011

Prises : 31 octobre 2011

Lieu : Paris

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/178141.html>]

Auteur.e : non indiqué.e / Femen

Contexte :

Sujet : la foule de journalistes lors de la manifestation contre DSK

Les pancartes : « L'ivresse du pouvoir » « DSK, fuck me in Porsche cayenne », « La honte ne part pas au lavage ».

En Italie, les deux cibles sont loin d'être imprévisibles : le pouvoir politique et religieux. Le 5 et 6 novembre, les militantes manifestent contre le président du conseil, Silvio Berlusconi, et contre l'Église, sur la Place Saint-Pierre du Vatican, pendant la messe du dimanche<sup>416</sup>. Elles déploient une banderole « liberté pour les femmes ». L'action est intitulée « Marteau des sorcières » en référence au traité du XVI<sup>e</sup> siècle (« *Malleus Maleficarum* ») qui a inspiré la chasse aux sorcières [Annexe 17]. Nonobstant l'interdiction de cet ouvrage par l'Église, la corrélation est efficace pour le mouvement qui souhaite conspuer la politique « féminophobe » de l'Église :

De cette façon, les militantes ont exprimé leur protestation contre la propagande patriarcale papale imposant au monde une idée médiévale de la femme, de sa mission sociale et culturelle. Ainsi que la condamnation de l'utilisation des contraceptifs, du lobby international de l'interdiction de l'avortement, de la discipline vestimentaire dans l'apparence des femmes, de l'interdiction des femmes dans les rangs – ce sont les souffles puants de la chasse aux sorcières. La politique, phobique de la femme, du Vatican a son revers : sous la forme d'une vague de crimes sexuels commis par le clergé contre les enfants et les femmes<sup>417</sup>.

À nouveau dans les communiqués, le logo Femen est aux couleurs du drapeau italien. Quelques jours plus tard, elles sont à Zurich pour dénoncer la prostitution. À cette occasion, une militante suisse se joint aux activistes ukrainiennes. Lors de cette tournée, ces dernières nouent des relations qui se révèlent précieuses pour l'avenir. Les mois de novembre et décembre 2011 sont importants dans l'histoire de Femen. Hormis la tournée européenne, se chevauchent plusieurs autres événements marquants.

Le 18 novembre, deux militantes du mouvement *Occupy* aux États-Unis (ayant déjà manifesté seins nus en faisant référence aux Femen) rejoignent le mouvement et protestent à New York contre la répression à l'égard d'*Occupy*. Sur le *Live journal*, le logo est aux couleurs du drapeau des États-Unis. Dès lors, ce logo prendra les différentes couleurs des différents pays en fonction de l'actualité internationale de Femen. Le logo est Un et multiple. Ces signaux venant de l'international coïncident avec des actions Femen très médiatisées au mois de décembre. Les activistes se sont rendues pour leur première opération sur le sol russe, devant la célèbre cathédrale du Christ Saint-Sauveur, à Moscou, et protestent en Biélorussie où elles sont kidnappées.

Ces multiples activités témoignent d'une maturité de l'organisation et de sa capacité à mobiliser au-delà des frontières nationales. En quelques semaines, les militantes ont suffisamment confiance en leurs capacités (matérielle, humaine et symbolique) pour tenter une opération sur un territoire qu'elles ne connaissent pas, qu'elles ne maîtrisent pas, voire avec un régime politique dictatorial. Certaines expériences se révèlent dramatiques, sans pour autant freiner les motivations des Ukrainiennes. Au premier semestre 2012, les militantes sont plus que

---

<sup>416</sup> « Femen Takes Topless Act To The Vatican », *RadioFreeEurope/RadioLiberty*, 07/11/2011, [<https://www.rferl.org/a/femen-takes-topless-act-to-the-vatican/24383808.html>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>417</sup> « Marteau des sorcières », *Femen Live journal*, 06/11/2011, [<https://femen.livejournal.com/179004.html>].

jamais mobiles en Europe et disposent de contacts à l'étranger. Elles manifestent en Suisse, au Forum économique mondial, à Davos (28 janvier), puis à Zurich contre le régime biélorusse (1<sup>er</sup> février), contre la prostitution à Milan (24 février), et à Hambourg (10 juin). Elles manifestent à Istanbul contre les attaques d'acides aux visages (8 mars). Les soutiens et initiatives diverses permettent d'étendre la notoriété du mouvement, et de renforcer la communication et les partenariats. Le 19 mars, les Femen manifestent avec des combinaisons de pilote. Elles sont une vingtaine, dont une dizaine portant combinaison rose et bottes noires (avec logo Femen). C'est un probable cadeau de Paris, offert par Pascal Servi, propriétaire d'une entreprise de production de vêtements de travail pour les employé.e.s des compagnies aériennes<sup>418</sup>. Son usage reste néanmoins exceptionnel et n'apparaît que rarement dans les dizaines de manifestations futures.

La démarche et les symboles Femen sont relayés. Toujours en mars 2012, le mouvement publie un reportage de manifestantes féministes tunisiennes<sup>419</sup>. La Tunisie est en transition politique depuis les fortes mobilisations sociales de 2011<sup>420</sup>. Cette marche a lieu le 8 mars, lors de la Journée internationale des droits des femmes [*Iconographies 38 et 39*]. Les manifestantes sont en cercle et attachées les unes aux autres, avec une corde au cou. Pour la plupart très jeunes, elles sont habillées de vêtements très sombres pour l'occasion et sur lesquels sont écrits des slogans en langue arabe. Plusieurs d'entre elles ont collé de larges bandes de scotch noir sur leurs lèvres et ont lié leurs mains. La mise en scène renvoie probablement à des prisonnier.e.s, à l'interdiction de s'exprimer, et enfin à l'oppression vécue par les femmes. Deux manifestantes manient une large bannière flottante. Le nom « Femen » et le slogan du mouvement s'étalent sur toute la largeur du tissu. Le logo de Femen, deux seins ronds séparés d'un trait habituellement en jaune et bleu, est aux couleurs du drapeau tunisien : rouge avec un cercle blanc, un croissant de lune et une étoile. Le logo a été ajouté sur le coin des photographies probablement en Tunisie, avant d'être envoyées à Kiev. Le mouvement Femen les publie en se réjouissant d'une possible branche naissante : « Femen Tunisie ».

Cette gestion des dynamiques transfrontalières n'est pas encore la principale activité de Femen. Les militantes sont, au premier semestre 2012, focalisées sur l'organisation d'une campagne de protestation contre l'Euro 2012 et contre l'industrie du sexe durant cette compétition. Elles interpellent les supporters et les autorités publiques, manifestent devant les stades et s'en prennent aux cérémonies.

---

<sup>418</sup> « Parce que, parce que nous sommes des pilotes », *Femen Live journal*, 19/03/2012, [<https://femen.livejournal.com/201275.html>].

<sup>419</sup> « Femen Tunisie », *Femen Live journal*, 19/03/2012, [<https://femen.livejournal.com/201582.html>]

<sup>420</sup> Dakhlija Jocelyne, *Tunisie, le pays sans bruit*, Paris, Acte Sud, 2011.



*Iconographie 38*



*Iconographie 39*

*Publiées : 19 mars 2012*

*Prises : 8 mars*

*Lieu : Tunis*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/201582.html>]*

*Auteur.e.s : non indiqué.e.s / militantes tunisiennes*

*Contexte : « Révolution de jasmin » en Tunisie et journée internationale des droits des femmes*

*Sujet : circulation des symboles et internationalisation du mouvement.*

### 3.1.3) L'Euro 2012 : un événement « foot-bière-baise »

Femen accorde une importance à l'Euro 2012, dans la mesure où l'événement est lié à leur lutte originelle. Les revendications d'abolition de la prostitution se font en quasi-simultanéité avec la contestation de l'Euro 2012, le championnat d'Europe de football prévu en Ukraine. L'un des premiers communiqués dans le blog *Live journal*, du 29 juillet 2008, signale les motifs de la manifestation contre la prostitution : « L'impulsion de cette action est basée sur la perspective d'une augmentation du flux de touristes sexuels en Ukraine au cours de l'Euro 2012, et cela va attirer davantage de filles ukrainiennes dans l'industrie du sexe »<sup>421</sup>. L'attribution de l'organisation de cet événement sportif à l'Ukraine (et la Pologne) interpelle les militantes sur une problématique qui risque de s'accroître.

En décembre 2009, les manifestations contre l'euro 2012 sont rares. Sur le blog, les militantes diffusent une affiche le 9 décembre réclamant un « Euro 2012 sans prostitution ! »<sup>422</sup> Et le blog répertorie une seule manifestation, quelques jours plus tard le 14 décembre<sup>423</sup>. Une quinzaine de militantes organisent, sur la Place Mikhaïlovskaya, un match de football. Dans le communiqué, Femen demande aux autorités publiques de prendre des mesures fortes<sup>424</sup> :

Le but de l'action du mouvement des femmes FEMEN est d'avertir le gouvernement ukrainien et les Ukrainiens eux-mêmes des conséquences néfastes de l'organisation des championnats sportifs internationaux : l'augmentation rapide du nombre de prostituées, l'afflux de touristes sexuels et la légalisation de la prostitution. FEMEN continue d'exiger des autorités ukrainiennes:

- d'adopter une loi sur la pénalisation des personnes utilisant les services des prostituées;
- reconnaître le problème du tourisme sexuel en Ukraine au niveau de l'État et déterminer une évaluation juridique et morale de ce phénomène;
- interdire aux étrangers qui ont été vus lors de tournées sexuelles d'entrer en Ukraine à nouveau;
- augmenter la peine pour proxénétisme;
- intensifier la lutte des structures étatiques contre la mafia sexuelle en Ukraine.

<sup>421</sup> « Action l'Ukraine n'est pas un bordel », *Femen Live journal*, 29/07/2008, [<https://femen.livejournal.com/2500.html>].

<sup>422</sup> « FEMEN pour un "Euro 2012 - sans prostitution !" », *Femen Live journal*, 09/12/2009, [<https://femen.livejournal.com/32288.html>].

<sup>423</sup> « L'industrie du sexe a été vaincue. La militante de FEMEN Schevchenko a marqué un but décisif contre les prostituées ! », *Femen Live journal*, 14/12/2009, [<https://femen.livejournal.com/32640.html>].

<sup>424</sup> Le 14 octobre 2009 : le projet de loi, déposé à la Verkhovna Rada, est une proposition de modifications et d'ajouts des actes législatifs existants (concernant la responsabilité pénale pour l'utilisation des services de prostitution). L'enjeu est une aggravation des peines : d'augmenter l'amende pour l'utilisation des services de prostitution (de 100 à 500 hryvnia minimums non imposables), de punir sous forme de travaux publics pendant 60 à 240 heures, ou par une peine d'emprisonnement de 1 à 3 ans. L'utilisation des services des mineur.es impliqué.es dans la prostitution serait passible de 3 à 5 ans de prison.

Les militantes portent des vêtements et accessoires sportifs détournés [*Iconographies 40, 41 et 42*]. L'action est ironique et mélange les symboles. Le mouvement ne cesse de reproduire ce modèle de transgression. Les femmes jouent au football, un sport qui reste malgré tout masculin. Deuxièmement, elles sont vêtues de maillots de sport colorés, mais qui sont très féminisés - voire sexualisés (mini-jupe, mini-short, soutiens-gorges en forme de ballon, etc.). Les manifestantes jouent à la fois le rôle de footballeuses et de prostituées. La majorité a enfilé des chaussettes de sport. Cependant, une seule manifestante joue avec des baskets appropriés, les autres ont gardé leurs bottes. Enfin, le dernier élément subversif réside dans ce lien qu'elles dévoilent entre deux mondes : la prostitution et un événement sportif international. Elles montrent la thématique de la prostitution, en se jouant de la sexualisation des corps. Les footballeuses-manifestantes ont déroulé une bannière imposante. Dans la deuxième partie du slogan « Euro 2012 sans prostitution », les militantes ont inséré des images de prostituées. L'effet est redoublé, les mots « sans prostitution » contiennent des visages et des corps. Certaines expressions sont en anglais et s'adressent aux médias internationaux. Des journalistes et des photographes sont présent.e.s à proximité du terrain que les footballeuses ont aménagé à même le pavé. Le terrain est délimité avec du ruban adhésif. Derrière les caméramens, un public épars contemple la scène de loin.

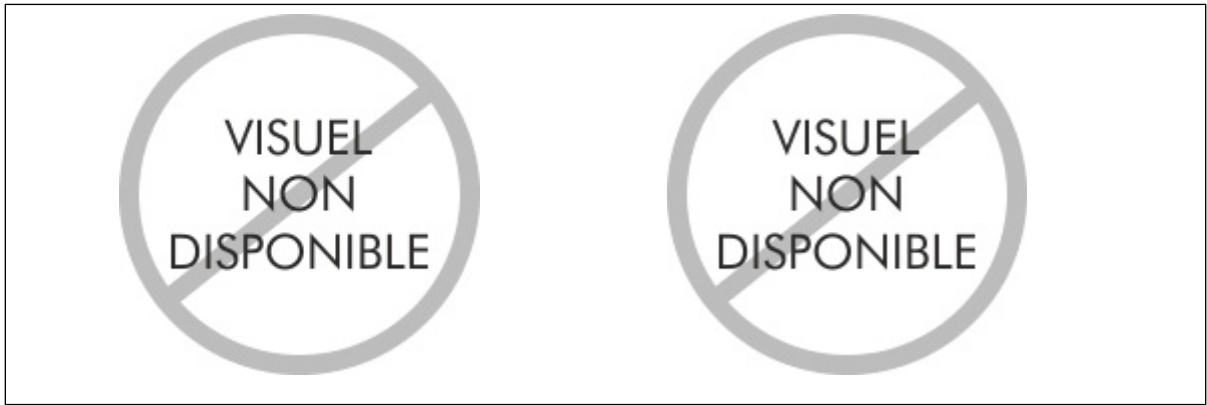
L'année suivante, alors que les chantiers des nouveaux stades sont lancés, les militantes agissent. Le 12 juillet 2010, deux militantes manifestent et réalisent des photographies devant un stade en construction. Une missive est adressée aux autorités ukrainiennes et à Michel Platini, dirigeant du championnat [*Annexe 18*]. Pour le mouvement, les acteurs.rices politiques et économiques sont impliqué.e.s et négligent leurs responsabilités dans la dégradation de la prostitution. Elles font le parallèle avec l'expérience de la coupe du monde en Afrique du Sud<sup>425</sup> :

Notre appel est dicté par l'expérience amère de l'Afrique du Sud, où le Championnat du monde vient de se terminer. La « fête du football » pour les Africains a apporté une joie momentanée. Après le départ des invités, les propriétaires ont supporté le lourd fardeau de l'entretien des installations construites spécifiquement pour le championnat, certains d'entre eux seront simplement fermés. Les problèmes aigus de la pauvreté, du SIDA et de la criminalité n'ont pas été résolus, mais seulement plus visibles, ce qui rend l'Afrique du Sud moins attrayante pour les touristes à l'avenir.

Le mouvement réclame un engagement de l'État et de l'organisateur, il demande d'accompagner l'événement d'une campagne contre la prostitution :

---

<sup>425</sup> « Nous ne voulons pas d'un tel Euro 2012 ! », *Femen Live journal*, 12/07/2010, [<https://femen.livejournal.com/77438.html>].



*Iconographie 40*

*Iconographie 41*



*Iconographie 42*

*Publiées : 14 décembre 2009*

*Prises : 14 décembre 2009*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/32640.html>]*

*Auteur.e : non indiqué.e*

*Contexte : organisation de l'Euro 2012 en Ukraine et en Pologne*

*Sujet : revendications de mesures fortes contre la prostitution, les militantes détournent les symboles du monde footballistique*

*La bannière : « Euro 2012 sans prostitution »*

*Pancarte à l'extrême gauche : « L'Ukraine n'est pas l'EURO »*

*Pancarte à l'extrême droite : « EURO 2012 sans prostitution ».*



- Lancer un programme social qui traitera du problème de la prostitution en Ukraine ;
- Informer les fans de football que la prostitution en Ukraine est illégale (sur son site Internet, dans les communiqués d'information, sur les billets pour les matchs de l'Euro 2012 et sous d'autres formes) ;
- Créer des solutions visuelles et un « slogan » sur le thème de la lutte contre la prostitution pour les derniers matchs de l'Euro 2012. Assurer l'emplacement de ces visuels dans les stades et sur les équipements des équipes ;
- Exiger du gouvernement ukrainien une lutte acharnée contre la prostitution.

Un mois plus tard, le 24 août, les militantes se joignent à des motards et organisent une célébration alternative aux festivités de la fête de l'indépendance. Pour la première fois d'ailleurs, un communiqué désigne Inna Schevchenko « Commissaire du programme Euro 2012 », dont la présence active au sein du mouvement est récompensée<sup>426</sup>. Dorénavant, le programme « Euro 2012 » est distingué du programme « L'Ukraine n'est pas un bordel » dont Sacha Schevchenko est la Commissaire. Pourtant les deux programmes sont fondés sur la mise en cause de la prostitution et du tourisme sexuel. D'une part, à l'approche de l'événement, le programme contre l'Euro 2012 s'annonce chargé, le mouvement envisage de multiplier les actions dans cette direction, d'autre part, cette clarté de la communication est efficace pour s'adresser aux médias.

En 2011, alors que l'événement se prépare en coulisse, les militantes attirent davantage l'attention des organisateurs.rices et des autorités publiques. Le 1<sup>er</sup> février, une dizaine d'activistes se révoltent sur un balcon de la capitale [*Iconographies 43, 44 et 45*]. Sur la principale rue de Kiev (longue de 1200 mètres), Krechtchatyk, où les convois présidentiels et diplomatiques passent, Femen investit un appartement à l'étage, les militantes étendent leurs sous-vêtements, tee-shirts, culottes et soutiens-gorges. Torse nu, couronnes de fleurs sur la tête et rubans chatoyants le long du cou, elles déclament des slogans en direction de la rue. Toutes ne sont pas topless, deux activistes ont revêtu des tee-shirts « Femen ». Il n'y a pas d'information quant au choix de ce lieu : est-ce l'appartement d'une militante ou d'une connaissance du mouvement ? Les militantes ont-elles simplement sonné aux portes ? Femen ridiculise le projet des autorités de la ville d'interdire l'apparition des habitant.e.s de Kiev en sous-vêtements sur leur balcon, ainsi que le séchage donnant sur les rues principales.

Le 1<sup>er</sup> juillet, c'est l'expulsion des étudiant.e.s des dortoirs, réquisitionnés pour l'Euro 2012 qui scandalise les militantes. À l'automne, elles enchaînent plusieurs actions contre l'événement : le 15 septembre lors d'une conférence dans un prestigieux hôtel, le 28 septembre

---

<sup>426</sup> « En Ukraine, il est interdit de célébrer le jour de l'indépendance ! 10 militantes de FEMEN au poste de police après une manifestation sur des motos », *Femen Live journal*, 24/08/2010, [<https://femen.livejournal.com/83705.html>].

devant le stade Olimpiiski et le 8 octobre à la cérémonie d'ouverture de l'Euro 2012 (en présence du Président Viktor Ianoukovitch). Le 29 octobre 2011, les activistes profitent de l'ouverture du quatrième stade, pour briser de la vaisselle à l'entrée VIP du stade, en scandant « L'Ukraine perdra », et en référence aux dégâts occasionnés pour le pays.

Le 2 décembre, quatre d'entre elles protestent devant un stade. Elles s'allongent et ont déposé un filet représentant les cages entre leurs jambes. Elles portent des crampons aux pieds, comme des footballeuses, un ballon en mousse est collé aux parties génitales<sup>427</sup>. Cette mise en scène est un but symbolique pour l'événement sportif qui fait la promotion de la prostitution, et attire des supporters du monde entier. Le secteur se prépare d'ailleurs, plusieurs commentateurs.rices remarquent dans les chambres des hôtels, les dépliants qui proposent des services sexuels<sup>428</sup>.

La prostitution est un phénomène contre lequel l'État ne semble pas vouloir lutter, bien au contraire, des hommes politiques tentent même de légaliser la prostitution, afin de répondre justement à l'afflux de prostituées durant l'Euro 2012 : « Nos politiques étaient donc prêts à "bordéliser" le pays au nom des intérêts de l'industrie du sexe »<sup>429</sup>. La prostitution est officiellement interdite et les brigades du mouvement Femen vont déambuler, notamment dans les transports en commun et les rues, pour informer et sensibiliser les touristes. Effectivement, le contraste ne peut que surprendre, la banalisation côtoyant l'interdiction. Pour les militantes, l'événement se résume à « des hommes qui avaleraient des quantités industrielles de bière pendant et après les matchs, et qui chercheraient des prostituées pour la nuit. En résumé, foot-bière-baise »<sup>430</sup>.

Dans son ouvrage *De la prostitution comme sport collectif*<sup>431</sup>, Bernard Rouverand raconte son passage en tant que client de prostituées à son activisme pour la pénalisation éducative du client. Il est conférencier pour l'Association contre la prostitution des enfants. Dans ce livre, Bernard Rouverand décrit ce rituel de « troisième mi-temps », qui consiste à aller voir des prostituées après un match de football. Ses amis et lui-même font le voyage pour assister à l'événement sportif. Néanmoins, ils se rendent seulement en Ukraine pour assister aux matchs et font l'impasse sur la Pologne, « pas tant pour le programme sportif que pour la morale régnant dans le pays »<sup>432</sup>. En Ukraine, la prostitution attire les fans.

En 2012, l'activité des militantes s'accroît<sup>433</sup>. Le 3 mai, la manifestation se déroule à l'entrée du métro et plusieurs d'entre elles parodient la présence d'une « bombe sexuelle » devant la station Khreshchatyk à Kiev [*Iconographies 46, 47 et 48*].

---

<sup>427</sup> « L'UEFA attaque notre objectif », *Femen Live journal*, 02/12/2011, [<https://femen.livejournal.com/180993.html>].

<sup>428</sup> Chambaz Bernard, « 350 000 TULIPES À Poltava, la balade vous met en face de Pierre le Grand », *L'Humanité*, 08/06/2012, [<https://www.humanite.fr/monde/350-000-tulipes-poltava-la-balade-vous-met-en-face-de-pierre-le-grand-498196>], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>429</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 228.

<sup>430</sup> *Ibid*, p. 155.

<sup>431</sup> Rouverand Bernard, *De la prostitution comme sport collectif*, Paris, Max Milo, 2012.

<sup>432</sup> *Ibid*, p. 30.

<sup>433</sup> Geslin Laurent, « Avant l'Euro 2012, les féministes de Femen foot le bordel à Kiev », *Libération*, 25/05/2011, [<https://www.liberation.fr/planete/2011/06/25/avant-l-euro-2012-les-feministes-de-femen-foot-le-bordel-a-kiev-745126>], (Consulté le 10/08/2019).



*Iconographie 43*

*Iconographie 44*



*Iconographie 45*

*Publiées : 1 février 2011*

*Prises : non indiquée*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/135092.html>]*

*Auteur.e.s : Inna Sokolovska, Yaroslav Debely*

*Sujet : manifestation « Balcon rebelle » contre le projet des autorités de la ville d'interdire l'apparition des habitant.es de Kiev en sous-vêtements sur leur balcon.*

Quelques jours plus tôt, plusieurs attentats à la bombe ont fait une trentaine de blessé.e.s dans la ville de Dnipropetrovsk, à six semaines de l'ouverture de l'événement sportif. La représentation des militantes tourne en dérision « l'impuissance des services de sécurité » et rappelle les dégâts que l'événement sportif aura sur les Ukrainiennes :

Le mouvement des femmes FEMEN a posé une bombe sexuelle pour l'EURO 2012 [...] L'industrie du sexe parrainée par les autorités à l'approche de l'EURO 2012 - c'est une véritable mine terrestre, avec des éclats d'obus qui ravageront un grand nombre de jeunes Ukrainiennes, les femmes les plus belles et les plus malheureuses du monde. FEMEN a été la première en Ukraine à remettre en question les avantages de l'EURO 2012 et à signaler une catastrophe humanitaire liée au tourisme sexuel et à la prostitution pendant le championnat.

La militante Alexandra Nemtchinova joue le rôle de la « bombe sexuelle ». L'expression « sex bomb » s'étend sur son abdomen. Affublée d'une perruque blonde, d'une paire de lunettes, de gants excentriques, ainsi que d'une culotte rose, elle est allongée et salue les passant.e.s. Des panneaux ont été déposés pour prévenir du danger et le lieu est circonscrit de ruban adhésif. Une équipe en combinaison rose – récemment livrée par une compagnie française - évacue les alentours. Durant cet exercice, la militante Diana Senich, est relevée et consolée par ses camarades, après avoir été agressée par un passant.e. Elle est encore sous le choc et tente de reprendre son souffle, elle est emmenée à l'hôpital.

Plus l'échéance de l'événement se rapproche, plus les militantes visent au cœur de son organisation. Le 12 mai, une militante s'attaque avec vivacité à la coupe du championnat. Elle est poursuivie avec des « circonstances aggravantes », ayant déjà manifesté par le passé. Le mouvement persévère. Le 21 mai, malgré la vigilance de la sécurité, une autre équipe Femen enserme la coupe de l'UEFA à Dnipropetrovsk<sup>434</sup>. Sacha Schevchenko et Inna Schevchenko sont en compagnie de la journaliste française Emmanuelle Eyles du magazine *Marie-Claire*, qui fait un reportage sur le mouvement et participe à la protestation [*Iconographie 49*]. Elles s'entraînent dans les locaux de Femen, la poubelle fait office de cible, le trophée du championnat. La journaliste est torse nu, elle est agrippée par Inna Schevchenko qui joue le rôle d'agent de sécurité. Les deux militantes sont habituées au corps-à-corps, les bras sont engagés et à l'offensive. Emmanuelle Eyles découvre ce type de situation et les techniques du corps sont encore imprécises. Son corps reste statique, ses coudes sont resserrés. Elle semble se laisser porter, voire est surprise par l'énergie d'Inna Schevchenko. Un décalage s'opère entre l'une qui joue son rôle pleinement, et la seconde qui découvre ce nouveau rôle militant qu'elle doit endosser. Dans la nuit, la journaliste et les militantes parcourent les 500 kilomètres qui les séparent de la ville de Dniepropetrovsk où l'action est planifiée le lendemain.

---

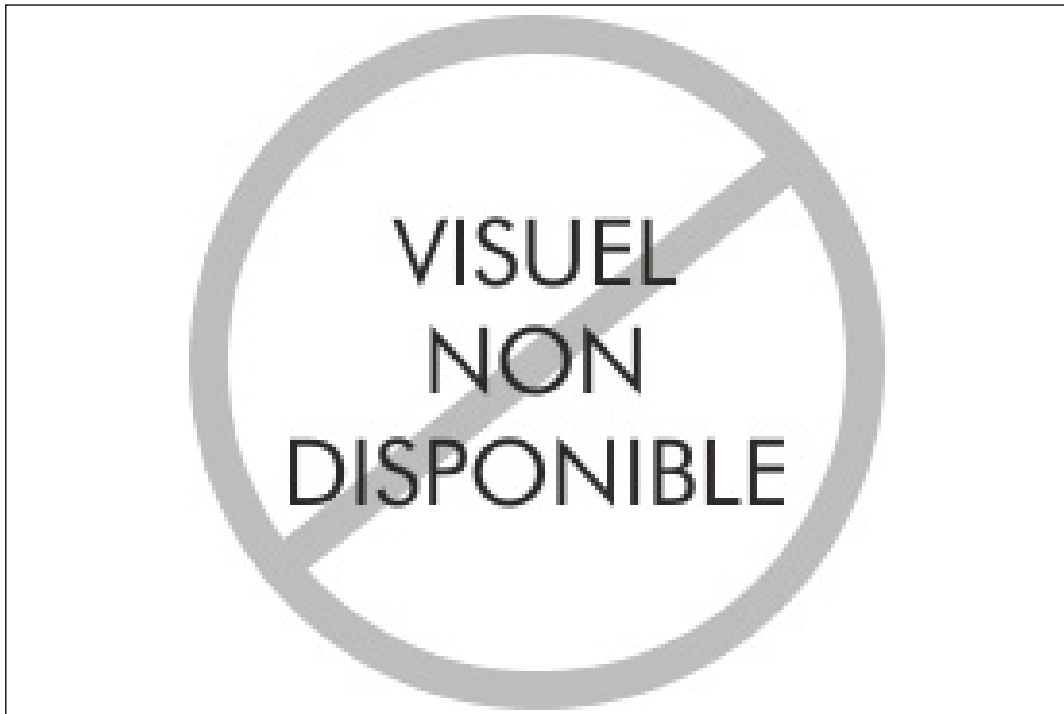
<sup>434</sup> « Femen's Topless Protesters Get Their Hands On Euro 2012 Trophy...Again », *Radio Free Europe/Radio Liberty*, 22/05/2012, [<https://www.rferl.org/a/femen-topless-protesters-get-hands-on-euro-2012-trophy-again/24589337.html>], (Consulté le 10/08/19).



*Iconographie 46*



*Iconographie 47*



*Iconographie 48*

*Publiée : 3 mai 2012*

*Prise : 3 mai 2012*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/206353.html>]*

*Auteures : Sarah Werner et Inna Sokolovska*

*Contexte : lutte contre le tourisme sexuel et actualité attentat*

*Sujet : agression d'une militante.*

En arrivant, elles pénètrent dans le périmètre sécurisé de la coupe et ôtent furtivement le haut. Inna Schevchenko se jette et se saisit du célèbre trophée Henry Delaunay, tandis que le personnel se précipite au-devant d'elle [*Iconographie 50*]. En outre, la militante se camoufle derrière des lunettes de soleil et a teint ses cheveux en foncé. Inna Schevchenko commence à être aisément démasquée, elle change son apparence afin d'éviter de se faire repérer.

Le premier match du tournoi est le 8 juin. Des militantes françaises viennent en renfort pour soutenir les Ukrainiennes. Le 1<sup>er</sup> juin 2012, dirigée par Safia Lebdi, elles manifestent devant l'ambassade d'Ukraine à Paris contre l'événement sportif. Une semaine plus tard, Safia Lebdi se rend à Varsovie et se joint aux Ukrainiennes. Devant le stade polonais, les militantes aspergent les supporters avec des extincteurs et les empêchent d'accéder au stade dès le premier match de la compétition.

Le 15 juin, l'action envisagée dans la ville de Donetsk ne se déroule pas comme prévu. Trois militantes décident de perturber le match France-Ukraine. Elles disparaissent et les informations sur leur enlèvement sont contradictoires. Elles sont d'abord emmenées dans un commissariat, puis kidnappées. Elles sont retenues et interrogées pendant neuf heures, et subissent des violences<sup>435</sup>. Les Femmes ripostent et tendent un guet-apens au chef du service de presse du ministère de l'Intérieur. Celui-ci pense aller à une interview, mais Inna Schevchenko l'attaque.

Le 24 juin symbolise l'opiniâtreté des militantes dans la critique de l'Euro 2012. Les militantes lancent deux opérations dans la même journée. Le matin, deux militantes, dont la Brésilienne Sara Winter, manifestent à l'intérieur du stade Olympic. Le soir, deux autres militantes protestent alors que les supporters se rassemblent près du stade. Le championnat avance ; les happenings continuent. Le 29 juin, Oksana Chatchko escalade les coulisses d'un écran géant qui diffuse le match Allemagne-Italie. Le championnat est en phase de demi-finale. Oksana Chatchko est équipée d'un matériel d'escalade et semble accompagnée d'un professionnel [*Iconographie 51*]. Le match est à la trente-neuvième minute (Allemagne 0 - 2 Italie), lorsque Oksana Chatchko tente, en plein vol, d'éteindre l'écran. Les deux grimpeur.se.s sont très vite happé.e.s par la foule et la sécurité. Prévoyait-elle de réaliser une performance ? Ou bien d'éteindre effectivement l'écran ? Oksana Chatchko, dans une stratégie de conatus, fait preuve de ténacité et de radicalisme tout au long de l'événement sportif. Le 19 juin, alors que les militantes s'infiltrèrent parmi les supporters suédois, Oksana Chatchko grimpe sur une table avec vivacité et renverse les bières [*Iconographie 52*]. Le 24 juin, cette dernière et Jana Zhdanova résistent fermement lorsque la sécurité et les policier.e.s tentent de les évacuer. L'acharnement et la violence des face-à-face sont illustrés par les mains des policiers enfoncées dans l'abdomen arc-bouté d'Oksana Chatchko [*Iconographie 53*].

Femmes privilégie des happenings d'une à trois militantes. Cette dispersion garantit une meilleure efficacité des actions, déjouant la sécurité. Néanmoins, d'autres formules sont possibles notamment à l'occasion de la prestigieuse finale du championnat, le 1<sup>er</sup> juillet.

---

<sup>435</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 225.



*Iconographie 49*

*Iconographie 50*

*Publiées : 21 mai 2012*

*Prises : 21 mai 2012*

*Lieu : Dniepropetrovsk*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/208446.html>]*

*Auteure : Véronique de Viguerie*

*Contexte : Euro 2012*

*Sujet : coupe renversée en compagnie de la journaliste Emmanuelle Eyles.*



*Iconographie 51*

*Publiée : 29 juin 2012*

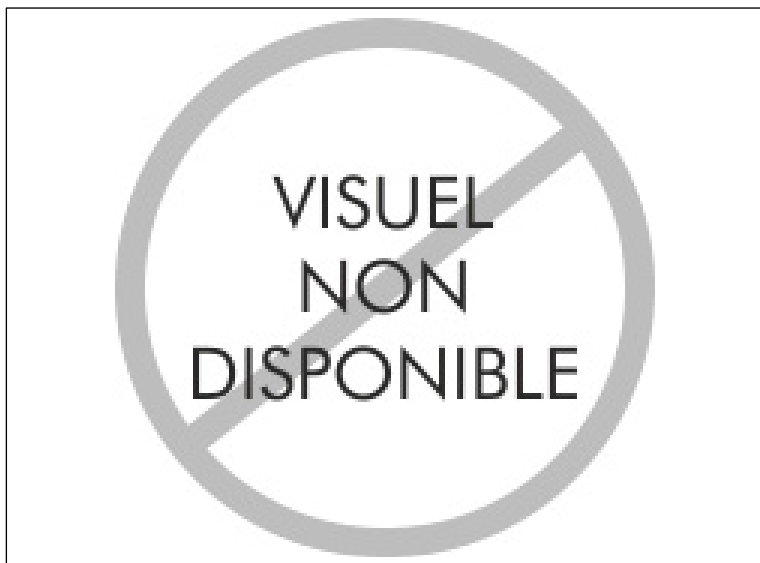
*Prise : 29 juin 2012*

*Lieu : Kiev*

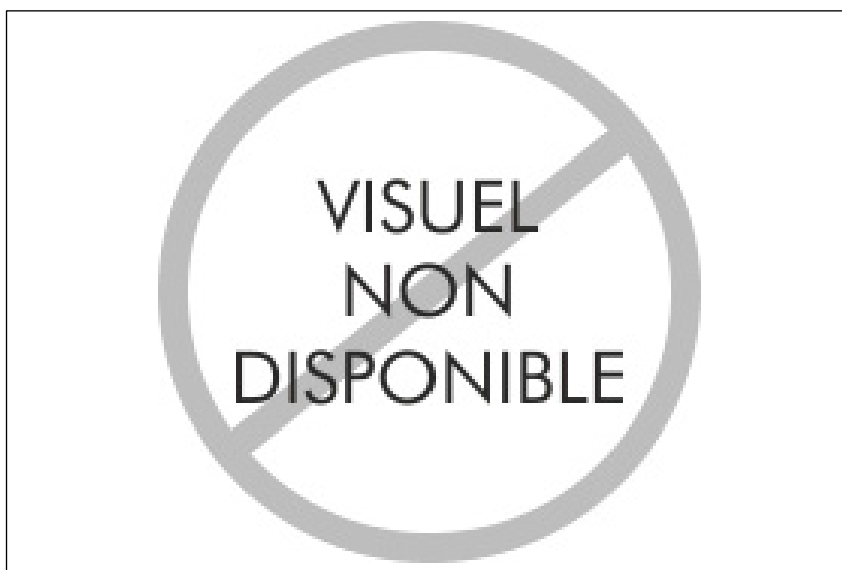
*Source : Femen Live Journal, [<https://femen.livejournal.com/215462.html>]*

*Auteur.e.s : Sergei Svetlitsky, AFP*

*Sujet : la militante Oksana Chatchko tente d'éteindre l'écran géant à la demi-finale de l'Euro 2012.*



*Iconographie 52*



*Iconographie 53*

*Publiées : 19 et 24 juin 2012*

*Prises : 19 et 24 juin 2012*

*Lieu : Kiev*

*Source : Femen Live Journal*

*Photographie n° 52 [<https://femen.livejournal.com/212738.html>]*

*Photographie n° 53 [<https://femen.livejournal.com/214404.html>]*

*Auteur.e.s : Sergei Svetlitsky, AFP*

*Sujet : engagement radical des militantes, le mouvement multiplie les actions perturbant l'Euro 2012*

*La pancarte : « Fuck Euro 2012 ».*



Cette fois-ci, six militantes se préparent dans un appartement [*Iconographie 54*]. La cible est double, l'Euro 2012 et le président biélorusse, Alexandre Loukachenko, qui doit assister à la finale aux côtés de son homologue ukrainien. Les militantes attendaient de prendre leur revanche depuis les fameuses péripéties six mois plus tôt, en décembre 2011, à Minsk. Les militantes avaient été séquestrées par les services de l'État biélorusse. La militante Alexandra Nemtchinova joue à nouveau le rôle mirliflore d'Alexandre Loukachenko. La grammaire corporelle est soignée : accoutrée d'un pantalon et d'autres symboles militaires, elle a le crâne partiellement rasé et étale une moustache. Elle est topless comme les autres activistes. Plusieurs slogans sont écrits sur les bustes dont « respect KGB UEFA », soulignant ainsi l'accointance entre l'institution sportive et la dictature du pays voisin. Les six activistes se rendent devant le stade olympique de Kiev, encagoulées et matraques à la main [*Iconographie 55*]. Un enfant est présent sur les photographies, le fils de l'une des militantes. Il tient peut-être la main de sa mère, Alexandra Nemtchinova. Quelques instants plus tard, les services de police s'approchent des protestataires, une militante se précipite matraque relevée et se met en position d'attaque [*Iconographie 56*]. Surpris les policiers ont un geste de défense, reculent et se protègent. Un touriste ou un simple passant, en short et sandales, utilise son téléphone pour filmer la scène. Jusqu'au dernier moment, l'épouvantail Femen a agité l'Euro 2012. Sur les trois mois, mai, juin et juillet 2012, les activistes perturbent le championnat international à 13 reprises.

Le programme du mois de juin est particulièrement significatif. Le panneau jaune, sur l'un des murs du local du mouvement, liste l'ensemble des actions [*Iconographie 57*]. Les militantes ont indubitablement prévu et planifié un certain nombre d'actions plusieurs jours, voire plusieurs semaines auparavant. Ce tableau a éventuellement été complété au fur et à mesure du déroulé de l'événement et des possibilités d'accès au terrain. L'activité est prolifique au mois de juin. Sur un mois complet, 25 cases (soit 25 journées) contiennent des activités. Et certaines journées concentrent quatre ou cinq tâches successives. La qualité de la photographie ne permet pas de distinguer une liste et de la répertorier. Néanmoins, il est fort probable que les réunions, la préparation des manifestations, les actions, les rencontres avec les médias sont les principales occupations listées par les militantes. Cette photographie existe sans doute en raison d'une affiche, à droite du panneau et souhaitant un « happy birthday Inna », née en juin.

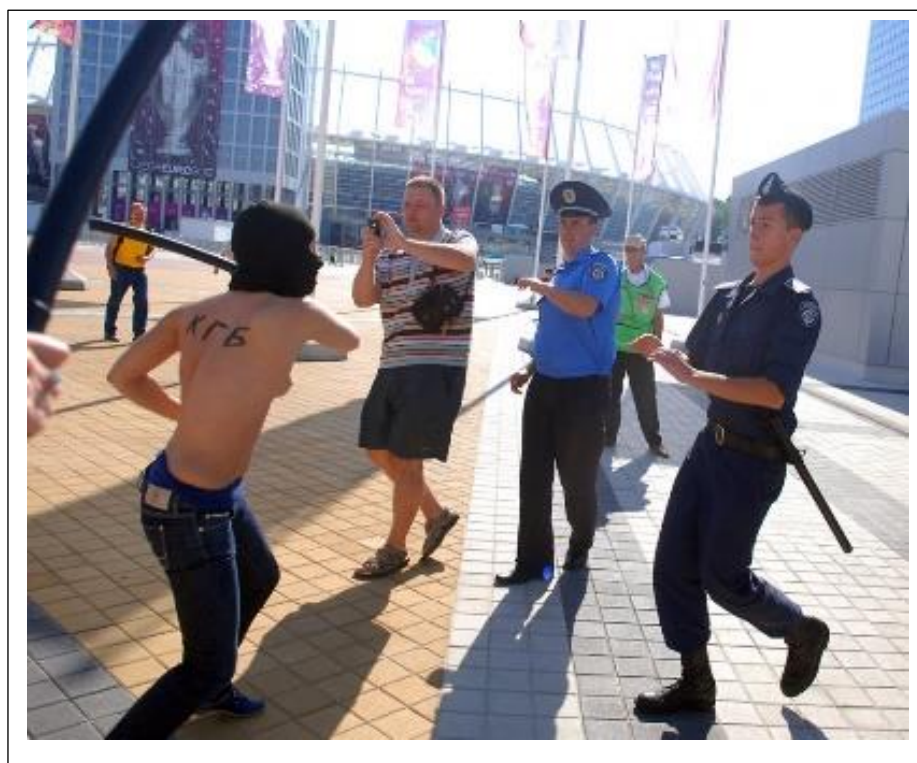
Malgré les multiples arrestations et les poursuites en 2011, puis en 2012, les autorités n'ont pas réussi à infléchir la dynamique Femen contre l'événement. La médiatisation a sûrement aidé à limiter la répression contre les protestations Femen. Femen s'est même élargie, attirant et impliquant des militantes étrangères (françaises, brésiliennes), et témoigne de la capacité de l'organisation à mobiliser ailleurs. Le mouvement se déploie sur une échelle internationale, notamment en France.



Iconographie 54



Iconographie 55



Iconographie 56

Publiées : 1<sup>er</sup> juillet 2012

Prises : 1<sup>er</sup> juillet 2012

Lieu : Kiev

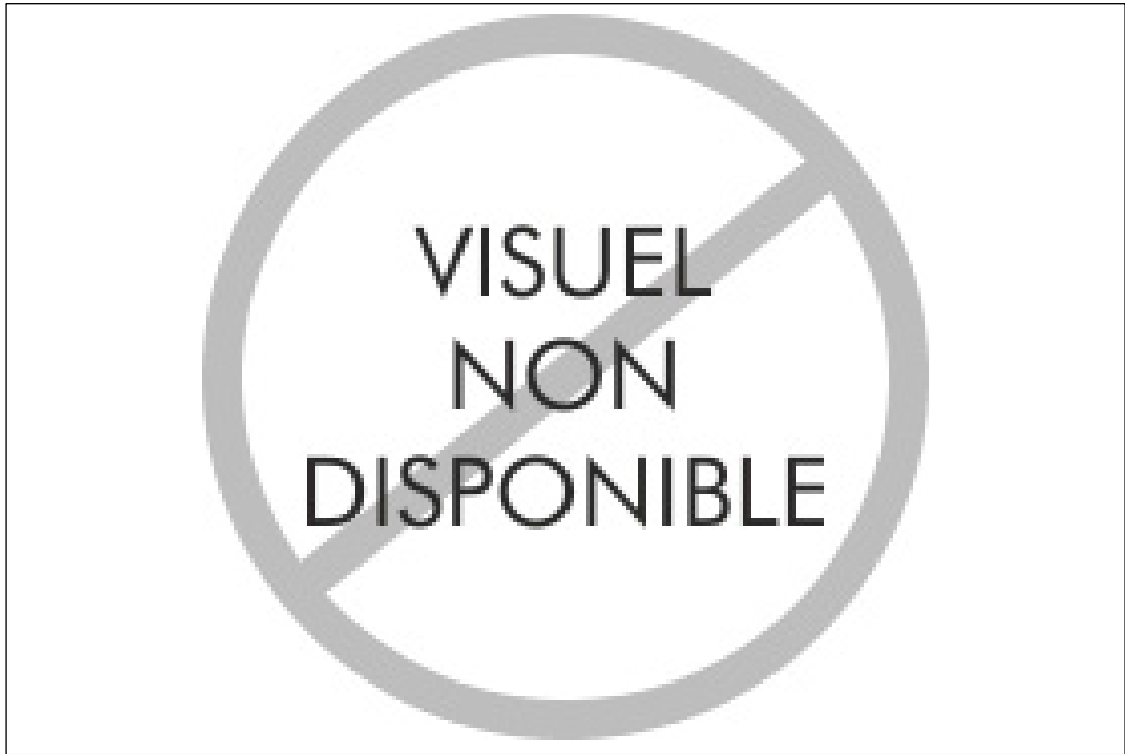
Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/215967.html>]

Auteur : Yaroslav Debely

Contexte : Euro 2012

Sujet : manifestation contre la présence du président biélorusse à la finale de l'Euro 2012.



*Iconographie 57*

*Publiée : en juin (21 juin)*

*Prise : en juin*

*Lieu : Kiev (local Femen)*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://ic.pics.livejournal.com/femen/15734533/95724/900.jpg>]*

*Auteur.e : Non indiqué.e / Femen*

*Sujet : programme du mois de juin (Euro 2012).*

### 3.2) L'internationale féministe : la création de Femen-France

La tournée européenne des Femen a permis aux militantes de se connecter avec d'autres féministes en Europe. Aucune véritable branche ne voit le jour en Italie ou en Suisse. En revanche en France, la connexion est plus concrète. La militante française Safia Lebdi avait fait le déplacement à Varsovie. Ce n'est qu'un juste retour, puisque les Ukrainiennes sont venues en France, manifester aux côtés des Françaises, en mars 2012, contre le voile intégral musulman. À l'été 2012, les Ukrainiennes et les Françaises ont une vision commune, et la création de la branche Femen-France est en cours. Ce processus s'accélère lorsque l'une des militantes ukrainiennes, Inna Schevchenko, fuit vers Paris, en août 2012. L'islam, deuxième religion de France, apparaît comme un « problème public » depuis deux décennies. Et la question féministe cristallise particulièrement.

#### 3.2.1) L'islam : catalyseur en France

La question de l'islam rejoint les luttes du mouvement. Dans le premier semestre de 2012, trois manifestations (à Istanbul, Paris et Londres) concernent les « femmes musulmanes ». Le 8 mars 2012, à l'occasion de la Journée Internationale des femmes, Femen choisit d'aller en Turquie, pays voisin. Un sponsor turc soutient leur combat et se propose d'organiser le voyage. Il possède une marque de lingerie féminine qui fabrique des soutiens-gorges pour les femmes ayant subi une mastectomie et voit aussi un intérêt économique. La Turquie est un choix stratégique, proche de l'Union européenne, imprégnée d'islam et avec une tradition laïque : « On a pensé que notre voix pourrait y être entendue. On voulait également faire un test dans un pays musulman qui ne soit pas trop extrémiste »<sup>436</sup>. Après une conférence de presse à Istanbul, quatre militantes, Inna Schevchenko, Sacha Schevchenko, Jana Zhdanova et Tatiana (nom introuvable) se rendent en face de la principale mosquée d'Istanbul, Sainte-Sophie. Elles se découvrent, « gardant uniquement le slip », les corps sont peints d'hématomes et de brûlures, elles dénoncent ainsi les violences domestiques, notamment à l'acide. Sur les pancartes, les slogans « Mort aux barbares ! », « Stop aux attaques d'acide » et « Coupable parce que femme » agrémentent l'événement. Dans son communiqué, le mouvement s'adresse aux pays musulmans d'Asie du Sud :

Le but de l'action « Cocktail asiatique » est d'attirer l'attention de la communauté mondiale sur les horreurs de l'arrière-pays asiatique, où des femmes sans défense sont brutalement torturées quotidiennement : elles sont brûlées au visage, ont les articulations cassées et sont

---

<sup>436</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 212-213.

enterrées vivantes. La raison des représailles peut être une connaissance innocente avec un pair, un refus de mariage, un désir de recevoir une éducation laïque. Il existe des faits connus lorsque des femmes qui ont été violées, ainsi que des bébés de sexe féminin, sont aspergées d'acide comme symbole de mépris pour une enfant de sexe féminin par leur père. FEMEN demande aux gouvernements des pays musulmans d'Asie du Sud de reconnaître les faits du génocide contre les femmes, de divulguer tous ces cas et de punir sévèrement les responsables<sup>437</sup>.

L'action dure quelques secondes, les activistes sont très rapidement appréhendées par « une bonne trentaine de femmes policiers bien entraînées et ultra-rapides » qui les attendaient. Elles sont transférées dans un centre de détention, puis expulsées dès le lendemain<sup>438</sup>. Le communiqué rapporte également l'organisation d'une contre-manifestation. Le journal turc *Sabah*, pro-gouvernement rapporte l'événement, « les filles Femen manifestent nues à Istanbul »<sup>439</sup>. Les Femen souhaitent défendre les femmes du monde entier et connaissent peu l'histoire ou les enjeux sociopolitiques dans les pays arabes et/ou musulmans. Faut-il distinguer les pays ? Et inversement, comment et pourquoi les spécifier ? Quelle lecture avoir de ces sociétés et de ces territoires dont les représentations médiatiques se focalisent effectivement sur le prisme de la violence<sup>440</sup>.

À mesure que les militantes Femen nouent des liens avec des pays arabo-musulmans (Iran, Turquie, Tunisie, Maroc, etc.), les activistes font la promotion d'un féminisme qui se veut universel. Les témoignages qui leur sont rapportés radicalisent leur position politique, et renforcent leur sororité, légitime pour certaines, instrumentale, voire néocoloniale pour d'autres. Pourtant, au début, le mouvement se saisit de cette question de l'islam (et de sa critique) à mesure que celui-ci entretient des liens avec la France, un pays laïc. Les Ukrainiennes se rendent à Paris, à l'invitation de Safia Lebdi.

Safia Lebdi est la fondatrice des *Insoumises* et une ancienne militante de *Ni putes ni soumises* (NPNS)<sup>441</sup>. Elle est également élue conseillère régionale avec les écologistes (EELV) d'Île-de-France. Cette dernière découvre Femen lors de leurs actions contre DSK en novembre 2011. Safia Lebdi leur propose une action conjointe en France « contre le port du voile intégral

---

<sup>437</sup> « H2SO4 - cocktail "Asie" », *Femen Live journal*, 08/03/2012, [<https://femen.livejournal.com/199296.html>].

<sup>438</sup> « Femen Protesters Expelled From Turkey For Topless Protest », *Radio Free Europe/Radio Liberty*, 09/03/2012, [[https://www.rferl.org/a/femen\\_protesters\\_expelled\\_from\\_turkey/24510611.html](https://www.rferl.org/a/femen_protesters_expelled_from_turkey/24510611.html)], (Consulté le 10/08/2019).

<sup>439</sup> « Manifestation nue des filles de Femen à Istanbul » (En Turc), *Sabah*, 08/03/12 [<https://www.sabah.com.tr/galeri/yasam/femen-istanbulda-eylem-yapti>].

<sup>440</sup> Dymytrova Valentyna, « De l'harissa et du jasmin pour le dernier pharaon : Les révolutions tunisienne et égyptienne au prisme de la presse écrite ukrainienne », dans Tourya Gaaaybess, *Cadrages journalistiques des "révolutions arabes" dans le monde*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 77-92.

<sup>441</sup> Ni putes ni soumises (NPNS) est fondé en 2003 par Fadela Amara. C'est un mouvement féministe français, qui naît à la suite des marches organisées contre les violences dans les « quartiers ». Sa mission est de lutter contre les violences faites aux femmes. Sa dirigeante rejoint le gouvernement de François Fillon en 2007. En 2019, l'association fait l'objet d'une liquidation judiciaire en raison des difficultés financières. Sur la question genre et race en France, voir Garcia Marie-Carmen, « Des féminismes aux prises avec l'« intersectionnalité » : le mouvement Ni Putes Ni Soumises et le Collectif féministe du Mouvement des indigènes de la République », *Cahiers du Genre*, Vol. 52, n° 1, 2012, p. 145-165.

en France »<sup>442</sup>. Safia Lebdi est née en 1974, deux générations de féministes, venant de territoires distincts vont se croiser.

Les Femen font le voyage en France [*Iconographie 58*]. Sur le parvis du Trocadéro, le 31 mars 2012, une douzaine de femmes défilent, habillées de *niqab* qu'elles arrachent en criant les slogans « Plutôt à poil qu'en niqab ! », « Femmes musulmanes, déshabillez-vous ! » La manifestation est très médiatisée et suscite beaucoup d'engouement, pour plusieurs raisons. C'est une réussite pour le mouvement qui arrive d'abord à mobiliser plusieurs manifestantes en France. Les militantes réunissent, à partir de ce réseau initial, des féministes originaires de pays arabes et/ou musulmans qui se sont intéressées à Femen : « La participation de femmes d'origine arabe a produit un fort effet. Nous étions très emballées par nos nouvelles copines. Il s'agissait non pas de jeunes étudiantes, mais de femmes mariées ou divorcées, avec enfants, qui voulaient nous suivre »<sup>443</sup>. La militante iranienne des droits humains Mariam Namazie, l'écrivaine libanaise Darina Al-Joundi et la militante française Loubna Méliane participent à l'événement. L'action, et le communiqué du mouvement, s'adressent aux femmes musulmanes du monde entier : « Le corps et les affiches des militantes portaient des slogans dénonçant la barbarie de la charia régnant dans certains pays du Moyen-Orient contre les filles et les femmes »<sup>444</sup>. Les militantes sont toutes topless et font dos à la Tour Eiffel. Trois Ukrainiennes sont en culottes et ont l'habitude de manifester ainsi (nonobstant les regards ou le climat). En revanche, les militantes françaises ont enfilé un pantalon ou une jupe longue. Certaines manifestent seins nus probablement pour la première fois de leur vie. Des activistes triment une couronne de fleurs et des rubans de couleurs. Toutes les manifestantes ont inscrit un texte sur le corps et chacune d'entre elles brandit une pancarte. Trois écriteaux ont des fonds rouges et semblent renvoyer à la couleur du sang.

Les bras sont investis de slogans. Sur l'ensemble des supports, ils sont en différentes langues : anglais, arabe, français, ukrainien et perse. La diversité et les couleurs se mêlent à l'unité. Le groupe fait corps et est homogène, le logo est inscrit sur chacune des pancartes. Les slogans véhiculent des symboles français (devise, valeurs françaises, etc.). Ce melting-pot s'est constitué autour d'un axe particulier puisque la manifestation interpelle les « femmes musulmanes » et particulièrement la pratique du voile. Le message est transnational et le contexte français est propice à la critique des voiles musulmans. Face à la montée d'un islam politique, le féminisme est devenu un vecteur important de la laïcité. Pourtant, le féminisme n'a pas et n'est pas toujours laïque<sup>445</sup>. La question des voiles musulmans alimente une polémique qui resurgit de manière particulièrement forte sur le territoire français<sup>446</sup>.

---

<sup>442</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 217.

<sup>443</sup> *Idem*.

<sup>444</sup> « Allah m'a créée nue », *Femen Live journal*, 31/03/2012, [<https://femen.livejournal.com/202879.html>].

<sup>445</sup> Bard Christine, « Le féminisme est laïque », *Féminismes. 150 ans d'idées reçues*, Le Cavalier Bleu, 2020, p. 239-252.

<sup>446</sup> Scott Joan W, *La politique du voile*, Editions Amsterdam, 2017.



Iconographie 58

Publiée : 31 mars 2012

Prise : 31 mars 2012

Lieu : Paris

Source : Femen Live Journal

[<https://femen.livejournal.com/202879.html>]

Auteur : Alexander J.E. Bradley - (fotografia.folha.uol.com.br)

Sujet : manifestation internationale entre des féministes Anglaises, Françaises et Ukrainiennes à Paris, s'adressant aux « femmes musulmanes »

Les pancartes :

Pancarte 1 : Illisible (la nudité est la liberté ?).

Pancarte 2 « Muslim women, let's get naked » = « femmes musulmanes, déshabillez-vous »

Pancarte 3 (en Ukrainien) : « Si je suis nue, je serai libre »

Pancarte 4 : « I am a woman, not an object » = « je suis une femme, pas un objet »

Pancarte 5 : « France déshabille toi »

Pancarte 6 : « Nudity is a freedom » = la nudité est la liberté

Pancarte 7 : « Naked war » = « La guerre nue »

Pancarte 8 : « Naked truth » « La vérité nue »

Pancarte 9 : « Laïcité, liberté »

Pancarte 10 : « La vérité nue »

Pancarte 11 : (en persan).

Depuis la première affaire du voile en 1989 - les collégiennes de Creil - de nombreux actes administratifs, ministériels et législatifs remettent la question sur la scène politique<sup>447</sup>. La Loi n° 2010-1192 du 11 octobre 2010 interdisant « la dissimulation du visage dans l'espace public » fait suite à « la mission d'information sur la pratique du port du voile intégral sur le territoire national »<sup>448</sup>. Le projet de loi provoque plusieurs mois de débats politiques et médiatiques houleux<sup>449</sup>. La loi ayant été votée, pour quelles raisons les activistes françaises se mobilisent-elles à nouveau sur cette question ? Par ailleurs, le phénomène ne concerne que quelques centaines de femmes sur l'ensemble du territoire français. Le choix de cette problématique favoriserait-il l'attention médiatique créant ainsi une dynamique mobilisatrice autour d'une future branche Femen France ? Les militantes cherchent-elles à renouveler l'attention des autorités publiques et de la société civile sur ce qu'elles considèrent comme un symbole de domination ?

À travers la bataille contre la normalisation d'une norme vestimentaire religieuse, les militantes espèrent faire reculer les territoires du religieux. Safia Lebdi est envoyée à Londres en juillet. Elle dirige un « commando » français de cinq personnes « pour protester contre la décision du Comité Olympique d'autoriser les sportives musulmanes de participer aux compétitions en habits traditionnels »<sup>450</sup>. Pour Femen, cette décision est un « soutien aux islamistes », et leur slogan se résume à « Non à la charia ! »<sup>451</sup>. Sur la page Wikipédia de Safia Lebdi, le récit de l'action est rapporté :

Juillet 2012, elle s'attaque aux Jeux Olympiques de Londres contre le CIO qui accepte de changer la charte olympique sous l'influence du Qatar et de l'Arabie Saoudite introduisant le voile comme symbole des pays arabes. Ce qu'il faut retenir de cette action, c'est l'attitude du gouvernement britannique face à la dénonciation de la Charia de ces pays, marquée par une arrestation musclée avec test ADN et inscription au fichier (*sic*) Interpol des manifestantes<sup>452</sup>.

Le ton personnel et incisif suggère qu'elle a peut-être elle-même rédigé sinon relu le texte. Dans ce paragraphe, deux pays sont ciblés (Arabie Saoudite et Qatar) accusés de diffuser un islam politique rigoriste. Les militantes ukrainiennes et françaises s'allient dans une fronde contre les religions. L'enthousiasme de leur rencontre convainc les deux groupes de faire émerger une antenne Femen-France, Safia Lebdi en serait la leader : « Lorsque nous visitons un pays et qu'un groupe de filles locales veut se joindre à nous, nous nous entendons sur le choix de la personne qui s'occupera de notre mouvement dans le pays après notre départ. [...] En France, Safia s'est

---

<sup>447</sup> Bowen John R., *Why the French Don't Like Headscarves: Islam, the State, and Public Space*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

<sup>448</sup> Rapport d'information sur la pratique du port du voile intégral sur le territoire national, 26 janvier 2010, [<http://www.assemblee-nationale.fr/13/rap-info/i2262.asp>].

<sup>449</sup> Borghée Maryam, *Voile intégral en France : sociologie d'un paradoxe*, Paris, Michalon, 2012. Voir également, Koussens David, Roy Olivier (dir.), *Quand la burqa passe à l'Ouest. Enjeux éthiques, politiques et juridiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

<sup>450</sup> Les Ukrainiennes n'ayant pu obtenir de visa pour l'Angleterre.

<sup>451</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 219.

<sup>452</sup> « Safia Lebdi », *Wikipédia*, [[https://fr.wikipedia.org/wiki/Safia\\_Lebdi](https://fr.wikipedia.org/wiki/Safia_Lebdi)], (Consulté le 02/02/2020).



proposée pour devenir le leader local de Femen. Nous en étions ravies »<sup>453</sup>.

Au moment de l'action de Londres, Femen-France est officiellement créé. Safia Lebdi œuvre effectivement pour que le mouvement s'exporte en France. Elle mobilise ses réseaux pour organiser les actions, trouver des financements et se charge de déposer un statut d'association. Un investissement dont « l'élue verte espère tirer profit, elle qui compte monter un "lieu militant et culturel", une "maison de la femme" »<sup>454</sup>. Ce qui rapproche les militantes ukrainiennes et Safia Lebdi, c'est aussi des enjeux de classe sociale, associés à des enjeux féministes, « Safia se considère comme venue du même milieu, un milieu "populaire" »<sup>455</sup>. La branche Femen-France est enregistrée officiellement à la préfecture de police de Paris le 28 juillet 2012 :

Déclaration à la préfecture de police. **FEMEN**. *Objet* : améliorer les rapports femmes-hommes ; créer des centres de formation au féminisme ; dénoncer toutes les formes d'injustices de manière innovante et collective<sup>456</sup>.

Dans la déclaration d'enregistrement de l'association, l'idée de créer un centre de formation est déjà présente. Tout au long de ces échanges entre Ukrainiennes et Françaises, cette hypothèse d'un camp d'entraînement international à Paris est suggérée. Hervé Breuil directeur d'un théâtre, propose de les héberger et leur accorde une partie de l'espace de son établissement pour les entraînements. Le *Lavoir moderne parisien* (LMP) est un lieu communautaire de la Goutte d'or (18<sup>e</sup> arrondissement), quartier cosmopolite de la capitale. Le théâtre vit des difficultés financières et sa fermeture a été reportée à plusieurs reprises. La création de Femen-France et l'opportunité de réunir sur un même lieu les activistes des différents pays font de Paris, en quelques semaines, la base arrière du mouvement ukrainien.

### 3.2.2) L'ouverture du centre d'entraînement au Lavoir Moderne (septembre 2012)

Inna Schevchenko est à Paris, elle est accompagnée des frères Riahi, Arash et Arman, des réalisateurs austro-iraniens qui tournent un film représentant différentes formes de rébellion<sup>457</sup>. Au moment de sa fuite de Kiev, en août, elle contacte les féministes françaises. Elle est accueillie à la Porte Maillot par Loubna Méliane, ex-militante de l'association *Ni putes Ni*

---

<sup>453</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 219.

<sup>454</sup> Marteau Stéphanie, « Le féminisme à l'épreuve du sextrémisme », *Le Monde*, 08/03/2013, [[https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/03/08/le-feminisme-a-l-epreuve-du-sextrémisme\\_1844822\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/03/08/le-feminisme-a-l-epreuve-du-sextrémisme_1844822_3224.html)], (Consulté le 02/02/2020).

<sup>455</sup> Moga Nathalie, « Safia Lebdi, le renouveau féministe ? », *Libération*, 03/02/2013, [[https://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/02/03/safia-lebdi-le-renouveau-feministe\\_878975](https://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/02/03/safia-lebdi-le-renouveau-feministe_878975)], (Consulté le 02/02/2020).

<sup>456</sup> Journal Officiel des Associations : [[https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations\\_b/20120030/1031](https://www.journal-officiel.gouv.fr/associations/detail-annonce/associations_b/20120030/1031)], (Consulté le 02/02/2020).

<sup>457</sup> Riahi (Arash et Arman), *Everyday rebellion*, 2013, (118 min).

*soumises*, Caroline Fourest, journaliste et Nadia El Fani, réalisatrice franco-tunisienne<sup>458</sup>. Celle-ci ne chôme pas, une vingtaine de jours après son arrivée, le centre d'entraînement est inauguré le 18 septembre 2012. Une « marche nue » est programmée de la station de métro Château-Rouge jusqu'au *Lavoir*, à moins de 500 mètres. Les slogans ont une tonalité française : « Laïcité, liberté ! », « Sextrémisme », « Musulmanes, déshabillez-vous ! », « Je suis une femme et non un objet ! »<sup>459</sup>. La marche réunit vingt-sept femmes, les activistes Oksana Chatchko et Sacha Shevchenko sont venues d'Ukraine et se joignent aux militantes françaises. L'événement a grandement attiré l'attention des médias, des dizaines de journalistes et de photographes sont présents.

Le journal de gauche, *Libération* réalise le portrait d'Inna Schevchenko et titre « Un esprit sein ». Le « sain/t » est remplacé par le « sein », le titre crée une confusion entre le religieux et la nudité. On retrouve encore ce lien étonnant entre corps spirituel et corps féminin, entre religieux et féminisme. Inna Schevchenko apparaît sur une large photographie, elle est assise sur un tabouret. La fameuse couronne multicolore est posée sur ses cheveux, la tête est relevée. Son visage est froid et stoïque, accompagné d'un léger sourire. Des slogans recouvrent son corps, le plus étendu, « Liberté », s'élance depuis son sein droit et descend le long du corps, jusqu'à la hanche. De l'autre côté, un tatouage apparaît difficilement en raison des ombres. Ses bras longent le corps, les coudes sont légèrement repliés vers l'arrière, elle recouvre son pubis de ses mains. Elle est entièrement nue. L'article revient sur l'historique du mouvement et a valeur de consécration pour la militante et son mouvement. L'objectif d'attirer l'attention du tout Paris est atteint.

Inna Schevchenko s'entoure des premières activistes françaises Safia Lebdi, Loubna Méliane, ou encore Éloïse Bouton. Elles ont toutes les trois un passé militant dans le féminisme et l'antiracisme et sont plus âgées que les Ukrainiennes. D'autres soutiens de femmes qui se joignent au mouvement confirment le profil particulier des premières activistes et sympathisantes françaises. Charlotte Saliou, clown, a 39 ans, lorsque l'écrivaine Darina Al-Joundi en a 44<sup>460</sup>.

Au *Lavoir moderne*, les journalistes se pressent pour avoir des interviews, les candidatures des nouvelles recrues abondent également. Jusqu'ici, les rôles étaient répartis entre les quatre protagonistes ukrainiennes. Anna Houtsol, la fondatrice, se charge des questions juridiques, de la partie administrative et des communiqués de presse ; Oksana Chatchko, l'artiste, s'occupe de l'aspect artistique et du visuel des actions ; enfin, Sacha et Inna Schevchenko ont notamment la responsabilité de recruter les futures activistes<sup>461</sup>. Inna Schevchenko est rodée à cette tâche et va l'appliquer dans le cadre français. Femen-France dispose d'une page *Facebook* et d'un mail. Les sympathisantes sont reçues au *Lavoir Moderne*. Le mouvement recrute :

---

<sup>458</sup> Fourest Caroline, *Inna*, Paris, Grasset, 2014, p. 33.

<sup>459</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 242.

<sup>460</sup> Vaton Marie, « Femen Hexagonales », *Le nouvel Observateur*, 20/09/2012, [<https://o.nouvelobs.com/pop-life/20120919.OBS2875/femen-hexagonales.html>], (Consulté le 15/11/2019).

<sup>461</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 173.

Nous les questionnons sur leurs motivations, leurs parcours, leurs envies, leurs attentes et cherchons à cerner leurs limites. Nous leur proposons deux alternatives : devenir activiste ou aider dans l'ombre. Les tâches ne manquent pas : des traductions pour le site Internet et la page Facebook, des photos, des peintures ou des dessins, des films de nos manifestations, des montages, de la mise en ligne de l'aide logistique<sup>462</sup>.

La phase de recrutement se révèle importante dans la mesure où elle crée des affinités politiques. Le groupe est traversé de courants contradictoires, les rapports de force vont s'exercer. Femen-France est pris dans une lutte de légitimité.

### 3.2.3) La lutte pour le leadership en France

La construction de Femen-France pose une question : qui fera ou sera l'autorité au sein du mouvement en France ? Initialement, la branche française est entre les mains de Safia Lebdi, mais l'arrivée d'Inna Schevchenko à Paris fragilise sa légitimité. La direction du centre français est confiée à cette dernière, elle est au cœur de la médiatisation de Femen. La bataille pour le leadership se fait d'abord sur des questions techniques et politiques. Inna Schevchenko découvre en France « une mentalité différente » : « J'essaie de comprendre la façon dont il faut expliquer ce que nous faisons et pourquoi, aussi bien aux activistes qu'aux médias. Ce qui est certain, c'est que j'aimerais que nous gardions notre esprit "*Femen made in Ukraine*", combatif, mordant »<sup>463</sup>. Inna veut former des militantes au combat, et les transformer en « révolutionnaires professionnelles »<sup>464</sup>.

Les nouvelles recrues, à Paris, sont différentes. Certaines sont étudiantes, d'autres ont généralement un emploi, ou sont en couple avec des enfants, « la plupart ne sont pas capables de hurler, elles ricanent ou détournent le regard ». L'extérieur est une menace et Inna Schevchenko veut que ces nouvelles « soldates » prennent conscience de la « guerre » qu'elle a décidé de mener. Au fil des entraînements, les recrues les plus motivées sont retenues. Au mois de septembre et d'octobre 2012, la bataille est surtout interne. Des débats ont lieu au sein du groupe sur le rôle du féminisme et la ligne politique à adopter en fonction des thématiques. Le voile musulman semblait faire consensus. Jusqu'ici, les militantes considéraient le voile comme une forme d'oppression à l'égard du corps des femmes. Mais voilà, le voile cristallise alors que les recrues ont d'autres opinions sur la question : « Notre grand clash concernait le port du niqab. Ces femmes, dont certaines sont musulmanes, se prononçaient contre le port du voile intégral, mais considéraient qu'on ne pouvait pas l'interdire car ce serait antidémocratique. Elles affirmaient qu'il s'agissait du choix personnel des femmes. Pour nous, cette idée est

---

<sup>462</sup> Bouton Eloïse, *Confession d'une ex-Femen*, Paris, Éditions du Moment, 2015, p. 48.

<sup>463</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 242.

<sup>464</sup> *Ibid*, p. 243.

intolérable »<sup>465</sup>. Déjà, lors de la manifestation aux Jeux olympiques, les divergences sont présentes, « certaines musulmanes, pratiquantes ou non, mettent en garde contre le danger de ce type d'action » :

- « Il ne faut pas qu'on nous prenne pour des islamophobes »

- « 'Ce n'est pas la question', s'agace Inna ».

Les militantes ukrainiennes Inna Schevchenko et Sasha Schevchenko « ne comprennent pas que des croyantes pratiquantes aient envie de rejoindre Femen »<sup>466</sup>. Le mouvement est traversé par les clivages du contexte français, la critique contre le voile d'un côté, le discours sur la stigmatisation de l'islam, de l'autre. Lors de l'ouverture du centre d'entraînement au Lavoir moderne, la rédaction du premier communiqué réenclenche le clivage. Le communiqué précise qu'une marche seins nus à haut risque a eu lieu dans un « quartier musulman de Paris »<sup>467</sup>. La Goutte d'Or (entre Château-Rouge et Barbès) est connue pour rassembler une forte population immigrée et/ou issue des immigrations africaines et maghrébines. Safia Lebdi est en colère et qualifie le communiqué de « raciste ». Les Ukrainiennes, encore peu familières du contexte français et de la violence des usages sémantiques, sont insensibles à ces nuances. Anna Houtsol dénonce dans une interview le sexisme d'une « certaine mentalité arabe », ce qui accentue la discorde. Les crises sur le sens des mots et la stratégie politique s'intensifient entre Safia Lebdi et Kiev<sup>468</sup>. Les Ukrainiennes découvrent peu à peu les points d'achoppement qui peuvent exister entre les féminismes et l'antiracisme. Alors que « Safia est focalisée sur les musulmans » et souhaite fortement critiquer le religieux tout en ménageant l'aspect culturel, les Ukrainiennes, moins portées vers la critique de l'Islam, expriment leur anticléricalisme sans prendre de pincettes<sup>469</sup>.

Le second point de désaccord idéologique concerne la prostitution : les Ukrainiennes sont rigoureusement abolitionnistes, tandis que certaines militantes françaises se révèlent réglementaristes, favorables à l'encadrement et à l'exercice de la prostitution. Les Femen découvrent les clivages qui traversent les féminismes français et des alliances qu'elles estiment paradoxales<sup>470</sup>. Les tensions sur le gouvernement de la branche provoquent la rupture entre Safia et la *bande des quatre* : « Nous avons compris que nous avons des visions différentes de ce qu'étaient nos activités [...] Safia a fait venir son propre noyau d'activistes qui lui étaient fidèles, mais nos nouvelles recrues n'étaient pas prêtes à se soumettre à son autorité et certaines ont même décidé de quitter Femen »<sup>471</sup>.

Le mouvement s'est retrouvé avec deux têtes, Safia et ses militantes d'un côté et les militantes de Kiev avec quelques nouvelles recrues françaises, « entourée de ses amies ou d'anciennes militantes de NPNS, Safia est dans son élément. Femen France, « c'est elle et elle nous le fait bien comprendre en monopolisant la parole et menant les débats » déclare la

---

<sup>465</sup> *Ibid*, p. 220.

<sup>466</sup> Bouton, *op. cit.*, p. 22.

<sup>467</sup> Fourest, *op. cit.*, p. 91.

<sup>468</sup> Fourest, *op. cit.*, p. 92.

<sup>469</sup> Bouton, *op. cit.*, p. 61.

<sup>470</sup> Taraud Christelle (dir.), *Les féminismes en question*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

<sup>471</sup> Ackerman, *op. cit.*, p 248.

militante Eloïse Bouton<sup>472</sup>. Inna Schevchenko est en revanche en permanence en contact avec les fondatrices restées en Ukraine. Safia Lebdi reproche cette direction quasi exclusive depuis Kiev et l'omniprésence d'un homme dans les décisions, Viktor Sviatski. Inna Schevchenko juge, quant à elle, que Safia parle « mal aux militantes »<sup>473</sup>. Safia Lebdi veut former des militantes avec une « formation intellectuelle », Inna Schevchenko souhaite d'abord que les activistes agissent ; « vous n'en avez pas assez de vos intellectuels dans votre pays, des gens qui se gorgent de mots ou qui en ont peur ? »<sup>474</sup>

Une dispute téléphonique entre Safia Lebdi et Éloïse Bouton rend compte des tiraillements au sein du mouvement. Éloïse revient d'un plateau de télévision, plusieurs frictions ont déjà dégradé leur relation au sujet du choix de l'intermédiaire avec les médias. Le mouvement a besoin de porte-parole, d'autant plus que celui-ci accepte les nombreuses sollicitations médiatiques. Éloïse Bouton se charge de quelques interviews notamment en anglais, langue qu'elle pratique. La maîtrise d'une langue comme l'anglais est une ressource indéniable pour communiquer avec l'international et les médias non-francophones. Il s'agit de rendre visible le mouvement en se visibilisant. Qui peut parler au nom de Femen ? Qui est légitime ? C'est à toutes ces questions que les rivalités apportent des réponses. Si les militantes affirment « qu'il n'y a pas de hiérarchie dans le mouvement »<sup>475</sup>, c'est justement cette absence (temporaire) de hiérarchie qui permet à différentes autorités d'entrer en conflit, jusqu'à ce que l'une d'entre elles finisse par s'imposer. Safia Lebdi menace Inna Schevchenko de la renvoyer en Ukraine<sup>476</sup>. La rupture est sur le point d'être consommée. Une réunion est programmée au *Lavoir* afin de dissiper les malentendus. Mais Safia Lebdi quitte le mouvement le lendemain. Pour la journaliste Caroline Fourest, proche d'Inna Schevchenko (elle écrit d'ailleurs un ouvrage sur la militante ukrainienne) ; « il ne peut pas y avoir deux généraux dans la pièce [...] Le colonel Shevchenko est venu à Paris pour gagner ses galons, loin de son état-major à Kiev [...] Safia aussi est là pour devenir générale »<sup>477</sup>.

Loin d'un « choc des cultures » entre les deux pays, c'est bien plus deux traditions et deux histoires collectives, qui s'affrontent avec à leurs têtes, deux visions et deux personnalités qui peuvent sembler différentes, mais qui se retrouvent sur l'enjeu de l'incarnation du pouvoir. Inna Schevchenko a remporté sa première bataille - politique - en France, tout en tenant à distance Kiev. La lutte pour le leadership en France aura des conséquences sur l'ensemble du mouvement. La ville fondatrice du groupe voit le centre d'attraction et le pouvoir politique se déplacer vers Paris : les nouvelles recrues sont fidèles à Inna Schevchenko, à mesure que s'étend l'internationale féministe.

---

<sup>472</sup> Bouton, *op. cit.*, p. 21.

<sup>473</sup> Fourest, *op. cit.*, p. 94.

<sup>474</sup> *Ibid*, p. 95.

<sup>475</sup> Bouton, *op. cit.*, p. 54.

<sup>476</sup> Fourest, *op. cit.*, p. 93.

<sup>477</sup> *Ibid*, p. 90.

### 3.2.4) L'action contre IKEA : une œuvre internationale

Le nouveau mouvement féministe, avec une codirection, tente de trouver un équilibre entre les fondatrices restées à Kiev et Inna Schevchenko, au cœur de la construction de Femen-France. À l'automne, plusieurs opérations permettent de tester les nouvelles recrues et de conforter la dynamique politique et médiatique en France, tout en la déployant vers l'international. Femen-France et Femen international se superposent.

L'actualité médiatique est au rendez-vous. L'une des premières opérations depuis la France ancre cette dimension internationale. Le magasin de meubles de marque suédoise IKEA est conspué pour avoir effacé de ses catalogues, à destination de l'Arabie Saoudite, les images des femmes et des enfants (des filles). Si les Femen se saisissent encore d'un événement lié à l'islam, par sororité féministe, par tendance du contexte français, et/ou par stratégie médiatique, l'islam et la question féministe sont aussi deux phénomènes qui s'inscrivent facilement dans des processus de globalisation. Les activistes décident d'organiser trois actions simultanées (Allemagne, Canada et France) et ciblent des pays occidentaux où le risque de violence, notamment institutionnelle, est maîtrisé. Dans ces pays, le mouvement est en lien avec des activistes sur place.

Le 26 octobre, trois activistes en Allemagne, six en France et une au Québec Investissent trois magasins IKEA : à proximité d'Hambourg, à Paris et à Montréal<sup>478</sup>. C'est la première fois que le mouvement fait preuve d'une telle capacité de mobilisation internationale.

De nombreuses femmes s'intéressent à l'organisation féministe et suivent de près ses activités. En Allemagne, au Brésil, au Québec, en Suède ou encore en Tunisie, des citoyennes relayent les actions du mouvement sur les réseaux sociaux, voire finissent par créer une page *Facebook* Femen dans leur pays. En quelques mois, ces initiatives de sympathisantes se transforment en activisme : elles commencent par publier des photographies seins nus et délivrent un message politique sur leur torse<sup>479</sup>. De la photographie éphémère et/ou polémique publiée sur les réseaux sociaux, l'engagement peut aller jusqu'à la concrétisation et l'émergence d'une branche. Au Brésil, Sara Winter crée une branche en 2012<sup>480</sup>. L'année suivante, la Belge

---

<sup>478</sup> « Chez Ikéa les Femen ne font pas partie des meubles », *Paris Match*, 26/10/2012. [<https://www.parismatch.com/Actu/International/Chez-Ikea-les-Femen-ne-font-pas-partie-des-meubles-449232>], (Consulté le 20/10/2019).

<sup>479</sup> Ait El-Haj Rim, « Les Femen débarquent au Maroc », *L'économiste.com*, 01/04/2013. [<https://www.leconomiste.com/article/905097-les-femen-d-barquent-au-maroc>], (Consulté le 20/10/2019).

<sup>480</sup> Loureiro Gabriela, « O seio não é um objeto sexual é uma arma de protesto », *Veja*, 16/06/2012. [<https://veja.abril.com.br/mundo/o-seio-nao-e-um-objeto-sexual-e-uma-arma-de-protesto/>], (Consulté le 20/10/2019).

Margot Fruitier<sup>481</sup>, l'Espagnole Lara Alcazar<sup>482</sup> et la Québécoise Kseniya Chernyshova font de même.

L'internationalisation du mouvement Femen est particulièrement rapide. Entre 2012 et 2013, l'organisation féministe passe du transnationalisme à une internationale féministe. Tout en ayant une certaine autonomie locale, ces antennes reposent sur le modèle de la « franchise politique »<sup>483</sup>. Le mouvement transfère (méthodes, idées et savoir-faire) autant qu'il reçoit en retour, il se diffuse et se co-construit<sup>484</sup>. De 2012 à 2018, l'histoire des branches Femen varie entre réussite et échec. En Belgique, la branche disparaît l'année suivante. Au Brésil, la branche tient plusieurs années, mais la fondatrice, Sara Winter (née en 1992), bascule dans une tendance politique inverse. En 2015, elle se « repentit » et devient militante « pro-vie »<sup>485</sup>. La branche Québec est très dynamique pendant trois ans, pourtant, elle ne survivra pas au clivage Québec/Canada. Femen-Québec devient Femen-Canada, ce dernier s'essouffle très rapidement. La branche espagnole est à ses débuts peu dynamique. Pourtant, elle devient l'une des branches les plus actives les années suivantes, en raison des débats particulièrement houleux sur l'avortement en Espagne.

Kiev disparaît progressivement au profit de Paris. Oksana Chatchko et Sacha Schevchenko s'exilent en France en 2013, mais sont marginalisées et finissent par quitter le groupe. Femen est gouvernée par Inna Schevchenko qui s'impose et capte l'ensemble des ressources politiques (humaines, matérielles, financière et symbolique).

\*\*\*

Femen France a connu des soubresauts et l'ascendant progressif d'Inna Schevchenko ne garantit pas la stabilisation de l'organisation alors que le mouvement brasse des recrues dans des contextes socio-politiques très différents. Malgré les divisions, le mouvement se régénère et s'étend territorialement. La nébuleuse féministe s'étend. Le travail de marketing a été essentiel et s'appuie sur des éléments unificateurs. Le logo Femen est un exemple parmi d'autres : spécifique de l'organisation féministe et s'adaptant aux contextes nationaux lorsqu'il prend les couleurs des différents drapeaux. La forme est relativement simple à reproduire : une grammaire de symboles et une technologie du corps. La réussite de l'internationalisation repose sur cette

---

<sup>481</sup> Dive Alice, « Femen Belgique : "Il y a un politique belge que nous envisageons d'attaquer", *LaLibre.be*, 29/06/2013.

[<https://www.lalibre.be/belgique/femen-belgique-il-y-a-un-politique-belge-que-nous-envisageons-d-attaquer-51ce5844357028fef4e7f446>], (Consulté le 20/10/2019).

<sup>482</sup> Benito Carlos, « Lara Alcázar, la asturiana que lidera Femen en España », *El Comercio*, 09/12/2013. [<https://www.elcomercio.es/v/20130509/asturias/femen-esta-espana-20130509.html>], (Consulté le 20/10/2019).

<sup>483</sup> Siméant Johanna, « La transnationalisation de l'action collective », dans Éric Agrikoliansky, Olivier Fillieule et Isabelle Sommier (éd.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, 2010, p. 142.

<sup>484</sup> Minard Philippe, « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », *op. cit.*, p. 26.

<sup>485</sup> Ce type de trajectoire n'est pas inédit et rappelle le cas de Norma McCorvey qui a tenté de faire annuler l'arrêt de la Cour suprême américaine (*Roe v. Wade*, 1973), en rejoignant le camp anti-avortement.

diffusion de la méthode Femen, et son imitation par les nouvelles branches. Toutefois, si la forme protestataire se diffuse grâce aux aspects marketing, Femen a développé une technologie de manifestation loin d'être superficielle. Et c'est au cœur de la manifestation que se révèle la part la plus invisibilisée, le *fait politique*.





## Chapitre 4. La requalification politique : le rôle du mode d'action

---

L'internationalisation de Femen repose particulièrement sur cette capacité de diffusion de la méthode protestataire. Or, de nombreux travaux insistent sur l'importance de l'analyse du « répertoire d'action » pour comprendre un mouvement social. Pourtant, peu de travaux se sont attachés à étudier Femen dans le cadre de la sociologie des mouvements sociaux, et au point de se demander si les protestations Femen relèvent bien d'un « mouvement social » ?<sup>486</sup>

La sociologie des mouvements sociaux s'est énormément développée depuis les années 1970, en raison de l'importance des mobilisations sociales, au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle, et du rôle qu'elles ont dans les processus politiques. Qu'est-ce qu'un mouvement social ? La définition fait l'objet de débats<sup>487</sup>. Toutefois, Lilian Mathieu signale qu'une activité relève de ce domaine dès lors qu'elle s'inscrit dans un « cadre collectif », qu'elle est « conflictuelle » et « orientée vers le changement social »<sup>488</sup>.

Nous avons vu dans les chapitres précédents que Femen est un collectif de femmes qui se mobilisent de manière concertée en ayant des revendications pour la « cause des femmes ». Le groupe se construit sur une dynamique sociale, la « conscience de genre », et s'inscrit pleinement dans un processus politique : par l'action collective (une forme de participation politique<sup>489</sup>), les protestataires s'adressent à d'autres protagonistes (institutionnels<sup>490</sup>) ; enfin, de ces interactions, le conflit social qui se déclenche participe à la construction d'un problème public.

Nous avons vu ce passage du marxisme au féminisme à une échelle très micro (la scission du groupe) et le rôle des facteurs macro sociaux et économiques. La sociologie des mouvements sociaux s'intéresse à la genèse de ces derniers, leur diffusion et les effets sur les sociétés. Comment comprendre la trajectoire de la mobilisation, notamment à partir de 2012 ? Certes, les facteurs macro (économiques, politiques et sociaux) influent sur l'émergence et le cours d'une mobilisation. Les militantes fuient la répression en Ukraine. Toutefois, la transnationalisation devient une ressource pour l'organisation féministe. Une seconde limite est interne aux contextes nationaux. Un même gouvernement a un comportement qui varie en fonction de l'actualité, alors que ni le mouvement, ni le régime politique n'ont vécu de modifications de nature. Dès lors comment dégager une grille d'interprétation sans tomber dans

---

<sup>486</sup> Aucune référence (thèse ou article de revue) à notre connaissance et en France.

<sup>487</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 11.

<sup>488</sup> *Ibid*, p. 18.

<sup>489</sup> Pierru Emmanuel, « Organisations et ressources », dans *Penser les mouvements sociaux*, op. cit., p. 29.

<sup>490</sup> Neveu Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, op. cit., p. 8.

une analyse réifiante ? Le contexte politique (régime politique) et/ou culturel varie et ne suffit pas à expliquer la dynamique de la mobilisation<sup>491</sup>.

Pour comprendre un élan de mobilisation, il faut s'attarder sur la manifestation elle-même. L'intérêt de son analyse est d'appréhender concomitamment les trois niveaux d'intervention : le macro, le méso et le micro<sup>492</sup>. En outre, le mode d'action a le mérite de montrer l'interdépendance entre différents protagonistes et le sens que ces derniers construisent<sup>493</sup>. Troisième apport : s'attarder sur la performance permet de voir les « effets de la participation à l'action »<sup>494</sup>. Nous verrons d'abord le rôle des facteurs « macro », puis nous détaillerons la méthode protestataire Femen, son influence sur la mobilisation, et les effets immédiats.

#### **4.1) Les facteurs macro de la mobilisation : une structure des opportunités politique (SOP) ni homogène, ni unilatérale**

La sociologie des mouvements sociaux a longuement débattu, d'une part, du rôle de l'organisation, comme ressource de mobilisation (et sa dialectique avec l'institution), et d'autre part de la structure des opportunités politique (SOP), à savoir le contexte politique. Et cela, afin d'expliquer les formes, le rôle et l'origine d'un mouvement social dans une société. Il s'agit de comprendre ce qui permet l'émergence d'un mouvement social et/ou l'inverse, son étouffement. La « politique contestataire » (*contentious politics*), désignant un domaine de recherche et d'analyse des phénomènes de protestation, est l'un des derniers grands paradigmes qui a occupé les débats dans ce champ de la sociologie<sup>495</sup>. L'approche, qui se développe dans les années 1990 autour de trois auteurs Doug McAdam, Sidney Tarrow et Charles Tilly, ambitionne de cartographier différents types de phénomènes contestataires (émeutes, révolutions, guerres, etc.) et de montrer des « propriétés causales similaires »<sup>496</sup>. La démarche est fondée sur l'étude des relations entre l'action collective et les politiques institutionnelles d'une part, et avec le changement social et historique d'autre part<sup>497</sup>. Le modèle du processus politique analyse la combinaison de différentes variables (opportunités, structures sociales et organisations, cadrages, etc.). Cependant, de nombreuses critiques (dont celles des auteurs eux-mêmes) ont

---

<sup>491</sup> Fillieule Olivier, *Stratégies de la rue. Les manifestations en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997

<sup>492</sup> Sawicki Frédéric, Siméant Johanna, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Notes critiques sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, Vol. 51, n° 1, 2009, p. 97-125. Le premier niveau correspond aux transformations socio-économiques, culturelles et politiques. Le second, c'est la place d'un mouvement par rapport à d'autres organisations, d'autres luttes, dans un champ de protestation (la construction de Femen, par rapport aux autres mouvements féministes) ; enfin, le micro permet de comprendre le sens de l'engagement des militantes.

<sup>493</sup> Siméant Johanna, *La grève de la faim*, op.cit., 2009.

<sup>494</sup> Fillieule Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégie d'action », dans Éric Agrikoliansky (éd.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, 2010, p. 98.

<sup>495</sup> Mathieu Lilian, « Politique contestataire », Olivier Fillieule (éd.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 422.

<sup>496</sup> McAdam Doug, Tarrow Sidney, Tilly Charles, « Pour une cartographie de la politique contestataire », *Politix*, n° 41, 2001, p. 7-32.

<sup>497</sup> *Ibid*, p. 9.

révisé la *contentious politics* (notamment la structure des opportunités politiques) au profit d'une lecture en termes de perceptions subjectives<sup>498</sup>. En effet, la structure évolue au rythme des acteurs.rices et de leurs interactions. En 2008, Charles Tilly et Sydney Tarrow ont recentré leur analyse de la structure des opportunités que nous réduisons à quelques éléments : la forme du régime politique, le pluralisme politique dans la société, la multiplicité des acteurs.rices politiques et les mouvements que ces protagonistes engagent<sup>499</sup>. Ces facteurs sont autant de signaux qui définissent une SOP plutôt « ouverte » ou plutôt « fermée » à la mobilisation. Entre 2008 et 2012, la SOP est ukrainienne, puis à partir de 2012, elle diffère selon les États concernés, et une SOP transnationale s'ajoute. Trois perspectives sont envisagées, au prisme du cas des Femen.

#### 4.1.1) En Ukraine : de la tolérance à la radicalisation de la répression

Les changements qui interviennent dans la SOP influent sur le cours de la mobilisation Femen. De 2008 à 2010, le « camp orange » est au pouvoir. Les militantes houspillent l'ensemble de la classe politique et son fonctionnement clanique et oligarchique. L'arrivée de Viktor Iouchtchenko à la présidence en 2010 affecte les libertés fondamentales en Ukraine. Comme d'autres organisations de lutte, Femen en pâtit.

Le Président Iouchtchenko se rapproche de Moscou tout en soignant ses relations avec les institutions Européennes. En novembre 2013, il refuse des accords avec celles-ci, ce qui conduit à une forte opposition politique, puis à la guerre du Donbass en 2014. Dès 2012, la répression en Ukraine – et la radicalisation des militantes – conduit à l'exil de plusieurs d'entre elles. La multiplication des séjours en prison et des poursuites devant les tribunaux en témoignent. D'ailleurs, au-delà des protestations sur le territoire ukrainien, la répression venant de l'Est (Russie et Biélorussie) a conduit à une ouverture (opportunité) vers les pays d'Europe de l'Ouest et vers l'Afrique du Nord. À cette variable diachronique, se conjugue une dimension synchronique.

#### 4.1.2) En France : phase de soutien, de tolérance, puis de répression

À partir de 2012, alors que Femen est violemment réprimé en Ukraine, le mouvement est accueilli en France, voire encouragé par les autorités françaises ; le système politique leur est « ouvert », les socialistes sont alors au pouvoir. La SOP est ouverte pour les Femen en 2012 (avec le soutien du Premier ministre, issu du Parti socialiste, Manuel Valls), des militantes obtiennent l'asile politique par exemple. Cependant, la structure des opportunités politiques

---

<sup>498</sup> Mathieu Lilian, « Politique contestataire », *op. cit.*, p. 427.

<sup>499</sup> Mathieu Lilian, « Contexte politique et opportunités », dans *Penser les mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 41.

évolue et se referme partiellement lorsque les Femen ciblent la cathédrale Notre-Dame de Paris en février 2013.

La répression en Ukraine et en France n'est pas comparable. En Ukraine, la coercition est à la fois légale et informelle (violences physiques et intimidations du SBU). C'est une répression cachée qui augmente le coût de l'engagement des militantes dans une manifestation, afin de faire obstacle au cycle protestataire<sup>500</sup>. En France, d'autres types de violences physiques interviennent, le gouvernement cesse par ailleurs son soutien aux Femen, puis s'enclenche une criminalisation de la protestation politique des militantes à partir de 2014.

Cette répression légale a une fonction de soupape, en fonction des cibles du mouvement Femen. Les autorités publiques et judiciaires semblent poursuivre les militantes en fonction de l'intensité politique et médiatique de la protestation. Au fur et à mesure de la radicalisation, l'ostracisme s'intensifie jusqu'à devenir systématique ou jusqu'à ce que les activités de mouvement changent de thématique, de cible, de pays, etc. La SOP n'a pas d'effet homogène sur la contestation qui dépend du contexte politique, de l'enjeu de la thématique et de la cible de la mobilisation.

En France, ces micro-variations politiques de la SOP sur un temps aussi court, alors qu'il n'y a pas de changement institutionnel ou de gouvernement, éclairent la part du conjoncturel (l'actualité) et les effets « culturels » dans la trajectoire de la mobilisation. Les réactions politiques en France, à la suite d'une manifestation dans un lieu religieux, dans un pays laïque, renvoient à une sensibilité culturelle. Le mouvement est accablé de critiques et fait face à une pression sociale et politique. Sur ces entrefaites, le contexte politique et la SOP se replient partiellement ; la contestation devrait ainsi être freinée. Pourtant, c'est l'inverse qui semble se produire.

#### 4.1.3) La SOP transnationale, une ressource

La SOP n'est pas plus homogène qu'elle n'est unilatérale. Elle affecte de manière variable la contestation sur laquelle elle agit en retour. Au minimum, les actrices de la contestation se créent des opportunités leur permettant d'échapper ou de contourner le contexte de politique nationale. La séquence la plus éclairante se déroule lors de la dynamique transnationale des Femen en 2012. Alors qu'elles naviguent contre vents et marées, les militantes se saisissent des opportunités d'une SOP transnationale, qu'elles utilisent contre une SOP nationale (en Ukraine). Il y a une concordance entre la fin du mouvement en Ukraine et son émergence en France ; mieux, l'internationalisation s'accélère dans plusieurs pays. Le mouvement s'est reposé sur un militantisme transnational avec des partenaires à l'étranger, notamment des féministes françaises.

---

<sup>500</sup> Combes Hélène, Olivier Fillieule, « De la répression considérée dans ses rapports à l'activité protestataire. Modèles structureaux et interactions stratégiques », *Revue française de science politique*, Vol. 61, n° 6, 2011, p. 1057.

Ce moment clé de l'été-automne 2012 internationalise le mouvement et accélère sa fin à Kiev. La plupart des fondatrices s'exilent en 2012-2013 en France (Inna Schevchenko, Sacha Schevchenko et Oksana Chatchko). Anna Hutsol tente le statut de réfugiée en Suisse. Le centre du pouvoir se déplace progressivement vers Paris. Le gouvernement ukrainien a brisé une forme de mobilisation sociale qui perturbe l'ordre politique, même si le mouvement est loin d'être anéanti. Comment comprendre cette survivance de l'organisation ? En Ukraine, tout comme en France, les institutions étatiques cherchent à réguler (à légitimer ou délégitimer), le mode d'action. La protestation est un élément clé, car en se diffusant, elle est la principale ressource de l'organisation.

## **4.2) La protestation Femen : technologie d'un mode d'action**

Les Femen font de leur corps une ressource, mais c'est un assemblage d'éléments qui construit symboliquement et matériellement le mode d'action. Elles utilisent des déguisements et se mettent en scène, réfléchissent à des slogans écrits sur les corps et sur des pancartes. Elles invectivent leur interlocuteurs.ices dans des lieux publics et désignent des adversaires. En amont, une préparation est à l'œuvre et des entraînements s'imposent. Dans le feu d'une action véloce, elles sont fréquemment arrêtées, violentées et sont souvent en garde à vue. Aussitôt la performance réalisée, une partie de l'équipe se charge de diffuser de l'information auprès des médias.

Ce type de manifestation scandale augmente le « répertoire d'action » contemporain, pour reprendre l'expression de l'historien Charles Tilly. Le répertoire d'action correspond aux moyens disponibles et limités que des contestataires mobilisent pour se faire entendre<sup>501</sup>. Le happening Femen ne constitue pas à lui seul un répertoire d'action, il s'ajoute à d'autres types de performance ou de manifestation. Toutefois, il s'agira de se demander si la manifestation seins nus ne relève pas d'un nouveau « répertoire tactique » féministe ? L'intérêt de l'étude du mode d'action, en cherchant à décrire le déroulement d'une manifestation Femen, est mettre en évidence les relations sociales par opposition à des lectures fondées sur des agrégats abstraits (structure, individus) qui saisissent difficilement les dynamiques processuelles<sup>502</sup>.

### 4.2.1) La « manifestation scandale », un répertoire tactique féministe ?

Les manifestations Femen se déroulent principalement dans la rue, mais il n'est pas rare que les activistes occupent un espace intérieur public (un bureau de vote), semi-public, voire

---

<sup>501</sup> Fillieule Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégies d'action », dans *Penser les mouvements sociaux, op. cit.*, p. 77.

<sup>502</sup> Fillieule Olivier (Dir.), *Sociologie de la protestation. Les formes contemporaines de l'action collective dans la France contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 32.

privé (un événement dans une fondation, un festival, etc.)<sup>503</sup>. Le sociologue Olivier Fillieule et l'historienne Danielle Tartakowsky rappellent que la manifestation ou toute action de protestation est un rapport non-contractuel<sup>504</sup>. Le « moment manifestant » provoqué par les activistes comprend quatre éléments soulignés par les deux auteur.e.s : les militant.e.s, l'objet (un symbole, une personnalité, etc.), les spectateurs.rices immédiats et la base sociale que les manifestant.e.s prétendent représenter. En outre, quatre critères sont au cœur de la définition du fait manifestant : l'occupation, l'expressivité, le nombre de participant.e.s et la nature politique de la démonstration<sup>505</sup>.

Nous détaillons tout à tour la présence de ces critères dans les manifestations Femen. La nature politique de la démonstration se traduit par « l'expression de revendications de nature politique ou sociale »<sup>506</sup>. Les revendications des militantes ont évolué au fil du temps et des contextes nationaux (abolition de la prostitution, lutte pour l'avortement, libération des militantes, etc.). Les revendications ne sont pas toujours claires pour le public, surtout quand la manifestation des militantes a pour but le droit de manifester. Ensuite, l'expressivité, ou l'expression politique, constitue le corps politique au sens propre. C'est l'expression de ce corps politique qui permet de nouvelles adhésions et qui marque le passage de sympathisantes ou participantes au statut de militantes. La conscience de genre est incarnée par une homogénéisation dans le groupe (parler d'une seule voix, utiliser des symboles communs, message commun...). Concernant l'occupation, celle-ci ne dure que quelques minutes, parfois quelques secondes. La manifestation Femen est organisée, minutieusement, tout en contenant une part d'improvisation. Ce qui la caractérise, c'est l'inattendu. Il s'agit de choquer, provoquer, surprendre, perturber, subvertir, bousculer, interpeller. Cette occupation unilatérale, sans négociation préalable, confère une dimension radicale à la protestation. Lorsque les militantes Femen n'occupent pas un espace physique, elles manifestent lors d'événements particuliers.

Enfin, le nombre de manifestant.e.s est le critère le plus apprécié pour définir la manifestation. L'une des principales raisons est le rapport entre le taux de participation et la légitimité des revendications. Plus il y a de participant.e.s à la manifestation, et plus celle-ci obtient l'écoute de l'opinion publique, des médias et des autorités publiques. Ce critère semble faire défaut au mouvement Femen. Et c'est probablement le principal critère qui empêche de parler de mouvement social au sens de « mouvement de masse ». Dans certains cas, comme la militante Amina Sboui qui manifeste individuellement en Tunisie (cf. partie III), quelle valeur accorder à l'acte ? Plusieurs auteur.e.s critiquent la confusion entre mouvement de masse et importance sociologique d'une mobilisation. Les auteur.e.s de la *dénonciation* rejettent la distinction entre une action collective et une action individuelle, cette dernière ne serait pas

---

<sup>503</sup> La manifestation de rue correspond à toute « occupation momentanée par plusieurs personnes d'un lieu ouvert public ou privé et qui comporte directement ou indirectement l'expression d'opinions politiques ». Fillieule Olivier, *Stratégie de la rue, op. cit.*, p. 44.

<sup>504</sup> Fillieule Olivier, Tartakowsky Danielle, *La manifestation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013 p. 22.

<sup>505</sup> *Ibid*, p. 16-17.

<sup>506</sup> *Idem*.

caractérisée par la série d'individus, critère fondamental des faits sociaux<sup>507</sup>. La sociologue Johanna Siméant observe que les actions individuelles sont rejetées « hors du politique », car « le politique est envisagé comme capacité à construire du collectif » et « c'est un peu simple »<sup>508</sup>. En outre, même lorsque l'action des Femen est centrée sur une seule personne qui manifeste, la « mono-protestation », dans les coulisses, c'est bien un collectif de militantes qui organise la manifestation.

Les Femen ne mobilisent pas de grandes masses, le mouvement ne semble guère y parvenir. Si beaucoup de femmes défendent le mouvement, beaucoup ne franchissent pas le pas de l'engagement, et encore moins des manifestations topless. Ensuite, le mouvement lui-même néglige stratégiquement le nombre. En Ukraine, il s'agissait lors des premières actions de mobiliser un nombre considérable d'étudiantes. Par la suite, bien au contraire, le mouvement a privilégié les micro-mobilisations. Et c'est probablement l'une des particularités de ce type de mobilisation, c'est sa volonté de rester en nombre restreint<sup>509</sup>. Le micro-groupe est plus facile à gérer et évite des dissensions claniques qui perdurent. L'un des autres éléments significatifs dans la volonté du mouvement de ne pas s'étendre quantitativement, c'est le taux de désengagement élevé des militantes. Un mouvement qui souhaite s'étendre par le nombre d'adhésions manifesterait une plus grande sensibilité au maintien des membres. Une seconde raison est plus spécifique au mode d'action. La nature même de la manifestation nécessite un nombre limité d'activistes : les performances sont fondées sur la surprise, l'inattendu. La capacité à entreprendre la manifestation autour d'un noyau restreint de militantes (une trentaine) relève de la stratégie d'action, voire de la garantie de son succès. Femen cherche à réduire la mobilisation pour la maîtriser, tandis que la mobilisation de masse est destinée à s'imposer (dans la rue, sur les autoroutes, devant la préfecture, etc.) et priorise ainsi les revendications<sup>510</sup>. Lorsque le nombre de militantes est limité, la ressource sur laquelle le groupe s'appuie est la scandalisation<sup>511</sup>.

Dans l'histoire des féminismes, la manifestation-scandale permet justement d'obtenir l'attention des autorités et de créer un rapport de force. Dans la deuxième vague des années 1970, les féministes françaises se disent radicales : illégalisme, séparatisme, violence symbolique assumée<sup>512</sup>. Le mythe des brûleuses de soutiens-gorges, aux États-Unis, continue

---

<sup>507</sup> Boltanski Luc, Darré Yann et Schiltz Marie-Ange, « La dénonciation », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 51, mars 1984, p. 4. Les auteur.e.s de la *dénonciation* prennent justement le contrepied de la distinction entre l'action individuelle et l'action collective dans la sociologie et l'histoire sociale, lesquelles « rejettent hors de leur univers de compétence les manifestations de révolte ou les doléances dont les auteurs agissent seuls et sans que l'on puisse rattacher leur action à une série présentant des caractères répétitifs ou encore les relier à des régularités économiques ».

<sup>508</sup> Siméant Johanna, *La grève de la faim*, op. cit., p. 26.

<sup>509</sup> Patouillard Victoire, « Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le ZAP d'Act-up Paris », *Sociétés contemporaines*, Vol. 31, n° 3, 1998, p. 15-36.

<sup>510</sup> Les nouveaux mouvements sociaux (NMS) apparaissent avec les contestations des années 1960. Ces NMS se distinguent par un aspect moins centralisateur, des revendications souvent non négociables, une utilisation expressive du corps, une autodéfinition liée à l'identité de leurs acteurs. rices selon Éric Neveu, *Sociologie des mouvements sociaux*, op. cit., p. 61.

<sup>511</sup> Fillieule et Tartakowsky, *La manifestation*, op. cit., p. 24.

<sup>512</sup> Bard Christine, « Féminisme radical », dans Bard Christine (dir.), avec la collaboration de Sylvie Chaperon, *Dictionnaire des féministes. France xviii<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2017, p. 558-560.



d'ailleurs d'être la référence d'une période de manifestations féministes radicales<sup>513</sup>. Auparavant, la scandalisation a une part importante dans les mobilisations féministes, car son premier mérite est de rompre avec les idées reçues sur le « deuxième sexe » (faiblesse, incapacité, etc.). Montrer sa capacité à se mobiliser, à subvertir et à s'engager dans des formes de protestations radicales... est déjà en soi une remise en cause de ces théories essentialistes (infériorisation des femmes, absence de capacités, etc.). Les suffragettes du début du XX<sup>e</sup> siècle investissent ce renversement de paradigme : elle se *mobilisent* pour obtenir des droits politiques<sup>514</sup>. Entre 1906 et 1911, les suffragettes anglaises s'engagent dans des manifestations de plus en plus spectaculaires, réprimées *crescendo*<sup>515</sup>. Se mobiliser est un acte politique, et reflète aussi des ruptures culturelles selon l'historienne Christine Bard<sup>516</sup>. Des processus d'émancipation s'enclenchent. En France, certaines féministes radicales comme Madeleine Pelletier ou Hubertine Auclert ont recours à des méthodes violentes et spectaculaires<sup>517</sup>. Lors des élections municipales de 1908, Madeleine Pelletier brise les vitres d'un bureau de vote, Hubertine Auclert renverse l'urne électorale<sup>518</sup>. En 2010, des militantes Femen s'en sont aussi pris à des urnes. Avec un siècle d'écart, les objectifs des actions sont distincts, mais la permanence de ce symbole démocratique attaqué par des femmes est frappante. Ces actions du début du siècle se font en faveur des droits politiques. Cent ans plus tard, les militantes Femen demandent également le droit à une existence politique : protester à leur façon. Comment se prépare et s'organise la « manifestation scandale » Femen ?

#### 4.2.2) Les ingrédients de la manifestation

##### 4.2.2.1) La diversité des modes d'actions et des tâches

L'histoire de Femen révèle une multitude de modes d'actions, parfois simultanée : la mono-protestation (une seule personne proteste), les diverses actions de sensibilisation, les campagnes de photographies sur les réseaux sociaux, les marches, les concerts de musique (au début du mouvement), l'hacktivisme, la manifestation-baignade (3 ans de suite), les rassemblements entre activistes (« Femen camp »), les interventions dans les établissements scolaires, etc.

Les militantes distinguent plusieurs catégories ou niveaux d'activisme. D'abord, les campagnes de sensibilisation sur les réseaux sociaux (qui se distinguent des protestations), une nouvelle recrue démarre généralement par cette étape. Il s'agit de photographies de militantes

---

<sup>513</sup> *Idem.*

<sup>514</sup> Bard Christine, « « Mon corps est une arme », des suffragettes aux Femen », *Les Temps modernes*, Vol. 678, n° 2, 2014, p. 213-240

<sup>515</sup> Tickner Lisa, *The Spectacle of Women: Imagery of the Suffrage Campaign 1907-1914*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988.

<sup>516</sup> Bard, Christine, « « Mon corps est une arme », *op. cit.*, p. 224.

<sup>517</sup> Bard Christine, *Les filles de Marianne, histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 40.

<sup>518</sup> Sowerwine Charles, « Pelletier Madeleine », *Dictionnaire des féministes, op. cit.*, p. 1108

seins nus qui détournent des symboles et expriment un message politique. Pour une militante, « une photo, des fois, a plus de poids qu'une action »<sup>519</sup>. Les manifestations dans un espace physique se distinguent entre le happening en groupe et les « mono-protests », réservées généralement aux militantes les plus aguerries : c'est une action « coup de poing » d'une ou deux militantes.

En gros, quand on est dix et qu'on va se pointer devant une ambassade, pour faire un petit spectacle, c'est pas la même chose que d'aller attaquer une personnalité dans un meeting. [...] La différence, c'est le nombre. Quand t'es dix nanas et tu sais où tu vas, tu fais ton truc, t'es vachement plus forte que quand t'es deux et surtout que ça tient qu'à toi. Parce que t'as ça comme pression ! Si t'échoues... merde ! Quand t'es deux, c'est forcément de ta faute si ça ne marche pas !<sup>520</sup>

Il n'est pas rare que les militantes confirmées, participent simultanément à ces trois modes d'action (photographies, rassemblements ou marches et mono-protestation) dans le cadre d'une seule et même campagne de mobilisation. Les activistes sont sollicitées pour réaliser différentes tâches :

[*Combien d'action as-tu réalisées ?*] Faire une action, c'est quoi ? C'est celle qui écrit le communiqué ? Est-ce que c'est celles qui mettent en place toute la logistique, qui planifient ? Qu'est-ce que c'est faire une action ? En fait, on est tellement nombreuses à faire des actions, à participer à quasi toutes les actions. Si on ne va pas au-devant de la cible, on écrit le communiqué ou on va peindre les filles !<sup>521</sup>

L'action est donc un travail d'équipe qui exige la polyvalence des militantes sur un ensemble d'activités permettant la protestation. Celle-ci démarre par l'identification d'un objectif ou d'une cible.

#### 4.2.2.2) *La cible identifiée : personnalité, événement ou lieu*

Lors d'une action, les militantes se « fauillent », « s'introduisent », comme dans une « opération commando ». Le vocabulaire utilisé par les activistes et les médias est militaire. Plusieurs militantes ont manifesté à quelques mètres seulement de certains chef.fe.s d'État parmi les plus protégé.e.s au monde (François Hollande, Angela Merkel, Vladimir Poutine, Donald Trump, etc.). Pour filer la métaphore jusqu'au bout, les militantes ont une « cible » dans leur viseur.

La cible est une personnalité politique, religieuse ou médiatique. C'est aussi un événement

---

<sup>519</sup> Entretien avec l'auteur, Mélissa, visioconférence, 04/05/2018.

<sup>520</sup> Entretien avec l'auteur, Amélie, Paris, 25/04/2018.

<sup>521</sup> Entretien Mélissa, déjà cité.

identifié, sportif, culturel ou politique. Une actualité retient l'attention du groupe. Une thématique est donc identifiée, puis un lieu : la rue, le métro, un lieu de culte, un stade sportif, une ambassade, un aéroport, ou tous types de bâtiments institutionnels (ministère, bureau de vote, tribunal, etc.). La cible, c'est une « possibilité » ou une opportunité de protestation que les militantes saisissent :

[*Comment s'organise pour toi une action type ?*] Chez Femen on est en porosité avec l'actualité, on scrute twitter, on scrute les médias, on est à l'affut ! [...] À un moment donné on a la capacité de rentrer en action avec un politique, on a une info sur tel déplacement d'une personnalité, et évidemment ça fait partie de nos cibles ! On va pas aller courir après des gens à qui on n'a rien à dire, parce qu'on cible des topiques ! On cible des personnes qu'on veut interpeller ! L'action, déjà, c'est le possible, c'est très important : est ce qu'elle peut être possible ?<sup>522</sup>

La cible est un lien avec l'actualité et oriente la protestation. Les militantes préparent techniquement, idéologiquement et psychologiquement celle-ci.

#### 4.2.2.3) La préparation

Pour réussir une manifestation, la préparation est double. Elle est d'abord centrée sur l'action elle-même dans une dimension technique et logistique. Elle comporte aussi une dimension physique et psychologique pour les militantes.

##### **a) Préparation technique et logistique**

Les militantes font des achats, préparent des costumes, achètent des billets de train ou d'avion et réservent des hôtels/Airbnb (notamment lors des actions à l'étranger). Les billets de transport peuvent peser lourdement sur le budget de l'association et déterminer la réalisation ou non d'une action : « voir le prix du billet, que c'est pas trop cher ! Parce que pareil, Femen c'est une association, faut aussi avoir les moyens ! Ce qui coûte bien souvent, le plus cher, c'est les trajets. [...] On vérifie ça tout de suite »<sup>523</sup>. La préparation logistique et technique dépend du calendrier et du temps dont disposent les militantes : « Par exemple Noël, on sait que ça va arriver ! En soi c'est un symbole du christianisme, on va faire un truc au Vatican ! » Certaines actions sont minutieusement préparées pendant plusieurs jours, d'autres improvisées, sur le vif comme l'action à Notre-Dame de Paris : « On l'a vraiment organisée la veille parce que le

---

<sup>522</sup> *Idem.*

<sup>523</sup> Entretien Méliissa, déjà cité.

Pape, Benoît XVI, venait de démissionner ! On a juste réagi à ça ! »<sup>524</sup> Les actions de dernière minute nécessitent la disponibilité quasi-immédiate de plusieurs militantes : « On a envoyé des textos à tout le monde parce qu'à l'époque, on ne communiquait pas par mail ou par téléphone. On envoyait donc des textos à tout le monde en leur disant, venez au *Lavoir* tout de suite, on a besoin de vous, qui veut être là demain matin ? »<sup>525</sup>. Lorsque les militantes disposent du temps nécessaire, elles se rendent sur le « terrain » et s'approprient le lieu. Le repérage des lieux permet de se projeter sur le déroulement de la protestation, sur ce qu'il est possible de faire ou de ne pas faire : « Comment on fait pour arriver sur place, sans être repérée, comment on se positionne, qui donne le signal, quels sont les différents scénarios possibles ? [...] Ça va être filmé, il faut être préparé à toute éventualité, quels sont les comportements à avoir en fonction de ce qui est en train de se passer ? »<sup>526</sup>. Elles étudient la configuration du territoire et adaptent l'action en fonction des contraintes et des opportunités du « terrain » :

[...] Pour savoir si... une fois que t'es sur le lieu de l'action, si tu peux grimper à des endroits, comment utiliser l'espace, et ça, c'est bien de pouvoir l'anticiper, ça réduit le stress ! Tu sais où tu arrives ! Tu essayes d'anticiper l'image parce que tout passe par l'image, parfois, on essaye de la construire un peu avant.<sup>527</sup>

Par ailleurs, ce repérage permet d'identifier des ressources symboliques mises au profit de la médiatisation, comme à Notre-Dame : « Quand on arrive sur place, on se rend compte qu'il y a des cloches qui étaient exposées là ! La tradition veut que les cloches soient exposées pendant un mois avant de les mettre dans le clocher. Et on s'est dit c'est évident... On sonne les cloches ! »<sup>528</sup>. Le repérage physique est aussi une investigation : repérer les failles, anticiper la dynamique d'une situation que les militantes vont exploiter :

DSK, on a sauté sur sa voiture, on savait qu'il avait son procès, après on a dû regarder plein d'images de JT [journal télévisé], c'est grâce au Petit Journal qu'on a réussi à localiser par où arrivait la voiture et où elle se garait ! [...] il y a tout un travail d'investigation pour savoir comment tu fais pour entrer, comment tu fais pour te fondre ? Autant, quand c'est à l'extérieur, c'est simple ! Autant t'as des situations, c'est compliqué !<sup>529</sup>

Les militantes anticipent et adaptent le scénario. Lorsque les lieux ne sont pas familiers, elles imaginent, comme lors d'une protestation contre le président russe, Vladimir Poutine, en 2013, à Hanovre en Allemagne : « Il y avait beaucoup de bâtiments différents et nous n'avions jamais

---

<sup>524</sup> Entretien avec l'auteur, Agnès, Marseille, 22/04/2018.

<sup>525</sup> *Idem.*

<sup>526</sup> Entretien avec l'auteur, Sabrina, Paris, 26/04/2018.

<sup>527</sup> *Idem.*

<sup>528</sup> *Idem.*

<sup>529</sup> *Idem.*

vu ces bâtiments et nous devons nous rappeler dans quel bâtiment, il se trouverait à ce moment-là et comment courir d'un bâtiment à un autre pour l'attraper »<sup>530</sup>.

En fonction de la cible, du lieu, du contexte, les difficultés s'accumulent. Après les repérages, les lieux peuvent changer de configuration et de nouveaux facteurs apparaissent (les barrières, les forces de l'ordre ou de sécurité, etc.). Elles ont conscience de cette nouvelle donne sur le « terrain » et se préparent à l'improvisation. Chemin faisant, dans la manifestation, elles redéfinissent le déroulement : « On a improvisé complètement ! [...] Des fois, ça peut nous arriver, y a rien qui est acquis ! Et même nos lieux... C'est jamais les mêmes ! Ça change tout le temps ! Et ça peut toujours changer au dernier moment, mais toujours avec l'accord du groupe ! On n'agit jamais seules ! »<sup>531</sup>. Un regard ou un cri suffisent à mettre de la concordance entre les corps. Une leadeuse dirige l'action et capte l'attention des autres protestataires prêtes à la suivre au moindre signal :

Devant le palais de justice, on était accrochées aux fenêtres, et au bout d'un moment [...] en l'occurrence la leadeuse, Inna, qui a décidé de rentrer dans le Palais de justice ! Il faut qu'on soit au courant et on se dit, on y va, on entre dans le Palais !<sup>532</sup>

L'accès au terrain de l'opération est étudié, planifié, débattu entre les militantes. Elles s'accordent. L'accès au terrain est parfois facilité par la proximité des activistes avec les médias. C'est l'un des grands atouts du mouvement Femen, de pouvoir « s'infiltrer » dans des événements très sécurisés : « Nous avons réussi à nous faire accréditer comme journalistes, avec de fausses cartes de presse »<sup>533</sup>. Ce travail d'accès au terrain s'accompagne de la préparation des militantes qui ont la responsabilité de la mission.

### ***b) Préparation et sélection des militantes***

La préparation des militantes est centrée sur l'entraînement des activistes qui acquièrent des savoir-faire. Certaines actions requièrent des outils spécifiques et un entraînement technique. Inna Schevchenko s'entraîne auprès des bûcherons avant de découper à la tronçonneuse la croix en août 2012 : « Il fallait d'abord scier un triangle dans le tronc, du côté où il tomberait et après, scier de l'autre côté »<sup>534</sup>. Plusieurs jours sont parfois nécessaires pour se préparer à une action de quelques secondes. La préparation est physique et une technique corporelle est développée, en raison de l'augmentation de situations périlleuses durant les protestations :

---

<sup>530</sup> Entretien Sacha Schevchenko, déjà cité.

<sup>531</sup> Entretien avec l'auteur, Lily, Paris, 24/11/2018.

<sup>532</sup> Entretien Sabrina, déjà cité.

<sup>533</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 204.

<sup>534</sup> *Ibid*, p. 236.

Avec le temps, tout est devenu plus physique. D'une simple station debout avec des pancartes, nous sommes passées à des actions où il faut parcourir une certaine distance et réussir à grimper, sauter, fixer une banderole, etc., avant d'être arrêtées. Il n'y a rien d'extraordinaire dans les tâches que nous nous assignons, mais il faut apprendre à être concentrée, rapide, légère, agile <sup>535</sup>.

Cette militante ajoute qu'avec le durcissement des actions, une préparation psychologique est à présent nécessaire. La préparation technique du corps et l'assurance psychologique sont intimement liées :

Tu as François Hollande ou Berlusconi ou Vladimir Poutine devant toi et tu as réussi à t'infiltrer [...] Il faut une réactivité, vive d'esprit, savoir maîtriser son stress. Donc on va pas prendre une activiste qui n'a jamais fait d'action pour ce type d'action parce que c'est un stress de ouf ! Je déteste ça ! Ça me stress de ouf même si j'ai fait plein d'actions ! Il y a la capacité physique, parfois, il faut courir sur scène. Tu t'entraînes avant, tu vas faire des footings de temps en temps pour être sûre d'aller vite parce que si tu te fais arrêter avant, l'action n'a juste pas lieu !<sup>536</sup>

L'entraînement du corps peut porter sur des parties spécifiques en raison des besoins de la performance. Certaines militantes doivent aller à l'encontre de leurs dispositions « naturelles ». Plusieurs d'entre elles découvrent par exemple la difficulté à crier :

Lors de nos séances d'entraînement, je demande aux filles de hurler. Je demande à chacune, à tour de rôle, de tenir une pancarte au-dessus de sa tête et de hurler un slogan en regardant les autres, droit dans les yeux. Rares sont celles qui y arrivent du premier coup<sup>537</sup>.

Les militantes les plus aguerries apprennent ainsi aux nouvelles activistes à « se sentir décomplexées et à hurler ». Les activistes expérimentées rassurent les novices, elles leur transmettent la mélodie de la « pratique » et leur apprennent à développer le goût du cri<sup>538</sup>. C'est lors de cette phase que les novices vont redéfinir ce cri qui se met au service de la cause politique.

L'entraînement projette l'activiste dans son rôle, pour l'habiter pleinement, à mesure que la pratique est intériorisée par des exercices répétés. Les militantes apprennent à anticiper les mouvements qu'il faut effectuer, lors des heurts. L'entraînement est particulièrement centré sur ces techniques de confrontation rapprochée. Certaines actions peuvent se révéler violentes, surtout lorsque les activistes perdent le contrôle du territoire : « Il fallait que je trouve deux volontaires pour notre action moscovite. Or, tout le monde avait peur d'y aller, les policiers

---

<sup>535</sup> *Ibid*, p. 224.

<sup>536</sup> Entretien Sabrina, déjà cité.

<sup>537</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 243.

<sup>538</sup> Becker Howard S., *Outsiders, op. cit.*, p. 77.

russes n'ayant pas la réputation d'être des plaisantins. J'ai trouvé une fille formidable et l'ai préparée pour l'action. En une semaine, j'avais formé une véritable guerrière »<sup>539</sup>.

L'apprentissage n'est pas seulement centré sur la protestation, l'étape qui suit est tout aussi importante à ourdir. Il s'agit d'apprendre à « ne pas craindre les flics et les agents des services de sécurité, et à savoir se comporter au poste de police et au tribunal »<sup>540</sup>. Là encore, les plus expérimentées transmettent leurs connaissances et rassurent les novices. Elles apprennent à être téméraires, intrépides et à agir avec promptitude. L'entraînement est une activité socialisante du groupe. Lors de l'ouverture du centre d'entraînement, le mouvement attire des recrues au niveau international, issues de contextes sociopolitiques et historiques variés. Il s'agit de faire corps avant la dispersion : « une fois nos "soldates" formées, elles pourront fonctionner de façon autonome dans leurs pays respectifs »<sup>541</sup>. Les entraînements se déroulent au Lavoir Moderne et des cours d'autodéfense sont dispensés gratuitement par une professionnelle<sup>542</sup>. Cette formation est un processus d'incorporation politique et physique, idéologique et technique, destiné à consolider le groupe. Il ne prépare pas seulement à l'action, il permet d'incorporer la militante au groupe ; c'est également un rituel de socialisation : « Elles s'imprègnent de notre idéologie et de notre tactique »<sup>543</sup>. Le travail de réflexion idéologique et le choix des slogans que les militantes qualifient d'« étape cruciale » concourent à façonner le corps collectif et à socialiser.

#### 4.2.2.4) Les slogans : brandis, écrits et scandés

##### a) Le slogan, un corps multiple

L'étape de conception des slogans est primordiale. Selon plusieurs militantes, trouver la formulation adéquate est un exercice ardu. Plusieurs jours sont nécessaires pour stabiliser les slogans. Et les débats sont riches entre les activistes. La conception est d'autant plus difficile que ces dernières jouent sur divers niveaux (social, politique, médiatique) et différentes échelles (nationale, internationale) :

C'est un des trucs qui prend le plus de temps ! Parce que c'est ultra difficile en fait de trouver des slogans, des slogans qui sonnent bien, c'est un métier quoi ! [...] En une photo, il faut qu'on comprenne de quoi il est question ! Il faut qu'on comprenne juste avec le slogan, ce

---

<sup>539</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 174.

<sup>540</sup> *Ibid*, p. 254-255.

<sup>541</sup> *Ibid*, p. 255.

<sup>542</sup> *Idem*.

<sup>543</sup> *Ibid*, p. 254.

qu'est en train de faire l'activiste ! Il faut qu'on comprenne quel est le propos ! Il faut que l'image soit forte, il faut qu'on s'en souvienne, qu'elle te questionne, c'est ultra compliqué !<sup>544</sup>

Les slogans sur les poitrines ne sont pas forcément les mêmes que ceux qui sont criés. Les activistes utilisent une multitude de supports : leurs corps, des pancartes, des affiches, des banderoles, des bannières. La banderole participe à l'unité du corps manifestant. Pour Philippe Artières, elle est le « squelette autour duquel les participants vont s'agréger »<sup>545</sup>. La taille de la banderole et son visuel attirent le regard et confèrent une puissance à l'action. En 1993, les militant.e.s de l'association Act Up déposent, au petit matin, un préservatif géant sur l'obélisque à Paris pour vilipender le traitement du Sida par les autorités publiques françaises<sup>546</sup>. En pleine journée internationale de lutte contre le Sida, l'action est symbolique et l'image saisissante. Les militantes Femen grimpent aussi sur des monuments historiques. Elles déploient à plusieurs reprises sur des clochers d'églises (ou des édifices publics et politiques) des bannières longues de plusieurs mètres : « Je me rappelle la bannière qu'on a peinte pour les élections contre Marine Le Pen, on a mis 5 jours à la faire, c'était une grande bannière de 5 sur 7 [mètres] ! »<sup>547</sup>

Les militantes jouent sur la répétition. La myriade de slogans se déclinent sur autant de corps que les militantes considèrent comme des ressources. Un même slogan peut être écrit, brandi et scandé. Le message, lorsqu'il est tracé sur le corps ou sur divers matériaux, est très souvent fait de mots, ou accompagné de signes selon la thématique de la manifestation. Devant la cathédrale de Moscou, les militantes ont dessiné sur leurs torsos des croix orthodoxes peintes en noir. Le « message » est global, plusieurs éléments en interaction le font vivre (des mots, des voix et des symboles).

### ***b) Le slogan, une interaction de symboles***

Le slogan est une forme argumentative. Par exemple, le message peut être le prolongement du corps, « je me déshabillai à la hâte et je hurlai "je suis libre" avec une telle force que j'eus l'impression d'éclater ». Ici, le prolongement entre l'action du corps et le sens des mots qui sont scandés est exemplaire. Se déshabiller, crier, et dire « je suis libre » est un continuum. À l'inverse, le message peut souligner une contradiction : les slogans « Femmes invisibles » et « Efface-moi » dénoncent la suppression des femmes dans les catalogues du magasin Ikéa à destination de l'Arabie Saoudite et prennent leur sens dans la présence même des corps seins nus des militantes. Le paradoxe corps/slogan est d'ailleurs à son comble lorsque

---

<sup>544</sup> Entretien Sabrina, déjà cité.

<sup>545</sup> Artières Philippe, *La Banderole. Histoire d'un objet politique*, Paris, Autrement, 2013, p. 35.

<sup>546</sup> Documentaire, *Act Up : sida guerilla*, Canal+, 11/12/1993, 52'51. [<https://www.youtube.com/watch?v=drOTHR00x2c>], (Consulté le 01/02/2020).

<sup>547</sup> Entretien Mélissa, déjà cité.



« De jolies jeunes filles qui ressemblent à des prostituées, portent des pancartes disant "Je ne suis pas une prostituée" »<sup>548</sup>.

Via les slogans, Femen met également à nu d'autres aspects : « Mensonges en direct » est brandi sur une pancarte sur un plateau de télévision pour apostropher l'absence de volonté du personnel politique sur la prostitution en Ukraine. Le slogan est tantôt le produit d'une interaction avec soi-même, tantôt en direction des autres. Le message est parfois adressé à d'autres femmes sous forme d'injonctions : « Musulmanes, déshabillez-vous ! » Le message est double. Soutenir le dévoilement dans un processus d'émancipation, et réduire les pratiques de voilement à un sens exclusif : l'oppression.

Les slogans peuvent être acerbes ou sarcastiques. Sans égards pour leurs adversaires et comme une pointe d'estoc, l'humour se répand dans les rassemblements Femen. Cet usage de l'ironie est même l'une des principales bases de créativité. Alors que le nouveau gouvernement ukrainien (en 2010) ne compte pas de femmes, les militantes manifestent avec des serviettes sur lesquelles elles ont écrit « Ministre des chaussettes sales », « Ministre du balai »<sup>549</sup>. De la même façon, les activistes tournent en dérision le concours de beauté « Miss Ukraine-Univers », en portant des inscriptions : « Miss Poufiasse » et « Vice-Miss Fellation »<sup>550</sup>. En Russie, les militantes se jouent ironiquement du rapprochement entre le monde politique et le clergé. Elles écrivent sur une pancarte « Dieu, chasse le tsar ! », en visant Vladimir Poutine. Lors de la visite de courtoisie du patriarche russe Kirill en Ukraine, une activiste lui fait face avec un irrévérent « Vade retro ». L'un des principaux slogans lors de la manifestation contre le mouvement intégriste Civitas à Paris était « In Gay We Trust ». C'est bien cette inversion des symbolismes qui fait de l'humour une arme radicale et politique<sup>551</sup>.

Au Forum économique mondial, qui réunit les puissances économiques et politiques, les Femen ironisent en dénonçant cette « Soirée de gangsters à Davos ». Même dans des situations de répression, les activistes usent d'humour pour exprimer leur message. C'est probablement parce que le comique soude « une communauté de rieurs partageant les mêmes codes et convictions »<sup>552</sup>. Lorsque les militantes sont arrêtées par les autorités ukrainiennes, elles déclament « On ne nous bâillonnera pas, on ne musellera pas nos nichons ! » Cet exemple illustre l'analogie entre le droit de manifester, de s'exprimer et le droit aux manifestations seins nus. L'usage de slogans subversifs adressé à un public et l'humour qui s'en dégage dans les manifestations Femen est puisé dans la théâtralisation politique.

---

<sup>548</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 97.

<sup>549</sup> *Ibid*, p. 126.

<sup>550</sup> *Ibid*, p. 106.

<sup>551</sup> Serna Pierre (Éd.), *La politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015.

<sup>552</sup> Ruhlmann Jean, « Pierre Serna (Éd.), *La politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle* », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, Vol. 64-1, n° 1, 2017, p. 201.

#### 4.2.2.5) La théâtralisation politique

Cette mise en scène des protestations Femen s'inspire des manifestations de jeunesse en Ukraine. Dans les années 1990 et 2000, les mobilisations sont déjà théâtrales et qualifiées de « folklore politique »<sup>553</sup>. Les manifestant.e.s portaient déjà des accessoires, des foulards imprimés de fils de fers barbelés, des couronnes mortuaires ou des fleurs et ornent les boucliers de la milice. La jeunesse mobilise le théâtre et ridiculise les pouvoirs politiques. Loin des démonstrations de masse, il s'agit dans ces manifestations de « harceler le pouvoir »<sup>554</sup>. Cette ukrainité reste présente dans l'activisme Femen. Les militantes féministes se réapproprient les couronnes de fleurs, fabriquent des soutiens-gorges en fil de fer et se déguisent.

##### **a) Se déguiser pour subvertir**

Le corps est la première forme de subversion. Déguisés ou peints, les corps des militantes subvertissent avec humour et impétuosité les symboles. Contre le gouvernement exclusivement masculin de Mykola Azyrov, les activistes entrent en scène habillées en costume masculin, avant de se dévêtir, pour condamner l'absence de femmes. La subversion de genre du pantalon politique est manifeste<sup>555</sup>. Le message est clair et ironique : s'il suffit de porter des costumes pour faire de la politique, les militantes peuvent aussi le faire. Elles portent des nez rouges de clowns et crient « Arrêtez ce cirque ! » pour dénoncer les politiques de visas en Europe. Les militantes confectionnent elles-mêmes déguisements et accessoires, c'est surtout Oksana Chatchko qui pense la mise en scène et a créé une bonne partie du visuel entre 2008 à 2012 :

Au début, je tressais moi-même nos couronnes de fleurs à partir du matériau le moins cher, à savoir les fleurs artificielles qu'on vend au cimetière. Pour les pancartes, on utilisait les restes de rouleaux à papier peint que les filles récupéraient dans leurs foyers d'étudiants, après les travaux d'été. [...] Quant aux vêtements pour nos actions théâtrales, on les confectionnait à partir de ce qu'on avait dans nos garde-robes<sup>556</sup>.

Le déguisement peut être vestimentaire, ou bien à même la peau. Les activistes simulent des blessures sur leur corps. Elles portent les traces sanglantes de lacérations d'ours en référence au président russe Medvedev (dont le nom signifie « fils d'ours »)<sup>557</sup>. De la même façon, contre les attaques d'acide en Turquie, les activistes peignent des hématomes et des brûlures sur leur corps. Les adversaires des Femen se servent des photographies des militantes

---

<sup>553</sup> Daubenton Annie, « Mouvement de jeunes en Ukraine », *op. cit.*, p. 48.

<sup>554</sup> *Idem*.

<sup>555</sup> Bard Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010.

<sup>556</sup> Ackerman, *op. cit.*, p. 90.

<sup>557</sup> *Ibid*, p. 134.

en train de se peindre pour conspuer la falsification des blessures. Elles feraient croire ainsi à des violences dans les manifestations.

La mise en scène prend des formes très variées. Les activistes brisent de la vaisselle et scandent « L'Ukraine perdra » pour tancer l'Euro 2012, signifiant ainsi que le pays a plus à perdre en permettant la banalisation de la prostitution. Des accessoires sont réalisés par les militantes elles-mêmes. Pourfendant les poursuites judiciaires dont elles font l'objet, elles fabriquent des soutiens-gorges en fil barbelé que les militantes suspendent comme des licols. Les accessoires ont une fonction de signe.

À chaque manifestation sa parure ; mais certains éléments accompagnent l'histoire du mouvement et marquent l'identité du groupe. Ornementale, la couronne de fleurs est devenue l'emblème de la militante Femen. Symbole ukrainien, elle est portée habituellement par les jeunes filles non mariées que les activistes Femen revisitent. Très coloré et allongé de rubans tout aussi multicolores, ce symbole ne fait pas consensus au début ; certaines militantes trouvent cet « accessoire folklorique ». En regardant les photos de leurs protestations, les militantes arrivent à la conclusion que la couronne avait un sens<sup>558</sup>. La couronne chatoyante est ainsi détournée et dotée d'un sens poétique-politique.

La mise en scène n'est pas seulement un outil marketing, mais contribue au message même, en détournant les symboles : les militantes subvertissent l'ordre social, symbolique et culturel. Elles se mettent par exemple dans la peau même des adversaires. En Biélorussie, Alexandra Nemtchinova se rase le crâne et revêt un uniforme militaire jouant le rôle du président Loukachenko. C'est le geste qui donne une valeur politique au corps et aux accessoires.

### **b) Le geste déplace**

Lors d'une action à Paris, c'est moins le déguisement que le geste lui-même qui crée la subversion. Les activistes portent des *niqabs* (voile intégral) qu'elles « arrachent d'un geste brusque »<sup>559</sup>. L'usage du vêtement religieux dans une protestation qui éreinte cette pratique vestimentaire intensifie le message. C'est une rhétorique inhabituelle, dans les débats médiatiques. La critique parle d'elle-même dans le contraste corps voilés/corps nus. Les militantes traversent, avec leur corps, les frontières symboliques.

De la même manière, les seins nus des militantes pénètrent des territoires symboliques face à Civitas à Paris. Les militantes s'habillent en nonnes, ajoutent des jarretières, des bas noirs et autres accessoires qui mélangent le religieux et la sexualité. Elles accaparent les univers symboliques de leurs adversaires. Lors de l'Euro 2012, les activistes parviennent à renverser la coupe, symbole de la compétition, au moment où elle est présentée au public. De même, autre affront, pour réprover les élections en Russie, elles pénètrent dans le bureau de vote de

---

<sup>558</sup> *Ibid*, p. 109.

<sup>559</sup> Ackerman, *ibid*, p. 218.

Vladimir Poutine et tentent de voler l'urne en criant : « Je vole la voix de Poutine ! » Les ressources sont déjà là : un événement (l'élection), une thématique (la démocratie), un lieu (le bureau de vote) ; tout se passe comme si les pièces du jeu étaient déjà présentes, les militantes ne font que déplacer des symboles, pour brouiller, voire déconstruire le jeu. L'élément politique réside dans le geste qu'elles effectuent et les rôles qu'elles endossent.

### c) Les rôles

Ici, le geste n'est pas accidentel. Il est connecté au rôle que s'attribue la militante<sup>560</sup>. Lorsqu'elles se rendent devant le domicile de Dominique Strauss-Kahn pour faire du grabuge, les activistes se mettent en scène et jouent en quelque sorte une pièce de théâtre. Elles se transforment en femmes de ménage (comme Nafissatou Diallo) et raclent la porte de l'immeuble de Dominique Strauss-Kahn. La théâtralisation est réelle, apparente, assumée et conscientisée ; les militantes se distribuent des rôles comme lors des patrouilles roses en Ukraine :

C'était une sorte de théâtre de rue, un chaos joyeux au centre de Kiev. Environ soixante-dix filles étaient présentes, peut-être même plus. Elles se sont réparties en plusieurs groupes : un défilé de mode, des danseuses, des « poupées » et un groupe radical. Les filles qui étaient habillées en poupées, avec de gros nœuds sur la tête, représentaient des prostituées. En effet, ce sont des poupées : on les achète et on les vend<sup>561</sup>.

Plus complexe, et pour accéder à un lieu, lors de la phase d'infiltration en amont de la protestation, les militantes jouent un premier rôle :

Ce qui est drôle c'est qu'on jouait sur des trucs très sexistes, tu fais du charme au mec de l'entrée, tu fais du charme pour entrer, tu fais la conne qui est en école de journalisme qui était pas au courant qu'il fallait une accred [accréditation]. [...] On lui a dit, non désolé cocotte, il fallait une accred, et elle a dit : ah bon, mais je savais pas, mais je vais me faire engueuler, etc. Avec ses grands yeux ! Le mec a eu de la peine et l'a laissée rentrer !!<sup>562</sup>

Pour pénétrer certains événements, les militantes innovent en se déguisant. Lors d'une action au Vatican, elles sont reconnues et arrêtées en toute diligence. Par la suite, elles portent des perruques, des chapeaux et des lunettes, voire se colorent les cheveux. Une fois dans l'emplacement identifié, les militantes adoptent l'apparence des gens du public et de leurs adversaires. De manière stratégique, elles préservent subtilement les véritables intentions de

---

<sup>560</sup> Tout au long de cette thèse, le « rôle » a un double sens : le rôle (sur scène) joué par un acteur ou une actrice au théâtre et les rôles sociaux (avec une focale sur le rôle militant). Bien entendu la distinction entre les deux est aussi risqué que leur confusion. Voir Goffman et *Les Cadres de l'expérience*.

<sup>561</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 96.

<sup>562</sup> Entretien Sabrina, déjà cité.

leur présence. Elles entrent dans un second rôle :

Tu vas te fondre dans la foule, alors pour moi c'est plus simple parce que dans l'imaginaire des gens, les Femen elles sont blondes [La militante est Noire], donc pour moi ça a toujours été plus simple de m'infiltrer ! Mais toutes les infiltrations ne sont pas faciles, parce que quand tu vas dans des manifs d'extrême droite et qu'ils commencent à scander des slogans de merde, « on est chez nous, on est chez nous », il faut le tenir le sang-froid.<sup>563</sup>

Une deuxième équipe surveille pendant que la première s'infiltrer. Les collègues gardent un regard depuis l'extérieur et guide les militantes infiltrées :

Comme on était devant notre télé, on pouvait même en regardant concrètement, on pouvait dire la sécurité est là, là et là ! Si vous allez sur la droite, il y a une faille dans leur système, faut passer par la droite. Sur place, c'était impossible qu'elles le voient ! Pour les actions les plus compliquées, t'as souvent une autre équipe qui est derrière un ordinateur et qui va guider les filles qui sont sur place et qui va s'occuper d'être sûre qu'elles ont bien été arrêtées, elles sont bien en garde à vue, elles sont pas dans un petit coin, sombre et obscur en train de se faire taper par des mecs ! De savoir où elles sont, on envoie les avocats, ok !

L'équipe « back up » assure l'entrée et la sortie des militantes, à cette dernière étape, la manifestation est à son paroxysme. Le contrôle de la violence mise en scène par les militantes peut leur échapper.

#### **d) La mise en scène de la violence**

La violence démarre avec l'interruption d'une première scène. Des tierces personnes sont alors impliquées et ont conscience qu'un jeu - dont elles n'ont pas le contrôle - se déroule sous leurs yeux. Sur un plateau de télévision, l'inepugnable Sacha Schevchenko interpelle des députés sur la prostitution ; une députée lui retorque : « Jeune fille, cela suffit de faire du théâtre ici ! »<sup>564</sup>. L'injonction révèle le paradoxe. L'irruption colérique de l'activiste est une mise en scène sérieuse. Il lui est répondu : il n'est pas sérieux d'agir ainsi sur un plateau de télévision, car cela a des effets politiques. Et effectivement.

Victoire Patouillard, présidente d'Act Up Paris (2001-2003), association de lutte contre le sida, pose la question : « Peut-on se mettre en colère sur commande ? » Elle insiste sur l'apprentissage de la mise en scène de la colère et sur la capacité des protestataires à la maîtriser<sup>565</sup>. La mise en scène de la colère (symbolique, verbale, matérielle) rend la protestation

---

<sup>563</sup> *Idem.*

<sup>564</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 102.

<sup>565</sup> Patouillard Victoire, « Une colère politique », *op. cit.*, p. 15-36.

davantage politique. Sur le plateau de télévision, Sacha Schevchenko véhément le député Nestor Choufritch et lui « balance la pancarte à la gueule »<sup>566</sup>. Si les activistes Femen se disent pacifiques, la radicalité passe par l'usage de la provocation. Face à l'écrivain ukrainien Olès Bouzina, que les militantes accusent de misogynie, Sacha Shevchenko le charge physiquement et lui écrase une tarte à la crème au visage. Au Forum ukrainien des acteurs.rices de l'Internet (1<sup>er</sup> avril 2011), les militantes protestent contre le blocage de plusieurs comptes des réseaux sociaux de Femen<sup>567</sup> : « Nous avons sauté sur la scène et avons fouetté le rapporteur et les membres du présidium, avant de nous attaquer aux premiers rangs du public »<sup>568</sup>. De même à Bruxelles, lors d'une action contre le clergé, elles aspergent « d'eau bénite » le Cardinal. La violence des Femen est éventuellement poussée jusqu'à occasionner des dégâts matériels. Dans les magasins Ikéa, l'action provoque des dommages sur des meubles que les militantes ont déplacés et sur lesquels elles ont grimpé (2013). De même, une action au musée Grévin à Paris, se termine par la destruction sur le sol de la statue de cire de Vladimir Poutine (2014). Il y a un auto-contrôle de la violence physique qui prend une forme « affaiblie »<sup>569</sup>. Les militantes peuvent s'en prendre directement à une cible, mais la violence est bien plus symbolique que physique. Son usage est stratégique, mesurée et cherche à déclencher la controverse politique. Cette violence est une garantie de l'étiquette de l'activisme féministe « radical ». L'enjeu est de limiter l'effet théâtral : « Lorsque j'avais abattu la croix au centre de Kiev, c'était un acte de courage, mais le même geste aux Pays-Bas n'était qu'un divertissement et une parodie. Cela ressemblait à un *show* et ça ne convenait pas à une activiste radicale comme moi. Cette mise en scène, dans une ambiance sympathique, devant des gens conquis d'avance, cassait tout ce que nous avons créé pendant quatre ans de combat », déclare Inna Schevchenko<sup>570</sup>.

L'absence de controverse dans cette mise en scène aux Pays-Bas, révèle la frontière poreuse entre le terrain de la manifestation politique et le territoire du « show ». Et c'est l'identité paradoxale (pacifique et radicale) de la militante qui s'effondre ici. C'est l'espace - militant - de la performance qui fait la militante. Alors que les protestations Femen sont imprégnées d'art, les activistes refusent coûte que coûte l'étiquette d'artiste.

### e) Art et politique : continuité et discontinuité

Le happening Femen est à cheval sur l'actionnisme et l'action politique. Une certaine continuité est à noter entre les suffragettes anglaises et les Femen dans l'intérêt porté à l'art, et de manière générale à l'image. L'historienne de l'art, Lisa Tickner, montre la fonction essentielle

---

<sup>566</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 102.

<sup>567</sup> Les activistes dénoncent la « seinophobie indiscriminée ».

<sup>568</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 161.

<sup>569</sup> Memmi Dominique, « Le corps protestataire aujourd'hui : une économie de la menace et de la présence », *Sociétés contemporaines, ibid.*, p. 87-106

<sup>570</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 247.

de l'iconographie dans la Women's Social and Political Union (WSPU)<sup>571</sup>. La production visuelle et artistique dans les rassemblements et les processions des suffragettes est gigantesque. Un double positionnement de la WSPU en découle, trop artistique pour une histoire politique, et trop politique pour une histoire de l'art<sup>572</sup>. L'imagerie des suffragettes n'est pas simplement illustrative, mais participe grandement à la construction même du conflit social et politique. Selon Lisa Tickner, cette imagerie est de la propagande au sens propre, et propage « une croyance, une position et un ensemble d'arguments »<sup>573</sup>. Non seulement les suffragettes produisent une nouvelle forme de spectacle politique, mais elles produisent leur propre iconographie : « Des dépliants illustrés, des dessins animés, des affiches et des cartes postales, ou encore les cortèges et les bannières étaient utilisés par les suffragettes de tous bords à une échelle sans précédent, comparée aux groupes de pression de l'ère Victorienne ». Si les suffragettes excellent et innovent dans le mélange de l'art et de la politique, c'est en raison de la présence forte des femmes artistes au sein de la WSPU. Parmi elles, Marion Wallace Dunlop ou encore Sylvia Panckurst. Ces femmes, qui vivent difficultés et contradictions en tant qu'artistes-femmes, mettent leur savoir-faire au service de la cause.

L'allégorie, la martyrologie, l'humour sarcastique ou encore le détournement de symboles sont autant d'outils de la grammaire (esthétique et politique) militante que les vagues féministes successives s'approprient. Les Femen y compris. La prodigue Oksana Chatchko est la première artiste du groupe, d'autres artistes-militantes apportent leur savoir-faire (en communication et audiovisuel) précieux dans la mise en visibilité de la cause. La continuité entre différentes organisations féministes ne doit pas masquer les discontinuités. Les luttes s'inscrivent dans des territoires qui malaxent l'histoire, les symboles, les référents nationaux – sinon locaux.

Les protestations Femen s'inspirent du folklore politique. Le terme *folklore* est à prendre au sens premier de « culture populaire », sans le connoter de valeurs dépréciatives<sup>574</sup>. Cette culture populaire est un appui dans la construction de l'État ukrainien et le folklore « retrouvé » participe à la dé-soviétisation du pays. Dans le folklore politique, les performances Femen puisent particulièrement dans le *vertep* : un théâtre traditionnel ukrainien de marionnettes, qui mélange des scènes religieuses et des scènes du quotidien. Sa particularité réside dans l'existence d'une scène à double niveau : « Les spectacles de *vertep* se montraient dans une boîte portative spéciale, conçue comme une maisonnette à deux étages ou une scène à deux niveaux. Le spectacle commençait par des scènes bibliques sur la scène du haut et se poursuivait avec des histoires comiques de la vie réelle sur la scène basse »<sup>575</sup>. Ce passage du mythe (spirituel) au social et politique (temporel) est très présent dans la mise en scène Femen, qui joue habilement de la transfiguration. Le *vertep* a donné naissance au « vertep vivant »,

---

<sup>571</sup> Fondée en 1907 par Emmeline Pankhurst.

<sup>572</sup> Tickner Lisa, *op. cit.*, p. IX.

<sup>573</sup> *Ibid*, p. XI.

<sup>574</sup> Cuisenier Jean, « Aux marges de l'Europe, l'Ukraine », *Ethnologie française*, Vol. 34, n° 2, 2004, p. 202.

<sup>575</sup> Lev Julia, *Vertep*, « Vertep, théâtre traditionnel ukrainien de marionnettes », 11/01/2013, [<https://evacommunication.wordpress.com/2013/01/11/vertep-theatre-traditionnel-ukrainien-de-marionnettes/>], (Consulté le 01/03/2010).

composé d'acteurs.rices qui se déguisent et se mettent en scène dans l'espace public<sup>576</sup>. Les mouvements de jeunes en Ukraine ont détourné le *vertep* en incluant des enjeux et des personnages de la scène politique ukrainienne. Lors des élections présidentielles de 2004, des jeunes utilisent des poules et des œufs pour tourner en dérision Viktor Ianoukovitch<sup>577</sup>. Le *vertep* est retourné contre le politique.

D'autres modes de protestation similaires, et non-violents, circulent en Biélorussie, Géorgie et Serbie<sup>578</sup>. Le flash-mob, qui est à l'origine un mode de divertissement, est inclus dans ces modes de protestation devenus politiques. En se diffusant, il mute, mais la version biélorusse se rapproche du happening des Femen. En Biélorussie, système autoritaire, la capacité à se mobiliser et se disperser est au cœur de la définition du flash-mob. L'action éclair « se présente comme un investissement soudain d'un lieu public par un petit groupe de personnes qui y montent une mise en scène de courte durée et se dispersent très rapidement à sa fin »<sup>579</sup>.

La différence majeure entre le flashmob et le happening des Femen est dans la mobilisation très volatile des participant.e.s (basée sur une communauté virtuelle), tandis que dans le second cas, le mouvement Femen mobilise ses propres ressources d'activistes. C'est ce qui rapproche sensiblement le happening du *zap* d'Act Up dont la capacité d'intrusion est également la principale force<sup>580</sup>. Ses militant.e.s réalisent des *zap*, des performances dans lesquelles les émotions sont politiques<sup>581</sup>. Victoire Patouillard, ancienne présidente, raconte la pratique corporelle :

Il s'agit de rupture de ton : couper la parole, crier, hurler, scander, insulter, siffler ; rupture du code gestuel : montrer du doigt, frapper du poing sur la table ; rupture de topique : rester debout dans une assemblée assise, forcer un huis-clos, s'avancer rapidement vers quelqu'un, s'allonger sur le sol, sur une table, menotter son corps à une grille<sup>582</sup>.

Ces interventions médiatiques sont destinées à attirer l'attention des autorités publiques et à dénoncer le traitement social, médical et politique des personnes séropositives et la communauté homosexuelle. Les *zap* d'Act Up se rapprochent très fortement des happenings Femen. En outre, les militant.e.s des deux groupes s'allongent (*die-in*) pour faire durer la performance<sup>583</sup>. Autre point de rapprochement, la « tenue corporelle ». Ils et elles refusent une gestuelle qui provoquerait la compassion pour Act Up et la compassion et la sexualisation pour

---

<sup>576</sup> *Idem*.

<sup>577</sup> Taras Kuzio, « Civil society, youth and social mobilization in democratic revolutions », *Communist and Post-communist Studies*, University of California, n° 39, 2006, p. 376.

<sup>578</sup> *Idem*.

<sup>579</sup> Shukan Tatyana, « Le flash-mob : forme d'action privilégiée des jeunes contestataires en Biélorussie », *Raisons politiques*, Vol. 29, n° 1, 2008, p. 12.

<sup>580</sup> Act Up est une association de lutte contre le sida « issue de la communauté homosexuelle et veillant à défendre équitablement toutes les populations touchées par le sida ». Ses activistes ont émergé à la fin des années 1980 en Amérique du Nord, puis en France, en 1989.

<sup>581</sup> Patouillard Victoire, « Une colère politique », *op.cit.*, p. 15-36.

<sup>582</sup> *Ibid*, p. 19.

<sup>583</sup> Le *die-in* d'Act Up a toutefois un autre sens : l'hommage aux victimes du sida, la symbolisation de la mort.



les Femen<sup>584</sup>. Ces dernières effacent autant que possible le sourire sur leur visage et évitent tout déhanchement sexualisant du corps. Une posture « guerrière » est recherchée.

Cette série de manifestations (flashmob, zap et happening) se distingue d'une performance artistique. Pourtant, les performances artistiques produisent des conséquences parfois très similaires (subversions, violences, arrestations, poursuites judiciaires, voire hôpital psychiatrique, etc.)<sup>585</sup>. C'est le cas des œuvres de Deborah de Robertis, laquelle est d'ailleurs proche de plusieurs militantes Femen. Ces dernières participent intellectuellement à la construction de certains scénarii, et à ses performances artistiques<sup>586</sup>.

Si certaines militantes considèrent que les actions Femen et les performances artistiques sont quasiment identiques (la question fait débat dès 2010), la tête du mouvement ne cessera de revendiquer des actions d'abord politiques. Le mot performance sera d'ailleurs constamment évité. Dans un cas la portée politique est explicite, la performance s'accompagne de revendications ; dans le cas artistique, si une dimension politique peut exister (subversion de genre), elle est d'abord esthétique.

Tandis que les militantes affirment ne pas être des artistes, mais des « activistes politiques », signifiant ainsi qu'elles participent au processus politique dans la société, de l'autre côté Deborah de Robertis affirme une identité inverse - « je suis une artiste ». L'artiste revendique le cadre « artistique », elle insiste « je suis artiste et pas militante ». Elle affirme « c'est pas le même corps », « c'est malgré moi que mon sexe est devenu politique [...] à la base ce sexe était artistique, pictural »<sup>587</sup>.

Cette dernière protège son œuvre (au nom de la liberté d'expression). En mettant à distance le politique, c'est une autre manière de neutraliser les contre-cadres, et toute tentative de lectures politiques ou morales. Ainsi, le politique n'a rien à dire, lorsque Deborah de Robertis utilise la nudité dans ses performances qui n'est rien d'autre qu'une « forme » :

Quand j'expose mon corps sous l'origine du monde, je n'écris pas sur mon corps « Ma nudité est politique », les Femen l'auraient fait, ou l'ont fait déjà. Je ne dis rien, par contre, je peux le dire après dans les interviews, mais au moment où je crée l'œuvre, mon but n'est pas... y'a une place laissée à la sensibilité... dans l'art, dans la création... qui rend peut-être plus difficile de décrypter les choses : tout n'est pas donné<sup>588</sup>.

C'est l'espace dans lequel s'inscrit la performance qui lui donne son signe politique ou artistique. Pour les Femen, la manifestation seins nus est centrale. Elle est revendiquée comme politique. Que signifie « politique » pour les militantes ? Comment appréhender et définir le « fait politique » ?

---

<sup>584</sup> *Ibid*, p. 28.

<sup>585</sup> Deborah de Robertis est une artiste célèbre pour ses performances subversives. Elle a notamment, en 2014, exposé son sexe devant *l'Origine du monde* du peintre Gustave Courbet (Musée d'Orsay).

<sup>586</sup> Entretien avec l'auteur, Janelle, Paris, 22/06/2018.

<sup>587</sup> Entretien avec l'auteur, Deborah de Robertis, Paris, 25/11/2018.

<sup>588</sup> *Idem*.

### 4.3) La requalification et le cadrage

En décrivant le déroulement d'une action collective, on atteint le sens que les acteurs.rices construisent au cours de la mobilisation<sup>589</sup>. C'est ainsi que la sociologie des mouvements sociaux a « redécouvert » l'acteur.rice, en accordant une place plus sérieuse aux « processus cognitifs ». Les activistes construisent du sens en cadrant la mobilisation - par une « politique de la signification »<sup>590</sup>. Quel est le cadre principal de la mobilisation Femen ? Quels sont le rôle du corps et son sens pour les activistes ? En remontant le fil historique du geste de dénudation du torse féminin et son déplacement dans un espace politique, on observe que le continuum entre le corps, la nudité et le genre (féminin) se brise.

#### 4.3.1) Le processus de « cadrage » des seins nus

##### a) *Genèse des seins nus : mythe et histoire*

L'origine du topless s'oppose dans les différents récits des Femen. Il est raconté qu'un jour une militante a perdu son soutien-gorge pendant une manifestation, d'autres militantes l'auraient imitée. L'idée est ainsi apparue originale, transgressive, jouissive. Selon d'autres récits, dans une chambre, une militante aurait perdu son soutien-gorge, ses amies auraient ironisé en lui disant qu'elle devrait faire de même dans une manifestation. L'idée viendrait de là. Un geste accidentel, une déviation ordinaire devenue stratégie politique ?

En manifestant seins nus, une donnée supplémentaire essentielle s'ajoute : le genre des seins. Les débats sont multiples au sein de l'organisation, les réticences et les défections également. Femen manifeste pendant deux ans sans présence du topless. Et même si la manifestation « ludique » du 15 juillet 2008 (sur la place de l'Indépendance) à Kiev, permet aux activistes de faire le lien entre l'usage du corps (sexualisé) et l'attraction médiatique, rien ne présage la banalisation du topless par la suite.

En revanche, les premières actions contre la prostitution ouvrent la voie à la politisation du corps : « Nous avons commencé à montrer une image contradictoire, qui exigeait un certain effort mental. En effet, nous protestions contre la prostitution, habillées en prostituées, ce qui provoquait un déferlement de haine contre nous »<sup>591</sup>. En prenant l'apparence de prostituées, les activistes subissent le stigmat, la méthode « corporelle » va forger l'identité collective du groupe.

Le topless est progressif. Les activistes s'élèvent contre des sites pornographiques. C'est

---

<sup>589</sup> Sommier Isabelle, « Diffusion et circulation des mouvements sociaux », dans *Penser les mouvements sociaux*, op. cit., p. 115.

<sup>590</sup> Benford Robert D., Snow David A, « Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation et bilan », *Politix*, Vol. 99, n° 3, 2012, p. 226.

<sup>591</sup> Ackerman Galia, op. cit., p. 104.

une protestation « semi-topless » : « Nous avons écrit "Google" sur nos dos nus, mais nous nous tenions en cercle, le dos tourné vers l'extérieur et nos seins n'étaient donc pas visibles »<sup>592</sup>. Dans plusieurs autres actions, les militantes sont seins nus, mais elles barrent leur poitrine avec des bandes de scotch, cachant ainsi les mamelons.

Le jour de la fête nationale, le 24 août 2009, célébration de l'Indépendance de l'Ukraine, Oksana Chatchko monte sur un podium, enlève son haut et invite les passant.e.s à les rejoindre. Sur son torse nu est écrit « L'Ukraine n'est pas un bordel ». Le geste est prévu et préparé par la militante, sans qu'elle puisse, sans doute, imaginer la portée que le geste aura pour l'histoire du mouvement. Oksana Chatchko est artiste et a un rapport très esthétique au corps. Elle a déjà pratiqué le topless : « J'ai fait des séjours dans des plages nudistes sans éprouver la moindre gêne, et j'avais l'habitude de peindre des nus. Tous les artistes s'entraînent ainsi [...] les femmes dans les tableaux sont des objets créés par les artistes masculins. Moi, j'avais envie de transformer mon corps en sujet »<sup>593</sup>.

De longs et intenses débats ont lieu entre les militantes sur l'usage de la nudité. Le premier volet des débats est politique et se situe au niveau organisationnel : quel sens donner à ce nouvel élément dans le mouvement ? Le second est personnel et se révélera de manière insoupçonnée tout aussi politique : les militantes sont confrontées à la question de la pudeur, de l'intime, de la représentation de soi. Le groupe se scinde en deux, celles qui sont pour et celle qui sont contre. De nombreuses activistes quittent le mouvement à cette période : « 80 % des filles qui étaient avec nous au printemps 2008 nous ont quittées à cause du topless et de la répression qui s'en est suivie »<sup>594</sup>.

Une deuxième action topless dénonce l'absence de toilettes publiques à Kiev. La manifestation se déroule sans encombre, autant les policier.e.s que les passant.e.s réagissent avec le sourire<sup>595</sup>. Malgré les défections, à cette époque, toutes les militantes ne manifestent pas topless et toutes les actions ne se déroulent pas seins nus. Sacha Schevchenko considère que sa poitrine n'est pas adaptée à la protestation, car elle a des seins trop petits<sup>596</sup>. Elle n'est pas convaincue et pense qu'elle va « faire honte à l'organisation » avec sa « poitrine de garçon »<sup>597</sup>. Le 2 février 2010, elle franchit le pas en manifestant contre l'artiste ukrainien Serguei Bratkov, dont le tableau exposé dans un musée représente une Ukrainienne couchée, une mouche est posée sur les parties intimes<sup>598</sup>. Cette première manifestation topless est un déclic pour Sacha Schevchenko et le début d'une pratique qui s'intériorise graduellement : « J'ai mis du temps à comprendre que c'était l'acte qui comptait, et non la forme ou le tour de poitrine »<sup>599</sup>.

---

<sup>592</sup> *Ibid*, p. 109.

<sup>593</sup> *Ibid*, p. 110.

<sup>594</sup> *Ibid*, p. 112.

<sup>595</sup> *Ibid*, p. 112.

<sup>596</sup> Entretien Sacha Schevchenko, déjà cité.

<sup>597</sup> *Ibid*, p. 114.

<sup>598</sup> « FEMEN a organisé une provocation "VaginArt" à Pinchuk ! 2.02.10 », *Femen Live journal*, 03/02/2010, [<https://femen.livejournal.com/39063.html?fbclid=IwAR33uvQcWDG1xb0mVwVKRTjQyAMh6EgsOTQ138tPS6FWNjKmfLzpbWR1aRw>].

<sup>599</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 123.

Quelques jours plus tard, le 7 février 2010, la militante mène le premier topless dans un contexte et un espace politiques. C'est le second tour de l'élection présidentielle en Ukraine. Les activistes ciblent le bureau de vote du candidat Viktor Ianoukovitch, où celui-ci est sur le point de voter. Les médias sont donc très présents. Sur place, les militantes se déshabillent et déplient des pancartes : « Les politiques ne doivent pas violer le pays » et « Ne vendez pas vos voix ! »<sup>600</sup>

La manifestation seins nus dans un bureau de vote est un tournant pour l'organisation. Cette action marque le début de la « persécution » : « Nous avons tout à coup quitté un monde naïf pour nous retrouver à un niveau très différent – celui de la cour des grands, des "parrains" de la politique ». Cela a provoqué une opposition immédiate de leur part. Ils nous disaient des choses du genre : "Pourquoi vous mêlez-vous de tout cela, jeunes filles ? En avez-vous besoin ? Occupez-vous de vos prostituées et ne fourrez pas votre nez dans nos affaires" »<sup>601</sup>.

À mesure que les seins nus sont investis politiquement, des activistes se détachent de leurs propres représentations. Une année s'est écoulée depuis l'initiative topless d'Oksana Chatchko. Pour la journée de l'indépendance du 24 août 2010, les activistes se mêlent à la célébration. Alors qu'il est prévu qu'une seule partie du groupe sera topless, l'enthousiasme est collectif, et finalement, l'ensemble des militantes décident de manifester seins nus.

Inna Shevchenko était réticente : « J'avais l'argument selon lequel il n'était pas logique de protester topless contre la prostitution, je disais que personne ne nous comprendrait ni ne se joindrait à nous. Je comprends à présent que derrière ces arguments, se cachait un blocage, je n'imaginai pas que j'étais capable de le faire, c'était une lutte intérieure »<sup>602</sup>. Quel est le lien entre ce que ressent Inna Schevchenko et la stratégie du mouvement, entre le sentiment et ce qui est « politique » ? Se pourrait-il que la lutte intérieure se jouant au niveau individuel ne soit que le reflet de ce qui se joue aux autres niveaux, celui de l'organisation et de la société ? L'analyse du processus de cadrage d'une action collective permet de comprendre ce qui relie ces différentes dimensions.

### **b) Cadrage et effet paradoxal du contre-cadrage**

Contre les modèles structurels d'explication (ressources disponibles, degré d'ouverture de la SOP, calcul coût/bénéfice), de nombreux travaux ont insisté sur le travail de construction de sens et la nécessité de prendre en compte les facteurs idéels et subjectifs de la participation à la mobilisation<sup>603</sup>. Ce « tournant cognitif » consiste à prendre en compte dans une mobilisation,

---

<sup>600</sup> Les slogans des militantes Femen peuvent être rapprochés de la campagne de manifestation (« l'Ukraine sans Koutchma ») en opposition au Président Leonid Koutchma à l'automne 2000 : les étudiant.e.s de l'école de médecine et de l'école polytechnique de Lviv prononcent les éloges funèbres et mettent en scène les « funérailles de la démocratie », Daubenton, *op. cit.*, p. 73.

<sup>601</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 125.

<sup>602</sup> *Ibid*, p. 115.

<sup>603</sup> Contamin Jean-Gabriel, « Cadres et luttes de sens », dans *Penser les mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 55.

et donc dans la construction d'une identité collective, la manifestation subjective des oppressions et des inégalités structurelles. En somme la signification que donnent les acteurs.rices aux situations (d'oppression). Pour cela, elles/ils « cadrent » leurs actions et les activités protestataires. La notion de « cadre » doit beaucoup au sociologue Erving Goffman. Dans toute activité ou situation, les individus « font appel à un ou plusieurs cadres ou schèmes interprétatifs », leur permettant de donner du sens, de la signification, à une situation donnée<sup>604</sup>. Les cadres permettent aux individus de localiser, appréhender, classer les événements divers et quotidien. Cadrer permet de donner du sens à des situations, et d'orienter l'action de l'individu<sup>605</sup>.

Dans la sociologie des mouvements sociaux, le cadrage est devenu, dans la théorie du processus politique, le troisième pilier en interrelation avec les opportunités politiques et les structures mobilisatrices. Le processus de cadrage est ce travail de construction de sens : « Les acteurs des mouvements sociaux sont considérés comme des agents signifiant activement engagés dans des activités de production et de reconduction du sens auprès des autres membres, des adversaires, ainsi que de leurs auditoires ou des observateurs »<sup>606</sup>.

Or, la dynamique du mouvement Femen semble dépendre du mode d'action. La manifestation seins nus cristallise la dynamique de la mobilisation et fait office de cadrage. Ce cadre repose sur plusieurs phases permettant de le diffuser et de recruter de nouveaux membres. Un, le cadrage connecte l'organisation et les individus ; puis, les représentations sont amplifiées, suivies d'une extension territoriale et thématique ; enfin, le cadre est transformé en fonction de l'émergence de nouvelles significations<sup>607</sup>. Ce processus de cadrage (seins nus) évolue en fonction de plusieurs facteurs. Le contexte politique contraint ou facilite l'émergence du cadre. En Ukraine, la manifestation seins nus est d'abord tolérée, puis réprimée. Le cycle se répète en France, bien que la répression soit différente. Ainsi, dans la trajectoire de la mobilisation Femen, les contre-cadres apparaissent autant que le cadrage se déploie. Le contre-cadre est étatique, mais il est également culturel.

Les opportunités et contraintes culturelles (le contexte culturel), jouent un rôle essentiel. Se mobiliser de telle ou telle façon avec tel ou tel attribut, en tenant tel ou tel discours, etc., a une portée en fonction de la valeur sociale ou culturelle d'un territoire<sup>608</sup>. L'usage de la nudité rompt avec l'ordre culturel et politique sur plusieurs territoires où des militantes Femen en font usage. Les contraintes culturelles sont fondamentales, car elles interfèrent entre l'organisation et le groupe que celui-ci prétend représenter (les femmes). Manifester seins nus est une transgression sociale et culturelle. C'est ce qui empêche une adhésion massive<sup>609</sup>.

Femen reste à l'état de micro-mobilisation sociale ; et si nous avons déjà vu qu'un petit groupe permet de garder le contrôle de la manifestation, les femmes et les militants féministes ne se précipitent pas pour autant pour rejoindre Femen. Le concept de résonance permet

---

<sup>604</sup> Goffman Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit, [1974], 1991, p. 30.

<sup>605</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>606</sup> Benford Robert D., Snow David A, « Processus de cadrage », *op. cit.*, p. 223.

<sup>607</sup> *Ibid*, p. 239.

<sup>608</sup> Jasper James M., *The Art of Moral Protest. Culture, Biography and Creativity in Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

<sup>609</sup> Contamin Jean-Gabriel, « Cadrages et luttes de sens », *op. cit.*, p. 68.

d'évaluer le potentiel mobilisateur et l'efficacité d'un cadre ou son rejet<sup>610</sup>. La résonance contient deux éléments : la crédibilité et la saillance du cadre. Concernant la crédibilité (cohérence et plausibilité) du cadre, la manifestation seins nus révèle une incohérence tant l'usage de la nudité est une critique constante (de la part de féministes y compris) et a une plausibilité faible puisque son apport empirique aux femmes est peu reconnu ou explicite. Comme le suggère Benford et Snow, « les difficultés rencontrées par certains mouvements qui peinent à étendre leur assise sont sans doute dues en partie au fait qu'ils ne parviennent pas à rendre empiriquement crédibles leurs cadrages au-delà d'un petit nombre de personnes »<sup>611</sup>. Nous sommes déjà dans la saillance qui se résume à la capacité d'un cadre à être en association avec les croyances et les valeurs du public visé (les femmes), à être en sonorité avec l'expérience ordinaire des cibles (les femmes), et enfin la coopération avec des narrations culturelles. Cette résonance culturelle détermine fortement la réussite d'une mobilisation, ou son échec. Dans certains pays, l'émergence d'une branche Femen a échoué, malgré les tentatives (Italie, Tunisie).

Pourtant, cet échec est partiel. D'une part, les groupes d'activistes ne recherchent pas forcément d'adhésion massive (signifiant la réussite du mouvement social) ou de « résonance culturelle » si elles/ils doivent faire des compromis qui touchent au cœur ou à l'identité de leur lutte. Comme le rappellent les travaux de la sociologue Myra Marx Ferree (2001) sur les groupes féministes et la question de l'avortement en Allemagne et aux Etats-Unis : « Certains mouvements préfèrent être radicaux plutôt que d'amender leurs discours pour qu'il soit "résonnant" »<sup>612</sup>. La « réussite » ne se résume pas au nombre, mais dépend bien des objectifs fixés par les acteurs.rices de l'action collective.

L'objectif de Femen n'est peut-être pas tant de mobiliser et de diffuser massivement son « cadrage » que de se préoccuper de mettre à jour l'existence des contre-cadres. Femen se constitue en se focalisant sur les contre-cadres (ennemis, adversaires, critiques). Ces contre-cadrages défavorables à la manifestation seins nus ont un effet inverse et le renforcent en le visibilisant. La position des manifestantes se radicalisent. Tout se passe comme si le cadrage trouvait encore plus sa raison d'être dans le poids et la violence des contre-cadres. Les réactions diverses des publics, des soutiens et des opposant.e.s affectent le cadrage qui fait l'objet d'une co-construction.

#### 4.3.2) Co-construction et diffusion du cadrage

Le mouvement fait face à de multiples contre-cadrages qui sont de trois sortes : le contre-cadrage des adversaires, des médias et divers auditoires ; les disputes de cadre à l'intérieur de l'organisation elle-même ; et la dialectique entre le cadre et les situations conjoncturelles. Tous

---

<sup>610</sup> Benford Robert D., Snow David A, « Processus de cadrage », *op. cit.*, p. 233.

<sup>611</sup> *Ibid*, p. 234.

<sup>612</sup> Contamin Jean-Gabriel, « Cadrages et luttes de sens », *op. cit.*, p. 69.

ces contre-cadrages peuvent amener des transformations du cadre<sup>613</sup>. Or, si celui-ci est un processus et implique dans sa construction, de multiples protagonistes, la thèse d'un mode d'action pathologique (après le stigmate de la prostituée) permet de brouiller cette lecture interactionniste que nous proposons.

### a) Un mode d'action pathologique ?

Dans le contre-cadrage, l'une des principales rhétoriques délégitimant la manifestation seins nus est de la renvoyer à une dimension pathologique. Plusieurs travaux de sociologie nous permettent d'identifier la récurrence de l'explication pathologique, une méthode pour la situer et la contrecarrer.

Dans *Devenir Anorexique : une approche sociologique*, la sociologue Muriel Darmon se saisit d'un objet hautement pathologisant. Elle en fait une lecture sociologique, prenant ses distances avec des discours qui ont acquis le monopole de la parole légitime sur l'anorexie<sup>614</sup>. Pour suspendre l'impératif de statuer sur ce qui est normal et pathologique, Muriel Darmon se penche sur le « comment » et les activités de la pratique anorexique. Cette approche beckérienne a trois effets : se départir du clivage classique entre le normal et le pathologique ; supposer donc que tout cela à un sens et en chercher la signification plutôt que de reléguer notre « incompris » au pathologique ; enfin rechercher ce sens au plus près des actrices qui agissent et de ce qu'elles font<sup>615</sup>.

Dans l'histoire des mouvements sociaux, l'argument pathologique n'est pas chose rare, et permet de discréditer un mode d'action et de marginaliser sa dimension politique. C'est ce que constate la politiste Johanna Siméant dans ses études sur la pratique de la grève de la faim. Johanna Siméant parvient à mettre à distance plusieurs idées reçues sur ce mode de protestation et à montrer le calcul rationnel des grévistes. Le recours à la grève de la faim serait un mode d'action individuel, irrationnel et résiduel<sup>616</sup>. Parmi ces trois points, l'argument de l'« irrationalité » de la pratique protestataire prend effectivement une place importante, tant il permet de dépolitiser l'objet de l'action collective. Ce que font les grévistes du ventre, en prenant des risques, serait irrationnel et leurs luttes et revendications seraient donc en dehors de la raison. L'irrationalité supposée dans la grève de la faim est d'autant plus intéressante pour nous, que ce mode de protestation est associé au féminin et au féminisme. La grève de la faim est une forme de protestation historiquement plus pratiquée par des femmes dans les luttes politiques au XX<sup>e</sup> siècle. Elle est renvoyée à l'anorexie et à l'hystérie, des « pathologies féminines » par définition<sup>617</sup>.

---

<sup>613</sup> Benford Robert D., Snow David A, « Processus de cadrage », *op. cit.*, p. 242.

<sup>614</sup> Darmon Muriel, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte, 2008, p. 15.

<sup>615</sup> *Ibid*, p. 16.

<sup>616</sup> Siméant Johanna, *La cause des sans-papiers*, Les Presses de Science Po, Paris, 1998.

<sup>617</sup> Siméant Johanna, *La grève de la faim, op. cit.*, p. 31.

Par ailleurs, l'histoire des luttes féministes est empreinte d'une logique pathologisante. La militante française Madeleine Pelletier est internée, en 1939, pour avoir pratiqué un avortement sur une fille de 13 ans, violée par son frère<sup>618</sup>.

Si la grève de la faim est ainsi renvoyée au pôle féminin, c'est pour l'opposer à la « violence et donc à la vraie politique »<sup>619</sup>. Dans le cas des Femen, le recours à la manifestation seins nus exacerbe la tension entre l'usage politique du corps et les stéréotypes de genre. Se mettre nue, seins nus, serait un acte de folie. Si aucune militante Femen n'a été internée en hôpital psychiatrique en France, l'argumentaire est présent dans le topos ; au minimum, les militantes auraient des parcours de vies déviants ou se feraient instrumentaliser. Plus encore, certaines lectures institutionnelles et juridiques des protestations Femen méconnaissent la dimension politique. Par ailleurs, le cas de la psychiatisation de l'artiste Deborah de Robertis, à la suite d'une performance nue, montre la réactivation possible d'une dépolitisation des usages de la nudité féminine<sup>620</sup>. Ainsi, l'intervention d'institutions diverses montre leur participation à la construction du mode de protestation.

Autant dans l'anorexie, que dans la grève de la faim, et en s'intéressant aux pratiques des acteurs.rices, les deux auteures font apparaître l'intervention d'autres protagonistes et institutions (États, hôpitaux, justice, médias, etc.). Muriel Darmon souligne ces multiples points de vue dont il faut rendre compte simultanément : « Il s'agit d'étudier ce que les interviewées font et de leur point de vue. Mais il s'agit également de prendre la mesure des interactions dans lesquelles s'inscrit cette activité, et de prendre en compte ce que font les autres, autour d'elles, avec elles, contre elles, voire sur elles »<sup>621</sup>. Se défaire d'une lecture pathologique ne consiste pas seulement à donner la parole aux premiers et premières concern.é.e.s, mais à montrer les intérêts – souvent contradictoires – que des protagonistes multiples ont, dans la définition d'une situation.

### **b) Manifester seins nus : la co-construction d'un mode d'action féministe**

Le « répertoire tactique » désigne « l'agencement de performances et d'interactions propre à chaque groupe »<sup>622</sup>. Le répertoire tactique se situe dans un champ militant et permet de se distinguer d'autres formes de mobilisations ou de protagonistes.

La manifestation seins nus se situe dans un espace militant féministe. Lorsque le mode d'action est importé d'Ukraine, il semble peu présent dans la sphère féministe française. L'unique organisation féministe qui semble cultiver un tel type de mobilisation est le groupe des

---

<sup>618</sup> Bard Christine, *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-Femmes, 1992.

<sup>619</sup> Siméant Johanna, *La grève de la faim*, op. cit., p. 31.

<sup>620</sup> Entretien Deborah de Robertis, déjà cité.

<sup>621</sup> Darmon Muriel, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 84.

<sup>622</sup> Fillieule Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly », op. cit., p. 82.



*TumulTueuses*, né en 2007, et qui réclame le topless dans les piscines, au même titre que les hommes<sup>623</sup>. D'autres féministes mobilisent leur corps comme l'activisme de *La Barbe* qui dénonce la domination masculine et les conseils d'administration. Les militantes font irruption dans ces conseils et parodient le personnel masculin en portant des barbes postiches. Le mode opératoire de *La Barbe* est également un usage genré, mais à l'opposé des Femen. Si la nudité féministe est peu présente, les femmes semblent davantage la mobiliser dans d'autres causes (animaliste, écologique, intermittents du spectacle, etc.) qui cherchent à rendre visibles leurs revendications<sup>624</sup>. L'usage de la nudité des femmes au service du féminisme est un excès de genre, avec un coût important, tant il peut délégitimer la « cause des femmes ».

La nudité est une ressource ambiguë, pour les femmes particulièrement. En effet, « une propriété sociale quelle qu'elle soit (âge, situation professionnelle, sexe, appartenance syndicale, associative, etc.) peut devenir à un moment donné dans un contexte précis une ressource pour des agents et des groupes mobilisés »<sup>625</sup>. Ainsi, la portée politique du torse nu masculin des militants Hommen est faible, en comparaison de l'usage du torse nu féminin des Femen<sup>626</sup>. C'est ce que font les militantes et ce qu'elles sont qui déterminent la valeur des ressources mobilisées, et des réactions.

Le rôle de la répression et la persistance des stéréotypes participent à la radicalisation des militantes et du mode d'action. Les « seins nus » ne sont pas « en soi » un danger pour l'État ukrainien ou français. Dans un premier temps, tout comme le jeûne dans la grève de la faim, la nudité semble « créer un rapport de force sans (généralement) déclencher de répression violente »<sup>627</sup>. Mais les autorités publiques mobilisent un cadre policier et juridique pour neutraliser les conséquences produites par le mode d'action, et de manière discrétionnaire pour contrôler les protestations qui ciblent les symboles et des enjeux de pouvoir. Le mode d'action Femen peut déclencher une violence disproportionnée.

Deuxièmement, l'hypervisibilité médiatique des actions seins nus reflète la participation des médias à la co-construction du mode d'action. Comment ? Le médiatique apporte d'abord une relative sécurité au mouvement Femen ; face à cette visibilité, les États limitent la répression, ensuite en apportant des rétributions symboliques et matérielles à l'engagement des militantes. Bien entendu, les médias peuvent être partenaires ou à l'inverse participer à la réprobation. Dans un sens ou dans un autre, cette hypervisibilité des militantes et de leur protestation fait vivre le répertoire. Sans ces soutiens et ces contre-cadrages (médiatiques et étatiques), le mode d'action perdrait toute son efficacité protestataire - sinon tout son sens politique.

---

<sup>623</sup> Molinier Pascale, « TumulTueuses, furieuses, tordues, trans, teuff...féministes aujourd'hui. Cinq militant.e.s dans la bataille », *Multitudes*, Vol. 42, n° 3, 2010, p. 43-53.

<sup>624</sup> Guillon Claude, *Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps*, Saint-Martin-de-Londres, Éditions H&O, 2008.

<sup>625</sup> Pierru Emmanuel, « Organisations et ressources », *op. cit.*, p. 36.

<sup>626</sup> Tricou Josselin, « Entre masque et travestissement. Résistances des catholiques aux mutations de genre en France : le cas des Hommen », *Estudos de Religião*, Vol. 30, n° 1 (janv-avr 2016), p. 45-73.

<sup>627</sup> Siméant Johanna, *La grève de la faim*, *op. cit.*, p. 61.

Au niveau méso, d'autres corps professionnels ou « entrepreneurs de moral » s'impliquent. En premier lieu, les avocat.e.s défendent - souvent bénévolement - les activistes dans des affaires de justice ou à l'inverse s'engagent dans des procédures de justice contre les militantes. Ainsi, cette co-construction ne peut être appréhendée par un simple listage des protagonistes qui interviennent (autorités publiques, médias, avocature, etc.). Une même fonction, ou statut (les médias, l'avocature), peut tout autant être un soutien, que participer à un contre-cadrage. La manifestation seins nus est une intense activité interactionniste et loin d'être univoque, atemporel et homogène, le mode d'action des Femen a évolué depuis 2008.

### **c) Un mode d'action transnational : le corps un et multiple**

La troisième forme de co-construction est présente dans la phase de transnationalisation. La diffusion transnationale du mode d'action des Femen est en phase avec l'hypothèse d'un nouveau répertoire d'action des mouvements sociaux, qui serait « transnational et solidariste »<sup>628</sup>. Le contexte est celui du recul des États-nation confrontés à des acteurs.rices transnationaux dont le contrôle leur échappe au moins partiellement. L'émergence de ce répertoire est en lien avec le phénomène de mondialisation économique, la hausse de la circulation des flux humains (diasporas), et l'émergence d'une « société civile transnationale »<sup>629</sup>. Si globalisation de la protestation des Femen (et du mode d'action) il y a, celle-ci doit être distinguée des objets de revendications qui sont beaucoup plus nationaux.

La diffusion de la performance Femen se fait par imitation, via les médias et les réseaux sociaux (*Facebook*), ou encore par un transfert de savoir-faire lorsque des militantes potentielles sont invitées au centre d'entraînement, à Paris, pour une formation. La diachronie et la synchronie se croisent. En 2008, les militantes ukrainiennes forgent leur mode d'action centré sur la « manifestation performance ». Puis à partir de 2010, le passage à la manifestation seins nus signale un changement, le corps est davantage une stratégie. La période transnationale qui suit est une appropriation-imitation de la performance (notamment sur les réseaux sociaux). Cette diffusion est accompagnée sinon portée par une intense médiatisation, qui, effectivement, connecte les activistes. Enfin, dans la phase d'internationalisation, la diffusion de la protestation seins nus est accompagnée par l'organisation qui transfère à ses « franchises » des outils (méthodes, pratiques, visuels, etc.), de manière à ce que les différentes manifestations dans des territoires distincts portent les symboles et la signature « Femen ». En résumé, la forme peut être très facilement adaptée, reprise et habitée par des symboles et par des référents locaux, ce qui renforce l'analogie avec la franchise politique. Par exemple, deux ronds symbolisant deux seins aux couleurs du drapeau ukrainien prennent les couleurs des drapeaux

---

<sup>628</sup> Siméant, Johanna, « La transnationalisation de l'action collective », dans *Penser les mouvements sociaux* », *op. cit.*, p. 140.

<sup>629</sup> Fillieule Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly », *op. cit.*, p. 93.

des autres pays. Les slogans écrits sur les corps sont fonction du contexte et rédigés dans la langue du pays : en ukrainien, anglais, arabe, espagnol, suédois, etc. C'est une forme qui est transmise.

Certes, la manifestation se diffuse et est adaptée aux contextes nationaux dans l'aspect marketing. Quant au corps seins nus, il resterait identique. La co-construction réside précisément dans cet élément. Les militantes investissent le mode d'action avec de nouvelles significations et en fonction de leurs histoires et de leur vécu. En Ukraine, à ses débuts, le mouvement Femen met en scène des corps homogènes qui correspondent aux standards de beauté locaux. Il s'agit aussi de dire que des femmes avec des corps de « mannequin » mobilisent leurs corps dans une visée politique. C'est un retournement du stigmatisme de la « mannequin écervelée », dont une militante témoigne :

Mais c'est vrai qu'au niveau artistique, pas du côté moral ! Femen a un succès parce que c'était un peu des femmes mannequin qui ont protesté ! Si c'est des femmes normales qui avaient protesté, ça n'aurait jamais fait autant de fureur ! Moi j'ai tout de suite compris la position de Femen Ukraine. Mais au final ça a beaucoup changé, et on s'est fait beaucoup critiquer aussi<sup>630</sup>.

Les corps qui ne correspondent pas aux standards de beauté sont réduits à une dimension esthétique négative ; de même, les « jolis » corps sont réduits à une dimension esthétique positive. Dans les deux cas, les corps sont surgenrés et le politique est évincé<sup>631</sup>. Par la suite, Femen recherche des soutiens. Soucieuse de son image et face aux griefs - notamment féministes - sur l'absence de diversité des corps féminins, la direction du mouvement à Kiev tend à diversifier les corps. La diversité corporelle s'accroît avec l'émergence de branches à l'étranger, et en fonction des nouvelles recrues. Par exemple, au Québec, les militantes imposent des corps « lesbiens » qui ne correspondent pas aux standards de beauté médiatique sur lesquels le mouvement a prospéré entre 2008 et 2012 :

C'est vrai que les filles ukrainiennes étaient toutes relativement très bien faites, dans les standards de la beauté contemporaine ! Même moi, je suis petite, j'ai des courbes... J'avais perdu beaucoup de poids à l'époque, je regarde les photos et je me dis, je comprends ce qu'ils veulent dire, j'étais dans les standards de beauté ! Malgré mes complexes à moi, j'aurais représenté la barbie blonde ukrainienne ! Mais les filles qui sont venues, notamment les deux premières militantes, deux lesbiennes. Deux lesbiennes, quand même... assez costauds, OK ! Donc, évidemment, Femen Ukraine n'était pas super content, parce qu'elles m'ont dit 'Cris les filles que t'as choisies, ça représente pas tellement le *sextrémisme*, tu comprends, parce que ce qu'on veut, que ce soit la femme sexuellement attirante, que ce soit elle qui proteste ! Tu nous présentes deux lesbiennes qui ne sont pas spécialement sexuellement attirantes !' Je leur

---

<sup>630</sup> Entretien avec l'auteur, Rose, Montréal, 19/12/2019.

<sup>631</sup> Cela n'enlève rien à la légitimité d'une analyse en termes de représentations des corps et des « dispositifs », notamment médiatiques, de sélection des corps. La lecture des dispositifs médiatiques est d'autant plus importante que, justement, une diversité des corps était présente dans maintes manifestations et disparaît dans la couverture médiatique (cf. partie III).

ai dit, mais là, c'est les seules filles qui veulent protester ! Et évidemment, on a eu cette discussion-là, on était dans l'ouverture... Toutes les femmes sont les bienvenues ! Mais tsé, en même temps Femen Ukraine avait un autre point de vue.

C'est un élargissement du cadre tactique que la branche québécoise impulse. En se diffusant, le cadrage se co-construit et brasse d'autres significations comme le souligne à juste titre Michel Dobry qui met en garde contre l'imposition d'un sens exclusif :

C'est pour des « raisons », des « motifs » ou des « intérêts » hétérogènes [...] des groupes ou des individus sont incités à se saisir de mobilisations lancées par d'autres, à les investir d'autres significations et à leur donner ainsi, par leur « entrée dans le jeu », d'autres trajectoires historiques<sup>632</sup>.

Plus que des sens différents qui s'ajoutent, dans la diffusion, c'est une intersectionnalité de sens. D'autres exemples sont particulièrement significatifs et éclairent les sens intersectionnels des corps. En témoigne la place importante du « corps noir » dans les discours et les actions des militantes françaises Noires.

Trop fière d'être métisse et de faire une action face à elle [Marine Le Pen], de lui saboter ses campagnes ! [...] D'habitude, tu sais que ce qui dérange, c'est le fait que tu sois une femme et que t'aies un corps de femme ! Mais Marine Le Pen, c'est plus, plus, plus ! Ça relève de la même nature, c'est le corps ; dans un cas, c'est le corps noir qui dérange, dans un cas, c'est le corps de femme ! Mais d'utiliser ce corps là, parce que c'est la seule chose qu'on te reproche en fait. La seule chose qu'on te reproche, c'est d'avoir un corps noir !<sup>633</sup>

Autrement dit, si des militantes revendiquent, dans la manifestation seins nus, la déssexualisation du corps en prenant de la distance avec le corps sexualisé, d'autres militantes revendiquent d'autres sens subjectifs, impliquant « genre » et « race ». Pour quelle raison l'analyse du sens que les activistes mettent dans leurs usages du corps est-elle importante ? Car elle rend compte du geste initial, et originel, qui est déjà politique, c'est-à-dire qu'il transforme.

#### 4.3.3) La requalification dans la performance

L'activisme Femen a déclenché un « conflit de sens » en plusieurs étapes. La démarche des militantes consiste dans un premier temps à investir le corps de la prostituée physiquement (mode d'action n° 1). Les militantes se radicalisent, amplifient le cadre, celui-ci devient la manifestation seins nus (mode d'action n° 2). Puis la diversification des corps (morphologique,

---

<sup>632</sup> Dobry, Michel, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de Sciences Po, [1986], 2009, p. 24.

<sup>633</sup> Entretien Sabrina, déjà cité.

identitaire, ethnique, etc.) élargit à la fois l'image que le mouvement donne de lui-même et sa stratégie de recrutement (mode d'action n° 3). Le passage de l'un à autre révèle un processus de transformation de cadrage et dont l'origine est une « rupture » : « l'expérience de l'individu qui se trouve, pendant un temps, dépourvu d'indications quant à la manière dont il doit interpréter une situation et se comporter par rapport à elle »<sup>634</sup>. La manifestation seins nus désarçonne les différents publics. Les militantes ne sont pas censées se mettre seins nus pour manifester. Cette *rupture* est la réalisation d'un acte en dehors de son cadre naturel (privé, sexuel, etc.). Ce recadrage est l'imposition d'un sens nouveau. Et la *requalification* est l'instrument d'analyse de ce recadrage.

Les militantes Femen revendiquent l'acte politique de la manifestation seins nus. Or, le « fait politique » se repère par deux éléments : l'apparition d'un conflit et la montée en généralité<sup>635</sup>. Dans un conflit de sens, le fait politique se repère effectivement par la *requalification* d'une activité par les acteurs. rices sociaux. Pour le politologue Jacques Lagroye, des objectifs « sociaux, ou culturels, ou religieux, et ainsi de suite », deviennent « politiques, dans une sorte de reconversion des finalités qui leur sont assignées »<sup>636</sup>. Une activité est détournée dans une finalité politique. En décidant de faire de leurs seins une activité politique, au sens lagroyen, les militantes *requalifient* leur corps.

En signalant que le corps seins nus est politique, les militantes resignifient que ce corps seins nus n'est pas (ou pas toujours) sexuel. Elle donne ainsi un autre sens à la nudité des seins, une autre fonction que sexuelle (ou nourricière<sup>637</sup>). Si la requalification semble relever de l'évidence en pratique, voire se trouve être tautologique (« je *manifeste* seins nus pour dire que manifester seins nus est politique »), le contre-cadrage repose sur la négation du phénomène : vous ne pouvez pas *manifester* seins nus parce que vos seins sont - ne sont pas politiques - sexuels. Tandis que les militantes revendiquent l'activité politique de leurs corps, certaines autorités publiques ne la reconnaissent pas toujours.

Les militantes pourraient manifester différemment sans que cela donne forcément lieu à une répression. Les États peuvent aussi décider d'empêcher une protestation, quelle qu'elle soit, avec d'autres moyens qu'un article de loi sur le hooliganisme (en Ukraine) ou sur l'exhibition sexuelle (en France). Mais c'est parce que justement, les activistes utilisent les seins nus que cela ouvre une « autre » sorte de conflit (que l'objet de la manifestation en lui-même). La répression vise le mode d'action, qui revendique le droit à l'existence. C'est une *mésentente* selon le philosophe Jacques Rancière. La mésentente se produit, car ce corps (ce sens) est *incompté*. Autrement dit, ce que les militantes « présupposent » ne l'est pas chez d'autres acteurs. rices, notamment institutionnel.le.s<sup>638</sup>. L'enjeu, dans la lutte de sens, c'est d'abord la construction de la légitimité de l'existence même de ce sens « autre ». Faire de la politique au sens noble, c'est inventer du sens.

---

<sup>634</sup> Nizet Jean, Rigaux Natalie, *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, 2014, p. 73.

<sup>635</sup> Leca Jean, « Le repérage du politique », *Projet*, n° 71, 1973, p. 11-17.

<sup>636</sup> Lagroye Jacques, « Le processus de politisation », *La politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 367.

<sup>637</sup> Voir les travaux en psychanalyse de Hélène Parat sur le sein nourricier : seins de femmes/de mère.

<sup>638</sup> Rancière Jacques, *La Mésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995, p. 82.

## Conclusion partie I.

Femen est actif en Ukraine pendant quatre années, puis s'internationalise. L'organisation et son féminisme se sont construits progressivement, mais sûrement. L'activité protestataire est abondante, intense et régulière. De juin 2008 au 24 août 2012 (publication du dernier communiqué) le mouvement publie sur son blog 720 communiqués, à partir desquels ont été répertoriées 205 manifestations [Annexe 19]. Il est plus que probable que maintes manifestations (notamment au commencement du blog) n'ont guère laissé de trace sur cette plateforme. Plus d'une soixantaine de manifestations en 2010, soixante-quinze en 2011, et une quarantaine jusqu'en août 2012... Soit en moyenne une manifestation tous les cinq jours !

La chronologie des activités révèle un processus de radicalisation du mouvement. De la baignade dans les fontaines en 2008, les activistes de 2012 en arrivent à se heurter aux services de sécurité des États dictatoriaux et à découper une croix catholique à la tronçonneuse. Le désordre et le conflit imposés par leur protestation radicale pourraient se rapprocher d'un type d'anarchisme politique. Sur la forme peut-être, moins la violence qui reste malgré tout pacifique. Sur le fond, peu probable : elles sont éloignées d'une remise en question radicale des institutions et de la revendication explicite de l'effondrement de ces dernières. De plus, le goût pour les symbolismes et la transfiguration, pour la parure et l'esthétique, pour l'ironie et le pastiche, semble éloigner la manifestation Femen de l'action politique classique (revendications/agendas/résultats).

La radicalisation des Ukrainiennes est contrôlée. Mais la répression est au-delà d'un mode d'action pourtant pacifique et d'un corps protestataire en situation de vulnérabilité. Le happening montre bien l'implication d'autres protagonistes et le poids des contre-cadrages (médias, États, justice, etc.). Malgré ce coût pour la militante, dont il reste à évaluer la portée dans la trajectoire, les militantes persistent à manifester. Pourquoi ?

Deux grandes questions émergent en amont et en aval du rôle du happening Femen. D'une part, il faut se demander si les femmes qui rejoignent ce mode d'action ont certaines particularités sociales, des appétences, des compétences, voire des « dispositions ». Un goût particulier pour la nudité ou l'exhibition ? Une socialisation familiale qui s'est enracinée dans un univers politique ? En bref, qui est enclin à choisir ce mode de protestation ? Une fois que les militantes sont engagées et qu'elles pratiquent la manifestation politique seins nus, que se passe-t-il ? Quels sont les effets sur leurs parcours.



## **PARTIE II. LE CORPS-SUJET**

Biographies et transformation de soi dans la  
« carrière militante » (2012-2016)





*« Il y a plus de raisons dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse »<sup>639</sup>.*

*« S'il y a une chose que j'ai eu le plus grand mal à comprendre et qui me donne toujours du fil à retordre, c'est que le nom des choses importe infiniment plus que ce qu'elles sont [...] Mais n'oublions pas non plus ceci : il suffit de créer des noms nouveaux, des appréciations et des probabilités nouvelles pour créer à la longue des « choses » nouvelles »<sup>640</sup>.*

---

<sup>639</sup> Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion, [1883], 2006, p. 72.

<sup>640</sup> Nietzsche Friedrich, *Le gai savoir*, Paris, Le livre de poche, [1882], 1993, p 156-157.

L'émergence du mouvement Femen et son développement reposent sur deux dynamiques qui se combinent habituellement dans les mouvements de femmes ou l'histoire des féminismes : d'une part le passage du privé au politique ; le privé est un levier de politisation ; d'autre part le passage du féminin au féminisme (fondé sur la contestation des rôles sexués). La première partie de cette thèse a particulièrement mis en évidence ces deux points. La sociologie des mouvements sociaux a longtemps séparé « militantisme » et « non militantisme », « engagement et activité professionnelle », « privé » et « politique » ; et les études sur les mouvements de femmes montrent leurs apports théoriques et invitent à un décloisonnement conceptuel<sup>641</sup>. En articulant l'histoire du mouvement Femen et la sociologie des mouvements sociaux, nous souhaitons dévider les apports du premier sur le second.

Pourquoi des femmes s'engagent-elles auprès de Femen ? Si le privé est un levier de politisation des femmes et si le passage du féminin au féminisme constitue une identité collective (« conscience de femmes », « conscience de genre », « communauté de mouvement social »), alors il est essentiel de comprendre la composition militante du mouvement Femen – ce qui les relie - (chapitre 5) et la manière dont ces identités se recomposent (chapitre 6, 7 et 8).

Le recours au récit de vie des militantes permet d'explorer le passé des militantes et ce qu'elles ont de commun dans leurs trajectoires. Il permet donc, en apportant un « grand nombre d'informations approfondies et croisées sur un petit nombre de cas », de plonger dans le social<sup>642</sup>. L'enjeu méthodologique est triple dans cet usage sociologique de l'histoire orale. Nous avons maintenu une distance en distinguant l'histoire vécue par une personne et le récit que celle-ci en fait<sup>643</sup>. Nous nous sommes attachées à laisser remonter les répétitions de « dispositions » dans les récits de vie, en interrogeant simultanément les espaces sociaux multiples des interviewées (familial, scolaire, politique, etc.). Troisièmement, nous avons favorisé l'expression des perceptions subjectives (discours, représentations), tout en les accompagnant du parcours objectif (position sociale) ; car c'est à l'intersection du structurel et du symbolique, de l'objectif et du subjectif, qu'émerge l'interprétation sociologique<sup>644</sup>.

Le premier chapitre analyse au cas par cas et de manière transversale treize récits de vie de militantes Femen entre 2012 et 2016 [*Tableau 1* : liste des interviewées]. C'est une sociologie à l'échelle individuelle (exploratrice de processus sociaux), et non une sociologie de l'individu, ancrée dans le « mythe de l'autonomie »<sup>645</sup>. Les militantes n'ont pas les mêmes trajectoires, les mêmes vécus et elles ne s'engagent pas dans le militantisme avec les mêmes motivations : c'est de cette hétérogénéité dont nous souhaitons rendre compte. Le critère « femme » n'est pas exclusif et ne suffit pas à faire la militante Femen. La démarche comparative est riche, car elle montre à la fois cette hétérogénéité des « profils » et éclaire sur un « noyau dur ».

---

<sup>641</sup> Bereni Laure, Revillard Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », *Sociétés contemporaines*, Vol. 85, n° 1, 2012, p. 20.

<sup>642</sup> Bertaux Daniel, *Le récit de vie. Enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 8.

<sup>643</sup> *Ibid*, p. 10.

<sup>644</sup> Dubar Claude, Nicourd Sandrine, *Les biographies en sociologie*, Paris, La Découverte, 2017, p. 106.

<sup>645</sup> *Ibid*, p. 39.

En ayant identifié, qui sont les militantes et d'où elles viennent, il est possible de comprendre la cause de l'engagement (chapitre 5). Dans les chapitres suivants, le concept de « carrière » intervient et renverse la perspective, poussant l'analyse au-delà des permanences biographiques. La « carrière militante » est découpée en cinq phases (engagement, consolidation, désengagement, réengagement et réaffectations). L'expérience politique des militantes a des effets sur les militantes et leurs trajectoires : quels sont ces changements ? Transformation totale, partielle ou modifications éphémères ?

L'enjeu de cette seconde partie est de poursuivre la démarche, initiée dans l'analyse du mode d'action, sur la construction du sens et ce que les actrices elles-mêmes sont en mesure de nous apprendre : que font les militantes ? Qui sont-elles pour faire ce qu'elles font ? Qu'est-ce qu'elles deviennent *a posteriori* ? Cette série de questions s'inscrit dans une hypothèse que nous posons, à savoir que les militantes s'engagent parce qu'elles construisent du sens : « Chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de " ils doivent être fous ", nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification »<sup>646</sup>.

---

<sup>646</sup> Becker Howard, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002, p. 62.



## Chapitre 5. Disposition à la contestation (et variation) dans les récits de vie

---

Les militantes interviewées sont majoritairement des Françaises. Sur les treize portraits présentés ici, dix sont de Françaises. Parmi les trois activistes restantes, deux sont Québécoises, la dernière est Tunisienne. Elles ne sont pas représentatives de la cohorte de militantes recrutées entre 2012 et 2016, mais s'en rapprochent. D'une part, les militantes françaises sont probablement majoritaires durant cette période. D'autre part, de nombreuses militantes sont recrutées dans d'autres pays (Allemagne, Belgique, Brésil, Espagne, Québec, Tunisie, etc.). Ce corpus d'enquêtées est fondé sur une logique diachronique et synchronique : à savoir interroger des militantes dont le recrutement s'étale, du mieux possible, sur la période 2012-2018 et sur des territoires distincts (France, Québec, Tunisie)<sup>647</sup>. Le troisième critère est l'intensité du militantisme : les enquêtées ont plusieurs années de militantisme Femen. Cet échantillonnage est imparfait tant la population de base est inconnue, tant elle se décline sur de nombreux territoires, avec un taux de rotation élevé et tant les expériences militantes varient : entre les sympathisantes qui ne participent pas aux manifestations seins nus, celles qui militent à une seule occasion et quittent le mouvement ou encore celles qui consolident leur engagement au fil des mois. Comment analyser les effets du militantisme avec une telle diversité d'expériences ? Nous nous sommes donc principalement intéressés à la dernière catégorie. L'enjeu reste le même : se demander pourquoi celles qui restent persistent dans ce type d'engagement ? Comment les histoires individuelles rejoignent-elles le collectif ?

Il est rappelé dans la sociologie de l'engagement que ce qui permet souvent la réussite des mobilisations collectives, « c'est précisément l'existence d'expériences sociales partagées par des groupes d'individus aux propriétés analogues sinon similaires »<sup>648</sup>. Et l'analyse sociologique des biographies permet justement d'articuler un parcours singulier à un processus sociohistorique<sup>649</sup>. Pour accéder à cette jonction, le recours au témoignage se révèle donc précieux, à condition d'en fixer les limites (prendre au sérieux le témoignage sans le prendre au pied de la lettre). Recourir à la biographie, c'est prendre en compte le point de vue de l'acteur.rice cher à la tradition de l'École de Chicago dès ses origines<sup>650</sup>. C'est en comprenant les raisons des acteurs.rices sociaux, qu'il est possible d'expliquer le social.

---

<sup>648</sup> Sawicki Frederic, Siméant Johanna, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *op. cit.*, p. 10.

<sup>649</sup> Dubar Claude, Nicourd Sandrine, *Les biographies en sociologie*, Paris, La Découverte, 2017, p. 106.

<sup>650</sup> Thomas Williams, Znaniecki Florian, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, traduction Yves Gaudillat, Paris, Nathan, 1998.

La démarche biographique entreprise auprès des militantes Femen a deux objectifs. Premièrement, en rendant compte au cas par cas des trajectoires individuelles, car il est autant possible de faire la sociologie d'un cas individuel que de plusieurs dizaines d'entretiens<sup>651</sup>. Et deuxièmement, en l'exploration du processus social qui est commun à ce groupe de militantes.

Le recours au témoignage n'est pas sans poser de problème, c'est une opération de reconstruction *a posteriori*, et il a fait l'objet d'intenses débats en sciences sociales. La sociologie, en raison de la critique de « l'illusion biographique », interpelle les chercheurs sur les risques d'homogénéisation (quête de la cohérence et de l'unité du discours dans les parcours des enquêtés, gommage des contradictions, réduction à une singularité unique et exceptionnelle de l'enquêtée, etc.)<sup>652</sup>. Dans une démarche historique, la diversité des sources reste fondamentale et le recours à l'histoire orale est bénéfique<sup>653</sup>. Dans l'histoire des féminismes, cet intérêt pour le récit de vie est essentiel, et permet de donner la parole aux femmes. La tension persiste entre mémoire et histoire, entre militantisme et recherche académique, mais le genre biographique a le mérite de distinguer le « féminisme perçu » et le « féminisme réel »<sup>654</sup>. La parole militante dit autre chose que ce que nous apportent les autres sources, notamment médiatiques.

Notre usage de l'entretien biographique est comparatif et sociologique : il cherche à constituer un noyau commun aux expériences sociales des interviewées, à dégager des récurrences, à savoir les processus sociaux. L'entretien, tel que nous l'avons pratiqué, s'inscrit dans une démarche compréhensive et provoque l'engagement de l'« informatrice »<sup>655</sup>. L'enquêteur profite du savoir de son « informatrice » comme un Jean-Claude Kaufmann déclare que les interviewés lui racontent des choses essentielles que lui-même n'avait « pas vus en observant directement la plage »<sup>656</sup>. L'entretien compréhensif accède tant aux représentations qu'aux pratiques elles-mêmes retranscrites dans le discours. Il permet de faire passer une partie de ce qui est dans la « conscience pratique » (ce que font les militantes) dans la « conscience discursive (dans ce qu'elles disent). La démarche comparative est à cet effet heuristique. Elle construit une ou plusieurs catégories thématiques, c'est une analyse typologique inter-entretiens, constituant un ou plusieurs noyau(x)<sup>657</sup>. Et à l'inverse, il est possible de reconnaître une hétérogénéité dissimulée et d'infirmer les thèses médiatiques ou autres. D'abord, il serait judicieux de rappeler que la comparaison permet de repérer le discours homogène, institutionnel, « formaté » et de se concentrer sur un noyau dur sociologique, moins visible, qui se dégage des trajectoires individuelles. Ensuite, la comparaison limite la critique de l'écart entre

---

<sup>651</sup> Lahire Bernard, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 65.

<sup>652</sup> Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 62-63, juin 1986, p. 69-72.

<sup>653</sup> D'Almeida Fabrice, Maréchal Denis (dir.), *L'histoire orale en questions*, Paris, INA, 2014.

<sup>654</sup> Bard Christine, « Ecrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », dans *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 17.

<sup>655</sup> Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2004, [1996], p. 17

<sup>656</sup> Kaufmann Jean-Claude, *Corps de femmes, regards d'hommes : sociologie des seins nus sur la plage*, Paris, Poche, 1996, p. 221.

<sup>657</sup> Ramos Elsa, *L'entretien compréhensif en sociologie. Usages, pratiques, analyses*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 102.

« dire » et « faire » qui disqualifie l'usage de l'entretien comme méthode d'accès aux pratiques et représentations en acte »<sup>658</sup>. Selon l'expression d'Erhard Friedberg, le comparatif cible une « extériorité »<sup>659</sup>. Autre outil méthodologique efficace pour atteindre la pratique et le social : le discours spontané des militantes. Une attention particulière est portée sur les expressions les plus banales qu'il s'agit de faire expliciter : « ça », « c'est normal », « c'est comme ça », « ça s'est fait naturellement », « je ne me suis pas posée de question », « j'ai réagi physiquement ». Car dans ces lieux discursifs, se nichent les règles sociales et l'encadrement des pratiques<sup>660</sup>. L'enquêteur est donc vigilant auprès de l'informatrice et l'invite à faire le récit de situations concrètes, à obtenir des exemples et des anecdotes, et enfin à qualifier et définir les termes les plus indigents. Selon Didier Demazières, « le récit du parcours est produit à l'intersection de deux mécanismes, d'une part le choix des événements considérés comme significatifs [pour l'informatrice], d'autre part leur qualification »<sup>661</sup>.

Les entretiens biographiques ont de plus, ici, une dimension à la fois diachronique et synchronique. Le déroulement d'une trajectoire s'inscrit dans une pluralité d'espaces sociaux (familial, scolaire, professionnel, sexuel, politique). Et effectivement, c'est à l'intersection du récit diachronique fait par l'enquêtée et l'interprétation des événements et des enchaînements de son récit de vie que se constitue la « matière principale de l'interprétation sociobiographique »<sup>662</sup>. L'interprétation se fait d'une part au cas par cas, la militante relie son récit à l'engagement, et d'autre part collective, ce qui relie les militantes entre elles dans le récit qu'elles font de leur trajectoire respective jusqu'au « moment » de l'engagement.

Les récits de vie sont chronologiques, en fonction de la date de recrutement. Les « portraits » s'étalent sur cinq ans (2012-2016) et permettent de constater une absence de plusieurs mini-cohortes (qui auraient donc des particularités sociologiques d'âge, de classe, etc.). Pourtant, les débuts du groupe Femen France ont vu apparaître une « cohorte française, sensiblement différente de la « cohorte ukrainienne ». Autour de Safia Lebdi, notamment, les militantes françaises étaient plus âgées, déjà politisées et pour certaines en famille (avec compagnons et enfants). La cohorte ukrainienne était beaucoup plus jeune, universitaire et en cours de politisation. La cohorte française de l'été 2012 a été une parenthèse, avec le départ de Safia Lebdi du mouvement, dès l'automne 2012. Une deuxième cohorte française, à l'image des Ukrainiennes, se construit à partir de l'automne 2012 : elles sont jeunes et étudiantes.

Sur le plan international, le recrutement en lui-même n'est pas identique entre Paris, Montréal et Tunis, le contexte et la population variant d'un pays à un autre. Pourtant, une certaine homogénéité des profils sociologiques perdure. Les profils nécessitent d'être affinés : ces jeunes femmes généralement étudiantes sont-elles prédisposées à l'engagement ? Ont-elles vécu d'autres socialisations au politique par le passé ?

---

<sup>658</sup> Pinson Gilles, Sala Pala Valérie, « Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique ? », *Revue française de science politique*, Vol. 57, n° 5, 2007, p. 585.

<sup>659</sup> *Ibid*, p. 592.

<sup>660</sup> Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>661</sup> Dubar Claude, Nicourt Sandrine, *op. cit.*, p. 81.

<sup>662</sup> *Idem*.



C'est l'une des questions essentielles de ce chapitre que celle de la « disposition ». Celle-ci se définit par des schèmes d'action (structures mentales, comportementales, sentir, croire, agir, etc.) intériorisés par les personnes. Selon le sociologue Bernard Lahire « une disposition est le produit incorporé d'une socialisation (explicite ou implicite) passée, elle ne se constitue que dans la durée, c'est-à-dire dans la répétition d'expériences relativement similaires »<sup>663</sup>. Dans une lecture caricaturale, l'engagement de la militante s'expliquerait par une disposition spécifique, déterminante et commune au groupe.

Le sociologue Lilian Mathieu indique qu'il n'est pas « possible de nier le poids des expériences passées », mais qu'il n'est pas non plus possible de « postuler une continuité ou une homogénéité nécessaire entre les dispositions et la situation »<sup>664</sup>. Quelle est la part du passé et quelle est la part du présent dans le militantisme Femen ? Se peut-il que les récits révèlent des variations plutôt que des trajectoires similaires ? Nous tenterons de tenir compte des variations intra-individuelles que Bernard Lahire propose afin de saisir la pluralité de « l'être » : « On pourrait résumer notre propos en disant que tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore [...] Nous sommes donc pluriels, différents dans des situations de la vie ordinaire différentes, étrangers à d'autres parties de nous-mêmes lorsque nous sommes investis dans tel ou tel domaine de l'existence<sup>665</sup>. Le défi est d'éviter le substantialisme (de l'être) et les lectures mono-causales (de l'action).

Les récits de vie des interviewées sont enchevêtrés, sinon en écho, les uns avec les autres. Les trajectoires sont singulières, ce qui va « pousser à » l'engagement varie d'une militante à une autre et quelquefois combine de multiples facteurs. Toutefois, au cœur de cette mosaïque sociologique, chaque « profil » rend compte d'un segment, présent également chez d'autres militantes.

Marion, premier portrait, est recrutée au début de l'année 2012. Au moment de chaque adhésion, le mouvement Femen investit une thématique ou une action qui parle, qui attire, qui produit une connexion avec les militantes potentielles. Des thématiques précises sont mobilisatrices dans la majorité des cas. Néanmoins, le lien entre l'image médiatique du mouvement à un instant *t* et la mobilisation d'une militante n'est pas toujours évident, ou peut être anachronique. Dans notre échantillon, cinq femmes sont recrutées en 2012, quatre en 2013 et quatre de 2014 à 2016. La chronologie des recrutements révèle une absence de bouleversements sociologiques significatifs dans le recrutement, les portraits se répètent (nous verrons de quelle manière). En témoigne le dernier recrutement – en novembre 2016 – de cet « échantillon » : Annabelle, 21 ans, est étudiante en licence dans une université parisienne.

Ces portraits répondent à une question simple : qu'est-ce qui, dans les trajectoires de vie, pourrait expliquer le fait que ces personnes s'engagent dans une activité protestataire féministe

---

<sup>663</sup> Lahire Bernard, *Portraits sociologiques*, op. cit., p. 20.

<sup>664</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 277.

<sup>665</sup> Lahire Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachettes Littératures, 2006, [1998], p. 65.

et particulièrement dans ce type de manifestation avec un usage politique de la nudité ? Si du commun existe dans cette diversité, quel est-il ? Les limites d'un tel questionnement sont explicites. Le vécu d'un individu reste insuffisant pour expliquer le passage à l'engagement et de nombreuses personnes aux propriétés sociales et comportementales identiques (d'autres femmes par exemple) ne pratiqueront probablement jamais un tel militantisme. Pourtant, le discours (rétrospectif) raccorde le vécu genré des militantes à leurs engagements. Ce tissage est en soi une étape dans l'engagement. Les violences sexuelles vécues constituent l'une des raisons les plus importantes.

## **5.1) L'affaire « DSK » et les violences sexuelles (2012-2013)**

La première action des Femen en France se déroule à Paris le 31 octobre 2011. Les Ukrainiennes sont en « tournée européenne ». La cible des Femen est Dominique Strauss-Kahn, ex-directeur du Fond Monétaire International. Celui-ci est accusé d'agression sexuelle et de tentative de viol sur une femme de chambre, Nafissatou Diallo, dans un hôtel à New York. Cette action interpelle plusieurs jeunes femmes qui rejoignent le mouvement dès son installation en France, à l'automne 2012. Les cinq militantes interviewées ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais rencontrées auparavant et avaient vécu des socialisations politiques très différentes. Marion est une militante politique de longue date, depuis son adolescence. Sabrina n'est pas encore engagée, mais a baigné dans un environnement politisé, tant dans sa ville qu'au sein du cercle familial. Amélie est surpolitisée en théorie, mais garde à distance les opportunités de politisation en groupe. Enfin, Agnès et Rose découvrent l'engagement politique pour la première fois. Pour plusieurs jeunes femmes rejoignant Femen, c'est un baptême politique. Deux grandes tendances s'imposent dans les cinq récits de vies. Premièrement, la place des violences sexuelles et de genre. Deuxièmement, l'articulation (ou l'imbrication) du genre à la classe sociale et aux problématiques de race.

### 5.1.1) Histoire de la violence

L'affaire DSK est l'événement cristallisateur en France, qui permet de connecter des Françaises à Femen. La violence est importante dans les récits des Françaises, Marion et Agnès. Marion est déjà militante, féministe et contacte les Femen pour les féliciter et apporter son soutien. Agnès rentre de l'étranger, elle résidait dans une capitale où le harcèlement de rue est très présent. Lorsqu'elle voit les images de l'action des Femen, elle est séduite par la manifestation. Au même moment, le mouvement se fait entendre bien au-delà des frontières françaises. Rose est québécoise ; elle découvre les militantes en Ukraine et les rejoint dès 2012. Les violences, notamment sexuelles, prédominent dans ces trois trajectoires.

### a) Marion : la rupture répétée

Marion a grandi dans un tout petit village de l'Oise<sup>666</sup>.

C'est cette absence du père et de la mère que Marion signale en premier lieu. De ce type d'existence, elle gardera malgré tout le goût pour les voyages. Son enfance est traversée par de multiples violences dans le cercle familial. Marion décrit « une famille super violente, violences sexuelles, violences physiques, violence mentale ! »

Elle devient autonome, notamment sur le plan financier, grâce à des activités professionnelles pour jeunes mineures « type Macdo ».

Marion change plusieurs fois de ville : Compiègne, Nice, Tours. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle se dirige vers la faculté d'Anglais, puis poursuit ses études de master aux États-Unis, à New York. Elle s'est déjà rendue à plusieurs reprises dans ce pays, qui lui est très familier. Marion y reste trois ans, elle s'intéresse à l'histoire du pays, au mouvement des droits civiques, à la contre-culture américaine ou encore à l'intersectionnalité dans les mouvements féministes. Elle lit notamment James Baldwin et Audre Lorde, deux grand.e.s auteur.e.s Noir.e.s. De retour en France, Marion prolonge son cursus universitaire dans des formations sur le journalisme. En parallèle, son parcours est riche en expériences politiques.

Elle milite très tôt, dès l'âge de 15 ans. Elle s'engage d'abord dans des groupes antiracistes, contre le Front national, à la fin des années 1990. Elle s'investit ensuite dans des mouvements altermondialistes, d'extrême gauche et antifascistes. Ses expériences militantes sont accompagnées d'un intérêt fort pour le rock, la musique punk et le rap. La musique punk féministe et les *Riot grrls* lui ouvrent une porte de réflexion. Elle traduit des textes de musique, elle, qui a « toujours adoré l'anglais ». Marion a une facilité à créer des connexions d'une sphère à une autre. Elle tisse les liens entre ses expériences de vie, les témoignages rapportés dans la musique et les lectures théoriques. C'est lorsqu'elle lit Monique Wittig, Violette Leduc ou encore Audre Lorde au lycée qu'elle se déclare féministe : « Je pense que c'est ça le lien, je me suis dit, je suis féministe ». Ses engagements dans les organisations s'étendent graduellement au féminisme : elle passe ainsi successivement d'un groupe féministe à un autre et enchaîne les expériences militantes. Elle milite dans quatre organisations différentes en quelques années seulement. Derrière cette rupture répétée à la fois dans les changements de lieux et dans les nombreux groupes politiques dans lesquels elle s'engage, il y a un transfert de compétences et de dispositions (capacité de mobilité, capacité de se mobiliser, compétences linguistiques, etc.).

Comme la plupart des adolescentes, Marion cherche un modèle. Elle raconte sa rencontre symbolique avec la chanteuse américaine Queen Latifah : « Un truc qui m'a marquée plus jeune, qui a été un rôle modèle un peu. C'est Queen Latifah, et son morceau *Unity* en 1993 ! Pour moi, cette femme ne ressemble à rien de ce que je connais ! Elle est ronde, elle est noire, elle est

---

<sup>666</sup> Entretien Marion, Paris, 23/03/2018, (34 ans, journaliste-pigiste, ex-militante).

habillée - pour moi - n'importe comment à l'époque ! Je ne connais pas ses codes, je ne comprends pas et elle dit "Who you calling a bitch ?", et je suis un peu... Qu'est-ce que c'est ! Pourtant on n'a rien... Elle n'a rien pour être un rôle modèle ! On ne se ressemble pas, on ne vient pas des mêmes milieux. Et cette femme me fascine pourtant ! » Le modèle que choisit Marion est un contre-modèle, à l'opposé d'elle. De la musique, elle retire une forme de féminisme, avec la chanteuse Lil'kim, elle découvre l'existence du clitoris : « Dans ma construction personnelle et militante à venir, c'est un séisme ! J'en parle autour de moi, à mes copines, et personne ne sait ce que c'est ! En 1997, j'ai 14-15 ans, et je me rends compte que dans mon entourage, personne ne sait ce que c'est ! À l'époque, c'est nulle part dans les bouquins. C'est fou ! »

### **b) Agnès : la sororité « retrouvée »**

Alors que la violence est vécue par Marion dans l'espace familial, elle est très présente dans la sphère scolaire d'Agnès<sup>667</sup>. Agnès accepte de me parler abondamment de son militantisme, mais refuse d'aborder sa vie personnelle. Notre première rencontre se fait dans l'instauration de la distance : « Je n'ai pas très envie de parler de ma vie privée ». Lors de notre deuxième rencontre, Agnès est beaucoup plus à l'aise et m'explique les raisons de ses réticences lors du premier rendez-vous, tandis que j'explicité mes recherches plus clairement. « Très souvent, on a tendance à replacer les femmes dans la sphère de l'intime et chez moi, c'est épidermique » me dit Agnès. Je lui réponds que je souhaite comprendre le rôle de l'histoire d'un individu dans son militantisme et la place de l'enfance. Elle me lance : « Tu veux faire de la psychothérapie quoi ? [rires] ».

Agnès a grandi dans un petit village en province. Elle est l'aînée, elle a une sœur et un frère. Ses parents appartiennent à une couche sociale moyenne. Agnès se passionne pour la peinture et la photographie et n'aime pas les sports collectifs. Mais comme cela pouvait être envisagé (en raison du « blocage » lors du premier entretien et de l'angle de ma recherche : récits de vie et féminisme), c'est sous le prisme des violences que se manifestent l'enfance et l'adolescence dans le récit de vie d'Agnès.

Elle fait remonter sa première expérience de harcèlement sexuel à la maternelle : « Il n'y a pas longtemps, je me suis souvenu de ma première expérience de harcèlement sexuel... Je ne vais pas dire harcèlement sexuel, mais c'était par un garçon. Et c'était très tôt, en première section de maternelle, je n'ai jamais perdu ce souvenir, mais c'est ces derniers jours que j'ai réalisé que c'était ma première expérience de harcèlement. Il y avait un mec qui s'appelait François et qui se mettait à l'entrée, à chaque fois qu'on sortait en récréation. Il attendait que je sorte et il me disait : je suis amoureux de toi, est-ce que tu veux être mon amoureux ? Mais

---

<sup>667</sup> Entretien Agnès, Marseille, 22/04/2018 (27 ans, éducatrice dans un foyer pour mineur.e.s isolé.e.s, ex-militante).

pendant toute l'année ! À chaque fois, je lui disais, bah non, il me dégoûtait un peu physiquement. Et tous les jours, il recommençait ! Et j'appréhendais à chaque fois de sortir, je savais qu'il allait être là ! »

En primaire, c'est une autre forme de violence qu'Agnès ressent et vit : « En primaire, j'ai failli perdre toutes mes copines parce que... En CM2, il y avait le 4<sup>e</sup> tome d'Harry Potter qui venait de sortir et qui était épais ! À la récré, je sortais, je ne m'amusais plus avec mes copines, je lisais ce livre ! Et un jour, une copine est venue me voir et elle m'a dit, on ne va plus être copine avec toi si tu continues à faire ça ! Ce n'était pas évident pour moi d'être dans le groupe. J'aimais bien mes petits moments toute seule ! Je me suis toujours sentie très différente des autres ».

Adolescente, Agnès qui est en confrontation avec ses parents, car les relations sont compliquées, vit simultanément ces deux formes de violences. Au collège, la violence du harcèlement sexuel s'accompagne de la violence du rejet de son groupe social (« les copines ») : « Ça a été très très violent pour moi le collège ! En fait, j'étais super belle ! J'avais des cheveux hyper longs, blond doré, à l'époque, c'était naturel, je commençais à mettre des vêtements très moulants, je m'habillais en rose, etc. ! Et du coup, tous les garçons voulaient sortir avec moi, les filles me détestaient ! [...] J'avais même des attouchements sexuels, des mains aux fesses, tous les jours quand je sortais du bus scolaire, je m'asseyais au fond, et quand je descendais du bus, il y avait une dizaine de garçons qui me touchaient les fesses, voire l'entrejambe, c'était horrible, et je ne suis sortie avec aucun garçon parce que j'avais peur de ça ! »

Cette période joue un rôle important dans la construction de son féminisme. Elle dresse elle-même le constat de cette synchronisation : « Vivre le harcèlement de la part de ces garçons, pendant bien trois ans, et en même temps vivre la compétition avec les filles, je trouve que c'est un peu deux enjeux majeurs du féminisme ! » Elle insiste d'ailleurs lors de nos entretiens sur la compétition entre filles et entre femmes : « Je pense que les filles sont en permanence mises en compétition les unes avec les autres ». Agnès accorde d'ailleurs une importance primordiale (et affective) à la sororité.

Elle est l'une des rares militantes à décrire le soin des corps lors d'un moment particulier entre activistes : « Juste avant de partir en action, c'est un moment hyper fort ! En général, c'est une pièce remplie de nanas toutes torsées nus en train de se peindre les unes les autres ! [...] C'est vraiment des moments qui resserrent le groupe et on est dans une forme de nudité, c'est très bienveillant, c'est très rigolo à la fois ! Juste en dehors des actions, juste la préparation, ça fait que tu te sens à l'aise dans ton corps, on n'est pas là à se regarder les unes les autres comme c'est souvent le cas ». Le « soin du corps », dans cet espace militant, renvoie aussi à son groupe de référence « le soin du nous », et avec lequel Agnès semble renouer. Dans le portrait suivant, Rose se réconcilie également avec une part de son passé.

### c) Rose : la création-refuge

Rose a grandi en Ukraine jusqu'à l'âge de 12 ans<sup>668</sup>. Sa mère est ukrainienne, son père est russe : « Je suis l'enfant du conflit » dit-elle. Rose vit la déchirure entre les deux pays : « Les Russes et les Ukrainiens se détestent maintenant ! Depuis la guerre, surtout [2013], avant, c'était pas apparent mais déjà présent. C'est pour ça que j'ai toujours eu des problèmes d'identité. D'un côté, je suis née dans un pays qui n'existe plus ! L'Union soviétique. Ensuite, je suis moitié ukrainienne, moitié russe ! Je n'ai jamais su quelle langue parler tsé ! La plupart des Russes ne comprennent pas l'ukrainien.. Je le parle pas beaucoup ! Je le comprends quand même [...] Sinon le russe, je le parle parfaitement bien ! »

Rose a eu une enfance heureuse en Ukraine. Elle vit entre la capitale Kiev et la campagne où elle passe ses étés avec ses cousines : « On faisait des spectacles ! On avait vraiment la vie rustique, genre, les chiottes à l'extérieur avec un trou dans la terre, le potager, on avait nos lapins, nos poules. [...] Je suis vraiment une fille de la campagne, j'adorais ça ! Aller à la forêt tout le temps ! Je suis très sauvage ! »

À 13 ans, Rose et ses parents émigrent au Canada. Avec cette immigration, la famille vit une sorte de déclassement social. La mère travaillait dans un zoo. Au Canada, elle démarre dans une société de protection des animaux, travaille par la suite dans un magasin de matériaux divers, elle est vendeuse. Le père, « scientifique métallurgiste » en Ukraine, rejoint une grande entreprise de services téléphoniques. Dans son récit de vie, Rose signale à plusieurs reprises le rôle négatif du père et les multiples violences, lesquelles ont démarré à l'adolescence, « quand on a immigré au Canada ».

Dans son parcours scolaire, Rose rejette les mathématiques : « Je ne voulais pas faire des maths fortes, et mon père m'a obligée à faire des maths fortes ! J'avais un conflit justement avec mon père, j'avais un dégoût des mathématiques, il passait son temps à m'enseigner les mathématiques [...] Sinon j'ai toujours été la meilleure dans tout ! » Rose a un parcours exemplaire, mais commence à devenir « plus rebelle en secondaire cinq », l'équivalent de la dernière année du lycée en France. Rose se « dévergonde » avec une amie, elles « commencent à fumer » pour « perdre du poids (*rires*) », elle l'emmène dans des soirées alors que la vie en famille se dégrade : « Beaucoup de chicaneries [disputes] dans ma famille, et elle m'a fait un peu plus goûter à la vie ».

Rose cherche des espaces de repli. Les activités artistiques et littéraires (danse, théâtre, cinéma et lecture) vont devenir son « refuge ». D'autant plus que ses sorties sont limitées :

---

<sup>668</sup> Entretien Rose, Montréal, 19/12/2018, (32 ans, artiste auto-entrepreneure et serveuse, ex-militante).

« Même pas pour voir un film avec des amis ! Juste avec mes parents ou à l'école ! J'avais le droit d'aller à la bibliothèque ou à mes pratiques de danse ou de théâtre, c'est tout ! C'est pour ça que mon adolescence a été marquée par le théâtre et la danse ! » Déjà en Ukraine, Rose pratique la danse professionnelle latine, à 12 ans, mais son rêve de devenir danseuse n'aboutit pas : « C'était mon premier rêve... Détruit ! Je faisais de la compétition et mon corps, je l'entraînais pour... Tu sais, j'ai un corps idéal pour faire de la danse latine parce que je suis pleine de courbes ! Et je suis petite et tout ça ! Et c'était un corps entraîné, c'est parfait, tu comprends. C'est sûr qu'après ça, j'ai perdu mon entraînement ! » Au Canada, c'est dans les bibliothèques que Rose passe son temps, à lire l'œuvre complète de Jules Verne et elle s'intéresse aux biographies et aux Tsiganes.

D'une activité à une autre, Rose a une inclination pour la thématique de la migration et du voyage. Dans les lectures comme dans le choix des films qui l'ont marquée. Parmi ses passions, le cinéma a une place importante : « Y avait un festival de film... J'ai vu *Est-Ouest* de Roger Frappier (*sic*) [Régis Warnier] avec des acteurs russes, avec Catherine Deneuve, Sandrine Bonnaire ! C'est mon film préféré, c'est sur l'histoire des immigrants qui ont immigré au début du siècle pendant la Première Guerre mondiale ! Et après la Seconde Guerre mondiale, Staline a appelé pour que les gens reviennent ! Et c'est sur leur vécu, sur ce qui leur arrive ! Et c'est là que j'ai commencé à avoir un intérêt politique, social. J'étais jeune ! J'avais 14 ans ! Et c'est ma mère qui m'a amenée voir ce film-là ! Et je crois que je suis retournée voir le film trois fois au cinéma ! J'ai capoté ! Et puis le jeu... C'est là que je suis tombée en amour avec comment les acteurs jouent ! C'est là que j'ai voulu devenir actrice ».

Rose se passionne pour le théâtre. Elle fait partie d'une troupe de danses avec laquelle elle réalise une tournée en Europe : « J'ai pu comme OUUUGH, respirer un peu ! Et tout le monde s'est rendu compte, ah, elle est cool Rose ! » Elle poursuit dans cette voie qui l'épanouit. Au Cégep - deux ans de programme pré-universitaire - Rose fait des études littéraires et s'engage en « exploration théâtrale », puis entre à l'école de théâtre pendant quatre années jusqu'en 2009. À 23 ans, elle est comédienne, joue plusieurs rôles, accède au théâtre de Moscou et remporte des prix. Parmi les rôles qu'elle obtient, certains sont stéréotypés : « En même temps, j'aurai joué des petites salopes blondes, sexy toute ma vie *Tsé !* [*C'est ce que tu jouais comme rôle ?*] Ouais... Mais parce que je suis ukrainienne - je ne jouais pas des putes - mais c'était tellement stéréotypé ! J'étais souvent en désaccord avec comment on nous montrait à l'écran ! »

Rose retourne en Ukraine à plusieurs reprises, notamment en 2003, 2008 et 2012. Elle est connectée avec son pays d'origine et les bouleversements sociaux qui s'y déroulent, notamment la « révolution orange » : « J'ai suivi les deux révolutions ! J'étais au cegep. J'étais scotchée à mon téléphone, à mon laptop ! »

En 2011, Rose devient maman et fait une dépression post-partum. Cette expérience produit chez elle une auto-analyse profonde et un affrontement avec son père. [*Quelle a été ta première attitude féministe ?*] : « Contre mon père, j'ai dû me rebeller contre mon père [...] Y a eu une grosse chicane avec mon père quand le bébé avait un mois ! Il m'a traitée de pute - 5 ans que j'étais en couple, très heureuse, etc. - Je l'ai viré dehors ! Avant, je n'avais pas de couilles !

Parce que justement, il me faisait peur, beaucoup d'autorité sur moi, et je ne savais pas comment m'imposer ! Ni avec lui ni avec d'autres personnes dans ma vie ! Ils ne me l'ont pas appris. [...] Je suis devenue maman, j'ai dû protéger mon fils ! »

Rose se définit dorénavant comme une « dissidente ». Pourtant, en déroulant son récit de vie, cette dissidence est peu ou prou déjà présente dans certains contextes. Pendant son adolescence au Canada, sa famille se lie d'amitié avec des Témoins de Jéhovah, puis rejoint cette communauté religieuse. Les activités de Rose sont remises en question : « Ils voulaient que j'arrête de danser, de faire du théâtre ! Ils étaient vraiment très stricts là-dessus ! Moi j'ai dit, si dieu existe, dieu sait que ce qui me fait vivre, c'est la danse et le théâtre ! J'avais 14 ans. Ils savaient pas ce que je vivais avec mon père, et l'art était mon refuge ! Donc, il est pas question que je quitte tout pour me consacrer à dieu ! Je me consacre déjà à dieu ! La danse, le théâtre, pour moi là-dedans, c'est dieu ! De la même façon, pour moi maintenant, Femen c'était dieu ! »

Cette période est un « conflit constant » chez Rose, sa dissidence est encore implicite : « Parce qu'ils voulaient que j'adhère vraiment à l'organisation, que je marie avec quelqu'un de leur communauté ! D'ailleurs, souvent, mon féminisme surgit parce qu'on voulait m'imposer un homme ! On voulait choisir un homme pour moi ! Parce que moi, je n'avais pas le droit de choisir un homme ! En plus, là-dedans, mon père m'avait choisie, puis mon père m'avait exploitée ! Puis j'étais *What the fuck* ! Puis mon premier amour, on m'a défendu d'être avec lui, de vivre cette histoire, vraiment ça m'a brisé le cœur ! Après ça le père de mon enfant... Ma famille réunie ne m'a pas parlé pendant six mois ! Parce que je sortais avec lui, parce que j'avais déménagé chez lui ! Il était pas choisi par eux. C'est plus complexe que ça. Ils l'ont rencontré et selon leur jugement, c'est pas lui qui me convenait, qui allait me rendre heureuse ! »

Rose se sent en décalage avec le modèle familial « conventionnel » : « Tout le monde est genre "j'accepte de porter ma croix". Mes parents ont beaucoup ce vocabulaire-là, "c'est comme ça que les choses sont" ». Tandis que sa mère est absente du récit de vie et que le père est un poids dans son histoire, Rose remonte le cours de l'histoire pour chercher des identifications : « Après mes grands-parents, c'est l'Union soviétique ! Il fallait tellement se taire, c'est tellement enregistré dans leur intellect ! Ça n'a rien à voir avec comment moi, je suis construite, je pense que j'aurais pas survécu à l'Union soviétique ! » Le contexte politique de ses grands-parents ne lui permet pas de s'inscrire véritablement dans une généalogie familiale. Pourtant, en cherchant les traces de possibles dissidences dans le passé, Rose fait un anachronisme réparateur, qui donne un sens à ce qu'elle est devenue : « Je ne connais pas vraiment toute mon histoire ! Avec la Seconde Guerre mondiale, on a perdu les traces d'à peu près tout le monde ! Mon arrière-arrière-grand-mère, c'est la dernière que je connais ! Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'est sauvée des fascistes, elle a demandé à aller aux toilettes, elle a sauté dans les chiottes et elle est sortie par les chiottes, c'est une dissidente (*rire*) ! »

Rose se focalise sur la *dissidence* comme image d'elle-même. Deux termes sont récurrents dans son discours : « dissidente » et « outsiders ». Elle n'aime pas le conformisme et insiste sur ce registre : « Quand j'étais petite, mes parents m'avaient acheté un sac à dos rose des Spice



Girls. Moi, je pensais que j'allais être la fille la plus cool ! C'était le switch pour aller à l'école secondaire. Puis je me suis rendu compte, que j'étais la risée de tout le monde ! C'était pas cool d'avoir un sac à dos rose Spice Girl, ça faisait pas cool, ça faisait bébé, ok (*rires*) ! Et moi, je me trouvais... (*rires*) J'étais *outsider* (*rires*)... [*C'est quoi outsider ?*] Je sais pas... C'est quelqu'un qui fait pas les choses selon les règles ».

Rose espère avoir une place « cool » parmi ses camarades, être légitime, être comme les autres. La stratégie est banale, chacun.e cherche généralement à se conformer aux normes de son groupe. Pourtant, le résultat est à l'opposé de ses espérances. Elle devient la « risée » par un concours de circonstances, à savoir le passage d'une institution à une autre institution scolaire. Les normes ont changé entre la petite école et le secondaire, Rose a un temps de retard. La prise de conscience de ce décalage (ce qui est beau, devient laid l'instant d'après) est vécue, ressentie, comme une trahison. Rose utilise plusieurs figures de style pour rendre compte de son rapport à la norme (fuyante). Elle fait une lecture sociologique fataliste, en comparant les trajectoires sociales à des « rails » : « Y a un prof qui m'a dit une chose, y a rien de pire que des rails ! Tu ne peux que dérailler ! Tu comprends ? Ça m'a marquée cette phrase-là... » Lorsqu'elle aborde son rapport à la culture, elle use d'une métaphore qui prolonge la construction de l'image de la dissidente : « J'aime pas trop comment la culture a été institutionnalisée ! J'ai toujours dit, la culture c'est comme un carré de sable, tu as le droit de jouer dans le carré de sable, fais attention, il ne faut pas qu'il y ait du sable qui tombe à l'extérieur ! »

Avant de s'engager dans le militantisme en 2012, Rose poursuit des études complémentaires en « gestion des arts » dans une célèbre école de commerce. Quant à son travail universitaire de fin d'étude, elle décide de le mener sur le mouvement Femen. Elle obtient la note maximale (A+) et lui donne le titre de « dissidence créative », à savoir une forme d'art qui conteste. Dans cette symbolique hybridation, Rose rend compte de sa trajectoire, durant laquelle l'art est devenu un refuge. En retour, de ce « refuge », surgit la militante politique.

### 5.1.2) Le territoire (critique) de la classe sociale

Loin d'être absentes dans le portrait suivant, de Sabrina, les violences sont explicitement intersectionnelles. Sabrina travaille à la télévision et découvre les images de militantes Femen devant le domicile de DSK. Au même moment, elle vit une « ambiance misogyne » au travail. Cependant, dans son récit de vie, la classe sociale, la question raciale et le genre sont intimement entremêlés. Quant à Amélie, les violences et discriminations de genre semblent absentes dans son récit. Ses réflexions se focalisent sur la classe sociale, il est d'autant plus important de déchiffrer les mécanismes d'engagements féministes d'Amélie. Dans ces deux portraits, le territoire de socialisation dans l'enfance (Ivry) joue un rôle considérable dans la critique de

l'identité sociale. Les récits de vie semblent jouer la partition d'une socialisation contradictoire qui donne lieu à un « *habitus* clivé ou déchiré »<sup>669</sup>.

### a) Sabrina : les fidélités multiples

Sabrina est originaire de la ville d'Ivry, dans le sud de Paris, « une banlieue rouge, très militante ! »<sup>670</sup>. Ivry a longtemps été un territoire communiste. Aux yeux de Sabrina, son quartier et son établissement scolaire sont d'abord caractérisés par une mixité sociale très forte. Elle est sensible à ce mélange des différences sociales. En témoigne son intérêt aigu pour l'architecture d'Ivry : « Les architectes s'appellent Renée Gailhous et Jean Renaudie. C'est des urbanistes de gauche, voire communistes, ils ont fait une architecture pour favoriser le lien social et la mixité sociale. Ça, c'est un truc auquel j'étais sensibilisée, dès ma tendre enfance, et qui me passionnait ! Et dès que j'allais chez d'autres gens, dans des appartements haussmanniens, je me disais, c'est quoi cette horreur ? Et, comment ça, tu ne connais pas tes voisins ? »

Le père de Sabrina est haïtien. « Ecrivain au RMI », il n'avait pas « une thune ». Celui-ci est militant et ses écrits sont politiques. Il a combattu la dictature et « parle beaucoup du corps noir ». Il emmène Sabrina dans ses premières manifestations contre le Front national. Sabrina découvre le racisme qu'elle comprend *a posteriori* : « Je n'ai jamais vu mon père comme un noir ! Evidemment, je voyais bien que... En fait, je n'ai jamais été confrontée au racisme avant ultra longtemps ! Du moins je ne l'ai jamais identifié, c'est comme le sexisme, c'est des trucs, tu n'y penses pas ! Et comme je traînais qu'avec des blancs en plus, je n'ai pas eu ce truc-là comme d'autres copains, de ne pas pouvoir entrer en boîte, des contrôles d'identité ou si j'étais vraiment avec une clique d'Arabes ! »

Sabrina est sensible aux injustices et aux inégalités. Son père lui parle beaucoup des réfugié.e.s et « boat people ». Elle se passionne pour les grandes luttes historiques et les personnages tels que Malcom X et Martin Luther-King : « Ce qui m'avait le plus ému, c'était la lutte pour les droits civiques américains et l'abolition de l'esclavage ! Quand j'étais petite, j'avais plein de livres pour enfants qui racontaient ça ! Du genre, suivez la grande ourse, c'est l'histoire d'esclaves qui s'échappent la nuit et qui se repèrent par rapport à la grande ourse. C'est d'ailleurs la seule constellation que je sais identifier ! Voilà, c'était des histoires sur leur fuite, il fallait partir vers la liberté ! Le commerce triangulaire, c'est sans doute l'un des seuls chapitres d'histoire que j'ai entendus, avec la Seconde Guerre mondiale, et qui m'ont complètement traumatisée ! En troisième, ou seconde, j'avais fait mon premier TPE là-dessus, l'image des camps. J'avais été à Auschwitz, et on avait fait un documentaire avec ma copine ! »

En déroulant son récit, Sabrina se rend compte de sa fascination pour le fait révolutionnaire : « La révolution française, pareil, j'avais adoré ! J'ai été à Bâle. Ouais, j'aimais

---

<sup>669</sup> Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 79.

<sup>670</sup> Entretien Sabrina, Paris, 26/04/2018, (30 ans, intermittente en réalisation audiovisuelle, ex-militante).

bien les histoires de révolution en fait, je me rends compte, alors que je n'étais pas vraiment scolaire ! Je n'écoutais pas beaucoup en cours. J'avais adoré quand on avait étudié en littérature Jacques le fataliste et son maître ! Les Lumières ! »

Son père et sa mère se sont séparés, cette dernière a refait sa vie et travaille dans une organisation internationale. Elle a un poste plutôt administratif, grimpe les échelons jusqu'à diriger un service. Sabrina reconnaît un héritage féministe maternel : « Ma mère n'a jamais été une militante féministe, mais elle l'est dans sa façon d'envisager la famille, la hiérarchie, etc. C'est ma mère qui prend les décisions, ma mère qui gagne plus d'argent que mon père ». Sa mère est « un modèle d'autonomie » qu'elle applique pour elle-même : « Je devais avoir 16 ans. Ma mère m'a grandement encouragée - parce que j'étais boursière - à aller à l'étranger ! Je ne voulais pas aller à l'étranger parce que j'étais follement amoureuse d'un garçon, qui était mon premier amour ! L'idée de concevoir ma vie loin de ce garçon-là était vraiment très douloureuse. Ma mère m'a dit, si vous vous aimez, vous vous aimez ! On ne fait pas de choix de carrière par rapport à un mec, tu ne feras pas de choix de carrière par rapport à la personne que tu aimes ! Si vous vous aimez, vous trouverez une manière de le faire fonctionner ! [...] Du coup, je suis partie à l'étranger, mais il se trouve qu'entre-temps, je n'étais plus avec ce mec, et c'est à ce moment-là que je me suis dit qu'elle avait raison. Et heureusement que je ne suis pas passée à côté de ça ! » L'identification à sa mère fonctionne également dans le rapport au politique. Sa mère s'engage dans les établissements scolaires de ses enfants, milite notamment pour un cartable plus léger et pour « une permanence d'aide aux devoirs » : « Ma mère militait au sein des groupes de parents en primaire pour qu'on n'ait pas de devoirs, pour ces enfants-là justement, confrontés à des difficultés ».

Le militantisme est une tradition familiale et Sabrina considère que sa grand-mère a joué un rôle important dans son « éducation politique » : « Elle était ouvrière et elle a fait partie de cette génération qui organisait leurs grèves de manière splendide parce qu'ils étaient tous à la chaîne ! Et à chaque fois, c'était un service qui faisait grève, pendant ce temps, tous les autres services cotisaient pour payer, mais comme c'était un maillon de la chaîne, toute la production était bloquée ! Ils alternaient, et le truc pouvait durer pendant super longtemps, ma grand-mère était vachement là-dedans, elle était aussi féministe ! » Les histoires des luttes ouvrières de sa grand-mère lui sont racontées très tôt et l'ont « vachement sensibilisée » : « c'était l'époque des trois-huit ; et elle disait que les trois-huit, c'était quelque chose d'usant ! Les syndicats voulaient au moins épargner les femmes. Et elle disait, il n'y a pas de raison d'épargner les femmes, on épargne tout le monde ou personne ! Mais il n'y a pas de raison qu'on ait un traitement de faveur. Il faut juste abolir les trois-huit ».

Sabrina a baigné dans un milieu où le politique est assez présent, mais multiple, car dès les premières phases de son récit, les mots respirent une certaine ambivalence. Elle qualifie sa famille d'« aisée » par rapport à ce quartier populaire où elle réside. De même, elle se sent « un peu blanche et riche » dans cette école en ZEP où « il y avait peu de blancs ». Elle ressent le décalage social : « J'avais honte d'amener mes copines chez moi parce que mon appartement

était beaucoup plus grand que le leur ». Sabrina se sent privilégiée au contact des camarades plus défavorisé.e.s, « j'avais conscience que j'avais plus de chance que les autres ! »

« Presque blanche » et « riche », Sabrina, qui est pourtant « boursière », vit un basculement de son identité lorsqu'elle change d'environnement social. Pour des raisons de sécurité (de « trop nombreux rackets dans son collège »), sa mère décide de changer l'établissement de ses trois enfants : « Ma mère nous a mis à l'École Alsacienne, du VI<sup>e</sup>, réputée gauche caviar ». Et soudain, Sabrina se découvre autrement : « J'étais un peu... J'étais la seule noire ! J'étais la plus pauvre de ma classe ! » Elle est stigmatisée par ses camarades et se fait « bizuter pendant extrêmement longtemps » en raison de ses cheveux bouclés : « J'avais une afro, donc ils m'appelaient Ronald Macdonalds et chicken Macnugget ! » Elle sent d'autant plus le décalage social, que sa mère leur accorde un crédit illimité sur des achats et des dépenses spécifiques, qui ne sont pas toujours prioritaires pour les adolescent.e.s : « le seul crédit illimité qu'on avait, c'était sur les livres, on avait le droit d'acheter autant de livres qu'on voulait ! Théâtre, livre et cinéma, c'était open-bar ! Après tout le reste, le nouveau sac à la mode, les nouvelles baskets à la mode, c'était nient, parce que ma mère a grandi elle-même dans une famille pauvre ! Pour le coup, ma grand-mère était ouvrière, elle a élevé ses trois enfants toute seule, quasi toute seule, avec pas grand-chose, donc y avait toujours un truc d'économie quand tu allais acheter un truc ; on te dit est-ce que tu en as vraiment besoin ? » L'investissement dans le capital culturel est accompagné de limites sur le « matériel ».

Sabrina a un parcours jonché de multiples tiraillements socio-économiques et de représentations de soi. Le père de Sabrina est noir, sa mère est blanche. Sa mère gagne bien sa vie, sa grand-mère est ouvrière. Sa grand-mère haïtienne est très religieuse, son père est à l'inverse « très anti-religieux » et sa mère « simplement athée ». Sabrina jongle avec une multitude d'identités auxquelles elle tente de rester fidèle. La description de son (ses) monde(s) et de son histoire est ponctuée d'un entre-deux : Sabrina se décrit Noire et pas tout à fait, Blanche et pas tout à fait, riche et pas tout à fait, pauvre et pas tout à fait.

Le propos de Sabrina n'est pas très éloigné de l'analyse que le sociologue Robert Park fait de « l'homme moderne » : « Le déchirement de la conscience lui est une expérience coutumière. Son dilemme est d'être en porte-à-faux. Quoi qu'il fasse, il contredit l'une ou l'autre de ses références culturelles. Il n'arrive plus à se rejoindre et il est contraint à des compromis avec son sentiment d'identité, il doit concilier dans le cours de son existence des définitions différentes de soi »<sup>671</sup>. Cet « homme marginal » n'est donc jamais emprisonné dans une seule manière d'interpréter les situations, il « est toujours relativement plus civilisé que les autres », sinon avant-gardiste<sup>672</sup>.

Sabrina obtient son baccalauréat littéraire, option cinéma. Elle part trois ans aux États-Unis et s'engage dans une école de cinéma. Elle rentre en France, termine ses études et se spécialise sur le poste d'assistante de réalisation : « Je me suis découvert un grand intérêt pour le métier d'assistant de réalisateur. Tu as le scénario et les séquences qui doivent être tournées. Ton taf,

---

<sup>671</sup> Le Breton David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2004, p. 31

<sup>672</sup> *Ibid*, p. 32.

c'est de tout organiser, de faire de la logistique. [...] Mon truc à moi, c'était l'organisation, l'assistanat de réalisation ! Parce que l'assistanat de réalisation, il y avait un truc en plus : aider quelqu'un à faire aboutir son projet ! C'est comment tu fais pour calmer ta réalisatrice ou ton réalisateur et dire que tout va bien se passer, j'ai une réponse à tout ! Dès qu'il y a un problème, c'est toi qui dois le gérer ! C'est comment tu fais pour gérer la relation entre la production et le réalisateur ! » C'est bien dans la gestion du multiple, dénouer les nœuds en trouvant des réponses, c'est bien dans l'organisation et la mise en liaison de mondes différents que Sabrina se sent le plus à l'aise, et qu'elle est plus que jamais fidèle à elle-même. Tout comme Sabrina, Amélie issue de la même ville, met en exergue une grille de lecture sociale.

### ***b) Amélie : l'anti-élitisme intellectuel<sup>673</sup>***

Amélie est également d'Ivry-sur-Seine et l'ancrage territorial participe à une forme de socialisation singulière, source de politisation. C'est d'ailleurs Amélie qui me signale qu'elles sont trois militantes à avoir grandi dans cette banlieue dans le sud de Paris, et c'est, dit-elle, « un bon terreau », « une ville hyper engagée », « très rouge », et « très coco ». Depuis ses six ans, Amélie adore aller aux colonies de vacances, hiver comme été. Elle apprécie « les colos d'Ivry », « son esprit résistant » et sa « mixité culturelle ».

Amélie voyage avec ses parents et ses deux frères : « Mes parents, c'était des routards, ils mettaient les trois gosses dans la voiture, les tentes sur le toit et on partait faire le tour d'Europe, en camping ! » Les parents étant professeur.e.s, les voyages durèrent plusieurs semaines. Amélie découvre, entre autres, le Nord de l'Europe, la Suède, l'Allemagne, le Danemark, l'Italie, le Sénégal, les États-Unis. Par ailleurs, elle a grandi dans un cadre familial « très progressiste, très libéral, très féministe ». Le joug masculin ou le patriarcat semble bizarrement éloigné de son environnement familial et affecte peu sa construction. Elle est éduquée sur un pied d'égalité avec ses deux frères et dans une ambiance assez intellectuelle. La famille ne dispose pas de télévision dans le salon, et les débats politiques sont très présents, « le salon, c'était l'agora familiale ».

Bien qu'elle ait grandi sur un territoire où la mixité est essentielle, Amélie a néanmoins conscience de la reproduction sociale à laquelle elle-même n'échappe pas : « J'étais à l'école publique ! C'était vraiment important, je côtoyais une population très variée, d'un point de vue social, et il y a de tout, il y a des gens très riches, enfin, c'est assez... relativement mixte d'un point de vue social. Mais c'est vrai qu'au final, tu te rends compte que les gens avec qui tu te lies le plus d'amitié, malheureusement, c'est un fait, mais c'est les déterminismes sociaux, tu te rends compte que globalement, c'est quand même souvent des gens qui ont la même... - pas forcément la même éducation du tout, ni les mêmes origines - mais en tout cas le même point

---

<sup>673</sup> Entretien Amélie, Paris, 25/04/2018, (32 ans, agent comptable, ex-militante).

de vue social ». Elle prend un exemple sous les yeux de l'enquêteur : « C'est mes potes, qui ne sont pas loin derrière [assis dans le même café que nous deux], du lycée ! Ma pote, elle est d'origine haïtienne, mais son père il était ingénieur [...] tu vois, de fait, je suis bien obligée de me rendre compte que les gens avec qui je suis le plus liée d'amitié, c'est les gens qui viennent du même milieu social que moi ! Même si effectivement, je pense que mon éducation et l'endroit où j'ai grandi a fait que ça m'a permis de... en tout cas de ne pas exercer un racisme social, et même d'être complètement contre et de lutter contre. Mais, voilà, on se reconnaît entre pairs ! » Amélie se définit ouvertement comme étant issue d'un « milieu bourgeois intellectuel ». Dans le contexte d'Ivry de l'époque, « on était des riches, clairement ! »

Amélie a des facilités théoriques et dispose d'un capital culturel conséquent. La littérature, notamment engagée, est omniprésente dans son discours, ainsi que divers concepts des sciences sociales, notamment sociologiques. À peine est-elle entrée au lycée, qu'elle lit les trois essais de Freud sur la théorie sexuelle, conseillée par une amie transgenre : « Je me souviens que ça m'a, en quelque sorte, ouverte au concept de psychanalyse ! J'avais compris, déjà d'un point de vue théorique, mais peut-être à l'idée que le monde, et les gens, toi-même... que les choses étaient beaucoup plus complexes et y avait peut-être des niveaux de réflexion possibles à avoir au quotidien, et auxquels je n'avais pas encore pensé, et de me dire un peu que... ben en fait cette analyse, le fait d'aller chercher les choses dans ces endroits-là de ton esprit, et aussi autour de toi, et en analysant les autres, enfin la psychanalyse, c'était un chemin... hyper-intéressant ! »

Sans développer davantage sur cette lecture, Amélie relativise, voire critique, ce surplus d'analyse : « Après, j'ai aussi passé beaucoup de temps à psychoter et à tout analyser, au bout d'un moment, je me suis dit "bon, ce n'est pas gérable non plus" [...] Faut aussi savoir être dans la puissance de l'instant et être dans la vie aussi ! Tu ne peux pas toujours être du côté de l'analyse ». Amélie s'engage dans un dialogue avec elle-même. Elle oppose d'abord la théorie et la pratique (« la puissance de l'instant »), puis dans un second temps rejette sa disposition, son appétence à tout analyser.

Amélie a essayé de lire le capital de Marx mais « ça m'a fait chier ! » dit-elle. Elle entend parler d'un livre « *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus* » et se reconnaît parfaitement : « Je me suis dit, c'est exactement ça, je suis hyper balèze pour parler des livres que je n'ai pas lus... (*rires*). [...] Tu lis cinq pages, tu regardes un résumé, tu écoutes les autres en parler, et en fait tu as compris le bouquin, ce n'est pas la peine de te faire chier ! (*rires*) ».

Amélie se moque d'elle-même, mais ne peut s'empêcher de s'engager dans des débats épistémologiques, qu'elle étouffe aussitôt : « Mais est-ce que tu as vraiment besoin d'avoir lu un livre pour pouvoir en parler ? D'un point de vue légitime, tu vois... Moi, je me souviens, de me faire chier à lire « *Les règles de l'art* » de Bourdieu, et je me disais "C'est pas possible...", c'est imbitable, c'est mal écrit, c'est un enfer la pensée de Bourdieu ! Et pourtant, ça peut se résumer de manière relativement simple [...] Je suis pour une traduction en français des textes de Pierre Bourdieu quand même, franchement (*rires*) ». Amélie ne cache pas son rejet de l'élitisme, « je pense qu'il y a un côté qui m'énerve beaucoup, c'est... c'est l'élitisme ! » et s'en prend à l'œuvre de Pierre Bourdieu, un homme qui parle à partir des classes populaires pour

celles-ci, mais qui ne cesse de s'adresser exclusivement vers le haut : « Et pourtant est-ce qu'on peut dire que Bourdieu était élitiste, naaaan ! Il a passé sa vie, et peut-être plus, à expliquer aux élites à quel point c'était contre-productif de perpétuer leur [...] Mais clairement Bourdieu, il ne s'adressait pas aux masses, enfin... si, mais... dans ses ouvrages, ce n'est pas lisible. C'est relou, quoi ! (*rires*), et pourtant, c'est hyper intéressant ! »

Bien qu'elle signale ou relaie un paradoxe sociologique dans la démarche bourdieusienne, la lecture critique (légitime ou non) d'Amélie est aussitôt freinée. De Bourdieu, dont l'œuvre est trop théorique, Amélie passe directement aux réseaux sociaux dont elle loue les vertus pour leur simplification et leur démocratisation : « Je pourrais avoir tendance à critiquer Twitter, Facebook, tout ça ! En fait nan ! Je trouve ça génial d'avoir des réseaux de diffusion de la pensée, des idées... Putain, Twitter ça t'oblige à résumer ta pensée en 152 signes, tu vois, c'est génial ! C'est un outil super, si tu t'en sers pour dire des choses intéressantes hein (*rires*) ! Ouais, tu lis le Twitter d'Edgar Morin, tu te marres, quoi ! » Qu'Amélie passe des réseaux sociaux à Edgar Morin n'est pas anodin, dans une sorte de boucle permanente, le paradoxe bourdieusien reste présent. Elle ne cesse d'associer culture populaire et culture savante pour mieux s'attaquer à l'élitisme. Amélie relie cette forme de communication qu'elle vante au militantisme : « Ça oblige à synthétiser, à vulgariser, à parler clairement, à utiliser des mots simples et directs ! [...] Femen là-dedans... ça tape dans le mille ! C'est... une simplification du message maximal ! Un message, une idée claire, un slogan, et paf on y va, quoi ! C'est génial (*rires*) ! »

Amélie se définit comme anarchiste, à demi-mot, et rejette l'élitisme et les institutions à plusieurs reprises, y compris dans sa sphère professionnelle. Alors qu'elle travaille dans une institution culturelle, elle « n'aime pas ces gens-là », et « n'aime pas ce milieu-là ». Dans sa jeunesse, Amélie milite, mais refuse de rejoindre toute institution : « J'ai toujours eu une très grande méfiance vis-à-vis de ça. Jamais eu envie d'être encartée ! » C'est probablement dans la sphère scolaire que s'exprime le mieux le tiraillement d'Amélie : le capital culturel comme stigmat. Au niveau scolaire, Amélie est « première de sa classe » mais considère qu'elle était « vraiment trop chiant ». Au collège, elle défie même les professeur.e.s : « J'ai eu une période où j'ai un peu testé [...]. J'ai compris que ça ne valait pas le coup de se mettre les profs à dos ! » Elle développe d'autres stratégies de discours qui exhibent sa contradiction, comme « se mettre au premier rang pour pouvoir dormir tranquillement ».

Amélie exprime à nouveau ce paradoxe dans une formule intéressante « très bonne élève et du coup, c'était compliqué ! » Elle clarifie cette contradiction à partir d'une confrontation avec son professeur de mathématiques. L'événement rend compte de la difficulté à assumer des dispositions, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées du comportement adéquat et correspondant aux normes attendues : « Je me souviens d'un prof de maths qui m'avait un peu traumatisée. Il me dit : Amélie va au tableau ! Je fais ok. Je vais au tableau. Il me dit : écris-moi une fonction. J'écris la fonction. Il me dit : écris-la moi d'une autre manière. Je l'écris d'une autre manière. Il me dit encore d'une autre manière. Ok, d'une autre manière. Il me fait encore une ! Je lui fais, j'ai fait le tour, je ne vois pas... Il me regarde et me dit : tu peux l'écrire comme ça ! Et je fais ah ouais c'est vrai ! Et il me dit tu vois Amélie, c'est ça qui m'énerve chez toi, c'est parce que

t'as 19 et pas 20 ! Et là, je fais waouu, c'est quoi le problème ? Je pense que ce qu'il ne supportait pas, c'est que je ne sois pas la caricature de l'élève qui a 19 en maths, 19 ou 20 en maths, et qui bosse encore plus pour faire de son mieux ».

Au lycée, cet écart s'accroît en raison d'un environnement familial instable, Amélie arrête « complètement de bosser ». Au conseil de classe, son cas est résumé par les professeurs selon ces mots, « tu es intelligente, mais tu ne fais rien ! » Elle obtient son baccalauréat, spécialité mathématique, mention européenne, mais s'engage pourtant dans des études supérieures dans la médiation culturelle. Elle résume dans une tournure étonnante son changement de discipline : « En sciences, j'avais l'impression d'avoir atteint mon niveau d'incompétence. Eh oui, j'avais atteint mon niveau d'incompétence, en ne foutant rien ! »

Le premier jour, à la faculté, il est question de Platon que tout le monde devait avoir lu : « J'étais là, mais non, moi, je n'ai pas lu Platon, sorry (*rires*) ! Est-ce que vous savez tous résoudre une équation différentielle ? Non bah voilà, moi oui ! Voilà, j'ai dû un peu rattraper le train en marche ». Tout autant dans l'exemple suivant, Amélie révèle un autre souvenir qui montre l'effort qu'elle fournit pour mettre à distance ses dispositions et ses capacités et insister sur le parcours d'apprentissage comme tout un chacun.e : « Je me rappelle mon premier exposé. Il y avait une nana, j'étais en train de bosser avec ma binôme dans un café à côté de la fac. Une nana super gentille, elle devait être en troisième année de fac. Elle me voit et me dit : excusez-moi, je vous vois travailler, c'est quoi votre plan ? Je la regarde et je fais, quel plan ? Pour votre exposé, faut un plan (*rires*). Ouais, ouais, c'est bien de faire un plan ! Du coup, elle nous explique ce que c'est qu'un plan, la méthode ! (*rires*) ».

Amélie a de grandes capacités intellectuelles et une réflexion précoce. Elle n'a pas de difficulté à parler d'elle, à s'objectiver (surtout en termes de classes sociales), à théoriser, quitte à faire des généralisations. Elle multiplie les anecdotes, fait de multiples analogies, et se lance très souvent dans de longues digressions. Elle ironise et rit beaucoup, d'elle-même surtout, comme s'il ne fallait pas la prendre au sérieux, ainsi que ses connaissances, dont elle ne peut s'empêcher de parler néanmoins. Elle cite de grands auteur.e.s et des ouvrages. Lorsqu'elle donne l'exemple d'un film qui fait sens pour elle, elle cite *American Beauty* : « Un film sur une famille américaine, un père de famille qui pète un plomb dans sa vie, un peu stéréotypé, vie de merde et qui tout d'un coup tombe amoureux de la copine de sa fille ». Plus loin, Amélie déclare : « Je ne peux pas résumer ma vie à trois essais sur l'hétérosexualité et *American Beauty*, tu vois, c'est chelou ». *American Beauty* c'est la fausse note, tout autant que « c'est chelou », dont Amélie a besoin pour atténuer une identité sociale qu'elle considère comme « bourgeoise » en raison notamment de ses capacités intellectuelles et de son milieu social (lequel est probablement moins « bourgeois » hors contexte d'Ivry de cette époque). Elle ne cesse de tenir à distance la reproduction sociale, en théorie et en pratique, considérant en être un pur produit, et investit pour cela une ambivalence de classe, sinon un constant *déclassement* de soi. La « conscience de genre » pourrait, chez Amélie, participer à lisser cette image sociale de soi, *surclassée*.



\*\*\*

De profondes discontinuités apparaissent entre les trajectoires. Comme si l'émergence d'un fil commun peinait à s'imposer. Oui, la violence est prégnante dans les trois premiers parcours (Marion, Agnès, Rose). Et l'intersectionnalité des formes de domination accentue le phénomène de violence (Sabrina). Néanmoins, la violence de genre n'est pas présente dans tous les récits, en témoigne le cas d'Amélie qui le dit explicitement. D'ailleurs, Sabrina et Amélie auraient pu s'engager dans d'autres causes (antiracisme, communisme, LGBTQI, ultra gauche). Amélie rejoint par ailleurs Femen en raison de sa « guerre contre les fachos », selon ses mots. La liaison entre ces trajectoires et l'engagement féministe à venir n'est pas tout à fait évidente.

Dans cette mosaïque sociologique, certaines dynamiques apparaissent toutefois centrales. La famille et les socialisations primaires sont fondamentales. D'une part, l'identification à la mère/grand-mère peut être positive et féministe (Sabrina). D'autre part, ce rapport à la famille peut au contraire relever de la désidentification ou du rejet (Marion, Rose). L'espace scolaire constitue aussi un lieu fort où se prolonge la construction genrée des militantes. À partir de ces deux espaces, particulièrement, les militantes vont identifier et interroger les violences et les inégalités dans leurs propres constructions (Marion, Sabrina, Agnès, Rose). Dans ce décryptage, deux trajectoires révèlent une ressource importante : la politisation (Marion et Sabrina à moindre mesure) ; en revanche, les arts et la culture (littérature, cinéma, théâtre, musique, peinture, etc.) constituent bien plus une source essentielle de *signification*.

Parmi les répertoires possibles de production de sens, la religion apparaît dans un seul récit de vie, comme lieu de tension entre l'épanouissement personnel et l'autorité familiale/religieuse (Rose). En 2013, le rôle du religieux s'accroît dans les trajectoires des recrues.

## **5.2) La dynamique anti-religieuse (2013-2014)**

En novembre 2012, une action Femen est très médiatisée, en raison de la violente confrontation entre les militantes et des membres de l'Institut Civitas<sup>674</sup>. En France, le projet de loi pour le mariage homosexuel et d'adoption par les couples de même sexe suscite de vives oppositions et se traduit par des manifestations de masse dans les rues<sup>675</sup>. Les militantes Femen

---

<sup>674</sup> L'Institut Civitas est créé en 1999, et devient parti politique en 2016. L'Institut joue un rôle important à l'occasion des mobilisations sociales contre le mariage gay : Martinière Mathieu, « L'institut qui rêvait de rechristianiser la France, *Slate.fr*, (Paris), 21/09/2012. [<http://www.slate.fr/story/62081/civitas-rechristianiser-france>], (Consulté le 31/10/2019).

<sup>675</sup> Loi Taubira : le projet de loi est déposé au Parlement le 7 novembre 2012, et votée le 23 avril 2013.

veulent apporter leur soutien à la loi en s'opposant aux manifestant.e.s de la Manif pour tous<sup>676</sup>. Le dimanche 18 novembre une dizaine d'activistes Femen – dont la plupart sont françaises – ainsi que les fondatrices ukrainiennes préparent avec ardeur une contre protestation. Les militantes s'habillent spécifiquement avec des slips, des jarretières et des bas noirs sous leurs habits et ont peint sur leur poitrine des inscriptions « *In Gay We Trust* », en référence à « *In God We Trust* », la devise américaine. Les images de l'affrontement violent entre les Femen et les militants d'extrême droite circulent largement sur les chaînes de télévision et les réseaux sociaux. La notoriété du mouvement Femen est alors, en France, à son apogée.

Tout au long de 2013 et en 2014, le mouvement multiplie ses actions en France et à l'international à l'égard des religions. Trois événements contribuent à asseoir la dynamique. En février 2013, les militantes accomplissent une performance au sein de la Cathédrale Notre-Dame de Paris. L'action fait polémique, l'image du mouvement se ternit. Le mois suivant, les militantes Femen réclament la libération de leur camarade Amina Sboui, emprisonnée en Tunisie. Une campagne se décline en multiples actions et formes de protestation de mars à août 2013. L'islam cristallise les débats. Enfin, en octobre, trois militantes québécoises bousculent une séance parlementaire parce qu'elles s'opposent à la présence du crucifix dans les locaux de l'institution. La politisation et la médiatisation sont également intenses. Au tournant de l'année 2013, Femen est engagée dans un houleux réquisitoire contre les religions. La médiatisation contribuant à la mise en visibilité – voire à une fabrique de la thématique –, de nombreuses recrues entendent l'appel.

Mélissa ne s'en cache pas, elle adhère au mouvement en raison de sa posture anticléricale. De même, Janelle s'engage par une étrange accointance : elle rend un travail universitaire basé sur la rencontre imaginée entre une militante Femen et Lilith, une figure religieuse. Samia et Julie ont un rapport quasi-épidermique au religieux, cristallisé par la figure maternelle. Les réflexions introspectives de Mélissa, Janelle, Samia et Julie creusent un écart avec les cadres religieux.

### 5.2.1) La question religieuse

Le religieux est très prégnant dans les existences de Mélissa et de Janelle. Pour la première, la religion est une forme d'oppression dans l'enfance. Pour la seconde, c'est un cheminement existentiel à l'adolescence. Ces deux trajectoires singulières relient pourtant la stratégie du mouvement qui cible davantage les religions à des femmes qui se sentent concernées par cette critique.

---

<sup>676</sup> Brustier Gaël, *Le Mai 68 conservateur : que restera -t-il de la Manif pour tous ?*, Paris, Les Éditions du cerf, 2014.

L'enfance bucolique de Mélissa se déroule dans une famille protestante du sud de la France : « Ce qui prédomine dans mon enfance, c'est le religieux ! J'étais vraiment dans une communauté protestante rigoriste, où on m'a appris très vite à faire du prosélytisme, et à me conditionner à un regard, celui de Dieu ! Mon quotidien était rythmé par la Bible. Mes parents étaient vraiment dans un truc un peu poussé puisqu'ils n'avaient ni télé, ni téléphone, ni radio ! Je n'avais pas vraiment de contact avec le monde extérieur. Le seul contact que j'avais, c'était l'école ! [...] Pour moi, c'était des fenêtres, des bulles d'oxygène ! Je ne supportais pas les vacances scolaires, je n'avais hâte que d'une chose, c'est d'être à l'école. J'avais la sensation de m'étouffer ! »

Mélissa décrit, en revanche, une enfance « heureuse » : « J'ai une enfance, contrairement à ce qu'on peut croire et à ce qui est décrit régulièrement, pas mal, heureuse. Il y avait ce carcan chez moi mais les enfants s'adaptent à tout ! Donc j'étais adaptée à la rigueur. J'étais adaptée à la dureté. J'étais adaptée aux coups. Ça me semblait normal ! C'était les autres qui n'étaient pas dans le droit chemin, c'était les autres - c'est ce qu'on m'enseignait - qui étaient à côté de la plaque ! Donc, j'ai été élevée dans un carcan, évidemment, anti-IVG, complètement homophobe, où les femmes sont des êtres inférieurs. Les règles sont sales ! Le corps de la femme est péché, qu'il faut cacher ! »

C'est cette position des femmes, leur place, les contraintes inégalitaires vécues au quotidien que Mélissa relève, et sur lesquelles elle porte toute son attention : « Je ne comprenais pas le schéma qui était dédié aux femmes, je ne comprenais pas le carcan dans lequel on enfermait les femmes ! Parce que ma mère, elle ne se voilait pas dans l'espace public mais dès qu'elle entrait en communion avec Dieu si je puis dire, dès qu'elle entrait dans le culte, elle se voilait, elle mettait un foulard, elle se couvrait, et pareil ça m'insurgeait ! Je ne comprenais pas pourquoi les femmes se couvraient et pas les hommes. Je ne comprenais pas pourquoi les femmes devaient avoir une attitude soumise à leur mari, et pas les hommes ! Pourquoi les hommes étaient chef de famille et pas les femmes, pourquoi il n'y avait pas de femmes pasteures ! »

D'autant plus que Mélissa grandit dans une communauté avec de nombreux frères et sœurs, une famille élargie : « On est quatre enfants de chair et ma mère s'occupait d'enfants. J'ai des frères et sœurs de lait ! J'ai toujours vécu dans une immense fratrie avec beaucoup de monde autour de moi, dans de toutes petites maisons ». La famille participe à la vie de la communauté, « les gens ne sortent qu'entre eux, ne vivent qu'entre eux, ils font des agapes, c'est des sortes de pique-niques dominicaux où ils se réunissent. Ils s'échangent leurs livres ! »

Le père de Mélissa est employé dans l'administration, sa mère est « nounou ». Mélissa lie le rapport à la religion au contexte social précaire des parents : « Un milieu ouvrier rude, où la culture, la réflexion... la politique n'a pas sa place ! Il n'y a pas le temps, pour ça, il faut joindre les deux bouts ! Il faut faire manger les marmots, il faut arriver à payer le loyer ! Il n'y a pas de place pour la réflexion ! Il n'y a pas de place pour les bouquins ! Et donc en fait, on s'en remet

---

<sup>677</sup> Entretien Mélissa, visioconférence, 04/05/2018, (40 ans, intermittente spectacle, militante active).

à dieu, parce que c'est trop dur le quotidien, et c'est vraiment comme ça que je vois mes parents, une espèce de rudesse, et surtout essayer que les enfants restent dans le droit chemin, parce qu'on est tellement, il y a tellement d'enfants qu'on est obligé d'utiliser des méthodes lourdes, pour discipliner tous ces enfants ».

Face à des règles et des idées avec lesquelles elle est en désaccord, Mélissa développe de la résistance à maintes reprises. Lorsque sa mère commence à lui dire de se couvrir celle-ci résiste longuement : « J'étais dans le sud de la France, il faisait très chaud ! Jusqu'à mes 8, 9 ans, j'avais droit, comme mes frères de courir en short et torse nu ! Et à un moment donné, ma mère m'a jeté un tee-shirt et m'a dit : " Il faut que tu te couvres ". Et je lui ai dit, je ne comprends pas, et j'ai refusé de me couvrir en lui disant " non !". Pourquoi je devais me couvrir alors que mes frères n'avaient pas à se couvrir ? Et je suis devenue la cible de quolibets. Dès que je refusais de mettre un tee-shirt, dès que je l'enlevais, j'étais ciblée par mes frères, les amis de mes frères, etc. ».

La socialisation du corps genré se renforce et Mélissa conteste. Plutôt que de voir un « penchant naturel » ou une « disposition innée » de Mélissa, comme le suggère la sociologue Martine Court, les conduites « atypiques » sont le produit de cette socialisation elle-même<sup>678</sup>. Dans plusieurs portraits Martine Court infirme l'hypothèse que ces enfants (filles et garçons) seraient des « ratés » de la transmission : « Ces filles sont supposées être naturellement capables de transgresser les normes de genre en raison d'un "tempérament" particulier<sup>679</sup>. Bien au contraire, ces conduites atypiques sont également transmises pas d'autres agent.e.s sociaux. Dans le cas de Virginie Rodrigues, le père contribue de façon importante à la socialisation corporelle (masculine) de sa fille. Ces conduites atypiques à l'intérieur d'une classe sexuelle sont aussi le produit de la socialisation et ont des origines sociales<sup>680</sup>. Mélisse refuse les limites qui lui sont imposées spécifiquement (en comparaison à ses frères). Cette résistance va être étouffée par une « contre socialisation ».

L'événement est par ailleurs suffisamment important pour que Mélissa trouve des stratégies afin d'éviter ce traitement différencié : « Après, j'ai bien évidemment surenchéri en bandant mon torse pour éviter que la poitrine pousse et éviter d'être stigmatisée encore plus et de devenir une femme. [...] Je mettais des bandes médicales en coton, pour les entorses. Je mettais ça autour de mon torse ! Je devais avoir 10 ans quand j'ai commencé à avoir les tétons qui ont pris. J'ai tout de suite essayé d'empêcher l'apparition des seins ! » Mélissa finit par incorporer le processus de socialisation du corps genré, « ils ont fini par gagner, j'ai fini par me couvrir, mais j'ai longtemps, longtemps résisté ».

Dans d'autres espaces, la contestation reste effective. À plusieurs reprises, Mélisse interpelle le pasteur sur ses propos et son comportement à l'égard des femmes : « Je me suis retrouvée à certains offices où on m'a demandé d'aller au fond de la salle, et je me suis levée et j'ai

---

<sup>678</sup> Court Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute, 2010, p. 34.

<sup>679</sup> *Ibid*, p. 118.

<sup>680</sup> *Idem*.

interpellé le pasteur du haut de sa chaire et on m'a sortie, on m'a sortie de façon assez violente ! » Mélissa n'hésite pas à mobiliser les sources religieuses aggravant son cas : « J'ai même interpellé le pasteur en lui disant " Le Christ disait, venez à moi, vous les enfants " ; du coup, je m'étais saisie de cette phrase pour l'interpeller et lui dire que c'était à lui d'aller au fond ! » Sa mère se fait interpeller par les églises pentecôtistes en raison du comportement de sa fille. Suspectée d'être habitée par le démon, Mélissa subit des exorcismes.

Cela ne l'empêchera pas de récidiver. Adolescente, voire jeune adulte, quand elle accompagne sa mère, Mélissa intervient à plusieurs reprises dans les lieux de cultes : « J'avais le goût d'intervenir, de critiquer, de faire un bras de fer, et puis petit à petit, je me suis fait *blacklister* des lieux de culte, au grand dam de mes parents qui pensent que je suis une âme perdue ! »

Enfant, Mélissa conteste moins le religieux que la violence physique et symbolique, moins le religieux que les discriminations et les inégalités qu'elle ne « comprend » pas. Son récit des colonies de vacances chrétiennes rend compte de l'ambivalence entretenue avec le fait religieux. Elle distingue le rapport à Dieu de son rapport à l'institution et aux règles. La violence qu'elle décrit dans ses colonies de vacances renvoie à la définition même d'une « institution totale » au sens d'Erving Goffman : « C'était extrêmement violent parce que les enfants sont conditionnés, il y a un emploi du temps drastique pour les enfants. Au lever du jour, c'est la prière du matin, en enchaînant avec des activités. Mais tout, tout est en lien avec Dieu ou avec les Écritures ! Par exemple, même quand tu fais un dessin, c'est l'arche de Noé. Tout est relié à Dieu ! Tu as des normes de bonnes conduites... Tout doit être bon, tu dois montrer patte blanche. Tu n'as pas d'espace où libérer une colère ou une agressivité, tu dois toujours être parfait ! C'est extrêmement compliqué... Tu ne peux jamais gaspiller ! Même à la cantine, Dieu te regarde, tu manges le repas qu'il t'offre. Si tu jettes un bout de pain, tout de suite, tu te sens mortifié ! C'est extrêmement compliqué à vivre et c'est des endroits extrêmement violents pour les enfants ! »

Les enfants sont poussés à la délation, au prosélytisme et leur quotidien est régi par un système de sanctions et d'humiliations. Les punitions infligées sont des tortures psychologiques, qui agissent sur les désirs, les frustrations et l'intériorisation de la culpabilité : « Si tu ne te comportes pas correctement, le colis envoyé par les parents est déballé devant toi, et on le distribue aux autres enfants. Ou c'est toi qui es obligé de le distribuer aux autres enfants... Ton colis ! En toute connaissance de cause, parce que tu as été mauvaise. Tu t'auto-punis ! Et c'est toi qui choisis en fait, et c'est terrible, c'est toi qui choisis tes punitions ».

Mélissa, qui semble disposer de mécanismes de résistance face aux injustices, se choisit pourtant les pires châtiments : « Je ne sais pas pourquoi j'avais un malin plaisir à choisir la punition qui allait me faire le plus mal. Je ne sais pas pourquoi je faisais ça... Par exemple, trois jours d'isolement. Vraiment ! Je m'infligeais des punitions extrêmement sévères ! Tu es isolée, personne ne te parle. Après, c'est vraiment un rapport entre toi et Dieu... On te décrit Dieu comme quelqu'un de colérique, d'extrêmement puissant, et du coup tu te dis... olala mais si je le peine, il va me fustiger d'un éclair ! J'avais extrêmement peur de Dieu, et je me disais si je

faisais des punitions extrêmement fortes... Et il sera plus magnanime avec moi ! C'est vraiment des raisonnements d'enfant ». Le poids de la culpabilité est d'autant plus conséquent que la mère de Mélissa économise toute l'année pour envoyer ses enfants en colo, persuadée de « leur rendre service », « elle était fière, elle était contente de nous envoyer là-bas. C'était un cadeau ! »

Mélissa trouve refuge dans la littérature et se passionne pour les grandes épopées familiales : « Je me suis beaucoup évadée dans les écrivains comme Balzac, Zola, j'adorais Faulkner aussi. Tous ces auteurs qui m'embarquaient comme ça dans des épopées ! [...] Quand j'ai lu le dernier Zola, j'ai pleuré avec le Dr Pascal. J'ai lu tous les Rougon-Macquart, j'adorais les espèces de traversée familiale, les dynasties, les grandes sagas ! » Mélissa ne lit pas que des romans en écho à son environnement familial ; elle est à peine adolescente lorsqu'elle s'intéresse déjà à la psychanalyse : « J'ai lu tout Freud ! Je me suis intéressé à Lacan, Bettelheim ! J'ai lu énormément de psychanalyse, alors pourquoi... j'en sais rien ! J'étais complètement raide dingue de psychanalyse ! Je ne sais pas pourquoi... Et après, ça m'est passé. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Mélanie Klein, je lisais tout ! » Mélissa lit tout ce qu'elle trouve, et dans ce « tout » se trouve également une « échappatoire totale ».

Les lectures foisonnantes de Mélissa participent probablement à son excellence scolaire. Elle obtient son baccalauréat mention « Très bien ». Pourtant, son parcours de lycéenne ne s'est pas déroulé *normalement*. « Un peu turbulente » et « un peu énervée », elle est exclue de son lycée alors qu'elle est en classe de seconde. Elle reconnaît avoir eu des problèmes de discipline dans la sphère scolaire. Mélissa fait « des trucs très drôles » comme par exemple arriver en cours de mathématiques avec un sombréro. Elle raconte les raisons de son exclusion du lycée : « J'étais assise dans le couloir, le directeur m'a demandé, en passant, de me lever. Et j'ai refusé, je me suis accroché à son pied. Et il n'arrivait plus à me détacher de son pied ! Voilà. Complètement idiot ! Donc il hurlait, j'étais accroché à son pied, et je rigolais ! Je me suis frottée à l'autorité et ça m'est bien évidemment retombé dessus, et je me suis fait virer ». À la suite de cette exclusion, avec l'accord de sa mère, Mélissa change de ville et réside dans l'internat de son nouveau lycée, à Marseille. Elle choisit la section artistique.

Au lycée puis dans l'enseignement supérieur, elle s'échappe en se rendant dans le Nord-Pas-de-Calais, soit à l'opposé de Marseille. La voie cinématographique qu'elle choisit est étonnante, car c'est une thématique dont elle ignore à près « tout » : « J'avais extrêmement honte, je véhiculais un tabou. Comme j'étais élevée sans images, par exemple, je ne savais pas à quoi ressemblaient les hommes politiques. Je n'arrivais pas à les reconnaître, c'était extrêmement dur. J'ai fait un BTS en audiovisuel, on faisait de la communication, et je ne connaissais rien, je n'avais pas les mêmes références. J'ai beaucoup lu, j'ai lu énormément d'auteurs, et autant je ne savais pas identifier, ça peut paraître hallucinant... Mais Chirac, je ne savais pas la tête qu'il avait ! La connexion a été extrêmement dure, forcée, parce que je me suis aperçue que je faisais des études en audiovisuel et que je n'y connaissais absolument rien. Je n'avais jamais vu de films. Alors j'avais un regard très, très neuf. J'étais extrêmement forte en analyse, il y a

beaucoup de choses que je n'avais pas banalisées. Mais il me manquait de l'archive, une base de données, des références visuelles que je n'avais pas ».

La direction « opposée » que prend Mélissa dans sa trajectoire se manifeste de manière éloquente dans le choix d'un modèle d'identification, et en accord avec son militantisme actuel. Alors que dans son environnement social, les femmes sont « complémentaires aux hommes », Mélissa en distingue une qui l'a « beaucoup marquée » : « C'est une femme avec qui ma mère était très amie, et c'était une prostituée ! Ma mère, en bonne chrétienne, lui avait dit, je serai toujours amie avec toi. Je voyais cette femme partir, extrêmement belle, je ne comprenais pas ce qu'elle faisait, je la voyais partir, on ne m'expliquait pas évidemment. Elle sentait la vanille bon marché, ça sent très fort ! Et elle partait évidemment faire le tapin, et je la trouvais magnifique ! J'étais émerveillée par cette femme. Et le soir quand je rentrais, je me rappelle de cette fatigue qu'elle avait, de cette lassitude, de ces larmes, c'était très compliqué, elle faisait ça pour nourrir, pour filer à bouffer à ses quatre gosses ! Et elle me disait : Ah lalala... Tu sais ma chérie, la vie est dure, et les hommes sont mauvais. Et je ne comprenais pas du tout où elle voulait en venir. J'avais juste la sensation qu'il y avait un avant et un après. Le matin, elle était resplendissante ! Et le soir, c'était une serpillière, elle était en souffrance. [...] Le lendemain, elle repartait fière, costumée si je puis dire, pour aller affronter tout ça ! Et j'étais en admiration, je ne le savais pas, mais je le percevais peut-être... J'étais en admiration totale devant cette femme ! »

Mélissa développe de multiples mécanismes de résistance et des stratégies échappatoires. Le vocabulaire de la « réaction » prolifère tout au long de son récit de vie : « ça m'insurgeait », « ça m'horripilait », « je m'opposais », « je résistais », « je refusais » « j'intervenais », « je surgissais », « j'interpellais ». Mélissa trouve dans le militantisme un espace favorable à l'expression de ce réservoir de critiques. Elle est rejointe par Janelle qui fait également l'expérience de la religion oppressive, pourtant ses deux parents sont athé.e.s.

### ***b) Les conversions de Janelle<sup>681</sup>***

Janelle a un frère et une sœur. À sept ans, ses parents divorcent, Janelle le vit mal. Elle est obligée de déménager avec sa mère, car le père devient violent. Ce dernier se revendique pourtant féministe, mais lorsque le divorce intervient, il « rejoint des associations masculinistes, type SOS Papa ». Janelle relie ce changement d'attitude à une forte crise d'identité. Son père est issu d'un couple mixte, une mère française et un père algérien avant de se faire adopter par un beau-père français : « Son père est parti pendant la guerre d'Algérie quand il avait 5 ans, pour faire la guerre. Pour ma grand-mère qui était en France, c'était un peu difficile d'avoir un enfant avec un Algérien, du coup, il s'est fait adopter par un père français. Il a changé de père

---

<sup>681</sup> Entretien Janelle, Paris, 22/06/2018 (26 ans, étudiante architecture, ex-militante).

quand il était enfant. Ça été un problème pour lui, un peu... d'identité !

La trajectoire de la mère de Janelle est marquée par la politisation de sa famille : « Mon grand-père était résistant, il devait être fusillé, son frère a été fusillé sur le Mont Valérien ». Du côté de sa grand-mère également, la politique est présente : « Ma grand-mère du coup elle pareil, dans sa famille, ils étaient plutôt communistes et tout ça, en Lozère... donc voilà, j'étais d'une famille un peu de génération en génération assez militante ». La mère de Janelle est institutrice, elle est féministe et s'engage à SOS Racisme. Janelle se souvient particulièrement de la cause des sans-papiers de Saint-Bernard : « Tous les week-ends ma mère allait manifester, j'étais sur les épaules à toutes les manifs ! [*Quelle est la première manifestation qui t'a marquée ?*] Je pense, c'était les sans-papiers de Saint-Bernard, j'avais cinq ans à ce moment-là ! Pour moi c'était des manifestations... avec des djembés, avec de la musique, avec des couleurs de partout, et c'était pas du tout... les longues marches, longues et silencieuses ! C'était vraiment, y avait du mouvement ! Y avait de l'activité ! Et pour une enfant, c'est vachement intéressant ! Je ne comprenais pas trop... Moi, je trouvais ça plutôt amusant ». À la même période, le frère de Janelle (son aîné de dix ans) est dans la mouvance antifasciste et la fait participer à ses sorties politiques, « à l'âge de 5-6 ans, je vendais sur le marché le journal *Ras l'front*, et c'était dix francs ! Je vendais ça sur le marché avec mon frère, le samedi, je crois ».

Par ailleurs, Janelle décrit une éducation « très féministe » : « J'avais des jouets un peu non genrés. Chez moi, c'était assez libre. J'avais aussi bien les fringues de mon grand frère que de ma grande sœur. Enfin, jamais mes parents m'ont imposé de porter tel ou tel vêtement parce que c'était féminin ou masculin... Je pouvais m'habiller aux rayons garçon autant qu'aux rayons fille... Mais en général, je préférais tout ce qui était le plus confortable possible. Et large... pour pouvoir bouger, parce que quand on est enfant, c'est plus agréable ! Mais parfois, je mettais aussi des robes parce que c'était hyper confortable et je trouvais ça super aussi. C'était plus une question de confort, mais je n'ai pas eu vraiment une éducation... quelque part dirigée vers un genre en particulier ». Durant cette enfance, sa scolarité n'est pas exemplaire, sans être catastrophique : « J'étais moyenne, j'ai toujours eu un peu de mal, je n'ai jamais été très scolaire en fait. J'ai toujours eu un peu de mal avec l'autorité. Avec le fait qu'on m'impose, j'ai toujours été un peu en dehors de tout ça. Et j'ai toujours fait un peu ce que je voulais. Du coup, je n'ai jamais été vraiment bonne élève, parce que je n'apprenais jamais mes cours. Mais je m'en suis toujours sortie ! Parce que j'étais intelligente et futée... (*rires*) ». Dans l'extra-scolaire, Janelle défie également l'autorité : « Je me suis un peu débrouillée toute seule. J'ai fait pas mal de conneries, enfin, j'étais du genre à faire le mur la nuit, faire des choses comme ça. [...]. Vers l'âge de 12 ans j'ai commencé à faire un peu n'importe quoi ! »

Le comportement subversif de Janelle se manifeste dans ses choix culturels ; elle investit ce qui relève de la contre-culture : « Quand j'étais en sixième, j'étais très influencée par mon frère qui était antifa, etc. Et par toutes les musiques qu'il écoutait, j'aimais beaucoup les Béruriers noirs, les trucs comme ça. J'aimais bien les trucs un peu provoc aussi, pour moi le côté un peu punk et tout ça c'était pas mal. J'aimais bien justement aller dans la provocation ! Hmm... en



fait j'aimais bien me démarquer de tout le monde ! [...] J'essayais d'avoir le look le plus original possible. Donc j'avais des vestes militaires avec des fleurs rouges en plastique que je cousais dessus. J'avais des trucs très colorés, des Doc Martens que je personnalisais. J'avais besoin de me distinguer des autres, donc... j'aimais bien les trucs que tout le monde n'aimait pas. Et avant, quand j'étais en primaire, j'aimais beaucoup le rap, parce que je trouvais ça beaucoup moins naïf que les chansons d'amour que préféraient mes copines ! »

En cherchant à se distinguer, Janelle investit les sphères et représentations symboliquement masculines, de même dans ses activités sportives : « J'ai testé pas mal de sports [...] ma passion, c'était la danse, vraiment. Mais pas la danse classique ! C'était la danse hip-hop ! Je rêvais de devenir professionnelle ». Janelle pratique la danse de six à quatorze ans, puis lorsqu'elle s'installe en Allemagne quelques années plus tard, elle se dirige vers la boxe. L'éducation de Janelle est éloignée d'une socialisation de genre proprement féminine et lui permet même d'investir de nombreux symboles et activités masculins. Cette *conversion de genre* semble être une inversion de la conduite de son père [REDACTED]

À 14 ans, Janelle vit une deuxième conversion, à l'islam et pour « se ranger ». C'est « un moyen de contrer toutes mes conneries et de me dire, je me range dans quelque chose de sérieux, et je deviens une personne ! Voilà ! (*rires*) ». Janelle devient musulmane, se fiance et se voit contracter, à son insu, un mariage religieux : « J'ai appris qu'on était mariés. [...] On était fiancés et ensemble pendant deux ans et demi. Ensuite je suis partie en Allemagne, après ça. Et c'est en Allemagne que je suis un peu sortie de l'islam ». Janelle pratique sa nouvelle religion, fait la prière, porte le voile partiellement – le retire pour que sa mère ne découvre pas sa conversion - et arrête de boire de l'alcool. Sa mère est athée tout comme son père. En pensant à sa mère, Janelle considère que « c'est le pire truc que je pouvais lui faire ».

Elle qualifie sa démarche de radicale, « l'islam, c'était vraiment le truc le plus radical que je pouvais trouver. [...] Quand tu te convertis, tu as tendance à vouloir tout faire... au moindre pied, par quel pied tu rentres dans quelle pièce, la moindre incantation de quoi que ce soit, le fait de prier, même parfois 10 fois par jour ». Elle explique sa conversion en ces termes : « J'étais mal dans ma peau. [...] J'étais en recherche de ma propre identité, un peu me démarquer de mes parents. [...] Quand on est convertie, on rentre dans une communauté où on a une autre place. Et tout le monde... te complimente, essaye de t'aider. [...] C'est un peu ma façon... d'être populaire, quoi ! (*rires*) ». Dans sa conversion se révèle à nouveau chez Janelle le besoin de se distinguer, de se construire différemment du schéma familial, et radicalement.

À 17 ans, elle part en Allemagne dans un lycée français et s'installe dans une famille d'accueil. Tout comme elle se convertit à l'Islam pour « contrer toutes [s]es conneries », elle part en Allemagne pour « contrer tout ça », à savoir sa conversion à la religion musulmane. Elle obtient son baccalauréat, fait du service civique, puis rentre en France pour faire une prépa-Arts et poursuivre dans une école d'architecture.

En racontant son expérience religieuse, Janelle fait étonnamment le parallèle avec son parcours scolaire passant d'une école de province à une école parisienne, puis enfin à un lycée à l'étranger : « Aussi, au niveau des écoles, j'ai un parcours assez différent ! Je suis rentrée au

collège qui était une ZEP ! Je suis arrivée à Paris dans ma [nouvelle] ZEP, j'étais meilleure élève ! Ensuite, je suis arrivée au Lycée, comme j'avais un niveau assez faible, enfin pour les lycées parisiens, c'est difficile, c'est par rapport aux notes qu'on est acceptée ou pas, donc j'étais dans le seul lycée qui m'a acceptée dans Paris, c'était à Stalingrad, qui n'est pas un lycée très bien côté, y'avait 57 % de réussite au bac à l'époque ! Enfin vraiment le truc... Voilà. Et du coup quand je suis partie en Allemagne, je me suis retrouvée en lycée français, donc ça devenait encore un truc... C'était un peu schizophrène ! (*rires*) » Janelle signale ainsi les variations de niveau et de contextes scolaires qu'elle traverse. Et sa propre position change en fonction des environnements : cette lecture réflexive est à rapprocher du parcours identitaire de Sabrina. Elles prennent toutes deux conscience de l'identité qui mute, au rythme des variations des contextes sociaux.

En faisant une telle analogie entre le scolaire et le religieux, Janelle manifeste sa disposition de conversion et son transfert à la fois de manière diachronique dans son parcours (investissement dans le masculin, conversion religieuse, puis engagement féministe) que synchronique (espace familial, scolaire, politique). Lorsqu'elle affirme « Il se trouve que j'ai choisi l'Islam, ça aurait pu être autre chose », c'est probablement moins de son entrée en islam dont il s'agit que de sa sortie et d'un nouveau processus de conversion à sa nouvelle carrière militante.

Dans le portrait précédent, Mélissa était en rupture avec le rôle traditionnel de la mère, Janelle a en revanche cherché à se distinguer de sa mère féministe. L'identification/désidentification à la mère semble être une permanence et les deux récits suivants accentuent cette tension dialectique.

### 5.2.2) La désidentification avec la mère

La religion est source d'oppression dans l'enfance et l'adolescence de Samia et de Julie. L'une est Tunisienne et s'interroge sur la « morale » dans son pays, en plein contexte de « révolution », la seconde est Française et questionne son éducation religieuse « rigide ». La première a grandi dans un environnement musulman, la seconde catholique. Dans leurs récits, le rapport conflictuel à la mère est implicitement ou explicitement associé à un rejet du religieux. Toutes deux sont victimes de violences maternelles. Tout comme les militantes ukrainiennes (Anna Houtsol, Oksana Chatchko et Inna Schevchenko) ou encore les féministes des années 1970, le rôle de la mère fait partie d'un ordre social avec lequel Samia et Julie vont rompre, cherchant à se constituer en « contre-modèles féminins »<sup>682</sup>.

---

<sup>682</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes des années 1970*, op. cit., p. 327.

### a) Samia : le mauvais rôle

Samia est Tunisienne et vit plusieurs ruptures dans son enfance<sup>683</sup>. Elle déménage à plusieurs reprises et se déplace de ville en ville en Tunisie (Gafsa, Sfax, Arianna, Tozeur) en raison de l'activité professionnelle de son grand-père. Samia vit avec ses grands-parents, car ses parents s'installent à l'étranger pour des raisons professionnelles. Sa mère est enseignante dans le primaire et son père est médecin. Ce dernier obtient des postes à l'étranger - en Jordanie et en Arabie Saoudite - où Samia les rejoindra avec sa grande sœur. Elle a également un petit frère.

Samia décrit un environnement familial violent, « très violent ». Les relations avec ses deux parents sont compliquées, surtout avec sa mère, à qui elle reproche des violences physiques : « J'ai vécu la torture quand même. Genre un jour, elle a allumé le gaz, et elle a mis mes mains sur le gaz, j'ai toujours des cicatrices, j'avais 5 ans ! C'est vraiment des trucs débiles, je sais plus, je pense que ma sœur a abîmé la télé... du coup, j'ai dit à mon grand-père, que c'était ma sœur. J'ai une grande gueule, je ne peux pas garder un secret ! Surtout à 5 ans ! Maintenant, je peux me retenir, un peu quand même, pendant un mois (*rire*). À l'époque, je ne pouvais pas ».

Samia décrit une mère plus rigide et traditionnelle que le père. Elle a des relations moins tumultueuses avec son père, mais subit également des mauvais traitements de sa part : « Il m'a tapée, je me suis évanouie ! Je me suis réveillée à côté du sang, toute seule. Il m'a tapée et ils sont sortis de la maison, ils m'ont laissé évanouie. 12 ans ! C'est parce que j'avais raté deux heures de cours, je pense. Y a des cours qui ne m'intéressent pas ! Je suis nulle en physique, désolée, je ne comprends rien. Ça sert à quoi de rester deux heures en cours si je ne comprends rien ! Et que je sais que je vais avoir zéro. L'information ne rentre pas, ce n'est pas de ma faute ! » Samia vit également des violences sexuelles. Elle est souvent chez sa voisine qui la garde, elle subit des viols de la part du fils, âgé d'une vingtaine d'années, de celle-ci. Quelques années plus tard, lorsqu'elle raconte ces viols à sa mère, celle-ci est peu à l'écoute et n'a pas l'attitude attendue par sa fille : « Ma mère s'en foutait [...] Pour elle, c'était pas un problème, tout le monde peut vivre ça, *why the drama ?* »

Entre 9 et 12 ans, Samia vit en Arabie Saoudite où elle découvre la violence de l'interdit : « J'étais très triste à l'époque parce que... on ne m'a pas expliqué ! Je pense que la pire chose que tu puisses faire à un enfant, c'est de le prendre d'un environnement à un autre et de ne pas lui expliquer. Et d'attendre qu'une gamine de 9 ans... voilà, c'est interdit. On peut plus aller au restaurant ! On peut plus aller à la piscine ! On peut plus aller dans un café ! On peut plus sortir avec une robe ! Et surtout quand on est arrivés en Arabie Saoudite, même mon père il ne comprenait pas. Ma sœur et moi, on avait des robes, des robes pas courtes, et il y a un homme barbu qui a arrêté mon père, c'était la police. On lui a hurlé dessus, parce qu'il laissait ses deux filles sortir en robe ! »

Samia s'épanouit difficilement dans cet environnement d'interdits multiples, et pleure souvent pour *sanctionner* ses parents : « J'étais toujours en train de pleurer, tout le temps. À

---

<sup>683</sup> Entretien Samia, Tunis, 04/05/2018 (23 ans, associatif et projets ponctuels, ex-militante).

chaque fois qu'on nous interdit un restaurant, je pleure ! Je sais qu'on va nous interdire, mais je pleure quand même ! ... Voilà c'était la seule punition que je pouvais faire à mes parents ! »

Parmi les fredaines de Samia, l'affaire de la piscine, impliquant sa sœur, témoigne de son goût pour la contestation : « C'est un vendredi, jour de prière collective, les jeunes filles en profitent pour nager : « Il y avait une piscine, que pour les hommes ! C'était vraiment strictement interdit aux femmes. Du coup j'ai fait une réunion - j'avais dix, onze ans - avec les voisines, mes copines ! Et on a décidé que le vendredi, quand les hommes seraient en train de faire la prière, on irait squatter la piscine. On a fait beaucoup de bruit et on est restées jusqu'au soir, jusqu'à ce que les gardiens soient venus avec nos parents ! » En me racontant une seconde fois l'événement, le récit de Samia varie dans un sens particulier, elle signale qu'elle a « fait du repérage », puis qu'elle a « pris toutes les fillettes », et semble dramatiser son rôle en se comparant, positivement d'ailleurs, au « diable ».

Dans l'espace scolaire, Samia a la même inclinaison en pratique (et dans le discours). Elle se dit « bonne élève avec de bonnes notes », surtout lorsqu'elle commence à faire ses propres choix, et s'engage en section philosophie (sa « matière préférée »). Mais tout de suite Samia cherche à distinguer son comportement : « Pas genre... je m'assois à la première table, non, non ! » Et radicalise même son rôle : « J'étais l'élève que tous les professeurs détestaient ». Elle s'interroge tout de même sur son comportement comme si c'était le produit d'un mécanisme, à la fois en elle, et qui la dépasse : « Comment j'ai eu des idées à faire ce genre de bêtises ? » Elle donne l'exemple de l'utilisation d'encre de stylo qu'elle « projetait sur les blouses blanches des professeurs ! »

Samia trouve dans les livres et notamment la philosophie des bulles d'oxygène, en particulier face au poids du religieux après son expérience saoudienne : « Je lisais Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, j'ai passé 2 ans à le lire ! Parce que je ne comprenais pas, du coup, je relisais, je relisais, je relisais ! J'exagère quand même, je dis deux ans mais, un an. Khalil Gibran, j'ai lu presque tous ses bouquins ! Nawal Saadawi, son journal, en tant que gynécologue, toutes les histoires de filles qui viennent faire un test de virginité, son journal dans la prison aussi ».

Samia « exagère » ou aime « exagérer ». Plutôt que de se dire athée, elle adopte des tournures subversives : « Je n'ai jamais aimé Dieu en fait ! » Samia joue et se donne constamment le mauvais rôle, le « diable » selon ses propres mots. Alors qu'elle parle de son grand-père avec qui les relations sont houleuses, et qui a pourtant inspiré son militantisme et son engagement notamment pour la « cause palestinienne », elle répond à une question de l'enquêteur par une expression fascinante qui la remet au centre, mais par la négation : [*Ton grand-père est toujours anti-révolution ?*] : « Maintenant, il est anti-moi ! »

## **b) Julie : le transfert de la violence ?**

Julie a grandi en Normandie<sup>684</sup>. Elle a trois sœurs [REDACTED]. Julie n'a pas le « droit de sortir » et passe beaucoup de temps à lire. Elle se plonge également dans le cinéma (le cinéma contestataire des années 1950 et 1960) jusqu'à en faire son métier : « Je lisais beaucoup la littérature du XIX<sup>e</sup> ! [...] Aussi un peu XX<sup>e</sup>, mais j'ai lu beaucoup Dumas, j'ai lu beaucoup Mauriac, Maupassant, Barbey d'Aurevilly, les classiques quoi ! [...] Un peu Chateaubriand, un peu Victor Hugo [...] Et puis quand j'ai commencé à vouloir faire du cinéma, je regardais les films qui ont fait un peu l'histoire du cinéma français ! Je regardais beaucoup de films de la Nouvelle Vague. J'allais au cinéma au lycée, voir les films français qui sortaient ». Julie ne pratique pas de sport, mais fait « de la voile de plaisance » avec son père. Elle a peu voyagé.

Elle obtient un bac littéraire, puis fait des études supérieures dans le cinéma. Et enfin s'engage dans des activités professionnelles en lien avec ses études : [REDACTED]. Lorsqu'elle se rend à Paris pour ses études, elle découvre le harcèlement de rue « au quotidien » : « Un jour, je marchais tranquillement dans la rue, il y a un homme qui m'a dit à l'oreille : toi j'vais t'arracher ta petite culotte avec les dents ». Elle raconte plusieurs anecdotes dans le même sens : « J'avais vingt ans et... J'ai habité Pigalle, je circulais beaucoup à pied, j'allais beaucoup sur la place de Clichy. Tout cet axe-là... Eh oui, il y a des gens qui m'ont suivie dans la rue ! Il y a des gens qui m'ont frappée dans la poitrine juste pour le plaisir... juste parce que je passais, quoi ! Euh... il y a des gens qui font des compliments débiles et qui croient être courtois mais... en fait, on n'a pas envie de les entendre, voilà ! C'était très, très pesant ».

Un deuxième volet de violence apparaît dans le récit de Julie, cette fois-ci dans l'espace familial avec sa mère. Si Julie « aime beaucoup l'école », c'est surtout parce que ça lui permet justement « de ne pas être en présence de sa mère ». Julie entretient avec sa mère des relations compliquées. À plusieurs reprises dans son récit de vie, Julie s'identifie par distinction avec sa mère ou en rappelant la violence de celle-ci. Le père est assez « absent » dans l'existence de Julie, et tout autant dans son récit de vie : « J'ai eu une mère très, très dure avec nous ! Même maltraitante, je pense qu'on peut dire ! Et un père pas très présent du fait de son métier, qui nous adore quand même, mais très effacé ! »

Julie a un regard critique sur le religieux et passe une partie de sa scolarité chez les « bonnes sœurs », elle fait son catéchisme et va à la messe avec ses parents : « J'ai reçu une éducation catholique, j'ai été baptisée, j'ai fait ma communion aussi, mais mes parents n'allaient pas du tout à la messe tous les dimanches, alors ma mère culpabilisait. Elle voulait qu'on y aille à Pâques et à Noël, donc on y allait... Et puis à un moment donné, euh, je ne sais pas vers quel âge, mais jeune adulte, j'ai compris que c'était pas du tout mon truc quoi. [...] Je me sens très concernée

---

<sup>684</sup> Entretien Julie, visioconférence, 33 ans, 19/11/2018 (33 ans, intermittente du spectacle, militante active).

quand on fait quelque chose contre les religions, et particulièrement la religion catholique, parce que, quand même, quand j'étais enfant j'étais chez les bonnes sœurs [...] Je me souviens que je m'ennuyais terriblement à la messe. Qu'avec ma petite sœur, on essayait de... (*rires*) de se distraire pendant la messe, tout en étant irréprochables parce que nos parents étaient très stricts, enfin ma mère ! [...] Ma mère en vieillissant dit à ses petits-enfants que "quand même les valeurs de la religion sont importantes" alors que pour moi, je peux enseigner les mêmes valeurs à mes enfants sans m'appuyer sur la religion ! » Julie se distancie de l'héritage religieux, puis le rejette, en l'associant à la relation tumultueuse qu'elle entretient avec sa mère. Ce rapport à sa mère surgit à nouveau lorsque Julie s'auto-analyse. À la suite d'une discussion avec une psychologue, Julie questionne un aspect de son engagement politique, qui serait lié à une quête inconsciente de la violence. L'hypothèse est postulée par Julie : « Un jour on m'a dit quelque chose de très intéressant à laquelle je n'avais pas pensé. Quand on a vécu une situation de violence, que ce soit une agression sexuelle, mais aussi une violence physique, la maltraitance euh... Enfin, moi j'ai été maltraitée par ma mère, c'est une évidence, psychologiquement et physiquement aussi ! [...] C'est très classique de retourner vers la violence qu'on a vécue. [...] Et on m'avait dit, vous vous mettez en danger, quelque part, vous avez besoin de cette violence pour pallier à quelque chose [...] Enfin, c'est très, très ambivalent quoi... cette question-là... [...] Je n'avais pas pensé à cet aspect-là de mon engagement. Je n'avais pas compris que j'y allais peut-être aussi pour ça ».

Julie prend beaucoup de précautions dans ce discours ambivalent et haché sur la violence. Elle *tente* de refuser de faire ce lien face au risque du déterminisme, mais ne peut l'exclure totalement ; elle l'explique ainsi dans la nuance. Si son engagement militant n'est qu'une façon de revivre d'une certaine façon la violence vécue avec sa mère, l'engagement militant est-il à un niveau inconscient la quête d'une autodestruction ? À moins que cet engagement ne se révèle être une prise en charge de la violence, un transfert<sup>685</sup>. En résumé, l'engagement militant pourrait se révéler réparateur ?

\*\*\*

Mélissa, Samia, et Julie ont grandi dans des environnements religieux, lorsque Janelle a choisi, à l'adolescence, la religion. Le rapport au religieux est ambivalent. Chez Samia et Julie, le rejet quasi-épidermique se manifeste en parallèle d'un rejet de la mère et des violences (des mères qui se sentent davantage responsables de la transmission religieuse d'ailleurs). Chez Mélissa, le religieux est embrassé, avant d'être littéralement rejeté. Janelle se convertit, puis

---

<sup>685</sup> Le transfert est un déplacement de désirs inconscients. Loin d'être propre à la cure psychanalytique, c'est un processus habituel des relations humaines.

s'en détache progressivement. Dans plusieurs trajectoires (Mélissa, Samia, Janelle), la religion est vécue comme un poids, dont le renversement nécessite un contrepoids, quasi-physique.

Les récits de Mélissa, Janelle, Samia et Julie mentionnent aussi différentes formes de violences sexuelles, physiques et psychologiques, qui ne sont pas sans lien avec la religion et la critique de la religion. Les quatre portraits mettent en évidence les stratégies pour échapper, se détourner, voire renverser les cadres oppressifs. Dans le pire des cas, en reproduisant contre soi-même la violence : cette réflexion posée par l'une des militantes, loin de restreindre le cadre d'analyse, ouvre une perspective heuristique du rôle de l'engagement politique. Se pourrait-il que l'engagement politique soit, pour la plupart d'entre elles, une démarche salvatrice ? S'engagent-elles, d'une façon ou d'une autre, pour donner sens et transcender des violences vécues dans leur chair ? Salvatrice pour elles-mêmes et d'un même geste, subversif pour les ordres sociaux ?

### **5.3) Le genre en (r)évolution ? (2013-2016)**

Entre 2013 et 2016, Femen dirige des actions qui élargissent les thématiques du mouvement (les droits des femmes, la cause LGBT, la critique des dictatures, la critique de l'extrême droite et la critique des religions) et leur espace d'intervention. En France, plusieurs actions ciblent Marine Le Pen et le Front national. Au Maroc, les militantes défendent la cause homosexuelle à deux reprises. En Espagne, la lutte pour l'avortement mobilise de nouvelles activistes. Dans les portraits de trois Françaises et d'une Québécoise qui rejoignent le mouvement à cette période, les dynamiques individuelles des trajectoires ne cessent de manifester de la singularité. Néanmoins, ces quatre récits de vie confirment plusieurs éléments constatés dans les neuf premiers portraits. Premièrement, l'importance du vécu genré dans l'engagement féministe. Deuxièmement, l'activation de dispositions contestataires et de remises en question des cadres genrés dans les parcours de vie. L'interaction entre ces deux éléments s'impose et se répète : d'une part les violences et discriminations diverses en amont, d'autre part une conscience de genre qui se développe. Ce que ces portraits montrent, c'est la lutte de genre qui prend corps, chez les *futures* militantes.

Philomène et Lily se sentent en décalage, hors du cadre familial et social. Annabelle en s'identifiant à une figure masculine creuse également un écart de genre. Toutes débordent en quelque sorte le cadre des normes sociales qui leur sont imposées et qu'elles ont intériorisées. Le long récit de vie d'Ève rend compte de ce conflit à travers le discours sur soi.

### a) Philomène : « la clown »

Philomène est originaire [REDACTED]<sup>686</sup>. Elle est issue d'une famille « bourgeoise catholique ». Elle a deux sœurs. Ses parents se séparent lorsqu'elle est âgée de sept ans : « Quand mes parents se sont séparés, c'est la nourrice qui s'est occupée de moi. Très peu de liens avec mes parents, toujours absents, ma mère travaillait beaucoup ». [REDACTED]

Philomène a fait l'école publique. Ses occupations sont la danse classique qu'elle pratique pendant une dizaine d'années, et l'humour : « J'aimais beaucoup faire rire mes copines. Je me rappelle une fois (*rires*), où, à table, j'ai pris ma pizza et je me la suis mise sur la gueule ! [...] Je faisais du clown, quoi. Le pitre ! » Bien qu'elle ait une inclination pour l'humour et les mimiques, Philomène ne fait pas de théâtre durant son enfance : « Je viens d'une famille traditionnelle, on va dire qu'ils ne faisaient pas des choses... artistiques ou créatives. La danse classique, c'étaient eux qui avaient choisi et c'était comme ça ! »

Ce n'est qu'à la fin de son parcours de lycéenne que Philomène s'engage dans des activités théâtrales, alors que son petit ami de l'époque la détourne des arts plastiques : « J'ai emménagé à Paris, avec ma mère ! Elle voulait changer d'environnement après le divorce. Donc là, j'ai fait des arts plastiques, j'adorais ça. Et je me suis mise avec ce mec-là, qui était en option Arts plastiques, il faisait beaucoup... beaucoup de peinture. Je ne sais pas, peut-être 20 heures par semaine, assez énorme ! Et je me suis mise avec ce mec qui était dans ma classe, et du coup, il se considérait comme le Dieu vivant, il m'a fait beaucoup complexer sur ce que je faisais en création. Du coup, j'ai arrêté, parce que je me sentais nulle, et je me suis mise au théâtre, en terminale ».

Philomène n'a pas décidé de faire de la danse classique ; elle ne décide pas non plus de faire du latin, qu'elle trouve néanmoins le moyen de refuser : « Il fallait que je parle bien espagnol et anglais... et latin. Ah oui, j'étais déjà un peu révoltée parce que latin, j'ai tenu... 5 cours. J'ai décidé que je ne voulais pas faire de latin, alors du coup, premier contrôle, je n'ai rien noté. Zéro sur vingt, mes parents ont dit ok. C'est bon, ça j'ai réussi ! (*rires*). Après j'ai fait espagnol et anglais, donc du coup comme il fallait que je parle bien, j'ai été envoyée... jeune fille au pair machin, en Angleterre et en Espagne ». Philomène voyage tous les étés pour améliorer ses compétences linguistiques, mais là encore, elle évoque cette expérience sous le prisme des transgressions : « J'ai fait beaucoup de conneries ! »

Philomène est une bonne élève, mais fait le « pitre ». Elle se sent en décalage à plusieurs niveaux. D'abord, un souvenir de discrimination au catéchisme avait suscité en elle de la colère : « Je devais être en primaire. Je faisais du catéchisme (*rires*). On allait dans une famille, et la maman faisait catéchisme pour les enfants qui voulaient. Donc moi, j'étais inscrite, et je trouvais

---

<sup>686</sup> Entretien Philomène, Marseille, 13/12/2018 (34 ans, éducatrice foyer aide sociale, ex-militante).



ça très chiant, mais bref, j'y allais, parce que j'étais obligée ! Et en fait, ils cherchaient des enfants de chœur, et moi, j'ai levé la main. J'ai dit que je voulais être enfant de chœur, et là on m'a regardée. Tout le monde s'est moqué de moi, tout le monde, les adultes, les jeunes [...] Et on m'a dit " Tu ne peux pas, t'es une fille ! " Là, j'ai compris qu'y avait un truc qui n'allait pas [...] J'avais honte de moi, et j'étais très en colère. Là, j'ai commencé à être en colère, déjà ! [Tu l'as exprimé ?] Non. Non, ça ne se faisait pas ! Je viens d'un milieu catholique bourgeois où - surtout une fille - ne dit pas ses sentiments. Enfin, elle se tait, quoi ! Tu te tiens bien, tu te tiens droite. Donc là, j'ai senti déjà qu'y avait un truc... que j'étais en décalage avec les autres. Parce que j'osais lever la main, même si je ne savais pas... en tant que fille, voilà ! »

Philomène ne rejette pas pour autant la religion. Bien au contraire, elle se conforme aux normes catholiques, notamment sur le plan de la sexualité : « Eh bien mon corps, voilà, m'autoriser à me toucher, tout simplement [...] Je ne connaissais pas mon corps jusqu'à cet âge-là [...] J'avais trente ans ! » Philomène déroule les discours et injonctions qu'elle a intériorisés dans son enfance, « on m'a appris que c'était le diable. Se toucher, toucher son sexe, c'est le diable, c'est mal. J'ai grandi avec ça dès mes deux ans, j'entends encore ma mère qui m'éduque et qui me dit " Ne te touche jamais ! » Cela est d'autant plus normatif dans l'espace familial que sa tante et sa grand-mère [REDACTED] sont « très, très religieuses ». Philomène a toutefois des discussions sur la religion avec elles et sa personnalité lui permet des manquements aux conventions : « Dans les réunions de famille, je pouvais faire des blagues ou des trucs parce que j'étais artiste ». Philomène enfreint certaines règles familiales bénéficiant de l'étiquette de l'artiste : « J'ai commencé à répondre, déjà je le faisais pas mal, enfin pas mal... avec humour on va dire. Je me le permettais grâce au théâtre, qui m'a permis de me libérer des conventions, sous prétexte que je suis une artiste. C'est ce qu'on me disait, moi j'ai jamais considéré que j'étais une artiste, mais, en gros, je faisais du clown et du théâtre donc j'avais le droit de faire un peu ce que je voulais ! (rires) c'était assez pratique, je faisais un peu n'importe quoi... ». Sur le plan vestimentaire, Philomène se sent plus libre par rapport aux conventions, « je pouvais m'habiller un peu comme je voulais... Donc là, j'ai continué là-dedans ! »

Ce « là-dedans », dont parle Philomène, est d'abord, un dehors. Philomène se positionne dans le cadre familial, et se compare à ses deux sœurs (l'une est cadre, la seconde est infirmière), et les autres membres de la famille. Elle rend compte de la pression familiale quant à la réussite sociale : « [REDACTED] l'ENA ! [REDACTED] Sciences Po et médecine [REDACTED] [REDACTED] Tant qu'à faire ! Et mes oncles et tantes, ils ont tous des postes de ouf... Ils gagnent je sais pas combien. Y'en a un qui a été PDG [d'une grande entreprise] l'autre qui a gagné un prix dans les sciences. Mes cousines, elles sont toutes médecins. Et moi j'ai toujours été un peu hors cadre, malgré tout ce qu'on a essayé de m'inculquer. J'ai toujours été... je ne rentrais pas, je ne rentrais pas là-dedans ! »

L'écart social que Philomène ressent avec et dans le cadre familial s'étend par la suite, lorsqu'elle déménage et s'installe à Paris avec sa mère. Elle signale une rupture au moment de son emménagement, son comportement change, son niveau scolaire chute : « J'ai été plutôt bonne sauf en troisième quand j'ai déménagé à Paris, où là j'avais plus du tout de repères. Y

avait plus ma mère et tout. Donc là, j'ai commencé à... faire un peu n'importe quoi ! Je fumais des joints, je n'allais pas en cours et tout ! Au final, j'ai redoublé, et puis... je me suis reprise en main toute seule ! Je me suis dit que ce n'était pas ma vie, et à partir de ce moment-là, j'ai tracé ma route et j'adore les études, j'adore lire ! J'ai été à la fac, et j'ai été en hôpital psy. Là, j'ai du tout arrêter ! »

Philomène redouble une année scolaire, puis se « reprend en main », et sa trajectoire témoigne d'une opposition de deux dispositions : tantôt la disposition « hors cadre » et tantôt la disposition ascétique de « reprise en main », fidèle au cadre familial. La jeune fille traverse ensuite une période des plus âpres, chute à nouveau, cette fois-ci sur le plan psychologique, et se fait interner dans un hôpital psychiatrique. Elle est pourtant engagée dans des études artistiques en adéquation avec sa personnalité et ses désirs, mais fait la rencontre d'un homme qui se révèle violent.

Elle est en licence de lettres-théâtre et son internement se fait par intermittence : « Presque 3 ans et demi, je dirai. Je rentrais, je sortais, je rentrais, je sortais... En fait, je voulais rentrer, pour être honnête... Je ne sais pas si tu as déjà parlé avec quelqu'un qui a pris des médicaments ou pas ? [...] Mais moi ça me coupait ma libido ! J'étais en couple avec un mec à cette époque, c'était très bien hein... Mais il avait des envies sexuelles et moi je n'avais plus du tout de libido. Et je préférais rentrer à l'hôpital, plutôt que de coucher avec lui. C'est glauque, hein ! »

Philomène est internée plusieurs années et monte une pièce de théâtre autour des violences conjugales, et à partir de son expérience personnelle : « J'ai été... frappée, violée par mon compagnon, de 18 à... Enfin pendant 4 ans ! [...] J'ai écrit suite à ça, j'ai récolté des témoignages de femmes, nan, suite à ça, j'ai écrit une pièce de théâtre, mais je savais pas que c'était ma vie que j'écrivais ! Euh... la pièce a été jouée, et quand je la voyais tous les soirs, ça avait beaucoup de succès, mais comme je la voyais tous les soirs, j'ai pété un câble. J'ai commencé à avoir... des flashes, à avoir des crises de larmes, des crises d'angoisse, je ne pouvais plus manger. Je faisais 40 kilos. Envies suicidaires très fortes, hmm... j'ai été donc hospitalisée... pendant 4 ans (*rires*)... nan, un peu moins, trois ans. Ils ont dit que j'étais... au départ ils m'ont dit que j'étais *borderline*, après ils m'ont dit que j'étais bipolaire, et j'ai été enfermée pendant de nombreuses années, ça été très difficile. [...] On m'a donné beaucoup de médicaments. Et en fait, je commençais à avoir des flashes, et j'ai compris que c'était dû à ma relation d'avant, mais les médecins ne voulaient pas m'écouter. Donc au bout de trois ans, j'ai pété un câble, j'en pouvais plus, et du coup, j'ai demandé à mes parents s'ils pouvaient me payer une clinique privée, ce qu'ils ont fait, très généreusement, je les remercie. Le médecin m'a enlevé tous mes médicaments et a interprété mes rêves, et là, j'ai commencé à pouvoir travailler sur ce qui s'était passé, et ce que mon cerveau se refusait à voir. Donc je suis sortie de tout ce truc, je ne prenais plus de médicaments, j'ai repris une vie normale, et j'ai remonté cette pièce ». Philomène *remonte* la pièce et dépose ainsi sur la scène son parcours traumatique. La scène est également pour Lily un levier de construction de soi.

## b) Lily : « le bonhomme »

L'environnement familial et social d'enfance de Lily est intellectuel, « trop intellectuel », selon elle<sup>687</sup>. Née à Paris, d'une mère française et d'un père tunisien, elle décrit son enfance comme « très heureuse, mais marginale » ; « complètement heureuse, mais trop intellectuelle ». Ses deux parents ont eu une jeunesse engagée, ils ont milité ensemble sur « les barricades à la Sorbonne ». Son père travaille avec une artiste connue, Lily a donc accès très tôt au milieu de l'art.

Ses parents échappent aux normes et se distinguent : « On n'était pas comme les autres. Alors, ma mère, qui mettait des pantalons alors que toutes les femmes étaient en jupe ! Ma mère qui avait les cheveux courts comme un garçon alors que toutes les mamans avaient les cheveux longs. Mon père qui arrivait... qui travaillait pas dans un bureau, mais qui travaillait avec des artistes, qui arrivait avec de la poussière et de la feuille d'or sur les mains... Voilà, ça a été tout le temps ça ! »

Les deux parents de Lily ont un regard critique sur les religions, d'autant plus qu'ils ont baigné dans des traditions religieuses. Autant la mère que le père appartiennent à deux traditions religieuses différentes (chrétienne et musulmane) et ironisent sur les religions : « Ça a toujours été une blague. Quand ma tante nous obligeait à aller à l'Église pour tel ou tel mariage, ma mère faisait exprès de chanter plus fort et faux ! Elle [la mère] nous racontait tout ce qu'elle faisait pour éviter le prêtre, quand elle était gamine ! Ça a toujours été un jeu. Et puis surtout mon père nous a toujours dit " Il faut respecter, il faut respecter la religion et les religieux, mais par contre, c'est vrai que c'est des gens faibles ! " Voilà ! Toujours ce rapport-là à la religion ! »

En évoluant dans un environnement élitiste, Lily est de plus distinguée par ses origines tunisiennes : « Et puis mon côté tunisien, je vivais quand même dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, faut savoir qu'à l'école j'étais la seule Arabe, considérée comme telle, parce que j'ai toujours eu la double nationalité, et quand on m'appelait, qu'on disait mon nom à l'école, on me disait... [*le nom à moitié*], Donc au niveau identité c'est très dur quand on est gamin ».

Lily, qui apprécie la solitude, a tendance à fuguer par réflexe, « on m'appelait Mowgli ou Robinson Crusoé, parce que - même quand je vais pas bien, encore maintenant - j'ai un réflexe, il faut que je prenne un bateau et que j'aille sur un caillou ».

Elle prend l'habitude de voyager seule, et parfois vers des destinations inconnues : « Je suis allée au pif. Je prenais le train, j'allais à la gare, hop, hop, hop, ça m'intéresse. Je connais pas, allez, j'y vais ! Donc c'est vrai que c'est flippant ! » [*C'était quoi ton premier voyage... comme ça improvisé ?*] « Bordeaux. Paris Bordeaux. Une semaine ! Au début, j'étais toute seule, après j'ai retrouvé des amis. Je partais à l'aventure, j'adorais partir à l'aventure ! Je me suis même acheté une cabane quand j'avais 21 ans. J'adorais construire des cabanes, où j'allais ! Pareil, sans eau, sans électricité, me retrouver dans un milieu, me couper de tout, voir les animaux, j'ai toujours eu cette envie-là ! »

---

<sup>687</sup> Entretien Lily, Paris, 24/11/2018 (34 ans, responsable de magasin, militante active).

Son goût pour l'aventure et son indiscipline lui valent des sanctions de la part de sa mère : « J'ai été adulte très tôt, ma mère m'a virée à 17 ans. [...] Elle m'a virée parce que je n'aimais pas les règles. J'ai eu beaucoup d'heures d'absence, j'ai passé mon bac, que j'ai eu, en candidat libre. Euh... j'étais déjà adulte très tôt dans ma tête ! Je fuguais beaucoup, mais pour moi ce n'étaient pas des fugues, c'étaient juste des voyages ».

Le goût pour la contestation est présent dans les appétences littéraires et artistiques de Lily. Dans ses choix culturels, le rejet des règles est manifeste : « Le cinéma, la Nouvelle Vague ! *Pierrot le Fou* ! *À bout de souffle* ! Le tempérament, la vie de bohème... de se dire qu'y a pas de codes ! J'adore cette scène [...] avec Jean-Paul Belmondo qui dit, vous n'aimez pas la campagne, vous n'aimez pas la mer, vous n'aimez pas la montagne ! Et ben allez vous faire foutre ! Voilà, ce côté-là, de la Nouvelle Vague ! Ça, c'est mes plus grosses influences. Et la musique... le rap, beaucoup, le rap... NTM, euh... pareil, revendications, Lunatic, j'ai pleuré sur l'album ».

Lily pratique la boxe pendant un an, la danse africaine pendant 14 ans, et la danse hip-hop. Elle rapporte un événement lors d'un spectacle. Alors que Lily monte sur scène pour danser, elle se fait huer par les garçons : « J'habitais à Bagneux, dans le 92, hmm... et c'était un milieu d'hommes, encore une fois. Moi, j'étais sportive, j'avais des tablettes ! Je me souviens, je me faisais charrier parce que j'étais pas comme les autres filles. Et un jour, je suis montée sur scène avec un danseur breakdance, il était très connu à l'époque. Je me suis fait huer, par tous les garçons, les filles étaient contentes mais je me suis fait huer. [...] Parce que je n'avais pas... je n'étais pas à... C'était une danse de garçons ! Ce n'était pas fait pour les filles ! Et surtout, je n'étais pas faite comme les filles de mon âge. Du coup, quand je suis sortie de scène, ils m'ont tellement énervée que j'ai retiré mon t-shirt. Et j'ai fait " C'est quoi ? C'est ça qui vous choque ? " [...] Ils ont rigolé, y en a qui m'ont traitée de pute... Après, ça été l'image que j'ai donnée aussi, donc c'est vrai qu'à chaque fois, quand on était en soirée, du coup les garçons commençaient à se rapprocher, à dire cette phrase " Tu n'es pas comme une femme, tu es comme nous !", ça je l'ai toujours en tête ! Et du coup, j'ai commencé à sortir avec eux, même devenir amie avec eux, mais ils savaient aussi qu'y avait un côté qui était provocateur chez moi, et qu'il ne fallait pas essayer de me provoquer ».

Lily s'impose dans un milieu masculin où le féminin est stigmatisé et se crée une identité hybride. Elle s'approprie une gestuelle et une manière d'être masculines. En se dénudant, Lily est à la fois qualifiée de « pute » (car elle ne répond pas aux règles du féminin normatif, les seins ne se montrent pas en public), mais son geste qui est à la fois impulsif et très provocateur (d'autant plus face à des garçons) lui vaut également une reconnaissance symbolique pour son audace (elle ose le faire). Elle se fait ainsi accepter par le groupe - et elle en est l'exception.

Elle comprend la rétribution symbolique de son geste, car elle le reproduit à plusieurs reprises : « Oui, je l'ai fait plusieurs fois. Après, c'est ce que je te disais tout à l'heure, c'est que ça revenait ! Quand j'ai vu que ça marchait au concert de hip-hop, ben après je faisais ça : " C'est ça qui te dérange ? ", et là justement ça commençait à dire " Ah, mais elle, il faut faire attention... ", voilà. On m'a dit " Mais... toi, t'es un bonhomme, toi ! " »

Philomène et Lily, à leur façon, ont investi des territoires symboliques masculins. Dans la trajectoire d'Annabelle, le rôle du père est significatif à cet égard.

### **c) Annabelle : « le morphisme de Frobenius »**

Annabelle s'est fait tatouer une équation mathématique sur le corps<sup>688</sup>. C'est le morphisme de Frobenius. La formule permet de montrer le lien entre deux ensembles séparés. De passer de l'un à l'autre, et réciproquement, à partir d'une seule unité de l'un des deux ensembles. C'est bijectif.

Annabelle a grandi en province, à une centaine de kilomètres de Paris. Elle a un frère et une sœur. Elle est l'aînée. Sa mère travaille dans une garderie pour enfants, son père est mathématicien. Elle « travaille bien à l'école ». Dans cette enfance heureuse, la place du père est importante pour Annabelle : « Mon père s'occupait beaucoup de moi, il m'a appris plein de trucs ». Dans le récit, le rôle de la mère et l'identification à elle sont effacés.

D'ailleurs, le premier exemple qu'Annabelle donne sur une attitude féministe de sa part mobilise une situation dans laquelle son père est présent : « Mes parents venaient de se séparer. Donc je me suis retrouvée à devoir aller faire les courses avec mon père - parce qu'il n'allait pas faire les courses tout seul - [...] J'avais 18, 19 ans ! Et on a croisé un de ses amis, donc un homme qui était avec sa femme, et il a dit à mon père "Ah toi aussi t'es de corvée de courses ! Toi aussi, tu accompagnes !" Donc là, j'ai réagi, j'ai dit "Pourquoi, il m'accompagnerait ? C'est mon père, je l'accompagne faire les courses et ce n'est pas parce que c'est un homme et que moi, je suis une femme qu'il m'accompagne faire les courses !" Voilà ! Et je me souviens que ça avait un peu énervé mon père parce que du haut de mes 18 ans j'avais repris son ami, qui avait 50 ans ». De son père, Annabelle hérite des compétences en mathématiques : « Dès que j'ai été toute petite, il m'a fait faire des maths. Mais il s'y prenait bien, genre on allait se promener toute l'après-midi et pendant toute l'après-midi, il me parlait de trucs de maths. Du coup, je lui dois beaucoup. Parce qu'il s'est énormément occupé de moi, il a pris énormément de temps pour moi ! »

Annabelle a une enfance confortable, mais critique fortement son adolescence : « J'ai toujours été une petite fille bien sage. Et au lycée, j'ai un peu pété un plomb ! Je me suis fait influencer. Tu sais par des potes, des punks... Et du coup, je me suis fait influencer en mal par des gens. Je suis devenue quelqu'un à qui j'aime pas trop penser [...] J'étais pas quelqu'un de bien. Je ne pense pas. [...] Pendant tout le lycée. Mais j'étais horrible ! J'étais vraiment horrible ! C'est peut-être la crise d'ado, je sais pas... Se laisser influencer par des gens, comme ça... J'avais l'impression que mes parents, c'étaient des vrais cons ! Alors qu'en fait mes parents, ils ont toujours été super avec moi ».

---

<sup>688</sup> Entretien Annabelle, Paris, 23/11/2018, (23 ans, étudiante en master, militante active).

Elle se qualifie de « pas sympa », notamment avec ses parents avec qui elle est en conflit, mais n'a pas d'exemple en tête : « Je ne faisais pas vraiment de bêtises, j'étais juste conne. Je n'étais pas sympa ! Je ne voyais pas les choses qui étaient importantes, j'avais l'impression d'avoir tout compris alors qu'en fait j'avais rien compris ! J'avais un petit copain, c'était un vrai con ».

Annabelle cherche à se conformer à un modèle social d'adolescente à mesure que la norme familiale cherche à l'en écarter : « Ce n'est pas qu'il fallait un copain... Ouais, si, en fait, c'est ça. Du coup mes parents, ça les insupportait ! De toujours rentrer dans les normes de ce qui est un peu à la mode ». Annabelle regarde désormais cette période devenue étrange à ses yeux en se demandant qui elle était. Elle se compare à sa sœur qui « n'a pas été comme ça pendant sa période de lycée, elle est restée la même et elle est toujours la même ! »

Annabelle ne travaille plus à l'école, mais a des acquis qui lui permettent de traverser cette crise d'adolescence sans en pâtir sur le plan scolaire. Sans chercher à défier l'ordre de manière frontale, elle « n'écoutait rien en cours » : « J'en avais rien à foutre ! » Ses activités extra-scolaires sont limitées : pas de sport, elle a toujours « détesté ça », ni de scoutisme, et peu de voyages à l'étranger. Son désir d'émancipation du cadre familial se ressent à nouveau lorsqu'elle se replonge dans le passé. Voyager avec ses parents était une « corvée » : « Quand j'étais au lycée, je ne voulais pas y aller, en Corse ! Ce n'était pas bien de partir en vacances avec ses parents ! Et maintenant j'ai 23 ans, mes parents me disent : " Tu pars en vacances ? ", j'y vais direct ! Et au lycée, c'était toujours la corvée d'aller en Corse ! Tu te rends compte comment j'étais, gamine ? »

La crise dispositionnelle oppose son désir d'émancipation aux pratiques et normes familiales, et à cette parenthèse succède la remise en cause de soi, par une lecture critique de son comportement d'adolescente. Lorsque Annabelle décrit sa crise d'adolescence, son jugement sévère est une forme de réaffirmation de sa fidélité aux dispositions familiales : [*Est-ce que tu ne te juges pas un peu trop ? Est-ce qu'on n'est pas tous comme ça ?*] « Mais je ne sais pas. Je me dis que j'aurais pu ne pas être comme ça ! Je ne pense pas. Je ne pense pas qu'on soit tous comme ça ! Prendre ses parents pour des cons comme ça, quand on est ado, c'est ingrat ! »

À cette période, Annabelle fait de la musique : « Je faisais de la flûte traversière, mais j'étais passionnée par le solfège. Donc j'ai fait dix ans de solfège. J'adorais ça, analyser les partitions ! C'est vraiment la seule chose bien que j'ai faite quand j'étais au lycée ». Son intérêt pour l'« analyse des partitions » (comme une « analyse des équations ») est facilité par sa rigueur dans une seule discipline scolaire : les mathématiques. Annabelle travaille cette matière et « renie » (comme un héritage) toutes les autres disciplines. La surfidélité aux maths lui permet d'obtenir un bac scientifique et de s'engager dans une prépa « maths sup/math spé ».

De la même manière, l'intérêt d'Annabelle (au collège et au lycée) pour la littérature américaine est lié à une identification au père : « Presque que de la littérature américaine, Kerouac, Fante, Carver. Parce que mon père adore, alors je lisais ça, c'était facile à lire ».

Pendant son cursus universitaire, Annabelle redouble sa troisième année de licence, et entame une réflexion sur sa poursuite en maths : « Les maths ont commencé un peu à me

monter à la tête. C'était trop abstrait. Du coup, je suis partie en philo et histoire des maths, cette année. C'est trop bien ! » Elle revient sur des disciplines plus littéraires qu'autrefois elle avait « reniées ». Ce rééquilibrage se fait d'ailleurs au profit de l'histoire : « Oui, mais on peut s'orienter plus histoire des maths ou plus philo des maths. Moi, ce que je préfère, c'est l'histoire des maths. *[Pourquoi ?]* J'ai tellement d'admiration et d'amour pour la matière, pour les maths, qu'apprendre son histoire, c'est vraiment passionnant ! » Depuis trois mois, Annabelle travaille sur son mémoire « sur la naissance des maths en Mésopotamie et c'est passionnant ». Elle utilise des « tablettes d'argile » et travaille sur des mathématiques qui date de l'an 2000 av. J.-C. La trajectoire universitaire prise par Annabelle est à la fois rupture et reproduction. La jeune femme résout sa crise dispositionnelle et fait cohabiter ses deux dispositions. 1) En restant fidèle au père et en continuant les mathématiques. 2) Tout en s'écartant du chemin, et renouant avec sa quête émancipatrice qui la pousse à investir une discipline plus littéraire. Annabelle se permet une parenthèse dans sa trajectoire (« L'histoire des maths, c'est un peu bouché [...] Et ce n'est pas grave, c'est très bien pour ma culture que je fasse ça ! ») qui est, dans son esprit, déjà tracée : « Je pense que je vais passer l'agrég ! Dans un ou deux ans ! Et que je serai prof de maths ! »

De la même façon, en faisant une remarque féministe à l'égard de l'ami de son père, alors qu'ils sont en train de faire des courses, Annabelle est à la fois critique, se distancie de ce père et lui reste fidèle, en sachant qu'il influence son engagement féministe : « Alors ce qui est marrant, c'est que quand j'étais "petite", peut-être 15 ans, c'était au début, on commençait à entendre parler de Femen, et mon père, il était en admiration devant ces femmes-là. Et quand je lui ai dit que moi, j'allais me mettre dans Femen, il a complètement changé de point de vue. Parce qu'il avait peur pour moi. Et je réalise là que peut-être, ça a joué, le fait que je me dirige vers Femen... *[C'est-à-dire ? Qu'est-ce qui a joué ?]* Que mon père soit admiratif de ce mouvement *[Comment est-ce qu'il était admiratif ? Qu'est-ce qu'il disait ?]* Il disait que c'étaient des femmes fortes, qui n'avaient pas peur. Il les admirait parce qu'elles avaient le courage de dire les choses ! Et c'est vrai que les Ukrainiennes, elles étaient extrêmement courageuses. Je n'ai pas l'impression d'être aussi courageuses qu'elles ! Ouais... la première fois que j'ai entendu parler de Femen, c'était par les mots de mon père. C'est fou, je n'y avais jamais pensé avant ! Ben tu vois si ça se trouve ce n'est pas mon propre choix d'être dans Femen. [...] Oui, mais est-ce que je n'ai pas cherché l'admiration ? Ah, c'est flippant ! [...] Après, je sais très bien que je me suis mise dans Femen parce que j'avais envie. Je ne me suis pas forcée pour plaire à mon père, ce n'est pas ça. Je ne pense pas. J'espère pas ».

#### **d) Ève : débordement(s) !**

Ève fait de très longs monologues et de nombreuses digressions dans son récit de vie<sup>689</sup>. Son hyperactivité mentale nous a conduit à un entretien de six heures, sur deux journées. Ève est un esprit qui « déborde » selon ses mots, mais son corps aussi déborde d'une certaine façon : « J'ai toujours été une personne très rationnelle. À parler beaucoup, à réfléchir beaucoup. [...] Je ne suis pas intuitive physiquement, j'ai pas de réflexes physiques, je suis vraiment comme un éléphant dans une boutique de verre ». Ses nombreux questionnements existentiels sont liés à son histoire personnelle et familiale : « J'ai pas eu une enfance malheureuse parce que mes parents ont toujours fait le maximum pour être présents. Mais par un concours de circonstances [...] dès le plus jeune âge, je me suis posé de grosses questions lourdes auxquelles on n'a pas de réponse ».

#### *La guerre, l'exil, l'immigration : changer de place*

La famille vit en Serbie. Entre 1991 et 1995, la Yougoslavie disparaît sur fond de guerre entre Serbes, Croates et Bosniaques (en Bosnie-Herzégovine). En raison des liens de coopération entre les pays socialistes (et non-alignés), et parce que son père est francophone, la famille s'installe au Maroc où le père obtient un poste dans une firme d'import-export. De Belgrade, Ève se retrouve à Casablanca au milieu des années 1990. Elle a quatre ans, sa sœur en a trois. En quittant une partie de sa famille, les « personnes que j'aimais le plus au monde », Ève vit une première « déchirure extraordinaire » et passe sept années au Maroc. Elle vit cette guerre à distance. Au Maroc, elle se fait progressivement à la chaleur sociale et climatique : « Je suis devenue vivante, j'ai pris conscience d'exister au Maroc. [...] Tout était jaune de soleil ! Il faisait tout le temps chaud, y avait plein de fruits, de clémentines, de choses de toutes les couleurs ! » Elle se plaît dans ce pays et s'habitue à une nouvelle culture, mais la situation financière de la famille n'est pas stable. Le père n'est pas toujours payé par son employeur. La famille tente une candidature d'immigration vers le Canada francophone. Au Maroc, « ils n'ont jamais réussi à avoir une bonne situation financière, le père est parti travailler pour « une compagnie yougoslave qui n'existait plus ». En outre ayant étudié le droit, il était difficile d'obtenir un emploi ailleurs, car le droit ne se transpose pas comme ça, affirme Ève, et surtout s'il est issu d'un pays qui par ailleurs « n'existe plus ».

Ève s'installe au Canada, elle a 12 ans. Elle vit une deuxième déchirure. Elle découvre l'hiver canadien et une vie sociale très différente : « Tout ce que j'avais appris jusque-là ne servait à rien ! [...] La langue ne me servait à rien. Mon expérience sociale me servait à rien. [...] Les

---

<sup>689</sup> Entretien Ève, Montréal, 20/12/2018 (32 ans, serveuse, militante active).



liens d'amitié que j'avais avec les gens, c'était plus la même chose. [...] Tout ce que je savais jusque-là fonctionnait plus ».

Tout en devant apprendre à revivre, Ève et son univers familial sont poursuivis par la guerre civile en Serbie. La famille écoute les nouvelles à la radio au fil des informations venant des Balkans : « Des villages décimés, puis aujourd'hui je réalise à quel point... Ma mère, elle pleurait tout le temps [...] ma mère pleurait et mon père s'énervait, et c'était comme ça pendant des années et des années. Quand on est arrivés ici [au Canada], l'OTAN commençait à bombarder Belgrade, le Canada en faisant partie. Je déteste la guerre, et surtout quand... je comprends le principe que Milosevic est un dictateur dégueulasse qu'il faut enlever. Mais de la même façon, je comprends jamais pourquoi on bombarde ».

Le sort s'acharne sur Ève, le pays qui les accueille participe au bombardement de sa ville natale. Depuis son salon, elle voit « tomber les bombes sur Belgrade » : « Mes parents étaient en pleine terreur, le père de mon père est mort à ce moment-là. Mon père ne pouvait pas aller à son enterrement ni même lui dire adieu, parce qu'il aurait fallu qu'il reste dans l'armée. Plein de choses comme ça, je me suis rendue compte que mes amies ne vivaient pas ».

L'adolescente qui vit ce décalage subit comme d'autant plus l'étiquette de « Serbe » : « Je devenais la risée de mes amis, t'es Serbe, t'es la méchante ». La guerre affecte ses relations et le regard des autres : « Quand y avait le gros de la crise du Kosovo [...] J'avais été dans un bus avec d'autres gens qui allaient dans une autre école et je sais pas qui, je pense qu'il y en avait qui étaient pas Kosovars, mais Albanais, et quelqu'un avait appris dans un bus de la ville, et puis mon dieu, les insultes et plein de choses ».

### *De la fidélité au projet familial, au rejet de l'autorité*

En s'installant au Canada, les parents espèrent améliorer l'avenir de leurs deux filles. La migration vers le Maroc, puis le Canada s'accompagne d'un déclassement social. Le père devient agent de recouvrement pour l'État et la mère travaille au service clientèle d'une banque. Pour Ève, ses parents ont fait de lourds sacrifices : « Passer de jobs qualifiés à des jobs minables, travailler pour des salaires de merde ». Ève insiste à plusieurs reprises sur les efforts des parents qui investissent sur le « rêve canadien » et leur donnent une enfance heureuse, mais les circonstances de la guerre l'empêchent de vivre une enfance paisible.

Ève tente de rester fidèle au projet familial en faisant beaucoup attention « à être comme il faut » : « Je disais jamais ce que je pensais vraiment, je m'aventurais un peu, si ça passait pas, non, je souriais. Je m'excusais tout le temps. Il fallait jamais que je dérange ». Si Ève donne l'impression d'avoir eu une enfance et une adolescence sage et linéaire, elle se décrit aussi comme une rebelle. Elle défie plus d'une fois l'autorité parentale durant l'adolescence : « Je voulais sortir, mes parents ne me laissaient pas. Et là, c'est devenu une mission de vie pour moi, de sortir, de pas les appeler. J'étais vraiment, vraiment difficile [...] Tout le temps des chicanes ! » Ève rejette l'autorité familiale, « d'un autre côté, ils ne me laissaient pas vivre, j'étais juste une ado frustrée », de l'autre, les parents s'inquiètent. Ève conteste ses parents

jusqu'à fuguer, pour avoir le droit de sortir à sa guise : « J'ai déjà disparu, justement avec mon premier chum [petit ami], je les ai pas appelés pendant genre trois jours. Et j'avais mon téléphone à ce moment-là, il sonnait à chaque seconde, je prenais un malin plaisir à dire "Vous avez pas voulu me laisser, c'est ça qu'il se passe". [...] Ils dormaient pas de la nuit. Je rentrais puis ils étaient en train de vouloir appeler la police, ils l'ont déjà appelée d'ailleurs ! » Ève traverse une crise d'adolescence dont elle est actrice. Elle reproche à ses parents de ne pas lui accorder suffisamment de confiance, elle, qui a grandi « trop vite » : « J'ai jamais rien fait de vraiment con pour moi, je me suis pas mise en danger [...] mais je leur en ai beaucoup voulu de pas me laisser aussi être responsable dans ces nouveaux cadres. Parce que j'étais pas dans l'autodestruction ! Je voulais juste sortir avec des amis, mais eux me faisaient pas confiance que j'étais assez responsable pour ça ! » Ève veut mettre de la distance avec l'héritage familial.

### *Une famille « hors de l'ordinaire »*

Les deux grands-parents d'Ève ont fait de la politique. Le premier était engagé au Parti communiste, « un grand théoricien du socialisme, des droits des travailleurs ». Le second a fait une carrière dans la diplomatie en Yougoslavie, pays « non-aligné ». Le père d'Ève a donc beaucoup voyagé et parlait déjà le français. Il a vécu en Guinée, en Norvège, au Japon. Ève a grandi dans un environnement familial où l'histoire d'une existence peu banale est très présente visuellement : « Ben déjà y a des photos partout de plein de choses, des photos avec Indira Ghandi, et avec Fidel Castro... ». Son père, fils d'ambassadeur a vécu dans un appartement avec « des souvenirs de partout, des figurines d'Afrique, des sculptures, des tableaux, porcelaines d'Asie ». Son père lui raconte toutes ces rencontres, ces histoires, ces voyages.

Ève décrit des trajectoires familiales exceptionnelles. Son père a « eu une vie très spéciale, très hors de l'ordinaire, et c'est drôle parce que la vie de mes parents est vraiment historiquement en dehors de l'ordinaire, il s'est passé des choses qui se sont passées une fois dans l'Histoire, le démantèlement de la Yougoslavie par exemple. Ça a changé toute leur vie. [...] Et dans la vie de mon père, il s'est passé aussi des choses comme historiques, comme être aux premières loges de cette guerre froide, à voyager partout, à voir le monde en même temps dans cette idée socialiste... C'est vraiment tout à fait unique comme parcours ». Si dans sa famille « personne n'a été activiste », Ève fait le lien entre ses grands-parents, ses parents et son engagement militant. Elle voit une continuité entre l'héritage familial et sa propre trajectoire, puis se ravise. Car ces existences « hors de l'ordinaire » ne sont pas tout à fait « hors du cadre ». Ève trace une distinction qui est, pour elle, fondamentale : « Ils n'ont justement pas été militants, ni activistes, ni à contre-courant, c'était le courant, le meilleur courant, le courant établi, le courant valorisé, et c'est ça la grande différence. [...] On [les militantes] aborde les questions politiques, les artistes abordent les questions politiques, mais les politiciens le font dans un cadre consacré, reconnu, alors que l'activiste c'est la marginalité, c'est la remise en question. [...] Mon père, mon grand-père n'ont jamais fait partie d'un mouvement à contre-

courant ». Ève ne cesse de se placer au-dehors du cadre. Cette distinction avec le passé familial se manifeste dans la description de la relation à sa sœur.

### *La sœur : l'Autre ?*

Ève fait une lecture très sociologique du rôle de sa sœur dans sa vie. Le rapport à l'autorité parentale est éloquent : « Ma sœur au contraire a toujours été sage. Toujours été correcte envers eux et envers tout ! Mais vraiment aussi, il faut dire, après moi, ma sœur qui a 16 ans et qui veut sortir, c'était vraiment comme "Pas de problème, vas-y, à quelle heure tu veux revenir ?" ». Sa sœur a pu éviter la pression et les tensions avec les parents : « Elle a un rapport beaucoup plus sain avec eux et avec la discipline, mais aussi parce que moi, j'ai ouvert la porte tellement fort que... » La confiance dont Ève n'a pas bénéficié de la part de ses parents, sa petite sœur va l'obtenir.

Sur le plan scolaire, les deux sœurs s'opposent également : « J'adore ma sœur, elle est très différente de moi. Quand j'ai commencé à être engagée, et justement... de gauche, dans les idéaux de gauche, ce que sont l'humanisme et l'égalité, elle, au même âge, elle a commencé à voter pour la droite - qui ici au Canada n'a jamais été une droite identitaire, autant qu'en Europe - mais une droite économique pareille, privatiser l'éducation... cette logique capitaliste. [...] Fait que ça été une crise pour moi qui commençais à être... qui étais hippie au secondaire, *peace and love*, qui découvrais John Lennon et tout le mouvement contre la guerre du Viêtnam, et ma sœur qui vote à droite, ouh lala... bon ! Et ma sœur a fait exactement le contraire de moi dans la vie ! »

La sœur choisit un parcours scolaire plus conforme à ce qui est attendu par la famille. Ève préfère voyager avant de s'engager dans des études universitaires, elle veut partir en Inde, mais ses parents refusent. Elle choisit une spécialité – littéraire - qui n'enthousiasme guère sa famille : « Ils étaient super déçus que je ne choisisse pas quelque chose qui rapporte de l'argent ». Sa petite sœur fait de la science politique, puis de l'économie et obtient une maîtrise en fiscalité internationale.

Pendant ses études universitaires, Ève travaille pour déménager, elle quitte le cocon familial : « À 19 ans, je partais. [...] J'ai choisi de travailler en allant à l'école pour payer tout ça, même en prenant des prêts ». Elle est serveuse dans des bars, ce que ces parents ne comprennent pas. Encore une fois Ève se positionne en fonction de la sœur : « Ma sœur est restée faire ses 3 ans d'université à la maison, elle a commencé à avoir des bourses à la maîtrise, donc ça lui a peut-être permis de penser à déménager. Elle a commencé à déménager à 25-26 ans, moi à 19 ans... jamais revenue. Puis aujourd'hui j'ai des dettes, comme 15 000 dollars, que mon salaire me permet toujours pas de payer, et je travaille à temps plein. Elle a vraiment choisi le chemin le plus sage ! Elle aura pas de dettes parce qu'elle en a pas fait, et celles qu'elle a faites elle pourra les payer parce qu'elle a un bon job qualifié ! »

Ève fait la même lecture de la carrière professionnelle. Sa sœur se situe dans le « cadre » et se ferait exploiter par ses employeur.e.s dans une firme de consultants qui cherchent comment

ne pas payer d'impôts au Canada : « Elle accepte ces conditions de travail, elle a été engagée avec un salaire de stagiaire de merde ! Cette grosse compagnie capitaliste ! À peine de quoi vivre, mais pourtant travailler de 9 à 5 tout le temps, des énormes dossiers. Les clients payent pour elle 300 dollars de l'heure, et pour ses supérieurs 1000 dollars de l'heure. Ils ont ma petite sœur et sa supérieure pendant deux jours ou un mois, ils vont payer une fortune, et ce qu'elle reçoit, c'est ce que moi, je fais dans un bar. J'en revenais pas ! » Ève ne comprend pas les choix de sa sœur : « Ma sœur a continué, puis elle a réussi à se faufiler un peu plus haut, jusqu'en haut... Bon. Et elle travaillait le fucking dimanche ! Et j'étais comme [abasourdi], comment tu peux faire ça longtemps ? » A l'opposé, Ève est plutôt dans « la contemplation, la réflexion, lire, penser, écrire ». Avec son appétence pour les « compétences scolaires », Ève pourrait probablement s'épanouir dans cette sphère.

### *L'espace scolaire : la contestation du « cadre »*

Ève est fascinée par la génération hippie des années 1960-70, et elle trouve dans la musique la critique de la religion, des nationalismes et des guerres. Elle écoute Nirvana, Marilyn Manson, « j'avais adoré son album, j'avais 14 ans ». Elle puise dans la musique le goût pour le « discours critique ». Ève est une grande lectrice de littérature, de poésie et de philosophie : « Ben quand j'étais petite, *Les quatre filles du docteur March*, Jack London avec son *Croc Blanc* [...] à 12 ans, j'ai commencé par Oscar Wilde, et ensuite à 13-14 ans je lisais *Anna Karenine* et Dostoïevski, je commençais *L'idiot*, Gogol, « Les Russes » [...] À la fin du secondaire, Nietzsche, et là, Cioran, *De l'inconvénient d'être né* avec ses aphorismes, et c'est la première fois que je découvrais les philosophes [...] et après ça bon, Simone de Beauvoir et les récits du soir, des femmes, et après des livres politiques et Karl Marx ! » L'esprit critique qu'elle tire de ses lectures a probablement rejoint ses expériences militantes. Pendant son parcours scolaire, Ève se politise. Au Cégep d'abord - deux ans de programme pré-universitaire -, elle participe à des groupes d'étudiant.e.s militant.e.s. Elle prend la parole dans des émissions de radio étudiante. Puis, son militantisme se réactive quelques années plus tard, en 2012, à l'occasion du printemps d'érable à l'université : « Y avait quatre manifestations par jour à Montréal [...] C'étaient des milliers de personnes, on était peut-être 3 000, 5 000, des fois 15 000, tous les jours, c'était vraiment phénoménal ! »

Cet esprit critique qu'elle développe dans ses différentes expériences culturelles et politiques, elle le met au service de ses travaux scolaires. En « Arts et Lettres », une voie qu'elle a choisie, Ève décrit pourtant un parcours « désastreux ». Ses professeur.e.s lui reprochent de trop analyser, de faire des choses qui ne lui sont pas demandées. En faisant plus que ce qui lui est demandé, elle s'écarte des consignes : « Et à chaque fois, je vais trop loin, c'est pas ce qu'on me demande, et toutes les fois, les profs me disent "C'est vraiment bon et intéressant, c'est juste pas ce qu'on t'a demandé ! » Malgré de grandes capacités, Ève ne sait pas faire les exercices qui lui sont demandés sans déborder : « Des travaux de huit pages pour moi, c'est de l'ordre de vingt-cinq pages, encore une fois hors sujet. Quand je commence à faire ces travaux y a plein d'autres choses qui arrivent et que moi, j'explore toujours [...] mais je déborde tout le

temps et j'ai jamais su rendre ça aux dates qu'il fallait ! » En s'investissant trop, son comportement l'amène à se confronter au « cadre ». À tort ou à raison, Ève considère que ce cadre contraignant ne devrait pas primer sur les efforts fournis : « J'ai compris, avec les études justement, qu'ils valorisaient autant - si c'était pas beaucoup plus - le savoir-faire dans le cadre. Le respect du cadre plutôt que l'étude de sujet. Et que pour moi, je remettais quelque chose d'excellent, trop tard... Cool, mais ça passe pas, pourquoi ? [...] j'ai trouvé ça tellement déloyal de la part de l'institution de dire "Tu vas couler le cours parce que t'as remis un travail en retard" ».

Ève veut trop faire, trop bien faire, plus que ce qu'on lui demande, elle veut avancer et prendre de l'avance, montrer qu'elle est en avance. Au point que dans ce système scolaire, cela la retarde. Son parcours scolaire révèle une contradiction : d'un côté de « l'excellence » et de l'autre des « échecs ». Ève est exclue à deux reprises du Cégep. Elle accède à l'université par un système d'équivalence, un certificat d'un an en « création littéraire ». Elle s'engage ensuite dans des études universitaires en littérature et travaille dans la restauration en parallèle. En raison de son absentéisme récurrent, elle est renvoyée, à nouveau, cette fois-ci à l'université : « Je suis allée plaider ma cause ». Les professeur.e.s l'interpellent : « Ça vaut la peine de t'avoir, c'est pas comme si tu pouvais pas, mais s'il te plaît, fais ce que tu fais pas, prends ça au sérieux ! » Elle réintègre l'université et termine sa licence en cinq ans : « J'arrive même pas à croire que j'ai fini cette licence, vraiment ! Comme je te dis, des notes extraordinaires, des échecs ! » Elle postule pour la maîtrise en sémiologie. Un professeur la soutient, mais sa candidature est rejetée. Dans son parcours scolaire, de toutes les équations qu'elle a tenté de résoudre, Ève butte sur celle-ci : « C'est ça ma grande difficulté, comment me plier dans ce cadre ? »

\*\*\*\*

Dans cette dernière série, les récits de vie (Philomène, Lily, Annabelle et Ève) tendent vers une dynamique centrale : la conscience de la différence avec soi-même. Philomène trouve dans la figure du clown la légitimité pour donner sens à l'écart qui se creuse avec les trajectoires sociales élitistes et traditionnelles dans sa famille. Lily se décrit comme une Bohémienne qui transgresse le cadre genré qui lui est assigné. Annabelle s'inscrit dans la lignée professionnelle paternelle et dans le féminisme à la fois, creusant un écart. Ève se caractérise, autant dans son récit que dans son parcours, par des débordements intellectuels, et affirme une fréquente contestation des cadres familiaux et scolaires. Il est frappant de voir que les militantes ne cherchent pas à produire un discours unitaire sur soi. Bien au contraire, elles visibilisent, voire valorisent leurs propres contradictions (et un discours multiple sur soi). Ces ruptures de discours sur soi, récurrentes dans les récits de vie, sont un travail d'auto-analyse à l'œuvre, sinon déjà engagé par le passé.

Le dernier récit de vie est assez révélateur. Deux formes de dispositions se manifestent chez Ève. D'une part, Ève se considère comme rebelle et contestataire. D'autre part, elle se décrit comme quelqu'un qui cherche à se conformer, voire qui se plie aux normes. D'une sphère à une autre (familiale, scolaire), cette dialectique évolue et est loin d'être systématique. Le récit de vie d'Ève montre les contradictions, les décalages de son être pluriel. Méfions-nous des changements brutaux dans le discours dégageant deux personnalités, un avant et un après (j'étais ceci, je suis devenu cela) et se focalisant sur une contradiction à deux facettes<sup>690</sup>. Et malgré la vigilance de l'enquêteur dans la construction de ce chapitre, l'inclination à réduire les militantes à un ou deux traits de caractère s'est révélée extrêmement forte, et ne pas effacer les variations s'est parfois conclu par des échecs. Cette tendance à gommer les données hétérogènes est aussi relevée en conclusion des auteur.e.s des *Portraits sociologiques*<sup>691</sup>. Non seulement, les « individus » sont plus que deux « personnalités » mais surtout, ces différentes formes de soi, ces variations intra-individuelles cohabitent et se manifestent différemment en fonction des sphères et des relations sociales.

Cependant, et pour rester sur le cas d'Ève, c'est elle-même qui se focalise sur deux formes qui se manifestent voire se confrontent en elle. C'est elle, avec ses mots, qui s'arrête sur ce tiraillement. Et s'il ne s'agit pas de réduire une trajectoire à ce nœud sur soi, il ne s'agit pas non plus d'ignorer ce dialogue qu'elle mène – au présent - avec elle-même. Ce que son discours dit, au sens propre, c'est sa volonté d'affirmer une part d'elle-même sur une autre. En procédant ainsi, c'est la fonction même du discours chez l'actrice qui se révèle essentielle, dans la construction de la conscience de soi. Ève fait une remarque banale, mais non moins heuristique à propos de cet effort de détachement avec soi : « Dans la vingtaine on essaye tous, toutes d'être comme les autres parce que c'est la première fois qu'on est adulte, on essaye de faire comme les autres, de sortir, même si on n'aime pas boire, parce que c'est ce que tout le monde fait. D'avoir le même style. Puis à un moment donné, on se rend compte qu'on sait ce qu'on n'aime pas et ce qu'on aime, puis on choisit de le faire, on s'individualise ! »

\*\*\*\*

Les 13 portraits que nous avons déclinés au cas par cas en les rattachant à l'image médiatique de l'organisation croisent deux grandes dimensions. La première est l'espace social en termes de « classe » des enquêtées. 4 militantes sont issues d'une classe sociale moyenne (Sabrina, Agnès, Janelle, Annabelle). 5 autres sont issues d'une famille de classe moyenne supérieure (Amélie, Samia, Julie, Philomène, Lily). Un sixième cas est particulier, Marion passe une enfance dans une famille de classe moyenne supérieure, mais la quitte précocement à l'adolescence. Enfin, trois militantes se caractérisent par des origines sociales modestes. Deux

---

<sup>690</sup> Lahire Bernard, *L'homme pluriel*, op. cit. p. 76.

<sup>691</sup> Lahire Bernard, *Portraits sociologiques*, op. cit, p. 390.

d'entre elles proviennent de familles de classe moyenne inférieure ayant une histoire de migration et du déclassement social ; la dernière a grandi dans une classe sociale populaire. L'espace social de notre corpus est varié, mais tend vers le haut des strates sociales. En outre, une majorité des interviewées (10/13) connaît une mobilité sociale ascendante. Et sur les 13 activistes, 9 ont évolué dans des familles intellectuelles et/ou à fort capital culturel (légitime et/ou contestataire).

La deuxième dimension est l'espace social du « genre ». Dans les récits de vie, trois éléments transversaux sont essentiels. Premièrement, la place des violences sexuelles et/ou des discriminations de genre dans l'enfance, l'adolescence ou la vie adulte (Marion, Agnès, Rose, Sabrina, Mélissa, Samia, Janelle, Julie, Philomène, Annabelle). Cette question de la violence se manifeste également en raison de la couleur de la peau, de l'origine ou de la classe sociale (Sabrina, Rose, Ève, Lily). La famille et l'école sont les principaux lieux de ces violences. Une trajectoire fait exception, dans laquelle la violence de genre semble, *a priori*, absente sinon relativisée (Amélie). Deuxièmement, le rôle – oppressif ou idéalisé – du religieux est significatif dans plusieurs récits de vie, mais pas dans la majorité des cas (Rose, Mélissa, Samia, Janelle, Julie, Philomène, Sabrina). Dans trois portraits, le religieux est simplement absent (Marion, Agnès, Annabelle), et dans trois autres, l'environnement familial est explicitement critique à l'égard de la religion (Amélie, Ève, Lily). Comme pour plusieurs militantes ukrainiennes (Oksana Chatchko, Inna Schevchenko, Sacha Schevchenko et Jana Zdhanova), le passage de la religion au féminisme est remarquable, ce qui est confirmé par les travaux de Julie Pagis sur les soixante-huitard.e.s, dont beaucoup tirent des dispositions politiques à partir d'une socialisation familiale religieuse<sup>692</sup>.

Quelles sont celles qui ont des dispositions au politique, qui s'activent et permettent d'expliquer a minima l'engagement au sein de Femen ? Les récits de vie qui mettent en évidence une histoire familiale militante, et donc une socialisation politique explicite sont au nombre de deux (Sabrina et Janelle). Trois autres parcours manifestent une socialisation secondaire au politique, à l'adolescence (Marion, Amélie et Samia). De plus et confirmant le propos conclusif de Camille Masclat, plusieurs interviewées (Sabrina, Amélie, Janelle et Lily) sont explicitement des « filles de féministes », avec une « plus grande distance aux attentes sociales sexuées » et une « capacité [...] à s'affranchir de certaines normes de genre dominantes »<sup>693</sup>. Enfin, certaines trajectoires de socialisation françaises (avec un goût prononcé pour la contre-culture, l'éducation égalitaire, l'autonomie des enfants, etc.) se rapprochent sensiblement des descriptions de certaines familles soixante-huitardes (Sabrina, Amélie, Janelle, Lily)<sup>694</sup>.

En élargissant la définition du politique stricto sensu, la plupart des récits signalent une épaisse inclination à la contestation (Marion, Sabrina, Rose, Amélie, Mélissa, Samia, Janelle, Ève, Philomène, Lily, Annabelle), à savoir la *capacité* – sinon le goût dans certains cas – à subvertir les cadres sociaux et provoquer l'autorité d'une institution (Famille, Religion, École,

---

<sup>692</sup> Pagis Julie, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, op. cit., p. 301.

<sup>693</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 669.

<sup>694</sup> Pagis Julie, *Mai 68, un pavé*, op. cit., p.181.

État). Ces « humeurs critiques » sont des dispositions qui se révèlent comme telles, lorsqu'elles sont transposées dans le militantisme<sup>695</sup>. Elles trouvent dans la mobilisation une « activation heureuse »<sup>696</sup>. Deux récits de vie ne montrent pas de forme de contestations qui se répètent dans différents espaces d'existence ; cela ne signifie pas pour autant une enfance/adolescence placide - les entretiens n'étant pas suffisamment approfondis (Agnès, Julie). Pour la plupart d'entre elles, la capacité de contestation est souvent accompagnée d'un sentiment d'être « hors cadre », « différente », « pas conforme », « de déborder », « faire des choses pas pour les filles », de ressentir son *incapacité* à entrer (se plier) dans les cadres sociaux relatifs au genre (et dans certains cas combinés à la classe sociale ou à la race).

- 1) Ce décalage se matérialise dans les relations sociales et familiales à l'unanimité. Une identification au père, au genre opposé (Janelle, Lily, Annabelle), ou un rapport conflictuel avec celui-ci (Rose). Une identification conflictuelle à la mère (Samia, Julie, Philomène, Mélissa) ou un rapport positif à celle-ci (Sabrina, Janelle). Voire une désidentification ou une rupture familiale (Ève, Marion).
- 2) Une tendance féministe est transmise dans le cercle familial (Sabrina, Amélie, Janelle, Lily, Annabelle). Une majorité accède donc autrement au féminisme.
- 3) Soulignons l'attrait puissant pour la culture contestataire, marginale et la contre-culture : la musique rap et punk, la danse hip hop, le cinéma de la Nouvelle Vague (Marion, Sabrina, Samia, Janelle, Julie, Lily, Annabelle). À cela, s'ajoute un intérêt pour l'histoire des mouvements politiques de type droits civiques aux États-Unis, les anarchistes, les révolutions et la philosophie (Marion, Sabrina, Amélie, Rose, Samia, Janelle, Ève).
- 4) Les enquêtées ont une culture littéraire/philosophique/psychanalytique extrêmement prégnante dans leurs trajectoires et à l'unanimité (Marion, Sabrina, Agnès, Rose Amélie, Mélissa, Samia, Janelle, Julie, Ève, Philomène, Lily et Annabelle).
- 5) À cela s'ajoute pour certaines un rapport fort aux arts, théâtre et/ou à l'esthétique (Agnès, Rose, Amélie, Julie, Ève, Philomène, Lily).
- 6) Toutes les militantes ont un cursus universitaire et dans des spécialités très similaires plutôt littéraires : le journalisme, l'audiovisuel, le cinéma, le théâtre et/ou les études culturelles (Marion, Sabrina, Rose, Amélie, Mélissa, Samia, Julie, Ève, Philomène, Lily). Deux d'entre elles ont poursuivi des études en architecture (Agnès, Janelle). Il n'y a qu'un seul parcours universitaire en sciences dures (Annabelle).
- 7) Plusieurs portraits révèlent des variations intra-individuelles, à l'intérieur même d'un récit de vie, des fidélités multiples et contradictoires dans les dispositions (Sabrina, Amélie, Mélissa, Ève, Philomène, Lily, Annabelle) entre la sphère familiale, scolaire et religieuse. Ces contradictions prennent parfois la forme d'une « auto-punition » consciente ou inconsciente. Marion multiplie les ruptures biographiques dans sa trajectoire de vie. Amélie lisse son identité sociale. Mélissa utilise elle-même le terme « auto-punition »

---

<sup>695</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 226 : « ces dispositions ne sont pas natures contestataires ».

<sup>696</sup> *Ibid*, p. 223.



pour qualifier son rapport à dieu dans l'enfance. Samia a des inclinations pour les « anti-rôles », Rose reconnaît se mettre dans des « situations compliquées » et dans de grandes difficultés. Ève multiplie les échecs scolaires – en étant pourtant une excellente élève. Philomène et Julie s'interrogent sur la violence vécue dans leur existence et l'appel de l'engagement militant. Le fait même que la plupart des interviewées insistent sur ce phénomène – qu'elles ont déjà décrypté (dans des psychothérapies ou toute seule) ou qu'elles décryptent d'ailleurs pendant les entretiens (« je n'avais pas vu à quel point... » ; « je me demande si finalement... » ; « se pourrait-il que... », etc.) montre leur capacité réflexive et leur engagement dans un processus d'auto-analyse.

Les récits montrent, malgré l'homogénéité des profils, de l'existence d'un noyau dur qui se constitue autour d'une histoire de la violence de genre et de disposition à la contestation. Autour de ces deux éléments, une quête de l'émancipation se noue. Pourquoi des personnes aussi éloignées géographiquement les unes des autres se reconnaissent-elles et se connectent-elles ? Les rapports sociaux de genre ne sont pas identiques en Ukraine, en France, au Canada et en Tunisie.

Certains éléments de politisation sont néanmoins similaires dans cette « jeunesse connectée » tels que des événements historiques de mobilisation sociale (respectivement « Révolution orange » en 2004, « Manif et mariage pour tous » en 2012, « Mouvement étudiant » en 2012, « Révolution de jasmin » en 2011). La permanence réside surtout dans cette problématisation du genre que ces femmes engagent et qui s'inscrit dans des contextes pluriels et en fonction des territoires, mais avec une dimension globale. Florence Rochefort appelle à ce nécessaire dépassement du « nationalisme méthodologique » face à des dynamiques transnationales et internationales<sup>697</sup>. Une « histoire connectée » des féminismes est effectivement propice à un décentrement des regards nationaux. Et dans ce cas d'ailleurs, la pluralité des féminismes n'est pas diluée dans une forme d'œcuménisme, mais les divisions sont à considérer comme une forme explicite d'échanges, de transactions, de circulation et de co-construction. Or, il se trouve que la forme protestataire Femen circule au-delà des frontières nationales, et que les critiques féministes (et autres) de l'usage des seins nus sont également transnationales.

Si la plupart des interviewées semblent être prédisposées à contester les rapports de genre, rien ne semble indiquer comment elles sont arrivées à faire de la manifestation seins nus. Un seul cas se distingue, Lily, qui s'est déjà rebellée topless. Comment les autres militantes font-elles pour dépasser la contrainte sociale et culturelle ? Vivent-elles cet acte comme une transgression ? Et quelles sont les raisons qui les poussent à persister dans cet engagement politique ?

---

<sup>697</sup> Rochefort Florence, *Histoire mondiale des féminismes*, Paris, PUF, 2018, p. 11.





## Chapitre 6. La carrière militante Femen (I) : les « plis » de l'expérience politique

---

L'histoire biographique des militantes est peut-être insuffisante pour comprendre l'engagement, il n'en reste pas moins que sans elle, on ne comprendrait pas grand-chose. En complément de cette socialisation primaire, particulièrement, il s'agit, toutefois, de ne pas mésestimer le moment de l'engagement et l'attraction dans la « carrière militante ». La question n'est plus « qui sont-elles ? », mais « que font-elles ? »<sup>698</sup>. L'une des ficelles d'Howard Becker est d'analyser les activités, cela met en évidence les dynamiques temporelles des processus, plutôt que les structures<sup>699</sup>. Le concept de « carrière » est donc fécond pour saisir les changements dans un parcours. Le premier outil est le séquençage diachronique du processus en étapes, qui évite l'écueil de l'explication mono-causale d'un phénomène<sup>700</sup>. Ce séquençage éclaire à chaque étape de la biographie, que « les attitudes et les comportements sont déterminés par les attitudes et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles à venir »<sup>701</sup>. L'approche est particulièrement efficace pour saisir la transformation des identités et les mécanismes sociaux à l'œuvre. Le second outil est l'intérêt porté à l'apprentissage : comment apprennent-elles à devenir militantes seins nus ?<sup>702</sup> L'attention accordée à l'apprentissage permet de repérer des ruptures avec un état antérieur et les effets de la pratique protestataire. Nous posons davantage l'hypothèse que la carrière militante Femen est une socialisation féministe de « formation et de transformation individuelle », avec des répercussions immédiates ou différées dans plusieurs domaines de l'existence sociale<sup>703</sup>. Cette carrière militante Femen se décompose en cinq étapes : l'engagement, la consolidation de celui-

---

<sup>698</sup> Howard Becker privilégie le « comment » qui permet l'ouverture d'un espace d'expression, la description d'un processus et l'explicitation des pratiques, tandis que le pourquoi appellent les causes et les justifications. Pinson Gilles, Sala Pala Valérie, « Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique ? », *Revue française de science politique*, Vol. 57, n° 5, 2007, p. 594.

<sup>699</sup> Becker Howard, *Les ficelles du métier*, op. cit., p. 88. Darmon Muriel, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 80. Dans son étude sur la « carrière anorexique », Muriel Darmon n'envisage pas « l'anorexie comme un état ou une personnalité, mais cherche à faire « apparaître dans quelle mesure, pour "être" anorexique, il faut "faire" certaines choses ».

<sup>700</sup> Agrikoliansky Éric, « Les "carrières militantes". Portée et limites d'un concept narratif », dans *Sociologie plurielle des comportements politiques. Je vote, tu contestes, elle cherche...*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017, p. 186.

<sup>701</sup> Fillieule Olivier, « Carrière militante », Olivier Fillieule (éd.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 85-94.

<sup>702</sup> Becker Howard, *Oustiders*, op. cit., p. 77.

<sup>703</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines*, Vol. 84, n° 4, 2011, p. 8.

ci, le désengagement, les réaffectations et enfin le réengagement militant<sup>704</sup>. Dans un premier temps, nous analysons le moment de l'engagement et les motifs que les militantes présentent. Ces derniers dévoilent le rôle essentiel du corps engagé.

## **6.1) Commencer dans Femen : le corps engagé**

Peu ou prou disposées à la contestation, les femmes qui rejoignent Femen ne le font que parce qu'une situation se présente à elles. Comment le contact entre l'individu et l'organisation se fait-il ? Que font-elles (situation objective) au moment où un appel Femen se fait entendre ? Quelles raisons (motifs) donnent-elles pour expliquer leur engagement militant ? Dans ce moment de d'engagement, il est essentiel de distinguer les motifs, des motivations. Le motif est la verbalisation qui accompagne, justifie, rationalise un comportement<sup>705</sup>. Le motif est loin d'être unique ou figé, mais évolue en fonction des contraintes et des positions objectives de la carrière militante et tributaire des conditions de production de la situation d'enquête<sup>706</sup>. Ces motifs se révèlent pluriels. Toutefois, parmi l'ensemble des raisons avancées dans les récits, il apparaît que la raison du corps est centrale dans l'engagement des militantes.

### 6.1.1) Le « moment » de l'engagement

Plusieurs facteurs contribuent au contact entre les potentielles recrues et Femen : la médiatisation de la cause féministe, le rôle des réseaux sociaux virtuels et la présence de réseaux humains (prescripteurs.rices) dans une moindre mesure. Un dernier élément favorise l'adhésion, la relative disponibilité familiale et professionnelle des militantes.

#### **a) Le rôle important des réseaux sociaux médiatiques**

Dans la sociologie de l'engagement, une importance est accordée à la distinction entre, d'un côté, la situation objective (statut, disponibilité, etc.) avec le rôle des réseaux humains et des prescripteurs.rices (la logique sociale), et de l'autre, les motifs énoncés (le discours subjectif qui l'accompagne dont la tendance est à une argumentation plus idéologique). Il s'agit justement de mettre en évidence ces écarts.

---

<sup>704</sup> La division classique de la « carrière » se fait en trois étapes : « commencement », « continuité », « sortie ». Les deux étapes que nous ajoutons « réengagement » et « réaffectation » sont des étapes à part, sinon de nouvelles « carrières ».

<sup>705</sup> Fillieule Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *op. cit.*, p. 204.

<sup>706</sup> *Ibid*, p. 205.

Au moment de leur engagement, les militantes interrogées sont âgées de 18 à 34 ans. Marion (28 ans) est l'une des toutes premières activistes françaises à rejoindre l'organisation Femen. Elle est journaliste-pigiste, vit une situation professionnelle précaire, mais dispose d'un emploi du temps malléable. Marion contacte l'organisation en novembre 2011 lorsque les militantes ukrainiennes sont en « tournée européenne ». De passage en France, les activistes réalisent leur toute première action sur le territoire français, contre Dominique Strauss-Kahn. Les premiers contacts se font par les réseaux sociaux et un rendez-vous est fixé. Les militantes Femen prévoient de revenir en France en février 2012. La rencontre est fructueuse puisque dès l'été 2012, Marion est sollicitée pour réaliser sa toute première action<sup>707</sup>.

La création de Femen-France et du centre d'entraînement international au LMP est accompagnée d'une intense couverture médiatique, à l'automne 2012. Femen soigne ses relations avec les médias et se fait inviter sur de nombreux plateaux de télévision. Cette visibilité attire les nouvelles recrues françaises. Parmi elles, Agnès (22 ans), de retour de l'étranger, s'installe à Paris, et contacte le mouvement par mail. Sabrina (23 ans) découvre Inna Schevchenko dans une émission à la télévision française. Cette dernière est la nouvelle cheffe de file des Femen et tente de mobiliser d'autres femmes via les médias en France. Le message « we are looking for an army » (« nous cherchons des soldates ») est entendu par Sabrina qui envoie un mail également. Philomène (30 ans) fait du théâtre politique, mais celui-ci n'est pas à la hauteur de ses attentes : « Faut que je fasse autre chose, et donc je me suis dit, je vais contacter Femen, faut que je bouge, faut qu'il y ait un truc qui se passe ». Samia (18 ans) est étudiante, elle est encore au lycée, tout comme Selma (23 ans) étudiante dans une école d'architecture. Julie (27 ans) est intermittente du spectacle, elle est régisseuse sur des tournages de cinéma. Toutes les quatre contactent le mouvement par Facebook ou par mail. D'autres militantes se mettent autrement en relation avec l'organisation féministe.

### **b) Le rôle des prescripteurs.rices et du réseau militant secondaire**

En novembre 2012, les Femen se mobilisent contre la Manif pour tous et affrontent l'Institut Civitas<sup>708</sup>. Les violences de la part de nervis d'extrême droite sont médiatisées et interpellent

---

<sup>707</sup> « Femen stage topless anti-Islamist Olympic protest in London », *The Telegraph*, (Londres), 02/08/2012.

[<https://www.telegraph.co.uk/sport/olympics/olympicsvideo/9447608/Femen-stage-topless-anti-Islamist-Olympic-protest-in-London.html>], (Consulté le 01/10/2019).

<sup>708</sup> L'Institut Civitas, créé en 1999, devient parti politique en 2016. Il joue un rôle important à l'occasion de ces mobilisations sociales : Martinière Mathieu, « L'institut qui rêvait de rechristianiser la France, *Slate.fr*, (Paris), 21/09/2012. [<http://www.slate.fr/story/62081/civitas-rechristianiser-france>], (Consulté le 31/10/2019).

« Les organisateurs de la "Manif pour tous" refusent tout "amalgame" avec Civitas », *La Croix* avec *AFP*, (Paris), 13/01/2013. [<https://www.la-croix.com/Actualite/France/Les-organisateur-de-la-Manif-pour-tous-refusent-tout-amalgame-avec-Civitas-NG-2013-01-13-898481>], (Consulté le 31/10/2019).

« Justice : huit hommes jugés pour avoir frappé des Femen », *Le Télégramme*, (Morlaix), 16/01/2018, [<https://www.letelegramme.fr/france/justice-huit-hommes-juges-pour-avoir-frappe-des-femen-16-01-2018-11815431.php>], (Consulté le 25/01/2019).

Amélie (26 ans) qui travaille au même moment dans un théâtre. Elle décide de rejoindre Femen quelques semaines plus tard conjointement avec une amie. Toutes deux se rendent à leur première réunion Femen et adhèrent rapidement. Janelle (21 ans) rentre de l'étranger et prépare le concours d'entrée à l'école d'architecture. Parmi les épreuves du concours, un scénario doit être imaginé. Janelle propose une rencontre imaginaire avec une Femen. Elle discute de Femen avec sa mère qui lui suggère de s'y engager. Janelle hésite et quelques semaines plus tard, alors qu'elle est invitée dans une célèbre institution, elle décide de contacter le mouvement et leur propose une opportunité d'action dans ce lieu symbolique. Les Femen lui proposent de venir à la prochaine réunion. Le processus de recrutement s'enclenche pour Janelle : « J'ai découvert qu'on pouvait intégrer le mouvement Femen, et c'est comme ça que je suis rentrée dedans ! (rires) ». Janelle partitionne son engagement en quatre étapes : elle a un intérêt scolaire pour le mouvement, s'ensuit le rôle de la mère, Janelle a l'initiative du premier contact et se retrouve finalement invitée au LMP. De même, Rose (26 ans) qui découvre Femen via les réseaux sociaux, décide de faire un travail universitaire et ne rejoint le mouvement qu'après avoir eu un contact physique. Janelle et Rose découvrent le groupe de l'intérieur par une étape supplémentaire essentielle, un intérêt académique<sup>709</sup>. Tout comme pour Janelle et Rose, le moment d'engagement d'Annabelle (21 ans) s'allonge dans le temps. Annabelle contacte le mouvement alors qu'elle n'est pas disponible. Elle ne rejoint pas le mouvement immédiatement, mais décide de suivre ses activités. Elle s'engage quelques mois plus tard : « J'étais pas du tout disponible, j'étais en Licence de Maths... J'habitais loin, j'étais à une heure et demie de trajet de Paris, donc j'ai dit aux filles, je passe mes exams et je reviendrai vers vous ! » Elle reste en contact, car elle « envoie des sms » de temps en temps. Cette absence de disponibilité peut être également envisagée comme un temps de réflexion.

Si des prescripteur.rices jouent un rôle dans l'engagement d'Amélie et de Janelle, plusieurs militantes sont recrutées avec une logique sociale plus évidente. Mélissa et Lily sont mises en relation avec le mouvement par le réseau de Femen. Mélissa (34 ans) joue une pièce au Lavoisier Moderne en décembre 2012, le directeur la connaît et souhaite lui présenter les militantes qui se sont installées au premier étage du théâtre. Quelques semaines plus tard, Mélissa rejoint le mouvement. De même, Lily rencontre une militante lors d'une soirée, mais ne découvre son appartenance au mouvement que lors de leur deuxième rencontre. La militante propose à sa nouvelle amie de rejoindre le groupe, car elle détecte chez elle une personnalité qui correspond à Femen :

Ça a commencé comme ça. Elle me dit : je voulais t'en parler. C'est vrai que ça a créé des jalousies dans le groupe parce que je suis pas passée par la porte, on va dire, de recrutement ! Où on se voit dans les cafés, on parle de sécurité, de comment agir... Moi, en fait, on est venue me dire " Viens avec nous ! ". Donc, c'est vrai que quand je suis arrivée dans les premières

---

<sup>709</sup> Deux étudiantes ont fait des mémoires de master, avec observation participante. Le résultat est différent, puisque les deux mastérantes n'ont pas rejoint le mouvement à la suite de leurs enquêtes.

réunions, c'était très... froid. "Mais qui c'est ?" "Ah, mais elle vient parce qu'elle connaît unetelle".

Il est probablement assez rare dans le militantisme, souvent en quête de recrues, qu'une « jalousie » s'installe à ce niveau de l'engagement. Les groupes politiques apprécient que la base militante attire de nouvelles recrues (famille, amis, etc.). Dans le cas de Femen, cette anecdote semble révéler que les places sont chères et le recrutement compétitif, ou bien que la procédure de recrutement se fait réellement à l'image d'une carrière professionnelle. Le « piston » militant est, dans ce cas, mal perçu. Lily semble avoir la personnalité de la militante Femen, il arrive donc que l'individu choisit l'organisation autant que celle-ci le choisit<sup>710</sup>. Auparavant, ces ami.e.s lui déclaraient d'ailleurs, « c'est un mouvement que t'aurais pu créer ». En outre, l'encouragement de sa mère participe à son engagement :

J'y pensais même pas. C'est vrai que ma mère m'a poussée aussi, ça a été déclencheur, elle m'a dit : tu devrais ! Nan, elle ne m'a pas poussée, mais elle m'a dit : c'est très intéressant ce groupe, c'est un mouvement moderne, et oui, elles ont raison à un moment donné de faire ça. Et elle m'a dit : moi, j'irais, mais j'ai les seins qui pendent (*rires*). Et voilà, ça m'a fait rire ! Peut-être que j'y vais aussi pour ma mère ! Mais je le fais pour toutes les femmes, voilà !

Lily cumule plusieurs prescripteur.rices (ami.e.s, famille) et la rencontre avec une militante du mouvement. Mélissa et Lily sont les deux seules militantes à rejoindre le mouvement via une relation, par un concours de circonstances (Mélissa fait un spectacle au LMP au moment où Femen s'installe, et Lily rencontre par hasard une militante lors d'une soirée et « le contact passe » entre elles).

Le premier contact avec le mouvement est moins le résultat d'une logique sociale (mise en contact dans un réseau social humain) que le travail médiatique opéré par le mouvement. Le rôle des réseaux sociaux virtuels et des initiatives individuelles est important. Plusieurs recrues (majoritairement ici) prennent l'initiative de contacter le mouvement plutôt que par l'intermédiaire d'une tierce personne<sup>711</sup>.

À cet égard, les cas de Janelle et de Rose pourraient aussi être cités. Ont-elles rejoint le mouvement du fait et à l'issue de leur démarche universitaire ? Le moment de la « causalité » se déplace. Ou bien avaient-elles besoin de cette « étape supplémentaire » pour prendre le temps de se convaincre, en allant voir à l'intérieur de l'organisation ? En somme, elles se créent une opportunité de mise en relation, dont le but est justement de concrétiser l'adhésion. Leur recrutement reste proche des enrôlements par le « médiatique », via les réseaux sociaux virtuels. La prépondérance d'un recrutement médiatique est à mettre en lien avec la possibilité

---

<sup>710</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 214.

<sup>711</sup> Une autre hypothèse est que les militantes interrogées – celles qui sont restées plusieurs années et qui ont un engagement solide – ont rejoint le mouvement de leur propre initiative : le choix aurait été accompagné d'une réflexion plus forte ? Le recrutement est principalement médiatique dans notre échantillon, et ne signifie pas qu'il en est de même pour l'ensemble des militantes.



de contacter très facilement le mouvement. Par ailleurs, Femen s'inscrit dans la « troisième vague » du féminisme avec un usage important des réseaux sociaux virtuels<sup>712</sup>. Le recrutement est relativement simple et rapide. Les potentielles recrues contactent le mouvement, lequel se met à disposition, et accélère le recrutement dès le premier contact. À la suite d'un premier rendez-vous, et d'une réunion introductive, la militante est engagée progressivement, pas à pas. Femen est un micro-mouvement et les relations personnalisées dès la première rencontre augmentent les chances d'enrolement<sup>713</sup>. D'autant plus que la situation sociale des jeunes femmes est favorable.

### ***c) La relative disponibilité familiale et professionnelle***

Les militantes interrogées étaient dans une certaine disponibilité lors de l'engagement. Cette disponibilité biographique se manifeste sur le plan professionnel dans 9 cas sur 12 : une activité professionnelle en intermittence avec une certaine malléabilité de l'emploi du temps (Rose, MéliSSa, Julie, Philomène, Sabrina, Ève, Lily, Amélie) ou bien des études universitaires, ou un moment de transition entre deux étapes d'existence (Annabelle, Janelle, Samia, Marion, Agnès). Certaines militantes ont néanmoins un emploi en parallèle de leurs études (Ève).

La disponibilité familiale est tout aussi pertinente dans la mesure où son absence constituerait une contrainte supplémentaire, un frein à l'engagement. D'autant plus que la moitié des militantes a plus de 25 ans. Deux militantes sur quatorze ont néanmoins un enfant à charge au moment de leur adhésion à Femen<sup>714</sup>. Deux autres militantes deviennent mères pendant leur militantisme, une seule est déjà en ménage au moment de l'engagement. Même si certaines sont en couple, la moitié des militantes a moins de 25 ans et elles sont étudiantes. Fonder une famille n'est, *a priori*, pas une priorité.

Les moments de bifurcations biographiques (transitions professionnelles, fin d'études, divorce, etc.) se présentent comme des opportunités de redéfinition de l'identité sociale facilitant ainsi des passages à l'engagement<sup>715</sup>. En interrogeant les motifs, cela peut nous éclairer sur les attentes face à ce tournant politique des trajectoires.

---

<sup>712</sup> Blandin Claire, « Présentation. Le web : de nouvelles pratiques militantes dans l'histoire du féminisme ? », *Réseaux*, 2017/1 n° 201, p. 9-17.

<sup>713</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 234.

<sup>714</sup> Dans ce troisième chapitre, le corpus d'entretiens comprend les treize militantes du chapitre précédent et un quatorzième « récit de carrière » d'une militante française (Selma). De plus, nous mobilisons quelquefois les récits de Sacha Schevchenko et Jana Zhdanova de façon complémentaire.

<sup>715</sup> Agrikoliansky Éric, « Les « carrières militantes. Portée et limites d'un concept narratif », *op. cit.*, p. 176.

### 6.1.2.) Les motifs et motivations pluriels de l'engagement

Les motifs sont les actes de langage par lesquels les individus justifient leurs comportements<sup>716</sup>. Parmi les motifs avancés par les militantes sur les raisons de leur engagement, plusieurs points sont en commun. Deux principaux motifs sont clairement exprimés : l'adhésion idéologique à la « cause des femmes » et le mode opératoire des Femen, motivation suprême. Deux autres facteurs, la disposition politique et une histoire de la violence de genre confirment le constat du chapitre précédent, toutefois, avec une valeur implicite et ambiguë pour ces deux derniers points.

#### **a) L'héritage de la politique et les compétences professionnelles**

Dans les récits de vie de la carrière militante, l'existence d'un passé politique n'est presque jamais exprimée comme motif d'engagement. Deux militantes seulement font état d'un passé politique, s'inscrivent dans un héritage familial ou le supposent comme un facteur d'adhésion à Femen. Janelle relie explicitement son engagement à l'histoire familiale. Janelle, qui a une mère activiste et des grands-parents qui se sont engagé.e.s dans la Résistance, déclare : « Pour moi, c'était normal qu'à un moment, je m'engage quelque part, mais je ne savais pas où ! Ça faisait des années que je réfléchissais à comment m'engager dans quelque chose où vraiment, j'aie l'impression d'être utile ».

Une seconde revendique implicitement la continuité d'un engagement politique à un autre avec un transfert de compétences professionnelles. Marion est une militante active avant de rejoindre Femen. Elle souhaite aider les Ukrainiennes et se propose de faire des traductions ou de rédiger des communiqués de presse. Elle utilise ses compétences d'activiste et de journaliste dans ce nouveau militantisme. Si une seule militante provient de la sphère journalistique (Marion), plusieurs autres militantes sont issues d'études et de secteurs professionnels similaires : le cinéma, l'audiovisuel et le théâtre (Sabrina, Amélie, Mélissa, Julie, Philomène, Lily, Rose). Deux militantes ont fait des études en arts plastiques et en architecture (Agnès, Janelle). Seules deux dernières militantes (Samia, Annabelle) se démarquent en étant éloignées de ces parcours d'enseignement supérieur et de secteurs professionnels qui confèrent aux militantes des acquis qu'elles peuvent mettre à profit dans le militantisme Femen. Les compétences professionnelles comme les dispositions politiques apparaissent donc comme des motivations fortes, sans pour autant être conscientisées ou revendiquées par les militantes, ce qui confirme la partialité des motifs. Dire ou ne pas dire un motif est aussi une stratégie idéologique.

---

<sup>716</sup> Dans Fillieule et Broqua (2000), citée par Masclat Camille, *Sociologie des féministes, op. cit.*, p. 319.

## **b) Les violences : dire et ne pas dire**

Les récits de vie des militantes sont abondants en exemples de violences sexuelles et de discriminations de genre. Presque toutes celles qui ont été interrogées font état de violences et de discriminations sexuelles, exceptée une militante (Amélie). Et comme le signale à juste titre Camille Masclat, ces éléments « ne permettent pas de conclure à une relation de causalité entre le vécu de violences sexuelles et l'engagement féministe ; une démarche dans tous les cas peu compatible avec l'approche théorique – qui ne vise pas à chercher d'hypothétiques et uniques "déterminants" de l'engagement féministe »<sup>717</sup>. La sociologue en conclut néanmoins sur le plan qualitatif que « les agressions sexuelles font partie des expériences par lesquelles les féministes ont éprouvé, dans leur dimension la plus violente, les rapports de genre, et qui ont par conséquent contribué à façonner des dispositions critiques à leur égard »<sup>718</sup>.

Et tout comme les féministes des années 1970, les militantes Femen mobilisent très rarement ces violences comme motif explicite de l'engagement<sup>719</sup>. Elles peuvent en parler abondamment lorsque la question porte sur un vécu de la violence, ou lorsque qu'elles se remémorent une attitude féministe de leur part. Mais cette argumentation semble disparaître lorsqu'il s'agit d'aborder les raisons de leur engagement au sein de Femen.

Sabrina est assistante documentaliste d'une chaîne de télévision française. Les commentaires sexistes et l'ambiance misogyne la convainquent de démissionner quelques semaines après l'action des Femen contre Dominique Strauss-Kahn :

En voyant cette action, je me suis dit, elles ont trop raison, ces mecs-là faut leur foutre la honte, c'est pas à nous, c'est pas à moi de m'adapter, c'est à eux de s'adapter au fait que je suis présente, que j'existe, et que c'est comme ça, qu'il y a des femmes qui travaillent ! [...] J'avais pas envie d'être la meuf relou, et en même temps en voyant cette action, elles ont trop raison. J'ai démissionné, je crois, un mois plus tard ! Je pense que c'est ce qui a provoqué le déclic, en me disant, je n'ai pas à accepter ça ! [...] Et je pense que les filles, leurs actions, faudrait que je regarde, mais je suis partie en décembre, et leurs actions étaient au mois de novembre, je crois ! C'est pas en voyant cette action que je me suis dit, je démissionne... mais c'est là que j'étais, c'est fini, c'est bon, j'arrête de rentrer chez moi en pleurant, faut assumer mes choix !

Sabrina fait explicitement le lien entre l'action Femen et sa démission, mais cherche immédiatement à relativiser, à détendre ce lien. D'autres paramètres ont pu intervenir au même moment. D'ailleurs, elle ne s'engage pas tout de suite. Mais, fait important, lorsque Femen s'installe en France, quelques mois plus tard, elle rejoint le groupe spontanément. Une autre militante, Agnès, rentre en France à la suite d'un an d'études à Bruxelles où elle constate les violences et le harcèlement dans l'espace public : « Je pense que c'est la pire ville dans laquelle

---

<sup>717</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 314.

<sup>718</sup> *Idem*.

<sup>719</sup> *Ibid*, p. 385.

j'ai vécu ». Elle n'a jamais milité par le passé, mais le récit de vie d'enfance et d'adolescence d'Agnès est empreint d'épisodes de harcèlement scolaire et de violences sexuelles. Son engagement se produit à son retour de l'étranger et souligne explicitement le lien de cause à effet, « c'est à cause de ça que je suis devenue féministe... et grâce à ça ». Toutefois, lorsqu'on aborde les raisons de son engagement au sein de Femen, Agnès n'ajoute pas à sa liste, les violences qu'elle a pu vivre. Par pudeur probablement. Mais, une séparation plus claire apparaît dans d'autres récits. Lors de l'« affaire DSK », Julie a sa première expérience féministe, elle rejoint sa sœur dans un rassemblement :

On se réunissait une fois par semaine ou tous les quinze jours, et puis ça n'a pas perduré. Ça a duré à peu près un an, mais c'est comme ça que j'ai rencontré des féministes très expérimentées. [...] Au début, on était une centaine quand même, c'est euh, c'est fou ! On se réunissait dans une grande salle, la bourse du travail, à Paris.

Julie découvre et participe à des débats féministes. Elle relie également cette première expérience aux violences contre les femmes en général, que l'événement du Sofitel de New-York cristallise, mais ne fait pas de lien avec sa propre histoire et son propre vécu : « J'étais un peu comme beaucoup de femmes très choquée par le traitement médiatique réservé à la victime, on a parlé de "troussage de domestique", euh... Il y a des gens qui ont dit après que finalement, c'était un conte de fées ce qu'elle vivait puisqu'elle a eu un dédommagement, une contrepartie financière, enfin c'était vraiment très consternant, et puis il y a des femmes qui, elles, avaient déjà une expérience féministe, qui ont lancé un appel à se réunir en fait, pour discuter de cette situation et communiquer dans les médias sur cette situation, du coup, je suis allée à une première réunion, et c'est devenu une assemblée ! »

Pourtant, lorsque Julie est interrogée sur ses premières attitudes féministes, elle énonce une longue série de violences : « J'ai connu le harcèlement de rue [à Paris], tout de suite ça m'a choquée, mais petit à petit, je me suis rebiffé quoi, contre ça. [...] Ben, un jour mon supérieur hiérarchique m'a quand même dit en me parlant : excuse-moi, je regarde tes seins, je n'ai pas vu ma femme depuis longtemps ! Et je trouve ça très déplacé en fait ! [...] Oui, il y a des gens qui m'ont suivie dans la rue, il y a des gens qui m'ont frappée dans la poitrine juste pour le plaisir, juste parce que je passais ».

Si plusieurs militantes évitent de relier trop explicitement l'engagement à la violence vécue, c'est que l'hypothèse d'un lien direct entre les deux est énoncée par Annabelle. C'est l'une des rares activistes interrogées à dire qu'elle a rejoint Femen après avoir subi un viol :

J'ai décidé de devenir vraiment activiste dans un mouvement important... suite à un viol ! Rentrer dans Femen ça m'a permis, non pas de prendre ma revanche, mais ça m'a beaucoup aidée dans cet événement. Donc, j'ai commencé à m'intéresser au mouvement Femen, j'adhérais à tout [...] Ah, mais complètement, ça a complètement contribué ! Ça a été un déclic ! Parce que, jusqu'à ce que ça arrive, j'étais contre le sexisme etc. Mais je ne m'étais jamais sentie opprimée vraiment, tu vois ? Et quand c'est arrivé, vraiment ça a fait un déclic

et je me suis rendu compte que j'avais besoin de... de militer pour les femmes ! Pour moi, aussi ! [...] En fait ma manière d'évacuer ça, ça a été de m'intéresser à la cause !

D'une certaine façon, Annabelle extériorise son viol en s'engageant dans l'activisme féministe. Ce lien est explicité à l'enquêteur - cet entretien avec Annabelle étant le dernier. Ce résultat est l'évolution du discours des militantes à mon égard. Les militantes se font passer le mot de façon à m'apporter des éléments supplémentaires<sup>720</sup>.

Lorsque ce lien reste implicite, il s'agit d'éviter les effets de délégitimation et le « psychologisme ». Pris dans une double injonction, les militantes ne peuvent et ne veulent l'éviter totalement, la question de la libération de la parole et de la visibilisation des violences est un aspect important de l'engagement féministe. D'un côté, elles parlent abondamment des violences, vécues personnellement, mais surtout dans un cadre général ; pour ainsi rester fidèle à la libération de la parole. De l'autre, elles éloignent autant que possible cette question des violences vécues, sous risque de voir leur engagement réduit, voire caricaturé. Une militante, Sarah, vit cela à la télévision tunisienne, alors que le présentateur l'interroge sur les viols qu'elle a subis :

Ce que je regrette dans l'émission, c'est que ça n'a pas été traité comme il faut ! Je n'ai rien contre le fait de raconter ça à la télé, après tout, c'est pas de ma faute. [...] Il [le présentateur] dit "Ahh tu as été violée... C'est pour ça que tu détestes les hommes ?" Et en plus, il a censuré tout ce que j'ai dit. [...] Parce que ça touche énormément de gens en Tunisie, presque toutes mes amies ont vécu ça. Si on a trouvé quelqu'un qui en parle à visage découvert, il ne faut pas ridiculiser la chose !

Lorsque les militantes n'explicitent pas le lien entre les violences et l'engagement politique, l'adhésion idéologique fonctionne comme une interface, et apparaît ainsi comme le miroir de la condition sociale des femmes et le vecteur des oppressions personnellement vécues.

---

<sup>720</sup> Annabelle est la dernière militante que j'ai interviewée. Lors de l'entretien qui précède, Julie m'informe que des militantes ne parlent pas forcément des violences vécues, et sentant probablement ma timidité sur le sujet : « Je pense qu'il y a quelque chose que... Je ne parle pas de Femen en particulier, mais je pense que dans vos recherches sur féminisme ou quoi, vous avez affaire à beaucoup de femmes qui ont subi des agressions sexuelles et qui ne vous le diront pas et du coup, prenez-le en compte. [...] C'est vrai que parfois on nous la pose et on va répondre très naturellement "non", alors qu'en fait la vraie réponse c'est oui. [...] Enfin, on sait que c'est un sujet où la parole est... compliquée à libérer quoi ! » Le développement de Julie est d'autant plus étonnant que lors de mon premier entretien (raté !), Agnès refuse d'aborder sa vie personnelle, en raison de ce risque de réductionnisme à la vie intime/privé. Entre le premier et le dernier entretien, il y a un revirement à 360°. Il se trouve que les militantes communiquent entre elles à propos des entretiens que je mène, et j'ai relevé au fil des rencontres, une volonté de plus en plus forte entre militantes, de m'aider à avoir plus d'entretiens, et de qualité (plus approfondis). Il est possible qu'Annabelle ne m'aurait pas fait part de ce viol si cet entretien n'était pas venu après une co-construction entre les militantes elles-mêmes, et avec le chercheur.

### **c) L'adhésion idéologique : la cause des femmes et autres luttes**

L'adhésion idéologique féministe des militantes est rarement isolée ou abstraite. L'adhésion idéologique est plurielle et souvent articulée à une deuxième cause. Le cas d'Amélie est symbolique qui déclare que c'est moins pour des raisons purement féministes que dans un contexte de lutte contre l'homophobie qu'elle arrive chez Femen : « Je suis entrée dans Femen par le biais de ma révolte contre les fachos, le mariage pour tous. Techniquement pas vraiment par le biais féministe ». C'est justement parce qu'elle perçoit Femen « punk » et « anarchiste » qu'elle adhère.

Une autre militante, Agnès, est attirée par l'aspect « radical » du mouvement. Toutes les deux s'identifient à une forme de féminité inédite, que le témoignage d'Ève clarifie. Elle est admirative devant cette « image » d'héroïnes :

Je les ai regardées un peu à la chaîne puis j'étais vraiment hébétée [...] je me suis rendu compte quand je regardais ça que j'avais jamais vu autant - de façon aussi claire du moins - ni dans la réalité, ni dans des personnages de films ou de romans, des femmes qui... revenaient avec une telle détermination ! Malgré tous les coups, toutes les arrestations ! [...] J'ai jamais eu comme image, comme illustration, des filles qui revenaient avec la même conviction, de la même façon, complètement 'unapologetic' !

Deux autres militantes Mélissa et Selma s'engagent en raison de la posture anticléricale de Femen. La première a grandi dans une communauté protestante dont elle dénonce les règles à l'égard des femmes. La seconde souhaite rejoindre un mouvement féministe ou antiraciste, mais les trouve monolithiques :

C'était un des rares mouvements qui rassemblait un peu toutes mes préoccupations ; elles étaient féminines (sic) mais c'était aussi plus large, avec la défense des droits de l'homme, avec la lutte contre le Front national, une vision humaniste, et aussi anti cléricale, une critique forte des religions, ce que ne font pas forcément les autres mouvements féministes ! Pour moi, l'un des gros soucis, ça avait été toujours aussi le dogme religieux, ça a toujours été un problème pour moi et, donc, enfin un mouvement qui en parle clairement et qui le dénonce clairement !

Selma, qui est Noire, a un discours anti-religieux et contre l'extrême droite. Quand elle cherche à s'engager, un documentaire sur la militante américaine Angela Davis la motive, elle trouve dans Femen le lieu parfait de l'articulation de ses multiples « préoccupations ».

L'adhésion idéologique regroupe autant l'engagement féministe qu'une lutte contre l'homophobie, l'antiracisme (symbolisé par la lutte contre le Front national), ou encore contre les religions. Il n'est pas rare qu'une même militante fasse l'association de plusieurs « préoccupations », l'engagement est alors intersectionnel.

Toutefois, le statut « d'ex-militante » au moment de l'entretien est un élément important, car ces dernières sont dans une dynamique d'élargissement de leurs activités féministes. Elles sont plus sensibles ou conscientes des autres luttes. En témoigne la dénonciation qu'elles peuvent faire à l'égard du groupe Femen, reprenant ainsi à leurs comptes, les discours critiques qui circulent dans l'espace politique et médiatique.

Parmi les critiques, plusieurs militantes signalent l'absence de construction et de résultat dans cette stratégie de la provocation. Pourtant, au moment de leurs engagements, aux yeux des militantes, Femen se distingue par sa « stratégie novatrice ». Le mouvement se positionne différemment des organisations féministes centrées sur des revendications concrètes (mise en place d'un agenda public contre les violences, la parité, les inégalités salariales, etc.)<sup>721</sup>.

#### **d) Le mode opératoire : une stratégie**

Les militantes interrogées centrent les motifs d'engagement sur le mode opératoire des Femen qu'elles trouvent « radical », « punk », « original », « drôle ». Philomène est dans le « théâtre politique », engagé, mais ne s'en satisfait pas : « Je voulais faire quelque chose d'autre. Et pour moi, je les voyais fortes, je les voyais présentes, dynamiques, et pas en souffrance ! Je ne voyais pas de pathos, en fait, dans leurs actions, ça, ça me plaisait ». Cette dimension « non-victimaire » du militantisme Femen (on reproche souvent aux luttes féministes - comme aux luttes LGBT, antiracistes, etc. - de recourir à la victimisation), se manifeste par sa radicalité. La priorité est moins à la revendication (ou à la plainte politique), qu'à la capacité à imposer et s'imposer. Cette stratégie ouvre un créneau pour les Femen dans l'espace féministe, en France particulièrement.

Selma rejoint un groupe de femmes « fortes » : « Je trouvais que par le mode d'action, on proposait autre chose. On changeait complètement les codes, complètement l'image des femmes, aux yeux de la société. Tout d'un coup, là, la femme n'était pas... Voilà, un petit objet fragile dont on se sert d'une manière ou d'une autre, mais un corps actif et revendicatif, et c'est ça qui me plaisait ! Alors que, le monde associatif souvent, je trouve que y a cette tendance à... Voilà, à déplorer des choses, mais pas forcément à proposer autre chose ». De même, Lily trouve les autres associations « trop gnan gnan » et associe Femen à cette posture non-victimaire. Est-ce pour cette raison que Lily n'a pas rejoint d'organisation féministe avant Femen ? Elle déclare s'être engagée sans hésitation, « c'est juste que... y avait rien avant ». C'est effectivement la rencontre avec une militante qui provoque l'engagement de Lily, rien n'était venu jusqu'ici à sa rencontre et qui l'avait convaincue. Pour Lily, Femen comble un vide dans l'espace féministe.

---

<sup>721</sup> Ce qui explique que les principales critiques se soient focalisées sur l'absence de « résultat » et d'« objectifs » de la part du mouvement Femen, tant la « revendication » est généralement un moyen de s'adresser à des institutions publiques.

Dans les récits des militantes, la volonté d'agir, le besoin de se révolter, plutôt que de se victimiser, le besoin d'extérioriser, plutôt que de revendiquer et d'attendre, sont exprimés massivement. Dans cette opposition, que les militantes effectuent a posteriori de l'engagement, elles révèlent que la performance Femen se confond avec les motifs personnels d'engagement.

Les dispositions politiques, les violences vécues, l'adhésion idéologique plurielle, le mode opératoire sont autant de paramètres. Mais, à l'unanimité, elles insistent sur l'attrait qu'elles ont eu pour le mode d'action, et dont le rôle se révèle fondamental.

### 6.1.3) L'intuition du corps : le motif central de l'engagement

Le mode d'action, le mode opératoire, la stratégie, la méthode, sont autant d'occurrences employées par les militantes. Plusieurs d'entre elles insistent sur la place de l'humour et la parodie. Elles expliquent également s'être dirigées vers ce type de militantisme en raison de sa radicalité. L'ironie euphémise, la radicalité donne de la sévérité. L'humour dédramatise, la radicalité exprime la violence. Au cœur du mode opératoire, le corps devient à la fois le support de cette dialectique et la principale ressource politique.

#### **a) Humour, performance et radicalité**

Marion a fait partie d'Act Up, l'association de lutte contre le sida, célèbre pour ses zaps spectaculaires<sup>722</sup>. Elle retrouve dans Femen ce type de performance et insiste sur la place de l'humour : « J'ai toujours aimé ce côté performance, théâtral, parodique, ça m'a toujours parlé dans le militantisme ! » Elle relie cela à sa pratique du théâtre et de la danse hip-hop qu'elle a pratiquée dans l'enfance pendant des années. Marion admire la place de la performance et de la parodie dans les actions Femen, « elles étaient en soubrettes, avec des slogans, à la fois hyper forts et en même temps drôles ». L'humour provoque les adversaires, mais permet également de dédramatiser, la violence étant dirigée vers le symbolique.

Amélie découvre pareillement la dimension théâtrale, parodique et provocatrice des actions. Le happening contre Civitas l'a interpellée : « Elles se sont déguisées en bonnes sœurs, à moitié à poil ! Elles ont été avec des bonbonnes de neige blanche... des mini extincteurs, et elles aspergent les fachos de holi-sperme, en faisant une prière, j'ai trouvé ça génial ! [...] Tu vois cette action, tu te dis, elles sont géniales ! C'est ce que je veux faire ! » L'humour donne confiance aux militantes et accompagne la radicalité qui vient soutenir la dimension politique.

Julie veut quelque chose de nouveau, et explique son attrait pour le mouvement par cette « façon de militer » en rupture avec les méthodes classiques : « J'avais du mal avec les

---

<sup>722</sup> Broqua Christophe, *Agir pour ne pas mourir*, op. cit.



“anciennes méthodes”, c’est-à-dire : écrire des tracts, mettre mille ans à les rédiger parce que personne n’est d’accord ! Aller dans la rue à la sortie des grands magasins ou des métros, se faire jeter par quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent, j’avais besoin de quelque chose de plus moderne et de plus... peut-être plus coup de poing ». Agnès est également en quête d’un militantisme « coup de poing ». Une action est en cours de préparation, la cible est Ikea, la chaîne internationale de magasins de meubles. L’origine de la polémique est la suppression des images de femmes et de filles sur le catalogue du magasin, en Arabie Saoudite. Au sein de Femen, un débat a lieu : « Faut-il détruire les meubles à la hachette ? » Agnès assiste à sa première réunion Femen et se porte volontaire pour cette action : « Je mettais les pieds dans quelque chose de radical ! J’aimais cette radicalité, et j’avais envie de la pousser encore plus ! » Ce qui est radical dans une action Femen, c’est d’abord la transgression. Annabelle a l’habitude de taguer des publicités sexistes dans le métro avant de rejoindre Femen. Elle explique son ressenti lorsqu’elle a souhaité rejoindre le groupe : « En fait, j’avais envie d’agir ! Parce que j’étais toute seule avec mon... J’avais un marker dans mon sac et je taguais les pubs dans le métro. Et j’avais besoin d’être avec des gens qui font ça, des gens qui veulent s’exprimer ! » En disant « des gens qui font ça », Annabelle fait référence à l’effet de groupe tout autant qu’à la désobéissance *en* groupe.

Philomène parle d’une « force » qui s’exprime dans la transgression : « La force qu’elles expriment ces femmes-là, dans la rue, qui s’autorisaient - qui même pas s’autorisaient - qu’étaient là, présentes, quoi ! Et qui étaient en lutte dans la rue et qui disaient “On y va !” Cette force ! » Philomène est sensible à cette puissance qui « s’autorise » et enfonce les règles. Derrière la radicalité, se niche le pouvoir (le droit) de prendre le pouvoir, de s’approprier un espace, un lieu, un événement. La radicalité de l’action, c’est justement de ne pas prévenir selon Selma : « Le côté “action de rue”, ou prise de possession de la rue, je trouvais ça intéressant ! » La radicalité réside dans cette irruption. En provoquant l’inattendu, les militantes prennent le pouvoir et leur corps est la première ressource au service de la puissance.

### ***b) Le corps est une ressource politique***

Le corps, c’est ce qui distingue, aux yeux des militantes, la manifestation Femen des méthodes « classiques ». Celui-ci est d’abord en contraste avec le « capital culturel ». Avant Femen, Mélissa ne se sent pas à la hauteur d’un engagement féministe, réservé aux « féministes universitaires » :

J’étais attentive, je lisais des articles, j’observais un peu, mais je me sentais assez loin parce que je ne suis pas une féministe universitaire ; je ne me sentais pas légitime, je ne suis pas une femme qui est capable d’écrire un tract, qui est capable de monter à la tribune, qui a un discours consensuel ! Les Femen, ça me parlait parce que c’était un discours avec le corps.

Porté avec le corps, et moi, je suis une artiste de rue, j'utilise mon corps... utiliser mon corps artistique à des fins politiques, ça m'a tout de suite parlé ! Je me suis sentie tout de suite à ma place ! Ça m'a paru à portée de main !

Mélissa peut apporter et mobiliser une compétence (« le corps ») dans son engagement, elle se sent légitime. La barrière du capital culturel, perçu comme un prérequis par Mélissa (féministe = intellectuelle), est dépassée par cet apport du corps.

Cette envie de faire parler le corps est aussi présente dans les propos de Sabrina qui oppose plus ouvertement : « J'avais besoin de m'investir physiquement dans quelque chose ». Selon elle, les autres associations féministes ne sont pas suffisamment « physiques », voire sont trop intellectuelles :

Ça ne me parlait pas en fait. Elles utilisaient un vocabulaire que moi-même je ne comprenais pas [...] "patriarcat", "théorie du genre", "manspreading", tous ces trucs que j'utilise maintenant, mais à l'époque je me sentais détachée, je n'avais pas fait Sciences Po, je n'avais pas lu *Le Deuxième sexe*... je ne me sentais pas légitime en fait ! J'avais l'impression de faire la personne qui ne comprend pas. Ce qui n'est pas forcément vrai, mais en tout cas, c'était mon ressenti à l'époque. [...] À Femen, on ne te regardait pas mal si tu ne connaissais pas les choses, si tu n'avais pas d'opinion... si toi-même, tu te sentais un peu bête, ce n'était pas un problème !

Autant pour Mélissa, que pour Sabrina, la question de l'engagement féministe est liée à la légitimité, d'avoir quelque chose à dire et d'avoir suffisamment de connaissances. Dans un militantisme qui requiert la simple mobilisation de son corps (le « théorique » requis est minimal), les deux militantes se sentent à la hauteur des représentations qu'elles se font du féminisme. Le corps est ce moyen de participation politique. Le moyen le plus accessible pour participer. Dans les années 1990, les Riot grrrl, mouvement féministe dans la culture punk, voient dans l'usage du corps une ressource en quelque sorte « gratuite »<sup>723</sup>.

Une question se pose pour des militantes qui disposent d'un fort capital culturel et intellectuel : éviteraient-elles ce type de militantisme ? Trois militantes Femen (Amélie, Lily et Ève), qui se considèrent comme issues de famille aisées/intellectuelles, investissent au contraire le corps comme un lieu critique de ces longs discours et débats politique. Ce corps critique est une autre manière de militer. Lily décrypte cette tension dialectique entre corps et savoir :

C'est l'outil de communication que j'aime, le corps ! [...] Je suis d'une famille, aussi d'intellectuels, mon père a fait un doctorat à la Sorbonne, en théâtre, ma mère aussi a été journaliste, donc... ras-le-cul, d'écrire, ras-le-cul de lire ! Oui, effectivement, c'est intéressant, parce qu'on peut pas agir sans avoir rien dans la tête, mais à un moment donné il faut agir !

---

<sup>723</sup> Leah Perry, « I Can Sell My Body If I Wanna : Riot Grrrl Body Writing and Performing Shameless Feminist Resistance », *Lateral : Journal of the cultural studies association*, (Chicago) 2015. [ <http://csalateral.org/issue/4/i-can-sell-my-body-if-i-wanna-riot-grrrl-body/#fnref-48-54> ] : « Body writing was also perhaps the most *materially* accessible means of participation in riot grrrl. It was free ».

Par le corps, Lily peut agir. Et en creux du discours, tout se déroule spontanément dans le corps, comme si celui-ci manifestait, élaborait, sa propre pensée. Une troisième militante, Ève, qui déborde de pensées et se trouve physiquement « maladroite », est un cas tout aussi éloquent, tant son corps vient canaliser les débordements intellectuels, et l'aide à se mobiliser.

En opposant, dans un premier temps, le capital culturel et le corps, les militantes ne reprennent pas tout à fait la dialectique classique corps/esprit, qui oppose le premier au second, et au détriment du corps<sup>724</sup>. Une militante distingue une manifestation classique (une marche) d'une action Femen : « Ça ne m'intéresse vraiment plus de faire des manifs sur manifs ou de juste publier des textes, voilà ! » Selma ne fait pas simplement la distinction entre corps et esprit (mobiliser son corps versus publier des textes). Mobiliser d'une certaine façon n'a pas le même effet que manifester pour manifester. Selma trouve dans l'action Femen quelque chose de supplémentaire. Pourtant, une marche politique est une manifestation qui mobilise le corps. Rose qui manifeste pour la première fois avec Femen, et n'est pas d'ailleurs topless, décrit cet effet « physique » de la transgression :

Elles m'ont demandé de les aider [...] J'ai dit naïvement oui, je sais pas pourquoi... J'ai juste pris un risque. J'ai fait garder le bébé par ma grand-maman, j'ai pas dit où je m'en allais, je savais pas si j'allais me faire arrêter. J'ai été naïve, naïve, comme ça se peut pas ! Une fois que je l'ai faite, et là, j'ai eu l'adrénaline ! C'était comme une drogue ! Arghh rush !! L'adrénaline que tu vis quand tu fais une manifestation [*Qu'est-ce que tu ressentais ?*] C'est jouissif ! C'est un sentiment que tu as envie de répéter. T'as la peur ! T'as mal au ventre ! T'as le cœur qui bat... Oh my god, je savais que je faisais partie de quelque chose d'historique. Je le sentais dans mes veines, mon sang, il bouillonnait ! [...] C'était un acte de rébellion majeur, pour moi !

C'est la situation dans laquelle Rose s'engage, qui va donner, compléter le sens de sa mobilisation. Donc, *a posteriori*. Ce qu'elle ressent au moment de manifester ; en se mobilisant politiquement, cela fait bouillir quelque chose. La militante découvre et ressent des émotions, qui deviennent moteur de poursuite de l'engagement. Cela veut dire que si toute manifestation engage la personne ; le contexte, les risques et la forme même de la manifestation comptent. Même si Rose n'était pas seins nus - d'autres militantes l'étaient - le contexte subversif de l'action et les risques encourus produisent ce sentiment dont parle Janelle, c'est-à-dire « donner de sa personne » :

Femen, c'était un peu une nouvelle méthode. C'était un peu quelque chose de nouveau, plus sur le terrain, où vraiment, on a l'impression qu'on donne de sa personne, où on y va directement comme on est. Donc ça avait un côté, où tu sens toi-même ton impact et ton engagement, directement !

---

<sup>724</sup> Détrez Christine, *La Construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002.

Le corps est la preuve même de l'engagement de l'activiste. Dans ses travaux, la politiste Johanna Siméant montre que le corps mobilisé dans la pratique douloureuse de la grève de la faim est la preuve irréfutable de l'authenticité de l'engagement : « ce sont indissociablement la grandeur de la cause, et l'engagement du gréviste au service de cette dernière, qui sont démontrés et éprouvés »<sup>725</sup>.

Dans le cas de la manifestation seins nus des Femen, il y a une forte continuité entre la cause défendue et le mode d'action. Le moyen et le but se confondent presque. Le corps est engagé de telle manière (genrée) que l'effet premier est un retour direct pour elle et comme si elles avaient eu l'intuition de ces effets. Les militantes vont constater des transformations.

## **6.2) Continuer dans Femen : le corps en transformation**

La pratique militante produit des effets sur les activistes elles-mêmes, qui se définissent par « les façons dont l'engagement génère ou modifie des dispositions à agir, penser, percevoir – et se percevoir – en continuité ou en rupture avec les produits de socialisation antérieurs »<sup>726</sup>. Ces rétributions sont « découvertes » au cours de l'expérience militante et façonnent le rapport à l'engagement<sup>727</sup>. À chacune des étapes des actions Femen (la préparation, l'entraînement, le fait manifestant, l'après-manifestation), le corps en bénéficie. La pratique militante (re)façonne davantage le corps et les produits de la socialisation primaire<sup>728</sup>. Cette (re)socialisation genrée du corps (représentation vestimentaires et pratiques corporelles) se retrouve particulièrement dans les carrières militantes<sup>729</sup>. Ces changements sont progressifs et varient. Ce qui fait rupture dans l'histoire de l'une peut effectivement se révéler dérisoire pour une autre. Toutes constatent une transformation.

### 6.2.1) La préparation : la mutation du regard

La préparation des opérations, avant le moment fatidique des actions, est un moment de socialisation, de concentration et de resserrement des liens. La situation qui se déroule est comparée à une scène de hammam selon cette militante :

C'est une pièce remplie de nanas toutes torse nu en train de se peindre les unes les autres, et c'est un peu la même ambiance qu'un hammam, c'est-à-dire que c'est un lieu de femmes, qui

---

<sup>725</sup> Johanna, *La grève de la faim*, op. cit., p. 132.

<sup>726</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines*, Vol. 84, n° 4, 2011, p. 5.

<sup>727</sup> *Idem*, p. 9.

<sup>728</sup> Court Martine, *Corps de filles, corps de garçons*, op. cit., p. 11.

<sup>729</sup> Pagis, Julie, *Mai 68, un pavé*, op. cit., p. 193.

sont train de prendre soin les unes des autres. [...] Tu te sens à l'aise dans ton corps, on n'est pas là à se regarder les unes les autres comme c'est souvent le cas. [...] On revêt toutes le même costume et on prend soin des corps des autres.

Les corps sont préparés à *recouvrir* un sens politique. Le regard entre femmes s'arrache aux habituelles comparaisons ou compétitions. C'est un moment de sororité, que les associations de femmes ou les groupes féministes cultivent dans les collectifs non-mixtes (partiel ou total)<sup>730</sup>. Ce moment de sororité est une identification politique qui se tisse entre femmes et permet de (re)configurer le « nous ». La question du regard est particulièrement présente. Janelle l'évoque en racontant son premier entraînement :

Ça avait été un peu intimidant pour moi d'enlever mon T-shirt ! Même rien qu'à un entraînement [...] dans un cercle fermé, qu'entre femmes et tout ça ! On n'était même pas dans un espace public, ça m'avait déjà un peu... gênée. C'était déjà un peu difficile, où justement, je pensais au regard de l'autre, tout de suite ! [...] Le fait d'avoir fait ces entraînements là, ça m'a un peu mise en confiance, je connaissais mes partenaires avec qui j'étais, donc le fait de me mettre topless avec elles qui l'étaient aussi, je me sentais moins seule ! Enfin, je sentais moins les regards sur moi, c'était plus sur le groupe. Le fait d'être au sein d'un groupe et d'adhérer à un groupe, ça me permettait de prendre un peu de distance par rapport à ça !

L'effet de groupe sensibilise à la diversité des corps. Janelle découvre des corps différents : « Après ça dépend un peu des personnes, mais je veux dire, généralement, on est quand même très pudiques, même entre nous ! Voilà, on veut se cacher nos défauts, nos trucs... et le fait d'arriver dans Femen - entre nous - on était très décomplexées, sans jugement, sans rien. Et du coup, je me suis rendu compte que y avait d'autres corps différents ! J'étais plus confrontée justement à d'autres corps de femmes, donc ça a déjà été une expérience à ce niveau-là ! » Le regard curieux sur ces corps différents se reporte sur sa propre singularité corporelle.

De même Annabelle évoque l'impact de ce regard entre militantes : « Je pense que le regard des filles, comment on est entre nous, ça a sa part de responsabilité. [*Qu'est-ce qu'il a de spécial ce regard des filles ?*] Ben justement il est complètement... Il ne juge pas ! Il ne juge jamais ! Comme moi je ne les juge pas. Et je n'avais pas rencontré beaucoup de gens qui étaient comme ça, auparavant ! Des gens qui ne font jamais de remarques par rapport au corps ». Le regard sororal qui ne juge pas est un regard qui s'absente et laisse place à de nouveaux liens<sup>731</sup>. Elles se donnent le droit (le droit d'avoir et d'apprendre) de développer une capacité d'agir (« *empowerment* »)<sup>732</sup>. L'entraînement révèle ou réveille des capacités dormantes.

---

<sup>730</sup> Jacquemart Alban, Masclat Camille, « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, Vol. 46, n° 2, 2017, p. 237.

<sup>731</sup> Le Quentrec Yannick, « Militer dans un syndicat féminisé : la sororité comme ressource », *Travail, genre et sociétés*, 2013/2, n° 30, p. 53-72.

<sup>732</sup> Bacqué Marie-Hélène, Biewener Carole, « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, 2013/3, n° 173, p. 25-32.

## 6.2.2) L'entraînement : façonner les corps

L'entraînement sert principalement à acquérir une hexis corporelle et un éthos militant. Les militantes les plus expérimentées apprennent aux novices à se tenir comme une « guerrière », à éviter des postures sexualisantes, tout en produisant des effets esthétiques pour les photographies :

Tu apprends les postures, parce que c'est difficile d'être toute nue - enfin toute nue - d'être torse nu et de pas renvoyer à cette image de séduction ! Du coup, pour casser ce truc, t'as des postures ultra droites ! Faut pas te désaxer, je sais pas comment dire ! [*La militante se lève et me fait une démonstration*]. Si je suis comme ça, ça marche plus, donc tu restes droite, tu gardes les jambes bien écartées, du coup t'es sur tes appuis ! Dès que tu déhanches et que tu te désaxes, tout de suite, t'es dans une posture qui est dans la séduction. Du coup, t'as tout ce travail sur le corps et sur ta gestuelle ! T'es obligée d'avoir une posture guerrière et masculine parce que sinon ça casse un truc, et on fera pas la différence entre une photo de *Playboy* et une photo de *Femen* !

Le travail physique de l'organisation sur les corps des militantes est important, sur la gestuelle, mais également sur des parties du corps moins probables. Les cordes vocales des recrues font, par exemple, l'objet d'un entraînement intensif. Certaines militantes ayant un cri discret :

Quand on commence, souvent, on n'arrive pas à crier parce qu'on n'arrive pas à placer notre voix assez haut ! On est conditionnées pour "parler calmement", et du coup, c'est quelque chose auquel on n'est pas habituées en tant que femmes. [...] ça m'a permis beaucoup de fois de réagir à des situations, où j'effrayais parce que je parlais trop fort, et parce que je criais. [...] Dans les manifs, j'impressionne tout le monde parce que je suis une toute petite nana et... puis j'ai une voix très aiguë aussi, mais très fort. [*Et tu l'as développée depuis Femen, tu penses ?*] Je l'avais déjà un peu, parce que j'avais travaillé en restauration, en cuisine... faut pouvoir crier, mais que ça devienne quelque chose que j'utilise plus couramment, et que j'ose plus utiliser, disons le fait d'oser, ça c'est plus *Femen* !

Le cas de Janelle est intéressant dans la mesure où elle dispose d'une capacité de cri, mais selon les contextes, elle peut réfréner cette disposition. L'entraînement et les manifestations répétées permettent « l'automatisme » dont elle parle. Dès lors, l'habitude de crier se manifeste plus promptement : elle ose crier.

Sabrina dresse le même constat : les nouvelles recrues ne savent pas crier. Elle distingue les hommes qui apprennent à crier dans des « jeux collectifs », tandis que les femmes sont moins socialisées dans des activités où cette attitude peut être développée :

Les filles ne savent pas crier ! Je te jure, *Tsé*, elles vont crier genre avec le ton d'un cri, mais c'est pas un cri ! En fait, meuf, je me mets à l'autre bout du parc, je vais pas t'entendre ! Elles n'osaient pas crier. Moi y compris. Il y a ce truc-là, et c'est ultra choquant quand tu t'en rends

compte de ce truc-là, tu te dis, Oh mon dieu, le nombre de femmes qui ne savent pas crier ! Les mecs, ils savent crier, ils crient tout le temps et c'est pas une mauvaise chose, c'est bien de savoir crier ! Les femmes ne veulent pas faire trop de bruit, elles sont ultra gênées alors qu'on était dans un lieu, tu vois, le *Lavoir Moderne*, où personne ne nous entend, c'est pas genre, qu'en dira-t-on ! Et ça, c'est important. Au moins une femme qui sort de Femen, au moins elle sait crier ! Et ça, c'est cool tu vois (*rire*).

Durant les actions, crier à la bonne tonalité et ensemble consolide l'effet de groupe. La manière de crier est également un signal. Les militantes distinguent le cri du hurlement. Une militante relate un moment de violence lors d'une manifestation à Paris en 2013 :

J'ai un peu paniqué au moment où les lumières se sont éteintes, j'entendais les filles hurler et je savais que... vu qu'on a la consigne de ne pas hurler, si elles hurlaient, c'est qu'il se passait vraiment un truc ! [...] Donc essayer de ne pas aller dans les aigus, et quand tu cries, tu cries des slogans, et tu cries pas genre AHHHHHHH. Et là, les filles criaient n'importe quoi. Elles criaient parce qu'elles avaient mal ! Pour moi, la distinction est dans la note. Tu ne comprends pas quelqu'un qui hurle, tu comprends quelqu'un qui crie !

L'entraînement façonne le corps individuel, autant que le corps collectif. Sabrina revient sur l'émergence d'une branche à l'étranger et l'importance de l'entraînement, qui révèle aussi sa fonction socialisante : « Il y a toujours une session d'entraînement, soit elle [la militante] vient à Paris, elle suit des entraînements, et elle reste 2 semaines, on lui apprend nos techniques ! Soit on se déplace, t'as une ou deux filles qui se déplacent avec Inna pour faire des entraînements, expliquer, lancer une première action pour lancer la branche ! »

L'entraînement a pour but de travailler la gestuelle dans l'action à double titre, en raison de l'image attendue par le mouvement et pour des raisons sécuritaires. Les militantes apprennent à tomber, à se positionner et à réagir physiquement de façon à absorber, voire empêcher la violence des adversaires. Les entraînements sont d'autant plus importants pour intérioriser ces automatismes, que les militantes se sentent dans le feu de l'action « inébranlables ».

### 6.2.3) La manifestation : le sentiment de puissance

Toutes les militantes évoquent un « sentiment de puissance » lorsqu'elles sont au cœur de l'action. Agnès considère, paradoxalement, qu'elle ne se sent pas nue durant la protestation : « On ne se sent pas nue, on se sent armée parce que déjà, on est ensemble ! Et tu es armée, c'est comme si tu avais un déguisement, car c'est une nudité qui est travaillée en entraînement ». Le corps politique, c'est cette capacité de rassemblement, le sentiment de porter à plusieurs une même voix. Être armée, c'est d'abord être une armée. Lorsque Agnès évoque le fait d'être « déguisée », cela renvoie à un corps uni sur le plan vestimentaire/physique,

mais également uni autour d'une idée, qui a façonné ces corps. C'est ce collectif formé et lié par l'idée politique, qui diffuse ce sentiment d'être « armés » et puissantes.

Mélissa décrit sa première action seins nus et son corps qui *s'habille* de puissance : « Je me suis mise topless avec un slogan, avec une problématique, je n'ai jamais eu la sensation d'être topless en réalité. J'ai eu la sensation de revêtir une sorte d'armure, de cristalliser un cri, la sensation d'être rhabillée de toute cette colère. [...] J'arrive à un endroit où je ne sens pas les coups, je n'entends même pas les insultes, je suis inébranlable ». Ce sentiment de puissance chez les militantes, soutenu par une montée d'adrénaline, est un moment durant lequel le regard sur soi change, « quelque chose se mue en moi, il y a une force soudaine ! » raconte Mélissa. Sabrina compare ce processus à sa pratique de l'équitation :

Il y a un sentiment de puissance, de toute-puissance. Comme si tu avais une armure. Tu ne te sens pas du tout vulnérable contrairement à ce qu'on pourrait croire. [...] Tu vois, là, je me mets droite quand je dis ça, tu te sens grandie, au moment où je te parle je me redresse parce que tu te sens vraiment grandi, tu te sens trop fière ! Je fais du cheval, c'est un peu le même sentiment, tu te sens grande, tu te sens au-dessus, tu es majestueux (*sic*) !

En décrivant son ressenti, Sabrina prend conscience de ce corps qui s'étire spontanément vers le ciel, ses épaules s'élargissent. Il suffit de raconter (à l'enquêteur) comment elle fait, pour que le corps de Sabrina se redresse de lui-même et endosse à nouveau la grandeur et la puissance : le corps est à nouveau investi par son *rôle* politique.

Pour Amélie, ce même processus est pourtant ressenti autrement. C'est un poids qui disparaît : « Tu fais quelque chose que tu n'es pas censée faire quand tu es à poil. [...] Le fait que tu te déshabilles, c'est le geste, tu enlèves un truc. Tu enlèves le poids de la société, tu enlèves ta carapace, tu enlèves ton code social. [...] Le fait d'enlever mon manteau et de me mettre à gueuler, c'est un retour à l'instinctif. C'est hyper puissant ! Tu existes en tant qu'être humain. [...] C'est jouissif en fait ! » Cette impression de porter une armure qui allège le corps, ou inversement, de se débarrasser d'un poids invisible est une rupture. Comme Amélie trouve ce moment « jouissif », Philomène le qualifie d' « orgasmique » :

C'était... ben, le pur orgasme de toute ma vie je crois ! Y a pas eu autant de plaisir de... paf ! T'arrives et tu prends la rue avec ton corps - pas avec ta nudité, mais avec ton corps - eh ben c'est juste... incroyable ! On peut pas décrire ça, indescriptible. [...] Ben je dirais, ouais, je dirais... orgasme intellectuel et corporel, c'est incroyable, voilà ! [...] Le droit d'exprimer sa colère, le droit d'être présente, le droit d'être dans l'espace public, et plus que le droit, ouais, c'est imposer aux autres d'être là ! On nous impose des choses, et pour la première fois j'avais le droit moi... nan, c'est pas le droit, j'imposais aux autres ! Voilà. Et, rien à foutre, fuck, on est là, on s'en fout de tout, on est là, quoi ! Et ça, c'est une liberté incroyable !

Annabelle fait précisément le lien entre le sentiment de puissance et la transgression : « J'étais impatiente de faire mon premier topless ! J'avais attendu ça depuis longtemps. [...] Et le fait que



ça ne soit pas légal puisqu'en tant que femme, on n'a pas le droit de montrer ses seins, ça joue ! »

Les militantes échangent entre elles sur la pratique seins nus et les ressentis qui en émanent. Les militantes les plus anciennes se chargent de la transmission auprès des nouvelles recrues. Durant cet acte de « déviance », les sensations ambiguës sont transformées en impressions agréables<sup>733</sup>. C'est une étape de continuation.

Dans la carrière anorexique, Muriel Darmon signale que cette phase d'apprentissage et de redéfinition est essentielle : apprendre à faire et apprendre à aimer ce qui est fait<sup>734</sup>. Dans la carrière Femen, le plaisir est dans la découverte de la puissance en soi (« je suis capable de »). Rose me confie cet étrange « courage » qui émerge dans la manifestation : « J'ai été battue, violente, déchirée. [...] j'ai réfléchi à ça et je me dis : pourquoi j'étais allée faire ça ? Oui, c'était pour défendre une autre femme, mais c'était du suicide ! C'était viscéral. C'était quoi mes motifs ? Et quel courage... Je veux dire je suis une fille relativement peureuse ... Provoquer, j'aime ça, mais sauter sur le *stage* [scène] ! Aller devant l'ex Premier ministre Oghh... Je sais pas où j'ai pris cette énergie-là ! »

La manifestation politique seins nus ouvre un espace que les militantes n'ont peut-être pas imaginé. L'intuition que le corps a des choses à dire sur le social (le poids des rapports sociaux de genre) et qu'il contient une puissance (politique et genrée) qui peut effectivement s'exprimer, ne présageaient pas pour autant des effets en retour, quasi-immédiats et durables, sur elles.

#### 6.2.4) Les plis du corps

Lors du *Freedom Summer* de l'été 1964, la jeunesse américaine (blanche et universitaire) se rend dans le Mississippi pour soutenir la participation des Noirs.e.s aux élections. L'engagement affecte les activistes : « Les volontaires arrivèrent à la conclusion qu'il était au moins aussi important pour eux de s'émanciper personnellement de leurs origines raciales ou sociales que d'inscrire des Noirs sur les listes électorales. Ils étaient eux-mêmes devenus le contenu du projet »<sup>735</sup>.

Les militantes Femen font également l'expérience des effets de leur propre œuvre. D'une part, le reste du monde est en soi, chercher à le modifier, c'est le changer à l'intérieur de soi d'abord. Des féministes grenobloises déclarent dans un document de 1978 que « l'ennemi est à l'extérieur définissable, mais il est aussi en dedans, parfaitement assimilé, inhérent à notre propre existence et le découvrir, le débusquer est déjà tout un apprentissage »<sup>736</sup>. D'autre part, l'usage du corps seins nus dans une pratique autre, dédouble celui-ci<sup>737</sup>.

---

<sup>733</sup> Becker Howard, *Outsiders, op. cit.*, p. 78.

<sup>734</sup> Darmon Muriel, *Devenir anorexique, op. cit.*, p. 87.

<sup>735</sup> Mc Adam Doug, *Freedom Summer. Lutttes pour les droits civiques, Mississippi, 1964*, Marseille, Agone, [1988], 2012, p. 227.

<sup>736</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes, op. cit.*, p. 471.

<sup>737</sup> Mesbah Jallal, « Amina Sboui : Corps requalifié(s) », *Insaniyat*, n° 74, 2016, p. 87-104.

### **a) Les effets du topless : la mise à distance des normes et l'acceptation de son (propre) corps**

Plusieurs militantes s'engagent au sein de Femen sans volonté de manifester seins nus. Comment vivent-elles le passage à la manifestation *topless* ?

Marion, Rose, Ève et Annabelle contactent le mouvement pour donner un « coup de main », pour « aider », « soutenir » et manifester topless n'est pas une option ouverte. Elles vont s'exercer à la pratique auprès d'autres plus expérimentées. Chez Ève, la simple idée de manifester seins nus engage une réflexion :

Je voulais participer à élaborer les manifestations. [...] Et en allant les rencontrer, j'étais toute nerveuse et stressée, parce que clairement ça avait touché une fibre ! Et j'écoutais ma musique avec mes écouteurs et je marchais très vite... et je me suis vraiment demandé pendant que je marchais pourquoi je voulais pas enlever mon chandail ? Et j'ai osé me répondre, avec des vraies réponses dans ma tête, et je me suis répondu : mais c'est parce que je suis trop grosse, je suis trop laide, j'ai des seins énormes, puis ils pendent, puis on peut pas voir ça ! [...] On parle d'une bataille pour les droits des femmes, les libertés, l'égalité, et moi qui me dis "Non, parce que mon corps est trop laid, trop gros... et puis qu'est-ce que les autres vont penser ? ... C'est exactement ça le problème !

Certaines militantes, comme Annabelle, repoussent le moment de l'engagement, anticipant cette problématique : « En vrai, j'ai longtemps hésité avant d'envoyer mon mail. Je me disais que se mettre topless, c'était pas rien ! Alors que bon, maintenant, j'ai complètement changé d'avis, mais ça me paraissait être quelque chose de très important ». Marion raconte la peur de se dénuder lors de la première manifestation topless : « J'étais complètement tétanisée ! Tout était confus, j'avais plein de pensées contradictoires ! Je pense que jusqu'au dernier moment, j'aurais pu ne pas y aller en fait, juste pour cette raison-là... les seins nus ! »

Janelle aborde la gêne qu'elle ressent lors de son premier topless en entraînement : « Ça avait été un peu intimidant pour moi d'enlever mon T-shirt, même rien qu'à un entraînement, je veux dire à l'intérieur, on était dans un cercle fermé, qu'entre femmes. [...] C'était déjà un peu difficile, justement, je pensais au regard de l'autre, tout de suite ! » L'entraînement permet l'intériorisation progressive de la pratique, et constitue un processus de désinhibition : « Le fait d'être au sein d'un groupe et d'adhérer à un groupe, ça me permettait de prendre un peu de distance par rapport à ça ! » L'effet de groupe institue une nouvelle norme. En se mettant seins nus, les nouvelles recrues font face au poids du collectif et à la pression de la (nouvelle) norme. Une fois la distance prise avec le fait d'être nue, le collectif est protecteur, rassurant, car la nouvelle recrue se moule dans l'homogène. Lorsqu'elle manifeste pour la première fois, c'est cet effet de groupe qui permet à Janelle de prolonger le processus et d'aborder le moment avec moins d'appréhension : « C'était une action plutôt simple pour moi à faire, pour une première,

eu... parce qu'on était en grand groupe ! Donc c'était rassurant, c'était très rassurant. J'avais déjà fait des shootings photo en extérieur ! »

Les novices sont prises en charge et rassurées par les militantes de longue date. C'est un moment initiatique. Une militante raconte le réconfort de son premier topless lorsqu'Inna Schevchenko lui prend la main. Mais cette première fois peut aussi se révéler douloureuse pour d'autres militantes. Philomène qualifie ce moment de « malsain » :

Agnès m'a dit : on va faire un photo-shoot, est-ce que tu veux le faire ? Tu te sens, de le faire seins nus et tout ? Bah ouais, c'est parti ! Et donc là, on s'est préparées, et là, j'ai trouvé ça à la fois... très malsain, enfin très malsain... pas malsain, mais ça m'a gêné, cette esthétique. On devait se faire belles, on devait mettre du rouge-à-lèvres, je me suis sentie... gênée ! Voilà ! Et je l'ai fait. Agnès a été dure, elle le sait [...] Elle a été très directive, et... peu à l'écoute ! Trop dans son... idée, mais voilà, c'est pas grave, je me suis dit ; je suis nouvelle, il faut... voilà, il faut que je montre qui je suis petit à petit.

En manifestant seins nus, le sentiment de Philomène s'étirole peu à peu : « Tu te dis, ah, est-ce que je suis assez bien physiquement pour pouvoir faire ça ? Est-ce que je vais pas être ridicule ? » Et elle se demande si elle a le corps qui convient. Tout comme Sacha Schevchenko à ses débuts - et d'autres militantes. Philomène se demande si son corps est adapté à la manifestation, le volume des seins serait important pour manifester. Novices, elles considéreraient que les « gros seins » étaient plus adaptés pour participer à ce type de manifestation. Ce stéréotype disparaît alors qu'elles manifestent, car de nouveaux enjeux surgissent. Si la militante décide de renouveler cette déviance, c'est qu'elle a appris à répondre « oui » à la question « est-ce agréable ? » ; et qu'elle substitue le point de vue « intérieur » de l'expérience vécue aux idées conventionnelles des « personnes étrangères et ignorantes »<sup>738</sup>. Que se passe-t-il pour les militantes qui ne renouvellent pas la manifestation seins nus ? Ont-elles mal vécu ce moment ? L'ont-elles apprécié sans vouloir le reproduire ? Les deux hypothèses sont plausibles.

Pour celles qui restent, le territoire de la pudeur se déplace. Agnès repère clairement un avant et un après. Avant sa première action, elle contacte sa mère pour la prévenir qu'elle rallie le mouvement Femen. La première réaction de sa mère est de lui rappeler sa pudeur et « c'est vrai avant j'étais très pudique », reconnaît Agnès. Pour illustrer cette transformation, Marion se sent « débarrassée » d'un poids : « C'était un truc hyper libérateur, je me suis vraiment sentie débarrassée d'un truc quoi, d'un poids, c'était le premier effet ! » La pratique militante recompose le corps « tu l'envisages autrement », ajoute Agnès. Chez Selma, la pratique militante va « dédramatiser » le regard qu'elle porte sur son corps :

Bizarrement la mise en scène, ça dédramatise beaucoup, en tout cas dans le rapport quotidien à son corps - dans l'acceptation - de se dire, voilà, de toute façon, mon corps, je l'ai exposé de manière politique ! Il a pris un enjeu différent, donc du coup quand c'est dans le cercle

---

<sup>738</sup> Becker Howard, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 81 et p. 102.

privé, intime, ça... voilà, ça dédramatise beaucoup, je trouve. S'il est comme ci comme ça, c'est pas grave en fait ! Ça permet de moins se focaliser sur des défauts. Disons que ça libère beaucoup !

La « déviance » de la manifestation seins nus conduit à réviser certaines pratiques esthétiques et la focalisation sur certaines parties de son corps. Janelle revient sur ses complexes et le processus d'acceptation de son corps avec lequel elle engage un dialogue :

J'ai eu beaucoup de mal à assumer mon corps, parce que j'étais trop mince ! Voilà, on dit qu'on a le culte de la minceur, mais moi, je voulais grossir ! Je voulais avoir des formes - toute mon adolescence ! Y'avait rien de pire pour moi que d'essayer des vêtements ! Et en devenant Femen, j'ai réussi à me rendre compte que mon corps... ben il était assez fort ! Il avait quand même une certaine importance et il pouvait faire pas mal de choses. [...] Et de me rendre compte que ce que je prônais, ce que je revendiquais dans Femen, eh ben, je ne pouvais pas, moi dans ma vie, détester mon corps ! Alors que je le revendiquais comme une arme en quelque sorte - dans Femen - et que justement, j'accusais tous ces diktats qui étaient liés au corps, et comment on le maltraitait ! Donc je n'avais pas non plus, moi, à le maltraiter ! Enfin, je ne voulais pas être en incohérence ! Donc, quelque part, ça m'a permis d'accepter mon corps !

Plusieurs autres membres, au contact de la pratique militante, questionnent l'histoire de leur corps. Philomène n'aime pas non plus son corps :

J'ai fait de la danse classique, très jeune, pendant presque 10 ans ! Donc... j'avais un reflet qui était... j'étais toujours trop grosse ! Alors que j'étais maigre ! J'aimais pas mon corps en fait ! C'était... j'ai fait un peu d'anorexie pas très grave, mais... je me camouflais ! Je ne me trouvais jamais belle... [*Pendant combien de temps ?*] Jusqu'à ce que je sois Femen ! Même si j'étais féminine, je m'aimais pas, je me trouvais pas... voilà, j'étais pas assez bien, j'aimais pas mon corps, quoi ! Et à partir du moment où j'ai été Femen, petit à petit, j'ai commencé à aimer mon corps, et rien à foutre si... voilà, c'est comme ça ! Et puis c'est tout ! Faut s'accepter, c'est tout !

En réaction à la pratique sportive (la danse classique), qui a probablement déprécié l'image du corps de Philomène, le travail d'acceptation démarre avec la carrière militante Femen. Un véritable règlement de comptes s'engage avec la représentation de son corps. Sabrina considère que la pratique militante « redore le corps de la femme » et que de nombreuses militantes se « réconcilient avec leur corps ». La transformation que les militantes vivent est autant dans les représentations qu'elles se font que dans les pratiques corporelles.

Selma s'impose beaucoup moins de contraintes corporelles que durant son adolescence : « Je m'autorise beaucoup plus à sortir sans être épilée ! À ne pas... ne pas chercher à ressembler à un canon de beauté ! Des choses que j'ai pu faire avant, ado... bon après c'est normal aussi dans... c'est le fait de grandir aussi ! Y a un peu les deux à mon avis qui sont mêlés ! »

Pour Sabrina, le rapport à la nudité évolue vers un élargissement de la pratique : « Ce n'était pas dans ma nature d'être torse nu, je n'étais pas torse nu devant mes copines par exemple. [...] Maintenant, je pars du principe que tout le monde m'a vue topless, devant mes copines, mais aussi mes amis hommes ». Des militantes comme Annabelle ont plus de facilité à faire du topless à la plage : « Je suis beaucoup moins pudique qu'avant [...] Par exemple le topless à la plage, je le faisais pas avant ! Maintenant... j'en ai rien à faire ! En fait, j'ai vraiment compris que mes seins n'étaient pas une partie sexuelle. C'est mon corps... Je sais pas trop comment dire... J'ai pas honte de le montrer ». Annabelle se distancie de ses complexes physiques comme d'autres militantes : « J'ai beaucoup moins de complexes qu'avant. J'arrive pas trop à expliquer en quoi c'est lié, mais vraiment, avant j'avais des complexes. J'avais des complexes par rapport à mes cuisses, je trouvais que mes seins, ils étaient comme ci comme ça... Maintenant non. Vraiment... je suis complètement décomplexée ! Je pense que ça a un lien, forcément ».

Si les militantes restent prudentes, conscientes que d'autres facteurs participent à ces changements, l'effet de l'âge particulièrement, elles mettent en évidence certaines synchronisations entre l'expérience militante et des transformations. Annabelle a porté un bijou pendant plusieurs années : « J'avais un piercing au nombril avant... Ça m'aidait à accepter mon ventre. Je trouvais que mon ventre était plus beau avec ce bijou ! Et donc sur les images de mon premier topless du 24 novembre, j'ai le piercing ! Je l'ai enlevé 3 jours après ! Je me suis dit, j'ai pas besoin de ça ! [*Tu ne l'as plus jamais remis ?*] Non, je l'ai plus jamais remis ! Alors que ça faisait 3 ans que je l'avais ». Le piercing détourne le regard (de soi, des autres, du social), et habillent le ventre nu. Annabelle n'a plus « besoin de ça », elle s'en sépare.

Dans un premier temps, Philomène ne voit pas de changement physique significatif, tant c'est devenu une seconde nature aujourd'hui : « Nan, mais j'y ai pas pensé, parce que maintenant, c'est une évidence totale, que maintenant, j'en parle même pas ! » Elle déroule les changements : « Je choisis de me maquiller ou non ! Je choisis d'être en jupe ! En short ! En baba cool je... tous les jours je change de style ! [*Et avant ?*] Et avant... je me le permettais pas beaucoup. Euh... nan ! J'avais beaucoup de pression... de ma famille, sur comment s'habiller ! Voilà, y a déjà eu ce changement physique, où je m'autorise tout, tout ce dont j'ai envie ! » Philomène est plus à l'aise avec une diversité vestimentaire, et se permet certaines pratiques qu'elle s'interdisait auparavant : « La plage aussi ! Être seins nus sur la plage, j'aurais jamais pu avant. [...] Les shorts, je mettais jamais de shorts ! »

Plusieurs militantes ont radicalement changé leur perception « physique » (et mentale) dans la pratique du port du soutien-gorge. Mélissa voit dans sa pratique passée un paradoxal désir de contrainte : « Je dormais avec des soutiens-gorges ! J'aimais ce sentiment d'oppression ! [...] Aujourd'hui je ne peux plus en mettre, je ne porte plus de soutien-gorge depuis 3 ans, j'ai des remarques au quotidien, surtout l'été, et je sais y répondre ». Ce revirement est directement lié à la pratique de la manifestation seins nus, Philomène déroule les étapes de ce processus :

Alors avant, je ne comprenais pas les femmes. Y avait de temps en temps - dans le théâtre - des femmes qui ne portaient pas de soutien-gorge ! J'étais là, mais qu'est-ce qu'elle fout elle, ça va pas ou quoi ? Et j'ai commencé à faire des actions, et je voyais certaines qui ne portaient plus de soutien-gorge, et puis du coup, j'ai arrêté ! Alors au début, très mal à l'aise, j'avais l'impression d'être... ouais, à poil tout le temps ! Et puis... et puis après, en liberté, trop bien ! Et maintenant, c'est le contraire, quand je vais travailler, je dois remettre un soutien-gorge et là, c'est l'oppression totale ! Et je me sens... ultra mal ! Donc, ouais, je supporte plus les soutiens-gorges, je trouve que c'est une connerie, surtout pour moi, qui n'ai pas de poitrine, je trouve que c'est une aberration !

Chaque militante a une histoire différente avec son corps. Les effets varient en conséquence. C'est le cas de Lily, qui a spontanément usé du topless pour provoquer des jeunes hommes lors d'événements de danse hip-hop durant son adolescence. Lorsqu'elle rejoint Femen, elle manifeste sans grande difficulté : « Ça s'est passé naturellement, mais pour moi, c'était un plaisir, j'étais fière, voilà. La fierté ! » Amélie ne constate pas non plus d'effet majeur sur le rapport à la pudeur et sa pratique de la manifestation seins nus ne s'accompagne pas d'un changement significatif dans le rapport à son corps : « Dans ma famille, il n'y a pas de tabou de la nudité, tout le monde n'est pas à poil tout le temps, mais bon, tu ne vas pas te planquer dans la salle de bain pour te changer. Mon rapport à la nudité ou au corps n'est pas chargé de tout un truc ». Ce qui semble agir chez certaines activistes échappe à d'autres.

### ***b) Les variations intra-corporelles : suis-je plusieurs corps ?***

Deux effets ont émergé dans le même espace militant. Les militantes pudiques ou avec des complexes qui vivent avec difficulté la phase de dénudement, et les militantes sans « charge » de normes qui ont plus de facilité à passer à l'acte. Une troisième catégorie de militantes, dont Selma, qui reconnaît une certaine pudeur par le passé, mais avec moins de difficulté que prévu à jouer le jeu : « C'était finalement plus facile que ce que je pensais. [...] J'étais pas si gênée que ça. Je suis quelqu'un de plutôt pudique, on va dire, mais là dans ce cadre-là, comme on sait pourquoi on est là, y'a la force du groupe aussi ! » L'effet de groupe est un soutien, néanmoins Selma signifie par ailleurs que le « cadre » joue un rôle. Elle distingue les espaces ou le contexte – de la photographie politique - qui donne une fonction.

Janelle distingue les shootings qui sont « vraiment très tranquille, c'est limite... on serait en bikinis ». À l'inverse, pour les actions, « on a peur, on a le cœur qui bat, on tremble un peu... on sait pas trop ce que ça va donner ». Le contexte rend le geste de dénudation plus « angoissant » (en raison du stress des réactions, de la violence, l'exigence de faire des photographies performantes, etc.). Le ressenti varie en fonction du moment et de l'espace.

Janelle a recours à des comparaisons. Elle fait des parallèles diachronique (avant/après) et synchronique (marche seins nus, actions seins nus, bikini et shooting seins nus) pour situer

ce qu'elle éprouve. Elle verbalise son ressenti, se reprend et corrige (« J'ai pas eu trop de stress, mais la première action... »). Les mots glissent dans une situation, elle-même mouvante. En comparant des shootings seins nus au fait d'être en bikini (« C'est limite... on serait en bikinis »), Janelle spécifie la recomposition. Le territoire de sa pudeur se déplace. Janelle a intériorisé les « shootings » seins nus, les ressentant comme le fait d'être en bikini.

Ce type de déplacement intra-individuel n'est-il pas une preuve empirique du déroulement de l'incorporation de schèmes, de pratiques plurielles, voire contradictoires ? Pour reprendre une partie de la définition de Bernard Lahire quant à l'être pluriel « tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore »<sup>739</sup>. L'individu est pluriel et s'exprime de manière variable, d'un contexte à un autre en raison de l'incorporation de différentes façons d'être et de faire. C'est l'une des raisons des écarts qui se manifestent entre les discours et les pratiques, ou encore dans l'existence d'attitudes contradictoires chez un même individu.

Marion mentionne ses rapports au corps : « Je sais qu'il y a des jours, je n'avais pas du tout envie d'enlever mon tee-shirt. Mais vraiment ! Parce que j'ai mal dormi, parce que j'ai mes règles, parce que je ne suis pas bien dans mon corps. Et d'autres jours où c'est très facile, limite, on a hâte d'enlever son tee-shirt ». Mélissa, une autre militante, décrit également cette pluralité des rapports au corps. Elle se sent « puissante » dans les manifestations seins nus, mais ressent de « l'humiliation » dans d'autres situations. Elle se souvient de la première fois qu'elle a dû se mettre seins nus devant les autres militantes, car il a été décidé de se mettre toutes seins nus avec le reste du groupe. L'enjeu est de tester les nouvelles recrues. Mélissa se sent humiliée, elle n'a pas eu le temps de choisir *son* moment : « Je trouvais que ce n'était pas juste, j'étais très mal à l'aise ! J'avais l'impression de faire comme le groupe voulait, j'ai mal vécu cet endroit de *training* et d'ailleurs, j'ai failli quitter le mouvement ! C'est quelque chose qui est réel, qui est toujours là ». Un même sentiment s'exprime lorsque Mélissa est en garde à vue au poste de police, à Paris, à la suite d'une action : « J'étais attachée à un banc, cassée en deux pendant 4 heures. Tu es topless et les gens te prennent en photos, je me sentais réellement humiliée et mal à l'aise ». Tantôt, c'est le corps humilié qui (s') exprime (dans) une situation, tantôt la puissance « inébranlable » du corps en action. Le corps ne se transforme pas en un autre corps de façon unitaire et définitive. Mais plusieurs rapports au corps existent selon les situations vécues.

Plusieurs travaux que nous avons déjà cités, confirment cette pluralité des points de vue chez une même personne. Muriel Darmon identifie des discours et représentations contradictoires chez les anorexiques : deux points de vue *a priori* antagonistes cohabitent, le point de vue hospitalier (l'anorexie comme pathologie) et le point de vue antérieur au « diagnostic » (la pratique anorexique comme prise en main de son existence)<sup>740</sup>. Dans les

---

<sup>739</sup> Lahire Bernard, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, [1998], 2011, p. 50.

<sup>740</sup> Darmon Muriel, *Devenir anorexique, op. cit.*, p. 242.

portraits d'enfant de Martine Court, les conduites atypiques et contradictoires sont le produit d'une socialisation multiple<sup>741</sup>.

Ces effets de socialisation et de contre-socialisation (ou du moins de pluri-socialisations) sont précisément à l'œuvre dans la carrière militante. La pratique militante défait (partiellement !) les produits de la socialisation primaire et engrange de nouvelles dispositions de se voir, de se percevoir et d'agir. Les représentations de soi peuvent être contradictoires, sans que la militante cherche à annuler l'une ou l'autre. Une militante avance une hypothèse surprenante. Dans la protestation Femen, le geste politique déforme l'image (et pas seulement médiatique), reconfigure le regard. Le mouvement du corps désarticule celui-ci, donne de l'amplitude aux rondeurs. L'action rend le corps élégant :

Le geste qu'elles sont en train de faire est beau ! [...] Elles sont moins belles en vrai qu'en photo ! (*rires*) Et évidemment, tu vois ! Évidemment, parce que déjà, on est apprêtées avant une action, mais aussi parce que le geste que tu fais, les filles qui font du 42, du 44, qui sont en surpoids par rapport à une norme esthétique, quand tu les vois topless, tu ne rends même pas compte ! Quand tu la vois, en fait, la meuf est grosse, tu t'en rends pas compte !

Il semblerait que la militante parle moins du visuel photographique que de « l'image » de la militante elle-même dans l'action. L'expérience militante rend extatique, nous dit Doug Mac Adam. Un volontaire au Freedom Summer déclare que « les militants du CORE ou du SNCC se reconnaissent entre mille : ils sont magnifiques »<sup>742</sup>. De même, pour Sabrina qui parle de l'« effet Femen » avec fierté, c'est la connaissance et la reconnaissance d'un autre « soi » que l'espace militant dévoile. Le moment de la manifestation fait surgir du beau, et bien indépendamment de tout jugement esthétique que l'on se fait à partir des images médiatiques d'ailleurs. Le goût pour les sensations physiques de la manifestation est accompagné d'une image de soi positive<sup>743</sup>.

Cela ne signifie pas qu'une militante se trouve automatiquement « plus belle » ou plus à l'aise dans son corps. Par exemple, Julie n'aime pas son corps et ne voit pas ce rapport changer radicalement à la suite de son expérience militante (« je ne m'aime pas quoi ! »). Et d'ailleurs, pendant sa carrière militante, elle vit d'autres expériences corporelles, la maternité :

Ben, mon rapport au corps a changé depuis que j'ai eu des grossesses. Je m'engage chez Femen et je tombe enceinte un mois après. Donc les deux arrivent en même temps ! Mais je sais que, en fait, je fais passer la cause avant mon propre ressenti sur moi-même. Mais quand je me vois en photo, j'ai beaucoup de mal, je ne m'aime pas quoi ! Mais je me dis que pour la

---

<sup>741</sup> Court Martine, *Corps de filles, corps de garçons*, op. cit., p. 142.

<sup>742</sup> Mc Adam Doug, *Freedom Summer*, op. cit., p. 112.

<sup>743</sup> Dans la carrière anorexique, Muriel Darmon relie « le goût pour les sensations physiques » au « goût pour la maigreur » : « le goût pour la maigreur peut donc s'interpréter comme une volonté de maîtrise des assignations publiques. Être maigre procure une satisfaction, mais être désignée comme maigre également ». op. cit., p. 165. La carrière militante fonctionne de façon similaire, tant l'assignation publique et médiatique associe la manifestation seins nus à une forme de « libération » sexuelle, avant de tomber dans le stigmate.



cause, je suis capable de faire ça, de... de montrer... pas seulement montrer mon torse mais aussi mon visage ! Mon corps est au service d'une cause qui a bien plus d'importance que mon ego !

Malgré son ressenti sur son physique (« disposition de croyance »), Julie s'enhardit à militer avec son corps au nom de la cause (« disposition d'acte »). En signifiant « je fais passer la cause avant mon propre ressenti sur moi-même », Julie s'exprime comme si elle ne parlait pas d'elle, mais d'une autre personne et d'un autre corps, en elle. Lorsqu'elle manifeste, le militantisme neutralise ce regard sur elle-même.

### **c) L'oubli du corps**

Les militantes déclarent, « ne pas se sentir nues », car elles sont vêtues d'un message politique : « Là [maintenant], par exemple, si j'enlevais mon tee-shirt, je me sentirais peut-être un peu nue - même si ça ne me dérangerait pas forcément - mais quand tu fais une action Femen, t'es armée, t'as comme un déguisement ! Notre nudité, on l'utilise d'une certaine façon, c'est pas la nudité point, c'est une nudité qui est travaillée en entraînement, c'est des postures qu'on répète parce qu'on fait attention à ce que les postures soient fermes et qu'elles renvoient à une agressivité, à une combativité, à une violence parfois, mais en aucun cas à quelque chose de sexuel ou de fragile ou de doux, qui s'excuse d'exister ! »

C'est une autre forme de nudité que la nudité normative avec laquelle une militante déclare s'être écartée : « prendre un peu de distance par rapport à ça », dit-elle. La manifestation marginalise la nudité sexualisante : « C'était pas d'être topless qui était le plus dur pour moi, mais c'était plutôt l'action ». Loin de se focaliser sur le nu des seins, elle se préoccupe de l'action. Lorsque la militante se retrouve seule dans une « mono-action », c'est l'absence du groupe qui réactive la *présence* de cette nudité : « Même si ça faisait longtemps que j'avais fait des actions et tout ça, le fait que tout repose sur moi, et en plus d'être à nu... c'était de nouveau stressant ! » Le stress est relié au contexte, le fait d'être seule et d'avoir la responsabilité de la réussite ou non de l'action.

Autre exemple, les actions silencieuses intensifient l'inquiétude de la nudité : « J'avais moins de choses desquelles être préoccupée, c'était plus focalisé sur moi-même, et du coup, j'avais un peu plus de stress ! » La militante ne s'occupe pas de crier son slogan, un espace se libère et se remplit de la préoccupation d'elle-même : « C'était plus focalisé sur moi-même ». Cette focalisation retrouvée n'est pas déconnectée du contexte de la manifestation. La militante ne dit pas « j'étais plus focalisée sur moi-même », et c'est probablement moins une faute d'expression que la mise en visibilité du rôle du social dans la situation. La militante n'ignore pas les regards des spectateurs.rices (public, journalistes, photographes, passant.e.s, etc.). Paradoxalement, alors que la nudité apparaît au premier plan dans le regard social et des

différents protagonistes présents (publics, médias, forces de l'ordre, etc.), cette nudité est souvent reléguée au second plan, pour les militantes qui manifestent le torse dévêtu.

Durant la protestation, Julie est dans l'oubli de sa poitrine : « On est juste très concentrées, et moi en tout cas, je ne pense pas à ma poitrine ». Cet oubli est un regard qui se détourne, chez Ève : « Et la première seconde où j'enlève mon chandail devant les gens, je me suis rendu compte que tout ce qui se passait devant moi comme regards, comme réactions, comme violences, était infiniment plus intéressant, qu'ici, que ce qu'il y avait là ! Et c'est à partir de là, dans ma vie, que j'ai arrêté de m'examiner moi-même. En « levant les yeux de mon corps », Ève reproblématise. Certaines militantes oublient totalement leurs corps. Cette militante vient de faire une action quelques jours seulement avant l'entretien, et restitue le contexte ; le climat d'alors active particulièrement la mémoire corporelle :

Il pleuvait, il faisait très froid, et je me souviens qu'au moment de me déshabiller, mon manteau glissait tellement il faisait froid, mais en fait, on pense même plus à son corps ! On pense à notre objectif, on pense à notre action, à notre message, on pense à la mise en scène de tout ça, comme quand on monte sur scène, comme un comédien quand il monte sur scène. Il a oublié certaines choses, il a aussi... peut-être un peu oublié son corps ! Pas s'oublier soi, mais oublier peut-être ce qu'il ressent ! Y a une adrénaline, y a tout ça ! Donc, en fait, je sentais même plus le froid, je sentais même plus la pluie ! Et pourtant, il pleuvait parce que je me souviens que je n'arrivais pas à enlever mon manteau, et que j'ai glissé ! Donc... ouais, on oublie !

En expliquant cet oubli du corps, Lily compare le phénomène à un.e comédien.ne qui monte sur scène ; ce faisant elle.il se concentre sur son rôle. L'analogie de la militante est loin d'être anecdotique.

#### **d) Le rôle militant : histoire d'un dédoublement**

Le « rôle » est un double concept dans la carrière militante Femen : le rôle politique et le rôle social genré. D'abord, dans le sens élargi de la métaphore théâtrale de Goffman, toute interaction routinière implique une mise en jeu de rôle (parents/enfants ; vendeur/acheteur, etc.)<sup>744</sup>. Dans le cadre de la performance théâtrale, les militantes endossent le rôle politique. Ensuite, dans le sens d'un comportement attendu, effectué ou en réaction, de tout individu occupant une certaine position sociale<sup>745</sup>. La militante engage le rôle social de femme, et il est *normativement* attendu d'elle, qu'elle agisse d'une certaine manière. Les deux sens, « rôle militant » et « rôle genré », sont indissociables pour les activistes Femen qui les conjuguent au

---

<sup>744</sup> Coenen-Huther Jacques, « Heurs et malheurs du concept de rôle social », *Revue européenne des sciences sociales*, n° 132, 2005, p. 67.

<sup>745</sup> *Ibid*, p. 68.

cœur même du mode d'action. Les militantes entrent dans leur rôle lorsqu'elles quittent la vie « civile », cette militante distingue les deux mondes :

Mais t'as ce contraste là que je trouve marrant ! Surtout quand tu vois les filles en civil - entre guillemets ! T'as vraiment de tout. Amandine par exemple, tu verras, elle est tout le temps apprêtée ! Elle a du rouge à lèvres, elle est bien sapée et tout ! Et t'as aussi des meufs qui sont trop à la ramasse. [...] T'as un rôle complètement, et y compris dans les interventions médias. Même quand on a un procès, on a un *dress-code*, il faut qu'on soit toutes habillées pareil.

Femen construit une image homogène et gomme ainsi les dissonances individuelles<sup>746</sup>. C'est une manière de « faire corps ». Les militantes mettent en commun des symboles : les slogans, les pancartes, la couronne de fleurs ukrainienne et le corps seins nus. D'autres rituels et étapes symbolisent le passage au rôle militant. Certaines activistes se sentent mal avant d'aller faire une action. Elles ne déjeunent pas, voire vomissent leur repas : « C'est toujours stressant une action ! T'as toujours peur de pas y arriver. T'as peur de te faire démasquer, t'as l'impression que c'est écrit sur ta tête que t'es là pour faire une action et que tout le monde te regarde ! T'es pas bien, moi j'ai toujours envie de vomir avant une action ». Sabrina donne l'exemple de la protestation à l'intérieur de la cathédrale Notre-Dame de Paris, en février 2013 : « Je me sentais pas bien. [...] Et en fait, tout retombe dès le moment où tu rentres dans ton rôle ! Pour moi, dès le moment où j'ai mis un pied dans l'église, j'étais ok ! J'étais calme, sûre de moi, tous mes doutes se sont complètement évaporés ! Déjà... parce qu'il ne faut pas que ça se voie ! T'es déjà dans ton rôle de touriste à Notre-Dame ! »

Cela commence par l'infiltration, il faut se mêler à la foule : « Quand tu vas dans des manifs d'extrême droite et qu'ils commencent à scander des slogans de merde ! "On est chez nous ! on est chez nous !" Il faut le tenir le sang-froid ». Très souvent, les militantes s'infiltrèrent dans des événements sur des territoires ennemis :

Le truc le plus malaisé, je crois, c'était au salon du porno ! [...] On était quasiment les seules nanas, un groupe de huit, avec que des mecs, horribles ! Avec des shows de mecs, qui mettaient, je sais pas combien de trucs dans le sexe d'une femme ! C'était vraiment ultra dur à encaisser, et nous, on devait un peu faire les bachelorettes ! Faire les filles un peu sympa et tout. Du coup, les mecs font des réflexions donc tu rigoles avec eux, tu vas pas les envoyer chier ! Donc oui, l'infiltration peut être douloureuse !

Les militantes attendent le moment opportun de basculer dans le second rôle. Le geste de dénudement est très souvent un signal. Amélie identifie une autre étape essentielle, crier : « Tu te dénudes d'abord et tu gueules après ! [...] Tu enlèves ton manteau, ça y est, tu n'es plus Marie Dupont. [...] Tu deviens activiste pour une idée ». Elle se décharge d'une partie de son identité et du « carcan social ». Le rôle, c'est cette sortie de soi. L'espace militant est un lieu où les

---

<sup>746</sup> Fillieule Olivier, Tartakowsy Danielle, *La manifestation*, op. cit.

activistes élaborent une nouvelle personnalité, tout comme un.e acteur.rice de théâtre dans l'apprentissage de son nouveau rôle.

Plusieurs militantes multiplient les analogies entre l'activisme et la pratique du théâtre. Philomène critique les entraînements Femen, trop courts selon elle, et fait tout de même (et naturellement) un parallèle : « Moi qui venais du théâtre, je suis très habituée à être préparée ». Lily compare l'entrée en manifestation, « comme quand on monte sur scène ». Elle avance l'exemple d'une action contre Marine Le Pen, la présidente du Front national (devenu Rassemblement National), en février 2017 :

J'avais repéré une petite mamie, je me suis dit allez, on va faire comme au théâtre ! - Ah, oui, elle est bien Marine, hein, oh oui ! Et puis elle était là : - Ah, moi j'adore ! [...] Mais c'était vraiment un rôle de comédienne. [...] Et c'est là que j'ai commencé à m'infiltrer et je me suis sentie à l'aise, je me suis vue même en train de crier des slogans : - Vive Marine ! Allez Marine ! Donc j'étais vraiment dans le rôle. Et je suis directement allée voir le mec de la sécu[rité] en disant - Je peux passer ? Je peux monter, j'ai un bouquet de fleurs à donner à Marine parce que j'adore Marine ! »

Ces rôles « contre-nature » renforcent toutefois l'engagement de la militante. Le parallèle entre la pratique militante et le théâtre est poussé à son paroxysme par l'Ukrainienne Jana Zhdanova. C'est une vision plus radicale de la militante qui se confond littéralement avec le métier de comédien.ne :

Vous faites une performance et vous jouez un rôle [...] Parce que ce n'est pas moi ! Quand tu me vois protester, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un que je représente ! Ce n'est jamais moi ! Et ce n'est jamais une activiste comme dans la réalité. Bien sûr, la différence entre un acteur et un activiste est que l'activiste le fait pour défendre une idée en laquelle il croit, mais c'est une pièce, c'est un rôle ! Ce n'est jamais quelque chose que vous pouvez faire dans la vraie vie !<sup>747</sup>

La militante ukrainienne déclare qu'elle devient quelqu'un d'autre, un personnage. Elle se fond dans son rôle militant qui lui permet l'ouverture vers un Autre (soi). Cependant, la différence avec d'autres pratiques et rôles politiques reste tout de même cet usage du corps seins nus. Et celui-ci fait justement quelque chose qu'il n'est *a priori* pas censé faire.

Cette inhabituelle réorientation dédouble le corps, en lui conférant un (nouveau) sens. Sacha Schevchenko, l'une des principales fondatrices de Femen explicite ce processus lors de sa première manifestation seins nus, en Ukraine, en 2010 : « Cette action était comme deux en un ! C'était une méthode, une stratégie. Et en même temps, c'était une mission. Cela nous a libérées ! »<sup>748</sup> Alors que la manifestation seins nus est d'abord une méthode, elle se révèle pour la militante double : des effets politiques au service de la cause (en direction de l'extérieur), et

---

<sup>747</sup> Entretien, Jana Zhdanova, Paris, 12/10/2018, (30 ans, ex-militante, réfugiée politique).

<sup>748</sup> Entretien, Sacha Schevchenko, La Haye, 17/11/2018, (30 ans, ex-militante, réfugiée politique).

des effets vers la militante elle-même (à l'intérieur). Sacha Schevchenko souligne ce contenu double du geste : « Je peux vous dire que ce 'geste' [*prononcé en français par la militante*] en enlevant notre t-shirt pendant la manifestation – et pas seulement pour moi, mais pour toutes les militantes - est deux en un ! » Le mode d'action qui est extérieur à soi, *tombe* à l'intérieur de soi. D'une certaine façon, la militante investit un rôle qui s'imprime en elle. En envisageant le corps seins nus comme un mode d'action dans l'espace militant, la réorientation de la nudité réorganise ainsi les perceptions qui l'accompagnent. Les effets du rôle s'ajoutent à la personnalité de l'individu, ou dit autrement, se plient dans le « dedans », pour reprendre le vocabulaire foucauldien<sup>749</sup>. C'est un processus d'incorporation.

Une militante exprime cette logique de manière remarquable. Philomène transporte certaines propriétés de son rôle militant avec elle, dans la vie civile. Elle qualifie ce rôle Femen de « super héroïne » qu'elle utilise lorsqu'elle en ressent le besoin dans sa vie quotidienne :

Quand y a quelqu'un qui me fait chier ! Dans mon travail par exemple ! J'ai fait de la céramique - j'étais en apprentissage - et je suis tombée sur un gros con ! On s'est beaucoup disputé. Il m'a fait pleurer plusieurs fois, alors du coup, le lendemain pour être forte, je m'habille en Femen ! [*C'est-à-dire, c'est quoi s'habiller en Femen ?*] Euh... donc je mets mon collant, mon short noir, mes talons - le haut je m'en fous un peu - et j'y vais, bam, bam, bam... je suis... ! J'ai une force, mais de dingue, en fait ! Là, mon employeur, il s'en prend, mais... il a pas compris ! [*Tu te déguises finalement ?*] C'est pas du déguisement ! C'est... C'est mon arme en fait ! C'est mon... costume de super-héros ! [*Et... t'es différente lorsque tu portes ce costume ?*] Ouais. Exactement ! C'est tout con, mais... donc, quand ça m'arrive, quand y a des gens qui me font chier et que j'ai pas réussi à répondre, en fait ! J'ai pas eu assez de force, j'étais trop fatiguée... eh ben ça me donne de la force tout de suite !

Les vertus du rôle militant peuvent être transférées sur des relations particulières où les rapports de pouvoir et de domination s'exercent. L'incorporation n'est pas totale chez Philomène, car ce produit de la socialisation secondaire est partiel et ne s'active pas naturellement. Cela n'empêche pas la militante de pratiquer - avec effort - le « dépli », ailleurs que dans l'espace militant. Avant de poursuivre notre analyse quant à ces effets de l'engagement Femen sur les autres sphères d'existence des militantes, un détour nous semble important par ce qui est à la marge de la protestation, ce que la vie en communauté Femen apporte.

---

<sup>749</sup> Voir « Les plis subjectif du social » dans Lahire Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2007, p. 120 : « La métaphore du pli ou du plissement du social est, à mon sens, doublement suggestive. Tout d'abord, le pli désigne une modalité particulière d'existence du monde social : le social en sa forme incorporée, individualisée [...] Le second intérêt de la métaphore du pli est qu'elle donne immédiatement à penser que le « dedans » (le mental, le psychique, le subjectif ou le cognitif) n'est qu'un « dehors » (formes de vie sociales, institutions, groupes sociaux) à l'état plié ».





## Chapitre 7. La carrière militante (II) : vie en communauté et engagement à hauts risques

---

Alors que le corps est engagé et que les militantes constatent des transformations en elles, le stigmatisme à leur égard est à l'inverse, et s'intensifie. Les coûts matériels, sociaux et affectifs se révèlent de plus en plus élevés à mesure que l'engagement se poursuit. Différentes formes de violences, prégnantes, affectent l'engagement des militantes. Face à ces expériences, les militantes se sororisent davantage dans la vie en communauté. Ces deux éléments consolident l'engagement<sup>750</sup>.

### 7.1) Continuer (II) : l'« engagement total » de la vie en communauté

La vie en communauté est une socialisation, elle façonne les militantes avec un rôle prééminent des affects<sup>751</sup>. Un lieu propre aux activistes resserre les liens. Entre 2012 et 2016, les militantes occupent le Lavoisier Moderne de Paris, puis résident au « squat de Clichy ». Certaines militantes vivent sur place et se donnent « totalement » à leur militantisme. Si la vie en communauté provoque une précarité financière, elle récompense, toutefois, par la construction de liens sociaux inédits.

#### 7.1.1) Le moment de « déviance » : le difficile retour en arrière

Chez Howard Becker, la « carrière déviante » se décline en trois étapes, la transgression (l'acte), la stigmatisation (l'étiquetage), et enfin, l'adhésion à un groupe désigné<sup>752</sup>. Ces trois phénomènes se retrouvent parfaitement dans la carrière militante Femen. Toutefois, un seul cas se présente, dans cet ordre, parmi les militantes Femen interviewées (Lily). Pour toutes les autres, elles rejoignent Femen bien avant de passer à l'acte déviant.

---

<sup>750</sup> Dans les chapitres qui suivent, nous avons préféré éviter de donner de nouveaux prénoms aux militantes (ce qui augmente la confusion) et afin de protéger leurs récits. Les entretiens ont trois dimensions : le récit biographique, la pratique militante et le discours interne à l'organisation. Pour cette dernière dimension, une lecture purement « structurale » est quelquefois nécessaire pour des raisons de confidentialité.

<sup>751</sup> Agrikoliansky Éric, « Les "carrières militantes" », *op. cit.*, p. 174.

<sup>752</sup> Becker Howard, *Outsiders, op. cit.*, p. 60.



Lorsqu'une recrue manifeste seins nus, elle bascule dans une « déviance » et est associée au groupe. Le retour en arrière est difficilement envisageable. L'étiquetage « seins nus » agit comme une trace indélébile sur les trajectoires de vie. Les photographies circulent dans les médias et réseaux sociaux, la militante subit le stigmate de son militantisme.

Comme le dit cette Femen québécoise : « Être Femen, c'est catégorique ! Tu montres tes boules, tu perds ta job »<sup>753</sup>. Montrer ses seins en public est un risque social conséquent. Une militante raconte ce moment où elle prend conscience que cette première photographie l'engage peut-être au-delà de cette simple protestation :

Sur le coup, j'ai un peu paniqué, je me suis dit ok, y a pas de marche arrière possible ! Cette photo, elle est là, je suis assimilée à ce groupe [...] c'est juste... peut-être que je vais regretter, peut-être que dans deux mois on va évoluer ! Et je vais me dire non ce qu'elles font, ça ne me correspond pas du tout ! Et il restera de moi une photo Femen et je ne pourrai rien y faire. C'est ça le problème, quand tu t'exposes de manière médiatique, pour représenter un mouvement qui est médiatisé, qui est politisé, et qui défend des idées, le jour où ce mouvement défend des idées qui ne sont pas les tiennes... Les gens t'assimilent à ce mouvement-là ! Tu n'as pas trop le choix !

Une militante qui quitte Femen reste associée à l'organisation. D'ailleurs, revenir en arrière semble plus coûteux que de continuer d'assumer son engagement passé. La trajectoire de l'ex-militante, Eloïse Bouton, témoigne de la persistance de l'étiquette. À plusieurs reprises, elle dénonce les médias qui lui accordent des couvertures sur ses nouvelles activités culturelles et politiques, mais ces derniers se dispensent de préciser qu'elle ne fait plus partie de l'organisation Femen, voire se limitent à cette seule information biographique : « militante Femen ».

Plusieurs ex-militantes, ayant quitté le mouvement après plusieurs mois ou années de militantisme, « ont dû tout effacer, à propos de Femen, de leur vie ! » Le chercheur a retrouvé plusieurs pages d'ex-militantes (sur *Facebook*) ne contenant aucune donnée sur Femen, mais qui continuent pourtant à avoir une activité et publient des actualités féministes. Ces anciennes militantes ont évolué ; elles construisent une famille, une carrière professionnelle et les informations sur leur carrière militante Femen peuvent leur devenir préjudiciables. Femen est un cas-limite des féminismes. Parce qu'il est accompagné d'une forte stigmatisation, il participe à une accélération de l'engagement. La militante, en « déviance », se fonde plus encore dans le groupe.

---

<sup>753</sup> « Boules » = seins ; « job » = travail.

### 7.1.2) La créativité politique de la vie en communauté

De nombreuses militantes sont étudiantes ou intermittentes du spectacle. Le militantisme occupe un temps important, souvent au détriment des autres activités, notamment professionnelles, et précarise aussi la situation financière des militantes :

J'ai eu une période de vide, quand j'étais dans Femen, et une période où je travaillais franchement pas beaucoup, je bossais encore sur quelques clips, mais j'étais un peu Femen à plein temps quoi ! [...] On habitait au squat, mes besoins financiers étaient limités - tu payes pas un loyer - et en plus dans le squat t'as toute une économie parallèle où les mecs sont vachement dans la décroissance, t'as des fins de marchés ! En fait, t'as besoin d'argent, mais pas tant pour manger, ni pour dormir, c'est juste pour la vie de tous les jours ! Pour aller au restaurant avec les copines, prendre un café, payer ta facture de téléphone !

Le désinvestissement des autres espaces est simultanément à un investissement croissant dans la carrière militante et le groupe. La précarité financière est compensée par la vie en communauté, et apporte aux militantes une expérience politique et sociale singulière. Une militante compare ce lieu à d'autres expériences politiques actuelles (d'extrêmes gauches, écologiques) et qualifie cette vie en communauté de monde nouveau (« notre œuvre », « paradis perdu », « créé », « idéal », « lieu vierge », « univers ») :

C'était super, c'était vraiment génial ! On était entre nanas, militantes, féministes ! Un espace magnifique, gigantesque, décoré, remis en état de fonctionnement par nos soins. C'était chez nous, c'était notre œuvre ! Puis, tous y passaient. Pendant un moment, tu as l'impression que tout est plus facile, parce qu'on centralise l'action dans le logement ! Parce qu'il y avait des filles qui habitaient là, mais c'était open, n'importe qui pouvait rester dormir ! [...] Pour moi, c'était idéal la vie en communauté. Évidemment, c'est un peu la même chose que ce qu'on peut vivre dans d'autres squats, à la ZAD, à Notre Dame-des-Landes, c'est cette impression que t'as pris un lieu vierge, que tu l'as retapé, construit, t'as vraiment créé quelque chose ! T'as un mode de vie un peu alternatif, avec des passages de gens qui viennent de partout, qui parfois viennent une fois et ne reviendront plus jamais, soit reviennent ! C'est génial, c'est idéal, il y a une émulation... et à ce moment-là on a fait des actions géniales !

Le lieu centralise les créations militantes et intensifie la socialisation politique. Une militante rappelle cette époque : « J'ai l'impression que cette période-là oui, c'était plus riche en action ! » Pour cette militante, pendant la période du Lavoir Moderne et du « squat de Clichy », le militantisme était « plus riche », les actions plus nombreuses et de meilleure qualité. La vie de groupe a des avantages pratiques, même pour les militantes qui ne vivent pas au squat. Elles sont très présentes dans ce lieu où s'organisent les activités :

On avait fait une action où j'avais cousu des robes de bergères, on avait fait une transhumance fasciste. [...] J'avais passé la semaine à coudre ces robes avec ses petits tabliers, à les

essayer, c'était très drôle. Et Amandine n'arrêtait pas de prendre ma machine à coudre et elle mettait toutes les aiguilles et elle ne comprenait pas comment ça marchait (*rires*). [...] J'ai de très, très beaux souvenirs ! Le souvenir aussi, quand on a fait la campagne pour Pénélope, et ça c'est décidé d'un coup, on était dans une cuisine, on a toutes fait des photos "On supporte Pénélope !" Ça s'est fait d'un coup !

Les militantes, discutent, échangent et vivent ensemble. Le militantisme n'est pas toujours présent dans les conversations, mais les idées politiques sont spontanées : « Avant, c'était plus intuitif aussi. [...] On était ensemble, on discutait et puis d'un coup on avait des scénarios, même parfois c'était des idées de scénarios, on n'avait pas de moment précis - quand est-ce qu'on va le faire ? -, mais on s'est dit, oui ça, c'est une super idée, on la garde sous la poche et puis un jour, on fera ça ! » Lorsque les militantes quittent le « squat de Clichy », un système de réunions hebdomadaires est mis en place. Mais la dispersion des militantes et l'éclatement du lieu institué et instituant rend la dynamique militante plus complexe :

Parce qu'on n'était plus ensemble, on n'était plus physiquement ensemble, dans le même lieu ! Ce qui faisait que tout était plus compliqué ! Ça change tout, parce que quand t'habites plus ensemble, ça veut dire que t'es obligé d'instaurer des réunions ! Mais en fait, la plupart des idées d'action, elles venaient hors réunion, en parlant ensemble ! Après, à la réunion, on l'exposait. Donc c'est un peu quand t'as envie, ça arrive comme une inspiration ! Là, ça devait être, voilà, on arrivait le mercredi dans une toute petite salle qu'on nous prêtait, et on se disait bon qu'est-ce qu'on fait ? Quand t'es obligée, il y avait un sentiment de contraintes, pas du tout hiérarchisé, etc. On avait toutes ce sentiment-là de... Ok ! Il faut qu'on fasse quelque chose, mais c'est le pire truc pour te couper la créativité !

Cette militante est insatisfaite, comme si le militantisme avec son espace particulier, séparé des autres espaces et du quotidien de la militante, n'avait plus de goût. Avoir un lieu commun est source de « créativité », et cela est tout aussi utile d'un point de vue technique et logistique : « Je me souviens, notamment une fois, je reviens d'Espagne, et t'arrives au squat [...] tout est là, c'est pas compliqué de s'organiser, la logistique, de trouver un endroit ou stocker les trucs ! Non, tout est simple, on a un lieu à nous. C'est un luxe ! Même si c'est très précaire ».

Tout se passe comme si la vie en communauté rendait le militantisme plus « simple », sans effort (« ça s'est décidé d'un coup »), il devient en pratique *naturel*, car il est naturellement structuré par le quotidien, l'ancrage dans un lieu qui est à la fois privé et politique. Les liens affectifs entre les militantes se renforcent.

### 7.1.3) Le lien de sororité, indéfectible ?

L'un des principaux effets de la vie en communauté est le lien de sororité (affectif et politique). Se mêlent ainsi du politique (une rencontre idéologique), du sociologique (rapprochement entre femmes) et de l'affect (vie en communauté).

La sociabilité politique a ceci de particulier, qu'elle rapproche des militantes qui, *a priori*, ne tisseraient pas de lien entre elles ailleurs : « Il y a plein de filles avec qui je ne serais jamais copine en temps normal ! C'est pas le style de personne que je fréquente du tout ». Ce lien particulier est solide. Après leur départ du mouvement Femen, certaines ex-militantes gardent une relation forte avec l'organisation :

Et même si on ne s'aime pas - dans le sens on s'apprécie pas - on s'aime ! Parce qu'on se protège les unes les autres ! [...] Tu vois, je ne suis plus dans Femen depuis un an, je continue à prendre des nouvelles ! Dès qu'il y a une action, j'envoie des textos aux filles qui ont fait les actions pour les féliciter ! On continue à dîner ensemble ! À se préoccuper les unes des autres ! [...] J'ai jamais eu ça avec personne d'autre que ces filles-là ! Même des copines d'enfance, jamais, jamais tu peux avoir des liens aussi solides !

Cette militante décrit un lien inédit, fait de contradictions heureuses. Elle redéfinit dans l'élan de sa phrase, sa conception de l'amour, « on ne s'apprécie pas, on s'aime ». De nombreux moments de la carrière militante consolident ces liens, car ces épisodes sont émotionnellement intenses (les arrestations, les emprisonnements, les disparitions). Lorsque des militantes disparaissent à la suite d'une manifestation, l'équipe qui les couvre « remue ciel et terre » pour les retrouver et les délivrer :

Vers 1 h du matin, il y a un avocat qui est venu, et en fait les filles avaient fait - c'est plus en rentrant en France que je me suis rendue compte - qu'elles avaient fait plein de communiqués ! Qu'elles avaient remué ciel et terre pour comprendre où on était ! Ciel et terre pour trouver un avocat ! Comme on n'avait pas d'argent - elles n'en ont toujours pas d'ailleurs - ce jour-là ! Elles n'avaient pas les moyens de payer un avocat en Turquie, elles avaient fait des appels sur Twitter, pour trouver un avocat bénévole !

Un lien de confiance s'établit entre les militantes qui manifestent et celles qui restent en retrait et s'assurent du déroulement de la protestation, puis du retour des militantes. À la suite d'une action à Tunis en 2013, des militantes européennes sont emprisonnées plusieurs semaines. Les trois activistes présentent leurs excuses auprès de la justice tunisienne (pour favoriser leur libération). Les militantes restées à Paris ne comprennent pas leur comportement :

Le consulat français leur a fait croire qu'il ne se passait rien du tout, en disant, il faut vous excuser, faut vous excuser ! [...] Quand elles sont rentrées et qu'elles ont vu tout ce qu'on avait fait, en fait, elles en ont pleuré parce qu'elles se sont dit : comment est-ce que j'ai pu

douter ? [...] Nous, on avait déjà prévu de partir en Tunisie, on avait déjà prévu les deux prochaines actions. [...] En fait, on n'a pas compris, on s'est dit : elles ont été brisées ! Elles ont été brisées !

Lorsque le doute s'installe, c'est la croyance de toute la communauté qui peut s'effondrer. C'est l'attachement à cette croyance (« que les autres feront tout leur possible »), qui permet l'engagement dans une action risquée :

T'es obligé ! Si tu fais pas confiance à ça ! Tu dis, putain, je vais faire une action dans un pays assez hostile à ce que je défends, qui peut de manière totalement arbitraire me foutre dans une prison, m'oublier pendant 3 ans ! Si tu pars pas en ayant confiance en l'équipe qui est restée sur place, qu'elle va se bouger et qu'elle lâchera pas l'affaire jusqu'à ce que tu sortes, ça va pas ! [*Comment on le sait ?*] C'est un lien... C'est le fait d'en avoir été témoin aussi ! C'est d'avoir vu et d'avoir participé à tout le mouvement qu'il y a eu quand les filles étaient en prison en Tunisie ! Et le fait d'avoir fait partie de ce mouvement toutes ces années ! J'habitais au squat avec les filles, on habitait ensemble donc il y a une cohésion autour des mêmes idées et une force ! Et on sent qu'il y a un poids et on sait que les filles qui restent sont efficaces aussi ! On a confiance quand même en la puissance du groupe !

Celles qui partent manifester dans une zone à risques sont généralement expérimentées, et elles ont elles-mêmes été au cœur du « sauvetage » d'autres militantes retenues par le passé. Elles comparent ce lien à d'autres expériences : « C'est peut-être ce que ressentent les soldats ! T'es ensemble au combat et t'as un rapport très fraternel entre anciens soldats même qui se connaissent pas, t'as ce truc-là ! Quand on voit des actions de Femen à l'étranger, on les connaît pas, on les a jamais rencontrées parfois ! Et en fait, t'as mal pour elles, elles se prennent un coup, c'est comme si tu te prenais un coup ! » La militante donne l'exemple d'une sororité inhabituelle dans le contexte d'une organisation politique :

Là, c'est drôle parce qu'on a Josie des Etats-Unis - qui est venue pour les 10 ans de Femen - et t'as Maria qui est une Femen Espagne - en gros, elle pouvait pas venir parce qu'elle avait pas les thunes de venir à Paris pour les deux jours. Et c'est Josie qui a dit, mais ça va pas la tête ! Et elle lui a payé son billet, alors qu'elles se connaissaient pas ! Elle lui a payé son billet pour qu'elle aille à une fête ! C'est pas non plus pour qu'elle aille à une conférence. Ça crée des trucs comme ça, Femen !

Plusieurs récits de carrière comparent l'expérience militante à d'autres formes de relations. Une militante québécoise pousse la logique et insiste sur l'irréductible singularité du lien militant Femen :

Il y a comme quelque chose d'essentiel en moi qui commence à échapper à 100 % des gens que je connais. Et quelque chose de vraiment essentiel et important que moi - l'activiste - qu'on peut pas ni saisir, ni comprendre [...] Je repense à toutes ces autres filles qu'il y a tous

les jours, avec des messages, c'est comme une cellule vivante et je me dis : c'est fou ! Une Espagnole, que je connais pas au quotidien, aucune idée de c'est quoi sa vie, sa personnalité ni bon... ! Je la sens plus proche de moi - de loin - la seule en mesure de comprendre... que mon entourage, ici, qui me connaît depuis quinze ans, vingt ans !

La force de ce lien est certainement le reflet d'un « engagement total ». L'activisme Femen surplomberait et engloberait l'existence de la militante, qui ne vivrait que pour ça et au nom de sa « cause ».

#### 7.1.4) L'engagement « total » ?

Les militantes élargissent leur militantisme aux autres sphères de l'existence, grignotent des espaces, emportent avec elles Femen autant que possible. Une militante témoigne de l'un de ces moments lorsqu'elle se rappelle à l'ordre et à son travail permanent de militante :

Femen ça t'oblige à... ce serait tellement con aussi de gaspiller cette opportunité de parler dans les médias, tu sais ! [...] Il y a tout cet espace public qui s'ouvre, et moi aujourd'hui je déciderais ce matin de pas parler aux médias parce que c'est plus difficile ? Ça oblige à... - quand on essaye quelque chose - à y aller à 100 % ! À prendre tout ce qui arrive !

Lorsqu'elle s' imagine faire autre chose que ce travail de communication, la militante aimerait faire des manifestations : « je préférerais faire autre chose - comme plusieurs manifestations ». C'est moins le fait que l'enquêteur et l'enquêtée parlent des tâches dans le cadre militant, que le débordement du militantisme chez la militante et dans toute sa « vision de la vie ».

C'est surtout la vie en communauté qui centralise les autres sphères d'existence autour de la carrière militante, devenue centrale. La séparation entre le militantisme et la vie personnelle devient quasiment caduque, et c'est bien cette confusion du privé et du politique, qui favorise un engagement « total » : « Y avait mon copain qui vivait là ! Le jour où y a la moindre histoire de couple tout le monde est au courant de ce qui se passe, tout le monde s'en mêle et alors là... (*rires*), forcément toutes les copines... qui voulaient me défendre ! [...] Mais des fois y a des choses qu'on n'a pas forcément envie de raconter, on a besoin d'avoir aussi un peu d'intimité ! »

Certaines militantes, qui sont en rupture familiale en raison de l'activisme, investissent davantage l'espace militant. Une militante peut se dénuder de ses identités : « On arrive dans un endroit, où ben... on se fiche de savoir ce qu'on fait dans la vie, qui on est, le sexe qu'on a, les codes, la religion, on oublie tout ! Pour moi Clichy c'était ça. Qui tu es toi ? Qu'est-ce que t'as dans la tête ? Voilà ». Plus loin la militante compare ce squat à un « refuge » familial : « Pour moi, c'est une deuxième famille, alors c'est un peu facile, j'en ai plus maintenant ». Dans ce parallèle avec d'une part, la Franc-maçonnerie, et d'autre part, une « seconde famille », la militante semble faire la synthèse entre le politique et l'affectif. La carrière militante remplit

davantage les fonctions des autres relations rompues. L'espace d'intimité se réduit, les rapports entre militantes compensent : « On était trop soudées ! On était trop... on se considérait vraiment comme des sœurs, ça avait un côté... de faire des actions ensemble, de souffrir ensemble, de faire des trucs ! [...] Un dimanche matin à 6 h, se prendre la tête pour telle ou telle action [...] Du coup, des choses comme ça, on se dit : pourquoi je fais ça ? Enfin, des fois, on se remet un peu en question... (rires) ».

L'engagement absorbe tout, selon une militante extérieure à la vie en communauté, et dans Femen. Celle-ci n'a pas voulu se faire « absorber totalement », contrairement à d'autres activistes :

Je suis arrivée chez Femen, j'étais maman, jeune divorcée ! Et donc je n'étais pas dans cette espèce d'émulation un peu estudiantine, j'avais un rapport sain à Femen ! [...] Du coup, j'ai vécu Femen, pas au quotidien, j'ai vécu Femen vraiment en interaction avec ma vie, en interférence avec ma vie, mais avec des moments à moi ! Je n'étais pas uniquement Femen ! Je n'ai pas fait du 100 % Femen, 24h/24, 365 jours par an ! J'avais beaucoup plus de recul, de distance, par rapport à certaines autres activistes [...] Et aujourd'hui, c'est aussi je crois le secret de ma longévité dans le groupe ! Le fait d'avoir gardé de l'espace pour moi, un espace de réflexion, une forme de liberté, du coup, je ne me suis pas fait complètement absorbée ! Parce que à la fin, c'est usant ! Il y a quelque chose qui s'use, qui s'érode !

La vie en communauté crée une émulation militante, et les différentes sphères d'existence (amoureuses, amicale, professionnelle) sont dépendante de la carrière militante.

Pourtant, le squat de Clichy est tout sauf une « institution totale », car il n'est pas clos au sens de Goffman, puisque si les militantes ont des sphères d'existence, c'est que par défaut une séparation est opérante<sup>754</sup>. Le doute est permis ; et c'est un lieu qui est bien au contraire ouvert. Les militantes vont et viennent selon leur situation sociale, peuvent s'installer un temps, quelques jours, ou simplement une nuit, voire obtenir une chambre sans y vivre : « J'ai connu Clichy, euh... à l'époque je venais de me mettre en couple, mais sinon j'avais ma chambre dédiée, mais... j'ai pas pu, mon copain m'avait dit : si tu t'installes là-bas, c'est fini entre nous ! Je suis restée avec lui ». La militante fait encore des choix, et pour beaucoup la carrière militante est en friction avec la sphère amoureuse, plutôt qu'inexistante. Les militantes acceptent entre elles l'existence de vie en couple et d'avoir une famille en parallèle du militantisme féministe. L'engagement laisse place à des bulles qui tire vers l'extérieur (petit.e ami.e, travail, famille, etc.). L'engagement total est donc moins lié à la vie en communauté qu'aux multiples risques et violences qui poussent les militantes à resserrer leur vie autour de la carrière militante<sup>755</sup>.

---

<sup>754</sup> Goffman Erving, *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Les éditions de Minuit, 1961, p. 47

<sup>755</sup> Lacroix Isabelle, « "C'est du vingt-quatre heures sur vingt-quatre !" : Les ressorts du maintien de l'engagement dans la cause basque en France », *Politix*, Vol. 102, n° 2, 2013, p. 35-61.

## 7.2) Continuer (III) : l'engagement à « haut risque »

L'engagement à haut risque correspond aux dangers anticipés (juridique, social, physique, financier) dans le cadre d'une mobilisation politique<sup>756</sup>. Dans la carrière militante Femen, la violence est plurielle : physique, psychologique, symbolique, sociale, institutionnelle. Dans de nombreuses luttes, la violence raffermi l'engagement, mais de nombreux travaux montrent que cette violence a des « effets surgénérateurs », avec une « constitution libidinale » dans l'engagement à « haut risque »<sup>757</sup>. Les militantes construisent une « communauté émotionnellement soudée »<sup>758</sup>. La sociabilité dans le groupe, les sacrifices - et la souffrance endurée - invitent à rester dans l'organisation et à rester fidèle à la cause<sup>759</sup>. Mais on comprend davantage comment les militantes radicalisent leur engagement, lorsqu'on tient compte aussi de la réaction des proches<sup>760</sup>.

### 7.2.1) Les violences physiques et morales

Avant une action, la pression sur les épaules des militantes est significative : « C'est comme aller à la guerre ! Shit, j'ai déjà eu des filles [...] mais des militantes qui se sont pissées dessus ! Juste avant ! Tu te rends compte de la peur. Tellement, elles se pissent dessus ». L'émoi est palpable avant la protestation, et en dépit de l'angoisse, les militantes ne se rendent pas toujours en véhicule, elles se déplacent alors en transport en commun. Quant au climat, il n'est pas toujours de bon augure. Les militantes ukrainiennes se délestent de leurs vêtements sous un temps hivernal dans leur pays ou en Russie. Il n'est pas rare qu'elles tombent malades d'un mauvais rhume, à l'occasion d'une journée glaciale :

C'est affreux parce que je suis hyper frileuse, c'est un enfer ! [...] Les actions en hiver, on avait toutes des bronchites ! Il y a eu des dégâts de maladie chronique liée à l'hiver parce qu'une fois que la pression retombe - en gros - soit on retourne chez nous et il y a la phase où on fait tout le trajet de retour avec juste un pull ou juste un manteau et on est à moitié nue ! Soit on finit au commissariat et à part une couverture... !

Mais le climat n'est pas le plus dangereux. La principale violence vient d'ailleurs et les militantes s'y préparent, dans les entraînements, en apprenant certaines positions : « On faisait des simulations entre nous, on se confrontait déjà à ça. Des petites techniques de résistances

<sup>756</sup> McAdam Doug, « Recruitment to High-Risk Activism : The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, n° 92, 1986, p. 67. Mesbah Jallal, « Le mouvement des Femen : la radicalisation du "dehors" », dans *Violences et radicalités militantes dans l'espace public en France des années 1880 à nos jours*, Riveneuve, 2019, p. 219-237.

<sup>757</sup> Agrikoliansky Éric, « Les "carrières militantes" », *op. cit.*, p. 178.

<sup>758</sup> Combes, Hélène, Olivier Fillieule, « De la répression considérée dans ses rapports à l'activité protestataire », *op. cit.*, p. 1072.

<sup>759</sup> Agrikoliansky Éric, « Les « "carrières militantes" », *op. cit.*, p. 179.

<sup>760</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement », *op. cit.*, p. 10.



passives. Passives, actives. Mais en tout cas non-violentes ! Ne surtout pas frapper, pas répondre. Mais des techniques pour rester le plus longtemps possible ! [...] Des fois, ça peut se prolonger derrière. Bon bah là, t'encaisses ! Même si t'as pas choisi d'être là, t'y es ! »

Lorsque les militantes sont molestées, leur corps est intégralement aux mains des gardes, gardien.ne.s, policier.è.s, et autres protagonistes de la sécurité. Les militantes se savent en situation de vulnérabilité :

Il y a un mec qui me portait le haut du corps, un autre le bas du corps, du coup j'étais vraiment en position verticale. Et en fait, les gens du bureau de vote ont commencé à nous taper, je me suis pris une fessée, je me suis fait tirer les cheveux ! [...] Et y avait des marches - de voir les marches - et je me disais, je vais me prendre la marche ! Ils vont me butter, ils vont pas me soulever assez haut et je vais me prendre la marche dans la tête, genre je vais mourir !

La militante distingue la violence de certains acteurs.rices, le risque grandit avec la perte de contrôle de la confrontation :

Les mecs nous ont traînées, et y avait des espèces d'escalier. [...] C'est des moments où tu dis, là je perds le contrôle, souvent, c'est quand t'es menottée. Tu te dis je perds le contrôle et je ne suis pas avec des personnes professionnelles, qui ne savent pas gérées ce truc-là ! Parce qu'un flic [...] ils te font tout le temps la même chose, il te ceinture, ces positions auxquelles t'es habituée donc tu sais comment bouger pour te faire le moins mal possible !

Cette autre militante constate même le désir de puissance des bénévoles de la sécurité :

Et là sont arrivés deux hommes, deux gros hommes dont un particulièrement fâché ! Et du moment où ils m'ont pris, c'était une démonstration de leur force et de leur pouvoir. [...] J'étais agrippée à un petit poteau. Il m'a pris par ici, il m'a lancée par terre ! La foule s'est comme ouverte, je suis tombée sur le trottoir ! Et à partir de là, il est venu me prendre par les pieds et j'étais topless contre le sol, et il me tirait par les pieds sur plusieurs mètres, égratigner le sol - je veux dire - quand je me suis retrouvée dans ma cellule, c'était la première fois que j'avais le temps de me regarder, j'étais pleine de sang, d'égratignures !

La violence marque le corps, les hématomes restent plusieurs jours, tout comme les égratignures, les griffures, les foulures, les cheveux arrachés repoussent malgré tout. Une autre militante décrit une scène où l'exercice de la violence est tout aussi explicite. Un garde lui brise une dent à même le sol :

J'ai été entraînée par un gardien sur le côté et dans un endroit à l'ombre, je me souviens très bien, il y avait des petites barrières autour, il y avait des touristes regroupés autour des barrières qui me prenaient en photo ! Et il y a un gardien qui m'a fait une clé de bras, allongée à plat ventre contre le sol. J'arrêtais pas de crier mon slogan et je pense que ça le gavait et qu'il voulait que je me taise ! Il a pris ma tête comme ça [*la militante montre avec sa main*],

et le sol de Notre-Dame étant très dur, il m'a éclaté la tête sur le sol ! [...] Sur le moment, tu ne rends pas compte de ce qui se passe dans ta bouche ! Au final, c'était juste un petit bout, mais le traumatisme psychologique est violent !

Durant ce temps court de la manifestation Femen, beaucoup de choses se passent, « la plus grande des violences, elle est morale, c'est les insultes qui fusent, les gens qui te tapent, tu sais les gens qui attendent que tu sois menotté pour te frapper ! » La violence peut venir de tous parts, « je voyais des mères de famille, avec les gamins dans les bras, en train de nous piquer les côtes avec leurs pancartes [...] en train de nous traiter de putes ». Cette militante a des réflexes, esquive les bras et se protège la tête, « comme en boxe, je me protège toujours le visage ».

Oui « ça tape » affirment les militantes, « on est mordu » et elles repartent avec des vêtements déchiquetés. La violence laisse des traces sur les corps, mais celles-ci ne disparaissent pas toujours. Les dents cassées sont remplacées et les hématomes s'estompent. Les organes (foies, reins, épaules) qui sont affectés, sont plus difficilement remplaçables :

J'ai eu des entorses, dernièrement la mâchoire démise. J'ai jamais trop réfléchi tant que c'était soft, sauf que là, dernièrement, je viens de faire des examens, j'ai été très active l'année dernière, et notamment contre le FN, et le FN est rude, la garde rapprochée est extrêmement violente et du coup, ils ont beaucoup touché aux organes ! J'ai de gros problèmes de reins et de foie, j'ai consulté, j'ai fait des examens médicaux, par exemple là, je me suis volontairement mise en pause parce qu'on m'a dit que le foie s'il prenait encore un coup, je risque un gros souci !

Une militante compare la violence physique à un accident de voiture, « on s'en rend pas compte », le traumatisme ne surgit que plus tard : « On la... remarque pas forcément sur le moment, on la constate après, avec les bleus, c'est aussi un peu un état de choc ». Lors d'un rassemblement, cette même militante est coincée dans les coulisses d'un événement politique, les militants d'extrême droite la « tabassent » : « Mais vraiment, ils m'ont démontée ! Ils m'ont volé mes papiers, et c'est là que je me suis dit : Waouh, j'avais pas analysé ! » Traumatisée par cette action, la militante s'enferme chez elle pendant trois jours et se coupe du monde : « J'avais laissé mon téléphone à une autre activiste, du coup, j'avais pas de contact ! On m'appelait sur mon téléphone fixe, mais je ne savais pas ce qui se passait vraiment, j'avais pas envie de savoir ! » Car une fois l'action terminée, d'autres types de violences et d'animosités interviennent, prolongeant les effets impétueux de la carrière militante.

#### 7.2.2) Les violences verbales et réseaux sociaux

Les violences psychologiques « autour » du militantisme, disent les militantes, les insultes, les agressivités verbales, la violence des réseaux sociaux et les menaces surviennent après

l'action. Elles peuvent durer plusieurs jours, et sont devenues structurelles dans la carrière militante. Les activistes insistent sur cette violence verbale et ces insultes qui ne laissent pas de trace sur le corps, mais qui atteignent la personne dans sa chair : « Y avait tous les manifestants autour, y'en avait qui criaient "tuez la !", "sale pute !", " salope !", enfin, c'était vraiment des trucs hyper violents ! [...] Je crois que c'est peut-être ça qu'est le plus dur, plutôt les violences verbales ! »

Certaines militantes ressentent ces déchaînements plus fortement que certaines violences physiques : « Quand on reçoit des menaces par mail ou quand des personnes sont venues taguer notre porte d'entrée pour dire qu'ils allaient nous crever ! Ces menaces-là, elles sont difficiles à vivre aussi ! » C'est une violence psychologique, sans répit, qui poursuit les militantes dans leur vie quotidienne, qui empêche toute séparation entre la vie privée et le militantisme. Au moins une militante a vu ainsi son adresse personnelle divulguée sur Internet et les réseaux sociaux<sup>761</sup>.

Cette violence des réseaux sociaux n'épargne pas un militantisme qui est très médiatique, les militantes tentent de les ignorer autant que possible : « T'as des insultes et une violence dont on ne parle pas souvent, sur les réseaux sociaux, les commentaires qui peut y avoir ! Très vite, ce truc-là, tu le gères en ne lisant plus les commentaires ! Dès la deuxième action, j'étais là, je ne lis pas les commentaires ! Parce que dès qu'il y a une photo de moi - action ou pas action - on me critique mon physique, [avec] insultes racistes, appel au viol ». Les risques d'une carrière militante visible empiètent, de fait, sur les autres relations sociales.

7.2.3) Les coûts relationnels de l'engagement à « haut risque » : travail, famille, amis et amour

Loin de comparer Femen à des organisations dites « voraces » de type guérillas, lesquelles demandent à leurs membres une adhésion totale et de renoncer aux autres engagements sociaux (famille, conjoints, amis), Femen s'en rapproche par le poids des violences, par le poids des sacrifices, mais s'en distingue par les effets réciproques de la carrière militante et des autres sphères d'existence<sup>762</sup>. Nous relierons ainsi la carrière militante à la *pluralité des sites d'inscription* des activistes : sphères familiale, scolaire, professionnelle, sexuelle, sans lesquelles nous ne comprendrions ni la dynamique de la carrière, ni les changements de trajectoire<sup>763</sup>. Car ces espaces augmentent particulièrement les risques, en ajoutant des coûts supplémentaires au militantisme. L'influence, qu'elle soit familiale, amoureuse, amicale ou professionnelle peut s'exercer sur les militantes et créer une dynamique favorable ou défavorable à la carrière militante.

---

<sup>761</sup> Bouton Eloïse, *Confession d'une ex-Femen*, op. cit.

<sup>762</sup> Agrikoliansky Éric, « Les "carrières militantes" », op. cit., p. 178.

<sup>763</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 219.

## a) L'espace de travail

Le monde professionnel d'une militante est *a priori* séparé de sa carrière militante. Cette frontière n'est pas toujours hermétique et l'un influe sur l'autre. Une militante évolue dans un milieu professionnel assez réceptif, elle restreint néanmoins l'information sur ses activités Femen : « Le cinéma, c'est un milieu assez ouvert. [...] Je fais quand même gaffe à ce que ça ne se sache pas, il y a quand même des personnes en qui je n'aurais pas confiance, des personnes évidemment qui seraient contre ! » La militante préfère éviter des conflits idéologiques sur son lieu de travail.

Une militante québécoise qui se sent stigmatisée dans son milieu professionnel déclare : « Je pensais pas justement qu'avoir une cause pouvait briser une vie, une carrière [professionnelle] ! Pourquoi ? Pourquoi tout d'un coup, une comédienne n'a pas le droit d'être impliquée socialement ? Qu'est-ce qui est si grave dans les gestes que j'ai posés ? Tsé, ça, je comprends pas encore ! » La militante se questionne sur le décalage entre le geste posé qu'elle considère comme banal, anodin, frivole ; et le pouvoir d'instrumentalisation sur sa vie professionnelle.

Dans un contexte professionnel, cette militante doit gérer la divulgation de son militantisme auprès d'un étudiant : « Il est en seconde. Il est tombé sur les articles et y avait ma photo partout ! Donc il en a parlé avec sa mère. [...] Il était un peu gêné ! Et après, il avait plein de questions, donc je lui ai répondu ! » La militante « prend les devants » avec la mère et lui en parle. Depuis cet épisode, cette dernière envoie des messages de soutien à chacune des actions de la militante.

En informant des partenaires dans un contexte professionnel, le risque est manifeste. Une militante est responsable d'un magasin, en binôme avec un collègue. Son poste est remis en question par ce dernier qui cherche à la déstabiliser. Le risque de perte d'emploi est réel. L'engagement militant affecte d'autant plus l'activité professionnelle de la militante, qu'elle est en position de pouvoir dans la hiérarchie (co-responsable du magasin). En argumentant que l'engagement (médiatisé et visible) de la militante peut ternir l'image de la marque, la stratégie de délégitimation du binôme est efficace :

Il est en train de monter tout un dossier, pour prouver que je ne peux pas être responsable du magasin, parce que y a une notoriété, parce qu'on risque de ne pas me voir parce que je suis en garde à vue ! [...] Surtout que je m'en suis toujours sortie, j'ai toujours travaillé avec quelqu'un où on s'arrangeait ! Lui, il est arrivé y a cinq mois, ça va, quoi ! Donc il cherche tout pour me faire virer ! [...] Ils [*la hiérarchie*] savaient toujours, même quand je leur demandais deux jours de congé comme ça, ils disaient "Ouuuh, toi tu prépares une action !", ça s'est toujours bien passé !

Pendant notre interview avec la militante, un rassemblement féministe national a lieu dans les rues de Paris. La militante se retient d'y aller par précaution : « J'ai vu le médecin hier, il m'a

dit : faut faire une pause, ça va pas du tout ! Et c'est pour ça que je vais pas au rassemblement, alors que j'ai envie d'y être ! Mais je me dis que s'il y a une photo, surtout qu'avec ce con-là de... de binôme qui travaille avec moi, il risque de se faire un malin plaisir : regardez, elle était au rassemblement, elle est pas du tout malade ! » L'espace professionnel est parfois débordé par la carrière militante<sup>764</sup>. L'inverse est davantage vrai. L'engagement politique est lui-même affecté par les contraintes professionnelles, en négociation permanente ou en conflit temporaire pour le cas de cette militante. Anticipant l'hypothèse d'une instrumentalisation et l'hypothèse d'une apparition médiatique, elle refuse de satisfaire ses activités politiques. Les militantes préservent l'espace professionnel, à divers niveaux, et pas seulement en contexte d'instrumentalisation. Lorsque les activistes font des actions, avec des horaires professionnels fixes, elles prennent en compte les possibles gardes à vue qui peuvent durer plusieurs jours et prévoient des congés. Cela vaut d'ailleurs pour l'activité professionnelle, tout comme pour la fonction de mère.

Certaines militantes ont des enfants et ralentissent leur activisme, sélectionnent aussi les manifestations les moins risquées. Les gardes à vue peuvent être très longues. D'autres anticipent même les violences physiques qui pourraient les rendre indisponibles à leur fonction de mère : « Avant de les avoir [les enfants], je pouvais me mettre beaucoup plus facilement en danger, alors que maintenant, j'ai comme une responsabilité vis-à-vis d'eux ! C'est-à-dire de rester en bonne santé pour pouvoir m'occuper d'eux, donc c'est assez ambivalent chez moi, il y a des actions que je ne me vois pas faire ! » Pour ces deux militantes (mère et co-responsable de magasin), l'enjeu est de techniquement jouer les différents rôles qu'elles endossent en limitant l'empiétement de la carrière militante sur les autres sphères. L'espace familial met en jeu une dimension beaucoup affective que technique.

### **b) L'espace familial**

La famille peut constituer un soutien dans l'engagement, mais peut se révéler un coût important. Un soutien (sur le plan des idées) peut être fourni par la famille de la militante. Certaines activistes évoquent la « fierté » dans le regard des membres de leur famille. Pourtant, même parmi les soutiens, l'inquiétude face aux violences est très présente. Des disputes éclatent avec un entourage qui ne comprend pas qu'on puisse se mettre dans de telles situations à risques : « Mon père est extrêmement inquiet ! Donc, à chaque fois, on se dispute parce qu'il a peur quand je vais en garde à vue ! Il a peur que je me fasse attraper... Il a peur pour moi ». La prise de risque est une question genrée<sup>765</sup>. Tandis qu'elle est signe de virilisation et est favorable à « l'image masculine », se mettre en péril de la part des femmes est moins toléré. La militante

---

<sup>764</sup> Mathieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 221.

<sup>765</sup> Penin Nicolas, « Le sexe du risque », *Ethnologie française*, Vol. 36, n° 4, 2006, p. 651-658.

habite avec sa sœur qui s'inquiète tout autant et lui reproche, en creux, de ne pas tenir compte des effets de son militantisme sur sa propre famille : « Quand je suis en garde à vue, elle m'attend chez moi ! On se dispute aussi souvent. [...] J'arrêterai pas pour ça ! » Renoncer au militantisme serait un « sacrifice » trop important : « C'est mon choix et j'en ai besoin ! J'ai besoin de ça et je ne vois pas pourquoi je sacrifierais ça parce que mon père et ma sœur s'inquiètent quelques heures de temps en temps ! Alors c'est peut-être égoïste. Mais c'est tellement important pour moi que je ne le sacrifierai pas ! [...] C'est quand même quelque chose qui passe en priorité ! Je sèche les cours pour faire des actions ! Bon, je sécherais pas un exam ! Mais c'est une priorité pour moi ! » La militante multiplie les analogies et doit explicitement se donner des raisons pour contrebalancer le poids de la pression familiale.

Le cercle familial d'une autre militante réagit silencieusement, mais rejette son militantisme : « Je crois qu'ils sont beaucoup dans le déni, parce que je leur ai offert par exemple le livre *La rébellion* qu'on a écrit, qui est sorti l'année dernière, je leur explique que j'ai écrit plusieurs chapitres de ce livre et je crois que ma mère ne veut pas entendre, en fait, que je suis dans ce mouvement ! » La militante garde son militantisme de côté : « Si je suis en garde à vue par exemple, je ne pense même pas à prévenir mes parents ! Mon conjoint non plus, on ne va pas les prévenir ! Je vis ça un peu en marge des autres ! » Une autre a vu les relations avec son grand-père se détériorer en raison de son activisme : « On ne parle plus ! On ne parle plus ! Parce que... mon grand-père, c'est pas quelqu'un de religieux-fou, mais c'est quand même quelqu'un de religieux ! Il n'a pas accepté ce que j'ai fait. On se dit bonjour-bonjour, c'est tout ».

Dans l'espace familial, le coût de l'engagement est double, la manifestation seins nus est une transgression, elle est pour de nombreuses personnes, inacceptable. Sa médiatisation ajoute de l'insupportable. La militante est à la fois responsable d'engager le corps des femmes (en général) et le corps de la famille. Les images de l'action d'une militante qui habite en France traversent les pays et reviennent comme un boomerang dans l'espace familial :

J'ai ma tante en Tunisie qui me dit : on t'a vu sur la télé libanaise ! En fait, quand ils m'ont volé les papiers, ils ont pris une photo, qu'ils ont envoyée à un mec qui l'a envoyée à Alain Soral ! Alain Soral s'est empressé de mettre un message sur la télé libanaise en disant : cette pute de Femen, on va la remettre sur le trottoir ! Si vous la trouvez, on la tuera ! Il avait mis un message comme ça. Et du coup, c'est arrivé aux oreilles de ma tante, en Tunisie ! Ils savaient pas... Ca a fait toute une histoire ! Il vaut mieux se couper de tout !

Plusieurs militantes participent, tout en gardant l'anonymat. Elles multiplient les stratégies de contrôle de l'image et de l'information, « il y a des filles qui ne le disent même pas à leur famille, aux parents ». C'est un militantisme quasi-clandestin. Je n'ai malheureusement pas pu rencontrer ces militantes « discrètes » pour reprendre le vocabulaire du groupe, ce qui montre d'ailleurs l'efficacité de ces stratégies d'évitement et de mise en visibilité auprès d'un certain nombre de curieux.ses (chercheur.e.s, journalistes, etc.).

Et si certaines activistes camouflent si bien leur militantisme, on peut comprendre l'effort, car dans certains cas, l'engagement peut conduire à des ruptures familiales. Cette militante ne parle plus à son père, depuis sa première manifestation, elle raconte les coulisses et les raisons de cette rupture :

Mon père, qui est un intellectuel - à partir de la première action - il m'a plus parlé, donc ça fait 3 ans qu'il me parle plus ! Il m'adresse plus la parole, alors qu'on était très proches, qu'on allait dans les cafés, etc. À l'époque, je me souviens, on parlait même de plein de procès qu'il y avait sur les viols, sur jeunes filles mineures, on parlait de plein de choses, mais il m'avait dit "Ne t'oublie pas ! Quand tu rentres dans un groupe, il faut pas s'oublier soi-même !", et il m'avait toujours dit "Si tu agis comme les Femen, tu te perds !", ça, je comprenais pas, je disais : mais papa, j'ai toujours été comme ça, j'ai toujours été comme ça ! Et en fait, sa fille est devenue une « pute », quand j'ai commencé à faire des actions ! Puisque j'ai commencé - pour lui - à montrer quelque chose qu'il fallait pas montrer ! Donc même s'il est... anti-religion, même s'il est marxiste (*rires*), tout ça ! Sa fille, elle fait pas ça ! Y a quand même des racines, des choses qui reviennent. Donc il me parle plus, et il veut plus entendre parler de moi !

Ayant reçu des menaces de morts, la rupture avec son frère, « radical musulman » est tout aussi brutale. La militante ironise sur ces deux trajectoires opposées : « C'est quand même l'extrême ! Une Femen et un radical musulman ! C'est quand même... (*rires*) [...] Ça a beaucoup changé Femen ! Ben, j'ai perdu mon père, j'ai perdu mon frère, là, je suis en train de perdre mon boulot ! » Dans une seule trajectoire, l'engagement peut donc affecter simultanément plusieurs sphères de l'existence et aussi les relations qu'elles contiennent.

### **c) L'espace amoureux**

Pendant leurs engagements, certaines militantes se séparent de leur conjoint.e ou compagne/compagnon. Mettre fin à une relation amoureuse pendant l'engagement ne signifie point que ce dernier en est la cause, ou la principale raison. D'autres facteurs peuvent effectivement alimenter cette décision, certaines militantes les relient tout de même à l'activisme. Et en effet, parce que le choix survient durant la carrière militante, il n'en est pas totalement séparé, et celle-ci peut jouer un rôle dans la rupture amoureuse.

La militante est en couple depuis cinq ans, mais des transactions autour de la médiatisation du compagnon fragmente le couple : « Au début, ça lui a plu ! Parce qu'il m'aimait pour ce que je suis. Il m'a dit, oui ça te correspond ! Sauf qu'il a été quand même médiatisé ! [...] Du coup, il ne fallait pas... Il me disait : tu vas me porter préjudice par rapport à telle ou telle personne, tu ne dis pas Femen ! Et en fait, j'avais l'impression de faire honte, un peu, à sa vie ! Alors qu'au début, y avait une fierté, et très vite, je pense que y a aussi eu la peur ! »

Plusieurs facteurs s'imbriquent, l'image de l'étiquette Femen, les dangers de violences sont des éléments qui investissent la relation amoureuse et peuvent participer à déséquilibrer l'état relationnel antérieur. Les risques affectent également le nouveau partenaire de cette militante, qui est pourtant un collaborateur de l'organisation :

On s'est rencontrés dans Femen, je me suis dit : enfin quelqu'un qui va me... soutenir ! Eh ben nan, là, il m'a demandé tout à l'heure de choisir entre Femen et lui ! [...] Parce que pour lui en fait... Il a peur, il m'a dit : déjà tes trois jours de garde à vue ça a été très dur ! Il a peur qu'il y ait des gens qui déboulent chez lui, il a peur de tout ça ! Donc au final, même quelqu'un qui est dans ça depuis 10 ans, non ! Donc c'est très dur ! Au début y a une fierté, tu dis : ah ouais, c'est génial ! Et en fait, quand on va plus loin dans la relation : Oh, oh, oh, c'est une fille à problèmes !

L'engagement militant tisse des relations amoureuses et peut les défaire. Les risques et les violences intrinsèques à la carrière Femen pèsent sur les relations de la militante.

#### **d) L'espace amical**

Les ami.e.s, lorsqu'elles et ils ont peur, n'hésitent pas à alerter la militante, pensant bien faire : « Mes ami.e.s ont peur. Donc ils me disent de me calmer ! [...] Des fois, quand j'ai pas le moral, tout de suite, c'est : ah, c'est à cause de Femen ! Tu devrais te sortir de là ! Sauf qu'ils n'ont pas compris que non, justement Femen, j'en suis fière et ça m'apporte quelque chose ! Sinon j'aurais quitté le mouvement ! »

Cette autre militante québécoise vit le stigmatisme de la « folle » dans son cercle d'ami.e.s : « c'était, Zoé est devenue complètement folle ! La pauvre ! » S'inquiétant pour elle, beaucoup lui proposent de l'aide : « Est-ce que ça va ? Si t'as besoin de parler, je suis là ! Parce que tu sais, t'as pas besoin de faire ça pour... Si t'as besoin d'aide, si c'est un appel au secours, etc. Donc m'aider, de façon vraiment altruiste, lâche, paternaliste ». En outre, sa nouvelle adhésion à Femen provoque des conflits idéologiques avec ses ancien.ne.s camarade de lutte : « Des gens super fâchés : comment tu peux faire ça ? T'es dégueulasse ! » Zoé est confrontée à des réactions négatives, et à devoir justifier son engagement, sur le plan féministe quant à l'usage du corps féminin :

J'étais devenue une trahison de la lutte féministe... Parce que j'utilise mon corps, c'est une trahison, de toutes les femmes ! [...] Juste "C'est dégueulasse !", "Pourquoi c'est dégueulasse ?", "ben parce que c'est comme ça, les femmes, on a passé plein de temps pour être prises au sérieux, puis vous, vous allez juste vous découvrir, puis hurler comme des connes, et puis ça nous fait avoir l'air de quoi !" Et comme quoi le corps, c'est vraiment



secondaire, par volonté justement d'asseoir la femme comme sujet pensant au même titre que l'homme ! C'est très vrai que c'est ça ! Sauf que à force de mettre le corps en dehors de ça, on oublie quand même quelque chose de fondamental qui est que la violence faite aux femmes - parce que la majorité des violences qu'elles soient politiques ou personnelles - est faite sur le corps des femmes [...] Et je me suis rendu compte que mes ami.e.s étaient fermées d'esprit.

Cette militante devient une *oustider* dans son propre cercle amical et politique. Cette position de la militante qui est marginalisée par ces différentes sphères d'existence, la pousse à clarifier et renforcer les raisons mêmes de son engagement. Certaines activistes refusent de mettre un terme à leurs engagements au prix d'une rupture. Lorsque ces déchirures (professionnelle, familiale, amoureuse, etc.) interviennent et que la militante considère que l'engagement en la cause, elle persiste dans le militantisme. Car une fois la brisure vécue, l'engagement a davantage de valeur.

#### 7.2.4) Les effets de la violence sur l'engagement

La « déviance » et ses effets (stigmatisme de l'étiquette, les réactions négatives, violences, etc.) peuvent motiver l'engagement<sup>766</sup>. Trois types de comportements apparaissent chez les militantes interviewées. Premièrement, la consolidation de l'engagement est un effet à la fois homogène (à notre « échantillon ») et variable. La continuité temporelle et l'intensité de l'engagement varient selon la militante. Le deuxième comportement est la radicalisation de la carrière militante. La militante ne reste pas seulement dans le groupe, elle s'engage dans des protestations avec une radicalité revendiquée. La dernière réaction, la sortie (« l'exit ») fait l'objet d'une section à part entière sur le désengagement<sup>767</sup>.

##### **a) La consolidation de l'engagement**

Le passage par la violence est probablement un moment clé de la carrière militante. Les nouvelles recrues sont prévenues médiatiquement et oralement par les plus expérimentées. Ceci est d'autant plus important que la violence est un phénomène aléatoire, une action « banale » peut se révéler extrêmement violente :

On prévient, on anticipe, on s'entraîne à résister, on prévient les jeunes recrues, on leur explique ce qui va se passer. C'est déjà important de ne pas béatifier, déjà c'est pas un combat

---

<sup>766</sup> Becker Howard, *Outsiders, op. cit.*, p. 64.

<sup>767</sup> Un quatrième comportement est repéré sans faire l'objet d'une analyse, c'est « l'exit » de début de carrière, à savoir les militantes qui manifestent une fois ou deux et qui font le choix de ne pas prolonger l'expérience militante.

sacrificiel, on leur explique bien qu'elles vont subir des insultes, des violences et qu'il faut qu'elles s'y préparent, et psychologiquement et physiquement ! On ne leur demande pas de se sacrifier, mais on explique que c'est pas simple, une action Femen.

Comme toujours, l'écart entre savoir en théorie et savoir par expérience s'invite : « J'ai plusieurs femmes en tête qui sont là : je veux le faire ! Mais une fois que tu as pris des coups, une fois que tu as fini en garde à vue, parce que la garde à vue, ça aussi, ça fait partie d'un sacré marathon ! Un vrai chemin de croix et ensuite derrière t'as un procès, ça fait beaucoup, c'est cumulé ! » Dans ces conditions-là, il est étonnant que l'engagement démarre ou se poursuive.

Les militantes n'appréhendent pas la violence de la même manière. Affronter la violence est une forme d'exutoire pour cette militante : « J'ai pas peur d'aller faire une action Femen, comme je te le disais justement, ça m'empêche la camisole, c'est exutoire, donc c'est plutôt libérateur pour moi, c'est essentiel, c'est vraiment nécessaire, faut que j'aie fait cette action-là, sinon c'est à se taper la tête contre les murs ».

La « violence subie » a un rôle. Elle fait la liaison entre l'histoire individuelle et la cause défendue. La violence vécue dans le militantisme est déjà (ou a déjà été) vécue dans d'autres espaces, « même les femmes qui vont chez Femen, elles en peuvent plus, il y a un ras-le-bol, quoi qu'il advienne, tu vas les subir ces violences, autant que ça soit pour un combat pour les désamorcer ! »

Lorsque ces femmes engagées sont attaquées, cela consolide la croyance, leur activisme est encore plus nécessaire : « Moi ça ne m'a jamais donné de doute par rapport à l'engagement que j'ai. Ça a plutôt eu pour effet de le renforcer ! On se disait comme beaucoup d'entre nous que si on subissait cette violence, c'était justement que nos actions dérangeaient, qu'elles étaient pertinentes, et donc qu'il faudrait arrêter de faire des actions Femen, le jour où nos actions ne déclencheraient plus cette violence parce que, ce dont elle est révélatrice cette violence, c'est la haine des femmes ! » Une autre militante reconfigure cette violence en « opportunité » : « C'est précisément cette violence qui pousse à.. », dit-elle. La violence a un effet surgénérateur, la combattre est rétributive pour les militantes. Les réactions contribuent à donner du sens à l'agir militant : « Le fait que ces masques tombent, qu'il y ait ces paroles de haine, alors on voit vraiment des gens arriver, ils ont une haine, des propos haineux ! Un détracteur, ça peut être une personne lambda, c'est pas forcément un nervi comme on l'imagine, ça peut être une petite mamie qui te mord ! Plus je prends les coups, plus je me sens forte, je me sens fière, parce que je fais tomber le masque ».

Cette violence « absorbée » est comme une énergie négative convertie en ressource politique. Néanmoins, la frontière est mince, et il n'est pas garanti que la militante supporte autant de charge et ne tombe pas dans des zones obscures.

## b) Dénier de violence et radicalisation

Face à ces différents et multiples fronts de contraintes, de dommages et d'agressions, quelles sont les réactions de l'organisation auprès des militantes ?

La violence n'a pas fait l'objet d'une gestion particulière, et les entraînements permettent d'atténuer les situations d'agressivité. Le corps endure le reste : « On n'a pas peur d'y retourner et on la gère pas en fait ! La violence, on la gère pas, on s'y habitue ». Chaque militante réagit différemment à la violence, en fonction de son vécu personnel. À la suite d'une violente altercation, cette militante en oublie le déroulement : « Je ne me rappelle même pas comment je l'ai vécue parce que j'ai des trous noirs ! C'est juste qu'après, parce que sur le moment ça passe vite, après tu as mal, tu as des flashes, et tu te rappelles cette violence, eh oui, c'est compliqué ». Paradoxalement, alors que la violence de ces manifestations fait le lit de la médiatisation (en 2012-2013), en interne, celle-ci est peu abordée, voire niée collectivement :

Ça n'a jamais été traité, ça aurait nécessité soit un débriefing thérapeutique avec un psy en individuel, soit en collectif, soit les deux. [...] Chacun a peut-être son thérapeute, j'en sais rien ! En tout cas, c'est pas des choses dont on a parlé, on a pas débriefé cette violence de manière collective. Il y a eu un silence autour de cette violence !

Cette violence est source de radicalisation selon cette militante qui a vu plusieurs de ses camarades « devenir de plus en plus dures, radicales, flippantes ». La radicalisation se manifeste par la multiplication des risques (action coup de poing de plus en plus violente, provocation et violence symbolique répétitive, manifestation à l'étranger dans des contextes politiques autoritaires, radicalisation du discours critique, etc.). La radicalisation se fait « pas à pas »<sup>768</sup>. Femen s'est radicalisée en tant qu'organisation et les militantes tout autant. Il faut rappeler qu'à l'origine, ce sont de jeunes étudiantes à l'université qui folâtraient dans des baignades (en 2008), et dont certaines se retrouvent à découper des croix religieuses (en août 2012) ou à détruire d'autres biens matériels (Musée Grévin, 2014)<sup>769</sup>. En s'attaquant à tous les types d'institutions politiques et religieuses, le mouvement féministe développe même une quasi-« violence semi-militaire » selon la typologie de Donatella Della Porta : une violence de bas niveau avec une organisation de cette violence<sup>770</sup>. L'expérience souvent répétitive de l'incarcération accélère le processus de « conversion identitaire »<sup>771</sup>.

---

<sup>768</sup> Collovald Annie, Gaïti Brigitte (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique*, Paris, La Dispute, 2006, p. 30

<sup>769</sup> Mesbah Jallal, « Le mouvement des Femen : la radicalisation du "dehors" », *op. cit.*, p. 220.

<sup>770</sup> Della Porta, Donatella, « Mouvements sociaux et violence politique », dans Xavier Crettiez (éd.), *Les violences politiques en Europe. Un état des lieux*, Paris, La Découverte, 2010, p. 274.

<sup>771</sup> Pagis Julie, *Mai 68*, *op. cit.*, p. 145.

### 7.2.5) La prison : les expériences multiples de l'incarcération

Les arrestations et les gardes à vue se comptent en dizaines pour les militantes ukrainiennes les plus anciennes. La plupart, peut-être toutes, n'a jamais mis les pieds dans une prison avant l'engagement féministe. Les gardes à vue, ou GAV dans le jargon des militantes et des policier.e.s, dure plusieurs jours et peuvent se transformer en plusieurs mois d'emprisonnement. Une militante témoigne de son séjour de trois semaines dans une prison tunisienne :

Tu dors à même la terre ! Nous parce qu'on était française, ils nous ont sorti des couvertures. [...] Les toilettes, c'est un trou au milieu de la pièce séparé d'un petit muret, je suis pas allée aux toilettes pendant 2 jours. [...] Tu sens que ce n'est pas une garde à vue, c'est une prison ! On pensait vraiment pas aller en prison. On s'était pas du tout préparée à ça, on s'est dit, on va se faire expulser du territoire !

À l'étranger, il est plus difficile de prévoir ce qui va se passer. Les militantes se jettent dans l'inconnu. En Suède, elles font l'expérience de la violence institutionnelle inédite. La seule possibilité, pour les étranger.e.s, d'être libéré.e.s est de reconnaître sa culpabilité. Les militantes ne peuvent formuler leur désaccord avec la loi, le cas échéant, elles restent en prison pendant un an, dans l'attente d'un procès :

Et là, tu bades, parce que derrière, on te demande de signer un papier, que tu reconnais que ce que tu as fait, c'est de l'exhibition sexuelle ! Sinon tu restes en prison [*Et tu l'as fait?*] Bah ouai ! On l'a toutes fait. Tu vas pas rester en prison en Suède ! Et tu payes une amende de 200 balles. C'était ouf ! [...] Je l'ai dit au petit policier qui prenait ma déposition, j'étais tellement choquée !

Les militantes donnent très souvent l'exemple de leur première expérience d'incarcération, elles s'en souviennent parfaitement. L'événement ne s'oublie pas et laisse des traces. Une militante québécoise raconte sa première incarcération dans une prison canadienne :

Elle [l'avocate] est venue dès le matin, vers 9 h ! J'étais congelée, parce que j'avais passé la nuit-là en t-shirt qu'ils m'avait passé, mais comme avec l'air climatisé [...] j'étais tremblotante avec mes égratignures, tout ça ! Elle m'a passé un gros chandail, et elle m'a dit : écoute Émilie, je viens de parler à la Couronne [Système Commonwealth], ils veulent rien savoir, sous aucune condition tu sors d'ici ! C'est impossible, avant lundi que ce soit fini, oublie ça ! [...] Je venais de commencer à être menstruée en prison, en pleine saleté... j'ai demandé à un policier si je pouvais avoir un tampon, ou une serviette, ça leur a pris deux heures ! Ils m'ont amené un truc des années 80, c'était très drôle... Évidemment, y a pas d'eau courante dans les toilettes ! Y a pas de... Vraiment, tout ça est très peu hygiénique, mais anyway.

Après une négociation entre l'avocate et le tribunal, la militante évite le week-end en centre de détention, mais doit payer pour sortir. Elle est serveuse et réunit tant bien que mal l'argent en sollicitant d'autres militantes et ses ami.e.s.

En France, comme en Ukraine, les actions qui se multiplient et les activistes qui récidivent sont sanctionnées par des gardes à vue de plus en plus longues. Et, d'autant plus lorsque cela touche à des enjeux symboliques forts. Une action très médiatisée contre le président américain (Donald Trump) le 11 novembre 2018, se conclut par l'arrestation des trois militantes et une garde à vue de 54 heures, à Paris.

Les activistes font front face aux risques d'emprisonnement, elles multiplient les protestations jusqu'à la libération de leurs camarades en radicalisant l'organisation. Cette sororité renforce les liens, mais d'autres risques peuvent au contraire scinder le groupe.

#### 7.2.6) Le terrorisme : le risque ultime

Femen a fait face à plusieurs événements liés au terrorisme et qui ont fortement marqué le groupe et les militantes. En janvier 2015, les attentats contre le journal *Charlie Hebdo* bouleversent les militantes, proches des journalistes<sup>772</sup>. Le journal soutenait l'engagement des militantes. En mars 2013, le numéro 1081 est spécifiquement accordé au mouvement des Femen. Au squat de Clichy, le lieu est investi de plusieurs dessins de Luz, le dessinateur Charb leur laisse une imposante fresque murale. Alors que la rédaction du journal est décimée, les militantes qui sont critiques à l'égard des religions, se sentent en danger. Elles redoutent de tristes auspices :

Avant, on prenait les trucs un peu à la légère - c'était désagréable certes - mais c'est celui qui en parle le plus, qui en fera le moins ! Charlie Hebdo, ça a changé tout notre prisme ! [...] Jamais on n'aurait pensé que des gens seraient prêts à passer aux mains. On a eu un incendie dans nos locaux, on a eu plusieurs trucs ! Le 7 janvier, ça a vraiment tout shifté, et de voir les choses, et les mecs de Charlie aussi, étaient les premiers à nous dire, faites attention, vous êtes les prochaines !

Plusieurs événements ponctuent l'histoire du mouvement à Paris, et intensifient les risques de l'engagement dont cet incendie et une agression au couteau au Lavoisier moderne. Les menaces sont réelles :

Tu te sens pas en sécurité - au squat - c'est pour ça que je suis partie au bout d'un moment ! C'est parce que tout le monde savait qu'on était là ! On recevait des trucs hallucinants, des mails avec des photos prises au téléphone d'armes à feu avec des balles, disant : on est prêt

---

<sup>772</sup> Le 7 janvier et 9 janvier 2015, des fusillades sont perpétrées contre la rédaction du journal *Charlie Hebdo* (12 victimes) et dans une supérette *cashier* de Paris (4 victimes).

pour vous ! [...] À Clichy - un mec qui ne savait pas qu'on avait déménagé est venu au Lavoir Moderne et a poignardé 2 personnes après avoir demandé les Femen trois fois ! Trois soirs différents, et le dernier soir, il a pété un câble et il a poignardé quelqu'un ! Oui, il a été arrêté, je pense qu'il a été mis en hôpital psychiatrique ! En fait, t'es consciente du fait que t'es en danger !

Un autre attentat au Danemark (14 février 2015) lors d'un hommage aux victimes de Charlie Hebdo et en présence de la cheffe de file des Femen, Inna Schevchenko, assombrit le tableau. Alors que le militantisme est hyper visible et que les risques de terrorisme s'accumulent, certaines militantes tentent de rester discrète dans leurs engagements, « dans un souci de protéger ma famille, parce qu'on reçoit quand même des menaces de mort ». Un an après les attentats de Charlie Hebdo, Femen est ouvertement une cible désignée dans « *Dabîq* », la revue en version française de l'État islamique (EI) :

Il y avait les types d'associations, mais la seule association, le nom qu'il cite, c'était "Femen" ! Là, on s'est dit ça craint ! Parce que n'importe quel zinzin qui se dit, tiens, ne serait-ce que je vais aller en planter une ! Même pas besoin d'avoir un arsenal. Tu tapes sur Internet, adresse Femen France, il trouve là où on habite, parce que *Le Figaro* avait diffusé notre adresse quelques années auparavant. Donc, là on a commencé à avoir les choquetes !

Le squat de Clichy n'est plus sûr pour les militantes qui craignent pour leurs vies : « La violence la plus dure, c'est celle-ci, ce truc-là, tu dors, on est dans un squat, tu t'enfermes à clé dans ta chambre, mais tu dors jamais tranquille sur tes deux oreilles ! » Plusieurs d'entre elles vivent dans le squat, d'autres sont dans des logements personnels. Les militantes tergiversent sur la réaction appropriée face à la menace d'attentat :

Mais, en fait, les filles qui n'étaient pas à Clichy ont surréagi par rapport à nous, c'est-à-dire qu'elles ne nous ont pas laissé le temps de réaliser ce qui se passait, il fallait qu'on parte ! Il fallait agir en conséquence et pas seulement se casser ! Parce qu'il n'y avait pas que nous dans le squat, le squat faisait 2000 mètres carrés, il y avait des artistes, il y avait des marginaux, il y avait des étudiants en histoire de l'art, il y avait de tout dans ce squat, des réfugiés !

Les militantes se divisent sur la stratégie à adopter et la manière de quitter les lieux. La répartition de la protection policière est un autre point de conflit. Certaines reprochent d'avoir « prévenu les flics » : « vous nous piquez la protection à laquelle nous on aurait vraiment droit ! Elles dans leur tête, elles étaient devenues les vraies Femen ! » Le mouvement se scinde en deux :

Beaucoup de filles ont commencé à avoir peur, soit d'y vivre, soit d'y venir. On était parti du principe, et j'avoue, j'étais dans ce sens-là, si une fille ne vient pas parce qu'elle a peur, c'est qu'il faut qu'on commence à faire les choses ailleurs, il ne faut pas que ça nous arrête. Et maintenant avec du recul, je me dis que peut-être, on a eu tort d'avoir cette attitude-là et

qu'on aurait dû dire, ben très bien, si y a une fille qui a peur, on part tous et on va faire autre chose ailleurs. Et on a continué. Moi, j'avais pas peur, au début. Au final, c'était peut-être de la flemme, on aurait dû aller construire autre chose ailleurs.

C'est la fin du squat de Clichy. L'attachement au lieu, à la vie communautaire entre militantes, mais aussi avec d'autres groupes (artistes, réfugiés, etc.) retarde le départ du squat qui est ressenti comme un véritable déchirement par de nombreuses militantes. La période s'accompagne d'une véhémence scission dans le groupe Femen.

#### 7.2.7) La déchirure des divisions internes

Les divisions internes se sont répétées au sein du mouvement laissant de profondes traces dans les récits, particulièrement des ex-militantes. Les divisions dépouillent le sacrifice, qu'elles font, de son sens profond. En 2012, un premier clivage oppose les militantes Ukrainiennes (Inna Schevchenko) et les militantes françaises (Safia Lebdi). Ensuite, les relations se détériorent entre les Ukrainiennes elles-mêmes. Le mouvement parisien autour d'Inna Schevchenko, se déchire avec Sacha Schevchenko, Oksana Chatchko, plus Jana Zhdanova. Cette première grande division entache le mouvement en raison de l'éviction des fondatrices et figure importantes du mouvement. Toutes trois accusent Inna Schevchenko d'avoir d'une certaine façon récupéré l'organisation. Le livre d'Olivier Goujon *Femen : histoire d'une trahison* est à charge contre celle-ci, le journaliste l'incrimine de trahison contre le mouvement.

En septembre 2012, Inna Schevchenko est au cœur de l'activité du mouvement et de la couverture médiatique. En France, elle est choyée par les médias et la presse. À Kiev, les membres restantes du mouvement sont persécutées jusqu'à leur fuite. Sacha Schevchenko et Oksana Chatchko arrivent à Paris en 2013, et s'y installent. Le mouvement initial semble se réunir peu à peu, malgré la destination d'Anna Houtsol (avec Viktor Sviatski ?) qui fuit vers la Suisse.

Pourtant, le mouvement a changé de visage et de composition militante. Inna Schevchenko est à la tête d'une « armée de soldates », des militantes françaises qui lui sont fidèles. Les deux fondatrices ukrainiennes sont marginalisées, par rapport à certaines activités du mouvement, médiatiques notamment, les barrières linguistiques n'aident pas. En Ukraine, pendant plusieurs années, Sacha Schevchenko a mené de front la campagne « l'Ukraine n'est pas un bordel » tandis qu'Oksana Chatchko a été au cœur de la conception visuelle et artistique de Femen. Toutes deux ont été au centre des décisions politiques du mouvement. À Paris, elles sont détrônées par Inna Schevchenko, la benjamine de Kiev et se sentent exclues. Sacha Schevchenko se sent rejetée dès son arrivée à Paris : « Leurs premiers mots ont été : que fais-tu ici ? Pourquoi es-tu venue en France ? Nous ne voulons pas vous voir ici ». Jana Zhdanova décrit une série de « dirty stupid things », puis un événement particulier la fait quitter définitivement le mouvement. Elle se rend en Hongrie, en 2015 et manifeste à l'occasion de la

rencontre entre Vladimir Poutine, le président russe, et Victor Orban, le président hongrois : « Je fais la protestation, je suis arrêtée, je sors du commissariat de police et j'envoie un SMS ». Jana Zhdanova a une nuit d'hôtel, mais pas de billet retour. Alors qu'elle s'attend à rentrer rapidement, à Paris, on lui réserve un siège pour le quatrième jour, « parce que c'était moins cher ». La militante s'indigne : « Elles se moquaient de savoir combien de temps, je resterais et où je resterais ... c'est une situation un peu merdique ! Tu ne peux plus participer à un mouvement comme celui-ci, tu prends des risques, d'être accusée, d'être arrêtée, d'être en prison alors que tu n'as même pas les choses de base, comme un billet retour. Pour moi, c'était la dernière manifestation ! »

Les interprétations sur ce déchirement sont multiples et contradictoires. Les exemples de litiges foisonnent. Ce qui apparaît surtout, c'est que les ex-militantes françaises et d'autres nationalités, qui n'ont pas développé de complicité avec la leadeuse, Inna Schevchenko, l'accusent : « De toute façon, on a toujours su que ce qu'Inna a bien voulu nous en dire ! J'y accorde un crédit vraiment mitigé, je pense qu'il s'est passé des choses entre elles que je ne sais pas ». Celles qui lui sont encore fidèles, et sous son admiration, relativisent son rôle dans cette fracture avec les Ukrainiennes :

À propos du livre d'Oliver Goujon une militante déclare « Inna est une personne qui a plein de défauts, qui a fait des choses pas cool à des moments. [Mais] Y a des passages [du livre] qui sont vraiment mensongers ». Tandis qu'une autre militante atteste l'inverse : « C'est pas des mensonges, c'est ce que les filles [ukrainiennes] ont vécu. [...] Les Femen contemporaines nous reprochent, que d'un, on a quitté Femen, que c'est nous les connes, et de deux, qu'on sème les ragots, et puis qu'on est vraiment des mauvaises personnes et genre Inna n'est pas mauvaise personne ». Cette même militante, qui se qualifie de « paria », conclut pourtant sur un conflit d'interprétation : « C'est comme une rupture de couple, on a deux versions différentes de la même situation, c'est tout ! » Dès 2013, Anna Houshol disparaît progressivement du giron médiatique et de la gouvernance Femen. C'est le changement de contexte national qui provoque l'évolution (l'éclatement) de l'organisation. À cela, est associée l'arrivée de nouvelles « cohortes », qui affecte l'identité collective et les stratégies de l'organisation<sup>773</sup>.

En 2016, une deuxième série de militantes françaises, est cette fois-ci, exclue officiellement et par une procédure légale. Le conflit oppose les militantes qui habitent le squat de Clichy et la direction du mouvement à la suite des attentats et des menaces en 2015-2016. Plusieurs événements sont conflictuels et les tensions s'accumulent. Des militantes refusent de quitter le squat sans préparer le départ. Une militante reçoit un courrier de convocation et se fait « virer » :

Les meufs me convoquent en me disant : tu as refusé de quitter le squat, tu refuses de rendre la compta ! C'est ça les motifs de convocation ! Lettre recommandée avec accusé de réception, je suis là... ! [...] Donc, elles me convoquent pour une réunion, ça, c'est prévu dans les statuts,

---

<sup>773</sup> Whittier Nancy, « Political Generations, Micro-Cohorts, and the Transformation of Social Movements », *American Sociological Review*, Vol. 62, n° 5, 1997, p. 762.



la convocation.. de pré-licenciement quoi (*rires*) ! [...] Une semaine après [le rendez-vous], je reçois une autre lettre recommandée avec accusé de réception qui dit : donc, tu es virée du mouvement, parce que tu as refusé de quitter le squat et que tu as refusé de rendre la compta ! » (*rires*) Ok... C'est une blague (*rires*)... Voilà. Ça s'est fini comme ça !

D'autres militantes ont reçu un mail plutôt qu'un courrier, l'une d'elles qualifie la procédure de « tribunal Femen ». Elle raconte à demi-mot la bataille de clans qui se joue : « Y a eu des désaccords internes avec certaines personnes, y a eu des problèmes, comme dans toutes les associations, les groupes... Au bout d'un moment, y a des personnes qui essayent de prendre plus de place, et pour prendre plus de place ont tendance à dénigrer d'autres personnes ! Euh... Y a des conflits internes entre personnes qui se créent. J'ai juste pris de la distance avec ça et je n'ai jamais quitté "officiellement" Femen, mais juste pas renouvelé mon adhésion ». La formation de petits groupes ou de clans dans l'organisation, en fonction des affinités, accentue la fracture lorsque le dialogue entre la base et la hiérarchie est difficile :

T'as le discours officiel par *WhatsApp* et après tout le monde va parler sur d'autres groupes *WhatsApp* avec les personnes avec qui tu t'entends bien. Donc tu vas avoir le groupe officiel où... T'as cette donnée-là ! Ok ! Tout le monde y va, et après tout le monde crache derrière ! Ou encourage derrière ! Donc nous on l'a encouragé derrière, par exemple. [...] Mais devant, c'était très compliqué, parce que si tu contredis ce petit groupe-là, tu t'en prends plein la tête à ton tour ! Donc on ferme notre gueule. Et quand tu la fermes pas, t'es virée, voilà !

Entre-temps, plusieurs branches ne survivent pas aux dissensions avec la tête du mouvement. Depuis la périphérie, les branches (Belgique, Brésil, Québec) dénoncent les pratiques autoritaires du cercle parisien. Plusieurs militantes considèrent que les divisions internes sont les « pires violences » qu'elles ont vécues dans l'activisme. Les Ukrainiennes comme les Françaises, qui ont quitté le mouvement, pour x raisons, mais font souvent le parallèle entre, d'une part, un idéal de sororité qui est déçu (hiérarchie autoritaire, stratégie politique, personnalités clivantes) et d'autre part, la notion de « risques », qu'elles prennent pour l'organisation. L'engagement à haut risque est compensé par une surconsolidation des liens à l'intérieur du groupe, et autour de la cause à défendre. Pendant une période, certaines militantes défendent des intérêts contradictoires. Cette activiste analyse le paradoxe d'accepter les règles d'une organisation et l'assise d'une personne légitime, alors même que la lutte consiste à renverser des cadres et autres formes de domination :

Le problème, c'est qu'on accepte, parce qu'en fait ça nous libère ! Donc y a un côté très vicieux, c'est-à-dire qu'on y trouve notre compte ! Au bout d'un moment, on peut plus, parce qu'on est trop libérées et à un moment, on peut plus... Comprendre quoi ! Et là, t'es dominatrice, t'es dominatrice, et tu reproduis le schéma, mais au départ, pendant quelques années, ou quelques mois, on a besoin de se libérer, donc on accepte certaines choses !

La carrière militante s'ajuste. Le rapport entre les coûts et les rétributions du militantisme est calculé au fil de l'engagement. Lorsqu'un déséquilibre est trop important, les principales rétributions ont été incorporées et les coûts sont davantage visibles aux yeux de la militante. Certaines préfèrent quitter l'organisation, les gratifications peuvent avoir cessé leurs effets et s'user<sup>774</sup>. Ou alors, elles ne peuvent plus renoncer à ce qu'elles sont devenues dans Femen.

---

<sup>774</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement », *op. cit.*, p. 10.



## **Chapitre 8. La carrière militante (III) :**

### **Désengagements et déploiement des effets de la socialisation militante**

---

Les trois étapes suivantes (désengagement, réaffectations et réengagement) sont entremêlées. À partir de l'étape du désengagement, les trajectoires se rejoignent davantage, en points communs, qu'au moment de l'engagement. La progressive force de socialisation du groupe sur les militantes est éloquent au rythme des étapes. Cela est d'autant plus visible dans la phase de « dépli », les compétences et acquis commun du militantisme se répercutent communément sur les différentes sphères d'existence des militantes (familiale, scolaire, professionnelle, politique, sexuelle). Ceci démontre de manière empirique la force des socialisations secondaires, qui ont des effets, renforcent ou transforment les trajectoires individuelles et collectives<sup>775</sup>.

Au « devenir féministe » du début de la carrière, le fil du récit s'épanche sur le « demeurer-féministe ». L'interrogation posée par l'historienne Christine Bard et qui traverse les mouvements féministes tout au long du XX<sup>e</sup> siècle est toujours d'actualité : « Pourquoi s'acharner dans un combat souvent ingrat, qui marginalise à des degrés divers ? »<sup>776</sup>

#### **8.1) Le désengagement : une transition dans la carrière militante**

Dans la sociologie des mouvements sociaux, la phase de désengagement a beaucoup moins fait l'objet d'analyse, celle-ci tente de combler ce hiatus<sup>777</sup>. Car, en s'interrogeant sur le processus de défection du militantisme, l'accent est mis sur ce qu'exigent justement la poursuite et le maintien de l'engagement et sur l'absence d'un mécanisme unique de sortie du militantisme<sup>778</sup>. Les travaux sur la défection ont mis en évidence l'interdépendance de trois niveaux d'explication : l'épuisement des rétributions de l'engagement, la perte de sens idéologique et la transformation des relations dans le groupe<sup>779</sup>. Les raisons du « départ » avancées par les militantes sont beaucoup plus idéologiques (« désir de changer de

---

<sup>775</sup> Darmon Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2007, 2010, p. 115.

<sup>776</sup> Bard Christine, « Ecrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », dans *Les féministes de la deuxième vague*, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 22.

<sup>777</sup> Fillieule Olivier (éd.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, Sociologiquement, 2005, p. 11.

<sup>778</sup> *Idem*.

<sup>779</sup> Fillieule Olivier (éd.), « Désengagement », dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 183.

militantisme » ; « division au sein du groupe ») que personnelles (« vie de famille », « vie professionnelle », etc.). Combinant des causes contextuelles (attentats, violences et risques constants) et des trajectoires individuelles, la phase de « sortie » dans la carrière Femen se décline en une triple possibilité. Des militantes quittent d'elles-mêmes le mouvement Femen. D'autres sont exclues ou partent en raison d'un conflit avec la direction. La frontière entre le premier type d'*exit* et le second n'est pas toujours évidente. La plupart des ex-militantes sont probablement dans cet entre-deux : partir avant un déchirement plus brutal. Enfin, certaines militantes trouvent le moyen de se réengager au moment de partir. Plusieurs interviewées sont dans cette configuration-là, le désengagement est repoussé ou remplacé par un autre. La sortie de l'activisme a un coût considérable pour la militante. Les mécanismes d'attachement à l'engagement et au groupe sont puissants. Les deux notions de « sacrifice » et d'« investissement », montrent que l'intensité des efforts de la militante dans l'engagement et les rétributions augmente le coût de cette défection, qui n'advient finalement qu'au moment fatidique de l'épuisement.

#### 8.1.1) Celles qui décident de partir

Marion prolonge son engagement bien qu'elle ne soit plus convaincue par son militantisme. Sa réflexion dure quelques mois avant de décider de quitter le groupe : « Je n'étais plus convaincue en fait ! » Elle atteint un niveau important de critiques envers le mouvement :

Je n'étais plus d'accord avec rien, ni la manière de fonctionner du groupe, très opaque, avec ce truc d'avoir plein d'accusations, de choisir de répondre à rien, de traiter de la même manière les accusations de la fachosphère et les accusations des militantes féministes [...] Avec une manière de traiter l'humain dans le mouvement qui est très problématique. Un mouvement très hiérarchisé qui se veut très horizontal, mais qui ne l'est pas du tout.

Marion a de multiples raisons de se désengager, pourtant, elle reporte dans le temps sa sortie. Les désaccords s'amplifient, elle n'est plus en phase avec certaines thématiques : l'islam et la prostitution entre autres. Sur la prostitution, Marion est plutôt réglemmentariste tandis que le mouvement est fermement abolitionniste. Marion est également en désaccord avec le traitement de la religion musulmane par le mouvement : « Toutes ces actions-là, je ne les pas faites, surtout que les Femen ont calqué le combat d'un pays sur un autre. On n'a pas du tout la même histoire en France, l'immigration, la décolonisation.. on peut pas arriver avec les mêmes combats exactement, c'est impossible quoi ! » Alors que Marion est de plus en plus en rupture idéologique avec le mouvement, son engagement s'use en pratique : « Après, la dernière raison qui est aussi indépendante de Femen, j'en avais un peu marre de ce militantisme-là ! Tu es fatiguée aussi, c'est hyper usant ! Femen, ça a été puuuf voilà ! Ça a eu beaucoup de conséquences sur ma vie professionnelle, personnelle, etc. ».

Marion n'est plus en contact avec le mouvement et égratigne ce dernier avec beaucoup d'amertume. À l'inverse, Sabrina est toujours en contact avec la direction, elle ne souhaite donc pas s'étaler sur les circonstances de son départ : « Je suis partie sur un coup de tête pas intéressant ». Mais tout comme Marion, elle s'interroge longuement sur son militantisme et se questionne sur les limites de la méthode :

Femen pose des problématiques, pose des questions, mais pas pour apporter des réponses. Et j'avais envie de passer à l'étape suivante, apporter des réponses ! J'avais envie d'être moins dans la confrontation et plus dans l'écoute. [...] Et le handicap du mode d'action de Femen, c'est quand même assez radical, il est perçu comme radical. Ça braque beaucoup de gens, et beaucoup de gens, dès lors qu'ils comprennent que c'est Femen qui fait quelque chose, sont crispés, et ne vont plus être à l'écoute.

Les besoins militants de Sabrina ont évolué, vers un type de militantisme plus « constructif » et fédérateur. Mais Sabrina donne d'autres raisons d'un militantisme qui fait stagner sa carrière :

J'avais l'impression de ne plus faire d'action, alors pour des raisons différentes, il y avait déjà des raisons pragmatiques. On me reconnaissait de plus en plus, les services d'ordre, parce que c'est toujours les mêmes, la sécurité, au bout d'un moment, ils ont compris aux genres d'événements auxquels Femen va débouler ! Ils font attention, ils ont un trombinoscope, ils ont les photos et ils t'attendent. Déjà, je pouvais faire moins d'action.

Sabrina vit un changement technique, son rôle se limite à certaines tâches : « Je faisais presque plus que de la logistique et je n'avais plus envie de faire ça ! J'étais saoulé ! » Tout comme Marion, Sabrina signale également une certaine lassitude de son engagement :

Je pense aussi qu'il y a une fatigue. [...] C'est physique une action ! C'est fatiguant moralement aussi, parce que c'est des insultes tout le temps. Des menaces ! Ça peut aller loin quoi, les gens te reconnaissent, dès que t'es au travail.

Le militantisme suit ou poursuit la militante, notamment dans son travail où elle change souvent d'équipe : « À chaque fois, ce truc-là ressort, souvent dans le bon côté, les gens trouvent ça cool, mais t'as pas envie d'avoir une étiquette Femen collée à ton front tout le temps. T'es pas que ça ! » Paradoxalement, au moment où cette militante s'ouvre à ses identités multiples, elle est ramenée à une facette d'elle-même, sa carrière militante.

L'usure de la carrière militante se manifeste dans les autres sphères d'existence, par un désengagement dans la vie personnelle. Agnès prend de plus en plus conscience de ce déséquilibre durant son engagement Femen : « Pendant trois ans, je ne me suis pas du tout construite personnellement. Je faisais des boulots de temps en temps dans des restos pour m'acheter de quoi manger, mais je n'ai rien construit de ma vie perso ! » Chez Agnès, le rapport au mode d'action change, elle y trouve moins d'intérêt :

Y a un truc un peu, ça m'ennuie ! J'en ai fait plein des actions. Au bout d'un moment, tu es lassée, quand tu fais une action, il y a moins de spontanéité, c'est plus un automatisme, et ça, j'aimais pas !

Ces deux phénomènes contradictoires, l'épuisement d'un côté, et l'ennui de l'autre, sont les deux faces d'une même pièce d'une carrière Femen. Les militantes ont changé et elles cherchent à construire à partir de ce qu'elles sont devenues, « avec l'âge, les raideurs se déplacent »<sup>780</sup>. Certaines militantes vivent une phase de sortie brutale.

### 8.1.2) Les « licenciées » de la carrière militante

Lorsque les militantes ne partent pas d'elles-mêmes, c'est le mouvement qui s'en sépare. Cette deuxième catégorie d'exit est composée des licenciées de la carrière militante et fait suite aux divisions au sein du groupe, notamment sur les conditions de départ du squat de Clichy. En 2015-2016, plusieurs militantes refusent de quitter le squat. Les tensions s'accumulent par rapport au déroulement et à l'organisation de certaines actions : un changement de slogan non validé par le haut de la hiérarchie provoque un conflit.

Dans le contexte des risques, le mouvement souhaite faire signer aux militantes réfractaires une décharge de non-responsabilité : « Et là, je me dis, tu veux que je vienne signer une décharge, je soussigne [...] si je me fais buter par un zinzin, Femen n'est pas responsable ! » Un autre événement creuse un écart irréductible entre la direction et une militante qui refuse de restituer la comptabilité sans vote de l'Assemblée générale de l'association, composée d'une vingtaine de membres actifs et d'une soixantaine d'adhésions. La militante est convoquée par le bureau de l'Association :

Les meufs me convoquent en me disant, tu as refusé de quitter le squat, et tu refuses de rendre la compta ! C'est les motifs de convocation. En lettre recommandée avec accusé de réception ! Je me suis dit : putain il est loin le mouvement punk ! Ça c'était le bureau de l'association. [...] Elles me disent : donc tu as refusé de quitter le squat ! Je leur dis bah non, j'ai organisé la fermeture du squat ! Par contre, je n'y suis plus ! Tu refuses de rendre la compta ! Bah non, organisez une AG, on fait le bilan et je vous rends la caisse ! Je pars du rendez-vous. Et là, je reçois une lettre avec accusé de réception - une semaine après - qui me dit : tu es virée du mouvement parce que tu as refusé de quitter le squat et que tu as refusé de rendre la compta ! J'ai dit ok (*rires*), c'est une blague... Voilà, ça s'est fini comme ça !

La procédure est élargie à d'autres activistes, mais seule cette dernière se rend au « tribunal Femen » selon l'expression consacrée. Les autres activistes réfractaires reçoivent un message

---

<sup>780</sup> Fillieule Olivier, « *Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions* » dans *Le désengagement militant, op. cit.*, p. 21.

électronique. La procédure d'exit militant se confond avec un départ forcé comme n'importe quelle carrière professionnelle. Les raisons instrumentales formulées par le « tribunal Femen » peuvent être interprétées – à l'image d'un conflit en contexte professionnel – comme une « faute grave » émise à l'égard de la militante. Malgré cette différence notable dans le désengagement, entre les « licenciées » et celles qui partent d'elles-mêmes, les trajectoires se retrouvent à l'étape suivante : chez les unes et les autres, la majorité se réengage.

### 8.1.3) Le désengagement-réengagement(s) : une nouvelle « carrière » ?

De nombreuses militantes déclarent être « en manque » de militantisme, « terriblement en manque. Les rituels de préparation ! Aller manifester ! Ça manque ! » Pour que les militantes aient un tel ressenti, c'est qu'elles ont développé un goût pour les effets (sensation physique)<sup>781</sup>. La satisfaction que procure l'engagement militant (sociabilité, phénomène d'hyperpuissance, rétributions cognitives, etc.) s'éloigne avec le désengagement. L'analogie entre le politique et d'autres activités (consommation de marijuana) est d'autant plus pertinente que le corps réclame sa « dose » de manifestation seins nus. À la fois, ce moment de manifestation s'est révélé être un exutoire, un défoulement (« thérapeutique » disait une militante). Et à l'inverse, la protestation procure à la militante de la puissance, une recharge en énergie (« confiance en soi », « capacité de distanciation », etc.). Ce qui permet de comprendre (et de filer la métaphore jusqu'au bout) lorsque la militante Philomène est en demande de « remontant », elle utilise un « substitut », son « déguisement » (collants Femen) de « super-héroïne » pour affronter les difficultés de la vie quotidienne. Plusieurs militantes (ukrainiennes, mais pas seulement) soulignent même avoir traversé une dépression post-militantisme liée à la phase de sortie de Femen. Il n'est pas étonnant qu'elles aient pour la plupart cherché à s'investir autrement ou autre part.

#### **a) Les réfugié.e.s : une cause humaniste**

En partant du principe que « tout n'est pas motif d'indignation pour tout le monde, et la même situation qui révoltera tel individu en laissera tel autre indifférent », Lilian Mathieu relie les émotions politisées à la socialisation de l'individu<sup>782</sup>. Dans son étude des militant.e.s du réseau *Éducation sans frontières*, dont la mission est de prendre en charge des élèves étranger.e.s en situation irrégulière, le sociologue se penche sur la socialisation religieuse des militant.e.s et leur rupture. Cette défiance à l'égard de l'institution religieuse devient un terreau

---

<sup>781</sup> Darmon Muriel, *Devenir Anorexique*, op. cit., p. 160.

<sup>782</sup> Mathieu Lilian, « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, Vol. 1, n° 3, 2010, p. 305.



favorable à des dispositions « contre » et à la critique de l'autorité étatique. Les effets de la socialisation féministe Femen (combinée à la socialisation primaire pour certaines activistes) se déplacent vers d'autres luttes.

En 2014 et en 2015, la crise des réfugié.e.s en Europe, et en France, se manifeste par des débats politiques. À Paris, les réfugié.e.s se regroupent à la Chapelle où les militantes Femen les croisent, elles s'engagent pleinement dans la cause. Le contexte et le hasard semblent, *a priori*, relier les deux luttes. Janelle vit justement à la Chapelle : « Juste devant chez moi, y a un campement de réfugiés qui s'était installé, c'était en 2015. J'ai commencé à m'occuper d'eux, à y aller régulièrement et tout ça... » Janelle se socialise avec les réfugié.e.s, d'autant plus qu'elle retrouve un certain nombre de propriétés de l'engagement politique Femen :

Y a eu des évacuations, des arrestations, etc., qui ont été assez violentes... Où je me suis retrouvée à être arrêté en GAV etc... Pour des raisons... Parce qu'à un moment par exemple, ils ont voulu embarquer un mec, ils le traînaient par terre, enfin, c'était assez violent ! [...] Je me suis retrouvée à faire un gros câlin à un mec pendant qu'ils l'embarquaient, du coup, ils m'ont embarqué avec, et je me disais que tant que j'étais avec lui, ils pouvaient pas l'embarquer.

Malgré la continuité entre les causes, des différences de traitement sautent aux yeux et Janelle se découvre militante autrement. Lorsqu'elle est Femen, elle est importante ; lorsque qu'elle s'investit dans la cause des réfugié.e.s, elle perd son privilège militant :

À la Chapelle, j'avais fait de la garde à vue justement au moment des réfugiées ! J'avais fait 21 h de garde à vue. Alors Femen, en général, c'est 6 h, 8 h, 4 h ! [...] En fait, j'étais pas importante ! Donc, à partir d'un moment aussi le soir, ben les procureurs dormaient, et on les réveillait pas pour savoir ce qu'on faisait de tel ou telle personne, donc du coup à partir de 8 h du soir, c'était fini pour moi ! Donc je savais que je devais passer la nuit, attendre le lendemain pour attendre une décision ! [...] Si j'avais été sous Femen, ils auraient réveillé un procureur pour savoir quel serait mon cas, qu'est-ce qu'on fait de moi, parce que j'étais une situation d'urgence médiatisée [...] Donc je me suis rendu compte aussi de ce que c'est d'être seule, et de ne pas être encadrée par un mouvement, une association, de ne pas être entourée par quelque chose d'assez grand et médiatisé ! Quand on est seule, on n'a pas cette protection-là !

Janelle fait d'autres distinctions entre l'engagement Femen et ses implications dans cette nouvelle cause. Son comportement dans la cause des réfugié.e.s prend l'apparence d'une solidarité mécanique : « Plus qu'une volonté de militer, c'était une réaction à quelque chose, qui était simplement... Naturelle ! C'était pas une volonté politique, c'était plus une réponse à quelque chose d'humanitaire ». La militante insiste sur cet « engagement » non-militant. Si Janelle qualifie son implication de « naturelle », c'est probablement parce qu'elle retrouve une

partie de son enfance politique (sa mère qui était militante à SOS Racisme et qui militait déjà pour la cause des sans-papier.e.s).

Janelle rencontre son petit-ami soudanais avec qui elle part dans la jungle de Calais plusieurs mois. Elle tisse des liens forts avec les réfugié.e.s et se focalise sur cette dimension affective : « J'ai été aussi très proche des personnes, et je m'y suis aussi fait beaucoup d'ami.e.s [...] J'ai pas eu une approche qui était hyper militante ». Janelle revient à maintes reprises sur cette distinction, qualifiant son implication de « non-militante ». Elle a des difficultés à clarifier sa position dans le rapport aux réfugié.e.s (personnel et politique), ayant vécu dans l'intimité de la cause et à une période médiatiquement et politiquement violente. Janelle ne trouve pas les mots pour exprimer quelle fut sa position :

C'était un peu comme un état de choc ; y a certaines phases par lesquelles on passe, quand on se rend compte de certaines situations comme ça, quand on rentre finalement à l'intérieur, etc., qui est très différent de quand on arrive à prendre de la distance, et par exemple, moi, j'avais beaucoup envie de... Enfin, comme j'avais justement... une espèce de formation Femen et de... j'avais beaucoup envie de m'exprimer, et de vouloir faire des choses etc. Mais à côté, le fait d'être en état de choc, et de passer par des espèces de phases, de, de... de hauts et de bas, d'euphorie, de vraiment de... et de larmes, enfin vraiment de trucs... d'insomnie, enfin des trucs assez étranges, j'arrivais pas justement à... Comment dire, trouver quelque chose, de juste... À faire. Je veux dire, j'arrivais pas à avoir la distance pour savoir comment on pouvait on pouvait agir.

Face à une situation (d'engagement) qui lui échappe et à la difficulté de trouver des moyens d'action, Janelle tente d'apporter à sa mesure des solutions à la précarité quotidienne en ramenant des vêtements et de la nourriture :

J'essayais un peu de demander autour de moi, à des gens, pour avoir des choses, parfois des vêtements. [...] Du coup, je ramenaient des courses, je ramenaient... des légumes du jardin de ma mère, des confitures de ma mère, enfin des trucs... en fonction de ce qu'il y avait besoin dans notre groupe d'ami.e.s, parce qu'on avait créé un peu, un groupement en fait, avec une cuisine, avec des toilettes, avec une douche, toutes fabriquées, toilettes sèches et tout ça... Une mini-mosquée aussi au milieu de notre groupe, donc comme un mini-village d'une quinzaine de personnes.

Des actions qu'elle continue d'ailleurs (en 2018) au moment même de l'interview. Alors que beaucoup de réfugié.e.s tentent de traverser vers l'Angleterre pendant son séjour à Calais, Janelle considère le soutien psychologique qu'elle apporte comme fondamental : « Je faisais rien, enfin... J'étais plus un soutien psychologique, j'ai envie de dire, et voilà... Et une référence pour eux, et j'essayais d'apporter quelque chose d'extérieur ! » En immersion au quotidien dans la jungle, Janelle raconte les apports de sa présence sur place, qui relève d'un soutien social :

J'essayais aussi... Par exemple de ne pas débarquer et d'arriver complètement délabrée. [...] Et Agnès, elle venait aussi comme moi, on s'habillait... comme à Paris, quoi ! Moi, j'avais des Rangers à talon, on mettait du rouge à lèvres ! Enfin, on était... on considérait qu'on n'avait pas à... Enfin, qu'on pouvait apporter quelque chose à ces gens et que ça pouvait être aussi le fait de... D'esthétiquement d'apporter... Comment dire, de refléter un peu, un plaisir, une joie, comme si c'était complètement normal ! Comme si on était... Qu'on a des rapports avec eux complètement normaux ! Comme on aurait avec d'autres individus ! Le fait d'arriver... comme on est, en fait. Juste authentiques, et apporter quelque chose aussi de... de très français, enfin d'arriver en tant que Parisiennes, très Parisiennes, dans la Jungle, c'était aussi quelque chose d'important ! Et du coup, ouais, c'était plus du soutien psychologique !

Cet investissement esthétique dans le physique, en « rangers à talon » et « rouge à lèvres », destiné à apporter de la « joie » et du « plaisir » dans un lieu extrêmement précaire, peut faire l'objet d'une double interprétation au regard de l'expérience féministe. La militante est dans la discontinuité de la socialisation Femen et désactive partiellement les produits de son féminisme. Ce qui explique que Janelle insiste sur ce non-militantisme, signifiant, que ce qu'elle fait maintenant est en dehors de ce qu'elle était encore il y a quelques mois dans Femen. On est dans le cadre de la variation intra-individuelle, de la pluri-socialisation, en bref des points de vue *a priori* antagonistes cohabitent « dans un même entretien »<sup>783</sup>. Une seconde hypothèse est tout aussi pertinente. La militante est bien au contraire dans la continuité, car si une expérience de socialisation féministe permet d'être paradoxale sur cet investissement du corps, c'est bien Femen.

Janelle n'est pas la seule militante à avoir rejoint la Jungle de Calais. Au moins deux autres militantes Femen ont suivi ce parcours, avec des engagements variés. Agnès symbolise parfaitement le désengagement-réengagement : « J'ai arrêté d'aller aux réunions [Femen], au moment où j'ai commencé à aller dans la jungle à Calais ! » C'est une nouvelle période de sa vie qui commence, elle s'installe plusieurs mois dans la Jungle. Contrairement à Janelle, Agnès a peu de socialisation politique dans l'enfance, c'est le réseau Femen qui la relie, elle et d'autres militantes, aux réfugié.e.s. Sabrina raconte les divers contacts de la rue Pagol, puis au squat de Clichy :

J'ai beaucoup, comme pas mal de filles dans Femen d'ailleurs, c'était à l'époque de la première grande vague rue Pagol. On a beaucoup aidé sur place, à apporter des couvertures, fait du suivi administratif. C'est normal... je peux pas être Femen, ne pas être humaniste profondément, c'était naturel, ça s'est fait par hasard parce qu'on avait une des filles, qui habitait en bas de la rue Pagol et qui a dit y a plein de mecs devant chez moi, apportez la couverture, c'est la galère ! On est allée une première fois avec des couvertures, on a parlé aux mecs sur place. Puis à la fin d'ailleurs, le QG Femen qui était à Clichy, c'était devenu quasiment un centre de réfugiés, y a plein de Soudanais qui dormaient. [...] On a hébergé des

---

<sup>783</sup> Darmon Muriel, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 242.

mecs, j'allais dire des nanas - mais non on n'a pas eu de nanas - on a eu que des mecs, ce qui était assez drôle !

De façon identique, Sabrina relativise cet engagement, qu'elle inscrit dans un cadre « humaniste » et « naturel ». À la suite de cette rencontre avec les réfugié.e.s de Pagol, Sabrina reste en contact avec l'un d'eux dont elle s'occupe légalement : « Ousmane, qui est mon filleul, qui était un des mecs qu'on avait rencontrés comme ça, lui, c'était un mineur donc c'était différent, on l'a hébergé pendant 6 mois, un truc comme ça, c'était notre bébé ». Sabrina a 30 ans et s'occupe de son « filleul » de 20 ans, « c'est moi qui suis convoquée pour les réunions avec les directeurs de l'école ».

Autant Sabrina que Janelle se reconnecte en quelque sorte avec l'héritage familial ancré politiquement à gauche et très engagé sur des causes « humanistes », et explique ce naturel penchant pour la cause des migrant.e.s. Autre hypothèse, en insistant sur leurs modestes contributions et sur cet engagement qui ne compte pas, les militantes qui ont ressenti le désarroi de la cause, expriment peut-être par-là un inconscient collectif, concernant une cause (trop médiatique) mais qui effectivement « ne compte pas ».

### **b) Les ramifications féministes (collectives et individuelles)**

Les travaux de Doug Mc Adam sur le devenir des militant.e.s montrent la tendance des ex-activistes du *Freedom Summer* à se définir politiquement plus radicales et à se situer plus à gauche, voire à l'extrême gauche de l'échiquier politique<sup>784</sup>. Tout en prolongeant cette tendance sur les ex-participant.e.s à Mai 68, Julie Pagis réinscrit cette dynamique dans les réseaux de sociabilité qui se maintiennent entre ex-activistes et qui perpétuent ces dispositions contestataires<sup>785</sup>. Les ex-militantes Femen gardent un lien fort entre petits groupes de Femen, sinon dans un réseau féministe élargi. Si le départ de Sabrina n'est pas lié à son investissement dans la cause des réfugié.e.s, son désengagement est pourtant, tout autant que Janelle et Agnès, explicitement relié à son réengagement ailleurs :

[*Est ce que tu t'es réengagée ailleurs ?*] : Oui, sinon je ne serais jamais partie ! Je ne serais pas partie, d'ailleurs, il y a d'autres moments, j'avais envie de partir, mais je ne l'ai pas fait parce que je n'avais pas d'autres alternatives et c'était impensable d'arrêter de militer ! D'ailleurs ce qui s'est passé, c'est que je me suis engagée dans cet autre collectif, qui est le Collectif 52, en parallèle de ça, j'avais un projet de documentaire avec Mélanie, qui relevait aussi de l'activisme, et ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis permis de quitter le mouvement, sinon j'aurais pas pu !

---

<sup>784</sup> Mc Adam Doug, *Freedom Summer*, op. cit., p. 354.

<sup>785</sup> Pagis Julie, *Mai 68, un pavé*, op. cit., p. 134.

Plusieurs militantes (ex-)Femen rejoignent le Collectif 52 et Insomnia. Le Collectif 52 est un réseau (professionnel) d'entraide de femmes et Insomnia est un groupe d'activistes, « elles agissent souvent la nuit, souvent sous forme d'affichage, elles avaient tapissé d'affiches les bagels Stein qui avaient des publicités sexistes ». De nombreuses femmes arrivent à Femen, vivent des expériences ponctuelles ou plus longues, et se retrouvent dans d'autres groupes. Femen est une étape d'activation ou de réactivation politique : « Elles ont monté elles-mêmes leur propre groupe. Du coup, y a plein de petits groupes d'activistes qui sont nés, en grande partie grâce à cette expérience Femen. Il y a la brigade anti-sexiste, qui va coller des stickers sur toutes les pubs sexistes, et de temps en temps - tu regarderas leur page Facebook - elles font des vidéos, avec des micro-trottoirs, et elles demandent aux gens qu'est-ce que vous pensez de cette pub ; est-ce qu'elle est sexiste ou pas ? ». Autour de Philomène, d'autres anciennes militantes se greffent dans « Citoyennes féministes » pour dénoncer les violences conjugales.

De même, au moment de quitter Femen, Selma s'engage dans une association en lien avec son activité professionnelle, l'architecture. Elle « accompagne soit des associations soit des groupes d'habitants, pour fabriquer des objets et des équipements urbains, en auto-construction ». Selma est cheffe de projets, elle accompagne les chantiers et dessine les objets : « On a construit une grande boîte à dons, à l'échelle du quartier, accolée à un kiosque citoyen. [...] On a aussi fabriqué un garde-manger solidaire ». Bien qu'elle semble éloignée d'un réengagement féministe, il n'est pas exclu que Selma tienne compte du genre dans cette nouvelle expérience.

Marie a diversifié son militantisme et son engagement est devenu multiple. Elle travaille ponctuellement « avec plein de gens », sur des sujets « très variés ». Elle est sur plusieurs fronts : « Le harcèlement de rue ou des questions d'invisibilisation des femmes dans l'espace public, les noms de rue masculin, 4 femmes au Panthéon contre 73 mecs. On peut se greffer sur des projets ! » Marie se sent « réconciliée » avec différentes formes d'engagement, « antiraciste, LGBT, féministe et ma passion pour le Hip-hop depuis toujours ». Marie a réussi à faire la jonction entre son féminisme et sa passion pour la musique : « Le Hip-hop, c'est hyper inclusif en fait et ça reconnecte à ça, à un féminisme inclusif, intersectionnel, à travers le hip-hop ». Elle réalise un autre embranchement entre son engagement et son métier initial : « Je travaille aussi avec une association qui s'appelle l'AJL, l'Association des Journalistes LGBT par exemple. [...] C'est aussi le côté Free-lance que j'ai appliqué à mon militantisme ».

Marie a eu une trajectoire de journaliste. La militante Free-lance ne dépend pas d'un groupe ou d'une association politique en particulier et cette indépendance lui permet par ailleurs de s'engager à la fois sur plusieurs projets et avec différents groupes. Le passage d'un engagement à « des engagements » n'est pas propre aux ex-militantes. Parmi les activistes encore actives, plusieurs se mobilisent sur des projets ponctuels et agissent sur plusieurs fronts. Le cas de Mélissa est emblématique à cet égard : « J'ai multiplié les actions militantes, je me suis approprié une façon de parler, un mode d'action, une place, une légitimité tout simplement ». Mélissa intervient profusément « autour de la lutte des intermittentes, la loi du travail, puis j'ai rejoint la brigade antisexiste, Insomnia, je fais partie des 52 [Collectif] ». Elle multiplie les « leviers »

d'action : « Je suis à mes heures Femme Solidaire, avec qui je suis très en lien. J'ai tout un éventail de lieux, luttes, d'endroits, de façon de militer. Voilà, je suis devenu quelqu'un d'extrêmement militant, je joue sur plusieurs tableaux, parce que je crois que le tissu féministe est extrêmement riche. Il n'y a pas un mode d'action, il y en a plusieurs, et c'est ce qui fait la richesse de ce tissu ».

D'ailleurs, Mélissa suspend notre entretien une quinzaine de minutes (avec l'enquêteur) pour répondre à des questions de lycéen.ne.s : « C'était avec de jeunes lycéens, qui ont organisé une sorte de duplex. C'est touchant, je suis super contente que des jeunes comme ça fassent des émissions, s'intéressent à des questions d'égalité hommes-femmes, interrogent des féministes, je trouve ça super ! C'est Femme Solidaire Dordogne qui m'avait demandé d'intervenir ». Mélissa marche à Paris avec Rosen Hicher et soutient cette ancienne prostituée qui lutte contre l'exploitation sexuelle (800 km de marche). Mélissa lance une campagne de soutien à Jacqueline Sauvage, se rend à Nuit Debout et visibilise la cause des Djiboutiennes en grève de la faim qui se dressent contre les viols de guerre.

Parmi les militantes interrogées, les « désengagées » se sont toutes réengagées d'une façon ou d'une autre, lorsque les militantes actives ont multiplié les fronts. Parmi ces dernières, deux militantes ne signalent pas d'autres formes d'engagement hors de Femen (la première est maman de deux enfants, la seconde est la dernière militante à avoir été recrutée parmi les militantes interviewées).

Le maintien des liens entre ex-militantes et militantes, ou la reconstitution d'un autre féminisme collectif ou individuel, est un indicateur de la force de la continuité d'une « forme ordinaire » de féminisme<sup>786</sup>. Le réengagement, ou l'engagement multiple, est caractérisé par une maturité militante qui se déploie. Les activistes, solides de leur expérience au sein de Femen, transportent avec elles des acquis qu'elles réemploient et élargissent leur sphère politique.

### **c) Le transfert des compétences militantes**

Femen est une expérience féministe, mais c'est aussi un apprentissage de la communication. Mélissa mobilise les réseaux sociaux pour sensibiliser sur des problématiques féministes. Elle donne l'exemple de campagne contre les féminicides à l'été 2018 :

J'utilise les réseaux pour faire asseoir un langage ! Et cet été, par exemple, j'ai été extrêmement impactée de la fréquence des féminicides pendant le mois d'août et du coup, j'ai lancé un hastag #je suis feminicidophobe, avec une page ! Et j'ai invité les gens, j'ai lancé une campagne, et les gens ont répondu présent, pour mettre un focus sur ces femmes qu'on tue dans la plus grande indifférence, c'est une omerta patriarcale.

---

<sup>786</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 461.

Le terme féminicide fait son chemin et s'impose médiatiquement l'année suivante. Mélissa se rend à Nuit debout, série de manifestations sur la place publique contre la loi Travail en 2016, événement à partir duquel elle visibilise ses propres luttes, notamment en affirmant son soutien à Jacqueline Sauvage :

J'étais allée à Nuit debout, j'avais fait un petit panneau "Libérez Jacqueline Sauvage". Et j'ai pris des dizaines de photos avec ce panneau de gens et c'est comme ça que j'ai lancé la campagne ! Et j'avais pareil pour mes fameuses femmes djiboutiennes pour les soutenir, les aider. Je suis allée à nuit debout et j'ai pris des centaines de photos avec ce panneau : "stop viol Djibouti". Et j'ai lancé des campagnes comme ça sur les réseaux avec plein de photos, et j'ai réussi à fédérer autour de cette problématique.

Mélissa comble le vide laissé par les médias traditionnels : « On fait levier et les médias finissent par en parler ! » Les réseaux sociaux sont complémentaires, car « ça ne suffit pas, il faut vraiment aller dans la rue, il faut amener du vivant, du physique, du concret, mais il faut utiliser les deux ».

Les compétences en communication sont améliorées dans un cadre politique, au mieux, un savoir-faire est acquis dans Femen. Sabrina, qui est pourtant diplômée comme beaucoup de militantes en audiovisuelle/cinéma, réapprend néanmoins à utiliser les méthodes de communication : « Femen m'a appris beaucoup de méthodes d'activisme, des méthodes de communication. Après Femen et pendant Femen, j'ai fait d'autres choses en utilisant ces ressources-là. Je m'occupais des réseaux sociaux pour une émission d'information [...] qui était très militante, je savais comment faire pour faire marcher les trucs ! » Elle qualifie Femen « d'école marketing ».

En se réengageant ailleurs, Sabrina se dirige vers des tâches qu'elle connaît et qu'elle maîtrise : « [*Que fais-tu au sein du collectif 52 ?*] La même chose (*rire*), c'est beaucoup de la logistique, c'est beaucoup trouver des idées d'action, d'organiser des actions, de motiver les filles parce que dans le collectif la plupart des filles n'ont pas été activistes, donc elles ne savent pas trop comment s'y prendre en termes d'équipe, de gestion et de logistique, de trouver des fonds, la même chose. Hélas (*rire*), mais au moins c'est nouveau ! » Si la comparaison avec une carrière professionnelle peut sembler excessive, Sabrina ne recommence pas « en bas de l'échelle », elle met au service de sa nouvelle expérience ce qui pourrait être nommé son « curriculum vitae militant ».

Les militantes, qu'elles aient quitté ou non le mouvement, ont acquis des compétences qu'elles transfèrent et transmettent à d'autres au sein des groupes reconstitués ou dans un militantisme individuel.

D'autres aptitudes permettent de filer la métaphore carriériste. Le travail en collectif est une probable disposition pour certaines militantes Femen (plus de la moitié des militantes de l'échantillon ont fait du scoutisme ou des colonies de vacances). Celle-ci est renforcée à Femen.

Organiser des tâches, diviser le travail, répartir les missions, sont tout autant des compétences acquises à Femen et transférées dans les nouveaux engagements.

La prise de parole est un atout incontestable de l'expérience Femen, les militantes apprennent à parler d'une cause, notamment auprès des médias, des journalistes et des chercheur.e.s : « Ça m'a aidée à prendre confiance en moi, de ce côté-là ! » Les activistes qui ont accepté nos entretiens font preuve de capacités, elles positionnent dans le discours des éléments de langage de l'activisme féministe et de leur organisation.

Un autre exemple de transfert de l'expérience Femen se réalise avec l'espace artistique. Angélique participe à des chorégraphies de la performeuse Deborah de Robertis :

On a essayé d'envisager tout ce qui pouvait se passer comme réaction, et de savoir comment répondre à toutes ces réactions-là. [...] C'était quelque chose qu'elle avait jamais développé avant. Et là, en fait, elle a juste... un organisateur qui est venu sur place, a voulu l'enlever, et en fait, elle s'est laissé faire. [...] Comme dans les actions Femen, le fait de se faire lourd, que ce soit plus long, et que... le fait de l'enlever fasse partie du truc, qu'elle se fasse traîner par terre, etc., fasse partie du truc ! Et qui en fait, montre, dénonce, aussi, la réalité, la réaction... Voilà, c'est des choses que j'ai pu lui apporter !

Le corps politique, en *pratique* alimente l'artistique. Les activistes acquièrent un savoir-faire militant qu'elles transfèrent d'un engagement à un autre. Ces compétences militantes et ces acquis féministes ne se limitent pas à la sphère politique.

\*\*\*

Au moment de l'enquête (en 2018), sur les 14 militantes, cinq sont encore actives (Mélissa, Julie, Lily, Ève et Annabelle) et neuf se sont désengagées de Femen. Sur ces neuf ex-militantes, cinq d'entre elles sont parties d'elles-mêmes (Marion, Sabrina, Agnès, Selma, Samia). Seul le « départ » de Sabrina est une conséquence de son réengagement ailleurs. Pour les autres, il y a peu d'éléments qui attestent d'un changement de position social objectif au moment du désengagement. Dans l'ensemble, ce militantisme ne satisfait plus les attentes des militantes et elles n'arrivent plus à justifier leurs sacrifices. Les quatre autres militantes sont plus au moins poussées vers la sortie (Rose, Amélie, Janelle, Philomène). Seule Janelle est réengagée dans une autre cause, au moment de son désengagement de Femen. Mais l'ensemble des neuf désengagées se réengagent ailleurs.

La durée moyenne de militantisme est de 3 à 5 ans, le maximum est de 8 ans (Mélissa), et le minimum est moins d'un an (Samia). Le taux de rotation ne peut être calculé sans statistiques exactes sur la population militante totale et les nombres d'entrées et de sorties annuelles. Il est élevé puisque sur plusieurs centaines de militantes, le groupe reste réduit à une trentaine de membres actives. Toutefois sur l'aspect qualitatif, après quelques mois d'activité



Femen, lorsque la militante est pleinement engagée, l'activisme est intense et transforme en profondeur<sup>787</sup>. À défaut de pouvoir évaluer le « demeurer féministe » sur un temps long et à l'image des effets sur les féministes des années 1970, il est en revanche tout à fait possible d'entendre le poids de la socialisation féministe militante, en mesurant le « dépli » des acquis sur les autres sphères d'existence<sup>788</sup>.

## 8.2) Les « déplis » : les réaffectations du corps politique

Les trajectoires d'enfance et d'adolescence des militantes interrogées ont mis en évidence d'abondants exemples de « déviance » de genre (cf. chapitre 5). Il est d'ailleurs très souvent étonnant de voir la clarté mémorielle, et la lucide interprétation d'une situation vécue des années auparavant (racontée avec des détails surprenants). La « carrière militante » va renouer avec ce processus de dénaturalisation des normes genrées. Un cheminement similaire est constaté auprès des féministes des années 70, « souffrant du fait de ne pas être "normales" à un moment ou un autre de leurs trajectoires ». La transformation de soi réduit ces tensions « générées par la non-conformité à ces normes »<sup>789</sup>. Ces effets ne sont pas toujours univoques et dépendent des autres socialisations<sup>790</sup>. De plus dans la lecture genrée, Julie Pagis remarque, à juste titre, que les femmes ayant vécu Mai 68, ont tendance à attribuer des incidences biographiques, plus importantes à l'événement, lorsque les hommes le minimisent (« les hommes font l'événement, les femmes ont été faites par celui-ci »)<sup>791</sup>.

Certaines militantes déclarent ainsi que Femen a « tout changé dans ma vie ». Certaines trajectoires comme celle de Sacha Schevchenko, et d'autres militantes ukrainiennes, symbolisent le renversement de leur existence : elle a fui son pays, vit dans un pays étranger, en couple avec un journaliste rencontré dans son militantisme, etc. Qu'en est-il des autres militantes ? Comment la carrière militante a-t-elle affecté leur existence ? Quelle est la force de socialisation de cette expérience ? Contrairement aux analyses de Julie Pagis et de Camille Mascllet qui portent sur des trajectoires d'ancien.ne.s militant.e.s depuis les années 70, donc sur une longue durée, les incidences biographiques des militantes Femen sont étudiées sur un temps court (moins de 10 ans). Si cela ne permet pas de confirmer cette pérennisation des produits de la socialisation féministe sur le temps long, l'épaisseur des changements est révélatrice dans plusieurs trajectoires. Le « corps transformé » s'étend à de multiples relations sociales et dans le quotidien de la militante. La transformation de soi n'est jamais aussi bien constatée qu'au regard des incidences sur les autres.

---

<sup>787</sup> Fillieule Olivier, « *Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions* », *op. cit.*, p. 36.

<sup>788</sup> Mascllet Camille, *Sociologie des féministes*, *op. cit.*, p. 438.

<sup>789</sup> *Ibid*, p. 472.

<sup>790</sup> Pagis Julie, *Mai 68*, *op. cit.*, p. 252.

<sup>791</sup> *Ibid*, p. 225.

### 8.2.1) Le corps déverrouillé : le dépassement de soi

Les activistes se découvrent des facettes inédites. Amélie découvre sa propre force : Je ne me sentais pas trop capable de choses avant. Femen a réveillé ça en moi ! » Dans une lecture rétrospective de leur histoire, certaines militantes constatent des changements dans leurs comportements et dans les rapports sociaux. Mélissa relève sa capacité à s'affirmer dans la vie sociale. Elle peut « aborder un homme politique » et cesse de « hiérarchiser ». Lors d'un spectacle, Mélissa interpelle un homme politique : « Je suis carrément allée le voir sans prendre plus de pincette que ça. [...] J'ai insisté, alors qu'auparavant, je n'aurais jamais osé faire ça ! Je n'ai plus de problèmes pour parler aux journalistes. Je ne me fais plus impressionner par le statut de la personne. Je m'assume beaucoup plus, et beaucoup mieux ! » Dans les récits, les militantes relient implicitement cette affirmation de soi à leur condition de genre. La conscience de genre que les militantes développent est surprenante par son paradoxe. Deux récits s'opposent. Ève détaille sa nouvelle perception d'elle-même :

Je m'attendais pas à ce que Femen me mette dans la face ma propre éducation et mes propres préjugés sur moi, sur mon corps, sur le corps des femmes, mais aussi me faire remarquer que c'est aussi là d'où je viens. [...] Ces idées-là viennent pas de moi, elles viennent des autres, et justement qui sont ces autres ? [...] Que cette obsession-là qu'on a avec notre corps et notre paraître a toujours dégagé à travers ce corps... Que non seulement ça venait pas de moi, mais dans ma tête, c'était mien !

Une partie du « moi » se découvre en confrontation avec la nouvelle réalité de la personne. Ève s'en détache. À l'inverse, Amélie est l'une des rares militantes à se découvrir « femme » :

Quelque part, j'ai pris conscience que moi aussi, j'étais une femme ! Je suis une femme, je suis privilégiée, mais en fait, je partage la même chose que toutes les autres, on a ça en commun. À savoir, subir partout dans le monde, à des échelles différentes, partout de manière systémique, la domination !

Ève se détache, Amélie tisse, elles se retrouvent dans cet espace du « nous » : elles ont identifié un territoire politique, en elles et qui les relie, et à partir duquel le changement est possible.

Sabrina rapporte l'« effet Femen » dans son rapport à l'espace public : « Ce truc-là des hommes qui prennent plus de place dans l'espace public, c'est un truc que j'avais pas trop fait attention donc maintenant, je fais plus attention. Maintenant, s'il y a un groupe de mecs sur le trottoir, je vais pas changer de trottoir. Je passe. Parce que j'existe ! Et je dis pardon, poussez-vous, j'aimerais passer ! Ça, ça a changé dans l'affirmation de [du] moi ! » Plusieurs militantes comme Annabelle réagissent verbalement aux remarques verbales et sexuelles dans les rues : « Oui, ça arrive tout le temps. Ça arrive tout le temps ! Avant, je mettais mes écouteurs... Même si j'avais pas de musique, je faisais semblant de pas entendre, je baissais la tête... Là, c'est terminé ! Les gens, faut les remettre en place. Et même si un jour, je me prends une gifle ou

quoi, ben c'est pas grave ! » De même, Janelle « se sent vachement plus à l'aise dans la rue » et « vachement plus à sa place » : « On ose beaucoup plus ! Si quelqu'un nous emmerde, le dire fort, parce qu'on a appris à crier avec Femen ! » Si les effets de l'expérience militante se répercutent, non de façon systématique, plusieurs militantes signalent ce rapport à l'espace public appréhendé différemment. Et ce mouvement de transformation de soi est constamment mis en exergue au regard des relations avec les autres. Les rapports sociaux prédominent les réflexions. Samia constate un changement de comportement des autres, en raison d'un changement d'attitude de sa part : « Je vais pas dire que les gens me respectent, mais les gens évitent de me faire des remarques. [...] Maintenant, presque personne ne me parle ». D'autres militantes racontent ces nouvelles interactions quotidiennes. Philomène modifie son attitude : « Je baisse pas les yeux ! Et... Je suis très affirmée, et depuis que je suis comme ça, on me fait beaucoup moins chier aussi ! J'ai pas peur en fait. Je pense qu'avant, je sentais la peur, la nuit ou... Je pense qu'un homme ressent ça, enfin un homme ou n'importe quelle personne mal intentionnée ressent la peur, comme un chien, quoi ! Et maintenant j'ai plus ça (*rires*) ». Selma évoque, de même, une attitude « moins apeurée » de sa part en raison de ses expériences militantes :

Même si j'ai pas du tout envie de me faire agresser physiquement, mais... Ça m'angoisse pas... Je, je sais pas si je serai forcément capable de me défendre ou pas, ça n'a rien à voir, mais en tout cas, j'ai moins peur de.... De m'imposer, de m'affirmer par rapport à quelqu'un qui viendrait m'emmerder ! [...] Je vais pas aller chercher les situations, je vais quand même essayer de les éviter parce que... globalement, j'ai pas envie de me prendre la tête tous les jours ! Mais... quand ça se produit, je vais pas avoir peur de tenir tête, de dire non, tu me fais pas ça, tu me fais pas de remarques, tu me siffles pas...ça je vais avoir moins peur de le faire, alors qu'avant je pense pas que je l'aurais fait [*Tu le fais souvent... ?*] Ben je le fais pas si souvent que ça, parce que de fait, en adoptant une attitude un peu plus confiante, je pense qu'on est moins vite repérée, on attire moins ce genre... De profil ! Donc je suis moins confrontée... Là, je saurai même pas te dire quand c'était la dernière fois que je me suis fait emmerder, parce que ça fait... Ça fait assez longtemps !

Selma agit et déforme les représentations que l'espace public se fait d'elle ; en prenant conscience qu'elle a effectivement intériorisé un certain nombre d'attitudes. De plus, en affirmant « ça n'a rien à voir », Selma sépare sa capacité à se battre ou non, en cas de violence physique, et sa capacité à répondre à une situation de domination. Marion circule dorénavant comme si elle portait une « armure » :

Je n'avais plus cette espèce d'appréhension ! L'inconfort d'être une femme dans l'espace public ! Ou bien les questions qu'on se pose tout le temps, je vais sortir à telle heure, comment je m'habille ? Je me pose cette question, elle me traverse toujours l'esprit aujourd'hui, mais je la gère complètement différemment. J'ai une distance par rapport à ça. Ça m'a renforcée !

La pratique militante ne transforme pas radicalement, Marion ne se sent pas soudain « libre » et « puissante » dans toutes les situations de la vie quotidienne. Chez Marion, on retrouve le propos d'Ève, quant à cette capacité de distanciation. Le témoignage qui suit montre ce double processus de l'affirmation de soi et de la prise de distance. Le corps de Mélissa se déverrouille : « Ça a déverrouillé une certaine colère, J'avais la sensation que je n'avais pas le pouvoir de parler ». Melissa exprime sa révolte, a arrêté de porter des soutiens-gorges et a un rapport moins hiérarchisé avec les journalistes et les politiques. Le fait de s'affirmer et la prise de distance relèvent d'un seul geste. Avec Femen, Agnès a appris « qu'il faut croire en soi » : « Je suis capable de faire des choses, je suis capable d'être forte et de m'exprimer si je ne suis pas d'accord et d'arrêter d'avoir peur qu'on ne soit pas d'accord avec moi et que c'est pas grave ! » L'effet de distanciation est porté sur la critique qui est dédramatisée, que les autres peuvent formuler, et qui n'efface pas la pertinence de « s'affirmer ».

Oser s'affirmer se manifeste également sur le plan vestimentaire. Certaines militantes élargissent leurs pratiques : « Oui ma manière de m'habiller, ça a changé, mais seulement parce que je n'habite plus avec mes parents, du coup, je peux mettre une robe ! Avant avec mes parents, je mettais toujours des pantalons ». Philomène explicite la pression des normes familiales sur sa manière de s'habiller et avec lesquelles elle rompt : « Je choisis d'être en jupe, en short, en Baba cool je... Tous les jours je change de style [*Et avant ?*] Et avant... Je me le permettais pas beaucoup. Euh... Nan. J'avais beaucoup de pression... De ma famille, sur comment s'habiller ». Le changement n'est pas total, Philomène a un piercing sur la langue et pense devoir le retirer en raison d'une visite familiale : « Enfin, là, je vais voir ma grand-mère bientôt, je flippe un peu quand même le piercing ! Tu vois ... Je garde encore les conventions, je crois que je vais devoir l'enlever avant de la voir ! Et le tatouage par exemple, elle le sait pas ! Donc je suis pas encore à fond avec ma famille, hein.. (*rires*) ».

La voie de l'affirmation provient de la performance, des échanges avec les adversaires et les médias, mais provient également de la socialisation entre militantes. Sabrina relève cette dynamique : « T'es fondue dans le groupe et à la fois, le groupe se fond en toi ! Donc quand il y a vraiment un truc qui va pas... C'est violent, tu vois ! C'est ultra violent comme rapport [...] quand tu penses pas la même chose, quand t'es pas d'accord avec un truc [...] t'es quand même face à des personnalités de femmes qui muent le même cheminement que toi et qui donc s'affirment aussi ! » Les militantes s'affirment autant les unes que les autres. Ce processus peut se retourner contre l'organisation comme le relève Catherine Leclercq dans la trajectoire d'un communiste « hérétique » : « Tout se passe comme si, paradoxalement, les investissements libidinaux offerts par l'institution étaient en permanence susceptibles de se retourner contre elle en rendant ses membres à la fois plus confiants et plus exigeants<sup>792</sup>.

Sabrina est arrivée à cette conclusion, car elle côtoie de nouveaux groupes féministes et ses acquis Femen s'imposent naturellement : « Quand je vais être dans d'autres groupes, je vais avoir le leadership ultra facile alors que c'est pas forcément dans ma personnalité, mais ça l'est

---

<sup>792</sup> Leclercq Catherine, « Engagement et construction de soi. La carrière d'émancipation d'un permanent communiste », *Sociétés contemporaines*, Vol. 84, n° 4, 2011, p. 134.

devenu ! Et je suis quand même assistante réalisatrice, c'est quand même la personne qui dit silence s'il vous plaît ! Moteur, action ! Et c'est devenu un trait de ma personnalité, ou dans d'autres groupes, tu te retrouves très facilement, les gens se plient à ton organisation ! » Sabrina est devenue une « figure d'autorité » pour elle et pour les autres<sup>793</sup>. L'endossement du « rôle militant » devient comme une seconde « nature »<sup>794</sup>. Le cas de Rose est emblématique, la militante se dit « timide » :

Avant, j'étais pas quelqu'un - même à l'école de théâtre, lorsque j'étais sur scène, s'il faut lever sa main et poser la question mettons - j'étais pas capable ! J'étais incapable de donner, de m'exprimer ! Et Femen a tout changé ! [*Pourtant tu faisais du théâtre ?*] Je sais ! C'est un paradoxe, mais... C'était pas moi ! Sur scène, c'est pas moi ! C'est un personnage, je me cache derrière le personnage ! Tandis que là, c'est moi ! ... Et c'est ça qui m'a peut-être fait de la peine... Ma personnalité a fini par m'enlever ma capacité de jouer des personnages ! Donc le fait que je puis m'exprimer, moi ! Être en avant-plan, moi ! Comme individu, comme personnalité, tout d'un coup, là, tout le reste, n'est plus permis !

Tout comme Sabrina qui regarde presque avec étrangeté ce qu'elle est devenue, Rose se fascine d'abord pour cette nouvelle définition de soi. Le théâtre lui permettait de faire illusion. Contre toute attente, le rôle militant a eu un effet paradoxal, il vient supplanter ses compétences au théâtre. Contrairement à la représentation théâtrale qui le neutralise, le rôle militant engage et éveille le « soi ».

La carrière militante a élargi la conscience du corps et la conscience de soi. Dans ce processus de « dépassement », les possibles s'ouvrent en « soi » et sur l'avenir<sup>795</sup>. Toutefois, cet élan ne se réalise qu'au prix de renoncements et de sacrifices dans les autres sphères d'existence.

### 8.2.2) La sphère professionnelle : bifurcation(s) et professionnalisation féministe

Deux grandes questions émanent des effets de la carrière militante sur la carrière professionnelle<sup>796</sup>. Quels sont les effets de la carrière militante sur la trajectoire professionnelle et les effets du féminisme dans ce même espace ? Les incidences biographiques sont de trois types.

Premièrement, **certaines militantes resserrent les liens entre ces deux mondes**, en transférant des compétences de l'un à l'autre, voire elles fusionnent quasiment les deux sphères. Il s'agit particulièrement des militantes dans le monde du journalisme, de l'audiovisuel et du cinéma. Elles s'engagent dans des créneaux professionnels en lien avec le militantisme. C'est

---

<sup>793</sup> Mc Adam Doug, *Freedom Summer*, op. cit., p. 284.

<sup>794</sup> *Ibid*, p. 276. Voir le cas du militant Mario Savio.

<sup>795</sup> Pagis Julie, *Mai 68*, op. cit., p. 115.

<sup>796</sup> Pour des raisons de confidentialité, les prénoms des militantes ont quelque fois été modifiés.

des « renégociations heureuses » avec un espace transitionnel entre militantisme et profession, c'est un féminisme hybride : un monde « genre et média »<sup>797</sup>. Les ressources militantes (idéologiques et matérielles) sont mises au service de la profession et inversement<sup>798</sup>. Une militante journaliste sur des sujets féministes en est l'exemple, tout comme deux autres militantes investies dans des documentaires télévisés sur le genre et la sexualité. Elles se distinguent d'une professionnalisation féministe, comme dans le cas des féministes des années 70 qui s'engagent dans des structures féministes (Planning familial, MLAC) et qui sont d'ailleurs « restées actives dans l'espace de la cause des femmes sans interruption jusqu'à aujourd'hui »<sup>799</sup>. Elles ont pourtant en commun (MLF et Femen) le fait d'être parvenues à faire du féminisme leur métier. La profession et la carrière féministe ne sont pas totalement confondues, mais travaillent en quelque sorte main dans la main et les effets sont réciproquement positifs. Cette co-construction « média et genre » se rapproche des carrières universitaires féministes issues de la « seconde vague »<sup>800</sup>.

Deuxièmement, lorsque les carrières militantes et professionnelles sont éloignées l'une de l'autre, **les militantes parviennent à créer des ponts ponctuels**. Dans le monde du cirque dans lequel Mathilde travaille, celle-ci apporte sa cause féministe :

J'ai lancé une journée dédiée [...] aux problématiques de femmes de cirque sur le terrain. Les femmes dans la culture sont complètement invisibles ! Elles ne représentent que 8 % dans les programmations, donc c'est assez problématique. Contrairement à ce qu'on a l'air de penser, c'est un bastion extrêmement sexiste avec des stéréotypes de genre, véhiculés sur les plateaux, sur les pistes. [...] On a créé un collectif de femmes de cirque ! C'est en réaction avec une programmatrice d'un pôle cirque qui m'a dit : je veux bien programmer des femmes, mais elles sont où ? Et là, la moutarde m'est montée au nez, je me suis dit, il faut absolument les rendre visibles !

Plusieurs organisatrices, dont Mathilde, mobilisent et réunissent une centaine de femmes afin qu'elles puissent réagir dans des débats sur la profession. Au vu du succès, la journée est à nouveau organisée les années suivantes. Farida, professeure de théâtre dans une grande école, associe son féminisme à ses activités professionnelles, elle l'« importe » dans ses enseignements :

Je mettais tout le temps des petites phrases féministes dans mes textes... À polytechnique [...] je rajoutais des scènes féministes à l'intérieur, pour les faire réfléchir, et ça, c'était un bonheur total !

---

<sup>797</sup> Pagis Julie, *Mai 68*, op. cit., p. 179.

<sup>798</sup> Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », dans *Penser les mouvements sociaux*, op. cit., p. 176.

<sup>799</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 415.

<sup>800</sup> *Idem*.

La troisième catégorie correspond à **des trajectoires professionnelles qui ont été explicitement détournées par la carrière militante**. Si l'activisme Femen crée des opportunités, l'activisme impose aussi un resserrement de l'espace des possibles, et provoque un déclassement social<sup>801</sup>. Alors que la carrière militante affecte sa trajectoire, cette militante se refuse à conclure totalement à l'hypothèse. Elle obtient des prix, intègre un théâtre réputé et sa carrière est lancée. En se retrouvant dans Femen, « boom, tout s'arrête » : Évidemment tu te poses la question ; tu te dis qu'est-ce que j'ai fait de pas correct [*Tu penses que ton engagement à Femen a rayé ta carrière ?*] C'est une question grave que je me pose, parce que je ne sais pas si je me donne des justifications ». Les précautions de la militante, qui évite de créer un lien de causalité trop déterministe, n'en révèle pas moins le coût psychologique d'une telle explication, et à laquelle elle préfère renoncer : il est probablement difficile (au moment où elle parle) d'accepter l'idée d'une carrière professionnelle « brisée » par son engagement militant, qui lui-même s'est arrêté.

Deux autres militantes ont vu leurs carrières initiales s'arrêter et bifurquer vers d'autres horizons. De nombreux travaux sur le militantisme confirment que les ex-militant.e.s continuent longtemps après les événements à se distinguer politiquement de leurs contemporain.e.s non engagé.e.s. De nombreuses reconversions de militant.e.s politiques se font dans le social<sup>802</sup>. Deux militantes travaillent dans des foyers pour adolescent.e.s. Armelle a pourtant fait une école d'art et architecture, mais ses expériences politiques (Femen et la jungle de Calais), l'amènent à rejoindre un centre pour mineur.e.s isolé.e.s étranger.e.s. Dans son nouveau métier, son engagement féministe est relativement présent. Elle discute surtout des stéréotypes avec les jeunes :

Pas que sur le féminisme, sur toutes les luttes contre toutes les discriminations en général. C'est des jeunes qui viennent beaucoup de pays où l'homosexualité est par exemple passible de la peine de mort et ils tiennent énormément de propos homophobe aussi, je leur en veux pas, mais j'essaye de leur faire comprendre qu'eux sont victimes de discriminations à caractère raciste, et toutes les discriminations ont le même type de fonctionnement, et là où eux ça les blesse de subir le racisme, il y a d'autres personnes que ça va blesser de subir le sexisme ou l'homophobie.

Armelle limite cependant son discours féministe en raison de son exigence de neutralité : « Je travaille dans une association qui donne des missions de service public délégué. Donc pour moi, c'est laïcité, on ne donne pas son point de vue politique. Je suis hyper attachée à ça... Et très rarement, je fais de légères entorses, je suis hyper prudente avec ça. [...] Le fait qu'on travaille avec des usagers qui sont fragiles et qui ne doivent pas être influencés » De plus, Armelle ressent des résistances ou un rejet du féminisme :

---

<sup>801</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement », *op. cit.*, p. 12.

<sup>802</sup> Pagis Julie, *Mai 68*, *op. cit.*, p. 302. Voir aussi : Mc Adam (1988), Fillieule (2005), Masclat (2017).

Souvent, c'est mal perçu, c'est très mal reçu quand... J'ai vu juste avec le fait de vouloir serrer la main, ou quand on m'appelle mademoiselle, je ne peux pas m'empêcher de [...] « la miss », j'ai un collègue qui m'appelle « la miss » orgh lala ! Ça m'insupporte ! Je peux pas m'empêcher de dire un petit truc. Et souvent, c'est très mal perçu ! Souvent, je prends sur moi, et je dis rien quoi.. Après, je suis dans un milieu - je travaille avec des travailleurs sociaux toute la journée - c'est peut-être des personnes un peu plus sensibilisées à la lutte contre les discriminations que d'autres milieux, je sais pas. Ça va, j'ai pas l'impression d'être en permanence victime de sexisme [*Tu te sens pas à l'aise de parler de féminisme ?*] Non, je suis pas vraiment moi-même au travail quoi ! Je garde une façade quoi !

D'une part, Armelle vit une contradiction entre ces nouvelles croyances féministes et son attachement à la neutralité politique. Elle se permet toutefois de légères « entorses » dans son travail. D'autre part, une tension se manifeste dans sa volonté de mettre en pratique son féminisme dans un milieu professionnel où des discours et des pratiques sexistes existent. Armelle tient à distance sa carrière militante passée. Lors de notre deuxième rencontre (avec le chercheur), elle me raconte ses difficultés avec des collègues, à la suite d'un conflit symbolique :

Cet été, j'ai commencé à avoir des gros problèmes au travail, parce que dès que quelqu'un sait que t'es dans Femen, ça se propage, et du coup tout le monde l'a su au boulot ! [...] J'ai des collègues qui refusent de me dire bonjour, qui refusent de dialoguer avec moi, qui refusent de me serrer la main ! C'est parti d'une histoire... Je leur ai dit, je ne souhaite plus faire la bise à mes collègues, je préfère serrer la main, comme on serre la main aux usagers - comme les collègues hommes se serrent la main ! J'ai expliqué ma démarche, et en fait, ils ont pas compris ! Et c'est parti d'une petite frustration comme ça, et j'ai appris par des jeunes qui m'ont parlé, qu'ils avaient vu ma page Facebook, y a un jeune qui m'a dit que ces collègues-là, ont parlé aux autres usagers de moi, de mes engagements dans Femen... Réputation de pute ! Et c'est en train de devenir difficile pour moi au travail et je vais démissionner ou je vais demander une rupture conventionnelle, je sais pas ce que je vais faire, mais là... !

Armelle est rattrapée par l'étiquette « Femen » qui agit fortement comme un stigmaté :

J'ai bien conscience que c'est des histoires de cours de récréation - que c'est un peu ridicule - mais pas tant que ça... [...] quand ils arrivent au travail, ils serrent la main au collègue qui est juste à côté de moi, et ils passent à côté de moi sans rien dire ! Je suis un objet transparent, je ne peux pas me résoudre à accepter ça. C'est très dur ! Et là, c'est la première fois que mon engagement dans Femen me pose des problèmes au travail !

Une seconde militante, Farida, engagée dans le « social », est pareillement confrontée à des discours sexistes. Elle tente de mettre en pratique son féminisme. Farida (ayant eu aussi une carrière dans le théâtre et l'enseignement) travaille dans un foyer de l'aide sociale à l'enfance. Elle réagit verbalement aux stéréotypes de ses collègues : « Par exemple y a des éduc's, ça les dérange pas qu'on me fasse la blague : t'aimes les saucisses ? Tu veux de la sauce blanche avec ? ... ben non, en fait. Non, moi, je me vois pas dire ça : toutes les filles sont pas des putes !



Donc, tout le temps dans mon travail, je reviens à la définition des mots par exemple, même avec les éducateurs, j'accepte pas ces blagues-là, et j'explique pourquoi ! » Les critiques de Farida et la bataille des mots surprennent et suscitent des tensions avec ses collègues éducateurs :

J'ai eu du mal à me faire accepter dans mon travail ! Parce que c'était complètement inhabituel pour eux. [...] Ils l'ont pris personnellement, ils l'ont pris comme si je faisais des leçons de morale, ou comme si j'étais supérieure, alors que... Moi, en fait, je me sens agressée à chaque fois qu'on me parle comme ça, donc moi, je réponds, selon moi, juste à la hauteur de ce qu'on me dit, et j'essaie de répondre avec beaucoup de pédagogie, mais c'est vrai que je suis... sèche ! Parce que c'est pas drôle, en fait. Je pense que les jeunes me respectent pas, si un éducateur se permet de rire à tel... [*Ils ont quel âge ?*] Euh, 15-18. Et après, je suis très attentive... Aux jeunes filles, par exemple, aussi on leur dit... de se changer : Ah, tu vas pas t'habiller comme ça ? Oh, tu devrais pas te maquiller comme ça ! [*Qui leur dit ça ?*] Les éducateurs !

Pour Farida et Armelle, les produits acquis dans la socialisation militante n'ont pas pu faire l'objet d'une reconnaissance et/ou d'une reconversion dans la sphère professionnelle<sup>803</sup>. Alors que l'épanouissement personnel passe par la fidélité militante, celles qui se reconvertissent dans le « social » ont leurs trajectoires professionnelles qui dévient, et sont paradoxalement aussi celles qui voient leurs aspirations féministes sanctionnées. Le transfert du féminisme est variable. L'engagement féministe est consolidé par l'espace professionnel dans de nombreux cas (Marion, Sabrina, Mélissa, Selma, Samia). Lorsque le féminisme qui est importé dans la profession est fragilisé, elles démissionnent (Agnès et Philomène), ou préparent une reconversion (Lily). Dans l'ensemble, cela témoigne de la volonté des militantes de pérenniser, coûte que coûte, les acquis de la socialisation féministe. Cela se remarque fortement dans les tentatives réussies ou échouées d'imbriquer son féminisme à son métier.

Les incidences biographiques sont multiples et variées, mais pas moins réelles. Des militantes voient leurs carrières professionnelles changer de trajectoire, ralentir, voire pousser vers la sortie. Nombreuses sont celles qui changent d'elles-mêmes, de secteur d'activité, plus en accord avec leurs nouvelles aspirations. Sur les 14 militantes, deux ont réalisé des « carrières hybrides » (Marion, Sabrina). Deux autres militantes associent ponctuellement le militantisme et la carrière professionnelle (Mélissa et Selma). Trois militantes se sont « converties » à un métier dans le social ou l'humanitaire en rupture avec leurs parcours académiques (Agnès, Janelle, Philomène). Leur position est contradictoire. Elles se mettent au service de la société et des idéaux et paient le prix des contrats professionnels précaires et des aspirations féministes étioilées. Deux autres activistes ont une « carrière consolidée », car exclusivement militante, elles n'ont pas démarré de carrières professionnelles autres (au moment des entretiens). Elles ont une situation ambiguë également, précaires et dynamiques, car elles travaillent sur des projets divers (associatif, culturel) et font de leur féminisme leur quotidien professionnel (Samia, Ève). À ces trois trajectoires-type (« carrière hybride », « carrière sociale », « carrière militante

---

<sup>803</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 415.

consolidée »), nous ajoutons une quatrième : la « carrière freinée ». Elle correspond aux trajectoires professionnelles qui sont fortement ralenties, voire anéanties, par le militantisme (Amélie, Rose, Lily). Pour résumer, 12/14 militantes ont vu leurs trajectoires professionnelles bifurquées ou impactées à des degrés divers en raison de l'expérience militante ; pour le meilleur en ce qui concerne les « carrières hybrides » et pour le pire pour celles qui sont obligées de changer de voies par rejet. L'engagement Femen produit du déclassement et de la promotion sociale<sup>804</sup>. L'engagement politique féministe « rattrape » certaines mobilités sociales descendantes (celles qui sont en échec scolaire, contrats très précaires), mais sapent aussi des trajectoires sociales en construction. La sphère familiale accentue les tensions que les militantes doivent dénouer.

### 8.2.3) La sphère familiale : transmissions du féminisme et ouverture vers l'Autre

L'impact du féminisme sur les relations familiales se subdivise en autant de relations qu'il y a de membres dans une famille (mère, père, grands-mères, grands-pères, sœurs, frères, etc.). Certaines militantes affirment ou consolident le discours féministe, lorsqu'elles ne sont pas automatiquement interpellées à rendre compte de leur féminisme. Les débats sont plus fréquents et provoquent quelquefois des disputes inédites dans l'espace familial :

J'ai beaucoup de problèmes avec mon grand-père ! Mon grand-père, c'est un gros macho ! [...] Il m'appelait « la Femen ».... Un peu chelou ! C'est un monsieur grande gueule. Il a 68 ans, un truc comme ça. [...] Par exemple pour l'action du 11 novembre [contre Donald Trump], il était quand même fier ! Mais quand c'est des sujets que lui considère mineurs, par exemple, l'homosexualité, les LGBT, tout ça... Il est complètement fermé sur ce genre de sujet donc j'en parle pas ! Ça sert à rien, à chaque fois ça finit trop mal.

La militante négocie et concilie ses dispositions féministes et les liens affectifs avec son grand-père. Une autre militante vit des débats similaires et remet en question une double autorité, générationnelle et religieuse :

J'ai beaucoup de discussions par exemple sur la religion avec ma tante, ma grand-mère... Qui sont très, très religieuses ! Elles font des études de théologie, elles sont investies.... Je réponds en fait, ce que je faisais pas avant ! [...] Par exemple sur le rôle de la femme au sein de l'Église ! Je trouve ça complètement fou qu'une femme ne puisse pas être prêtre par exemple ! Que la femme n'ait pas le droit de prendre de plaisir, que... Voilà !

---

<sup>804</sup> Pagis Julie, *Mai 68, op. cit.*, p. 178.

Les désaccords s'expriment plus promptement. Les acquis de l'engagement se maintiennent, les militantes font œuvre de « réflexes » féministes consistant en des formes de protestation ouvertes et explicites (*voice*)<sup>805</sup>.

Les militantes peuvent convertir à leurs causes. Elles transmettent leur nouvelle lecture du monde. Le père de cette militante a changé ses pratiques d'écritures. Il inclut des questions de genre, exprimant peut-être par-là, d'une certaine façon la fierté de sa fille :

Il devient un peu féministe, c'est très rigolo [...] il se dirige vers des trucs sur l'égalité hommes-femmes (*rires*), ça me fait beaucoup rire ! [...] Nan, il écrit par exemple sur l'histoire, ou la guerre ! Là, il a écrit un truc sur le vélo, du coup, il a fait un bouquin sur la différence dans le vélo entre le féminin et le masculin ! Quels sont les codes et tout ça, il aurait jamais fait ça avant par exemple !

L'engagement politique fait évoluer des relations. La transmission féministe n'est pas toujours une volonté active. Elle peut prendre l'apparence d'une auto-injonction. L'étiquette de la « Femen » radicale pousse cette activiste à prolonger son rôle :

Je laisse passer beaucoup moins de choses, parce que je sais que je dois montrer l'exemple ! Par exemple, une fois, j'étais avec ma petite sœur, elle devait avoir 20 ans - on a 4 ans d'écart - on était dans la rue, sans doute en robe, c'était l'été ! Et puis il y a un vieux monsieur qui nous a fait une réflexion, il m'a dit un truc du genre t'es magnifique, un truc comme ça ! Pas agressif, mais je me suis retournée et je lui ai dit, pardon, ça va pas la tête ! [...] Mais parce que j'étais avec ma sœur ! J'aurais été toute seule, je ne l'aurais pas fait. J'aurais continué ma journée ! Ça m'a pas traumatisée, mais je trouve ça important, je me sens obligée de montrer l'exemple !

Sabrina indique que son féminisme est déployé dans l'entourage familial, mais ce processus redouble l'effet sur la militante. Tout se passe comme si le féminisme, qu'elle souhaite transférer à sa sœur, agit comme une seconde couche sur la militante elle-même.

La carrière militante peut aussi modifier la perception qu'une militante se fait des membres de sa famille. Selon la description d'Ève, sa sœur et elle-même se construisent de manière inversée (cf, chapitre 5). Ève qualifie cette sœur de « conformiste » et de « capitaliste ». À la suite de son expérience féministe, la militante révisé sa lecture critique et binaire :

Elle aime ça avec son cœur, elle adore ce qu'elle fait ! Et je me suis dit, tu sais quoi, moi, je suis allée à contre-courant pour trouver quelque chose que j'aime... Parce que y a rien de ce que je voyais qu'on m'avancait comme possibilités que j'aimais suffisamment ! Et j'ai trouvé quelque chose qui me prend par le cœur, et puis... je peux pas la critiquer, elle a trouvé elle aussi quelque chose qui la prend par le cœur, et hmm... Fait qu'elle adore ça ! Fait qu'on a fini par concilier un peu nos différences idéologiques et politiques !

---

<sup>805</sup> Masclat Camille, *Sociologie des féministes*, op. cit., p. 457.

Sans être exclusive à la carrière militante, Ève tire pourtant de son expérience politique une forme de « repli ». Plutôt que de se limiter à déplier vers sa sœur sa lecture politique et changer le monde unilatéralement, le « dépli » se replie à nouveau vers elle. Elle souligne comment la connaissance et la reconnaissance de « soi » va de pair avec la reconnaissance de l'« autre ». Alors que sa sœur travaille plusieurs années pour s'offrir un voyage autour du monde avec son compagnon, Ève se reconnaît finalement dans cette sœur qu'elle n'a pourtant cessé d'opposer à sa trajectoire durant l'entretien :

Elle vient de partir pour faire un tour de monde, elle a pris son année sabbatique y a deux mois. Ça fait vraiment 6 ans qu'elle en parle, qu'elle fait tout ça pour finalement partir faire un tour du monde ! [...] Et tu vas flamber toutes tes économies en un an pour voyager partout, mais je veux dire... Il restera plus rien après ! Et... C'est cool qu'elle choisisse ça ! Et c'est là où je vois que quelque part, on vient aussi de la même curiosité, de la même... Bon, c'est ça !

#### 8.2.4) La sphère scolaire : la militante et la savante ?

Les militantes qui sont encore étudiantes au moment des entretiens sont peu nombreuses (1/14). Cette militante exprime la parole féministe et manifeste ses désaccords :

J'étais en cours d'histoire. On étudiait le moyen-âge. [...] J'ai levé la main et j'ai dit : alors ce que j'ai apprécié dans le texte de Duby, c'est que pour une fois, il parle des femmes et il dit pourquoi elles sont absentes du paysage historique. Et alors là, j'avais lancé un truc... Les gens dans ma classe, je sais pas pourquoi : oui, mais qu'est-ce que tu veux qu'on parle des femmes quand on parle de chevaliers !

Annabelle ose reprendre ses professeur.e.s lorsqu'elle considère que la présence des femmes est invisibilisée dans les enseignements :

La dernière fois aussi j'avais un cours sur les sciences en Chine. Le prof nous parlait des concours impériaux pour les hauts postes administratifs en Chine, et il disait : tout le monde a le droit de passer les concours, "la grande démocratie" ! Je vais dans Google : *concours impériaux en Chine*... Évidemment, c'était que les hommes qui avaient le droit de les passer ! Et en fait pendant une heure, il nous a parlé de ça et il disait tout le temps que vraiment, c'était quelque chose que tout le monde avait le droit de passer, il y avait pas de classe sociale pour passer le concours. Donc, là, j'ai levé la main et j'ai balancé ! Alors tu vois, je passe un peu pour la féministe de service.

Annabelle applique une lecture genrée tant aux rapports sociaux, qu'aux savoirs qui lui sont transmis par l'institution universitaire. Elle propose une révision méthodologique de l'histoire dans le second exemple en incluant l'interdiction des femmes aux concours, non comme un fait

naturel, mais comme un fait de société qui compte dans l'analyse historique. Les interventions d'Annabelle relèvent, *a priori*, d'un positionnement politique féministe, pourtant, il s'agit des règles méthodologiques et sémantiques : quelle catégorie d'individus compte dans une notion ? Que contient « tout le monde » à une époque donnée ? Le rôle militant d'Annabelle se déplace du côté savant.

#### 8.2.5) La sphère amoureuse et sexuelle : la séparation, une forme d'émancipation

Avec le féminisme, plusieurs militantes voient leur vision du couple (hétérosexuel) évoluer et attribuent ce processus à un changement de comportement de leur part. Beaucoup se disent « moins tolérantes ». Agnès se sépare de son compagnon pendant son militantisme. Elle accepte de moins en moins certaines attitudes en contexte amoureux. Le compagnon d'Agnès prend la parole dans les médias à l'occasion de l'une de ses arrestations : « Pour moi, c'était hyper important que si quelqu'un devait parler dans les médias, de mon incarcération, que ce soit mes collègues militantes. [...] Pour mon mec, je l'ai pris très mal, j'ai essayé de lui expliquer en quoi pour moi c'était pas cool, il a jamais compris.. Et c'était un mec avec qui je suis resté trois ans ! On s'est séparé quand je suis sorti de prison, pour cette raison-là et d'autres ! » Avec son expérience dans Femen, Agnès relève des situations en contradiction avec ses valeurs féministes et le verbalise auprès de son compagnon :

J'ai commencé à voir certains éléments sexistes dans notre relation, à le faire remarquer de plus en plus, et lui ne comprenait pas. [...] Il a fait une collaboration avec un rappeur avec les paroles misogynes dans certaines de ses chansons, et pour moi, c'était inacceptable ! Et une fois, on se promenait dans la rue vers Château d'Eau et on était une bande de copains, et y a un mec qui me fait une réflexion sur mon physique, et je commence à essayer de lui répondre, à l'engueuler, à lui dire qu'il avait pas à me parler comme ça ! Et mon mec s'en est mêlé, et du coup, c'est devenu une discussion entre hommes, et moi qui étais la première concernée, je me suis trouvée exclue de cette discussion, et j'ai trouvé ça genre insupportable !

Une autre militante, Janelle, reconnaît une moindre « tolérance » à l'égard de certains discours et pratiques dans ses relations amoureuses : « À partir du moment où je revendique un peu une idéologie féministe, où je revendique des choses quand même féministes, je peux pas me permettre d'accepter certaines choses que peut-être avant je tolérais un peu plus ! » À la conscientisation, succède la verbalisation. Janelle est en couple avec un réfugié soudanais, tous deux ont résidé au squat de Clichy. Elle décrit l'éloignement idéologique qu'elle souhaite réduire à force de discussions, mais ce faisant, elle prend aussi conscience de ses propres contradictions :

Alors, c'est très compliqué, parce que mon copain est réfugié soudanais ! (*rires*). [...] Enfin, pour lui, le féminisme c'est très loin, il n'en a jamais entendu parler, il a quand même une

éducation... Sa mère vient d'Arabie Saoudite, enfin, il a une éducation très religieuse et tout ! [...] Je vivais à Clichy dans le squat Femen... [...] Et là, il m'a sorti, je crois le truc qu'il ne faut jamais sortir à une féministe : que je devais l'écouter parce que l'homme était supérieur à la femme, que l'homme était là [en haut], et la femme, là [en bas] ! Et en fait, je... Je ne sais même pas comment je ne l'ai pas égorgé (*rires*) ! Mais je pense que j'ai une tolérance qui est beaucoup plus grande avec lui que je ne pourrais avoir avec d'autres personnes, qui ont grandi en France et qui ont eu une éducation similaire à la mienne, ou... Mais donc, voilà, ça été des heures et des heures de discussions après pour essayer de me dire, bon, peut-être que s'il n'a jamais entendu ces choses-là, peut-être qu'il faut aborder maintenant ce sujet-là. Qu'en même temps, il est là, qu'entre Femen, et il ne m'a jamais embêtée pour quoi que ce soit, et qu'il a l'air de... Bon, y a beaucoup de choses où il ne doit pas tout comprendre, mais... Il n'a pas l'air de faire le lien avec le fait juste que, moi, je prône l'égalité, tout simplement, (*rires*)... Donc, je pense que ça, c'était le plus dur ! Mais bon, j'ai dû faire preuve de tolérance, et de pédagogie, pour essayer d'expliquer mon idéologie.

Janelle s'engage et accepte une relation antagoniste à son féminisme. Le couple se forme *a posteriori* de la carrière militante féministe de Janelle et le statut particulier de son compagnon (réfugié soudanais) semblent favorablement prolonger le travail politique de la militante « tolérante », qui fait preuve de « pédagogie » et « explique » le féminisme. En outre, la carrière militante de Janelle est double : féministe et pour la cause des réfugié.e.s. Les carrières militantes de Janelle sont un tremplin pour une relation amoureuse épanouie, mais la persistance des contradictions peut conduire à des chemins qui se séparent comme dans le cas d'Agnès. Cette dernière se sépare de son compagnon, qu'elle a rencontré avant de s'engager dans Femen. Comme si le militantisme venait réviser l'histoire individuelle et les choix antérieurs.

Plusieurs militantes font évoluer leur sexualité. Une activiste explique comment elle reprend le fil de sa sexualité :

Au collègue avec ces faits de harcèlement, je me suis sentie dépossédée de mon corps, quand j'ai commencé à avoir des relations sexuelles et que ma mère ne voulait pas m'emmener chez la gynécologue, ni m'acheter de préservatifs, et qu'elle voulait même "m'interdire d'avoir des rapports sexuels", je me suis sentie dépossédée de mon corps, quand j'ai eu mes premières relations sexuelles, j'avais pas vraiment envie, c'était plus pour faire plaisir aux mecs, je me suis encore sentie dépossédée de mon corps. [...] Et à aucun moment, je n'avais la sensation d'avoir vraiment le contrôle de mon corps, et je crois que m'engager dans Femen, finalement, c'était comme en reprendre le contrôle.

Si cette militante ne définit pas les éléments de prise de contrôle de son corps, l'hypothèse d'une sexualité plus épanouie se dessine en creux du discours. Une deuxième militante fait un lien explicite entre la libération politique et la libération sexuelle. Le militantisme lui fait découvrir son corps sexuel : « Ça m'a permis de m'accepter, d'accepter mon corps en fait. J'ai eu des difficultés avec mon corps jusqu'à cet âge-là, même aussi niveau... Sexualité, ça a été le déclenchement de m'autoriser à me toucher, par exemple ! Je ne connaissais pas mon corps

jusqu'à cet âge-là ». La militante commence à pratiquer la masturbation, sa sexualité étant jusqu'ici cadrée par les discours religieux de la sphère familiale. Sa sexualité évolue, elle change ses rapports aux hommes et se dit plus entreprenante : « Je drague pas de la même manière aussi, enfin je drague pas... Avant.. j'attendais que l'homme vienne... Gnagnagni gnagnagna.. ! Maintenant, je suis cash, mais alors, d'une manière... Mais en plus, ça m'amuse beaucoup, parce que ça déstabilise les hommes, et c'est extraordinaire ! » Elle donne un exemple récent :

Ben y a deux jours, je suis cash, quoi ! Moi ça se passe en 10 mn, enfin... Y a quelqu'un qui me plaît et je vais lui dire : viens, on y va, quoi ! [...] (*rires*) Il a été choqué, il m'a dit : putain... Je suis déstabilisé là, ça ne m'arrive pas souvent ! [...] Les coups d'un soir aussi. Ouais, je me permettais pas trop de coups d'un soir. Pas trop... Un peu, mais avec culpabilité. Maintenant, je culpabilise plus ! Je me dis que j'ai le droit de faire comme un mec qui fait ça !

La militante se donne du plaisir, ose « draguer » et a réduit le territoire de la culpabilité de la socialisation primaire. La transformation de la sexualité est également un épanouissement pour une troisième militante qui vit un bouleversement de son identité sexuelle. Elle est âgée de 28 ans et pour la « première fois », elle respire dans son « corps » et dans sa « tête ». Elle raconte son *coming-out* :

J'ai osé faire quelque chose que j'avais jamais osé faire avant, mais ça a toujours été présent pour moi. [...] J'ai décidé de commencer à dater des filles ! Parce que j'ai toujours voulu faire ça, je l'avais jamais fait ! [...] Je découvre à 28 ans que je suis lesbienne, depuis le début des temps. Puis là, vraiment, j'insiste sur ce mot - parce que j'ai été avec des gars avant, et que même ça pour moi, c'était du domaine de ce qu'il faut et de l'apparis [apprentissage]. Ça m'a jamais rien fait, ça m'a jamais touché, ça m'a jamais... C'était comme faire l'amour avec un ordinateur, tu sais !

Se démarquant de ce qui lui était proposé par le passé sur le plan sexuel et amoureux, la militante bifurque, elle se sent « à l'aise » dans cette direction. La libération politique est sexuelle :

Et là, je réalise tout ce que j'ai manqué, incluant l'amour, et de sentir des choses, avec mon corps ! [...] Ma vie est devenue 3D tout d'un coup ! J'ai soufflé, j'ai senti... Je me suis dit bon là, ça y est ! [...] Je sais pas où va me mener cette histoire de Femen, mais ce que je sais, c'est que c'est important pour moi et puis je continue, parce que y a beaucoup plus de bien, en une fois, en une heure, en une action, que ce que j'ai trouvé de bien en deux décennies !

Alors que la militante s'épanouit en donnant du sens à ses ressentis, que le militantisme lui permet enfin d'assumer, son entourage en fait une lecture inverse : « Tous mes amis, toute ma famille, ça a éclaté là, c'était : "En plus de ça, t'es lesbienne ! Tu fais vraiment ça juste pour faire chier !" ; "Qu'est-ce que tu pourras nous faire de pire, tu veux vraiment nous tuer !" , et

là, j'ai vraiment perdu tous mes amis, ma mère se morfond encore en pleurant chaque nuit là-dessus ! »

Dans ce dialogue avec elle-même, la militante provoque une coupure, se séparant d'un ancien « moi ». Pour rendre compte de ce processus durant lequel les militantes se défont des règles à la fois en elles et étrangères à elles, cette dernière décrit son *coming-out* en usant d'une métaphore explicite : « Et ça été comme le clou dans le cercueil de faire le deuil de ces règles ! »

\*\*\*

L'expérience Femen est un cheminement individuel et collectif. La socialisation militante (la pratique militante, les sociabilités, les violences, les compétences acquises, les formes d'auto-analyses qui s'engagent, etc.) constitue un processus de transformation intense, doublé de bifurcations, quelquefois radicales. De quels types sont les changements ? La mise en évidence de dispositions à la contestation de certaines militantes Femen suggère que les enquêtées se situent à des degrés divers entre une socialisation de « renforcement » et une socialisation de « transformation »<sup>806</sup>.

Dans ce processus, des effets importants de la carrière militante sont constatés sur leur propre chair, sur leurs relations sociales et les trajectoires. L'expérience Femen est ainsi une « carrière d'émancipation » qui favorise un travail réflexif, la militante réinscrit son parcours et son vécu dans le « social »<sup>807</sup>. Le travail féministe des militantes Femen est un remaniement de la vie privée et publique. De manière analogue, Camille Masclét a mis en exergue « la modification des produits de la socialisation de genre » des militantes féministes des années 70 et de manière durable dans leur existence<sup>808</sup>.

Autre point commun entre ces deux générations de féministes, celle des années 70 appartient à des classes moyennes et supérieures (à fort capital culturel). L'engagement égalitaire et le rapport réflexif des Femen à leur genre sont aussi reliés à des catégories sociales, moyennes et supérieures. Mais, le désinvestissement corporel pour certaines militantes (travail de l'apparence qui est relativisé) et l'attitude physique masculine pour d'autres militantes (cri, discours, jeu de regard, comportement expressif) peut s'interpréter doublement comme une prise de distance avec ces mêmes catégories sociales et une prise de distance avec les normes de genres<sup>809</sup>.

---

<sup>806</sup> Darmon Muriel, *La socialisation, op. cit.*, p. 115.

<sup>807</sup> Leclercq Catherine, Pagis Julie, *op. cit.*, p.12

<sup>808</sup> Masclét Camille, *Sociologie des féministes, op. cit.*, p. 537.

<sup>809</sup> Dans la carrière anorexique, la transformation de soi est sur deux fronts (le culturel et le corporel) et est orientée vers le haut de l'espace social, à savoir des pratiques caractéristiques des femmes des classes moyennes et supérieures : Darmon Muriel, *Devenir anorexique, op. cit.*, p. 269.



## Conclusion partie II.

En s'intéressant aux biographies militantes, on constate que le rôle de l'actrice s'est révélé primordial et la place que doit lui accorder l'approche scientifique indispensable. Comment comprendre pourquoi des individus se mobilisent, et se mobilisent parfois au prix le plus fort, sans relier celui-ci à une histoire (de la violence par exemple), à des ressources acquises (éveil d'une conscience de genre, disposition au politique), à la sublimation de l'engagement (transformer l'oppression en une opportunité de création).

Cela a aussi le mérite de désapprouver la cécité de certaines interprétations. Et plutôt que de conclure que la manifestation seins nus n'est « rien » et « apolitique », « sexuelle », « vulgaire », « tout sauf féministe », il est plus utile d'en chercher effectivement le sens. La généalogie de cette enquête sociologique réside d'ailleurs dans les nombreuses remarques qui m'ont été signalées, à savoir que les militantes Femen sont probablement des prostituées. Pour se mettre seins nus, il faut être une prostituée ou presque... Le comportement « déviant » est ainsi subrepticement expliqué par une catégorie d'individus qui aurait des caractères homogènes (et déjà déviants). Je n'ai pas toujours rétorqué à mes interlocuteurs.rices, ce que j'envisageais, à savoir que c'est probablement des jeunes femmes « normales » qui s'engagent. Mais je n'avais que quelques éléments biographiques et des sources de seconde main. De plus, plusieurs militantes ont des trajectoires très ambivalentes (« escort-girl ») que le médiatique et le topos exploitent parfaitement. L'enquête par ces récits de vie avait, en creux, cette ambition de « normaliser » empiriquement les militantes à partir de leurs biographies et de comprendre le sens de leurs démarches. Suivant les conseils d'Howard Becker et de son hypothèse zéro, je me suis dit que les militantes ont forcément une raison de faire ce qu'elles font. Et avec beaucoup d'enthousiasme, si je prouve que les militantes Femen ne sont pas des prostituées, je pourrai en conclure sur une « déviance » qui n'a rien à voir pas avec un type particulier d'individus. Je pourrai ainsi renforcer ma lecture « politique » du phénomène. Or, si la démarche se veut vertueuse, c'est sans aller jusqu'au bout de la logique interactionniste de l'auteur d'*Outsiders*.

Howard Becker préconise de découvrir la prémisse non formulée du syllogisme et de nous interroger sur ce qui rend cette argumentation si convaincante et si difficile à réfuter<sup>810</sup>. Plutôt que de *justifier* que les Femen ne sont pas des prostituées, le questionnement se renverse : qui dit que les prostituées n'ont pas le droit de manifester seins nus, et que cette démarche ne serait pas « politique », sous prétexte que la sexualité est leur métier ? Il est donc plus pertinent de montrer l'utilité que nous avons à les voir comme des prostituées et le réflexe d'en faire la cause de leur comportement :

---

<sup>810</sup> Becker Howard, *Les ficelles du métier*, op. cit., p. 238.

Les femmes seins nus sont des prostituées  
Les Femen sont seins nus  
Donc les Femen sont des prostituées

La conclusion est ainsi évidente : ce que font les prostituées même lorsqu'elles manifestent (seins nus) est en lien avec ce qu'elles font de leur vie et ce qu'elles sont professionnellement. C'est dans leur « être ». La catégorie « prostituée » a un grand mérite : elle trace une frontière entre les prostituées et les autres femmes, interdisant ainsi une lecture davantage sociale. Car si les Femen ne sont effectivement pas des prostituées, le phénomène s'élargit et appelle à un raisonnement plus global :

Les seins des femmes sont sexuels  
Les Femen sont des femmes  
Donc les seins des Femen sont sexuels

Or, sur le modèle du syllogisme classique, la majeure est une vérité générale ; la mineure est un fait particulier et la conclusion est un cas particulier de la vérité générale. Ainsi, 1) Tous les hommes sont mortels, 2) Socrate est un homme, 3) Socrate est mortel. Parfaitement logique. Sur ce modèle, le militantisme Femen s'attaque à la majeure. Si seuls les seins des femmes sont sexuels, alors la vérité n'est pas générale. Cette majeure devrait être « les seins [en général] sont sexuels ». En bref, si les seins des hommes ne sont pas sexuels ou que les seins des hommes sont tolérés malgré leur sexualisation, alors la définition de ce qui est « sexuel », ou la définition de ce qui est « interdit parce que sexuel », est inexacte. Cette dissonance conceptuelle est occultée par l'effet tautologique de la fameuse différenciation sexuelle (les hommes sont ceci, font ceci ; les femmes sont cela, font cela).

Dès les premières manifestations, les militantes ukrainiennes revendiquent un corps politique, au point de devenir l'enjeu même des protestations (le droit à..). C'est sur la base de ce malentendu discriminant entre différents protagonistes que se construit le militantisme de déviance. Et c'est le cœur du statut d'*Outsiders*. Les un.e.s et les autres ne sont pas d'accord sur la définition des choses, et ne reconnaissent pas la définition donnée en face. Pendant que certain.e.s se focalisent sur le corps sexuel, les militantes vivent leur corps en mouvement, dans une dynamique politique et de transformation de soi. De manière schématique, le corps est double avec d'un côté l'acte (le corps vécu politiquement) et de l'autre, l'infraction (les étiquettes). Howard Becker nous éclaire sur cette séparation :

La difficulté n'est pas technique, mais théorique. On peut construire des définitions opératoires à propos soit des actions particulières que des gens peuvent accomplir, soit des catégories particulières de déviance telles qu'elles sont ordinairement définies (en particulier, mais pas seulement, par les autorités). Mais on ne peut faire coïncider les deux choses complètement, parce qu'il n'en va pas ainsi empiriquement. Elles appartiennent à deux systèmes d'action collective qui sont distincts, quoiqu'ils se recouvrent partiellement. L'un est composé de gens

qui coopèrent pour produire l'acte en question, l'autre comprend ceux qui coopèrent au drame moral dans lequel des « infractions » sont découvertes et traitées, que la procédure soit officielle et légale, ou tout à fait informelle<sup>811</sup>.

Dans l'activisme Femen, cette séparation entre le « corps sujet » et le « corps objet » n'est pas stricte. Il n'y a pas une frontière imperméable entre le point de vue des militantes d'un côté et le point de vue des institutions de l'autre. Mais Femen provoque justement cette distinction et le conflit transforme la pratique militante en « déviance ».

Les parcours et témoignages ne cessent de visibiliser la bataille qui se joue à l'intérieur des existences des militantes. La place grandissante du corps-sujet, mouvant, en construction fait contre-poids, repousse et ébrèche le corps-objet, normatif, dominant, voire essentialiste. Si l'affrontement est à l'intérieur des militantes, c'est une lutte en miroir. Elle se déroule autant à l'extérieur, où le corps-objet prospère. Deux arènes montrent parfaitement la dimension *relationnelle* de la construction de la « déviance ». Le médiatique et le judiciaire symbolisent particulièrement cet « autre corps », en « moi » et étranger à « soi ».

---

<sup>811</sup> Becker Howard, *Outsiders, op. cit.*, p. 209





## **PARTIE III. LE CORPS-OBJET**

La controverse « sémantique » sur la nudité  
politique dans les arènes médiatiques et  
judiciaires (2013-2020)



*« Depuis le fond du Moyen Age, le fou est celui dont le discours ne peut pas circuler comme celui des autres : il arrive que sa parole soit tenue pour nulle et non avenue, n'ayant ni vérité ni importance, ne pouvant pas faire foi en justice, ne pouvant pas authentifier un acte ou un contrat, ne pouvant pas même, dans le sacrifice de la messe, permettre la transsubstantiation et faire du pain un corps ; il arrive aussi en revanche qu'on lui prête, par opposition à toute autre, d'étranges pouvoirs, celui de dire une vérité cachée, celui de prononcer l'avenir, celui de voir en toute naïveté, ce que la sagesse des autres ne peut pas percevoir [...] Tout cet immense discours du fou retournait au bruit ; et on ne lui donnait la parole que symboliquement, sur le théâtre où il s'avavançait, désarmé et réconcilié, puisqu'il y jouait le rôle de la vérité au masque »<sup>812</sup>.*

---

<sup>812</sup> Foucault Michel, *L'ordre du discours*, Paris Gallimard, 1971, p. 12.



Deux tendances se greffent à la manifestation Femen : l'hypermédiatisation et la judiciarisation. L'arène médiatique participe grandement à ce déploiement du corps-objet des militantes Femen. Moins apparente, l'arène judiciaire dissout bien plus le corps-sujet. Dans ces deux arènes, le corps fait, au sens propre, « l'objet » de la construction d'un problème public et de la controverse. La controverse est idéologique (non-scientifique) et n'est pas guidée par la volonté de découvrir la « vérité ». Elle ne repose donc pas sur des méthodes de mesure et de construction de preuves, mais davantage sur des « valeurs ». Et c'est qui permet de rendre des énoncés irréfutables<sup>813</sup>. À quoi sert-elle pour les protagonistes ? Et comment l'analyser ?

La controverse est un conflit qui est « moteur de l'histoire ». Elle contribue à faire société<sup>814</sup>. Pour le sociologue Cyril Lemieux, elle est « une situation dans laquelle les individus déplacent et refondent l'ordre social qui les lie »<sup>815</sup>. La sociologue Juliette Rennes souscrit à l'importance de cette dimension politique de la controverse : elle n'est pas « liée à certains objets de débat qui seraient par nature politiques ; elle est l'aboutissement d'un processus par lequel des acteurs problématissent et publicisent une situation ou un projet quelconque comme ayant des enjeux d'(in)justice ou d'intérêt général »<sup>816</sup>. La controverse politique se repère par le détachement « de la personne singulière autour de laquelle s'est cristallisée l'affaire », et les revendications suscitent « la formation durable de deux camps antagonistes »<sup>817</sup>. C'est à travers cette conflictualité que les protagonistes se manifestent, s'identifient et s'opposent. Elles et ils attribuent un sens et des valeurs au « problème », qui va traverser différentes arènes. La sphère militante a *requalifié* le corps : comment cette requalification est-elle perçue dans les autres arènes ?

L'hypermédiatisation des protestations Femen a fait l'objet d'une importante littérature académique sur le plan international (Allemagne, Belgique, Danemark, États-Unis, France, Pays-Bas, Tunisie)<sup>818</sup>. Le corps-sujet est bien souvent négligé, la lecture médiatique s'étend sur

---

<sup>813</sup> Angenot Marc, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique*, Paris, Mille et Une Nuits, 2008.

<sup>814</sup> Lamy Guillaume, *Laïcités et valeurs québécoises. Les sources d'une controverse*, Montréal, Québec Amérique, CRÉQC, 2015.

<sup>815</sup> Lemieux Cyril, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Vol. 25, n° 1, 2007, p. 193.

<sup>816</sup> Rennes Juliette, « Les controverses politiques et leurs frontières », *Études de communication*, [En ligne], 2016, p. 21-48.

<sup>817</sup> *Idem*.

<sup>818</sup> Reestorff Camillia M., « Mediatized affective activism: The activist imaginary and the topless body in the Femen movement » *Convergence, The International Journal of Research into New Media Technologies*, 20(4), 2014, p. 478-495. Bertini Marie-Joseph, « Le geste de Femen, un dispositif socio-technique de communication à haute tension », *Quand la médiatisation fait genre* (dirs.), L'Harmattan, 2014, p. 19-38. Dalibert Marion, Quemener Nelly, « Femen, l'émancipation par les seins nus ? », *Hermès, La Revue*, Vol. 69, n° 2, 2014, p. 169-173. Dalibert Marion, Quemener Nelly « Femen. La reconnaissance médiatique d'un féminisme aux seins nus », *Mots. Les langages du politique*, Vol. 111, n° 2, 2016, p. 83-102. Darmoni Kaouthar, Witschge Tamara, « Counterpublics in the age of mediatization : Local responses to Femen in the Arab world », *Conjunctions Transdisciplinary Journal of Cultural Participation*, Vol. 2, n°1, 2015, p. 118-131. Betlemidze Mariam, «Mediatized Controversies of Feminist Protest: FEMEN and Bodies as Affective Events, Women's Studies in Communication», 38:4, 2015, p. 374-379. Thomas Tanja, Stehling Miriam, «The communicative construction of FEMEN: naked protest in self-mediation and German media discourse», *Feminist Media Studies*, 16:1, 2016, p. 86-100. Luceno Moreno Marta, *Le corps féminin à l'agenda de la transition tunisienne : de la lutte féministe à la colonialité du genre. La construction des*

l'imagerie, les dispositifs et le corps-objet féminin. Dans le topos, lorsque la logique est poussée à son paroxysme, elle conclut à un pur « effet médiatique » de Femen. Ceci est bien entendu tautologique : ne s'intéresser à Femen qu'au prisme du médiatique ne peut que favoriser une lecture sur son hyper-importance médiatique. La dimension politique (et le mouvement social) est réduite comme peau de chagrin, voire niée, emportant ainsi le « sujet féminin recomposé » dans l'invisibilité de l'histoire. L'instrumentalisation du mouvement féministe, par les médias, avides de nudité sexuelle, apparaît comme l'explication première d'une mobilisation sociale qui n'en est pas une : « Si tu montres tes nichons, je reviens avec mon photographe »<sup>819</sup>. De nombreuses études ont effectivement montré la reproduction des stéréotypes de genre dans les médias et les formes de résistances à ces « assignations »<sup>820</sup>. Les couvertures médiatiques de Femen ne font pas exception. Le contrat implicite « je te donne de la visibilité, tu m'offres de ta nudité » indique ce prolongement du patriarcat qui s'est manifestement adapté au système capitaliste. Le corps, l'esthétique et la beauté sont plus que jamais un fonds de commerce, bien davantage au détriment des femmes<sup>821</sup>. L'industrie de la mode symbolise cette objectivation des corps féminins dans la société, que l'espace médiatique, particulièrement publicitaire, reproduit à outrance.

La démonstration précédente (cf. partie II) consistait à éviter le biais de la thèse médiatique, signifiant l'illusion du politique. Le second écueil à contourner, maintenant, est de considérer que les médias ne reflètent que la réalité, ce qui sous-estime leur performativité et leur participation à « l'espace public ». C'est aussi parce que le médiatique est une arène qui construit et reproduit les représentations sociales qu'elle intéresse particulièrement de nombreuses féministes. Cet activisme a « une longue histoire »<sup>822</sup>. Dans l'ère numérique, les féminismes ont davantage saisi l'importance d'investir le virtuel pour transmettre des messages, participer aux débats publics et transformer les pratiques et les représentations de genre<sup>823</sup>. En outre, Femen s'ancre dans un contexte favorable à la libération de la parole féministe, qui se déploie via différents répertoires d'actions individuels et collectifs (réseaux sociaux, graffiti, collage, etc.). Les révoltes sexuelles du mouvement « #metoo » ou encore la lutte contre les féminicides (en France) sont devenues des emblèmes de la cause des femmes.

Parmi les différents supports médiatiques, la presse écrite et numérique n'apparaît pas comme le lieu idéal d'analyse de la place des débats féministes. Elle subit très fortement une crise globale, particulièrement financière, liée à la révolution numérique (baisse des lectorats, diminution des ressources garantissant une indépendance, défis face au divertissement et à la

---

*problèmes publics autour du corps de la femme à partir de trois cas d'étude*, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, soutenue en 2018 à l'université de Liège.

<sup>819</sup> Chollet Mona, « Femen partout, féminisme nulle part », *Le Monde Diplomatique*, 12/03/2013.

<sup>820</sup> Damian-Gaillard Béatrice, Montañola Sandy, Olivesi Aurélie (dir.), *L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations, reconfigurations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. Alessandrin Arnaud, Espineira Karine, Biscarrat Laetitia, Thomas Maud-Yeuse, *Quand la médiatisation fait genre : Médias, transgressions et négociations de genre*, Paris, L'Harmattan, 2014. Corroy Laurence Jehel Sophie (dir.), *Stéréotypes, discriminations et éducation aux médias*, Paris, L'Harmattan, 2016.

<sup>821</sup> Chollet Mona, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris, Zones, 2012.

<sup>822</sup> Blandin Claire (et al.), « Féminismes et médias : une longue histoire », *Le Temps des médias*, Vol. 29, n° 2, 2017.

<sup>823</sup> Blandin Claire, « Féminisme en lignes », *Réseaux*, Vol. 201, n° 1, 2017.

désinformation, etc.)<sup>824</sup>. La transformation et l'adaptation de la presse à l'ère numérique restent difficiles et fragiles<sup>825</sup>. À cela, s'ajoutent les crises plus internes et contextuelles, comme l'impact de l'autoritarisme sur la liberté de la presse dans le cas tunisien<sup>826</sup>. La presse écrite permet toutefois de constituer un corpus quantitatif et qualitatif stable et de comparer les différentes tendances politiques.

L'analyse d'un corpus de presse est traitée, selon les disciplines, de deux façons différentes<sup>827</sup>. La première, plutôt linguistique, s'intéresse aux mécanismes sémio-linguistiques, c'est-à-dire aux relations entre langue et discours. La seconde a une visée plus sociologique et s'applique à étudier les mécanismes de production du discours, à savoir le lien entre discours et société. L'analyse de discours que nous proposons se situe entre ces deux approches. Le discours est appréhendé de manière transversale (voire structurale) indépendamment des conditions de production. La logique argumentative est privilégiée, sans toutefois prétendre à une analyse de la structure du discours en soi. Une seconde analyse, sur le même discours, éclaire les spécificités. Le discours journalistique est donc rapporté aux contextes sociaux, aux tendances politiques des sources et/ou des auteur.e.s et à la valeur attribuée aux arguments par les sources. Cette perspective sémio-discursive permet ainsi d'identifier les continuités et discontinuités, les nœuds d'opposition et les paires argumentatives<sup>828</sup>. Une analyse de discours de la presse permet de repérer sa spécificité et la manière dont il se distingue des autres discours sociaux (dans notre cas du discours militant et du discours judiciaire)<sup>829</sup>. En spécifiant chaque arène, le concept « d'institution discursive » permet ainsi de montrer la circulation et la mutation des arguments, voire le changement de visages des « camps », en fonction des espaces<sup>830</sup>.

À partir de trois « affaires » Femen qui se sont déroulées en 2013, chronologiquement dans trois territoires distincts (France, Tunisie et Québec), nous avons constitué un corpus de la presse écrite et numérique évalué à 579 occurrences<sup>831</sup>. L'enjeu premier est d'identifier et de comparer qualitativement et quantitativement le traitement médiatique à l'égard du mouvement Femen et de ses actions, tout en évitant de « s'enfermer dans une logique de bonne ou mauvaise couverture »<sup>832</sup>. Dans la littérature académique sur le médiatique, des auteures mettent en évidence la dévaluation et la dépolitisation des Femen (et du féminisme), dans la presse

---

<sup>824</sup> Eveno Patrick, *La presse*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.

<sup>825</sup> Couturier Brice, « La presse écrite survivra-t-elle au tsunami numérique ? », *France culture*, 3/03/2020, [<https://www.franceculture.fr/emissions/le-tour-du-monde-des-idees/le-tour-du-monde-des-idees-du-mardi-03-mars-2020>].

<sup>826</sup> Chouikha Larbi, *La difficile transformation des médias. Des années de l'indépendance à la veille des élections de 2014*, Tunis, Finzi, 2015.

<sup>827</sup> *Ibid*, p. 13.

<sup>828</sup> Rennes Juliette, *Le mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007, p. 15.

<sup>829</sup> Ringoot Roselyne, *Analyser le discours de presse*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 9.

<sup>830</sup> Rennes Juliette, « Analyser une controverse. De la science politique à l'étude argumentative » dans Bonnafous et Temmar (dir.), *Analyse de discours et sciences humaines et sociales*, Paris, Ophrys, 2007, p. 99.

<sup>831</sup> Le corpus numérique a été récolté sur *Europresse.com*, complété par des recueils manuels à Marseille, Tunis et Montréal.

<sup>832</sup> Neveu Érik, « Médias et protestation collective », dans *Penser les mouvements sociaux*, op. cit., p. 258.

germanique par exemple<sup>833</sup>. Ce constat, s'applique-t-il aux autres presses de notre corpus ? Il s'agit par ailleurs d'identifier des clivages et les différentes représentations du corps seins nus dans les couvertures médiatiques. La controverse est « un objet interdiscursif où les arguments adverses sont constamment présents à l'horizon de l'argumentation »<sup>834</sup>. Associés à ce premier concept, les types d'arguments dressent le « portrait argumentatif » des différents « camps » en présence<sup>835</sup>. Pour chacun des trois pays, à partir des corpus médiatiques, nous soulevons les questions suivantes : quels sont ces camps en présence ? Quels sont leurs types d'arguments ? Notre analyse argumentative de la controverse se déploie sur chacun des trois pays, correspondant à chacun des chapitres (10, 11 et 12).

Au sein de la justice, la controverse met en présence d'autres protagonistes (avocat.e.s, procureur.e.s et juges) qui mobilisent une argumentation technique particulière, le droit. Ce dernier chapitre prolonge l'analyse comparée des trois pays dans leurs traitements judiciaires et juridiques des protestations seins nus (chapitre V). Le travail militant est ainsi poussé à l'intérieur des tribunaux. Les militantes doivent s'adapter aux règles de cette nouvelle arène. La judiciarisation, définie comme le recours à des solutions judiciaires de phénomènes politiques, devient un créneau militant et prolonge la politisation : que devient la controverse dans ce passage de l'arène « médiatique », puis à l'arène « judiciaire » ?

De même que la judiciarisation est loin de signifier une répression unilatérale, la médiatisation est loin de constituer une simple exploitation du corps. Les activistes Femen se mobilisent d'arène en arène (militante > médiatique > judiciaire), poursuivant leur bataille politique. Elles se servent des réactions pour nourrir leur stratégie militante.

---

<sup>833</sup> Thomas Tanja Stehling Miriam, «The communicative construction of FEMEN: naked protest in self-mediation and German media discourse», *Feminist Media Studies*, 16:1, 2016, p. 86-100.

<sup>834</sup> Rennes Juliette, « Analyser une controverse », *op.cit.*, p. 93.

<sup>835</sup> *Ibid*, p. 96.



## Chapitre 9. La médiatisation, une stratégie militante ?

---

Protester les seins nus est un élément central de la mise en visibilité de Femen. En somme, la nudité attire les regards et provoque l'hypermédiatisation. Celle-ci est pourtant insuffisante pour expliquer la variation de la couverture médiatique d'une année à une autre et d'un territoire à un autre. D'autres paramètres influent : le contexte, l'actualité politique, la mise en scène de la violence, les compétences professionnelles des militantes ou encore leurs relations avec les journalistes. L'organisation travaille au corps sa propre médiatisation.

Sa stratégie « d'invasion » médiatique porte ses fruits. L'analyse quantitative permet d'évaluer la dynamique exponentielle de la couverture médiatique à partir de 2012. L'installation de l'organisation en France participe de manière notable à son développement international et produit un capital de visibilité médiatique éloquent. L'année 2013 est un point culminant dans les statistiques. Trois événements se déroulant dans trois territoires différents contribuent à sa renommée et élèvent Femen au rang d'« internationale féministe ».

### 9.1) Les ressorts de la visibilité médiatique de Femen

Les couvertures médiatiques sont impulsées par la mobilisation sociale. Les médias en façonnent toutefois le cadre. Le médiatique n'est pas un simple miroir ou un « support sur lequel se projettent les discours des groupes mobilisés », les médias « sont partie prenante des interactions du mouvement social »<sup>836</sup>. La co-production médiatique des événements protestataires se conjugue parfois à des relations amicales, voire intimes, entre les militantes et les médias. Ces relations jouent un rôle dans la trajectoire médiatique de la mobilisation. D'autres éléments contribuent à cette hypermédiatisation. La prise en compte du parcours des militantes, ainsi que de la question des émotions et de la violence, nous permet d'affiner notre compréhension de l'imbrication du politique et du médiatique.

#### 9.1.1) Le rôle des émotions et de la violence dans la médiatisation

##### a) Les émotions pour (se) mobiliser

---

<sup>836</sup> Neveu Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, op. cit., p. 108.

Le rôle des émotions dans les mobilisations sociales a récemment - et tardivement - fait l'objet d'analyses diverses<sup>837</sup>. Lorsque le registre émotionnel est utilisé, il s'accompagne presque systématiquement de son exclusion des modes légitimes d'expression politique : « Les manifestations de colère, de crainte, d'apitoiement, de fierté, etc., sont souvent rabattues sur les catégories dépréciatives. [...] Débusquer des affects équivaut souvent à tenter de disqualifier des prises de parole publique accusées d'être irréfléchies, indécentes, déplacées, bref illégitimes ».<sup>838</sup> Les études féministes, avant-gardistes dans le domaine, sont pourtant doublées de la difficulté des stéréotypes de genre : le soi-disant excès d'émotion des femmes ayant justifié tout type de théorie essentialiste et conduisant à l'absence de raison, de rationalité, voire de jugement des femmes. L'opposition de l'émotion à la raison et au politique a justifié son occultation<sup>839</sup>.

Deux entrées permettent d'appréhender les « économies affectuelles » dans les mouvements sociaux. Des émotions sont engendrées dans la socialisation militante et dans la production identitaire du groupe. La communion émotionnelle apparaît effectivement dans les récits des militantes lorsqu'elles narrent les moments de sororité, les entraînements, les débats entre elles, les séjours d'incarcération et de libération ou encore les divisions internes. Cette production d'émotion par le groupe et dans le groupe, dont la violence et la vie communautaire sont des hauts lieux, est suffisamment apparue dans les récits de carrière (cf. partie II). Second volet, les « dispositifs de sensibilisation », qui correspondent à tout un ensemble de technologies visuelles, sonores, discursives, marketing, etc., permettant la mobilisation.

La manifestation est une liturgie politique. Elle est productrice de puissantes émotions. La séparation entre les dispositifs de sensibilisation et les émotions militantes socialisantes n'est que partielle, tant ils interagissent. La mise en scène de l'émotion tend à faire considérer cette dernière comme un élément factice de la mobilisation. Or, l'émotion est au cœur de la mobilisation et affecte réellement le sujet militant (même lorsque l'activiste est préparée) ou encore les publics destinataires. L'exemple de la colère permet d'étayer le propos. La colère est double, elle construit une scène d'interaction politique entre divers.e.s acteurs.rices (institutionnell.e.s et militant.e.s) et a une fonction auto-rétributive. Les performances Femen peuvent être rapprochées des *zap* d'Act Up<sup>840</sup>. Dans ces deux groupes, il s'agit d'exprimer en perturbant, en faisant réagir et en mettant en scène une émotion de colère ou d'hostilité. En 1995, dans le cadre d'une campagne de prévention nationale, Act Up accuse le gouvernement de vouloir censurer certains messages de la campagne de sensibilisation. Les activistes décident d'agir lors d'une conférence de la ministre de la Santé Elizabeth Hubert :

---

<sup>837</sup> Traïni Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisation !*, Presses de Sciences Po, 2009.

<sup>838</sup> *Ibid*, p. 15.

<sup>839</sup> Sommier Isabelle, « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux », dans *Penser les mouvements sociaux. op. cit.*, p. 188.

<sup>840</sup> Documentaire, *Act Up : sida guerilla*, Canal+, 11/12/1993, 52'51. [<https://www.youtube.com/watch?v=drOTHR00x2c>], (Consulté le 1/02/2020).

Au moment où elle [ministre de la Santé] décrit les particularités inédites de la campagne, Paul se lève, la somme de dire si oui ou non des messages ont été censurés, le visage rouge, le ton très agressif, l'air enragé. Les autres militants se lèvent à leur tour et renchérissent en scandant 'Répondez ! Répondez !'<sup>841</sup>.

Cette colère est une mise en scène, elle est fabriquée, maîtrisée<sup>842</sup>. Cela ne rend pas moins cette émotion effective. Une fois exprimée, elle affecte l'activiste comme en atteste cette militante d'Act Up :

Je me suis mise à hurler [...] c'était la première fois de ma vie que je hurlais [...] c'était un malaise parce que j'avais pas l'habitude de ça (*sic*), et c'était une libération parce que c'était la première fois que je faisais un passage spontané et que je m'en suis sentie capable<sup>843</sup>.

Bien que les contextes divergent, que les objectifs soient différents et que les sensations soient singulières, le témoignage d'une militante Femen est parfaitement analogue lorsqu'elle raconte son vécu de la performance :

Je ferme les yeux et me repasse l'action en boucle. Charlotte arrêtée, notre scénario avorté, les cris, la course, l'interpellation. Soudain, je réalise, mes seins. Nus. Une sensation inouïe de liberté m'envahit. Une transgression jubilatoire, politique et personnelle. La conviction d'avoir accompli un acte fort et juste qui m'a grandie. Désormais, plus rien ne peut m'arriver<sup>844</sup>.

Ce témoignage de l'ex-militante Femen, Éloïse Bouton, montre bien que la frontière est mince entre les dispositifs de sensibilisation – le happening est un dispositif – et la production émotionnelle en retour. Cette émotion fabrique la militante et l'engagement s'auto-alimente. Albert Hirschman suggère ainsi que « le bénéfice individuel de l'action collective n'est pas la différence entre le résultat qu'espère le militant et l'effort fourni, mais la somme de ces deux grandeurs »<sup>845</sup>. L'effort ou le chemin parcouru est donc rétributeur. Pour illustrer son propos, Hirschman utilise la métaphore du pèlerin, pour qui les désagréments du voyage s'ajoutent en positif dans sa démarche spirituelle. Cet effet « surrégénérateur » désigne la capacité de produire d'autant plus de combustible qu'elles en consomment davantage<sup>846</sup>.

Selon le sociologue Christophe Traïni, ces dispositifs de sensibilisation fonctionnent comme des mécanismes par lesquels les entrepreneur.e.s de causes éveillent ou réveillent l'affect de potentiel.le.s militant.e.s. L'émotion fait lien, permet de recruter, d'obtenir des soutiens humains, financiers et matériels<sup>847</sup>. Elle sert de « ressource » et fait exister l'entité politique.

---

<sup>841</sup> Broqua Christophe, Fillieule Olivier, « Act Up ou les raisons de la colère », dans *Émotions... Mobilisation !*, op. cit., p. 147.

<sup>842</sup> Patouillard Victoire, « Une colère politique », op. cit., p. 15-36.

<sup>843</sup> *Ibid*, p. 33.

<sup>844</sup> Bouton Éloïse, *Confession d'une ex-Femen*, op. cit., p. 38.

<sup>845</sup> Neveu Éric, *Sociologie des mouvements sociaux*, op. cit., p. 73.

<sup>846</sup> *Idem*.

<sup>847</sup> Traïni Christophe, *Émotions... Mobilisation !*, op. cit., p. 13.



Parmi ces dispositifs de sensibilisation, si Femen investit beaucoup les médias classiques, elle produit également ses propres images à destination des réseaux sociaux. Les symboles sont détournés et les adversaires sont nargués.

En juin 2010, Femen publie sur son *Live journal* des photographies vilipendant le gouvernement ukrainien de Mykola Azarov, en raison de l'absence de femmes. Devant le bâtiment du gouvernement, et en lisière d'un parc, une militante se dresse telle un fantôme, couronnée de fleurs et accoutrée d'un voile blanc qui recouvre son visage [*Iconographie 59*]. Des yeux et des lèvres ont été dessinés sur le tissu, le haut de son corps est nu. Des coups de pinceau rouges symbolisent une blessure sur la poitrine. Une seconde photographie reproduit ce symbole de saignement pendant une réunion du gouvernement, exclusivement masculine [*Iconographie 60*]. La fantasmagorie remplace un tableau sur un mur couleur saumon. Le message s'adresse tant au gouvernement, qu'à l'ensemble de la population et particulièrement aux femmes. Les militantes jouent sur le contraste ; le visuel est à la fois sensible et violent. Le mélange des signes produit un « choc moral ». Le rouge sanguin coulant du sein et remplaçant le lait nourricier renvoie à la violence misogyne ; il peut être associé à un univers symbolique incluant les menstrues et toute une histoire du corps stigmatisé. En arrière-plan et dans un cadre mural, ce sein fonctionne comme le *punctum* de Roland Barthes, tant le signe trouble et recèle une « impuissance à nommer »<sup>848</sup>.

En complément des manifestations de rue, Femen a multiplié ce type de supports photographiques dès ses premières mobilisations en Ukraine. Peu diffusés dans la presse, ces dispositifs de sensibilisation ont particulièrement pour fonction de susciter la réaction des publics, d'éveiller les consciences et de sensibiliser à la cause. Le principal dispositif de sensibilisation reste toutefois la production de l'arène médiatique classique. Et l'émotion n'est jamais aussi bien garantie que lorsqu'il y a de la violence.

---

<sup>848</sup> Barthes Roland, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1980, p. 84.



*Iconographie 59*



*Iconographie 60*

*Publiées : 7/06/2010*

*Prises : juin 2010*

*Lieu : Kiev – devant le bâtiment du gouvernement*

*Source : Femen Live Journal*

*[<https://femen.livejournal.com/66090.html>]*

*Auteur.e : non indiqué / Femen*

*Sujet : dénonciation de l'absence de femmes au gouvernement depuis mars 2010*

## **b) La médiatisation de la violence : le cas de l'affrontement avec l'Association Civitas**

À l'automne 2012, Femen vit l'une de ses plus âpres manifestations en France. Le projet de loi en faveur du mariage homosexuel suscite d'intenses débats politiques et de très fortes mobilisations sociales. Des manifestations contre la loi sont organisées dans les grandes villes de France<sup>849</sup>. Le week-end du 17 et 18 novembre 2012 rassemble massivement les opposant.e.s, dont 100 000 personnes le samedi. Le dimanche, le rassemblement est constitué des sympathisant.e.s de l'institut Civitas, proche des catholiques radicaux (10 000 personnes). Les organisateur.ices en faveur du « mariage pour tous » se sont également mobilisé.e.s : entre 1 500 et 2 000 personnes se rendent devant l'Assemblée nationale le 7 novembre. Et quelques centaines de partisan.e.s devant la mairie de Paris. L'enjeu de ces rassemblements est bien sûr d'influencer les débats et le cours de l'histoire.

Les médias multiplient les interventions et les analyses. Les violences du dimanche, opposant manifestant.e.s et contre-manifestant.e.s, est l'un des principaux événements médiatiques du week-end. Les militantes Femen se rendent à la manifestation de Civitas, provoquant des heurts avec les manifestant.e.s d'extrême droite. L'événement est politisé et plusieurs personnalités politiques réclament la dissolution de certains groupes d'extrême droite. L'essayiste et journaliste française Caroline Fourest est présente lors de cette scène de violence. Elle tourne d'ailleurs un documentaire (avec Nadia El-Fani) sur le militantisme Femen (*Nos seins, nos armes*, 2013). Les images fragmentées des violences sont diffusées en boucle et abondamment commentées sur les réseaux sociaux<sup>850</sup>.

Parmi les nombreuses vidéos circulant sur la toile, deux tendances apparaissent : la thèse et l'antithèse. Les médias soulignent ou dénoncent, pour la plupart, une agression contre les Femen<sup>851</sup>. Un autre ensemble de vidéos circulant dans la sphère numérique fait la critique du discours médiatique : « CIVITAS / FEMEN ce que les médias n'ont pas dit »<sup>852</sup>. Autre exemple de vidéo : « Ce que les médias ne montrent pas ! CIVITAS / FEMEN »<sup>853</sup>. La qualité de désinformation de ces vidéos est aussi grande que l'aspect chaotique de la scène. L'enjeu est de brouiller les responsabilités des différents protagonistes dans les scènes de violences, voire de renverser les accusations (agresseur.e.s/agressé.e.s). La vidéo « ce que les médias ne montrent

---

<sup>849</sup> Brustier Gaël, *Le Mai 68 conservateur*, op. cit.

<sup>850</sup> Une vidéo de l'interview de Caroline Fourest a été vue plus de 150 000 fois, les internautes ont laissé plus de 700 commentaires : « Caroline Fourest agressée pendant la manifestation de Civitas : "J'ai été tabassée" », *BFM TV*, 18/11/2012, [<https://www.youtube.com/watch?v=qFFPsw1wol4>] (Consulté le 27/08/2020).

<sup>851</sup> Chebil Mehdi, « En Images, des féministes agressées lors d'un défilé anti-mariage gay », *France 24*, 18/11/2012, [<http://www.france24.com/fr/20121118-manifestation-contre-mariage-gay-militantes-feministes-femen-agression-civitas-catholiques-integristes>], (Consulté le 27/08/2020).

<sup>852</sup> « CIVITAS / FEMEN, ce que les médias n'ont pas dit », (Internaute : *Gizor*), 22/11/2012, [<https://www.youtube.com/watch?v=Uj79rG0ibOY>], (Consulté le 27/08/2020).

<sup>853</sup> « Ce que les médias ne montrent pas ! CIVITAS / FEMEN », (Internaute : *Louis67322*), 20/11/2012, [[https://www.youtube.com/watch?v=bfoO\\_2-z-ic](https://www.youtube.com/watch?v=bfoO_2-z-ic)], (Consulté le 27/08/2020).

pas ! » a le mérite de dérouler une bonne partie de la scène et des violences pendant trois minutes et 21 secondes, lorsque les autres vidéos (médias audiovisuels y compris) ne durent que quelques secondes. La vidéo débute avec une interview de la journaliste Caroline Fourest qui raconte le déroulement des violences. La déclaration de la journaliste tient en 59 secondes. Elle raconte les violences à son égard et à l'égard des militantes et cible davantage l'ensemble de la manifestation que les nervis de Civitas. Le discours est ponctué d'images de la confrontation : une rue, des voitures et des individus qui circulent le long des trottoirs. Une jeune femme, dont on distingue la peau nue, traverse la rue et rejoint un groupe constitué de six ou sept femmes : elles sont seins nus, portent des culottes et des collants noirs. Ce sont les militantes Femen. Leurs corps contrastent avec les pantalons, les manteaux et les blousons d'autres individus. L'automne parisien est déjà hivernal. Plusieurs groupes se distinguent : d'un côté les journalistes et les photographes avec leur matériel, de l'autre, la sécurité visible grâce aux gilets jaune fluo. Les jeunes femmes s'adressent à un troisième groupe, alors que la caméra fait des va-et-vient. Elles ont les bras tendus vers le ciel et déclament. Soudain, une militante remonte l'allée et rejoint son groupe. Elle est repoussée par un soutien et se retranche. C'est la militante Eloïse Bouton, dont l'expression du visage exprime de l'affolement. Elle est habillée de porte-jarretelles et son torse est recouvert d'écritures en lettres capitales. Un homme en gilet jaune s'adresse aux militantes et dresse ses deux majeurs vers le ciel en signe d'hostilité. La caméra s'avance, une autre militante apparaît dans une position offensive et retient de son bras le gilet jaune de l'un des hommes. Le bras droit de la militante maintient fermement un mini-extincteur d'une quarantaine de centimètres. Face à cette altercation, un autre homme, bonnet sur la tête et en gilet jaune, s'interpose et repousse la militante, qui ne recule pas. Bien au contraire, elle s'avance, les deux se bousculent d'un seul bras. Une discussion s'engage entre les journalistes, qui prennent en étau la scène. L'instant d'après, les deux protagonistes s'ignorent et se retrouvent quasiment dos à dos. L'homme au bonnet tente d'apaiser la situation, la jeune femme recule de dos, pas à pas, levant l'extincteur et son bras vers le ciel. Soudain, elle prend peur, se retourne, et tente de fuir une menace. L'agent de sécurité au bonnet marron s'interpose, face à un autre homme, grand et robuste, portant un treillis kaki de militaire. Il se met en position de boxeur, les coudes remontés, les poings fermés près du visage. Il s'avance, tout doucement, sans aller à l'affrontement, mais reste en position offensive. La jeune femme reste à distance, recule, marche et puis décide de rejoindre au trot ses camarades, découvrant dans son dos, un slogan : « Fuck church ». La militante est ukrainienne, il s'agit d'Oksana Chatchko, l'un des piliers du mouvement en Ukraine, venue en France manifester à cette occasion. Dans la séquence suivante, à partir de la 48<sup>e</sup> seconde, le groupe de femmes a disparu. Quatre ou cinq formes masculines apparaissent dans la même rue et sont vêtues de jeans et de blousons foncés, certains en pantalon de treillis. Ils marchent d'un pas sûr puis se mettent à courir, l'un d'eux jette un objet de sa main gauche. Puis le groupe se remet en marche. Cette séquence de 59<sup>e</sup> seconde est la plus diffusée avec quelques variantes selon l'angle de la caméra.

La vidéo de l'internaute *Louis67322* qui a dépassé les 36 000 vues, se poursuit. La scène qui se déroule est le point de départ de la manifestation du groupe des militantes. Elles forment

un corps homogène. Les Femen sont habillées d'un voile de religieuse, portent des culottes et des porte-jarretelles noirs. Le buste est nu et l'abdomen est recouvert de slogans. Elles marchent alignées et d'un pied ferme. Elles tiennent des mini-extincteurs dans les mains et scandent d'une même voix « In gay we trust ». La caméra suit de près le cortège qui s'avance et traverse une foule. La voix se fait plus forte, les slogans s'accroissent. Le second groupe semble indifférent et ne possède pas de trait distinctif. C'est la manifestation des opposant.e.s au « mariage pour tous ». La foule se fait plus compacte et le cadrage se brouille. La caméra est en déséquilibre et tente de se frayer un chemin. Soudain, une fumée surgit et les jets d'extincteurs se répandent. Si le groupe de femmes se sert des extincteurs, il est en revanche difficile de savoir si elles sont les seules à en faire usage, dans quelles circonstances et contre qui.

La fumée d'eau pulvérisée se dissipe, sans éclairer complètement le déroulement de la scène. Une personne vient au contact de l'une des femmes qui se fait bousculer. Des hommes en gilets jaunes apparaissent progressivement. La caméra distingue très peu les rôles et les actes. En revanche, l'image d'un coup violent asséné à Inna Schevchenko est nettement visible. Le slogan « In gay we trust » continue d'être scandé de manière éparse. Le noyau de femmes est acculé, elles se regroupent, l'image de la caméra vacille, puis s'arrête net. Le reportage revient aux premières images de la caméra lorsque l'escadron de femmes s'enfonce dans la foule, extincteurs à la main. Cette fois-ci avec les commentaires du journaliste :

Elles sont allées au contact, à coup de fumigènes, déguisées en nonnes et dénudées, une dizaine de militantes de l'organisation féministe Femen, ont attaqué le cortège des opposants au mariage pour tous. En veste fluo, le service d'ordre de l'Association Civitas a violemment répliqué. Au milieu des journalistes, les militantes ont reçu des coups aux visages et auraient été poursuivies et frappées par des militants d'extrême droite. Cinq personnes ont été interpellées.

De nouvelles images défilent. Une militante tente de se relever, un coup de pied l'atteint au bassin. Un homme aux épaules larges et au blouson foncé s'avance vers elle, charge son bras pour mieux atteindre sa cible et lui donne un violent coup dans le dos. Dans les bousculades, certains journalistes ou cameramen s'interposent, comme le signale le matériel professionnel tenu en main. L'événement est le même, mais les angles de captation et les images varient. Plusieurs sources sont donc compilées. Des bribes de phrases prolongent et rendent compte de la confrontation. Quelqu'un avertit : « Hé doucement les gars ! » Des insultes pleuvent aussi « Vas-y, casse-toi là, sale pute ! »

Les images montrent bien les violences subies par les militantes, beaucoup provenant d'hommes habillés en civil. En ce qui concerne les hommes en gilet fluo, à savoir le service d'ordre : cela semble aller de la tentative d'apaiser ou de repousser jusqu'à la participation directe à la confrontation.

Dans la dernière séquence, les militantes se sont regroupées à quelques pas. Les autres manifestants, probablement d'extrême droite, dont certains camouflent leurs visages d'une

écharpe se mettent à courir et à poursuivre les militantes. Celles-ci s'enfuient. Au passage, l'une d'elles reçoit dans le dos un coup de pied lancé par un militant. La vidéo se conclut sur d'autres insultes et se termine à 3'21 minutes. Elle est découpée en deux séquences et les sous-titres relèvent de la critique : 1) « Se que nous montre les médias ! » ; 2) « Se qui s'est passer !!! », (*sic*)<sup>854</sup>. Malgré le titre « Ce que les médias ne montrent pas ! », la vidéo aurait pu être utilisée en défense des militantes Femen. Ce qui apparaît surtout, c'est la violence subie par ces dernières. L'événement est très commenté dans les réseaux sociaux et les médias traditionnels. Cet exemple d'archive audiovisuelle témoigne du pouvoir des images à produire de l'émotionnel à partir de la violence comme ressource politique et médiatique. Les acteurs.rices politiques dénoncent un camp ou un autre, délégitimant leurs adversaires. Dans une forme de rémanence, le mouvement Femen prospère de plus en plus sur l'alimentation de la controverse, se confondant presque avec l'objet médiatique au détriment d'une extension de sa base sociale. L'organisation politique semble être victime de son succès médiatique.

### 9.1.2) La médiatisation, une stratégie d'action collective

#### **a) Attirer le regard des médias**

L'hypermédiatisation des Femen n'est pas originelle. Les activistes féministes ont connu le désert médiatique jusqu'à ce que la présence de la caméra soit incontournable. Il faut revenir en Ukraine et à l'automne 2007, à l'hôpital de Khmelnytskyi, lorsque deux femmes décèdent à la suite de lavements mortels au formol. Les journalistes locaux s'emparent de l'affaire, ce qui provoque un scandale. C'est l'une des toutes premières actions de Femen. Elles manifestent pendant une demi-journée en portant des draps ensanglantés et des pancartes. Le gouverneur, qui les reçoit le soir même, promet des sanctions contre les responsables. Les activistes tirent un enseignement de cette journée de lutte : « Nous avons compris que nos actions pouvaient attirer l'attention des médias et que, surtout, nous étions capables d'agir en front uni »<sup>855</sup>.

Les choses s'accroissent lors de la baignade du 15 juillet 2008. L'objectif est d'attirer l'attention en introduisant du spectacle dans la protestation. Pour Oksana Chatchko, « si nous voulons être entendues, nous devons créer des actions courtes qui frappent l'imagination, des performances théâtralisées avec un message clair et concis. On doit exciter les masses, les faire bouillonner, car c'est ainsi qu'on pourra changer les choses »<sup>856</sup>. Pour être visible, il faut être médiatisé, cela résume la stratégie qui se met progressivement en place dans l'organisation : « Femen choisit de répondre à toutes les demandes d'interviews, comme stratégie d'invasion de

---

<sup>854</sup> Lorsque je révisonne la vidéo, que j'avais consulté en 2017, en 2020 les sous-titres ont disparu, la vidéo n'est plus divisée en deux séquences et les fautes ont été corrigées dans le titre.

<sup>855</sup> Ackerman Galia, *Femen, op. cit.*, p. 73.

<sup>856</sup> *Ibid*, p. 151.

l'espace médiatique »<sup>857</sup>. Entre la mobilisation, ses enjeux féministes et la couverture médiatique, un fossé de sens se creuse. Les corps seins nus et la violence sont avidement couverts, au détriment des messages politiques et de la doctrine de l'organisation. Une forte proximité entre les militantes et les journalistes s'est tissée au fil des mobilisations Femen et ces relations privilégiées contribuent à façonner le « buzz médiatique ».

### **b) La complicité (ou connivence) des journalistes ?**

Femen est devenu une organisation familière du système médiatique. Les militantes connaissent les journalistes, les journaux, les méthodes journalistiques et les questions habituelles. Elles apprennent à rédiger des communiqués de presse et à répondre aux interviews. Chaque action est accompagnée d'un communiqué diffusé sur les réseaux sociaux et transmis aux agences de presse.

Dans la préparation d'une action, une étape est particulièrement cruciale : prévenir les médias. À quelques heures de l'événement, les journalistes sont avertis de la préparation d'une opération, puis le lieu et l'horaire sont indiqués dans un mail, voire par téléphone : « Dans le train, nous avons appelé les journalistes pour les avertir que l'action aurait lieu dans trois heures »<sup>858</sup>. Femen a constitué une véritable base de données internationales de journalistes. Les actions réussies sont les actions médiatisées. La présence des médias est essentielle et peut même déterminer le coup d'envoi : « Nous avons vu trois journalistes avec des caméras et encore deux, de l'autre côté de la place. J'ai crié : on commence ! »<sup>859</sup>

Cette proximité avec les journalistes peut se retourner contre le mouvement. Lors d'une action au Vatican, les autorités sont prévenues et attendent les militantes sur le lieu du rendez-vous : « Comme d'habitude, nous avons convoqué la presse et quelqu'un nous avait sans doute trahies »<sup>860</sup>. Au fil des actions, elles construisent un lien de confiance avec les journalistes et les organes de presse les plus fidèles.

Un second élément est fondamental dans le rôle joué par les médias. La présence des journalistes est une sécurité. Probablement la principale. Sous l'auspice des caméras, l'exercice de la violence par les forces de sécurité serait moindre. Les militantes considèrent les médias comme un « ruban sanitaire, ils sont toujours là avant la police »<sup>861</sup>. Cette fonction des médias prend une tonalité exemplaire en Turquie alors que la situation se dégrade pour les activistes. Celles-ci sont transférées dans un centre de détention dans l'attente d'une expulsion. Là, des « matons » leur assènent des coups. La presse se rend sur place en compagnie des avocat.e.s.

---

<sup>857</sup> Bouton Éloïse, *op. cit.*, p. 61.

<sup>858</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 197.

<sup>859</sup> *Ibid*, p. 181.

<sup>860</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 171.

<sup>861</sup> Moga Nathalie, « Safia Lebdi, le nouveau féministe ? », *Libération* 3/02/2013, [[https://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/02/03/safia-lebdi-le-renouveau-feministe\\_878975](https://www.liberation.fr/evenements-libe/2013/02/03/safia-lebdi-le-renouveau-feministe_878975)], (Consulté le 20/08/2020).

Des excuses leur sont présentées et elles obtiennent des privilèges exceptionnels, ces détenues se révélant célèbres : « On nous a placées ensemble, dans une cellule VIP avec des draps propres. Et on nous a apporté un repas, des pommes de terre et des pâtes. Apparemment, les flics avaient peur qu'on les dénonce à notre sortie »<sup>862</sup>. C'est dans ces moments de tension, d'autant plus lorsque cela se déroule à l'étranger, que les militantes et les journalistes tissent des liens forts, et se fréquentent amicalement. Des journalistes donnent même leurs avis sur les missions les plus dangereuses comme ce fut le cas lors du périple biélorusse : « Nos amis journalistes nous disaient : vous êtes folles ! »<sup>863</sup>

Bien au-delà des liens affectifs, ce sont les éventuels soutiens matériels apportés aux militantes qui interrogent sur la complicité des journalistes. Les militantes accèdent à de nombreux événements en ayant obtenu des accréditations, avec des fausses cartes de presse : « Sans ce subterfuge, nous n'aurions pas pu y pénétrer, car l'accès à un bureau de vote en Russie n'est ouvert qu'aux gens de la circonscription ou à des journalistes et à des observateurs accrédités »<sup>864</sup>. La complicité des médias est souvent décriée comme un facteur important de l'hypermédiatisation des Femen. Au point d'inverser le politique et médiatique : le second fabriquerait le premier.

### 9.1.3) Médias et activisme Femen : la (con)fusion ?

#### **a) Médias et féminisme, l'imbrication sociologique**

Le mouvement féministe est devenu tributaire du médiatique. Comme le note Érik Neveu, « cette dépendance contraint à des investissements spécifiques pour capter l'attention et la bienveillance de médias extérieurs. Il faut valoriser des formes d'action, un style de leadership et de parole qui assurent de façon prolongée une couverture médiatique abondante et bienveillante »<sup>865</sup>. Mais, les Femen ne recherchent pas toujours une couverture bienveillante, les couvertures dysphoriques favorisent même sa visibilité. Dans l'ensemble, il vaut mieux avoir un grand nombre de médias à ses côtés.

Dès sa première action, Eloïse Bouton est plongée dans une atmosphère qu'elle décrit adéquatement : « Depuis le matin, mon téléphone ne cesse de sonner : l'AFP, Reuters, des médias russes basés à Londres, des radios françaises, tous, déjà avertis par les activistes ukrainiennes, veulent savoir quand et où aura lieu l'action »<sup>866</sup>. En se basant à Paris, les Femen reproduisent l'attractivité médiatique de Kiev : « L'ARD, la RTBF, la BBC, le *Corriere della Serra*, tout le monde veut venir voir le Centre International Femen »<sup>867</sup>. Les articles, les reportages, les

---

<sup>862</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 215.

<sup>863</sup> *Ibid*, p. 180.

<sup>864</sup> *Ibid*, p. 204.

<sup>865</sup> Neveu Érik, « Médias et protestation collective », *op. cit.*, p. 250.

<sup>866</sup> Bouton Éloïse, *op. cit.*, p. 30.

<sup>867</sup> Fourest Caroline, *Inna, op. cit.*, p. 102.



documentaires s'enchaînent, les interviews se comptent en dizaines : « Très vite, le Lavoir Moderne ressemble à une salle de presse. Du matin au soir, un ballet de journalistes se succèdent sans interruption »<sup>868</sup>. Des échanges singuliers s'opèrent entre le monde des médias et du militantisme.

Si la pratique reste rare, l'accessibilité au militantisme Femen favorise la curiosité de journalistes qui franchissent le pas de la participation. Plusieurs femmes journalistes ou réalisatrices ont collaboré à des actions seins nus. À l'occasion du championnat « Euro 2012 », événement durant lequel les activistes Femen se mobilisent très fortement, une journaliste française se joint à Inna Schevchenko. Lors de cette cérémonie du 21 mai, la journaliste du magazine *Marie-Claire* participe à l'action *topless*, mais laisse le soin à Inna Schevchenko de renverser la coupe du championnat. Un article intitulé « J'ai manifesté avec les Femen » est publié dans le magazine et restitue le déroulement d'une journée Femen<sup>869</sup>. La journaliste Emmanuelle Eyles rapporte les instants vécus auprès des Femen et son passage de l'observation à la participation dans le cadre de ce reportage :

Après quatre heures de délibérations, Sacha, Inna et Anna tombent d'accord : le trophée du championnat, une coupe de 8 kg, circule depuis une semaine, il sera dans la ville de Dnipropetrovsk le lendemain. [...] Je suis emballée, sans trop savoir ce qu'on va faire. Comme si elle lisait dans mes pensées, Inna me propose de répéter l'action.

Il est difficile de déterminer avec précision ce qui relève de la volonté de (se) mobiliser pour son propre reportage et le désir de participer à une expérience singulière d'activisme. Si l'action pouvait exister sans la journaliste, celle-ci *fait* l'action et construit son propre objet de reportage.

D'autres formes d'accointances entre médias et activisme rendent la frontière floue entre ces deux sphères. Le cas d'Éloïse Bouton est particulièrement significatif. Elle publie d'ailleurs un ouvrage, *Confession d'une ex-Femen*, un an après avoir quitté l'organisation Femen. Éloïse Bouton a une formation de journaliste et a déjà travaillé avec plusieurs médias de presse lorsqu'elle rejoint Femen en 2012. En adhérant à Femen, elle est déjà une militante féministe de longue date et propose surtout son soutien aux Ukrainiennes. Femen France est alors en cours de construction et en quête de porte-parole, d'autant plus que les Ukrainiennes ne parlent pas français. Éloïse Bouton est anglophone, ses compétences linguistiques et sa connaissance du monde médiatique sont appréciées : elle participe aux actions sur le terrain et est selon Inna Schevchenko une « personne intéressante pour les médias »<sup>870</sup>. Éloïse Bouton connaît le journalisme et répond parfaitement aux besoins de l'organisation. Alors que Femen se fait connaître et se fait inviter à la télévision française, elle est ainsi envoyée par Inna Schevchenko sur le plateau de *Canal Plus*. Le profil d'Éloïse Bouton incarne très exactement la jonction de

---

<sup>868</sup> Bouton Éloïse, *op. cit.*, p. 47.

<sup>869</sup> Eyles Emmanuelle, « J'ai manifesté avec les Femen », *Marie Claire*, [pas de date, publié à l'été 2012], [<https://www.marieclaire.fr/j-ai-manifeste-avec-les-femen,20240,605320.asp>], (Consulté le 20/08/2020).

<sup>870</sup> Bouton Éloïse, *op. cit.*, p. 59.

l'activisme, du féminisme et du médiatique.

Un troisième exemple rend compte de cette convergence. La figure de Caroline Fourest est probablement à l'image de ce jeu de réseaux d'interconnaissance féministe et médiatique. Cette dernière est journaliste de profession, essayiste, réalisatrice, mais également militante politique engagée sur les questions féministes. Elle accorde sa plume au phénomène et rencontre même les principales militantes, de passage en France en juillet 2012. La journaliste les reçoit et réalise une première interview d'Anna Houtsol dans son émission, *Ils changent le monde*, sur la chaîne radiophonique *France Inter*<sup>871</sup>. La fondatrice est accompagnée d'Inna et Sacha Schevchenko.

Les semaines suivantes, les événements judiciaires des Pussy Riot, en Russie, captent l'attention. Inna Schevchenko abat la croix de Kiev, puis se réfugie en France. Le directeur des documentaires de la chaîne de télévision *France 2* commande un documentaire auprès de Caroline Fourest, qui se lance dans une enquête sur ces nouvelles féministes de l'Est. Pendant plusieurs mois, la journaliste française suit et vit au côté des militantes Femen à Paris. Un documentaire (*Nos Seins, Nos armes !*) réalisé avec la cinéaste franco-tunisienne Nadia El-Fani est diffusé sur la chaîne publique en mars 2013. Caroline Fourest est proche de la nouvelle leader Inna Schevchenko. Elle met à la fois ses réseaux, ses compétences journalistiques et sa plume lyrique au service de Femen. L'année suivante, elle publie un ouvrage sur cette relation intime et platonique, *Inna*.

Un autre journaliste français, Olivier Goujon, publie un livre choc *Femen, l'histoire d'une trahison*. Dans cet ouvrage, Inna Schevchenko est à l'inverse rudoyée par l'auteur. Celui-ci prend la défense des deux militantes Sacha Schevchenko et Oksana Chatchko et accuse l'« ambitieuse » et « carriériste » leader des Femen d'avoir « volé » le mouvement aux fondatrices. Ces deux ouvrages s'inscrivent dans un genre subjectif et autobiographique et les deux journalistes ne cachent pas leur proximité avec les militantes. Toutefois, Olivier Goujon signale qu'une amitié s'est tissée avec les militantes plusieurs années après ses premiers reportages sur Femen et que cela reste exceptionnel dans sa trajectoire de grand reporter<sup>872</sup>.

Deux types de liens avec le monde journalistique se rejoignent : des relations privilégiées avec des journalistes et le parcours de plusieurs fondatrices dans ce secteur. La leader Inna Schevchenko, qui a fréquenté une faculté de journalisme, travaillait dans les relations avec la presse (à la mairie de Kiev) lorsque la fondatrice Anna Houtsol faisait du marketing. Les compétences professionnelles de ces militantes sont mises au service du militantisme. Et tout comme Eloïse Bouton, plusieurs autres militantes ont un pied dans le monde des médias. Plusieurs auteur.e.s dont Anthony Oberschall montre que les mouvements contestataires savent instrumentaliser les médias pour disposer d'une couverture médiatique conforme à leurs intérêts<sup>873</sup>.

La majorité des militantes interrogées dans ce travail de thèse n'appartient pas à cet

---

<sup>871</sup> « Anna Houtsol », *Ils changent le monde*, *France Inter*, 24/08/2012, (<https://www.franceinter.fr/emissions/ils-changent-le-monde/ils-changent-le-monde-24-aout-2012>), (Consulté le 20/08/2020).

<sup>872</sup> Goujon Olivier, journaliste, entretien avec l'auteur, Paris, 6/10/13.

<sup>873</sup> Neveu Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 49-60.

univers. Toutefois, sur les 14 militantes de notre échantillon, cinq ont un parcours académique et professionnel en lien avec le journalisme, l'audiovisuel ou la communication (Marion, Sabrina, Amélie, Mélissa, Julie) ; soit un tiers environ, une part qui reste importante. La composition militante de Femen tend parfois et selon les cohortes à une hybridation des deux champs, participant grandement à son succès médiatique.

### **b) L'hypermédiatisation, reflet de la « manifestation de papier » ?**

Les militantes font de l'espace médiatique un carburant essentiel de la lutte. Après chaque action, elles analysent les corps, les gestes et l'ensemble des produits visuels. Pour les militantes, « la forme prime ». Plusieurs militantes observent que l'enjeu principal de la manifestation est de créer des images. Une attention extrême est accordée à l'actualité et au comportement des médias : « Sans la presse, on ne peut rien. Si on ne passe pas aux infos, c'est comme si notre action n'avait pas eu lieu. C'est malheureusement ce qui se passe avec la majorité des actions des ONG. L'autorité des médias confère du poids à un événement »<sup>874</sup>.

Lors d'une action, celle-ci se décline en deux volets. La manifestation a une cible directe, dans le cadre d'un face-à-face avec un adversaire. Ensuite, le processus médiatique est suivi, décodé et commenté avec minutie par les militantes<sup>875</sup>. S'adresser aux différentes cibles indirectes (potentielles recrues, médias, autorités publiques, opinions publique et internationale) représente le principal objectif. C'est en se visibilisant que les militantes créent des opportunités de transmettre une ou plusieurs idées. Les retombées produisent de nouvelles ressources qui serviront à créer d'autres ressources pour faire exister la lutte et l'organisation. En cherchant à faire l'événement en priorité et à planifier des actions qui s'adressent principalement aux médias.

Le sociologue Patrick Champagne a exploré dans ses travaux (notamment sur les agriculteurs.rices) cet effet d'un impératif de médiatisation qui détourne les objectifs de la manifestation politique. Il met l'accent sur le rôle des médias qui sont devenus les principaux destinataires des groupes militant.e.s dans les manifestations contemporaines. Il caractérise comme « manifestation de papier » cette sur-participation de l'acteur médiatique. Les manifestant.e.s tentent d'agir sur les journalistes afin d'occuper l'espace médiatique, de peser sur l'opinion publique et sur le pouvoir<sup>876</sup>. Et les acteurs.rices des mobilisations sociales s'engagent dans une course aux armements communicationnels ; la volonté de rassemblement laisse place au comptage des secondes télévisées et au nombre de revues de presse effectuées<sup>877</sup>.

Dans le cas des Femen, la « manifestation de papier » est une forme de médiatisation qui s'auto-alimente. En témoigne l'abondante production écrite et cinématographique. Aucun groupe

---

<sup>874</sup> Ackerman Galia, *op. cit.*, p. 89.

<sup>875</sup> Bouton Éloïse, *op. cit.*, p. 44.

<sup>876</sup> Champagne Patrick, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, 1984, p. 19-41.

<sup>877</sup> Neveu Érik, « Médias et protestation collective », *op. cit.*, p. 248.

féministe tel que Femen n'a eu une telle visibilité médiatique ces dernières décennies. En comparaison, le mouvement féministe punk rock américain *Riot Grrrl* (des années 1990) a inspiré deux ou trois ouvrages et deux films, quelques années plus tard. Bien sûr, tant le contexte féministe que les processus de médiatisation ont fortement évolué. Le contraste reste néanmoins étonnant.

À partir de 2013, au moins cinq films documentaires sont réalisés. Le film de Kitty Green, *Ukraine is not a Brothel* (2013, Australie), est présenté, hors compétition, au festival la Mostra de Venise. Le film remporte plusieurs prix et accentue l'image négative des Femen, en révélant la présence d'un homme au sein du mouvement (Viktor Sviatsky). La même année, le documentaire *Every Day Rebellion* (2013, Danemark) des frères Riahi - Arash et Arman - interroge les formes de résistances non-violentes. Dans le contexte des mouvements sociaux de grande ampleur dans les pays arabes et ailleurs, les cinéastes austro-iraniens s'attardent sur plusieurs modèles, dont les Femen. Lors de sa fuite, Inna est accompagnée, entre Varsovie et Paris, par les frères Riahi. En France, *Nos Seins Nos armes !* de Caroline Fourest et Nadia El Fani (2013, France) est diffusé au mois de mars, au moment où l'assise des Femen est à la fois solide et contestée. *Je suis une Femen* (2014, Suisse) d'Alain Margot est autant le résultat d'une rencontre entre l'activisme et le cinéma que le produit d'un processus marketing. Les Femen connaissent Alain Margot, réalisateur suisse. En 2010, il les invite à une émission de télévision suisse romande. Un projet de documentaire sur le mouvement est également en discussion. Pour donner de la consistance au film, une tournée européenne est organisée pour les activistes. Elles traversent ainsi la Suisse, la France et l'Italie, et dans chacun des pays, des protestations sont organisées. Joseph Paris sort son film *Naked War* la même année (2014, France). Plusieurs de ces documentaires sont réalisés en même temps. Les frères Riahi croisent Caroline Fourest à l'été 2012, à Paris. Les uns sont sur le point de finir quelques prises avec Inna Schevchenko tandis que Nadia El-Fani et Caroline Fourest commencent leur reportage. Effet domino, les séquences s'enchaînent. Certains films sont diffusés à plusieurs reprises les années suivantes, en plus des tournages télévisés et de la participation à des festivals comme la Biennale de Berlin.

Plusieurs ouvrages en français et en anglais intensifient la visibilité : *Femen* de Galia Ackerman (2013), *Topless Jihadis: inside Femen, the world's most provocative activist group*, de Jeffrey Tayler (2013), *Mon corps m'appartient* d'Amina Sboui et Caroline Glorion (2014), *Inna : les paradoxes d'une Femen* de Caroline Fourest (2014), *Confession d'une ex-Femen* d'Eloïse Bouton (2015), *Héroïques. Amazones, pécheresses, révolutionnaires* d'Inna Schevchenko (2016), *Anatomie de l'oppression* de Pauline Hillier et Inna Schevchenko (2017), *Femen. Histoire d'une trahison* d'Olivier Goujon (2017), *Rébellion* du collectif Femen (2017). À cela s'ajoute une bande dessinée, *Journal d'une Femen* de Michel Dufranne et Séverine Lefèvre (2014), plusieurs éditions du *Manifeste Femen* (2015, 2018) et enfin deux publications en italien et une en espagnol. La plupart des livres sont écrits par des journalistes ou par les militantes elles-mêmes. Sur cette quinzaine de publications, une large majorité est toutefois écrite en français et publiée par des éditions françaises. Cet emballement médiatique constitue-t-il une

spécificité française ? À partir de la presse écrite et numérique, nous évaluerons le poids réel de la médiatisation et sa répartition géographique.

## 9.2) Trois événements en 2013 : France, Québec et Tunisie

De 2008 à 2013, la couverture médiatique est croissante. Si les deux premières années celle-ci est limitée, 2013 est caractérisée par une hypermédiatisation. L'installation de Femen en France accélère son ascension. Quelle est la part de la presse française et des autres presses nationales dans cette croissance ? En 2013, d'autres événements Femen ont lieu sur d'autres territoires : quels sont-ils ? Quelle est la part quantitative de ces événements ? Est-il possible de les comparer ? La plateforme *Europresse.com* recense plusieurs milliers de sources médiatiques et donne la possibilité d'étudier des corpus médiatiques, en fonction des sources et des pays<sup>878</sup>.

### 9.2.1) De janvier 2008 à l'été 2012 : une couverture médiatique apathique

L'apparition du mouvement Femen et son émergence médiatique sont deux phénomènes associés, mais leurs temporalités sont dissociées. La couverture médiatique est d'abord limitée. De janvier 2008 à décembre 2010, la plateforme *Europresse.com* répertorie plusieurs textes sur les Femen (toutes sources nationales confondues) : 33 occurrences dont 15 dépêches de l'Agence France-Presse (AFP)<sup>879</sup>. La couverture médiatique française est quasi-inexistante : trois articles paraissent dans la presse quotidienne en France, dont deux articles dans la presse nationale (PQN) et un article dans la presse régionale (PQR). Au cours de l'année 2011, la couverture médiatique globale (internationale) atteint 245 occurrences dont 6 dans la PQN et 25 dans la PQR française. En bref, entre 2008 et 2011, moins de 10 occurrences sont relevées dans la presse nationale française. L'année 2012 est un tournant.

De janvier à décembre 2012, la couverture médiatique globale est exponentielle. *Europress.com* détecte 802 occurrences, soit une augmentation dépassant les 300 %. La presse française nationale produit 50 occurrences, la presse régionale, 85 occurrences. Toutefois, seules 9 occurrences apparaissent au premier semestre dans la presse nationale française et 26 dans la presse régionale. La couverture médiatique sur les Femen décolle soudainement au second

---

<sup>878</sup> *Europresse.com* est une base de données qui recense plus de 50 000 sources d'information locales, régionales, nationales et internationales (articles de journaux, fils d'actualité radiophoniques et audiovisuels, site web, etc.). Fondée en 1999, la plateforme donne accès à 25 ans d'archives, particulièrement centrées sur le Canada, les États-Unis et l'Europe.

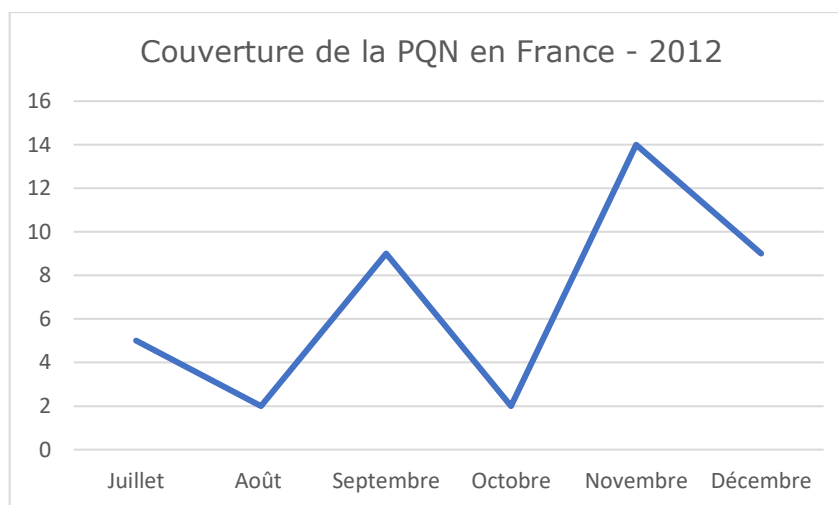
<sup>879</sup> L'Agence France-Presse (AFP) est la première agence de presse généraliste francophone et la troisième mondiale (après *Associated Press* et *Reuters*). La mission de l'AFP est de collecter, vérifier et diffuser les informations auprès des médias et des administrations en garantissant la neutralité et la fiabilité de ses « dépêches ».

semestre 2012. En France, la part importante de la médiatisation se déroule à partir de l'automne de la même année.

### 9.2.2) Le décollage de l'automne 2012 en France

La couverture médiatique de la PQN, évaluée à 9 occurrences au premier semestre, s'élève à 41 occurrences au second semestre 2012. Il apparaît deux pics durant les mois de septembre et de novembre (*graphique 3*). Au début de l'été, rien ne laisse présager une telle croissance médiatique pour l'automne. Plusieurs événements participent à ce décollage, dont la fuite de la militante ukrainienne Inna Schevchenko, qui s'installe en France. Cette dernière ouvre un centre d'entraînement et engage des Françaises pour mener des opérations militantes dans l'Hexagone. L'accrochage violent entre les militantes Femen et les nervis de Civitas, au mois de novembre, contribue à cette intensité médiatique.

Graphique 3. La couverture médiatique Femen de juillet à décembre 2012 (France)

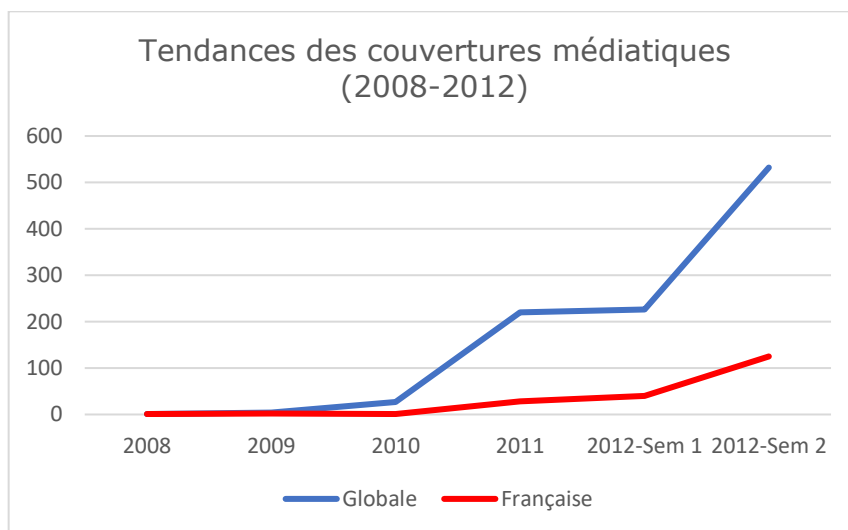


Source : *Europresses.com*

À partir de l'automne 2012, la part de la médiatisation française augmente dans la médiatisation globale. Entre le 1<sup>er</sup> janvier 2008 et le 31 juin 2012, la production globale s'élève à 478 occurrences dont 72 occurrences françaises, soit 15 % de la couverture globale. Au second semestre de 2012, la production globale équivaut à 532 occurrences dont 125 françaises, soit 23,5 %. L'écart entre la couverture globale et la couverture française tend donc à se resserrer, suffisamment pour en déduire un intérêt croissant, en France, pour le mouvement Femen (*graphique 4*). Est-ce que cette dynamique se confirme ou s'accélère en 2013 en France ?

L'hypermédiatisation est-elle un phénomène global ou est-elle corrélée à des territoires spécifiques ? Et quels sont les autres événements médiatiques hors de France ?

Graphique 4. L'évolution des couvertures médiatiques globale et française (2008-2012)



Source : *Europresses.com*

9.2.3) L'hypermédiatisation de 2013 : une couverture médiatique exclusivement française ?

En 2013, la production globale s'élève à 4537 occurrences et confirme une hypermédiatisation<sup>880</sup>. Sur les 2297 occurrences en France, plus de la moitié correspond à une production de dépêches de l'Agence France-Presse (AFP et AFP Monde). La production de la presse nationale et régionale est évaluée à 928 occurrences, soit 18,5 %, contre 23,5 % pour l'année qui précède. En 2012, la couverture médiatique globale est de 802 occurrences dont 168 issues de la presse française. La couverture médiatique internationale et française augmente donc considérablement. L'année 2013 confirme la dynamique des six derniers mois de 2012. La production médiatique française s'établit à 1/5<sup>e</sup> de la production internationale. Faut-il en déduire que la France constitue le territoire central dans la dynamique médiatique des Femén à partir de 2013 ? L'augmentation est pourtant relative, car l'écart diminue (de 23,5 % à 18,5 %), hors corpus AFP. Pourquoi la part médiatique française diminue-t-elle en proportion alors qu'elle augmente considérablement en quantité (valeur absolue) ? Ces variations statistiques

<sup>880</sup> Sur la plateforme *Europresse.com*, les chiffres restent volatiles en raison de la rétroactivité dans l'ajout d'archives, mais les proportions sont relativement stables : en 2017 le chiffre est 5023 occurrences contre 4537 occurrences en 2020.

sont liées à des facteurs externes et internes au corpus.

Le premier élément réside dans le rôle ambigu de l'AFP dans les statistiques. L'AFP participe fortement à l'augmentation de la couverture médiatique française, mais ne peut être fondue intégralement dans la catégorie « presse française », puisque l'AFP est avant tout une source internationale et couvre tout type d'événements internationaux.

Le second élément se situe dans le rapport entre le global et le national, car une couverture médiatique évolue en fonction du déroulement ou non d'un ou plusieurs événements sur un territoire *sui generis*. Autrement dit, en 2012, plusieurs événements (exil d'une militante vers Paris suivi de l'ouverture d'un centre d'entraînement international et de l'organisation d'actions sur place) se déroulent en France. La part de la couverture médiatique française est *naturellement* plus importante dans la couverture globale. Alors que la couverture médiatique globale explose en 2013, la part française en pourcentage diminue. L'hypothèse la plus probante est l'existence d'événements médiatisés se déroulant à l'extérieur du territoire français. Si la médiatisation française augmente considérablement en 2013, le phénomène d'hypermédiatisation est similaire dans d'autres pays.

Pour l'année 2013, on relève 4537 occurrences « Femen » dans toutes les sources de presse (Europe, Amériques, etc.)<sup>881</sup>. Parmi les principales influenceuses que la plateforme *Europresse.com* signale, trois principales agences de presse apparaissent (une française et deux nord-américaines : l'AFP, l'*Associated Press* et *La presse canadienne*. *Europresse.com* étant fondé et alimenté par ces deux pôles géographiques (Amérique et Europe), il n'est finalement pas étonnant que la majorité des résultats soit issue de ces deux espaces.

En 2013, en Amérique du Nord, la couverture médiatique sur les Femen est de 451 occurrences. Celle-ci est beaucoup moins importante que le corpus français uniquement. Encore une fois, ceci peut témoigner d'une couverture française plus importante matériellement sans évacuer une hypothèse méthodologique : *Europresse.com* a plus de partenariat avec des médias français qui alimentent davantage la plateforme que les médias américains. La couverture nord-américaine est toutefois significative à maints égards. Sur les 451 occurrences, 293 occurrences sont produites dans la presse québécoise (353 occurrences provenant du Canada). En 2013, la part québécoise de la couverture médiatique « Femen » dans la presse nord-américaine est donc de 65 %. Les deux graphiques (5 et 6) comparent l'évolution quantitative de la couverture médiatique entre le « global » et la « France », puis entre la région « Amérique du Nord » et le « Québec ». Ils montrent des dynamiques similaires et un pic médiatique en 2013.

L'hypermédiatisation dans la presse française et québécoise est réelle au regard de la disproportion de la première par rapport à la couverture globale, et de la seconde par rapport à sa région nord-américaine. Des événements Femen se déroulant sur ces deux territoires font l'objet d'une couverture médiatique très importante. En 2013, deux actualités militantes en France et au Québec sont associées au fait religieux. Ces deux territoires partagent une histoire commune et des relations postcoloniales, ce qui rend d'autant plus significative une comparaison

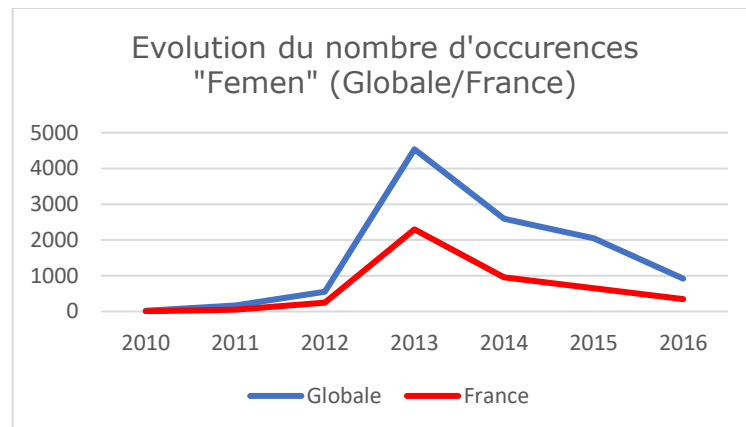
---

<sup>881</sup> Il n'est malheureusement pas possible d'avoir une répartition géographique de l'ensemble de ce corpus international, à savoir des statistiques par région et par pays.



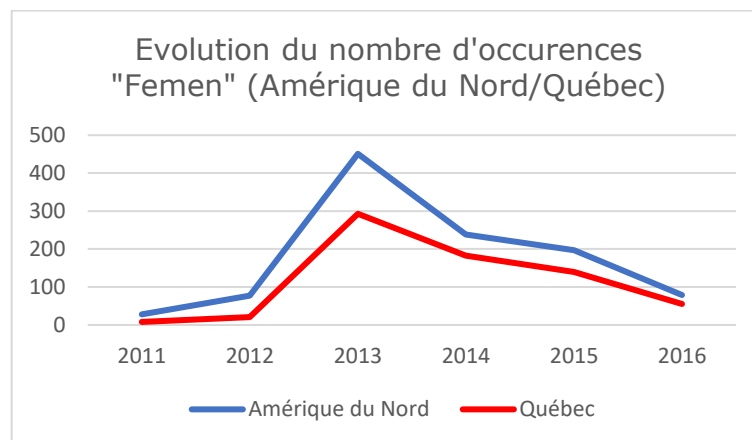
des couvertures médiatiques de la presse de ces deux espaces francophones.

Graphique 5. L'évolution des couvertures médiatiques, globale et française (2010-2016)



Source : *Europresses.com*

Graphique 6. L'évolution des couvertures médiatiques en Amérique du Nord et au Québec (2011-2016)



Source : *Europresses.com*

Est-ce que le contenu des corpus relevés par *Europresse.com* dans ces deux territoires correspond aux deux événements français et québécois que nous avons sélectionnés *a priori* ? En 2012, deux actions sont particulièrement visibles et commentées (médias audiovisuels et réseaux sociaux) : la première se déroule au sein de la cathédrale Notre-Dame de Paris en février 2013 et la seconde en octobre, lorsque des militantes Femen investissent le Parlement québécois. Lors de ces deux opérations politiques, le mouvement Femen est engagé dans une critique des religions.

#### 9.2.4) L'événement tunisien dans la presse française et québécoise

Après avoir observé le corpus français et québécois sur l'année 2013, il s'agit d'isoler les occurrences des deux épisodes (l'affaire de Notre-Dame de Paris et l'affaire du « crucifix »), afin de confirmer leur part dans l'hypermédiatisation de 2013. Nous avons sélectionné cinq sources françaises nationales et trois sources québécoises. Ces sources, généralistes et d'opinion, représentent les principales tendances politiques. Sur l'ensemble de l'année 2013, les corpus « Femen » sont évalués à 271 occurrences (presse française) et 162 occurrences (presse québécoise)<sup>882</sup>. Sur les 271 occurrences françaises, la répartition thématique du corpus est présentée dans le *graphique 7*. Il apparaît que l'action de Notre-Dame de Paris est en seconde position, avec 71 occurrences, soit 26 % des occurrences de la presse française. L'événement le plus couvert en 2013 par la presse française en lien avec les activités du mouvement Femen est l'affaire Amina Sboui en Tunisie, avec 112 occurrences, soit 41 % des occurrences de la presse française.

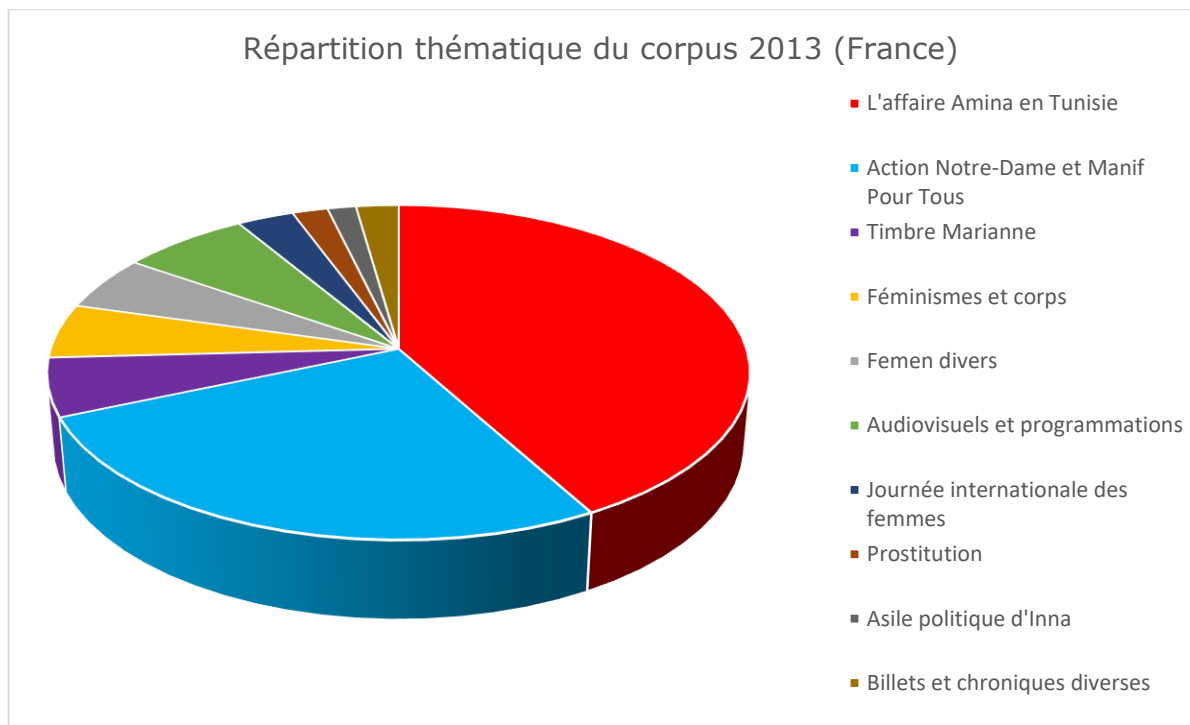
D'autres événements ou actualités complètent le corpus français : programmation audiovisuelle (18 occurrences), textes sur la thématique du féminisme et du corps (17), la polémique sur le timbre Marianne (15), « Femen divers » (14), Journée internationale des femmes (8), billets d'humeur et chroniques (6), sujet de la prostitution (5), l'affaire de l'asile politique obtenue par Inna Schevchenko (4).

Quelle est la répartition de la presse québécoise en 2013 ? Le corpus québécois est moins conséquent (162 occurrences et trois sources de presse) que le corpus français mais suffisant pour isoler des événements dans la couverture médiatique Femen de 2013. Sur le *graphique 8*, le dépouillement met en évidence une thématisation moins précise, dans la mesure où une partie importante du corpus est une couverture médiatique de diverses actions internationales et/ou aborde des questions féministes (38 occurrences). En outre, de nombreuses occurrences « Femen » apparaissent de manière anecdotique ou superficielle (30 occurrences). Toutefois, deux événements majeurs se distinguent, l'affaire du crucifix et la Charte (70 occurrences), et enfin l'affaire Amina Sboui en Tunisie (24). Le poids de ces deux événements médiatiques dans le corpus collecté est respectivement de 43 % et de 15 %.

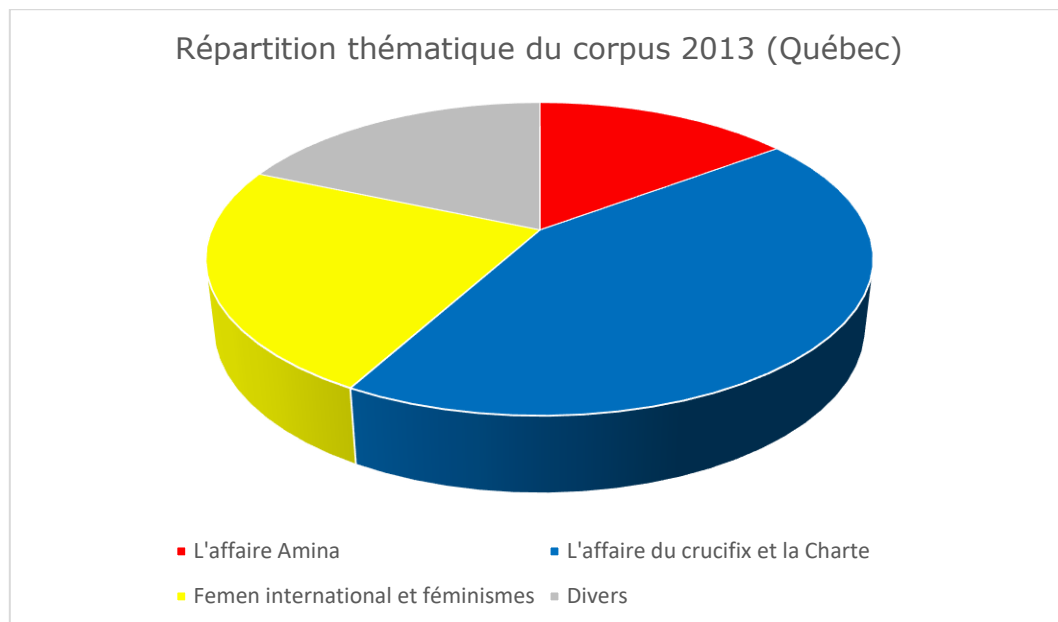
---

<sup>882</sup> Du côté de la production française, les dépêches AFP ont été écartées pour se focaliser sur le corpus principal, à savoir la production directe des journaux.

Graphique 7. Classement des thèmes dans la couverture médiatique française (2013)



Graphique 8. Classement des thèmes dans la couverture médiatique québécoise (2013)



Ainsi, les deux corpus (France et Québec) collectés et dépouillés corroborent le constat de l'intensité d'événements s'inscrivant dans les contextes nationaux : l'affaire de Notre-Dame de Paris et l'affaire du crucifix. Cependant, un troisième événement, tunisien, alimente fortement ces deux couvertures médiatiques, au point que l'affaire Amina Sbouï, qui se déroule en Tunisie, devient le principal événement Femen (en quantité d'occurrences) dans la presse française en 2013. Il occupe la seconde position dans la presse québécoise.

Puisque trois événements militants semblent participer fortement à la couverture médiatique cette année-là, et dans trois territoires différents, il serait fécond d'élargir la comparaison des deux corpus (France/Québec) à un troisième pays afin de restituer les liens, les transferts, les discontinuités dans la fabrique de l'événement médiatique. En prolongeant ainsi notre démarche comparative, il s'agit, d'une part, de rendre compte de l'internationalisation triangulaire de la médiatisation de l'organisation féministe, et d'autre part, d'élargir le spectre des interprétations politiques, pour pallier au minimum, une lecture ethnocentrée du corpus médiatique que nous avons sélectionné, et des débats qui en résultent. En comparant les trois territoires entre eux et les clivages à l'intérieur même de ces pays, l'approche n'élude ni le commun, ni le différent, ni les interactions. Sans tendre à une exhaustivité, c'est une « histoire connectée » de la couverture médiatique Femen qui est visée : quelle est la réception médiatique des Femen et d'un féminisme seins nus dans ces trois contextes ? Sur quels clivages respectifs ces controverses politiques se construisent-elles ? Les trois événements se déroulent successivement au mois de février, au mois de mai/juin et au mois d'octobre pour le dernier. Nous démarrerons par l'analyse de la couverture médiatique française concernant l'affaire de Notre-Dame de Paris.



## Chapitre 10. L'affaire de la cathédrale de Notre-Dame de Paris en France : un féminisme anticlérical

---

Dans la matinée du 12 février 2013, huit militantes Femen se rendent au-devant de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Avec ses deux immenses tours, sa taille imposante et son style gothique, Notre-Dame domine l'île de la Cité depuis le 14<sup>e</sup> siècle. Quelques jours plus tôt, la cathédrale a fêté ses 850 ans en accueillant neuf nouvelles cloches. Elles pèsent jusqu'à 6 tonnes et mesurent 2 mètres de haut. Elles ont été livrées de Normandie, par la fonderie Cornille Havard. Les cloches fondues dans le cuivre et l'étain portent des noms de saint.e.s : Anne-Geneviève, Benoît-Joseph, Denis, Etienne, Gabriel, Jean-Marie, Marcel, Marie et Maurice. Elles sont exposées le long de la nef, s'étirant jusqu'à la croisée du transept qui éloigne le portail des Libraires du portail de la Calende. Les cloches sont à la vue de toutes et tous. Parmi les nombreux.ses touristes qui visitent le célèbre lieu, les militantes arpentent la nef emmitouflées dans de longs manteaux sombres. Soudain, elles se déshabillent, enjambent les cloches au plus près de la tour-lanterne et déclament les slogans qu'elles ont par ailleurs étalés sur leurs corps seins nus. Les slogans « Pope no more » ou encore « Bye bye Benoît » célèbrent la démission du Pape Benoît XVI, intervenue la veille. Ce retentissant événement au Vatican a précipité l'action des militantes qui prévoyaient d'agir contre l'Église. D'autres slogans apparents sur le dos, notamment « No homophobe », dénoncent les interventions de l'Église dans le débat sur la loi pour le mariage entre personnes de même sexe. Les militantes font sonner les cloches bruyamment et les tapotent à l'aide de morceaux de bois enveloppés dans de la feutrine. Ce n'est pas la première fois que Notre-Dame est choisie pour une action militante subversive. En juin 2005, les activistes d'Act Up ont célébré un mariage homosexuel entre deux femmes. La parodie devant l'autel a entraîné une condamnation de l'association par la justice. L'une des militantes Femen était membre d'Act Up, il n'est pas donc impossible qu'une mémoire militante ait joué un rôle d'inspiration.

Parmi les participantes Femen se trouvent Inna Schevchenko et des Françaises : Elvire Duvelle-Charles, Marguerite Stern, Eloïse Bouton, Pauline Hillier. Les noms et prénoms des militantes apparaissent peu dans la presse, sauf lorsqu'il s'agit de donner la parole au groupe via une porte-parole. L'identité des autres militantes reste confidentielle ou invisibilisée dans les médias. Cette opération militante fait l'objet d'une couverture médiatique importante et s'inscrit dans le contexte de la loi sur le mariage pour tous et les mobilisations de la Manif pour tous (LMPT). Le corpus de la presse française croisant ces deux thématiques, « Femen » et « mariage pour tous » comprend 71 occurrences. Néanmoins, le découpage sous-thématique met en évidence plusieurs événements tout au long de l'année 2013.

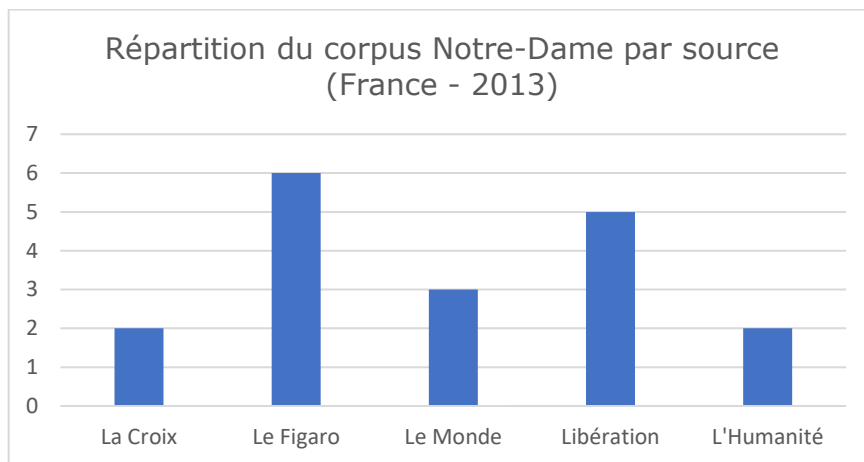
L'occurrence « Femen » apparaît à titre indicatif et superficiel à 22 reprises dans le corpus. D'autres événements abordent de manière indirecte le sujet « Femen » comme lorsque la cathédrale de Nantes a été vandalisée (3 occurrences) ou lors du suicide de l'historien d'extrême droite Dominique Venner (7 occurrences). Plusieurs textes comparent les Femen et les Homen, un autre groupe dénudant le torse (3 occurrences). Le reste du corpus concerne des actions Femen : contre l'extrême droite (6 occurrences), lors de l'Angelus du Pape (3 occurrences), contre l'archevêque de Malines-Bruxelles (3 occurrences), l'action à l'église de la Madeleine (5 occurrences) et enfin le happening contre le crucifix au Parlement québécois (1 occurrence).

Ainsi le corpus concernant la manifestation à Notre-Dame se réduit finalement à 18 occurrences. Le corpus « Femen et mariage pour tous » est donc constitué de plusieurs micro-événements enchevêtrés les uns dans les autres. Les actualités se lient par une histoire sur un temps court. Lorsque la presse aborde les Femen dans un nouvel événement, celle-ci fait référence aux événements passés. Lorsqu'un événement fait la controverse, comme l'action des Femen à Notre-Dame, il perdure dans le temps. Cette fameuse action est ainsi constamment rappelée comme un écho, élargissant notre corpus. Cette mise en réseau d'événements s'inscrit dans une logique thématique. La place du religieux et des lieux de culte occupe la quasi-intégralité de ce corpus. En se focalisant uniquement sur l'événement en lui-même qui s'est déroulé le 12 février et sa couverture médiatique des jours suivants, le corpus se restreint à 18 occurrences, ce qui permet néanmoins d'identifier des clivages politiques. Qui participe à cette couverture médiatique ? Quelle quantité pour chaque journal ? Et comment (support, genre et argumentation) ?

### **10.1) Lecture quantitative de l'événement : qui, combien, quand ?**

Parmi les cinq sources retenues dans la presse française, est-ce qu'un journal, ou une tendance politique se démarque ? De *La Croix*, *Le Figaro*, *Le Monde*, *Libération* et *L'Humanité*, qui participe à la médiatisation de l'événement ? La sélection des sources a été effectuée en fonction de la tendance politique : communiste (*L'Humanité*), gauche (*Libération*), centre gauche (*Le Monde*), droite (*Le Figaro*), droite catholique (*La Croix*). Selon un clivage classique (gauche/droite), il apparaît un équilibre relatif entre les deux tendances (*graphique 9*) : 44 % de la couverture est à droite et 55 % est à gauche (sachant que cette dernière comprend trois journaux contre deux pour la droite).

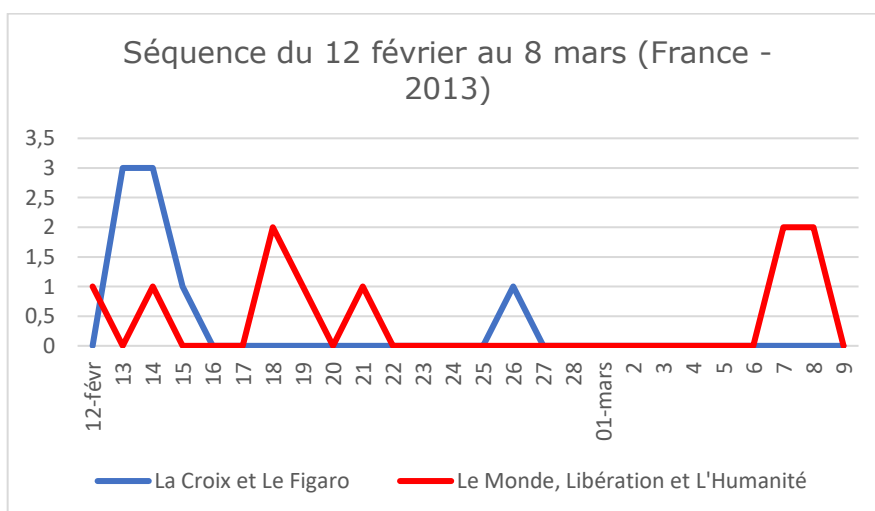
Graphique 9. Le poids de la couverture médiatique de l'affaire de Notre-Dame de Paris, par source (2013)



Source : *Europresses.com*

Le corpus étant relativement faible, la pertinence de la lecture quantitative est discutable. Toutefois, deux sources se démarquent avec 33 % pour *Le Figaro* qui est en tête, et 27 % pour *Libération*. Il n'est peut-être pas étonnant que l'un et l'autre appartiennent aux deux tendances politiques antagonistes. L'hypothèse qui se dégage de cette analyse quantitative est que ces sources se parlent entre elles, voire se répondent. L'analyse chronologique de la couverture médiatique de Notre-Dame semble confirmer ce premier bilan (*graphique 10*).

Graphique 10. La couverture médiatique quotidienne de l'affaire de Notre-Dame de Paris, selon le clivage gauche/droite (2013)



Source : *Europresses.com*



Entre le 12 février et le 8 mars, l'analyse de la couverture des journaux de droite et des journaux de gauche révèle un décalage temporel. Tandis que *La Croix* et *Le Figaro* couvrent l'événement entre le 12 et le 15 février, avec un léger pic le 26 février, les trois sources de gauche semblent réagir en décalage. On observe un petit pic entre le 13 et le 14 février. Les réactions sont plus fortes du 17 au 22 février, puis entre le 6 et le 8 mars. La répartition quantitative et diachronique témoigne de comportements pluriels, de discours potentiellement différents, voire *interdiscursifs*. L'interdiscursivité se définit par la présence d'un discours « autre », et c'est bien cette relation qui constitue l'argumentation. Une analyse matérielle (support et genre textuel) et discursive (argumentation) est à même d'y répondre : comment l'événement est-il couvert en fonction des sources ? Comment ces dernières résonnent-elles et raisonnent-elles les unes par rapport aux autres ?

## **10.2) Lecture qualitative : un clivage basé sur le rapport au religieux**

La presse française réagit en trois temps. Le découpage est chrono-thématique. *Le Figaro* prend la défense de la Cathédrale, sur le plan physique et symbolique. Tant le lieu, les spectateurs, que les agents de sécurité sont victimes de l'action « provocatrice » des Femen. À l'inverse, la presse de gauche légitime la manifestation politique, voire tourne en dérision le religieux. Dans un troisième temps, et à l'occasion du 8 mars, *Le Monde* et *Libération*, dans une lecture compréhensive et critique, interrogent la réception féministe de Femen en France.

### 10.2.1) La critique de l'action des Femen par les journaux de droite

Les journaux dont l'orientation politique est à droite écornent l'action Femen. Néanmoins, les deux journaux réagissent différemment. *Le Figaro* aiguillonne, multiplie les articles au lendemain de l'action. Dès le premier texte paru sur le site du journal le 13 février, le titre prend appui sur les réactions critiques : « Notre-Dame : le happening des Femen fortement critiqué »<sup>883</sup>. Le contexte, la loi pour le mariage pour tous dans lequel s'inscrit cette action sont évacués. Seul le lien avec la démission de Benoît XVI est évoqué. Selon le précepte « diviser pour mieux régner », *Le Figaro* insiste sur les critiques provenant de tous les bords politiques et particulièrement de la part des personnalités de gauche : le ministre des cultes et le maire de Paris. Les personnes présentes et les touristes ont été choqués. La parole est donnée à Mgr Patrick Jaquin, recteur-archiprêtre de la cathédrale. Ce dernier informe qu'il a déposé une

---

<sup>883</sup> Lefigaro.fr, « Notre-Dame : le happening des Femen fortement critiqué », *Lefigaro.fr*, 13/02/13. [<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/02/13/01016-20130213ARTFIG00383-notre-dame-le-happening-des-femen-fortement-critique.php>], (Consulté le 10/02/2021).

plainte. La polyphonie est relative, le message des militantes n'étant pas relayé. Le journal relaie en revanche le tweet de Lionnel Luca, député des Alpes-Maritimes (*Les Républicains*). Lionnel Luca fait une comparaison entre catholiques et musulman.e.s : « On attend avec impatience les Femen à la mosquée de Paris vendredi juste pour le fun... ». Le journal en déduit que « les fidèles catholiques avaient eu une réaction moins violente à l'égard des Femen qu'auraient eu des fidèles musulmans ». Pour que le procédé soit opérant, l'accord préalable du lectorat est nécessaire sur le phore<sup>884</sup> : à savoir sur la violence présumée des musulman.e.s. La comparaison, quasi analogique, est loin d'être ornementale et fait office d'euphémisme. Les un.e.s se sont retenu.e.s par rapport à d'autres qui se seraient déchaîné.e.s.

Le lendemain, *Le Figaro* axe son cadrage sur la sécurité de la cathédrale. Selon l'article, le lieu n'est pas suffisamment sécurisé, notamment par la police et les agents de sécurité qui ont un travail précaire : « Tous les jours, le parvis, foulé chaque année par 20 millions de personnes, est patrouillé par "deux-trois policiers" »<sup>885</sup>. Dans le témoignage des agents, le récit tend vers une dramatisation de l'événement : « Et lorsqu'on aborde l'incident survenu mardi soir avec les Femen, les bouches se ferment »<sup>886</sup>. Sécuritaire, le récit est centré sur les violences physiques et symboliques de l'esclandre. La voix des militantes est absente et la dimension politique de la manifestation n'est pas reconnue ou commentée.

*Le Figaro* accorde la *une* du 14 février de son supplément parisien à l'incident et s'attarde sur le point de vue de l'Église : « Notre-Dame de Paris porte plainte contre les Femen » [*Iconographie 61*]<sup>887</sup>. Le choix de faire remonter l'information en *une* atteste la valeur qui lui est accordée<sup>888</sup>. La *une* est centrée sur une photographie. Trois militantes ont franchi le cordon de protection des cloches et un responsable de Notre-Dame tente d'évacuer l'une d'entre elles. De l'autre côté de la cordelette, la militante Pauline Hillier brandit ses bras en direction de la charpente. Le public et les photographes assistent à la scène. Deux textes, structurant cette première page, s'enquière de la sécurité à l'intérieur du lieu de culte. Le premier est de la journaliste Delphine de Mallevoüe, à l'origine de maints articles critiques sur les Femen en 2013 pour *Le Figaro*. Le second est d'Anne-Laure Filhol, également publié sur le site. Dans le corps de cette *une*, le journal signale à nouveau les violences contre le personnel de la cathédrale : différent.e.s spectateurs.rices ont été offusqué.e.s par l'action, dont des enfants. De plus, dans une sorte de personnification, la cloche « Marcel », qui est exposée dans la nef, a reçu des coups. Deux plaintes, déposées auprès des autorités, sont soutenues par 1709 pétitionnaires qui réclament la condamnation des Femen. Deux délits sont dénoncés, à partir des articles du code pénal. Enfin, le journal considère que cette lutte contre les religions est essentiellement anti-chrétienne.

---

<sup>884</sup> Breton Philippe, *L'argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte, 2016, p. 55.

<sup>885</sup> Filhol Anne-Laure, « Comment assurer la sécurité de Notre-Dame de Paris », *Lefigaro.fr*, 14/02/13. [<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/02/13/01016-20130213ARTFIG00643-comment-surveillance-on-l-interieur-de-la-cathedrale.php>], (Consulté le 10/02/2021).

<sup>886</sup> *Idem*.

<sup>887</sup> Mallevoüe Delphine de., « Notre-Dame de Paris porte plainte contre les Femen », *Le Figaro*, 14/02/13.

<sup>888</sup> Ringoot Roselyne, *Analyser le discours de presse, op. cit.*, p. 83.

**13 A**

**La météo**

Ce matin 1° Ce midi 5° Ce soir 2°

La chaîne météo

**La circulation**

**Pluie!** Fermeture nocturne du 59 intérieur entre Porte Dauphine et Porte des Lions.

**Grands axes A13 vers** province, entre Porte Dauphine et Vauxcelles et tunnel de la Défense sur l'A44 entre A86 et N10, sorties de 27A à G.

**Travaux nocturne** Tunnel de Nogent v/Mont sur A86.

**Bienvenue à...**

**Stephan Eicher**

Le célèbre chanteur suisse, auteur des tubes *Déjeuner en paix* et *Des hauts, des bas*, revient avec un nouvel album intitulé *L'Envolée*. Il donne un concert ce jeudi à 21 heures au centre culturel Paul Baillart à Massy dans l'Essonne.

**LE FIGARO Paris**

Figaro.fr/Paris

**Ciel, mon Paris!**  
Caroline Sali

**RER, mon amour**

Pour la plupart des voyageurs qui le empruntent quotidiennement, le simple évocation du RER suscite davantage la haine que l'amour. La haine mais surtout sans gémir sans crier sans hurler sans crier de se larder à sa tête. Mais, tant qu'il passe sur les quais, tant qu'il arrive à quai, tant qu'il est là, tant qu'il est juste 725 km à l'heure, au milieu de la foule pressée, une détermination effrayante de son visage. C'est en fait une fièvre de la SNCV Transilien. Ce rail pour le Saint-Vallier, le versant et le dérailleur, le chagrin de la réhabilitation des quais, sans parler de la loi 2012 émise dans les hauts-pavés du RER. C'est pour et c'est pour les voyageurs. Mais ce n'est pas le RER. Il les voyageurs transiens passent autour de la Seine et la gare où seront bientôt les gares mais deux qu'ils ont pratiquement grillés.

Railway qui n'est pas le rail qui se veut destination et profite pleinement. Enfin ça, c'est pour la billette. Car si le train de Montreuil est en retard, la destination de son arrivant, chaque fois de rester à quai...

**Notre-Dame de Paris porte plainte contre les Femen**

Mardi soir, des activistes du mouvement féministe, seins nus, avaient scandé dans la cathédrale des slogans contre l'Église pour « fêter le départ du Pape ».

**OLIVIER DE MALLEVILLE**

**POLÉMIQUE** Notre-Dame de Paris porte plainte contre les Femen après qu'elles aient profané le site de la cathédrale mardi soir en y plantant des miroirs. Fondées dans le but des tourtes, elles avaient discrètement pénétré dans l'édifice au soir de la messe et de créer des slogans contre « l'Église pour égaler le départ du pape » Benoît XVI. Sous le regard choqué des fidèles et des touristes venus admirer l'exposition des neuf nouvelles cloches fabriquées pour le RER, elles avaient fait sonner les cloches avec des morceaux de bois et crié en anglais « Pope no more » (« Pas de pape »), sur le tonne et le ton, elles se sont inscrites au tableau des slogans comme « No homophobia », « Let's do it », « Bye-bye Benedict ». Les trois activistes – une Ukrainienne et sept Françaises – ont été évacuées par le service d'ordre de la cathédrale et ont été conduites au commissariat du quartier pour vérification d'identité.

Si le délit et le trouble causés ont scandalisé les autorités de la cathédrale, ce sont surtout les violences envers le personnel de sécurité qui ont été jugées inacceptables. « Les gendarmes ont pris des coups de poêle », s'inspire-t-on à l'archevêché de Paris. Un des agents manifestés a eu « une épaule déformée, il est en soins palliatifs », précise le recteur de la cathédrale, Mgr Patrick Jacquin. Un autre surveillant a fait un malaise et a dû être pris en charge par les pompiers. « La commande responsable a été d'une violence inouïe », reprend Mgr Jacquin, les agents qui étaient là ont été sérieusement choqués.

C'est la raison pour laquelle le directeur des services généraux de la cathédrale a déposé deux plaintes auprès de la police dès mardi soir, l'une pour « coups et blessures », l'autre pour « profanation d'un espace cultuel et « profanation d'objets sacrés ». En effet, la cloche « Marie » a reçu des coups quand elle fut soulevée la veille d'or, dit-il, malgré le recteur de la cathédrale qui compte bien obtenir réparation de la profanation.

Devant ces nouvelles incursions des Femen, 1 009 pétitionnaires se sont déjà mobilisés sur FrancePetitions.com, engageant l'épiscopat à lutter contre « cette nouvelle profanation qui ébranle dans une large mesure l'édifice cathédrale », justifiant de la plainte à poursuivre les Femen en justice au titre « d'un motif de délit ».

« profanation publique à la cathédrale, à la haine ou à la violence matérielle, mais à la violence » (art. 1881 art. 23 et 24 et 8) et « délit de profanation à la vue du public » (article 222-22 du Code pénal).

**Combat contre les religions**

Les Femen sont connues depuis 2009 pour leurs actions « indignes » en Russie, en Ukraine, à l'encontre ou au profit d'un mouvement sur la place Saint-Pierre à Rome pendant que le Pape récita l'Angelus. Cette organisation, qui se veut le mouvement des femmes, entend lutter contre le sexisme, pour les droits des femmes et la protection de l'environnement. Une lutte qui passe par le combat contre les religions, officiellement chrétiennes, considérant que « les féministes et la religion ne sont pas deux choses qui peuvent coexister ».

**8 Femen**

ont participé mardi soir à la cathédrale : 1 Ukrainienne et 7 Françaises.

**LE TWEET**

**Miss Météo**

« Froid, grisaille à Paris. Est-ce que quelqu'un pourrait allumer la lumière ??? » @SylvieTeller, directrice de la Société Miss France

**infra-muros**

**Passe Navigo à tarif unique : l'après-travail du Métro**

À partir du 21 février prochain, le Sénat doit examiner une proposition de loi visant à augmenter les taxes d'entretien des transports pour financer le passe Navigo à tarif unique. Tout un communiqué, le Métro de France réaffirme son opposition à cette solution. « Les entreprises ne veulent pas payer de transport de façon dégressive », dit-il dans un communiqué. « L'augmentation de la collectivité locale », ce n'est pas la solution.

**Municipales 2014 : Hidalgo va-t-il un programme commun avec la droite**

Anne Hidalgo, candidate PS à la Mairie de Paris, a lancé un appel à un haut commandement de la gauche pour établir une base de propositions « macro-politiques » en vue des élections municipales de 2014.

**Auditorium de 28 lignes de bus**

La Seif a voté le renforcement de 14 lignes de la RATP et 17 lignes de réseau de grande couronne à partir de la mi-mars. Objectif : réaliser plus de 17 millions de voyages supplémentaires en 2013.



Sous le regard méfiant des fidèles et des touristes, les Femen sont parvenues à faire sonner, avec des morceaux de bois, les neuf nouvelles cloches exposées dans la cathédrale.

**Comment surveille-t-on l'intérieur de la cathédrale ?**

**ANNE-LAURE FLEHIS**

À L'INTÉRIEUR de la cathédrale, un agent posté à l'entrée laisse des yeux le flot de visiteurs s'engouffrant en rang d'oignons. « Votre chapeau Monsieur s'il vous plaît. Et oui le miroir », indique-t-il tout en mimant le geste. « Mais oui, vous ne pouvez pas entrer avec un miroir en chapeau », il, l'air distrait. Vous une dizaine d'années que ce sexagénaire arpente coins et recoins de Notre-Dame de Paris, de l'entrée à la sortie, en passant par la nef et les bas-côtés, 4500 mètres carrés à surveiller.

Tous vêtus de noir, gilet de travail, bon déroulement des cérémonies, maintien des visiteurs, profanes de sécurité ou de discipline... sont une dizaine

en tout à assurer ce service « parfois d'ordre de la cathédrale ». « Une équipe d'agents de sécurité est présente un jour sur deux », explique l'agent, tout en scrutant les visiteurs. Ces jours d'arrêt, reconnaissables à leur bonnet sombre imprimé d'un aigle Notre-Dame, sont rattachés par l'archevêché de Paris et font acte de présence du maître du soir. « Lors de grands événements, le personnel est renforcé. L'entretien de Notre-Dame amène avec elle des CCD ou bien fait appel à une unité de police de sécurité pour prendre des mesures de surveillance », dit-il.

**Caméras de vidéosurveillance**

Et lorsqu'on s'écarte l'incident survient mardi soir avec les Femen, les buschus se ferment. L'archevêché n'a d'autre que vous répondre au Figaro. « Je n'y

allais pas, nous un agent. Mais ce genre d'événement n'arrive jamais ». Grâce le montrent les vidéos circulant sur Internet, le service d'ordre de Notre-Dame de Paris est bien plus que réel parvenu à connaître puis à punir bien de la cathédrale les trois actes des délinquants. C'est une fois sur le parvis que les jeunes femmes ont été écartées par les forces de l'ordre. « Nous ne pouvons pas entrer dans la cathédrale », ce qui est un policier campé sur son vif devant Notre-Dame. Il assure que trois caméras de vidéosurveillance ont été installées à l'entrée.

Tous les jours, ce parvis, tout chaque année par 20 millions de personnes, est patrouillé par « des agents policiers ». Et leurs collègues d'architectes au parvis, « tout en cas de destruction urgente ». Ce qui

n'empêche pas une collaboration étroite entre police nationale et agents de Notre-Dame. « Lorsque nous sommes confrontés à des problèmes comme mardi dernier, nous ne pouvons pas aller seuls, il nous faut la surveillance. Il se souvient aussi de ce jour où un homme s'est dressé devant Notre-Dame. « J'ai été à l'honneur, et m'opposé à ce qu'il y ait dans la cathédrale. Il est allé à la sortie pour aller voir Notre-Dame. J'ai tout de suite pris un collègue pour aller à l'honneur, qui lui a finalement parlé à la police ». De même, lorsqu'il repère des pickpockets, le service d'ordre n'hésite pas à être appelé à la Brigade anti-criminelles (BAC), habillée en civil. « Elle est beaucoup plus spécialisée que nous. Ils savent bien, ils savent bien les faire », assure l'agent.

Le texte conclut que les militantes considèrent que « le féminisme et la religion ne sont pas deux choses qui peuvent coexister » (citation entre guillemets et en italique) signifiant par-là la radicalité du mouvement qui refuse d'entreprendre un dialogue avec les religions.

Le surlendemain du happening (le 15 février), le journal formule son étonnement, que les militantes soient « peu inquiétées après leur interpellation » et qu'elles aient échappé à la garde à vue<sup>889</sup>. Le registre juridique est à nouveau mobilisé et détaillé, ajoutant de la gravité à l'événement :

Les faits sont pourtant tous des délits punissables par la loi, tant du point de vue civil que pénal. « Exhibition sexuelle dans un lieu accessible au public » (article 222-32 du Code pénal), « atteinte à l'affectation culturelle » et « atteinte à la liberté d'exercice du culte » (loi de 1905), « injure commise envers (...) une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée » (article 33 alinéa 3 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse), « coups et blessures », « destruction ou profanation d'objet sacré ».

La parole est donnée à l'avocat de la cathédrale. Ce dernier mobilise deux procédés pour indiquer un traitement différencié. D'abord, il critique le laxisme des autorités. Cette rhétorique est devenue un classique des échanges politiques entre gauche et droite en France (le trop sécuritaire de la droite vs le laxisme de la gauche). La comparaison, avec l'islam apparaît à nouveau :

Mgr Patrick Jacquin, le recteur de la cathédrale, n'hésite pas à reprendre l'interrogation qui s'empare de l'opinion : [...] « elles ne s'attaquent jamais aux mosquées, et pour cause, elles seraient pendues ! »

En creux du discours, le gouvernement est laxiste avec les Femmes lorsqu'elles s'attaquent aux églises, car les catholiques sont dans la retenue, voire dans une forme de passivité, ce qui renvoie à tout un imaginaire du déclin du christianisme. Le discours s'adresse à un public situé. Un autre procédé prolonge le précédent, le deux poids, deux mesures. Au moment où les Femmes risquent peu malgré leurs « provocations », plusieurs activistes catholiques ont perturbé une pièce de théâtre et sont poursuivis par la justice. Pour autant, il ne s'agit point de comparer le fond des choses, mais bien de tenir compte d'une jonction considérée comme légitime dans le discours de la source. L'analogie et le deux poids, deux mesures permettent de relayer une défense et de dénoncer un traitement différencié et inégal à l'égard d'une catégorie particulière, à savoir ici, les chrétiens et l'Église.

Alors que *Le Figaro* multiplie les supports (site, papier) et accorde articles et une à l'événement, la couverture du journal d'opinion *La Croix* témoigne d'une certaine vigilance. La conception d'ensemble est extrêmement modeste et sans illustration. *La Croix* publie deux petites dépêches dans ses colonnes du 13 et 14 février. Sa couverture s'inscrit dans un genre

---

<sup>889</sup> Mallevoüe Delphine de., « Les Femmes, peu inquiétées après leur interpellation », *Le Figaro*, 15/02/13.

textuel qui se veut neutre. Il faut rappeler de manière générale que les discours journalistiques oscillent entre deux pôles ou « genres textuels » : le genre objectif et le genre subjectif. La première catégorie se veut neutre, informative et descriptive (article, reportage, etc.)<sup>890</sup>. La seconde est « engagée », argumentative et affirme d'une certaine manière une prise de position (éditorial, tribune, chronique, caricature, etc.)<sup>891</sup>. Toutefois, les éditorialistes cherchent à « désobjectiver » leur discours, en ayant recours par exemple au « pronom caméléon » : on<sup>892</sup>. Et l'inverse est aussi vrai, des textes qui se veulent neutres sont en fait davantage subjectifs. C'est le cas de *La Croix*. Courts et factuels, ces textes sont nuancés, mais valident une lecture critique de l'action des Femen. Ils relaient les critiques, les plaintes et signalent la « provocation » des Femen, ainsi que la consternation du public<sup>893</sup>. Les deux journaux de droite ont donc un prisme similaire.

La séquence du 12 au 26 février se termine par un article du *Figaro* qui ne désarme pas, tout en opérant un glissement. L'article publié sur le site est illustré d'une photographie des militantes devant l'entrée de la cathédrale. Le titre est à la forme interrogative et le journal sonde le mode d'action : « Femen : des seins nus pour quel message ? »<sup>894</sup> Jusqu'ici, la couverture médiatique se limitait au contexte de l'action. Le débat sur l'usage du corps est absent dans la presse de droite. La journaliste Judith Duportail opère un pas de côté et s'engage fermement dans une construction interdiscursive. Pour répondre à la question, l'argumentation se veut polyphonique et éclairée par des discours scientifiques. Pourtant, dès la première phrase sous forme d'exorde, l'humour est à peine dissimulé : « Leurs seins sont plus connus que leurs visages ». La journaliste rappelle brièvement les dernières actions dans une anaphore, qui renforce l'effet souhaité : « Elles étaient présentes seins nus devant le ministère de la Justice [...] seins nus en novembre lors d'une manifestation de Civitas [...] et enfin seins nus à Notre-Dame [...] ». L'épilogue de la série confirme la volonté de nasarder la méthode : « Elles adoptent toujours la même posture, savamment étudiée : une main sur la hanche, l'autre levée, pas de sourire ». Le paragraphe suivant précise le point de rupture de Notre-Dame puisque les habituels soutiens des militantes condamnent l'action. L'analyse s'épanche ensuite sur la principale question, posée par de nombreux internautes selon le journal : « Qu'avez-vous à dire ? » Tout au long du paragraphe suivant, la parole est donnée aux militantes. Judith Duportail signale un conflit entre le journal et ces dernières « qui n'ont pas souhaité répondre aux demandes d'entretien du *Figaro* ». La voix des militantes se résume à un agrégat de discours récoltés auprès de diverses sources médiatiques. Deux éléments sont mis au profit de la défense des militantes. Premièrement, la nudité est un message et peut être plus efficace que de « beaux discours ». Cette phase en sous-titre représente la parole des militantes. En sélectionnant et en s'appesantissant sur l'expression « beaux discours », tout comme dans la « posture savamment

---

<sup>890</sup> Ringoot Roselyne, *Analyser le discours de presse, op. cit.*, p. 132.

<sup>891</sup> *Ibid*, p. 140.

<sup>892</sup> *Ibid*, p. 141.

<sup>893</sup> [Pas d'auteur], « Provocation des Femen à Notre-Dame de Paris », *La Croix*, 13/02/13.

<sup>894</sup> Duportail Judith, « Femen : des seins nus pour quel message ? », *Lefigaro.fr*, 26/02/13.

[<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/02/26/01016-20130226ARTFIG00668-femen-des-seins-nus-pour-quel-message.php>], (Consulté le 10/02/2021).

étudiée » précédemment citée, la journaliste insiste sur l'opposition entre le corps et l'esprit. Le corps ne saurait-il être un beau discours ? Le second argument déployé est la réappropriation de leur corps par les activistes : « Nous donnons une nouvelle signification à la nudité du corps. La nudité des femmes n'est plus synonyme de prostitution ou d'exploitation sexuelle ». Le débat s'enracine dans une « bataille désignative », procédé qui consiste à imposer ses propres désignations contre celles de l'adversaire et à faire valoir sa définition<sup>895</sup>. La bataille se joue sur le sens du corps. Les militantes revendiquent le corps seins nus comme une forme de « liberté » et l'opposent à « l'exploitation ». La bataille désignative, ou l'antanaclase (les deux procédés sont très proches), témoigne du conflit sémantique, les adversaires tentent de requalifier les termes du débat. L'antanaclase est un classique des controverses d'égalité et met en évidence la polysémie des mots-valeurs « liberté », « démocratie », « laïcité »<sup>896</sup>. Le corps fonctionne comme des valeurs ; il est un haut lieu de l'axiologie. Il n'est donc pas étonnant que le texte se poursuive immédiatement sur l'antithèse. Le sens inverse du corps est analysé.

Le journal reconnaît que l'usage du corps est présent dans d'autres organisations telles qu'Emmaüs ou encore dans les manifestations des étudiantes québécoises. La nudité peut donc être un moyen associé à une visée politique. Le journal le concède, mais fait jouer par la suite les nudités les unes contre les autres, questionnant l'hétérogénéité des corps Femen. Le sous-titre « les Femen ont des corps de magazine » appuie l'hypothèse d'un corps Femen qui est instrumental et marchand. Les militantes Femen ont des corps standardisés selon le sociologue français Jean Claude Kaufmann : « Les corps du Québec étaient ordinaires, il y avait des maigres et des gros. Or, les Femen ont étrangement des corps de magazine, correspondant aux canons de beauté de l'époque ». Le journal sollicite ainsi l'autorité d'un discours scientifique, lequel conclut que le phénomène est purement « médiatique et conformiste ». Dans un droit de réponse, les Femen répondent faux et « jurent avoir dans leurs rangs des femmes de tous les âges et de toutes les corpulences, préférant mettre en avant celles dont la condition physique le permet ». Le journal garde le silence sur le rôle des médias. La sélection des corps sur un aspect esthétique est pourtant autant le produit stratégique de l'organisation militante que de dispositifs des médias, lesquels trient les visuels et reproduisent des stéréotypes de genre<sup>897</sup>.

Un peu plus bas, la journaliste mobilise un autre sociologue, Christophe Choléra. Il est précisé qu'il est « spécialiste de la nudité ». Celui-ci décrit un système de représentation « impensé » et « inachevé » des Femen. En accentuant le clivage corps et pensée, la nudité politique reste effectivement impensée. Les citations des militantes et des sociologues sont sélectionnées de façon à mettre en scène un débat. Les phrases des seconds neutralisent les raisons des premières. Si l'article de Judith Duportail a souhaité s'épancher sur le sens politique de ce corps seins nus mobilisé, l'objectif est limité. Aucune parole féministe ne vient analyser l'émergence d'un tel mode d'action, tandis que la parole scientifique vient surplomber le débat

---

<sup>895</sup> Rennes Juliette, « Analyser une controverse », *op. cit.*, p. 99.

<sup>896</sup> *Idem.*

<sup>897</sup> Coulomb-Gully Marlène, « Le genre des présidentielles. Femmes et hommes en campagne », *Mots. Les langages du politique*, Vol. 112, n° 3, 2016, p. 29-36.

militant. Le texte vient surtout alimenter le site du *Figaro*. Mis à part la *une* du *Figaro Paris*, le journal n'a guère investi le support papier, ce qui montre un intérêt mineur pour le sujet Femen. Les journaux de gauche ont à l'inverse fortement donné de la place dans le format papier, mais dans quelle direction ?

#### 10.2.2) L'anticléricalisme de la presse de gauche

À gauche, la couverture est « sympathique »<sup>898</sup>. La réaction des trois journaux de gauche se fait en deux temps. Dans son premier article du 12 février, sur son site Internet, *Libération* inscrit l'action des Femen dans le contexte de la loi sur le mariage pour tous et précise que celle-ci est menée « contre la position de l'Église » sur le mariage gay<sup>899</sup>. Le journal dédramatise en rappelant que les militantes ont « l'habitude » de manifester contre la religion et que cette action est dans la « logique idéologique » de Femen. L'article signale néanmoins le caractère inédit de cette manifestation qui se déroule à l'intérieur d'un lieu de culte. Deux éléments similaires au *Figaro* apparaissent. Les violences sont abordées, néanmoins à l'égard des militantes plutôt que contre les agents de sécurité : « une militante a les dents ensanglantées ». Deuxièmement, le discours des visiteurs hostiles à cette manifestation est neutralisé par le discours d'une militante qui se défend en rappelant que l'action était pacifique. Il y a une polyphonie et une confrontation de discours : plusieurs acteurs.rices donnent leur version des faits. Les propos des agents ou des responsables de la cathédrale ne sont en revanche guère rapportés. Accompagnée de la vidéo de l'action, cette première publication hâtive de *Libération* est datée du jour de l'action et publiée sur le site du journal à 12 h 42.

La semaine suivante, alors que la controverse s'affaiblit, le 18 et 19 février, *Libération* prend position. Deux textes sont incisifs par leur genre textuel : une tribune et une chronique de débat. Le titre de la tribune prend vigoureusement la défense des Femen et montre parfaitement le caractère interdiscursif du discours médiatique : « Non, nous ne mettrons pas les Femen au pilori ! »<sup>900</sup> C'est une réponse, la tribune vient contrebalancer l'agitation et les critiques. Dès la première phrase, les crispations sont rendues caduques par les trois auteures qui cherchent à dédramatiser :

Plutôt que de s'en prendre à quelques jeunes femmes dénudées manifestant de manière iconoclaste dans Notre-Dame à l'annonce de la démission du pape Benoît XVI, l'Église

---

<sup>898</sup> Neveu Érik, « Médias et protestation collective », *op. cit.*, p. 259.

<sup>899</sup> Girard Quentin, « Affrontements entre les Femen et le service d'ordre de Notre-Dame », *Libération.fr*, 12/02/13. [[https://www.liberation.fr/societe/2013/02/12/affrontements-entre-les-femen-et-le-service-d-ordre-de-notre-dame-de-paris\\_881279/](https://www.liberation.fr/societe/2013/02/12/affrontements-entre-les-femen-et-le-service-d-ordre-de-notre-dame-de-paris_881279/)], (Consulté le 10/02/2021).

<sup>900</sup> Collectif, « Non, nous ne mettrons pas les Femen au pilori ! », *Libération.fr*, 18/02/13. [[https://www.liberation.fr/societe/2013/02/18/non-nous-ne-mettrons-pas-les-femen-au-pilori\\_882664/](https://www.liberation.fr/societe/2013/02/18/non-nous-ne-mettrons-pas-les-femen-au-pilori_882664/)], (Consulté le 10/02/2021).

catholique pourrait saisir cette occasion pour mener une véritable réflexion sur son refus obstiné du droit de disposer librement de son propre corps pour le deuxième sexe.

À l'origine de ce texte, Anne-Marie Lizin (présidente honoraire du Sénat belge, et coordinatrice du Réseau Hocrint contre les crimes d'honneur), Annie Sugier (présidente de la Ligue du droit international des femmes) et Linda Weil-Curiel (secrétaire de la Ligue du droit international des femmes). Celui-ci est une critique du religieux et de l'histoire de l'Église qui a « raté tous les grands rendez-vous de l'histoire de la modernité et de la libération des femmes : le divorce, la contraception, l'interruption volontaire de grossesse, le pacs, le mariage civil pour tous... » Les auteures invoquent plusieurs exemples d'interventions de l'Église sur les corps des femmes : l'excommunication en 2009 par Mgr José Cardoso Sobrinho, archevêque de Recife au Brésil, de la mère d'une enfant de neuf ans pour avoir fait pratiquer une IVG sur la fillette, violée par son beau-père. Ou encore, les batailles diplomatiques faisant amender de nombreux traités internationaux s'opposant au droit des femmes à disposer de leur corps. Dans une montée en généralité, elles relient la cause Femen à l'ensemble des femmes : « Non, nous ne mettrons pas au pilori les Femen, car leur geste attire notre attention sur l'essentiel, la réalité de la politique de la Papauté à l'égard de la moitié de l'humanité. En cela, elles témoignent d'une plus grande dignité que leurs critiques ».

Le lendemain, la chronique du journaliste Luc Le Vaillant prolonge le soutien à l'égard du mouvement, qui reste intrinsèque à la critique du religieux. Dans ce texte, l'usage de l'humour dédramatise encore. L'auteur, connu pour son écriture acerbe et libertaire, exerce même une forme de cynisme à l'égard des institutions religieuses.

Au cœur de Notre-Dame, elles ont sonné les cloches au papisme démissionnaire et à la chrétienté mobilisée contre l'homosexualité. Dépoitraillées, elles ont réclamé la féminisation de l'Église, ont dénoncé le patriarcat ensoutané et combattu en amazones athées une religion qui, avec ses consœurs musulmane et juive, veut continuer à bloquer l'évolution des mœurs de la société française. Le happening était moins grandiose que celui qui a vu les Femen se déguiser en bonnes sœurs à cornettes et porte-jarretelles pour affronter les nervis de Civitas. Pour autant, l'affrontement avait de la gueule et comme toujours, la mise en scène était soignée.

Dans un second temps, le journaliste passe au tamis la méthode Femen, dont l'idée est drapée dès le titre : « Le spectacle en société des féministes dépoitraillées ». Luc Le Vaillant relève une contradiction dans l'usage des seins nus, formulée dans une sorte de rétorsion :

De façon très vertueuse, elles sont les premières à dénoncer l'érotisation de la société mais elles sont aussi les premières à fournir une matière de cet ordre aux caméras. Inna, leur cheftaine, assène : « Les médias ont besoin de sexe, de scandales et d'agressions. » Et les Femen leur en donnent à satiété. [...] À la façon de la pub Wonderbra, elles en viennent à tancer les éberlués d'un : « Comment osez-vous regarder ce sein que je vous ai montré ? »



La rétorsion consiste à relever un paradoxe invalidant une affirmation, et se retourne contre son auteur.<sup>901</sup> : « À force de jouer les strip-teaseuses se déshabillant pour faire honte aux voyeurs de la société du spectacle, les Femen risquent de muter en nouvelles tartuffes », ajoute-t-il. La critique fait chorus dans la presse et prospère alors que le mouvement féministe s'affirme dans les médias audiovisuels et les réseaux sociaux tout au long de l'année 2013. Celui-ci est très souvent associé à un second contre argument : « L'autre problème, c'est que ces guerrières du sexe sont majoritairement jeunes, blondes, bien balancées, reprises médias obligeant. Cela veut-il dire que cet activisme new-look est interdit aux odalisques à la Botero, aux cougars à la Renoir ? ». Ici, Luc Le Vaillant prête le flanc à la thèse de « l'effet pervers » déjà constatée dans l'article du *Figaro* de Judith Duportail<sup>902</sup>. La mobilisation Femen aurait un effet inverse au but recherché, en réduisant et objectivant davantage les corps féminins. Ce type d'argument se trouve souvent dans les idéologies réactionnaires, mais est présent dans les courants progressistes<sup>903</sup>. Une seconde forme, « l'inanité », repérée par Albert Hirschman dans les discours conservateurs, est discutée dans un autre journal de gauche.

*Le Monde* publie, le week-end du 18 février, un long article d'Élise Barthes dans sa rubrique reportage<sup>904</sup>. L'article est équipé de trois illustrations représentant des actions internationales de Femen. La principale photographie de l'action de Notre-Dame est au centre et unifie le tout (*Iconographie 62*). Le prologue informe les lecteurs.rices que la méthode Femen ne fait pas l'unanimité. L'article revient sur l'histoire du mouvement, la journaliste donne la parole aux militantes, décrypte leurs messages, interroge les profils sociaux des nouvelles recrues, souligne l'existence d'une base sociale, s'intéresse aux entraînements et questionne le financement. Le récit se recentre sur l'action de Notre-Dame ; les violences contre les activistes, la plainte déposée par la cathédrale et les critiques des personnalités politiques. La parole est redonnée aux militantes qui se disent choquées par ces réactions. Les militantes se défendent en usant de la comparaison. D'abord en signalant qu'elles éreintent plusieurs religions, l'accusation d'une fixation de leur part sur une religion en particulier serait caduque : « Quand le groupe manifestait pour la défense du droit des femmes dans le monde arabe, on nous reprochait d'être islamophobes. Mais nous réagissons en fonction de l'actualité »<sup>905</sup>. Ensuite, la militante Pauline Hillier « s'étonne des critiques de ceux qui ont tant défendu les Pussy Riot » (groupe punk russe qui a manifesté dans la cathédrale Saint-Sauveur à Moscou). Elle critique implicitement le manque de courage des allié.e.s qui prennent de la distance avec cette impopulaire action de Notre-Dame. Puis la manifestation seins nus est analysée. L'émergence de cette méthode trouve son origine dans la lutte contre le tourisme sexuel, les militantes se grimaient alors en prostituées. Le mouvement se déleste du poids de la critique en affirmant que « si le procédé choque, tant mieux ». Notons le terme « procédé ». Le corps est en soi un argumentaire lorsque

---

<sup>901</sup> Plantin Christian, *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*, Lyon, ENS Éditions, 2016 p. 513.

<sup>902</sup> Hirschman Albert O., *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, op. cit., p. 28.

<sup>903</sup> *Idem*.

<sup>904</sup> Barthes Élise, « L'internationale féministe », *Le Monde*, 18/02/13.

<sup>905</sup> *Idem*.

la bataille est désignative : un corps qui émancipe pour les unes est un corps rendu objet marketing pour les autres. Dans le prolongement de ce clivage, Élise Barthet propose deux voix discordantes. La voix de la sociologue ukrainienne Tetyana Bureychak et de la militante féministe française Alice Coffin.

Tetyana Bureychak restitue de manière compréhensive le poids de la doxa dans le rejet de l'activisme seins nus par une partie de la population ukrainienne : « Pour beaucoup de gens, cette manière de défiler seins nus est beaucoup plus choquante que les pratiques que les manifestantes sont censées dénoncer ». De plus, la méthode seins nus n'apporterait pas grand-chose à la société : « Est-ce que le public y voit autre choses que des seins ? Est-ce que les autorités ont réagi d'une manière ou d'une autre à ces protestations ? Ont-elles fait changer les choses dans un pays comme l'Ukraine ? J'en doute ». À nouveau, la thèse de « l'inanité » postule que le changement – le pouvoir que les militantes se donnent - est illusoire<sup>906</sup>. Pour la seconde, elle rappelle que les actions féministes spectaculaires provoquent des débats et ne sont pas inédites : « Ceux qui les critiquent méconnaissent souvent les principes de l'activisme, qui est un engagement du coup d'éclat. À leur manière, les Femen ravivent un féminisme des origines. Les suffragettes en Grande-Bretagne n'hésitaient pas à casser des vitrines ». La polyphonie joue dans un cadre féministe et dans une dimension purement axiologique. Le discours s'inverse, voire s'annule, pour tendre vers un équilibre ou un œcuménisme argumentatif. L'inanité est contrebalancée par la légitimation d'un féminisme qui est nécessairement radical. Ce dernier argument est toutefois peu étayé : quel est l'apport d'un féminisme radical au féminisme ou à la société ? Dans l'ensemble, le reportage est destiné à restituer les coulisses du mouvement Femen et son épaisseur sociale.

À gauche, le journal d'opinion *L'Humanité* se distingue, tout comme *La Croix*, par un genre textuel iconographique. Loin d'être dans une position ascétique, le journal communiste publie le 14 et 21 février, une photographie et un dessin satirique. La photographie surdimensionnée s'étale sur une demi-page [*Iconographie* 63]. Elle est peu commentée et célèbre surtout le happening des Femen dans Notre-Dame. Le second est un dessin. C'est une paronomase rapprochant deux termes aux sonorités similaires : « Monothéisme » / « monokinisme ». L'opposition est symbolisée, d'un côté par une croix et une cloche, et de l'autre, par deux femmes *topless*. L'effet de dérision est au service d'un anticléricalisme affiché, le journal se moque ouvertement de l'institution religieuse. Rappelons que l'ironie est « une stratégie de destruction du discours, qui ridiculise un discours prétendant tenir la position haute »<sup>907</sup>. Dans cette séquence, *L'Humanité* ne s'évertue guère à commenter le droit de manifester seins nus ou non, et dans tel ou tel lieu. Toutefois, ce débat sur la légitimité de l'usage de la nudité se renforce les jours suivants, au prisme du féminisme et à gauche du paysage politique.

---

<sup>906</sup> Hirschman Albert O., *op. cit.*, p. 78.

<sup>907</sup> Plantin Christian, *Dictionnaire de l'argumentation*, *op. cit.*, p. 333.

Né en Ukraine en 2008 et implanté en France depuis moins d'un an, le mouvement Femen privilégie les coups d'éclat. Si les méthodes de ces activistes ne font pas l'unanimité chez les féministes, elles veulent continuer à étendre leur sphère d'influence

ELISSA BARTHELY

Leurs positions dénuées et séduisantes de slogans ont fait le tour du monde, mais c'est aussi leur caractère éminemment provocateur, le « rape feminism », qui les a rendues célèbres. Elles ont ainsi été retenues chaque jour dans la rubrique générale et dans les pages de la culture de la presse internationale. Elles ont aussi été retenues dans la rubrique de la culture de la presse internationale. Elles ont aussi été retenues dans la rubrique de la culture de la presse internationale.



Les membres du groupe Femen à Rome. En haut à gauche, une militante à Rome. En haut à droite, une militante à Paris. En bas à gauche, une militante à Paris. En bas à droite, une militante à Paris.

# L'internationale féministe

C'est la première fois que les Femen ont manifesté dans une ville où elles ne sont pas venues, à Rome. Elles ont décidé de porter plainte pour agression sexuelle. Elles ont décidé de porter plainte pour agression sexuelle. Elles ont décidé de porter plainte pour agression sexuelle.

et surtout se défendre. « Toutes celles qui prennent part aux actions publiques doivent être à l'écoute. Mais nous ne sommes pas une organisation, nous sommes une communauté de femmes ».

Mais si elles ont osé à l'impromptu leur marche dans le paysage médiatique français, leur méthode et leur message continuent de faire débat dans les rangs des féministes. Dans l'attente de leur procès, elles ont décidé de porter plainte pour agression sexuelle.

« Pour qu'une organisation soit attentive, elle doit être populaire, susciter des émotions, de l'excitation »

Anna Hrebak, cofondatrice de Femen

Iconographie 63 (L'Humanité, 14/02/2013)



SONNEZ, SONNEZ CARILLONNÉUSES! Avec l'annonce de la prochaine démission de Benoît XVI et le vote de la loi autorisant le mariage pour tous par l'Assemblée nationale, ce 12 février fut une faste journée pour les Femen, ce groupe de militantes féministes d'origine ukrainien, qui sont allées sonner les cloches à Notre-Dame de Paris, dans une tenue peu orthodoxe même dans une église catholique, qui n'a pas laissé indifférents les visiteurs du lieu le plus fréquenté de la capitale.

### 10.2.3) Le clivage féministe dans la presse de gauche

Une deuxième séquence s'engage dans la presse de gauche, à l'approche du 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, contexte favorable aux débats féministes et dont les récentes représentantes proclamées sont les Femen. Au même moment, deux événements participent à sa visibilité : la publication du premier ouvrage de l'historienne Galia Ackerman, et la diffusion du documentaire *Nos seins, Nos armes!* de Caroline Fourest et Nadia El-Fani. Le calendrier des militantes et l'actualité féministe s'accordent. Cette séquence est dans la continuité de la polémique sur Notre-Dame sans laquelle la couverture médiatique du 8 mars aurait pu être différente, comme en témoignent plusieurs photographies de cette dernière protestation. *Libération* et *Le Monde* cumulent plusieurs publications, le 7 et 8 mars, atteignant 7,5 pages pleines, 8 photographies et 1 dessin. Et sur plusieurs supports, essentiellement dans le journal papier et le magazine mensuel (*Le Monde*), doublé de publications sur les sites Internet.

*Le Monde* annonce d'abord la publication du premier livre sur les Femen et propose dans sa rubrique décryptage des extraits<sup>908</sup>. En couverture de celui-ci, la photographie du Français Guillaume Herbault (primée en 2012 au World Press Photo) ; représentant Inna Schevchenko qui s'impose dans les visuels médiatiques. En parallèle, *Le Magazine du Monde* accorde deux pages doubles [*Iconographie 64*]<sup>909</sup>. Sur ces quatre pages, deux pages de textes et deux pages d'images. Les photographies sont des imitations de tirages de négatifs en rouge et noir. Ces illustrations sont des planches contacts agrandies, en référence au travail artistique de William Klein, combinant photographie et peinture abstraite. Ce mélange de couleurs sombres et vives évoque un univers soviétique, radical et alternatif. La journaliste Stéphanie Marteau décortique l'accueil de la méthode Femen dans le champ féministe français. Le propos introductif plonge les lecteurs.rices dans les clivages féministes « un mouvement en rupture avec le très institutionnalisé milieu féministe français qui adhère peu à ces méthodes "guerrières" ». Les premiers paragraphes retracent les premiers contacts entre les Ukrainiennes et les féministes françaises parmi lesquelles Safia Lebdi et Loubna Méliane. Les désaccords seront fatals à cette alliance. Le vocabulaire militaire est abondant dans le discours militant (« armée », « soldates », « attaquer », « ennemis », « agressivité »), mis en exergue par la journaliste qui souhaite rendre compte d'un « choc des cultures ». Dès la première phrase, Loubna Méliane désigne ce décalage : « Ces filles sont des kamikazes, elles veulent mourir ! Pour elles, on est des bourgeoises ». Le texte enchaîne sur les frictions entre Inna Schevchenko et des militantes féministes à propose de l'usage des seins nus :

---

<sup>908</sup> Logivière Jean-Roch de., « Petit traité de "femenisme" », *Le Monde*, 7/03/13.

<sup>909</sup> Marteau Stéphanie, « Le féminisme à l'épreuve du sextrémisme », *Le magazine du Monde*, 8/03/13.

On a été choqué par la déclaration très offensive d'Inna quand elle est arrivée en France, lorsqu'elle a dit qu'on étaient jalouses (*sic*), ringardes parce que certaines n'étaient pas d'accord pour se déshabiller », s'emporte ainsi une représentante d'Osez le féminisme.

Rééquilibrant le débat, Clémentine Autain, femme politique et féministe, argumente sur cette continuité féministe entre les actions radicales et subversives des suffragettes françaises au début du siècle dernier et les happenings Femen. Le reste de l'article s'étend sur les dimensions artistique et marketing du mouvement, qui a su se visibiliser et attirer des mécènes. Enfin, les relations politiques entretenues en France par Femen occupent les derniers paragraphes qui évoquent Caroline Fourest, proche du ministre Manuel Valls : « "Peu soutenues par les autres féministes, les Femen peuvent compter sur la bienveillance des autorités françaises", décrypte une habituée des cercles du pouvoir ».

La double page de *Libération* est également abondante en illustrations, trois grandes photographies dont deux horizontales [*Iconographie 65*]<sup>910</sup>. La première représente une militante déguisée en nonne et traînée sur le sol tandis qu'un agent de sécurité tente de lui retirer son extincteur. C'est la contre-manifestation à la LMPT. La seconde est récente, huit militantes agenouillées brandissant le point en direction du ciel, signe de victoire. Le slogan « Pope no more » s'étale sur les abdomens, les militantes viennent de réaliser l'action de Notre-Dame. La troisième image représente le torse d'Inna Schevchenko que l'on reconnaît à l'aide de la couronne de fleurs tatouée sur le flanc de l'abdomen. L'image est un zoom sur le haut du corps, seul le buste apparaît avec le slogan « Pope no more ». Quelques mèches de cheveux longent les épaules alors que la tête semble avoir été coupée, cette absence de visage objective le corps de la militante. Les journalistes Quentin Girard et Willy Le Devin interrogent l'accueil « controversé » des Femen dans le paysage féministe, toutefois dans une moindre mesure que *Le Monde*. La récente action de Notre-Dame est aussi considérée par *Libération* comme une rupture, les critiques se multiplient et les soutiens se retirent. Elles seraient « trop radicales, trop agressives, mais aussi trop jolies, trop blondes, trop ukrainiennes au fond, les Femen mettraient soudain mal à l'aise les commentateurs et les organisations féministes ». La forme, la méthode ne font pas consensus dans les associations féministes. Le journal cite la porte-parole de l'association *Osez le féminisme* : « Y a des convergences sur le fond, notamment sur la question de la prostitution. Mais on s'interroge sur la forme »<sup>911</sup>. L'absence de détail supplémentaire sur cette fameuse « forme » est significative. La « forme » est une chose plurielle, sinon ambiguë : s'agit-il de la dimension radicale de l'action ? De la nudité des seins ? Du message politique ? De l'intrusion dans l'enceinte des lieux de culte ? Parce que tous ces éléments peuvent relever de la « forme ». Le discours critique (notamment féministe) peut ainsi se situer à un niveau suffisamment abstrait, tout en ménageant une part féministe, alors que la prise en compte de discours féministes polyphoniques exacerbe le clivage (pour/contre), cette *dissociation* a paradoxalement pour objectif de le détendre.

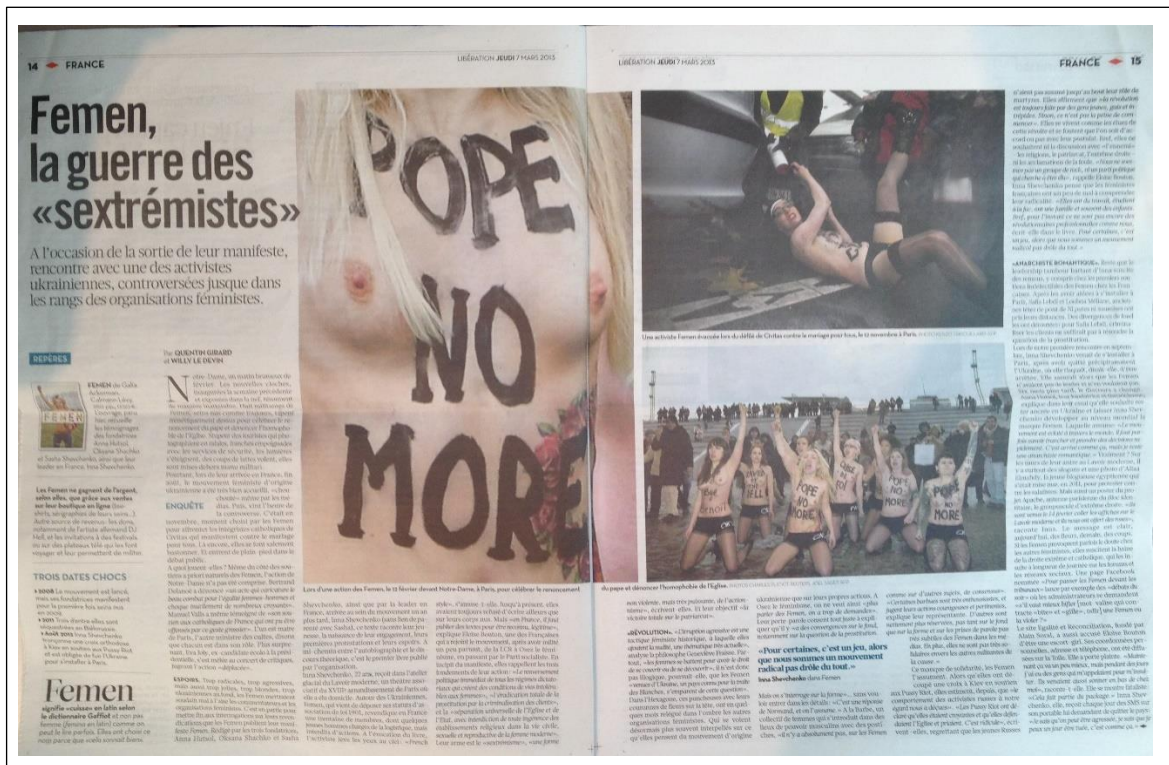
---

<sup>910</sup> Girard Quentin, Devin Willy le., « Femen la guerre des sextrémistes », *Libération*, 7/03/13.

<sup>911</sup> *Idem*.



Iconographie 64  
(Le Monde Magazine, 09/03/2013)



Iconographie 65  
(Libération, 8/03/2013)

D'autres critiques, comme certaines prises de paroles de l'organisation ou le manque de solidarité, sont ajoutées. C'est surtout le rôle de la leader Inna Schevchenko qui attire les projecteurs. Sa présence en France a changé la mission de Femen France. *Libération* explicite ce changement de ton du mouvement : « Lors de notre première rencontre en septembre, Inna Shevchenko venait de s'installer à Paris, après avoir quitté précipitamment l'Ukraine, où elle risquait, disait-elle, d'être arrêtée. Elle assurait alors que les Femen n'avaient pas de leader et n'en voulaient pas. Six mois plus tard, le discours a changé ». L'article se termine sur les violences, notamment sur les réseaux sociaux et les risques encourus par les militantes :

Une page Facebook nommée « *Pour passer les Femen devant les tribunaux* » lance par exemple des « *débats du soir* » où les administrateurs se demandent « *s'il vaut mieux biffer [mot-valise qui contracte « bite » et « gifle », ndlr] une Femen ou la violer ?* ». Le site Egalité et Réconciliation, fondé par Alain Soral, a aussi accusé Éloïse Bouton d'être une escort-girl. Ses coordonnées personnelles, adresse et téléphone, ont été diffusées sur la Toile.

Le journal rappelle ainsi les risques de l'activisme Femen. Ce dernier paragraphe compatissant rejoint ainsi la lecture compréhensive du *Monde*. La couverture « sympathique » à gauche est toutefois doublée d'une lecture critique, du point de vue d'une dialectique féministe. Malgré un prisme similaire, les articles du *Monde Magazine* et de *Libération* se distinguent dans la mesure où le premier investit plus fortement le prisme féministe. Cette absence de consensus féministe commentée et analysée est propre à ces deux journaux de gauche, thématique à laquelle leurs lectorats sont attachés.

\*\*\*

La question féministe croisée au religieux reste un sujet de société prégnant dans l'histoire contemporaine en France. La présence de ces activistes féministes de surcroît seins nus, dans une église, est un événement inédit. Dans ce pays laïque, le féminisme n'est probablement jamais allé aussi loin sur le territoire du religieux. D'un accord tacite, Femen est catalogué dans un « féminisme anticlérical », autant pour les défenseur.e.s des institutions religieuses catholiques, que pour les anticléricaux.les.

L'analyse de la couverture médiatique de cinq quotidiens de la presse française met en évidence une lecture politique de l'événement de Notre-Dame. L'angle de la couverture varie selon la source et selon un clivage politique classique gauche/droite qui reste opérant. Plusieurs éléments l'ont matériellement démontré : la polyphonie relative, le recours à une autorité politique particulière. La sélection de certains faits et le silence sur d'autres sont particulièrement intéressants. Ce « cadrage » consiste à minorer ou amplifier certains aspects<sup>912</sup>. La lecture de l'événement est donc interdiscursive. Les sources de presse communiquent entre elles et

---

<sup>912</sup> Breton Philippe, *L'argumentation dans la communication*, op. cit., p. 78.

mentionnent la position adverse. Il y a l'apparence d'un débat, et c'est l'exclusion ou le silence explicite sur des informations parfois simplement factuelles qui indique que le journal a conscience des effets critiques de la position « autre » sur son propre raisonnement. Les journaux peuvent prendre en compte le discours autre pour le rejeter, il y a l'apparence d'une polyphonie : les militantes vs les autres protagonistes. Polyphonie relative également lorsque différent.e.s acteurs.rices sont mobilisé.e.s, mais partagent la même opinion. Le statut de l'énonciateur devient un élément crucial, car sa fonction caractérise la légitimité du discours.

Trois types d'autorité sont relevés : les autorités légitimes, c'est-à-dire les acteurs.rices en présence (militantes, représentant.e.s et agents de la cathédrale, les témoins, les autres activistes), les autorités politiques (légitimité de puissance) et les autorités scientifiques (légitimité de savoir). Ces autorités « discursives » se répartissent de manière inégale et en fonction de la manière dont une source souhaite rendre compte de l'événement. Ces discours contribuent à montrer un cadrage spécifique dans les sources. Il est par exemple important de signaler que *Le Figaro* mobilise des personnalités politiques de gauche ou des scientifiques (qui ont un discours critique sur Femen), ce qui a plus de valeur pour une source dont le cadrage est justement critique à l'égard du mouvement. C'est bien le rapport énoncé/énonciateur qui fait la force argumentative. De même, les journaux de gauche font réagir des militantes féministes, donnant à l'événement un cadre féministe, ce qui renforce la politisation.

Deux camps en présence ont été particulièrement identifiés : la droite soutenant le lieu de culte vs la gauche anticléricale. Le premier courant dénonce un féminisme anticlérical, le second valide ce féminisme qui défie le religieux. Cette première opposition est doublée d'un deuxième clivage à gauche : le féminisme radical vs la critique d'une nudité marchande. Les procédés employés communiquent aussi entre eux dans un effet de miroir. L'interdiscursivité se repère également dans la manière d'argumenter. À droite, la dramatisation, l'étonnement, la critique des deux poids, deux mesures (argument de la symétrie) et le silence sur des informations (tels que le contexte, la parole militante) participent à une forme de dépolitisation de l'événement. À gauche, l'euphémisme et l'humour permettent de neutraliser la critique et de dédramatiser la portée de l'action des Femen dans l'enceinte de Notre-Dame. Plus la tendance est à gauche, et plus celle-ci fait chorus contre l'Église. Le rappel du contexte et de l'histoire de l'organisation politise le récit sur le mouvement. Toutefois, et paradoxalement, la dédramatisation peut être une forme de dépolitisation, en ôtant à la démarche militante son sens politique, surtout lorsque ce procédé ne s'accompagne guère d'un discours de légitimation. Les deux illustrations de *L'Humanité* tournent en dérision le religieux, mais selon le regard, les militantes n'en réchappent pas non plus.

Sans surprise, les trois principaux journaux français *Libération*, *Le Figaro* et *Le Monde* participent majoritairement à la couverture médiatique, lorsque *La Croix* et *L'Humanité* se démarquent par quelques contributions tout autant antagonistes sur la forme que sur le fond. En forme de dépêches - qui se veulent neutres - pour le premier. En forme d'illustrations - de caricatures - offensives pour le second. Le deuxième clivage, à savoir les lectures féministes antagonistes, révèle des procédés qui sont communs dans les sources de gauche comme dans



les sources de droite. De manière transversale aux trois principaux journaux, trois procédés apparaissent fortement. L'*antanaclase* (« mon corps = ma liberté et une réappropriation de soi » vs « le corps seins nus = corps homogène et exploitation médiatique »). Ce dernier sens, dans une lecture féministe (et/ou anticapitaliste) tend vers la thèse de « l'effet pervers » (Femen = corps magazine). Le second argument du contre-cadrage dans le camp « progressiste » est « l'inanité » (le changement est factice). Ces deux argumentations, travaillées particulièrement par Albert Hirschman dans le camp « réactionnaire », pèsent de tout leur poids dans le discours médiatique, et restent sans véritables contre-arguments performants. Ces portraits argumentatifs se répètent-ils dans l'affaire de la Tunisienne Amina Sboui, quelques semaines plus tard et dans un autre contexte ?





## Chapitre 11. L'affaire Amina Sboui en Tunisie : l'Autre « révolution » ?

---

En 2013, la Tunisienne Amina Sboui publie des photographies d'elle, seins nus, sur les réseaux sociaux. Elle devient icône pour le.s un.e.s et paria pour d'autres. Depuis 2011, la Tunisie vit une transition politique. L'ancien président Zine El-Abidine Ben Ali a fui sous la pression des fortes mobilisations sociales après plusieurs décennies de dictature<sup>913</sup>. Le déclencheur a sans aucun doute été l'immolation, en décembre 2010, de Mohamed Bouazizi (26 ans), vendeur ambulancier<sup>914</sup>. Un acte interprété comme une réaction symbolique face à l'autoritarisme et à la précarité sociale et économique. C'est le sens que donnent les soulèvements populaires des semaines qui suivent.

La recomposition politique est à l'œuvre et les différentes tendances idéologiques s'affrontent pour l'exercice du pouvoir. L'opposition entre islamistes et libéraux.les se noue davantage. La place du religieux dans la société et son rôle dans le système politique sont âprement débattus. D'autres affrontements s'ajoutent. Les partisan.e.s d'un système démocratique appellent à plus de redistribution des ressources et à lutter contre l'arbitraire de l'État<sup>915</sup>. Les représentant.e.s de « l'ancien régime » cherchent à garantir leurs intérêts politiques et économiques menacés. Durant cette transition, l'Exécutif est composé des trois principaux partis politiques. Cette « troïka », à dominante islamiste, impose un consensus politique, mais multiplie les incohérences de gouvernance. Plusieurs attentats et assassinats ont lieu<sup>916</sup>. La Tunisie veut éviter le scénario de la guerre civile ou le retour à l'autoritarisme. Les regards internationaux sont tournés vers l'espoir d'une réussite démocratique. Les différents protagonistes politiques veulent peser sur les élections. L'écriture de la nouvelle constitution est un autre enjeu fondamental. Une assemblée (ANC) est élue en 2011 et cristallise les tensions. Elle est suspendue à plusieurs reprises notamment lors des pics de violence.

Pour de nombreuses féministes, dans un tel contexte d'ouverture politique à toutes les tendances idéologiques, les droits des femmes sont menacés. Depuis l'indépendance de la Tunisie, l'égalité de genre est devenue une thématique essentielle. L'institutionnalisation s'est aussi accompagnée de l'instrumentalisation des droits des femmes<sup>917</sup>. Les dictatures

---

<sup>913</sup> Dakhliya Jocelyne, *Tunisie, le pays sans bruit*, Arles, Actes Sud, 2011.

<sup>914</sup> Il est agressé par les forces de l'ordre qui lui confisquent son matériel, l'empêchant ainsi d'exercer son activité.

<sup>915</sup> Marzouki Moncef, *L'invention d'une démocratie. Les leçons de l'expérience tunisienne*, Paris, La Découverte, 2013.

<sup>916</sup> Chokri Belaïd, le 6 février 2013 et Mohamed Brahmi, le 25 juillet de la même année.

<sup>917</sup> Bessis Sophie, « Le féminisme institutionnel en Tunisie », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 9, 1999, p. 93-105.

successives, notamment sous Ben Ali, se sont promues garantes de ces questions et remparts contre l'islamisme, tout en exploitant paradoxalement le religieux. L'enjeu est de donner une image de libéralisation politique en direction de l'international. Pour autant, l'autoritarisme perdure<sup>918</sup>. Plusieurs générations de féministes sont prises en étau entre un conservatisme religieux et un État autoritaire qui réduit toute forme de contestation à son égard.

Depuis 2011, les questions de genre sont présentes dans les mobilisations sociales et la transition politique<sup>919</sup>. Les corps et les sexualités restent un point essentiel des luttes féministes. L'émergence de nouvelles organisations de défenses des minorités sexuelles participe à la politisation de ces questions (*Mawjoudine, Chouf*)<sup>920</sup>. La création de l'association LGBT, *Shams*, en 2015, et sa reconnaissance par la justice en est un exemple emblématique<sup>921</sup>. Les controverses sur le voile intégral à l'université et les violences sexuelles, notamment le viol de Meriem Ben Mohamed par trois policiers, imposent les questions de genre dans l'espace public<sup>922</sup>. Toutefois, lorsque l'« affaire Amina Sboui » survient en 2013, la nudité politique ne s'inscrit ni dans les pratiques féministes tunisiennes, ni dans l'agenda politique des féministes : c'est « un angle mort des combats féministes »<sup>923</sup>. Comme le geste de Mohamed Bouazizi, Amina Sboui « se venge de la société à travers son corps » selon l'activiste Henda Chennaoui<sup>924</sup>. Son activisme seins nus signe « une mort sociale » ajoute-t-elle. La revanche de genre d'Amina Sboui semble ainsi rejoindre la revanche sociale de Mohamed Bouazizi. Une révolution, en favoriserait-elle d'autres ?

Henda Chennaoui fait partie des activistes de la première heure qui prennent la défense d'Amina Sboui, aux côtés d'autres militant.e.s des droits humains et/ou féministes. Le geste de la jeune femme ne fait pas l'unanimité et clive profondément les organisations féministes traditionnelles. La grande rupture, au-delà de la transgression de la nudité, réside dans l'absence de concertation. Le geste est individuel et met les stratégies féministes classiques à rude épreuve. Ce que confirme la militante féministe et députée Bochra Belhadj Hmida : « Elle n'est pas dans l'action formée, elle est dans l'action solitaire, individuelle »<sup>925</sup>. La députée reconnaît : « Y a toujours eu des gens avant-gardistes, mais ça ne veut pas dire que ça va drainer ». Amina Sboui cherche à « briser les tabous », mais « pas drainer »<sup>926</sup>.

Les courants politiques, à leur grande majorité, restent stupéfaits par le phénomène, et par le sens qu'il s'agit de lui donner. L'affirmation d'Amina Sboui « Mon corps m'appartient » est

---

<sup>918</sup> Camau Michel, Geisser Vincent, *Le syndrome autoritaire. Politique en Tunisie de Bourguiba à Ben Ali*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

<sup>919</sup> Kréfa Abir, « Les rapports de genre au cœur de la révolution », *Pouvoirs*, Vol. 156, n° 1, 2016, p. 119-136.

<sup>920</sup> Kréfa Abir, « Le mouvement LGBT tunisien : un effet de la révolution ? », *Ethnologie française*, Vol. 49, n° 2, 2019, p. 243-260.

<sup>921</sup> Confirmée par la Cour d'appel en 2019, puis la Cour de cassation en 2020, bien que l'État ait cherché à interdire ses activités.

<sup>922</sup> Luceno Moreno Marta, *Le corps féminin à l'agenda de la transition tunisienne*, op. cit.

<sup>923</sup> Dakhli Leyla, « L'ordre des choses et le sens de l'histoire », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 138-1, 2015, p. 156.

<sup>924</sup> Chennaoui Henda, activiste, entretien avec l'auteur, Tunis, 3/06/18.

<sup>925</sup> Bochra Belhadj Hmida, députée, entretien avec l'auteur, Tunis, 22/05/2018.

<sup>926</sup> *Idem*.

bien étrange. En langue arabe (« *jasadî milkî* »), comme en langue française, il y a un dédoublement : « mon » est accompagné d'un pronom à la forme élidée « m' »<sup>927</sup>. Comme si « mon corps » pouvait ne pas « m'appartenir ». Or, mon corps ne m'appartient jamais totalement<sup>928</sup>. Ce nécessaire redoublement de souveraineté, ce rappel, révèle bien le tiraillement de ce corps qui semble être « mien », mais qui m'échappe au contact des autres, du social et des interventions institutionnelles. Ce corps, en (ré)affirmant sa propre légitimité, repousse celle des autres autorités, qui n'ont pas dit leur dernier mot. Amina Sboui est autant actrice de la production de l'événement que le produit de celui-ci. À mesure que son corps s'étend l'espace public, médiatique et politique, ce même « corps » devient la *représentation* de quelque chose qui le dépasse : les femmes, les libertés, la justice, la révolution ou l'inverse, un corps étranger, une menace, voire la contre-révolution.

L'affaire Amina Sboui se décline en trois séquences diachroniques. L'événement cumule plusieurs corpus nationaux. La couverture médiatique française prend une place considérable. Plusieurs raisons expliquent une telle abondance. L'événement s'étire sur le temps (de mars à août) avec différentes séquences, et l'implication de militantes françaises dans l'événement booste la production médiatique. Ensuite, la proximité géographique, historique et linguistique entre les deux pays participe à la co-production de l'événement. Cette couverture est facilitée par la présence de journalistes français basés à Tunis : la transition est fortement observée.

Dans ce chapitre, sont comparés les corpus de manière à éclairer les continuités et les discontinuités entre les différentes sources et entre les deux pays. Est-ce que ces deux corpus divergent ? Et sur quel plan ? Quels sont les clivages qui structurent l'événement ? Et quelles en sont les argumentations spécifiques ? Nous menons une lecture qualitative en séquencant l'événement selon les trois temporalités identifiées. Dans un premier temps, l'analyse quantitative évalue le poids de la couverture médiatique dans chacun des deux pays.

### **1.1) Analyse quantitative comparée : France/Tunisie**

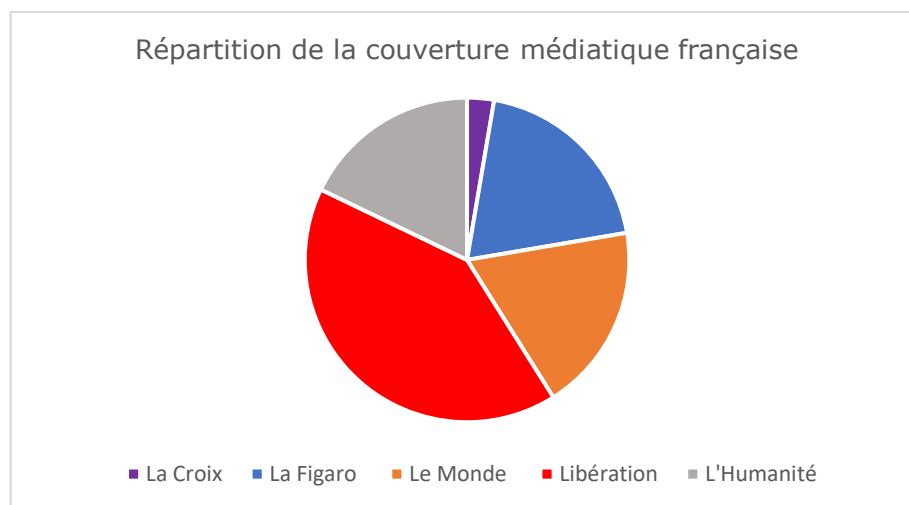
Le corpus français est évalué à 112 occurrences et se répartit de manière inégale sur les cinq sources. Trois journaux ont produit 20 occurrences chacun (*L'Humanité*, *Le Monde* et *Le Figaro*). Les deux autres sources se démarquent. *La Croix* atteint seulement 3 occurrences, lorsque *Libération* en a 46. Soit, pour ce dernier, 41 % de l'ensemble de la production française. De manière transversale aux cinq sources, le nombre de textes sur les sites Internet est de 45 % ; soit une forte présence sur un support secondaire. Toutefois, la production sur les journaux imprimés reste importante et se classe selon deux genres textuels : les discours objectifs et subjectifs.

---

<sup>927</sup> Mesbah Jallal, « Amina SBOUI : Corps *requalifié(s)* », *Insaniyat*, n° 74, 2016, p. 87-104.

<sup>928</sup> Marzano Michela « Corps, personne et chose : unité physique et unité de droit », dans *Penser le corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 117-146.

Graphique 11. La couverture médiatique française de l'affaire Amina Sboui, par source (France, 2013)



Source : *Europresse.com*

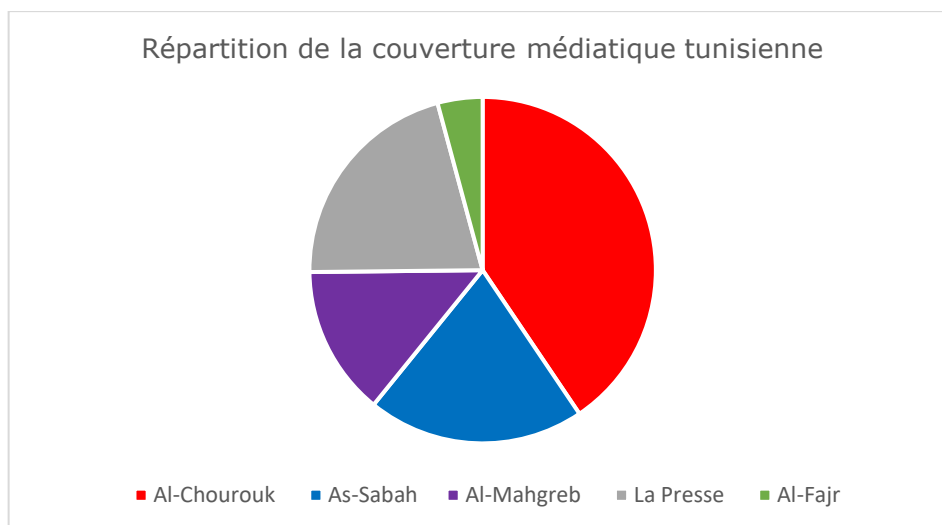
Le premier type regroupe principalement des articles et reportages – qui se veulent neutres (29 occurrences). Le second est constitué de tribunes, de chroniques, et affiche ainsi la position politique de la source (20 occurrences). Nous nous focaliserons principalement sur ces deux catégories pour identifier un ou plusieurs clivages dans le cadrage de l'événement par la presse quotidienne en France. Quel est le poids de la couverture médiatique tunisienne ?

En Tunisie, il faut signaler les spécificités de « l'espace public journalistique tunisien », et sa dépendance au pouvoir autoritaire (et son « ministère de la Communication ») pendant plusieurs décennies. Durant cette transition politique, les médias bénéficient d'une levée des obstacles limitant la libre expression, mais se confrontent à une absence de régulation du monde des médias<sup>929</sup>. La couverture médiatique tunisienne est plus importante que la production française. Les corpus se composent de 143 occurrences et se répartissent sur cinq sources. Le recueil s'est fait manuellement et principalement à la Bibliothèque Nationale de Tunisie (BNT) et aux Archives nationales de Tunisie (ANT)<sup>930</sup>. 70 % de cette couverture tunisienne se fait dans les versions papier, les sites Internet étant relativement moins investis que par les sources françaises. Dans ce corpus tunisien, un journal se démarque : *Al-Chourouk* couvre 40 % de la production médiatique, soit 58 occurrences. C'est le principal journal lu dans le pays qui se distancie fortement de son concurrent direct *As-Sabah* (29 occurrences). Le journal francophone *La Presse* (30 occurrences) est suivi d'*Al-Maghreb* qui cible la gauche intellectuelle (20 occurrences). Enfin, *Al-Fajr*, le journal à tendance islamiste, produit seulement 6 occurrences.

<sup>929</sup> Chouikha Larbi, *La difficile transformation des médias*, op. cit., p. 12. Plusieurs instances ont vu le jour pour remédier à cette absence de régulation (INRIC, HIROR, HAICA).

<sup>930</sup> Ce recueil a été complété par les sites des journaux et la base de données « Turess » qui collecte l'actualité et les articles d'une cinquantaine de journaux tunisiens (<https://www.turess.com/fr>).

Graphique 12. La couverture médiatique tunisienne de l'affaire Amina Sboui, par source (Tunisie, 2013)



Sources : Archives nationales et Bibliothèque nationale de Tunisie

Le cumul des deux couvertures médiatiques nationales (10 sources) atteint 255 occurrences. Les principaux journaux des pays sont les principaux contributeurs, néanmoins deux sources se démarquent nettement et sont en tête de cette production médiatique : le journal de gauche *Libération* et le principal quotidien généraliste *Al-Chourouk*. L'affaire Amina Sboui se décline en trois séquences médiatiques. Au mois de mars, Amina Sboui publie des photographies seins nus. Au mois de mai, trois militantes européennes manifestent torses nus dans la capitale tunisienne. Dans les mois qui suivent, plusieurs procès s'enchaînent. L'analyse qualitative de la presse française et tunisienne repose sur cette diachronie qu'un événement « inattendu » déclenche.

## 1.2) Séquence 1 : le corps « arabe féminin » en révolution

En février 2013, la jeune Tunisienne de 18 ans se rallie à la méthode Femen. En contact avec Femen, sous le pseudonyme d'Amina Tyler, elle publie deux photographies seins nus sur les réseaux sociaux et affirme ainsi son adhésion au mouvement. Dans le contexte du « Printemps arabe » et d'une émulation politique, les mobilisations s'intensifient et une variété de répertoires d'action se développe. Les « jeunesses » innovent dans les formes de protestations<sup>931</sup>. Amina Sboui revendique l'acte politique, son geste est un étendard pour de nombreuses féministes. En Tunisie, à une période de silence dans la presse écrite, succède le temps des explications, le phénomène est inscrit dans du « dehors ».

<sup>931</sup> Bonnefoy Laurent, Catusse Myriam, *Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, La Découverte, 2013.



### 1.2.1) Le corps engagé d'Amina Tyler (1) : un étendard féministe

La première photographie d'Amina Tyler est amateur et triviale. Elle a été prise par un camarade dans une salle de l'internat au début du mois de mars. À l'arrière-plan, les carreaux sont blancs, Amina Tyler a les cheveux courts à la garçonne et porte un jean délavé. Le haut est nu jusqu'à la ceinture, elle a étalé sur son abdomen et en caractère gras « Fuck your morals ». Le slogan, en anglais, est accompagné d'un geste obscène, elle dresse ses deux majeurs en signe de révolte. La photographie est publiée sur la page *Facebook*, le réseau social le plus utilisé en Tunisie<sup>932</sup>. Les réactions sont immédiates dans l'entourage de la lycéenne.

À l'occasion du 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, toujours sous son pseudonyme et en référence au groupe de musique Aerosmith, Amina Tyler publie une seconde photographie. Le cliché est très différent, il a été réalisé par un professionnel qui a proposé ses services. La mise en scène est soignée. Amina Tyler est légèrement maquillée, ses lèvres sont rouges et les cils ont été allongés. De sa main gauche, elle tient une cigarette qui se consume et un pansement est enroulé autour de son poignet. Sa main droite maintient un livre ouvert, dans lequel son regard plonge. Le visage est fermé et se détourne de l'objectif de la caméra. Le contraste est saisissant et un observateur.rice non avisé.e pourrait croire qu'un temps assez long s'est écoulé entre les deux images. Sur son torse, un slogan en arabe : « Mon corps m'appartient, il n'est l'honneur de personne »<sup>933</sup>.

*Le Monde* fait commenter cette image par la photographe Bettina Rheims [*Iconographie* 66]. Elle analyse l'autoportrait polémique de cette « troublante militante »<sup>934</sup>. Un bandeau censure les seins de la jeune fille : « L'autre violence est celle de ce bandeau noir qui masque les seins : un bandeau imposé par un censeur, quelque part ». Le journal attire l'attention sur les réactions conservatrices et la « régression », selon la photographe, que ce bandeau illustre. Amina Tyler représente la résistance féminine et c'est cette forme d'identification qui participe à la diffusion de la photographie. Une autre figure symbolise le « corps arabe » en révolution et au féminin : l'Égyptienne Aliaa El-Mahdy dont *Libération* peint le portrait [*Iconographie* 67]<sup>935</sup>. En 2011, l'Égypte est également en pleine « révolution » sociale et politique. Aliaa El-Mahdy publie des photographies de son corps nu, un chouchou et des bas noirs en guise de parure. Le geste est davantage artistique que politique. Sur les réseaux sociaux, les menaces de mort foisonnent. À 20 ans à peine, Aliaa El-Mahdy s'exile en Suède. Elle rejoint les Femen, proteste à maintes reprises avec le groupe, contre « l'islamisme » et la « charia » dans son pays. Le journaliste Quentin Girard la rencontre au Lavoir moderne de Paris et décrit une personnalité introvertie. C'est cette distance que la photographie, sombre, dans l'article veut donner à voir. Aliaa El-Mahdy est adossée contre des carreaux d'un mur vitré, probablement à l'étage du Lavoir Moderne. Le haut du corps est dénudé et vide, pas de slogan.

---

<sup>932</sup> Mezrioui Racha, Touati Zeineb, *Médias et technologies numériques au sud de la Méditerranée : constructions identitaires et interculturalités*, Paris, L'harmattan, 2015, p. 64.

<sup>933</sup> « *jasadî milkî, laysa charaf 'ahad* ».

<sup>934</sup> Dagen Philippe, « Troublante militante », *Le Monde*, 27/07/13.

<sup>935</sup> Quentin Girard, « Aliaa El-Mahdy : En torse à Allah », *Libération*, 12/06/13.



Comme une ombre, le corps est moulé dans la pénombre du lieu. Le regard est lointain, un simple chouchou rouge en forme de fleur est déposé sur les cheveux, en référence à ses premières images controversées. Cette photographie contraste avec les habituelles images offensives de militantes en position guerrière, prises dans le vif de l'action. Le titre est un jeu de mots indiquant la transgression du torse dénudé à l'égard du religieux : « En torse à Allah ». Le geste des deux femmes, jeunes, réveillent les passions et les aversions les plus diverses. Si une révolution féministe est en marche pour les un.e.s, une acculturation est à l'œuvre pour d'autres.

Amina Tyler reçoit des soutiens, et surtout des menaces. Depuis le premier cliché, la page *Facebook* de la lycéenne comptabilise plusieurs milliers d'ami.e.s. Lorsqu'elle voit la photographie, Henda Chennaoui est une activiste de la « révolution », blogueuse et féministe<sup>936</sup>. Depuis le « Printemps arabe », elle est membre d'une organisation transnationale réunissant la révolte des femmes dans le monde arabe (« *Intifadat al-mar'a fi al-'alam al-'arabi* ») et dont les actions sont principalement virtuelles (*Facebook*). Henda Chennaoui organise pour le 8 mars 2013 l'une des premières actions du groupe, les activistes la préparent depuis plusieurs semaines. Elles affichent une grande banderole qui affirme que « la femme est une révolution, pas un objet sexuel » (« *mar'a thawra mech 'awra* »). Henda Chennaoui mobilise peu de « jeunes » et rencontre des difficultés « à susciter du débat » : « Quelques journalistes, quelques partages sur *Facebook*, pas plus ! C'était pas mal, mais ça n'a pas attiré grand monde ». À cette époque, le féminisme n'est pas vraiment une priorité pour la société civile selon elle. Découvrant la photographie et l'emballement autour d'Amina Tyler, elle se renseigne sur cette activiste *a priori* inconnue de ses réseaux : « Au départ, j'étais un peu vexée (*rires*). Parce que j'ai pris un mois de préparation, ça nous a coûté de l'argent. Et ça n'a pas suscité grand intérêt. Et tout de suite le lendemain, Amina.. improvise, et balancé comme ça, elle fait un tollé de réactions ! » Henda Chennaoui note cet écart qui se creuse entre les efforts fournis dans les répertoires d'action traditionnels et le peu de considération médiatique ou politique qui en résulte : « C'était une prise de conscience, je fais partie d'une génération qui n'a plus les moyens efficaces de pousser le débat. [...] On avait osé insulter Ben Ali, faire du politiquement incorrect, on est aujourd'hui dépassé, et il y a une génération qui ose faire plus, qui a plus d'audace, et qui prend beaucoup plus de risques ».

Au fil des jours, les médias traditionnels s'emparent du phénomène et la polémique enfle. Amina Tyler se réfugie chez des ami.e.s et se met en liaison avec des avocat.e.s. Elle est par ailleurs contactée par des journalistes, elle est invitée dans la célèbre émission tunisienne, *Labess*. Elle explique la dimension politique de son geste. Une contre-offensive se met en place. Adel Halimi, président d'une association islamiste, appelle à sa lapidation, avant de se rétracter. L'atmosphère est pesante autour d'Amina Tyler. Contre son gré, ses parents l'emmènent et l'enferment dans la maison de sa grand-mère, à Kairouan. Cette disparition alerte ses camarades Femen en France et la mobilisation s'organise, notamment dans les médias et en particulier en France.

---

<sup>936</sup> Chennaoui Henda, entretien, déjà cité.

*Libération* est le premier journal à couvrir le sujet et à le faire abondamment dans la durée. La première occurrence date du 21 mars : « Amina, première Femen de Tunisie, déclenche la polémique »<sup>937</sup>. La controverse est restée circonscrite aux réseaux sociaux. La disparition d'Amina Tyler mobilise les médias traditionnels.

*Libération* et dans une moindre mesure *Le Figaro*, *Le Monde* et *L'Humanité* insistent sur la disparition de cette « première Femen » de Tunisie et relaient plusieurs éléments communs : la page Facebook d'Amina Tyler qui a atteint 6800 abonné.e.s, la création de la « Femen fanpage » en Tunisie, les nombreuses insultes et menaces de mort à la suite de la publication des photographies ; enfin, les sites et pages Femen piratés par des islamistes symbolisent la virulente réaction. Une confusion s'installe sur l'endroit où se trouve la lycéenne. Les Femen craignent qu'elle n'ait été enfermée dans un hôpital psychiatrique. Sur une vidéo diffusée en ligne, une tante de la disparue explique que celle-ci est « déséquilibrée » et « psychopathe »<sup>938</sup>.

Une tribune de plusieurs féministes « Nous sommes toutes des Amina » prend le contre-pied de l'argumentation psychologisante en rappelant que « déclarer folles ou fous, toutes celles et ceux qui osent emprunter des voies nouvelles dans la conquête de la démocratie, est une vieille rhétorique »<sup>939</sup>. Les auteures s'étonnent d'un continuum entre le camp conservateur et le camp libéral : « Ces méthodes d'un autre âge semblaient pourtant révolues à jamais et voilà qu'elles réapparaissent dans la bouche même de certains démocrates incapables de comprendre - quel paradoxe - que soutenir la liberté ne souffre d'aucune exception »<sup>940</sup>. Prenant corps et âme la défense d'Amina Tyler, elles formulent un énoncé métonymique, associant l'adolescente à la construction démocratique : « Le corps des femmes est le lieu où s'exerce la domination, la privation des libertés élémentaires, et la crispation des évolutions vers la démocratie, la liberté et l'égalité »<sup>941</sup>. Un continuum est tracé entre le processus révolutionnaire et le geste d'Amina Tyler.

Les Femen se mobilisent dès les premiers signes de disparition de la nouvelle recrue, dans les médias et dans la rue. Elles appellent à un « Jihad seins nus » pour le 4 avril et réclament la libération de leur camarade tunisienne. L'organisation féministe diffuse plusieurs dizaines de photographies *topless*, des soutiens venus des quatre coins du monde. Des militantes manifestent devant les ambassades tunisiennes à Paris, à Madrid, ou encore devant le président tunisien Moncef Marzouki qui vient présenter son ouvrage *L'invention d'une démocratie*, à l'Institut du monde arabe (IMA). Une contre-mobilisation se constitue. La ministre de la femme, Sihem Badi, promet dès le mois de février de se mobiliser contre l'arrivée de ces « pratiques étrangères aux traditions tunisiennes »<sup>942</sup>. En outre, des militantes anti-Femen s'organisent autour de la « Muslimah Pride » affichant des messages tels que : « You do not represent me !

---

<sup>937</sup> Auffray Élodie, « Amina, première Femen de Tunisie, déclenche la polémique », *Libération.fr*, 21/03/2013. [<https://www.liberation.fr/planete/2013/03/21/amina-premiere-femen-de-tunisie-declenche-la-polemique-890275/>], (Consulté le 1/11/2020).

<sup>938</sup> *Idem*.

<sup>939</sup> Collectif, « Nous sommes toutes des Amina », *Libération*, 3/04/13.

<sup>940</sup> *Idem*.

<sup>941</sup> *Idem*.

<sup>942</sup> Auffray Élodie, « Amina, première Femen de Tunisie, déclenche la polémique », *op. cit.*

# Femen »<sup>943</sup>. Les « pro » et les « anti » se déchainent sur les réseaux sociaux à coups d'affiches et de discours antagonistes<sup>944</sup>.

L'argumentation juridique est déjà mobilisée, en défaveur d'Amina Tyler dont le geste peut tomber sous le coup d'une « atteinte aux bonnes mœurs », délit passible de six mois de prison. Aucune poursuite n'a été engagée contre Amina Sboui, l'espace du numérique reste équivoque aux yeux de la loi. La polémique s'essouffle. Amina Sboui, de son vrai nom, réapparaît quelques jours plus tard. Réussissant à fuir, elle se sauve vers la capitale, Tunis, et loge chez des féministes et des avocates qui proposent leur aide. Cette séquence davantage médiatique que politique, qui plus est sur les réseaux sociaux, semble s'éteindre. Si la presse française a fortement investi ses propres sites Internet plutôt que les versions imprimées, la presse tunisienne a laissé le débat dans l'espace des réseaux sociaux. Au mois d'avril, quelques articles commentent toutefois l'événement.

### 1.2.2) Le corps « symptôme »

Les articles de cette première séquence sont publiés en numérique et le réflexe est à la compréhension et à l'explication, plutôt qu'à la description. Le corps d'Amina Sboui est symptôme et l'événement qu'elle produit est la conséquence de quelque chose d'autre. Sa nudité est rationalisée, tantôt perçue comme un corps étranger, associé à « l'Occident », tantôt comme une forme de « folie » que les lectures psychologisantes viennent soutenir.

#### **a) La nudité d'Amina Sboui : un corps étranger**

En soutien à leur nouvelle recrue, les Femen manifestent devant la Grande Mosquée de Paris. Le 5 avril, le théologien Salim Hakimi analyse le sens de la nudité et commente la manifestation dans le journal *Al-Fajr* [*Iconographie 68*]<sup>945</sup>. La photographie qui accompagne le texte représente deux militantes qui brûlent une célèbre inscription en arabe (l'attestation de foi) sur fond noir. Ce drapeau est devenu l'emblème des salafismes. L'une des deux activistes est encagoulée pour représenter le djihadisme, sujet très présent dans l'actualité de 2013. Les deux hauts des corps nus sont floutés par le journal comme dans l'ensemble de la presse tunisienne.

L'auteur dénonce une nudité dévalorisante qui choque la société tunisienne et n'a apporté à Amina Sboui qu'une célébrité blessante (« *chuhra jâriha* »). La posture compatissante de Salim Hakimi n'est en revanche pas accompagnée d'une reconnaissance en tant que sujet d'Amina

---

<sup>943</sup> Bellekhal M., « Tunisie : les "Muslimah Pride" pour faire entendre la voix de la femme autrement », *Investir en Tunisie.net*, 09/04/13. [<http://www.investir-en-tunisie.net/fr/index.php/2013/04/09/tunisie-les-l-muslimah-pride-r-pour-faire-entendre-la-voix-de-la-femme-autrement/>], (Consulté le 01/11/2020).

<sup>944</sup> *Idem*.

<sup>945</sup> Hakimi Salim, « Nudité et bassesse devant l'Ambassade de Tunisie à Paris », *Al-Fajr*, 5/04/13.

Sboui, et dont le nom n'est d'ailleurs pas cité. L'auteur démarre son analyse dans les années 1990 et considère que la culture de la nudité (« *thaqâfa al-ta'arî* ») est utilisée contre les islamistes par les intellectuel.le.s du régime dictatorial. Ces mêmes promoteur.ices de la nudité, qui ont « humilié les femmes » dans les arts et le cinéma, sont d'ailleurs aujourd'hui à la tête de la contre-révolution (« *al-thawra al-mudhâda* »). Premièrement, la nudité représente le retour de la dictature, ce régime politique qui a jeté aux oubliettes l'histoire des mouvements féminins. L'auteur vante et rappelle la participation des femmes dans la résistance nationale, tant à l'époque coloniale que contre la dictature. Deuxièmement, il réinscrit le corps dans une histoire linéaire qui irait de la nudité au fait de se couvrir (« *satara* »), la nudité n'étant que l'exception (« *istithnâ'* ») propre à quelques tribus primitives (« *qabîla* ») lorsque le fait de se couvrir est la norme (« *qâ'ida* »), ce que révèlent d'ailleurs les traces préhistoriques. Se couvrir est donc un phénomène anthropologique. Troisièmement, dans une dimension genrée, il cible le corps-objet. Dans cette dynamique de la nudité, c'est la réduction de la femme à une marchandise (« *taslî'* ») qui se dégage, ce que montre l'exemple de la compagne du célèbre footballeur portugais Cristiano Ronaldo, la mannequin russe Irina Shayk, qui s'est dénudée sous prétexte (« *biza'm* ») que ses photographies nues soutiennent un projet social à but non-lucratif. En outre, cette contamination de la nudité se propage (« *tantachir* ») dans certains pays arabes, comme le *Harlem Shake*, danse en sous-vêtement, qui s'est répandue dans la jeunesse tunisienne. C'est la thèse de la « pente fatale » que l'auteur développe, car des sous-vêtements à la nudité totale, il n'y a qu'un pas. Quatrièmement, ces phénomènes posent des questions culturelles (« *thaqâfi* ») et civilisationnelles (« *hadhârî* »).

L'auteur ne reconnaît pas le sens politique dans l'usage militant du corps et vitupère les modernistes tunisien.ne.s atteint.e.s du syndrome (« *'uqda* ») de Simone de Beauvoir. D'une part, ces idées s'inscrivent dans la culture française et occidentale, elles n'ont pas d'ancrage, ni de soutiens en Tunisie. D'autre part, même dans ces pays, la culture de la nudité et des photographies pornographiques est rejetée par des « voix raisonnables » (« *'açwât ma'qûla* »). En outre, les autorités chinoises ont interdit les produits de nudité sur les réseaux sociaux pour faire face aux sites pornographiques et à la pollution culturelle (« *al-talawuth al-thaqâfi* ») de la mondialisation. Salim Hakimi défend ainsi l'existence d'une pluralité de cultures et de civilisations et accuse un changement de culture à l'œuvre qui se fait au profit d'un centre civilisationnel occidental globalisant. Il revendique le droit à la distinction culturelle.

En conclusion d'article, une seconde distinction est revendiquée, basée sur « l'incommensurabilité », à savoir « l'appartenance des hommes et des femmes à « deux espèces hétérogènes »<sup>946</sup>. L'auteur mobilise la figure du prophète de l'islam et rappelle l'un de ses propos : « La pudeur est belle, mais chez les femmes, elle l'est davantage ». La traduction française ne restitue pas la paronomase entre le terme « belle » (« *hasana* ») et « encore mieux » (« *'ahsan* »). La sonorité du premier terme se confond avec le second. Toutefois, la grande force argumentative de ce discours tient dans le procédé qu'il contient : une sorte de

---

<sup>946</sup> Rennes Juliette, « Analyser une controverse », *op. cit.*, p. 100.

paradoxisme. Cette figure consiste à valoriser la supériorité de la féminité, ici dans une dimension mystique, pour déjouer la question de l'inégalité dans l'ordre social : la pudeur féminine serait une supériorité du genre féminin.

Pour résumer, d'une part, la nudité est le symbole de la dictature et de la dévalorisation des femmes réduites à un corps-objet. Chemin faisant dans sa critique de la marchandisation du corps, pouvant le rapprocher des féministes, l'auteur n'échappe pourtant pas à une définition de la « femme » qui tend vers une version traditionaliste et essentialiste, basée sur les « principes d'une féminité saine et d'un comportement authentique » (« *'açîla* »). D'autre part, la nudité est considérée comme une pratique étrangère, propre à l'Occident. Cette affirmation est toutefois accompagnée de nuances, l'auteur mentionne les voix discordantes dans ces mêmes pays occidentaux. Finalement, pour délégitimer les formes de dénudement, l'auteur mobilise plusieurs arguments contradictoires, revendiquant par exemple le relativisme culturel et une forme d'universalisme anthropologique. Il se distingue par une véritable stratégie du « chaudron », consistant à avancer un maximum d'arguments, qui se révèlent incompatibles entre eux, ce type de raisonnement est aussi présent dans d'autres tendances politiques<sup>947</sup>. Plusieurs éléments antagonistes de la matrice argumentative de Salim Hakimi se retrouvent dans d'autres journaux qui éloignent davantage le sens politique du geste d'Amina Sboui.

### **b) La nudité : de la déviance à la folie**

Au mois d'avril, le premier article du journal *Al-Chourouk* se penche sur le phénomène des poitrines dénudées (« *ta'arî al-çadr* »)<sup>948</sup>. Le texte signale les nombreuses questions laissées sans réponses à propos de Femen : relations douteuses, financement opaque, hostilité à l'égard de l'Église, etc. En outre, une journaliste a suivi le mouvement jusqu'à Paris et a révélé des secrets passionnants (« *'asrâr muthîra* »)<sup>949</sup>. L'article reprend un certain nombre d'éléments de désinformation issus du média en ligne et complotiste : *sputniknews.com* (*La voix de Russie*). En échange d'une vie luxueuse, les filles (« *al-fatayât* ») acceptent de manifester seins nus : voyages en avion, hôtels de luxe, services haut de gamme, salaire de 1000 dollars au minimum, des bureaux à 3 000 dollars, etc. La délégitimation de l'organisation et des militantes est le premier argument de dépolitisation du répertoire d'action seins nus. Elle est à ce moment-là particulièrement forte et résonne dans l'opinion publique, en France et en Tunisie. De plus, l'hypermédiatisation du mouvement n'est pas anodine et cache certainement une influence financière (« *al-mâliya* »). Les relations que l'organisation entretient avec les agences de presse qui les font accéder à des événements sont les preuves irréfutables. Les objectifs du mouvement sont plus que suspects (« *rayba* »). En témoigne en outre la sélection des corps des militantes.

<sup>947</sup> Plantin Christian, *Dictionnaire de l'argumentation, op. cit.*, p. 139. Rennes Juliette, *Le mérite et la nature, op. cit.*, p. 405.

<sup>948</sup> K., « Femen cherchent à s'installer en Tunisie... », *Al-Chourouk.com*, 13/04/13. [<https://www.tuess.com/alchourouk/625985>], (Consulté le 10/08/2020).

<sup>949</sup> *Idem*.

Seules les « jolies filles » avec des corps de mannequins (« *jasad 'âridhat 'azyâ'*») sont acceptées au sein de l'organisation. L'argument tautologique du « corps magazine » est brandi comme la preuve que ces corps militants sont au service d'intérêts économiques. La critique est d'autant plus légitimée qu'elle est utilisée par des militant.e.s des droits de l'homme et le personnel politique à Paris, toujours selon le journal. Enfin, dernier argument à charge, alors que des manifestant.e.s se sont mobilisé.e.s pour défendre la famille traditionnelle (« *al-'usra al-taqîdiyya* »), lors de la Manif pour tous en novembre 2012, les militantes Femen ont agressé, insulté et aspergé femmes et enfants en France.

Le journal explique ensuite les récentes mobilisations de Femen en Égypte et en Tunisie particulièrement. Si les Femen ont pu accéder aux pays arabes et parler de l'oppression des femmes, c'est qu'elles profitent de l'émergence des salafistes. Pourtant, l'appel qu'elles ont lancé pour « s'implanter en Tunisie et pour recruter des étudiantes » est resté sans véritable réponse. Femen trouve peu de relais. De plus, les Tunisiennes se mobilisent dans une contre-offensive, la campagne « Oum sefsari » rappelle l'attachement à l'authenticité (« *'açîla* ») de la « femme tunisienne ». Les analyses de cet article tendent vers des théories complotistes, les sources d'informations ne font pas l'objet d'une lecture critique. Peu de Tunisiennes adhèrent aux poitrines dénudées qui choquent (« *çadama* ») la société tunisienne. Le cas d'Amina Sboui est réduit à sa dimension psychologique. Cette exception ne peut s'expliquer que par une forme de déséquilibre mental exploité par les féministes radicales. Le journal rappelle que la principale concernée a refusé de voir un psychologue ou un imam et qu'elle est sous l'influence du mouvement Femen (« *tahta al-dhaght* »).

L'activiste Henda Chennaoui mène un débat violent sur un plateau de télévision, à ce propos, en présence d'une autre militante féministe : « On s'est insultées en direct à la télévision. [...] Elle disait, Amina, on ne doit pas l'emprisonner, il faut la mettre dans un asile psychiatrique, elle n'arrêtait pas d'infantiliser Amina »<sup>950</sup>. Il est vrai qu'emprisonner Amina Sboui, c'est reconnaître *a priori* que l'acte relève de la rationalité, sinon d'un territoire de ce qui peut être « jugé ». Tant qu'Amina Sboui affirme la dimension politique de son acte, le risque est de contribuer à constituer une « prisonnière politique ». Réclamer l'asile psychiatrique a le mérite d'éviter d'avoir un cas de conscience.

La thèse de la folie reste transversale à différents courants politiques, mais prend des couleurs différentes. *Al-Chourouk* enfourche la thèse psychologique en mettant face-à-face deux figures corporelles antagonistes : « Du niqab à Femen »<sup>951</sup>. Le prisme individualisant est abandonné au profit d'une lecture collective et sociale. Deux pôles idéologiques extrémistes (« *al-tataruf* ») attirent la jeunesse, ce que la journaliste Ibtissam Jamal interroge : « Nos élèves, sont-ils menacés de schizophrénie ? » (« *'infiçâm al-chakhçiya* »). Pour répondre à la question, deux exemples sont considérés comme significatifs : « Entre l'élève qui a quitté sa famille pour aller faire le djihad en Syrie et porter le niqab, et l'autre qui s'est mise nue pour défendre sa liberté de façon incorrecte, le point commun est... le lavage de cerveau ».

---

<sup>950</sup> Chennaoui Henda, entretien, déjà cité.

<sup>951</sup> Jamal Ibtissam, « Nos élèves sont-ils menacés de schizophrénie ? », *Al-Chourouk*, 14/04/13.





Iconographie 68  
(Al-Fajr, 5/04/2013)



Iconographie 69  
(Al-Chourouk, 14/04/2013)

La stratégie du journal consistant à mettre sur le même plan les deux extrêmes afin de les rejeter n'est pas une exception dans la presse écrite. La photographie de l'article exprime parfaitement cette bipolarité [*Iconographie 69*]. Les deux corps clarifient cet antagonisme. Deux militantes Femen affichent des couronnes de fleurs, des rubans et des slogans sur le haut du corps nu. À leur côté, une femme, entièrement vêtue d'un niqab noir, marche, un sac sous le bras. Dans l'article, le journal interroge le docteur en sociologie et en psychologie, Habib Triha. Ce dernier dénonce l'absence d'enseignement adéquat et des lacunes dans la transmission des savoirs critiques (« *naqdî* »). La jeunesse est influençable et facile à manipuler (« *tachkîla* »). L'espace est laissé à des courants idéologiques qui transmettent des idées empoisonnées (« *'afkâr masmûma* ») au nom de la religion ou d'autres idéologies. Ces courants idéologiques font un appel d'air devant les écoles et dans les médias sociaux, outils contribuant fortement au « lavage de cerveau » (« *ghasîl dimâgh* »). Par ailleurs, l'« ancien régime » est accusé d'avoir écarté les branches religieuses les plus raisonnables de la célèbre école Zitouna. Plusieurs associations ont appelé à organiser un islam modéré (« *al-'islâm al-mu'tadil* ») face aux extrémismes religieux.

Pour éviter cette confrontation des extrêmes, la voie légale devient une ressource légitime. La presse se tourne vers l'avis des juristes. Le rôle du droit est particulièrement important, tant l'événement est appréhendé dans une dimension juridique dès le mois d'avril. *As-Sabah* est l'un des premiers journaux à réagir aux photographies d'Amina Tyler. La journaliste Moufida Kizani s'enquiert des conséquences juridiques de ce nouveau phénomène<sup>952</sup>. L'avocat Ahmed Hassana rappelle que le droit positif protège les libertés individuelles (« *al-huriyât al-chakhçiya* ») et la loi ne peut punir tout ce que les valeurs morales (« *al-mabâdi' al-'akhlâqiya* ») désapprouvent. Toutefois, les faits peuvent tomber sous le coup de l'article 226 du code pénal qui sanctionne de 6 mois d'emprisonnement l'atteinte à la pudeur (« *yunâfî al-hayâ'* »). Le législateur n'a pas posé de définition précise, dans la mesure où ce qui relève de l'atteinte à la pudeur évolue. Un espace est donc laissé à la jurisprudence (« *fiqh* ») et à l'appréciation du juge. Dans les faits, les autorités n'ont engagé aucune poursuite contre les publications d'Amina Sboui. La controverse est surtout médiatique et militante.

En Tunisie, dès les premiers articles, le corps d'Amina est « symptomatique ». L'événement est perçu d'un point de vue juridique (ce qu'elle risque aux yeux de la loi), idéologique (l'antagonisme des extrémistes), psychologique (la contrainte d'un tiers). Son geste est renvoyé à une pratique étrangère (française et/ou occidentale), doublée d'un rejet de cette pratique par une partie de « l'Occident ». L'« incommensurabilité » (appartenance à des cultures hétérogènes) est paradoxalement accompagnée de l'argument de la « réciprocité », à savoir l'appartenance à une même catégorie culturelle rejetant la nudité. Dans la presse française, la nudité représente ce corps de l'Autre et du « même ». Les sources françaises ont insisté sur le caractère inédit du corps « arabe » et « féminin » en révolution. L'action des trois militantes européennes sur le territoire tunisien, va exacerber les débats sur ce corps « étranger ».

---

<sup>952</sup> Kizani Moufida, « Une autre fille tunisienne se dénude... *As-Sabah* révèle la sanction prévue », *As-Sabah*, 22/03/13.

### 1.3) Séquence 2 : le corps « étranger »

Au mois de mai, trois militantes Femen - Pauline Hillier, Josephine Markmann et Marguerite Stern - se rendent en Tunisie. Coincé entre le très fréquenté boulevard du 9 avril 1938 qui mène jusqu'à la faculté des sciences humaines et sociales et l'avenue de la porte des filles, le Palais de justice est entouré de bâtiments administratifs (des ministères, la Cour d'appel, etc.), de nombreux magasins et les friperies très fréquentées de la vieille ville. Ce quartier de la Kasbah est l'un des plus denses de la capitale tunisienne. C'est à cet endroit que les trois militantes descendent d'un taxi, se dirigent vers l'entrée du tribunal et manifestent seins nus. La mobilisation est « mal perçue » en Tunisie, rapporte la presse écrite des deux pays, toutes tendances politiques confondues. Le sentiment d'indignation semble général. La thèse de « l'effet pervers » se structure : la manifestation de femmes étrangères et le répertoire d'action seins nus sont contre-productifs. Le résultat serait à l'inverse de ce qui est envisagé. La seconde tendance argumentative est le « péril islamiste » alors que la mobilisation d'acteurs.rices islamistes se renforce.

#### 1.3.1) Le corps engagé d'Amina Sboui (2) : contre l'islamisme

Plusieurs semaines s'écoulaient lorsque la deuxième séquence, plus intense et plus épaisse, se déclenche. Amina Sboui mène sa deuxième action politique, le 19 mai. Elle décide de se rendre à Kairouan où se déroule le Congrès annuel d'Ansar Al-Charia, l'une des principales organisations salafistes. Les autorités ont tenté d'interdire l'événement qui est autant attendu que craint. La ville est littéralement sous tension, encerclée par les forces de polices. Amina Sboui s'y rend, et circule sur place avec deux journalistes. Elle prévoit de dérouler une banderole pour affirmer sa cause : « La Tunisie est un État civil, ses femmes sont libres »<sup>953</sup>. Finalement, elle agit comme souvent, avec spontanéité : « J'ai eu envie de signaler ma présence. J'ai enlevé le foulard et mes lunettes de soleil, et j'ai tagué FEMEN sur le mur du cimetière, juste à côté de la grande mosquée ».<sup>954</sup> Amina Sboui est arrêtée sur place et mise en détention. Dès le lendemain, le 20 mai, la presse tunisienne fait sa *une* sur l'escalade de la violence et le climat général. Le journal francophone *La Presse* décrit une atmosphère pesante : « Accès bloqués, rues et ruelles désertes, avions survolant l'espace kairouanais, une grande alerte parmi les militaires et les forces de sécurité et une ville complètement isolée de son environnement extérieur »<sup>955</sup>. Dans les heurts, deux morts et plusieurs blessés sont à déplorer. Plusieurs arrestations ont eu lieu, dont celle d'« Amina Femen », comme la surnomme dorénavant la presse. De nombreux.ses citoyen.ne.s ont exprimé leur indignation (« *'intiqa'dât* »)<sup>956</sup>. L'activiste

<sup>953</sup> Amina Sboui. entretien avec l'auteur, Tunis, 10/05/2018.

<sup>954</sup> Sboui Amina, (avec Gloria Caroline), *Mon corps m'appartient*, Paris, Plon, 2014, p. 120.

<sup>955</sup> M.H. Abdellaoui, « Démonstration de force sans dégât », *La Presse*, 20/05/13.

<sup>956</sup> *Idem*.

est accusée « d'acte de provocation » pour avoir apposé une inscription sur le muret de la mosquée Oqba ibn Nafi. La rumeur qu'elle s'apprêtait à se mettre seins nus se répand dans les réseaux et les médias. Le ministère de l'Intérieur qualifie ce comportement d'anormal et étrange (« *châdha wa gharîba* »)<sup>957</sup>. Une procédure de justice est lancée à son égard, en vertu de l'article 167 condamnant l'atteinte à un lieu sacré. Une deuxième charge est retenue, concernant la détention d'une bombe lacrymogène sans autorisation.

La défense d'Amina s'organise autour des militant.e.s des droits humains et de son père. Ce dernier prend la parole dans les médias et défend sa fille : « Ma fille Amina restera ma fille que j'aime même si elle met tout son corps nu » [*Iconographie 70*]<sup>958</sup>. Le discours journalistique est habituellement riche en « îlots textuels », à savoir une valorisation de citations (en gras, en italique) créant un effet d'objectivité<sup>959</sup>. Dans cet article, l'îlot textuel est en titre : « Ma fille est une victime ». Le père est une source dont la parole est augmentée. Naziha Bou-Saïd d'*Al-Chourouk* décrit un père en pleurs, impuissant et souffrant de la situation. Il s'inquiète du silence de la ministre des Droits des femmes, ainsi que du silence des associations féministes et des droits de l'homme. Il lance un cri d'appel : « Ma fille est une victime... comme les jeunes qui vont faire le djihad en Syrie ». Décrivant l'aventure de sa fille à Kairouan comme une opération suicidaire (« *'intihâriya* »), la parabole renforce ainsi la comparaison au djihadisme. L'explication de ces phénomènes, à savoir une jeunesse à la dérive, réside dans les défaillances du tissu social (« *namat mujtama' fâchil* »). Mounir Sboui se déclare également responsable de l'échec de cette société, dont la jeunesse rejoint le djihad, meurt en mer ou encore fuit vers d'autres pays. La défense du père oscille entre explication psychologique et raisonnement sociologique. Amina Sboui devient une figure métonymique de la jeunesse en proie aux problèmes sociaux. Face à la procédure de justice appuyée par des pétitions (« *'arîdha* »), l'inquiétude pèse d'autant plus que Samir Dilou a affirmé que l'activiste devait être jugée sévèrement, « lui le ministre des Droits de l'homme » s'indigne le père.

En raison de la détention d'une bombe lacrymogène, le juge engage des poursuites qui pourraient se conclure par 6 mois d'emprisonnement. Les avocat.e.s dénoncent l'utilisation de l'arrêt désuet du 18 juin 1894, hérité du protectorat français<sup>960</sup>. Le procès prévoit la présence d'un comité de soutien, des militant.e.s des droits de l'homme, de médias internationaux et d'observateurs.rices étranger.e.s. À l'approche du procès fixé au 30 mai, trois militantes Femen se rendent à Tunis et manifestent seins nus devant le Palais de justice en soutien à leur camarade tunisienne. Cette manifestation du 29 mai provoque une intense couverture médiatique, tant du côté tunisien que du côté français. Les enjeux s'accroissent, le support et la matérialité de la couverture médiatique évoluent en conséquence. La couverture s'étend davantage aux supports

---

<sup>957</sup> « Le porte-parole du ministère de l'Intérieur : transfert d'Amina "Femen" à la justice », *Al-Chourouk.com*, 20/05/13. [<https://www.tuess.com/alchourouk/1003886>], (Consulté le 10/08/2020).

<sup>958</sup> Bou-Saïd Naziha, « Ma fille est une victime... comme les jeunes qui vont faire le djihad en Syrie », *Al-Chourouk*, 25/05/13.

<sup>959</sup> Ringoot Roselyne, *Analyser le discours de presse, op. cit.*, p. 148.

<sup>960</sup> Kasmi Khalifa, « L'avocat d'Amina "Femen" à *Al-Chourouk* : ma cliente est jugée d'après un droit qui remonte au 19<sup>e</sup> siècle », *Al-Chourouk.com*, 28/05/13. [<https://www.tuess.com/alchourouk/1005051>], (Consulté le 10/08/2020).

imprimés des journaux, les articles et les tribunes se multiplient. L'acte d'Amina Sboui et la manifestation des trois militantes sont brandis et défendus face au « péril islamiste ».

### 1.3.2) L'argument du « péril islamiste »

La veille du procès d'Amina Sboui, Pauline Hillier, Josephine Markmann et Marguerite Stern manifestent devant le Palais de justice aux cris de « Free Amina ». Les deux Françaises et l'Allemande protestent par sororité, en prévision du procès d'Amina Sboui. Les deux événements vont s'intriquer. Le vendredi 31 mai, *Libération* et *Le Figaro* font le point sur le premier procès d'Amina Sboui. Ses parents sont présent.e.s. Le père accuse à nouveau une génération en perte, la mère évoque les troubles psychiatriques de sa fille<sup>961</sup>. Des soutiens s'organisent autour d'associations féministes et des droits de l'homme qui ont envoyé une myriade d'avocat.e.s sur place. Le comité de soutien reste néanmoins limité : « La jeune femme ne suscite pas beaucoup de sympathie, y compris dans le camp "moderniste". Son ami Zied ajoute que « ce sont même les premiers à l'enfoncer »<sup>962</sup>.

L'atmosphère est pesante à l'extérieur du tribunal où « une foule survoltée de quelque 300 personnes crie sa colère contre la jeune femme »<sup>963</sup>. À l'intérieur, la mobilisation est prolongée par les avocat.e.s de la partie civile ou « droit personnel » (« *haq chakhçî* »), mandaté.e.s par plusieurs associations religieuses de la ville. Ces dernières réclament un alourdissement des charges. Des interrogations restent en suspens : comment Amina Sboui est-elle parvenue à accéder à la ville ? Selon *Al-Chourouk*, des citoyen.nes réclament aux autorités d'identifier les parties qui se cachent derrière (« *warâ'* ») cette intrusion<sup>964</sup>. Des associations des droits de l'homme suivent de près le déroulement de la procédure, tandis que d'autres pensent que la militante est manipulée (« *mugharar* ») et exploitée médiatiquement par des associations civiles<sup>965</sup>. Amina Sboui est condamnée à 300 dinars (150 euros) pour la possession d'une grenade lacrymogène. Elle reste en détention, pour de nouveaux motifs : « Atteinte aux bonnes mœurs », profanation de cimetière », « association de malfaiteurs ».

Dans *Libération*, le reportage d'Élodie Auffray (envoyée spéciale à Kairouan) dénonce une justice qui « s'acharne contre la Femen Amina » et *Le Figaro* considère que les militantes « défient la justice tunisienne »<sup>966</sup>. Le ton du journaliste Thierry Portes est plus acerbe et cible les ingérences religieuses au sein du prétoire : « Les salafistes djihadistes d'Ansar al-Charia, qui s'y connaissent en engins explosifs et incendiaires, étaient jeudi devant le Palais de justice de Kairouan pour exiger "l'application de la loi islamique" »<sup>967</sup>. Le journal de droite signale une

---

<sup>961</sup> Auffray Élodie, « Tunisie : la justice s'acharne contre la Femen Amina », *Libération*, 31/05/13.

<sup>962</sup> *Idem*.

<sup>963</sup> *Idem*.

<sup>964</sup> Yahyaoui Khadija, « Les activistes Femen se dénudent devant le tribunal », *Al-Chourouk*, 30/05/13.

<sup>965</sup> *Idem*.

<sup>966</sup> Portes Thierry, « Les Femen troublent la Tunisie et défient sa justice », *Le Figaro*, 31/05/13.

<sup>967</sup> *Idem*.

symétrisation abusive : « Entre des femmes aux seins nus et des barbus violents, la justice tunisienne saura-t-elle faire la part des choses ? » Les 20 assaillants de l'attaque de l'ambassade des États-Unis le 14 septembre 2012 n'ont écopé que d'une peine de deux ans de prison avec sursis, précise le journal. L'argument des deux poids, deux mesures qui fait office de principale défense médiatique, ne cessera d'être répété en boucle tout au long de la procédure judiciaire, tant par la presse française et tunisienne que par les avocat.e.s des militantes.

Les deux journaux français ont choisi la même photographie pour illustrer leurs articles. Le format de *Libération* est toutefois bien plus large. La photographie représente l'arrestation de l'activiste Pauline Hillier devant le Palais de justice, à Tunis. La militante est emmenée par un policier tunisien qui la maintient fermement par son bras. L'agent est assez calme et s'interpose. Sur son flanc gauche, une jeune femme vêtue d'un long voile pourpre tente de frapper la militante. À l'arrière, une foule vilipende Pauline Hillier. Cette illustration donne à voir deux éléments signifiants. Le premier est la violence du côté du camp conservateur. Le second est la mise en scène du clivage qui se révèle dans le contraste entre un corps voilé et un corps dénudé. Mais dans son prologue *Le Figaro* considère que : « Les Femen auront du mal à raviver le clivage entre les "deux Tunisie", la moderniste, inspirée par les conceptions laïques françaises, et celle, plus traditionnelle ou conservatrice, influencée par les islamistes »<sup>968</sup>. Les deux rejeteraient les pratiques Femen.

Dans certaines sources de la presse tunisienne, l'argument du « péril islamiste » est encore plus percutant. Dans le journal francophone *La Presse*, le chroniqueur Abdelhamid Gmati vitupère l'islamisme<sup>969</sup>. Il aligne une série d'affaires symptomatiques de la percée de l'islamisme qui « exploite » les bonnes mœurs et la tradition, et dont la « principale préoccupation semble être la femme et son corps » : « Le film Persépolis sur Nessma TV », « le film Ni Dieu ni maître de Nadia El-Fani », « l'exposition de peinture à Dar El Abdellia », « le baiser innocent de deux adolescents », etc. L'extrémisme religieux menace des événements et des individus qui deviennent les étendards des libertés individuelles. Le journal *Al-Maghreb* considère que la cible principale est le parti islamiste au pouvoir [*Iconographie 71*]<sup>970</sup>. Et leur présence au pouvoir menace les aspirations démocratiques : « Amina... Femen... ou les menaces contre la démocratie en Tunisie »<sup>971</sup>. Albert Hirschman a aussi relevé l'usage du « péril imminent » du côté des courants progressistes<sup>972</sup>. La thèse de la mise en péril - qui n'est pas propre aux courants réactionnaires - est ainsi renversée<sup>973</sup>. Elle est transversale à plusieurs journaux tunisiens et stipule que les événements actuels (contre les libéraux.les) constituent une menace à l'égard des aspirations révolutionnaires de 2011 et les droits acquis depuis l'indépendance du pays.

---

<sup>968</sup> *Idem*.

<sup>969</sup> Gmati Abdelhamid, « Le règne des tartuffes », *La Presse*, 2/06/13.

<sup>970</sup> Dhiafi Moundir, « Les seins nus défient le gouvernement d'Ennahada », *Al-Maghreb*, 30/05/13.

<sup>971</sup> Chouket Khaled, « Amina... Femen... ou les menaces contre la démocratie en Tunisie », *Al-Maghreb*, 30/05/13.

<sup>972</sup> Hirschman Albert O., *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, *op. cit.*, p. 244.

<sup>973</sup> *Ibid*, p. 22.

Les couvertures médiatiques sont plus offensives et les positions plus explicites à l'approche des procès. Le 5 juin, une tribune de *Libération* réclame la remise en liberté des Femen à Tunis. Les auteur.e.s sont franco-tunisien.ne.s, féministes et/ou engagé.e.s politiques. Elles et ils défendent l'usage du corps comme moyen de protestation et s'inquiètent des charges à l'encontre des activistes. La défense de la laïcité et l'incrimination de l'extrémisme religieux deviennent consubstantielles :

C'est la modernité, la laïcité, comme la liberté des femmes, qui sont mises en cause par l'islam politique radical. Nous soutenons le mouvement Femen qui, à aucun moment, n'a fait usage de la violence physique à l'inverse de leurs opposants qui les menacent de mort. Nous n'abandonnerons pas la pression tant que les Femen ne seront pas libérées. Et affirmons notre solidarité avec la jeunesse tunisienne qui refuse de voir son pays s'enfoncer dans la nuit islamiste<sup>974</sup>.

L'argument du « péril islamiste » est un cadrage transversal à la presse française. Celui-ci est accentué par la mobilisation de parties civiles « islamistes » à l'occasion des procès. D'autres protagonistes sont impliqués, le tribunal devient dès lors un lieu de rapport de forces entre courants politiques antagonistes. La présence de représentant.e.s inhabituel.le.s en témoigne : la consule française, deux représentantes du consulat d'Allemagne et des avocats français. Souheib Bahri et Leila Ben Debba, avocat.e.s tunisien.ne.s des militantes, sont accompagné.e.s de deux confrères du barreau de Paris, Patrick Glukman et Ivan Térel. Un accord entre les deux pays leur permet de demander au juge de plaider.

Lors de l'audience du 5 juin, la libération des activistes est refusée et le procès est reporté au 12 juin. Malgré ce renvoi, *Libération* publie son plus long reportage sur le mouvement Femen. L'édition du 6 juin, est un reportage de six pages dédiées aux derniers événements. En *une* du journal une large photographie de l'Ukrainienne Yana Zhdanova [*Iconographie 72*]. Son visage exprime la ténacité. Elle brandit sa main en signe de résistance. « Free Amina » s'étale sur le haut du corps, tandis qu'elle est fermement empoignée sur les deux flancs par deux gardes, dont on distingue seulement les épaules. À l'intérieur, la double page est illustrée de sept photographies, marquant la forte propension du journal à exploiter la dimension sensationnelle. L'éditorial est étonnamment titré « vitrine médiatique » [*Iconographie 73*]. Dans une sorte de mise en abyme, le texte d'Alexandra Schwartzbrod assume le procédé, à savoir l'intense médiatisation de l'événement face à une disproportion de l'affaire et des chefs d'accusation. L'éditorialiste s'offusque des réactions mitigées des intellectuel.le.s et de l'écart entre les faits et les conséquences judiciaires :

---

<sup>974</sup> Collectif, « Libérer les Femen à Tunis », *Libération*, 5/06/13.



Iconographie 70  
(Al-Chourouk, 25/05/2013)



Iconographie 71  
(Al Maghreb, 30/05/2013)



Iconographie 72  
(Libération, 6/06/2013)  
Source : [Europepress.com](http://Europepress.com)



Iconographie 73  
(Libération, 6/06/2013)  
Source : [Europepress.com](http://Europepress.com)



Que trois filles puissent, à notre époque, être jugées et encourir six mois de prison ferme pour « acte de débauche » alors qu'elles se sont contentées de manifester seins nus contre les atteintes aux droits des femmes, sans que nos grands intellectuels n'y trouvent vraiment à redire. [...] Certes, « l'acte de débauche » en question s'est déroulé au cœur d'un pays conservateur, la Tunisie, dirigé depuis peu par des islamistes qui entendent bien faire respecter leur loi. [...] Tout extrémisme est condamnable, nous sommes bien d'accord, et les Femen, qui se définissent volontiers comme « sextrémistes », ont tout fait pour se retrouver sur le banc des accusé(e)s. Mais, franchement, il n'y a pas mort d'homme<sup>975</sup>.

Trois pages intérieures détaillent les événements tunisiens depuis la publication des photographies d'Amina Sboui et font le point sur ce nouvel activisme seins nus. En « der », le portrait de Mounir Sboui qui dépeint le caractère « rebelle » de sa fille<sup>976</sup>. Il plaide « la fragilité psychologique de sa fille et la révolte légitime ». Dans la médiatisation de l'événement, la présence « masculine » de ce père qui défend sa fille et cherche à la comprendre est hautement valorisée dans la presse française, mais aussi tunisienne. La mère, qualifiée de « conservatrice », apparaît peu ou en second plan.

Dans la première double page, le reportage se recentre sur le procès de la veille qui s'est déroulé dans un calme relatif, sans « psychodrame » et « loin du déferlement de haine » constaté lors de la comparution d'Amina Sboui à Kairouan<sup>977</sup>. À l'extérieur, de rares soutiens et quelques opposant.e.s s'invectivent. À l'intérieur, quelques « associations féminines islamistes » se sont portées partie civile et défendent « l'identité tunisienne »<sup>978</sup>. Fait notable, les militantes sont « comme le veut l'usage pour les femmes justiciables, recouvertes d'un sefsari, le voile blanc traditionnel ». Le titre du journal prend davantage de sens : « La Tunisie veut rhabiller les Femen ». À la page suivante, *Libération* interroge la réception féministe de l'événement en Tunisie.

### 1.3.3) La voie pragmatique des féministes traditionnelles

Dans ce même reportage du 6 juin de *Libération*, le soutien est nuancé. Cécile Daumas et Quentin Girard se questionnent sur ces « amazones aux actions kamikazes » qui dérangent, même « parmi celles qui devraient être leurs soutiens évidents, les féministes »<sup>979</sup>. En Tunisie, le constat est plus amer : « Les féministes, qui ont mis du temps à se mobiliser pour Amina sont comme abasourdies par cette stratégie kamikaze »<sup>980</sup>. Le journal accorde une interview à Ahlem

---

<sup>975</sup> Schwartzbrod Alexandra, « Vitrine médiatique », *Libération*, 6/06/13.

<sup>976</sup> Auffray Élodie, « Père et fier d'Amina », *Libération*, 6/06/13.

<sup>977</sup> Auffray Élodie, « La Tunisie veut rhabiller les Femen », *Libération*, 6/06/13.

<sup>978</sup> *Idem*.

<sup>979</sup> Girard Quentin, « Des amazones aux actions kamikazes », *Libération*, 6/06/13.

<sup>980</sup> *Idem*.

Belhadj de l'Association Tunisienne des Femmes Démocrates (ATFD), soutien et avocate d'Amina Sboui<sup>981</sup>. Celle-ci dénonce la violence politique des institutions et la réaction de la justice qui a décidé de maintenir Amina Sboui en détention et « qui lance une nouvelle instruction »<sup>982</sup>. L'avocate analyse le contexte pour expliquer l'impopularité du phénomène :

Voir une femme nue en pleine rue défie toutes les règles sociales et, dans la vague actuelle de conservatisme, la société n'a pas envie de voir ça. A droite, mais aussi à gauche. Parce que la gauche considère que le fait divers prend souvent le dessus sur les débats, sur les nombreux choix stratégiques que la Tunisie doit faire en ce moment. [...] Certaines de nos membres pensent qu'en prenant sa défense, nous commettons un suicide politique<sup>983</sup>.

Les féministes sont à l'écoute des voix critiques, d'autant plus qu'elles s'expriment également chez les alliées « progressistes ». Les concessions sont de rigueur, face au rejet de l'événement par une partie de la population. Le reportage du *Monde*, le 7 juin, interroge cette appréhension du phénomène par la société : « Aucun parti politique, même de l'opposition, n'a apporté son soutien à la jeune femme à laquelle l'opinion publique, religieuse ou simplement traditionaliste, est hostile ». Le contexte est pourtant propice pour questionner l'égalité des sexes. La proposition d'inscrire dans le projet de Constitution la complémentarité entre femmes et hommes a été écartée<sup>984</sup>. C'est aussi parce que les courants « progressistes » ont obtenu cette concession de la part des conservateurs. rices majoritaires au sein de l'ANC, qu'il est difficile de soutenir la cause Femen<sup>985</sup>. Le clivage se déplace à l'intérieur même du féminisme<sup>986</sup>.

Le journal qui a également des journalistes sur place, Isabelle Mandraud et Marion Van Renterghem (envoyées à Kairouan et à Tunis), rend compte de l'ambivalence des positions féministes. Radhia Nasraoui affirme sa solidarité relative : « Je soutiens Amina, mais je ne suis pas d'accord avec son moyen d'action. Dans notre société, si on veut défendre le droit des femmes, on doit prendre en compte l'état d'esprit des gens. La provocation est contre-productive »<sup>987</sup>. La députée et ancienne présidente de l'ATFD Bochra Belhaj Hmida fustige d'un côté pour soutenir de l'autre : « Les Femen donnent un argument au gouvernement et aux islamistes qui caricaturent déjà les féministes en athées dévergondées. [...] Elles ont aggravé la situation d'Amina »<sup>988</sup>. Le discours prend en compte le pouls de la société et la résonance d'un répertoire d'action rejeté, tout en défendant « le droit de protester ». La tension dans les argumentations

---

<sup>981</sup> Auffray Élodie, « Amina est victime de violences politique », *Libération*, 6/06/13.

<sup>982</sup> *Idem*.

<sup>983</sup> *Idem*.

<sup>984</sup> Mandraud Isabelle, « Le projet de Constitution garantit la liberté de croyance et l'égalité des sexes », *Le Monde*, 7/06/13.

<sup>985</sup> Nous reprenons une terminologie « progressiste » normative, mais qui reste contestable tant elle est constituée de courants très divers. En 2014, l'Assemblée constituante est composée de diverses tendances de « gauche », « démocratique », « libérale », « populaire » : Groupe démocratique, Transition démocratique, Congrès pour la République, Ettakatol, etc. Ce qui définit le progressisme, c'est d'abord son opposition au courant islamiste, représenté par le parti Ennahdha.

<sup>986</sup> Van Renterghem Marion, « Tunisie : la défense craint l'effet Femen », *Le Monde*, 7/06/13.

<sup>987</sup> *Idem*.

<sup>988</sup> *Idem*.

féministes crée paradoxalement un espace commun entre les allié.e.s (féministes) et les opposant.e.s au répertoire d'action. La dissociation « casse » le clivage et la bipolarisation. La stratégie peut même s'ancrer sur un « féminisme souverainiste ».

Bohra Belhaj Hmida défend Amina Sboui, mais prend ses distances avec l'intervention des Femen : « Je n'ai jamais aimé ça, je suis pas fan de ça. Le fait de soutenir, c'est une chose et le fait de venir faire une action sur le sol - déjà qu'on est taxées d'être à la solde de l'étranger »<sup>989</sup>. La *dissociation* permet de ne pas être associé à un phénomène, en le divisant, pour ne garder que la partie avec laquelle on est d'accord<sup>990</sup>. C'est probablement la stratégie féministe par excellence, transversale aux polémiques Femen dans différents territoires. De cette façon, les féministes tunisiennes défendent d'une main et ménagent l'ordre moral de l'autre. Les plus pragmatiques ont un pied dans l'argument du « péril islamiste » et un autre dans la thèse de « l'effet pervers ».

#### 1.3.4) Du sentiment d'indignation à la thèse de l'effet pervers

Dans la presse tunisienne, les trois journées du 29, 30 et 31 mai cumulent plus d'une vingtaine d'occurrences. Les articles, généreux, s'étalent sur des pages pleines. Deux principaux journaux y participent : *Al-Chourouk* et *Al-Maghreb*. La polyphonie reste très forte dans chaque source. Et les deux tendances qui s'opposent pleinement sont d'un côté la thèse de la mise en péril islamiste, et de l'autre, l'effet pervers d'une pratique protestataire perçue comme étrangère et déviant la trajectoire de la transition politique, sinon du modèle culturel : « Les tenants de l'effet pervers prennent très au sérieux toute entreprise de modification de l'ordre politique, social et économique, qui leur paraît contreproductive »<sup>991</sup>. D'abord, les journaux tunisiens rapportent le sentiment d'indignation ressenti sur le lieu de l'intervention des trois militantes.

Les médias tunisiens et internationaux sont effectivement sur place lorsque les trois militantes manifestent. Un procès de salafistes a d'ailleurs lieu au même moment. La presse décrit une situation chaotique (« *al-fawdhâ* »), des violences sont échangées entre les différent.e.s acteurs.rices en présence : militant.e.s, journalistes, avocat.e.s, passant.e.s. *Al-Chourouk* rapporte le déroulement de la scène dans une double page [*Iconographie 74*]<sup>992</sup>. Vers 10 heures du matin, les trois militantes descendent d'un taxi sur l'avenue « porte des filles ». Le journal rebaptise ironiquement cette avenue, la « porte des filles nues ». Il reprend la formule d'une internaute tunisienne. Malgré la forte chaleur, les activistes sont vêtues de lourds manteaux qu'elles retirent devant le tribunal en scandant « Vive Amina ». Des slogans similaires sont écrits sur les corps. Le journal rapporte les différentes réactions de la foule alors que l'entrée s'encombre. Certain.e.s insultent, d'autres enlèvent leur manteau pour recouvrir le corps des

---

<sup>989</sup> Bohra Belhadj Hmida, entretien, déjà cité.

<sup>990</sup> Breton Philippe, *L'argumentation dans la communication*, op. cit., p. 91.

<sup>991</sup> Hirschman Albert O., *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, op. cit., p. 134.

<sup>992</sup> Yahyaoui Khadija, « Les activistes Femen se dénudent devant le tribunal », op. cit.,

activistes. Des manifestant.e.s crachent sur les activistes, ces dernières répondent violemment. Alors que des heurts commencent entre des citoyen.ne.s et des avocat.e.s, les militantes en profitent pour grimper et s'accrocher aux grilles du tribunal. Face à cet état de désordre, les agent.e.s de police interviennent et emmènent les militantes au poste de police, à l'intérieur du tribunal. Les confrontations se poursuivent entre des avocat.e.s islamistes et des journalistes tunisien.en.es et étranger.e.s. Les un.e.s dénoncent la complicité des second.e.s dans ces protestations. En outre, des avocat.e.s qui proposent de prendre la défense des militantes sont pris.e.s à partie par d'autres collègues. Certaines personnes dénoncent l'ensemble de ces violences. Le journal répertorie une dernière réaction dans cette agitation et cette colère (« *al-ghadhab* »)<sup>993</sup> : des citoyen.nes et des avocat.e.s se sont rassemblées dans la cour du tribunal, devant un poste de police encerclée par la police. Une contre-manifestation se forme pour s'opposer aux militantes européennes.

*Al-Chourouk* décrit dans le détail les événements, reconstitue les faits et les émotions. Le journal interroge des citoyennes qui ont exprimé leur indignation face à une protestation « immorale » et « humiliante » pour les Tunisiennes. La polyphonie reste néanmoins très présente et le discours d'indignation est accompagné de concessions appelant au calme et au droit. Une assistante avocate signale que si le comportement est bizarre (« *mumârasa gharîba* ») pour les coutumes de la société tunisienne, cela n'empêche pas de l'appréhender sans violence et dans un cadre légal<sup>994</sup>.

Cette indignation prend différentes couleurs. *Al-Chourouk* n'en reste pas à une double position, « pour » et « contre », mais découpe l'opinion en cinq avis. Il interroge cinq citoyen.ne.s en tenant compte d'une certaine représentativité (en termes de genre et d'âge)<sup>995</sup>. Trois femmes et deux hommes donnent ainsi leur avis, qui se déclinent en autant de positions intermédiaires allant de la défense la plus forte vers la condamnation la plus ferme. 1) Une universitaire considère que les activistes sont libres de protester, c'est la liberté d'expression. Les quatre positions restantes ne se confondent pas, mais portent un regard critique sur l'action des Femen. 2) Un fonctionnaire déclare qu'elles ont le droit de s'exprimer, mais pas en Tunisie. 3) Un second fonctionnaire appelle à l'application du droit et à les interdire fortement. 4) Une étudiante dénonce une provocation (« *'istifzâz* ») et une atteinte à la pudeur. 5) Une autre étudiante qualifie la protestation d'infamie (« *al-'âr* »). Chaque lectrice et lecteur peut ainsi se retrouver dans l'une des positions suggérées.

Le journal sonde également les réseaux sociaux, où le sentiment d'indignation tend vers des explications complotistes<sup>996</sup>. Sur *Facebook*, les photographies et les vidéos sont autant partagées que l'indignation des internautes. *Al-Chourouk* insiste sur le tournant brutal de l'événement. La toile tunisienne est occupée par les débats concernant l'assemblée constituante, les acquis de la révolution et les affaires courantes du gouvernement. Brusquement, tout ceci

---

<sup>993</sup> *Idem.*

<sup>994</sup> *Idem.*

<sup>995</sup> Malki Najia, « Quel est ton avis sur l'acte mené avec des poitrines dénudées (Femen) ? », *Al-Chourouk*, 31/05/13.

<sup>996</sup> K., « Femen frappe à nouveau à l'avenue "porte des filles nues" », *Al-Chourouk*, 30/05/13.

est remplacé par l'événement monstrueux (« *al-hadath 'azhîm* ») de la protestation Femen. Le journal relève cinq discours critiques qui se renvoient la balle. Des théories complotistes restent communes à ces positions. Selon le journal, « plusieurs courants politiques » considèrent que l'événement est effectivement provoqué. Un « activiste de gauche » déclare que le réel objectif de cette « scène débile » (« *al-ardh al-sakhîf* ») est de détourner l'attention des vrais problèmes du pays. Beaucoup d'internautes dénoncent et trouvent suspecte cette invasion médiatique. D'autres pages *Facebook* proches d'Ennahada, le parti islamiste, accusent les sympathisantes des libertés de la femme d'avoir organisé cet incident, en ayant hébergé les trois militantes et en ayant invité les médias internationaux et locaux. Des membres du gouvernement accusent, quant à eux, leurs opposant.e.s de chercher à provoquer les salafistes et ainsi de les pousser à la violence. Enfin, dans une page proche des salafistes et très partagée selon le journal, les auteur.e.s signalent un laxisme dont les autorités ne font pas preuve lorsque des salafistes installent des tentes et distribuent des tracts. Si le procédé des deux poids, deux mesures est autant affectueux par les courants les plus divers, c'est qu'il est facile à comprendre et efficace. Il oblige les adversaires (ou les autorités) à rendre compte d'une accusation d'inégalité.

La protestation Femen est disséquée de manière axiologique. Au mieux, le phénomène est perçu comme inutile, c'est la thèse de l'inanité, au pire, c'est la thèse de l'effet pervers. La protestation détournerait ainsi des objectifs essentiels du moment (et des aspirations révolutionnaires), voire conduirait la société à l'opposé de sa direction culturelle et religieuse. Un texte publié dans *Al-Maghreb* s'engage particulièrement dans cette voie : « Nous ne voulons pas de la propagation de l'obscénité » (« *tuchî al-fâhicha* »)<sup>997</sup>. L'auteur Badri Ben Mnaouar Madani est professeur en sciences islamiques. Ce dernier dénonce les intégrismes de tous bords et les violences quelles qu'elles soient. Il condamne l'action seins nus des Femen qui va à l'encontre des bonnes mœurs, l'opération d'Amina Sboui à Kairouan, ainsi que les violences des intégristes. Sur fond de discours religieux et de citations coraniques, il compare le partage des photographies seins nus sur les réseaux sociaux - ces « obscénités » - à de la corruption. Redoutant la propagation de l'adultère (« *al-zinâ* »), il s'en prend à tous ces films, magazines, sites pornographiques et pièces de théâtre qui contribuent à la destruction morale et à l'impiété (« *al-ma'çiya* »). Ce sont les répercussions sociales de ces protestations seins nus (virtuelles ou non) sur la société qui vont mobiliser toute la réflexion de l'auteur. On retrouve dans ce raisonnement la fameuse thèse de la pente fatale, qui exagère une chaîne de conséquences aboutissant à une conclusion catastrophique pour la société. La lecture de l'auteur reste binaire, celui-ci redoute la perte de la vertu (« *fadîla* ») et la multiplication des vices (« *radhîla* »). Face à une nudité qui n'est pas appréhendée dans sa dimension politique, l'argument de l'effet pervers repose sur la crainte de la propagation des vices et le risque d'une société qui se dirige dans un sens inquiétant. La grande force de l'effet pervers est de disposer d'un large répertoire argumentatif ancré dans la spéculation. Sa faiblesse est de renforcer pourtant le sens politique de la pratique contestée.

---

<sup>997</sup> Ben Mnaouar Madani Badri, « Nous ne voulons pas de la propagation de l'obscénité », *Al-Maghreb*, 30/05/13.

### 1.3.5) L'antanaclase des corps

Le corps seins nus politisé est interdiscursif. Il est rare de trouver une argumentation qui ne tienne pas compte implicitement - sinon explicitement - de la position adverse. L'un des principaux lieux discursifs où se déroulent ces batailles politiques est l'antanaclase. Elle est une figure de style qui répète une « chose » en la renommant. Selon le linguiste Christian Plantin, l'antanaclase témoigne d'une bataille sémantique sur des « principes »<sup>998</sup>. En résulte un nœud autour du sens dédoublé de la « chose », ici, le corps : sa légitimité, son universalité, son (dé)voilement.

#### **a) Corps illégitime/corps légitime**

Pour les un.e.s, le corps protestataire seins nus est légitime, pour d'autres, il est illégitime. Le ministère des Affaires religieuses publie un communiqué accusant un comportement irrespectueux. Il termine sa déclaration par un verset coranique (Sourate « les rangs ») : « Ils veulent éteindre l'éclat de Dieu par leurs expressions, mais Dieu parachèvera sa lumière malgré l'aversion des mécréants »<sup>999</sup>. Bien que l'extrait de la Sourate 61 n'évoque pas la question de la nudité, l'usage du Livre légitime le rejet de la pratique. Dans les fondements de l'argumentation musulmane, le Coran (le Texte) est la « source ultime de légitimité », capable d'emporter la conviction totale<sup>1000</sup>. Le communiqué se terminant sur le Coran lui confère ainsi cette position suprême.

Puisque la nudité est associée à une pratique étrangère à la culture musulmane, le poète et professeur de lettres Moncef Ouhaïbi réagit depuis l'intérieur du corpus culturel et de la tradition islamique. Il écrit dans le même journal, à l'attention du ministre des Affaires religieuses qui est inquiet que « six seins nus puissent atténuer l'éclat de Dieu »<sup>1001</sup>. Dans une page pleine, le poète énumère un long patrimoine culturel et littéraire arabe relatif à l'amour, au corps et à la sexualité. La légitimation de la pratique se fait à partir même de la norme culturelle.

Un deuxième procédé consiste à se situer à l'intérieur du processus démocratique revendiqué par la plupart des protagonistes politiques. Dans le processus révolutionnaire, la nudité « politique » est absente, sinon elle est à l'opposé des aspirations révolutionnaires. Elle n'est pas une priorité. Dans le pire des cas, le comportement est accusé de renforcer les forces conservatrices : « Les fureurs des jeunes mâles et les impudeurs des jeunes filles sont déclarées également maudites pour l'équilibre des familles, la transition démocratique, la rédaction de la

---

<sup>998</sup> Plantin Christian, *Dictionnaire de l'argumentation, op. cit.*, p. 422.

<sup>999</sup> Déclaration du ministère, « Le ministère des affaires religieuses accuse », *Al-Maghreb*, 30/05/13.

<sup>1000</sup> Plantin Christian, *L'argumentation*, Paris, Que sais-je ?, 2005, p. 109.

<sup>1001</sup> Ouhaïbi Moncef, « À l'attention de monsieur le ministre des affaires religieuses inquiet que six seins nus puissent atténuer l'éclat de Dieu », *Al-Maghreb*, 5/06/13.

Constitution, le redressement économique »<sup>1002</sup>. Ces événements saperaient la transition politique en Tunisie.

À l'inverse de cette lecture, la nudité politique est un geste critique et souverain. *Al-Maghreb* investit ce sens démocratique contenu dans le geste d'Amina Sboui et soutient la consubstantialité des deux. Un processus démocratique favorise de nouveaux phénomènes. Il faut d'abord dire que le journal de gauche avait peu commenté l'affaire Amina Sboui. Il accorde 4 pages pleines en deux jours. Le 30 mai, quatre articles s'étalent sur une double page et demie, dont le premier rattrape le coche en revenant sur les photographies d'Amina Sboui. Le journal insiste sur l'analyse politique. La quête démocratique est forcément accompagnée de nouveaux phénomènes comme cette affirmation d'Amina Sboui : « Mon corps m'appartient » (« *jasadî milkî* »)<sup>1003</sup>. Et ce serait une erreur de le réduire à la simple inconscience (« *ghayr wa'y* ») d'une jeune lycéenne, plutôt que de le rapporter à un contexte de revendication d'égalité des sexes (« *al-musâwât bayna al-jinsayni* ») et d'une volonté de consolidation des droits des femmes. Ces événements montrent que les acquis (« *al-makâsib* ») des libertés des femmes sont remis en question. La société civile s'inquiète du risque réel de basculement vers une dictature religieuse (« *diktâtûriya dîniya* »), pire que la précédente. *Al-Maghreb* est l'un des rares journaux tunisiens à avoir opté pour une lecture féministe explicite en contre-poids du « péril islamiste », largement dénoncé pourtant dans la presse (exception faite à *Al-Fajr*). La prudence est de mise dans l'usage d'une lecture féministe de la nudité qui ne trouve pas une large adhésion sociale.

Élargissant la démarche féministe aux droits et libertés individuelles, *Al-Maghreb* dénonce le fait d'appréhender des phénomènes sociaux au prisme de la « morale » (« *'akhlâqî* »), notamment concernant la jeunesse, et donne l'exemple de la campagne de dénigrement contre le « Harlem Shake » déjà évoqué précédemment : un phénomène mondial de vidéos en ligne mettant en scène des corps qui se dodelinent dans une danse burlesque, parfois en sous-vêtement et simulant des actes sexuels<sup>1004</sup>. Le corps se révolte. Toutefois, la force de sa légitimité est relative à l'identité de son auteur.e.

### **b) Corps universel/corps néocolonial**

La construction de la légitimité et de l'illégitimité de la protestation seins nus à Tunis, en 2013, n'échappe pas aux relations historiques entre la France coloniale et l'ex-protectorat. Le débat s'active en France. La tendance majoritaire est à la solidarité sans concession à Amina Sboui et un soutien relatif à la protestation du 29 mai. Le journal *Libération* prend position via des tribunes en défense des militantes. *Le Monde* se positionne différemment, en faisant réagir

<sup>1002</sup> Béji Hélé, « Amina, l'histoire en marche », *Le Monde*, 17/06/13.

<sup>1003</sup> Dhiafi Moundir, « Les seins nus défient le gouvernement d'Ennahada », *op. cit.*

<sup>1004</sup> Karoui Selima, « Harlem Shake, "Je danserai malgré tout" : la danse érigée comme une voix libre en Tunisie », *Nawaat.org*, 06/03/13. [<https://nawaat.org/2013/03/06/harlem-shake-danseurs-citoyens-je-danserai-malgre-tout-la-danse-erigee-comme-une-voix-libre-en-tunisie/>], (Consulté le 20/11/2020).

des intellectuel.le.s. Le journal donne la parole à sept reprises à des universitaires et à des militantes féministes.

Le 27 avril, la deuxième séquence de l'affaire Amina Sboui n'a pas démarré. Le sociologue Smaïn Laacher vient de publier un ouvrage sur le « Printemps arabe » (*Insurrections arabes. Utopie révolutionnaire et impensé démocratique*). Il appelle à un « nécessaire féminisme radical en pays arabe »<sup>1005</sup>. Pour l'auteur, la fin des dictatures ne s'accompagne guère d'une profonde remise en question des systèmes politiques antécédents. Il reprend l'une des principales problématiques féministes après les soulèvements dans les pays arabes, à savoir que la participation des femmes aux « révolutions » se transforme en leur exclusion du processus politique et par une absence de la question des droits des femmes dans l'agenda des transitions politiques. D'autre part, « l'État et ses diverses polices ont, quant à eux, parfaitement perçu la menace politique que représentaient des corps en liberté dans l'espace public, en particulier lorsqu'il s'agit de celui des femmes ». Pour le sociologue, « c'est bien la première fois que des jeunes femmes arabes montrent publiquement, totalement ou en partie, leur corps nu ». Trois arguments structurent la démonstration de l'auteur, à partir des cas inédits d'Aliaa El-Mahdy et d'Amina Sboui : 1) Ces corps sont politiques, font de la « résistance contre le souverain » (terrestre et divin) et contre « les millions d'autoentrepreneurs en morale religieuse » ; 2) Si ce geste choque même celles et ceux qui ne cessent de s'autoproclamer « démocrates », « laïques », « progressistes », c'est que cette radicalité protestataire s'adresse au sens, aux émotions et à l'intelligence ; 3) Ces corps ont cette « faculté inattendue de penser ensemble des registres qui ont toujours été tenus séparés dans cette société : la politique, la religion, la liberté, l'art, la pluralité humaine, l'action en commun, etc. ».

L'écrivaine tunisienne Hélé Béji approfondit, dans un autre texte, le second point<sup>1006</sup>. Elle pourfend le consensus entre les conservateurs.rices et les libéraux.les sur le cas d'Amina Sboui, et sous forme de rétorsion : « Même les plus modernes, les plus laïques, les plus ouverts ont éprouvé, dans des contorsions, les mêmes peurs que ceux dont ils combattent l'obscurantisme ». Avec la manifestation des trois militantes à Tunis, le débat français s'élargit dans la presse.

Le 13 juin, les procès sont en cours et les débats intenses. Deux tribunes, aux tendances contradictoires, s'affrontent dans une même page du *Monde*. Les deux auteur.e.s sont universitaires. Abdewahhab Meddeb est tunisien, professeur de littérature comparée à Paris et écrivain réputé. Sara Salem est doctorante aux Pays-Bas au moment de cette publication. Ses recherches portent sur les révoltes en Egypte, les théories féministes et postcoloniales. Le premier assoit son argumentation sur la souveraineté du corps revendiqué par Amina Sboui, une forme d'« habeas corpus ». Par ailleurs, il rejette la réduction du nu au « sexe » et son association à l'Occident. Il prend pour preuve l'existence d'œuvres islamiques de telle envergure : *Shirîn au bain* est une peinture du XVI<sup>e</sup> de Soltân Mohammed, à Tabriz, qui illustre un épisode de la *Khamseh* du poète Nizami. Il rejoint ainsi l'approche du poète Moncef Ouhaïbi. Le geste est universel et dépasse les frontières politiques et culturelles. Le procédé est une

---

<sup>1005</sup> Smaïn Laacher, « Nécessaire féminisme radical en pays arabe », *Le Monde*, 27/04/13.

<sup>1006</sup> Béji Hélé, « Amina, l'histoire en marche », *op. cit.*



prolepse. Anticipant l'accusation d'une pratique décriée comme occidentale, les deux auteurs font remonter à la surface des traces de pratiques similaires dans l'histoire de leur société, et de préférence avant la période coloniale. L'enjeu est d'arracher à la critique postcoloniale la délégitimation - parfois tous azimuts - de ce qui rapproche de près ou de loin à l'Occident.

La seconde tribune est une réaction antagoniste<sup>1007</sup>. Sara Salem prend soin de dissocier le geste d'Amina Sboui et l'intervention des Femen à Tunis, qu'elle accuse de « féminisme de type néocolonial »<sup>1008</sup>. L'argumentaire est en trois points. L'histoire a montré les limites de « l'universalisation du féminisme » qui a été mis au service du projet colonial. Les réalités des femmes varient d'un territoire à un autre et ces dernières se définissent également par d'autres variables que le genre : la race, la nationalité, la sexualité, etc. Les Femen semblent renouer avec un féminisme colonial, leurs interventions se focalisent sur les « femmes musulmanes qu'elles entendent "libérer" et "sauver" des hommes musulmans, de la culture musulmane et de l'islam en général ». En triant le bon grain de l'ivraie, ce type de féminisme est contre-productif : « Elles suscitent l'hostilité d'une société qui ne les voit que comme des étrangères cherchant à imposer leur conception des femmes, dans le droit-fil du processus colonial d'autrefois ».

Henda Chennaoui, féministe qui défend avec ferveur Amina Sboui et sa manière de protester, reste également dans une approche critique de la manifestation des trois Européennes. Ces dernières n'ont pas cherché à informer ou à contacter le comité de soutien, « ce n'était pas du tout productif »<sup>1009</sup>. Sans aller jusqu'à qualifier l'action de « néocoloniale », l'activiste tunisienne, habituée du transnational, affirme toutefois un certain souverainisme et ne reconnaît pas la dimension « universelle » ou sans frontière revendiquée par les Femen : « On a ici en Tunisie cette mentalité, une affaire tunisienne, ça reste une affaire tunisienne, et c'est vrai que ce n'est pas faux [...] c'est bizarre de voir des étrangères qui ne se sont jamais battues pour les droits des femmes en Tunisie, venir »<sup>1010</sup>. Sara Salem se fait l'écho de ces voix qui sont à la fois féministes et critiques. La chercheuse conclut sur la liberté du choix vestimentaire, mais laquelle est tributaire des réalités locales : « Mon point de vue en tant que féministe est que les femmes doivent avoir le choix. Ce choix dépend essentiellement de l'environnement socioculturel, économique et politique dans lequel elles vivent, et ne peut en aucun cas être dicté de l'extérieur ». L'intersectionnalité, le relativisme culturel et la liberté de choisir sont avancés simultanément dans l'analyse. Une argumentation pléthorique qui n'est pas très éloignée du raisonnement du chaudron.

Dans l'ensemble du corpus français, le débat est asymétrique, le texte de Sara Salem est le seul à opter pour une lecture critique depuis une approche postcoloniale. Le sociologue Jean Zaganiaris répond dans *Libération* à Sara Salem, resserrant le nœud gordien du

---

<sup>1007</sup> Sara Salem, « Les Femen, un féminisme de type néocolonial », *Le Monde*, 13/06/13.

<sup>1008</sup> L'article paru dans *Le Monde* est une suite d'un premier texte publié le 26 décembre 2012 dans *English Al-Akhabar.com* : « Femen's neocolonial feminism : when nudity becomes a uniform ». Ce premier texte est beaucoup plus critique dans la mesure où le geste de l'égyptienne Aliaa el-Mahdy dont il est question, est peu appréhendé en termes politiques.

<sup>1009</sup> Chennaoui Henda, entretien, déjà cité.

<sup>1010</sup> *Idem*.

postcolonialisme<sup>1011</sup>. De même, pour engager la discussion, une concession s'impose : « Si leur mouvement ne va pas sans poser problème, que ce soit au niveau des propos acerbes émis à l'encontre des travailleuses du sexe ou de la pornographie ou des actions menées dans des lieux de culte religieux, il ne s'agit pas pour autant de jeter le bébé avec l'eau du bain ». L'auteur interroge la portée de l'accusation d'« ingérence » ou de « néocolonialisme » en comparant avec d'autres territoires où l'idée d'une telle rhétorique ne serait pas mobilisée : « Ces propos ne se demandent pas pourquoi les actions des Femen sont par essence perçues dans les pays du Maghreb comme des actes venant d'étrangères. Lorsque des collectifs militants français soutiennent les Pussy Riot en Russie, est-ce qu'il faut parler d'ingérence ? » Si la critique néocoloniale surgit, c'est en raison de la persistance de réflexes idéologiques issus de l'histoire entre ces deux territoires. Jean Zaganariis pousse la logique à son paroxysme et retourne l'accusation néocoloniale :

Dire que les Femen devraient se conformer aux modes de vie des populations arabes, qui est loin d'être aussi homogène qu'on le croit, y compris au niveau de la sexualité, n'est-ce pas perpétuer les visions coloniales, en considérant que les Occidentales peuvent se dévêtir mais que les femmes arabes non ! En cautionnant cela, on perpétue implicitement une des caractéristiques du colonialisme, considérant qu'il existait une différence ontologique entre les « Européens » et les « indigènes ». Les colonisateurs étaient convaincus que les colonisés ne faisaient pas partie du même monde qu'eux.

Le relativisme culturel est accusé de méconnaître le droit à l'universel. Sara Salem questionne la volonté d'homogénéisation de l'universalisme : pourquoi vouloir que « l'Autre » devienne « soi » ? Jean Zaganariis interroge la digue culturelle qui sépare : pourquoi croire que « l'Autre » n'aurait pas aussi le droit d'être comme « soi » ? La notion « coloniale » fait l'objet d'une antanaclase, chacun.e tente d'imposer son sens de façon à faire reculer l'univers mental et argumentatif de l'adversaire. Pour Sara Salem, l'injonction et l'intervention des Femen en direction des « musulmanes » sont des réflexes coloniaux qui se prolongent dans l'histoire et qui refusent la différence de « l'Autre ». Jean Zaganariis considère que ce qui est « néocolonial », c'est plutôt le réflexe de penser ainsi, à savoir repousser l'Autre dans une irréductible différence.

Les occurrences telles que « néocolonial » ou encore « postcolonial » sont totalement absentes du corpus tunisien. Si ce débat est franco-français, du moins dans cette terminologie, dans la presse tunisienne, cette question de l'« égalité » et de la « différence » fait aussi l'objet de disputes. Et c'est notamment autour du corps voilé : le *sefsari*.

### **c) Corps humilié/corps oppressé : le cas du « sefsari »**

---

<sup>1011</sup> Zaganariis Jean, « Femen : qui sont les néocolonialistes ? », *Libération*, 26/06/13.



Au lendemain des auditions du 5 juin, la plupart des journaux tunisiens (*Al-Chourouk*, *As-Sabah*, *La Presse* et *Al-Maghreb*) focalisent leur attention sur le *sefsari*, le voile tunisien, que la justice fait porter aux quatre militantes. Le *sefsari* est un long voile traditionnel, en soie ou en coton, très souvent en blanc qui permet de couvrir l'ensemble du corps. La plupart des commentateurs.rices rappellent que c'est une procédure habituelle. Pour la presse, le contraste est frappant et il est difficile de ne pas commenter.

Certains ironisent sur ce passage des seins nus au *sefsari*, d'autres dénoncent. Mais tout le monde ne le fait pas d'après un même principe. Dans une sorte de nationalisation du *sefsari*, les avocat.e.s islamistes dénoncent une attaque contre l'identité tunisienne. Les Femen portant le *sefsari* sont des injures à l'identité du pays. C'est l'objet symbolique, le *sefsari*, qui est d'une certaine manière, humilié. Le juge le justifie au nom de l'égalité de traitement entre des justiciables de différentes nationalités. Dans *Al-Chourouk*, Naziha Bou-Saïd Khalifa interroge cette pratique [*Iconographie* 75] : « Est-ce que les tribunaux imposent le *sefsari* et quelle mentalité se cache derrière cela ? »<sup>1012</sup> Selon l'ancien juge Mokhtar Trifi, c'est une tradition ancienne. Les justiciables femmes se recouvraient pour ne pas être reconnues, notamment dans des affaires d'adultère et de prostitution. C'est une mentalité arriérée (« *'aqliya mutakhalifa* ») qui n'a aucune nécessité, ajoute-t-il. Certain.e.s avocat.e.s signalent le danger de l'imposition d'un vêtement, relevant d'un arbitraire culturel. Bochra Hamid Bel Hadj prolonge l'analyse en considérant que la pratique représente aussi une discrimination sexuelle (« *al-tamyîz al-jinsî* ») à l'égard des femmes. Radhia Nasraoui, dans un procès politique, avait d'ailleurs refusé de le porter, le considérant comme une humiliation, rappelle l'article. Le vêtement traditionnel fait débat quant à sa présence et sa codification par la justice et symbolise parfaitement dans la séquence qui s'ouvre la judiciarisation des corps féminins.

#### **1.4) Séquence 3 : le corps judiciarisé**

Amina Sboui est condamnée à une amende de 300 dinars et de nouvelles charges sont retenues contre elle : atteinte à la pudeur, profanation d'un cimetière et association de malfaiteurs ; des délits passibles de deux ans d'emprisonnement. Les trois militantes sont également poursuivies par la justice. Deux procès, en première et seconde instance, ont lieu le 12 et 26 juin à la suite des reports du 5 et du 21 juin. L'usage de l'article 226 du code pénal, souvent dénoncé comme un symbole de l'arbitraire de l'autoritarisme du régime précédent, favorise une cohésion et un recadrage élargi autour de la défense des libertés. Par ailleurs, lors de ses procès et en prison, Amina Sboui impose un rythme et réaffirme à plusieurs reprises ses engagements militants.

---

<sup>1012</sup> Bou-Saïd Khalifa Naziha, « Cacher une identité ou imposer une mentalité ? », *Al-Chourouk*, 8/06/13.

#### 1.4.1) Le procès du 12 juin : la justice tunisienne pris en étau

Les presses tunisiennes et françaises rapportent les interventions des autorités françaises et les mobilisations internationales de Femen. Les autorités françaises demandent la clémence (« *rahma* ») de la part de la justice tunisienne<sup>1013</sup>. Deux figures interviennent, la ministre des Droits des femmes, Najat Vallaud Belkacem, et le ministre des Affaires étrangères, Laurent Fabius. Les Femen se mobilisent également à l'approche du procès. Sacha Schevchenko se rend en Tunisie, d'où elle est aussitôt expulsée. Au Québec, des militantes bousculent la visite du Premier ministre sortant, Hamadi Jebali. En Allemagne, c'est le convoi du Premier ministre entrant, Ali Larayedh, qui est pris pour cible. Les activistes Femen font de même à Paris devant l'Ambassade de Tunisie, où elles réalisent une prosternation nue (« *al-sujûd al-'âri* ») qu'Al-Chourouk qualifie d'inacceptable et *Al-Fajr* d'attaque contre les symboles de l'islam<sup>1014</sup>. Le mercredi 5 juin, Amina Sboui est auditionnée tandis que le même jour le procès des trois militantes s'ouvre en présence de nombreux médias tunisiens et étrangers, des organisations internationales et des militant.e.s de tous bords politiques. Le procès des trois militantes est reporté au 12 juin, permettant à des avocat.e.s de se constituer partie civile contre les accusées (« *al-mutahamât* »). La demande de libération provisoire déposée par Leila Ben Debba et Soheib Bahri, avocat.e.s des militantes, est rejetée.

Le procès du 12 juin est très attendu. Le verdict tombe dans l'après-midi : quatre mois et un jour d'emprisonnement ferme pour « outrage public à la pudeur » et « atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique » (art. 226 et 226 bis du code pénal)<sup>1015</sup>. La presse française qualifie la condamnation de « sévère »<sup>1016</sup>. Dans *Le Monde*, Isabelle Mandraud retranscrit quelques échanges entre le juge et les prévenues. Ces dernières revendiquent le moyen d'expression. Le juge rappelle que le pays est musulman. Elles rétorquent que sur les plages tunisiennes, le *topless* est permis. Les avocat.e.s de la partie civile, constituée de 14 associations, aiguissent la démonstration en comparant avec les différentes législations des pays concernés : l'article 103 en Allemagne et l'article 122 en France sanctionnent « l'exhibition sexuelle » jusqu'à un an de prison. La défense, elle, est consternée et dénonce une « peine disproportionnée ». Pour l'avocat des militantes, Souhaib Bahri, la justice a « cédé à la pression des associations islamistes ». Cette idée d'une « pression populaire manipulée par le pouvoir », phrase de clôture de l'article, justifie le choix de la photographie. La scène est à l'extérieur, une quinzaine de personnes patientent devant le tribunal. Au premier plan, deux femmes protestent dont l'une tient une pancarte [*Iconographie 76*] : « Nous n'accepterons qu'un jugement avec

---

<sup>1013</sup> [Pas d'auteur.e], « L'inquiétude de la France à propos de Femen », *Al-Chourouk*, 02/06/13.

<sup>1014</sup> [Pas d'auteur.e], « Attaque contre les symboles de l'islam », *Al-Fajr*, 7/06/13.

<sup>1015</sup> Elles sont accusées d'« outrage public à la pudeur » (art. 226 du code pénal, passible de six mois de prison ferme) et d'« atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique » (art. 226 bis, passible de six mois de prison ferme).

<sup>1016</sup> Mandraud Isabelle, « La justice tunisienne punit lourdement les militantes Femen », *Le Monde*, 14/06/13.

une sanction maximale (« *al-qûçwâ* »), les activistes Femen ont intentionnellement (« *ta'amadna* ») porté atteinte à la pudeur publique ».

*Al-Chourouk* signale une « tempête de colère » (« *'âçifat al-ghadhab* ») des deux chancelleries européennes, lesquelles appellent à un jugement en appel plus tolérant<sup>1017</sup>. Les Femen continuent leur mobilisation. Pour *Al-Fajr*, elles menacent de former « une armée de femmes nues pour combattre les islamistes » [*Iconographie 77*]<sup>1018</sup>. Le petit texte est accompagné de la photographie d'une contre-manifestation de Tunisiennes habillées du *sefsari* et affirmant sur une pancarte « c'est notre culture, c'est notre identité ». Selon le journal, le mouvement promet une invasion en Tunisie. Le jugement est pourtant dissuasif (« *râdi'* ») selon les propos de l'avocat Anouar Oueld Ali. Selon lui, plusieurs associations islamiques ont déposé une requête demandant la révision des charges afin d'alourdir le jugement et en se référant à des articles du code pénal relatifs à la planification d'une action en « bande organisée » (« *takwîn 'içâba* »).

*As-Sabah* restitue les échanges au sein du prétoire. Le titre se focalise sur deux discours symbolisant des positions antagonistes<sup>1019</sup>. D'un côté, les militantes défendent « un militantisme politique et non-sexuelle ». L'Allemande Joséphine Markman affirme que la protestation n'avait pas un but d'excitation ou de provocation sexuelle (« *al-'ithâra al-jinsiya* ») mais bien politique. De l'autre, « 60 % des militantes sont des prostituées » argue la partie civile. L'argument de la prostitution (« *mûmisât* ») est la première forme de délégitimation des militantes Femen, et sa mobilisation dans le discours même de l'avocature confirme sa force dans le contre-discours. L'argument de la prostitution fonctionne comme un procédé « d'incommensurabilité » ; rejetant les militantes dans une catégorie particulière : une féminité déviante. Le mécanisme argumentatif sous-jacent est « l'effet pervers », la société irait dans un sens irrationnel/immoral. Et la prostitution en serait l'un des résultats.

L'argument principal de la défense est au contraire d'arguer que ce sont bien ces condamnations qui dirigent finalement la société dans une mauvaise direction. Des deux côtés de la Méditerranée, la presse additionne des verdicts qui mettent en accusation la justice elle-même. Au lendemain des Femen, la condamnation du rappeur « Weld El-15 » (Alaa Yacoubi) pour avoir insulté la police dans une chanson (« les flics sont des chiens ») est un nouvel étendard. Le chanteur est sévèrement puni de deux ans de prison ferme pour « outrage à des fonctionnaires » et « atteinte aux bonnes mœurs et à la morale publique ». Des incidents éclatent à l'intérieur et à l'extérieur du tribunal, la justice s'acharne [*Iconographie 78*]. Le président de la Ligue des droits de l'Homme, Abdessatar Ben Moussa, attire l'attention sur l'« indépendance » des juges qui n'est pas assurée<sup>1020</sup>. Le parquet est encore sous tutelle du ministère et les juges se sentent menacés. 72 magistrat.e.s ont été écarté.e.s par le précédent ministre de la Justice.

---

<sup>1017</sup> [Pas d'auteur.e], « "Tempête de colères", l'Allemagne-La France contre le verdict tunisien », *Al-Chourouk*, 14/06/13.

<sup>1018</sup> Salsabil Habib, « Les femmes de Femen menacent : de trouver une armée de femmes nues pour combattre les islamistes », *Al-Fajr*, 14/06/13.

<sup>1019</sup> Kizani Moufida, « 4 mois et un jour de prison pour les filles de Femen », *As-Sabah*, 13/06/13.

<sup>1020</sup> Auffray Élodie, « En Tunisie, la justice s'acharne », *Libération*, 15/06/13.



**Iconographie 76**  
(Le Monde, 14/06/2013)

**Iconographie 77**  
(Al-Fajr, 14/06/2013)

**8 MONDE** LIBÉRATION SAMEDI 22 JUIN 2013

## En Tunisie, la justice s'acharne

Sept soutiens du rappeur Weïd El 15, condamné jeudi à deux ans de prison, seront jugés lundi.

Par **Etienne Huyart**  
Correspondant à Tunis

Deux ans de prison ferme pour sept hommes. La justice tunisienne a rendu jeudi son verdict dans le procès des sept soutiens du rappeur Weïd El 15. Ils ont été condamnés à deux ans de prison ferme. Le tribunal de Ben Ammar a condamné l'artiste de 32 ans pour « avoir encouragé la violence et le terrorisme » en publiant sur YouTube des vidéos où il se vantait d'être un « combattant » et de vouloir aller en Syrie. Les sept hommes ont été jugés en même temps que Weïd El 15, condamné à deux ans de prison ferme. Les sept hommes ont été jugés en même temps que Weïd El 15, condamné à deux ans de prison ferme. Les sept hommes ont été jugés en même temps que Weïd El 15, condamné à deux ans de prison ferme.

**LES FEMEN**

« Vous avez des armes et des munitions, nous avons le sang, des milliards et des croix pour être mille et une fois », a écrit une femme sur Facebook. Elle a été condamnée à deux ans de prison ferme.

**LES JUIFS**

« Vous avez des armes et des munitions, nous avons le sang, des milliards et des croix pour être mille et une fois », a écrit une femme sur Facebook. Elle a été condamnée à deux ans de prison ferme.

**INTERNATIONAL | 7**

## Femen, rappeurs, salafistes: la justice tunisienne sur le banc des accusés

Le laxisme est de mise avec les islamistes alors que de fortes peines sont prononcées contre les non-religieux.

**UNIFORMES**

Les sept hommes ont été jugés en même temps que Weïd El 15, condamné à deux ans de prison ferme. Les sept hommes ont été jugés en même temps que Weïd El 15, condamné à deux ans de prison ferme.

**LES FEMEN**

« Vous avez des armes et des munitions, nous avons le sang, des milliards et des croix pour être mille et une fois », a écrit une femme sur Facebook. Elle a été condamnée à deux ans de prison ferme.

**LES JUIFS**

« Vous avez des armes et des munitions, nous avons le sang, des milliards et des croix pour être mille et une fois », a écrit une femme sur Facebook. Elle a été condamnée à deux ans de prison ferme.

**Iconographie 78**  
(Libération, 15/06/2013)  
Source : [Europepress.com](http://Europepress.com)

**Iconographie 79**  
(Le Figaro, 22/06/2013)  
Source : [Europepress.com](http://Europepress.com)

Si, en creux du discours, un appel à la réforme du système de justice est lancé, dans le viseur, c'est aussi le gouvernement islamiste qui est ciblé - et son ministre de la Justice, Nouredine Bhiri - à l'origine de cette purge des juges. *Le Figaro* pousse cette logique à son paroxysme en accusant la justice de partialité : « Le laxisme est de mise avec les islamistes alors que de fortes peines sont prononcées contre les non-religieux » [*Iconographie* 79]<sup>1021</sup>. D'un côté, le journal associe les Femen, les rappeurs ainsi que Ghazi Béji et Jabeur Mejri, « condamnés en mars 2012 à sept ans et demi de prison pour avoir diffusé sur Internet des textes jugés offensants pour l'islam, et des caricatures du prophète Mohammed ». De l'autre côté, les poursuites sont étrangement plus légères : « 20 jeunes associés à la mouvance salafiste s'en "sortaient" avec une peine de deux ans avec sursis, alors qu'en septembre dernier, ils attaquaient la représentation US à Tunis. Plusieurs policiers avaient été blessés, quatre manifestants tués ». Le journal concède néanmoins que « la justice sait aussi être lourde avec les salafistes que beaucoup disent protégés ». Il prend pour exemple la condamnation de six d'entre eux à cinq ans de prison ferme, pour l'incendie d'un mausolée soufi près de Tunis. Le « deux poids, deux mesures » (« *bi-mikyâlayn* ») reste le credo de la défense médiatique des militantes, repris en boucle. Le dessin satirique du journal francophone *La Presse* se moque du fait que « le sursis, c'est pour les amis ! »<sup>1022</sup>

*Al-Maghreb* publie deux éditoriaux successifs. Le 14 juin, Zied Krichen, le rédacteur en chef, interroge les dernières décisions polémiques de la justice tunisienne<sup>1023</sup>. L'indépendance de la justice est un processus qui est encore à son balbutiement selon lui. Zied Krichen opère une distinction entre le matériel et le symbolique : « Nos juges considèrent que protester le torse nu ou attaquer le sacré est bien plus dangereux que les attaques contre les biens, les personnes et les bâtiments diplomatiques ». Il prend la défense des militantes et de leur geste politique : « Les Femen ne sont pas des prostituées, mais des activistes avec une méthode radicale de protestation, lesquelles n'ont ni tué, ni blessé ». Zied Krichen concède que si la protestation des Femen a choqué, il appartient à la justice de rendre des jugements qui ne se font pas en fonction de l'opinion publique. S'il reconnaît la dimension politique de la manifestation, l'auteur ne se risque pas à réclamer une libération inconditionnelle, mais suggère de juger différemment selon des catégories juridiques qui ne relèvent pas de la déviance (« *munharifât* »), et n'attaquent ni les libertés publiques ni les acquis de la révolution.

Le lendemain, Zied Krichen exprime davantage son inquiétude : « La liberté d'expression est en danger !! »<sup>1024</sup> Une série de jugements vise les manifestant.e.s pacifiques et les caricaturistes. Or la justice est la première protectrice des libertés individuelles et de la liberté de penser contre l'État autoritaire, contre les groupes de pression et contre les opinions

---

<sup>1021</sup> Cavallès Thibaut, « Femen, rappeurs, salafistes : la justice tunisienne sur le banc des accusés », *Le Figaro*, 22/06/13.

<sup>1022</sup> Ben Sassi Lotfi, « Prison ferme pour les Femen et Oueld El-15 : le sursis, c'est pour les amis ! », *La Presse*, 14/06/13.

<sup>1023</sup> Krichen Zied, « Qu'est-ce que la justice tunisienne veut dire ? », *Al-Maghreb*, 14/06/13.

<sup>1024</sup> Krichen Zied, « La liberté d'expression est en danger !! », *Al-Maghreb*, 15/06/13.



publiques. La justice se doit d'être au-dessus des courants idéologiques. Zied Krichen opère deux distinctions dans son argumentation, la séparation du matériel et du symbolique déjà vue (les violences immatérielles ne sont pas les violences physiques) et la récusation de l'équivalence opérée par de nombreux commentateurs. rices entre le terrorisme et « l'extrémisme laïque » (« *al-tataruf al-'almâni* »). Comparer l'un à l'autre revient à justifier la scène terroriste. L'éditorial mêle rationalité juridique et légitimation par le discours spirituel, car « la foi ne peut accepter ces injustices ». En vue de l'appel, la défense des militantes s'organise. La justice est accusée de satisfaire la vindicte populaire et de répondre à la pression des islamistes.

#### 1.4.2) Le procès du 26 juin : la recherche d'un équilibre ?

Entre la vindicte populaire, la pression internationale et l'exigence du droit, la justice cherche un équilibre. La veille de l'audition en appel, *Al-Chourouk* et *As-Sabah* publient le détail du jugement de première instance. La condamnation des militantes se base sur les articles 226 *et bis* du code pénal. La manifestation seins nus, accompagnée de slogans sur les corps, est interprétée par la justice comme l'affichage d'une obscénité devant le lieu sacré (« *hurmat al-makân* ») de la justice<sup>1025</sup>. En outre, l'action est préméditée en raison de la présence de journalistes. Le choix de l'horaire coïncide avec une forte fréquentation au tribunal. Les slogans et les pancartes (« fuck your morals ») ne relèvent pas de la liberté d'expression, mais d'injures à l'égard des traditions et des valeurs du pays. Enfin, les prévenus ont persisté en escaladant la clôture et en provoquant l'anarchie devant le lieu. De nombreuses photographies attestent ces faits. Les trois militantes sont condamnées à 3 mois pour atteinte à la pudeur (« *yunâfi al-hayâ'* »), 16 jours pour atteinte aux bonnes mœurs (« *al-'itidâ' 'ala al-'akhalâq al-hamîda* ») et 15 jours pour trouble à l'ordre public (« *'ihdâth al-haraj wa al-tachwîch* »)<sup>1026</sup>.

Le 21 juin, jour d'appel (« *'isti'nâf* »), le procès a eu lieu dans la matinée, en présence des deux consul.e.s allemand.e et français.e, des médias locaux et internationaux et de militant.e.s. La justice est prise en étau entre deux formes de pressions. Les avocat.e.s des 14 associations de la partie civile portent un bandeau rouge pour dénoncer l'accélération de la procédure. Le délai des 10 jours minimum entre le premier jugement et l'appel n'ayant pas été respecté, l'indépendance de la justice est bafouée.

En appel, les clivages se répètent. Tandis que les manifestantes revendiquent la protestation politique et la liberté d'expression, l'avocat de la partie civile, Bin Makhlouf, « confirme que les filles ont intentionnellement attaqué les bonnes mœurs ». Il insiste sur la

---

<sup>1025</sup> Hajroudi Salim, « "Al-Chourouk" publie les détails du jugement de la condamnation des filles "Femen" », *Al-Chourouk*, 21/06/2013.

<sup>1026</sup> Khalil L., « "As-Sabah" publie le texte entier sur les raisons du jugement de première instance », *As-Sabah*, 21/06/13.

planification qui ne peut être considérée comme une liberté d'expression<sup>1027</sup>. Sur fond d'antanaclase, la bataille se noue autour de ce qui relève ou non de la liberté d'expression. Au nom de cette liberté d'expression, les avocat.e.s des militantes réclament leur libération. Le procureur.e demande la validation de la condamnation, lorsque la partie civile souhaite que l'action des militantes soit reconsidérée comme un crime (« *jinâya* ») et non comme un simple délit<sup>1028</sup>. Le tribunal rappelle que ces actes sont des atteintes aux bonnes mœurs dans un pays musulman (l'argument de l'« incommensurabilité ») et que ces actes sont punis par la loi dans les pays des militantes (l'argument de la « commune identité »). Ces deux arguments *a priori* contradictoires sont avancés simultanément. La démarche de la défense repose aussi sur ce procédé de la « commune identité ». En aucune façon, la protestation ne ciblait une catégorie (culturelle) particulière, à savoir un pays arabe ou musulman spécifiquement.

Le verdict tombe, la condamnation des trois militantes est réduite à du sursis (quatre mois et un jour). Pauline Hillier, Josephine Markmann et Marguerite Stern sont libérées et expulsées dans la nuit. Elles rentrent en France après un mois d'incarcération<sup>1029</sup>. Amina Sboui est toujours en prison, où elle poursuit d'autres combats.

#### 1.4.3) Le corps engagé d'Amina Sboui (3) : contre les violences en prison

Amina Sboui s'engage pour ses idées à nouveau, cette fois-ci en prison. La couverture médiatique s'est pourtant relâchée en ce qui la concerne. Les journaux se concentrent sur la visite du président français, François Hollande, prévue pour le 3 juillet. Pour de nombreux.se.s commentateurs.rices, cette visite a accéléré le processus judiciaire et la libération des militantes. La condamnation en première instance serait le fait d'une pression de l'opinion publique, le verdict en appel, d'une ingérence internationale. Le 25 juillet, l'assassinat du député Mohamed Brahmi provoque une suspension de l'Assemblée constituante. L'affaire Amina Sboui est reléguée. Quelques sources médiatiques suivent de près les procès à venir. Amina Sboui est toujours en prison et toutes les demandes de remise en liberté provisoire ont été rejetées. Les avocat.e.s redoutent par ailleurs que celle-ci soit envoyée en hôpital psychiatrique, alors que certains soutiens des parents proposent d'ajouter le dossier médical à l'instruction et ainsi accélérer sa libération.

En prison, Amina Sboui a d'autres ennuis. Une plainte pour « outrage à un fonctionnaire » et « diffamation » est déposée par le directeur de la prison de Messadine, où elle est incarcérée. L'accumulation des charges peut lui coûter plusieurs années d'emprisonnement. C'est son

---

<sup>1027</sup> Saada Fatiha, « Bin Makhoul confirme "que les filles ont intentionnellement attaqué les bonnes mœurs publiques" », *Al-Maghreb*, 27/06/13.

<sup>1028</sup> *Idem*.

<sup>1029</sup> Girard Quentin, « Les Femmes libérées : "Nous ne regrettons rien" », *Libération.fr*, 27/06/13. [[https://www.liberation.fr/monde/2013/06/27/les-femen-liberees-nous-ne-regrettons-rien\\_914232/](https://www.liberation.fr/monde/2013/06/27/les-femen-liberees-nous-ne-regrettons-rien_914232/)], (Consulté le 20/11/2020).

troisième procès, « la justice s'acharne »<sup>1030</sup>. La photographie choisie pour l'article la représente lors de son procès à Sousse, le 4 juillet. Elle fait face au juge, Amina est de dos. Elle porte une chemise bleue à carreaux, manches retroussées, ses cheveux sont très courts et teintés en blond platine. À plusieurs reprises Amina Sboui ôte le *sefsari*, qu'elle refuse dorénavant de porter dans ses procès (« *dûn safsârî* »), indique *As-Sabah*<sup>1031</sup>.

Dans son livre coécrit avec Caroline Glorion, Amina Sboui relate la scène violente dont elle est témoin<sup>1032</sup>. Une prisonnière enceinte est battue par le gardien-chef, et perd son enfant dans la nuit. Amina Sboui s'interpose et menace de tout dévoiler à la presse. Devant le juge, Amina Sboui raconte l'histoire, ses avocat.e.s mettent en évidence l'incohérence de la procédure et relèvent un vice de forme. L'affaire est classée sans suite<sup>1033</sup>. À la fin du mois de juillet, Amina Sboui est également acquittée des autres charges, seule la « profanation de cimetière » est retenue. Elle est libérée au mois d'août après une période d'incarcération de soixante-quinze jours.

Après sa libération, la militante reprend du service et publie une troisième photographie. Elle écrit sur son corps : « Nous n'avons pas besoin de votre démocratie ». Cheveux à la garçonne et rouges vif, cigarette aux lèvres, prête à mettre le feu au cocktail molotov qu'elle tient à la main. Amina Sboui n'est définitivement plus la même et paraît plus que jamais radicale cette mise en scène. Les réactions sont mitigées. La vindicte et la stupéfaction des premiers mois de l'événement semblent éloignées.

Le 5 septembre, Amina Sboui est à Paris. Elle a quitté le mouvement Femen pour islamophobie après avoir découvert des parodies de prières à son effigie. *Libération* clôture l'affaire Amina Sboui en dressant son portrait [*Iconographie 80*]<sup>1034</sup>. Amina Sboui parle d'une partie de son enfance à l'étranger et de l'expérience de la prison. Au journaliste, elle dévoile les significations de ses tatouages : une tête d'Indienne d'Amérique, une petite étoile, un slogan en arabe (« Lutte, Nudisme, Liberté »), un petit bonhomme écrit « Révolution jusqu'à la victoire », et enfin un portrait du leader palestinien Yasser Arafat. Et enfin, comme une adolescente, elle évoque ses goûts musicaux « les Beatles, *Working Class Hero* de John Lennon, Aerosmith » et ses premières « clopes ». C'est ce qui lui a valu des visites chez les psychologues à la demande de sa mère.

---

<sup>1030</sup> Auffray Élodie, « La justice tunisienne s'acharne sur Amina », *Libération*, 22/07/2013.

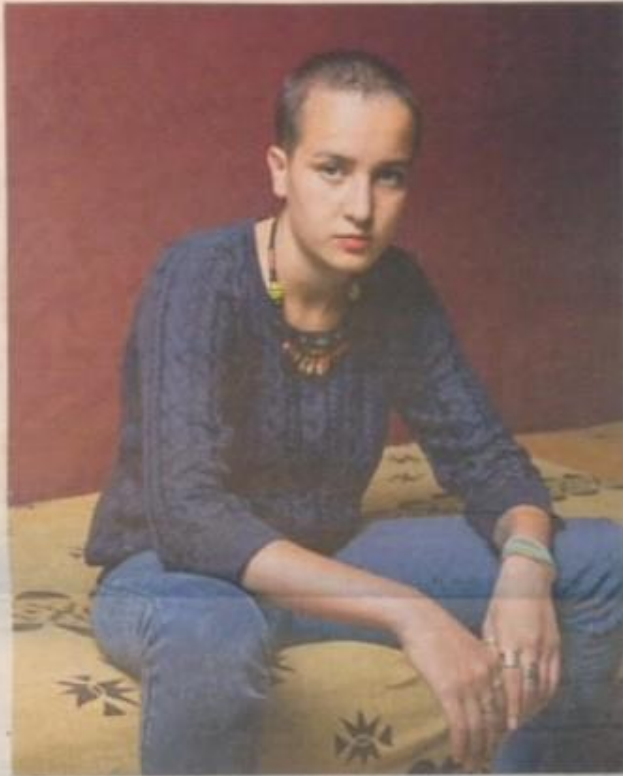
<sup>1031</sup> Missawi Saida, « Report du procès dans l'affaire Amina "Femen" au 11 juillet », *As-Sabah*, 5/07/13.

<sup>1032</sup> Sboui Amina, Glorion Caroline, *Mon corps m'appartient, op. cit.*, p. 136.

<sup>1033</sup> [Pas d'auteur.e], « Amina "Femen" rapporte des cas de torture à la prison de Messadine », *As-Sabah*, 19/07/13.

<sup>1034</sup> Girard Quentin, « Un nouveau dessein », *Libération*, 5/12/13.

# PORTRAIT AMINA



Connue pour ses seins nus, la féministe tunisienne a quitté les Femen, est sortie de prison et va passer son bac en France.

## Un nouveau dessein

Par **QUENTIN GIRAUD**  
Photo: **RAPHAËL DAUTIGNY**

**A**mina Smeri a 19 ans et demi. Le 7 décembre, elle en aura 20. Elle sera en première et passera son bac de français dans un lycée parisien. L'an dernier, à la même époque, elle était prisonnière en Tunisie. Mais en Tunisie. Depuis, elle pleure et elle, sans voir, ont fait le tour du monde. Elle se souvient la cadavre, les messages de mort, la prison, les manifestations de soutien, les Femen et le départ des Femen.

On la rencontre dans son appartement parisien du XIX<sup>e</sup> arrondissement, une pièce ouverte sur le cimetière de Gontilly et le parapet, chez la réalisatrice franco-tunisienne Nadia el-Fassi. En la voyant, affalée dans le canapé, dodilloyant de la tête, perchée de l'échine par le voyage et les sollicitations des médias, on se rappelle son âge. 18 ans et demi. Ça n'est pas comme se remémorer une jeunesse lointaine et lointaine. Celle-ci, elle passe sous plume aux formats sous le pseudo d'Amina Tyler. « L'usage d'un pseudonyme français pour le marché des magazines, parce que si elle et son nom sont très connus, l'annonce leur le sait. "Amina" et "Tyler" sont des noms qui sont très connus en France. "Amina" est un nom qui est très connu en France. "Tyler" est un nom qui est très connu en France. "Amina" est un nom qui est très connu en France. "Tyler" est un nom qui est très connu en France. »

Voilà donc pour les femmes dont elle aime regarder les actions sur Internet. Les féministes posent l'image sur Facebook, Amina, élégante à la mode. Et un livre religieux, érigé sur la rue, un autre : « Mes corps m'appartient et j'ai voté l'honneur de personne ». Quelques semaines auparavant, beaucoup de critiques, les journalistes et les internautes. Amina, elle, disparaît. D'un coup, plus de nouvelles. Le 27 mars, Manasse révèle que la jeune fille est harcelée et droguée par sa famille. L'annonce est un choc pour cacher ses seins, cette fille et ses vêtements qu'on ne pouvait voir. Elle était après l'accident. « C'était dans un bar, un bar, un endroit et son père avait arrêté. Il n'y avait personne de force dans son contenu. » « Elle avait un très traditionnel », selon elle d'expliquer.

Aut, nouvelle, à l'époque, sa mère explique que sa fille est malade, après par des psychiatres. Sur le visage, dans son regard bleu et son jean blanc le matin même chez L&M (les magazines ont été perdus), la nuit elle s'agitait : « J'ai été en voir à deux ou trois reprises, à sa demande, parce que j'étais un peu mal et j'étais un peu mal. » Elle apprend les détails, Working Class (Kerouac John Lennon, McCartney). Elle a été élu pour la chambre, Tyler, son premier pseudo sur les réseaux sociaux. Elle lit une page d'après, des Marguerite, remonte son visage.

derrière ses yeux avant bras droit une tête d'Indienne d'Amérique. « Je voulais une femme au visage fort, que l'on voit son féminisme sur ses traits. » Des tatouages, elle en a quatre autres. Une petite croix, un slogan sur un bras, un autre : « Lutte, Résistance, Liberté », un petit bonhomme qui écrit : « Résistance jusqu'à la victoire », et un portrait d'Assaf. « Il s'est engagé dans la lutte et le droit des femmes », explique-t-elle.

Quand, c'est à l'étranger, pour la première fois, qu'elle prend conscience des tentatives des médias pour la faire parler. Pendant quelques années, son père, médecin, et sa mère, institutrice, partent travailler en Arabie Saoudite. Elle ne parle pas le français. Elle découvre une société « ouverte » et ne comprend pas qu'elle n'a pas le droit d'être « nue » comme son petit frère. « Ça va d'ailleurs, avec son père, Maman, comme la compagnie. » Depuis qu'elle est dans prison, elle est seule, elle est seule à l'école et plusieurs fois victime. « C'est elle qui se fait, c'est elle qui va à l'école et dans les couloirs pendant que son père, son père, son père, son père. »

À l'époque, Amina est en prison. Vous reconnaîtrez toutes les initiatives d'Assaf et Charaf à Kalamoun. Le 19 mai, elle signe « Femen » sur le compte d'un ordinateur. Cette fois-ci, elle, sensation par le public. « Ça n'est pas grand-chose. »

**EN & DATES**

**7 décembre 1994** Naissance.

**19 mars 2013** Photo prise sur le bac à la prison.

**20 août** Libération dans l'article de son procès.

**20 août** Quitte les Femen pour passer son bac.

Iconographie 80  
(Libération, 5/09/2013)

Les principaux journaux français et tunisiens sont traversés par une polyphonie. Si l'hypertexte (les titres) tend vers des affirmations explicites (pour/contre ; soutien/critique ; etc.), le contenu des articles tend vers une diversification des positions et des arguments. À mesure que la couverture médiatique se déploie dans le temps, le cadrage de l'événement évolue. Et c'est l'un des principaux apports dans l'analyse chronologique de la controverse.

De plus, la prise en compte du corpus français sur l'affaire Amina a permis de mesurer le comportement de la presse française entre l'événement 1 (Notre-Dame) et l'événement 2 (Amina Sboui)<sup>1035</sup>. Le cas du *Figaro* est particulièrement éclairant, tant le comportement du journal de droite change. La couverture critique à l'égard de Femen et de ses actions en France au mois de février 2013 se transforme en une couverture compréhensive à l'égard de la « nudité tunisienne » et de son utilité dans la lutte contre l'islamisme. La mutation du cadrage est, certes, liée à l'identité politique du journal. Mais la comparaison a ses limites, sinon elle pose plus de questions qu'elle n'en résout. Premièrement, les deux événements sont sur le plan symbolique dissymétriques (Notre-Dame = dans un lieu de culte), (Amina Sboui = sur les réseaux sociaux). Deuxièmement, malgré des similitudes, la réaction et le poids de violences institutionnelles sont loin d'être identiques (les risques d'emprisonnement ne sont pas les mêmes). Enfin, et c'est probablement l'une des raisons majeures, les articles ne sont pas écrits par les mêmes journalistes et le cadrage varie. Le journal fait cohabiter en parallèle des lectures antagonistes sur un même phénomène qui s'est dédoublé dans deux espaces différents. Ils sont traités séparément. Entre février et juin 2013, Femen fait une « nouvelle provocation à Notre-Dame de Paris », les journalistes qui écrivent principalement sur le sujet sont Delphine de Mallevoüe, Stéphane Kovacs et Judith Duportail<sup>1036</sup>. L'approche est critique et se fait en lien avec les mobilisations de la Manif pour tous. Au même moment, Blandine Le Cain, Thierry Portes et Thibault Cavallès couvrent les événements tunisiens. Dans cette couverture, Femen est moins la cible que l'islamisme.

L'affaire Notre-Dame a principalement opposé la question féministe à la question religieuse. L'affaire Amina Sboui semble élargir les débats. La controverse tunisienne est multiple. Le contexte de la transition politique participe fortement à ce brouillage. Par ailleurs, l'internationalisation ajoute de nouveaux paramètres. Trois grands clivages se superposent :

- 1) politique : la priorité aux questions constitutionnelles et/ou socio-économiques d'un côté *versus* la défense des libertés individuelles de l'autre.
- 2) culturel : à la critique conservatrice d'une déviance s'oppose une lecture révolutionnaire et/ou féministe.

<sup>1035</sup> Comparant un dossier médiatique du journal belge *Le Soir*, Marta Luceno Moreno conclut : « les actions de Femen en Belgique sont fortement critiquées et dévalorisées, alors que le propos de la Tunisienne corrobore la "nécessité" des actions de Femen, en Tunisie et dans d'autres cultures, *op. cit.*, p. 334.

<sup>1036</sup> CS, « Nouvelle provocation de Femen à Notre-Dame », *Le Figaro*, 23/05/2013.

3) territorial : la critique néocoloniale et l'universalisme du sujet féministe s'affrontent sur la légitimité de qui agit, sur quel territoire et pour qui ?

Ces trois grandes divisions recomposent le paysage politique de telle manière que des camps « conservateurs » et « progressistes » tendent à se rapprocher jusqu'à rendre parfois caduque cette binarité. Autant de conservateurs.rices que de féministes dénoncent le corps-objet et mobilisent la thèse de l'« effet pervers ». De même l'opposition habituelle entre la « commune identité » et l'« incommensurabilité » ne permet pas de différencier des locuteurs.rices qui auraient des types d'arguments spécifiques. Un même locuteur mobilise simultanément les deux procédés, malgré leurs antagonismes. Toutefois, un clivage se distingue dans les procédés, rendant incompatibles certains rapprochements. À l'argument de l'effet pervers (transversal à différents courants idéologiques) s'oppose très fortement le péril islamiste. Il n'est pas rare que le discours féministe avance ces deux arguments simultanément.

L'affaire Amina Sboui ne constitue pas une controverse religieuse malgré la présence de discours religieux. Si les sources légitimes classiques sont présentes dans les discours médiatiques particulièrement le Coran et la *Sunna* (composée de « *hadith* » : les dires et actes du Prophète), il n'est pas question de savoir, au prisme du religieux, si la protestation seins nus est licite ou illicite, et si elle relève d'un cadre politique ou non<sup>1037</sup>. Le droit civil prend le relais (tout en restant hybride puisque le droit puise dans des sources théologico-juridiques). En revanche, deux procédés de l'argumentation musulmane se manifestent, dans une dimension plus séculière que théologique : la « *ijma'* » (le consensus de la communauté) et l'« *'urf* » (les coutumes). La *ijma'* est utilisée dans un sens proche d'une autre forme de l'argumentation : l'*istislâh* (l'intérêt commun). C'est l'envers de la thèse de l'inanité. Dans le topos, la thèse que la protestation seins nus n'apporte pas grand-chose est amplifiée par l'idée que les « progressistes » eux-mêmes n'en veulent pas. Cela présuppose ainsi que la majorité des citoyen.n.es la rejette, dans l'intérêt commun et général de la « révolution ». Le second, le *'urf* est tout aussi transversal à des courants idéologiques s'inscrivant dans une norme religieuse ou contre elle, et revendique des principes (« *mâbadi'* »), des valeurs (« *qiyam* »), des traditions (des peuples monothéistes), qu'il s'agit de préserver contre des phénomènes d'acculturation, rejoignant ainsi la thèse de l'effet pervers.

Si le corps est « naturalisé », il l'est au sens culturel, il n'est jamais inscrit dans du biologique. Les arguments réaffirment son caractère social et idéologique. La « nudité politique » a politisé les arguments repoussant le phénomène du côté du « constructivisme ». Au Québec, l'affaire du crucifix prolonge la critique du religieux entreprise par l'organisation féministe depuis 2010.

---

<sup>1037</sup> C'est particulièrement le verset 19 de la sourate 24 (« *Al-Nour* », La lumière) qui est mobilisé à trois reprises : « Ceux qui aiment que la turpitude se propage parmi les croyants auront un châtiment douloureux, ici-bas comme dans l'au-delà. Allah sait, et vous, vous ne savez pas ». Le terme turpitude (« *al-fâhicha* ») a aussi le sens d'obscénité.



## Chapitre 12. L'affaire du crucifix au Québec : le féminisme à l'épreuve de l'interculturalité

---

Le 1<sup>er</sup> octobre 2013, trois activistes Femen se rendent à l'Assemblée nationale du Québec, institution parlementaire de la « nation » francophone et fédérée du Canada. Pauline Maurois, Première ministre du Québec, se lève pour répondre aux questions des parlementaires dans la salle principale, le « Salon bleu ». Il est aux alentours de 13 heures 45. Xenia Chernyshova, Julianne Beaulac et Stéphanie Sunart surgissent du public et perturbent l'intervention en scandant « crucifix, décâlisse » (« dégage »). Ce même slogan est étalé sur les corps torsés nus. Deux d'entre elles réussissent à protester *topless*. Une quatrième militante, Morgane Mary-Pouliot, n'a pas pu accéder au lieu. L'action est radicale même si la protestation *topless* n'est pas inédite dans le pays (SlutWalks de 2011). Par ce nouveau coup d'éclat de la branche Femen Québec, le groupe réclame le retrait du crucifix installé par Maurice Duplessis en 1936 pour consolider l'union entre l'Église et l'État. Sur la page *Facebook*, les militantes déclarent : « Non à un gouvernement qui accepte la présence religieuse en son sein ! Oui à la laïcité de l'État ! » Parmi les militantes, Xenia Chernyshova apparaît comme la cheffe de file de la branche Femen au Québec. La « porte-parole de la section montréalaise de Femen » est « d'origine ukrainienne » et s'est déjà fait connaître lors de plusieurs actions. Après la protestation, les militantes Femen sont invitées dans la célèbre émission *Tout le monde en parle*, et un reportage est diffusé sur *Les francs-tireurs* à Télé-Québec<sup>1038</sup>.

Par cette manifestation, Femen s'invite dans les débats houleux sur la « Charte des valeurs » québécoises ou « Charte de la laïcité » portée par le ministre des Institutions démocratiques et de la Participation citoyenne, Bernard Drainville<sup>1039</sup>. Le Parti québécois (PQ), social-démocrate et souverainiste, entend ainsi légiférer sur les accommodements religieux, notamment au sein des institutions publiques, de surcroît pour les agent.e.s de la fonction publique. Les années auparavant, le Québec a fait l'objet de controverses sur la notion juridique « d'accommodements raisonnables ». Issu du Canada multiculturel, particulièrement dans la jurisprudence du monde du travail, « l'accommodement » désigne l'assouplissement d'une règle dans le but d'éviter une discrimination que cette règle peut faire subir à un individu : l'égalité est dans la reconnaissance de la différence. Les minorités religieuses ou culturelles sont au cœur de ces problématiques sociales et politiques, à travers un certain nombre de symboles

---

<sup>1038</sup> « Le féminisme de combat en France et au Québec avec des membres du mouvement Femen ».

<sup>1039</sup> En novembre 2013, le ministre dépose le projet de loi 60 : « *Charte affirmant les valeurs de laïcité et de neutralité religieuse de l'État ainsi que d'égalité entre les femmes et les hommes et encadrant les demandes d'accommodement* ». Avec la défaite du Parti québécois (PQ) aux élections de 2014, le projet de loi ne sera pas adopté par le Parti libéral du Québec (PLQ).



vestimentaires (le kirpan, le sikh, les voiles musulmans), de pratiques (la séparation des espaces dans l'érouv juif, l'instruction religieuse dans les écoles privées, les fêtes et les spécificités alimentaires casher/halal, les prières, les crèches de Noël, etc.). Plusieurs controverses ont clivé la société québécoise, dont la spécificité est d'être une majorité-minorité. La majorité québécoise est aussi une minorité francophone dans un Canada anglophone. Le Québec cherche ainsi une voie « médiane entre l'assimilation et la fragmentation »<sup>1040</sup>. La voie interculturelle est intermédiaire entre le multiculturalisme canadien qui menace la francophonie du Québec et le modèle laïque français perçu comme trop homogénéisant.

En 2007, le Code de vie de la municipalité d'Hérouxville, en Mauricie, suscite la polémique<sup>1041</sup>. L'événement donne lieu à la constitution de la commission Bouchard-Taylor chargée d'examiner la pratique des accommodements relatifs aux différences culturelles. Le rapport *Fonder l'avenir : le temps de la conciliation* prône une ouverture à la diversité culturelle et religieuse (une « laïcité ouverte ») et une interdiction de port de symboles religieux aux agent.e.s de l'État en position d'autorité (juges, gardien.ne.s de prison, policier.e.s, etc.). Le rapport conclut par ailleurs à un décalage entre la réalité et les perceptions de la crise interculturelle québécoise : l'emballage médiatique diffuserait une peur parmi [les Canadiens francophones]<sup>1042</sup>.

Les frictions autour des accommodements raisonnables ont continué à habiter le paysage politique. Trois partis politiques différents, qui ont accédé au pouvoir, ont voulu des mesures en faveur de la neutralité religieuse dans les services de l'État avec toutefois des différences notables : le Parti libéral du Québec (PLQ), le Parti québécois (PQ) et Coalition avenir Québec (CAQ)<sup>1043</sup>. La loi n° 21 du gouvernement de François Legault est la première à disposer en son article 1<sup>er</sup> que « l'État du Québec est laïque » (2019)<sup>1044</sup>. Elle vise principalement une interdiction du port de signes religieux aux fonctionnaires en position d'autorité. C'est à la suite de celle-ci que le crucifix est retiré du Salon bleu, le 9 juillet 2019. L'objet symbolique avait déjà été signalé par la Commission Bouchard-Taylor qui préconisait son retrait, sans succès. À l'époque, d'ailleurs, une motion de l'Assemblée vote à l'unanimité son maintien symbolique.

C'est bien cette contradiction entre l'attachement à des symboles religieux dans des institutions publiques et la volonté de légiférer sur la neutralité religieuse que l'action des Femmes

---

<sup>1040</sup> Bouchard Gérard, *L'interculturalisme : un point de vue québécois*, Montréal, Boréal, 2012, p. 47. L'auteur donne une définition de l'interculturalisme p. 51 : « un modèle axé sur la recherche d'équilibres qui entend tracer une voie entre l'assimilation et la segmentation et qui, dans ce but, met l'accent sur l'intégration, les interactions et la promotion d'une culture commune dans le respect des droits de la diversité ».

<sup>1041</sup> En janvier 2007, le conseil municipal rédige un texte sur les *Normes de vie d'Hérouxville* et à destination des nouveaux.Iles arrivant.e.s (soulignant l'interdiction de la lapidation, de l'excision, ou des voiles dans la ville).

<sup>1042</sup> Bouchard Gérard, Taylor Charles, *Fonder l'avenir. Le temps de la conciliation*, Rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, 2008, p. 18.

<sup>1043</sup> Ce dernier appartient au centre droit et défend un nationalisme québécois.

<sup>1044</sup> Un premier projet de loi, n° 94, du gouvernement de Jean Charest cible les visages couverts dans les services publics (2011). Le projet de loi n° 60 du gouvernement de Pauline Maurois correspond à la fameuse « Charte des valeurs ». Elle est davantage axée sur le port de symboles religieux ostentatoires chez les employé.e.s de l'État (2014). Ces deux projets de loi n'ont pas abouti. La Loi n° 62 de Philippe Couillard est la première de cette série sur la neutralité religieuse à être validée (2017).

cible. Le crucifix est central, car « ceux qui s’opposent au port des symboles ostentatoires chez les employés de l’État ne s’entendent pas sur la présence du crucifix » et celles et ceux qui s’entendent pour le retirer ne sont pas d’accord sur le code vestimentaire du personnel de l’État<sup>1045</sup>. En somme, des alliances se créent entre des adversaires historiques : nationalistes civiques, progressistes et conservateurs.rices<sup>1046</sup>. La recomposition agrège et transcende les deux clivages classiques au Québec : gauche/droite et souverainiste/fédéraliste.

Dans ces controverses sur la laïcité et les valeurs québécoises, Guillaume Lamy distingue trois familles de pensées : les républicain.e.s civiques, les républicain.e.s conservateurs.rices. et les penseurs.ses libéraux.les. Chacune propose sa conception de la démocratie et de l’intégration sociale<sup>1047</sup>. La première tendance insiste sur la neutralité du politique par rapport au religieux et la consolidation de l’espace civique. La seconde revendique la volonté majoritaire et l’histoire culturelle du territoire, en somme l’identité collective québécoise. Enfin, face aux excès potentiels de la majorité, la dernière défend les droits individuels. Comment ces courants idéologiques se positionnent-ils dans cette controverse de la nudité politique ?

Nous verrons dans un premier temps la répartition quantitative des corpus selon les sources que nous avons retenues dans la presse québécoise (2.1). Dans l’analyse des tendances qualitatives, nous repérons trois grandes formes de politisation du corps dans la presse (2.2). Une quatrième forme, le corps-objet apparaît de manière transversale aux différents courants idéologiques (2.3).

## **2.1) Lecture quantitative de l’événement : qui, combien, quand ?**

Les trois sources québécoises retenues appartiennent à des genres journalistiques différents et à des tendances politiques variées. La presse québécoise est particulière tant elle entretient des relations fortes avec les autres médias (télévision, radio et numérique) : « On y vit les mêmes dilemmes, contradictions, difficultés, que partout ailleurs, mais auxquels s’ajoutent une particularité nationale. Ici, l’écosystème médiatique est tout petit et la concentration de la presse est poussée à un degré maximal » selon l’animatrice et productrice Marie-France Bazzo<sup>1048</sup>. Dans les années 2010, la presse écrite québécoise est concentrée autour de trois grands conglomérats (Gesca, Québecor et Transcontinental)<sup>1049</sup>. *Le Devoir* est un quotidien indépendant à tirage limité. Il s’est construit sur les débats d’idées et a forgé sa réputation sur les analyses politiques. Le journal appartient à la tendance souverainiste du Québec. À l’inverse, le quotidien *La Presse* s’inscrit dans une tendance fédéraliste canadienne, c’est un média en ligne traitant de l’actualité généraliste. *Le Journal de Montréal* et *Le Journal*

---

<sup>1045</sup> Lamy Guillaume, *op. cit.*, p. 49.

<sup>1046</sup> *Idem.*

<sup>1047</sup> *Ibid*, p. 184.

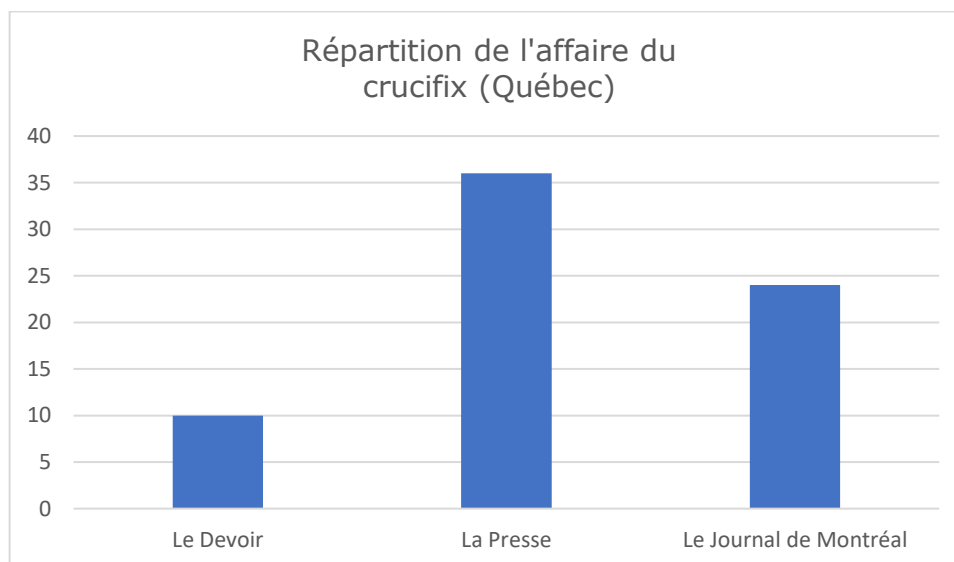
<sup>1048</sup> Bazzo Marie-France, Collard Nathalie, Dubois René-Daniel, *De quels médias le Québec a-t-il besoin ?*, Montréal, Leméac, 2015, p. 13.

<sup>1049</sup> Lamoureux Samuel, « Y-a-t-il une “déconcentration” des médias au Québec », *Le Devoir*, 28/12/2019.

de Québec sont les quotidiens à plus fort tirage qui se déclinent sur les régions, couvrant les nouvelles locales. Les chroniqueurs-vedettes appartenant à la droite nationaliste ont contribué aux controverses sociétales de ces deux journaux. Qualifiées de « sensationnalistes », les couvertures médiatiques du *Journal de Montréal* sont très illustrées et apprécient les scandales. Ces deux grands quotidiens, *La Presse* et *Le Journal de Montréal*, appartiennent à des conglomérats médiatiques privés (GESCA et Québecor) en 2013.

La répartition quantitative des 70 occurrences de la couverture médiatique de l'affaire du crucifix confirme, partiellement, la description des tendances des trois journaux<sup>1050</sup>. Si les deux principaux concurrents sont effectivement en tête, d'une part l'écart est beaucoup moins serré que ce que l'on aurait pu penser, d'autre part, le journal « sensationnaliste » est en seconde position (graphique 13). *La Presse* dépasse (36 occurrences) le *Journal de Montréal* (24 occurrences). Enfin, *Le Devoir* est en dernière position avec 10 occurrences.

Graphique 13. La couverture médiatique québécoise de l'affaire du crucifix, par source (2013)



Cette tendance n'est pas spécifique à l'affaire du crucifix. Sur les 162 occurrences « Femen » de l'année 2013, la répartition globale réaffirme le classement<sup>1051</sup>. La couverture grandiloquente de *La Presse*, comparée à celle du challenger, est favorisée par l'usage du support en ligne (25/36 occurrences). Les deux autres sources ont principalement une couverture sur papier imprimé. Le support distingue *La Presse* tandis que le genre textuel distingue *Le Journal*

<sup>1050</sup> Les trois corpus ont essentiellement été récoltés à la Bibliothèque et Archives nationale du Québec (BAnQ) et à partir de la plateforme *Eureka.cc* à l'université du Québec à Montréal (UQAM). *Eureka.cc* est une base de données qui donne un accès à des revues multidisciplinaires, des journaux d'actualité du monde entier en texte intégral ainsi qu'à des fils de presse, etc.

<sup>1051</sup> *La Presse* (88 occurrences), *Le Journal de Montréal* (52 occurrences), *Le Devoir* (22 occurrences).

de *Montréal* qui investit très fortement l'événement au prisme de textes d'opinions et/ou subjectifs (quatre chroniques et deux caricatures). Les articles ou reportages sur la protestation seins nus sont limités (quatre occurrences)<sup>1052</sup>. Quels sont les cadres médiatiques et les principales argumentations de cette controverse au Québec ?

## 2.2) Le corps politique : une formation tripartite dans l'argumentation

L'action des militantes québécoises suscite plusieurs interprétations dans la presse. Le corps est pris en considération et s'inscrit dans une grille de lecture politique. D'abord, la lecture féministe avance la synecdoque, les protestations Femen contiennent un sens plus large lié à la misogynie des sociétés. À l'opposé du corps-sujet féministe, le sens du corps féminin traditionnel et immanent reste présent et revendique son « essence », menacée par un féminisme qui le défait. L'affaire du crucifix se déroule, toutefois, dans le contexte de la Charte. Un second corps genré apparaît, avec les voiles des musulmanes. L'imaginaire autour du premier type de corps contrebalance les perceptions sur le second.

### 2.2.1) Le corps-sujet : la synecdoque féministe

Le 1<sup>er</sup> et 2 octobre, l'occurrence « Femen » apparaît à neuf reprises dans les différents supports du journal *La Presse* (*Le Soleil*, *La Presse site web*, *La Presse+*, *La Presse blogue*) et principalement sur site web et tabloïd (7/9)<sup>1053</sup>. *La Presse* décrit le déroulement de la scène : le geste d'éclat a duré une vingtaine de secondes tout au plus. Les agent.e.s, qui étaient avisé.e.s de leur présence, les surveillaient de près »<sup>1054</sup>. Selon les conversations avec les constables, les militantes pourraient être accusées de « grossière indécence, de nudité et d'avoir troublé la paix ». La presse québécoise revient sur l'émergence de la branche Femen au Québec. Le 3 octobre, le *Journal de Montréal* donne la parole aux militantes [*Iconographie 81*]. La journaliste Camille Laurin-Desjardins relie l'apparition de cet activisme à la persistance des inégalités : « Si l'égalité entre les hommes et les femmes est tenue pour acquise ici, dans les faits, une multitude de perceptions et de préjugés portent encore atteinte aux femmes quotidiennement »<sup>1055</sup>. Dans un style populaire, l'une des militantes interrogées compare une dimension de la vie sexuelle des femmes à celle des hommes : « Pour une femme, avoir plusieurs amants, c'est une honte,

---

<sup>1052</sup> Le reste appartient à une catégorie diverse (relais de tweets, dépêche, programmation télévisuelle, etc.).

<sup>1053</sup> *Le Soleil* couvre la capitale Québec et ses environs, appartenant à Gesca, il passe dans le giron du Groupe Capitale Médias, en 2015.

<sup>1054</sup> Néron Jean-François, « Militantes de Femen expulsées de l'Assemblée : "On sait que ça choque" », *Lapresse.ca*, 02/10/13. [<https://www.lesoleil.com/actualite/militantes-de-femen-expulsees-de-lassemblee-on-sait-que-ca-choque-761af2d18116e7fb1c6f32d1ba5f3aac>], (Consulté le 15/12/2020).

<sup>1055</sup> Laurin-Desjardins Camille, « Les Femen, un mouvement en expansion au Québec », *Le Journal de Montréal*, 3/10/13.

la plupart du temps, elle est considérée comme une salope. Pour un homme, c'est une immense fierté. Il est le don Juan, et la femme est toujours la pute ». Le paradigme est celui de la sexualité et le discours relie le social à la forme protestataire. Chemin faisant, c'est le corps-sujet qui est proposé dans la grille de lecture. Face à la « nudité qui dérange », reconnue par une militante, l'explication est proposée dans un sous-titre : il s'agit de « désacraliser la poitrine »<sup>1056</sup>. Dans un style plus populaire qu'intellectuel, la journaliste fait usage de prolepse. Elle avance ainsi les critiques, montrant que les militantes en ont conscience, puis contre-argumente : « Xenia Chernyshova comprend que les protestations seins nus ont de quoi déboussoler et même choquer les gens. Elle comprend aussi que plusieurs militantes, même si elles sont sympathiques à la cause des *Femen*, n'ont pas envie d'enlever leur chandail ». De manière générale, le discours médiatique n'intègre pas les témoignages sur l'expérience des protestations seins nus. L'article s'arrête, toutefois, sur l'expérience de la grossesse de la militante et analyse les représentations de la poitrine à l'aune d'un processus : « La jeune femme de 27 ans était elle-même très pudique et complexée avant. Mais depuis qu'elle a eu un enfant, elle a pris une autre conscience de son corps ». Le corps-sujet, le corps lui-même comme lieu de transformation de soi, est mis en évidence. C'est un fait rare dans le discours médiatique qui mérite d'être souligné. Dans la manifestation politique, cette « autre conscience du corps » est un sentiment de puissance : « Oui, c'est un spectacle, concède Xenia. Mais c'est aussi une prise de contrôle de son propre corps. Nous voulons véhiculer l'image d'une femme forte ».

La synecdoque féministe consiste à relier la mobilisation Femen à d'autres phénomènes sociétaux. Martine Delvaux, professeure de littérature, déploie un argumentaire en défense du corps politisé<sup>1057</sup>. Les Femen sont des actionnistes parce qu'elles « agissent » et les « seuls corps qu'elles mettent en péril sont les leurs » [*Iconographie* 82]. Martine Delvaux signale « ce qu'elles font est bien autre chose qu'un *strip-tease* ! » Cette nudité est un uniforme militaire, un acte de « désobéissance civile », un « mouvement ». Ce dernier argument est opposé à « l'immobilité de la poupée et des femmes de la publicité ». Elle ajoute que « le corps des Femen n'est pas un corps qui appelle à jouir ; c'est un corps qu'on est appelé à lire ». La paronymie - deux mots aux sonorités similaires et aux sens différents - employée permet ainsi de renverser le raisonnement. La protestation seins nus est une réaction, les militantes « dénoncent, en faisant mine d'y participer, l'érotisation des femmes dans l'espace public ». Les corps de ces activistes ne sont pas lascifs, contrairement à la plupart des corps nus féminins dans de nombreuses publicités. La lecture féministe en forme de synecdoque est posée : une cause particulière désigne une cause collective. Le phénomène rend compte d'une érotisation du regard masculin, cette forme de nudité dénonce plus qu'elle ne valide (cette érotisation), et les réactions à cette nudité témoignent de ce qu'elle remet justement en question.

Martine Delvaux est très présente dans la presse québécoise. Au même moment, en octobre 2013, la publication de son essai *Les Filles en séries* tombe à pic. Le week-end du 26 et 27 octobre, *Le Devoir* accorde tout un dossier à la problématique des « filles fabriquées ». Une

---

<sup>1056</sup> *Idem*.

<sup>1057</sup> Delvaux Martine, « Le corps-à-corps des Femen », *Le Devoir*, 3/10/13.

frontière est tracée entre deux figures qui apparaissent significativement dans les représentations médiatiques : il y a les « femmes en série » et « celles qui choisissent de rentrer dans le moule pour mieux le faire craquer de l'intérieur ». Les Femen appartiennent à cette deuxième tendance. Le journal accorde justement une interview à Xenia Chernyshova, « porte-parole de l'antenne québécoise » [*Iconographie 83*]<sup>1058</sup>. Elle insiste sur ce regard de l'autre : « Notre réponse est toute simple : le péché est dans vos yeux ». La militante formule un « discours d'intérêt » à l'égard des adversaires qui défendraient des privilèges dominants en s'indignant de voir des seins féminins nus. La manifestation est une déconstruction de ce regard : « Nous croyons qu'en manifestant et en se dénudant, les femmes enlèvent les couches de tout le poids historique et douloureux qu'elles portent sur elles-mêmes. On le fait pour anéantir les dogmes, les étiquettes, les idées reçues et les stéréotypes »<sup>1059</sup>. « Être son corps » est un produit social et culturel, plutôt qu'une essence biologique. Ce que font les militantes en protestant seins nus les affecte en premier lieu et le corps généré. Cela affecte également le regard que l'autre (individuel, collectif ou institutionnel) porte sur sa propre conception des rapports sociaux de genre. L'interview de Xenia Chernyshova est accompagnée de sa photographie de taille modeste, en noir et blanc. Deux inscriptions en bleu apparaissent sur son dos nu et sur son avant-bras : « Femen Québec » et « Free Amina ». Le journal a fait l'économie des illustrations, et ne montre pas le buste de la militante cherchant possiblement à se démarquer de la thématique dont il traite, celle des « filles fabriquées ».

Dans *La Presse*, les universitaires Diane Lamoureux et Louise Langevin et Martine Delvaux apportent publiquement leur soutien à la protestation des Femen. Louise Langevin indique que les seins des femmes peuvent être montrés dans certains endroits et pas dans d'autres et rappelle qu'il y a eu « une période où même allaiter était indécent ». Les réactions, les barrières, les cadres structurels et les stéréotypes de genre sont dénoncés par des analyses féministes qui soutiennent que la protestation Femen ébrèche ces mécanismes. Toutefois, ces dernières soulignent des limites dans l'usage politique du corps. Les trois féministes relèvent par exemple « la difficulté de passer de l'image au message ». Comme dans les événements de Notre-Dame et l'affaire Amina Sboui, le soutien féministe est ici aussi relativisé. En réalité, le mécanisme est quasi inéluctable, car c'est spécifiquement la lecture féministe qui bute sur le fameux « paradoxe du corps » : un même corps est autant lieu d'émancipation (affirmée, revendiquée) que territoire d'oppression (combattue, dénoncée). Sans pour autant afficher une lecture féministe de prime abord, plusieurs commentaires utilisent ce sens émancipatoire de nu protestataire pour s'opposer à la présence du religieux dans l'espace public. Ce sont en particulier les voiles musulmans qui cristallisent l'attention. Les deux corps sont considérés dans une dimension consubstantielle. L'un fait référence à l'autre.

---

<sup>1058</sup> Rioux Soucy Louise-Maude, « Femen ou l'art de combattre le feu par le feu », *Le Devoir*, 26/10/13.

<sup>1059</sup> *Idem*.

# Les Femem, un mouvement en expansion au Québec

Les militantes sans seins nus multiplient les manifestations au Québec, après leur coup d'État à Londres.

**CAMILLE LAPOINTE-DEBARRAS**  
Le projet féministe, qui se définit comme « une lutte pour l'égalité des sexes », a été lancé en 2012, à Londres, par une militante britannique, Xenia Chernyshova. Elle a été rejointe par une autre militante, Camille Lapointe-Debarras, qui a rejoint le mouvement au Québec en 2013. Les deux femmes ont lancé le mouvement au Québec en 2013, à Montréal, en organisant une manifestation où elles ont été seins nues. Elles ont été arrêtées et poursuivies en justice. Le mouvement a depuis gagné en popularité et a organisé de nombreuses autres manifestations à travers le Québec.



De gauche, Stéphanie San Art, mariée, lors de son coup d'État à l'Assemblée nationale. Oksana, Xenia Chernyshova, lors d'une manifestation à l'Assemblée nationale.

## Seins nus pour faire passer le message

**CAMILLE LAPOINTE-DEBARRAS**  
« C'est une lutte pour l'égalité des sexes », dit elle. Elle explique que les manifestations sont une façon de protester contre les inégalités de genre. Elle mentionne que les femmes sont souvent traitées comme des objets de consommation et que leur corps est utilisé pour vendre des produits. Elle dit que le mouvement vise à remettre en question ces normes et à revendiquer le corps des femmes comme un espace de liberté et de résistance.

**MARIE-CATHERINE**  
Militante des seins nus à l'Assemblée nationale, elle a été arrêtée et poursuivie en justice. Elle explique que son acte était une protestation contre les lois qui interdisent l'exposition publique des seins nus.

**DÉMARCHES À VENIR**  
Il y aura une manifestation à Montréal le 26 octobre, organisée par le collectif des Femem.

**DEBARRAS LAPOINTE**  
Elle a été arrêtée et poursuivie en justice. Elle explique que son acte était une protestation contre les lois qui interdisent l'exposition publique des seins nus.



Une militante des Femem, lors d'une manifestation à l'Assemblée nationale.

## IDÉES

### Le corps-à-corps des Femem

Jeunes féministes soldates contre le patriarcat, amazones d'aujourd'hui, les Femem empruntent au monde militaire la mise en danger de soi et l'usage du spectacle

**MARTINE DEVAUX**  
Professeure à l'Université de Moncton, elle a écrit un livre sur le mouvement des Femem.



Le plus récent des rassemblements à la suite de la tenue d'une manifestation à l'Assemblée nationale. C'est une photo qui parle de la déshabilitation masculine.

**L**es Femem sont une jeune génération de militantes féministes qui ont émergé au Québec en 2013. Elles ont été inspirées par le mouvement des Femem britannique et ont adopté une stratégie de protestation basée sur l'exposition publique des seins nus. Elles ont été arrêtées et poursuivies en justice, ce qui a attiré l'attention internationale sur leur mouvement.

**Plus d'un acte de révolte**  
Le mouvement des Femem a organisé de nombreuses manifestations à travers le Québec, y compris à l'Assemblée nationale. Ces actes de révolte visent à remettre en question les normes de genre et à revendiquer le corps des femmes comme un espace de liberté et de résistance.

**Le corps-à-corps des Femem**  
Le mouvement des Femem utilise le corps des femmes comme un espace de protestation et de résistance. Les femmes exposent leurs seins nus pour remettre en question les normes de genre et pour revendiquer le corps des femmes comme un espace de liberté et de résistance.

**Le corps-à-corps des Femem**  
Le mouvement des Femem utilise le corps des femmes comme un espace de protestation et de résistance. Les femmes exposent leurs seins nus pour remettre en question les normes de genre et pour revendiquer le corps des femmes comme un espace de liberté et de résistance.

## Iconographie 81

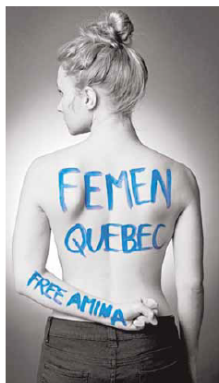
(Le Journal de Montréal, 3/10/13)

## Iconographie 82

(Le Devoir, 3/10/13)

# DES FILLES FABRIQUÉES?

## Femem, ou l'art de combattre le feu par le feu



C'est bien un cri de libération qui pousse les femmes à protester nues, dit Xenia Chernyshova.

Né en 2008, en Ukraine, le mouvement féministe Femem défend ses convictions seins nus, la tête fleurie et le verbe haut. Ses cibles: l'exploitation sexuelle, les dictatures et les institutions religieuses. Conversation avec Xenia Chernyshova, porte-parole de l'antenne québécoise, qui s'est fait connaître en réclamant le retrait du crucifix à l'Assemblée nationale.

**Pourquoi avoir choisi de prendre la parole revêtues d'un « même uniforme », faisant de votre corps un « porte-étendard » et un « porte-voix » ?**  
Qu'est-ce qui est populaire, éducatif, subversif, immoral et politiquement incorrect? La nudité. Et pire encore, notre regard sur elle. Le corps nu reste un terrible tabou. Perturbant et inquiétant. Surtout, un corps « vrai ». Sans retouches.

Nous croyons qu'en manifestant et en se dénudant, les femmes enlèvent les couches de tout le poids historique et douloureux qu'elles portent sur elles-mêmes. On le fait pour anéantir les dogmes, les étiquettes, les idées reçues et les stéréotypes.

Nous voulons enlever ce préjugé voulant que le corps féminin soit honteux, obscène ou sale. Il est avant tout, dans un contexte de protestation, vulnérable et pacifique.

Nous savons, par contre, qu'une femme qui ose offrir son corps à la vue de tous sera fortement critiquée et jugée pour cette liberté qu'elle s'est permise. Les seins en particulier sont devenus cette partie du corps qui marque la frontière entre le bienséant et l'indecent. Notre réponse est toute simple: le péché est dans vos yeux.

**Le fait de prendre la parole au nom d'un groupe, en donnant les identités de chacune, vous permet-il d'aller plus loin? Jusqu'où?**  
Nous avons pris conscience que l'appellation « Femem » est devenue un symbole de solidarité

féminine. Dans le féminisme actuel, le manque de solidarité est flagrant. Pour cette raison, nous nous sommes regroupées. Nous sommes une communauté internationale d'unités dans les luttes sociales comme dans les luttes féministes nous semble être la voie juste vers une évolution humaine.

Cela étant dit, aucune identité n'est effacée ou écrasée dans Femem. Pour cette raison même, nous avons souvent des points de vue différents sur les enjeux et les solutions. Les discordes mènent parfois à des « séparations » idéologiques. Nous évoluons tout de même ensemble. Les nouvelles associations se créent, les anciennes finissent par revenir, ou s'épanouissent en parallèle.

**Que répondez-vous à ceux qui vous reprochent de vouloir revenir en arrière en défendant une approche qu'on a qualifiée de « sextrémiste » ?**  
L'idée du « sextrémisme » développée par Femem Ukraine était d'arracher l'érotisme corporel voilé par la commercialisation du sexe pour l'attacher aux problèmes de la société contemporaine. Nous avons décidé de protester contre le tourisme sexuel en combattant le feu par le feu, c'est-à-dire en utilisant l'image « pornographique » de la femme enregistrée dans notre inconscient collectif pour lutter contre l'exploitation de son potentiel sexuel.

La sexualité féminine est un champ de bataille. Cette sexualité est contrôlée par les hommes qui utilisent la femme, son image et

son corps, pour leurs propres buts et intérêts. Alors, avec Femem, c'est la sexualité féminine même qui s'est insurgée contre les institutions patriarcales — comme les institutions religieuses, les sociétés dictatoriales et l'industrie du sexe — en s'incarnant dans des performances politiques excentriques.

[...] C'est bien un cri de libération qui pousse les femmes à protester nues, que ça soit en Ukraine, en Gambie, en Égypte ou ailleurs sous le nom « Femem » ou d'une façon indépendante.

**Le collectif Les Femem obsédées creuse un sillon similaire au vôtre en passant par le biais de l'art visuel. L'art subversif est-il un chemin que les Femem pourraient emprunter ?**

Dans Femem, il y a aussi la notion de l'art extrême, qui est un mélange de sublimation, d'inversion et d'autodérision. Je vais reprendre les mots de la militante Oksana Chatchko: « Il s'agit de raviver à la fois la scène politique et la scène artistique. L'art créé par Femem n'est pas un art institutionnalisé. C'est un art libre de toute contrainte, de tout contrôle et de toute censure. Lors des manifestations, nous utilisons des éléments artistiques pour servir une protestation politique radicale. Nous croyons que la tâche principale de l'art, c'est la révolution, et que tout artiste est un révolutionnaire. »

Propos recueillis par Louise-Maude Rivest Soucy  
Le Devoir

**Lire aussi :** *Être femme en Occident*, selon la militante Xenia Chernyshova. Sur [LeDevoir.com/societe](http://LeDevoir.com/societe)

## Iconographie 83

(Le Devoir, 3/10/13)

## 2.2.2) Le corps-dialogique : la binarité voilé/dévoilé

Le corps Femen vient en soutien de la « Charte de la laïcité », lorsqu'il devient une allégorie de la liberté et un étendard anticléricale. Le dernier week-end du mois d'octobre, des manifestations et des contre-manifestations s'opposent sur la « Charte des valeurs ». Le dimanche après-midi, la mobilisation démarre au square Phillips à Montréal et alerte sur la stigmatisation des musulman.e.s. Autour du député Amir Khadir du Parti de gauche, Québec Solidaire (QS), le positionnement est forgé sur une prolepse : « Je suis pour la laïcité, mais elle ne doit pas se faire sur la tête des femmes ni sur la tête des musulmanes »<sup>1060</sup>. La veille, le samedi 26 octobre, sous une pluie battante et au départ de la place des Festivals à Montréal, la marche des « Janette » a rassemblé des milliers de personnes. Autour de la figure de Janette Bertrand et de l'animatrice Julie Snyder, les manifestant.e.s soutiennent la Charte<sup>1061</sup>. Parmi les manifestant.e.s, beaucoup sont « les enfants de Révolution tranquille québécoise », dans un certain « désarroi face à la résurgence religieuse »<sup>1062</sup>. Deux événements ponctuent la marche, une banderole est suspendue du côté du viaduc Sherbrooke, affirmant que « les Janette sont des féministes racistes »<sup>1063</sup>. La seconde intervention est celle de trois militantes Femen qui protestent apportant ainsi leur soutien au projet de loi de Pauline Marois.

Avant la marche des Janette, l'anticléricisme de l'action attire l'attention de la presse. Le 2 octobre, *Le Journal de Montréal* et *Le Journal du Québec* publient simultanément une chronique de Richard Martineau, deux caricatures et deux textes sur la manifestation des Femen au Salon bleu. En forme de prolepse, Richard Martineau ôte les mots de la bouche de son lecteur : « Je sais ce que vous avez pensé en regardant les militantes. [...] Ces filles sont des folles finies, des radicales qui ne respectent rien [...] on peut trouver les FEMEN trop radicales, trop provocatrices... Mais connes ? Oh que non »<sup>1064</sup>. Richard Martineau veut convaincre, principalement, en signifiant son propre changement d'opinion sur Femen : « J'avais une tonne de préjugés sur ces filles. À la fin, j'étais de leur côté ». Le chroniqueur vient de réaliser un documentaire avec le réalisateur Philippe Desrosiers, qui sera d'ailleurs diffusé le soir même dans l'émission *Les Francs-Tireurs*. Ces derniers ont visité le camp d'entraînement à Paris et rencontré les militantes. Richard Martineau ne cache pas son soutien à la cause Femen, dont il partage le combat anticléricale. Il précise toutefois que les militantes ne « s'en prennent pas qu'à

---

<sup>1060</sup> Loisel Mélanie, Zabihyan Bahador, « Les personnalités publiques choisissent leur camp », *Le Devoir*, 28/10/13.

<sup>1061</sup> Janette Bertrand publie quelques jours plus tôt une tribune, co-signée avec 20 autres femmes, une « Charte pour les femmes », *La Presse*, 15/10/13.

<sup>1062</sup> Lortie Marie-Claude, « Laïcité, égalité et pluie glacée », *La Presse.ca*, 27/10/13. [[https://plus.lapresse.ca/screens/4360-1c88-526a9229-82c5-2ae7ac1c606a\\_7C\\_0.html](https://plus.lapresse.ca/screens/4360-1c88-526a9229-82c5-2ae7ac1c606a_7C_0.html)], (Consulté le 15/12/2020). La « Révolution tranquille » des années 1960 est une période de réformes économiques et de modernisation de l'État, accompagné d'une déclérication de l'éducation.

<sup>1063</sup> Lortie Marie-Claude, « Laïcité, égalité et pluie glacée », *op. cit.*

<sup>1064</sup> Martineau Richard, « Les boules à l'air », *Le Journal de Montréal*, 2/10/13.



l'Islam, mais à toutes les religions monothéistes », il cite néanmoins plusieurs exemples qui ciblent majoritairement l'Islam :

Avec courage, elles ont protesté contre le port de la burqa, contre la décision de certains pays de permettre le port du voile aux Jeux olympiques, contre la décision d'IKEA d'effacer les photos de femmes dans leur catalogue destiné à l'Arabie Saoudite, contre la décision du président égyptien d'instaurer la charia dans son pays.

Le « péril de l'islamisme » est particulièrement symbolisé par la figure des femmes voilées. Dans *La Presse*, une chronique de Nathalie Petrowski, dans la rubrique « arts », exploite le dialogisme [*Iconographie 84*]<sup>1065</sup>. L'article est accompagné d'une petite photographie de Xenia Chernyshova la représentant de face, le visage en colère. Elle crie de toutes ses forces. Ses bras sont maintenus des deux côtés sans que l'on distingue les agents.e.s de sécurité. Nathalie Petrowski ne débat pas de la forme de la protestation, mais questionne la cible des militantes, le crucifix : « Comment peut-on prôner la neutralité de l'État et promouvoir la laïcité comme valeur cardinale de la société québécoise en gardant ce symbole d'assujettissement à l'Église au cœur du théâtre de la vie parlementaire québécoise ? ». La première partie défend le droit au message anticlérical de la protestation. La seconde partie, plus longue, se focalise sur la figure de Dalila Awada et sur son voile. Le sous-titre « la belle au voile dormant », (en référence au conte populaire « la belle au bois dormant ») est une transition efficace. L'usage de la paronymie, consistant à inverser des mots aux sonorités similaires est un redoutable procédé axiologique, qui renverse des valeurs (positive/négative). Le renversement réside dans l'appréciation de ce « charme » de Dalila Awada, dont il faut justement se méfier selon l'auteure :

Je suis tombée sous le charme de Dalila Awada, cette jeune étudiante en sociologie, musulmane et voilée, invitée sur le plateau de *Tout le monde en parle*. On a beau être contre le voile islamique, impossible de ne pas être séduit par sa voix douce et pondérée, par son propos structuré et par son aplomb, sans parler de ses beaux yeux noirs impeccablement maquillés, ses longs cils de sirène moyen-orientale et son joli voile fleuri dans les tons tendance de la saison.

Sur le plateau de *Tout le monde en parle*, deux figures antagonistes débattent. Face à Dalila Awada, « Djemila Benhabib, une farouche opposante au voile islamique »<sup>1066</sup>. L'antagonisme entre les deux personnalités publiques n'est pas seulement politique, Nathalie Petrowski signale à juste titre la différence de ton et le rôle de la « forme » dans l'argumentation. Djemila Benhabib, qui fuit l'Algérie durant la décennie noire, en 1994, aurait perdu le débat face à Dalila Awada. Cette dernière n'a pas gagné « à cause de ses idées » mais de sa « manière calme et posée de les énoncer » et qui « contrastait presque douloureusement avec le ton crispé et hostile

---

<sup>1065</sup> Petrowski Nathalie, « En calvaire contre le crucifix », *La Presse*, 2/10/13.

<sup>1066</sup> *Idem*.

de Djemila ». L'accusation « sophiste » est implicite. L'apparence de vérité de Dalila Awada est aussi grande que son raisonnement serait erroné ou le résultat d'une « instrumentalisation par un groupe islamiste quelconque ». Dalila Awada représente un rempart contre la Charte des valeurs : « Dalila est devenue une redoutable arme de persuasion pour les opposants à la Charte. [...] Je ne sais pas si Dalila dort avec son voile. Je sais seulement que son charme, sa fraîcheur et ses habiletés médiatiques sont une façon d'endormir les critiques légitimes à l'égard du voile ». La thèse de la mise en péril repose principalement sur la question du voile, reflet de l'islamisme : si la Charte n'est pas validée, l'islamisme continuera d'avancer. La thèse de la mise en péril consiste généralement à affirmer que le changement en question, porte atteinte à de précieux droits acquis précédemment. Ici, la version est inversée : si la mesure n'est pas prise pour conforter des droits d'égalité des sexes (argumentation principale), le changement (sociétal) qui est à l'œuvre conduit la société au péril. D'autres journalistes argumentent sur cette opposition, avec toutefois des nuances. Myriam Ségal dénonce tout autant la nudité des Femen, une agression, que les voiles religieux, un asservissement : « Y aurait-il tant de sourires en coin et d'obligeance pour un commando qui brandirait un "Hijabs, décâlissez !" ? Pourtant le hijab des femmes, alors que les hommes vont tête nue, semble un puissant symbole d'asservissement féminin »<sup>1067</sup>. Le propos de Myriam Ségal se fait en défense du crucifix. Les québécois.e.s chrétien.ne.s sont attaché.e.s à la « valeur culturelle et patrimoniale du crucifix », et sont insulté.e.s par l'action des Femen. En revanche, l'indulgence serait accordée à une minorité religieuse musulmane : « La majorité encaisse silencieusement une insulte qu'on ne tolérerait pas pour une minorité ! »

De même, la journaliste Mylène Moisan pourfend les deux formes corporelles. L'auteure ne conteste pas l'incohérence quant à la présence du crucifix dans le Salon bleu : « Le Québec est laïc ou il ne l'est pas ». Toutefois, parmi les nombreuses causes à défendre, « elles n'ont pas trouvé mieux que ça. Come on ». Sur un ton sarcastique, Mylène Moisan aurait préféré que les militantes ciblent d'autres luttes féministes comme « se pointer aux bureaux de la National Canadian Girl Pageants pour s'opposer aux concours de mini-Miss » ou encore en soutenant la Charte devant les féministes réfractaires : « Si l'idée était de s'inviter dans le débat sur la Charte des valeurs, elles auraient pu déchirer leur chemise devant la Fédération des femmes du Québec, qui s'oppose à l'interdiction du hijab pour les employées de l'État »<sup>1068</sup>.

La manifestation Femen est une occasion de formuler une objection à l'égard des voiles religieux et promouvoir ainsi la laïcité, cette dernière étant vue comme garante des droits des femmes (Nathalie Petrowski). Il est tout autant possible de renoncer à utiliser (et à soutenir) un corps contre un autre. D'autres chroniques promeuvent l'un ou l'autre des deux principes (laïcité et égalité des sexes) tout en vilipendant l'action des Femen (Myriam Ségal et Mylan Moisan).

Toutefois, le privilège accordé à des symboles religieux (le crucifix) est blâmé, car c'est une faveur à une catégorie spécifique (les chrétien.ne.s). C'est sur la base de cette continuité

---

<sup>1067</sup> Ségal Myriam, « Seins et desseins », *Lapresse.ca*, 5/10/13. (Article que je ne trouve pas sur *Internet*, il est bien dans mon corpus recueilli sur *Eureka.cc*).

<sup>1068</sup> Moisan Mylène, « Femen ou l'art de se chercher une cause », *Le Soleil*, 7/10/13.

illogique que les détracteurs.rices de la Charte attirent l'attention. Les courants idéologiques, dans leur diversité, cherchent à exploiter les contradictions de leurs adversaires. Ce que l'action des Femen donnerait à voir, ce sont les intentions, autres que féministes, du projet de loi. En témoigne justement cette revendication « culturelle » du crucifix qui montre l'objectif populiste de la charte. Dans *La Presse*, l'historienne des femmes Yolande Cohen se saisit de cette démonstration :

Ce ne sont pas l'égalité entre les femmes et les hommes ni même la neutralité de l'État pourtant promue comme son objectif qui sont les fondements de ce projet de charte. En ciblant le crucifix qui serait maintenu en place, la manifestation symbolique des Femen québécoises à l'Assemblée nationale témoigne de ce malaise. Ce qui se déploie maintenant est une vision de la société québécoise — fondée sur des valeurs canadiennes-françaises ethnonationalistes — que l'État incarnerait et appliquerait de façon interventionniste<sup>1069</sup>.

Une caricature de Marc Baudet met en scène cette patrimonialisation du crucifix. Le dessin représente Bernard Drainville, ministre en charge du projet de loi, déboutonnant sa chemise et peignant sur son torse-nu : « Touchez pas à notre patrimoine câli.. »<sup>1070</sup>. Le dessin prolonge le propos du ministre qui a revendiqué l'aspect culturel et patrimonial du crucifix, justifiant ainsi sa présence dans l'enceinte de l'Assemblée nationale.

L'enjeu du religieux dans la société fait évoluer les discours. Les arguments reposent sur un dialogisme. La position féministe anticléricale cherche à repousser au loin le territoire du religieux, la laïcité vise à bloquer les avancées de l'islam radical dans l'espace social. À l'inverse, la critique de la Charte des valeurs reproche à cette dernière tendance son refus de la diversité culturelle et religieuse, prétextant la lutte pour l'égalité des sexes. Le troisième pôle pourfend les deux tendances : la nudité des Femen et les voiles religieux. Or, greffé à cette dernière rhétorique, un courant traditionnel défend la valorisation du « féminin ».

### 2.2.3) Le corps-immanent : « l'essence féminine » dévalorisée

À contre-courant de la synecdoque féministe, une autre perspective se saisit du corps dans sa dimension genrée. Dans le *Journal de Montréal*, la chronique de Lise Ravary fait l'apologie de la féminité et de la maternité [*Iconographie 85*]<sup>1071</sup>. La figure de la Femen représente à la fois « un certain féminisme » et « la modernité », tous deux ayant contribué « à dévaloriser la maternité ». La chroniqueuse se scandalise d'abord de la présence des militantes Femen à la marche des Janette :

---

<sup>1069</sup> Yolande Cohen, « Parti conservateur et populiste », *La Presse*, 04/10/13.

<sup>1070</sup> Beaudet Marc, « Touchez pas à notre patrimoine », *Le Journal de Montréal*, 02/10/13.

<sup>1071</sup> Ravary Lise, « Éloge de la maternité », *Le Journal de Montréal*, 30/10/13.

## ARTS

## En calvaire contre le crucifix

NATHALIE PETROWSKI  
CHRONIQUE

Il y avait longtemps que je n'avais pas eu de nouvelles de Xenia. Je parle de Xenia Chernyshova, jeune comédienne, diplômée de l'École nationale de théâtre et porte-parole autoproclamée des Femmes au Québec. La dernière fois qu'on s'est vues, Xenia posait sagement avec deux copies comédiennes et symphoniques de Femmes pour le photographe de *La Presse*. Mais hier, au Salon bleu de l'Assemblée nationale, Xenia ne posait plus. Aux mains d'un bataillon de gardiens de sécurité, Xenia se débattait comme un diable dans l'eau bénite avec sa petite jupe droite de secrétaire et ses seins nus d'amaçonne frappés de l'inscription : « crucifix décollé ».

Xenia et ses deux amies (pas les mêmes que celles rencontrées pour mon reportage en juin dernier) ont interrompu la période des questions en Chambre pour protester contre le maintien du crucifix à l'Assemblée nationale, et d'autant plus qu'il y a été placé par Maurice Duplessis en 1939 dans l'unique but de consolider l'union entre l'Église et l'État.

Alors on peut bien critiquer les manières échevelées et l'exhibitionnisme débridé de ces trois jeunes femmes en calvaire contre le crucifix. Mais dans le contexte actuel, c'est difficile de ne pas leur donner raison aussi.

La Belle au  
voile dormant

Comme plus d'un million de Québécois dimanche, je suis tombée sous le charme de Dalila Awada, cette jeune étudiante en sociologie, musulmane et voilée, invitée sur le plateau de *Tout le monde*



Xenia Chernyshova et deux autres sympathisantes de Femmes ont fait irruption au Salon bleu lors de la période de questions. Hier, pour protester contre le maintien du crucifix à l'Assemblée nationale prévu par la Charte de valeurs québécoises.

en parle. On a beau être contre le voile islamique, impossible de ne pas être séduit par sa voix douce et pondérée, par son propos structuré et par son aplomb, sans parler de ses beaux yeux noirs impeccablement maquillés, ses longs cils de sirène moyen-orientale et son joli voile fleurie dans les tons tendresse de la saison.

Dimanche soir, si le public avait été invité à voter à l'issue du débat entre Dalila et Djemila Benhabib, une farouche opposante au voile islamique, c'est évident que Dalila l'aurait emporté haut la main. Pas tant à cause de ses idées que de sa manière, calme et posée de les énoncer, une manière qui contrastait

Dalila est devenue une redoutable arme de persuasion pour les opposants à la Charte. D'abord, elle est sur toutes les tribunes. Depuis un mois et demi, dès qu'il est question de débattre du voile, on l'invite. On l'a vue et entendue à Deux-Îles le matin, chez Anne-Marie Dussault, au micro d'Isabelle Marchand et finalement à *Tout le monde* en parle. Ses opposantes, nombreuses et interchangeables, diffèrent au gré des émissions, alors que Dalila, elle, est toujours là, irremplaçable.

Un publicitaire aurait voulu imaginer une campagne en faveur du port du voile qu'il n'aurait pas pu mieux trouver que Dalila comme pub ambulante. Elle est au voile ce que Gabriel Nadeau-Dubois fut aux carres rouges : un porte-voix sur lequel les médias se sont rués avec empressement.

Pourant, hier, en lui parlant longuement au téléphone, elle ne m'a pas convaincu que le port du voile était une bonne et nécessaire affaire. J'ai senti, chez elle, un besoin d'affirmation identitaire calqué

sur l'affirmation identitaire québécoise mais colorée par la culture musulmane. J'ai entendu dans ses arguments sur la pudeur vestimentaire et la nécessité de s'assumer publiquement avec son voile des relents du discours de Tariq Ramadan, bien qu'elle s'en défende.

Je ne sais pas si Dalila dort avec son voile. Je sais seulement que son charme, sa fraîcheur et ses habiletés médiatiques sont une façon d'endormir les critiques légitimes à l'égard du voile. Je m'inquiète pour le réveil.

Pour plus de notes chroniques : [npetrowski@lapresse.ca](mailto:npetrowski@lapresse.ca)

Iconographie 84  
(Le Devoir, 2/10/13)

23 OPINIONS | LE JOURNAL DE MONTRÉAL | MERCREDI 30 OCTOBRE 2013

## OPINIONS

À LIRE  
DEMAINLISE  
RAVARY

lise.ravary@quebecormedia.com



## Éloge de la maternité

Ceci n'est pas une chronique sur la charte — je ne reparlerai de cette « chose » que lorsque le gouvernement aura accouché d'un vrai projet de loi —, mais sur les valeurs féminines.

Lors de la marche des «Janettes» samedi dernier, un geste louable en soutien au noble principe (et non pas valeur) de l'égalité hommes-femmes, la posture qui loge dans l'œil de certaines féministes est apparue dans toute sa splendeur.

## ET LA FÉMINITÉ, BORDEL ?

Les Femmes se sont pointées à la marche, exhibant au froid, à la pluie et à la foule leurs tors nus. Ces exhibitionnistes qui utilisent leur corps comme de vulgaires panneaux-réclame ont été

chaudemment applaudies. En Ukraine et en Tunisie, deux sociétés réprimées, le geste de montrer ses seins en public ébranle peut-être le machisme. Mais ici, il ne fait que titiller les pré-ados, les vieux libidineux et les médias.

Et voilà que des femmes qui descendent dans la rue pour défendre le droit à la dignité des femmes leur accordent leur appui. Pincez-moi.

N'est-il pas venu à l'esprit de celles qui admirent le «ourages des Femmes qu'en réduisant les seins des femmes à leur seule dimension sexuelle, celle qui choque et qui fait réagir, elles dévalorisent la féminité dans ce qu'elle a de plus sublime, si vous me pardonnez la redondance ?

Nous avons perdu de vue, à travers un insoutenable processus de fétichisation,

qui culmine dans l'utilisation de quasi-matériaux de construction pour rehausser leur valeur esthétique, que les seins servent avant tout à alimenter le nouveau-né, dans un don de soi sacré. Peu de gestes représentent aussi bien la vie en son état le plus pur que l'allaitement maternel.

## L'IMAGE DE LA MATERNITÉ

L'image d'une femme, son nourrisson dans les bras, n'est-ce pas le plus ardent symbole de la vie ? Et la maternité chosée et assumée n'est-elle pas la représentation la plus exaltée de l'essence féminine ? On aura beau conquérir l'Everest de l'égalité entre les sexes, les hommes ne pourront jamais porter un enfant, lui donner la vie et le soigner.

J'anticipe que les mots «essence féminine» vont faire hurler. En les écrivant, je sens que je transgresse le dogme fé-

ministe de manière beaucoup plus honteuse que celles qui s'exhibent devant des badauds. Je déjeunais récemment avec une amie très féministe qui s'excusait presque de ressentir de forts sentiments maternels depuis l'arrivée de son premier enfant.

## Pourquoi avoir honte ?

Ce sont les Femmes qui devraient avoir honte.

Si un certain féminisme a réussi à dévaloriser la maternité, la modernité s'est chargée

du reste.

La quête du bonheur dans la liberté, la spontanéité au détriment de l'éternité, la hâte au lieu de la patience, ont abîmé la mystique maternelle.

Et le marché, toujours aux aguets, l'a fait revivre sous la forme d'une étape exceptionnelle dans la vie des consommateurs.

Nous nous sommes libérées du joug de la maternité imposée. Les femmes ne sont pas que des génitrices.

Mais nous devons redonner à la maternité une place de choix au pantheon des valeurs féminines.

Quel est votre opinion sur la maternité ? Venez en débattre [jdem.com/opinions](http://jdem.com/opinions)

Iconographie 85  
(Le Journal de Montréal, 30/10/13)

Ces exhibitionnistes qui utilisent leur corps comme de vulgaires panneaux-réclame ont été chaudement applaudies. [...] Et voilà que des femmes qui descendent dans la rue pour défendre le droit à la dignité des femmes leur accordent leur appui. Pincez-moi.

L'alliance entre les partisans de la Charte pour l'égalité des sexes et les Femen serait antagoniste pour Lise Ravary. La protestation Femen est une atteinte à la « dignité des femmes ». En manifestant ainsi, les militantes dévalorisent « l'essence féminine » : « N'est-il pas venu à l'esprit de celles qui admirent le "courage" des Femen qu'en réduisant les seins des femmes à leur seule dimension sexuelle, celle qui choque et qui fait réagir, elles dévalorisent la féminité dans ce qu'elle a de plus sublime ». Cette « exhibition » s'inscrit dans « un insoutenable processus de fétichisation ». La vision tend vers la thèse de l'effet pervers, le geste du nu mène dans le sens inverse du « sublime » de la féminité. La dimension politique des seins n'est pas envisagée par la chroniqueuse qui se limite aux deux fonctions traditionnelles des seins : sexuelle et nourricière.

Peu de gestes représentent aussi bien la vie à son état le plus pur que l'allaitement maternel. [...] L'image d'une femme, son nourrisson dans les bras, n'est-ce pas le plus ardent symbole de la vie ? Et la maternité choisie et assumée n'est-elle pas la représentation la plus exaltée de l'essence féminine ?

Si l'auteure nous prévient, « J'anticipe que les mots "essence féminine" vont faire hurler » ; il faut signaler que l'argument par essence - il est dans la nature d'un être d'agir de telle ou telle façon - n'a jamais été aussi bien explicité dans le discours médiatique. Il rejoint par ailleurs d'autres phénomènes de groupes de défense de l'essence féminine tels que les Antigones françaises. *Le Devoir* leur consacre d'ailleurs un texte court<sup>1072</sup>. Ces dernières ont décliné la demande d'entrevue du journal. Le mouvement est apparu dans le contexte de la Manif pour tous et en opposition aux protestations Femen, dont les Antigones dénoncent l'« exhibitionnisme et l'hystérie »<sup>1073</sup>. Les Antigones défendent un retour aux valeurs traditionnelles et revendiquent - sur la base de l'incommensurabilité - la complémentarité entre les deux « sexes ». Depuis ses débuts, ce groupe est proche des courants identitaires et nationalistes, toutefois l'articulation « anticapitaliste, différentialiste et spirituel » donne à voir un engagement aux antipodes du féminisme<sup>1074</sup>. Les Antigones françaises, la campagne « Oum sefsari » en Tunisie et le discours d'une essence féminine de Lise Ravary sont des réactions aux Femen qui convergent vers la défense d'une féminité « par essence ». Les manifestations subversives des activistes Femen semblent revigorer une féminité attachée à son genre et qui puise sa force dans la critique du « corps-objet » des Femen. Un grief qui traverse l'ensemble des tendances idéologiques.

---

<sup>1072</sup> [Pas d'auteur], « La femme n'est pas un homme comme les autres », *Le Devoir*, 26/10/13.

<sup>1073</sup> *Idem*.

<sup>1074</sup> Labussière Marie, « Le féminisme comme "héritage à dépasser" : Les Antigones, un militantisme féminin à la frontière de l'espace de la cause des femmes », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 18, Automne 2017.

## 2.3) Le corps-objet : une forme malléable et plurielle

Dans la presse québécoise Femen, la question de l'érotisation des corps féminins clive : Femen « participe à la sexualisation » *versus* Femen « donne à voir et déconstruit cette objectivation ». L'usage de la critique du corps-objet est malléable. Si celle-ci est transversale à des courants idéologiques antagonistes, les intérêts qui apparaissent dans l'argumentation ne sont pas identiques. Certains procédés (l'ironie) et types d'arguments (l'inanité) ne dénoncent pas seulement l'objectivation du corps, mais lui refusent toute portée politique.

### 2.3.1) Violence et ironie : l'invisibilisation de la politisation

La principale photographie qui accompagne les premières couvertures de l'événement représente la militante, sous son pseudonyme, Stéphanie « Sunart ». Elle est sérieusement empoignée par les constables du Salon bleu. Si les seins de la militante ne sont pas censurés dans *Le Journal de Montréal*, en revanche dans la version gratuite, *24 heures de Montréal*, les mamelons de l'activiste sont floutés [*Iconographie 86*]<sup>1075</sup>. Le 2 octobre, dans le format papier de *La Presse*, deux pages sont accordées aux Femen. Une large photographie domine la page, avec un petit paragraphe descriptif [*Iconographie 87*]<sup>1076</sup>. Deux militantes sont en train d'être menottées. Au second plan, le visage de l'une des deux est peu visible tant la partie avant de son corps est plaquée contre le mur, y compris la tête. Un constable resserre son coude et son avant-bras sur la gorge de l'activiste. Il maintient le bras gauche de cette dernière entortillé dans son dos. Il exerce une pression contre son corps. La seconde activiste, déjà menottée, semble beaucoup moins malmenée. À ses côtés, deux gardes discutent calmement. La chronique de Stéphane Laporte est l'une des rares à aborder la question de la violence institutionnelle et le comportement réactif des agent.e.s de sécurité : « Moi, ce qui me choque, en regardant la photo des événements de cette semaine, ce ne sont pas les manifestantes dénudées, ce sont les agents de sécurité tentant de les maîtriser. Lâchez-les ! Personne n'est en danger » [*Iconographie 88*]<sup>1077</sup>. Sous forme de concession, l'auteur admet la problématique de « l'ordre », sans toutefois renoncer à interroger le traitement des mobilisations sociales dans les démocraties : « Vous me direz que si on les laisse faire, tous les contestataires vont venir se mettre tout nus tous les jours à l'Assemblée, pour exprimer leurs idées, et nos députés ne pourront plus siéger. Est-ce si grave ? » Il distingue ainsi la violence physique et la violence symbolique. La première devrait davantage être jugée que la seconde :

---

<sup>1075</sup> Chapsal Agnès, « Trois militantes font irruption seins nus », *24h actualités* [Québecor], 02/10/13.

<sup>1076</sup> Journet Paul, « Le (*sic*) Femen s'attaque au crucifix », *La Presse*, 02/10/13.

<sup>1077</sup> Laporte Stéphane, « À quel sein se vouer ? », *La Presse Montréal*, 5/10/13.

24 actualités mercredi 2 octobre 2013 | 7

### Contre le crucifix à l'Assemblée nationale

## Trois militantes font irruption seins nus



**LES FEMEN** ont fait irruption dans l'Assemblée nationale mercredi 2 octobre 2013. Trois militantes appartenant au groupe féministe Femen Québec ont interrompu la période de questions à l'Assemblée nationale hier pour signifier leur opposition dans le cadre de débats sur la charte des valeurs québécoises.

«C'est de la provocation, c'est choquant, mais nous l'acceptons», a commenté René Charbonneau, 58 ans, secrétaire et militant du mouvement, soulignant que les crucifixes les avaient habitués contre dans l'église.

Les militantes se sont levées dans l'opinion d'abord sur la charte des valeurs québécoises. Elles demandent au gouvernement d'être cohérent, et de laisser le crucifix à l'Assemblée nationale pour être véritablement séculier.

**Symbolisme de la grande noircie** — «Je sais que le crucifix n'a pas sa place à l'Assemblée nationale. Le crucifix est le symbole de la grande noircie pendant l'été introduit par M. Jean Duceppe, au-fils de M. Jean Duceppe, représentant du groupe Femen Québec.

«Hier ne peut pas se tarabouter de noircies en venant faire leurs seins au crucifix, à moins que le crucifix», a mentionné René Charbonneau.

En début d'après-midi, la page Facebook de Femen Québec a été mise à jour: «Crucifix décalé de la grande noircie, spécialement pour les femmes. Non à un gouvernement qui occupe la position religieuse en son sein! Oui à la laïcité de l'État!».

Des photos sur lesquelles on peut voir des militantes de Femen Québec ont été envoyées avec les mots «crucifix + grande noircie», inscrites sur le corps de l'une d'entre elles, ont été postées sur leur page.

Quant à savoir si les militantes comptent mener d'autres actions contre la charte, René Charbonneau a répondu: «Nous ne sommes pas de manifestants chaque jour, nous allons voter et le gouvernement va faire des compromis, et c'est tout.»

Ce n'est pas la première action de mouvement féministe qui comprend une irruption de militantes au Québec.

En juin dernier, René Charbonneau avait permis le déroulement de l'Assemblée nationale. Hanaïa Dabbas, étudiante à Montréal pour assister à la conférence de presse, avait été introduite en Turquie d'une militante Femen, Anna Tyler.

— **RENÉE LABRE** (2013) 2013

A 8 LA PRESSE

### ACTUALITÉS

## LE FEMEN S'ATTAQUE AU CRUCIFIX



Interrogatoire économique des libéraux à la période de questions a été perturbé par des manifestantes de Femen hier à l'Assemblée nationale. Elles ont interrompu pendant quelques secondes, avant que les constables spéciaux ne les maîtrisent. Une troisième jeune femme a aussi été arrêtée. Les trois ont été conduites pendant une vingtaine de secondes pour qu'on les sorte du Salon bleu. À l'extérieur du salon, ils ont continué de crier pendant que plusieurs agents essayaient de leur faire enfiler un veston et de les maîtriser. La page Facebook de Femen Québec a été mise à jour. On a écrit un message sur le mur: «Crucifix décalé de la grande noircie, spécialement pour les femmes. Non à un gouvernement qui accepte la présence

» NE MANQUEZ PAS NOTRE REPORTAGE VIDÉO SUR LA PRESSE

Iconographie 86  
(24h actualités, 2/10/13)

Iconographie 87  
(La Presse, 2/10/13)

A 20 LA PRESSE MONTREAL SAMEDI 5 OCTOBRE 2013

### ACTUALITÉS

## À quel sein se vouer?



**STÉPHANE LAPORTE**  
COLLABORATION SPÉCIALE  
CHRONIQUE

Mardi dernier, à l'Assemblée nationale, durant la période des questions, deux femmes ont enlevé leur chandail et se sont mises à crier: «Crucifix, décalisse!» Probablement pour se souvenir de leur texte, il était écrit sur leur haut du corps, comme dirait Michel Bergeron. Des constables se sont précipités vers elles pour les maîtriser. C'est alors qu'une troisième femme a fait le même manège. Les cris ont retenti durant une vingtaine de secondes, avant qu'on les expulse du Salon bleu. À l'extérieur du salon, les agents ont tenté de leur enfiler un veston. Un voile n'aurait pas été politiquement correct.

Ces manifestantes font partie du groupe contestataire féministe d'origine ukrainienne appelé Femen. Ce mouvement est reconnu pour organiser des actions, les seins nus, pour défendre les droits des femmes et s'opposer à la prostitution et aux religions brimant les femmes.

La cellule québécoise des Femen en avait compris le crucifix qui orne les murs de l'Assemblée nationale.

Ses membres trouvent que l'objet date de la grande noircie et qu'il est un souvenir douloureux, spécialement pour les femmes. À chacun sa vision du symbole religieux. Madonna, elle, trouve le crucifix sexy, car il y a un homme nu dessus. D'ailleurs, mardi, la seule personne qui

Mardi, la seule personne qui était vêtue comme les Femen à l'Assemblée nationale était, justement, le petit Jésus sur sa croix. Jésus serait-il le manifestant d'avant-garde?

était vêtue comme les Femen à l'Assemblée nationale était, justement, le petit Jésus sur sa croix. Jésus serait-il le manifestant d'avant-garde? Vite, appelons Scand' regard.

De notre côté ce matin, nous nous en tiendrons à une réflexion simple sur l'effet des seins. Les Femen ont-elles vraiment besoin de les montrer pour se faire entendre? Il semble que oui.

Imaginons qu'une femme se serait levée au balcon d'avoir plus d'espace médiatique, d'avoir une photo pour illustrer leurs propos. D'ailleurs, elles ne prennent pas de risque, elles l'écrivent sur leur torse. Comme ça, si les journaux ne font que publier la photo de leur geste, sans article, comme plusieurs l'ont fait, au moins les lecteurs connaissent leur revendication.

Moi, ce qui me choque, en regardant la photo des événements de cette semaine, ce

ne sont pas les manifestantes dénudées, ce sont les agents de sécurité tentant de les maîtriser. Lâchez-les! Personne n'est en danger. Leurs seins ne vont pas exploser. Soyez des gentlemen. Attendez qu'elles aient fini. Regardez ailleurs. Allez prendre un café. Surtout, ne leur sautez pas dessus! C'est un manque de galanterie. Ça donne une photo scabreuse. Il y a quelque chose de malsain, de presque sado-maso, à voir un homme habillé en policier faisant une clé de bras à une femme désahabillée. En les arrêtant, on donne une image confirmant ce qu'elles avancent: la soumission des fem-

le Salon bleu s'appelle ainsi, dans le sens de *blow out*.

Je ne comprends pas qu'en 2013, on puisse être encore choqué par ce que les gens font avec leurs corps. Que les Femen montrent leurs seins pour faire parler d'elles ou que Miley Cyrus agite son derrière pour vendre des albums, c'est de leurs affaires. Vous aimez? Tant mieux pour vous. Vous n'aimez pas? Changez de poste.

Ce qui est scandaleux, c'est quelque un qui blesse le corps d'un autre, pas quelqu'un qui exhibe le sien. Un nez aussi, c'est fait en peau et ça ne dérange personne. La peau des fesses ou des seins, c'est la même peau. Ça ne devrait pas vous étonner, vous en avez vous aussi.

Tant que les Femen créeront l'émotion en se montrant nues, elles auront raison. Il y a quelque chose qui cloche dans la perception de la femme. Au fond, la religion qu'elles dénoncent, c'est une religion universelle: la religion de la culpabilité. Des gens mal dans leur peau imposent de faux interdits pour que tout le monde le soit aussi. Ce qu'il faudrait écrire sur nous, c'est: HAINES, DÉCALISSE!

Parce qu'entre vous et moi, le crucifix dans tout ça, je crois qu'il s'en...

» Pour joindre notre chroniqueur: stephane@stephanelaporte.com

Iconographie 88  
(La Presse, 5/10/13)

« Ce qui est scandaleux, c'est quelqu'un qui blesse le corps d'un autre, pas quelqu'un qui exhibe le sien ». La violence est peu discutée dans la presse québécoise. Un second phénomène, le recours à la dérision ou à un ton sarcastique est bien plus répandu.

L'ironie révèle bien la manière dont le corps est repoussé hors de la raison. Alain Dubuc dénonce la relégation de questions économiques dans l'échange entre Pauline Marois et les député.e.s, que les Femen ont interrompues. Il oppose la manifestation des trois Québécoises à des occurrences précises telles que « réflexion » ou encore « contribution intellectuelle » : « Ce n'est certainement pas parce que les trois militantes ont permis un progrès de la réflexion. [...] On ne peut pas vraiment dire non plus que le message précis des militantes, bien en vue sur leur poitrine, "crucifix, décâlisse", constituait une contribution intellectuelle particulièrement enrichissante »<sup>1078</sup>. Il est vrai que dans le *topos*, et davantage dans les classes bourgeoises ayant développé un éthos de la pensée, une tribune dans un quotidien de la presse constitue une contribution à « l'espace public » et au débat politique ; le corps *en pratique* est difficilement considéré de la même manière.

Le corps est raillé et ridiculisé. Stéphane Laporte imagine un intérêt pratique d'écrire sur son propre corps : « Deux femmes ont enlevé leur chandail et se sont mises à crier : "Crucifix, décâlisse !" Probablement pour se souvenir de leur texte, il était écrit sur leur haut du corps, comme dirait Michel Bergeron. [...] C'est alors qu'une troisième femme a fait le même manège »<sup>1079</sup>. L'ironie est un discours sérieux, qui ne reconnaît ni le propos ou la forme d'une problématisation sociale, ni la raison de l'actrice qui s'implique. Dans cette version, l'ironie rejoint l'inanité dont la principale devise reste, « c'est inutile ». Toutefois, l'inanité prend une coloration souverainiste.

### 2.3.2) La thèse de l'inanité « éthnocentrique »

Plusieurs auteur.e.s ont recours à la dérision, qui facilite ensuite le passage à la thèse de l'inanité. Pour Lisa Ravary, le geste des trois activistes a peut-être du sens « en Ukraine et en Tunisie, deux sociétés réprimées » ; mais au Québec « il ne fait que titiller les pré-ados, les vieux libidineux et les médias »<sup>1080</sup>. De même Denise Bombardier suggère une utilité contextuelle, mais hors des espaces démocratiques : « Ces jeunes femmes d'Europe de l'Est usent de leurs tactiques à Québec au cœur même du lieu où s'exerce la démocratie parlementaire. Quel sens cela a-t-il pour nous ? »<sup>1081</sup>

Dans « Femen ou l'art de se chercher une cause », Mylène Moisan ridiculise le moyen de protestation des Québécoises : « On est très loin de ces Ukrainiennes qui ont risqué leur vie [...] Xenia Chernyshova croit évidemment à sa cause, elle ne se serait pas montrée les seins

<sup>1078</sup> Alain Dubuc, « Emplois et intermède mammaire », *La Presse*, 4/10/13.

<sup>1079</sup> Stéphane Laporte, *op. cit.*

<sup>1080</sup> Ravary Lise, *op. cit.*

<sup>1081</sup> Bombardier Denise, « Crucifix, décâlisse ! », *Le Journal de Montréal*, 3/10/13.



sinon »<sup>1082</sup>. L'auteure, dissociant les militantes québécoises des militantes ukrainiennes, soutient que manifester seins nus est davantage légitime pour ces dernières : « Si l'Ukraine ressemblait au Québec d'aujourd'hui, tout ce beau monde aurait gardé son chandail. Ces féministes n'auraient pas été battues, harcelées, jetées en prison ni forcées à l'exil ». C'est donc l'autoritarisme en Ukraine qui justifie la méthode Femen, la tournure phrastique « n'auraient pas été battues » mériterait réflexion. En outre, Mylène Moisan ne serait pas contre, dans le « pire » des cas, à un emprisonnement des militantes québécoises : « Les Femen du Québec devraient connaître un meilleur sort, au pire une sentence pas trop longue dans une prison civilisée. [...] Evan Brown, ça vous dit quelque chose ? C'est le gars qui a entarté Jean Chrétien, il protestait contre la pauvreté et les OGM. Il a passé un mois en prison, [Et] est passé à autre chose ». Malgré les tournures cyniques classiques dans ce type de texte - les chroniques -, il est difficile de dire si les mots de l'auteure relèvent du second degré. Si Mylène Moisan suggère que ce type de protestation n'est pas utile dans la société québécoise, imaginer une peine d'emprisonnement suggère également que l'acte (la nudité ? la protestation dans un lieu symbolique ?) est condamnable. Le « ce n'est pas utile en démocratie » peut camoufler une lecture morale en termes de « déviance », puisque le geste est incriminé. Cette « déviance » réside dans le fait que le geste seins nus « donne » de l'érotisation au regard masculin.

### 2.3.3) Le regard masculin hétéronormatif

La protestation des Femen est qualifiée ironiquement, par plusieurs, « d'ostentatoire ». Le terme provient des débats sur les accommodements raisonnables et cible les symboles religieux visibles. Le ministre Bernard Drainville réagit à la manifestation affirmant que « c'est clairement ostentatoire »<sup>1083</sup>. Le terme entretient, toutefois, une certaine ambiguïté. Dans *Le Soleil*, Gilbert Lavoie déduit des propos du ministre que c'est une « allusion aux poitrines généreuses des trois protestataires »<sup>1084</sup>. Une caricature du dessinateur « Ygreck », dans le *Journal de Québec* met en scène un Jésus commentant « ce qu'ils sont ostentatoires... ! » [*Iconographie 89*]<sup>1085</sup>. L'usage du « Ils » et le visage souriant du Christ qui peine à cacher son plaisir renvoient aux seins des manifestantes. Cette érotisation est à son comble sous la plume de Michel Beaudry. Dans un style grossier, il compare les militantes à « une belle truite venue titiller l'appât »<sup>1086</sup>. La liberté

---

<sup>1082</sup> Moisan Mylène, « Femen ou l'art de se chercher une cause », *Lapresse.ca (Le Soleil)*, 7/10/13. [<https://www.lesoleil.com/archives/femen-ou-lart-de-se-chercher-une-cause-4ee3fee00bf82cc53033eab55eb4f157>], (Consulté le 15/12/2020).

<sup>1083</sup> Boivin Simon, « Seins nus à l'Assemblée nationale », *Lapresse.ca (Le Soleil)*, 1/10/13. [<https://www.lesoleil.com/archives/seins-nus-a-lassemblee-nationale-c7b9ac59596b7a1694784f312bc2d4fd>], (Consulté le 15/12/2020).

<sup>1084</sup> Lavoie Gilbert, « Des seins "ostentatoires" au Salon bleu », *Lapresse.ca*, 02/10/13. [<https://www.lesoleil.com/archives/des-seins-ostentatoires-au-salon-bleu-2f073b2ee49f2f4df8cbc9972865b946>], (Consulté le 15/12/2020).

<sup>1085</sup> Lemay Yannick (« YGRECK »), « Manifestantes seins nus au salon bleu », *Le Journal de Québec*, 2/10/13.

<sup>1086</sup> Beaudry Michel, « Stratégie », *Le Journal de Montréal*, 3/10/13.

de ton de la chronique confirme le poids du regard masculin dans la sexualisation des corps : « Avouez que les *Femen* ont de jolis seins. Naturels, belles formes rondes et fermes, si j'avais été agent de la sécurité, je n'aurais pu m'empêcher de retenir une manifestante, justement et délicatement, en plaçant mes deux mains sur ses seins »<sup>1087</sup>. Si Michel Beaudry déroule ses propres fantasmes masculins, une étape supplémentaire est franchie lorsque la sexualisation est rejetée sur la responsabilité même des activistes. Dans *Le Devoir*, Bernard Dupriez commente les débats sur la Charte et affirme dans son courrier : « Mais voilà la cerise sur le gâteau, les *Femen* étalent leur droit à leur propre sexualité »<sup>1088</sup>. Pour celui-ci, cette nudité affichée revendique justement une forme de sexualité. Phénomène paradoxal puisque les militantes réclament exactement l'inverse : échapper au sexuel. Le chroniqueur, auteur et biologiste Boucar Diouf interroge les origines de cette « obsession du mâle *Homo Sapiens* » pour les poitrines féminines [*Iconographie 90*]<sup>1089</sup>. La bipédie en serait un élément important : « L'humain étant une des rares espèces adeptes de la position du missionnaire, le contact avec les seins pendant les ébats aurait contribué progressivement à sexualiser ces organes, qui ont été inventés avant tout pour nourrir les bébés ».

C'est sur le constat de cette érotisation perçue et projetée que Denise Bombardier est « dubitative sur la stratégie qui consiste pour les femmes à utiliser leur corps comme artillerie de leur combat »<sup>1090</sup>. Posant la question de l'efficacité de « l'exhibition des seins transformés en armes de combat », la chroniqueuse redouble d'avertissements : « Les femmes devraient user de leurs attributs sexuels avec plus de prudence » et « les femmes devraient faire l'économie de leurs corps ». Les seins constituent des « objets de fantasmes masculins »<sup>1091</sup>.

#### 2.3.4) L'érotisation des corps féminins : le paradoxe de la visibilité

Denise Bombardier se positionne du point de vue des femmes et interroge la contradiction dans laquelle ces dernières sont enchevêtrées : « Il y a un paradoxe évident dans l'attitude des femmes face à leur corps. L'hypersexualisation des fillettes n'a cessé de se développer alors que les revendications pour l'égalité entre les sexes sont plus présentes que jamais ». La sexualisation s'oppose à l'égalité des sexes, dans la mesure où elle participe à l'objectivation des femmes au profit du regard masculin hétéronormé. L'argumentation de Denise Bombardier est proche de la critique matérialiste (féministe et anticapitaliste) ou encore universaliste (ne pas reproduire les distinctions identitaires et la différenciation sexuelle). Pour consolider ce positionnement, l'essayiste recourt à une double analogie, la première, avec l'usage du voile intégral, la seconde, avec la nudité publicitaire :

---

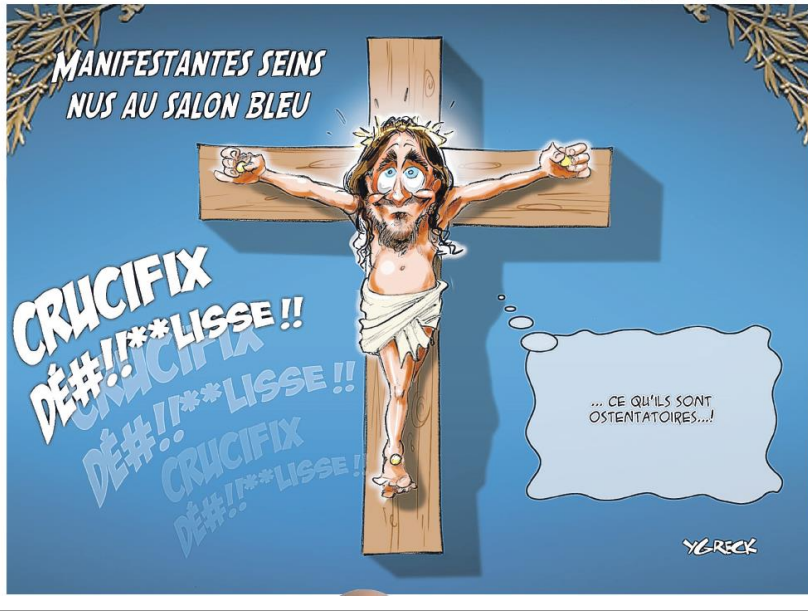
<sup>1087</sup> Face aux nombreuses réactions le texte a été retiré. La Fédération des femmes du Québec a accusé l'auteur de « banaliser une agression sexuelle » et l'a comparé à un « mononcle cochon ».

<sup>1088</sup> Dupriez Bernard, « Vers une charte consensuelle », *Le Devoir*, 3/10/13.

<sup>1089</sup> Diouf Boucar, « Les guerrières pas de brassières », *La Presse*, 2/11/13.

<sup>1090</sup> Bombardier Denise, « Crucifix, décâlisse ! », *op. cit.*

<sup>1091</sup> *Idem.*



Iconographie 89  
(Le Journal de Québec,  
2/10/13)

Iconographie 90  
(La Presse, 2/11/13)



Une militante de Femen brandissant son arme de distraction massive au Salon bleu, début octobre. PHOTO: JACQUES BOISSINOT, LA PRESSE CANADIENNE

## Les guerrières pas de brassière



**BOUCAR DIOUF**  
L'auteur est humoriste, conteur, biologiste et animateur. Il collabore régulièrement à la section Débats.

Que l'on soit pour ou contre la stratégie de subversion des Femen, une chose est certaine, ça marche. En fait, Marie-Chantal Toupin avait compris avant tout le monde que la poitrine féminine est un leurre publicitaire d'une efficacité redoutable. Une annonce qui cible principalement les mâles occidentaux, possédés par la testostérone, car je suis en effet certain que les Femen n'auraient pas grand succès en essayant de perturber une réunion du Conseil du statut de la femme.

L'obsession du mâle *Homo sapiens* pour la poitrine féminine est un mystère qu'anthropologues, biologistes et psychiatres essayent d'élucider depuis des décennies. Et ce ne sont pas les zones d'ombre qui manquent! Selon les évolutionnistes et autres sympathisants de Darwin, c'est cette lipéide qui nous caractérise qui aurait contribué à sexualiser la poitrine féminine.

L'humain étant une des rares espèces adeptes de la position du missionnaire, le contact avec les seins pendant les ébats aurait contribué progressivement à sexualiser ces organes, qui ont été inventés avant tout pour nourrir les bébés.

Les scientifiques de l'évolution parlent des seins comme d'une deuxième paire de fesses, placée par la nature

juste à la bonne hauteur. Selon la culture et le pays, les hommes sont plus ou moins intéressés par les fesses proximales ou distales.

C'est ainsi qu'en Occident, on paye des fortunes pour des augmentations mammaires, pendant que des Brésilien(ne)s se font arranger le derrière et le devant, parce que leurs hommes semblent avoir une sensibilité bidirectionnelle.

Mon grand-père, plus adepte du verso que du recto, enseignait de donner à la belle une petite tape affectueuse sur une fesse. Si après une heure, ça vibre encore, c'est qu'elle est bonne à marier! Que voulez-vous? À chacun ses critères de beauté.

**Si les Femen faisaient irruption sous un arbre à palabres en pays Sérère, d'où je viens, elles impressionneraient plus par la blancheur de leur peau que par leurs lolos.**

Je viens d'une culture où voir une fille pas de top ne déclenchait pas le téléphone arabe, et déplaçait encore moins la télévision nationale. Si les Femen faisaient irruption sous un arbre à palabres en pays Sérère, d'où je viens, elles impressionneraient plus par la blancheur de leur peau que par leurs lolos.

Je me souviens d'avoir expliqué à ma sœur, qui est au Sénégal, l'événement Janet Jackson au Super Bowl de

2004. Vous savez, la fois où Janet a fait perdre la tête à l'Amérique en faisant apparaître sur scène un bout de son mamelon. Savez-vous ce que ma sœur m'avait répondu? Elle m'avait dit que c'est parce que les Américains n'avaient pas de vrais problèmes, comme trouver à manger et à boire, qu'ils s'inventaient de faux scandales.

Larry Young, professeur de psychiatrie à l'université d'Emory, a apporté des résultats presque troublants sur le sujet. Lors d'une expérience, Young et ses collaborateurs ont réparti des jeunes hétérosexuels en deux groupes. Ils leur ont remis de l'argent virtuel, qu'ils devaient faire fructifier dans un jeu d'investissement, le tout devant des écrans où défilaient des images.

L'auteur a alors remarqué que le seul fait de montrer un décolleté plongeant sur le moniteur pouvait perturber profondément le jugement des jeunes hommes, au point de les rendre complètement mabouls et irréfléchis avec le pognon. Comme si cela ne suffisait pas, la simple vue d'un soutien-gorge pouvait les déstabiliser.

Si ce n'est pas ça un trouble congénital, dites-moi c'est quoi? D'ailleurs, les yeux écarquillés et la bouche ouverte de certains députés à la vue des Femen semblaient corroborer les conclusions de cette étude.

Heureusement, nos braves représentants ne votaient pas le budget ce jour-là, sinon les filles auraient probablement, comme dans l'expérience de Young, provoqué une dilapidation des deniers publics.

« N’y a-t-il pas un lien à établir entre les femmes qui recouvrent en entier leur corps pour en effacer les contours et disparaître elles-mêmes en quelque sorte et ces autres qui le dénudent entièrement ou partiellement pour le plaisir tarifé de l’autre ou pour des raisons politiques ? ». Le lien entre ces différentes « figures corporelles », c’est l’usage « instrumental » du corps genré. Le premier corps est gouverné par un système religieux, le second par un système économique dans la sphère médiatique.

En échange de cette dénudation des corps, les militantes bénéficieraient d’une visibilité, donc d’un capital économique et symbolique. Pour Mylène Moisan, la quête de la médiatisation est centrale. Le calcul des manifestantes de la protestation se résume à capter la couverture médiatique, « comme si ces femmes avaient cherché comment tirer profit du débat sur la Charte pour attirer sur elles les projecteurs. Et, la seule chose qu’elles ont trouvée, c’est cet anachronique crucifix qu’on avait presque oublié »<sup>1092</sup>. En province à Saguenay, la journaliste Myriam Ségal s’offusque que ces « excitées aux seins agressifs » obtiennent autant de visibilité : « Une paire de seins, une empoignade, et les voilà vedettes ! »<sup>1093</sup>

Pour accéder à cette sphère médiatique, une sélection des « corps magazine » est nécessaire. Les militantes « se recrutent d’abord pour leur beauté et un corps sans embonpoint »<sup>1094</sup>. L’usage de l’article indéfini, « un corps » renforce l’image du corps « homogène » et « objet ». La critique du corps magazine, sans être totalement présupposée, va étayer la thèse de l’effet pervers qui repose sur le postulat de l’érotisation des corps. Elle accentue ainsi la dépolitisation plutôt qu’elle ne rend compte réellement d’une sélection des corps au sein des branches Femen. Les corps choisis seraient sans bouffissures, corpulences, rotondités ou réplétions. Si les fondatrices ukrainiennes correspondaient à des tours de taille resserrés, l’image reconstruite a posteriori par Denise Bombardier semble en décalage avec celle de l’événement. Les photographies non retouchées des corps d’activistes comme celui de Stéphanie Sun Art, montrent des corpulences plus diversifiées que celles qui sont promues par les magazines de mode ou les magazines féminins par exemple.

En niant l’hétérogénéité des corps, la critique du corps-objet se révèle instrumentale et tautologique. Lorsque cette critique de l’érotisation est amplifiée au point d’être le cadre principal de l’analyse, elle joue un rôle précieux de dépolitisation. Les deux corps-objets sont principalement la sexualisation, bien ciblée par les différent.e.s commentateurs.rices et la dépolitisation du corps, cette seconde est beaucoup moins mise en évidence, tant elle se greffe à la première. Sexualisation et dépolitisation sont les deux faces d’une même pièce.

\*\*\*

---

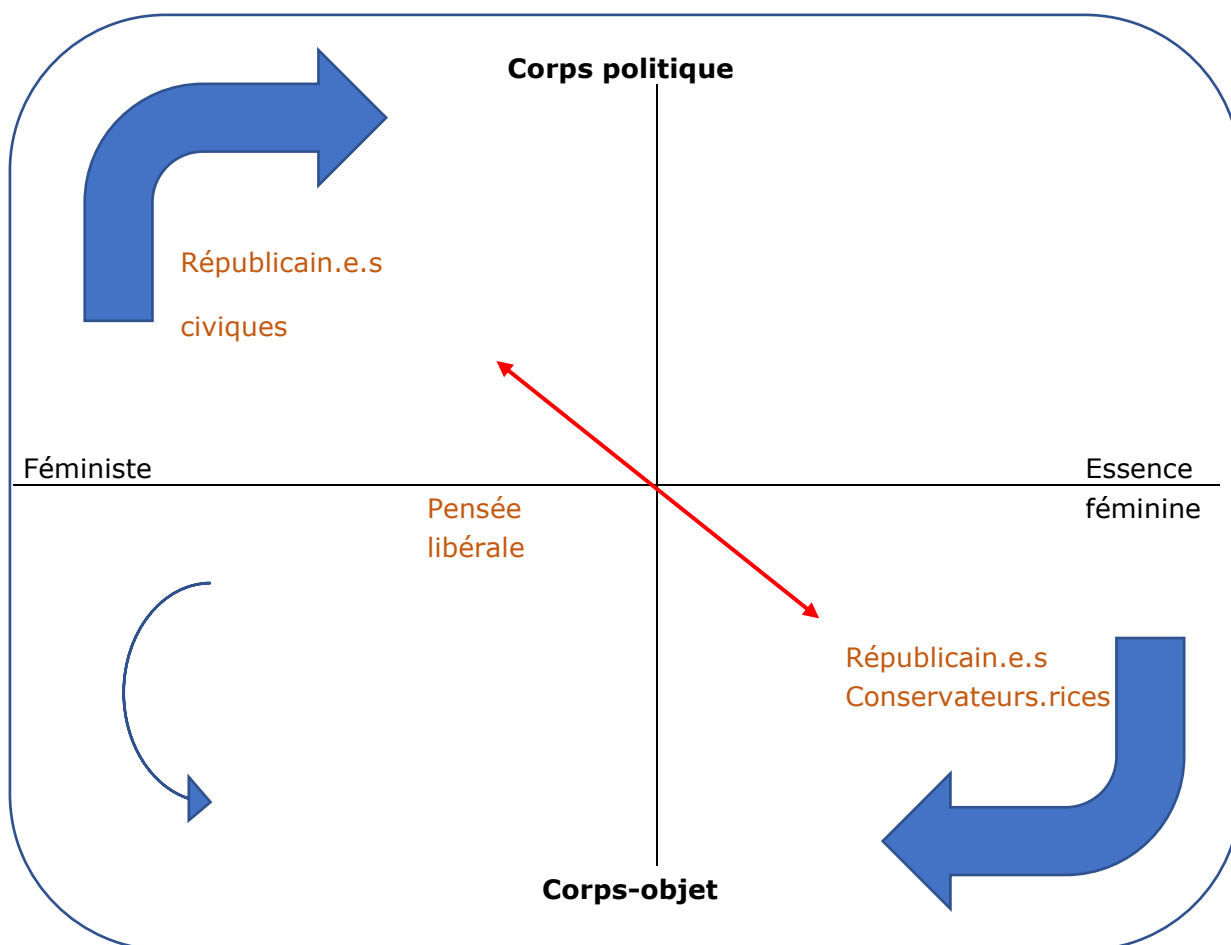
<sup>1092</sup> Moisan Mylène, *op. cit.*

<sup>1093</sup> Ségal Myriam, *op. cit.*

<sup>1094</sup> Bombardier Denise, *op. cit.*

L'affaire du crucifix se greffe au contexte de la Charte et superpose trois clivages. Le premier conflit oppose le féminisme et le féminin (constructivisme vs essence féminine). Une seconde discordance oppose le « corps laïque » républicain et le « corps stigmatisé » des minorités ethniques et religieuses. Enfin, l'opposition entre le corps politique et le corps-objet est prééminente dans les analyses. Mais elle joue en fonction des deux premières variables. Les trois familles de pensée se positionnent (républicain.e.s civiques, républicain.e.s conservateurs.rices et pensée libérale) selon ces deux enjeux : la question féministe et la question interculturelle. La première carte perceptuelle permet de visualiser le positionnement des trois familles en croisant seulement leur appréciation du corps seins nus du point de vue de la question féministe (*graphique 14*). Plus la lecture est féministe, plus le corps est considéré dans sa dimension politique. Toutefois, la lecture féministe, dans une moindre mesure, relie l'usage de la protestation Femen à un phénomène d'objectivation du corps.

Graphique 14 : carte perceptuelle de l'intersection du corps et de la question féministe



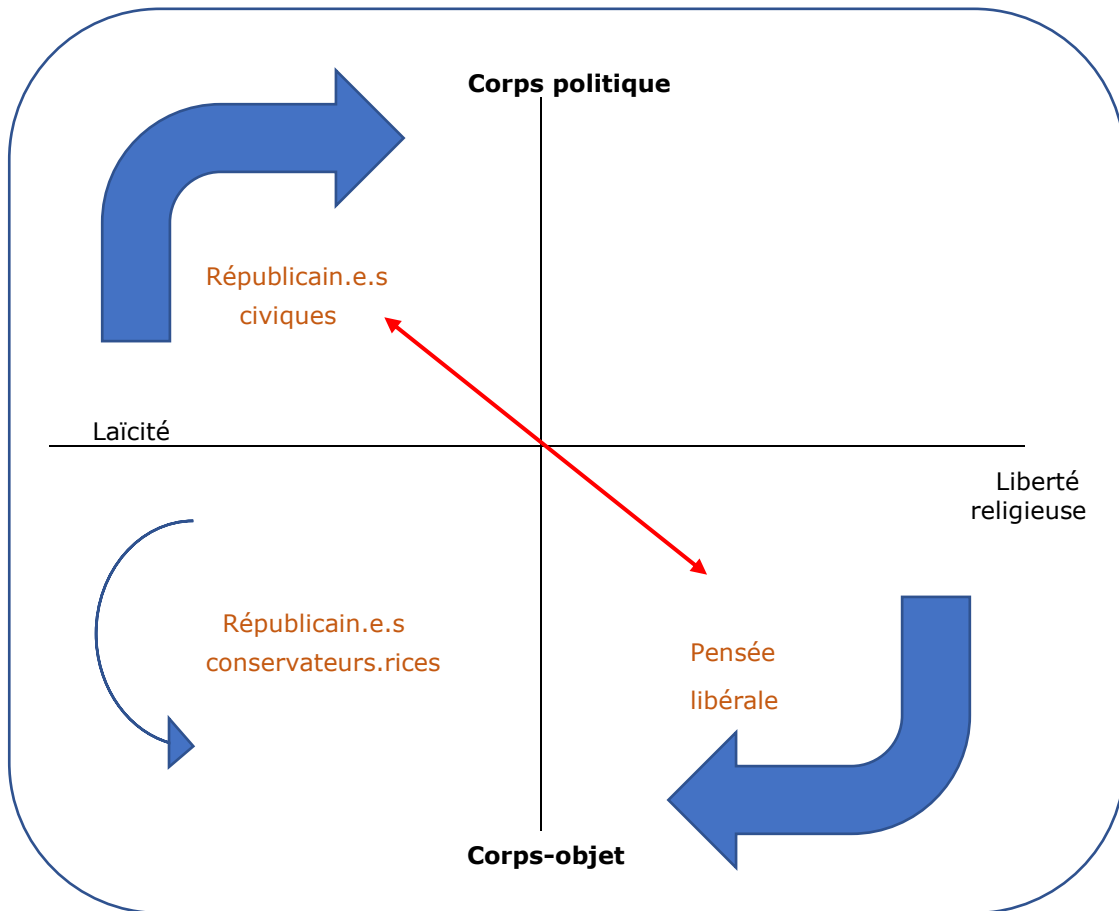
À l'inverse de cette première tendance, plus la lecture tend vers l'essence féminine, plus la critique du corps-objet des manifestations Femen est exprimée. Ainsi les républicain.e.s civiques dans une lecture féministe mobilisent le corps politique davantage que les autres familles. Ce groupe s'oppose ainsi aux républicain.e.s conservateurs.rices. L'antagonisme de ces deux familles modèle le clivage. La pensée libérale (interculturelle) a un positionnement qui reste peu opératoire sur cette carte de perception, tant elle est constituée à la fois de prismes féministes et de lectures communautaires faisant l'impasse sur l'égalité des sexes.

Lorsque la question interculturelle prédomine dans le débat (*graphique 15*), les tenant.e.s d'une laïcité exigeante mobilisent le corps dans sa dimension politique (corps-sujet féministe et corps dialogique). Toutefois les républicain.e.s conservateurs.rices, favorables à une laïcité patrimoniale (catholique), ne ménagent pas leurs critiques du corps-objet (voilés/dévoilés). L'antagonisme est cette fois-ci entre les républicain.e.s civiques et la pensée libérale qui défend les libertés religieuses. Ce double clivage peut expliquer par exemple qu'une même féministe se trouve sur les deux approches à la fois : proche des républicains civiques en défendant le corps politique des Femen, et sur la question interculturelle, elle se situe dans la pensée libérale contestant une laïcité restrictive et asymétrique. Ainsi la participation de militantes à la marche des « Janette » en soutien à la laïcité donne lieu à un malentendu. Une activiste souligne ce quiproquo : la foule les ayant applaudies alors qu'elles manifestaient contre cette marche<sup>1095</sup>. Le principal slogan étalé sur les torsos des militantes Femen revendiquait pourtant « Dieu est féministe » et « la laïcité est rassembleuse ». Il est plus probable que certaines militantes révisent l'histoire.

---

<sup>1095</sup> Emma, ex-militante, entretien avec l'auteur, Montréal, 2/01/2019.

Graphique 15 : carte perceptuelle de l'intersection du corps et de la question interculturelle



L'ambiguïté de la position montre d'une part le changement de position de l'ex-militante Femen. La pensée féministe se crée de l'espace dans des courants antagonistes. Une militante peut passer des républicain.e.s aux libéraux.les sans renoncer à son féminisme. Ainsi, plusieurs types d'arguments qui structurent l'événement (la synecdoque féministe, le péril de l'islamisme, l'argument par essence et la critique du corps érotique) peuvent se combiner dans une même argumentation malgré leurs oppositions. Parmi ces quatre formes argumentatives, la plupart sont communes aux autres « affaires » Femen (en France et en Tunisie). Toutefois, l'« argument par essence » n'est jamais aussi bien exprimé que dans une autre sphère que le médiatique : l'arène judiciaire.







## Chapitre 13. Les seins nus et le droit : le pouvoir de la « nature »

---

« L'arme du droit » est une expression qui révèle la double dimension des effets de la sphère judiciaire sur un mouvement social<sup>1096</sup>. Le droit est une arme pour contraindre, fonction initiale de régulation sociale de l'État. Toutefois, cette contrainte est également une « ressource » pour les citoyen.ne.s qui contestent en retour<sup>1097</sup>. La sociologie de l'activisme juridique s'interroge justement sur ces usages militants du droit<sup>1098</sup>.

Les études de genre sont un champ de recherche particulièrement fécond en la matière, tant le droit et l'espace de la cause des femmes se font écho. Pour reprendre le titre d'un numéro des *Cahiers du Genre*, le droit « engendre » le genre, signifiant ainsi que les normes juridiques produisent et reproduisent les normes sociales<sup>1099</sup>. Les auteur.e.s insistent sur cette articulation entre droit et société, plutôt que de considérer le droit uniquement dans sa "juridicité", à savoir « un système clos » avec une « apparente universalité »<sup>1100</sup>. La critique féministe du droit n'est pas récente, la construction des États et des régimes politiques contemporains reposent sur un droit androcentrique. En France, la construction (masculine) de la République s'accompagne de l'exclusion du sujet politique féminin<sup>1101</sup>. L'ordre social et politique genré est incorporé dans la production de normes juridiques qui reproduisent la différenciation sexuelle. Une littérature abondante a identifié cet androcentrisme dans le droit et la légitimation, par les catégories juridiques, d'inégalité de genre<sup>1102</sup>. L'ouvrage *La Loi et le genre* (programme REGINE) fait un long et riche exposé sur la production des différences sociales et politiques de sexe dans les textes de loi français<sup>1103</sup>. Les analyses féministes radicales, notamment francophones, se sont longtemps méfiées du droit et des théories libérales qui se font en défaveur des femmes<sup>1104</sup>. Toujours en France, la loi sur l'avortement (loi Veil de 1975) est votée « sans le MLF », et les

---

<sup>1096</sup> Israël Liora, *L'arme du droit*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020.

<sup>1097</sup> Bereni Laure, (et al.), « Entre contrainte et ressource : les mouvements féministes face au droit », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 29, n° 1, 2010.

<sup>1098</sup> Lochak Danièle, « Les usages militants du droit », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 10, 2016, mis en ligne le 22 juin 2016, (Consulté le 5 janvier 2021).

<sup>1099</sup> Cardé Coline, Devreux Anne-Marie, *L'engendrement du genre*, *Les Cahiers du Genre*, n° 57, 2014/2.

<sup>1100</sup> Cardé Coline, Devreux Anne-Marie, « Le genre et le droit : une coproduction », *ibid*, p. 5.

<sup>1101</sup> Bard Christine, *Les Filles de Marianne*, *op. cit.*, p. 360.

<sup>1102</sup> Le droit français a longtemps ignoré le genre, davantage que dans d'autres pays rappelle Michelle Perrot, « Ouverture » dans Bard Christine (dir.), *Femmes et justice pénale : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 12.

<sup>1103</sup> Henneute-Vauchez Stéphanie, Pichard Marc, Roman Diane (dir.), *La loi et le genre. Études critiques de droit français*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

<sup>1104</sup> Revillard Anne, (et al.), « À la recherche d'une analyse féministe du droit dans les écrits francophones », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 28, n° 2, 2009, p. 4-10.

militantes se font entendre en dehors des tribunaux et du Parlement<sup>1105</sup>. Le droit opprime et les groupes contestataires des années 1960 et 1970 le voient comme un miroir des dominant.e.s. Pierre Bourdieu qualifiait de « force du droit » cet espace juridique de reproduction des inégalités sociales<sup>1106</sup>.

Pourtant, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et dans des contextes très variés, le droit est devenu un outil de contestation féministe : « L'obtention de droits pour les femmes est l'un des moteurs des mouvements féministes, qu'il s'agisse de droits jusqu'alors inaccessibles aux femmes ou de droits qui les protègent »<sup>1107</sup>. Le droit est un espace de parole, il est « potentiellement une puissante grammaire pour penser les injustices, construire des griefs et exprimer des revendications »<sup>1108</sup>. Les violences sexuelles et de genre constituent un front central des modifications législatives et des adaptations juridiques, revendiqué par les mouvements de femmes et les groupes féministes<sup>1109</sup>. Cette dynamique s'inscrit dans un contexte de production de dispositifs nationaux et internationaux de lutte contre les violences de genre depuis les années 1970<sup>1110</sup>. Or la plus grande difficulté de la critique de l'analyse féministe réside dans le paradoxe entre d'une part cette « dénonciation du caractère patriarcal du droit » et de l'autre la « volonté de mobiliser un instrument légitime et légitimant »<sup>1111</sup>.

De cette tension, deux grands volets de recherche ont été investis dans la littérature académique. L'usage du répertoire d'action juridique et législatif dans les luttes collectives correspond au premier point, c'est-à-dire lorsque les mouvements sociaux se saisissent du droit, c'est la *legal mobilization*<sup>1112</sup>. La seconde direction importante des travaux est le « *cause lawyering* »<sup>1113</sup>. Celui-ci correspond à l'engagement des juristes dans la défense de causes. Cet activisme des juristes apparaît fréquemment comme une condition signifiante de ce passage de la mobilisation sociale à l'arène judiciaire<sup>1114</sup>. Toutefois, la mobilisation de juristes ne garantit pas un résultat positif au profit d'un mouvement social. Certains travaux relativisent le rôle de l'activisme juridique, sinon le déclarent contre-productif à la mobilisation. Dans le cas de Femen, quelles sont les conditions de passage de la controverse vers l'arène judiciaire et ses effets ? Est-ce que la judiciarisation du corps seins nus contribue à politiser ou à dépolitiser la « cause » ?

À partir des procès Femen dans les trois pays (France, Québec et Tunisie), nous comparons la place de l'activisme dans les contextes juridiques spécifiques, le travail collectif des militant.e.s et des avocat.e.s et enfin les profils de ces dernier.e.s. Nous analysons ensuite l'usage de l'article

---

<sup>1105</sup> Bereni Laure, et al. « Entre contrainte et ressource », *op. cit.*, p. 7.

<sup>1106</sup> Bourdieu Pierre, « La force du droit. Éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 64, 1986, p. 3-19.

<sup>1107</sup> Cardi Coline, Devreux Anne-Marie, « Le genre et le droit », *op. cit.*, p. 13.

<sup>1108</sup> Agrikoliansky Éric, « Les usages protestataires du droit », dans *Penser les mouvements sociaux*, *op. cit.*, p. 226.

<sup>1109</sup> Roca i Escoda Marta, Delage Pauline, Chetcuti-Osorovitz Natacha, « Quand la critique féministe renouvelle le droit. Présentation du dossier », *Droit et société*, Vol. 99, n° 2, 2018 p. 278.

<sup>1110</sup> La *Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes* (CEDAW) adoptée en 1979 symbolise l'internationalisation de cette dynamique.

<sup>1111</sup> *Ibid*, p. 279.

<sup>1112</sup> Agrikoliansky Éric, « Les usages protestataires du droit », *op. cit.*, p. 225.

<sup>1113</sup> Nous reprenons ces deux expressions en anglais pour souligner une fécondité académique anglo-saxonne, Bereni Laure, (et al.), « Entre contrainte et ressource », *op. cit.*, p. 13.

<sup>1114</sup> Arlikoliansky Éric, « Les usages protestataires du droit », *op. cit.*, p. 241.

222-32 du code pénal français, l'article 226 du code pénal tunisien et l'article 175 du code criminel québécois, tous trois mobilisés au sein de ces justices respectives. L'analyse se situe sur le plan normatif (lecture des textes et décisions juridiques) et dans une approche processuelle (interactions et pratiques sociales entre les protagonistes).

### **3.1) L'activisme juridique dans des contextes de legal mobilization**

Pour comprendre le passage de la controverse à l'arène judiciaire, il est nécessaire d'interroger le rôle du système de justice. Un point commun entre les trois pays réside dans les systèmes de droit fondés sur le code civil. Cela affecte particulièrement les mobilisations féministes dans les sociétés francophones, particulièrement, où les changements législatifs semblent être la priorité. Pourtant, les protestations Femen déclenchent un activisme judiciaire dans chacune des trois sociétés : tunisienne, québécoise et française. La gestion judiciaire des manifestations Femen montre d'ailleurs plusieurs similitudes.

#### 3.1.1) Des contextes favorables aux changements législatifs

En France, en Tunisie et au Québec, le système judiciaire est pyramidal avec des tribunaux de première instance, des cours d'appel et des cours suprêmes. La France et la Tunisie ont des systèmes très similaires, divisés en deux ordres : administratif et judiciaire. À la tête de ces deux branches, on trouve un Conseil d'État et une Cour de cassation. Le Québec est moins organisé par cette division que par une répartition entre les tribunaux et les Cours du Québec d'une part et les tribunaux fédéraux canadiens, d'autre part. À la tête de l'ensemble du système de justice, se trouve la Cour suprême du Canada. Les trois pays partagent une culture juridique du code civil (dont l'origine remonte au code napoléonien). Cela signifie que l'activité juridique consiste principalement à se référer à ce texte qui comporte les grands principes généraux dans la résolution des conflits. Le système du code civil se distingue fortement de la *common law* basée sur la règle du précédent et sur un travail de jurisprudence beaucoup plus intensif. Si le Québec a la particularité d'avoir un code civil, le Canada repose sur un système à la *common law* britannique, le droit québécois reste un régime hybride.

Plusieurs auteur.e.s insistent sur cette distinction des systèmes juridiques pour rendre compte des variations de l'activité juridique féministe selon les pays <sup>1115</sup>. Le droit protège les libertés, fonction essentielle dans les pays où la tradition du libéralisme politique est très présente (Amérique du Nord). Dans le système du *common law*, l'activité de jurisprudence est

---

<sup>1115</sup> Revillard Anne, « Entre arène judiciaire et arène législative. Les stratégies juridiques des mouvements féministes au Canada », dans Jacques Commaille (éd.), *La fonction politique de la justice*, Paris, La Découverte, 2007, p. 147.

intense et ouvre ainsi la voie aux changements. Dans les pays avec un système de code civil, l'enjeu est bien souvent de parvenir à obtenir des réformes législatives ou constitutionnelles<sup>1116</sup>.

L'exemple récent de la Tunisie « révolutionnaire » rappelle l'actualité des luttes de genre dans les textes fondateurs. Il faut rappeler qu'en Tunisie, le féminisme d'État a été une constante de la vie politique pendant 40 ans : les droits des femmes sont instrumentalisés ou progressent dans les limites tracées par le patriarcat étatique. En outre, le droit est fondé sur une « dualité normative » et puise dans des sources juridiques civiles et religieuses (« *chari'a* »). Au nom des droits des femmes, les normes juridiques religieuses sont instrumentalisées par les pouvoirs successifs (Habib Bourguiba, Zine Ben Ali)<sup>1117</sup>. En 2012, lors de la rédaction de la Constitution, les féministes mènent une bataille autour de l'inscription de la notion « d'égalité des sexes » lorsque d'autres courants politiques préconisent d'inscrire la « complémentarité » des rôles entre les hommes et les femmes<sup>1118</sup>. La constitution tunisienne du 27 janvier 2014 et son article 46 consacrent finalement « l'égalité des sexes », consolident les femmes dans la législation antérieure et engagent même l'État à développer « ces droits conformément à ses engagements internationaux »<sup>1119</sup>. Pour la première fois, la nouvelle Constitution tunisienne adopte, par ailleurs, « un dispositif spécifique de lutte contre les violences à l'égard des femmes »<sup>1120</sup>.

De même au Québec, dans les années 1980, tandis que les Canadiennes investissent l'arène judiciaire « en lien avec la conquête de droits constitutionnels fondamentaux », les Québécoises privilégient une « stratégie de réforme législative »<sup>1121</sup>. Jennifer Stoddart insiste sur ce contexte du système juridique et montre par ailleurs que plusieurs affaires importantes au Québec dans les années 1970 et 1980 ont conduit à des jugements défavorables aux droits des femmes<sup>1122</sup>. Les tribunaux sont considérés comme une menace. Dans le prolongement de cette étude, Anne Revillard relève trois grands facteurs qui expliquent la différence des féministes - canadiennes et québécoises - dans le rapport qu'elles entretiennent au droit : le profil sociologique des membres du mouvement québécois (elles sont rurales, syndicalistes, etc.), leur type de ressources (plus politiques que juridiques) avec des allié.e.s au sein des partis politiques et dans l'appareil de l'État et le cadrage nationaliste des revendications. Concernant ce dernier point, les Québécoises se sont retirées des débats constitutionnels de 1980-1982 et la stratégie juridique est reléguée du côté des outils canadiens.

Les travaux sur la France convergent dans la même direction. Les auteures du numéro de *Nouvelles Questions Féministes* (NQF) concluent à un activisme juridique moins prégnant en

---

<sup>1116</sup> Gaïti Brigitte, Israël Liora, « Sur l'engagement du droit dans la construction des causes », *Politix*, Vol. 62, n° 2, 2003, p. 19.

<sup>1117</sup> Bessis Sophie, « Le féminisme institutionnel en Tunisie », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, [En ligne], 9-1999, mis en ligne le 22 mai 2006, (Consulté le 05 janvier 2021).

<sup>1118</sup> Chekir Hafidha, « Les droits des femmes en Tunisie : acquis ou enjeux politiques ? », *Hérodote*, Vol. 160-161, n° 1-2, 2016, p. 365-380.

<sup>1119</sup> Ben Mahfoudh Haykal, Tabei Mouna, « Égalité, genre et constitution : Tunisie », *Annuaire international de justice constitutionnelle*, 34-2018, 2019, p. 490.

<sup>1120</sup> *Ibid*, p. 494. Cette constitutionnalisation des violences de genre permet la loi organique n° 2017-58 du 11 août 2017, relative à l'élimination de la violence à l'égard des femmes.

<sup>1121</sup> Revillard Anne, « Entre arène judiciaire et arène législative », *op. cit.*, p. 147.

<sup>1122</sup> Stoddart Jennifer, « Des lois et des droits. Considérations à propos d'un cheminement distinct », *Les Cahiers de droit*, Vol. 36, n° 1, 1995 p. 9-26.

France avec un « échec de la judiciarisation des violences sexuelles lors de l'affaire Boupacha » ou encore un « recours inexistant ou très limité à l'arène judiciaire par le Planning familial des années 1960 et les mouvements de défense des femmes réfugiées dans les années 1990-2000 »<sup>1123</sup>. La mobilisation pour des changements législatifs reste le paradigme dominant. Les auteur.e.s de ce numéro de *NQF* concluent même à une sorte de spéculation : « Les stratégies de réforme par la voie législative semblent dominer dans les recherches francophones »<sup>1124</sup>. Si l'activisme juridique féministe existe en France, il reste, en tout cas, marginal dans les études qui veulent en rendre compte.

Dans les trois pays (France, Québec et Tunisie), les tribunaux ne semblent pas constituer une forme de mobilisation féministe fondamentale ou visible. C'est la participation politique des femmes et l'objectif de légiférer qui prédominent dans les stratégies féministes. Alors que les contextes juridiques et judiciaires ne favorisent guère l'activisme juridique au nom du féminisme, quels sont les paramètres ayant impulsé l'activisme Femen dans les tribunaux ? Et que devient la controverse féministe dans cette arène spécifique ?

3.1.2) L'activisme juridique Femen en France, au Québec et en Tunisie : continuité et discontinuité des registres légaux de coercition

Femen n'est pas, à son origine, un activisme juridique. Les militantes ont manifesté à maintes reprises pour des réformes législatives ou contre celles-ci (prostitution, avortement, etc.). Elles ne se saisissent pas du droit pour contester. C'est la saisie du droit par les autorités publiques que les activistes féministes contestent. Quelles sont les poursuites engagées en France, au Québec et en Tunisie à l'égard des militantes Femen ? C'est le répertoire tactique qui est visé par les autorités.

#### ***a) En France : un usage tardif et régulier de l'article 222-32 sanctionnant l'exhibition sexuelle***

Le premier facteur commun est le cadre légal et politique contraignant. Les protestations Femen font l'objet de poursuites dans les trois pays. En raison de la multiplication des actions sur le territoire français, le nombre de procès est plus élevé. Cela dit, la longueur des procédures reste à justifier, tant elle est particulière dans le cas de la France. Cinq procédures de justice ont lieu entre 2014 et 2020 [*Tableau 2*]<sup>1125</sup>. Ces cinq affaires françaises correspondent à la manifestation contre Civitas (18 novembre 2012), à l'intrusion au sein de la Cathédrale de Notre-

---

<sup>1123</sup> Bereni, Laure, (et al.), « Entre contrainte et ressource », *op. cit.*, p. 13.

<sup>1124</sup> *Idem.*

<sup>1125</sup> Il y a probablement d'autres affaires judiciaires mais celles-ci sont les plus longues, en termes de procédure, et donc les plus contestées tant du côté des militantes que des parties civiles ou du ministère public.

Dame de Paris (12 février 2013), de l'Église de la Madeleine (20 décembre 2013), du musée Grévin (5 juin 2014) et enfin à la manifestation devant le Palais de justice de Lille (10 février 2015). Les deux premières affaires de justice concernent des accusations d'injure publique, de dégradation de matériel et de violences physiques.

Dans l'affaire Civitas, les militantes sont poursuivies pour « injure publique » et la procédure est intentée par l'association Alliance Générale Contre le Racisme et le Respect de l'Identité Française et Chrétienne (AGRIF). L'affaire est renvoyée à plusieurs reprises jusqu'à l'audience du 15 décembre. Le tribunal correctionnel rend son jugement (P13049000340) le 16 février 2016 et déboute la demande d'AGRIF. Les militantes sont relaxées et un appel est interjeté. La Cour d'appel de Paris déboute la demande d'AGRIF, le 8 décembre 2016. À la suite du pourvoi (17.80.524), la Cour de cassation confirme la décision de la Cour d'appel le 6 mars 2018. Entre l'événement militant et la fin de la procédure de justice, il s'est écoulé six ans. Le temps politique ou médiatique n'est pas le temps judiciaire.

L'affaire de la cathédrale de Notre-Dame de Paris, comme l'affaire précédente, témoignent de l'enjeu d'une action collective : les neuf militantes qui ont investi la cathédrale le 12 février 2013 se retrouvent collectivement sur le banc des accusés. L'altercation avec les gardes de la cathédrale et les échanges de violences sont au cœur du procès. Des accusations de dégradation sont aussi rapportées par la partie civile : l'Association pour la commémoration du 850<sup>e</sup> anniversaire de la cathédrale et l'affectataire de la cathédrale, Mgr Patrick Jacquin. Le Tribunal de grande instance (TGI) de Paris fait la jonction entre le dossier (n° 13143000417) concernant la « dégradation ou détérioration de bien d'autrui commise en réunion » par neuf militantes Femen et le second dossier (n° 140240000406) à l'égard de trois agents de sécurité accusés d'avoir « volontairement commis des violences en l'espèce ». La décision du 10 septembre 2014 du TGI de Paris est une double action, publique et civile. Le jugement relaxe les militantes et condamne les gardiens à une amende, à du sursis et à des sommes en réparation. L'ensemble des parties civiles ont interjeté en appel, de même que le procureur.e de la république, contre les militantes. L'arrêt 14/08718 de la Cour d'appel confirme la relaxe des militantes et la condamnation de deux agents, le 29 octobre 2015.

À partir de la fin de 2013, les trois autres affaires (action de l'Église de la Madeleine, du musée Grévin et du Palais de justice de Lille) laissent apparaître un usage plus systématique de l'accusation d' « exhibition sexuelle ». L'article 222-32 est dorénavant mobilisé par le procureur.e de la République à l'égard des militantes. Il est étrange que les premiers procès ne donnent pas lieu à des accusations d'exhibition sexuelle par le ministère public. L'affaire de l'Église de la Madeleine constitue ainsi une rupture pour Femen en France, dont les protestations seins nus sont juridiquement interprétées en termes d'exhibition sexuelle. C'est à ce moment-là, pour la première fois, que la saisine de la justice par le procureur.e de la République se fait sur la base de l'article 222-32 :

## **Procédure de saisine du tribunal, convocation du 14 mars 2014**

Elle est prévenue d'avoir à PARIS 8<sup>ème</sup>, le 20 décembre 2013, en tout cas sur le territoire national et depuis temps n'emportant pas la prescription, imposé à la vue du public une exhibition sexuelle, en l'espèce : en montrant ses seins dans l'enceinte de l'Eglise de la madeleine à Paris 8<sup>ème</sup>, lieu accessible au regard du public,  
*Faits prévus par l'article 222-32 du code pénal et réprimés par les articles 222-32, 222-44, 222-45, 222-45-1 al.1 du code pénale.*

La militante française Éloïse Bouton est condamnée par le TGI de Paris à un « emprisonnement délictuel d'un mois » avec sursis, à verser une somme de 2000 euros de dommages et intérêts en réparation, plus 1500 euros au titre de la procédure (P14007000376, 17 décembre 2014). Jugement confirmé par la Cour d'appel de Paris (RG 15/01363, 15 février 2017) et la Cour de cassation (17.81.618, 9 janvier 2019). Entre 2013 et 2019, six années se sont également écoulées. Cette affaire de la Madeleine se déroule en parallèle d'une seconde affaire de justice, l'action de la militante ukrainienne, Jana Zhdanova lorsqu'elle détruit la statue de cire de Vladimir Poutine au musée Grévin. Les deux procédures influent l'une sur l'autre.

Cette affaire de Jana Zhdanova reste à ce jour la procédure la plus longue et probablement la plus importante. La militante est poursuivie pour dégradation de biens et pour exhibition sexuelle (P14156000960, 14 octobre 2014). À la suite des jugements successifs dans les trois juridictions (première, seconde instance et pourvoi en cassation), l'affaire est renvoyée à nouveau en Cour d'appel, puis une seconde fois en Cassation. Alors que les arrêts de la cour d'appel relaxent la prévenue sur le chef d'accusation d'exhibition sexuelle, la Cour de cassation récuse l'argumentation.

Dans la cinquième affaire de notre corpus, concernant une manifestation devant le Palais de justice de Lille, visant Dominique Strauss-Kahn qui comparait alors dans « l'affaire dite du Carlton » pour « proxénétisme aggravé », le TGI de Lille relaxe les trois militantes (P15114000408, 23 mars 2016) au même motif que les arrêts de la Cour d'appel. Ces deux procédures de justice (église de la Madeleine et musée Grévin) sont analysées plus longuement dans la dernière section de ce chapitre.

La succession chronologique de ces procès et le comportement hétérogène des institutions indiquent trois éléments. D'abord, l'usage de l'article 222-32 devient plus systématique dans les affaires Femen dès la fin de 2013. Le recours à cet article n'est pas constaté auparavant dans d'autres procès Femen en France. Ensuite, les différents tribunaux rendent des jugements contradictoires en la matière. Enfin, fait assez inédit en justice, la Cour d'appel fait jurisprudence, de surcroît, contre le niveau supérieur. Cet imbroglio juridico-judiciaire consacre la décision du 26 février 2020 de la Cour de cassation que nous détaillerons dans la dernière section.

### ***b) L'hypothèse d'une criminalisation générale des protestations Femen ?***

Tandis qu'en France, plusieurs procès s'enchaînent entre 2014 et 2020, en Tunisie,



l'activisme Femen se limite à une seule action. En 2013, la manifestation de trois militantes européennes devant le Palais de justice de Tunis provoque deux jugements, en première instance et en appel. Les articles 226 et 226 bis du code pénal tunisien sont retenus par la justice et sanctionnent les trois militantes pour « outrage public à la pudeur » et « atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique par le geste ou la parole ». Les deux procès des militantes étrangères se déroulent dans un contexte doublement particulier : d'une part, la transition politique en Tunisie politise la justice et d'autre part, l'internationalisation de l'affaire affecte la trajectoire de celle-ci.

Au Québec, l'affaire en justice de l'activiste Nédá Topaloski fait suite à sa manifestation au Grand Prix de Montréal, le 4 juin 2015. La Cour municipale de la ville de Montréal dans son rendu du 21 mars 2017 examine deux motifs de comparution (n° 115-085-938 et 115-085-946). Le premier concerne le « tapage » : « Troubler la paix en vertu de l'article 175(1) du Code criminel ». Le second est relatif à des dégradations sur un véhicule : « Méfaits en vertu de l'article 430(1) du Code criminel ». *A priori*, l'usage de la nudité protestataire ne semble pas mobiliser un registre légal par les autorités ou par la Cour municipale de Montréal. C'est plutôt le déroulement et le contexte de la manifestation qui enclenchent une procédure. Pourtant, d'une part, le « tapage » renvoie tout de même à des débats sur la forme politique de la protestation et les limites de la liberté d'expression. D'autre part, à plusieurs reprises, l'article 173-(1) du code criminel québécois sanctionnant une « action en indécence » est mobilisé par les autorités qui engagent des procédures dans ce sens, voire mobilisent l'article 173(2), qui punit l'« exhibitionnisme ».

En résumé, les protestations Femen passent par la case « justice » dans les trois pays. La manifestation Femen fait l'objet d'un traitement judiciaire. Il apparaît par ailleurs de manière transversale une qualification morale des registres légaux : « exhibition sexuelle », « outrage à la pudeur » et « action en indécence ». Ces articles des codes pénal et criminel ont la particularité de laisser place à la discrétion des juges qui ont le pouvoir d'apprécier la caractérisation de l'infraction. Toutefois, leur usage est loin d'être homogène entre les pays, voire entre différents tribunaux d'un même pays. Le cas de la France est particulièrement probant. Les Femen continuent de protester. L'ambiguïté juridique de l'article 222-32 que l'État mobilise rigoureusement à partir de 2014 déclenche une série de procès contradictoires. En Tunisie, c'est l'absence de manifestations supplémentaires qui enrayer une inflation des procès à l'égard des militantes, et à la suite d'une condamnation ferme en première instance. Au Québec, le rejet de l'article pour exhibitionnisme (173-2) et de l'article pour « action en indécence » (173-1) par la Cour municipale, à deux reprises, bloque les opportunités de poursuite basée sur ce chef d'accusation. La proscription de la nudité (politique) des seins semble ainsi écartée au Québec. Toutefois, cela n'empêche pas la coercition des protestations Femen, en raison de l'usage d'un autre argument juridique : le « trouble à la paix » (article 175).

L'activisme juridique des procès Femen est le fruit de la « contrainte » juridique qui limite ou questionne cette forme de participation politique. Certaines actions radicales, avec dégradations matérielles, empiètent suffisamment sur le cadre légal, pour justifier la saisie de

la justice. Dès lors, les poursuites des institutions contraignent les militantes à justifier leur mode de protestation. Or, les tensions se cristallisent face à l'ambiguïté du droit. C'est une arme à double tranchant tant pour l'État que pour les mobilisations sociales : jusqu'où peut aller la liberté de manifester, la liberté d'expression, l'usage de la nudité etc., ? À partir de quelle limite et sur quelle base juridique, la justice est-elle compétente et légitime dans sa coercition ? Quels sont les arguments juridiques – retenus par les justices – qui soutiennent la pénalisation de la protestation ou à l'inverse rejettent les poursuites ?

Une production critique interprète l'extension du pouvoir du droit sur les mobilisations comme une « criminalisation » croissante de ces dernières. Dans la Tunisie autoritaire, le droit sert à étouffer des formes de contestations<sup>1126</sup>. Dans les démocraties libérales, le droit continue également à réprimer les protestations sociales. Plusieurs travaux convergent dans ce sens de la mise en évidence « d'un droit dont les évolutions les plus marquantes restent la pénalisation d'un nombre croissant de comportements »<sup>1127</sup>. Au Québec, plusieurs auteur.e.s convergent vers une lecture en terme de « criminalisation de la contestation et de pathologisation des marges<sup>1128</sup>. L'implication grandissante de l'arène judiciaire dans les mouvements de luttes, notamment étudiantes, en témoigne. Ce qui rappelle fortement le propos tranché de Michel Foucault qui affirme dans sa théorie *politique* du droit pénal (en Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle) que « la pénalité est, de fond en comble, politique »<sup>1129</sup>. La justice pénale est une arme ou plutôt une tactique dans une guerre qui s'opère dans la société : « Ce que le crime est censé attaquer ce n'est pas le pouvoir, c'est la nature, la morale, la loi naturelle »<sup>1130</sup>. Pour le philosophe, les juges ne punissent pas, elles/ils « corrigent », comme une sorte de médecin<sup>1131</sup>.

La répression des protestations Femen est partiellement attestée par l'usage d'articles de loi quasi-similaires. Toutefois, à une échelle plus micro, et particulièrement sur le cas de Femen en France, le traitement des militantes est hétérogène. Les décisions des procureur.e.s ou des juges ne sont pas identiques. Cela relativise l'hypothèse d'une répression généralisée, sans pour autant signifier une absence de politisation de la justice par l'État. Par ailleurs, les activistes sont loin de se constituer en « victimes » et paradoxalement, elles considèrent le passage d'une arène à une autre comme le prolongement d'un militantisme encore plus nécessaire. Les procédures de justice vont radicaliser leur engagement et leurs revendications. Cette croyance ou confiance en la bataille judiciaire ne saurait s'expliquer sans l'intervention et le soutien d'acteurs.rices du droit, dans la « cause Femen » : les avocat.e.s.

---

<sup>1126</sup> Gobe Éric, « Penser les relations avocats-magistrats dans la Tunisie indépendante : conflictualité professionnelle et dynamique politique », *Politique africaine*, Vol. 138, n° 2, 2015, p. 133.

<sup>1127</sup> Israël Liora, « Usages militants du droit dans l'arène judiciaire : le cause lawyering », *Droit et société*, Vol. 49, n° 3, 2001, p. 108.

<sup>1128</sup> Lamoureux Diane, Dupuis-Déri Francis, *Au nom de la sécurité ! Criminalisation de la contestation et pathologisation des marges*, Québec, M. Éditeur, 2016.

<sup>1129</sup> Foucault Michel, *Théories et institutions pénales. Cours au Collège de France. 1971-1972*, Hautes études, Seuil, Gallimard, 2015, p. 277.

<sup>1130</sup> *Ibid*, p. 278.

<sup>1131</sup> Michel Foucault, avec Jacques Chancel, *Radioscopie*, 1975, 32 min.  
[<https://www.youtube.com/watch?v=Ej5D57fVlIq>], (Consulté le 10/02/2021).

### 3.2) La cause Femen : le travail collectif des entrepreneurs.ses de « démoralisation »

L'analyse de l'activisme juridique Femen ne saurait se passer d'une attention particulière à la relation entre les militantes et les avocat.e.s. Les militantes ne sont guère familières de l'arène judiciaire ni du langage juridique. Aucune d'elles n'est juriste. Si ce lien sociologique est écarté, l'hypothèse d'un continuum militant ou idéologique est proposée pour expliquer la prise en charge de la « cause » Femen par des avocat.e.s. Qualifié.e.s très souvent dans la littérature d'entrepreneurs.ses de causes, voire de « morale », tant les militantes que les avocat.e.s cherchent à imposer une nouvelle norme. Selon Howard Becker, « leurs activités peuvent être qualifiées, à proprement parler, *d'entreprises de morale*, car ce qu'ils entreprennent, c'est bien de créer une nouvelle pièce dans l'organisation morale de la société, dans son code du bien et du mal »<sup>1132</sup>. Et « le prototype du créateur de normes », c'est l'individu qui entreprend une croisade pour la réforme des mœurs et les changements de loi<sup>1133</sup>. Dans les multiples usages, cette formule béckérienne n'échappe pas à une forme de réification. Dans une logique relativiste, les « causes » se valent et les acteurs.rices seraient toutes et tous des entrepreneurs.ses de morale<sup>1134</sup>. Mettre dans la même catégorie l'étiquetage d'une déviance (par un groupe ou une institution) et sa contestation (par un individu, un groupe ou une institution) pose de sérieux questionnements sur un concept quelque fois « fourre-tout ». Si l'engagement des avocat.e.s dans la défense d'une cause relève d'une véritable entreprise collective, les militantes de la cause ont moins entrepris un remplacement de la norme que son élargissement. Les Femen sont en quelque sorte des entrepreneuses de démoralisation.

#### 3.2.1) Les militantes dans l'arène judiciaire : entre intérêts politiques et risques personnels

L'activisme juridique des militantes Femen n'est pas voulu. Mélissa déclare qu'elle n'a pas de problèmes avec la justice, « c'est la justice qui a des problèmes avec moi », dit-elle<sup>1135</sup>. La militante est à son quatrième procès dont deux relaxes et deux en cours au moment de notre entretien : « J'ai un double procès pour exhibition sexuelle, pour troubles électoraux, et j'ai une spéciale dédicace pour "violences sur agent" qui s'est transformée en "rébellion" »<sup>1136</sup>. Ces multiples procédures de justice ne sont pas rares dans le militantisme Femen. Certaines

---

<sup>1132</sup> Becker Howard, *Oustiders, op. cit.*, p. 168.

<sup>1133</sup> *Idem*, p. 171

<sup>1134</sup> « Les Femen ne font que remplacer une norme par une autre » m'a-t-on dit à plusieurs reprises durant ces années de thèse.

<sup>1135</sup> Mélissa, militante active (au moment de l'entretien), entretien avec l'auteur, visioconférence, 04/05/2018.

<sup>1136</sup> *Idem*.

militantes cumulent une variété de procès à l'international. Sabrina a plusieurs procès en France qu'elle a « gagnés », mais a tout de même été condamnée à « 3 ans de prison ferme en Turquie pour insulte au Premier ministre », pays avec lequel il n'y a pas « d'accord d'extradition » précise-t-elle, et une seconde condamnation en Italie, à « 3 mois avec sursis »<sup>1137</sup>. Ces procédures sont directement reliées à des actions militantes. Les Femen les conçoivent comme un prolongement de leur activisme.

Elles qualifient cet espace de justice de « tribune politique ». Une fois engagé.e.s dans le processus, elles prolongent leur activisme en actes et adaptent les motifs. Jana Zhdanova qualifie ses procès « d'activités toujours politiques » et considère que les « femmes ont le droit d'utiliser leur corps comme un instrument politique ». Plus encore, la militante suédoise Frida insiste sur cette « opportunité » qui permet de transmettre le message, pas seulement pour elles-mêmes et le droit de protester, mais également en visibilisant l'objectif initial de la manifestation<sup>1138</sup>. À propos d'une protestation à l'intérieur de l'Ambassade de Russie qui conduit à son procès, elle ajoute : « C'est une publicité qui montre aussi l'hypocrisie de la société parce que c'est ok pour torturer des gays, mais c'est pas ok pour protester contre »<sup>1139</sup>. En Suède, Frida a été condamnée à deux reprises pour « comportement indécent » (chapitre 16 – article 16 du Code pénal<sup>1140</sup>) et acquittée la troisième fois, faisant jurisprudence. Lors de ce dernier procès, les militantes réalisent une action et « l'une des filles est topless dans la salle d'audience »<sup>1141</sup>. Ainsi, en actes, les militantes protestent à la fois devant les tribunaux, voire tentent d'affirmer leur rôle politique au sein même du prétoire. Un deuxième exemple vient étayer le propos. Lors du second passage en Cour d'appel de Paris, l'Ukrainienne Jana Zhdanova se présente avec un tee-shirt « anti-Poutine » sous son manteau, qu'elle ne dévoilera pas complètement face aux juges<sup>1142</sup>. De la même façon, plusieurs militantes se rendent au tribunal formant un corps collectif (couronne de fleurs, logo de Femen sur les tee-shirts, etc.) symbolisant la continuité entre l'arène militante et l'arène judiciaire<sup>1143</sup>.

Lorsque les procédures de justice sont collectives, les militantes font corps et se solidarisent. Mais les procès de la Française Eloïse Bouton et de l'Ukrainienne Jana Zhdanova peuvent se dérouler dans une relative solitude militante. Le prolongement entre les deux arènes s'impose en parallèle d'une discontinuité de la carrière militante. Ainsi, la justice prolonge l'engagement alors que ces activistes ont quitté Femen. Lors de son quatrième procès dans l'affaire du musée Grévin, Jana Zhdanova est accompagnée de son avocate et de rares soutiens amicaux, mais aucune militante ou ex-militante Femen n'est présente<sup>1144</sup>. La multiplication des

---

<sup>1137</sup> Sabrina, ex-militante, entretien avec l'auteur, Paris, 26/04/2018.

<sup>1138</sup> Frida, militante active, entretien avec l'auteur, visioconférence, 29/10/2018.

<sup>1139</sup> *Idem*.

<sup>1140</sup> « A person who makes noise in a public place, or otherwise behaves publicly in a manner liable to arouse public indignation, is guilty of disorderly conduct and is sentenced to a fixed fine. Act 1991 : 240 », Chapitre 16, article 16 du *Swedish Criminal Code*.

[<https://www.government.se/government-policy/judicial-system/the-swedish-criminal-code/>], (Consulté le 15/02/2021).

<sup>1141</sup> Frida, entretien, déjà cité.

<sup>1142</sup> Observation audience du 8/10/2018, Cour d'appel de Paris, (pôle 4 - chambre 10).

<sup>1143</sup> Observation audience du 25/03/2019, TGI de Paris, (30<sup>e</sup> chambre).

<sup>1144</sup> Observation audience du 8/10/2018, Cour d'appel de Paris, déjà cité.

procès en France (difficile à comptabiliser) explique peut-être un manque de disponibilité du groupe Femen, mais aussi les divisions internes qui ébranlent les sororités (cf. partie II). Cette solitude symbolise bien la double peine de la carrière Femen : le désengagement qui n'est pas toujours désiré est accompagné de conséquences sur la carrière militante, après l'*exit*. Le propos d'Éloïse Bouton montre l'ambiguïté de la situation, le fait « de ne plus être dedans » : « L'action, je l'assume, je la défends »<sup>1145</sup>. La rupture a par ailleurs des conséquences sur la défense judiciaire de l'ex-militante qui change d'avocat en quittant le mouvement Femen.

Si les ex-militantes continuent de se battre malgré un désengagement de Femen, c'est que le coût symbolique, matériel et financier d'une condamnation est élevé. Premièrement, renoncer à se défendre, c'est renoncer aux convictions féministes défendues ardemment et renoncer aux acquis de la socialisation militante (cf. partie II). Deuxièmement, en France, l'article 222-32 punit « l'exhibition sexuelle imposée à la vue d'autrui dans un lieu accessible aux regards du public » d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende<sup>1146</sup>. Comme le signale une avocate française, le « tribunal fait ce qu'il veut »<sup>1147</sup>. Les amendes peuvent atteindre un maximum de 15 000 euros et la peine peut aller jusqu'à un an d'emprisonnement. Des peines complémentaires peuvent s'ajouter (interdiction d'un certain nombre de droits civiques, fichage dans des fichiers de délinquant.e.s sexuel.le.s). Si les réquisitions du ministère public restent relativement faibles (un ou deux mois avec sursis), rien n'oblige un.e juge à ne pas aller au-delà.

Au Québec, l'article 173(I) stipule que « quiconque, volontairement, commet une action indécente soit dans un endroit public en présence d'une ou de plusieurs personnes, soit dans un endroit quelconque avec l'intention d'insulter ou offenser quelqu'un, est coupable » : a) soit d'un acte criminel passible d'un emprisonnement maximal de deux ans ; b) soit d'une infraction punissable sur déclaration de culpabilité par procédure sommaire<sup>1148</sup>. En France et au Québec, procureur.e.s et tribunaux n'ont jamais formulé dans leurs réquisitions des peines de prison ferme. Toutefois, les peines avec sursis, en cas de récidive, peuvent conduire à une peine de prison ferme. De plus, l'addition des amendes et des dommages et intérêts en réparation atteint des sommes de quelques milliers d'euros ou dollars. En Tunisie, une peine d'emprisonnement ferme a été prononcée malgré un abaissement de la peine à du sursis en appel. Ainsi, les risques judiciaires engagent fortement les militantes à poursuivre la revendication politique de leurs protestations et à rendre illégitime l'action en justice. D'ailleurs, à mesure que la répression s'exerce, certaines militantes se mettent davantage en situation de danger et donc de précarisation légale pour défier cet usage du droit. C'est une manière de légitimer la cause en mettant en visibilité sa vulnérabilité face à l'appareil d'État. Cette stratégie d'activisme s'inscrit dans la logique des mouvements de désobéissance civile du XX<sup>e</sup> siècle, expression que certaines

---

<sup>1145</sup> Éloïse Bouton, entretien avec l'auteur, Paris, 26/03/2018, (34 ans, ex-militante).

<sup>1146</sup> Code pénal français de 1994 :

[[https://www.legifrance.gouv.fr/loda/article\\_lc/LEGIARTI000021796944/2020-11-24](https://www.legifrance.gouv.fr/loda/article_lc/LEGIARTI000021796944/2020-11-24)], (Consulté le 15/01/2021).

<sup>1147</sup> Armelle, avocate, entretien avec l'auteur, Paris, 25/03/2018.

<sup>1148</sup> Code criminel québécois de 1985 : [<https://laws-lois.justice.gc.ca/PDF/C-46.pdf>], (Consulté le 15/01/2021).

militantes Femen reprennent à leur compte. Les suffragettes, les objecteurs.rices de conscience, Gandhi et ses disciples, les militant.e.s anti-apartheids en Afrique du Sud, pour les droits civiques aux États-Unis, les campagnes antinucléaires en sont les exemples les plus connus<sup>1149</sup>. Ce type de protestation provoque « parfois délibérément le déclenchement d'une action publique (sous-entendu : contre elles et eux) afin de se protéger sur le plan juridique puis d'utiliser le tribunal comme une plate-forme d'expression »<sup>1150</sup>. La publicisation de cette judiciarisation - d'être poursuivie - crée un rapport de force et oblige la justice à se justifier<sup>1151</sup>. Le risque de ces mobilisations sociales est bien entendu de ne pas arriver au sein de l'arène juridique, à renverser les accusations.

La mobilisation des Femen dans la sphère de la justice produit ces effets indirects : la publicisation des protestations et des poursuites, la consolidation voire la radicalisation des militantes qui défendent plus que jamais le droit de manifester seins nus, la transnationalisation (le cas des trois militantes européennes en Tunisie). Enfin, parmi la mobilisation, il faut noter l'émergence de nouveaux soutiens aux côtés des activistes. L'engagement des avocat.e.s auprès des militantes Femen est une condition essentielle dans la politisation du droit.

### 3.2.2) Les avocat.e.s : la « cause du droit »

Le droit est un territoire technique avec des procédures spécifiques. Et même dans des cas de « tribune politique », la logique juridique prédomine, « car elle conditionne la réussite de la démarche »<sup>1152</sup>. Cette spécificité des débats et des argumentations de l'arène juridique va amener un certain nombre de personnes à lier leurs compétences professionnelles en le droit et leurs convictions politiques ou morales. L'avocature reste la profession symbole du *cause lawyering*<sup>1153</sup>. L'activisme juridique se définit par le fait de tenir ensemble deux dimensions généralement séparées (en raison de l'indépendance professionnelle à l'égard des parties défendues) : le traitement juridique d'un cas et la défense militante d'une cause<sup>1154</sup>. Dans le cas des procès Femen, qui sont les avocat.e.s ? Comment l'engagement prend-il forme ? Deux éléments permettent de montrer l'hybridation de la carrière professionnelle et de la carrière militante. D'une part, les profils visibles des avocat.e.s engagé.e.s dans des procès médiatiques ou s'engageant sur des causes précises. D'autre part, et plus spécifiquement aux procès Femen, les récits des avocat.e.s interrogé.e.s permettent d'identifier la part politique dans l'engagement du droit.

---

<sup>1149</sup> Israël Liora, *L'arme du droit*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>1150</sup> [UA2019] Intervention de Israël Liora, « Table-ronde 2. Justice et environnement : quel intérêt à agir, quels débats ? », *Ligue des droits de l'homme*, [<https://www.youtube.com/watch?v=tugMMML2Mhk>], (Consulté le 02/01/2021).

<sup>1151</sup> *Idem*.

<sup>1152</sup> Lochak Danièle, « Les usages militants du droit », *op. cit.*, En ligne, (Consulté le 05 janvier 2021).

<sup>1153</sup> Israël Liora, « Usages militants du droit dans l'arène judiciaire », *op. cit.*, p. 794.

<sup>1154</sup> Gaïti Brigitte, Israël Liora, « Sur l'engagement du droit dans la construction des causes », *op. cit.*, p. 22.

### 3.2.2.1) Le capital médiatique et militant des avocat.e.s

L'engagement des avocat.e.s qui se spécialisent sur une cause ou défendent un type de clientèle a fait l'objet d'une importante réflexion et le phénomène n'est pas nouveau. En France dans les années 1970, la féministe Gisèle Halimi a mis sa profession au service de la cause féministe et de la légalisation de l'avortement<sup>1155</sup>. En Amérique du Nord, l'activisme juridique trouve davantage sa place dans le système du *common law* : aux États-Unis, la juriste et féministe radicale Catherine Mac Kinnon appelle dans les années 1980 à engager une « jurisprudence féministe ». L'héritage de Bertha Wilson au Canada, juge à la Cour suprême, est un exemple supplémentaire : elle dénonce le sexisme dans le droit criminel et dans son application, dans des conférences de presse et dans ses jugements<sup>1156</sup>. La féminisation des professions juridiques est substantielle dans la critique genrée du droit. La question est constante dans les travaux sur le genre et le droit : la féminisation des professions juridiques modifie-t-elle l'exercice de la Justice ? Pour l'historienne Michelle Perrot, si le droit était vraiment universel, la question ne saurait se poser : « Poser la question du genre, c'est faire l'hypothèse qu'il [le droit] ne l'est pas, ni dans sa pratique, ni dans ses fondements »<sup>1157</sup>. La frontière entre l'arène de la justice et l'arène militante est relativement poreuse et la composition sociologique des professions judiciaires affecte l'exercice du droit et ses interprétations.

Au-delà des mouvements féministes, la sociologie de l'activisme juridique a par ailleurs montré que l'engagement politique est souvent antérieur à l'activité professionnelle des avocat.e.s engagé.e.s. La politisation du droit offre ainsi la possibilité d'une continuité biographique. C'est particulièrement le cas pour les héritière.e.s des luttes des années 1960-70 (gauches contestataires, droits civiques, Mai 68, etc.)<sup>1158</sup>. C'est aussi le cas de toute une génération d'avocat.e.s en Tunisie qui prolongent leur engagement contre l'autoritarisme, dans un métier d'opposition ou font de l'avocature un tremplin politique<sup>1159</sup>. En 2011, une majorité d'avocat.e.s ont ainsi rejoint le mouvement insurrectionnel contre le régime de Ben Ali<sup>1160</sup>. Qui sont les avocat.e.s dans les procès Femen : sont-elles/ils issu.e.s des associations féministes ? Et la variation des contextes politiques (France, Québec et Tunisie) affecte-elle leur profil ?

Nous avons répertorié les avocat.e.s qui ont défendu les Femen [Tableau 3]. La liste n'est pas exhaustive, il en manque probablement certain.e.s. Sur les 17, huit nous ont accordé un entretien. Nous avons essuyé plusieurs refus et absences de réponses et avons rencontré des

---

<sup>1155</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>1156</sup> Viau Louise, « Le combat des féministes canadiennes pour la reconnaissance des droits des victimes d'agression sexuelle : l'héritage de Bertha Wilson et de Kim Campbell » dans *Femmes et justice pénale*, *op. cit.*, p. 176.

<sup>1157</sup> Perrot Michelle, *Femmes et justice pénale*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>1158</sup> Israël Liora, « Usages militants du droit dans l'arène judiciaire », *op. cit.*, p. 799. Willemez Laurent, « Engagement professionnel et fidélités militantes. Les avocats travaillistes dans la défense judiciaire des salariés », *Politix*, Vol. 62, n° 2, 2003, p. 145-164

<sup>1159</sup> Gobe Éric, « Penser les relations avocats-magistrats », *op. cit.*, p. 115-134. Voir également : Gobe Éric, « Les mobilisations professionnelles comme mobilisations politiques : les avocats tunisiens de la « révolution » à la « transition » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 211-212, n° 1-2, 2016, p. 92-107.

<sup>1160</sup> Gobe Éric, « Penser les relations avocats-magistrats », *op. cit.*, p. 133.

difficultés d'accès aux avocat.e.s en France et en Tunisie. De plus, les interviews obtenues ont été menées dans des contextes compliqués. En France, sur les trois entretiens, deux ont eu lieu directement après des procès, ce qui rend ainsi les conditions très précaires : à chaud, en public et parfois debout devant la salle d'audience. Plusieurs relances d'entretiens en cabinet n'ont pas abouti. Le seul entretien en cabinet d'avocat.e a été facilité par le soutien d'une militante. Un certain effort est nécessaire pour parvenir à accéder à une profession dont le temps et les déplacements sont comptés. Ainsi, en France, l'accès à la documentation juridique (disponible sur Internet<sup>1161</sup>) est expressément plus simple que l'accès aux avocat.e.s. À l'inverse, en Tunisie, l'accès à ces dernier.e.s est plus aisé que l'obtention de documents. Le contexte de transition politique, le rôle de la justice dans cette période et l'histoire autoritaire du pays ont multiplié les obstacles d'accès aux jugements (d'autant plus à un « chercheur français »). En Tunisie, la plupart nous ont en revanche accordé des entretiens. N'ayant pu faire des interviews biographiques, nous pouvons en revanche nous baser sur la personnalité publique des avocat.e.s (sources médiatiques, *Facebook*, *LinkedIn*, etc.) pour reconstituer des parcours professionnels publicisés. Dans un second temps, nous analyserons les motifs d'engagement des avocat.e.s interrogé.e.s dans ces procès Femen.

D'abord sur les 17 avocat.e.s, dix sont des hommes : 5/8 en France, 5/8 en Tunisie, 0/1 au Québec. L'hypothèse d'un courant féministe qui alimente l'activisme juridique Femen n'est pas garantie au vu de cette majorité d'hommes : leur place est beaucoup trop importante. Se pourrait-il qu'ils soient malgré tout proches de mouvements féministes ? Ou bien d'autres courants politiques ?

Plusieurs facteurs sont communs à la plupart des avocat.e.s. D'abord, la spécialisation en droit pénal. Tewfiq Bouzenoune est spécialiste en contentieux (droit pénal) et a défendu plusieurs dossiers traitant de nudité et d'exhibition sexuelle, notamment celui de l'artiste Déborah de Robertis. Il a également traité de cas de harcèlements sexuels dans le monde politique, de proxénétisme ou encore d'homophobie. Il est membre du parti des Verts depuis 2007 et a été candidat sur une liste EELV en 2014. Parmi les avocat.e.s français.e.s des Femen, Tewfiq Bouzenoune est l'un des rares à être spécialisés dans des affaires de « mœurs ». Ce qui caractérise surtout ces avocat.e.s français.e.s, c'est leur participation à des procès très médiatiques.

La page *Wikipédia* de Marie Dosé est relativement détaillée et témoigne déjà de l'importance publique de l'avocate<sup>1162</sup>. De nombreux procès médiatiques et politiques sont listés et liés à des questions sensibles, tels que le terrorisme. Elle a par ailleurs pris la défense de personnalités publiques (politiques, écrivain.e.s, artistes dont Deborah de Robertis également). Au début de sa carrière, en 2004, Marie Dosé participe à la création de l'association Justice-Action-Liberté (JAL), qui conteste les atteintes aux libertés en France. Elle a également

---

<sup>1161</sup> Une seule militante nous a fourni des documents concernant son procès. Et une seconde militante via son avocat.

<sup>1162</sup> « Marie Dosé, Wikipédia, [[https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie\\_Dos%C3%A9](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Dos%C3%A9)], (Consulté le 20/01/2021).



publié deux ouvrages sur l'expérience d'un procès en Cour d'assise et sur le terrorisme (*Daech*). Elle intervient par ailleurs fréquemment dans les médias. Les deux avocats suivants ont également cette dimension à la fois médiatique et militante dans leurs carrières.

Michaël Ghnassia est avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il est l'un des principaux avocat.e.s de Femen en France. Il est l'avocat de SOS Racisme pendant plusieurs années et traite de nombreuses affaires relatives aux luttes antiracistes.

Patrick Klugman est militant antiraciste, ancien président de l'Union des étudiants juifs de France (2001-2003), vice-président de SOS Racisme, et élu au conseil de la mairie de Paris depuis 2008 (Parti socialiste). Il est l'avocat de plusieurs célébrités (politiques, écrivains, acteurs.rices, etc.) dans des affaires médiatiques et politiques. Il s'inscrit davantage dans une double carrière, d'avocat et d'homme politique.

Il partage le même cabinet (GKA & associés) qu'Ivan Terel, plus jeune et spécialisé en droit international des affaires et en droit pénal. Moins médiatisé, ce dernier apparaît surtout dans la gestion du procès des militantes Femen à Tunis, mettant à contribution son expertise de l'international. Il a défendu d'autres activistes tels que le défenseur des droits de l'homme russe Nikolay Koblyakov, en Bulgarie. Valentine Rebérioux a été collaboratrice auprès de Patrick Klugman et de Ivan Terel. Elle a prêté serment en 2013 et ne semble pas avoir de trajectoire militante<sup>1163</sup>. Elle s'occupe de plusieurs procès Femen.

Martin Pradel est avocat d'affaires, devenu pénaliste en décrochant un prestigieux concours : la Conférence. Au sein de cette dernière, 12 secrétaires se voient confié.e.s depuis 200 ans des missions - en pénal - par le Barreau de Paris. Pendant un an, Martin Pradel s'occupe de la défense d'urgence des plus démunis.e.s en intervenant au titre de la commission d'office dans les affaires criminelles, période durant laquelle apparaissent les premières filières jihadistes<sup>1164</sup>. Par la suite, il se fait connaître en défendant des pirates somaliens, prend la défense de djihadistes français.e.s revenu.e.s de Syrie et soutient des opposant.e.s en Turquie. Il participe à la libération de deux otages français. En 2013, il est directeur des Droits de l'Homme et de la défense au sein de l'Union internationale des avocats (UIA). De plus, membre de la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH), il participe à une mission d'observation en Tunisie et suit le dossier de Jabeur Majri, condamné pour des caricatures. Martin Pradel est l'un des avocat.e.s d'Amina Sboui mandaté par la FIDH. Enfin, Catherine Bauer-Violas est spécialiste de la juridiction suprême. Elle intervient surtout dans la phase cassation des affaires Femen et se distingue des profils précédents.

Premièrement, ces avocat.e.s français.e.s ne semblent pas issu.e.s de mouvements féministes. Plusieurs d'entre elles.eux partagent des similitudes et font carrière autour de luttes diverses avec un discours commun : contre le tout sécuritaire, en faveur des libertés fondamentales. Passant de structures militantes ou politiques (antiracistes, partis politiques) à

---

<sup>1163</sup> Elle est en revanche la petite-fille de Madeleine Rebérioux, historienne et Présidente de La Ligue des Droits de l'Homme (1991-1995).

<sup>1164</sup> Le Devin Willy, « Martin Pradel, défenseur fondamental », *Libération*, 20/05/2018, [[https://www.liberation.fr/france/2018/05/20/martin-pradel-defenseur-fondamental\\_1651462](https://www.liberation.fr/france/2018/05/20/martin-pradel-defenseur-fondamental_1651462)], (Consulté la 20/01/2021).

l'avocature, ou à l'inverse de l'avocature (et des organisations internationales du droit) à la défense des libertés et des droits fondamentaux, une hybridation se dégage dans plusieurs trajectoires (Tewfiq Bouzenoune, Marie Dosé, Michaël Ghnassia, Patrick Klugman, Ivan Terel et Martin Pradel). Ces avocat.e.s sont très visibles, avec une part d'activisme dans leurs trajectoire et s'engagent dans des dossiers avec un fort capital médiatique et politique.

En Tunisie, deux rameaux très fortement reliés sont identifiés : l'activisme féministe et les militant.e.s des droits de l'homme. Les avocat.e.s tunisien.ne.s sont issu.e.s de l'une ou de l'autre, si ce n'est des deux et se définissent ouvertement comme « militant.e.s des droits de l'homme ». Plusieurs de ces avocat.e.s sont des icônes nationales telles que Bochra Belhadj Hmida et Radhia Nasraoui. Bochra Belhadj Hmida est avocate, féministe et femme politique. Elle co-fonde la principale association féministe et la préside plusieurs années : l'Association Tunisienne des Femmes Démocrates (ATFD). En 2012, elle défend Meriem Ben Mohamed, violée par trois policiers. L'affaire a un retentissant écho en Tunisie. Bochra Belhadj Hmida devient députée en 2014. Radhia Nasraoui est également une avocate reconnue et militante de longue date. Son activisme contre la torture lui a valu des représailles qu'elle dénonce en entamant une grève de la faim en 2003. Leila Ben Debba est aussi une avocate réputée du Barreau et militante du Front populaire (coalition de différentes gauches, de nationalistes et d'écologiste). Elle participe fortement aux manifestations du 14 janvier 2011 auprès d'autres avocat.e.s<sup>1165</sup>. Déjà en 2005, elle réclame activement la libération de l'avocat Mohamed Abbou arrêté par le régime tunisien en raison de ses écrits. Elle a depuis défendu d'autres prisonniers politiques.

Les autres avocat.e.s sont tout autant investis dans des causes politiques ou associatives, à l'instar de Hayet Jassar, avocate à la Cour de cassation. Elle est membre active et avocate de l'association féministe (ATFD). Halim Meddeb est conseiller juridique auprès de l'Organisation mondiale contre la torture pendant plusieurs années. Ghazi Mrabet est aussi un avocat des « libertés individuelles » qui a défendu plusieurs artistes, dont le rappeur Alaa Yaakoub relaxé en appel<sup>1166</sup>. Ghazi Mrabet est devenu figure de proue du barreau tunisien dans sa lutte contre la loi 52 qui pénalise lourdement les consommateurs.rices de stupéfiants (1 à 5 ans d'emprisonnement ferme)<sup>1167</sup>. En 2013, cet avocat intervient dans le processus lorsque Amina Sboui est poursuivie par la prison où elle était détenue. L'affaire Amina Sboui apparaît comme une pièce supplémentaire dans l'engagement de ces avocat.e.s, qui construisent partiellement la spécificité de leur carrière en parallèle de convictions et d'engagements politiques. Sur Internet, il y a beaucoup moins d'informations sur les avocat.e.s tunisien.nes que français.e.s. C'est le cas de Souheib Bahri qui défend Amina Sboui et participe aux procès des trois militantes aux côtés de Leila Ben Debba. Il en est de même pour Mokhtar Janène dont le nom apparaît dans des articles de presse exclusivement concernant l'Affaire Amina. L'une des hypothèses est l'absence d'affaires médiatiques et politiques prises en charge par ces deux avocats.

---

<sup>1165</sup> Dakhli Leyla (dir.), *L'esprit de la révolte*, op. cit. p. 46.

<sup>1166</sup> Delmas Benoît, « Tunisie : Ghazi Mrabet, l'avocat des libertés individuelles », *Le Point*, 7/11/2017, [[https://www.lepoint.fr/afrique/tunisie-ghazi-mrabet-l-avocat-des-libertes-individuelles-07-11-2017-2170443\\_3826.php](https://www.lepoint.fr/afrique/tunisie-ghazi-mrabet-l-avocat-des-libertes-individuelles-07-11-2017-2170443_3826.php)], (Consulté la 20/01/2021).

<sup>1167</sup> La loi 52 a partiellement été modifiée en 2017.

Au Québec, Véronique Robert est avocate de la défense et en droit criminel. Elle défend tous types d'affaires dans le cadre pénal, dont des artistes poursuivies en raison de leurs œuvres (Rémy Couture, David Dulac). Elle est sollicitée dans les médias pour commenter des procès en cours sur lesquels elle peut apporter son expertise. Cet éclairage sur les profils des avocat.e.s montre que la grande majorité est engagée dans certaines questions d'actualité ayant une forte résonance politique ou médiatique. Comment ces avocat.e.s définissent-ils/elles leur rôle dans des procès à forte connotation féministe et militante ?

### 3.2.2.2) Le sens du droit des avocat.e.s

En reconstituant le déroulement des procès dans leurs récits, depuis la prise de contact avec leurs clientes, les avocat.e.s nous renseignent sur les formes d'intervention possibles et à différentes étapes : le lancement de la procédure policière et le transfert de dossier à la justice, les débats sur les enjeux de l'usage d'articles de loi spécifiques, l'opportunité d'une tribune politique, et enfin le pari dans le passage des procès aux instances supérieures. Ces récits dévoilent une double appréciation de leur part, militante et juridique. Ces avocat.e.s contestent l'usage du droit contre les militantes et les mécanismes institutionnels qui mobilisent le registre juridique. C'est l'une des principales raisons qui apparaît dans les motifs de leur engagement dans un dossier Femen.

#### ***a) La prise de contact avocat.e.s/militant.e.s : réseau, spécialisation juridique et affects idéologiques***

L'engagement des avocat.e.s peut se manifester de deux manières objectives. D'une part, dans le travail de bénévolat, d'autre part dans la mise en contact avec les militantes. Pour la première, nous avons échoué à évaluer sa portée dans les trois pays. Le soutien juridique est probablement quelquefois gratuit : plusieurs militantes louent le « formidable » travail des avocat.e.s « bénévoles »<sup>1168</sup>. Malgré nos modestes tentatives, la question a été difficile à soulever avec les avocat.e.s, en raison du principe de confidentialité. Et ceci, tant sur le financement, la gratuité de l'aide juridique que sur la mise en relation : « Je ne peux pas vous dire comment s'est noué le contact avec ma cliente, ça relève de la confidentialité »<sup>1169</sup>. La prise de contact permet de rendre compte de l'engagement des avocat.e.s, qui décident d'aller vers une « cause » pour la défendre, ou à l'inverse d'être sollicités en raison de la « réputation » de l'avocat.e ou dans le cadre d'un réseau d'interconnaissance. Cette troisième voie semble

---

<sup>1168</sup> Agnès, ex-militante, entretien avec l'auteur, Marseille, 22/04/2018.

<sup>1169</sup> Amaury, avocat, entretien avec l'auteur, Paris, 25/04/2018. À partir de cette section, nous donnons des prénoms anonymisant l'ensemble des avocat.e.s pour des raisons d'homogénéité et afin de protéger certaines informations qui nous ont été communiquées.

prédominante ici : des avocat.e.s engagé.e.s qui se connaissent, dans le cadre d'un réseau, et se coordonnent ou se transfèrent les dossiers, en fonction d'une possible spécialisation.

Un domaine spécifique apparaît chez plusieurs avocat.e.s, sans signifier par ailleurs une forme d'activisme. En France, un seul revendique une certaine spécialisation en la matière. Amaury est intéressé par « le corps dans l'espace public », car « ça dit beaucoup sur l'état de l'évolution d'une société »<sup>1170</sup>. Amaury reconnaît être sollicité sur ces questions de nudité politique et militante. Bien que cela ne soit pas son seul domaine d'intervention, il a été identifié comme ayant une expertise dans cette thématique. Au Québec, l'avocate Olivia a déjà représenté un artiste accusé d'obscénités/de pornographie, dans la diffusion de vidéos. Le procès était « très très médiatisé » et c'est à ce moment-là qu'Olivia devient « l'avocate qui s'occupe de la liberté d'expression ou de la liberté artistique »<sup>1171</sup>. Auparavant, elle a aussi représenté « beaucoup d'étudiants de gauche pendant les manifs », s'insérant dans cet univers juridique du droit de manifester et de la liberté d'expression. Lorsqu'elle prend en charge le procès d'une militante Femen, elle est recommandée par une connaissance, à la fois militante Femen et dessinatrice dans le monde de la justice.

En Tunisie, il est difficile de dire exactement comment Monib s'est retrouvé à défendre Amina Sboui, l'entretien ne l'a pas permis<sup>1172</sup>. En revanche, celui-ci s'inscrit dans un engagement des « libertés et des droits humains ». Monib ajoute qu'il va « rarement dans des affaires qui ne concernent pas les droits de l'homme, les affaires immobilières, commerciales, etc., ça ne m'intéresse pas du tout »<sup>1173</sup>. La question financière est abordée : « Pour vivre, il faut trouver un équilibre, parce qu'on est volontaire, c'est un choix et c'est la transition, faut faire des sacrifices financiers »<sup>1174</sup>. Monib fait une lecture plus large de sa spécialisation, en comparaison des deux précédent.e.s avocat.e.s. Il revendique un activisme dans sa profession. L'histoire et le contexte de la Tunisie révolutionnaire imprègnent fortement le rapport des avocat.e.s tunisien.ne.s interrogé.e.s à l'activisme juridique. En Tunisie, l'histoire du corps des avocat.e.s face à l'autoritarisme et le contexte de transition politique rendent leur mobilisation plus politique. Elles et ils se définissent assez facilement comme des avocat.e.s militant.e.s des droits de l'homme et/ou féministes. Dans la Tunisie révolutionnaire, la justice est incitée par la société civile à prendre part à la transition. Le travail de mobilisation à l'intérieur et à l'extérieur des institutions de justice ouvre la voie à la Commission des libertés individuelles et de l'égalité (Colibe), préparant des réformes législatives conformes à la nouvelle constitution de 2014 et aux engagements internationaux. Quelques exemples d'engagement des avocat.e.s sur des thématiques précises (consommation de stupéfiants, atteinte aux bonnes mœurs, homosexualité, liberté d'expression, etc.) sont autant d'affaires dont le travail de publicisation alimente le rapport de forces et renforce l'activisme des avocat.e.s<sup>1175</sup>. Dans le cadre de l'affaire

---

<sup>1170</sup> *Idem.*

<sup>1171</sup> Olivia, avocate, entretien avec l'auteur, visioconférence, 31/03/2019.

<sup>1172</sup> Monib, avocat, entretien avec l'auteur, Tunis, 17/05/2018.

<sup>1173</sup> *Idem.*

<sup>1174</sup> *Idem.*

<sup>1175</sup> L'enjeu est le changement d'un certain nombre d'articles de loi (art. 13, art. 51, art. 226, art. 230, etc.).

Amina et de la manifestation des trois Femen à Tunis, les avocat.e.s qui se mobilisent sont tout autant indépendant.e.s qu'intégré.e.s dans des réseaux politiques, professionnels, associatifs (partis politiques, associations féministes, collectifs sur les libertés ou contre la torture, Avocat sans frontière, etc.). Cette politisation du droit explique par ailleurs que les clivages politiques imprègnent les discours des avocat.e.s militant.e.s que nous avons rencontré.e.s : « conservateurs.rices/ gauches », « conservateurs.rices/ progressistes », « gauche/ islamistes », etc.

Pour autant, des cas de prise de contact concrets montrent matériellement l'engagement de ces avocat.e.s en faveur d'une cause, au-delà du discours tenu. Mayar fait partie du comité de soutien à Amina Sboui et la défend alors que cette dernière est en détention provisoire. Elle raconte comment elle découvre la manifestation des trois militantes européennes sur *Facebook*. Elle prend sa voiture, se rend à la brigade des mœurs : « Je savais où les trouver, j'étais la première »<sup>1176</sup>. Le chef de brigade refuse de la laisser voir les trois militantes. Il est aux alentours de midi, le 29 mai 2013. Quelques minutes plus tard, « Madame la Consule française est venue avec un militaire » et se montre heureuse de voir l'avocate qu'elle reconnaît. Mayar prend d'elle-même l'initiative de défendre les trois militantes emprisonnées.

Un deuxième cas plus institutionnel est intéressant dans la mesure où il s'agit de la seule initiative d'une association féministe qui contribue à un activisme juridique sur l'ensemble des 17 avocat.e.s de notre corpus<sup>1177</sup>. Hayat Jazzar n'est pas seulement avocate, elle est l'avocate de l'ATFD<sup>1178</sup>. De ce fait, elle est l'une des rares avocat.e.s à détenir officiellement la double étiquette : « Quand je vais au nom de l'association, j'annonce la couleur, je suis mandatée par l'association ». Au sein de l'association qu'elle représente, le débat a pourtant été « houleux ». Plusieurs membres sont contre le soutien à Amina Sboui, en l'occurrence un soutien juridique : « Certaines ont dit, nous sommes dans une période difficile, les électeurs ne vont pas comprendre, les politiques vont manipuler le peuple et dire que l'ATFD est pour la nudité »<sup>1179</sup>. Une assemblée générale extraordinaire tranche le débat et vote à la majorité l'aide juridique.

Sur les huit avocat.e.s que nous avons interviewé.e.s, deux ont une spécialisation sur la thématique, cinq (quatre Tunisien.ne.s et une Française) s'inscrivent dans un activisme juridique en indépendant.e ou dans un collectif en faveur des droits humains et/ou féministe. La dernière (française), plus jeune, rejoint cet activisme juridique au début de sa carrière via le cabinet où deux célèbres avocat.e.s sont déjà en charge des dossiers Femen.

Un dernier élément suggère un engagement de la part des avocat.e.s qui se distingue d'une relation classique avec leur client.e.s. Il se repère dans l'attachement à Amina Sboui, transversal à l'ensemble des entretiens tunisiens, et signale un continuum idéologique. Elle est

---

<sup>1176</sup> Mayar, avocate, entretien avec l'auteur, Tunis, 04/06/2018.

<sup>1177</sup> Il se peut que des associations féministes aient financé des avocat.e.s pour prendre la défense des Femen, mais je n'en ai pas entendu parler.

<sup>1178</sup> Exceptionnellement, le nom n'est pas modifié car cette avocate est très facilement identifiable. Il s'agit surtout de déconnecter d'autres éléments.

<sup>1179</sup> Hayat Jazzar, avocate, entretien avec l'auteur, Tunis, 2/05/2018.

décrite comme une icône « courageuse ». Elle ne fait « pas de calcul, elle a ses convictions »<sup>1180</sup>. Les avocat.e.s reviennent sur plusieurs temps forts, durant son incarcération et ses procès, qui rendent compte de la personnalité d'Amina Sboui. Selon cet avocat, elle suscite malgré tout « la sympathie des agents »<sup>1181</sup>. Deux événements sont constamment rappelés. Lorsqu'Amina Sboui « jette le sefsari » dans le couloir refusant de la mettre et lorsqu'elle dénonce les violences et maltraitements en prison : « Elle m'a donné un papier et le flic est venu vu que c'est interdit, j'ai pu le lire, c'était sur la dame, et Amina voulait faire un scandale »<sup>1182</sup>. Ce « geste courageux » selon Monib lui vaudra une plainte de la part des gardien.ne.s, qui aboutira à un non-lieu, les avocat.e.s, faisant valoir « un vice de procédure », la date de la plainte et des procès-verbaux étant anormalement intervertie<sup>1183</sup>.

Rimen déclare avoir une « attitude maternelle » et a joué un rôle dès le mois d'avril. Alors qu'Amina est séquestrée, Rimen tente de faire l'intermédiaire avec ses parents<sup>1184</sup>. Lorsqu'elle se rend à Kairouan où elle défie le Congrès d'Ansar Al-Charia, Amina Sboui avertit ses avocates qui la mettent en garde sur les risques. Au moment de notre entretien avec Rimen, Amina Sboui l'a appelée quelques jours plus tôt pour une affaire concernant une « personne homosexuelle/efféminée », provoquée par un policier. Amina Sboui fait un scandale et se retrouve au poste de police<sup>1185</sup>. Son autre avocate Mayar a aussi dû gérer une accusation de détournement de mineure alors que la militante a enrôlé « une jeune fille dans des graffitis de rue »<sup>1186</sup>. Mayar conclut : « Amina, elle emmerde tout le monde, elle m'emmerde moi aussi ». Les avocat.e.s tunisien.ne.s ne craignent pas d'être associé.e.s à une tendance politique et assument leur engagement, cela passe aussi par la monstration d'un attachement à une icône militante<sup>1187</sup>.

Cette relation affective avec Amina Sboui, racontée de manière assez décomplexée, reste spécifique au territoire tunisien. Les avocate.s français.e.s laissent rarement entrevoir la proximité (si ce n'est en appelant la cliente par son prénom quelquefois). Côté français, l'objectivation de la relation est travaillée en entretien. Toutefois, l'attachement à la neutralité de l'avocat.e passe surtout par le rappel constant du droit, de la chronologie de la procédure et de la contestation des poursuites contre les militantes.

---

<sup>1180</sup> Monib, entretien, déjà cité.

<sup>1181</sup> *Idem*.

<sup>1182</sup> Rimen, avocate, entretien avec l'auteur, Tunis, 22/05/2018.

<sup>1183</sup> Monib, entretien, déjà cité.

<sup>1184</sup> Rimen, entretien, déjà cité.

<sup>1185</sup> *Idem*.

<sup>1186</sup> Mayar, entretien, déjà cité.

<sup>1187</sup> Sans oublier que ces avocat.e.s sont interrogé.e.s par un « chercheur français ». Une avocate me présente à une amie qui nous rejoint en fin d'entretien : « Monsieur fait une thèse sur l'instrumentalisation politique des corps des femmes », puis m'interroge sur ce que j'entends par « corps politique » dont l'expression est effectivement sensible à l'axiologie.

## ***b) La contestation de la procédure et des interprétations juridiques***

La plupart des avocat.e.s contestent le déclenchement des procédures en l'inscrivant dans une lecture politique ou morale. Toutes les actions Femen ne font pas l'objet de poursuites. Quel est donc le critère de sélection d'une affaire Femen qui atteint les tribunaux et qui explique l'abandon d'une autre ? Selon Armelle, avocate française, il faut avoir une lecture politique : « On est sur des règles de politique pénale ; décider de poursuivre ou pas, c'est des décisions politiques »<sup>1188</sup>. La différence de traitement pour des situations quasi-analogues interroge. « Il n'y a aucune lisibilité dans les décisions du ministère public [...] pourquoi certaines militantes sont relâchées après des gardes à vue et d'autres sont poursuivies, c'est des questions de politique pénale auxquelles je n'ai pas accès ». Il est vrai, dans le cas français, que les protestations Femen se retrouvent jugées à partir du moment où les militantes se sont attaquées à des lieux symboliques : lieux de culte particulièrement. Toutefois, Armelle prend ses distances avec l'hypothèse de poursuites contre les militantes en fonction de la portée politique des manifestations. Pour l'avocate, « de grosses actions n'ont pas eu de poursuites » et d'autres « plus petites ont eu des conséquences juridiques ». Si la lecture est politique, elle est ailleurs, sinon multifactorielle.

Une autre avocate, Nour, confirme cette différence de traitement en France, car dans plusieurs affaires, les militantes sont relaxées et il n'y a pas d'appel de la part du parquet<sup>1189</sup>. L'usage aléatoire de l'article pour exhibition sexuelle, selon les régions, déconcerte les juristes. Alors que le jugement du tribunal de Lille ne fait pas l'objet d'un appel du procureur.e de la république, Nour s'interroge sur la persistance du procureur.e de Paris à se pourvoir en Cassation, alors que la Cour d'appel a relaxé sa cliente : « Le parquet veut que le sein soit sexuel et donc outrageant pour les bonnes mœurs [...] c'est assez ridicule, c'est le retour de l'ordre moral, ou en tout cas la régression »<sup>1190</sup>. À cette variation dans les poursuites selon le parquet, s'ajoutent les décisions divergentes des juges. Armelle exprime son étonnement : « Ça serait juridiquement, socialement, à tous les niveaux incompréhensible ! [...] Ça n'aurait pas de sens »<sup>1191</sup>. Elle liste plusieurs procès qui ont acquitté les militantes sur le chef d'exhibition sexuelle, « l'action à Béthune, l'action concernant Jacqueline Sauvage, la Manif pour tous, ce n'est pas de l'exhibition sexuelle », mais sa cliente, elle, est condamnée, s'interroge l'avocate. En France, l'absence d'homogénéité des procédures du Ministère public et des décisions des juges permet aux avocat.e.s d'exploiter et d'accuser ces contradictions.

De même au Québec, l'avocate ne doute pas de la défense d'un dossier qui ne devrait pas se retrouver au pénal : « J'étais convaincue de toute mon âme que ce n'était pas « criminel » et

---

<sup>1188</sup> Armelle, avocate, entretien avec l'auteur, Paris, 25/03/2018.

<sup>1189</sup> Nour, avocate, entretien avec l'auteur, Paris, 8/10/2018.

<sup>1190</sup> *Idem*.

<sup>1191</sup> Armelle, entretien, déjà cité.

qu'on n'avait pas à poursuivre au criminel cette femme-là »<sup>1192</sup>.

En Tunisie, plusieurs avocat.e.s prennent en charge deux processus connectés : plusieurs procès d'Amina Sboui pour divers chefs d'accusation et deux procès des militantes étrangères (Pauline Hillier, Joséphine Markmann et Marguerite Stern). Ces dernières sont présentées au tribunal cantonal, puis en appel en première instance. Leur arrestation n'est pas contestée. Ce sont surtout les procès d'Amina Sboui qui le sont. Celle-ci est arrêtée pour avoir écrit un graffiti sur un muret de cimetière et pour d'autres accusations, notamment d'avoir tenté de se dénuder sur place. Deux avocat.e.s, Monib et Rimen, insistent sur l'absence de matériaux. Le dossier est « vide », « quelques photos d'Amina sur Facebook »<sup>1193</sup>. Les chefs d'inculpation n'ont rien à voir avec la vérité, déclare Emna<sup>1194</sup>. Monib rapporte la découverte de faux témoignages dans des procès-verbaux falsifiés. Des témoins signalent avoir vu Amina se dénuder. L'avocat relève l'absence de différences dans les deux versions du procès-verbal avec un vocabulaire et une ponctuation identiques, « juste les signatures étaient différentes ». Ces « vices de procédure et anomalies flagrantes dans l'interprétation et la qualification des faits » ne peuvent se faire sans la complicité de la police judiciaire, selon Monib. Il ajoute qu'il y a eu une « tentative pour politiser cette affaire ». Avec l'ajout de nouveaux délits graves : « outrage public à la pudeur », « associations de malfaiteurs » etc. ; Amina Sboui risque une dizaine d'années d'emprisonnement. Emna ne mâche pas ses mots, c'est une « instrumentalisation, une machination politique »<sup>1195</sup>. Il s'agissait pour le pouvoir politique de détourner l'attention des violences qui avaient eu lieu au Congrès : « La police fait ce qu'on lui dit, pas ce qu'elle à faire » ajoute-t-elle. De plus, les demandes de libération conditionnelle sont refusées par le juge d'instruction, étalant la procédure dans le temps<sup>1196</sup>.

En Tunisie, les avocat.e.s ciblent le dysfonctionnement des institutions policières et judiciaires. Monib considère que les magistrat.e.s sont « sous pression » et ne prennent pas d'initiatives objectives au vu du « dossier vide ». La justice n'oserait pas rendre une décision « contraire à l'opinion publique ». De même, il dénonce les différentes atteintes aux libertés, ce « qui est quelque chose d'exceptionnel dans la loi tunisienne, mais dans la pratique non » : « On arrête la personne, et ensuite, on essaye de trouver des preuves contre lui, c'est pas normal, il faut inverser la logique ». Il réclame l'indépendance de la magistrature qu'il « faut protéger ». Selon lui, l'affaire Amina Sboui entre dans cette catégorie de procès avec des accusations qui ne représentent pas les faits : « C'est clairement partial ! » La lutte se déplace vers la critique de l'arbitraire et de l'instrumentation de la justice. Dès qu'il est possible, les avocat.e.s tunisien.ne.s soulignent les anomalies et l'absence de bonne volonté de la justice, voire sa partialité. Les avocat.e.s contestent les procédures en apportant des éléments qui démontreraient une politisation de l'affaire. Malgré cette appréciation politique, les avocat.e.s s'engagent dans une défense sur le territoire « juridique ».

---

<sup>1192</sup> Olivia, entretien, déjà cité.

<sup>1193</sup> Monib, entretien, déjà cité.

<sup>1194</sup> Entretien Emna, avocate, entretien avec l'auteur, Tunis, 2/05/2018.

<sup>1195</sup> *Idem*.

<sup>1196</sup> Monib, entretien, déjà cité.



Les procureur.e.s ne sont pas tenu.e.s d'engager des poursuites. Les juges ne sont pas tenus non plus de condamner. Or, pour les avocat.e.s français, c'est bien au niveau de cette validation de l'article de loi par la justice que le problème réside. Et c'est à cette échelle de la procédure qu'elles et ils peuvent le mieux déployer leurs compétences professionnelles. Lorsque l'exhibition sexuelle est retenue par la justice, selon Amaury, la condamnation est « un élargissement du champ de la qualification » de l'article 222-32. Et d'ailleurs au même titre que l'ancien article de loi « l'outrage à la pudeur »<sup>1197</sup>. Pourtant, l'article 222-32 de 1994 est justement venu réduire ou du moins cadrer la qualification de « l'outrage ». L'article 330 de l'ancien code pénal avait été utilisé contre une femme qui jouait au ping-pong avec ses seins (n° 65.91.997, Cour de cassation, 22 décembre 1965)<sup>1198</sup>. C'est probablement l'une des dernières fois que la justice française poursuivait une femme en raison de la dénudation de ses seins dans l'espace public. L'avocat dénonce un glissement progressif qu'il qualifie de « pudibonderie judiciaire » avec un « retour en force de la pudeur ». Si cela est possible selon Amaury, c'est en raison des « zones d'ombre qui existent autour de cette notion d'exhibition sexuelle, que je trouve absolument floue, le texte est très mal fait [...] c'est quoi s'exhiber ? C'est quoi sexuellement ? En matière pénale, il faut être clair ! Le texte ne l'est pas et la jurisprudence s'est engouffrée dans cette imprécision, dans cette absence de clarté, pour viser des situations qui n'étaient pas prévues au départ ». Cet argument de l'imprécision du droit est central, car il rejette l'interprétation de l'article de loi du côté subjectif, voire moral.

Nour qualifie à plusieurs reprises l'usage de cet article « d'argument d'un autre temps » et s'indigne de la « résistance institutionnelle »<sup>1199</sup>. Elle dénonce à demi-mots le sexisme : « Une jurisprudence d'un autre temps qui tend à considérer que le simple fait de montrer ses seins, quelles que soient les velléités ou les raisons pour lesquelles on les montre, c'est de l'exhibition sexuelle. Parce qu'un sein, c'est sexuel... le sein d'une femme ! Excusez-moi, pas celui des hommes ». La comparaison entre femmes et hommes est une critique de « l'argument par essence », l'un des procédés phare dans les controverses d'égalité de genre. Le discours militant féministe apparaît clairement dans le propos de certaines.

### *c) Discours féministes et autres plaidoiries politiques*

La rhétorique ou l'exhortation est une caractéristique de l'avocature qu'il ne faut pas ignorer : « C'est incompréhensible », « ça n'a pas de sens », « l'argument d'un autre âge ». Le discours militant au sens propre est bien présent. Étant la seule avocate mandatée par une association féministe, le ton militant de la Tunisienne Hayet Jazzar est l'un des plus transparents : « Le corps des femmes est un tabou et je soutiens les femmes qui se battent contre l'instrumentalisation des corps des femmes »<sup>1200</sup>. Cette instrumentalisation se manifeste,

---

<sup>1197</sup> Amaury, entretien, déjà cité.

<sup>1198</sup> Armelle, entretien, déjà cité.

<sup>1199</sup> Nour, entretien, déjà cité.

<sup>1200</sup> Hayat Jazzar, entretien, déjà cité.

selon elle, par la forte présence du corps dans la législation tunisienne : « Tout est basé sur le corps des femmes, la législation, les incriminations, beaucoup d'infractions sont basées sur le corps des femmes ». Son travail juridique au sein de l'association prolonge son adhésion à la méthode protestataire d'Amina Sboui : « j'ai vu Amina et sa photo, je me suis dit, c'est très bien, elle est jeune, elle a compris, elle a su prendre le taureau par les cornes ». Cela crée des débats : « Beaucoup disaient que se mettre nu ne plaide pas en faveur de la cause des femmes, et même des féministes ont soutenu cette idée ». L'avocate féministe capte et comprend le message d'Amina Sboui : « Mon corps n'appartient pas à l'État, à la famille, à la tribu, c'est le mien ! »

En France, Armelle assume également une dimension féministe de son activisme juridique : « Je suis avocate, militante, féministe et donc ça m'insupporte de voir des militantes féministes poursuivies, devant des juridictions correctionnelles pour un délit sexuel. Ça n'a aucun sens »<sup>1201</sup>. Armelle a d'autres dossiers dans le cadre militant. Elle les distingue des procès Femen. Ces derniers sont particuliers, car ils offrent une tribune politique pour les militantes poursuivies qui ont la possibilité de s'exprimer : « Et pour moi, qui ai aussi la possibilité de porter leur message plus longuement, dans le cadre de la plaidoirie. C'est une tribune qu'il faut utiliser ». Tant la parole des militantes que la plaidoirie sont des outils militants supplémentaires pour affirmer une revendication.

Le discours féministe n'est pas toujours explicite, mais il peut renforcer la conviction en la mission de la profession. Olivia n'est pas convaincue de la « pertinence » des actions Femen en raison de la critique de l'image des corps Femen<sup>1202</sup>. Les groupes féministes qu'elle côtoie sont d'ailleurs, dit-elle, partagés sur cette question. En prenant la défense de Femen, Olivia change d'opinion : « Je suis devenue très alerte et très ouverte à l'utilisation du corps des femmes [...] la critique qu'elles ont des beaux corps, je ne suis plus du tout sensible à cet argument-là, je suis devenue trop Femen, j'ai lu, j'ai visionné photos et vidéos, et en fait, c'est juste pas vrai que les Femen sont des stars d'Hollywood, je suis juste arrivée à la conclusion que c'est pas vrai ». En disant, « je suis devenue trop Femen », Olivia consolide son rôle d'avocate Femen. D'ailleurs, elle fait peu de distinction entre sa cliente et la « cause » Femen. Elle est prête à défendre d'autres militantes en cas de nouvelle pénalisation.

En Tunisie, Mayar est l'une des rares voix à prendre la défense des militantes européennes qui peinent à convaincre de l'universalité de la cause : « Elles sont courageuses, franchement, je les aime, leur cause est universelle »<sup>1203</sup>. Pour autant, défendre des prévenues qui sont loin de faire consensus est un risque : « Des avocats féministes me disaient, mais pourquoi tu prends ça sur ton dos, pourquoi tu plaides pour les Femen ? ». Pour Mayar la manifestation était légitime : « Elles ont le droit, c'est tout, Amina fait partie de leur organisation et elle a été arrêtée ! » Mayar voit également du sens dans le geste d'Amina et le discours qui l'accompagne : « Ce qu'elle a écrit me représente [...] le cannabis, le test anal, ça englobe tout ça. Il ne faut pas

---

<sup>1201</sup> Armelle, entretien, déjà cité.

<sup>1202</sup> Olivia, entretien, déjà cité.

<sup>1203</sup> Mayar, entretien, déjà cité.

marier une nana à l'âge de 15 ans parce qu'elle a été violée, cette nana peut dire "mon corps m'appartient" ! Tu ne peux pas me faire un test anal, c'est aussi "mon corps m'appartient" »<sup>1204</sup>. Pourtant, comme Olivia, Rimen n'est pas vraiment convaincue du geste seins nus : « La photo d'Amina, j'ai rigolé, franchement on n'avait pas besoin de ça, l'intégrisme, l'État qui a perdu de son potentiel, on mettait les institutions en place [...] la seule qui a vraiment fait sa révolution, c'est Amina, elle a fait un changement dans les valeurs. Elle nous a donné une bonne leçon ! La révolution, c'est choquer ». Ces avocates constatent une évolution de leur propre jugement. L'activisme juridique affecte également les avocat.e.s qui peuvent consolider leurs convictions politiques.

En France, le discours « militant », à l'instar de celui d'Armelle, reste minoritaire. En outre, Armelle affirme son attachement au « droit » : « Je suis là depuis le début, j'ai aucun problème juridiquement. Je soutiens le combat juridique. Après sur le plan personnel, c'est personnel ». Dès qu'il s'agit de savoir si les avocat.e.s défendent une cause, la prudence est de mise. L'engagement d'Amaury, c'est de « défendre des personnes », victime d'une « application abusive de la loi ». Nour accuse dans le même sens : « Je considère que le parquet travestit la loi pour en faire un instrument de chasse aux sorcières. Je n'aime pas ça. Pendant longtemps, les Femen, le parquet ne les a pas poursuivies, on en faisait l'effigie des timbres Marianne ! Après, on va se servir du droit pour les calomnier, et j'ai horreur de ça ». Nour insiste pourtant sur le fait qu'elle défend « quelqu'un, je ne défends pas une cause ». La cause qui est défendue, c'est celle du droit. Le motif juridique reste largement prédominant dans l'engagement des avocat.e.s, particulièrement français.e.s. La « croyance dans le droit » est prééminente dans les entretiens des avocat.e.s qui sont prêtes à aller « jusqu'au bout » pour reprendre une expression usuellement utilisée dans nos entretiens.

#### **d) La cause du droit : une croyance en la « concurrence » ?**

Face à ces engagements dans l'avocature, plusieurs études ont suggéré une croyance dans le droit, plutôt que la conséquence d'une vision libérale de la profession<sup>1205</sup>. Ici, cette croyance se manifeste par une certaine détermination dans la procédure de justice. Amaury est prêt à aller devant les tribunaux communautaires, la Cour Européenne des Droits de l'Homme : « Nous irons jusqu'au bout. Et le bout, c'est quoi ? C'est la CEDH ». Nour attendait de la France « qu'elle balaye une jurisprudence d'un autre temps », sans succès. De même, elle ira jusqu'au bout : « J'attends que la CEDH condamne, qu'est-ce que vous voulez... On aura été au bout de tout ce qu'on peut faire ! » Si la cliente d'Olivia avait été condamnée par la Cour municipale de Montréal,

---

<sup>1204</sup> *Idem*. A propos du test anal sur des personnes suspectées du délit d'homosexualité, voir : Ferchichi Wahid (dir.), *Le corps dans toutes ses libertés*, Association Tunisienne de Défense des Libertés Individuelles (ADLI), 2017, p. 5.

<sup>1205</sup> Willemez Laurent, « Engagement professionnel et fidélités militantes », *op. cit.* Gobe Éric, *Les avocats en Tunisie de la colonisation à la révolution (1883-2011). Sociohistoire d'une profession politique*, Karthala, 2013.

elle serait allée en appel, puis à la Cour supérieure du Québec, puis à la Cour suprême du Canada : « C'est sûre, sûre, je serais allée »<sup>1206</sup>. Là encore, la croyance dans le droit est liée au jeu concurrentiel des institutions. Dans la version la plus ferme de cette détermination, la volonté des avocat.e.s est de « réformer, d'abroger le texte de loi ». Comme Amaury, Armelle va dans ce sens et rappelle les démarches entreprises auprès de parlementaires pour un projet de loi. Sans succès, pour cette dernière : « On n'arrive pas à faire reconnaître le caractère sérieux de notre question ». Quand on parle de Femen, personne ne veut se mouiller ». Au Québec, l'aspiration à un changement du code criminel est aussi évoquée par Olivia. La section sur les infractions contre la moralité est vouée à disparaître selon elle. En Tunisie, les récits des avocat.e.s ont largement fait apparaître leur volonté de réformer l'institution judiciaire et d'indiquer le sens à la justice. Le droit devient plus que jamais une « opportunité » pour changer l'état du droit lui-même et les institutions qui en usent.

Aux côtés du ministère public et des juges, les avocat.e.s cherchent également à imposer leur interprétation du droit. Dans ces procès, Armelle conteste la légalité, « la constitutionnalité du délit d'exhibition sexuelle », car ces termes ne sont pas définis, et créent une « véritable insécurité ». C'est dans cette dynamique qu'Amaury conçoit son rôle d'avocat. C'est aussi de discuter de la loi et « des malfaçons législatives » : « J'essaye de combattre devant les tribunaux, aussi, l'interprétation que l'on fait des textes [...] et des qualifications juridiques qu'on applique. Si une qualification n'est pas suffisamment claire, c'est la porte ouverte à l'arbitraire ». Le « combat », selon ses propres termes, c'est justement de ramener l'exhibition sexuelle et sa qualification à ce qu'elles sont : « C'est-à-dire poursuivre et condamner des personnes qui montrent leur sexe volontairement en cherchant à susciter le désir auprès de ceux qui les regardent, et surtout en ayant du plaisir à faire ça ». La démarche des avocat.e.s laisse entrevoir l'opportunité qui se dégage dans l'imprécision du droit, particulièrement en France. Les juges s'engouffrent dans la jurisprudence, le système français peut aboutir à « 150 relaxes et une condamnation, c'est tout à fait possible ». Comme le signale Armelle, « la jurisprudence ne fait pas le droit ». Toutes les batailles comptent.

Amaury explicite les vertus du droit en l'intégrant à sa fonction sociale et civique : « J'estime que tant qu'on n'aura pas évolué sur l'appréciation des juridictions de la nudité et du corps de manière générale, on ne permettra pas à la société d'évoluer elle aussi ». La croyance en la dimension positive du droit est manifeste. Mieux encore, Amaury associe la bataille qu'il mène dans le droit à des processus d'émancipation : « Le droit, c'est aussi un facteur d'émancipation, un facteur de reconnaissance, d'évolution des mentalités, des comportements. Le mariage pour tous inscrit dans la loi était une aspiration très forte. Voilà comment je conçois le droit, un droit émancipateur, et pas un droit qui enserme les citoyens, qui les contraint et qui limite leur liberté ». C'est parce que le droit contraint, qu'il est possible que ce droit émancipe en retour.

Cette croyance semble accompagner, et même se fonder sur une croyance en la

---

<sup>1206</sup> Olivia, entretien, déjà cité.

concurrence des différentes interprétations juridiques possibles, mais également la concurrence entre les différentes institutions juridictionnelles qui n'attendent que d'être convaincues par l'interprétation la plus légitime, la plus argumentée « juridiquement ». Sachant qu'il est possible de gagner un procès et d'en perdre un autre, pourtant sur des faits et arguments quasi-similaires, le travail de jurisprudence pourrait rendre inépuisable la croyance, si ces systèmes juridiques n'étaient pas hiérarchisés avec des cours suprêmes qui supplantent les juridictions inférieures.

### **3.3) Ce que le genre fait au droit : analyse juridique comparée entre la France, le Québec et la Tunisie**

La protestation Femen atteint l'arène judiciaire dans les trois pays. C'est la forme de la manifestation et ses conséquences que les ministères publics cherchent à réguler ou réprimer provoquant l'entrée en jeu d'acteurs.rices extérieur.e.s à l'arène militante Femen. La cause défendue est commune et les articles de loi mobilisés sont hétérogènes. Les débats juridiques sont assez similaires et les interprétations varient. Chaque contexte national produit un résultat spécifique. Le Québec et la Tunisie s'opposent. Le processus de justice québécois conduit à faire jurisprudence en faveur du mouvement social tandis que le premier procès tunisien réprime sévèrement la forme protestataire. L'échec de l'implantation des Femen en Tunisie est dû à plusieurs paramètres, dont une structure des opportunités culturelles relativement fermée. Toutefois, la judiciarisation vient confirmer cette fermeture et joue un rôle essentiel. La France semble se situer entre ces deux pôles. Une partie de la justice française vient soutenir la légalité de la forme protestataire, lorsque qu'une seconde partie la réprime.

#### 3.3.1) Jurisprudence québécoise et proscription tunisienne de la manifestation Femen

##### **a) En Tunisie, la validation de l' « atteinte aux bonnes mœurs »**

La manifestation de trois militantes européennes devant le Palais de justice de Tunis (cf. chapitre 11) produit deux jugements. Le premier au tribunal cantonal (« *mahkama al-nâhiya* »), le second au tribunal de première instance (« *al-'ibtidâ'iya* ») de Tunis. Les deux procès des militantes étrangères se déroulent dans un contexte doublement particulier. D'une part, la transition politique en Tunisie politise la justice. D'autre part, l'affaire est internationalisée, les tribunaux sont investis par des protagonistes internationaux (consulats, organisations non-gouvernementales) et par des associations locales (et de tendances politiques antagonistes).

La presse tunisienne rapporte les débats et les jugements. Selon la presse, le jugement du tribunal cantonal retient un certain nombre d'éléments matériels et les circonstances de l'action, parmi lesquels le fait de s'être volontairement dénudée seins nus devant le Palais de justice de Tunis lieu sacré (« *muqadas* ») et symbole (« *ramz* ») de la justice<sup>1207</sup>. Le choix du lieu est prémédité et l'action est intentionnelle (« *qaçâd* »). De plus, à une heure où la fréquentation du tribunal est importante et avec une présence prématurée (« *musabaq* ») des journalistes et des photographes. Le troisième élément est la présence d'expressions (« *'ibarât* ») sur les corps, ce qu'attestent les photographies dans le dossier. Ces mêmes slogans sont criés : « Fuck your morals ». Pour le tribunal, ces actes ne peuvent s'inscrire dans le registre de la liberté d'expression (« *al-huriyât al-ta'bîr* »), mais défient les coutumes (« *'âdat* »), la morale (« *'akhlâqî* ») et les valeurs (« *qiyam* ») du pays. Les prévenues ont par ailleurs résisté aux agents de sécurité, escaladant la clôture du tribunal avec insistance (« *'içrâr* »). L'infraction pour « atteinte à la pudeur » (art. 226 bis du code pénal tunisien) est caractérisée par ces actes et les circonstances : « Est puni de six mois d'emprisonnement et d'une amende de mille dinars, quiconque porte publiquement atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique par le geste ou la parole ou gêne intentionnellement autrui d'une façon qui porte atteinte à la pudeur »<sup>1208</sup>.

Les trois militantes européennes sont condamnées à 4 mois et 1 jour de prison ferme. Un seul journal rapporte le détail de la condamnation sans indiquer l'ensemble des articles de loi. Les articles 226 et 226 bis du code pénal sont principalement retenus : 3 mois de prison ferme pour « outrage public à la pudeur » ; 16 jours pour « atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique » et 15 jours pour « trouble à l'ordre public »<sup>1209</sup>. La nudité est un élément matériel, mais sans constituer le cœur des débats, tant l'intentionnalité de l'acte (outrageant ou impudique) est éludée. Manifester seins nus suffit à qualifier l'action d'« atteinte aux bonnes mœurs ou à la morale publique ». Comme le précise le juriste Maître Bin Hassana, exposer sa poitrine (féminine) relève d'un acte indécent même si le comportement n'a pas d'intention sexuelle (« *qaçida jinsiya* »)<sup>1210</sup>. Pour le tribunal, se mettre nue publiquement suffit à attester l'intentionnalité<sup>1211</sup>. La revendication de la protestation politique au nom de la liberté d'expression est également écartée par le tribunal qui considère qu'elle dépasse le cadre de la loi. La justice tunisienne ne reconnaît pas la manifestation seins nus dans sa dimension politique. Toutefois, si la protestation s'était déroulée sans cette nudité partielle, il serait tout à fait possible que l'article 226 puisse être également utilisé pour qualifier d'« atteinte aux bonnes mœurs » une parole « indécente ». Ou bien à l'inverse l'action n'aurait pas été pénalisée. C'est bien cette

---

<sup>1207</sup> Hajroudi Sélim, « "Al-Chourouk" publie les détails de la condamnation des filles "Femen" », *Al-Chourouk* 21/06/13.

<sup>1208</sup> Cet article 226 bis fait l'objet de controverse parmi les juristes tunisien.ne.s en raison de son élasticité et de son « interprétation large d'une norme vague » : Voorhoeve Maaïke, « Production judiciaire des normes et vigilance de la société civile : Le cas de la sexualité en Tunisie », *L'Année du Maghreb* [En ligne], 16 | 2017, (Consulté le 03/02/2021).

<sup>1209</sup> L. Khalil, « "As-Sabah" est le seul à publier le texte complet détaillant le jugement », *As-Sabah*, 22/06/13.

<sup>1210</sup> Kizouni Moufida, « Dans l'affaire des filles étrangères torsées nus, elles seront jugées devant le tribunal cantonal de Tunis... Et nouveau mandat de dépôt émis contre Amina », *As-Sabah*, 31/05/13.

<sup>1211</sup> Monib, entretien, déjà cité.

élasticité du droit que ces articles de loi révèlent le plus, manifestement.

### b) Au Québec, l'abandon de l'« action en indécence »

Au Québec, un seul tribunal a jugé une action Femen, contre la militante Neda Topaloski et sa manifestation au Grand Prix de Montréal, le 4 juin 2015. Dans son jugement du 21 mars 2017, la Cour municipale de la ville de Montréal examine deux motifs de comparution. Le premier concerne le « tapage » : « Troubler la paix » en vertu de l'article 175(1) du Code criminel. Le second est relatif à des dégradations sur un véhicule : « Méfait » en vertu de l'article 430(1). Auparavant, plusieurs activistes ont eu des contraventions, voire des gardes à vue et des procédures de justice en vertu de deux autres articles du Code criminel. Les militantes Femen protestent deux ans de suite au Grand Prix de Montréal. En 2014, c'est une procédure pour « action en indécence » (article 173-1) et pour « exhibitionnisme » (article 173-2) qui est notée dans le procès-verbal transmis au tribunal.

### Dénonciation/information, Cour municipale de Montréal, 3 septembre 2014

Le dénonciateur déclare qu'il a des motifs raisonnables de croire que le prévenu a,  
*The informant says that he believes on reasonable grounds that,*

**CHEF 001 :** Vers le 6 Juin 2014, à Montréal, district de Montréal, Neda TOPALOSKI (1986-02-05) a commis une action indécence soit dans un endroit public en présence d'une ou de plusieurs personnes, soit dans un endroit quelconque avec l'intention d'ainsi insulter ou offenser quelqu'un, commettant ainsi l'infraction punissable sur déclaration de culpabilité par procédure sommaire prévue à l'article 173(1) b) du Code criminel.

**CHEF 002 :** Vers le 6 Juin 2014, à Montréal, district de Montréal, Neda TOPALOSKI (1986-02-05) a, à des fins d'ordre sexuel, exhibé ses organes génitaux devant un enfant âgé de moins de seize (16) ans en quelque lieu que ce soit, commettant ainsi l'infraction punissable sur déclaration de culpabilité par procédure sommaire prévue à l'article 173(2) du Code criminel.

FIN DES CHEFS

L'exhibitionnisme concerne exclusivement la monstration des organes génitaux et en présence de personnes de moins de seize ans<sup>1212</sup>. La Cour ne retient pas les deux chefs d'accusation en 2014. Toutefois, l'une des militantes signe une « libération conditionnelle ». Elle lit les « clauses » et les accepte : « Y a avait rien là-dedans que je n'acceptais pas, comme par exemple, garder la paix »<sup>1213</sup>. En juin 2015, elle réalise une seconde protestation au même événement, le Grand Prix de Formule 1, ce qui lui vaut un « bris de condition » pour avoir « troublé la paix publique ». Une sorte de récidive.

Les précédentes protestations pèsent sur le traitement de cette nouvelle arrestation précise la note du Service de police de la ville de Montréal (SPVM) : « Elle est gardée détenue jusqu'à comparution puisqu'elle se trouve à briser ses conditions usuelles de remise en liberté émises par un juge de la Cour municipale de Montréal dans une accusation d'action indécence survenue

<sup>1212</sup> L'article 173 (2) définit assez clairement l'infraction pour « exhibitionnisme » : « Toute personne qui, en quelque lieu que ce soit, à des fins d'ordre sexuel, exhibe ses organes génitaux devant une personne âgée de moins de seize ans est coupable ».

<sup>1213</sup> Neda Topaloski, activiste, entretien avec l'auteur, Montréal, 22/12/2018.

dans le même contexte l'année dernière (festivités du Grand Prix 2014). Ainsi, elle savait qu'elle s'exposait à des accusations criminelles en répétant des gestes semblables ». La note décrit les faits, elle est accompagnée des déclarations des témoins et des motifs d'arrestation des deux militantes qui ont participé à la manifestation. Les gestes effectués par la militante Néda Topaloski sont interprétés en termes sexuels :

#### **Demande d'intenter des procédures, SPVM, MTL1500512399, 04/06/2015**

La sécurité intervient d'abord mollement pour que l'accusé TOPALOSKI arrête sa démonstration, mais celle-ci résiste à l'intervention des agents de sécurité. Celle-ci une fois descendue de la voiture va se frotter la vulve contre un poteau à la vue du public. Devant le refus de coopération de TOPALOSKI, les agents finissent par la prendre, la soulever et à l'amener dans une ruelle à l'écart en attente de l'arrivée des policiers.

Alors que les agents de sécurité décrivent un « frottement de vulve contre un poteau », la militante cherche à résister pour allonger le temps de la manifestation : « On résiste toujours à nos arrestations, passivement, jamais violemment, mais on résiste [...] j'avais mis les pieds autour d'un poteau qu'il y avait là, puis je portais une jupe courte avec des bas résilles »<sup>1214</sup>. La description des agents s'appesantit sur le corps et l'allure de l'activiste :

#### **Demande d'intenter des procédures, SPVM, MTL1500512399, 04/06/2015**

garder le public à une certaine distance du véhicule. Elle prend une pose très suggestive en s'écartant les jambes et en les montant dans les airs. À ce moment, ses seins sont à découvert, sa jupe est remontée de façon à ce qu'on puisse voir sa petite culotte mauve de style G-string. Elle amène sa main droite à sa vulve et expose un morceau de papier sur lequel il semble y avoir une inscription. Sa tenue vestimentaire suggère celle d'une prostituée. Elle a le poing gauche dans les airs et continue toujours à crier le même slogan. Elle se tient à l'écart du public et continue à crier le même slogan.

Les services de sécurité de l'événement ne sont pas les seuls à déduire de l'aspect physique des militantes - qui manifestent contre la prostitution - une intentionnalité autre que politique. Durant l'interrogatoire, le sergent qualifie la militante de « pute » : « Ben regarde comment t'es habillée [...] comme une pute »<sup>1215</sup>. Durant le procès, l'avocate interroge le sergent à propos de cette injure : « Est-ce que vous avez traité ma cliente de pute ? » La réponse est sans appel : « Bah ouais, c'est de ça qu'elle était, elle était habillée comme une pute »<sup>1216</sup>.

La note du SPVM est transmise au tribunal. Les deux militantes sont poursuivies au titre de l'article 173(1), « action en indécence » ; l'article 175(1), « troubler la paix » et l'article 430 pour « méfait ». Ce dernier chef d'accusation correspond à la plainte pour dégradation déposée par un témoin et propriétaire d'un véhicule abîmé. À ces infractions constatées, s'ajoute la « récidive » pour Néda Topaloski. La seconde militante ne fait pas l'objet d'un procès contrairement à cette dernière qui est d'ailleurs maintenue en garde à vue en raison de ce « bris

<sup>1214</sup> *Idem.*

<sup>1215</sup> *Idem.*

<sup>1216</sup> Véronique Robert, avocate, entretien avec l'auteur, visioconférence, 2/04/2018.



de condition ».

Pour obtenir sa libération, son avocate négocie avec la justice. À nouveau, la militante doit accepter un certain nombre de restrictions, « ne plus être dans telle rue de telle heure à telle heure », « ne plus aller dans telle rue », il y avait « comme cinq feuilles recto-verso » de conditions<sup>1217</sup>. Le Grand Prix de Montréal n'étant pas terminé, il s'agit de l'empêcher d'entreprendre une nouvelle protestation durant l'événement. Parmi ces clauses de libération, le ministère public note également : « Ne plus manifester seins nus ». En cas de nouvelles manifestations seins nus, l'activiste pourrait se retrouver arrêtée et condamnée. Les conditions sont lues par le juge devant la prévenue pour attester l'entente entre les deux parties. L'avocate de la militante fait objection concernant cette interdiction de circuler *topless*<sup>1218</sup>. Elle soutient qu'il serait « déloyal de juger avant le jugement »<sup>1219</sup>. Avec l'accord du juge, cet élément est retiré, la militante sort de prison et reste dans l'attente de son procès. Un an plus tard, quelques semaines avant les audiences de novembre et décembre 2016, « l'action en indécence » est abandonnée<sup>1220</sup>.

Le tribunal examine les deux principaux motifs de comparution restants. Le premier concerne le « tapage » : « Troubler la paix en vertu de l'article 175(1) du Code criminel »<sup>1221</sup>. Le second est relatif à des dégradations sur le miroir et la carrosserie d'un véhicule : « Méfait » en vertu de l'article 430(1) du Code criminel ». Le tribunal dispose de photographies et de vidéos de l'incident. Plusieurs témoins sont successivement appelés à la barre. L'agent de police du SPVM décrit son arrivée sur les lieux et l'arrestation des deux militantes, déjà maîtrisées par la sécurité du Grand Prix. Les lieux sont des rues spécialement fermées pour les festivités du Grand Prix de Formule 1 avec de l'animation sur place, bondées de piétons, et avec beaucoup de bruit. Par ailleurs, il prend acte de la plainte déposée par le propriétaire d'un véhicule qui dénonce des dégradations.

La défenderesse témoigne ensuite des enjeux de la protestation contre « l'exploitation sexuelle des femmes pendant le Grand Prix de Montréal ». Elle déclare être formée en entraînement de façon à rester le plus longtemps possible sur place pour faire entendre son message. Sur son corps, plusieurs slogans sont écrits, notamment « *Slavery is not a choice* » et « *Montreal is not a brothel* ». L'action consistait à s'asseoir sur le véhicule exposé « pour imiter les publicités automobiles sur lesquelles on retrouve des femmes étendues sur ces bolides ».

---

<sup>1217</sup> Néda Topaloski, entretien, déjà cité.

<sup>1218</sup> *Idem*.

<sup>1219</sup> *Idem*.

<sup>1220</sup> C'est parce que la question du « préjudice » est à démontrer (Arrêt Labaye, Cour suprême, 2005) et ayant fait l'objet de discussions entre l'avocate et le ministère public, que l'accusation a probablement été abandonnée. Avant 2008, le critère pour déterminer l'indécence était « la norme sociale de tolérance de la société canadienne », l'arrêt Labaye change tout en exigeant un mode d'analyse moins subjectif. Dans cet arrêt, la théorie du préjudice nécessite que l'infraction « doit se rapporter à des normes que notre société a reconnues dans sa Constitution ou ses lois fondamentales semblables » et que « le préjudice doit être grave, il doit non seulement nuire au bon fonctionnement de la société, mais être *incompatible* avec celui-ci ».

<sup>1221</sup> Cour municipale de la ville de Montréal, R. c. Topaloski, 2017 QCCM 90, 21 mars 2017.

Elle s'assoit sur l'automobile « jambes écartées, l'entrejambe couvert par une petite pancarte portant la mention "Open For Debate" ». Elle fait attention avec ses talons hauts, car « elle s'assure toujours de n'occasionner aucun dommage aux biens [...] seules sa peau et sa jupe sont en contact avec le véhicule ». Survient ensuite l'altercation « violente » avec le propriétaire du véhicule et des agents de sécurité qui sont « assez brutaux au point de lui marcher sur les cheveux, de lui tordre le corps en deux et de la traîner sur l'asphalte sur la partie dénudée de son corps » précise le jugement. La défense poursuit d'ailleurs, dans ce procès, les agents de sécurité pour « brutalité » et « arrestation abusive » au nom de la *Charte canadienne des droits et libertés*<sup>1222</sup>.

Le dernier témoignage est de Martine Delvaux, professeure à l'université du Québec à Montréal (UQAM), en études littéraires. Elle est « témoin experte en études féministes ». Elle explique le mouvement Femen, son historique, les revendications et le mode d'action du groupe. Le tribunal étudie l'infraction de trouble à la paix, en vertu de l'article 175 (1)a : « soit en se battant, en criant, vociférant, jurant, chantant ou employant un langage insultant ou obscène ». La défense admet que « sa cliente a crié et scandé des slogans, ce qui pouvait être assimilé à chanter, mais n'admet pas qu'elle se soit battue, aurait juré, vociféré ou employé un langage insultant ou obscène ». Et c'est l'intervention des agents de sécurité qui produit une réaction de la foule, plutôt que la manifestation des militantes qui a suscité des réactions positives : « Tout le monde présent rit, les gens ont l'air amusé, autant les hommes que les femmes ». La « poursuite » (ministère public) se réfère à l'arrêt *Lohnes*, notamment, pour définir le tapage qui « peut consister en l'acte reproché lui-même ou il peut constituer une conséquence de l'acte reproché ». La poursuite soutient que la situation « a dégénéré dû au comportement de la défenderesse ». La liberté d'expression protège le message et non les débordements : « Ce n'est pas parce qu'on dénonce une opinion politique qu'on ne peut pas être déclaré coupable de tapage », conclut le ministère public.

Le tribunal se base sur plusieurs éléments pour rendre sa décision, et ce, à partir de plusieurs arrêts de justice. L'événement était déjà dans « un brouhaha propre à ce genre d'événement ». Il s'agissait en « l'espèce de l'émission sur une voie publique de bruits amplifiés par un haut-parleur installé sur un édifice qui publicisait la présence d'un bar de danseuses en plein jour ». Pour que le « tapage » puisse de surcroît être retenu, il faut prouver le dérangement, sinon un préjudice : « Aucune preuve de l'existence d'une perturbation de l'utilisation des lieux par le comportement de la défenderesse n'a été présentée devant le Tribunal. On ne peut conclure que la conduite des gens sur place a été touchée ou dérangée par le langage et le comportement de la défenderesse avant son arrestation ». Or, la seule plainte déposée, signale le jugement, est celle du propriétaire du véhicule dégradé, « aucune personne ne s'est plainte d'avoir été dérangée ou affectée par l'activité en question sur la rue Crescent le jour des événements ». Troisième argument, le tribunal relève par ailleurs que la seule

---

<sup>1222</sup> Demande rejetée, car la *Charte canadienne des droits et libertés* « ne trouve pas application dans les agir des agences de sécurité privée non mandatées par l'État » (en revanche une poursuite civile peut être engagée par la défenderesse).

perturbation de cette journée est celle occasionnée par « l'intervention aussi brutale que musclée des agents de sécurité qui a soulevé l'indignation du public ». Enfin, le jugement argue que le droit de manifester sur un chemin public est protégé par le droit à la liberté d'expression tel que garanti par la *Charte canadienne des droits et libertés* et la *Charte québécoise des droits et libertés de la personne*. Le tribunal rejette la qualification de tapage au sens de l'arrêt *Lohnes* de la Cour suprême. Néda Topaloski est acquittée de l'ensemble des chefs d'accusation<sup>1223</sup>. Le jugement est rendu public presque deux ans après les faits (R. c. Topaloski, 115-085-938 et 115-085-946, Cour municipale de la ville de Montréal, 21 mars 2017).

Dans le cas québécois, le décalage dans l'interprétation des faits par les services de police et la Cour municipale de Montréal est manifeste. Le premier service mobilisant « l'indécence », la juridiction acquitte les militantes sur ce point et fait en quelque sorte jurisprudence : manifester seins nus ne constitue ni de l'« exhibitionnisme » ni une « action en indécence ». De plus, le « trouble à la paix » est aussi rejeté par la Cour qui approuve que le droit de manifester dépasse le trouble qui est occasionné. Toutefois, le contexte de la manifestation reste prééminent dans la lecture de la Cour. La justice québécoise est loin de valider un droit au *topless* politique dans l'absolu. Elle a argumenté de manière assez prégnante sur l'absence de plaintes du public et sur l'absence de préjudice sur les spectateurs. Le résultat pourrait être différent si des associations ou des citoyen.ne.s avait décidé de se constituer partie civile pour dénoncer une action insultante ou offensant leur « pudeur » et celles de leurs enfants. En France, les débats portent moins sur le « préjudice » que sur l'intentionnalité « sexuelle ».

### 3.3.2) La déchirure française : « l'exhibition sexuelle » des seins féminins ?

#### 3.3.2.1) La nature contre l'égalité : le cas de deux ethnographies d'audiences

Nous avons assisté à deux procès Femen en France. Le premier à la Cour d'appel de Paris, le second au Tribunal de grande instance. La scène de justice est codifiée, les différents protagonistes qui prennent la parole argumentent en faveur ou en défaveur des activistes. Ce qui est en jeu, c'est la requalification en exhibition sexuelle. Les débats sont différents des arènes politique et médiatique. Ici, le juridique prédomine. Toutefois, la présence d'arguments politiques et moraux est loin d'être négligeable.

---

<sup>1223</sup> Concernant le « méfait » (détérioration sur le miroir du véhicule), le tribunal reconnaît la déclaration des deux témoins et après plusieurs visionnements des vidéos, il arrive à la conclusion que l'une des deux personnes est « l'auteur du bris du miroir, sans pouvoir déterminer laquelle ». La défenderesse bénéficie du doute raisonnable, mais la Cour n'est pas pour autant convaincue de l'innocence de la défenderesse.

### a) Cour d'appel de Paris, le 8 octobre 2018 : la nature vs l'égalité (I)

Lorsque je me rends au Palais de justice en plein cœur de Paris, sur l'Île de la Cité, j'arpente de longs couloirs aux tapis écarlates avant d'accéder à la fameuse chambre 10 du pôle 4 de la Cour d'appel<sup>1224</sup>. Pour observer le procès, ce 8 octobre 2018, ma grille de lecture est basique et se résume à une série de questions : que vois-tu ? Qui est présent ? Qui représente qui ? Comment se comportent les acteurs.rices ? Quels sont les débats ? Quels sont les arguments mobilisés, les « malentendus », les contradictions ?<sup>1225</sup> Des gendarmes sont postés à l'entrée de la salle d'audience, surveillant les allées et venues. Une classe scolaire est venue assister à l'audience du jour. Des civil.e.s sont présent.e.s pour des affaires de justice les concernant. Parmi ces personnes, la militante Jana Zhdanova est présente aux côtés de son avocate Marie Dosé. C'est ce procès qui m'intéresse. La militante ukrainienne habite à l'étranger ; elle est revenue pour cette audience et repartira dans quelques jours. Aucune autre militante ne semble présente ce jour-là. C'est ce qui m'étonne en premier lieu, pour avoir vu tant de photographies concernant ces procès durant lesquels les activistes font corps, investissant collectivement les tribunaux.

Jana Zhdanova ne semble pas à l'aise dans cet environnement avec lequel elle commence pourtant à se familiariser. C'est son cinquième procès dans cette seule affaire du musée Grévin. Elle porte un tee-shirt « anti-Poutine » qu'elle a elle-même griffonné et qu'elle peine à cacher sous son manteau vert kaki. Une fois installé sur le banc, je suis d'abord surpris par la série d'affaires qui vont défiler. J'avais quelque peu oublié que la justice est une « machine » comme une autre, qui empile des dossiers traités à la chaîne toute l'après-midi. Je ne m'attendais pas à cette réduction de mon sujet de thèse dans un dossier kraft, parmi tant d'autres. Un deuxième élément attire mon attention. L'ensemble des protagonistes du procès, dans leurs rôles professionnels respectifs, sont des femmes : 3 juges, une avocate générale représentant le ministère public, l'avocate de la militante et enfin l'avocate du musée Grévin. Avec 60 % de femmes, la magistrature est l'une des professions qui s'est le plus féminisée ces dernières décennies<sup>1226</sup>.

L'affaire du musée Grévin débute. Le tribunal énonce les droits de la prévenue puis présente la synthèse des « circonstances ». Jana Zhdanova a été condamnée le 15 octobre 2014 pour « dégradation volontaire » et pour « exhibition sexuelle ». Les faits se sont déroulés la même année au musée Grévin lorsque l'accusée a « planté un pieu dans la statue » de Vladimir Poutine. Le tribunal signale que « tout le monde connaît Femen ». La Cour d'appel confirmera la dégradation, mais infirme le chef « d'exhibition sexuelle ». Le parquet conteste, et se pourvoit en cassation. L'arrêt de la Cour d'appel est cassé. L'affaire est donc renvoyée à cette même instance, aujourd'hui, ce 8 octobre 2018. Le tribunal pose la question principale que la Cour doit

---

<sup>1224</sup> Observation audience, Cour d'appel de Paris, 8/10/2018.

<sup>1225</sup> Journal de terrain, prise de notes avant audience, 8/10/2018.

<sup>1226</sup> Sur la féminisation de la magistrature en France, voir Bessière Céline, Gollac Sibylle, Mille Muriel, « Féminisation de la magistrature : quel est le problème ? », *Travail, genre et sociétés*, Vol. 36, n° 2, 2016, p. 175-180.

examiner à nouveau : « Est-ce que le fait de se présenter dans un lieu public seins nus est nécessairement de l'exhibition sexuelle ? » La Cour donne la parole à la prévenue, l'interroge, étudie son profil. Puis c'est au tour de l'avocate du musée Grévin, suivie de l'avocate générale. Enfin, Maître Dosé prend la parole.

Une interprète russe est présente. Jana Zhdanova déclare qu'il ne s'agit pas de question juridique, mais bien d'une « question politique ». Elle ajoute qu'elle ne comprend pas qu'elle en soit encore là, « quatre ans après l'affaire ». La militante rappelle que la France est le seul pays à l'avoir condamnée pour « exhibition sexuelle » et que ce pays l'a accueillie, la protégeant 5 ans plus tôt du pouvoir ukrainien. La militante est interrogée : « Pourquoi avez-vous choisi de vous présenter seins nus ? » Cette dernière liste un certain nombre d'arguments que la Cour résume : « Si je comprends bien... Vous avez choisi de vous présenter parce qu'il y a plus de résonance ». En outre, l'action visait le « gouvernement russe », à propos du « statut des femmes », et afin de permettre aux autres formes de protestation « de s'exprimer ». La personnalité de la prévenue est abordée : domiciliation, 30 ans, statut de réfugiée, intermittente du spectacle, elle a quitté Femen en 2015, célibataire, pas d'enfants, pas d'autres condamnations. Concernant ce dernier point, la militante explique que tous ses problèmes de justice sont en lien avec son activisme.

L'avocate du musée Grévin poursuit la séance, signalant la diffusion de photographies en ligne très rapidement et contestant l'aspect « pacifique » de l'acte, au vu des dégâts. La Cour rappelle que c'est la question de l'exhibition sexuelle qui est en jeu. La défense du musée justifie sa présence par la décision de la Cour de cassation qui « casse l'arrêt en toutes ses dispositions ». Le musée est présent en raison des dégradations, « le reste ne nous concerne pas » conclut l'avocate. Positionnement étonnant en sachant que le musée pourrait apporter du grain à moudre à une exhibition définie par le fait de « l'imposer à la vue d'autrui », ainsi tant les spectateurs.rices que le personnel pourraient attester du préjudice moral. Visiblement, le musée ne souhaite pas participer à un acharnement contre la militante, aux côtés du procureur.e.

C'est au tour de l'avocate générale de se prononcer. Elle rejette l'argument de la liberté d'expression, car la jurisprudence de la Cour européenne (CEDH) mentionne son application aux « discours et le débat politique » dans le cadre de la satire. De plus, c'est bien la statue qui a été abîmée « dans son corps » : « On ne peut pas dégrader » au nom de la liberté d'expression. Les quatre premiers arguments sont juridiques : la dégradation inscrit l'acte au-delà de la liberté d'expression, l'agression sexuelle et l'exhibition sexuelle sont liées par le fait que les seins féminins sont sexuels, et enfin l'article 222-32 est clair (« imposer à la vue d'autrui »), l'intentionnalité est donc établie. L'argumentation se poursuit, les aspects politiques et littéraires sont prolifiques.

Le principal argument contesté par la défense selon lequel « les seins ne sont pas sexuels » est attaqué par l'avocate générale qui appelle la militante à contester l'ordre biologique : « il faudrait qu'elle s'en prenne à la nature ». Car, selon l'encyclopédie, la poitrine des femmes a un « caractère secondaire » : « Ensemble de caractères somatiques qui n'exercent qu'un rôle indirect dans la reproduction et qui permettent d'identifier les deux sexes par l'aspect

extérieur »<sup>1227</sup>. Le caractère sexuel secondaire définit les caractéristiques physiques qui ne participent pas directement à la reproduction (les organes génitaux ont un caractère sexuel primaire) et qui apparaissent pour la plupart à la puberté (pilosités, menstruations, poussée des seins, modification de la voix, augmentation du volume testiculaire, etc.). D'autres arguments sont avancés par l'avocate générale : Deborah de Robertis fait aussi l'objet de poursuites, la France n'est pas le seul pays à codifier dans ce sens (le Japon, la Tunisie où les Femen ont présenté leurs excuses, fait savoir l'avocate générale) ; beaucoup rappellent que les Femen font le jeu de ce « qu'elles prétendent dénoncer », cet usage des seins nus « conforte l'oppression » et l'usage du foulard et de la burqa dans certaines banlieues, le groupe Femen est comparé à une secte (citation du livre d'Eloïse Bouton) au point que des parlementaires ont demandé la dissolution du groupe. L'avocate générale réclame dans ses réquisitions trois mois d'emprisonnement et une amende.

Je suis frappé par la variété des arguments de l'avocate générale, d'autant plus que j'ai lu et entendu abondamment la plupart de ces raisonnements. Les sept derniers arguments qui suivent relèvent d'une logique éloignée du juridique : caractère sexuel « secondaire » des seins selon l'encyclopédie ; traitement commun à plusieurs pays ; des féministes dénoncent l'objectivation du corps ; cette nudité conforte l'oppression des voilements ; disqualification du groupe comparé à une secte ; prise de position de parlementaires. Michel Foucault disait déjà que les éléments « extra-juridiques » sont une singularité de la justice criminelle moderne. Ils ne viennent pas qualifier ou étayer juridiquement la punition, au contraire, ces éléments fonctionnent à l'intérieur de l'opération pénale comme « éléments non-juridiques » : « C'est pour disculper le juge d'être purement et simplement celui qui châtie »<sup>1228</sup>. Le ministère public engage à charge, tout en se déchargeant.

La plaidoirie de Maître Dosé associe des arguments juridiques à une contre-lecture morale de l'affaire. Elle rappelle le soutien de la juridiction dans le dépôt de la question prioritaire de constitutionnalité (QPC) : cette qualification de l'exhibition sexuelle contrevient à l'égalité entre hommes et femmes, elle note par ailleurs une absence d'arrêt en la matière depuis 1965 (l'affaire du ping-pong). Ainsi, 53 ans plus tard, « l'outrage » s'est transformé en exhibition sexuelle. Reprenant le continuum effectué entre l'agression sexuelle et l'exhibition sexuelle (considérant que les seins sont sexuels dans le cadre d'une agression sexuelle) l'avocate exprime son étonnement : « Les seins seraient intrinsèquement sexuels, parce que si on vous touche les seins, c'est sexuel ». Le regard social sur le corps féminin a évolué, dit-elle, les seins sont « ordinaires ». Par ailleurs, les militantes n'ont jamais été condamnées, mais depuis l'affaire de Notre-Dame, les accusations pleuvent. Pourtant, elles ont été glorifiées et elles ont même inspiré le timbre Marianne. Maître Dosé s'arrête plus longuement sur l'usage des seins à des fins commerciales, inférant l'élément moral : « Toute exposition des seins n'est pas nécessairement sexuelle ». Faudrait-il poursuivre les publicitaires ? Le parquet va devoir poursuivre « beaucoup

---

<sup>1227</sup> Tétry Andrée, « Caractères sexuels secondaires », *Universalis.fr*, [https://www.universalis.fr/encyclopedie/caracteres-sexuels-secondaires/], (Consulté le 20/02/2021).  
<sup>1228</sup> Foucault Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 30.

de monde » déclame-t-elle. Il y a de grandes chances, selon l'avocate, que l'article de la CEDH vienne « casser tout ça ». L'article 10 stipule que : « Toute personne a droit à la liberté d'expression. Ce droit comprend la liberté d'opinion et la liberté de recevoir ou de communiquer des informations ou des idées sans qu'il puisse y avoir ingérence d'autorités publiques et sans considération de frontière ». La décision de la Cour de cassation est creuse, se limitant à « 4 lignes » : « Moins qu'en 1965, c'est une régression ». Maître Dosé rappelle qu'elle défend Deborah de Robertis, laquelle a été relaxée contrairement à Jana Zhdanova. Cet arrêt de la Cour n'est donc pas motivé et Maître Dosé appelle la Cour à « une évolution jurisprudentielle ».

Les arguments juridiques sont de quatre types : 1) Argument de l'égalité entre femmes et hommes (soutien de la juridiction pour une QPC) ; 2) Manque de jurisprudence depuis des décennies (1965) et fragilité de l'arrêt et des motifs de la Cour de cassation ; 3) Usage de la comparaison : (a) le continuum entre l'agression et l'exhibition sexuelle est infondé, (b) la comparaison avec d'autres procès dont Deborah de Robertis qui a été relaxée tandis que Jana Zhdanova est condamnée, (c) l'usage du corps à des fins commerciales montre que l'exposition des seins n'est pas « nécessairement sexuelle » ; 4) Risque de contrevenir à une disposition du droit communautaire (art. 10 CEDH).

De part et d'autre, et malgré la succession des procédés, les argumentations reposent sur un clivage dominant et tautologique. Par exemple, le continuum, légitimé ou contesté, entre l'agression sexuelle et l'exhibition sexuelle dépend de la croyance ou non du juriste en la caractérisation sexuelle ou non des seins. Ainsi, l'ensemble est fondé sur l'argument de l'essence d'un côté (les seins féminins sont sexuels) contre l'argument de l'égalité, si les seins des femmes, exclusivement, sont sexuels ; alors il y a atteinte à l'égalité et discrimination. Un second argument juridique est toutefois important, tant il sera déterminant. L'article 10 (sur la liberté d'expression) de la CEDH est présenté à la justice comme une épée de Damoclès.

Le délibéré est attendu pour le 10 décembre, deux mois plus tard. Je quitte le tribunal. Le ciel est bleu et le soleil embellit les quais de l'Ile de la Cité que je longe. Je mets un peu de temps à m'habituer aux lueurs qui m'agressent les yeux. Je me rends compte que la salle du tribunal où je suis resté une heure et demie, voire deux heures, était bien sombre. Je m'installe sur les quais comme beaucoup d'étudiant.e.s et passant.e.s parisien.ne.s. profitant des bords de Seine. Je prends conscience du décalage que je suis en train de vivre. Je viens d'assister à un débat, pour le moins passionnant, à la Cour d'appel de Paris où il était question de savoir si les seins féminins sont sexuels ou non aux yeux du droit français. Au même moment à l'extérieur, tout le long des quais, ici et là, des hommes sont allongés sur l'herbe, torsos nus et bronzant au soleil, insouciant. 8 octobre 2018.

### ***b) Tribunal de grande instance de Paris, 25 mars 2019 : la nature versus l'égalité (II)***

Je réalise une deuxième observation lors de l'audience du 25 mars 2019. Je me rends dans les locaux du tribunal judiciaire de Paris, à proximité de la Porte de Clichy. Le bâtiment est

flambant neuf. La 30<sup>e</sup> chambre du Tribunal de grande instance (TGI) est au 6<sup>e</sup> étage. Quatre militantes sont présentes au procès dont trois en comparution. Les autres militantes sont absentes. Un.e ou deux journalistes semblent présentes, pas plus. À nouveau, je suis doublement étonné. Premièrement, par la non-mixité parmi les protagonistes : la juge, la représentante du ministère public, la greffière, l'avocate et les militantes. Deuxièmement, surpris par mon étonnement, comme si cela conférait plus de poids ou de sens à un débat : comment vont-elles, chacune à leur façon, affirmer, négocier et neutraliser le genre dans un débat qui questionne éminemment le genre ? Cela fait-il vraiment une différence ? Certes, les robes revêtues rappellent dans cet espace les rôles de chacun.e. Toutefois, l'originalité est tout de même que ces actrices de la justice vont débattre d'une question qui les concerne intimement tout en feignant de ne pas être concernées.

Les faits. Le 10 novembre 2018, dans la matinée, trois militantes franchissent des barrières de sécurité et protestent seins nus devant l'arc de triomphe en plein cœur de Paris. Plusieurs slogans sont étalés sur les torsos et de larges pancartes sont brandies fermement. L'un des slogans « welcome war criminals » qualifie de criminel.le.s de guerre, des chef.fe.s d'État attendu.e.s pour commémorer l'armistice du 11 novembre. Le lendemain, une seconde manifestation Femen prend par surprise le convoi du Président américain Donald Trump sur les Champs-Élysées, déjouant ainsi la sécurité mise en place. Le procès du 25 mars concerne les activistes de la première action de la Place de l'Étoile. Une militante exprime sa stupéfaction : « Ça a duré 2 minutes, ce n'était rien et pourtant, ça donne lieu à tout ça ; arrestations, Gav, procès, la totale ! »<sup>1229</sup>

La Cour engage un premier échange avec l'avocate Valentine Rebérioux concernant sa demande de dépôt d'une question prioritaire de constitutionnalité (QPC). L'usage de l'article 222-32 est accusé de violer trois principes fondamentaux. Le premier est l'insécurité juridique : « Qu'est-ce qui est punissable ? » Le second est la violation de nécessité de proportionnalité des peines, qui signe la « mise à mort sociale et politique des militantes ». Enfin, la violation du principe d'égalité hommes/femmes. D'autant plus que d'autres tribunaux ont relaxé des militantes à partir de cet argument. L'avocate demande que les hautes institutions définissent ce qui relève de l'« exhibition » et ce qui est « sexuel », dénonçant par ailleurs un acharnement du ministère public.

C'est au tour de la procureure de discuter, suggérant à la Cour de renoncer au dépôt de la QPC. Le tribunal de Nancy a déjà transmis la QPC à la Cour de cassation (en 2014) qui avait éconduit le dépôt auprès du Conseil constitutionnel. La procureure motive son refus en considérant que l'exhibition sexuelle est une violence psychologique sur les regards et sur le vivre-ensemble. Par ailleurs, elle distingue « l'égalité » de « l'identité », cette dernière étant basée sur un « élément physiologique ». Il ne s'agit pas de principe d'égalité, mais bien d'« anatomie », c'est la « nature », c'est un « organe sexuel » ; tout comme les « hommes ne portent pas d'enfant ». La demande de QPC est rejetée.

---

<sup>1229</sup> Clémence Lalande, militante active, entretien avec l'auteur, Paris, 25/03/2019. (Gav = garde à vue).



Concernant les faits du 10 novembre 2018, les déclarations des policier.e.s sont présentées. Les militantes reconnaissent les faits, mais rejettent l'accusation d'exhibition sexuelle. L'une d'elles est interpellée pour la cinquième fois par les forces de l'ordre. La procureure interroge les militantes. Les réponses sont courtes, peu argumentées, les militantes ne semblent pas très à l'aise. Pourtant, j'ai interrogé l'une d'entre elles et j'ai pu voir à l'œuvre la force de ses convictions et de son discours. Les questions de la procureure ont de quoi perturber des militantes rodées aux échanges médiatiques : « Pourquoi vous montrez cette partie du corps ? » Un dialogue de sourds s'engage, la procureure affirme que l'organe est sexuel et tente de faire dire à la militante qu'elle sait « que ça excite les hommes ». La quête de l'aveu est manifeste. La militante déclare « je décide quand mon corps est sexuel ou non ! »

La procureure démarre son réquisitoire en rappelant sur un ton sévère les peines sérieuses de l'article 222-32 : 1 an d'emprisonnement et 15 000 euros d'amende. Le débat va essentiellement porter sur le caractère sexuel de la poitrine. Dans les traités d'anatomie, « c'est indiqué partout » et « c'est acquis socialement », « depuis des millénaires, c'est sexuel ». La procureure souligne avec vigueur qu'elle critique le fait que les activistes contestent la dimension sexuelle des seins. Si les militantes décident de montrer leur poitrine, c'est que « je sais que ça va choquer », et « ça va choquer parce que c'est sexuel ». Et c'est « précisément sexuel, c'est pour ça qu'on les montre dans certains espaces » ajoute-t-elle. La procureure poursuit sur un exemple parallèle qui permet d'étayer le propos sur l'usage de l'article 222-32. Elle compare avec les hommes qui se masturbent dans le métro sans montrer leur sexe au public : le tribunal les relaxe. Au-delà de ce paradoxe grossier du droit (une protestation politique est appréhendée par le sexuel tandis qu'un acte de masturbation échappe à l'article 222-32), les lectures juridiques révèlent cette importance du « voir » et du « regard » dans la caractérisation de l'infraction.

L'idée est répétée tout le long du réquisitoire : « C'est l'anatomie, c'est la nature, on ne peut pas lutter contre ça ». D'une part, la procureure met en évidence la naturalisation des corps féminins par le droit, bien que l'article de loi en question ne parle pas de « nature ». D'autre part, la force du droit semble résider davantage dans les normes sociales que dans un débat technico-juridique. Le torse de l'homme « n'est pas considéré comme sexuel, conventionnellement », conclut-elle. Les « conventions » ont force de droit aussi.

La plaidoirie de Maître Rebérioux démarre. Elle qualifie les poursuites de chasses aux « comportements déviants ». Depuis 2012, les Femen ont réalisé une cinquantaine de protestations avec le même mode d'action : elles utilisent des pancartes et des slogans. L'église de la Madeleine est le seul dossier qui bloque, car la scène se déroule dans un lieu de culte. Pour le reste, les militantes sont relaxées, même dans l'affaire du musée Grévin, par la Cour d'appel. Les juridictions ont, pour la plupart, abandonné les accusations. En 2017, le tribunal correctionnel de Béthune s'est également écarté de cette connotation sexuelle, relaxant six militantes.

L'action qui fait l'objet de ce procès a duré 2 minutes. Les poursuites sont « incompréhensibles » et le réquisitoire d'un mois de prison avec sursis se transformera

inévitablement dans le cas d'une deuxième condamnation à de la prison ferme. L'avocate s'adresse à la Cour et interroge : « Quel public cherche-t-on à protéger ? Qui se constitue partie civile ? » Selon elle, personne ne vient dire « ça me choque ! » Elle concède que cela dérange beaucoup d'opposant.e.s sur le plan des idées, mais « la Femen ne choque plus ! » Les militantes ne cessent d'affirmer « c'est mon corps, j'en fais ce que je veux, et même le ministère public n'y peut rien ». Ces procès sont « infamants » pour les Femen et la société. Ce sont des « militantes politiques » qui se peignent le torse et « on veut faire entrer dans une case quelque chose qui ne marche pas, l'exhibition sexuelle ». Maître Rebérioux rappelle le contexte du rassemblement du 10 novembre et « l'hypocrisie » autour de la visite de « chefs d'État-dictateurs ».

L'avocate appelle à tenir compte de l'évolution de la jurisprudence dans le temps. L'exhibition sexuelle relève de trois actes : la masturbation visible, la mise à nu génitale et la nudité totale ou partielle. Concernant ce dernier point, le tribunal de Douai, en 1989 avait déjà indiqué que dans la qualification de l'exhibition sexuelle « il faut une attitude provocante ». Avant le procès d'Éloïse Bouton, la dernière condamnation remonterait à 1965 : et ce qui a été retenu, c'est « le mouvement de la poitrine » à connotation sexuelle durant le jeu de ping-pong. Ainsi, pour le tribunal de Douai, « le simple fait d'être seins nus n'est pas forcément sexuel ». Elle complète en faisant une dissociation, « ce n'est pas parce qu'on parle de seins qu'on parle de sexe, et c'est important ». Sur le plan du texte, ni « l'exhibition » ni ce qui relève du « sexuel » ne sont définis : « On peut faire dire ce qu'on veut à des textes qui ne veulent rien dire ».

Plusieurs exemples dans l'usage de la nudité sont listés afin de consolider l'argument de discrimination, particulièrement pour les deux premiers cas. Le cas des Homen est révélateur du traitement particulier à l'égard de Femen. Les Homen sont torse nu et visages couverts, deux possibles poursuites. Ils n'ont jamais été inculpés pour l'une ou l'autre accusation. La mobilisation des intermittent.e.s du spectacle, totalement nu.e.s, montre davantage la différence de traitement entre hommes et femmes<sup>1230</sup>. Le cas de Deborah de Robertis est significatif, elle pratique des performances dans une nudité totale, sans que l'exhibition sexuelle ait pu être retenue<sup>1231</sup>.

Maître Rebérioux amorce la fin de sa plaidoirie sur le danger et les risques que prennent les militantes, les violences physiques qu'elles subissent et les poursuites par les juridictions. Elle avertit : « Ne leur demandez pas de se couvrir parce qu'elles vont continuer ». L'avocate appelle à se détacher de certaines appréciations, « ça plaît ou ça ne plaît pas, on n'est pas là pour juger de la méthode ou de l'association Femen ». Elle conclut à une absence d'élément matériel ou intentionnel de l'exhibition sexuelle, le cas échéant, et à la contradiction avec les principes de la liberté d'expression de la CEDH.

Les deux procès auxquels nous avons assisté montrent le clivage entre le ministère public

---

<sup>1230</sup> En 2014, plusieurs mobilisations des intermittent.e.s du spectacle interpellent la ministre de la Culture Aurélie Filipetti, dénonçant la précarisation de leur statut. Les femmes et les hommes sont totalement nu.e.s.

<sup>1231</sup> Là aussi, le contexte de « l'espace artistique » détermine la lecture juridique.

et les avocates des militantes. Les arguments et contre-arguments sont nombreux, mais ne s'éloignent guère du principal clivage. Les un.e.s défendent la nature sexuelle des seins féminins, les autres le contestent et revendiquent l'égalité femmes/hommes. Ce clivage autour de l'argument par essence existe à l'intérieur même des tribunaux, entre différentes juridictions.

3.3.2.2) Cour d'appel et la Cour de cassation : l'intentionnalité versus « l'argument par essence »

**a) *L'église de la Madeleine : les seins nus féminins dans un lieu de culte, une exhibition sexuelle caractérisée***

L'action à la Madeleine est l'affaire de justice originelle pour les Femen en France. Voici les faits selon le jugement (P14007000376, 17 décembre 2014) :

Le 20 décembre 2013, à 14h36, l'abbé B.... H...., curé de l'église de la Madeleine, sise Place de la Madeleine à Paris 8<sup>ème</sup>, se présentait aux services de police afin de dénoncer les faits commis quelques heures plus tôt, à 10h30 dans l'enceinte de cette église. Il rapportait que le maître de chapelle, P..... M....., lui avait rapporté qu'il avait vu une femme se mettre debout devant l'autel, défaire sa chemise et exposer ses seins. Celle-ci avait ensuite uriné par terre, avant de déposer du foie de veau cru sur les marches de l'autel. Puis elle avait quitté les lieux sans faire de scandale. Il pensait qu'elle voulait faire passer un message. Les faits s'étaient passés devant une dizaine de personnes qui avait photographié la jeune femme.

La militante porte un voile bleu orné d'une couronne, symbolisant la Vierge Marie, et avait peint sur son torse et son dos « 343<sup>ème</sup> salope » en référence au manifeste des 343<sup>1232</sup>. Elle pose sur l'autel les bras en croix avec plusieurs morceaux de viande crue « sanguinolents ». L'action de la militante visait à dénoncer la position anti-avortement de l'Église et s'inscrivait dans le cadre d'une campagne internationale de Femen contre le Vatican. L'enquête débute par la mobilisation de sources médiatiques et iconographiques (*Le Parisien, Nouvel observateur*, site Femen). L'activiste est convoquée, auditionnée puis placée en garde à vue, le 7 janvier. L'audition retranscrit le déroulement de la journée du 20 décembre : la préparation, la logistique, les motifs et le détail de l'action. La prévenue revendique la manifestation publique et ne reconnaît pas les faits d'exhibition sexuelle qui lui sont reprochés.

Lors de l'audience du 14 octobre 2014, une question prioritaire de constitutionnalité est déposée (QPC)<sup>1233</sup>. La demande est motivée par l'imprécision de définition des éléments

---

<sup>1232</sup> Le 5 avril 1971, 343 femmes publient dans le *Nouvel Observateur* une tribune où elles déclarent avoir avorté et réclament le droit à l'avortement libre et gratuit.

<sup>1233</sup> Depuis 2008, la question prioritaire de constitutionnalité (QPC) permet de contester la conformité à la Constitution d'une loi déjà entrée en vigueur. C'est le droit reconnu à toute personne qui soutient qu'une disposition législative porte atteinte aux droits et libertés que la Constitution garantit. La QPC est examinée par le Conseil constitutionnel sur saisie du Conseil d'État ou de la Cour de Cassation.

matériels et moraux de l'article 222-32, contrevenant ainsi au principe d'égalité des délits de peines. Or les mêmes actes doivent conduire aux mêmes peines. La demande est rejetée par le tribunal qui estime d'une part qu'une première transmission à la Cour de cassation sur une même question n'avait pas abouti. D'autre part, les deux tribunaux s'accordent sur l'absence de « caractère sérieux », l'article de loi étant suffisamment clair pour une application du juge, en fonction des contextes et sans risque « d'arbitraire » :

### **Jugement P14007000376, tribunal correctionnel de Paris, 17 décembre 2014**

Toutefois, il a estimé, qu'il n'était aucunement besoin de se livrer à une analyse sémantique de ces dispositions pour cerner avec clarté et précision le comportement incriminé, défini à maintes reprises par les juridictions. Sa mise en œuvre pouvait en être aisément faite, dès lors que les contours de cette infraction, s'appréciaient pour chaque espèce, au regard d'un contexte particulier, variable selon les époques et les milieux. Il était également rappelé que la chambre criminelle de la Cour de cassation dans un arrêt du 9 avril 2014 (pourvoi n°14-80.867) avait déjà considéré qu'une question qui lui avait été posée dans les mêmes termes que ceux dont est saisi ce tribunal, ne présentait pas, à l'évidence, un caractère sérieux, dès lors que l'article 222-32 du code pénal était rédigé en termes suffisamment clairs et précis pour permettre son interprétation, laquelle relevait de l'office du juge pénal, sans risque d'arbitraire. Le tribunal a décidé de ne pas transmettre à la Cour de cassation la question prioritaire de constitutionnalité qu'il a jugé dépourvu de caractère sérieux.

La militante déclare qu'il n'y a « aucune intention de nature sexuelle de sa part ». Le tribunal correctionnel indique que l'activiste ne peut « sérieusement contester la connotation si ce n'est la nature purement sexuelle ». L'usage du superlatif « sérieusement » par les deux tribunaux, synonyme de « réellement » ou de « vraiment » trace une frontière de la vérité. La revendication politique du corps tombe dans le « dehors », au sens foucauldien.

### **Jugement P14007000376, tribunal correctionnel de Paris, 17 décembre 2014**

*Au cas présent, É. B. revendique s'être tenue seins nus, sur l'autel de l'église de la Madeleine, exposant ainsi volontairement à la vue d'autrui une partie de son corps dont elle ne peut sérieusement contester la connotation si ce n'est la nature purement sexuelle. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler que des attouchements non consentis sur cette partie du corps caractériseraient une agression sexuelle au sens de l'article 222-22 du code pénal.*

Le tribunal hésite, dans sa qualification, entre des « seins à connotation sexuelle » et des seins « naturellement sexuels », signifiant par-là, complètement sexuels. Le principal argument est le même que dans nos deux observations d'audience de justice : un parallèle entre l'exhibition sexuelle et les agressions sexuelles. Il faut rappeler que la section III du code pénal français traite des agressions sexuelles (articles 222-22 à 222-33-1), dont le viol, les autres agressions sexuelles et l'inceste. Parmi les différents articles, le paragraphe 4 est intitulé « de l'exhibition sexuelle et du harcèlement sexuel ». Il n'est donc pas étonnant que ce tribunal correctionnel fasse le lien entre des articles textuellement proches dans le code pénal : « Des attouchements non consentis sur cette partie du corps caractériseraient une agression sexuelle ». Ainsi,

l'élément matériel de l'infraction résulte automatiquement des « aveux de l'intéressée qui reconnaît avoir exposé volontairement à la vue d'autrui ses seins sur l'autel de l'église »<sup>1234</sup>. D'aucune façon, le tribunal n'interroge le transfert de sens qu'il effectue entre « l'agression sexuelle » et « l'exhibition sexuelle ». Le tribunal conclut sur l'établissement des éléments matériels (une nudité partielle, mais par défaut sexuelle et un lieu public avec des visiteur.e.s). L'élément moral réside dans la volonté de choquer et de blesser dans un lieu qui informe pourtant à l'entrée de la nécessité d'avoir une tenue correcte. Pour écarter l'argument phare de la défense qui avance la liberté d'expression, le tribunal correctionnel renverse ce même article 10 de la CEDH qui permet des restrictions à cette liberté :

### **Jugement P14007000376, tribunal correctionnel de Paris, 17 décembre 2014**

*En l'espèce, les droits de la prévenue trouvent leur limite d'exercice au besoin social impérieux de protéger autrui de la vue dans un lieu de culte, d'une action exécutée à moitié dénudée que d'aucuns peuvent considérer comme choquante.*

Pour légitimer l'action du ministère public, le tribunal retient le « besoin social impérieux » de protéger : 1) Autrui ; 2) Dans un lieu de culte ; 3) De la vue d'une action à moitié dénudée ; 4) Qui peut choquer. N'ayant pas de casier judiciaire, la militante française Éloïse Bouton est condamnée par le TGI de Paris à un « emprisonnement délictuel d'un mois » avec sursis au titre de l'article 222-32 pour exhibition sexuelle.

La procédure étant pénale et civile, et le tribunal ayant accepté la demande de l'abbé B... H... de se constituer partie civile, ce dernier réclame 13 000 euros (10 000 euros en réparation + 3000 de procédure). Le tribunal condamne l'activiste à verser une somme de 2000 euros de dommages et intérêts, plus 1500 euros au titre de la procédure (TGI de Paris, P14007000376, 17 décembre 2014). Éloïse Bouton et son avocat Tewfiq Bouzenoune s'interjettent en appel, contestant plusieurs éléments, parmi lesquels la nudité « qui ne saurait constituer à elle seule l'élément matériel » de l'exhibition sexuelle<sup>1235</sup>. Par ailleurs concernant l'élément intentionnel ; « l'état de nudité n'était nullement accompagné d'une volonté d'imposer un acte de nature sexuelle à un tiers ». Il postule, enfin, le droit de sa cliente à la liberté d'expression (art. 10 CEDH).

La Cour d'appel rappelle que le délit d'exhibition sexuelle exige la réunion de trois éléments constitutifs : « Un fait matériel d'exhibition de partie(s) sexuelle(s) de son corps, la circonstance

<sup>1234</sup> Goetz Dorothée, « Activisme des Femem et délit d'exhibition sexuelle : la construction d'une jurisprudence », *Dalloz actualité*, 31/03/2017, [<https://www.dalloz-actualite.fr/flash/activisme-des-femen-et-delit-d-exhibition-sexuelle-construction-d-une-jurisprudence#.YcJdjXnjI2w>], (Consulté le 30/01/2021).

<sup>1235</sup> « L'affaire est alors jugée une deuxième fois : c'est le principe du double degré de juridiction. La Cour d'appel contrôle en fait et en droit : elle examine les éléments matériels de l'affaire et vérifie qu'il n'y a pas eu d'erreurs de droit. Elle peut soit confirmer la décision rendue par les premiers juges, soit l'infirmer (c'est-à-dire l'annuler, la réformer) totalement ou partiellement ». [<http://www.justice.gouv.fr/organisation-de-la-justice-10031/lordre-judiciaire-10033/cour-dappel-12026.html>], (Consulté le 30/01/2021).

que ce fait ait été commis volontairement et la conscience d'offenser la pudeur d'autrui », ce dernier point constituant l'élément moral. La Cour confirme l'élément matériel : « Il ne saurait être sérieusement contesté par la prévenue qu'en exposant à la vue d'autrui sa poitrine, elle a exhibé des parties sexuelles de son corps quand bien même celle-ci dénie le qualificatif de parties sexuelles du corps à ses seins, affirmant cependant lors de l'audience de la cour que le fait de toucher ses seins sans son consentement constitue néanmoins une agression sexuelle ».

Le parallèle entre l'agression sexuelle et l'exhibition reste prégnant dans l'analyse juridique. Lorsque la militante nie le qualificatif sexuel, la Cour n'en tient pas compte (« mes seins sont politiques en contexte de manifestation », la Cour répond que la nudité partielle suffit). Mais lorsque la même prévenue considère que, dans un autre contexte, ses seins peuvent être sexuels, la Cour est soudain sensible et retient, de surcroît, l'argument dans une portée tautologique : les seins dénudés n'ont pas de sens politique parce qu'ils sont sexuels et inversement. Si cela vaut pour l'agression sexuelle, cela vaut pour tout. Or, ce continuum essentialiste est déterminant dans l'élément matériel.

La Cour énonce une dizaine de faits de circonstances appuyant l'élément matériel, dont deux principaux : l'action se déroule dans un édifice religieux où il est indiqué aux visiteur.e.s de porter une tenue décente et l'imposition de l'exhibition à des personnes non-consentantes (une répétition d'un chœur et autres témoins). L'élément moral de l'infraction est établi sur la base suivante, la prévenue « était consciente de la présence d'autrui, qu'elle avait d'ailleurs pour relayer utilement et efficacement l'information de ses agissements, tenu à se faire accompagner d'une dizaine de journalistes [...] voulant par ailleurs offenser la pudeur d'autrui et notamment des catholiques ». Concernant l'article 10 sur la liberté d'expression, la Cour oppose d'autres libertés d'égale valeur et retient le droit à la liberté religieuse réitérant l'argument du « besoin social impérieux ». L'action du ministère a consisté à protéger la « sensibilité religieuse des fidèles » de l'église et les personnes de confession catholique :

## Arrêt 15/01363, Cour d'appel de Paris, 15 février 2017

Considérant, en l'espèce, que l'action menée au sein de l'église de la Madeleine, spécialement repérée pour l'occasion, a été réalisée par E. B. dans le dessein assumé de « choquer », par l'exhibition de ses seins, l'opinion publique et les fidèles catholiques et protester avec violence et brutalité contre les positions anti-avortement de l'Église catholique, l'intéressée n'hésitant pas à défier des individus de confession catholique dans l'une de leurs églises et en un lieu central, c'est à dire l'autel, qui renferme une pierre dans laquelle repose un morceau de relique d'un saint ;

Considérant encore que les poursuites engagées par le ministère public à l'encontre d'E. B. ne visent donc, en aucun cas, à la priver de sa liberté d'expression et de son droit de manifester ses opinions politiques, mais bien à réprimer une exhibition sexuelle, inadmissible dans un lieu de culte et à protéger la sensibilité religieuse des fidèles directement visés par cette action ;

La Cour confirme l'établissement des éléments matériel et moral et considère que le délit d'exhibition sexuelle est bien constitué. Elle confirme la peine, les montants en réparation, ajoutant par ailleurs 1500 euros de frais d'appel (RG 15/01363, Cour d'appel de Paris, 15 Février 2017). La militante et son avocat se pourvoient en cassation<sup>1236</sup>.

Le 9 janvier 2019, la chambre criminelle de Cour de cassation rejette le pourvoi dans son arrêt n° 17.81.618. La chambre est composée d'un président, de huit conseillers, d'un avocat général et d'une greffière. L'arrêt d'une dizaine de pages reprend les faits et les arguments exposés par la Cour d'appel et analyse la demande de pourvoi qui conteste l'application de la loi. Selon la défense, le délit d'exhibition sexuelle suppose une « intention délictueuse de la part de son auteur », or en mobilisant sa poitrine comme une arme, la militante « excluait toute objectivation sexuelle de sa poitrine et donc toute conscience infractionnelle de sa part ». Cette contestation de l'élément moral est irrecevable pour la Cour de cassation. Elle abonde dans le sens de la Cour d'appel et déclare l'arrêt régulier dans sa forme. L'activiste a « volontairement dénudé sa poitrine dans une église qu'elle savait accessible aux regards du public », ce qui suffit à caractériser l'élément matériel et moral, peu importe le « mobile ». Si l'avocat cherche à déplacer le débat du côté de l'intentionnalité (élément moral), c'est aussi le critère prééminent dans les lectures d'autres juridictions.

Depuis l'action de la Madeleine en décembre 2013 et l'arrêt de la Cour de cassation (2019), six années se sont écoulées. L'affaire de la Madeleine se déroule en parallèle d'une seconde procédure de justice : l'action de la militante ukrainienne Jana Zhdanova, mais dans un tout autre lieu, à savoir un espace *a priori* artistique.

---

<sup>1236</sup> La Cour de cassation est la juridiction suprême de l'ordre judiciaire. Elle « a pour mission de contrôler l'exacte application du droit par les tribunaux et les cours d'appel, garantissant ainsi une interprétation uniforme de la loi », [<https://www.courdecassation.fr/>], (Consulté le 1/02/2021).

**b) Le musée Grévin : l'intentionnalité sexuelle d'une exhibition, un débat « non-juridique »**

L'affaire de Jana Zhdanova et du musée Grévin reste à ce jour la procédure la plus longue et probablement la plus importante. À la suite des jugements classiques sur trois niveaux (de 1<sup>ère</sup>, 2<sup>nde</sup> instance et pourvoi en cassation), l'affaire est renvoyée à nouveau en Cour d'appel, puis une seconde fois en Cour de cassation. La militante est poursuivie pour avoir « volontairement dégradé un bien » (statue de cire de Vladimir Poutine), appartenant au musée et « imposé à la vue des clients et de la sécurité du musée Grévin une exhibition sexuelle, en l'espèce avoir exhibé à nu ses seins, dans un lieu accessible au regard du public » (P14156000960, TGI Paris, 14 octobre 2014). Respectivement en vertu de l'article 322-1 et 222-32 du code pénal. Le jugement décrit les faits :

Le 5 juin 2014 la prévenue était interpellée après être entrée dans le musée Grévin, s'être rendue dans la salle des chefs d'État, avoir fait tomber à deux reprises la statue de cire de Vladimir POUTINE puis s'être mise à califourchon dessus et avoir planté plusieurs fois un pieux (*sic*) métallique partiellement peint en rouge au niveau du thorax de la statue. Le pieux métallique avait été préalablement dissimulé dans ses affaires personnelles par la prévenue. La scène se déroulait alors que la prévenue avait le haut du corps dénudé et donc la poitrine nue, portant la mention manuscrite « KILLPUTIN ».

Des témoignages, des photographies et des articles de presse accompagnent le dossier de justice. L'activiste ukrainienne revendique « l'action politique », « la liberté d'expression » et le « mode d'expression artistique ». Face à ces principes, le tribunal établit que la loi peut limiter ces libertés en raison « des atteintes à l'ordre public ». La matérialité des faits est constatée, notamment la dégradation, ainsi que le caractère volontaire de l'action. Concernant l'exhibition sexuelle, le tribunal déclare la jurisprudence constante, « tant les parties génitales de l'homme et de la femme que la poitrine d'une femme sont des parties du corps pouvant relever du délit d'exhibition sexuelle, dès lors qu'ils sont dévêtus et visibles pour autrui dans un lieu auquel le public a accès [...] même en l'absence de geste ou d'attitude déplacés, les faits sont constitutifs matériellement et dans leur intention du délit d'exhibition sexuelle ».

L'audience de Jana Zhdanova a eu lieu le 27 septembre 2014. Le 15 octobre, la 28<sup>e</sup> chambre correctionnelle rend son verdict. Le jour même, la militante Éloïse Bouton est en audience pour l'affaire de l'église de la Madeleine à la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle (l'audience du 27 mars ayant été reportée). Et le jugement tombera le 17 décembre de la même année. Jana Zhdanova est donc la première condamnée Femen en France. Sur l'élément matériel (les seins nus sont sexuels) et moral (l'intentionnalité de l'action dans un lieu public où d'autres personnes circulent), les deux chambres convergent. Jana Zhdanova est condamnée pour exhibition sexuelle à une amende de 1500 euros (plus 90 euros de procédure) et 4504 euros de



préjudice et de frais de procédure au musée Grévin. Le tribunal n'a donc pas tenu compte de la nature de l'espace. Lieu religieux ou musée, il s'agit d'espaces publics aux yeux des juges. C'est en appel que les deux affaires se distinguent.

Dans l'appel, interjeté par l'avocate et sa cliente Jana Zhdanova, la Cour confirme « le délit de dégradations graves d'un bien appartenant à autrui ». En revanche, concernant le délit d'exhibition sexuelle, la prévenue est relaxée. La Cour d'appel a une lecture différente de l'élément moral. La militante « s'est servie de sa poitrine pour porter un message politique et non dans un but à caractère sexuel », l'élément moral de l'infraction n'est pas constitué. Selon la Cour, « l'acte ou le comportement incriminé doit être de nature sexuelle ». La Cour rappelle les circonstances : visite du chef d'État en question, des slogans sont scandés et inscrits sur le corps, des photographies l'attestent et enfin l'agent d'accueil « avait bien compris qu'elle voulait faire passer un message politique ». La Cour d'appel infirme le chef d'accusation d'exhibition sexuelle à l'égard de Jana Zhdanova (RG 15/00309, Cour d'appel de Paris, 17 janvier 2017). Le ministère public se pourvoit en cassation contestant la relaxe.

Au mois de janvier 2018, la chambre criminelle de la Cour de cassation étudie deux affaires Femen. L'une est le pourvoi de Jana Zhdanova<sup>1237</sup>. L'arrêt est assez court (3 pages). C'est la première fois que la Cour de cassation doit se prononcer sur une affaire d'exhibition sexuelle concernant une Femen (mais a déjà rejeté une demande de transmission de QPC au Conseil constitutionnel). La Cour de cassation considère que les motifs de la prévenue relevés par la Cour d'appel sont « sans effet sur les éléments constitutifs de l'infraction ». Tout comme le tribunal correctionnel, l'élément moral est (déjà) constitué par l'élément matériel (j'ai fait = j'ai voulu). Les juges de droit ne retiennent seulement que « celle-ci avait exhibé volontairement sa poitrine dans un musée, lieu ouvert au public » et déclarent que la Cour d'appel a méconnu le sens et la portée du texte susvisé. La Cour « casse et annule l'arrêt en toutes ses dispositions » (Pourvoi n° 17.80.816, 6 mars 2018). L'affaire est renvoyée devant la Cour d'appel de Paris, reformée.

Dans son arrêt du 10 décembre 2018, les juges de fond de cette dernière confirment contre toute attente leur première jurisprudence : l'intention à connotation sexuelle est nécessaire pour caractériser l'infraction. Or, selon la Cour, l'intention de la militante est de nature exclusivement politique (RG 18/01536, Cour d'appel, 10 décembre 2018). Une décision inédite qui conteste directement la Cour de cassation. Cette dernière est saisie à nouveau, sa chambre criminelle se prononce pour la seconde fois sur la dénudation des seins (féminins) dans l'espace public en France. Sa décision du 26 février 2020 (n° 19.81.827) est pour le moins ambiguë, la Cour infléchit son raisonnement initial. La bataille entre la Cour d'appel (qui fait jurisprudence à deux reprises) et la Cour de cassation sur cette question est à cet égard historique, mais pas inédite. Dans la fameuse affaire du ping-pong sur une plage de Cannes, l'arrêt du 29 janvier 1965 de la Cour d'appel d'Aix-en-Provence avait relaxé la prévenue :

---

<sup>1237</sup> La seconde concerne la plainte de l'AGRIF pour « injure publique » (affaire Civitas), le ministère public n'avait pas songé à poursuivre les militantes pour « exhibition sexuelle ».

Au motif que les parties sexuelles de la jeune femme étaient cachées par un slip monokini suffisamment opaque et que Claudine X... n'avait pris aucune attitude ni affecté aucun geste lascif ou obscène, que les juges ajoutent que le spectacle de la nudité du corps humain, fréquent à notre époque pour des raisons de sport, d'hygiène ou d'esthétique, n'a rien en soi qui puisse outrager une pudeur normale, même délicate, s'il ne s'accompagne pas de l'exhibition des parties sexuelles, ou d'attitudes ou gestes lascifs ou obscènes.

Or les juges de la Cour de cassation de l'époque avaient cassé cet arrêt considérant que la Cour d'appel avait violé l'article 330 sanctionnant « l'outrage public à la pudeur ». Les faits poursuivis relevaient d'une « exhibition provocante de nature à offenser la pudeur publique et à blesser le sentiment moral de ceux qui ont pu en être les témoins » (Pourvoi n° 65.91.997, Cour de cassation, 22 décembre 1965).

Dans l'affaire du musée Grévin, l'arrêt du 26 février 2020 rejette à nouveau la séparation effectuée par la Cour d'appel entre l'acte (se dénuder la poitrine) et l'intention (sexuelle) : « C'est à tort que la Cour d'appel a énoncé que la seule exhibition de la poitrine d'une femme n'entre pas dans les prévisions du délit prévu à l'article 222-32 du code pénal, si l'intention exprimée par son auteur est dénuée de toute connotation sexuelle ». Toutefois, la décision de la Cour de cassation est accompagnée d'un contrôle de proportionnalité *in concreto* : « Le but politique de l'exposition de la nudité relève de la liberté d'expression à laquelle une condamnation causerait une atteinte disproportionnée »<sup>1238</sup>.

Le contrôle de proportionnalité consiste à vérifier que l'application d'une règle de droit (interne) ne porte pas une atteinte disproportionnée à un droit fondamental garanti par exemple par les conventions internationales (CEDH). Le contrôle de proportionnalité est dit concret ou *in concreto* lorsque la Cour de cassation ne se prononce pas sur la loi ou sur son abrogation, mais en module le champ d'application : il s'agit de « la mise à l'écart ponctuelle de la loi dans un cas d'espèce »<sup>1239</sup>. C'est l'argument de la liberté d'expression (et de la disproportion d'une condamnation) qui infléchit la position de la Cour de cassation et au regard de la norme communautaire. Les militantes Femen ne peuvent plus être poursuivies tous azimuts et condamnées au regard de l'article 222-32, pour le simple fait de protester seins nus. Le potentiel « arbitraire » des juridictions s'en trouve réduit. Les militantes peuvent revendiquer le caractère politique de la monstration de leurs seins. Toutefois, cela en fonction des circonstances et des lieux. Rien n'empêche des acquittements et des condamnations selon le contexte et les conséquences d'une protestation. La Cour de cassation a gardé sous la main du potentiel « sexuel » des seins féminins, puisque l'article du code pénal reste mobilisable. La Cour a érudé la principale critique des Femen : l'argument de l'égalité qui a constamment été repoussé. Dans

---

<sup>1238</sup> Mattiussi Julie, « Femen : liberté d'expression par l'exhibition », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], Actualités Droits-Libertés, En ligne depuis le 07 septembre 2020, (consulté le 03 février) 2021.

<sup>1239</sup> Bouchet, Marthe. « L'utilisation du contrôle de proportionnalité par la Cour de cassation en droit pénal de fond », *Revue de science criminelle et de droit pénal comparé*, Vol. 3, n° 3, 2017, p. 497.

Dans le dossier de l'église de la Madeleine, le contrôle de proportionnalité *in concreto* avait été écarté, car les juges opposaient alors à la « liberté d'expression de la requérante la liberté religieuse en raison du lieu de l'action militante ». Voir Mattiussi Julie, « Femen : liberté d'expression par l'exhibition », *op. cit.*

le meilleur des cas, il reste implicite dans les décisions de la Cour d'appel qui déplace le débat sur « l'intentionnalité ». La controverse de l'égalité et du sujet féminin a trouvé peu de place dans les débats juridiques, malgré l'épaisseur des arguments tout au long des procédures.

En proposant un corps universel et en revendiquant l'égalité dans les normes juridiques, les Femen posent la question : qu'est-ce qui est féminin ? La justice clivée reformule sur le terrain de l'intentionnalité : qu'est-ce qui est sexuel ? Pour finir, les jugements décisifs tranchent sur : qu'est ce qui est impossible en matière de nudité protestataire féministe ?

\*\*\*

L'activisme juridique des Femen est lié à l'entrée en jeu de protagonistes extérieurs à la protestation politique : le ministère public, les juges, les avocat.e.s. Les militantes trouvent dans l'avocature un soutien indéniable, et cette condition est fondamentale dans l'usage militant du droit. Les activistes et les avocat.e.s ont en partage cette croyance que le droit peut faire la justice. Et à juste titre, plusieurs relaxes en France et au Québec conduisent à des jurisprudences qui donnent raison aux militantes dans la reconnaissance de la nudité politique. Les effets du mouvement social sur le droit se situent bien à ce niveau. Toutefois, les victoires peuvent se révéler en demi-teinte et la légitimité de la protestation reste en suspens (France). À l'inverse, le droit peut réprimer la forme de la protestation, qui est socialement peu reconnue (Tunisie). Les effets varient donc, souvent en fonction du contexte, car ces articles de loi confèrent un potentiel jurisprudentiel aux tribunaux. Si un classement semble se dessiner entre une Tunisie qui réprime, un Québec qui acquitte et une France clivée entre ces deux tendances, celui-ci n'est que relatif. C'est bien en France que les activistes sont allées aussi loin que possible en manifestant à l'intérieur des lieux de culte, avec de la violence symbolique et matérielle. Au Québec, les militantes ne sont jamais allées aussi loin et dans l'hypothèse d'une protestation Femen dans un lieu de culte québécois, il est probable, au vu de l'importance du « préjudice » dans la jurisprudence canadienne, que le résultat ne serait pas si différent des jugements français.

Sur le fond, en ce qui concerne les conséquences féministes, l'effectivité est davantage dans la publicisation. La question de genre et de l'égalité impulsée par l'activisme Femen est altérée dans l'arène judiciaire, sinon peu entendue. Comme le suggère Michel Foucault qui relie l'exclusion des voix hétérodoxes au « principe de contrôle de la production d'un discours » : « Il s'agit de déterminer les conditions de leur mise en jeu, d'imposer aux individus un certain nombre de règles et ainsi de ne pas permettre à tout le monde d'avoir accès à eux [...] toutes les régions du discours ne sont pas également ouvertes et pénétrables ; certaines sont hautement défendues »<sup>1240</sup>. Le cas français est particulièrement intéressant, tant l'accès à l'arène de la justice ne donne pas forcément accès au « discours ». Les arguments juridiques

---

<sup>1240</sup> Foucault Michel, *L'ordre du discours*, *op. cit.*, p. 38.

repoussant la « controverse d'égalité » sont pléthoriques. Ce type de controverse oppose un camp qui défend « la primauté du principe égalitaire dans le règlement du litige », lorsque le second camp objecte que « ce principe égalitaire porte atteinte à une autre valeur fondamentale » (la nation, la culture, la religion, la « révolution », la différence des sexes)<sup>1241</sup>. S'en remettant dans le meilleur des cas à « l'intentionnalité », dans le pire des cas aux normes sociales, aux « conventions », voire à la « nature », la justice française a été peu réceptive au discours d'égalité.

Mais le grand paradoxe du discours juridique et de la justice française est probablement ailleurs. Les « rôles » de la justice incitent à la neutralité et à l'objectivation. La robe du juge en témoigne, le genre est mis de côté. La fonction de « juge » est un espace de neutralité. Mais les discours et les interprétations sur l'exhibition sexuelle réaffirment la « nature » qui reprend ses droits. Le juridique refuse ce processus de séparation en son article 222-32 et dans l'arrêt du 26 février 2020. Les lectures en termes d'exhibition sexuelle refusionnent en quelque sorte la « chose » (les seins) et la fonction sexuelle : elle détiendrait le monopole, écartant tout autre « rôle », fonction ou « discours ».

---

<sup>1241</sup> Rennes Juliette, « analyser une controverse », *op. cit.*, p. 100.

### Conclusion partie 3

Nous avons cherché à comparer la controverse dans trois pays et dans deux arènes différentes. La sphère militante avait requalifié le corps. La sphère médiatique projette sur le corps des lectures politiques de la société. Le corps est bien entendu, d'abord, un discours interdiscursif. Le recours massif au procédé de l'antanaclase indique bien à quel point ce corps est un champ de bataille sémantique. Et la perspective sémio-discursive a permis d'identifier des nœuds d'opposition. Toutefois, il a été difficile d'identifier des paires argumentatives propres à des camps antagonistes. Le positionnement, parfois, ambigu, sinon pluriel des lectures féministes contribue fortement à brouiller les frontières idéologiques, particulièrement dans l'arène médiatique. Dans les trois pays, la thèse de « l'effet pervers » et « l'inanité » circule d'un camp à un autre, mais les clivages se font en fonction du contexte national.

Dans l'arène judiciaire, la controverse perdure autant qu'elle mute. Les activistes Femen revendiquent la protestation politique et le droit à la liberté d'expression, mais la stratégie juridique déplace le débat. L'un des arguments phare qui est avancé, et sans doute par anticipation, est « l'argument de l'égalité ». Celui-ci peut être efficace dans les systèmes juridiques contemporains qui ont fait de la symétrie (pour pallier les discriminations) un principe méthodologique. Cela est par ailleurs logique puisque la judiciarisation des seins nus repose sur son argument contraire : « l'essence féminine ».

En Tunisie et au Québec, le registre légal évite d'aller au cœur du débat : l'« atteinte aux bonnes mœurs » et le « trouble à l'ordre public » reposent sur le contexte de la manifestation. Les processus et les effets des jugements sont toutefois très différents. A l'intérieur de la justice française, les discussions se focalisent sur l'exhibition sexuelle des seins. En considérant que les seins féminins sont sexuels, par « nature », la Cour de cassation tire sa légitimité de cette dernière et la rend irréfutable. Le juge de droit a exactement dit ce qu'il n'a cessé de cacher : sa difficulté à répondre, de lui-même, à la question. L'activisme juridique aura, toutefois, arraché à cette dernière Cour le droit de revendiquer la protestation politique seins nus : une reconnaissance à mi-chemin. La justice française a tenté de ressouder ce que les militantes ont séparé à l'origine. Au sens foucauldien, la justice pénale ne punit pas, elle « corrige ».





# CONCLUSION GÉNÉRALE

---

## *Mon Autre Corps*

« La Femen » est devenue une figure du féminisme radical au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Certains films témoignent de la diffusion de cette représentation. Dans *Un divan à Tunis*, l'actrice Aïcha Ben Miled joue le rôle d'Olfa, une adolescente qui s'approprie les normes sociales et familiales tout en les rejetant<sup>1242</sup>. Dans le film, la jeune Olfa est voilée (« cache-misère »), camoufle sa coupe garçon, s'habille en shorts très courts ou encore porte un tee-shirt sur lequel est inscrit « Fuck ». La thématique du double (tradition/modernité, oppression/émancipation) est relativement classique dans le cinéma franco-tunisien. Olfa est renvoyée de son lycée pour avoir montré ses seins au professeur d'éducation islamique, le scénario met ainsi en scène le symbole d'Amina Sboui et sa forme contestataire. Dans *Neuilly sa mère, sa mère !*, l'histoire d'une famille française mixte recomposée, Caroline Chazelle (Chloé Coulloud) est une sœur rebelle, anarchiste et anticapitaliste<sup>1243</sup>. Elle s'engage dans une ONG en Amérique du Sud. On la voit brièvement avec un tee-shirt « Femen » aux côtés d'autres soldates : elles ont des couronnes de fleurs sur la tête, scandent des slogans et se dénudent le torse. La référence au mouvement Femen est explicite. Dans ces deux comédies caricaturales, la nudité féminine donne à voir son potentiel protestataire et subversif.

Il est étonnant que du siècle dernier à celui-ci, le féminisme radical ait basculé d'une stratégie de subversion de genre à un féminisme qui peut se confondre avec les approches différentialistes. Pourtant, les Femen ne réclament pas de traitement spécifique et la différence des sexes ne constitue pas leur base idéologique. Elles luttent pour l'accès des corps féminins à l'espace universel : un corps neutre et dénudé de son sens sexuel. Ainsi, le mode opératoire est plus proche d'un féminisme universel que de son contraire. Toutefois, la réception de leur message au sein des féminismes est très contrastée, avec des effets dus aux contextes nationaux.

Femen s'inscrit parfaitement dans un monde globalisé et dans l'ère de la révolution numérique (prépondérance de l'image, culte du corps, etc.). La « franchise » Femen se diffuse, mais son émergence dans des contextes particuliers tout comme ses échecs sur d'autres territoires, sont notables. En ciblant trois grandes religions (catholique, orthodoxe, islam), les

---

<sup>1242</sup> Labidi Manèle, *Un divan à Tunis*, 1 h 29 min, 2019.

<sup>1243</sup> Julien-Lafferrière Gabriel, *Neuilly sa mère, sa mère !*, 1 h 42 min, 2018.



militantes sont parvenues à assoir un féminisme antireligieux. Femen est même devenu un étendard de la laïcité, avec quelquefois un usage excessif, voire nationalisé, de la nudité comme allégorie de la Révolution ou de l'émancipation française. La critique des religions résonne pour de nombreuses femmes à travers le monde qui ont vécu des oppressions religieuses et qui rejoignent le mouvement. D'autant plus que dans la troisième vague, les groupes féministes se saisissent avec précautions de ces questions qui divisent très fortement en France, au Québec, en Tunisie, mais aussi dans d'autres pays. Les controverses sur les voiles islamiques en témoignent<sup>1244</sup>.

Dans le contexte d'une plus grande publicisation du religieux, sinon de son « retour », le paysage de la troisième vague féministe est fragmenté<sup>1245</sup>. C'est aussi en raison d'une plus grande prise en compte de la pluralité des voix féminines<sup>1246</sup>. La perspective intersectionnelle est davantage privilégiée, notamment dans le Québec interculturel où beaucoup revendiquent une laïcité ouverte et inclusive<sup>1247</sup>. Un front de contestation plus direct est émis de la part des féminismes postcoloniaux à l'égard du féminisme universel des Femen. Dans la lignée de Gayatri Chakravorty Spivak (« *Can the Subaltern Speak ?* », 1988), de nombreuses auteur.e.s dénoncent les représentations et l'infériorisation des femmes des pays des Suds<sup>1248</sup>. Les effets de l'histoire coloniale sont encore présents dans les consciences et les échanges. Le rôle des féministes dans les processus coloniaux et la critique de leurs représentations orientalistes continue d'alimenter les relations entre les féministes des différentes régions du monde. L'intervention des Femen en Tunisie et l'usage des seins nus réactivent ce clivage.

En outre, dans les quatre pays, des féministes critiquent l'exploitation médiatique de la nudité. Pourtant, le geste de dénudation des militantes est une critique du différentialisme. Et c'est son grand paradoxe, puisqu'en se mettant seins nus les militantes affichent une différence normative dont l'objectif est de soustraire son sens sexuel. Ce geste militant bouscule les repères sociaux, les représentations des corps des militantes et les trajectoires biographiques.

Nos questionnements de départ étaient les suivants : quels sont les ingrédients du succès, et les limites, du mouvement Femen ? Ce succès, est-il seulement médiatique (au sens d'illusoire) ? Qu'est-ce qu'un « corps politique » dans l'histoire récente des féminismes ? Contre la thèse de l'inutilité et de la déviance, notre principale hypothèse consistait à inscrire le phénomène dans un « processus politique » : en donnant de l'importance aux militantes, à ce qu'elles font, et aux effets médiatiques et judiciaires que cela suscite. L'une des principales conséquences de notre approche est de considérer, d'une part, que le phénomène ne peut être appréhendé suffisamment si on se limite à une couverture médiatique, et sans montrer les

---

<sup>1244</sup> Scott Joan W., *La politique du voile*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.

<sup>1245</sup> Koussens David, Roy Olivier (dir.), *Quand la burqa passe à l'Ouest. Enjeux éthiques, politiques et juridiques*, Rennes, PUR, 2014. Roy Olivier, *La Sainte Ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 2008.

<sup>1246</sup> Taraud Christelle (dir.), *Les féminismes en questions. Éléments pour une cartographie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

<sup>1247</sup> Lépinard Éléonore, « Praxis de l'intersectionnalité : répertoires des pratiques féministes en France et au Canada », *L'Homme & la Société*, Vol. 198, n° 4, 2015, p. 149-170.

<sup>1248</sup> Mestiri Soumaya, *Décoloniser le féminisme. Une approche transculturelle*, Paris, Vrin, 2016.

interventions des différents protagonistes. D'autre part, en parlant de processus, nous avons voulu insister sur la construction progressive du mode d'action qui n'a pas toujours été là depuis la fondation de Femen et qui a muté. C'est dans l'interaction des différents acteurs.rices que le mode d'action émerge et prend son sens. Le rôle du corps seins nus est ainsi central dans la dynamique Femen. Il rassemble en créant du lien politique et il divise en opposant des imaginaires. Il se diffuse en s'adaptant ou en se transposant, mais active aussi des résistances contre lui. Parce qu'il se trouve au cœur d'une lutte de sens que la dynamique qu'il engendre s'auto-alimente : les acteurs.rices sociaux comprennent parfaitement le pouvoir ou le risque de changement social et mental que celui-ci provoque. La récupération (politique) ou la dramatisation (l'étiquetage en termes de déviance ou le procédé argumentatif de l'effet pervers) sont des preuves manifestes.

Plusieurs concepts ont montré leur efficacité. L'analyse du mode d'action a remis au centre de la réflexion l'actrice et le sens de son engagement. Le genre apparaît au cœur de la dynamique militante : le corps est central dans la transformation de genre que les militantes vivent et qu'elles explicitent dans les récits. Le militantisme ne relève pas d'un « déclic », mais s'inscrit dans un processus de politisation : la « carrière militante ». L'approche interactionniste s'est aussi révélée précieuse dans l'identification d'un phénomène de déviance, la prise en compte de la diversité des protagonistes et de leurs points de vue. La controverse politique s'est ainsi déployée sur plusieurs arènes où les acteurs.rices reconfigurent les termes du débat. Il faut signaler que si le personnel politique s'engage parfois dans la controverse, l'activisme Femen a peu investi la sphère politique institutionnelle. C'est surtout les domaines médiatiques et judiciaires qui ont concentré les polémiques.

En fonction des arènes, différentes représentations de la nudité se sont affrontées. Dans l'arène militante, les activistes relient l'engagement à leur histoire, identifient les problématiques de genre et pour lesquelles elles manifestent publiquement. Les Femen requalifient leur corps jusqu'à ignorer le genre même de leurs seins. La pratique du topless accélère les introspections et engage la militante dans un dialogue avec son propre corps. De plus, l'activisme féministe constitue un espace de socialisation politique et genré. En dénaturant des discours et des pratiques, elles transfèrent peu ou prou à d'autres sphères d'existence ces acquis militants.

À l'inverse, dans l'espace médiatique, la place de l'imagerie des corps seins nus est importante. La médiatisation reconfigure les débats<sup>1249</sup>. L'espace des médias est interdiscursif, les arguments se font selon la position adverse. L'analyse argumentative a montré un recours abondant à des figures de style, à des formes allégoriques et métaphoriques. Les corps représentent une tendance politique, une vision idéologique qu'il s'agit de dénoncer ou de soutenir. Il est le miroir des clivages politiques, les contextes nationaux ont largement investi les controverses. Toutefois, une critique est transversale, une part importante des débats féministes, notamment, se focalisent sur la sexualisation des corps, l'hypermédiatisation en serait la preuve. Alors que les militantes vivent un moment d'indifférenciation genrée, le regard

---

<sup>1249</sup> Julliard Virginie, *De la presse à Internet. La parité en questions*, Paris, Lavoisier, 2012, p. 13.

médiatique s'arrête sur la différenciation. Il est très peu question de la différence des corps féminins entre les couvertures Femen et les magazines de mode. Les militantes Femen insistent pourtant sur des positions corporelles qu'elles qualifient de « guerrières » et qui ne sont pas lascives. La simple nudité des seins est au centre de l'attention et reste perçue, pour de nombreux protagonistes, comme sexuelle.

L'arène de la justice a été une opportunité pour en faire une controverse d'égalité : si les seins des femmes sont sexuels, qu'en est-il des hommes ? Qu'en est-il de la question de l'égalité ? En fonction des pays, les procédures varient, les chefs d'accusation aussi. En Ukraine, la répression politique s'est appuyée sur le cadre légal pour freiner le mouvement. En Tunisie, les contraintes légale et sociale ont rejeté la légitimité d'un mode d'action considéré comme étranger. Au Québec, être seins nus dans l'espace public ne constitue pas de l'exhibition. Toutefois, en fonction des espaces, d'autres registres légaux peuvent contraindre les happenings Femen. C'est en France que ce questionnement a pris une place importante : est-ce que les seins des femmes sont sexuels ? La controverse d'égalité est restée en suspens, les débats se sont focalisés sur l'intentionnalité : peu importe ce que pense la militante de son geste, la dimension sexuelle de ses seins est « naturelle ». La Cour de cassation reconnaît toutefois la liberté de manifester seins nus, mais seulement à la suite de l'activisme judiciaire et d'une bataille d'interprétation entre différentes institutions.

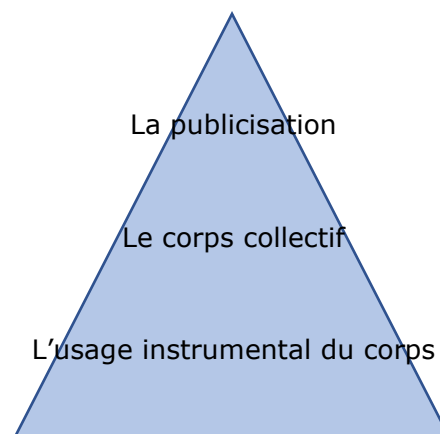
La justice a probablement symbolisé le contrôle sur les corps lorsque la sphère militante est productrice de « l'agir » et d'une forme d'émancipation. Entre ces deux pôles, un espace d'ambiguïté se crée en raison de la capacité de dédoublement du corps. C'est à ce niveau que la tension entre la part universelle et la part contextuelle est à son paroxysme. Sans ce dédoublement du corps qui relie et structure une communauté d'individus, les controverses n'auraient probablement pas lieu. Dès lors qu'une militante Femen exprime une voix à partir de son expérience de femme, usant de son corps, et au nom du féminisme, les autres voix sont légitimes pour exprimer d'autres expériences, soient-elles à l'opposée. Le territoire du genre est sinueux. Prendre la parole en tenant compte du groupe « femmes » sans le généraliser est une forme de consensus au sein de nombreux féminismes. C'est ce dédoublement qui est au cœur de la notion du corps politique.

Il faut rappeler la genèse de ce corps politique et comment il se définit. D'abord, c'est un corps qui n'est pas biologique. Si la nudité (ou la peau) relève de la « nature », tout le monde ou presque l'assume, dans les controverses que nous avons exposées, dans sa dimension culturelle. Les représentations qui accompagnent cette nudité des militantes n'en sont pas moins naturalisées, selon le genre. C'est cette argumentation biologique intégrée dans le raisonnement culturel que le mode d'action Femen court-circuite. Toute la difficulté est de montrer que le regard posé sur le corps reste identique, tandis que le corps lui-même traverse un processus. Les militantes se regroupent, non en raison de leur biologie, mais autour de leurs expériences sociales. Cette conscience de genre est au cœur du corps collectif qui se constitue en Ukraine, en France et connecte des femmes de nombreux pays. Pour l'Américaine Judith Butler, le corps politique est quelque chose qui ne se produit qu'« entre des corps », dans « l'écart entre mon

corps et le corps d'autrui »<sup>1250</sup>. Donc c'est le « dehors » qui relie les individus plutôt que le « dedans ». C'est le principal nœud du débat : lorsque les militantes revendiquent un mode d'action seins nus à partir de leurs expériences sociales et dans une dynamique politique, de nombreux regards n'y voit que le corps biologique : une nudité féminine.

À ces deux éléments (un collectif de femmes et un noyau qui se constitue dans le social) s'ajoute un troisième aspect de ce corps politique : la requalification. Ici, l'usage instrumental du corps genré est important. Car c'est ce qui distingue l'activisme Femen des autres formes de manifestation en produisant des trajectoires militantes « déviantes » spécifiques au sein de l'espace des mouvements sociaux. Ce troisième niveau, davantage « micro », est autant la conséquence du militantisme que la cause de la formation d'un corps collectif et de la publicisation de la lutte. En imposant leur nouvelle définition, « Mon corps m'appartient », à partir d'elles-mêmes, les militantes la déclinent ainsi sur trois niveaux : l'usage individuel du corps (micro), la constitution d'un collectif (méso), la publicisation et les controverses (macro) :

### **Le corps politique : les trois niveaux**



Les militantes signifient l'autorité sur leur corps, mais ne se déclarent pas pour autant libre, elles prennent plutôt conscience des effets extérieurs sur ce même corps. Pour la philosophe Geneviève Fraisse : « Devenir sujet, en effet, n'annule pas la position d'objet. Le corps est sujet et objet à la fois »<sup>1251</sup>. Les militantes ne cessent d'évoquer ce processus en dédoublant le langage dans les récits et en objectivant leur corps au regard des normes familiales et sociales particulièrement. « Mon autre corps » renvoie à ce corps qui semble le leur, mais qui est aussi le produit de l'incorporation sociale. L'expression peut être ainsi lue comme le corps-sujet qui tente d'affirmer sa place, ou le corps-objet qui tente de rétablir son ordre. Car ce geste de souveraineté ne laisse pas indifférent. D'autres protagonistes s'engagent dans la « bataille

<sup>1250</sup> Butler Judith, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard, 2016, p. 98.

<sup>1251</sup> Fraisse Geneviève, *Les excès du genre : concept, images, nudité*, Paris, Lignes, 2014, p. 74.

désignative ». Les adversaires politiques et certains médias ne sont pas d'accord et le font savoir. Nous avons repéré deux grandes tendances ou représentations qui s'opposent. Alors que les militantes s'affirment en tant que sujet de leur corps, marginalisant, en elles, le corps-objet ; à l'inverse, le corps-objet prospère dans les médias et dans la justice particulièrement, comprimant le corps-sujet.

### La dialectique du corps politique



C'est cette dialectique que le sujet féministe Femen provoque et que l'on retrouve dans la définition du philosophe belge Edouard Delruelle. Il considère que le corps politique « n'est pas [seulement] un hyperorganisme regroupant un ensemble d'individus (ça, c'est une métaphore) ; un corps politique est un corps réel qui m'est à la fois familier et étranger — corps familier, habit ou habitat (*habitus*) où je me sens chez moi, et corps étranger, autre, qui me surplombe et m'assujettit »<sup>1252</sup>. En considérant que la « structure » oppressive est à l'intérieur même des individus, c'est aussi rappeler que les processus de libération commence à ce niveau-là, et que les individus détiennent, d'une certaine façon, la clé de l'émancipation.

L'expérience du mode d'action Femen contribue ainsi à bousculer plusieurs grilles de lecture classiques. D'abord le rapport entre l'individu et le collectif (et entre le privé et le politique). Cette séparation est illusoire : l'individu est le produit du social. Ainsi, pour George Herbert Mead, « l'esprit ne peut jamais trouver d'expression ni même d'existence hors du cadre d'un environnement social »<sup>1253</sup>. Cela signifie qu'un seul individu (socialisé) peut effectivement rendre compte du social et nous l'avons suffisamment démontré. Les militantes sont elles-mêmes sujet et objet. Par quel processus ? Il faut considérer les êtres sociaux comme des choses

<sup>1252</sup> Delruelle Edouard, « Démocratie et désincorporation », *Noesis* [En ligne], 12, 2007, mis en ligne le 28 décembre 2008, (consulté le 20/04/2021).

<sup>1253</sup> George Herbert Mead, *L'Esprit, le soi et la société*, traduction et introduction de Daniel Cefaï et Louis Quéré, Paris, PUF, [1934], 2006, p. 279.

aussi certainement « que les choses physiques sont sociales »<sup>1254</sup>. Mead indique ainsi le caractère social des choses physiques et la chosification possible du social. Et cela, pour faire la démonstration de la capacité réflexive des individus à identifier des « êtres sociaux », à l'intérieur de soi-même dirions-nous, afin d'être objet d'analyse, voir « se contrôler » pour reprendre le propos de Daniel Cefaï et de Louis Quéré<sup>1255</sup>. Dans l'activisme Femen, les militantes se séparent d'une partie d'elles-mêmes, en commençant par le genre du corps, et la pratique corporelle militante joue un rôle fondamental.

Deuxièmement, l'activisme Femen réaffirme le lien consubstantiel entre la théorie et la pratique. Constat partagé tant par Teresa de Lauretis pour qui « la théorie commence à partir de soi », que pour Frantz Fanon qui s'en remet au corps vu par les yeux de l'autre : « Ô mon corps fais de moi toujours un homme qui interroge »<sup>1256</sup>. Le corps est un lieu de réflexion et de création politique. Ce que la carrière militante Femen a montré, c'est la force de la pratique protestataire et socialisante qui vient alimenter l'engagement, l'idéologie et la dimension « idéale »<sup>1257</sup>.

Ce dernier clivage, entre d'une part les structures sociales ou la critique de l'économie politique et d'autre part la théorie du discours et de l'idéologie, est prégnant parmi les féministes. Pour rendre compte de la cause des oppressions, l'idéalisme (poststructuraliste) s'est opposé au matérialisme (économique)<sup>1258</sup>. Mais, le corps est à la fois matériel et idéal. Il a autant une réalité objective (qui le rattache à des structures sociales) et dont les problématiques de genre rendent compte qu'il est le lieu de l'idéologie et de la performativité, à savoir le corps comme discours d'assignation ou de transformation de genre.

Au terme de cette thèse, de nombreuses questions ouvrent des perspectives d'analyse futures. Le blog du mouvement le *Live journal* mériterait une analyse de discours : une étude de l'évolution du langage politique de l'organisation approfondirait considérablement la genèse du mode d'action et la construction de Femen à ses débuts. Sur la manifestation seins nus, j'ai commencé brièvement à récolter des bribes de témoignages de femmes qui ont usé de cette forme de protestation lors de marches féministes. Elles m'ont raconté des effets similaires de « libération ». En interrogeant des féministes hors Femen, cela permettrait de consolider le cadre conceptuel sur les effets de genre dans la pratique politique seins nus. À l'inverse, il serait très intéressant d'élargir le corpus d'interviewées à celles qui n'ont pas été convaincues par la pratique politique topless ou qui ont vécu autrement les contraintes, au point de mettre un terme à leur activisme. En outre, la comparaison des trajectoires de ces sympathisantes qui n'ont pas

---

<sup>1254</sup> *Ibid*, p. 41.

<sup>1255</sup> *Ibid*, p. 49.

<sup>1256</sup> De Lauretis Teresa, « Théoriser, dit-elle » dans *Épistémologies du genre. Regard d'hier, point de vue d'aujourd'hui*, actes du colloque dirigé par Tania Angeloff, Michel Lallement et al.), Paris, Conservatoire National des Arts et Métiers, p. 129-145. Fanon Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1971, p. 190.

<sup>1257</sup> Mahtieu Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, op. cit., p. 261.

<sup>1258</sup> Cervulle Maxime. « Matière à penser. Controverses féministes autour du matérialisme », *Cahiers du Genre*, Vol. hs 4, n° 3, 2016, p. 29-52.

manifesté, ou très peu, avec celles des militantes de notre corpus d'échantillon objectiverait davantage les effets de l'activisme Femen et les bifurcations de ces dernières, de surcroît sur un temps plus long (> 10 ans) : ce qui peut être envisagé dans quelques années.

D'autres élargissements mériteraient notre attention, en comparant par exemple l'expérience Femen à d'autres pratiques corporelles. Cela aurait l'avantage d'insister sur la spécificité de la socialisation politique ou à l'inverse de révéler un continuum avec les pratiques religieuses, culturelles, sportives, voire certaines pratiques professionnelles. En prolongeant ces analyses, on redonne pleinement la place à l'expérience corporelle que nous avons voulue centrale dans cette thèse, car elle permet de montrer les « possibles » du corps et d'identifier tout autant les contraintes sociales qui les compriment : pour les militantes « ressentir », c'est déjà comprendre.







# TABLE DES MATIÈRES

---

<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>7</b>
<b>TABLE DES PRINCIPAUX SIGLES.....</b>	<b>11</b>
<b>NOTE SUR LA TRANSLITÉRATION .....</b>	<b>15</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>21</b>
1. AU XX <sup>e</sup> SIECLE, LE CORPS EST POLITIQUE : MOBILISATIONS FEMINISTES ET AUTRES TRANSGRESSIONS DE GENRE EN FRANCE 22	
2. LA NUDITE, UN CORPS FEMINISTE PARADOXAL .....	25
3. HISTOIRE INTERNATIONALE D'UN MODE D'ACTION FEMINISTE CONTROVERSE : UKRAINE, FRANCE, QUEBEC ET TUNISIE... 30	
3.1) <i>De l'Ukraine à la France, la trajectoire transnationale (2008-2012)</i> .....	30
3.2) <i>Les succès médiatiques et les limites d'une diffusion internationale (2012-2016)</i> .....	31
3.3) <i>La normalisation et l'essoufflement dans la phase de judiciarisation (2014-2020)</i> .....	34
4. LA CARRIERE DEVIANTE : INTERACTIONNISME ET CONTROVERSE POLITIQUE .....	36
5. UNE INTERROGATION SUR LES EFFETS (GENRES) D'UN FEMINISME DE LA TROISIEME VAGUE.....	39
6. LES SOURCES D'UNE HISTOIRE IMMEDIATE ET CONNECTEE .....	42
6.1) <i>Les archives disponibles</i> .....	42
6.2) <i>Les entretiens : militantes et autres protagonistes</i> .....	43
6.3) <i>Les sources médiatiques : presses écrites, numériques et audiovisuelles</i> .....	47
6.4) <i>Observations ethnographiques et documents judiciaires</i> .....	47
6.5) <i>Une (socio)histoire connectée et au présent</i> .....	48
7. ORGANISATION DE LA THESE.....	49
<b>PARTIE I. GENÈSE DU CORPS POLITIQUE .....</b>	<b>53</b>
<b>CHAPITRE 1. DE L'ETUDIANTE A LA MILITANTE : LES RACINES</b>	
<b>DU MOUVEMENT FEMINISTE EN UKRAINE (2006-2008) .....</b>	<b>57</b>
1.1) LA GENESE DE NOUVELLE ETHIQUE (2006) .....	57
1.1.1) <i>Des mouvements de jeunes au Centre de perspectives de la jeunesse</i> .....	58
1.1.2) <i>Nouvelle Éthique : une organisation de femmes</i> .....	61
1.1.3) <i>Le « brain-ring »</i> .....	61
1.2) LA NAISSANCE DE FEMEN (2008) : MOUVEMENT FEMINISTE .....	62
1.2.1) <i>De la province à la capitale, Kiev : émergence d'un féminisme inédit ?</i> .....	62
1.2.2) <i>L'enjeu médiatique de l'été 2008</i> .....	66
1.2.3) <i>Inna Schevchenko, la dernière de la « bande des quatre »</i> .....	68

<b>1.3) LA PREMIERE COHORTE DE MILITANTES : LE « SOCIAL » EN COMMUN ?</b> .....	70
1.3.1) <i>Sacha Schevchenko, la quête religieuse</i> .....	70
1.3.2) <i>Jana Zhdanova, la capacité de contestation</i> .....	74
1.3.3) <i>Les premiers facteurs de politisation</i> .....	76

**CHAPITRE 2. L'ELARGISSEMENT DES LUTTES POLITIQUES : PROSTITUTION, DICTATURES ET RELIGIONS (2008-2012) ..... 89**

<b>2.1) LA LUTTE CONTRE LA PROSTITUTION (2008-2012)</b> .....	89
2.1.1) <i>La campagne « L'Ukraine n'est pas un bordel »</i> .....	90
2.1.2) <i>L'émergence de soutien à la cause</i> .....	96
2.1.3) <i>Le stigmate de la prostituée</i> .....	100
<b>2.2) LA LUTTE CONTRE LES DICTATURES (2009-2012)</b> .....	104
2.2.1) <i>L'Ukraine indépendante : une rupture difficile</i> .....	104
2.2.2) <i>L'héritage de la « révolution orange »</i> .....	105
2.2.3) <i>L'imbrication du féminisme et de la démocratie</i> .....	106
2.2.4) <i>La bataille contre le « grand frère » russe</i> .....	122
2.2.5) <i>L'expérience biélorusse, dans les yeux du « totalitarisme »</i> .....	127
<b>2.3) LA LUTTE CONTRE LES RELIGIONS (2010-2012)</b> .....	129
2.3.1) <i>Les symboles religieux détournés en 2010</i> .....	130
2.3.2) <i>L'absence du religieux en 2011</i> .....	132
2.3.3) <i>Le tournant religieux de 2012</i> .....	139

**CHAPITRE 3. L'INTERNATIONALISATION DU MOUVEMENT (2012)..... 145**

<b>3.1) LA TRANSNATIONALISATION DES LUTTES DU MOUVEMENT FEMEN</b> .....	146
3.1.1) <i>Contre les violences à l'égard des femmes d'ailleurs</i> .....	146
3.1.2) <i>La tournée européenne : d'Est en Ouest</i> .....	149
3.1.3) <i>L'Euro 2012 : un événement « foot-bière-baise »</i> .....	155
<b>3.2) L'INTERNATIONALE FEMINISTE : LA CREATION DE FEMEN-FRANCE</b> .....	169
3.2.1) <i>L'islam : catalyseur en France</i> .....	169
3.2.2) <i>L'ouverture du centre d'entraînement au Lavoir Moderne (septembre 2012)</i> .....	174
3.2.3) <i>La lutte pour le leadership en France</i> .....	176
3.2.4) <i>L'action contre IKEA : une œuvre internationale</i> .....	179

**CHAPITRE 4. LA REQUALIFICATION POLITIQUE : LE ROLE DU MODE D'ACTION**

**..... 183**

<b>4.1) LES FACTEURS MACRO DE LA MOBILISATION : UNE STRUCTURE DES OPPORTUNITES POLITIQUE (SOP) NI HOMOGENE, NI UNILATERALE</b> .....	184
4.1.1) <i>En Ukraine : de la tolérance à la radicalisation de la répression</i> .....	185
4.1.2) <i>En France : phase de soutien, de tolérance, puis de répression</i> .....	185
4.1.3) <i>La SOP transnationale, une ressource</i> .....	186
<b>4.2) LA PROTESTATION FEMEN : TECHNOLOGIE D'UN MODE D'ACTION</b> .....	187

4.2.1) <i>La « manifestation scandale », un répertoire tactique féministe ?</i> .....	187
4.2.2) <i>Les ingrédients de la manifestation</i> .....	190
<b>4.3) LA REQUALIFICATION ET LE CADRAGE</b> .....	<b>207</b>
4.3.1) <i>Le processus de « cadrage » des seins nus</i> .....	207
4.3.2) <i>Co-construction et diffusion du cadrage</i> .....	211
4.3.3) <i>La requalification dans la performance</i> .....	217
<b>PARTIE II. LE CORPS-SUJET</b> .....	<b>221</b>
<b>CHAPITRE 5. DISPOSITION A LA CONTESTATION (ET VARIATION) DANS LES RECITS DE VIE</b> .....	<b>227</b>
<b>5.1) L’AFFAIRE « DSK » ET LES VIOLENCES SEXUELLES (2012-2013)</b> .....	<b>231</b>
5.1.1) <i>Histoire de la violence</i> .....	231
5.1.2) <i>Le territoire (critique) de la classe sociale</i> .....	238
<b>5.2) LA DYNAMIQUE ANTI-RELIGIEUSE (2013-2014)</b> .....	<b>246</b>
5.2.1) <i>La question religieuse</i> .....	247
5.2.2) <i>La désidentification avec la mère</i> .....	255
<b>5.3) LE GENRE EN (R)EVOLUTION ? (2013-2016)</b> .....	<b>260</b>
<b>CHAPITRE 6. LA CARRIERE MILITANTE FEMEN (I) : LES « PLIS » DE L’EXPERIENCE POLITIQUE</b> .....	<b>281</b>
<b>6.1) COMMENCER DANS FEMEN : LE CORPS ENGAGE</b> .....	<b>282</b>
6.1.1) <i>Le « moment » de l’engagement</i> .....	282
6.1.2) <i>Les motifs et motivations pluriels de l’engagement</i> .....	287
6.1.3) <i>L’intuition du corps : le motif central de l’engagement</i> .....	293
<b>6.2) CONTINUER DANS FEMEN : LE CORPS EN TRANSFORMATION</b> .....	<b>297</b>
6.2.1) <i>La préparation : la mutation du regard</i> .....	297
6.2.2) <i>L’entraînement : façonner les corps</i> .....	299
6.2.3) <i>La manifestation : le sentiment de puissance</i> .....	300
6.2.4) <i>Les plis du corps</i> .....	302
<b>CHAPITRE 7. LA CARRIERE MILITANTE (II) : VIE EN COMMUNAUTE ET ENGAGEMENT A HAUTS RISQUES</b> .....	<b>317</b>
<b>7.1) CONTINUER (II) : L’« ENGAGEMENT TOTAL » DE LA VIE EN COMMUNAUTE</b> .....	<b>317</b>
7.1.1) <i>Le moment de « déviance » : le difficile retour en arrière</i> .....	317
7.1.2) <i>La créativité politique de la vie en communauté</i> .....	319
7.1.3) <i>Le lien de sororité, indéfectible ?</i> .....	321
7.1.4) <i>L’engagement « total » ?</i> .....	323
<b>7.2) CONTINUER (III) : L’ENGAGEMENT A « HAUT RISQUE »</b> .....	<b>325</b>
7.2.1) <i>Les violences physiques et morales</i> .....	325
7.2.2) <i>Les violences verbales et réseaux sociaux</i> .....	327

7.2.3) Les coûts relationnels de l'engagement à « haut risque » : travail, famille, amis et amour .....	328
7.2.4) Les effets de la violence sur l'engagement .....	334
7.2.5) La prison : les expériences multiples de l'incarcération .....	337
7.2.6) Le terrorisme : le risque ultime .....	338
7.2.7) La déchirure des divisions internes .....	340

## **CHAPITRE 8. LA CARRIERE MILITANTE (III) : DESENGAGEMENTS ET DEPLOIEMENT DES EFFETS DE LA SOCIALISATION MILITANTE ..... 345**

<b>8.1) LE DESENGAGEMENT : UNE TRANSITION DANS LA CARRIERE MILITANTE.....</b>	<b>345</b>
8.1.1) Celles qui décident de partir .....	346
8.1.2) Les « licenciées » de la carrière militante .....	348
8.1.3) Le désengagement-réengagement(s) : une nouvelle « carrière » ? .....	349
<b>8.2) LES « DEPLIS » : LES REAFFECTATIONS DU CORPS POLITIQUE.....</b>	<b>358</b>
8.2.1) Le corps déverrouillé : le dépassement de soi.....	359
8.2.2) La sphère professionnelle : bifurcation(s) et professionnalisation féministe.....	362
8.2.3) La sphère familiale : transmissions du féminisme et ouverture vers l'Autre .....	367
8.2.4) La sphère scolaire : la militante et la savante ?.....	369
8.2.5) La sphère amoureuse et sexuelle : la séparation, une forme d'émancipation .....	370

## **PARTIE III. LE CORPS-OBJET ..... 379**

### **CHAPITRE 9. LA MEDIATISATION, UNE STRATEGIE MILITANTE ?..... 387**

<b>9.1) LES RESSORTS DE LA VISIBILITE MEDIATIQUE DE FEMEN.....</b>	<b>387</b>
9.1.1) Le rôle des émotions et de la violence dans la médiatisation.....	387
9.1.2) La médiatisation, une stratégie d'action collective .....	395
9.1.3) Médias et activisme Femen : la (con)fusion ?.....	397
<b>9.2) TROIS EVENEMENTS EN 2013 : FRANCE, QUEBEC ET TUNISIE .....</b>	<b>402</b>
9.2.1) De janvier 2008 à l'été 2012 : une couverture médiatique apathique .....	402
9.2.2) Le décollage de l'automne 2012 en France .....	403
9.2.3) L'hypermédiatisation de 2013 : une couverture médiatique exclusivement française ?.....	404
9.2.4) L'événement tunisien dans la presse française et québécoise .....	407

### **CHAPITRE 10. L'AFFAIRE DE LA CATHEDRALE DE NOTRE-DAME DE PARIS EN FRANCE : UN FEMINISME ANTICLERICAL ..... 411**

<b>10.1) LECTURE QUANTITATIVE DE L'EVENTEMENT : QUI, COMBIEN, QUAND ?.....</b>	<b>412</b>
<b>10.2) LECTURE QUALITATIVE : UN CLIVAGE BASE SUR LE RAPPORT AU RELIGIEUX.....</b>	<b>414</b>
10.2.1) La critique de l'action des Femen par les journaux de droite .....	414
10.2.2) L'antycléricalisme de la presse de gauche.....	420
10.2.3) Le clivage féministe dans la presse de gauche .....	425

### **CHAPITRE 11. L'AFFAIRE AMINA SBOUI EN TUNISIE : L'AUTRE « REVOLUTION » ? ..... 433**

1.1)	ANALYSE QUANTITATIVE COMPAREE : FRANCE/TUNISIE .....	435
1.2)	SEQUENCE 1 : LE CORPS « ARABE FEMININ » EN REVOLUTION .....	437
1.2.1)	<i>Le corps engagé d'Amina Tyler (1) : un étendard féministe .....</i>	438
1.2.2)	<i>Le corps « symptôme » .....</i>	442
1.3)	SEQUENCE 2 : LE CORPS « ETRANGER » .....	448
1.3.1)	<i>Le corps engagé d'Amina Sboui (2) : contre l'islamisme .....</i>	448
1.3.2)	<i>L'argument du « péril islamiste » .....</i>	450
1.3.3)	<i>La voie pragmatique des féministes traditionnelles .....</i>	454
1.3.4)	<i>Du sentiment d'indignation à la thèse de l'effet pervers .....</i>	456
1.3.5)	<i>L'antanaclase des corps .....</i>	459
1.4)	SEQUENCE 3 : LE CORPS JUDICIAIRISE .....	465
1.4.1)	<i>Le procès du 12 juin : la justice tunisienne pris en étau .....</i>	466
1.4.2)	<i>Le procès du 26 juin : la recherche d'un équilibre ? .....</i>	470
1.4.3)	<i>Le corps engagé d'Amina Sboui (3) : contre les violences en prison .....</i>	471

## CHAPITRE 12. L'AFFAIRE DU CRUCIFIX AU QUEBEC : LE FEMINISME A

### L'EPREUVE DE L'INTERCULTURALITE..... 477

2.1)	LECTURE QUANTITATIVE DE L'EVENEMENT : QUI, COMBIEN, QUAND ? .....	479
2.2)	LE CORPS POLITIQUE : UNE FORMATION TRIPARTITE DANS L'ARGUMENTATION.....	481
2.2.1)	<i>Le corps-sujet : la synecdoque féministe .....</i>	481
2.2.2)	<i>Le corps-dialogique : la binarité voilé/dévoilé .....</i>	485
2.2.3)	<i>Le corps-immanent : « l'essence féminine » dévalorisée .....</i>	488
2.3)	LE CORPS-OBJET : UNE FORME MALLEABLE ET PLURIELLE .....	491
2.3.1)	<i>Violence et ironie : l'invisibilisation de la politisation .....</i>	491
2.3.2)	<i>La thèse de l'inanité « éthnocentrique » .....</i>	493
2.3.3)	<i>Le regard masculin hétéronormatif .....</i>	494
2.3.4)	<i>L'érotisation des corps féminins : le paradoxe de la visibilité .....</i>	495

## CHAPITRE 13. LES SEINS NUS ET LE DROIT : LE POUVOIR DE LA « NATURE » 503

3.1)	L'ACTIVISME JURIDIQUE DANS DES CONTEXTES DE LEGAL MOBILIZATION .....	505
3.1.1)	<i>Des contextes favorables aux changements législatifs .....</i>	505
3.1.2)	<i>L'activisme juridique Femen en France, au Québec et en Tunisie : continuité et discontinuité des registres légaux de coercition .....</i>	507
3.2)	LA CAUSE FEMEN : LE TRAVAIL COLLECTIF DES ENTREPRENEURS.SES DE « DEMORALISATION » .....	512
3.2.1)	<i>Les militantes dans l'arène judiciaire : entre intérêts politiques et risques personnels .....</i>	512
3.2.2)	<i>Les avocat.e.s : la « cause du droit » .....</i>	515
3.2.2.1)	<i>Le capital médiatique et militant des avocat.e.s .....</i>	516
3.2.2.2)	<i>Le sens du droit des avocat.e.s .....</i>	520
3.3)	CE QUE LE GENRE FAIT AU DROIT : ANALYSE JURIDIQUE COMPAREE ENTRE LA FRANCE, LE QUEBEC ET LA TUNISIE .....	530
3.3.1)	<i>Jurisprudence québécoise et proscription tunisienne de la manifestation Femen .....</i>	530

3.3.2) <i>La déchirure française : « l'exhibition sexuelle » des seins féminins ?</i> .....	536
3.3.2.1) <i>La nature contre l'égalité : le cas de deux ethnographies d'audiences</i> .....	536
3.3.2.2) <i>Cour d'appel et la Cour de cassation : l'intentionnalité versus « l'argument par essence »</i> .....	544
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	<b>557</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>567</b>







# ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné(e) Jallal MESBAH .....  
déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une  
partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet,  
constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.  
En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées  
pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiant(e) le **5 / 05 / 2021**

**Cet engagement de non plagiat doit être signé et joint  
à tous les rapports, dossiers, mémoires.**

Présidence de l'université  
40 rue de rennes – BP 73532  
49035 Angers cedex  
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00







**Titre :** Le corps politique. Une histoire de l'activisme Femen : Ukraine, France, Tunisie, Québec (2008-2020)

**Mots clés :** activisme, corps, féminisme, politisation, controverse, médias, justice

**Résumé :** Le mouvement féministe Femen est né en 2008, en Ukraine. À partir de 2011, la pratique de la manifestation seins nus se diffuse dans plusieurs pays. Se dénuder n'est pas inédit dans l'histoire des femmes. Toutefois, le fait de protester *topless* pour des raisons féministes cristallise les débats sur la sexualisation du corps féminin et sa médiatisation. Ces controverses se déploient dans les arènes militante, médiatique et judiciaire. Trois territoires (France, Tunisie et Québec) sont comparés, à partir de sources multiples (orales, médiatiques, judiciaires, etc.) afin de réaliser une histoire connectée et immédiate de l'organisation féministe et des controverses qu'elle provoque. Ce féminisme est-il un phénomène social et politique ou un pur effet médiatique ?

L'analyse du vécu des militantes restitue leur devenir féministe et l'impact du mode d'action sur les trajectoires. Divers protagonistes (États, institutions judiciaires, médias, acteurs politiques) participent à la dynamique de la mobilisation. Certains contestent le sens « politique » que les militantes affirment dans l'usage de leurs nudités. Cette thèse montre à la fois l'apport des activistes féministes à un processus politique (le corps-sujet) et les effets de récupération, de stigmatisation et de reproduction des normes de genre stéréotypées (le corps-objet). Elle se situe à la croisée de l'histoire des féminismes, de la sociologie du militantisme et de l'analyse des controverses. Le corps politique est une expérience militante entre femmes, la publicisation de leur mode d'action et ses effets sur divers protagonistes.

**Title :** The Political Body. History of Femen Activism : Ukraine, France, Tunisia, Quebec (2008-2020)

**Keywords :** activism, body, feminism, politicization, controversy, media, justice

**Abstract :** The feminist movement Femen started in 2008 in Ukraine. From 2011, the practice of topless protests spread across several countries. To go topless is not unheard of in the history of feminist protest. Nevertheless, the act of protesting topless for feminist goals crystalizes the debate on the sexualization of women's bodies and their mediatization. The controversies this sparked played out across the spheres of activism, media and justice. Three field sites (France, Tunisia and Québec) are compared, on the basis of multiple sources (oral, media, legal, etc.) in order to construct a present history of the feminist organization and the controversies it provoked. Is this feminism a social and political phenomenon or merely a media spectacle?

The analysis of the lived reality of the activists involved reconstructs their feminist trajectories and the impact of their activism on their biographies. Diverse protagonists (states, judicial institutions, media, political allies and enemies) participate in the dynamics of mobilization. Some contest the claims to 'the political' that the activists assert in their use of nudity. This thesis demonstrates both the contribution of the feminist activists to a political process (the body-subject) and the forms of appropriation, stigmatization and reproduction of gender stereotypes (the body-object). The research lies at the intersections of the history of feminism, the sociology of activism and controversy analysis. The body politic is an activist experience amongst women, the publicization of political nudity and its effects on various protagonists.